RUDOLF STEINER

LE KARMA

CONSIDÉRATIONS ÉSOTÉRIQUES

I

12 conférences
16 février au 23 mars 1924
Dornach



Éditions Anthroposophiques Romandes
13, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1982

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Esoterische Betrachtungen
karmischer Zusammenhänge
Erster Band

6e édition dans cette collection 1975
Bibliographie N° 236

Imprimé en Suisse
Presses Centrales Lausanne

TABLE DES MATIÈRES

FORMATIONS DES FORCES KARMIQUES

DÉTERMINATION KARMIQUE
DE DESTINÉES PARTICULIÈRES

Septième conférence, 8 mars 1924

Personnalités représentatives : Friedrich Theodor Vischer, Franz Schubert, Eugen Dühring.

Huitième conférence, 9 mars 1924

Les faits karmiques ne peuvent être communiqués qu'à partir de la vision directe. Courants arabes des VIIè, VIIIè et IXè siècles. Les rapports de Schubert avec le baron de Spaun.

Neuvième conférence, 15 mars 1924

La cause de particularités corporelles dans une incarnation est un élément moral dans une vie précédente. Eduard von Hartmann. Effets réciproques des trois zones différentes de l'entité humaine d'une vie terrestre à une autre. Friedrich Nietzsche.

Dixième conférence, 16 mars 1924

Voie suivie à travers l'histoire et jusque dans le présent par des personnages historiques. La force offensive du mahométisme. Hârûn-al-Rashid, la civilisation de Bagdad. Pénétration de l'arabisme dans la civilisation européenne sous l'action d'individualités qui réapparaissent. Baco de Verulam. Gebel al Tarik. Charles Darwin, Ma'mûn et son cercle d'érudits à Bagdad. Astronomie et astrologie. Laplace. Influence de l'aristotélisme sur le mahométisme. Woodrow Wilson.

Onzième conférence, 22 mars 1924

Rapports humains individuels et rapports historiques. La véritable recherche. Garibaldi et Victor Emmanuel. Lessing. Lord Byron.

Douzième conférence, 23 mars 1924

Où sont les initiés d'autrefois ? Obstacles créés par la civilisation moderne, qui étouffent certaines qualités de l'être humain et rendent les corps impropres à s'ouvrir à l'esprit. Une colonie irlandaise du IXè siècle en Alsace. Ernst Haeckel. Lessing. Valentin Andreae. Le palladium.

FORMATIONS DES FORCES KARMIQUES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, le 16 février 1924

Je voudrais maintenant, pour commencer, vous parler des conditions et des lois de la destinée humaine, de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler le karma. Mais ce karma, on ne peut le comprendre, l'éclairer en profondeur, que si l'on apprend tout d'abord à connaître les différentes sortes de lois qui régissent l'univers. Je vais donc vous parler aujourd'hui, sous une forme peut-être un peu abstraite, mais cela est nécessaire, de ces différentes sortes de lois, pour en dégager ensuite sous une forme précise, cristallisée en quelque sorte, ce qui peut être appelé la destinée humaine, le karma.

Lorsque nous voulons cerner dans leur ensemble les phénomènes de l'univers et aussi ceux de la vie humaine, nous parlons de causes et d'effets. En effet, on est habitué aujourd'hui, surtout dans le domaine scientifique, à parler de façon tout à fait générale de causes et d'effets. Mais pour ce qui est de la véritable réalité, on se heurte précisément par là aux plus grandes difficultés. Car on ne tient pas compte des différentes formes sous lesquelles se manifestent causes et effets dans le monde. Nous pouvons tout d'abord considérer la nature dite inanimée qui nous apparaît le plus nettement dans le règne minéral, dans les roches, sous des formes souvent admirables, mais aussi dans ce qui s'agglomère en pierres après avoir été réduit à l'état de poussière, aimerait-on dire.

Lorsque nous observons exclusivement l'inerte, et rien d'autre, nous constatons qu'on peut toujours rechercher les causes dont on peut parler dans ce domaine au sein de ce monde inanimé lui-même. Là où il y a un effet, on peut rechercher aussi les causes dans ce même domaine de l'inanimé. On se conforme réellement aux lois de la connaissance lorsqu'on procède ainsi, lorsqu'on recherche dans le règne inanimé lui-même la cause des phénomènes qui s'y déroulent.

Quand vous avez un cristal sous les yeux, si beau soit-il, vous devez rechercher l'origine de ses formes dans le règne de l'inanimé lui-même. Et de ce fait, ce règne se révèle comme étant en lui-même achevé. Nous ne pouvons tout d'abord pas dire où trouver les limites de ce monde inanimé. Elles peuvent, le cas échéant, être fort éloignées dans l'espace cosmique. Mais lorsqu'il s'agit, pour un objet inanimé quelconque, de déterminer les causes de ce qui s'y manifeste, c'est toujours dans ce même domaine que nous les rechercherons. Par là-même, nous admettons qu'il y a autre chose que l'inanimé. Et ainsi s'ouvre en même temps à nous une certaine perspective.

Considérez l'être humain lui-même. Regardez comment il franchit la porte de la mort. Tout ce qui vivait et agissait en lui avant ce passage a disparu de la forme visible et palpable qui subsiste lorsque l'âme a franchi la porte de la mort, et nous disons aussi de cette forme qu'elle est inanimée. Exactement comme nous qualifions d'inanimées les masses rocheuses de la montagne avec leurs formations cristallines, nous devons dire aussi du cadavre qu'ont abandonné l'âme et l'esprit qu'il est inanimé. Et c'est alors seulement qu'intervient pour ce cadavre ce qui était présent d'emblée pour l'ensemble de la nature privée de vie.

Nous ne pouvions pas rechercher dans l'inanimé même la cause des effets produits dans la forme humaine pendant la vie avant que l'âme ait franchi la porte de la mort. Non seulement il serait vain, lorsqu'un bras se lève, de rechercher la cause de ce mouvement dans les lois physiques inertes de la forme humaine ; il serait tout aussi vain de rechercher dans les forces chimiques et physiques présentes dans ce corps même la cause des battements du cœur par exemple, de la circulation sanguine, ou d'un phénomène quelconque indépendant de la volonté.

Mais au moment où le corps humain est devenu cadavre, où l'âme a franchi la porte de la mort, nous observons aussi des effets affectant l'organisme. On voit, si vous voulez, changer la couleur de la peau, se dessécher les membres, bref, tout ce qu'on a l'habitude de constater sur un cadavre. Où en cherchons nous la cause ? Dans le cadavre lui-même, dans ses forces chimiques, physiques, dans les forces qui ne relèvent pas de la vie.

Si maintenant vous poursuivez dans toutes les directions les réflexions que je viens d'esquisser – et il suffit que je les esquisse – vous vous direz : en ce qui concerne son cadavre, l'homme dont l'âme a franchi la porte de la mort est devenu semblable à la nature inanimée. Ceci veut dire que nous devons désormais rechercher les causes dans le même domaine que les effets eux-mêmes. Voilà qui est très important.

Mais quand précisément nous considérons ce qu'a de particulier le cadavre de l'être humain, nous découvrons encore autre chose d'extrêmement important. Voyez-vous, à sa mort, l'homme rejette en quelque sorte son cadavre. Et lorsqu'avec la faculté d'observation qui en est capable, on observe ce qu'est maintenant devenu l'homme proprement dit, l'être psycho-spirituel qui a franchi la porte de la mort, il faut bien dire qu'en fait, ce cadavre n'a plus aucune signification pour cet être humain fait d'âme et d'esprit. C'est une dépouille.

Il en est autrement de la nature extérieure, inanimée. Et ceci apparaît déjà lorsqu'on l'observe même superficiellement, aimerais-je dire. Considérez un cadavre humain. Vous le ferez dans les meilleures

conditions lorsque ce cadavre a été en quelque sorte « inaéré ». On découvre parfois, dans des souterrains qui ont servi autrefois de cimetières à certaines communautés, des cadavres qui ont été tout simplement pendus : ils se sont desséchés, et desséchés à un tel point qu'ils sont devenus complètement friables et qu'il suffit de les effleurer pour qu'ils tombent en poussière.

Ce qu'on a obtenu là d'inanimé est différent de ce que nous trouvons autour de nous dans la nature. Cette nature inanimée, elle prend forme, elle édifie des formations cristallines. D'une façon générale, elle est dans un étrange état de transformation. Lorsque nous faisons abstraction de ce qui est proprement terrestre, que nous considérons l'eau, l'air, qui sont eux aussi sans vie, nous voyons qu'une transformation active, une métamorphose s'accomplissent dans cette nature inanimée.

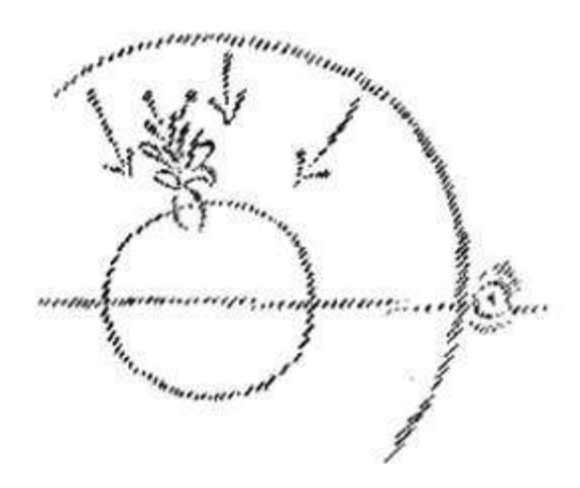
Gardons tout d'abord présente en notre âme la similitude entre le corps humain abandonné par l'âme, et d'autre part la nature inanimée extérieure à l'homme.

Continuons maintenant. Considérons le règne végétal. Nous entrons ici dans la sphère du vivant. Si nous étudions bien une plante, jamais nous ne croirons qu'il soit possible d'expliquer les phénomènes qui s'y manifestent par les seules causes résidant dans le règne végétal, donc dans le champ où se manifestent les effets. Certes, il existe aujourd'hui une science qui s'y efforce. Mais cette science fait fausse route, car elle en vient finalement à se dire : Oui, on peut étudier les forces et les lois physiques et chimiques qui sont à l'œuvre dans la plante ; et il y a encore autre chose. Là les gens se divisent et forment deux partis. Les uns disent que cet « autre chose » n'est qu'un assemblage, une sorte de forme, de « gestalt » ; seules exercent une action les lois physiques et chimiques.

Les autres disent : non, il y a autre chose, seulement la science ne l'a pas encore découvert ; elle y parviendra bien. C'est ce qu'on dira longtemps encore. Mais les choses ne se passent pas ainsi : on ne peut pas comprendre la nature du végétal tant qu'on ne fait pas intervenir l'univers tout entier, tant qu'on ne regarde pas la plante en se disant que les forces qui sont à l'œuvre en elle viennent du vaste univers. Tout ce qui se passe dans la plante est dû à l'action de l'univers immense. Il faut tout d'abord que le soleil occupe une certaine position pour que des effets quelconques se produisent dans le règne végétal. Il faut qu'agissent d'autres forces provenant de l'univers pour que la plante prenne forme, pour quelle soit dotée des forces internes qui la font croître, etc...

Les choses sont ainsi : si nous devenions capables, mes chers amis, d'aller jusqu'à la lune, jusqu'au soleil non pas à la façon de Jules Verne, mais réellement nous ne serions guère plus avancés dans la recherche de ces causes qu'on ne l'est sur la terre tant qu'on n'acquiert pas d'autres facultés de connaissance que celles que nous possédons déjà. Nous n'atteindrions nulle part notre but en nous disant par exemple. – Bon, ce n'est pas dans le règne végétal de la terre elle-même que se trouvent les causes des effets qui s'y manifestent, allons donc jusqu'au soleil, et nous y trouverons ces causes. – Mais nous ne les trouverons pas là non plus. Par contre, nous les trouverons en nous élevant à une tout autre forme de connaissance, à la connaissance imaginative. Seulement nous n'avons pas besoin pour cela d'aller jusque sur le soleil, nous la trouvons sur la terre elle-même. Il apparaît seulement que nous devons passer du monde physique ordinaire à un monde éthérique, et que l'éther universel agit par ses forces dans l'immensité de l'univers, à partir de cet univers. L'éther exerce partout son action à partir des étendues cosmiques.

Il nous faut effectivement passer à un second domaine du monde si nous voulons rechercher les causes des effets observés dans le règne végétal.



Or l'homme, n'est-ce pas, a part lui aussi à ce à quoi participe la plante. Les forces qui, provenant du monde éthérique, agissent dans les plantes, elles agissent également dans l'être humain. Celui-ci est porteur de forces éthériques, et nous appelons « corps éthérique » la totalité de ces forces qui sont en lui. Je vous ai déjà exposé comment, peu de jours après la mort, ce corps éthérique devient de plus en plus grand et finit par se perdre, de sorte que de l'être humain ne subsistent que le corps astral et le Moi. L'éthérique que cet être humain portait en lui se dilate de plus en plus, puis se perd dans les étendues cosmiques.

Comparez maintenant ce que nous pouvons voir d'un être humain qui a franchi la porte de la mort avec ce que nous voyons dans le règne végétal. De celui-ci il nous faut dire : ses forces causales descendent des étendues de l'espace sur la terre. Du corps éthérique humain nous devons dire : après la mort, les forces de ce corps éthérique se répandent dans les étendues de l'espace, c'est-à-dire qu'elles s'en vont là d'où viennent les forces de croissance des plantes. Ici, la chose devient plus claire, dirons-nous. En considérant le seul corps physique, nous disons qu'il devient inanimé, et il nous est difficile de passer de là au reste de la nature inanimée. Mais si nous regardons le vivant, le règne végétal, en percevant les formes dont il est doté, les causes qui proviennent de l'éther, des étendues cosmiques – nous voyons, en pénétrant par l'Imagination dans la nature humaine, que le corps éthérique de l'homme qui a franchi la porte de la mort s'en va là d'où viennent au règne végétal ces forces éthériques.

Une autre chose encore est caractéristique : pour les forces qui agissent en tant que causes sur les plantes, les choses vont relativement vite, car sur la plante qui sort de terre, fleurit et porte fruit, le soleil d'avant-hier n'a pas beaucoup d'influence. Il n'agit guère en tant que cause. C'est aujourd'hui qu'il doit briller, il faut qu'il brille vraiment aujourd'hui. C'est important. Et vous allez voir qu'il est important pour nous de le noter.

Les plantes avec leurs causes éthériques ont bien dans le champ terrestre leurs forces fondamentales proprement dites, mais elles les ont dans ce qui est simultanément présent dans l'univers et sur la terre. Lorsque le corps humain se dissout après que l'être spirituel et l'âme ont franchi la porte de la mort, cela dure également très peu de temps, quelques jours seulement. Là encore, il y a simultanéité, car ces quelques jours sont bien peu de chose par rapport à la durée des phénomènes universels. Puisque le corps éthérique retourne là d'où sont issues les forces éthériques de la croissance végétale, nous pouvons dire ceci : dès que l'homme vit dans l'éther, son activité éthérique n'est pas limitée à la terre ; elle part bien de la terre, mais se développe dans la simultanéité.

Je vais vous mettre la chose sous forme de schéma. Nous pouvons dire : règne minéral : simultanéité dans le physique des causes et des effets. Pour l'essentiel, il y a dans le physique simultanéité des causes. Vous me direz que pour certaines choses qui se passent dans le domaine physique, les causes sont antérieures. Ce n'est pas le cas en réalité. Pour que des effets se produisent dans le domaine physique, il faut que les causes persistent, qu'elles continuent d'agir. Si elles cessent, il ne se produit plus d'effets. Nous pouvons donc dire que dans le domaine physique, les causes et les effets sont simultanés. Si nous passons ensuite au règne végétal – et en même temps à ce qu'il faut considérer comme végétal en l'homme – nous avons à faire à une simultanéité dans le physique et le supra-physique. Règne végétal : simultanéité des causes et des effets entre le physique et le supra-physique.

Nous abordons maintenant le règne animal. Là nous chercherons bien en vain dans l'animal lui-même, tant qu'il est en vie, la cause des phénomènes qui se produisent en lui. Même lorsqu'il ne fait que ramper à la recherche de sa nourriture, il serait vain d'en chercher les causes dans les processus chimiques et physiques qui se déroulent à l'intérieur de son corps. Il serait tout aussi vain de chercher dans les étendues de l'espace éthérique – où se trouvent les causes de la vie végétale – ce qui donne à l'animal mobilité et sensibilité. Pour tout ce qui est chez lui de nature végétale, les causes se trouvent bien aussi dans l'espace éthérique. Et lorsqu'il meurt, son corps éthérique se répand bien dans les étendues de l'éther universel. Mais pour ce qui est de sa sensibilité, jamais nous n'en découvrons les causes dans ce qui est terrestre, physique ou supra-physique-éthérique. Nous ne pouvons pas les y trouver.

Ici intervient certes quelque chose vis-à-vis de quoi la conception moderne fait à nouveau nettement fausse route. Elle doit bien reconnaître que pour un grand nombre de manifestations – mouvements et sensations – l'étude des forces internes physiques et chimiques de l'animal ne nous éclaire pas sur leurs causes. Mais celles-ci ne se trouvent pas non plus dans l'espace éthérique universel. Pour expliquer ce qu'est la fleur, c'est bien là qu'il faut aller ; je pourrai ainsi expliquer la fleur et aussi ce qui, chez l'animal, est de nature végétale ; mais jamais ce qui se manifeste en lui soit comme mouvement, soit comme sensibilité.

Si le 20 juin j'observe un animal du point de vue de ses sensations, ce n'est pas ce 20 juin que j'en trouverai la cause dans ce qui est terrestre ou extra-terrestre dans l'espace. En remontant en arrière, je ne la trouverai pas non plus ni en mai, ni en avril, etc…

Cela, la pensée moderne le pressent aussi. C'est pourquoi elle explique ces choses qui restent inexpliquées – certaines d'entre elles tout au moins – par l'hérédité, c'est à dire par un mot : c'est « héréditaire », cela vient des ascendants. Pas tout naturellement, ce serait absurde, mais beaucoup de choses. C'est héréditaire.

Que signifie le mot « héréditaire » ? En fin de compte, la notion d'hérédité se ramène à ceci : l'animal aux formes complexes qu'on a devant soi était contenu dans l'œuf de l'animal-mère. La conception moderne en effet s'efforce de voir dans un bœuf, par exemple, un être issu d'un germe ayant contenu toutes les forces qui, développées, donnent le bœuf. C'est pourquoi le germe est quelque chose d'extraordinairement complexe. Il faudrait bien en effet qu'il le soit, car n'est-ce-pas, il y a dedans tout ce qui exerce sa poussée dans toutes les directions, modelant, agissant, donnant forme à ce petit germe pour qu'il devienne un bœuf aux formes si multiples.

Et de quelque côté qu'on se tourne – il existe en effet de nombreuses théories : celle de l'évolution, celle de l'épigenèse, etc… – on n'aboutit à rien d'autre qu'à se représenter l'œuf : ce petit œuf, ce germe, est quelque chose d'effroyablement compliqué. De même qu'on ramène tout à des molécules qui, par un processus très compliqué, se sont constituées à partir d'atomes, bien des gens se représentent le premier état de ce germe comme une molécule complexe. Mais ceci ne concorde même pas, mes chers amis, avec ce qu'on observe physiquement.

Une question se pose : ce germe est-il déjà une molécule aussi complexe, un organisme aussi compliqué ? Sa nature propre n'est en fait pas du tout dans son caractère complexe, mais dans le fait qu'il rejette toute la matière à l'état de chaos. Le germe, l'œuf, c'est précisément quelque chose qui, dans l'animal-mère, n'est pas un édifice compliqué, mais une matière entièrement pulvérisée, où tout est pêle-mêle. Rien n'y est organisé. C'est justement quelque chose qui retombe absolument à l'inorganisé, à l'état de poussière. Et il n'y aurait jamais de reproduction si la matière inanimée, non organisée, qui tend vers le cristal, vers le formé, ne retournait pas précisément au chaos dans le germe. De ce petit chaos qu'est tout d'abord le germe, jamais un bœuf ne pourrait sortir, car il n'est que chaos.

Pourquoi cependant devient-il un bœuf ? Parce que le monde entier vient, dans l'organisme maternel, agir sur ce germe. Justement parce qu'il est indéterminé, parce qu'il est devenu un chaos, le monde entier peut agir sur lui. Et la fécondation n'a pas d'autre but dans l'univers que de ramener la matière au chaos, à l'indéterminé, à l'indifférencié. De sorte que seul agit l'univers, et rien d'autre.

Mais alors, ce n'est pas dans la mère que se trouvent les causes ; et quand nous regardons vers l'éther, là où les phénomènes se déroulent dans la simultanéité, ce n'est pas là non plus que sont les causes. Il nous faut remonter à ce qui précède le moment où l'animal s'est formé pour trouver les causes de cette tendance dans le germe à donner un être doué de sensibilité et de mouvement. Il nous faut revenir à ce qui a précédé sa vie. Ce qui signifie que pour ce qui est doué de sensibilité et de mobilité, le monde des causes ne se situe pas dans le champ de la simultanéité, mais avant le moment de la genèse de l'être.

Voilà ce qui est particulier : lorsque j'observe une plante, il faut que je m'éloigne vers ce qui se passe simultanément, et j'en trouve les causes – certes dans le vaste univers. Mais si je veux trouver les causes de ce qui agit en l'animal en tant que sensibilité ou mobilité, je ne peux pas en rester là, il faut que j'aille vers ce qui précède la vie ; en d'autres termes, il faut que la constellation se soit modifiée, ait changé. Ce n'est pas la constellation présente dans l'univers en même temps que l'animal qui exerce une influence sur ce qui est spécifiquement animal, mais la constellation, le groupement des astres antérieurs à sa vie.

Regardons maintenant l'être humain lorsqu'il a franchi la porte de la mort. Lorsqu'il a passé par la porte de la mort, lorsqu'il a déposé son corps éthérique qui s'en va alors dans les étendues cosmiques là d'où viennent les forces de la croissance végétale, les forces éthériques, l'être humain doit remonter – comme je l'ai déjà exposé – jusqu'à sa naissance. Il revit ainsi dans son corps astral, mais en sens inverse, ce qu'il a vécu dans le sens du temps pendant sa vie. Il lui faut remonter jusqu'à l'existence prénatale, jusque là d'où proviennent les forces qui donnent à l'animal sensibilité et faculté de se mouvoir. Ces forces ne viennent pas du champ de l'espace, elles ne viennent pas des constellations présentes en même temps, mais de celles qui ont précédé. Lorsque nous parlons donc du règne animal (voir schéma p. 32), nous ne pouvons pas parler de la simultanéité des causes dans le physique et dans le supra-physique ; il faut parler des causes supra-physiques antérieures aux effets actuels dans le physique. Règne animal : causes supra-physiques passées des effets actuels.

Nous revenons ainsi au concept de temps. Je dirai, s'il m'est permis de parler familièrement, qu'il faut se promener dans le temps. Lorsque nous voulons chercher les causes de quelque chose qui se passe dans le monde physique, nous nous promenons dans ce monde physique ; nous n'avons pas besoin d'en sortir. Si nous voulons rechercher la cause de ce qui est réalité dans le monde végétal vivant, il faut que nous allions très loin. Il faut que nous explorions le monde éthérique et c'est seulement là où il se termine où, pour parler le langage des contes : « le monde est fermé par des planches » – que nous trouvons la cause de la croissance du végétal.

Mais nous pouvons bien nous y promener autant que nous voulons, nous n'y trouvons pas la cause de la faculté de sentir ni celle de la faculté de se mouvoir. Pour cela, il faut entreprendre de se promener dans le temps. Il faut remonter le cours du temps. Il faut sortir de l'espace et se déplacer dans le temps.

Vous le voyez, en ce qui concerne les causes, nous pouvons faire un rapprochement entre le corps éthérique humain vivant, qui se répand après la mort dans les étendues éthériques, et la vie éthérique des plantes, qui vient aussi de ces étendues éthériques, mais des constellations supra-physiques, supra-terrestres simultanées ; et nous pouvons faire aussi le rapprochement entre l'organisation humaine astrale et ce qui, au dehors, est de nature animale.

Ayant ainsi cheminé du règne minéral au règne végétal, puis au règne animal, nous en arrivons au règne humain proprement dit. Vous allez dire : Mais nous en avons toujours tenu compte. Oui, mais pas complètement. Nous avons tenu compte du règne humain tout d'abord en considérant l'homme comme constitué d'un corps physique, puis d'un corps éthérique, puis d'un corps astral. Mais voyez-vous, si l'être humain n'avait que son corps physique, il serait certes un cristal compliqué, mais tout de même un cristal. Si en outre il n'avait que son corps éthérique, il serait peut-être une belle plante – mais tout de même une plante simplement. Et si en outre il avait un corps astral, il marcherait à quatre pattes, il aurait peut-être des cornes et autres attributs de ce genre – il serait justement un animal. Mais tout cela, ce n'est pas l'homme. La forme qu'il a du fait qu'il marche debout, il la doit au fait de posséder, au-delà de l'organisation physique, éthérique, astrale, une organisation du Moi. Et nous ne pouvons parler de l'homme, du règne humain, qu'en envisageant cet être qui est doué d'une organisation du Moi.

Regardons maintenant encore une fois ce que nous avons déjà considéré. Si nous voulons rechercher les causes de phénomènes physiques, nous pouvons rester dans le champ du physique. Si nous voulons rechercher les causes de phénomènes végétaux, il nous faut gagner les étendues du domaine éthérique ; mais nous pouvons rester encore dans l'espace. Seulement, comme il a été dit, cet espace devient un peu hypothétique, puisqu'il faut même recourir à des notions empruntées aux contes, à un monde « fermé par des planches ». Cependant, les choses sont telles que vraiment, même les gens qui pensent en conformité avec la recherche scientifique actuelle, en viennent à dire que l'on peut parler d'un monde fermé par des planches. Ce qui est naturellement une expression banale. Il suffit de se rappeler comme les humains se représentent puérilement les choses : le soleil est là, il projette sans cesse des rayons qui deviennent de plus en plus faibles ; la lumière s'en va plus loin, toujours plus loin, elle s'en va ainsi jusqu'à l'infini.

J'ai expliqué à ceux qui entendent ces conférences depuis des années qu'il est absurde de se représenter la lumière comme s'en allant ainsi jusqu'à l'infini. J'ai toujours dit que la propagation de la lumière est soumise à l'élasticité. Lorsqu'on appuie sur une balle de caoutchouc, on peut aller jusqu'à un certain point, puis elle revient à sa forme première, ce qui signifie que l'élasticité a des limites, et qu'ensuite il y a une réaction de retour. Il en est ainsi pour la lumière, ai-je dit : elle ne s'en va pas à l'infini ; quand elle a atteint une certaine limite, elle revient en arrière. Cette opinion que la lumière ne s'en va pas à l'infini, mais seulement jusqu'à un certain point, puis revient en arrière, a été énoncée en Angleterre aussi, par le physicien Oliver Lodgel par exemple ; ainsi la physique en arrive déjà aujourd'hui à exposer ce que propose aussi la Science spirituelle ; et elle sera un jour en accord avec celle-ci sur tous les faits de détail.

On peut aussi dire aujourd'hui que lorsque la pensée s'en va suffisamment loin, il faut qu'elle revienne en arrière, sans imaginer simplement un espace illimité qui est une chimère, et même une chimère inconcevable. Peut-être quelques-uns parmi vous se souviendront-ils que dans mon Autobiographie 2, dans le dernier chapitre qui est paru la semaine dernière, j'ai rapporté l'impression particulièrement forte que j'avais ressentie en écoutant un exposé sur la nouvelle géométrie, la géométrie synthétique, qui montrait qu'une droite ne doit jamais être conçue comme cheminant à l'infini, n'ayant jamais de fin ; cette droite qui s'en va au loin, elle revient effectivement. En géométrie, on formule la chose ainsi : la synthèse se fait parce que le point situé à l'infini vers la droite est le même que le point situé à l'infini vers la gauche. Cela peut se calculer. Il ne s'agit pas d'une simple analogie avec le fait que lorsqu'on a un cercle et qu'on part d'ici, on y revient, – ou qu'un demi cercle qui tend vers l'infini devient une droite.. Il n'en est pas ainsi ; il s'agirait là d'une analogie qui est sans valeur pour celui qui pense avec précision.

Ce qui m'a fait une forte impression, ce n'était pas une analogie banale, mais la démonstration mathématique du fait que le point situé à l'infini d'un côté, vers la gauche, est le même que celui qui est situé à droite à l'infini ; donc qu'une personne qui se déplacerait en suivant toujours une ligne droite ne s'en irait pas à l'infini, mais reviendrait à notre rencontre par le côté opposé, à condition qu'il se soit écoulé un temps suffisant. Voilà qui parait absurde à la pensée physique, mais à partir du moment où l'on abandonne la pensée physique, c'est aussi une réalité ; car le monde n'est pas infini : il est, en tant qu'univers physique, limité. Ainsi, l'on peut dire que l'on touche à la limite de l'éthérique lorsqu'on parle du végétal et aussi de ce qui, en l'homme, est éthérique. Mais si l'on veut expliquer la nature animale, et en l'homme ce qui est astral, il faut sortir de tout ce qui est espace, il faut aller se promener dans le temps, il faut dépasser le champ où les choses sont simultanées. Il faut donc cheminer dans le temps.

Et l'on aborde alors l'humain. Voyez-vous, lorsqu'on pénètre dans le temps, on dépasse déjà les limites du physique de deux façons. Lorsqu'on comprend ce qu'est l'animal, il faut déjà cheminer dans le temps. Mais il ne faut pas prolonger ce mode de pensée abstraitement, il faut le prolonger concrètement. Faites maintenant bien attention à la manière dont il faut procéder pour le prolonger concrètement.

N'est-ce pas, les hommes pensent : le soleil émet de la lumière, et cette lumière chemine indéfiniment. Mais ce que dit Oliver Lodge montre bien que l'on abandonne déjà cette façon de penser, qu'on sait qu'elle va jusqu'à un certain terme, puis qu'elle revient. Au soleil revient ainsi de toutes parts sa lumière, quoique sous une autre forme, modifiée ; mais elle lui revient. Appliquons maintenant cette façon de penser à ce à quoi nous venons de réfléchir. Nous sommes tout d'abord dans l'espace. L'espace terrestre reste où il est, nous en sortons pour gagner l'espace cosmique. Et cela ne nous suffit pas, et

nous entrons dans le temps. Quelqu'un pourrait dire ici : Eh bien oui, et nous continuons de marcher. – Mais non ! nous revenons sur nos pas. Poursuivons cette manière de penser. Nous revenons sur nos pas. Exactement comme dans l'espace, quand ayant cheminé nous parvenons à une frontière et que nous revenons sur nos pas. C'est-à-dire que si nous avons recherché les causes supra-terrestres passées dans le temps, il faut que nous rentrions dans le champ du physique.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire qu'il nous faut quitter le temps, qu'il nous faut revenir sur la terre. Si donc nous voulons rechercher les causes de ce qui concerne l'homme, il faut à nouveau chercher sur la terre. Nous avons reculé dans le temps. Lorsqu'ensuite nous revenons sur la terre, nous nous y trouvons dans une vie antérieure, bien entendu. Nous entrons dans une vie précédente. Dans le cas de l'animal, nous avançons ; il se dissout dans le temps exactement comme notre corps éthérique va se dispersant vers les confins. L'homme ne s'y dissout pas ; nous revenons sur la terre en remontant jusqu'à sa vie terrestre antérieure.

De sorte que pour l'être humain, nous pouvons dire : causes physiques passées d'effets actuels dans le domaine physique.

REGNE MINERAL :
simultanéité des causes et des effets dans le physique.

REGNE VEGETAL :
simultanéité des causes dans le physique et le supra-physique.

REGNE ANIMAL :
causes supra-physiques passées d'effets actuels.

REGNE HUMAIN :
causes physiques passées d'effets actuels dans le physique.

Vous le voyez, cela nous a coûté de la peine de nous transporter une fois dans le domaine des abstractions à titre de préparation. Mais cela était nécessaire, mes chers amis. C'était nécessaire parce que je voulais vous montrer une fois que pour les domaines qu'il faut considérer comme spirituels, il existe aussi une logique. Seulement cette logique ne concorde pas avec la logique grossière que l'on déduit des phénomènes physiques, la seule à laquelle, ordinairement, les hommes se fient.

Lorsqu'on procède strictement selon la logique et que l'on recherche les enchaînements de causes, on en arrive, même par la seule démarche de pensée, aux vies terrestres antérieures. Et il est nécessaire d'attirer l'attention sur ce fait que la pensée elle-même doit devenir tout autre lorsqu'on veut comprendre le spirituel.

N'est-ce pas, les humains sont d'avis qu'on ne peut pas comprendre ce qui se manifeste, venant du monde spirituel. On peut le comprendre, mais il faut développer sa logique. Il est bien nécessaire aussi, lorsqu'on veut comprendre un morceau de musique ou une autre œuvre d'art, d'avoir en soi les prédispositions correspondantes. Si on ne les a pas, on n'y comprend rien. La chose passe comme un bruit. Ou bien on ne voit dans une œuvre d'art rien d'autre qu'une composition incompréhensible. De même, il faut aborder ce qui est communiqué du monde spirituel à l'aide d'une pensée qui soit adaptée à ce monde spirituel. C'est déjà le cas pour la simple pensée logique. En examinant la diversité des causes, on en vient effectivement à pouvoir comprendre les vies terrestres passées dans leur enchaînement logique.

La grande question nous reste encore à résoudre qui se pose lorsque nous considérons le cadavre. Il est sans vie. La nature inanimée au dehors se dresse dans ses formes cristallines, dans ses différentes formes. Une grande question se pose à nous : Quel rapport y a-t-il entre la nature inanimée et le cadavre de l'homme ?

Peut-être trouverez-vous, mes chers amis, qu'un pas aura été fait dans la direction qui mène à la réponse à cette question, si vous abordez la chose dans une seconde étape, si vous dites : Quand je regarde le monde des plantes autour de moi, je vois qu'il porte en lui, venues des lointains du monde éthérique, les forces auxquelles revient mon corps éthérique. Là-bas, dans les lointains de l'éther, c'est là qu'est ce qui est à l'origine des plantes, c'est là que retourne mon corps éthérique lorsqu'il a fini d'assurer ma vie. Je m'en vais alors là-bas où, des étendues éthériques, sourd la vie végétale. J'y retourne, cela veut dire que je leur suis apparenté. Oui, je peux vraiment dire : Il y a là-haut quelque chose où retourne mon corps éthérique, c'est de là que vient le monde des plantes verdoyant, bourgeonnant, gonflé de sève. – Mais il y a une différence : j'abandonne mon corps éthérique, les plantes reçoivent l'éther pour grandir. Elles le reçoivent pour vivre, moi j'abandonne mon corps éthérique après la mort. Je l'abandonne, c'est un reste ; les plantes elles, reçoivent en lui ce qui leur donne la vie. Elles ont leur origine là où moi je trouve ma fin. Le commencement de la plante rejoint la fin du corps éthérique de l'homme.

Ceci nous amène à nous demander : Pourrait-il se faire que pour le minéral, pour les cristaux aux formes les plus diverses, on puisse poser cette question : Est ce là aussi un commencement par rapport

à ce cadavre physique, qui est ma fin, que j'abandonne derrière moi ? Y a-t-il là aussi un commencement et une fin qui se rejoignent ?

C'est sur cette question que nous allons nous arrêter aujourd'hui, mes chers amis, et que nous reprendrons demain afin d'aborder très sérieusement la question de la destinée humaine, de ce qu'on appelle le karma. Dans la prochaine conférence, je parlerai donc de karma. Vous n'aurez plus à vous frayer un passage à travers un pareil roncier d'abstractions mais vous vous rendrez compte aussi que cela était nécessaire pour atteindre à un certain développement de la pensée.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, le 17 février 1924

Lorsque nous passons de l'étude qui devait préparer à expliquer la destinée humaine, le karma, lorsque nous passons de l'abstrait, du conceptuel, à la vie, nous en arrivons tout d'abord à évoquer les différents domaines auxquels l'homme participe, et à trouver dans ces composantes de la vie une base nous permettant de caractériser le karma, la destinée humaine. L'être humain appartient à l'univers tout entier dans un sens beaucoup plus vaste qu'on ne le pense d'ordinaire. Il en est vraiment un élément, et en fait, sans l'univers il n'est rien. J'ai souvent employé ici la comparaison avec un membre quelconque du corps, le doigt par exemple, qui est doigt pour autant qu'il tient à l'organisme. Il ne l'est plus à l'instant où il est coupé de cet organisme. En apparence, physiquement, il est le même, mais ce n'est plus un doigt dès qu'il est séparé du corps. De même, l'homme n'est plus vraiment homme lorsqu'on l'isole de l'ensemble de l'existence cosmique. Il fait partie de cette existence et sans elle, il ne peut être en fait ni compris, ni considéré comme un être humain.

Or, nous l'avons vu hier, le monde autour de l'homme se répartit en domaines différents. Nous avons d'abord le monde inanimé, que dans le langage ordinaire on appelle le domaine minéral. Ce monde minéral, nous ne lui devenons semblables, pour ce qui est de notre corps, que lorsque nous abandonnons ce corps au moment de la mort. Par notre être véritable, nous ne pouvons jamais être semblables à ce monde de l'inanimé. Ce qui lui est semblable, c'est la forme corporelle que nous avons abandonnée. Il y a donc d'une part le cadavre physique que l'être humain laisse derrière lui dans le monde inanimé, et d'autre part ce monde inanimé, l'immense nature minérale, cristallisée ou non. Nous autres hommes, nous sommes vraiment, tels que nous vivons sur terre, tout à fait différents de ce monde minéral, comme je vous l'ai déjà fait remarquer. Notre forme est aussitôt détruite lorsqu'à l'état de cadavre nous sommes abandonnés au règne minéral. Nous nous dissolvons dans ce monde minéral, ce qui signifie que ce qui maintenait notre forme n'a rien de commun avec lui. De cela il découle déjà que l'homme, tel qu'il vit dans le monde physique, ne peut vraiment subir d'influences provenant directement du minéral.

Les influences essentielles, les influences de beaucoup les plus importantes qu'il reçoit du minéral lui viennent par le détour des sens. Nous voyons, nous entendons le minéral, nous en percevons la température, bref, nous le percevons par les sens. Nos autres rapports avec lui sont extraordinairement réduits. Songez combien peu d'éléments sont en rapport avec nous durant la vie terrestre. Le sel avec lequel nous assaisonnons nos mets est un minéral, et peu de choses encore que nous ingérons avec nos aliments le sont également, mais la plus grande partie de ce que nous mangeons est tirée des règnes végétal et animal. Et ce que l'être humain absorbe venant du règne minéral est dans un rapport très singulier avec ce qu'il en reçoit par les sens sous la seule forme des impressions psychiques, des perceptions sensorielles. Je vous prie à ce propos de faire bien attention à quelque chose d'important : je vous ai souvent dit que le cerveau humain pèse en moyenne 1.500 grammes. C'est un poids notable sous lequel les vaisseaux sanguins qui se trouvent sous le cerveau seraient écrasés s'ils subissaient cette pression. Or ce n'est pas le cas, car le cerveau est soumis à une certaine loi, que j'ai déjà récemment exposée rapidement, et selon laquelle tout corps plongé dans un liquide perd une partie de son poids.

On peut en faire l'expérience avec une balance sur laquelle on pèse un corps : il a un certain poids. Puis on place en dessous un vase contenant de l'eau, de façon à ce que le corps y plonge : à l'instant même l'équilibre est détruit : le corps est devenu plus léger. Si vous cherchez ensuite de combien il est devenu plus léger, il apparat qu'il a perdu exactement le poids correspondant à celui de l'eau dont il a pris la place.

C'est ce qu'on appelle le principe d'Archimède, et je l'ai déjà dit, celui-ci l'a découvert en prenant un bain où il s'est aperçu que sa jambe pesait plus ou moins selon qu'elle était hors de l'eau ou dedans. Et il s'est alors écrié : Eurêka ! J'ai trouvé !.

C'est là, mes chers amis, une chose extrêmement importante ; mais on oublie souvent les choses importantes, et si dans leur travaux d'art des ingénieurs n'avaient pas oublié ce principe d'Archimède, peut-être une des plus grandes catastrophes de ces derniers temps ne se serait-elle pas produite en Italie. Ce sont là précisément les choses qui, dans la vie extérieure, sont causées par une vue d'ensemble insuffisante des connaissances.

En tout cas, le corps perd donc un poids égal à celui du liquide dont il a pris la place. Or, le cerveau nage entièrement dans le liquide céphalo-rachidien. On entend dire de temps à autre que l'homme, en tant qu'être solide, est un poisson. En réalité, il est déjà un poisson, car il est constitué dans une proportion de 90 % d'un 'corps d'eau' et ce qu'il y a de solide nage dans ce liquide comme le poisson dans l'eau.

Ainsi, du fait qu'il flotte dans le liquide céphalo-rachidien, le cerveau perd si bien de son poids qu'il ne pèse plus que 20 grammes. Bien que son poids réel soit de 1.500 grammes environ, il ne fait plus peser que 20 grammes sur ce qui se trouve en-dessous de lui. Représentez-vous maintenant combien,

du fait que notre cerveau flotte dans le liquide céphalo-rachidien, nous avons tendance, dans cet organe si important, à nous libérer de la pesanteur terrestre. Nous pensons avec un organe qui n'est pas du tout soumis à la pesanteur, nous pensons en opposition à la pesanteur. L'organe en a été débarrassé.

Si vous comparez l'extrême importance des impressions que vous recevez par les sens, auxquelles vous êtes confrontés selon votre gré, avec les très faibles influences qui vous viennent du sel ou d'autres substances absorbées sous forme d'aliments ou de condiments ajoutés aux aliments, vous découvrirez ceci : Ce qui, provenant du règne minéral, exerce une influence directe sur l'homme, est comme 20 grammes par rapport à 1.500 grammes. Tant prédominent les simples impressions sensorielles que nous accueillons, par quoi nous sommes indépendants des stimuli ; car cela ne nous écrase pas. Et ce qui en nous est vraiment soumis à la pesanteur terrestre, comme les condiments minéraux ajoutés à nos aliments, ce sont en outre la plupart du temps des choses qui nous conservent intérieurement ; car le sel a aussi un pouvoir de conservation, il maintient, il rafraîchit. L'homme est donc en gros indépendant du monde minéral qui l'entoure. Il n'y prend pour l'assimiler que ce qui n'a pas sur son être une influence immédiate. Il se meut libre et indépendant dans le monde minéral.

Mes chers amis, si cette liberté, cette indépendance de mouvement n'existait pas dans le monde minéral, il n'existerait absolument pas ce que nous appelons la liberté humaine. Et il est très significatif que nous devions dire ceci : le monde minéral est en réalité le contrepoids nécessaire à la liberté humaine. Si ce monde minéral n'existait pas, nous ne serions pas des êtres libres. Car à l'instant où nous passons au monde végétal, nous ne sommes plus indépendants ; c'est en apparence seulement que nous portons les yeux sur le monde végétal comme nous les portons sur les cristaux, sur le vaste règne minéral. Mais ce n'est pas le cas en réalité. Le monde minéral s'étend devant nous. Etres humains que nous sommes, nous naissons au monde en êtres qui respirent, en êtres vivants, en êtres dotés d'un certain métabolisme. Tout cela dépend beaucoup plus de notre environnement que nos yeux, nos oreilles, que tout ce qui nous transmet les impressions sensorielles. Ce qui est monde végétal, le vaste monde des plantes, vit de l'éther dont la force vient imprégner la terre de toutes parts. L'être humain, lui aussi, dépend de cet éther.

Nous naissons petit enfant, nous grandissons : ces forces de croissance qui opèrent en nous, ce sont les forces éthériques. Les mêmes forces qui font pousser les plantes, vivent en nous : les forces éthériques. Nous portons en nous le corps éthérique ; le corps physique abrite nos yeux, nos oreilles. Le corps physique n'a rien de commun avec le reste du monde physique, comme je viens de l'exposer, et ce qui le montre, c'est qu'une fois cadavre, il se désagrège dans le monde physique.

Il en va autrement pour notre corps éthérique. Par lui, nous sommes apparentés au monde végétal. Mais tandis que nous grandissons – songez à cela, mes chers amis – quelque chose en nous se forme, qui en un certain sens est profondément hé à notre destin. Nous pouvons, en grandissant – pour prendre des exemples extrêmes, frappants – rester petits et gros, ou devenir grands et minces, nous pouvons, en grandissant, avoir un nez qui prend telle ou telle forme. Bref, la manière dont nous grandissons a déjà une certaine influence sur notre aspect extérieur. Et ceci est à nouveau en rapport – encore que tout d'abord ce rapport soit assez lâche – avec notre destin.

Cependant la croissance ne s'exprime pas seulement par des faits aussi patents. Si les instruments dont disposent les humains pour leurs recherches étaient assez délicats, on découvrirait qu'en chaque être humain le foie, la rate, le cerveau, sont constitués de façon différente. Le foie n'est pas simplement du foie. En chacun il est différent, encore que par des nuances subtiles. Et tout cela est en rapport avec les mêmes forces qui font pousser les plantes. Il nous faut constamment porter le regard sur le manteau végétal de la terre, et en le regardant, il faut prendre conscience de ceci : ce qui, venant des lointains de l'éther, fait grandir les plantes, agit en nous aussi, et est à l'origine de ces tendances premières en nous, qui ont beaucoup à faire avec notre destinée. Car chez un être, la constitution du foie, ou des poumons, ou du cerveau, qui lui vient du monde éthérique, a un lien profond avec sa destinée.

Certes, l'homme ne voit de tout cela que l'aspect extérieur. Certes, quand nous regardons le monde minéral, nous y voyons à peu près ce qui s'y trouve ; c'est pourquoi les humains, scientifiquement parlant, aiment tant le monde minéral aujourd'hui – si toutefois on peut parler aujourd'hui d'attachement scientifique – parce qu'il est fait de tout ce qu'ils aiment.

Mais pour les forces qui entretiennent le règne végétal, ce n'est déjà plus le cas. Car à l'instant où l'on accède à la connaissance imaginative – c'est une chose dont j'ai déjà parlé – on discerne aussitôt que les minéraux forment un tout achevé dans le règne minéral. Ce qui entretient le règne végétal n'apparaît pas du tout extérieurement à la conscience ordinaire. Il faut plonger plus avant dans les choses. Posons-nous la question : Qu'est-ce qui agit donc en réalité dans le règne végétal, qu'est-ce qui agit de sorte que des lointains éthériques viennent les forces qui font grandir et bourgeonner les plantes, et qui en nous provoquent aussi la croissance, la constitution délicate de tout notre corps, qu'est-ce qui est là actif ? – Et nous abordons ici les entités de ce que nous appelons la troisième Hiérarchie : Anges, Archanges, Archées.

Elles sont invisibles, mais sans elles il n'existerait pas ce flux et ce reflux des forces éthériques qui font grandir les plantes, et qui sont actives en nous, qui portons les mêmes forces qui provoquent la croissance du végétal. Si nous ne voulons pas nous fermer à la connaissance, nous ne pouvons pas nous tenir seulement au visible pour aborder le monde végétal et ses forces. Il nous faut prendre conscience

de ceci : nous développons des liens et des rapports avec ces entités : Anges, Archanges, Archées, dans cet état libéré du corps où nous nous trouvons entre la mort et une nouvelle naissance. Et c'est parallèlement à ces liens, que nous développons avec les êtres de la troisième Hiérarchie, que prend forme notre karma interne, je dirais : le karma de notre entité, le karma qui dépend de la manière dont notre corps éthérique constitue nos humeurs, dont il fait de nous des êtres grands ou petits, etc…

Les entités de la troisième Hiérarchie ne disposent que de ce seul pouvoir. Que les plantes puissent pousser ne dépend pas seulement d'elles. Dans ce domaine, les Anges, les Archanges, les Archées sont au service d'entités plus hautes. Ce flux et ce reflux des forces qui font croître les plantes sont bien l'ouvrage de ces entités de la troisième Hiérarchie, mais elles l'exécutent au service d'entités supérieures. Mais ce que nous vivons avant de descendre du monde spirituel dans notre corps physique, ce qui est en rapport avec notre constitution subtile que je viens de décrire, cela est le fruit de notre rencontre consciente avec les êtres de la troisième Hiérarchie. C'est selon les indications que nous pouvons recevoir d'eux, en fonction de notre Préparation au cours de l'existence précédente, selon ces indications que nous formons notre corps éthérique au sein du vaste monde éthérique, avant de passer de l'existence supra-physique à l'existence physique.

Notre regard doit nécessairement porter tout d'abord sur ce qui agit dans notre destinée, dans notre karma, en fonction de notre constitution interne. J'aimerais dire que pour cette partie du karma, nous Pouvons employer les termes de bien-être et de mauvaise santé dans la vie. Bien-être et état de malaise dans l'existence sont en liaison avec la qualité interne que nous devons à notre corps éthérique.

Une deuxième chose qui relève de notre karma est liée à la présence sur terre non seulement du règne végétal, mais aussi du règne animal. Songez, mes chers amis, que les différentes régions de la terre sont peuplées des animaux les plus différents. L'atmosphère animale, pourrait-on dire, est différente suivant les régions.

Mais vous admettrez que l'homme, lui aussi, vit dans cette atmosphère où se trouvent les animaux. Dire cela paraît grotesque, parce que les humains n'ont pas l'habitude de considérer ces choses. Il y a par exemple des contrées où vit l'éléphant. Ces régions où il vit, ce sont celles où l'action de l'univers sur la terre est telle qu'il peut y exister. Croyez-vous, mes chers amis, que les forces qui donnent forme à l'éléphant, et qui viennent de l'univers, ne sont pas présentes sur une portion de terre où se trouve précisément un être humain ? Elles sont là, bien sûr, quand l'homme est présent. Et il en va de même pour l'ensemble des espèces animales. De même que sont présentes là où nous vivons les forces qui forment les plantes, et qui viennent des lointains de l'univers – les parois de bois et les murs de pierre ou de béton ne leur font pas obstacle, nous vivons ici à Dornach au sein des forces qui, dans le massif du Jura, donnent forme aux plantes – on vit là aussi où peut vivre un éléphant en fonction de la constitution de la terre. Oui, je peux m'imaginer que dans nos âmes s'animent bien des choses concernant les animaux grands et petits qui peuplent la terre, et que votre attention est attirée maintenant sur le fait que les humains vivent dans la même atmosphère.

Tout cela agit réellement sur l'homme. Bien entendu, autrement que sur les animaux, parce que l'être humain a d'autres qualités que ces animaux, qu'il est doté d'autres éléments constitutifs. Cela agit sur lui différemment, sinon, dans la sphère où vit l'éléphant, il deviendrait aussi un éléphant, ce qui ne se produit pas. Et en outre : constamment l'homme s'élève au-dessus de ce qui agit sur lui, cependant il vit dans cette atmosphère.

Voyez-vous, de tout ce qui constitue cette atmosphère dans laquelle il vit dépend ce qui est dans son corps astral. Nous pouvons dire que le bien-être ou le malaise qu'il ressent dépend de ce qui est végétal sur la terre ; les sympathies et les antipathies que nous autres hommes développons au cours de l'existence terrestre, et que nous apportons de notre existence pré-terrestre, dépendent de ce qui constitue en quelque sorte l'atmosphère animale.

L'éléphant a une trompe et de grosses pattes en forme de colonnes, le cerf porte des bois etc… Là donc vivent les forces qui donnent forme aux animaux. En l'homme, ces forces ne se manifestent que par leur action sur le corps astral, action par laquelle elles engendrent les sympathies et les antipathies que l'individualité humaine apporte du monde spirituel.

Considérez attentivement, mes chers amis, ces sympathies et ces antipathies, et la force avec laquelle elles nous conduisent à travers toute la vie. Certes, nous autres humains sommes à bon droit formés à Pouvoir nous en dégager dans une certaine mesure. Mais tout d'abord, elles sont là, ces sympathies et ces antipathies. Un tel a des sympathies pour telle chose, un autre Pour une autre chose. L'un pour la sculpture, l'autre pour la musique, l'un pour les blonds, un autre pour les bruns. Ce sont là des sympathies fortes, enracinées. Et la vie est Parcourue de ces sympathies et de ces antipathies. Vous vivez sous la dépendance de ce qui modèle les différentes formes animales.

C'est là un troisième, un autre monde. Le premier était celui au sein duquel nous ne ressentons en fait aucune dépendance : le monde minéral. Le deuxième est celui dans lequel vivent les Anges, les Archanges, les Archées, qui engendrent le monde végétal ; le monde qui nous donne notre qualité interne, celui d'où nous vient le bien-être ou l'état de malaise que nous ressentons quand nous nous sentons malheureux comme des pierres, ou très heureux de notre propre fait. A ce monde est puisé ce que signifie notre destinée de par notre constitution interne, de par ce qui est en nous l'homme éthérique. Nous abordons maintenant ce qui détermine en outre notre destinée en profondeur : nos

sympathies et nos antipathies, qui sont liées à notre destin dans une beaucoup plus grande mesure que les seules forces de croissance. Un homme sera porté vers le lointain par ses sympathies et ses antipathies. Il vit ici ou là parce que ses sympathies l'y ont mené, et c'est dans ce séjour lointain que se déroulera sa destinée avec tous ses détails.

Sympathies et antipathies sont profondément liées à l'ensemble de notre destin d'homme. Elles vivent où réside non pas la troisième, mais la deuxième Hiérarchie : les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes. L'image terrestre de ces formes élevées, magnifiques, vit dans le règne animal. Ce que ces entités implantent en nous quand nous sommes en relation avec elles entre la mort et une nouvelle naissance vit dans les sympathies et les antipathies innées que nous apportons lorsque du monde spirituel nous venons dans le monde physique.

Lorsqu'on comprend à fond tout cela, les notions que véhicule la conception courante de l'hérédité apparaissent puériles, vraiment puériles. Pour que je sois porteur d'un signe héréditaire quelconque, hérité de mon père ou de ma mère, il faut d'abord que j'aie développé sympathies ou antipathies à l'égard de ce signe chez mon père ou chez ma mère. Je le possède, non pas parce qu'en vertu d'une simple causalité naturelle j'ai hérité cette particularité, mais parce que j'ai éprouvé de la sympathie pour elle.

Pour quelle raison j'ai éprouvé cette sympathie, nous en parlerons au cours des prochaines conférences ; car les exposés sur le karma nous occuperont encore pendant de nombreuses heures. Mais vraiment, parler de l'hérédité comme on le fait ordinairement, en particulier dans les milieux scientifiques, qui se considèrent comme spécialement intelligents, c'est vraiment puéril.

On prétend même aujourd'hui que des particularités spécifiques de l'esprit et de l'âme sont héréditaires. Le génie serait hérité, et lorsqu'on fait son apparition dans le monde, on s'efforce de rassembler, en cherchant parmi ses ancêtres, les éléments qui doivent constituer ce génie. C'est une étrange manière de raisonner. Une démonstration vraiment raisonnable consisterait à montrer que ce génie produit à nouveau un autre génie par transmission héréditaire. Mais en se mettant en quête de preuves de ce genre – Gœthe a eu un fils, et bien d'autres génies ont eu des fils – on découvrirait des choses étranges. Et ce serait là une Preuve ! Que je constate chez un génie des qualités présentes chez ses ascendants, cela ne signifie rien de plus que le fait d'être mouillé parce qu'on est tombé dans l'eau.

Cela ne veut pas dire que l'eau qui dégouline de ma personne ait quelque chose à faire avec ma nature. Bien entendu, étant né au sein de ce courant héréditaire Parce que j'ai des sympathies pour les qualités qui lui sont liées, je suis doté de ces qualités tout comme je suis mouillé quand on m'a retiré de l'eau dans laquelle je suis tombé. Mais les représentations que l'on a de ces choses sont puériles et absurdes. Car les sympathies et les antipathies se manifestent déjà chez l'être humain et lui confèrent sa structure interne déjà durant l'existence pré-terrestre. Il en est pourvu lorsqu'il aborde l'existence terrestre, et c'est avec elles, apportées de la vie pré-terrestre, qu'il forge son destin.

Nous pouvons maintenant nous représenter facilement comment, au cours d'une existence terrestre antérieure, nous avons été liés à un être humain, et comment ce lien a eu mainte conséquence dont l'effet s'est prolongé dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. C'est là en effet que sous l'influence des forces des Hiérarchies supérieures, se modèle dans les pensées vivantes, dans les impulsions cosmiques vivantes, ce qui, des expériences vécues dans les vies précédentes, doit passer dans la prochaine incarnation, doit y être vécu. Et pour cela, nous avons besoin, en développant les impulsions qui provoqueront des rencontres dans la vie, des sympathies et des antipathies.

Celles-ci sont formées sous l'influence des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Ce sont elles qui nous font rencontrer dans la vie les personnes avec lesquelles nous aurons à vivre conformément à nos existences précédentes. Cela prend la forme donnée par notre constitution interne.

Bien entendu, dans cette élaboration des sympathies et des antipathies interviennent les déviations les plus diverses ; mais celles-ci sont neutralisées ensuite au cours des nombreuses existences successives. Nous avons donc là une seconde constituante du karma : les sympathies et les antipathies.

Elevons-nous maintenant jusqu'au règne humain proprement dit. Nous vivons non seulement avec le monde végétal, avec le monde animal, nous vivons aussi – et cela compte tout spécialement dans notre destinée – avec d'autres êtres humains. Nous leur sommes liés dans la vie tout autrement qu'avec les plantes ou avec les animaux. Ces liens dans la vie, c'est ce qui forge l'essentiel de notre destinée. Les impulsions qui font que la terre est peuplée aussi d'êtres humains n'agissent que sur l'humanité. Et une question se pose ici : Quelles sont donc ces impulsions qui n'agissent que sur les hommes ?

Nous pouvons ici laisser parler une considération purement extérieure à laquelle je me suis déjà livré.

Vue de l'autre côté, aimerais-je dire, notre vie est vraiment guidée avec une bien plus grande sagesse que nous ne la conduisons de ce côté-ci. Nous rencontrons souvent assez tard dans l'existence une personne qui a pour notre vie une importance extraordinaire. Lorsque nous nous remémorons comment nous avons vécu jusqu'à l'instant de cette rencontre, il nous semble – je l'ai déjà souvent mentionné – que toute cette vie fut un cheminement nous menant à cette rencontre. On dirait que nous

avons fait chaque pas en vue de trouver cette personne au bon moment, de la rencontrer à un moment déterminé.

Il suffit ici de réfléchir à ceci : pensez à ce qu'il faudrait de réflexion pleinement consciente pour comprendre ce que signifie la rencontre, à un âge quelconque, d'un être humain avec lequel, désormais, on fait des expériences communes, on travaille, on agit. Réfléchissez à ce que cela signifie. Réfléchissez à ce que représente, pleinement pesée, l'impulsion qui nous a conduit. Si nous réfléchissons à ce qui nous a amené à rencontrer cet être, peut-être cette idée nous viendra-t-elle : il a fallu que nous fassions une expérience en relation avec nombre d'autres personnes, l'expérience d'un événement, sinon la possibilité ne se serait pas présentée de rencontrer cet homme. Et pour que cet événement se soit produit, il a fallu qu'un autre ait été vécu.

On aborde ici des relations complexes qui ont dû toutes se nouer, dans lesquelles nous nous sommes insérés pour arriver à cette expérience décisive. Peut-être réfléchit-on alors à ceci : Si, non pas à un an, mais peut-être à 14 ans, la tâche avait été imposée à quelqu'un de résoudre consciemment cette énigme : comment faire pour provoquer dans sa 50ème année une rencontre décisive avec un être humain, si l'on se représente qu'il aurait fallu résoudre l'énigme comme on le fait d'un calcul – je vous en prie, quel effort cela n'exigerait-il pas ! Nous autres humains sommes si bêtes au niveau de notre conscience – et ce qui nous arrive dans le monde est, compte tenu de ces relations, si plein d'intelligence et de sagesse !

En nous livrant à de telles considérations, nous devenons attentifs à ce qu'a d'extrêmement complexe et de significatif l'action de notre destinée, de notre karma. Et tout cela se passe dans le domaine de l'humain.

Je vous prie maintenant de noter ceci : En fait, tout ce qui se passe là avec nous ressort de l'inconscient. Jusqu'au moment où un événement décisif nous arrive, il reste dans l'inconscient. Tout se passe comme si ce déroulement était soumis à des lois naturelles. Mais les lois naturelles ont-elles jamais eu pareil pouvoir ? Ce qui se passe dans ce domaine va à l'encontre et se raille de tout ce que nous concevons conformément aux lois naturelles. J'ai aussi attiré l'attention sur ce point à différentes reprises. Les faits extérieurs de la vie humaine peuvent même être prévus en fonction de certaines lois que l'on calcule.

Prenez par exemple le domaine des assurances sur la vie. Celles-ci ne peuvent fonctionner que si l'on peut calculer l'espérance de vie d'une personne quelconque âgée disons de 19 ou 25 ans. Lorsque quelqu'un veut contracter une assurance sur la vie, la police est rédigée en fonction de la durée probable de sa vie. Selon ces calculs, un homme de 19 ans doit vivre tel ou tel nombre d'années. Cela peut se déterminer. Mais imaginez que ce temps soit écoulé. Vous ne vous sentirez tout de même pas obligé de mourir pour cela ! Deux personnes peuvent, selon cette durée probable de leur vie, être mortes depuis longtemps.

Mais étant, selon cette probabilité, 'mortes' depuis longtemps, elles peuvent se rencontrer dans les conditions que j'ai décrites. Tout cela se situe au-delà des calculs selon lesquels est fixée la durée de la vie lorsqu'on se réfère aux faits naturels extérieurs. Et pourtant cela se produit avec la même nécessité interne que les faits naturels. On ne peut dire autre chose que ceci : la même nécessité selon laquelle se produit un événement naturel quelconque, un tremblement de terre ou une éruption, un fait petit ou grand, la même nécessité provoque la rencontre sur terre de deux êtres humains sur la route qu'ils suivent.

De sorte qu'au sein du monde physique nous voyons réellement se constituer un nouveau domaine ; et ce domaine, nous y vivons, non seulement du fait de notre état de bien-être ou de malaise, ou avec nos sympathies et nos antipathies, mais aussi avec les événements de notre vie, avec nos expériences. Nous sommes entièrement plongés dans le domaine des événements, des expériences qui décident de notre vie selon notre destin.

ANGES, ARCHANGES, ARCHEES
1 er élément du karma :
bonne santé, bien-être, malaise

EXOUSIAÏ, DYNAMIS, KYRIOTETES
2 ème élément du karma :
sympathies, antipathies

SERAPHINS, CHERUBINS, TRONES
3 ème élément du karma :
événements, expériences vécues.

Dans ce dernier domaine, ce sont les entités de la première Hiérarchie qui agissent : Séraphins, Chérubins, Trônes. Car pour diriger dans le monde chacun de nos pas, chacun des mouvements de notre âme, tout ce qui vit en nous, de façon à ce qu'en naissent les destinées humaines, il faut un plus grand pouvoir que celui qui se déploie dans le règne végétal, celui que possèdent la Hiérarchie des Anges, des Archanges, des Archées, et la Hiérarchie des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes. Il faut le pouvoir qui appartient à la première Hiérarchie, celle des Séraphins, des Chérubins et des Trônes, ces

entités les plus hautes de toutes. Car ce qui se manifeste ainsi vit dans notre véritable Moi, dans l'organisation de notre Moi, et venant d'une vie antérieure se transmet à une autre.

Pensez maintenant à ceci : vous passez par une de vos existences terrestres, vous agissez de telle ou telle façon, poussé peut-être par certains instincts, par des passions, des pulsions, ou encore par des idées, intelligentes ou sottes ; tout cela est présent dans les impulsions. Ce que vous faites ainsi sous l'empire de ces pulsions a des conséquences pour le bonheur ou le malheur d'un autre. Lorsqu'ensuite vous vous trouvez entre la mort et une nouvelle naissance, vous êtes très fortement conscients d'avoir fait du mal à quelqu'un, vous vous sentez plus imparfait que si vous ne lui en aviez pas fait, et vous ressentez la nécessité de réparer ce mal. En vous naît le besoin, le désir de compenser ce dommage. Mais si vous avez agi envers un être de manière à favoriser ses progrès, vous considérez la chose en vous disant : ceci doit contribuer au progrès commun, entraîner des conséquences pour le monde.

Tout cela peut se développer en vous et causer bien-être ou maladie, suivant le rôle que cela joue dans la constitution de votre corps entre la mort et une nouvelle naissance. Tout cela peut faire naître en vous des sympathies et des antipathies lorsque vous formez votre corps astral avec l'aide des entités de la seconde Hiérarchie : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes. Mais tout cela ne vous donne pas encore le pouvoir de transformer en action cosmique ce qui, dans une vie antérieure, n'a été qu'une action humaine. Vous avez aidé quelqu'un, ou vous lui avez nui. L'effet en sera nécessairement que cet être vous rencontrera dans l'existence suivante et qu'à sa vue, vous vous sentirez poussé vers ce qui fera compensation. Ce qui n'a qu'une valeur morale doit devenir fait extérieur, événement extérieur dans l'univers.

Pour cela, certaines entités sont nécessaires qui transforment, qui métamorphosent les actions morales en actes cosmiques. Ce sont les entités de la première Hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes. Elles transforment ce qui vient de nous dans une vie terrestre donnée en expériences que nous faisons dans l'existence terrestre suivante. Elles agissent dans ce qui est événement, expérience vécue dans la vie humaine.

Nous avons ainsi les trois éléments fondamentaux de notre karma : ce qui forme notre constitution, notre existence interne, est soumis à la troisième Hiérarchie ; nos sympathies et nos antipathies, ce qui dans une certaine mesure décide déjà de notre entourage, dépend de la seconde Hiérarchie ; enfin ce qui nous apparaît comme notre vie extérieure dépend de la première, de la plus sublime des Hiérarchies d'êtres supérieurs à l'humanité.

A notre regard s'offre ainsi l'ensemble des rapports entre l'être humain et l'univers, et nous abordons maintenant les grands problèmes : comment une destinée humaine se développe-t-elle dans tous ses détails à partir de ces trois éléments constituants de la nature humaine ?

L'être humain naît dans une famille, en un lieu déterminé, au sein d'un peuple. Il est inséré par la naissance dans un ensemble de faits. Et tout ce qui se passe parce qu'il est né dans une famille, qu'il est confié à des éducateurs, qu'il fait partie d'un peuple, que par sa naissance il se trouve en un point donné de la terre – tout cela qui marque profondément sa vie en dépit de la liberté humaine – tout cela dépend, en fin de compte, d'une manière ou d'une autre, de ces trois éléments qui constituent la destinée d'un homme.

Toutes les questions de détail trouveront des réponses adéquates si nous envisageons ce principe fondamental d'une façon juste. Si l'on demande pourquoi, dans sa vingt-cinquième année, quelqu'un est atteint d'une petite vérole et se trouve ainsi dans un danger extrême – ou pourquoi un événement quelconque intervient dans son existence, pourquoi il a pu progresser grâce à telle ou telle personne plus âgée que lui, à tel ou tel peuple, à telle ou telle expérience – il faut toujours en revenir à ce qui détermine de trois façons différentes la destinée humaine et situe l'être humain dans l'ensemble des Hiérarchies cosmiques.

C'est seulement dans la sphère du minéral que l'homme se meut librement. C'est là le domaine de sa liberté. C'est en portant son attention sur ce point qu'on apprend à poser d'une façon juste le problème de la liberté. Voyez comment j'ai insisté dans « La Philosophie de la Liberté » sur le fait qu'il ne s'agit nullement d'une liberté de la volonté. Cette dernière a son siège dans les profondeurs de l'inconscient et il est absurde de se demander si elle est libre ; on ne peut parler que d'une liberté des pensées. La distinction a été faite très nettement dans la Philosophie de la Liberté'. Les pensées libres doivent transmettre une impulsion à la volonté, et alors l'homme est libre. Mais par ses pensées, il vit dans le monde minéral. Pour tout le reste, pour ce qui le lie au monde des plantes, à celui des animaux et des autres hommes, il est soumis au destin.

La liberté est une chose dont on peut dire en fait ceci : l'être humain sort des sphères où règnent les hautes Hiérarchies pour entrer dans celle qui est en quelque sorte libre vis-à-vis de celles-ci, dans le monde minéral, afin d'être libre à son tour. Ce règne minéral, c'est celui auquel l'homme ne devient semblable qu'à l'état de cadavre, après la mort. Durant sa vie terrestre, il est indépendant de ce règne qui ne peut que travailler à le détruire. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'il soit libre dans cette sphère puisqu'elle n'a pas d'autre action sur lui que celle qui consiste à le détruire lorsqu'elle le reçoit. Il faut que l'homme meure pour que, sous forme de cadavre, il se trouve dans le règne où, en tant qu'être naturel, il est libre. Telles sont les relations entre les choses.

On vieillit peu à peu. S'il ne se produit aucun des incidents que nous apprendrons aussi à considérer du point de vue du karma, si l'homme meurt vieux, il devient, à l'état de cadavre, semblable au règne minéral. Du fait qu'on vieillit, on entre dans la sphère de l'inanimé. On y dépose son cadavre. Lequel, bien entendu, n'a plus rien d'un être humain. Regardons le règne minéral : il n'est plus divin. De même que le cadavre n'est plus homme, le règne minéral n'est plus Dieu. Mais alors qu'est-il ? – La divinité est présente dans le règne végétal, dans le règne animal et dans le règne humain. Nous l'y avons trouvée dans ses trois Hiérarchies. Mais dans le règne minéral, elle est présente aussi peu que l'homme l'est dans son cadavre. Le règne minéral est le cadavre divin.

En poursuivant notre étude, nous nous trouverons en face de ce fait singulier, que je ne fais que mentionner aujourd'hui, que l'être humain vieillit pour devenir cadavre, tandis que les dieux, pour devenir cadavre, rajeunissent. Car les dieux font l'autre chemin, celui que nous suivons après notre mort. Et c'est pourquoi le règne minéral est le plus jeune de tous. Il est pourtant celui qui est séparé des dieux, et parce qu'il l'est, l'homme peut y vivre dans le champ de sa liberté. Tels sont les liens entre les choses. Et en vérité, l'homme se sent de plus en plus chez lui dans l'univers lorsqu'il apprend à mettre ses sensations, ses pensées, ses sentiments, ses impulsions volontaires en une relation juste avec cet univers. C'est aussi la seule façon juste de voir comment, par le destin, on est placé dans le monde et par rapport à ses semblables.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 23 février 1924

On comprend le mieux ce qu'il en est du karma lorsqu'on le confronte à cette autre impulsion dans la vie humaine que l'on désigne par le mot de liberté. Posons-nous tout d'abord la question du karma, disons tout à fait en gros. Que signifie-t-elle ? L'existence humaine nous apparaît constituée de vies terrestres successives. Dans le sentiment que nous avons au sein d'une de ces vies terrestres, nous pouvons tout d'abord discerner – au moins en pensée – en regardant vers le passé, que cette vie terrestre présente est la répétition de nombre de vies antérieures. Celle-ci a été précédée d'une autre, cette autre à son tour d'une qui la précédait, jusqu'à ce qu'on parvienne aux temps où il est impossible de parler de vies successives comme c'est le cas dans la période terrestre actuelle, parce que, lorsqu'on remonte le cours du temps, une époque commence où progressivement la vie entre la naissance et la mort, et la vie entre la mort et une nouvelle naissance, deviennent si semblables que la différence énorme qui les sépare aujourd'hui disparaît.

Nous vivons aujourd'hui dans notre corps terrestre, entre la naissance et la mort, de façon telle que dans notre conscience ordinaire, nous nous sentons très coupés du monde spirituel. Dans cet état de conscience ordinaire, les humains parlent de ce monde spirituel comme d'un au-delà. Ils en viennent à parler comme s'ils pouvaient douter de son existence, comme s'ils pouvaient la nier totalement, et ainsi de suite.

Tout cela vient du fait que la vie sur terre limite l'être humain au monde extérieur sensible, et à l'intelligence qui n'englobe pas ce qui est réellement en relation avec cette existence terrestre. Là est la source de toutes sortes de querelles dont l'origine est pour toutes dans l'inconnu. Vous aurez souvent été témoins de discussions portant sur le monisme, le dualisme, etc… Il est naturellement tout à fait absurde de se quereller à propos de pareils termes. L'impression que l'on retire de ces discussions fait penser à un homme primitif qui n'aurait jamais entendu parler de l'existence de l'air. Celui qui sait qu'il existe, et qui sait à quoi il sert, n'aura jamais l'idée d'en parler comme d'un « au-delà ». Il ne lui viendra jamais non plus à l'idée de dire : je suis moniste, l'air, l'eau et la terre ne font qu'un ; et tu es un dualiste parce que tu considères encore l'air comme une chose qui dépasse le terrestre et le liquide.

Tout cela est simplement absurde, comme l'est la plupart du temps toute discussion à propos de concepts. Il ne peut donc s'agir de nous consacrer à ces choses, mais seulement d'y rendre attentifs. Car exactement comme l'air n'existe pas pour celui que ne le connaît pas, et il est alors un « au-delà », le monde spirituel, qui est présent partout aussi bien que l'air, est pour ceux qui ne le connaissent pas un au-delà ; pour celui qui s'y consacre, il est un en-deçà. Il s'agit donc de simplement admettre que dans la période actuelle de la Terre, l'être humain vit dans son corps physique, dans toute son organisation, de façon à y puiser une conscience par laquelle, en un certain sens, il est coupé d'un certain monde de causes, que celles-ci cependant exercent leur action dans l'existence terrestre physique.

Puis, entre la mort et une nouvelle naissance, il vit dans un autre monde que, par comparaison à notre monde physique, on peut appeler spirituel, dans lequel il ne possède pas de corps physique visible pour les sens humains, mais au sein duquel il vit dans une essence spirituelle ; et durant cette vie entre la mort et une nouvelle naissance, le monde dont on fait l'expérience entre la naissance et la mort est aussi étranger que l'est maintenant, pour la conscience ordinaire, le monde spirituel.

Le défunt abaisse son regard sur le monde physique tout comme le vivant, c'est-à-dire celui qui vit physiquement, l'élève vers le monde spirituel, et ce sont seulement les sentiments qui, pour ainsi dire, sont inversement orientés. Tandis qu'entre la naissance et la mort, ici, dans le monde physique, l'homme peut élever le regard vers un autre monde qui lui apporte une plénitude vis-à-vis de bien des choses qui ici-bas, en ce monde, ne lui suffisent pas, ne le satisfont pas, entre la mort et une nouvelle naissance l'être humain, en raison de l'immense abondance des événements parce qu'il se passe toujours beaucoup trop de choses par rapport à ce qu'il peut supporter – doit ressentir en permanence l'aspiration à revenir à la vie terrestre, à ce qu'est pour lui la vie ici-bas, et durant la seconde moitié de cette existence entre la mort et une nouvelle naissance, il attend dans une grande nostalgie de pénétrer par la naissance dans la vie terrestre. Et comme durant cette vie sur terre il a peur de la mort n'ayant aucune certitude sur ce qui vient après, pour la conscience ordinaire il règne sur ce point une grande incertitude – de même, entre la mort et une nouvelle naissance il règne une excessive certitude, une certitude qui étourdit, qui rend exactement impuissant. De telle sorte que l'homme passe par des états d'impuissance semblables à ceux du rêve, et qui lui inspirent un grand désir de revenir sur terre.

Ce ne sont là que quelques indications sur la grande différence entre la vie terrestre et la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Mais lorsque nous remontons dans le temps, disons seulement jusqu'à l'époque égyptienne, du troisième au premier millénaire avant la fondation du christianisme, nous revenons à l'époque où nous vivions nous-mêmes sur la terre ; et là, comparée à notre conscience actuelle, d'une clarté si crue – et actuellement les humains ont cette lucidité crue, ils sont tous si

intelligents, les hommes, je ne dis pas du tout cela ironiquement, les hommes sont vraiment tous très intelligents – comparée à cette conscience si aiguë, celle des anciens Egyptiens était plutôt une conscience de rêve, qui ne se heurtait pas comme aujourd'hui aux objets extérieurs, qui plutôt s'en allait de par le monde sans s'arrêter aux choses, mais en revanche était pleine d'images qui lui révélaient en même temps quelque chose du monde spirituel qui nous entoure. Le spirituel affleurait encore dans le monde terrestre physique.

Ne dites pas : Comment, dans un état de conscience plutôt semblable au rêve, n'ayant pas cette clarté brutale, comment l'homme a-t-il pu accomplir les travaux de force qui ont été exécutés durant l'époque égyptienne ou chaldéenne ? – Il suffit de se rappeler que parfois les fous, dans certains états de délire, voient leurs forces physiques s'accroître considérablement, et se mettent à porter des poids qu'ils ne peuvent absolument pas porter dans un état de conscience lucide. La force physique de ces hommes, qui étaient peut-être d'apparence plus frêle que nos contemporains – mais ce n'est pas toujours le gros qui est fort, et le mince qui est faible – était aussi parallèlement plus grande. Seulement, dans cette situation, ils n'observaient pas par le menu ce qu'ils accomplissaient physiquement ; en même temps qu'ils agissaient physiquement, ils faisaient des expériences dans lesquelles intervenait le monde spirituel.

Et de même, lorsqu'ils traversaient la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il transparaissait de cette vie terrestre bien plus de choses montant vers ces régions – si je peux me permettre d'employer le terme de monter. Aujourd'hui, il est extrêmement difficile de se faire comprendre des êtres qui se trouvent entre la mort et une nouvelle naissance, parce que les langues ont pris progressivement une forme que les défunts ne comprennent plus. Peu de temps après la mort, nos substantifs par exemple ne sont plus pour leur perception que des vides. Ils ne comprennent encore que les verbes, ce qui est mobile, actif. Et tandis que les esprits matérialistes nous rendent constamment attentifs à définir tout correctement, à cerner rigoureusement chaque concept par une définition, le défunt ne connaît plus du tout les définitions ; il ne connaît que ce qui est en mouvement, et non ce qui a des contours, des limites.

Dans les temps anciens, ce qui vivait sur terre dans le langage, les usages, les habitudes de pensée, étaient encore perceptibles durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, si bien que le défunt, longtemps encore après sa mort, percevait un écho de ce qu'il avait vécu sur terre, et aussi de ce qui se passait encore sur la terre après sa mort.

Plus loin dans le passé encore, à l'époque de la catastrophe atlantéenne, aux 8 ème, 9 ème millénaires avant l'ère chrétienne, les différences entre la vie sur terre et la vie dans l'au-delà étaient encore plus réduites. Ensuite nous arrivons progressivement jusqu'au temps où elles disparaissent, où les deux formes d'existence se ressemblent tout à fait. Alors on ne peut plus parler de vies terrestres répétées.

Les vies successives ont donc une limite que l'on rencontre lorsqu'on remonte dans le temps. Et elles auront aussi un terme, qui est perceptible au regard tourné vers l'avenir. Car ce qui débute tout à fait consciemment avec l'anthroposophie, à savoir que le monde spirituel doit pénétrer dans la conscience ordinaire, cela aura pour conséquence que le monde dans lequel on vit entre la mort et une nouvelle naissance, ce monde terrestre n'y pénétrera plus, mais que pourtant la conscience ne sera plus rêveuse, mais de plus en plus claire. La différence entre les deux états diminuera. Cette existence à travers des vies successives se situe donc entre les limites extérieures au-delà desquelles on trouve une tout autre forme d'existence, où parler des vies terrestres répétées n'a plus de sens parce que précisément la différence entre la vie sur terre et la vie dans le monde spirituel n'est pas aussi grande qu'actuellement.

Mais lorsqu'on admet pour un vaste présent de l'époque terrestre que derrière cette vie terrestre, il s'en trouve un grand nombre d'autres – on ne peut certes pas dire d'innombrables, car une investigation précise par les moyens de la Science spirituelle permet même de les compter – il apparaît qu'au cours de ces vies terrestres successives, nous avons fait certaines expériences qui représentent des rapports entre humains. Et les effets de ces relations humaines, manifestés par les expériences que l'on traversait, sont présents dans cette vie terrestre tout comme les effets de nos actions actuelles vont se faire sentir dans les vies suivantes. Nous avons donc à chercher dans les vies antérieures les causes de beaucoup de choses qui surviennent dans notre vie actuelle. On se dira alors facilement : Donc, ce que je vis maintenant est déterminé, soumis à des causes. Comment alors peut-on être libre ?

La question que l'on envisage ainsi est assez importante. Car toute observation spirituelle montre en effet que la vie terrestre est de cette façon déterminée par celles qui l'ont précédée. D'autre part, la conscience de la liberté est absolument présente. Et si vous lisez « La Philosophie de la Liberté », vous y verrez que l'on ne peut absolument pas comprendre l'être humain si l'on ne voit pas très clairement que toute la vie de son âme tend, est orientée vers la liberté, mais une liberté à laquelle il faut donner son juste sens.

Vous trouverez précisément dans « La Philosophie de la Liberté » une idée de la liberté qu'il est extrêmement important de comprendre correctement. Il s'agit de ceci : on a tout d'abord développé la liberté dans les pensées. C'est dans la pensée que s'ouvre la source de la liberté. L'être humain a tout simplement une conscience immédiate du fait que dans la pensée, il est un être libre.

Vous pouvez dire : Mais il existe aujourd'hui beaucoup de gens qui mettent en doute l'existence de la liberté. – C'est là seulement une preuve qu'aujourd'hui le fanatisme théorique des hommes est plus grand que ce qu'ils vivent directement dans la réalité. L'être humain ne croit plus à ce qu'il vit parce

qu'il est bourré de conceptions théoriques. A partir des phénomènes naturels qu'il observe, il se forge une idée : tout est nécessairement déterminé, tout effet a une cause, tout ce qui existe a une cause. Donc, concevoir une pensée, cela aussi a une cause. On ne pense pas tout de suite aux vies terrestres répétées, on pense que ce qui provient d'une pensée est aussi bien déterminé par une cause que ce qui provient d'une machine.

C'est par cette théorie de la causalité générale, comme on l'appelle, que bien souvent l'homme s'aveugle sur le fait qu'il porte distinctement en lui la conscience de sa liberté. La liberté est un fait vécu dès qu'on en vient réellement à prendre conscience de soi-même.

Mais il y a aussi des gens qui sont d'avis que le système nerveux est précisément ce qui produit les pensées par magie. Alors ces pensées seraient naturellement, disons comme la flamme qui brûle sous l'influence du combustible, donc un résultat nécessaire, et il ne saurait être question de liberté.

Mais en parlant ainsi, ces gens se contredisent eux-mêmes en effet. Je vous ai souvent raconté que j'avais un ami de jeunesse qui, à une certaine époque était poussé par le fanatisme à penser en matérialiste, et qui disait : Quand je marche, par exemple, ce sont mes nerfs cérébraux que parcourent certaines causes, et qui produisent la marche comme effet. Parfois, un long débat se déroulait entre nous. Finalement, je lui dis un jour : Oui, mais regarde, tu dis en effet : je marche. Pourquoi ne dis-tu donc pas : mon cerveau marche ? Si tu crois vraiment en ta théorie, il ne faut jamais dire : je marche, je saisis, mais : mon cerveau saisit, mon cerveau marche. Alors, pourquoi mens-tu ?

Ce sont plutôt les théoriciens qui sont ainsi. Mais il y a aussi les hommes de la pratique. Lorsqu'ils remarquent qu'ils se livrent à quelque comportement déraisonnable, ils disent : Eh bien oui ! Je ne peux pas m'en empêcher, c'est ma nature, voilà tout. Cela se fait tout seul, je n'ai là-dessus aucun pouvoir. Et des gens de cette sorte, il y en a beaucoup. Ils invoquent la causalité inéluctable inscrite dans leur être. Seulement, ils deviennent la plupart du temps illogiques lorsqu'ils manifestent parfois ce qu'ils désireraient avoir, ce pour quoi ils n'ont pas besoin de s'excuser, mais dont ils souhaitent qu'on leur fasse compliment ; à ce moment là, ils renoncent à leurs idées.

Le fait fondamental de la liberté humaine peut être vécu directement. Or, dans la vie ordinaire sur terre, il en va ainsi que nous faisons bien des choses en pleine liberté, et qui sont en fait de nature telle que nous ne pourrions pas aisément nous éviter de les faire. Et pourtant, nous ne sentons pas notre liberté restreinte.

Supposez que vous décidiez maintenant de vous construire une maison. Disons que pour qu'elle soit construite, il faudrait un an. Au bout d'un an, vous pourrez l'habiter. Sentirez-vous votre liberté restreinte du fait que vous devrez vous dire : La maison est là, il faut maintenant que j'y entre, que j'y habite mais c'est une contrainte ! – Vous ne vous sentirez pas atteint dans votre liberté du fait que vous vous êtes fait construire une maison. Les deux choses coexistent aussi dans la vie ordinaire : on s'est en quelque sorte engagé à faire quelque chose, cette chose s'est réalisée, et il faut maintenant compter avec elle.

Prenez maintenant tout ce qui vient des vies terrestres antérieures, tout ce avec quoi il vous faut compter parce que vous en êtes l'origine, tout comme vous êtes à l'origine de la construction de la maison ; et parce que votre vie terrestre présente est déterminée par des vies antérieures, vous ne ressentirez pas votre liberté amoindrie.

Bien sûr, vous pouvez dire : Oui, bon, je me construis une maison, mais je veux pourtant rester un être libre, je ne veux pas me sentir de ce fait sous la contrainte. Si elle ne me plaît pas, je ne m'installerai pas dedans au bout d'un an, je la vendrai. – Bien ! On peut avoir là-dessus son avis, on pourrait par exemple être d'avis que vous ne savez pas très bien ce que vous voulez si vous vous comportez ainsi. Certes, on pourrait être de cet avis ; mais passons. Ne considérons pas le fait que quelqu'un est un fanatique de la liberté, et fait constamment des projets qu'il abandonne ensuite par amour de la liberté. On pourrait dire alors : Cet homme n'est pas assez libre pour s'adapter à ce qu'il a projeté. Il est constamment aiguillonné par la volonté d'être libre, ce fanatisme de la liberté le fait constamment courir.

Ce dont il s'agit vraiment, c'est de prendre ces choses non pas dans la perspective figée de la théorie, mais dans celle de la vie dans sa plénitude. Et maintenant, passons à une notion que je dirais volontiers plus complexe. Si nous attribuons à l'homme la liberté, il nous faut rechercher chez d'autres êtres, chez ceux qui ne sont pas limités dans leur liberté par les bornes imposées à la nature humaine, chez les Hiérarchies supérieures, il nous faut rechercher la liberté à un degré supérieur encore. On pourrait construire une théologie singulière en disant : Mais il faut que Dieu soit libre ! Et pourtant, il a organisé le monde d'une certaine façon. Il se trouve donc par là engagé, il ne peut tout de même pas modifier tous les jours l'ordre du monde ; donc, il ne serait pas libre.

Voyez-vous, quand vous opposez de cette façon l'une à l'autre la nécessité interne du karma et la liberté, qui est un fait de notre conscience, qui est tout simplement un fruit de l'observation de soi-même, vous êtes prisonnier d'un cercle vicieux, vous n'en sortez plus. Car le fait est celui-ci : prenons encore une fois l'exemple de la maison à construire – je ne veux pas en abuser, mais il peut nous permettre d'avancer.

Donc, quelqu'un se fait construire une maison. Je ne veux pas dire que je me fais construire une maison – je ne le ferai probablement jamais – mais simplement ceci : quelqu'un se fait construire une maison. Or cette décision détermine d'une certaine façon son avenir. Et dans la perspective de cet avenir, quand la maison est terminée et qu'il lui faut compter avec la décision qu'il a prise, il n'est plus libre vis-à-vis du fait de l'habiter. Certes, il a lui-même limité sa liberté ; mais en apparence, il n'a plus de liberté.

Mais pensez à la marge de liberté dont vous disposez encore dans cette maison ! Vous êtes libre de vous y comporter en être odieux, ou avec bonté vis-à-vis de votre prochain. Vous êtes libre de vous lever tôt ou de vous lever tard. Vous êtes libre d'y vivre en anthroposophe ou en matérialiste. Bref, sur d'innombrables points, vous êtes encore libre.

Et de même, dans la vie de l'individu, et bien que la nécessité karmique subsiste, il y a d'innombrables points – beaucoup plus que dans une maison – vis-à-vis desquels vous êtes libre, qui restent vraiment et pleinement dans le champ de la liberté.



Vous pourrez peut-être dire encore : Bien, nous avons donc dans la vie un certain domaine où nous restons libres. Je vais le dessiner ici en clair, parce que les humains le considèrent volontiers, et tout autour la nécessité karmique (voir dessin, rouge). Et oui ! elle est là aussi ! Nous avons donc un certain champ délimité où règne la liberté, et tout autour la nécessité karmique.

En regardant ceci, vous pouvez avancer ce qui suit, vous pouvez dire : Bien oui, je suis libre maintenant dans le champ de certaines limites ; mais ici j'arrive à ces limites. Je ressens de toutes parts la nécessité karmique. Je déambule dans l'espace de ma liberté, mais de tous côtés je me heurte à ses limites, à la nécessité karmique que je ressens.

Eh bien, mes chers amis, si le poisson pensait de même, il serait affreusement malheureux dans l'eau, car lorsqu'il y nage, il arrive aussi à ce qui la limite. Hors de l'eau, il ne peut pas vivre. Et il ne se risque pas au-delà. Il reste dans l'eau, il s'y déplace et ne se soucie pas de ce qu'il y a dehors, de l'air ou de tout ce qui s'y trouve. Et à cause de cela, je peux vous assurer que le poisson n'est pas du tout malheureux de ne pas pouvoir respirer avec des poumons – Il ne songe absolument pas à être malheureux. Pour que le poisson ait l'idée d'être malheureux parce qu'il doit respirer par des branchies au lieu de poumons, il faudrait qu'il dispose de ces poumons quelque part, qu'il puisse comparer la vie dans l'eau et la vie dans l'air. Son sentiment intérieur serait alors tout à fait différent. Tout serait différent.

Appliquons cette comparaison à la vie humaine, au rapport entre la liberté et la nécessité karmique ; dans la période actuelle de la vie sur terre, l'être humain est pour l'instant doté de la conscience ordinaire. Avec cette conscience habituelle, il vit dans le champ de sa liberté comme le poisson vit dans l'eau, et il ne pénètre absolument pas dans celui de la nécessité karmique. C'est seulement lorsqu'il commence à vraiment percevoir le monde spirituel – l'équivalent en serait pour le poisson d'avoir des poumons à sa disposition – c'est seulement quand l'être humain commence à vivre dans le monde spirituel qu'il acquiert une vue des impulsions qui vivent en lui sous la forme de la nécessité karmique.

Il porte alors le regard vers ses vies terrestres antérieures et ne ressent pas, ne dit pas, en y percevant les causes de ses expériences actuelles : Je suis maintenant sous la contrainte d'une nécessité d'airain et ma liberté est atteinte – il regarde le passé et voit comment il s'est lui-même préparé ce qui se passe maintenant, tout comme quelqu'un qui, s'étant fait construire une maison, porte le regard sur la décision d'autrefois, qui a provoqué la construction. On estime ordinairement plus avisé de se demander : Cette décision de faire construire une maison était-elle raisonnable ou non ? – Bien sûr, on peut avoir toutes sortes d'avis là-dessus quand les conséquences apparaissent, mais lorsqu'on constate que c'était une gigantesque sottise, on peut tout au plus dire qu'on a manqué de bon sens.

Or, dans la vie sur terre, c'est toute une affaire lorsqu'à propos d'une entreprise quelconque, à l'origine de laquelle on se trouve, on en vient nécessairement à se dire que c'est une folie. On n'aime pas cela. On n'aime pas avoir à supporter les suites d'une folie. On souhaiterait n'avoir pas pris cette décision. Mais cela ne joue qu'à l'intérieur d'une vie terrestre, car en effet, la sottise qui a provoqué la décision et la punition qui s'ensuit, du fait qu'il faut faire l'expérience de ses conséquences, se situent dans le champ d'une même vie. Il en est toujours ainsi.

Mais il n'en va pas de même dans le champ de plusieurs vies terrestres. Elles sont toujours séparées par les vies entre la mort et une nouvelle naissance, lesquelles subsisteraient identiques si la vie terrestre se poursuivait de la même façon. Supposez seulement que vous portez votre regard sur une vie antérieure. Vous avez fait à quelqu'un du bien ou du mal. Entre cette vie précédente et l'actuelle, l'existence entre la mort et une nouvelle naissance s'est déroulée. Et durant cette existence spirituelle, vous ne pouviez éviter de penser que vous êtes devenu moins parfait du fait que vous avez fait du mal à un autre. Vous êtes diminué dans votre valeur humaine, vous avez mutilé votre âme.

Il vous faut réparer cette mutilation, et vous prenez alors la décision d'acquérir dans la prochaine vie terrestre ce qui permettra de réparer la faute commise. Si vous avez fait du bien à quelqu'un, vous savez que la vie terrestre humaine tout entière c'est ce que l'on perçoit en particulier entre la mort et une nouvelle naissance – vous savez que la vie terrestre tout entière est là pour l'ensemble de l'humanité. Vous vous rendez alors compte, si vous avez aidé un être à progresser, qu'il a en fait conquis par là des choses qu'il n'aurait pu acquérir sans vous. Par là, dans l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, vous vous sentez à nouveau uni à lui pour poursuivre avec lui ce que vous avez accompli en vue du perfectionnement humain. Vous le recherchez dans la vie terrestre suivante afin d'œuvrer encore de la manière précisément par laquelle vous l'avez rendu plus parfait.

Il ne s'agit donc pas, lorsqu'on perçoit de par une faculté réelle, autour de soi, le domaine des nécessités karmiques dans le monde spirituel, de maudire ces nécessités ; il s'agit de les regarder, de voir la nature des actes que l'on a soi-même accomplis, et de les voir de façon à se dire : Il faut que se réalise maintenant – et par une décision prise en pleine liberté – ce que détermine la nécessité intérieure.

Jamais on ne se trouvera en situation de désaccord avec ce karma si l'on en a acquis une vue réelle. Lorsque dans son champ apparaissent des choses qui nous déplaisent, il faudrait les envisager dans le contexte des lois générales qui régissent l'univers. Et l'on discerne alors de mieux en mieux que finalement, ce que détermine le karma est plus favorable que de devoir, à chaque vie terrestre, tout reprendre à zéro, comme si en entrant dans l'existence terrestre nous étions des pages complètement blanches. Car nous sommes en réalité nous-mêmes notre karma. Ce qui nous arrive, provenant des vies antérieures, nous le sommes nous-mêmes, et cela n'a aucun sens de se dire que quelque chose dans notre karma – à côté duquel subsiste réellement le domaine de la liberté – devrait être autre ; car d'une manière générale, dans un ensemble régi par des lois, le détail isolé ne peut être seul soumis à la critique. Il se peut que quelqu'un trouve que son nez est laid ; mais cela n'a pas de sens de critiquer ce nez, car il doit effectivement être ainsi fait pour que l'être humain dans sa totalité soit comme il est. Et celui qui dit : je voudrais bien avoir un autre nez, dit en réalité qu'il voudrait bien être une tout autre personne. Mais en pensant ainsi, il se supprime lui-même en pensée. C'est ce que l'on ne peut pas faire.

Nous ne pouvons pas davantage supprimer notre karma, car nous sommes nous-mêmes ce qu'il est. Ce qui ne doit pas nous troubler, car son cours se déroule tout à fait en marge des actes accomplis librement, et ne les entrave en rien.

Prenons encore une autre comparaison qui éclairera la chose. Nous sommes des êtres humains, et en tant que tels nous marchons ; or, nous marchons sur un sol. Personne ne se sent entravé dans sa marche par le fait qu'il a un sol sous les pieds. On devrait savoir qu'en l'absence de ce sol, personne ne pourrait marcher – on ne ferait que tomber. Il en va de même de notre liberté. Elle a besoin du sol de la nécessité. Elle doit s'édifier sur un fondement.

Ce fondement, nous le sommes nous-mêmes. Dès que l'on saisit correctement la notion de liberté et la notion de karma, on peut absolument les concilier. Et l'on n'a plus besoin non plus de reculer devant l'étude de ce qu'est la nécessité karmique. On en vient même à se dire dans certains cas : J'admets au préalable que quelqu'un, grâce aux lumières de l'initiation, peut percevoir les vies antérieures. Lorsqu'il le fait, il sait très exactement que telle ou telle chose lui est advenue qui y avait son origine. S'il n'avait pas accédé à la science initiatique, une nécessité objective le contraindrait à faire certaines choses. Il les ferait inéluctablement, sans pour autant ressentir sa liberté entravée, car sa liberté appartient au champ de la conscience ordinaire. Or, le domaine dans lequel agit cette nécessité est au-delà de ce qu'atteint cette conscience ordinaire, de même que le domaine de l'air est inaccessible au poisson. Mais lorsqu'il possède la science initiatique, son regard remonte dans le passé, il voit ce que fut une vie terrestre précédente, et considère ce qui se présente maintenant comme une tâche qui lui a été confiée consciemment pour cette vie. Et il en est bien ainsi.

Voyez-vous, celui qui n'a pas la science initiatique sait en réalité toujours – je vais dire maintenant quelque chose qui vous paraîtra quelque peu contradictoire, mais il en est pourtant ainsi – par un certain besoin intérieur, par une impulsion, ce qu'il doit faire. Eh oui, les gens font toujours, savent toujours ce qu'ils doivent faire, ils se sentent toujours poussés à ceci ou à cela ! A celui qui commence par l'étude de la science initiatique, le monde offre un visage un peu différent. Lorsque la vie se manifeste à lui, des questions très étranges surgissent devant les expériences qu'il fait. S'il se sent poussé à faire quelque chose, il est aussitôt poussé à ne pas le faire. L'impulsion obscure qui pousse la plupart des hommes à tel ou tel acte ne se manifeste pas. Et en effet, à un certain stade de la compréhension que permet l'initiation, l'être humain pourrait bien, si rien d'autre ne se présentait, en venir à se dire : Maintenant, après avoir acquis cette compréhension – j'ai maintenant 40 ans, mais peu

importe je préférerais passer le reste de ma vie assis sur une chaise à ne rien faire ; car les impulsions très nettes qui poussent à telle ou telle action ne sont plus là.

Ne croyez pas, mes chers amis, que l'initiation n'ait pas une véritable réalité. Sous ce rapport, les humains pensent parfois de façon singulière. D'un poulet rôti, celui qui en mange sait qu'il a une véritable réalité. Mais de la science de l'initiation, la plupart des humains croient qu'elle n'a que des effets théoriques. Or elle a des effets sur la vie. Et l'exemple que je viens de vous donner en est un. Avant d'avoir acquis la connaissance de ce qu'est l'initiation, l'homme est obscurément poussé à trouver telle chose importante, et telle autre sans importance. L'initié, lui, préférerait s'asseoir sur une chaise et laisser le monde aller son train, car peu importe – c'est ainsi qu'il pourrait voir les choses – que telle chose se fasse et telle autre pas. Il n'y a plus alors qu'un correctif possible – il n'en restera pas là parce que la connaissance de l'initiation apporte encore autre chose – il n'y a plus qu'un correctif à cette envie de l'initié de s'asseoir sur une chaise pour laisser le monde aller son train en disant : Tout cela m'est indifférent, il n'y a plus qu'un correctif : remonter aux vies terrestres antérieures. Alors il lit dans son karma les tâches à remplir dans sa vie actuelle. Il fait alors consciemment ce que ses vies antérieures lui imposent.

Il ne s'en abstient pas dans l'idée que cela porte atteinte à sa liberté, il le fait parce qu'il découvre ce qu'il a vécu dans ses existences antérieures et parce qu'il perçoit en même temps ce qui s'est passé entre la mort et une nouvelle naissance, et qu'il a estimé raisonnable d'accomplir en conséquence certains actes. Il se sentirait atteint dans sa liberté s'il ne pouvait remplir les tâches qui découlent pour lui de sa vie terrestre précédente.

J'aimerais ouvrir ici une petite parenthèse. Voyez-vous, le mot karma est venu en Europe véhiculé par l'anglais. Et parce que l'on écrit « karma », les gens prononcent très souvent « karma ». C'est une mauvaise prononciation. On devrait prononcer le mot comme s'il s'écrivait kerma. Depuis que je suis à la tête de la Société Anthroposophique, je prononce toujours kerma, et je regrette que beaucoup de gens aient pris l'habitude de prononcer constamment ce mot affreux : « kirma ». C'est affreux, vous aurez déjà entendu ce mot « kirma » de la bouche de plus d'un fidèle disciple.

Donc, ni avant d'être entré dans la connaissance de l'initiation, ni après, il n'y a de contradiction entre la nécessité karmique et la liberté. Non pas avant, parce que l'être humain reste avec sa conscience ordinaire dans le champ de la liberté, et que la nécessité karmique se déroule au dehors comme un phénomène naturel ; en lui, rien ne ressent les choses autrement que comme venues de sa propre nature. Ni après, pour la raison qu'il est tout à fait d'accord avec son karma, et qu'il estime raisonnable d'agir tout simplement dans le sens de ce karma. Lorsqu'on s'est fait construire une maison, on ne dit pas : Devoir m'y installer porte atteinte à ma liberté ; on dit : C'était très raisonnable de ta part d'avoir fait construire dans ce quartier une maison, installe-toi et vis en homme libre – et de même, celui qui, grâce à sa connaissance de l'initiation peut porter le regard sur ses vies antérieures sait qu'il est libre en accomplissant ses tâches karmiques, donc en s'installant dans la maison qu'il s'est construite au cours de ses vies précédentes.

C'est ainsi, mes chers amis, que je voulais vous exposer aujourd'hui le fait que nécessité karmique et liberté sont compatibles dans la vie humaine. Nous continuerons demain à parler du karma et nous en étudierons certains détails.

QUATRIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 24 février 1924

Aujourd'hui, je voudrais proposer quelques points de vue généraux concernant l'évolution du karma, pour pouvoir aborder de plus en plus près des éléments qui, en fait, ne peuvent être rendus au moins perceptibles que par des considérations particulières, dirai-je. Si nous voulons acquérir la compréhension de la marche du karma, il faut que nous puissions nous représenter comment l'être humain constitue en fait son organisation durant sa descente des mondes spirituels vers le monde physique. Vous comprendrez certainement que la langue moderne ne dispose pas de termes vraiment adaptés à des processus que la civilisation actuelle ne connaît guère, et que les expressions employées pour les décrire ne peuvent être qu'imprécises.

Lorsque nous descendons du monde spirituel vers le monde physique pour vivre une existence terrestre, nous trouvons d'abord notre corps physique préparé par les forces de l'hérédité. Ce corps physique, nous verrons cependant que sous un certain rapport, il dépend de ce que nous avons vécu entre la mort et une nouvelle naissance. Pour aujourd'hui, bornons-nous à établir clairement qu'en fait, il nous est donné par la terre. Par contre, les éléments constitutifs de l'entité humaine que nous pouvons appeler supérieurs : le corps éthérique, le corps astral et le moi, descendent du monde spirituel.

Le corps éthérique, l'être humain le puise en quelque sorte dans l'ensemble de l'éther universel avant de s'unir au corps physique que lui apporte sa lignée. La fusion de l'être psychique et spirituel, c'est-à-dire du Moi, du corps astral et du corps éthérique, avec l'embryon physique, ne peut s'accomplir que grâce au retrait progressif du corps éthérique maternel de ce germe physique.

L'être humain ne s'unit donc avec celui-ci qu'après avoir puisé dans l'éther universel son corps éthérique. Nous verrons ultérieurement à étudier ce processus de plus près. Pour l'instant, ce qui est au premier plan de notre intérêt, c'est l'origine des différents éléments de son entité dont l'homme dispose pendant la vie sur terre entre la naissance et la mort.

L'organisme physique provient donc du courant héréditaire, l'organisme éthérique de l'éther universel dans lequel il est puisé. L'organisme astral – qui reste, aimerait-on dire, pendant la vie sur terre et à tous égards inconscient ou subconscient pour l'être humain – contient tout ce qui résulte de la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Entre la mort et une nouvelle naissance, il se passe ceci que, en fonction de ce qu'il est devenu de par ses vies terrestres précédentes, l'être humain entre en rapport de multiple façon avec d'autres âmes humaines qui se trouvent également entre la mort et une nouvelle naissance, ou avec d'autres entités spirituelles d'un rang supérieur dans l'univers, et qui ne descendent pas sur la terre pour y habiter un corps humain, mais poursuivent leur existence dans le monde spirituel.

Tout ce que l'homme apporte de ses vies antérieures en fonction de ce qu'il était, de ce qu'il a fait, suscite la sympathie ou l'antipathie des entités qu'il apprend à connaître dans le monde où il passe entre la mort et une nouvelle naissance. Non seulement ces sympathies et ces antipathies des hautes entités envers l'homme, de par ce qu'il a fait dans sa vie terrestre précédente, sont pour le karma d'une grande importance, mais ce qui est avant tout important, c'est que l'être humain se trouve en rapport avec les âmes humaines auxquelles il était lié sur la terre, et qu'un étrange phénomène de réflexion s'accomplit entre son être et celui des âmes avec lesquelles il avait un lien sur la terre. Supposons que quelqu'un ait eu de bons rapports avec une âme qu'il rencontre à nouveau entre la mort et une nouvelle naissance. Durant des incarnations antérieures a vécu en lui tout ce qui accompagne de bons rapports. Puis, ce lien de sympathie se reflète dans l'âme lorsqu'on la rencontre entre la mort et une nouvelle naissance.

Et il en est vraiment ainsi : durant ce passage à travers la vie entre la mort et une nouvelle naissance, l'homme se voit partout reflété dans les âmes avec lesquelles il est en relation maintenant parce qu'il a vécu avec elles sur la terre. Si l'on a fait du bien à quelqu'un, il émane de cette âme un reflet ; si on lui a fait du mal, un reflet émane aussi d'elle. Et on a alors le sentiment – si je puis employer ici le terme de « sentiment », compte tenu des réserves formulées au début de ces considérations – d'avoir aidé cette âme à progresser. Ce que tu as vécu du fait que tu l'aidais, ce que tu as ressenti à son égard et qui a provoqué ton comportement, tes propres expériences intérieures pendant qu'elle progressait, sont réfléchies par cette âme. Lorsqu'on a nui à une autre âme, ce qui a vécu en nous pendant qu'on lui nuisait se reflète également en elle.

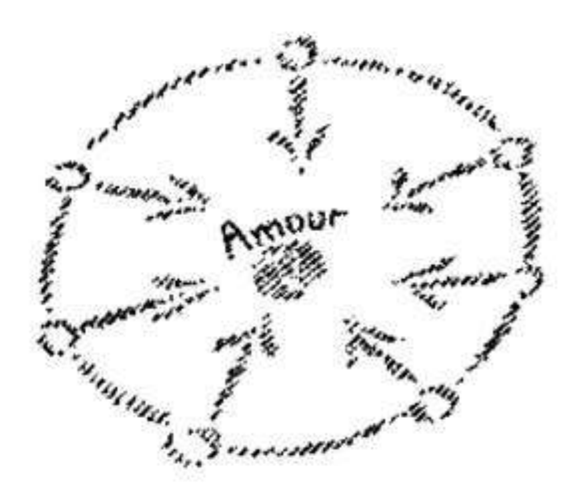
Et toutes ces âmes avec lesquelles on a eu des rencontres réfléchissent à nos yeux comme en un immense miroir les vies terrestres antérieures, et notamment la précédente. On ressent alors, en ce qui concerne justement la vie active, les actes, l'impression que tout cela nous abandonne. On perd, ou on a en fait, perdu depuis longtemps, entre la mort et une nouvelle naissance, le sentiment du Moi que l'on possédait sur la terre dans son corps ; mais on le reçoit à nouveau du reflet offert par les autres âmes. On vit le reflet de ses actes avec elles, auxquelles on était lié durant la vie sur terre. Sur la terre, le Moi était en quelque sorte un point. Ici, entre la mort et une nouvelle naissance, il se reflète dans tout

l'environnement. On est étroitement uni aux autres âmes. mais ce lien est fonction des rapports que l'on a engagés avec elles.

Dans le monde spirituel, tout cela est réalité. Lorsque nous traversons une salle quelconque pourvue de nombreux miroirs, nous nous voyons reflétés dans chaque miroir. Mais nous savons bien que tout cela n'est pas réel – au sens courant du mot ; lorsque nous partons, cela disparaît, notre reflet n'est plus là. Tandis que ce qui se reflète dans les âmes humaines subsiste, reste présent. Et un moment vient dans le dernier tiers du temps qui constitue la vie entre la mort et une nouvelle naissance où, à partir de ces images reflétées, nous constituons notre corps astral. Nous les rassemblons, nous les concentrons pour former ce corps astral, si bien que lorsque nous descendons du monde spirituel dans le monde physique, nous portons dans notre corps astral ce que nous avons accueilli en nous de ces reflets dans les autres âmes, entre la Mort et une nouvelle naissance, des actes que nous avons accomplis dans la vie terrestre précédente. De là proviennent les impulsions qui nous poussent vers ces âmes, ou nous font nous en écarter, ces âmes en compagnie desquelles nous naîtrons à nouveau dans un corps physique.

C'est de cette façon – je décrirai prochainement le processus avec plus de détails en tenant compte de ce qui se passe pour le Moi – c'est de cette façon que se forme, entre la mort et une nouvelle naissance, l'impulsion du karma dans la nouvelle existence terrestre.

Ainsi peut-on suivre comment l'impulsion animant une vie prolonge son action dans les vies suivantes. Prenons par exemple l'impulsion de l'amour. Nous pouvons agir pour autrui en fonction de ce que nous appelons l'amour. Nos actes sont différents suivant qu'ils sont accomplis dans le simple sentiment du devoir, par convention, par convenance, ou suscités par un amour plus ou moins grand.



Supposons qu'un homme parvienne à accomplir dans une vie terrestre des actes inspirés par l'amour, imprégnés de la chaleur de l'amour. Cela reste présent comme une force en son âme. Et le résultat qu'il emporte de ses actes, ce qui se reflète dans les âmes, lui revient sous forme d'images. Il en constitue son corps astral lors de sa nouvelle descente sur la terre, et cet amour qui, dans la vie précédente, émanait de lui, lui revient maintenant par les autres, transformé en joie. Donc, lorsqu'un être humain fait pour autrui, dans sa vie, des choses inspirées par l'amour, que l'amour émane de lui et accompagne des actes qui sont un bienfait pour les autres, une métamorphose s'accomplit durant le passage entre la mort et une nouvelle naissance, et cet amour rayonnant se transforme dans l'existence suivante en la joie qui vient à lui. Si dans une vie terrestre, mes chers amis, un être humain vous cause de la joie, vous pouvez être sûrs que cette joie est le fruit de l'amour que vous lui avez porté dans une existence précédente. Vous connaissez cette chaleur intérieure de la joie. Vous savez ce que signifie la joie dans la vie, surtout celle qui nous vient d'autrui. Elle réchauffe notre vie, elle la porte, elle lui donne des ailes, dirons-nous. Elle est le résultat karmique d'un amour manifesté.

Mais la joie est d'autre part un lien avec celui qui nous la cause. Dans les vies précédentes, nous avions en nous ce qui fut la source de l'amour ; dans les suivantes, nous avons déjà comme résultat l'expérience intérieure de la joie qui nous réchauffe. Et c'est à nouveau quelque chose qui émane de nous. Un être humain qui peut connaître la joie est à son tour pour les autres hommes une source de chaleur. Un être qui a des raisons de cheminer sans joie à travers l'existence se comporte vis-à-vis des autres autrement que celui qui connaît la joie.

Et ce qui est vécu dans la joie entre la naissance et la mort se reflète à nouveau dans les différentes âmes que l'on avait côtoyées sur terre, et qui sont maintenant, elles aussi, entre la mort et une nouvelle naissance. Cette image-reflet que nous renvoient sous des formes multiples les âmes de ceux que nous avons connus exerce à son tour une action. Nous la portons à nouveau dans notre corps astral lorsque nous descendons vers notre prochaine existence terrestre nous en sommes maintenant à la troisième. Elle est insérée dans notre corps astral, elle y est imprimée.

Et elle devient maintenant, quant aux fruits qu'elle porte, l'impulsion qui permet de comprendre facilement les hommes et le monde. Elle devient la base de cette attitude d'âme qui nous porte par la compréhension que nous avons du monde. Lorsque nous pouvons éprouver de la joie en observant le comportement intéressant des humains dans une incarnation terrestre, cela nous reporte à la joie que

nous avons éprouvée dans la vie précédente, puis à l'amour que nous ressentions dans celle qui l'a précédée. Les êtres humains qui peuvent parcourir le monde avec un esprit libre, ouvert à ce monde qui pénètre en eux, et qu'ils comprennent, sont des hommes qui ont conquis cette attitude envers le monde par l'amour et par la joie.

Les actes accomplis par amour sont tout autre chose que ce que nous accomplissons poussés par un sentiment du devoir rigide et sec. Vous savez comment j'ai toujours précisé que les actes nés de l'amour sont les seuls que l'on puisse considérer comme véritablement moraux.

J'ai souvent dû souligner le grand contraste qui existe sous ce rapport entre Kant et Schiller. En fait, dans la vie et en matière de connaissance, Kant a tout « kantifié ». Sous son influence, toute connaissance est devenue anguleuse et rigoureuse, et de même l'activité humaine : « Devoir, nom sublime et vénéré qui n'admet aucun plaisir ni aucune flatterie... »etc. Dans « La Philosophie de la Liberté », j'ai cité – au dépit que feignaient de nombreux adversaires, non pas un dépit authentique, un dépit feint – ce passage, et je lui ai opposé la conception qui est la mienne : « Amour, impulsion chaleureuse qui parle à l'âme... » etc. Schiller s'est opposé par ces paroles à la notion kantienne, rigide et sèche, du devoir : « Je rends volontiers service aux amis, malheureusement je le fais par goût, et me ronge souvent à l'idée que je ne suis pas vertueux ». Car selon l'éthique de Kant, ce qu'on fait par inclination n'est pas vertu, mais seulement ce que l'on fait conformément à la notion rigide de devoir.

Or, il y a des hommes qui, pour commencer, ne parviennent pas à aimer. Ils ne peuvent dire la vérité à autrui par amour – lorsqu'on aime un être, on lui dit la vérité, on ne lui ment pas – mais parce qu'ils n'aiment pas, ils disent la vérité par devoir. Parce qu'ils ne peuvent pas aimer, ils évitent par devoir de maltraiter un autre en le frappant ou en le giflant, en le heurtant, etc... lorsqu'il fait quelque chose qui ne leur plaît pas. Il y a précisément une différence entre le comportement qu'inspire une notion rigide du devoir, mais qui est une nécessité dans la vie sociale pour beaucoup de choses, et les actes nés de l'amour.

Les actions qui sont accomplies dans la conscience figée du devoir ou par convention, « parce que cela se fait », ne provoquent dans la vie terrestre suivante aucune joie ; par l'effet de ce phénomène de réflexion que j'ai décrit, elles suscitent dans la vie terrestre suivante quelque chose dont on pourrait dire ceci : On sent que l'on est plus ou moins indifférent aux autres. Et ce qu'un être humain porte à travers l'existence du fait qu'il est indifférent aux autres et qu'il en souffre et il en souffre à juste titre, car les humains sont là les uns pour les autres, et l'homme a besoin de ne pas être indifférent à autrui – ce qu'il souffre là, c'est le résultat d'un manque d'amour dans une existence précédente, où l'on s'est comporté en personne correcte parce que le devoir rigide était suspendu au-dessus de sa tête comme l'épée de Damoclès – je ne dirai pas comme une épée d'acier, ce serait inquiétant pour la plupart des hommes de devoir, mais comme une épée de bois.

Nous en sommes maintenant à la seconde vie terrestre. Comme nous l'avons vu, la joie que causait l'amour dans l'incarnation suivante engendre dans la troisième un cœur ouvert et libre qui nous attache au monde, qui nous donne un esprit s'ouvrant librement à la compréhension de tout ce qui est beau, vrai et bon. Mais l'indifférence qui afflue vers nous, venant des autres, et ce que nous ressentons de ce fait durant une vie terrestre, fait de nous dans la suivante, donc dans la troisième, un être qui ne sait pas bien quoi faire de lui-même. A l'école, il ne sait que faire de ce que ses maîtres lui enseignent. Plus âgé, il ne sait pas s'il sera serrurier ou magistrat. Il va à travers la vie sans orientation, sans direction en fait. Vis-à-vis de ce qu'il perçoit du monde extérieur, il n'est pas exactement inerte. Il peut comprendre la musique par exemple, mais il n'en éprouve aucune joie. Il lui est finalement indifférent qu'elle soit plus ou moins bonne. Il ressent bien la beauté d'une œuvre peinte ou d'une autre œuvre d'art, mais une question agite toujours son âme : A quoi bon tout cela ? – et ainsi de suite. Ce sont là des choses qui interviennent dans la troisième vie terrestre en fonction des enchaînements karmiques.

Mais supposons qu'un homme cause certains préjudices à autrui par haine ou parce qu'il incline à l'antipathie. On peut imaginer ici tous les degrés possibles. Quelqu'un peut nuire à un autre poussé par une haine criminelle. Mais il peut aussi – je laisse de côté tous les degrés intermédiaires – être critique. Car pour être critique, il faut toujours haïr un peu, à moins qu'on ne soit un critique louangeur, or ils sont rares aujourd'hui, car reconnaître la valeur de ce qui est fait, ce n'est pas intéressant. Ce qui est intéressant, c'est de pouvoir plaisanter. Il y a donc toutes les nuances possibles. Mais il s'agit ici des actes commis par une antipathie froide, une certaine antipathie dont souvent on n'a pas conscience, mais qui peut aller jusqu'à la haine. Tout ce qui est ainsi accompli vis-à-vis d'autrui et même envers des créatures inférieures à l'homme, se traduit par des états d'âme qui se reflètent également dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Et dans la vie terrestre suivante, la haine engendre le contraire de la joie : les déboires, les désagréments qui nous sont causés par le monde extérieur.

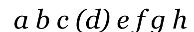
Vous direz : Mais nous passons par tant d'expériences douloureuses – tout cela doit-il vraiment avoir son origine dans une haine plus ou moins grande lors de notre vie terrestre précédente ? Il ne m'est vraiment pas possible de penser que j'ai été si mauvais – voilà ce que l'homme dira facilement – que je doive être si malheureux parce que j'ai beaucoup détesté ! Oui, lorsque dans ce domaine on veut penser en se dégageant de tout préjugé, il faut bien être au clair sur la grande illusion si agréable, et à laquelle de ce fait on s'abandonne si volontiers lorsqu'il s'agit de se dissimuler des sentiments d'antipathie vis-à-vis d'autrui. Les humains vont en réalité de par le monde avec beaucoup plus de

haine, ou tout au moins beaucoup plus d'antipathie, qu'ils ne pensent. Et voilà ce qui se passe : parce qu'elle satisfait l'âme pour commencer, la haine n'est ordinairement par perçue. Elle est dissimulée par la satisfaction. On la remarque lorsqu'elle nous revient sous la forme de la souffrance qui afflue vers nous de l'extérieur.

Pensez seulement, mes chers amis, pour vous représenter disons : tout banalement, la possibilité qui existe, pensez par exemple à un petit cercle réuni autour d'une tasse de thé, où une demi-douzaine c'est déjà suffisant ! – de dames, ce peuvent être aussi des messieurs, sont assis ensemble et se répandent en commentaires sur leurs semblables ! Pensez à l'antipathie qui se déverse là sur des humains en une heure et demie – et parfois la chose dure plus longtemps ! Au moment où elle se déverse, les gens ne la remarquent pas ; mais lorsqu'elle leur fait retour dans la vie terrestre suivante, alors ils la remarquent. Et elle leur fait retour inéluctablement.

Si bien qu'effectivement, une partie – non pas tout, nous apprendrons à connaître encore d'autres relations karmiques – une partie des misères qui, dans une vie terrestre, nous vient de l'extérieur, peut effectivement provenir de sentiments d'antipathie dans des incarnations précédentes.

Dans tout cela, il faut naturellement être toujours au clair sur le fait que le karma, qu'un courant karmique quelconque, doit prendre naissance quelque part un jour. Si bien que si vous avez par exemple ici une succession de vies terrestres et que ce d soit la vie présente, il n'est pas obligatoire que toute la douleur qui nous est causée de l'extérieur ait son origine dans une vie précédente. Ce peut être aussi une douleur première qui aura ses conséquences karmiques dans la prochaine existence. Mais c'est pourquoi je dis : Une grande partie de cette souffrance qui nous vient de l'extérieur est la conséquence de la haine cultivée dans des vies antérieures.





Passons à la troisième vie terrestre à nouveau ; le résultat de cette souffrance qui nous atteint – mais seulement si elle est due à la haine que nous avons en quelque sorte emmagasinée – le résultat de cette souffrance qui envahit l'âme, c'est tout d'abord une sorte d'atonie de l'esprit, une sorte d'apathie de la fa faculté de compréhension du monde. Lorsque quelqu'un reste indifférent et flegmatique devant le monde, n'aborde ni les choses, ni les gens, d'un cœur ouvert, c'est que souvent la souffrance inscrite dans son propre karma au cours d'une vie antérieure lui a valu cette atonie, que cette souffrance doit remonter, lorsqu'elle s'exprime par une apathie de l'âme, à des sentiments de haine au cours de la troisième précédente de ses existences passées au moins. On peut en effet être toujours certain qu'un comportement déraisonnable dans une vie quelconque est toujours la conséquence de la haine dans une vie antérieure déterminée.

Mais voyez-vous, mes chers amis, la compréhension du karma ne doit pas se fonder seulement sur la possibilité de comprendre la vie ; il faut que nous le concevions aussi comme l'impulsion de la vie, que nous prenions conscience du fait que la vie ne comporte pas seulement un « a, b, c, d » (voir schéma) mais aussi un « e, f, g, h », qu'il y a aussi des vies terrestres futures, et que ce que nous cultivons dans l'existence actuelle dans notre âme aura des effets, des fruits dans la prochaine. Si quelqu'un, dans une troisième vie à venir, voulait être particulièrement déraisonnable, il lui suffit simplement de beaucoup haïr dans celle-ci. Et si quelqu'un, dans la troisième vie à venir, veut avoir l'esprit libre et ouvert, il lui suffit d'aimer beaucoup durant celle-ci. La compréhension lucide, la connaissance du karma ne prend de valeur que si elle pénètre dans notre volonté en vue de l'avenir, que si, dans cette volonté, elle joue un rôle en vue de l'avenir. Il en est vraiment ainsi : l'évolution de l'humanité en est actuellement au point où l'inconscient peut continuer d'agir comme c'était autrefois le cas, tandis que nos âmes traversaient des vies antérieures ; les humains au contraire deviennent toujours plus libres et plus conscients.

Nous sommes depuis le XVème siècle à l'époque où les hommes deviennent toujours plus libres et plus conscients. Pour ceux de l'époque présente, la prochaine vie terrestre comportera un sentiment obscur de l'existence précédente. L'homme d'aujourd'hui qui s'aperçoit qu'il n'est pas particulièrement intelligent attribue cela non pas à lui-même, mais à une tendance ; à l'ordinaire il l'attribue à sa nature physique, conformément à la conception matérialiste actuelle ; les êtres qui seront la réincarnation des humains actuels auront au moins un sentiment obscur qui les inquiétera : s'ils ne sont pas particulièrement intelligents, il y aura eu quelque chose en rapport avec les sentiments de haine et d'antipathie.

Lorsque nous parlons aujourd'hui de la pédagogie Waldorf, il nous faut naturellement tenir compte de la civilisation moderne sur terre. Nous ne pouvons pas pratiquer ouvertement une éducation qui

corresponde à la conscience des vies terrestres successives, car les hommes d'aujourd'hui n'ont pas même un sentiment obscur que cela existe. Mais ce qui est amorcé précisément dans la Pédagogie Waldorf pourra, si on l'accepte, être développé dans un sens tel qu'on en tiendra compte dans l'éducation morale : Qu'un enfant soit peu doué, cela reporte à des vies antérieures durant lesquelles il a beaucoup haï, et en s'appuyant sur la Science spirituelle, on recherchera qui il pourrait avoir ainsi détesté. Car il faut bien que se trouvent quelque part dans l'entourage ces êtres qui ont été détestés et envers lesquels on a commis des actes de haine.

On en viendra peu à peu, dans les siècles prochains, à rapprocher bien plus l'éducation de la vie humaine. Il faudra pouvoir discerner chez un enfant d'où se reflète, ou se reflétait, pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, ce qui s'est, dans l'existence terrestre, métamorphosé en absence d'intelligence. On pourra alors faire en sorte que pendant l'enfance, un amour se développe envers les hommes auxquels, dans les vies précédentes, on portait une haine particulière. On remarquera alors que grâce à cet amour effectif, l'intelligence et d'une façon générale toute l'attitude intérieure s'illuminera. Ce ne sont pas des théories générales sur le karma qui viendront en aide à l'éducation, mais la vision concrète de la vie permettant de discerner les rapports karmiques.

On remarquera que si des enfants sont rassemblés finalement dans la même classe par le karma, cela n'est pas tout à fait indifférent. Et si l'on s'élève au-dessus de l'affreuse insouciance qui règne vis-à-vis de ces choses, où l'on considère le « matériel humain » – on emploie souvent cette expression – comme s'il avait été rassemblé par le hasard, et non par le destin, lorsqu'on surmontera cette affreuse insouciance, l'éducateur précisément pourra entrevoir quels liens karmiques étranges ont été tissés de l'un à l'autre au cours de vies antérieures. On pourra alors introduire dans l'évolution des enfants ce qui peut l'harmoniser. Car sous un certain rapport, le karma est soumis à une nécessité d'airain. C'est une nécessité d'airain qui nous permet d'établir rigoureusement les enchaînements suivants :

amour – joie – cœur ouvert
antipathie ou haine – souffrance – déraison

Ce sont des relations inévitables. Cependant, les choses sont ainsi que, devant cette nécessité d'airain qui régit le cours d'un fleuve, on peut cependant en régler, en modifier le cours ; il est également possible de régler, dirons-nous, le courant karmique, d'agir sur lui. Cela est possible.

Si donc vous remarquez chez un enfant la tendance à être déraisonnable, et si vous parvenez à le guider de manière à ce que dans son cœur il cultive de l'amour, si vous découvrez – et cela est déjà possible aujourd'hui aux gens doués d'une grande finesse d'observation – si vous découvrez à quels autres enfants il est lié karmiquement, si vous l'amenez à aimer justement ces enfants, à le faire se comporter envers eux avec amour, vous verrez que cet amour deviendra un contrepoids à l'antipathie, et vous améliorerez ainsi dans sa prochaine incarnation sa tendance à la déraison.

Il existe réellement ce que j'aimerais appeler des éducateurs d'instinct, qui parviennent souvent par instinct à faire d'enfants aux mauvaises tendances des enfants aimants, et qui par là, peu à peu, en font des êtres plus compréhensifs vis-à-vis des choses. C'est cela qui, en fait, rend utile dans la vie la faculté de comprendre les enchaînements karmiques.

Mais avant de poursuivre dans l'étude des détails du karma, nous avons à nous poser encore une question. La voici : Demandons-nous ce qu'est donc l'homme dont on sait, d'une manière générale tout au moins, qu'on a avec lui un lien karmique. Je vais ici employer une expression qu'on prend souvent dans un sens ironique : cet homme est un contemporain. Il vit sur terre en même temps que nous.

En réfléchissant à cela, vous vous direz : Dès lors qu'on est en contact dans une vie terrestre avec certains êtres, on l'était aussi dans une vie terrestre précédente – tout au moins en général, car les choses peuvent s'être un peu modifiées – et de même dans une vie encore antérieure.

Mais ceux qui vivent cinquante ans après vous ont été, eux aussi, liés à des humains dans leur vie précédente. D'une manière générale, les êtres de la série B – selon l'idée que nous avons développée – ne se rencontrent pas avec ceux de la série A. C'est une idée qui pèse, mais une idée vraie.

Je parlerai plus tard de certains problèmes qui se posent du fait que l'on dit souvent : l'humanité se multiplie sur la terre. Je voudrais maintenant attirer votre attention sur cette idée : elle est peut-être pénible, mais elle est vraie : il est exact que le cours de la vie des hommes sur la terre se déroule selon des rythmes. Je dirai qu'en général une fournée humaine passe d'une vie terrestre à l'autre, qu'une autre fournée passe d'une vie terrestre à l'autre, mais qu'en un certain sens elles sont séparées et ne se rencontrent pas. Dans la longue existence entre la mort et une nouvelle naissance, on se rencontre bien ; mais dans la vie terrestre, il en est effectivement ainsi que l'on redescend constamment en compagnie d'un groupe limité de gens. Dans le contexte des vies terrestres répétées, le fait d'être contemporains a une signification, une importance intérieure.

Et pourquoi cela ? Je peux vous le dire, cette question qui tout d'abord peut se poser au niveau de l'intelligence m'a vraiment causé sur le terrain de la Science spirituelle les souffrances les plus grandes ; car sur ce point, il est nécessaire de discerner la vérité, la réalité interne véritable. Et l'on peut se demander excusez-moi de me servir d'un exemple qui joue pour Moi réellement un rôle dans mes recherches : Pour quoi n'as-tu pas été un contemporain de Gœthe ? En fonction de cette vérité, tu peux

déduire du fait que tu ne fus pas un contemporain de Gœthe, que tu n'as jamais vécu sur terre en même temps que lui. Il fait partie d'un autre groupe d'humains.

Qu'y a-t-il à l'arrière-plan de cela ? Il faut ici retourner la question, et pour cela, disposer d'un sens libre et ouvert de ce qu'est la vie commune entre humains. Il faut pouvoir se demander – c'est là une question sur laquelle j'aurai beaucoup à dire prochainement : Que signifie en réalité que l'on soit le contemporain d'un homme, et que signifie le fait qu'au cours d'une vie terrestre on ne soit informé de lui que par l'histoire ?

Il faut, voyez-vous, avoir l'esprit libre et ouvert pour répondre à une question délicate : Qu'en est-il de tout ce qui se passe dans ton âme lorsqu'un contemporain s'entretient avec toi, qu'il accomplit des actes qui te concernent – qu'en est-il ? On peut ensuite comparer cela – après avoir acquis les connaissances nécessaires – avec ce qui se passerait si l'on rencontrait une personnalité qui n'est pas de nos contemporains, qui ne l'a peut-être jamais été – que pourtant on peut admirer et vénérer plus que tous les contemporains – qu'adviendrait-il si l'on se trouvait vivre en même temps qu'elle ? Donc, qu'en serait-il si – excusez-moi de reprendre cet exemple personnel – si j'avais été un contemporain de Gœthe ? Bien entendu, si l'on est indifférent et sans intérêt pour ce que peut être un contemporain, on ne peut guère répondre à cette question.

Mais lorsqu'on n'est pas indifférent, on peut se demander : Qu'en eut-il été si, descendant la rue Schiller à Weimar en direction du Frauenplan, j'avais vu le « gros conseiller » venir à ma rencontre, disons en 1826 ou 1827 ? – Eh bien, on le sait parfaitement : on ne l'aurait pas supporté. Le « contemporain », on le supporte. Celui dont on ne peut pas être le contemporain, on ne le supporterait pas ; d'une certaine manière, il agirait comme un poison sur la vie de l'âme. On le supporte parce qu'on n'est pas son contemporain, mais bien son successeur ou son prédécesseur. Certes, lorsqu'on n'est pas sensible à ce genre de choses, elles restent dans le subconscient. Mais on peut se représenter quelqu'un qui, doté d'une fine sensibilité à l'esprit, sait que, s'il avait descendu la rue Schiller à Weimar en direction du Frauenplan et qu'il ait par exemple rencontré le gros conseiller aulique Gœthe avec son double menton, il se serait senti intérieurement dans une situation impossible. Mais celui qui n'a pas le sens de ces choses, peut-être l'aurait-il simplement salué.

Oui, voyez-vous, ces choses ne sont pas d'ordre terrestre, parce que ce n'est pas dans la vie terrestre que se trouvent les causes pour lesquelles nous ne pouvons pas être contemporain d'un homme ; parce qu'il faut pouvoir discerner les rapports d'ordre spirituel. C'est pourquoi les choses prennent parfois un aspect contradictoire. Mais il en est ainsi, il en est vraiment ainsi.

Je puis vous assurer que j'ai écrit avec un intérêt qui venait réellement du cœur une introduction aux œuvres de Jean-Paul qui a paru dans une collection de la maison Cotta. Mais si jamais j'avais dû me trouver à Bayreuth en compagnie de Jean-Paul lui-même, j'aurais certainement eu des crampes d'estomac.

Cela n'empêche pas d'éprouver la plus grande vénération. C'est un cas qui se présente pour tout être humain, mais chez la plupart des gens la chose reste enfouie dans le subconscient. Car l'expérience psychique qui doit atteindre le corps physique doit d'abord parvenir à la conscience. mais il vous faut aussi, mes chers amis, être au clair sur ceci : lorsqu'on veut acquérir des connaissances sur le monde spirituel, il faut savoir qu'inévitablement, on doit entendre des choses qui paraissent grotesques, contradictoires, parce que précisément le monde spirituel est différent du monde physique.

Naturellement, on peut facilement railler lorsque quelqu'un dit : si j'avais été contemporain de Jean-Paul, j'aurais eu des crampes d'estomac si je m'étais trouvé en sa compagnie. Pour le monde ordinaire, banal, terre à terre, de la vie terrestre, c'est tout à fait naturel, tout à fait vrai ; mais les lois de ce monde banal et terre-à-terre ne sont pas valables pour les enchaînements spirituels. Il faut s'habituer à penser de tout autres pensées lorsqu'on veut comprendre le monde spirituel. Il faut s'habituer à faire absolument l'expérience de l'inattendu. Lorsque la conscience ordinaire lit ce qui concerne Gœthe, elle peut naturellement se sentir poussée à dire : Celui-là, j'aurais fait volontiers personnellement sa connaissance, je lui aurais serré la main, et ainsi de suite. Mais c'est parler sans réfléchir, car il existe des lois en vertu desquelles nous sommes destinés à vivre à une certaine époque, et pouvons vivre à cette époque. Exactement comme nous sommes physiquement destinés à vivre dans une certaine pression atmosphérique et ne pouvons nous élever en altitude jusqu'au niveau où la pression de l'air ne nous convient pas, un homme qui est destiné au XXè siècle ne peut pas vivre à l'époque de Gœthe.

Voilà ce que je voulais tout d'abord exposer sur le karma.

CINQUIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 1er mars 1924

Lorsqu'on parle de faits isolés du karma, il faut naturellement tout d'abord distinguer entre les événements karmiques dont la cause vient davantage de l'extérieur, et ceux qui, en quelque sorte, montent de l'être intérieur de l'homme. La destinée de l'homme est en effet constituée par les facteurs les plus différents. Elle dépend de sa constitution physique et éthérique, elle dépend de la sympathie qu'en fonction de sa nature astrale et de celle de son Moi, il peut éprouver vis-à-vis du monde ; elle dépend en outre des multiples complications et enchevêtrements dans lesquels il se trouve engagé sur sa route. C'est de tout cela qu'est faite la destinée soit à un moment quelconque, soit pour la vie dans son ensemble.

Je vais tenter de montrer comment le destin global de l'homme se constitue dans ses différents facteurs. Nous partirons aujourd'hui de certains éléments internes, et en particulier de l'un qui vraiment, sous bien des rapports, est au premier chef déterminant : la santé ou l'état pathologique, et ce qui, en tant que base de cet état de santé ou de maladie, se manifeste dans la force physique, dans la force d'âme aussi, grâce auxquelles il peut accomplir ses tâches.

Mais si l'on veut apprécier judicieusement ces facteurs, il faut certes laisser de côté bien des éléments relevant des idées préconçues de notre civilisation actuelle. Il faut pouvoir tenir compte davantage de la nature originelle de l'homme, acquérir vraiment la compréhension du fait que dans sa nature profonde, il descend des mondes spirituels vers l'existence physique.

Vous savez qu'aujourd'hui, et jusque dans l'art, dans la poésie par exemple, a pénétré l'idée de ce qu'on rassemble sous le terme d'hérédité. Et lorsque quelqu'un se manifeste dans le monde par certaines qualités propres, on s'interroge d'abord sur son hérédité. Si un homme apparaît affecté de tendances pathologiques, on demande : Qu'en est-il des facteurs héréditaires ?

Certes, c'est là une question tout d'abord justifiée. Mais l'attitude qu'on garde aujourd'hui vis-à-vis de ces choses fait qu'en réalité on perd l'homme de vue, qu'on passe absolument à côté. On ne porte pas le regard sur sa véritable nature, et comment elle se déploie. On dit naturellement qu'il est l'enfant de ses parents, le descendant de sa lignée. Certes, cela est visible aussi. On le voit déjà dans sa physionomie, plus encore peut-être dans ses gestes, on remarque sa ressemblance avec ses ascendants. Mais pas seulement cela. On voit aussi que l'homme dispose d'un organisme physique qui est le produit de ce que lui apportent ses ascendants. Et l'on souligne vigoureusement, très vigoureusement, que l'être humain est doté de cet organisme physique.

Ce faisant, on néglige ce qui suit. A la naissance, certes, l'homme reçoit son organisme physique de ses parents. Mais qu'est-ce que cet organisme physique qu'il reçoit d'eux ? Dans la civilisation actuelle, on a sur ce point, au fond, des idées complètement fausses.

Lorsque vient le moment du changement de dentition, l'homme ne fait pas qu'échanger celle qui lui a été donnée tout d'abord contre une autre ; c'est le moment dans la vie humaine où, pour la première fois, l'organisation de l'entité humaine dans son ensemble est renouvelée.

Il y a réellement une différence très profonde entre ce qu'est l'être humain à l'âge de huit à neuf ans, et ce qu'il était par exemple à trois ou quatre ans. Une différence fondamentale. L'organisation qui était sienne à trois ou quatre ans est un apport héréditaire que lui ont fait ses parents. Ce qu'il devient ensuite et qui se manifeste à sa huitième, neuvième année, provient pour une part extrêmement importante de ce qu'il a apporté du monde spirituel.

Si l'on veut dessiner sous une forme schématique le fondement de ce qui se passe là, il faut le faire de la façon suivante, qui certes doit choquer l'homme moderne. Il faut dire : A sa naissance, l'homme reçoit comme un modèle de sa forme humaine (voir dessin vert, page 100). Ce modèle, il le tient de ses ancêtres. Et c'est sur cette base qu'il développe ce qu'il devient plus tard (rouge). Or, ce qu'il développe là, c'est le résultat qu'il apporte des mondes spirituels.

Si choquant que ce puisse être pour un homme moderne, tout entier adonné à la culture de notre époque, il faut pourtant le dire : les premières dents sont absolument un produit de l'hérédité. Elles servent de modèle d'après lequel il élabore – mais cette fois en fonction des forces qu'il a apportées du monde spirituel – le seconde dentition, qui est son ouvrage.

Et il en est de tout l'organisme comme des dents. La question peut alors se poser : Oui, mais pourquoi l'homme a-t-il besoin d'un modèle ? Pourquoi ne pouvons-nous pas simplement, comme ce fut le cas au cours des phases passées de l'évolution de la terre, pourquoi ne pouvons-nous pas, en descendant vers la terre et en constituant notre corps éthérique – car nous le constituons de par nos propres forces, celles que nous apportons du monde spirituel – pourquoi ne pouvons-nous pas également rassembler aussi la matière physique et en former notre corps physique sans l'aide de l'hérédité ?

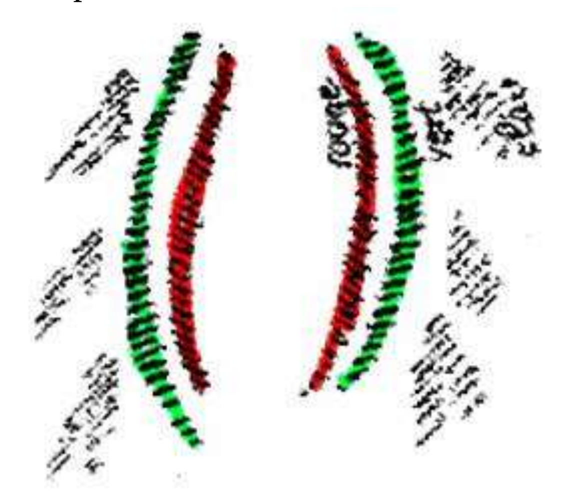
Pour la pensée d'un homme moderne, c'est naturellement une question complètement dépourvue de sens, une question absurde. Mais n'est-ce pas, il faut dire ceci : la théorie de la relativité s'applique bien à la folie, encore qu'on ne s'en serve aujourd'hui que pour les mouvements, et que l'on dise qu'il n'est pas possible de distinguer à l'œil si l'on se déplace sur le corps sur lequel on se trouve, ou si c'est le corps placé à proximité qui se déplace. C'est ce qui est apparu nettement au moment où l'on est passé de l'ancienne conception du monde à celle de Copernic. Mais si l'on applique aujourd'hui la théorie de la relativité à des mouvements seulement – et elle est valable en effet dans un certain domaine – elle vaut aussi pour la folie : à savoir que deux personnes sont d'avis différent, et que l'une est folle par rapport à l'autre. Il s'agit seulement de savoir laquelle est folle dans l'absolu.

Il faut cependant, en présence des faits du monde spirituel, poser la question : Pourquoi l'homme a-t-il besoin d'un modèle ? – D'anciennes conceptions du monde y ont répondu à leur manière. C'est seulement à notre époque, où la moralité n'a plus sa place dans l'ordre du monde, où on accepte seulement de la considérer comme une convention établie par les hommes, qu'on ne pose plus de telles questions. Les anciennes conceptions du monde disaient : A l'origine, l'homme était fait de telle façon qu'il prenait place sur terre en composant son corps physique à partir des substances terrestres, comme il constituait son corps éthérique à partir de la substance éthérique du Cosmos tout entier. Seulement l'homme est tombé sous l'influence des forces ahrimaniennes et lucifériennes, et il a de ce fait perdu la faculté de se construire par lui-même un corps physique ; il doit maintenant le recevoir de l'hérédité.

A notre époque, il faut que tout d'abord les concepts soient formés qui permettent premièrement de prendre de telles questions au sérieux, et deuxièmement d'y trouver réponse. Effectivement, dans le cours de l'évolution terrestre, l'homme n'est pas resté aussi fort qu'il l'était de nature avant qu'interviennent les influences lucifériennes et ahrimaniennes. Il est ainsi placé devant l'impossibilité de se construire par lui-même un corps physique dès qu'il entre dans les conditions de vie terrestre ; il a besoin d'un modèle en effet, de ce modèle qui grandit durant les sept premières années. Comme il s'oriente en fonction de celui-ci, il est naturel qu'il en garde plus ou moins quelque chose la vie durant. L'être humain qui travaille sur lui-même et reste entièrement sous la dépendance de ce modèle, oubliera, si je puis dire, ce qu'il a apporté des hauteurs, et se conformera entièrement à ce modèle. Un autre, doté de par ses vies terrestres précédentes d'une force intérieure plus grande, s'en dégagera davantage, et l'on pourra constater qu'il change de façon très significative durant la seconde période de la vie, entre le changement de dentition et la puberté.

L'école aura même pour tâche, si c'est une vraie école, de faire se développer en l'être humain ce qu'il a apporté des mondes spirituels en descendant sur terre. Si bien que ce qu'il gardera à travers l'existence sera plus ou moins marqué du sceau de l'hérédité, suivant qu'il aura pu en triompher ou non.

Voyez-vous, mes chers amis, toute chose a son aspect spirituel. Le corps que possède l'être humain dans les sept premières années de la vie est tout simplement un modèle d'après lequel il se dirige. Ou bien ses forces spirituelles se perdent dans une certaine proportion dans ce que le modèle lui impose, et il en reste entièrement dépendant, ou bien il travaille durant les sept premières années grâce à ce qui lui permet de le modifier. Ce travail, cette élaboration en profondeur a une manifestation extérieure. Car il ne s'agit pas seulement qu'un travail s'accomplisse à côté du premier modèle ; celui-ci se détache, il s'écaille, il tombe comme le font les premières dents.



Ce qui se passe réellement, c'est que d'un côté les formes, les forces impriment à l'être le modèle ; et de l'autre, cet être humain veut donner l'empreinte de ce qu'il a apporté des hauteurs. Ce qui provoque un combat au cours des sept premières années. Vu du point de vue de l'esprit, ce combat correspond à ces manifestations symptomatiques que sont les maladies d'enfant. Les maladies infantiles sont l'expression de ce combat interne.

Naturellement, des formes analogues de maladies apparaissent aussi plus tard. C'est le cas en particulier lorsque quelqu'un, au cours de ses sept premières années, n'a pas bien réussi à triompher du modèle. A un âge plus tardif, le besoin intérieur peut se manifester de se débarrasser pourtant de ce qui

l'affecte encore karmiquement. Tout à coup, dans sa 28 ème, 29 ème année, il peut se réveiller, se heurter vigoureusement au modèle, et attraper une maladie infantile.

Lorsqu'on a un œil pour ces choses, on peut bien observer sur certains enfants que se manifeste avec vigueur comment, après la 7 ème, 8 ème année, ils se modifient considérablement dans leur physionomie, dans leurs gestes. On ne sait pas d'où viennent certaines choses. Aujourd'hui, où conformément à la manière courante de voir les choses, on est si attaché à la notion d'hérédité, cela a déjà passé dans le langage courant. Tout à coup, vers la 8 ème ou la 9 ème année, quelque chose fait son apparition chez l'enfant qui est tout à fait fondé dans son organisme. Le père dit : Il ne tient pas cela de moi. Et la mère : et de moi encore moins ! – Ceci vient naturellement de cette croyance générale, qui s'est transmise aux parents, que les enfants devraient tout hériter d'eux.

D'un autre côté, on peut voir également qu'éventuellement, des enfants parvenus à cette seconde période de la vie ressemblent davantage à leurs parents qu'auparavant. Il faut ici envisager avec le plus grand sérieux la façon dont l'être humain descend dans le monde physique.

Voyez-vous, la psychanalyse a véritablement produit d'affreuses fleurs sorties d'un bourbier ; entre autres choses par exemple ceci – vous pouvez le lire partout aujourd'hui – que dans le secret de son subconscient, tout fils est amoureux de sa mère, toute fille amoureuse de son père, et que ceci engendre des conflits vitaux dans les provinces subconscientes de l'âme.

Ce sont là, naturellement, des interprétations de dilettante. Mais ce qui est vrai, c'est qu'avant de descendre vers l'existence terrestre, l'être humain est amoureux de ses parents, qu'il descend vers eux parce qu'ils lui plaisent. Il faut naturellement faire une distinction entre le jugement que les humains portent sur la vie lorsqu'ils sont sur terre, et celui qu'ils ont vis-à-vis de l'existence hors du champ de la terre, entre la mort et une nouvelle naissance.

Au début de l'activité anthroposophique, il arriva une fois qu'une dame, après avoir entendu parler des vies terrestres successives, déclara : Non – bien des choses me plaisent dans l'anthroposophie, mais je ne veux pas participer aux incarnations successives – une fois me suffit. – Il y avait déjà à l'époque de nos adhérents bien intentionnés qui s'efforcèrent de toutes les façons possibles de lui expliquer que c'est pourtant là une idée juste, et que tout être humain doit passer par des vies terrestres successives. Elle ne parvenait pas à accepter la chose. L'un s'y prenait d'une façon, l'autre d'une autre. Puis la dame partit en voyage. Et deux jours plus tard, elle m'écrivit une carte postale pour me dire qu'elle ne voulait vraiment pas renaître encore une fois sur la terre !

En pareil cas, celui qui veut dire simplement la vérité en puisant à la connaissance spirituelle, doit dire aux gens ce qui suit : Certes, il se peut qu'ici, pendant que vous êtes sur la terre, vous ne trouviez aucun plaisir à l'idée d'y revenir dans une vie future. Mais ce n'est pas ce qui importe. Ici sur terre, vous passerez par le porche de la mort et vous pénétrerez dans le monde spirituel. Cela, vous le voulez. Que vous vouliez revenir ici-bas, cela dépend de la façon dont vous jugerez des choses quand vous n'aurez plus de corps physique. Et là vous vous ferez bien un autre jugement. Car la façon de juger est absolument différente selon que l'homme vit une existence physique, ou qu'il est entre la mort et une nouvelle naissance. Tous les points de vue viennent alors à se modifier.

Il en est bien ainsi. Si vous dites maintenant à un jeune homme, ici sur terre, qu'il a choisi son père, il pourrait éventuellement rétorquer : Comment, un père qui m'a si bien corrigé, je l'aurais choisi ? – Mais il l'a vraiment choisi, parce qu'avant de descendre sur la terre, il voyait les choses d'un autre point de vue : il les voyait dans une perspective où il lui apparaissait que les corrections lui feraient beaucoup de bien. Il n'y a là effectivement rien dont on doive rire, je dis cela tout à fait sérieusement. L'être humain choisit ses parents en fonction de leur forme. Il a devant lui l'image de lui-même qui le porte à ressembler à ses parents. Ce n'est pas l'hérédité qui le rend semblable à eux, mais bien les forces intérieures psychiques et spirituelles qu'il apporte en descendant des mondes spirituels. C'est pourquoi, dès l'instant où l'on juge dans un contexte universel, en puisant à la Science spirituelle et à la science du physique, il n'est plus possible de dire tout d'une pièce : mais j'ai déjà vu aussi des enfants qui, au cours de la deuxième période de la vie seulement, ressemblaient de plus en plus à leurs parents. Certes, c'est dans l'autre cas, quand ces enfants se sont proposé d'adopter pour leur vie terrestre une forme semblable à celle de leurs parents.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'au fond, durant tout le temps entre la mort et une nouvelle naissance, l'être humain travaille en collaboration avec d'autres âmes défuntes, et en union avec les entités des mondes spirituels, à ce qui lui donne la possibilité de se construire son corps.

Voyez-vous, on sous-estime grandement ce que l'homme porte dans son subconscient. Car dans son subconscient l'homme terrestre est beaucoup plus sage que dans sa conscience. C'est de par une vaste sagesse universelle que l'on élabore ce qui, au sein du modèle, prend dans la seconde période de la vie la forme que nous portons, et qui est la nôtre propre, celle qui nous convient. Lorsqu'on saura dans quelle faible mesure la substance du corps est constituée par ce que l'être humain mange, qu'il la puise bien davantage à ce qu'il absorbe de l'air, de la lumière, etc... sous une forme extrêmement subtile, on pourra croire plus aisément qu'il se construit son deuxième corps indépendamment de toutes les conditions de l'hérédité, en puisant entièrement à l'environnement. Le premier corps n'est effectivement qu'un modèle, et ce qui provient des parents, tant des substances que des forces corporelles extérieures, a disparu au cours de la seconde période.

Durant cette seconde période, le lien avec les parents est de nature morale, psychique ; le lien physique déterminé par l'hérédité n'est présent que jusqu'à la septième année.

Il existe encore dans cette vie terrestre des gens qui ont un très vif intérêt pour tout ce qui les entoure dans le Cosmos visible. Ils observent des plantes, ils observent le monde animal, ils s'intéressent et prennent part à ceci ou à cela dans le monde visible autour d'eux. Ils s'intéressent à la grandeur du ciel étoilé. Ils sont pour ainsi dire avec leur âme dans tout le Cosmos physique. L'être intérieur d'un homme qui a pour le Cosmos physique cet intérêt chaleureux est certes différent de celui d'un autre qui va sans s'arrêter, avec une certaine indifférence, avec un flegme intérieur, à travers le monde.

Sous ce rapport, il existe vraiment toute une gamme de caractères. D'un côté, n'est-ce pas, l'un aura fait un court voyage. On en parle ensuite avec lui. Il vous décrit la ville dans laquelle il a séjourné avec amour et très en détails. Eventuellement, et à cause de cet intérêt si vif qu'il a éprouvé, on aura une représentation complète de l'aspect de cette ville. De cette attitude extrême, on peut descendre à l'autre, celle de deux dames que j'ai rencontrées un jour, et qui avaient fait le voyage de Vienne à Presbourg. Presbourg est une belle ville. Elles étaient ensuite revenues, je leur demandai alors comme était Presbourg, et si la ville leur avait plu. Elles n'ont rien su m'en dire, sinon que sur la rive elles avaient vu deux beaux bassets ! Elles auraient pu les voir à Vienne aussi, sans avoir eu besoin d'aller à Presbourg, où elles n'avaient rien vu d'autre.

C'est ainsi que bien des gens vont à travers le monde. Entre ces deux représentants situés aux deux extrémités de la gamme, on trouve toutes les formes d'intérêt que l'homme peut avoir pour le monde physique visible.

Supposons un homme qui a pour ce monde physique autour de lui peu d'intérêt. Disons qu'il s'intéresse tout juste encore à ce qui concerne directement son corps, par exemple à la manière dont, dans une région, on mange – bien ou mal – et son intérêt ne va pas au-delà. Son âme reste pauvre. Il ne porte pas le monde en lui-même. Et lorsqu'il franchit le porche de la mort, il emporte bien peu dans son être intérieur vers le monde spirituel, de la lumière que les phénomènes du monde ont rayonné vers lui. C'est ce qui lui rendra malaisé le travail que dans l'au-delà il devra accomplir avec les entités spirituelles qu'il y rencontrera.

Au lieu de force et d'énergie, son âme n'aura que faiblesse, une sorte d'impuissance à offrir pour le travail d'édification de son corps physique. Et le modèle exerce sur lui une forte influence. Le combat avec ce modèle s'exprime par toutes sortes de maladies infantiles, mais la faiblesse lui reste. Il forme en quelque sorte un corps fragile, exposé à toutes les maladies possibles. C'est ainsi que se métamorphose karmiquement l'intérêt de l'âme et de l'esprit durant une vie terrestre en l'état de santé de la vie suivante. Les gens qui pètent de santé ont eu d'abord dans une vie antérieure un vif intérêt pour le monde visible. Et sous ce rapport, les faits isolés de la vie ont réellement une action extraordinairement forte.

Certes, il est plus ou moins risqué, aimerais-je dire, de parler aujourd'hui de ces choses ; mais on ne comprendra les enchaînements du karma que si l'on est disposé à en admettre certains traits particuliers. A l'époque où les âmes humaines présentes aujourd'hui vivaient une existence antérieure, la peinture existait déjà, et il y a eu des gens qui n'éprouvaient aucun intérêt pour la peinture. Il y a bien aujourd'hui aussi des gens à qui il est totalement indifférent d'avoir, accrochée au mur, une horreur quelconque, ou un tableau très bien fait. Il existait déjà de ces gens à l'époque où ont vécu autrefois des âmes qui vivent aujourd'hui. Et voyez-vous, mes chers amis, je n'ai jamais trouvé un être humain qui ait un visage sympathique, une expression de physionomie sympathique et qui, dans une vie antérieure, n'ait pas pris plaisir à voir de la peinture. Les êtres à l'expression peu sympathique – ce qui joue aussi un rôle dans le karma, qui a de l'importance pour la destinée de l'homme – étaient toujours de ceux qui ont passé atones et indifférents, flegmatiques, devant des œuvres peintes.

Mais les choses vont beaucoup plus loin. Il y a des hommes qui leur vie durant – et ce fut déjà le cas dans des âges antérieurs de la terre – ne levaient jamais les yeux vers les étoiles, qui ne savaient pas où est le Lion ou le Bélier ou le Taureau, qui ne s'intéressaient à rien du tout dans ce domaine. Dans une vie suivante, ces êtres naissent avec un corps quelque peu mou ; et si la vigueur de leurs parents les a dotés d'un modèle qui leur permet de surmonter cette faiblesse, ils resteront, dans le corps qu'ils se construiront ensuite, amollis et sans vigueur.

On pourrait ainsi rattacher l'état de santé global de l'homme au cours d'une vie terrestre quelconque aux intérêts qu'il a éprouvés dans une vie précédente pour le monde visible dans son ensemble. Les gens qui, par exemple, n'ont absolument aucun intérêt pour la musique, à qui la musique est indifférente, seront certainement, dans une vie future, asthmatiques ou affectés d'une maladie des poumons. Il en est effectivement ainsi que la substance d'âme qui se forme au cours d'une vie terrestre sous l'effet de l'intérêt pour le monde visible s'exprime dans la vie suivante par l'état général de santé ou de maladie.

Peut-être peut-on dire ici : Savoir cela pourrait bien nous ôter le goût de vivre une existence future. Mais c'est là de nouveau un de ces jugements que l'on émet du point de vue de la terre, qui n'est vraiment pas le seul possible ; car la vie entre la mort et une nouvelle naissance dure plus longtemps que l'existence terrestre. Si quelqu'un reste insensible à certains éléments visibles dans son environnement, il restera dans l'impossibilité de travailler dans certains domaines entre la mort et une

nouvelle naissance. Il franchira le porche de la mort avec les conséquences de son indifférence. Il ne peut, en parcourant le chemin prévu après la mort, s'approcher de certaines entités, elles s'écartent de lui parce qu'il ne peut les aborder. D'autres âmes humaines avec lesquelles il a vécu sur la terre lui restent étrangères.

Cela pourrait durer éternellement, comporter une sorte d'enfer éternel si rien n'intervenait pour modifier la situation. La seule compensation, la seule cure possible, c'est de décider entre la mort et une nouvelle naissance de redescendre sur terre et de faire l'expérience, au contact d'un corps malade, de ce qu'est une impuissance dans le monde spirituel. Cette cure, on souhaite la faire entre la mort et une nouvelle naissance, car dans cet état on n'a que cette ressource : on est incapable de faire quelque chose ; mais on ne le sent pas. Si bien que par la Suite, lorsqu'on meurt à nouveau, que l'on se trouve à nouveau entre la mort et une nouvelle naissance, la souffrance, la souffrance terrestre est ce qui nous pousse à faire ce que l'on avait négligé. On peut donc dire que pour l'essentiel, l'homme apporte avec son karma, du monde spirituel vers le monde physique, sa santé et ses maladies.

Lorsqu'en même temps on tient compte du fait que non seulement un karma s'accomplit, mais aussi un karma qui se forme, que des choses peuvent apparaître pour la première fois, on ne rapportera pas aux vies antérieures tout ce que l'être humain doit subir dans le domaine de la maladie durant l'existence physique. Mais on saura que réellement, ce qui apparaît dans les dispositions internes à la santé ou à la maladie notamment, est déterminé par le karma selon le cheminement que je viens de caractériser. Le monde en effet ne devient explicable que si l'on peut porter le regard au-delà de l'existence terrestre. Auparavant, il ne l'est pas. Le monde n'est pas explicable à l'aide des données de la vie sur terre.

Si nous passons maintenant de ces conditions intérieures du karma déterminées par l'organisation, aux aspects extérieurs, nous pouvons à nouveau, et tout d'abord pour esquisser simplement le thème, partir d'un ordre de faits qui touche l'homme de près. Prenons par exemple dans le domaine de l'âme ce qui peut être en relation très étroite avec l'état de santé général au point de vue de la relation avec autrui.

Je poserai le cas suivant : quelqu'un noue une amitié de jeunesse, une amitié très étroite. Les deux amis sont très attachés l'un à l'autre. Puis la vie les sépare, si bien que peut-être les deux, peut-être l'un des deux en particulier, se remémorent le temps de leur amitié avec une certaine mélancolie. Mais cette amitié ne reprend pas vie, et si fréquentes que soient les rencontres, elle ne se reconstitue pas. Si vous songez combien de choses peuvent éventuellement dépendre dans la destinée d'une amitié ainsi brisée, vous vous direz que le sort d'un homme peut en être profondément influencé.

On devrait traiter de telles choses, en fait, le moins théoriquement possible. En parler en théorie n'a aucune valeur particulière. Au fond, on devrait en parler ou bien en puisant à la vision directe, ou bien en s'appuyant sur ce que l'on a entendu ou lu de la bouche de celui qui accède à cette vision directe, et sur ce qui parait plausible. Les considérations théoriques n'ont ici aucune valeur. C'est pourquoi j'exposerai comment, là où par la perception spirituelle on s'efforce de percer à jour ce qu'est une amitié de jeunesse brisée, on découvre ce qui suit.

En remontant à une vie terrestre antérieure, on trouve en règle générale que les deux êtres que liait dans une vie cette amitié de jeunesse qui a été brisée, furent liés d'amitié tardivement dans leur vie précédente. Supposons donc deux jeunes hommes ou deux jeunes filles qui sont liés d'amitié jusqu'à leur vingtième année, puis le lien se rompt. Si par la connaissance spirituelle on remonte à une vie antérieure, on trouve qu'une amitié s'était formée entre eux, mais qu'elle avait commencé aux environs de la vingtième année, et s'est prolongée dans le cours ultérieur de la vie. C'est un cas très intéressant que l'on rencontre souvent lorsqu'on étudie ces choses à la lumière de la Science spirituelle.

Ensuite il apparaît, lorsqu'on examine ces cas de plus près, que le besoin de connaître la personne à laquelle on fut lié d'amitié à un âge avancé, telle qu'elle peut être dans la jeunesse, conduit l'intéressé à engager dans la vie suivante une amitié de jeunesse. Dans une vie précédente, on l'a connue assez âgée ; et le besoin habite l'âme de la connaître maintenant durant la jeunesse. Comme on ne pouvait le faire dans cette première vie, on le fait dans la suivante.

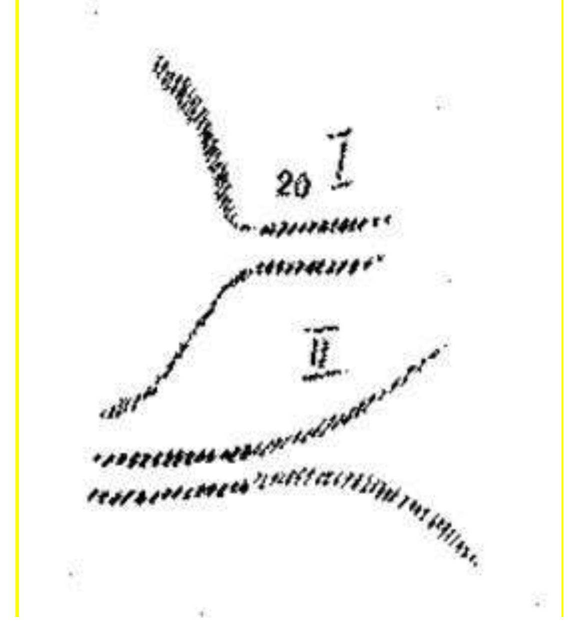
Mais ceci a une grande influence ; ce besoin qui naît chez l'un des deux ou chez les deux franchit le seuil de la mort, puis se développe entre la mort et une nouvelle naissance. Car alors, dans le monde spirituel, on a les yeux comme fixés sur la jeunesse. On a cette nostalgie très particulière de fixer le regard sur la jeunesse, et l'on ne cultive pas l'impulsion à connaître la personne à un âge plus tardif C'est ainsi que se brise l'amitié de jeunesse qui avait été prévue dans la vie que l'on a vécue avant de descendre sur la terre.

Ce que je vous raconte là est absolument un cas vécu, quelque chose de tout à fait réel. Et maintenant se pose une question : Comment dans la vie précédente, était donc en fait cette amitié de l'âge mûr, pour qu'elle ait engendré le besoin de retrouver le même être dans la jeunesse au cours d'une nouvelle vie ?

Eh bien, pour que ce désir de retrouver jeune la même personne ne se prolonge pas par le besoin de lui rester lié l'âge venu, il faut que quelque chose intervienne dans la vie. Dans tous les cas dont j'ai eu connaissance, il en a toujours été ainsi : si ces êtres étaient restés liés à un âge plus avancé, si leur amitié de jeunesse n'avait pas pris fin, ils auraient fini par se lasser l'un de l'autre, parce qu'ils avaient

développé dans l'existence précédente, où ils étaient amis à l'âge mur, une forme d'amitié trop égoïste. L'égoïsme introduit dans une amitié au cours d'une vie terrestre se paie karmiquement par la perte de cette amitié dans d'autres vies. Telle est la complexité des choses.

On discerne toujours un fil conducteur en observant que dans de nombreux cas, au cours d'une vie, deux êtres vivent chacun pour soi jusqu'à leur vingtième année, puis se lient d'amitié (dessin I).



A ce premier schéma correspond ordinairement l'autre dans la vie terrestre suivante (II), l'amitié de jeunesse, puis on se sépare. Il en est très souvent ainsi. Et d'une manière générale on constate que les vies terrestres successives se complètent l'une l'autre lorsqu'on considère ce que j'aimerais appeler leur configuration.

En particulier, on trouve fréquemment ceci : Si l'on rencontre un être qui exerce une forte influence sur le destin – ceci ne vaut naturellement qu'en règle générale, mais non pour tous les cas – si l'on rencontre un être à l'âge mûr dans une incarnation, le destin veut qu'on l'ait eu éventuellement comme compagnon au début et à la fin de l'incarnation précédente. L'image est alors la suivante : on vit avec cet autre le début et la fin d'une incarnation, et dans une autre non pas au début et à la fin, mais au milieu de la vie.



Ou encore, il apparaît qu'étant enfant, on est lié par la destinée à une personne. Dans une vie précédente, on lui était lié précisément avant de mourir. Ces phénomènes de reflet se produisent très fréquemment dans les enchaînements déterminés par le destin.

SIXIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 2 Mars 1924

Pour poursuivre nos considérations sur le karma, il est tout d'abord nécessaire de jeter un regard sur la manière dont il intervient dans l'évolution humaine, de voir comment le destin, dans la trame duquel s'inscrivent les actes libres de l'homme, prend en fait, en se reflétant dans le physique, une forme dont l'origine est dans le monde spirituel. J'aurai ainsi à vous parler aujourd'hui de choses concernant l'être humain tel qu'il vit sur la terre. Cet homme terrestre, nous en avons étudié dans ces conférences la composition. Nous avons établi une distinction entre le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et l'organisation du Moi. Mais en portant le regard sur ce même homme tel qu'il se présente simplement à nous dans le monde physique, nous pouvons voir cette constitution sous un autre aspect.

Nous allons aujourd'hui aborder la constitution de l'homme sans tenir compte de ce qui a déjà été exprimé, et ensuite tenter de la rattacher à ce que nous connaissons déjà.

Lorsque nous observons l'être humain tel qu'il nous apparaît sur la terre, en considérant simplement sa forme physique, nous y apercevons trois parties très distinctes l'une de l'autre. On ne distingue ordinairement pas cette répartition parce que tout ce qui s'impose aujourd'hui dans le domaine scientifique ne porte sur les choses et sur les faits qu'un regard superficiel et n'a pas de sens pour recevoir ce qui se révèle lorsqu'on les étudie d'un regard qu'éclaire une lumière intérieure.

En premier lieu, l'homme a une tête. Cette tête, déjà par son aspect extérieur, peut se révéler à nous comme tout à fait différente du reste de la forme humaine. Il suffit pour le voir de suivre le développement de l'être à partir du germe humain. On pourra voir alors que la première chose qui se forme dans le corps de la mère en tant que germe, c'est en fait la tête, l'organisation de la tête.

L'organisation humaine dans son ensemble se fait à partir de la tête, et tout ce qui ultérieurement apparaît dans les formes est en réalité un organe secondaire adjoint au germe. Pour commencer, l'être humain, la forme physique, est au fond une tête ; le reste vient s'y rattacher. Et ce dont ces organes vont se charger par la suite : nutrition, respiration etc… n'est pas, dans la première période embryonnaire, assuré sous forme de respiration ou de circulation par la vie intérieure du germe, mais bien de l'extérieur à partir du corps de la mère et au moyen d'organes qui disparaissent plus tard et dont on ne retrouve plus trace.

Tout d'abord, l'être humain est totalement tête, le reste ne sont que des organes annexes, et ce n'est pas exagérer que de le dire ainsi. Mais ces organes tout d'abord annexes se développent, prennent de l'importance pour l'homme, et par la suite l'on distingue plus nettement la tête du reste de l'organisme.

Mais ceci ne nous donne de l'homme qu'une caractéristique superficielle. En réalité, en tant que forme physique, il est précisément aussi un être tripartite.

Et tout ce qui constituait en fait sa première forme, la tête, reste durant toute la vie terrestre une partie plus ou moins individuelle. On n'y prend pas garde, et il en est pourtant ainsi.

Vous direz : Mais il ne faudrait pas diviser l'homme en le décapitant ainsi en quelque sorte, en lui coupant la tête. Que l'anthroposophie le fasse, ce n'est que l'opinion d'un professeur qui lui reprochait un jour de séparer l'homme en tête, organe de la poitrine et membres. Il n'en est pas ainsi : Ce qui est extérieurement la tête n'est que l'expression essentielle de la formation tête. L'homme reste sa vie durant tout entier une tête. Les organes des sens les plus importants : les yeux, les oreilles, l'organe de l'odorat, l'organe du goût, se trouvent certes sur la tête ; mais le sens de la chaleur par exemple, celui de la pression, du toucher, sont répartis sur l'ensemble de l'être. Les choses sont ainsi parce qu'il ne faut pas établir entre les trois composantes une séparation dans l'espace, mais seulement de façon telle que la formation-tête apparaisse principalement dans ce qui a pris extérieurement la forme de la tête, mais en réalité imprégnant l'être tout entier. Et il en va de même pour les autres composantes. La tête est, durant toute la vie, présente aussi dans le gros orteil, dans la mesure où ce gros orteil est sensible à la chaleur, ou à ce qu'il touche.

Voyez-vous, nous avons par ce qui précède caractérisé une des composantes constituant l'entité humaine, cette entité qui nous apparaît perceptible aux sens. Cette composante, je l'ai appelée dans mes écrits l'organisation neuro-sensorielle, pour mieux la caractériser sous son aspect interne. L'organisation neuro-sensorielle est une des zones de l'entité humaine.

La seconde composante de cette entité humaine, c'est tout ce qui se déploie dans une activité rythmique. Vous ne pourrez pas dire de l'organisation neuro-sensoriel qu'elle se manifeste par une activité rythmique, sinon, dans la perception visuelle par exemple, vous devriez percevoir une chose à un moment déterminé, puis une autre, puis une troisième, puis une quatrième, et ensuite revenir à la première et ainsi de suite. Il faudrait que votre perception visuelle se déroule suivant un rythme interne. Mais ce n'est pas le cas. Par contre, si vous considérez l'élément essentiel, le rythme circulatoire, le rythme de la digestion, etc… Là tout est rythme.

Le rythme avec ses organes est la seconde composante qui se forme dans l'entité humaine, qui à son tour se répand dans tout l'être, mais a sa manifestation extérieure principale dans les organes de la poitrine. L'homme tout entier à son tour est cœur, est poumon ; mais les poumons et le cœur se trouvent en quelque sorte concentrés dans les organes auxquels on donne ce nom. Et c'est aussi l'homme entier qui respire. Vous respirez en chaque point de voire organisme. On parle de la respiration de la peau. La respiration n'est concentrée dans l'activité des poumons que sous sa forme principale.

La troisième composante, c'est l'organisme des membres. Ces membres se terminent dans la zone de la poitrine. Au stade embryonnaire, ils apparaissent sous forme d'organes annexes. Mais ce sont eux qui ont avec le système des échanges les rapports les plus étroits. C'est parce qu'ils se mettent en mouvement, parce qu'ils sont éminemment les agents du travail que le système des échanges reçoit d'eux sa meilleure stimulation. Nous avons ainsi caractérisé les trois composantes qui nous apparaissent quand nous regardons la forme humaine.

Or, ces trois composantes sont intimement liées à la vie de l'âme qui se répartit en pensée, sentiment et vouloir. La pensée trouve l'organisation physique qui lui correspond surtout dans la tête. Mais elle la trouve aussi dans l'être humain tout entier, parce que la tête est, dans le sens que je vous ai dit, présente dans l'homme tout entier.

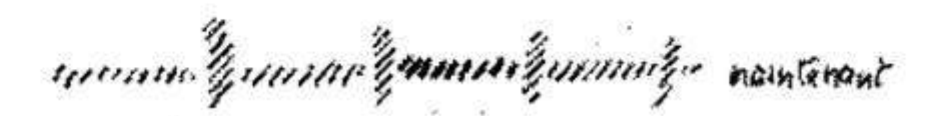
Le sentiment est lié à l'organisation rythmique. C'est un préjugé et même une superstition de notre science moderne de croire que le système nerveux a directement à faire avec le sentiment. Il n'a rien à faire directement avec. Les organes du sentiment sont les rythmes respiratoire et circulatoire, et les nerfs ne font que servir d'intermédiaire pour que nous puissions nous représenter que nous éprouvons des sentiments. L'organisation qui leur correspond se situe dans l'organisme rythmique, mais nous ignorerions que nous avons des sentiments si les nerfs ne nous en procuraient pas la représentation. Et c'est à cause de cela que l'intellectualisme moderne a donné naissance à cette superstition selon laquelle les nerfs seraient aussi les organes du sentiment, ce qui n'est pas le cas.

Lorsque nous observons consciemment les sentiments qui montent de notre organisme rythmique et les comparons à nos pensées, lesquelles sont liées à notre organisation-tête, à notre système neuro-sensoriel, nous percevons – si toutefois nous sommes capables d'observer – la même différence exactement qu'entre les pensées que nous avons dans la vie de veille, et le rêve. Dans la conscience, les sentiments n'ont pas d'intensité plus forte que les rêves. Ils ont seulement une autre forme. Ils affleurent seulement d'une autre manière. Lorsque vous rêvez en images, votre conscience vit dans ces images. Et ces images signifient, sous cette forme qui est la leur, exactement ce que signifient les sentiments sous une autre forme.

Si bien que nous pouvons dire : la conscience la plus claire, la plus lumineuse, nous l'avons dans nos représentations, dans nos pensées. Celle du sentiment est une sorte de conscience de rêve. Nous croyons seulement qu'elle est plus lucide. Mais nous n'avons pas de nos sentiments une conscience plus claire que nos rêves. Lorsqu'au moment du réveil nous nous souvenons de nos rêves et en formons des représentations conscientes, ce n'est pas le rêve que nous saisissons au vol. Le rêve est beaucoup plus riche que la représentation que nous en avons. Et de même le monde des sentiments est en soi infiniment plus riche que les représentations que nous pouvons nous en faire, que nous pouvons en évoquer.

Quant à la volonté, elle est entièrement plongée dans le sommeil. Cette volonté, ce vouloir, est lié à l'organisme des échanges et des membres, à l'organisation du mouvement. De ce vouloir, nous ne connaissons que la pensée. Je me forme une représentation : Je vais prendre cette montre. Efforcez-vous une fois de vous avouer que vous formez une représentation : « je vais prendre cette montre », et ensuite prenez-la : Ce qui se passe quand votre représentation descend dans vos muscles et finalement aboutit à une nouvelle représentation : le geste de prendre la montre, qui prolonge la première, – ce qui se passe entre la représentation de l'intention et celle de la réalisation, ce qui se passe là dans votre organisme, reste aussi inconscient que l'est la vie du sommeil profond, du sommeil sans rêves.

Au moins rêvons-nous de nos sentiments. De nos impulsions volontaires, nous n'avons rien de plus que notre sommeil. Vous pouvez dire : mais je ne recueille rien du tout dans mon sommeil. – Je ne parle pas en ce moment du point de vue physique. C'est naturellement d'emblée déjà un non-sens que de dire : je ne recueille rien du sommeil ; car en votre âme, vous recevez beaucoup. Si vous ne dormiez jamais, vous n'auriez pas de conscience du Moi.



Représentez-vous seulement ce qui suit. Si vous vous rappelez les expériences que vous avez faites, vous remontez dans le passé en partant de maintenant. Et vous pensez en effet que vous remontez dans le passé. Mais il n'en est pas ainsi. Vous ne remontez que jusqu'au moment où vous vous êtes éveillé la dernière fois (voir dessin). Puis vous avez dormi – et ce qui a eu lieu dans cet intervalle s'efface – et

ensuite le souvenir reprend vraiment du dernier endormissement jusqu'à l'avant-dernier réveil. Et ainsi de suite en remontant. Et quand vous portez le regard en arrière, il faut toujours intercaler les moments d'inconscience, qui représentent la durée du tiers de notre vie. De cela nous ne tenons pas compte.

C'est exactement comme si vous aviez une surface blanche et au milieu un trou noir. Vous voyez bien le trou noir, bien qu'il n'y ait là aucune force. De même, en vous remémorant le passé, vous voyez le noir, les nuits pendant lesquelles vous avez dormi, bien que ces moments ne contiennent aucune réminiscence. Votre conscience s'y heurte toujours. C'est ce qui fait que vous dites « Moi » en parlant de vous-même.

S'il y avait réellement continuité et que vous ne vous heurtiez nulle part, vous n'auriez aucune conscience d'être un Moi. On peut donc dire qu'on doit quelque chose au sommeil. Et de même que l'on doit quelque chose au sommeil dans la vie terrestre ordinaire, on doit aussi quelque chose au sommeil qui règne dans le domaine de notre vouloir.

Ce qui se passe en réalité dans l'acte volontaire, on le vit endormi. Mais c'est justement là que se tient le véritable Moi. Tout comme on obtient la conscience du Moi au moyen du trou noir (voir dessin), c'est dans le sommeil où nous sommes plongés dans l'acte volontaire qu'est le Moi, a savoir le Moi qui chemine de vie terrestre en vie terrestre. Et voyez-vous, c'est là que règne le karma. Le karma règne dans le vouloir, et aussi toutes les impulsions qui ont leur origine dans la vie terrestre précédente. Seulement, chez l'homme éveillé, elles sont plongées dans le sommeil.

Si donc nous nous représentons l'être humain tel qu'il nous apparaît dans la vie terrestre, nous constatons qu'il est constitué de trois composantes : l'organisation de la tête, l'organisation rythmique, l'organisation du mouvement. Cette répartition est schématique ; chacune des composantes s'étend à l'être humain tout entier. A l'organisation de la tête est liée la représentation, à l'organisation rythmique est lié le sentiment, à l'organisation du mouvement est lié le vouloir. L'état de veille est celui de nos représentations, l'état de rêve celui de nos sentiments. L'état de sommeil celui du vouloir, des impulsions volontaires, même pendant la veille.

Il nous faut maintenant distinguer deux choses dans la tête, ou plus précisément dans la représentation. Il nous faut encore faire une distinction plus subtile, aimerais-je dire, en ce qui concerne la tête. Cette différenciation subtile nous conduit à distinguer entre la représentation instantanée, que suscite le monde qui nous entoure, et le souvenir que nous en avons.

Vous allez à travers le monde. Vous vous formez continuellement des représentations en fonction des impressions que vous recevez. Mais il vous reste la possibilité d'aller plus tard puiser ces impressions dans votre mémoire. Intérieurement, les représentations actuelles que vous vous faites du monde ne se distinguent pas de celles qui surgissent lorsque vous vous souvenez. La première fois, les représentations viennent de l'extérieur, la seconde fois de l'intérieur. Mais c'est une conception tout à fait naïve qui donne à penser que la mémoire fonctionne de la façon suivante : Je me trouve en présence d'un fait ou d'un objet, je m'en forme une représentation, qui descend en moi par une voie quelconque dans une sorte de coffret, et quand je me souviens, je vais l'y chercher. Il existe des philosophies entières qui décrivent comment les représentations qui descendent au-dessous du niveau de la conscience y sont ensuite repêchées lorsqu'on se souvient. Ce sont des façons de voir naïves.

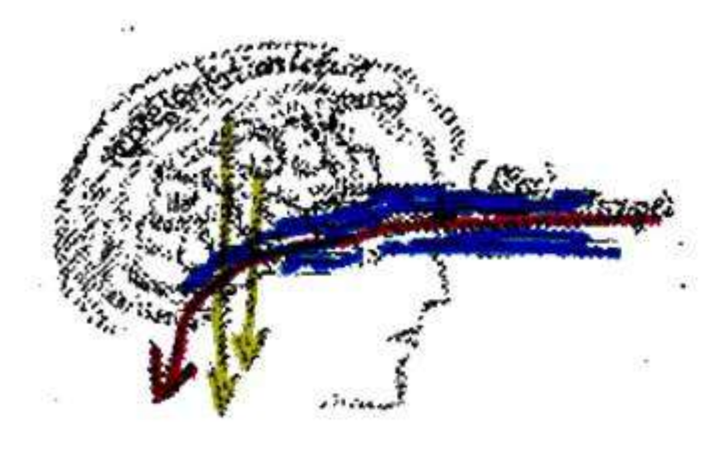
Bien entendu, il n'y a nulle part de coffret dans lequel reposent les représentations dont nous nous souvenons. Pas plus qu'il n'y a en nous un endroit où elles iraient se promener pour remonter ensuite dans notre tête quand nous nous souvenons. Rien de tout cela n'existe, et d'ailleurs ce n'est pas une explication. Voilà plutôt ce qu'il en est :

Pensez que, lorsque vous voulez exercer votre mémoire, vous travaillez souvent non seulement avec votre faculté de représentation, mais en vous aidant de tout autre chose. J'ai souvent observé des gens qui apprenaient par cœur. Ils se représentaient aussi peu de choses que possible. Ils exécutaient sans cesse des mouvements véhéments accompagnant leurs paroles – des mouvements des bras. Beaucoup de personnes apprennent ainsi par cœur et ce faisant, elles réfléchissent le moins possible. Et pour se stimuler encore, elles s'aident en se frappant le front de leurs poings. Cela existe aussi. Les représentations que nous nous faisons du monde se volatilisent comme des rêves.

Par contre, ce qui remonte de la mémoire, ce ne sont pas des représentations qui seraient descendues, c'est autre chose. Pour vous donner une idée, il faudrait que je m'y prenne ainsi (voir dessin). Ceci n'est naturellement qu'une représentation symbolique. Représentez-vous un homme qui regarde quelque chose. Je ne décrirai pas le processus d'une façon plus précise ; cela pourrait se faire, mais ce n'est pas nécessaire pour le moment. L'homme voit donc quelque chose. Cela passe par son œil gauche et parvient par le nerf optique dans les organes où celui-ci aboutit.

Nous avons dans le cerveau deux parties nettement différentes : le cerveau plus extérieur, la substance grise, et en dessous la substance blanche. Celle-ci se prolonge dans les organes des sens ; la matière grise est beaucoup plus volumineuse que la matière blanche. Blanche et grise, elles ne le sont d'ailleurs qu'approximativement. Déjà du point de vue anatomique, la chose est en gros ceci : les objets font sur nous une impression qui passe à travers l'œil et produit certains phénomènes dans la matière blanche.

Par contre, nos représentations ont pour organe la matière grise (voir dessin) dont la constitution cellulaire est tout autre. Les représentations y scintillent, puis disparaissent comme des songes. Elles scintillent parce qu'en dessous se déroulent les impressions.



Si vous étiez obligés, pour vous en souvenir, d'aller chercher les représentations dans les profondeurs où elles auraient glissé, vous ne vous souviendriez de rien du tout, vous n'auriez aucune mémoire. Voici ce qui se passe : En ce moment, dirons-nous, je vois quelque chose. Impression que me fait ce quelque chose pénètre en moi par l'intermédiaire de la matière blanche de mon cerveau. La matière grise agit de son côté, en rêvant les impressions, en s'en formant une image. Ces images s'effacent. Ce qui en reste, nous ne nous le représentons pas du tout en cet instant, mais cela descend dans les profondeurs de notre organisation. Et lorsque nous nous rappelons, nous regardons dans ces profondeurs : là l'impression persiste.

Lorsque donc vous avez vu du bleu, l'impression de ce bleu descend en vous (voir le dessin) ; ici (en haut), vous vous formez la représentation de ce bleu. Elle s'efface. Après trois jours, vous observez dans votre cerveau l'impression qui a subsisté. Et en regardant en vous-même, vous vous représenterez maintenant le bleu. La première fois où vous l'avez vu, vous avez été stimulé de l'extérieur, par l'objet. La deuxième fois, quand vous vous en souvenez, vous êtes stimulé de l'intérieur, parce que la qualité bleue s'est imprimée en vous. Le processus est le même dans les deux cas. Il s'agit toujours d'une perception, le souvenir aussi est une perception. Si bien qu'en réalité, notre conscience diurne se situe dans la faculté de représentation ; mais en-dessous se déroulent certains processus qui n'affleurent en nous que par la représentation, à savoir la représentation-souvenir.

Au-dessous de cette représentation se trouve la perception proprement dite, et en dessous de celle-ci seulement le sentiment. Si bien que dans l'organisation-tête, dans l'organisation de la pensée, nous pouvons faire une distinction plus subtile entre la représentation et la perception. Ce que nous avons perçu, nous pouvons nous le rappeler. Mais la chose reste en fait bien inconsciente. Elle ne resurgit à la conscience que dans le souvenir. Mais ce qui se passe en vérité en l'homme, il ne le ressent plus en fait. Lorsqu'il perçoit, il ressent la représentation. L'effet de cette représentation pénètre en lui, et à partir de cet effet il peut réveiller le souvenir. Mais là commence déjà l'inconscience.

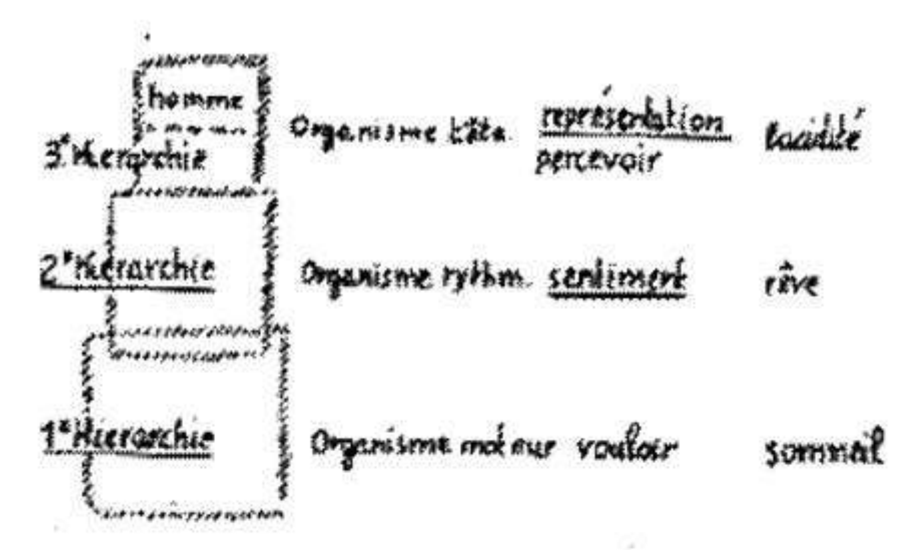
Vous voyez : C'est quand, dans la conscience de jour, dans la conscience de veille, nous nous représentons quelque chose, que nous sommes vraiment nous-mêmes, que nous nous appartenons en tant qu'homme. Là où notre conscience n'atteint pas – elle n'atteint même pas jusqu'aux causes du souvenir – nous ne nous appartenons plus, nous sommes partie intégrante du monde. C'est exactement comme dans la vie physique : vous aspirez l'air ; cet air que vous avez en vous maintenant, se trouvait dehors peu de temps auparavant, c'était l'air du monde. Maintenant c'est votre air. Peu après, vous le rendez au monde : vous êtes uni au monde. L'air est tantôt dehors, tantôt en vous tantôt dehors, tantôt en vous. Vous ne seriez pas un être humain si vous n'étiez pas lié au monde de façon à n'avoir pas seulement ce qui est à l'intérieur de votre peau, si vous n'aviez pas aussi ce qui vous unit à l'atmosphère tout entière.

De même que vous êtes lié au monde pour ce qui est du physique, vous êtes, pour ce qui est de l'esprit – à l'instant où vous descendez dans la zone la plus proche de l'inconscient, dans cette région d'où remontent les souvenirs – vous êtes lié à ce qu'on nomme la troisième Hiérarchie : Angeloï, Archangeloï, Archaï. De même que par la respiration vous êtes relié à l'air, par l'organisation de votre tête – l'organisation inférieure, celle qui n'est recouverte que par les lobes cervicaux extérieurs, elle appartient uniquement à la terre vous êtes relié avec la troisième Hiérarchie, avec les Angeloï, les Archangeloï, les Archaï.

Descendons maintenant vers la région qui est, dans la perspective de l'âme, celle du sentiment, et dans celle du corps celle de l'organisation rythmique, et dont ne montent que les rêves du sentiment ; là, nous ne nous appartenons vraiment plus en tant qu'homme. Nous sommes liés à la seconde Hiérarchie, à des entités spirituelles qui ne s'incarnent dans aucun corps terrestre, mais demeurent dans le monde de l'esprit, et qui envoient inlassablement leurs impulsions, les forces qui émanent d'elles, dans l'organisation rythmique de l'homme. Ces entités – Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes – nous les portons dans notre poitrine.

De même qu'en réalité nous ne portons notre Moi que dans les lobes extérieurs de notre cerveau, nous portons aussi les Anges, les Archanges, les Archées immédiatement au-dessous dans notre organisation tête. C'est là le théâtre de leur action efficace sur terre, là que se trouvent les points d'application de leur activité.

Dans notre poitrine, nous portons la seconde Hiérarchie : les Exousiaï etc… C'est dans notre poitrine que se trouvent les points d'application de leur activité. Dans la sphère de notre motricité, dans notre organisme moteur, sont actives les entités de la première Hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes.



Dans nos membres circulent les substances alimentaires transformées que nous mangeons ; elles y passent par un processus vivant de combustion. Car quand nous faisons un pas, un phénomène vivant de combustion se produit en nous. Ce qui existe en dehors de nous est aussi en nous. Nous sommes en relation avec. Par notre organisme moteur, notre métabolisme, nous sommes en tant qu'être physique en relation avec ce qu'il y a de plus haut. Nous sommes en relation avec la première Hiérarchie, avec les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, par tout ce qui nous imprègne d'esprit.

Une grande question se pose alors – qui semble banale quand je la formule en mots terrestres, mais il faut bien que je le fasse – la question : De quoi s'occupent ces entités des trois Hiérarchies, lorsqu'elles sont parmi nous ?

La troisième Hiérarchie : Anges, Archanges etc… s'occupe de ce qui a son organisation physique dans la tête, elle s'occupe de notre pensée. Si elle ne le faisait pas, si elle ne s'occupait pas de ce qui se passe dans notre tête, nous n'aurions aucun souvenir durant notre vie sur terre. Les entités de cette Hiérarchie maintiennent en nous les impulsions que nous recevons avec les perceptions ; elles sont à la base de l'activité qui se révèle par notre souvenir, par notre mémoire. Elles nous dirigent au cours de la vie terrestre dans le premier domaine qui est celui de l'inconscient, du subconscient.

Les entités de la deuxième Hiérarchie, Exousiaï etc…, nous les rencontrons quand nous avons franchi la porte de la mort, pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance. C'est là que nous rencontrons les âmes des défunts qui ont vécu avec nous sur la terre, c'est là surtout que nous rencontrons les entités de la deuxième Hiérarchie ; certes, celles aussi de la troisième Hiérarchie – mais la deuxième est plus importante. Dans le temps qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance, nous travaillons avec elles à tout ce que nous avons ressenti pendant la vie sur terre, ce que nous avons par là introduit dans notre organisation. En union avec les êtres de cette deuxième Hiérarchie, nous travaillons à notre prochaine vie terrestre.

Quand nous sommes ici sur la terre, nous avons le sentiment que les entités spirituelles du monde divin sont au-dessus de nous. De l'autre côté, dans la sphère entre la mort et une nouvelle naissance, nous avons le sentiment inverse. Les Anges, les Archanges, etc… qui nous dirigent à travers l'existence terrestre comme il a été indiqué, vivent en quelque sorte au même niveau que nous après la mort ; et les entités de la deuxième Hiérarchie sont immédiatement au-dessous. Avec elles, nous travaillons à la formation, à la constitution de notre Karma interne, ce karma de la santé et de la maladie dont je vous ai parlé hier ; nous y travaillons avec les entités de la seconde Hiérarchie.

Et si nous portons le regard encore plus profondément sur le temps entre la mort et une nouvelle naissance, si nous regardons en quelque sorte à travers les entités de la deuxième Hiérarchie, nous découvrons au-dessous celles de la première Hiérarchie : Séraphins, Chérubins et Trônes. Tant qu'on vit sur terre, on cherche les dieux supérieurs en haut. La divinité suprême qui nous soit tout d'abord accessible, nous la cherchons entre la mort et une nouvelle naissance tout en bas. Et tandis que pendant ce temps, on élabore avec les entités de la deuxième Hiérarchie le karma interne dont le reflet nous apparaît dans les états de santé et de maladie de la prochaine vie terrestre, pendant qu'on est absorbé dans cette tâche, pendant qu'avec soi-même et avec d'autres humains on prépare les corps qui naîtront

dans la prochaine vie terrestre, les entités de la première Hiérarchie s'activent en bas d'une singulière façon.

C'est cela qu'on voit. Elles sont soumises à une nécessité en ce qui concerne une partie de leur activité. Elles doivent reproduire – car elles sont les puissances créatrices de ce qui est terrestre – ce que l'homme a accompli dans sa vie terrestre, mais le reproduire d'une façon bien déterminée. Pensez à ceci : pendant sa vie sur terre, l'homme accomplit certains actes dans sa volonté – qui dépend de la première Hiérarchie. Ces actes sont bons ou mauvais, sages ou déraisonnables. Les entités de la première Hiérarchie : Séraphins. Chérubins, Trônes, doivent en former dans leur propre sphère les contre-images.

Voyez-vous, mes chers amis, nous vivons ensemble. Quoi que nous fassions ensemble, que ce soit bon ou mauvais, les entités de la première Hiérarchie doivent en modeler les contre-images. Tout est jugé, mais tout est modelé aussi sous la direction de la première Hiérarchie. Et tandis qu'on travaille à son propre karma interne avec la deuxième Hiérarchie et les âmes des défunts, on voit, entre la mort et une nouvelle naissance, ce qu'ont vécu les Séraphins, les Chérubins et les Trônes à la vue de nos actions terrestres.

Oui, mes chers amis, ici-bas sur terre, le ciel bleu s'arrondit au-dessus de nous avec ses nuages, sa lumière, et la nuit, avec ses étoiles. Entre la mort et une nouvelle naissance, les actions des Séraphins, des Chérubins et des Trônes forment comme une voûte au-dessus de nous. Et nous les contemplons comme ici-bas nous élevons le regard vers les nuages, vers le ciel bleu, vers le firmament constellé. Nous voyons au-dessous de nous un ciel qui est fait de l'activité des Séraphins, des Chérubins, des Trônes. Mais quelle est cette activité ? Entre la mort et une nouvelle naissance, nous voyons l'activité des Séraphins, des Chérubins et des Trônes qui apparaît comme la juste compensation des actes vécus sur terre par nous-mêmes et par d'autres humains.

Les dieux doivent exercer cette activité compensatrice, et nous la contemplons sous la forme d'un ciel qui se trouve maintenant au-dessous de nous. Dans les actes des dieux, nous contemplons les conséquences de nos actions terrestres, nous voyons si elles ont été bonnes ou mauvaises, sages ou déraisonnables. Entre la mort et une nouvelle naissance nous portons le regard en-dessous de nous vers le reflet de nos actions comme ici, durant la vie terrestre, nous regardons le ciel qui s'arrondit au-dessus de nous. Notre karma interne, nous l'intégrons à notre organisme. Nous l'apportons sur terre sous forme de nos facultés, de nos talents, de notre génie, de notre folie. Ce qu'en-bas les dieux forment, ce qu'ils doivent vivre comme la conséquence de notre vie terrestre, cela nous apparaît dans la vie suivante dans les faits de la destinée qui nous atteignent de l'extérieur. Nous pouvons dire : Ce qu'en fait nous vivons en dormant nous porte dans la vie terrestre vers notre destin. Mais en cela vit ce que les dieux de la première Hiérarchie ont dû vivre comme étant les conséquences de nos actes, entre la mort et une nouvelle naissance.

On a toujours besoin de formuler ces choses en images. Nous sommes quelque part dans le monde physique. Le ciel est couvert, nous le voyons. La pluie se met aussitôt à ruisseler. Ce qui planait encore au-dessus de nous, nous le voyons immédiatement après sur les champs mouillés, sur les arbres ruisselants. Si avec le regard de l'initié on remonte à partir de la vie humaine jusqu'au temps que l'on a vécu avant de descendre sur la terre, au temps vécu entre la mort précédente et la naissance, on y discerne tout d'abord la formation des actions divines, la conséquence des actes que nous avons accomplis dans la précédente vie terrestre ; on voit tout cela ruisseler en esprit et devenir notre destinée.

Si je rencontre un être qui a pour moi de l'importance dans la vie, qui est un élément déterminant de ma destinée : Ce qui se passe du fait de cette rencontre avec l'autre, les dieux l'ont vécu auparavant comme la conséquence de ce que cet être et moi avons fait ensemble dans une vie terrestre précédente. Si pendant cette existence terrestre je suis envoyé dans une région qui a pour moi de l'importance, si j'exerce une profession qui est importante pour moi, tous ces éléments extérieurs de la destinée sont le reflet de ce que des dieux ont vécu, des dieux de la première Hiérarchie, comme la conséquence de ma vie terrestre antérieure dans le temps où je me trouvais entre la mort et une nouvelle naissance.

Oui, voyez-vous, lorsqu'on pense en abstractions, on dit : Il y a eu des vies antérieures, les actions qui y furent commises ont des suites ; les causes sont situées dans le passé, nous avons maintenant les effets. On ne peut pas se représenter grand-chose là-dessous ; on n'a guère plus que des mots lorsqu'on dit cela. Mais derrière cette loi du karma que l'on décrit, il y a des actions divines, des expériences vécues par les dieux. Et derrière elles, tout le reste.

Lorsque nous autres humains abordons notre destinée par les seuls sentiments, nous élevons le regard – suivant notre confession religieuse – vers des dieux ou vers une providence, et nous sentons que le cours de notre vie terrestre en dépend. Mais les dieux, ceux-là précisément en qui nous reconnaissons les entités de la première Hiérarchie : les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, ont en quelque sorte une religion inversée. Ils ressentent leur nécessité chez les humains sur terre, les humains dont ils sont certes les Créateurs. Les déviations où s'engagent ces hommes, les progrès qu'ils font, doivent être compensés par les dieux. Et le destin que les dieux nous préparent pour la prochaine existence, ils l'ont d'abord vécu avant nous.

Il faut découvrir à nouveau des choses grâce à l'anthroposophie. Elles étaient révélées aux humains par la clairvoyance instinctive d'autrefois dans une conscience encore peu développée. L'ancienne sagesse avait en elle de ces connaissances. Puis il n'en subsista plus qu'un sentiment obscur. Et dans bien des manifestations de la vie spirituelle de l'humanité, on rencontre encore ce sentiment obscur. Rappelez-vous la strophe d'Angelus Silesius, dont je parle dans mes écrits, cette strophe qui pour une foi bornée peut paraître une insolence :

« Je sais que sans moi
Dieu ne peut pas vivre un instant,
Périrais-je qu'il devrait
par nécessité rendre l'esprit. »

Angelus Silesius s'est converti au catholicisme et c'est en catholique qu'il a écrit ces lignes. Il savait encore que les dieux dépendent du monde, comme le monde dépend des dieux, que cette dépendance est réciproque, et que les dieux doivent régler leur existence sur celle des hommes. Mais la vie divine est créatrice, elle se manifeste dans le destin des humains. C'est par un sentiment obscur, sans savoir au juste ce qu'il en est, qu'Angelus Silesius a dit :

« Je sais que sans moi
Dieu ne peut pas vivre un instant,
Périrais-je qu'il devrait
par nécessité rendre l'esprit. »

Le monde et la divinité dépendent l'un de l'autre et agissent l'un sur l'autre. Aujourd'hui, nous avons vu ce jeu d'influences réciproques par l'exemple de la destinée humaine. Il me fallait insérer cette étude dans les considérations sur le karma.

DÉTERMINATION KARMIQUE DE DESTINÉES PARTICULIÈRES

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 8 mars 1924

Après avoir, la dernière fois, décrit plutôt comment se forment les forces karmiques, je voudrais aujourd'hui poser en quelque sorte la base d'une compréhension du karma en vous parlant de quelques destins individuels et de ce qu'on pourrait appeler leur détermination, leur prédestination karmique. Ces destins, bien entendu, ne peuvent servir que d'exemples ; mais on peut ainsi, en prenant pour point de départ des exemples concrets, ouvrir des perspectives sur la façon dont le karma agit sur les humains en général. Naturellement, il agit d'autant de façons qu'il y a d'hommes sur la terre. La constitution du karma est tout à fait individuelle.

Lorsqu'on entre dans le détail, on ne peut par conséquent que donner des exemples.

Je voudrais donc vous exposer aujourd'hui certains cas que j'ai étudiés et dont l'évolution karmique s'est éclairée pour moi. L'entreprise est certes risquée, bien qu'il s'agisse de relations karmiques qui ne nous touchent pas de près ; d'ordinaire, lorsqu'on parle de karma, on en reste aux généralités : ceci ou cela a eu telle ou telle cause, ou bien tel coup du sort est à ramener à quelque chose qui fait qu'on l'a mérité. etc... Mais les choses ne sont pas si simples. Et on tend justement à les banaliser beaucoup trop, précisément quand il est question de karma.

Nous allons donc nous engager aujourd'hui dans l'entreprise, que j'aimerais dire risquée, qui consiste à étudier des exemples déterminés, encore que lointains, de karma, pour autant que la chose soit possible d'après les recherches qu'il m'incombait de faire. Encore une fois, il ne s'agit là que d'exemples.

Je voudrais tout d'abord vous parler d'un célèbre philosophe, spécialiste de questions d'esthétique, que j'ai souvent nommé dans mes conférences : Friedrich Theodor Vischer. Je voudrais dégager certaines particularités de sa vie qui peuvent servir de base à l'étude de son karma.

F. T. Vischer a grandi et s'est formé à l'époque où florissait en Allemagne la philosophie dite idéaliste : l'hégélianisme. Il fit ses études au moment où toutes les têtes étaient farcies des conceptions de Hegel, et il les adopta. Il était réceptif à l'égard de ce commerce élevé avec les idées ; pour lui, il était évident que la pensée est, comme l'affirme Hegel, l'essence divine du monde, et que par conséquent, c'est dans cette essence, dans cette substance que nous vivons quand nous pensons. Hegel était en effet absolument convaincu que toute l'évolution de la terre dépend de la vie dans la pensée, le reste venant s'y rattacher. Les plans de l'univers se constituent du fait que les penseurs pensent. cet univers. Certes, il y a beaucoup de vrai. Mais chez Hegel tout cela est très abstrait.

Vischer s'est pourtant familiarisé avec cette philosophie de Hegel. En même temps, sa personnalité, née au sein d'un peuple, portait très distinctement l'empreinte particulière de ce peuple souabe : l'opiniâtreté, la manie d'avoir toujours raison et aussi le sens de l'indépendance : il avait aussi la langue bien pendue des Souabes. Et tout en étant doté de ce caractère souabe, il avait des qualités personnelles non moins marquées. Pour ce qui est de son apparence : de beaux yeux bleus, une grande barbe un peu hirsute d'un brun roux, et qu'il portait avec un certain enthousiasme esthétique.

Si je parle de son « enthousiasme esthétique », c'est parce que dans ses œuvres, il revient assez souvent sur l'incorrection des hommes qui ne se laissent pas pousser la barbe. Il les traite de « visages imberbes de singe ». Il manquait donc de réserve et tout cela allait de pair avec la langue bien pendue des Souabes. De taille moyenne, il n'était pas gros, mais plutôt frêle ; mais il allait par les rues en avançant toujours les bras écartés comme s'il voulait jouer des coudes pour se frayer la voie. Ce qui était d'ailleurs son comportement en tant qu'individualité spirituelle aussi. Et voilà pour l'extérieur.

Très jaloux de son indépendance personnelle, il ne se gênait pas pour dire ce qui lui plaisait. C'est ainsi qu'un jour, le hasard voulut qu'après avoir été calomnié par des amis – c'est en effet très souvent par des amis qu'on est calomnié –, auprès du gouvernement de Stuttgart, il en reçut une sévère réprimander le jour même où son fils Robert venait au monde, ce Robert qui s'est fait plus tard un nom par son activité d'esthéticien – il annonça alors la nouvelle dans l'auditorium en disant : Messieurs, je suis aujourd'hui mal fiché, et j'ai aussi un petit Vischer !

Il avait cette particularité de parler des choses sans ambages. Il existe de lui un délicieux article intitulé : « Des pieds qui se tiennent mal dans les trains ». Il avait observé avec un grand déplaisir que parfois, les voyageurs assis sur une banquette dans un compartiment posent leurs pieds sur la banquette d'en face, et il ne pouvait pas souffrir cela. Il existe donc de lui un charmant article sur les pieds qui se tiennent mal dans les trains. Je préfère ne pas parler aujourd'hui de tout ce qu'il a écrit dans son livre sur la mode et le cynisme au sujet du manque de tenue et de retenue dans les bals et autres lieux de rencontre... C'était certes une forte personnalité. Un de mes amis lui rendit un jour visite et frappa à sa porte. J'ignore si la chose est habituelle en Souabe – mais il ne dit pas comme on fait en pareil cas : « Entrez » ! il dit d'une voix de tonnerre : « T'suite » c'est-à-dire qu'il serait prêt dans un instant.

Relativement jeune encore, il entreprit une lourde tâche, celle d'écrire un ouvrage sur l'esthétique au sens de la philosophie hégélienne. Et les cinq volumes qu'il y a consacrés constituent vraiment une œuvre singulière. Elle est rigoureusement divisée en paragraphes à la manière de Hegel ; on y trouve les définitions usuelles. Si je vous lisais un passage, vous vous mettriez à bâiller, car ce n'est pas écrit dans un style hégélien populaire, et on y trouve des définitions de ce genre : Le beau est la manifestation de l'idée sous la forme sensible ; dans le sublime, l'idée prédomine sur la forme sensible ; dans le comique, c'est la forme sensible qui prédomine, etc... Voilà qui est encore assez intéressant, mais les choses vont encore plus loin. Car outre ces définitions, il y a des « déclarations » imprimées en petits caractères.

La plupart des gens ne lisent dans cette « Esthétique » de Vischer que ce qui est imprimé en petits caractères, et laissent le reste de côté. Et ces passages en petits caractères contiennent effectivement ce qui a été produit de plus intelligent sur les différents domaines esthétiques. Il n'y a là ni pédanterie, ni hégélianisme, mais le véritable Vischer-le-Souabe avec toute sa conscience et son esprit, et aussi avec sa sensibilité délicate pour tout ce qui est beau, grand et noble. Ce qui se passe dans la nature est en même temps décrit d'une plume incomparable, dans un style libre qui est vraiment exemplaire. Il a, au cours de nombreuses années, achevé cet ouvrage avec une véritable persévérance d'airain.

Lorsqu'il parut – c'était l'époque où l'hégélianisme était encore en faveur – il fut très apprécié, mais il trouva aussi beaucoup d'adversaires. Beaucoup plus tard cependant apparut un grand adversaire, qui l'anéantit par ses critiques, sans y laisser « un seul cheveu », qui l'a critiqué certes avec beaucoup d'esprit et de façon exemplaire : cet adversaire, c'était Friedrich Theodor Vischer lui-même dans ses dernières années. Et je dirai que cette autocritique a elle aussi quelque chose de charmant.

Dans ses « Kritische Gänge » ou plus tard dans la belle collection « Altes und Neues », Friedrich Theodor Vischer a publié beaucoup de choses sur l'esthétique, ou en qualité de philosophe ou d'homme de lettres. Lorsqu'il était encore étudiant, il a écrit des œuvres lyriques et aussi ironiques. Avec la grande admiration que j'ai toujours eue pour lui, je n'ai jamais pu considérer ces productions que comme du pur pompiérisme, pas même comme un travail d'étudiant ! Et tout cela réapparut lorsqu'ayant atteint 70 ans et plus, il écrivit un recueil de poèmes signés du pseudonyme « Schartenmayer » – une production pompier !

C'est en bourgeois pompier qu'il s'est comporté vis-à-vis du « Faust » de Gœthe. Dans la première partie de l'œuvre, il acceptait encore certaines choses. Mais il était en tout cas d'avis que la deuxième partie était l'ouvrage, fait de pièces rapportées, d'un vieillard, car la deuxième partie du « Faust », elle aurait dû être tout autrement ! Et non seulement il a écrit son « Faust », troisième partie de la tragédie, dans laquelle il ironise sur la seconde partie du « Faust » de Gœthe, mais il a aussi effectivement rédigé un plan indiquant comment aurait dû être le « Faust » de Gœthe. C'est à peu près aussi terre-à-terre que ce que le grand savant Du Bois Reymond a dit dans son discours : « Gœthe sans fin » : le « Faust » est en fait manqué ; il serait bon si Faust, au lieu de se livrer à toutes ces fantaisies telles que les conjurations d'esprits, et en particulier de l'Esprit de la terre, avait tout honnêtement inventé la machine à électriser et la pompe à air, et fait de Marguerite une honnête femme. Tout ce que Friedrich Theodor Vischer a produit au sujet du « Faust » de Gœthe est de la même veine.

Voyez-vous, ce qu'il y a de significatif dans cet homme, ce sont ces traits particuliers, qui déterminent à peu près sa vie. On pourrait certes aussi rapporter des faits isolés, mais je ne veux pas le faire. J'ai voulu évoquer devant vous sa personnalité, et c'est sur cette base que j'entreprendrai une étude karmique. Aujourd'hui, je n'ai voulu vous en apporter que les éléments.

Une deuxième personnalité dont je voudrais étudier le karma je vous le disais, c'est une entreprise risquée que de donner de tels exemples particuliers, mais il faut qu'ils soient donnés, et je voudrais pour cela réunir quelques éléments de base – une deuxième personnalité, c'est Franz Schubert, le compositeur de lieder, le compositeur, disons simplement.

Je vais également dégager les traits dont j'aurai besoin pour la description du karma. En fait, Franz Schubert fut pauvre à peu près toute sa vie. Quelque temps après sa mort, il y avait à Vienne vraiment beaucoup non seulement de « bonnes relations », mais « d'amis » de Franz Schubert. Une foule de gens voulaient lui avoir prêté de l'argent, parlaient de lui en l'appelant le « Schubert-Franzl », etc... Oui, mais de son vivant, il n'en avait pas été ainsi !

Il avait cependant un véritable ami, un Baron de Spaun, qui était une personnalité extraordinairement noble. Dès sa prime jeunesse, et de la façon la plus délicate, il prit soin de Schubert. Ils étaient condisciples, à cette époque il prenait déjà soin de lui, et la chose continua. Et ce qui me paraît particulièrement important dans la perspective du karma – nous verrons cela en l'étudiant – Spaun exerçait une profession qui lui était en fait complètement étrangère. C'était un homme fin et cultivé, qui aimait tous les arts, qui fut étroitement lié d'amitié non seulement avec Schubert, mais aussi avec Moritz von Schwind, un homme sensible à tout ce qui touche à l'art et qui en recevait une forte impression.

Il se passe bien des choses en Autriche, – Grillparzer était fonctionnaire aux Finances – et Spaun aussi, justement bien qu'il n'eût aucune disposition pour cela, fut sa vie durant employé à des postes de finances. Il avait donc à administrer de l'argent, ou plutôt des chiffres, et même, quand il eut atteint un certain âge, il devint directeur de la Loterie en Autriche. Tout cela lui déplaisait souverainement. Représentez-vous un peu ce que doit faire un directeur de Loterie dans la réalité ! Pensez-y : un directeur de Loterie administre des passions, des espoirs, des espérances anéanties, les déceptions de

gens innombrables. Un directeur de Loterie administre dans un style grandiose les rêves humains ! Pensez seulement à tout ce qui est engagé lorsqu'un directeur de Loterie, un directeur en chef de Loterie, décide des mesures de son administration. Bien sûr, quand on entre dans le bureau et quand on en sort, on ne remarque guère la chose ; mais la réalité est là. Et celui qui voit le monde dans sa réalité doit absolument prendre cela en compte.

Donc, cet homme qui n'avait absolument rien à faire avec cette superstition qu'il administrait, avec ces déceptions, ces nostalgies, ces espoirs, était l'ami intime de Schubert, et veillait de très près à son bien-être matériel et spirituel. En vérité, on peut être parfois, extérieurement, très étonné de voir tout ce que le monde peut produire. Il existe une biographie de Schubert qui décrit son aspect extérieur comme s'il avait été à peu près celui d'un nègre. Il n'était absolument pas question de cela ! Il avait un visage très sympathique. Mais il était pauvre. Le dîner, qu'il prenait la plupart du temps en compagnie du baron de Spaun, était en général discrètement payé par ce dernier. Et Schubert n'avait pas l'argent exigé par la location d'un piano nécessaire à son travail de musicien. Extérieurement – c'est ainsi également que le décrit fidèlement le baron de Spaun – il était en réalité réservé, presque flegmatique. Mais il y avait dans sa nature un élément volcanique qui pouvait se manifester de singulière façon.

Ce qui est déjà intéressant, c'est qu'il écrivait ses plus beaux motifs le matin en général, dès son lever. Tout juste sorti du sommeil, il s'asseyait et écrivait ses plus beaux motifs. Le baron de Spaun en fut lui-même souvent témoin. Car comme il en était précisément dans la Vienne cultivée : les deux messieurs, Schubert et Spaun, savouraient volontiers le soir un bon verre, et la soirée se prolongeait fort tard. Schubert habitait loin, ne pouvait rentrer chez lui, et passait la nuit chez Spaun, dans un lit très simple. C'est ainsi que le baron de Spaun fut réellement témoin du lever de Schubert, qui s'asseyait simplement, tout juste éveillé, et notait ses plus beaux motifs musicaux.

Les traits relativement calmes de son visage ne laissent pas transparaître à quel point, en réalité, les profondeurs de cette âme de Schubert étaient volcaniques. Mais elle l'était, et c'est précisément cette nature particulière de la personnalité que je dois vous décrire pour poser la base d'une étude du karma. Voyez-vous, il arriva une fois ceci : Schubert alla à l'opéra, où il entendit « l'Iphigénie » de Gluck, qui l'enthousiasma au plus haut point. Son enthousiasme s'exprima pendant et après la représentation vis-à-vis de son ami avec force et une grande chaleur, mais en termes pourtant mesurés. Il manifesta une émotion délicate en quelque sorte, non en explosant – et je choisis ici précisément les traits dont nous aurons besoin. A l'instant où il apprit à connaître « l'Iphigénie » de Gluck, il la tint pour le plus merveilleux des chefs-d'œuvre musicaux.

Et ce qui le ravit particulièrement, ce fut le chant de la cantatrice Milder. Quand au chanteur, Vogl, il dit qu'il voulait faire sa connaissance pour se jeter à ses pieds, tant il était enchanté de son jeu. Puis la représentation prit fin. Schubert et Spaun se rendirent à ce qu'on appelait le « Bürgerstübl » à Vienne. Il y avait, je crois, une troisième personne avec eux, mais elle ne m'est pas présente maintenant. Ils étaient assis tranquillement, mais parlaient par moments avec enthousiasme de ce qu'ils avaient entendu. A la table voisine se trouvait également, entre autres personnes, un professeur connu de la compagnie, un universitaire. Qui tout d'abord rougit à entendre ces propos enthousiastes, et rougit de plus en plus. Puis il commença à grogner. Après avoir grogné un temps sans que ses voisins en fussent troublés, il entra dans une terrible colère et lança vers leur table : Et d'ailleurs, cette Iphigénie tout entière est une horreur, ce n'est pas de la vraie musique ; la Milder n'est absolument pas une cantatrice, elle ne fait ni passages ni trilles, elle ne sait pas chanter. Et le Vogl, il marche comme s'il avait des pattes d'éléphant !

Schubert était hors de lui, et on pouvait craindre à tout moment qu'ils en viennent vilainement aux mains. Habituellement très calme, Schubert explosa littéralement, et les autres eurent effectivement toutes les peines du monde à le calmer.

Voyez-vous, l'important dans cette existence, c'est qu'il s'agisse d'un homme dont l'ami était un fonctionnaire des finances, et même directeur de la Loterie, et qu'il ait été conduit vers lui par le karma. Ce qui est important dans le contexte karmique, c'est que Schubert ait été si pauvre, comme le montrent les faits ; ce qui est important, c'est qu'il n'ait rien pu faire à cause de cette pauvreté. De ce fait, il avait très peu de relations, aucune occasion de rencontrer un pareil voisin de table, et de manifester sa nature volcanique.

Lorsqu'on se représente vraiment ce qui s'est passé, et que l'on connaît les caractéristiques du groupe ethnique dont Schubert est issu, on peut naturellement se poser la question suivante, ces éléments négatifs ne signifient certes rien, mais sont parfois éclairants : Si les conditions avaient été autres – bien entendu elles ne pouvaient pas l'être, mais je pense que pour y voir clair on peut se poser la question – si Schubert n'avait pas eu l'occasion de donner libre cours à son talent de musicien, s'il n'avait pas eu pour ami Spaun si profondément dévoué, ne serait-il pas devenu une belle brute d'un rang social supérieur ? On peut bien se le demander : Ce qui s'est manifesté avec cette violence de volcan ce soir-là au café, n'était-ce pas en germe en lui ? Et la vie humaine n'est pas compréhensible lorsqu'on ne peut pas répondre à la question : Comment se produit donc la métamorphose qui fait qu'on ne donne pas, dans son karma, libre cours à son agressivité, qu'on devient un musicien délicat, que cette agressivité se métamorphose en une imagination musicale pleine de finesse. ?

La question paraît paradoxale et absurde, mais on étudie la vie dans toute son ampleur, il faut quand absolument la poser, car c'est seulement quand on considère les choses ainsi qu'apparaissent les problèmes que pose le karma dans sa profondeur.

La troisième personnalité que je voudrais considérer, c'est Eugen Dühring, qui fut détesté par beaucoup de gens, mais aussi très aimé par un petit groupe. Je me suis aussi occupé de son karma, et je voudrais tout d'abord en donner les éléments biographiques. Eugen Dühring était extrêmement doué, et dès sa jeunesse, il assimila toute une série de sciences notamment dans le domaine des mathématiques, mais aussi toute une autre série : économie politique, philosophie, mécanique, physique etc... Il obtint son doctorat avec un traité intéressants, dont il a ensuite repris le sujet avec beaucoup de clarté, et surtout dans un style très percutant, dans un livre maintenant épuisé depuis longtemps. Bien que la chose soit presque aussi ardue que la théorie de la relativité – mais finalement, toutes sortes de gens ont pendant un certain temps parlé de la relativité, qui n'y comprenaient rien non plus et l'ont cependant trouvée, et la trouvent encore magnifique – je voudrais malgré la difficulté, parler un peu des idées que contiennent ces premiers ouvrages de Dühring, et d'une façon qui permet peut-être de les comprendre.

Voyez-vous, il s'agit de ceci : ordinairement, les gens se représentent que l'espace est là, illimité, et plein de matière. Cette matière est constituée de particules infimes en nombre infini. Des particules innombrables de matière sont agglomérées dans l'espace universel, cristallisées de quelque façon, etc... Puis il y a le temps, qui est sans fin. Le monde n'a pas eu de commencement, et on ne peut pas dire non plus qu'il aura une fin.

Ces concepts imprécis de l'infini avaient frappé le jeune Dühring, et il en a parlé avec une véritable perspicacité : ces discours sur la conception de l'infini n'ont aucun sens, dit-il, car même s'il faut parler d'un nombre très grand d'atomes ou de molécules, on doit pouvoir déterminer ce nombre. Si vaste qu'on se représente l'espace universel, il faut qu'il soit une grandeur mesurable, comme aussi le temps universel et tout cela, comme je viens de le dire, exposé avec une grande perspicacité.

Tout ceci repose sur une réalité psychologique. Dühring voulait que tout soit pensé clairement, et dans ces concepts d'infini, il n'y a, aujourd'hui encore, aucune pensée claire. Dühring a étendu ses réflexions à d'autres considérations, par exemple à ce que l'on appelle les grandeurs négatives, par exemple quand on a de la fortune, donc de ces grandeurs négatives que l'on affecte du signe moins. On distingue alors entre deux séries de nombres : Zéro puis, dans un sens : Plus un, plus deux etc... et dans l'autre : moins un, moins deux, etc...

Dühring était de l'avis suivant : toute cette histoire de nombres négatifs est en fait un non-sens. Que signifie un « négatif », un « nombre moins » ? Si j'ai cinq et que j'en retire un, j'aurai quatre ; si j'ai cinq et que j'en retire quatre, j'aurai un ; si j'ai cinq et que je retire cinq j'aurai zéro. Les partisans des grandeurs négatives disent : Si j'ai cinq et que j'en retire six, j'ai moins un ; si j'ai cinq et que j'en retire sept, j'aurai moins deux.

C'est une Pensée confuse, dit Dühring, il n'y a aucune pensée claire là-dedans ! Que signifie « moins un » ? Que je dois retirer six de cinq ; mais il m'en manque un. Que signifie « moins deux » ? Qu'il faut retirer sept de cinq ; mais alors il m'en manque deux. Que signifie « moins trois ? » Que je retire huit de cinq ; alors il m'en manque trois. Les nombres négatifs ne sont pas différents des nombres positifs. Ils signifient seulement toujours que quand je soustrais, il me manque toujours un certain nombre. – Et Dühring a étendu ce raisonnement aux concepts mathématiques les plus variés.

Je sais moi-même qu'étant jeune homme, ceci fit sur moi une impression énorme, parce que chez Dühring, la clarté de l'intelligence était répandue sur ces réflexions.

En matière d'économie politique, il procédait avec la même acuité du raisonnement, et aussi en histoire de la philosophie. Il fut nommé professeur à l'Université de Berlin ; il y fit des cours dans la salle la mieux fréquentée et sur les sujets les plus divers : économie politique, philosophie, mathématiques.

Il arriva alors ceci : un prix fut proposé par l'Académie des Sciences de Göttingen pour le meilleur livre sur l'histoire de la mécanique. – Dans ce genre de concours il est d'usage que les ouvrages des candidats soient envoyés anonymement, et simplement munis sur l'enveloppe d'une devise. Le nom de l'auteur reste caché, la devise seule est visible, et les juges ne connaissent pas le nom de l'auteur.

L'Académie des Sciences de Göttingen attribua le prix à l'histoire de la mécanique de Dühring, et envoya même à l'auteur une appréciation extrêmement élogieuse. Il se trouva non seulement considéré par ses auditeurs comme un excellent professeur, mais il fut très apprécié par toute une compagnie de savants éminents.

A côté de tous les talents qui vous sont déjà apparus par tout ce que je viens de vous raconter, le même Dühring était doté d'une langue acérée. Il y avait en lui quelque chose du criticastre méchant vis-à-vis de toutes choses dans le monde. Sous ce rapport, il s'imposait de moins en moins de retenue, et lorsqu'il eut reçu le prix d'une compagnie aussi savante que l'Académie des Sciences de Göttingen, cette disposition naturelle se trouva stimulée. Il commença à combiner vraiment deux choses : un sens extrêmement fort de la justice qu'on ne peut pas lui contester, et d'autre part – on se sent poussé à parler dans le langage des gens que l'on décrit – un sens critique extrêmement fort se développa en lui. Il se laissait terriblement aller à l'invective.

C'est juste à cette époque qu'il eut le malheur de devenir aveugle. Il a encore enseigné à Berlin étant aveugle, complètement aveugle. Mais cela ne l'empêchait pas d'assumer entièrement sa tâche. Il continua d'écrire et bien qu'il fut aveugle, il ne cessait pas de s'occuper de ses affaires – jusqu'à un certain point bien entendu. C'est alors qu'il eut connaissance d'un destin véritablement tragique dans l'histoire de la science du XIXème siècle, celui de Julius Robert Mayer, qui a le premier trouvé l'équivalent mécanique de la Calorie, et qui fut, on peut vraiment le dire, enfermé sans motif dans une maison de fous, mis dans une camisole de force et traité d'une façon abominable par sa famille, ses collègues et ses « amis ». Dühring écrivit alors un livre « J. R. Mayer, le Galilée du XIXè siècles ». Le destin de Robert Mayer fut effectivement analogue à celui de Galilée.

Dühring écrit d'une part avec une très grande compétence, avec un sens vraiment profond de la justice, mais aussi en s'élevant comme à coups de trique contre les torts ainsi causés. Il ne pouvait pas tenir sa langue. Par exemple, lorsqu'il entendit dire et qu'il lut qu'on avait inauguré à Heilbronn le monument à Julius Robert Mayer que beaucoup d'entre vous connaissent : « Ce pantin qui se dresse là sur la place du marché à Heilbronn, c'est comme un ultime affront à ce Galilée du XIXè siècle. Le grand homme est assis les jambes croisées. Si on voulait vraiment le représenter dans le sentiment qu'il aurait vraisemblablement éprouvé s'il avait pu voir l'orateur et tous les bons amis qui lui avaient élevé ce monument, il faudrait le montrer non pas les jambes croisées, mais les mains jointes au-dessus de la tête ! »

Comme il avait subi bien des avanies de la part des journaux, il devint violemment antisémite. Et là encore avec logique. Il a par exemple écrit une brochure : « Die Uberschâtzung Lessings und Anwaltschaft fùr die Jüden » (Lessing surestimé et son attitude d'avocat des juifs) dans laquelle Lessing est injurié de façon effroyable. Et c'est de là qu'est issue sa méthode particulière d'étudier les œuvres littéraires.

Si vous voulez vous donner la peine, mes chers amis, de lire des ouvrages sur la littérature allemande que vous ne pouvez pas lire habituellement, qui sont très différents des habituels essais sur la littérature allemande, lisez les deux volumes de Dühring : « Die Grôssen der modernen Literatur » (Les grands hommes de la littérature moderne). Là, cette pensée mathématique rigoureuse, cette acuité de l'intelligence que possédait Dühring est appliquée aux belles-lettres. Et pour montrer qu'il pense autrement que les autres, il a même besoin de débaptiser les grands hommes de la vie spirituelle allemande. Dans un chapitre, il parle par exemple de Kothe et de Schillerer, ce qui signifie dans son langage : Gœthe et Schiller. Et il maintient ces noms de Kothe et de Shillerer tout au long de son ouvrage. Il invente parfois des mots grotesques. Il traite par exemple « d'intellectuaille » les gens de la classe intellectuelle. « L'intellectuaille », comme on dirait la « canaille », voilà le genre de mots qu'il forme toujours. Mais ce qu'il dit est parfois extrêmement intéressant.

Voyez-vous, il m'est un jour arrivé ceci par exemple. Je m'occupais de certains écrits de Nietzsche non encore imprimés, et pris en main l'ouvrage maintenant imprimé depuis longtemps sur « l'éternel retour ». Les manuscrits de Nietzsche ne sont pas très faciles à lire ; j'en arrivai à un de ces passages et je me dis : Cet éternel retour de Nietzsche a une étrange origine. Sortons maintenant des Archives Nietzsche, où se trouvent ses manuscrits – à l'époque j'étais en bons rapports avec Madame Elisabeth Förster Nietzsche – et avec ce manuscrit, allons à la Bibliothèque consulter la philosophie du réel de Dühring, nous y trouverons l'éternel retour de Nietzsche ! – car Nietzsche a formé beaucoup d'idées à partir de l'idée opposée. Je pris donc la philosophie du réel qui. se trouvait dans la bibliothèque de Nietzsche, l'ouvris, et à la page concernée se trouvait un passage – que je connaissais déjà, c'est pourquoi je l'ai trouvé – un passage disant qu'il est impossible de déduire d'une véritable connaissance des faits matériels du monde un retour éternel des choses, des constellations déjà apparues !

Dühring avait tenté de démontrer l'impossibilité du « retour éternel ». A l'endroit où se trouve sa démonstration, Nietzsche avait écrit en marge, comme il le faisait souvent, un mot qui montre qu'il avait conçu l'idée opposée : « âne ».

Et l'on peut effectivement trouver, chez Dühring précisément, bien des choses qui sont passées dans les idées de Nietzsche, sous une forme géniale certes. Je n'entends pas par là critiquer Nietzsche – seulement il en est bien ainsi.

Ce qui est frappant chez Dühring du point de vue du karma, c'est qu'en réalité, il ne peut penser qu'en mathématicien. Il pense ainsi en philosophie, en économie politique, il pense en mathématiques même de façon mathématique, avec rigueur et clarté, mais en mathématicien. Il n'est pas matérialiste, il est un penseur mécaniste, il pense le monde selon le schéma du mécanisme. Et il eut le courage de poursuivre honnêtement cette manière de penser jusque dans ses conséquences. Car en fait c'est vrai : Celui qui pense ainsi ne peut parler de Gœthe et de Schiller autrement qu'il l'a fait, si on prend le fait en soi en laissant de côté le caractère injurieux des mots.

Telle est donc la tournure particulière de sa pensée. Aveugle prématurément, il fut aussi traité personnellement avec pas mal d'injustice. On l'éloigne de l'Université de Berlin. Bien sûr, il y avait des raisons à cela. Par exemple, dans la deuxième édition de son « Histoire critique des principes généraux de la mécanique », il n'observe plus aucune retenue. La première édition traitait encore les grands hommes de la mécanique avec précaution, si bien que quelqu'un dit : il a écrit cela comme il pensait devoir l'écrire pour se voir accorder un prix par une compagnie de savants. Mais quand la deuxième

édition parut, il n'observa plus aucune retenue ; le livre était déjà couronné : alors il en a rajouté. Quelqu'un a dit, Dühring l'a souvent répété lui-même : l'Académie de Göttingen aurait couronné les griffes sans connaître le lion ! Et le lion est apparu quand la deuxième édition fut publiée.

Il y avait dedans des choses étranges. Par exemple à propos de Julius Robert Mayer justement, de son destin de Galilée du XIXè siècle, qui l'avait tellement indigné, il traita de « châssis d'Université » – châssis en bois d'Université – le physicien Hermann Helmholtz, qu'il estimait avoir plagié J. R. Mayer. Il a plus tard donné plus d'ampleur à cette manière de faire et publia un journal dans lequel les choses prenaient un tour très personnel. Il reprend par exemple le passage sur Helmholtz en l'enrichissant. Il ne parle pas seulement du « châssis d'Université » ; comme l'autopsie avait décelé qu'il y avait de l'eau dans la tête du physicien, il dit : Du vivant de l'homme, on s'apercevait déjà qu'il avait la tête creuse, il n'était pas besoin de le constater après sa mort. Délicat, Dühring ne l'était certes pas. On ne peut pas dire qu'il jurait comme une lavandière, car sa manière de jurer n'avait rien de terre-à-terre, et ce n'était pas non plus génial. C'était quelque chose de tout à fait singulier.

La cécité, sa disposition à penser en mécaniste, les persécutions qu'il subit – car il fut persécuté, chassé de l'Université, et non sans injustice, comme d'une façon générale il dut subir dans sa vie d'innombrables injustices – tout cela sont des faits liés au karma qui deviennent vraiment intéressants quand on les considère dans cette perspective. Je vous ai décrit ces trois personnalités : Friedrich Theodor Vischer, le compositeur de lieder, Schubert et Eugène Dühring, et je ferai demain l'étude du karma en vue de laquelle je voulais vous fournir aujourd'hui les matériaux ; c'est-à-dire que je vous montrerai comment ceux-ci s'enchaînent du point de vue karmique.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 9 mars 1924

Je disais hier que, bien que l'étude des relations karmiques particulières soit une entreprise risquée, je désirerais pourtant en étudier quelques-unes à titre d'exemples ; je vais donc le faire à propos des personnalités dont je vous ai exposé hier certains éléments biographiques caractéristiques. Nous pourrons plus tard considérer du point de vue du karma des personnalités moins représentatives mais j'aimerais tout d'abord choisir celles dont je vous ai parlé parce qu'elles permettent de voir comment se poursuit l'évolution de l'humanité dans son ensemble à travers le cheminement karmique des individus passant par des phases d'existence répétées.

Dans la civilisation moderne, on parle de l'histoire comme si elle était un courant ininterrompu d'événements, nous présentons les choses en rapportant au XIXè siècle ce qui se passe au XXè, et au XVIIIè ce qui se passe au XIXè etc... Or, ce sont les humains eux-mêmes par lesquels les choses passent d'une époque de l'histoire a une autre ; ce sont donc les hommes qui vivent présentement qui ont apporté dans ce présent, provenant d'époques historiques passées, ce qui vit aujourd'hui : c'est cela qui fait la réalité, qui donne la vie, qui crée dans l'histoire une cohésion interne, véritable, réelle.

Cause et effets à eux seuls ne suffisent pas à produire un véritable enchaînement. Un enchaînement réel au sein de l'évolution humaine est dû seulement à la présence aujourd'hui d'âmes humaines ayant vécu sur terre en des temps très lointains, à travers des vies toujours renouvelées. Cet enchaînement réel, on ne peut en saisir précisément la signification qu'en étudiant ces personnalités qu'il est possible d'observer du fait même qu'elles sont représentatives.

Je vous ai parlé hier tout d'abord de celui qu'on appelle Vischer-le-Souabe, le spécialiste de l'esthétique, et l'ai approximativement caractérisé. je vous disais que je ne veux prendre pour exemples que les êtres à propos desquels je dispose de résultats réels de recherches, effectuées par la clairvoyance, par les moyens spirituels dont il a déjà été parlé et dont on peut s'informer dans la littérature anthroposophique. C'est pourquoi il n'est pas possible de parler de ces choses autrement que sous forme de récits. Car dans ce domaine, seul peut être communiqué ce qui résulte de la vision directe. Au moment où l'on rattache une vie terrestre à une autre antérieure, toute compréhension par l'intelligence s'efface. Il n'y a plus qu'une possibilité : celle de la vision. Un reste de compréhension intellectuelle peut subsister lorsqu'il s'agit de faire le rapprochement entre une vie terrestre donnée et ce qui a été vécu entre la mort et la naissance, donc avec l'élément spirituel et psychique avant la descente sur la terre ; là, jusqu'à un certain point, la relation est compréhensible.

Mais celle qui rattache une vie terrestre à une autre ne peut être proposée que par un récit, car ce qui est déterminant dans ce cas, c'est la vision. Quiconque est en situation d'observer une personnalité comme celle de Vischer-le-Souabe, et de saisir la réalité éternelle qui vit en elle, c'est-à-dire ce qui va de vie terrestre en vie terrestre, celui-là peut, s'il discerne correctement les courants dans une vie terrestre, voir surgir cette personnalité dans une existence antérieure. Certes, en ce qui concerne la recherche, on remonte tout d'abord à ce qui a été vécu avant la vie sur terre. Cependant, dans ce que je présenterai de ces trois personnalités, je désire laisser au second plan le retour à ce vécu d'avant la terre et attirer l'attention sur la vie terrestre précédente qui apparaît derrière l'actuelle.

Il faut absolument, lorsqu'on veut faire de telles investigations, être sans aucune idée préconçue. Avoir telle ou telle opinion sur la vie terrestre actuelle d'un homme ou sur la vie précédente, s'imaginer pouvoir raisonner ainsi : cette personne, étant ce qu'elle est, elle doit avoir été ceci ou cela dans une vie antérieure. Former de tels jugements, c'est faire effectivement fausse route, disons du moins qu'on fait facilement fausse route. Se former un jugement en déduisant rationnellement d'une incarnation à l'autre, serait agir comme si vous vous trouviez pour la première fois dans une maison : vous regardez par la fenêtre du nord, vous voyez des arbres dehors, et vous déduisez de ces arbres vus par la fenêtre nord ce que doivent être ceux qui sont devant la fenêtre sud. Mais pour le voir, il faut aller à la fenêtre sud, regarder les arbres qui se trouvent devant, en l'absence de toute idée préconçue. Il faut vraiment éliminer tout raisonnement intellectuel lorsqu'il s'agit de comprendre les Imaginations qui sont simplement là, celles qui correspondent aux vies terrestres passées de telles personnalités.

Dans le cas de Vischer-le-Souabe, on est ramené à une incarnation déterminante – entre celle-ci et l'actuelle, d'autres plus indifférentes et peut-être aussi plus courtes peuvent se situer, mais peu importe – une incarnation au cours de laquelle son actuelle vie terrestre – actuelle au sens large du terme, car il est mort à la fin des années 80 du siècle dernier – donc sa dernière vie terrestre, fut préparée selon le karma. Cette incarnation se situe au VIIIè siècle. On le voit alors appartenant à ces populations maures, arabes, qui à cette époque, venant d'Afrique, ont gagné la Sicile, et sont entrées en lutte avec celles qui descendaient du nord vers la Sicile.

L'essentiel, pour cette individualité dont je parle, c'est que dans cette incarnation passée, déterminante, elle avait reçu une formation exclusivement arabe et telle qu'avec tous ses détails elle englobait ce qui, dans l'arabisme, est artistique, aimerais-je dire, mais peut-être aussi non-artistique, et

aussi, en même temps, toute l'énergie avec laquelle la race arabe a envahi l'Europe ; ce qui comportait notamment des liens humains avec un nombre assez grand d'autres êtres appartenant à cette même population arabe.

Cette individualité qui vécut au XIXè siècle sous le nom de Friedrich Theodor Vischer, a recherché au VIIIè siècle à se lier étroitement avec beaucoup d'êtres appartenant à ce même peuple arabe, à cette même civilisation arabe ; Ces êtres qui à ce moment sont entrés avec force en rapport avec l'Europe, ont fait des tentatives constantes pour se fixer en Sicile et ont dû livrer de rudes combats – c'est à dire qu'en fait, ce sont plutôt les Européens qui durent leur livrer de rudes combats. Cette individualité participa dans une grande mesure à ces conflits. Et l'on peut dire qu'elle était une personnalité géniale, au sens où l'on comprenait à l'époque ce que c'est que le génie.

Premier point : cette individualité vit au VIIIè siècle. Mais ensuite, lorsqu'elle franchit le seuil de la mort et passe par la vie entre la mort et une nouvelle naissance, elle appartient à la communauté intime que forment notamment les âmes que l'on a côtoyées sur terre. Ce sont celles sont je vous disais à l'instant que l'individualité à considérer a noué des liens étroits avec elles. Mais précisément, parmi les hommes – il est malaisé de trouver dans la langue qui est naturellement faite pour formuler les conditions terrestres des expressions qui permettent de caractériser le suprasensible – parmi les hommes à qui notre individualité était liée après qu'elle et eux eussent franchi le seuil de la mort, une association spirituelle, un lien spirituel se forma qui subsista à travers tous les siècles suivants jusqu'au XIXème.

Vous aurez appris, par la conférence sur le karma que j'ai faite il y a huit jours, que ce qui se passe sur terre est vécu à l'avance par les entités des plus hautes Hiérarchies : les Chérubins, les Séraphins et les Trônes, et que celui qui passe par la vie entre la mort et une nouvelle naissance abaisse son regard sur un ciel spirituel et psychique – de l'esprit, de l'âme – comme nous élevons le nôtre vers le ciel. A ce moment, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, je vous le disais, vivent ce qui deviendra notre destin, ce que nous réaliserons conformément à notre destin quand nous descendrons à nouveau.

Dans ce contexte du monde spirituel, toute cette compagnie – qui bien entendu était une communauté d'esprit, et à laquelle appartenait l'individualité dont nous parlons – cette communauté perçut qu'elle devait veiller à travers les siècles sur un progrès de l'humanité sans être influencée par le christianisme. Ce que je dis là vous paraîtra comme une chose tout à fait étrange ; car on se représente que le gouvernement du monde est aussi simple qu'on le souhaiterait et qu'on l'organiserait. Mais le gouvernement du monde n'est pas ainsi ; si d'un côté le Mystère du Golgotha introduit dans toute l'évolution de la terre l'impulsion la plus intime, de l'autre il existe une nécessité ; c'est de ne pas aussitôt laisser se perdre ce qui existait avant le Mystère du Golgotha, de le laisser suivre son cours donc, de laisser encore se poursuivre à travers les siècles ce que j'appellerai l'élément non pas antichristique, mais « achristique », ce qui ne tient aucun compte du christianisme.

Et cette tâche qui consistait à porter ce courant en Europe, à prolonger en quelque sorte l'époque pré-chrétienne jusque dans les siècles chrétiens, cette tâche incomba à un certain nombre de gens qui naquirent aux VIIè et VIIIè siècles dans l'arabisme, parce que cet arabisme n'était pas directement chrétien, mais qu'il n'avait pas non plus pris autant de retard que les anciennes religions païennes, et avait tout de même, au cours des siècles, progressé dans une certaine direction. Ainsi s'incarnèrent dans l'arabisme des âmes qui ensuite, à l'abri des conditions terrestres, devaient faire progresser dans le monde spirituel ce que l'esprit humain peut savoir, peut éprouver et ressentir lorsqu'il est isolé du christianisme. Elles ne devaient en quelque sorte rencontrer le christianisme que plus tard, à des époques ultérieures de l'évolution terrestre. Et il est vraiment profondément significatif, grandiose, bouleversant, de voir comment une communauté relativement grande continue de vivre dans le monde spirituel, à l'écart du christianisme qui se développe, jusqu'à ce qu'au XIXè siècle précisément ces âmes redescendent pour la plupart vers l'incarnation terrestre. C'étaient naturellement des individualités très différentes, douées des aptitudes les plus variées.

Parmi les âmes qui faisaient partie de cette communauté, F. Th. Vischer fut un des premiers à redescendre au XIXè siècle. Et la possibilité d'apprendre beaucoup sur le christianisme avait été pour lui extrêmement réduite. Par contre, alors qu'il était encore dans l'existence pré-terrestre, la possibilité lui avait été donnée de recevoir des impulsions de guides spirituels de l'humanité plus ou moins proches du christianisme, mais qui avaient développé une conception du monde, des impulsions de vie qui n'étaient pas imprégnées intérieurement de l'esprit christique proprement dit.

C'est naturellement une entreprise contradictoire que de parler de ces choses comme on parle des réalités terrestres, mais je vous l'ai dit, j'ai voulu prendre ce risque. Pour une âme comme celle que nous avons en vue, d'avoir passé au VIIIè siècle par cette incarnation, ce fut une préparation particulièrement favorable à une liaison étroite dans le monde spirituel avec l'âme de Spinoza ou d'autres analogues, et notamment avec un grand nombre de représentants d'une civilisation non-chrétienne, morts à cette époque, et qui avaient passé dans le monde spirituel – des kabbalistes en particulier.

Ainsi préparée, cette âme – les autres ne survinrent qu'un peu plus tard – pénétra au XIXè siècle dans l'existence terrestre. Les autres, du fait précisément qu'elles arrivèrent un peu plus tard, furent dans la seconde moitié du XIXè siècle les représentants de la mentalité scientifique. Car en fait, et c'est là, mes chers amis, le secret de l'étrange cheminement de la pensée scientifique dans la seconde moitié

du XIXè siècle : la presque totalité des esprits qui à ce moment portèrent le courant scientifique, courant de pensée et de sensibilité plus spontané, avaient été dans leur vie précédente, déterminante, des Arabes, les compagnons de cette individualité qui prit sur terre le nom de Fr. Th. Vischer. Seulement, celui-ci – comme par une naissance spirituelle et psychique prématurée – était apparu plus tôt.

Ceci est en effet profondément fondé du fait de son lien karmique avec les âmes auxquelles Hegel était lié lui aussi, avant de descendre vers une existence terrestre, donc avec lesquelles Fr. Th. Vischer avait eu commerce durant la vie en esprit. Ceci exerça sur lui une influence du fait de son orientation individuelle particulière, notamment dans la perspective de ce que fut sur terre l'hégélianisme. Par son adhésion à cet hégélianisme, il fut préservé de glisser vers une conception du monde plus ou moins matérialiste et mécaniste. S'il était né un peu plus tard, comme ses autres compagnons spirituels, il aurait pris avec son esthétique une orientation tout à fait courante et matérialiste. Il en fut préservé par ces expériences faites dans la vie pré-terrestre et par sa descente prématurée. Mais il ne put en rester là et c'est pourquoi il a écrit cette critique meurtrière de sa propre esthétique, qui ne correspondait pas tout à fait à son karma, un changement d'orientation de celui-ci étant intervenu. Ce qui aurait entièrement correspondu à son karma, c'eût été de naître en même temps et avec la même orientation de pensée que les hommes d'esprit radicalement et uniquement scientifiques de la seconde moitié du XIXè siècle, qui avaient été ses compagnons dans la vie précédente et appartenaient au courant de l'arabisme.

Il se passe alors quelque chose de singulier : par suite d'une inflexion du karma qui sera rectifiée dans des incarnations ultérieures, Fr. Th. Vischer devient tout d'abord disciple de Hegel, c'est à dire qu'il est dévié – certes la chose est déterminée par la vie pré-terrestre, mais non par le karma terrestre – il est dévié de la ligne droite de son karma. Mais parvenu à un certain âge, il n'y tient plus. Il faut qu'il rejoigne la ligne de son karma. Il renie alors les cinq volumes de son esthétique, et est énormément tenté de construire une esthétique conforme à ce que veulent les scientifiques. Dans sa première conception, il a procédé de haut en bas, il est parti des principes et a passé ensuite au domaine sensible. Il la critique maintenant de fond en comble. Il veut construire son esthétique de bas en haut, en partant des faits pour arriver progressivement aux principes. Nous percevons ici un conflit intense, qui le fait travailler à la destruction de sa propre conception de l'esthétique, de la première ! Nous voyons son karma s'infléchir, puis il est rejeté vers l'orientation réelle de celui-ci, c'est-à-dire qu'il est conduit vers ceux dont il avait été le compagnon dans une vie terrestre précédente.

Il est vraiment profondément bouleversant de voir comment en fait Fr. Th. Vischer ne vient pas à bout de cette seconde construction de son esthétique, et comme quelque chose de chaotique s'introduit dans toute sa vie spirituelle. Je vous ai parlé de cet élément terre-à-terre, de son singulier comportement de philistin vis-à-vis du « Faust » de Gœthe. Tout cela provient de ce qu'il ne se sent pas sûr de lui, et qu'il veut retourner vers ses anciens compagnons. Il faut seulement tenir compte du fait que l'inconscient agit avec force dans le karma, cet inconscient, qui naturellement est un « conscient » à un stade supérieur de la clairvoyance. Il faut être au clair sur ce point :

Combien certains Philistins scientifiques n'ont-ils pas détesté le « Faust » de Gœthe ! Rappelez-vous la déclaration de Du Bois-Reymond que je vous ai citée hier : Gœthe aurait été plus avisé de faire de Faust un chercheur, au lieu de lui faire conjurer des esprits, l'Esprit de la terre par exemple, puis de lui faire rencontrer Méphisto et séduire des jeunes filles sans les épouser. Tout cela, ce sont pour Du Bois-Reymond, en réalité, des balivernes. Gœthe aurait mieux fait de camper un héros qui invente la machine électrique ou pneumatique – Il eût alors occupé une solide position sociale, il aurait pu devenir aussi bourgmestre de Magdebourg. Et surtout il eût été nécessaire de remplacer la tragédie de Marguerite, si choquante, et la scène du Cachot, par une vraie noce bourgeoise. Certes, la chose est justifiée d'un certain point de vue, bien entendu ; mais ce n'est certainement pas cela que Gœthe avait dans l'esprit.

N'est-ce pas, Fr. Th. Vischer n'était plus parfaitement sûr lorsqu'il eut, comme je le disais, passé par cet infléchissement du karma. Mais il était constamment attiré vers le passé, et pour son inconscient, et bien qu'il ait été un esprit libre, c'était toujours un ravissement que d'entendre les Philistins déblatérer contre le « Faust ». Il en devenait spirituel, on assiste comme à une bataille de boules de neige. Et c'est en observant ainsi chez un homme les choses qui sont accessibles à la vision que l'on parvient aux Imaginations qui conduisent derrière les coulisses de l'existence sensible ; ce sont celles-là que l'on voit se dégager.

Voici par exemple une belle image : D'un côté les Philistins de premier ordre, comme par exemple Du Bois-Reymond ; Gœthe aurait dû mettre sur scène un Faust bourgmestre de Magdebourg, inventeur de la machine à électriser et de la machine pneumatique ; il lui aurait fait épouser Marguerite – n'est-ce pas, voilà les Philistins de premier ordre. Cela se passe dans le subconscient, parce qu'il y a un rapport karmique.

Tous ces gens-là étaient des Maures, liés avec Fr. Th. Vischer au courant de l'arabisme. La chose l'attirait, il se sentait en affinité, et pourtant ce n'était pas tout à fait cela. Entre temps, il avait été en contact avec d'autres courants, qui avaient justement infléchi son karma. Et alors, quand les Philistins de premier ordre lui jetaient la balle, il la leur renvoyait en disant : Il en faudrait un qui écrive une thèse sur le rapport entre les engelures de Madame Christiane von Gœthe et les figures symboliques,

allégoriques et mythologiques du Second Faust par exemple. Voilà, n'est-ce pas, le génie philistin, mais de second ordre.

Apprécier ces choses à leur valeur, voilà ce qui vous détourne de la simple activité intellectuelle et permet d'approcher de la vision. Je voulais tout d'abord vous donner là une indication – je reviendrai encore à ces choses – montrant comment on peut comprendre une vie terrestre d'après celles qui l'ont précédée.

Le personnage que l'on voyait aller et venir à Stuttgart avait effectivement pour moi une importance considérable, bouleversante. Je vous l'ai dépeint hier : les yeux bleus merveilleux, la grande barbe brunroux, les bras dans cette attitude à peu près. Voyez-vous, la vision dont je vous ai parlé maintenant, elle était là, mais la stature physique de Vischer tel qu'on pouvait le voir à Stuttgart, n'était pas en accord avec, car pour le regard de l'occultiste, il n'avait pas vraiment l'allure d'un Arabe réincarné. Et constamment je laissais la chose de côté, car en réalité, on peut être simplement, je ne dirai pas sceptique vis-à-vis de ses visions, car elles sont là ; mais on peut se méfier. On veut qu'elles soient confirmées de la façon la plus nette. Je les ai donc constamment abandonnées, jusqu'à ce que l'énigme se résolve de la façon suivante :

Cet homme – dans l'incarnation passée il s'agissait aussi d'un homme – cet homme a regardé comme un idéal les êtres qui venaient vers lui du nord, notamment de Sicile. Or à l'époque, la possibilité existait de s'éprendre par les yeux d'un être qui vous plaisait particulièrement, cette possibilité était très grande. C'est ainsi que dans l'incarnation suivante, son personnage prit l'aspect de ceux qu'il combattait. C'est cela qui, comme je viens de le dire, a mis en lumière, du fait de sa stature, la solution de l'énigme.

Nous avons évoqué devant notre âme, hier, une deuxième personnalité : Franz Schubert, en compagnie de son ami et mécène, le Baron de Spaun, en mentionnant sa nature élémentaire, qui d'une part, dans des cas aussi rares que celui que je vous ai présenté, pouvait exploser, pouvait en faire un bagarreur : d'autre part, il était extraordinairement délicat et tel un somnambule, écrivait le matin, dès son lever, ses plus belles mélodies. Il est extrêmement difficile de se faire une image de cette personnalité. Mais ce qui précisément, dans ce cas, en donne une image, c'est son amitié avec Spaun. Car avec Franz Schubert on a tout à fait, lorsqu'on veut le trouver par la vision rétrospective dans le champ occulte – si je puis employer cette expression – on a le sentiment, pour parler avec les mots de tous les jours, que Schubert vous glisse toujours entre les doigts quand on veut remonter à son incarnation précédente. On n'en revient pas facilement, parce qu'il vous glisse toujours entre les doigts.

C'est un peu le destin inverse, aimerais-je dire, qui fut celui des œuvres de Schubert après la mort de celui-ci. A sa mort, en effet, très peu d'œuvres de lui étaient connues, très peu étaient familières aux gens. Puis, les années passant, il fut de mieux en mieux connu, et bien tardivement déjà, dans les années soixante-dix, quatre-vingt du XIXè siècle, chaque année de nouvelles œuvres étaient amenées au jour. Chose intéressante, Schubert se révéla tout à coup, longtemps après sa mort, le plus fécond des compositeurs. Constamment, de nouvelles œuvres de lui paraissaient. Et l'on revenait constamment à Schubert. Mais lorsqu'on remonte en esprit de sa vie au XIXè siècle jusqu'à la vie terrestre précédente, ses traces se perdent. On ne le trouve pas facilement.

Par contre, il est toujours possible et relativement facile de suivre les traces du Baron de Spaun. C'est une ligne qui conduit aussi vers les VIIIè, IXè siècles, mais en Espagne. Plus précisément, le baron de Spaun était un prince castillan qui passait pour extraordinairement sage, et s'occupait d'astrologie – l'astronomie dans l'esprit de cette époque – qui a même rectifié et établi des tables astronomiques, et qui, à un moment déterminé de sa vie, dut fuir sa patrie, et trouva refuge auprès des ennemis les plus endurcis de la population castillane de l'époque, auprès des Maures.

Il est alors contraint de séjourner là après sa fuite, et noue un lien étroit avec une personnalité maure, avec l'individualité du futur Franz Schubert. Et à coup sur le prince castillan aurait péri si à ce moment cette personnalité maure fine et spirituelle ne l'avait pas pris en charge et ne l'avait pas aidé, si bien qu'il put poursuivre sa vie terrestre pendant encore un temps, à la profonde satisfaction des deux.

Ce que je vous raconte là est aussi éloigné que possible de toute élucubration intellectuelle. Je vous ai même indiqué le détour qu'il faut faire pour y parvenir. Mais c'est ce détour qui conduit effectivement à percevoir qu'en Franz Schubert vivait une personnalité mauresque réincarnée, une personnalité appartenant à la sphère des Maures et qui, à cette époque, était passablement dépourvue de la faculté d'élaborer intérieurement de la musique, mais par contre, tendait du plus profond d'elle-même à cultiver au sein de la culture arabe l'élément artistique délicat et le talent subtil je ne dirais pas de pensée, mais de spéculation qui lui venait d'Asie puis, après avoir passé par l'Afrique, avait enfin gagné l'Espagne.

C'est au cours de cette incarnation que se développa avant tout dans cette personnalité la douceur d'âme qui n'excluait pas l'énergie, et dont naissait comme par enchantement l'imagination artistique teintée de somnambulisme que l'on rencontre chez Franz Schubert. D'autre part, cette personnalité dut prendre part aux rudes combats qui opposèrent les Maures à la population autochtone, les Castillans, les Aragonais, etc… C'est là l'origine de la fibre d'émotion contenue qui, dirons-nous, n'est apparue que sous un voile et seulement à des occasions particulières chez Schubert.

Et il me semble, tout comme on ne comprend la dernière vie terrestre de Friedrich Theodor Vischerque si on peut la percevoir sur l'arrière-plan de son arabisme, on ne peut comprendre la nature tout à fait singulière de la musique de Schubert, et notamment de l'arrière-plan sur lequel reposent nombre de ses lieder, que si l'on dispose de la vision – je ne l'ai pas construite, elle est dans les faits – si l'on dispose de cette vue : un élément spirituel venu d'Asie et sur lequel a brillé un temps le soleil du désert s'est ensuite clarifié en Europe, puis a traversé le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance, et a réapparu chez le pauvre maître d'école dans cette humanité pure qui ne devait rien aux artifices de la condition sociale.

La troisième personnalité dont j'ai parlé hier comme je vous le disais, je ne veux tout d'abord qu'esquisser les choses, nous pourrons y revenir encore –, la troisième personnalité dont je vous ai parlé, Eugen Dühring, m'a véritablement intéressé parce qu'étant jeune homme, je me suis énormément occupé de ses œuvres. J'étais ravi de lire ses ouvrages de physique et de mathématiques, en particulier les « Neue Grundmittel und Erfindungen zur Analysis, Algebra, Funktionsrechnung und zugehörigen Geometrie » (Nouveaux éléments et inventions pour l'analyse, l'algèbre, le calcul des fonctions et la géométrie afférente) et de sa manière de traiter la loi des correspondances entre les températures d'ébullition.

Mais son livre, « Sache, Leben und Feinde » (Affaire, vie, ennemis), qui est une sorte d'autobiographie, me fit entrer en fureur. C'est une œuvre qui respire l'autocomplaisance, encore que réellement géniale ; sans parler d'autres qui rappellent les pamphlets les plus odieux, comme par exemple « Die Ueberschätzung Lessings und dessen Anwaltschaft für die Juden » (Lessing surestimé et son plaidoyer pour les Juifs). D'autre part j'avais de l'admiration pour sa « Kritische Geschichte der allgemeinen Prinzipien der Mechanik », aussi longtemps tout au moins qu'on n'y trouvait pas le lion mais seulement ses griffes. L'ouvrage faisait une impression quelque peu pénible ; c'est une histoire de la mécanique, mais on y trouve un peu trop de ragots, il y est un peu trop question de Madame Helmholtz, car il s'agissait moins d'Hermann Helmholtz, contre lequel Dühring vitupère si bien, que des bavardages du cercle de Madame Helmholtz. Ce sont des choses qui arrivent.

On bavarde dans les cercles des plus différents, y compris dans les cercles anthroposophiques. Bien que depuis Noël une orientation nouvelle doive être prise, bien des choses dont on bavarde dans les petites réunions anthroposophiques sont vraiment tout à fait superflues, et peuvent éventuellement créer bien des désagréments aux bavards et aux bavardes, on peut s'en rendre compte. Mais comme je le disais, en étudiant les œuvres de Dühring, j'ai passé, à l'égard d'un être humain, par toutes les nuances du respect, de l'estime, de la critique et de l'irritation. Que l'on veuille en pareil cas étudier les arrière-plans au moins de l'incarnation précédente pour voir comment cela s'est formé, vous le trouverez compréhensible.

Mais là non plus, la chose n'a pas été facile, et pour commencer – et je ne voudrais pas omettre d'en parler – je vis surgir des images trompeuses. Lorsqu'on entreprend précisément de pareilles recherches, on reçoit toutes sortes d'impressions, et parfois de terribles. Je me trouvai une fois moi-même assis à une table de café à Budapest, et je vis réunis là, réincarnés, Joseph Il, Frédéric le Grand, la marquise de Pompadour, Sénèque, le duc de Reichstadt, Marie-Antoinette, auxquels vint se joindre en outre Wenzel Kaunitz dans la soirée. Ils étaient assis à une table – je veux dire que les gens qui étaient là se prenaient pour ces personnalités. Voilà à quoi on aboutit quand les gens se livrent à des élucubrations ou commencent à utiliser quelque voyance mal fondée. Je le disais, on se trouve alors en présence d'images trompeuses ; car vraiment, il s'agit de partir du point le plus significatif dans la vie d'un être humain, de partir d'une vie terrestre déterminée pour être guidé correctement dans la rétrospective. Et en ce qui concerne Dühring, il me fut longtemps impossible de trouver un point significatif quelconque.

Voici ce que j'ai fait. Je me représentais ce qui, en lui, m'était de beaucoup le plus sympathique : c'est-à-dire sa conception du monde mécaniste et matérialiste, mais qui cependant, par ailleurs et en un certain sens, témoignait au moins d'une intellectualité spirituelle. Je me livrai à des réflexions concernant un monde spatial fini, un monde temporel, et reconstruisit donc toute la conception du monde de Dühring. Ce sont des choses que l'on peut faire facilement. Lorsqu'ainsi muni on s'engage dans la quête rétrospective d'incarnations antérieures, il en apparaît d'innombrables, et l'on est à nouveau aveuglé. Vraiment on ne trouve rien ; d'innombrables incarnations apparaissent qui ne sont évidemment et ne peuvent pas être en pareille quantité ; ce sont simplement les reflets de l'incarnation actuelle.

Car de même, si vous avez ici dans la salle un miroir et là-bas un second, vous vous voyez reflété jusqu'à l'infini. J'eus alors l'idée de me faire avec intensité la représentation suivante : lorsqu'on la pense tout à fait clairement, quel aspect prend cette conception du monde de Dühring ? Je laisse maintenant de côté toutes ses critiques pleines d'animosité, ses vitupérations ou tout ce qu'il a écrit de banal, je néglige complètement tout cela et j'en prends le contenu grandiose, qui en tant que conception du monde m'est bien assez antipathique, mais que la manière dont Dühring le présentait me rendait sympathique – je me représente tout cela de façon vivante. Puis j'entreprends de former clairement ce que devient la réalité chez Dühring. Or, à partir d'une certaine année, il regarde tout en aveugle. Et un aveugle ne voit rien du monde, et il se le représente donc autrement qu'en voyant.

Et effectivement, les matérialistes ordinaires, les matérialistes du commun, dirai-je, les mécanistes du commun, sont différents de Dühring. Comparé à eux, Dühring est génial. Car tous ces gens qui ont construit une conception du monde, le gros Vogt, Büchner, Moleschott, Spiller, Wiessner et les autres – n'est-ce pas, douze douzaines effectivement, douze douzaines – tout cela est encore autre chose que le chemin suivi par Dühring pour construire sa conception du monde. On voit aussi qu'il était déjà là prédisposé, orienté vers une forme particulière de cette conception quand il voyait encore, et qu'en réalité elle n'a pris la forme qui lui convenait que lorsqu'il fut aveugle, et que l'espace autour de lui se fut enténébré. Car c'est à cet espace obscurci que conviennent tous les éléments dont Dühring a construit le monde. Il serait inexact de se représenter : ceci a été fait par un homme qui y voyait.

Songez bien que chez Dühring, c'est une immense vérité – car comme je le disais, d'autres ont construit aussi de pareilles conceptions, il y en a eu 144, douze douzaines – mais chez Dühring les choses sont différentes, chez lui c'est une vérité : les autres, qui voient, construisent leurs conceptions en aveugles ; Dühring est aveugle et construit la sienne en aveugle. C'est là quelque chose d'extrêmement frappant. Et si l'on s'aperçoit, si l'on sait : Il y a là un homme que son évolution intérieure, que son âme avait amené à perdre la vue, qui devient un mécaniste parce qu'il est aveugle.

On le retrouve alors – et ici deux incarnations sont en cause – au milieu d'un courant, dans l'Orient chrétien, vers les VIIIè et IXè siècles, tantôt se livrant à la destruction des images, devenant iconoclaste, et tantôt restituant les images dans leurs droits. C'est à Constantinople notamment que se développe cette lutte entre une religion à image, et une autre où elles n'ont pas de place. Nous retrouvons là l'individualité qui sera plus tard Dühring dans une incarnation où avec un grand enthousiasme, en véritable lansquenet, il combat pour une culture débarrassée des images. Et je dirais volontiers que, dans le combat qu'il mène physiquement, on reçoit tout ce qui plus tard se manifestera dans sa manière de s'exprimer.

Une chose m'a énormément intéressé : dans le deuxième volume du livre sur Julius Robert Mayer se trouve un mot étrange, et qui est vraiment révélateur. Lorsqu'il était iconoclaste, Dühring avait une certaine façon de manier son sabre, ce cimeterre étrange qui a pris à l'époque, peu à peu, sa forme définitive. J'ai trouvé là une concordance – ce sont, n'est-ce pas, ces détails imagés qui importent – avec un mot qui figure dans le livre sur Julius-Robert Mayer. Un des chapitres de ce livre est intitulé « Sinuologie », sinuologie dans la vie universitaire allemande, etc... Là où l'on joue des tours, où on entre par un biais : sinuologie !

Il forme ce mot « sinuologie » comme il a formé la belle expression « intellectuaille » par analogie à « canaille » ; il invente les mots les plus variés. Et comme je l'ai dit, on peut voir beaucoup plus dans ces choses apparemment secondaires. Si paradoxal que cela paraisse, on ne discerne pas le rapport entre les différentes vies terrestres si l'on n'a pas le sens des symptômes. La manière dont cette individualité maniait son sabre autrefois, il faut la voir se transposer dans les mots qu'il formait. Celui qui ne sait pas déduire le caractère d'un homme de la manière dont il marche, ou dont il pose le pied en appuyant la semelle, ne pourra pas aisément progresser dans ce que j'expose en ce moment.

Et c'est précisément ce Dühring qui pestait si bien, notamment contre les érudits ! Il disait qu'il lui serait bien agréable de n'avoir plus à se servir des mots qui rappellent la vieille science d'autrefois. Il ne veut pas de la logique, il veut une anti-logique, non une Sophia, mais une anti-Sophia, non une science mais une anti-science. Il voudrait tout transformer en « anti » quelque chose, il le dit expressément. Or, cet homme qui a tant pesté contre toute science était précisément, dans l'incarnation qui a précédé celle où il fut un lansquenet iconoclaste, un authentique Stoïcien grec, appartenant à l'école stoïcienne, Dühring a été précisément ce qu'il a si bien vitupéré : dans la deuxième incarnation avant celle-ci, il a été un vrai philosophe, et un philosophe stoïcien de surcroît, donc l'un de ceux qui se retiraient du monde.

C'est ce qui m'avait tout d'abord éclairé : on rencontre chez les Stoïciens de très nombreuses formes de pensée qui se trouvent chez Dühring. Seulement la chose n'est pas toujours simple. Les étudiants d'un séminaire tout entier pourraient écrire des thèses sur la forme des pensées chez les Stoïciens et chez Dûhring.

On remonte donc tout d'abord à l'époque des iconoclastes, aux environs du IXè siècle, dans l'est de l'Europe, où Dühring fut iconoclaste, et ensuite, à partir de là, au IIIè siècle, à l'époque grecque du stoïcisme.

Il y a là quelque chose de vraiment bouleversant : le Stoïcien qui ne demande rien à la vie, qui se détourne de tout ce qui n'est pas directement indispensable à la vie, qui se résigne – il renonce à la vue dans la deuxième incarnation qui suit. Et c'est en cela qu'il est vrai. Et c'est lui qui illustre de façon grandiose ce qu'est l'aveuglement de la conception moderne du monde.

Quelle que soit l'attitude adoptée vis-à-vis de la conception du monde de Dühring, ce qui est tragique et bouleversant, c'est qu'il est dans sa personne la vérité de la conception du monde du XIXè siècle, et cette vérité, il l'est par sa personne même. Ce Stoïcien qui ne voulait pas porter le regard sur le monde, devient aveugle ; cet iconoclaste qui voulait détruire les images, ne peut supporter aucune image et fait de l'histoire de la littérature et de la poésie ce qu'elle est devenue dans ses deux livres sur les grands écrivains, où non seulement Gœthe et Schiller sont mis à l'arrière-plan, mais où tout au plus Bürger joue un certain rôle. C'est là que devient vérité ce qui ailleurs est mensonge. Car les gens prétendent d'ordinaire que le mécanisme, le matérialisme de la seconde moitié du XIXè siècle, voient

clair ! Cela est faux, ils n'y voient pas clair, ils sont aveugles, et c'est ce que Dühring représente dans sa vérité.

C'est ainsi qu'une personnalité représentative, observée comme il convient dans son cadre, nous révèle en même temps un karma historique, le karma de la civilisation elle-même tel qu'il apparaît dans sa conception du monde durant la seconde moitié du XIXè siècle. C'est de cela que nous continuerons à parler la prochaine fois.

NEUVIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 15 mars 1924

Au cours de notre étude du karma, des voies que suit la destinée humaine, nous avons vu dans la précédente conférence certains enchaînements qui sont bien propres à jeter la lumière sur la façon dont le destin agit à travers les différentes vies terrestres. Bien que naturellement, la décision à prendre ici fût délicate, j'ai résolu de parler une fois en détails de ces enchaînements, et vais maintenant poursuivre ces considérations. Vous aurez remarqué que lorsqu'on étudie ces rapports karmiques, il devient nécessaire de s'arrêter à certains détails de la vie et de la nature de l'homme auxquels, sinon, on prête peut-être peu attention. Je vous ai ainsi exposé à propos de Dühring comment des particularités d'ordre physique dans une incarnation deviennent une certaine disposition de l'âme dans la suivante. Car vraiment, lorsqu'on aborde les mondes spirituels pour étudier l'être humain, d'une part tout ce qui est esprit perd son caractère abstrait, devient force et impulsion actives. Par contre, ce qui appartient au corps, ce qui s'exprime dans le corps, – on peut au fond parler ainsi – perd sa matérialité, prend une signification spirituelle, prend une certaine place dans l'ensemble de la vie humaine.

Comment, en fait, le destin agit-il ? Il agit de par la totalité de l'être humain. Ce que l'homme recherche dans la vie par une impulsion du karma, ce qui devient alors son destin, est lié au fait que les forces du destin qui passent de vie en vie produisent et déterminent la composition du sang dans sa subtilité, règlent l'activité interne des nerfs, et aussi stimulent la réceptivité instinctive de l'âme pour telle ou telle chose. Et l'on peut discerner facilement la nature interne des liens karmiques si l'on n'éprouve aucun intérêt – nous parlons naturellement toujours de l'œil de l'âme – pour le comportement de la personne en question.

En vérité, pour l'observation du karma, il est exactement aussi important de s'intéresser à un mouvement des mains qu'à un talent spirituel génial. Il est aussi important de pouvoir observer – bien entendu, sous l'aspect spirituel, celui du corps astral et du Moi – comment quelqu'un s'assied, que de voir comment il satisfait à ses obligations morales. Il est tout aussi important de voir si un homme fronce facilement – ou volontiers – le front, que de discerner s'il est pieux ou non. Beaucoup de choses qui, dans la vie ordinaire, nous paraissent insignifiantes, sont extrêmement importantes lorsqu'on commence à observer le cheminement du destin d'une vie terrestre à une autre, et bien des choses qui nous paraissent particulièrement importantes chez l'un ou chez l'autre sont de peu de signification.

Or, dans la vie en général, il n'est pas si aisé de porter son attention sur les particularités corporelles par exemple. Elles sont présentes, et il faut s'être entraîné à les distinguer, sans bien entendu se comporter de façon à blesser son prochain, ce qui est le cas lorsqu'on l'observe dans l'intention de l'étudier. Cela ne devrait jamais se faire ; dans cette perspective, les choses devraient se révéler d'elles-mêmes. Mais lorsqu'on a exercé sa faculté d'attention, dans la vie courante déjà des particularités individuelles apparaissent en chaque homme, des petits détails qui sont éminemment importants pour l'observation du karma. On ne peut se livrer à une observation vraiment pénétrante en ce qui concerne les rapports karmiques que si l'on peut faire état de particularités significatives,

Il y a plusieurs décennies, une personnalité fut pour moi d'un intérêt extrême, tant en ce qui concerne sa vie intérieure, spirituelle, que sa vie extérieure, il s'agit du philosophe Eduard von Hartmann. J'étais porté envers lui précisément d'un très profond intérêt. Mais quand je regarde sa vie dans la perspective d'une étude du karma, je suis obligé d'évoquer intérieurement ce qui est important de la façon suivante. Je dois me dire qu'Eduard von Hartmann, le philosophe de l'inconscient, a en fait exercé dans le domaine de la philosophie une action révolutionnaire. Mais en vérité, cette action explosive dans le domaine spirituel a été enregistrée par les hommes du XIXè siècle – pardonnez-moi cette critique, elle n'est pas bien méchante – avec un grand flegme. Les hommes du XIXè siècle, et aussi, naturellement, du début du XXè, ne peuvent guère être tirés de leur flegme lorsqu'il s'agit de ce qui anime intérieurement le monde. En fait, on peut à peine trouver, en notre temps si flegmatique vis-à-vis de tout ce qui touche à l'esprit, un enthousiasme vraiment profond.

Dans une autre série de conférences, j'ai dû par exemple décrire une fois un fait historique, à savoir le choc qui s'est produit entre le monde romain et le monde germanique du nord à l'époque des invasions, au moment où, venant des contrées méridionales, gréco-latines, le christianisme s'est répandu en direction du nord. Il faut se représenter distinctement ces ancêtres physiques du monde de l'Europe du Centre et du sud, et l'on a déjà une impression de l'impulsivité intense qui fut celle des hommes de ce temps. En fait, la faculté de vivre intérieurement avec les puissances spirituelles dans la nature était vive parmi les diverses peuplades germaniques que les Romains trouvèrent devant eux dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Ces hommes avaient vis-à-vis du spirituel une tout autre attitude. Pour une grande part, ils étaient encore vraiment portés tout instinctivement vers l'esprit. Et tandis qu'aujourd'hui, nous parlons la plupart du temps avec un flegme qui fait qu'un mot suit l'autre comme si ce qu'on dit était sans importance, ces hommes faisaient aussi passer dans leur langage ce qu'ils vivaient intérieurement. Pour

eux, le vent qui soufflait était tout aussi bien le geste physique d'une manifestation spirituelle de l'âme que le mouvement de bras d'un homme. Dans cette haleine du vent, dans le vacillement de la flamme causé par le vent qui soufflait, on percevait Wotan qui s'exprimait. Et lorsqu'on faisait passer ces expériences dans la langue, lorsqu'on leur donnait le vêtement de la langue, celle-ci se colorait de ce qui avait été vécu. Pour l'exprimer dans le langage moderne, nous dirions : Wotan vibre dans le vent – on s'exprimait à peu près ainsi dans l'ancien langage, le « vibrer » imprégnait aussi la langue – participez à ce vécu qui vibre et ondoie jusque dans les mots.

Quand l'être humain, élevant son regard, perçoit le tonnerre qui gronde dans les nuages, et contemple derrière ce mouvement, derrière le mouvement naturel du tonnerre, une entité spirituelle et qu'il exprime ainsi le tout : Donar gronde dans le tonnerre – alors dans la langue moderne pénètre ce qui a retenti autrefois en sonorités semblables dans le langage. De même que ces hommes ressentaient la présence du spirituel dans les phénomènes naturels et la rendaient dans leur langage, ils exprimaient aussi la divinité secourable qui, lorsqu'ils marchaient au combat, vivait dans leurs membres, dans tous leurs gestes. Ils portaient alors un immense bouclier, et lançaient avec force les mots à l'abri du bouclier, pourrait-on dire. Et ce fait de projeter un esprit – soit bon, soit démoniaque, – dans la langue, un esprit qui après une explosion puissante s'assourdissait pour s'intensifier à nouveau, ils l'exprimaient aussi en montant à l'assaut par les mots : « Ziu zwingt Zwist » (prononcer : « Tsiou tsvingt tsvist »). Tout cela proféré derrière le bouclier, dans toute la fureur, toute l'ivresse du combat, quel assaut ! Imaginez-vous ces mots prononcés par des milliers de gorges à la fois derrière le bouclier. Dans les premiers siècles où le sud rencontra l'Europe du Centre, ce qui faisait extérieurement effet dans le combat n'était pas vraiment efficace – c'était ce puissant grondement qui montait vers les légions romaines. Au début, il provoqua chez ces peuples venus du sud une peur panique ; leurs genoux tremblaient à entendre ce « Ziu zwingt Zwist » mugi par mille gosiers derrière les boucliers.

Il faut bien le dire : Ces mêmes humains sont là de nouveau – mais comme ils sont devenus flegmatiques ! Plus d'un parmi eux qui hurlait autrefois si bien, est devenu flegmatique au plus haut point, a été gagné par l'attitude intérieure du XIXè et du XXè siècles. Si pourtant ces gaillards qui étaient intérieurement poussés à hurler autrefois réapparaissaient maintenant, ils coifferaient leur nouvelle incarnation d'un bonnet de nuit et diraient : Ce flegme que l'on ne peut pas réveiller aujourd'hui, n'est à sa place que sous un bonnet de nuit, au lit, et non pas sur un théâtre de l'activité humaine !

Je ne parle ainsi que pour indiquer combien peu on était enclin à ressentir ce qu'il y avait d'explosif dans le contenu de la « Philosophie de l'inconscient » d'Eduard von Hartmann. Pour commencer, il expose tout d'abord combien tout ce qui est conscient en l'homme, la pensée consciente, a une importance minime vis-à vis de tout ce qui ondoie et vibre inconsciemment en l'être humain, et aussi dans la nature, de tout ce qui ne peut être élevé à la conscience et n'y pénètre jamais. Eduard von Hartmann a ignoré l'imagination clairvoyante et l'intuition, il ne savait pas que l'inconscient peut pénétrer dans le champ de la connaissance humaine. Il a donc montré que ce qui est en fait l'essentiel reste dans le domaine de l'inconscient. Mais c'est précisément dans cette perspective qu'il voyait le monde dans lequel nous vivons comme le plus mauvais qui soit.

Il a cultivé le pessimisme plus encore que Schopenhauer, il estimait que le sommet de la civilisation, ce serait la destruction de toute l'évolution terrestre, qu'il fallait détruire aussi rapidement que possible. Il disait seulement qu'il ne voulait pas insister pour qu'on le fasse dès demain, parce qu'alors le temps manquerait pour mettre en œuvre tout ce qui est nécessaire à une destruction définitive de la terre, pour que plus rien ne subsiste de la civilisation humaine qui est sans valeur. Et il rêvait – on trouve cela dans la « Philosophie de l'inconscient » – que les humains en viendront à inventer une grosse machine qu'ils pourront enfoncer assez loin dans le sol pour qu'en provoquant une puissante explosion, elle disperse et pulvérise la terre entière dans l'espace cosmique.

Certes, bien des gens s'enthousiasmèrent pour cette « Philosophie de l'inconscient ». Mais quand ils en parlent, on ne perçoit pas qu'ils soient vraiment persuadés dans tout leur être de ces idées. Et cela, on peut bien le dire, c'est tout de même quelque chose de grave ! Les gens en parlent comme en passant, et c'est là justement ce qui est épouvantable.

Voilà ce qui a eu lieu – il y a eu un philosophe ainsi fait. Et ce philosophe a observé les choses qui relèvent de la moralité humaine sur terre. Et son ouvrage sur la « Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins » (Phénoménologie de la conscience morale) est même celui qui m'a le plus profondément intéressé. Il a ensuite écrit aussi un livre sur la conscience religieuse, puis une esthétique ; il a beaucoup écrit. Et tout cela était du plus grand intérêt, précisément quand on ne pouvait pas y adhérer.

On peut naturellement éprouver un grand désir de savoir ce qu'il en est de la destinée d'un homme pareil. Peut-être sera-t-on d'abord tenté de s'occuper à fond de sa philosophie. On essaiera de deviner, d'après ses idées de philosophie, ce qui rapporterait à ses vies terrestres antérieures. Mais on ne trouvera rien. Pourtant, cette personnalité précisément m'intéressait au plus haut point.

Et voyez-vous, quand on est en quelque sorte habité par l'occultisme, on est poussé à s'orienter de la bonne manière. Or, il y a un fait : Eduard von Hartmann fut tout d'abord un militaire, un officier. Dans l'annuaire de Kirschner figurait toujours – jusqu'à sa mort – outre son titre de docteur en philosophie,

celui de lieutenant. Eduard von Hartmann fut tout d'abord officier prussien, et, dit-on, un très bon officier.

Voyez-vous, à partir d'un certain jour, ceci m'apparut, dans la perspective des enchaînements karmiques, beaucoup plus important que les particularités de sa philosophie. La philosophie, n'est-ce pas, on est porté à en admettre ceci, et à rejeter cela. Mais ce n'est là rien de significatif, chacun peut le faire s'il a seulement un peu étudié la philosophie. Et il n'en sort rien de particulier. Mais on se demande : Comment se fait-il qu'un homme qui était officier prussien, un bon officier qui pendant son temps de service s'est vraiment peu, très peu occupé de philosophie, et bien davantage du maniement du sabre, comment se fait-il qu'il soit devenu précisément un philosophe représentatif de son temps ? Et comment l'est-il devenu ?

Voyez-vous, mes chers amis, il l'est devenu à la suite d'une maladie qui lui a valu de souffrir des genoux toute sa vie, et d'être obligé de prendre sa retraite. Par moments, il ne pouvait plus marcher, il était obligé de garder les jambes allongées, de marcher peu, de rester assis sur un canapé. Et après s'être assimilé la culture contemporaine, il a écrit l'un après l'autre plusieurs ouvrages de philosophie. La philosophie de Hartmann occupe toute une bibliothèque ; c'est un homme qui a beaucoup écrit.

Mais en ce qui me concerne, tandis que j'étudiais la personnalité, ce qui me parut particulièrement important un jour, c'est son mal de genoux, l'intervention de cette affection du genou. Que cet homme ait été atteint de ce mal à un âge déterminé m'intéressait beaucoup plus que son réalisme transcendantal, ou bien cette déclaration de lui : Il y eut d'abord la religion du Père, puis la religion du Fils, et dans l'avenir viendra la religion de l'Esprit. – Ce sont des affirmations pleines d'esprit, et durant ce XIXè siècle si spirituel, on trouvait de ces choses plus ou moins dans la rue. Mais qu'un homme devienne philosophe parce qu'étant lieutenant, il a été atteint d'une affection du genou, c'est là un fait très important. Et si l'on ne peut pas remonter à l'origine de tels faits, aussi longtemps qu'on se laisse aveugler par la chose apparemment la plus frappante on ne découvre pas les enchaînements karmiques.

Quand j'ai pu trouver le rapport entre la personnalité et le mal de genou, la perspective s'ouvrit devant moi de ce qui est survenu dans le destin de cet homme. A ce moment j'ai pu remonter l'enchaînement. Ce n'est pas la tête d'Eduard von Hartmann, mais bien son genou qui a pu m'indiquer le chemin qui conduisait à ses incarnations antérieures. Chez d'autres, le point de départ est le nez etc… En règle générale ce n'est pas ce qu'on considère comme le plus important pour la vie entre la naissance et la mort.

Quel est donc ici l'enchaînement karmique ? – Voyez-vous, l'être humain, tel qu'il apparaît dans la vie terrestre, est en réalité, déjà comme être physique – et j'ai souvent attiré l'attention sur ce point une entité tripartite. Il possède une organisation neuro-sensorielle, concentrée principalement dans la tête, mais qui s'étend à l'être tout entier. Il a une organisation rythmique, que constituent la respiration et la circulation sanguine, et qui à son tour s'étend à l'homme tout entier et s'exprime en toutes choses en lui. Il a aussi une organisation des membres qui est liée à son métabolisme, à la régénération des substances, etc… L'homme est un être tripartite.

On perçoit alors, en ce qui concerne l'existence dans sa totalité, que ce que nous tenons durant la vie sur terre pour la chose la plus importante : la tête, ne garde au cours du cheminement à travers morts et naissances, qu'une importance relativement réduite peu de temps après la mort. La tête, qui dans la personne physique est la chose la plus humaine en l'homme, épuise en effet l'essentiel de sa réalité dans le physique, tandis que le reste de son organisation, qui dans le physique est de moindre valeur, est dans le spirituel l'élément supérieur. Dans la tête, l'homme est au maximum un être physique, et au minimum un être spirituel. Par contre, il est davantage esprit dans les autres parties de son organisation, dans les rythmes et dans les membres. Là où il est spirituel au maximum, c'est dans le motorisme, dans l'activité des membres.

Ce qui se passe, c'est que les dons intellectuels se perdent relativement vite après la mort, l'élément spirituel et psychique qui dans l'inconscient fait partie des organisations inférieures devient particulièrement important entre la mort et une nouvelle naissance. En général, il en va ainsi que, d'une vie terrestre à la suivante, c'est l'organisation extérieure à la tête qui, en fonction de sa forme et de son contenu spirituel, devient exactement la tête de l'incarnation suivante ; mais ce qui, dans la tête, est de nature volontaire, agit particulièrement dans les membres de la prochaine incarnation. Celui dont la pensée est indolente dans une incarnation ne sera certainement pas, dans la prochaine, un coureur rapide : la paresse de la pensée se retrouve dans la lenteur des membres comme, inversement, la lenteur des membres dans l'incarnation présente se manifeste dans la pensée indolente et ralentie de l'incarnation suivante. D'une vie terrestre à l'autre, d'une incarnation à l'autre, il se produit donc une métamorphose, des effets qui s'entrecroisent entre les différentes zones de l'entité humaine.

Ce que je vous expose là n'est pas une théorie ; je le puise dans les faits de la vie. Voyez-vous, lorsqu'un jour je me proposai de m'occuper particulièrement de cette affection des genoux d'Eduard von Hartmann, je fus orienté vers son incarnation précédente au cours de laquelle, à un moment déterminé, il fut frappé d'une sorte d'insolation. Et ce coup de soleil fut tout d'abord l'origine karmique, par la voie de la métamorphose, de son infirmité du genou, et avait donc été une affection frappant la tête. A partir d'un certain moment, il souffrait d'une sorte de paralysie du cerveau.

Dans l'incarnation suivante, ceci réapparut sous la forme d'une paralysie d'un membre. Et voici par quel cheminement le destin l'avait amené à une paralysie du cerveau : Cette individualité était de celles qui, pendant les Croisades, partirent en Orient combattre les Turcs et les Asiatiques, mais qui en même temps apprirent à beaucoup admirer ces derniers. Après s'être assimilé dans l'admiration la grandiose spiritualité orientale qui apparut aux Croisés, cette individualité se trouva en présence d'un homme dont elle sentit instinctivement qu'elle avait été en contact avec lui dans la Précédente incarnation. Ce qui restait à régler entre les deux était d'ordre moral. L'effet ultérieur de l'insolation : le mal de genoux dans l'incarnation suivante, semble n'être tout d'abord que de nature physique ; mais quand il s'agit d'éléments du destin, la source en est toujours une réalité morale ; ici, c'est le fait que, depuis une incarnation encore antérieure, cette individualité était animée de l'impulsion de combattre avec force, avec rage, l'homme qu'elle trouvait devant elle. Elle se mit à poursuivre cet adversaire sous un soleil de feu.

Mais cette violence n'était pas justifiée et se retourna contre elle : le soleil ardent provoqua la paralysie du cerveau. Ce qui devait se passer dans ce combat avait pour origine, mes chers amis, le fait que dans une incarnation encore antérieure, cette individualité était particulièrement intelligente, intelligente au plus haut point. Au regard s'offrait ainsi une incarnation plus ancienne encore, celle où elle avait été dotée d'une intelligence supérieure. L'adversaire que pendant la Croisade elle avait attaqué, avait été, dans l'incarnation antérieure, acculé à une situation difficile qui avait tourné à son désavantage. C'est ainsi que s'était créé l'enchaînement moral dont était née plus tard l'impulsion du combat, etc... Les forces qui l'avaient engendrée avaient leur origine dans l'incarnation précédente et dans un élément moral.

On trouve donc ici trois incarnations successives d'une individualité : dans des temps très anciens, une personnalité extrêmement avisée et intelligente – première incarnation. Puis un Croisé qui, à un moment déterminé, et par l'effet d'une faute commise en vertu de son intelligence, est atteint d'une paralysie du cerveau ; l'intelligence disparaît, mais seulement après avoir connu une admiration sans bornes pour la civilisation orientale. Troisième incarnation : un officier prussien obligé de prendre sa retraite à cause d'une affection du genou, qui ne sait pas ce qu'il doit faire, se rabat sur la philosophie, et écrit alors une remarquable « Philosophie de l'inconscient », tout à fait inspirée par la culture de la seconde moitié du XIXè siècle.

Lorsqu'on dispose d'un tel enchaînement, des choses viennent à s'éclairer qui étaient auparavant complètement obscures. Car voyez-vous, quand je lisais Hartmann étant jeune, et ignorant alors cet enchaînement, j'avais toujours ce sentiment : il y a là-dedans des choses intelligentes. Quand je lisais une page : oui, c'est terriblement intelligent, mais pas sur cette page. Je voulais toujours tourner la page pour regarder au verso si les choses intelligentes s'y trouvaient. Mais elles n'étaient pas d'aujourd'hui, elles étaient d'hier ou d'avant hier.

La lumière ne se fit pour moi qu'au moment où je constatais que cette intelligence particulière remontait à deux incarnations, et continuait à être perceptible. Une lumière éclatante tomba alors sur toute cette œuvre, sur ces productions de Hartmann qui emplissent une bibliothèque, lorsqu'on sait ceci : l'intelligence d'une incarnation bien antérieure continue d'être perceptible.

Lorsqu'on faisait personnellement la connaissance de Hartmann, que l'on s'entretenait avec lui, on avait réellement ce sentiment : il y a là-derrière quelqu'un qui ne parle toujours pas ; mais ensuite il y en a un troisième encore derrière, qui est en réalité à la source des inspirations. Car à l'écouter, il y avait parfois de quoi désespérer : c'était un officier qui parlait de philosophie et des vérités les plus hautes sans enthousiasme, avec indifférence, avec une certaine rudesse. Pour discerner ce qu'il était en réalité, il fallait savoir que derrière ces propos se manifestait une intelligence qui datait de deux incarnations en arrière.

Certes, on peut paraître manquer de respect lorsqu'on raconte ces choses – mais elles ne sont pas dites dans cet esprit ; je me suis convaincu qu'il serait très précieux pour tout homme d'être informé de pareils enchaînements le concernant, même s'il devait en venir à se dire : Dans la troisième de mes dernières incarnations, j'ai vraiment été un très vilain monsieur ! – Ce peut être très profitable dans la vie que de pouvoir se dire : J'ai été un très vilain personnage. Car une fois, dans une incarnation quelconque – et même pas « quelconque » – à coup sur on a été réellement un très vilain personnage ! Dans cet ordre de choses, voyez-vous, comme toujours en société, les personnes présentes, les incarnations présentes font exception.

Je fus aussi énormément intéressé par le cheminement du destin de Friedrich Nietzsche, avec qui la vie m'avait mis en contact. Ce problème Nietzsche, je l'ai étudié sous tous ses aspects ; j'ai écrit et dit beaucoup de choses à son sujet, et je l'ai étudié sous tous les angles.

Son destin fut vraiment étrange. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, dans les années 90 du XIXè siècle, à Naumbourg, alors que son esprit était déjà très atteint.

Une après-midi, vers 2 heures et demie, sa sœur me conduisit dans sa chambre. Il était étendu sur un lit de repos, indifférent, le regard n'ayant pas conscience de celui qui se tenait devant lui ; avec ce front étrange, d'un si beau dessin, qui frappait le visiteur. Bien que le regard fût indifférent, on avait l'impression d'avoir devant soi non pas un fou, mais un homme dont l'âme s'était livrée toute la matinée à un travail spirituel intense, puis qui avait déjeuné et s'était ensuite étendu pour se reposer, pour

réfléchir en rêvant à demi à ce que son âme avait élaboré durant la matinée. La vision spirituelle révélait qu'un corps physique et un corps éthérique étaient là, présents notamment dans les parties supérieures, car l'âme et l'esprit s'en étaient déjà dégagés, n'étaient plus reliés au corps que comme par un fil épais.

En fait, une sorte de mort avait déjà eu lieu, mais une mort qui ne pouvait pas être totale parce que l'organisation était si saine que le Moi et le corps astral, qui voulaient se dégager, étaient encore retenus par un métabolisme et un système rythmique parfaitement sains ; le système neuro-sensoriel, étant complètement détruit, ne pouvait plus du tout retenir le corps astral et le Moi. Si bien qu'on avait cette impression merveilleuse : le véritable Nietzsche plane au-dessus de sa propre tête. C'est là qu'il était. Et en-dessous, il y avait quelque chose qui, pour ce qui est de l'âme, aurait pu être un cadavre, et qui ne l'était pas uniquement parce que ce corps restait attaché de toutes ses forces à l'âme, mais seulement dans les parties inférieures, par son organisation métabolique et rythmique parfaitement saine.

Percevoir une telle chose peut éveiller profondément l'attention à porter sur les enchaînements de la destinée. Ici, certes, c'est une autre lumière qui y était projetée. On ne pouvait pas partir d'un membre isolé atteint, il fallait revenir à l'individualité spirituelle de Friedrich Nietzsche dans sa totalité.

Dans la vie de Nietzsche, il faut distinguer rigoureusement entre trois périodes. La première commence alors que, tout jeune encore, il écrit sa « Naissance de la tragédie », enthousiasmé par l'apparition de la musique naissant des Mystères grecs, et montrant qu'à son tour la tragédie est née de la musique. Puis, dans la même atmosphère intérieure, quatre ouvrages suivent : « David Friedrich Strauss, le partisan et l'écrivain », « Schopenhauer éducateur », « De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie », « Richard Wagner à Bayreuth », qui paraît en 1876. « Richard Wagner à Bayreuth », c'est en fait, peut-être, le meilleur livre écrit par un admirateur de Wagner.

Une deuxième période commence alors. Il écrit « Humain, trop humain », en deux volumes, « L'Aurore » et « Le gai savoir ». Dans ses premiers ouvrages, jusqu'en 1876, Nietzsche est un idéaliste au sens le plus élevé du mot, il veut tout hausser au niveau de l'idéal. Dans la seconde période de sa vie, il dit adieu à tout idéalisme et le raille. Pour lui, il est clair que si les humains se proposent un idéal, c'est parce que dans la vie, ils sont faibles. Lorsque quelqu'un est un incapable, dit-il, la vie n'a aucune valeur pour lui, il faut qu'il poursuive un idéal. Nietzsche prend donc pour cible tous les idéaux les uns après les autres, et conçoit le divin dans la nature comme une réalité humaine, et même une petite. Là, il est voltairien, et il a aussi dédié un livre à Voltaire. Il est alors tout à fait rationaliste, un intellectualiste. Cette période dure environ jusqu'à 1882/1883. Puis commence la dernière où il élabore des idées comme celle du retour éternel des choses, et fait de Zarathoustra un idéal humain. Il écrit alors son « Ainsi parlait Zarathoustra », dans le style d'un hymne.

C'est à ce moment qu'il reprend ses notes sur Wagner. C'est là quelque chose de tout à fait étrange ! Lorsqu'on a étudié de cette façon la manière de travailler de Nietzsche, elle apparaît étrange. Lisez aujourd'hui « Richard Wagner à Bayreuth » : c'est un hymne enthousiaste, grandiose, dont émane un enthousiasme génial pour Richard Wagner. Dans la dernière période de sa vie parait « Le cas Wagner » : un livre qui contient tout ce que l'on peut dire contre Wagner.

Quand on veut s'en tenir à des banalités, on dit : Nietzsche a retourné sa veste, il a changé d'opinion. Mais celui qui connaît ses manuscrits ne parle pas ainsi. Car Nietzsche a produit dans « Richard Wagner à Bayreuth » quelques pages qui sont un hymne enthousiaste à Wagner ; mais il a aussi écrit tout ce qu'il avait à dire contre lui – contre ce qu'il disait lui-même. Puis il a à nouveau écrit un hymne enthousiaste, suivi de ses critiques. En fait, tout « Le cas Wagner » était écrit dès 1876. Il en a seulement mis une partie en réserve, et n'a fait imprimer que l'hymne enthousiaste. Plus tard, il n'a fait que reprendre pour ainsi dire ses anciennes notes, en les enrichissant de quelques phrases très mordantes.

Dans cette dernière période de sa vie, il avait cependant tendance à se lancer dans des attaques qu'il avait en quelque sorte laissées en réserve dans la première période. Il est vraisemblable que, si les pages manuscrites qu'il avait ainsi mises de côté parce qu'elles ne concordaient pas avec le texte de « Richard Wagner à Bayreuth », avaient été détruites dans un incendie, nous n'aurions pas de « Cas Wagner ».

Voyez-vous, quand on suit du regard ces trois périodes, on les voit toutes imprégnées d'un caractère uniforme. Et même son dernier livre, ou tout au moins le dernier qui ait été imprimé : « Götzendämmerung oder wie man mit dem Hammer philosophiert » (Le crépuscule des idoles, ou comment philosopher avec un marteau), où tout, dirais-je, est montré dans son autre perspective, même ce dernier livre porte quelque chose du caractère foncier de toute la spiritualité nietzschéenne. Seulement, quand il écrit cela, Nietzsche est âgé, il devient imaginatif. Par exemple, voulant caractériser l'écrivain français Michelet, il en donne une caractéristique très juste : « l'enthousiasme qui enlève sa redingote pendant qu'il est enthousiaste ». Voilà qui dépeint Michelet de façon excellente sous un certain aspect. Il y a de ces traits parlants dans le « Crépuscule des idoles »

Lorsqu'on a perçu une fois cette image bouleversante de l'individualité de Nietzsche planant au-dessus de son corps, on est poussé à dire de ses œuvres : Oui, en fait elles donnent l'impression qu'il n'était pas entièrement présent dans son corps quand il a écrit ces phrases, comme s'il avait un peu quitté son corps – et il écrivait non pas assis, mais en marchant, en se promenant. Vous aurez cette impression particulièrement intense devant certains passages de la quatrième partie de « Ainsi parlait Zarathoustra », et vous ressentirez directement : on n'écrit pas cela quand le corps joue son rôle de régulateur, on l'écrit quand il ne le fait plus, quand l'âme a quitté le corps.

On a le sentiment que lorsqu'il produit spirituellement, Nietzsche abandonne toujours un peu son corps. Et cela faisait finalement partie de ses habitudes de vie. En particulier, il prenait volontiers du chloral pour se mettre dans une certaine atmosphère qui n'est plus rattachée au corps. Certes, ce besoin de se rendre psychiquement indépendant du corps avait pour origine les nombreux maux qui l'affectaient, par exemple un mal de tête qui persistait très longtemps, etc…

Tout ceci donne une image homogène de Nietzsche dans son incarnation de la fin de XIXè siècle, qui aboutit à la folie, si bien que finalement, il ne savait plus du tout qui il était. Il existe de lui des lettres à Georg Brandes qu'il a signées « Le crucifié » – Ce qui signifie qu'il se considérait comme le crucifié – ou bien il se voit lui-même comme un être humain existant objectivement en dehors de lui, il se considère comme un dieu qui se promène le long du Pô, et signe « Dionysos ». Cet état de séparation d'avec le corps dans les moments de production spirituelle apparaît comme particulièrement caractéristique pour cette incarnation de cette personnalité

Lorsqu'on s'en pénètre par les facultés imaginatives intérieures, on est ramené à une incarnation pas très éloignée. Ce qu'il y a de singulier chez de nombreuses personnalités de cet ordre, très représentatives, c'est qu'en règle générale leurs incarnations ne sont pas très éloignées, mais relativement proches dans le cadre des temps modernes. On parvient alors à une existence de Nietzsche au cours de laquelle il fut Franciscain, un Franciscain ascète qui se livrait à d'intenses macérations corporelles.

C'est là que réside l'énigme. Le regard rencontre un homme portant la robe caractéristique des Franciscains, qui gisait des heures durant devant l'autel, se meurtrissait les genoux à implorer la grâce divine, et se mortifiait affreusement. Par la douleur, et en particulier par la douleur qu'on s'inflige à soi-même, on entre très fortement en contact avec son corps physique. On le perçoit très intensément lorsqu'on souffre, parce que le corps astral ressent une nostalgie intense du corps physique, auquel il veut s'unir. D'avoir tant compté sur la préparation du corps en vue du salut au cours d'une incarnation eut pour conséquence que dans la suivante, l'âme ne voulait plus du tout habiter ce corps.

C'est ainsi, voyez-vous, que se présentent dans les cas caractéristiques les enchaînements du destin. On peut dire aussi qu'ils se présentent en fait autrement qu'on ne l'imagine ordinairement. En ce qui concerne les vies terrestres successives, rien ne peut être obtenu par la pensée combinatrice. En règle générale, ce qu'on trouve alors est faux. Mais quand on découvre quelque chose de juste, c'est ce qui répand éminemment la lumière sur l'existence.

C'est précisément parce qu'une étude objective dans ce sens peut amener à voir le karma dans sa vraie lumière que je n'ai pas craint, bien que ce ne soit pas sans risque, de développer devant vous quelques relations karmiques dont je crois qu'elles peuvent jeter sur la nature du karma humain, de la destinée humaine, une vigoureuse lumière. Et nous poursuivrons demain.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 16 mars 1924

Dans cette étude des enchaînements karmiques, je me suis jusqu'ici conformé à la règle qui consiste à partir de personnalités déterminées que vous pouvez connaître, pour essayer ensuite de remonter à leurs vies terrestres antérieures. Aujourd'hui, pour compléter ces exemples concrets des enchaînements karmiques, je voudrais procéder en sens inverse : partir de certaines personnalités historiques appartenant au passé pour les suivre soit jusqu'à une période ultérieure de l'histoire, soit jusqu'à une vie de l'époque actuelle. Je vais donc, en quelque sorte, vous donner un exposé historique d'enchaînements déterminés, en y associant des considérations karmiques.

Lorsqu'on suit le développement du christianisme en direction de l'Europe depuis sa fondation sur la terre, lorsqu'on suit les différentes voies par lesquelles sont passées les impulsions chrétiennes, on rencontre un autre courant religieux qui, bien que de nos jours on lui accorde une moindre attention, a exercé une influence extraordinairement profonde, dirais-je, sur la civilisation européenne, mais en-dessous de la surface des événements historiques extérieurs. C'est le courant connu sous le nom de l'islamisme. de la religion mahométane, qui fut fondée un peu plus d'un demi-millénaire après le christianisme, avec tout ce qui, dans la manière de vivre, lui était lié.

Nous voyons tout d'abord Mahomet fonder une sorte de monothéisme, une religion qui, comme le judaïsme, élève le regard avec rigueur vers une divinité unique embrassant l'univers tout entier. C'est un dieu unique que Mahomet veut proclamer, et cette impulsion puissante, partie d'Arabie, se répand et pénètre avec force en Asie, parvient à travers l'Afrique jusqu'en Europe en passant par l'Espagne.

Celui qui observe aujourd'hui la civilisation moderne apprécie de façon inexacte beaucoup de ses éléments s'il n'envisage pas tout ce qui, de par la force offensive due à l'action de Mahomet – et précisément par le détour des invasions arabes, a exercé une influence sur la civilisation européenne sans que la forme de religion, le sentiment religieux qui étaient liés à l'entreprise, aient pénétré en Europe.

Lorsqu'on considère la forme religieuse dans laquelle le mahométisme est apparu sous son aspect arabe, on trouve tout d'abord un monothéisme figé, une divinité unique toute puissante qui introduit dans la vie religieuse un élément fataliste. Le sort des humains est déterminé. L'homme doit se soumettre à ce destin, ou tout au moins savoir qu'il y est soumis. Telle est la forme religieuse. Cependant, cet arabisme – nous lui donnerons ce nom – a produit encore tout autre chose. Ce qui est étrange, c'est que d'une part il se répand par la guerre, et que les peuples sont inquiétés par cet élément belliqueux de l'arabisme. Et d'autre part, il est aussi extrêmement singulier que durant presque tout le premier millénaire à partir de la fondation du mahométisme, l'arabisme ait été le porteur d'une civilisation. Regardons par exemple l'époque où, en Europe, l'influence de Charlemagne fut la plus grande ; nous trouvons en Asie, à Bagdad, une civilisation merveilleuse, et en fait une vie spirituelle grandiose.

On peut dire que, alors que Charlemagne, partant d'un niveau très primitif – il apprend même à écrire, mais péniblement – s'efforce de répandre une certaine instruction, bien élémentaire, nous constatons l'existence d'une culture spirituelle évoluée en Asie, à Bagdad. Nous voyons même un immense respect devant cette culture gagner jusqu'à l'entourage de Charlemagne. Au moment où celui-ci règne, comme on dit, – il a régné de 768 à 814 – nous trouvons à la tête d'une civilisation grandiose, de 786 à 809, Hârûn-al-Rashid. C'est l'homme abondamment chanté par les poètes, le centre d'un large cercle de savants et d'artistes, lui-même fin et cultivé, et qui avait autour de lui non seulement des êtres aussi primitifs qu'Eginhart, le conseiller de Charlemagne, mais qui avait rassemblé effectivement de brillants esprits, savants et artistes. Nous voyons en Asie Hârûn-al-Rashid non pas diriger une grande civilisation, mais l'animer de son impulsion.

Et nous voyons s'épanouir au sein de cette civilisation spirituelle dont il est l'âme, ce qui, par un courant continu, s'est répandu en Asie depuis l'aristotélisme. La philosophie aristotélicienne, la science aristotélicienne se sont aussi répandues en direction de l'Asie. Elles ont été élaborées par l'intelligence orientale, par l'imagination orientale, par la façon de voir orientale. Nous les trouvons agissant dans toute l'Asie mineure presque jusqu'au-delà de la frontière de l'Inde, et développées de façon telle que par exemple une science médicale étendue et très répandue est cultivée à la cour d'Hârûn-al-Rashid.

Nous voyons aussi se développer et régner parmi les savants, les poètes, les chercheurs, les médecins de la cour Hârûn-al-Rashid, sous la forme d'une philosophie grandiose, pénétrante, ce que Mahomet avait fondé avec une sorte de fureur religieuse. On pratiquait les mathématiques, la géographie. Tout ceci est malheureusement beaucoup trop peu mis en valeur dans l'histoire européenne ; la primitivité, disons, de la cour franque de Charlemagne fait ordinairement oublier ce qui se passait en Asie.

Lorsque notre regard porte sur ce qui se développait ainsi en droite ligne à partir du mahométisme, nous avons devant nous une image étrange. Le mahométisme est fondé à la Mecque et propagé à Médine. Il se répand ensuite dans les régions de Damas, de Bagdad, etc… vers toute l'Asie Mineure.

Nous le voyons régner de la manière que je viens de décrire. C'est là une des voies par lesquelles, venant d'Arabie, il se propage vers le nord, en direction de l'Asie Mineure. Les Arabes assiègent constamment Constantinople, ils sont aux portes de l'Europe. La force offensive qu'ils possèdent, ils veulent qu'au-delà de l'Europe orientale elle gagne l'Europe du Centre.

Et d'autre part, l'arabisme se répand à travers l'Afrique du nord jusqu'en Espagne. Il s'attaque en quelque sorte à l'Europe par l'autre côté, par l'Espagne. Nous sommes effectivement en présence de ce phénomène étrange : l'Europe est prise par l'arabisme comme dans une tenaille.

D'un côté, venant du sud, de Rome, le christianisme se répand sous sa forme romaine, puis venant de Grèce, un élément qui apparaît dans la traduction de la Bible de Ulfila, etc... et qui se trouve donc au centre. Et nous avons le mahométisme prenant cette civilisation chrétienne européenne comme dans une tenaille. Et tout ce qui, dans l'histoire de l'Europe, est rapporté des actions de Charlemagne pour propager le christianisme, il faut l'envisager tout en considérant que simultanément, en Asie, se trouve ce centre de culture considérable dont je vous ai parlé : celui d'Hârûn-al-Rashid.

Lorsqu'on envisage cette situation du strict point de vue de l'histoire extérieure, ce qui apparaît, c'est que des guerres sont menées le long de la ligne qui, traversant l'Afrique du nord, gagne la péninsule ibérique, que les partisans de l'arabisme traversent l'Espagne et sont repoussés par les représentants du christianisme européen, par Charles Martell et par Charlemagne lui-même. On apprend ensuite que la puissance de l'islamisme est en quelque sorte étouffée par le courant turc qui en adopte la religion, mais anéantit toute la civilisation très évoluée née de l'impulsion d'Hârûn-al-Rashid.

On voit ainsi qu'en fait, en raison de la résistance de la population combattante de l'Europe chrétienne, meurent peu à peu ces courants dont nous venons de parler. Lorsqu'on arrive à la fin du premier millénaire, certes le danger turc subsiste encore en Europe, mais les Turcs n'ont en fait plus grand-chose à faire avec ce dont nous parlons ; car à partir de cette époque, on ne parle plus de l'expansion de l'arabisme.

En considérant l'histoire sous son aspect purement extérieur, on peut aboutir à cette conclusion : Eh bien, les Européens ont repoussé l'arabisme. Des batailles ont eu lieu, comme celles de Tours, de Poitiers, etc... et d'autre part les Arabes ont été vaincus sur la ligne venant de Constantinople, et l'on pourrait croire qu'ainsi, l'arabisme a disparu du champ de l'histoire. Mais d'autre part, lorsqu'on approfondit l'esprit qui règne notamment en Europe dans les sciences, et aussi, sous bien des rapports, dans les arts, on rencontre pourtant l'arabisme justement, mais comme enfoui, comme s'étant secrètement insinué dans le christianisme.

D'où cela vient-il ? Voyez-vous, mes chers amis, au sein de la vie spirituelle les choses se passent autrement qu'elles n'apparaissent extérieurement dans les événements historiques courants. Sous la surface de l'histoire ordinaire passent les véritables grands courants au sein desquels ont agi les individualités humaines présentes à une époque, puis elles réapparaissent constamment, naissant dans une tout autre communauté linguistique, dans un milieu qui a une tout autre orientation de pensée, mais où elles gardent leur type fondamental d'activité. Ce qu'elles ont auparavant, à une certaine époque, réalisé de façon grandiose parce que la possibilité de mouvement leur était donnée, elles doivent l'accomplir plus tard en triomphant de grandes entraves, de grands obstacles.

Il leur faut se contenter de bien des choses qui semblent de peu d'importance comparées à ce qu'elles ont réalisé dans les époques précédentes ; mais l'attitude foncière de l'âme, l'atmosphère intérieure fondamentale sont les mêmes, c'est ce que les individualités humaines apportent d'une époque à l'autre. Seulement, on ne reconnaît pas toujours cet apport, parce qu'on s'imagine trop facilement qu'une incarnation terrestre devrait ressembler beaucoup à une précédente. Il y a même des gens pour croire qu'un musicien doit renaître musicien, un philosophe philosophe, un jardinier jardinier etc... Mais il n'en est pas ainsi. Les forces qui sont emportées d'une vie dans une autre reposent dans des couches plus profondes de la vie de l'âme humaine.

Lorsqu'on considère ceci, on découvre pourtant que l'arabisme n'est pas mort. En vous donnant il y a quelque temps l'exemple de Friedrich Theodor Vischer et celui de Schubert, j'ai pu exposer comment, par le retour des individualités, se prolonge à une époque ultérieure, sous une tout autre forme, ce qui a été précédemment produit et accompli.

Or, l'arabisme n'est absolument pas mort en vérité ; bien au contraire, beaucoup d'individualités bien enracinées dans l'arabisme vivent dans la civilisation européenne : elles sont tout simplement nées parmi les Européens, elles ont même joué un rôle prépondérant comme cela devint possible plus tard en Europe.

Il est plus facile de partir d'un personnage historique pour le retrouver ensuite, que de suivre le chemin inverse, celui que je vous ai décrit dans les dernières conférences, où partant d'incarnations ultérieures, on remonte aux précédentes. Lorsqu'on considère l'individualité d'Hârûn-al-Rashid et qu'on la connaît intérieurement, qu'on apprend à la connaître dans la lumière astrale, comme on dit, telle qu'elle s'est présentée en son temps, au IXè siècle, lorsqu'on considère ce qu'elle fut derrière les coulisses de l'histoire du monde, ce qui s'est développé à la surface de l'histoire avec l'éclat que j'ai décrit, on suit le cours du temps, de cette individualité présente en Hârûn-al-Rashid, on la trouve, après la mort, active, regardant en quelque sorte du haut du monde spirituel ce qui se produit sur terre : l'extinction totale de l'arabisme, et conformément à son destin participant à l'événement de l'autre côté.

On observe cette individualité traversant le monde spirituel et réapparaissant, non pas peut-être avec le même éclat, mais dans une attitude intérieure typiquement semblable à celle d'autrefois.

Et nous voyons effectivement Hârûn-al-Rashid ressusciter dans la vie spirituelle de l'Europe. Il réapparaît en une personnalité qui est à nouveau très connue : Lord Bacon de Verulam, dont j'ai parlé dans les contextes les plus variés. Toute l'impulsivité dans le domaine pratique qu'en un certain sens Hârûn-al-Rashid a insufflée aux gens de son entourage, Lord Bacon l'appliquait sous une forme plus abstraite – l'époque est alors abstraite – aux sciences. Hârûn-al-Rashid fut un esprit universel par sa manière de rassembler autour de lui des esprits diversement doués ; Lord Bacon – influencé par un être qui l'inspire, car il est fait pour être inspiré de cette façon Lord Bacon est une personnalité dont l'influence peut être universelle.

Lorsqu'informé de cet enchaînement karmique dans l'histoire, on étudie à nouveau Lord Bacon et ses œuvres, on trouve pour quelle raison celles-ci rendent un son si peu chrétien, si fortement arabe. C'est en effet dans les œuvres de Lord Bacon que l'on trouve la véritable coloration arabe. Et l'on explique bien des traits de son caractère, lui qui passa par tant de tentations, lorsqu'on voit en lui la réincarnation d'Hârûn-al-Rashid. La pratique de vie culturelle qui régnait à la cour d'Hârûn-al-Rashid, devant laquelle Charlemagne lui-même s'inclinait à juste titre, a donné l'esprit scientifique abstrait qui habitait Lord Bacon, et devant lequel on s'est également incliné. Si l'on compare l'attitude de la civilisation européenne vis-à-vis d'Hârûn-al-Rashid à celle de la science européenne vis-à-vis de Lord Bacon, on a l'impression que les humains ont simplement fait volte-face. A l'époque de Hârûn-al-Rashid, ils regardaient vers l'Orient, puis, en Europe du Centre, ils ont fait demi-tour pour regarder vers l'ouest, vers Lord Bacon.

C'est ainsi que d'une époque à l'autre une individualité humaine transporte elle-même cet arabisme qui extérieurement, dans l'histoire, a disparu. Mais il vit, il continue de vivre dans sa coloration fondamentale. Une vie humaine est, quant aux circonstances extérieures, différente de la vie précédente, et de même, ce qu'une telle personnalité engendre dans l'histoire est différent.

Ouvrez les manuels d'histoire, vous trouverez qu'en 711 un événement important se produit dans la lutte entre l'Europe et l'arabisme qui vient l'assaillir en passant par l'Espagne. Tarik, chef de l'armée arabe, quitte l'Afrique et débarque à l'endroit auquel on a donné son nom : Djebel al Tarik, qu'on appellera plus tard Gibraltar. En 711 se déroule la bataille de Jerez de la Frontera, une offensive importante de l'arabisme contre l'Espagne au début du VIIIè siècle. De véritables combats ont lieu, au cours desquels la chance oscille entre les populations venues se joindre aux anciens habitants, et les envahisseurs arabes. Et déjà à cette époque, l'Espagne est animée d'une très grande estime pour la culture de ces envahisseurs arabes. L'Europe ne voulait naturellement pas se soumettre à eux ; mais la culture qu'ils apportaient était déjà d'une certaine façon la lueur projetée de ce qui allait briller plus tard d'un si grand éclat sous Hârûn-al-Rashid. Chez un homme comme Tarik, nous avons encore l'attitude d'âme qui veut déployer dans l'ardeur guerrière ce qui vit en germe dans l'arabisme. Extérieurement, c'est l'ardeur guerrière que l'on voit. Mais par cette voie passent de grands courants civilisateurs, le contenu d'une très haute culture. En matière d'art et de science, ces Arabes ont implanté en Espagne des réalisations extérieures considérables. De nombreux restes en ont survécu au sein de la vie spirituelle européenne ; et l'Espagne cesse bientôt de jouer un rôle dans l'histoire de l'Europe.

Certes, au début, nous voyons à l'ouest de l'Europe, et en Espagne tout d'abord, la fortune des armes passer d'un camp à l'autre et la lutte se poursuivre. Nous voyons chez Spinoza comment la culture arabe exerce encore une profonde influence. On ne peut comprendre Spinoza si l'on ne voit pas que sa pensée a sa source dans l'arabisme. Cet arabisme, on le voit gagner l'Angleterre. Mais là le courant tarit et s'interrompt. C'est ce que nous constatons en lisant les descriptions de combats entre l'Europe et les Arabes. Mais sous la surface de l'histoire, il ne tarit pas, il se répand dans la vie spirituelle. Et à nouveau, ce Tarik qui avait, le premier, apporté l'arabisme à l'Espagne, on dirait volontiers sur les ailes de la guerre, va continuer à l'introduire en sourdine dans l'histoire. A coup sûr, les Arabes ne voulaient pas seulement tuer les gens en faisant la guerre, ils voulaient répandre l'arabisme. Ils avaient une mission civilisatrice. Ce qu'un Tarik a apporté à l'Espagne au début du VIIIè siècle, il l'apporte encore après avoir franchi le seuil de la mort ; il fait l'expérience de son extinction extérieure dans l'histoire de l'Europe occidentale, et il réapparaît au XIXè siècle, rapportant l'arabisme sous sa forme moderne. Il est alors Charles Darwin.

On verra tout à coup la lumière se faire sur ce qui, jusque là, apparaissait dans l'histoire comme jaillissant brusquement d'une boite lorsqu'on suit de cette façon le transfert d'une époque à une autre tardive de ce qui, sous une tout autre forme, continue l'histoire.

La chose peut paraître paradoxale, mais elle le sera d'autant moins que vous étudierez des faits concrets. Essayez seulement de lire Darwin d'un œil que ces considérations auront rendu plus perspicace, et vous serez frappé : Sapristi, ce Darwin écrit exactement des choses que sur son chemin vers l'Europe, Tarik aurait pu voir. C'est par de tels détails que vous sentirez comment l'une des vies trouve son prolongement dans l'autre.

Une chose qui, d'une manière générale, a été extrêmement cultivée en Asie Mineure depuis des temps immémoriaux, c'est l'astronomie, sous la forme de l'astrologie ; mais il ne faut pas l'identifier avec ce travail de dilettantes auquel on a donné plus tard le nom d'astrologie. Il faut pouvoir se faire une

idée des vues profondes dans les structures spirituelles de l'univers que l'on avait à cette époque, et qui furent élaborées d'une manière toute particulière par les Arabes précisément, alors qu'ils étaient devenus musulmans et que se perpétuait la dynastie fondée par Mahomet. Ce sont précisément l'astronomie, l'astrologie dans sa forme ancienne, qui étaient alors cultivées.

Lorsque la résidence est transférée de Damas à Bagdad, au IXè siècle, c'est Ma'mûn qui règne, l'un de ces successeurs du Prophète ; et c'est là que l'on cultive en particulier l'astrologie qui ensuite, véhiculée par toutes sortes de traités, s'est répandue en Europe, sous la forme d'un amateurisme. Ces traités ont été retrouvés ensuite et passèrent en Europe au moment des Croisades, mais avec un contenu terriblement défiguré. En recherchant les personnalités dont l'histoire n'a pas retenu les noms, mais qui ont vécu à Bagdad dans l'entourage de Ma'mûn – 813 à 833 – et ont justement cultivé la science astronomique-astrologique, nous rencontrons une personnalité brillante – dont l'histoire ne mentionne pas le nom, mais peu importe – une personnalité hautement estimée, intimement liée avec Ma'mûn, et à laquelle on s'adressait toujours lorsqu'il s'agissait de lire dans les astres. Et de nombreuses mesures furent prises dans le domaine de la vie sociale en fonction de la position des étoiles selon ce qu'en communiquaient des personnages célèbres comme ce savant de la cour de Ma'mûn.

Et lorsqu'on suit la trace de cette âme d'érudit de la cour de Ma'mûn à Bagdad, on parvient à l'astronome moderne nommé Laplace, en lequel réapparaît donc une des personnalisés qui vécurent à la cour de Ma'mûn.

On aimerait dire que de grandes impulsions, et aussi de petites que je n'ai pas besoin de mentionner toutes, ont ainsi bifurqué vers l'Europe, encore après que le courant historique s'était arrêté ; et cela nous montre comment l'arabisme continue de vivre une vie spirituelle, comment cette bifurcation se prolonge.

Vous savez, mes chers amis, que Mahomet lui-même a encore fondé le centre du mahométisme, Médine, où résidèrent encore ses successeurs. Plus tard, je l'ai déjà dit, cette résidence fut transportée à Damas. Et nous voyons alors, à partir de ce moment, les chefs militaires successeurs de Mahomet avancer en combattant à travers l'Asie Mineure jusqu'aux portes de l'Europe, jusqu'à Constantinople et transporter à nouveau sur les ailes de la guerre l'élément civilisateur important qu'avait certes fécondé la religiosité de Mahomet, mais qui était aussi imprégné de l'aristotélisme venu, par la voie suivie par Alexandre, de Grèce, de Macédoine, et gagnant l'Asie à partir de tous les centres culturels possibles.

Il se passe alors ici aussi quelque chose d'étrange. L'invasion turque efface complètement ce qu'avait apporté l'assaut arabe. Les Croisés n'en trouvent plus que des rudiments, des restes, mais ce ne sont plus des courants Culturels puissants ; les Turcs ont tout anéanti. Ce qui se propage à travers l'Afrique et l'Espagne vers l'Occident, chemine dans le calme de la vie culturelle, de la civilisation. On retrouve constamment des points de repère. Les âmes des savants de Ma'mûn, de Hârûn-al-Rashid lui-même, de Tarik, ont alors trouvé la possibilité de créer un lien avec ce qui existait : car dans l'âme qui a franchi le seuil de la mort, il subsiste toujours une certaine attirance pour les domaines où elle a été active.

Même si d'autres impulsions de destinée peuvent apporter des modifications, l'action reste durable. S'il y a des changements, elle prend la forme de désirs nostalgiques. Mais précisément parce que l'arabisme a engendré la foi en un déterminisme sévère, apparut aussi – lorsqu'il devint possible de poursuivre par une activité spirituelle ce qui devait être véhiculé par les armes apparut aussi la possibilité de transporter ces courants spirituels en particulier vers la France et vers l'Angleterre. Laplace, Darwin, Bacon et bien d'autres esprits de même nature pourraient être mentionnés ici.

Mais là tout s'émoussa, dirais-je volontiers ; à l'est l'arabisme ne put que frapper discrètement à la porte de l'Europe, il ne put y pénétrer. Les personnalités qui avaient été actives dans ce domaine eurent le sentiment, après avoir franchi le seuil de la mort, d'être rejetées, de ne plus pouvoir avancer. Leur œuvre terrestre fut détruite, ce qui provoqua même une certaine paralysie de la vie de l'âme entre la mort et une nouvelle naissance. Il se produisit alors quelque chose de très intéressant.

Peu de temps après la mort du Prophète, la résidence est transportée de Médine à Damas ; nous voyons les chefs militaires de ses successeurs s'avancer vers le nord, mais être constamment repoussés, et qu'ici ils ne remportent pas les succès obtenus en direction de l'ouest. En 661, l'un des successeurs dit Prophète est Mu'âwiyya, qui règne à Damas ; son âme est tout entière imprégnée d'une part du monothéisme arabe, mais aussi du déterminisme qui a glissé de plus en plus vers le fatalisme. Cependant, déjà à cette époque régnait, sous une forme plus mystique, plus intériorisée, l'hellénisme venu en Asie, l'aristotélisme. Et Mu'âwiyya, qui d'une part envoyait ses généraux jusqu'à Constantinople, et d'autre part fit quelques tentatives aussi en direction de l'Afrique – Mu'âw, iyya était en même temps un homme réfléchi, mais qui, extérieurement, n'eut guère de succès, et pas davantage dans le domaine de l'esprit.

Il ne règne pas longtemps après Mahomet, et il est encore en plein islamisme, dans l'élément proprement religieux de l'arabisme. Il est l'un des représentants du mahométisme à l'époque, mais un représentant qui se dégage des formes religieuses figées, et s'adapte à cette manière de penser qui, abandonnant la forme religieuse, est apparue dans les sciences et dans les belles-lettres occidentales.

Ce Mu'âwiyya du premier siècle après Mahomet est bien un esprit représentatif, un esprit qui ne pense Plus comme Mahomet lui-même, qui n'a été que stimulé par lui, qui n'a pas encore abandonné le véritable noyau religieux du mahométisme, mais l'a déjà fait passer dans la forme de pensée, dans la

logique de la pensée. Il fait avant tout partie de ceux qui voulaient ardemment gagner l'Europe, qui voulaient aller jusqu'en Occident. Celui qui étudie les campagnes militaires, et les forces actives déployées justement du temps de Mu'âwiyya, peut voir que ce désir de poussée vers l'Occident était à l'époque uni à une force offensive considérable qui ne fut qu'émoussée.

Lorsqu'ensuite un tel esprit franchit le seuil de la mort, cette forte offensive continue naturellement de vivre ; lorsqu'on le suit sur son chemin, on a surtout l'impression suivante : cela subsiste à travers la vie entre la mort et une nouvelle naissance, et une grande part de ce qui est resté aspiration nostalgique prend la forme de projets englobant l'ensemble du monde en vue d'une vie ultérieure ; mais des projets à l'échelle du monde qui ne prennent aucune forme bien concrète, parce que tout a été émoussé.

Je l'avoue, il me faut me poser constamment une question : Dois-je, ou ne dois-je pas ? Je pense cependant qu'il ne sert à rien de parler de ces choses simplement dans l'abstrait. il faut donc laisser de côté toute circonspection et parler de ce qui existe d'après des cas concrets. Que le monde prenne cela comme il pourra. La diffusion de l'anthroposophie implique de répondre à des nécessités spirituelles intérieures. On se soumet à ce qu'elles éveillent en nous sans tenir compte d'un « opportunisme » qui ménagerait l'extérieur : l'opportunisme a suffisamment nui à la Société Anthroposophique, il faut qu'à l'avenir cette attitude soit abandonnée. Même si les choses font un effet très paradoxal, il faut qu'à l'avenir elles soient dites sans ambages.

Lorsqu'on suit à travers l'histoire le cheminement de ce Mu'âwiyya, qui fut donc l'un des premiers successeurs du Prophète, qu'on voit comment il se poursuit en profondeur, puis réapparaît à la surface, on trouve Woodrow Wilson.

Alors, de façon bouleversante, le présent et le passé apparaissent formant un tout. Brusquement, il y a un lien entre le présent et le passé. Et sur l'océan du devenir, du cours de l'histoire que le regard contemple, on voit Surgir la vague Mu'âwiyya, puis la vague Woodrow Wilson, tandis que le courant souterrain se poursuit à travers l'océan, et est encore présent aujourd'hui.

Je pense que l'histoire ne devient compréhensible que lorsqu'on perçoit comment est reconduit d'une époque à l'autre ce qui se passe en réalité. Etudiez le caractère abstrait, obtus, des Quatorze Points – bien entendu dans mon investigation je ne suis pas parti de là – recherchez ce caractère dans la configuration de l'âme, et demandez-vous si une telle configuration psychique, aussi marquée, pouvait avoir existé en germe chez un autre homme que chez un successeur de Mahomet ! Prenez le fatalisme déjà élaboré de Mu'âwiyya, transportez-le à notre époque moderne de l'abstraction, et ressentez l'analogie avec l'élément mahométan : Allah l'a révélé – Allah y pourvoira, là est le salut ! – et essayez de bien comprendre nombre des paroles prononcées par celui qui se fait le porteur des Quatorze Points : cum grano salis, vous trouverez entre les deux une concordance presque littérale.

En regardant les hommes, nous pouvons aussi parler d'une réincarnation des idées. C'est ainsi seulement que l'on perçoit le devenir de l'histoire.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 22 mars 1924

Les considérations sur le karma auxquelles nous nous sommes consacrés ici et qui, ces derniers temps, nous ont conduits à examiner des cas particuliers, bien déterminés, d'enchaînements karmiques, sont destinées à rassembler des matériaux permettant de juger non seulement d'enchaînements concernant les individus, mais aussi de ceux, qui constituent l'histoire. C'est pourquoi, aux exemples déjà traités, je voudrais ajouter aujourd'hui et demain certains points, en les préparant aujourd'hui et en y ajoutant demain les considérations karmiques. Vous aurez vu que l'étude du rapport entre une vie terrestre et une autre doit en fait toujours reposer sur des symptômes bien déterminés, sur des faits isolés précis dont il faut partir, et qui conduisent à percevoir les liens concrets. Je vous ai montré, dans les cas que je vous ai audacieusement exposés, où il faut en particulier rechercher ces points de repère isolés.

Aujourd'hui, pour préparer, comme je viens de le dire, la conférence de demain, je voudrais vous exposer certains cas – mais dont nous résoudrons l'énigme demain seulement.

J'aimerais tout d'abord signaler l'intérêt particulier que peut éveiller telle ou telle personnalité. Je parlerai de personnalités historiques, ou d'autres appartenant à la vie ordinaire. L'intérêt particulier que ces personnalités peuvent éveiller en nous peut déjà nous amener à rechercher les enchaînements d'une vie à l'autre. Et celui qui peut les rechercher vraiment peut aussi, en fait, les trouver. Car vous aurez remarqué, par la manière précisément dont j'ai procédé aux exposés, que la recherche exacte est d'une importance essentielle.

Quelle que soit l'attitude que l'on adopte vis-à-vis de lui – nous allons absolument poursuivre dans notre audacieuse entreprise sans nous en laisser détourner à coup sûr Garibaldi est une intéressante personnalité européenne du XIXè siècle. Il a, bien sûr, pris place dans l'histoire d'une façon tout à fait étrange. Considérons-le aujourd'hui à titre de préparation, comme il a été dit ; je vais vous exposer en particulier les éléments qui peuvent conduire l'investigateur spirituel à percevoir les enchaînements que nous étudierons demain.

Garibaldi est en effet une personnalité qui a vécu la totalité pour ainsi dire du XIXè siècle d'une manière extraordinairement significative ; il est né en 1807 et il a été actif jusque dans la seconde moitié du siècle en y tenant une place remarquable. Déjà ceci est l'expression d'une nature d'homme caractéristique, en particulier pour cette époque.

Si nous étudions les éléments spirituels essentiels de cette vie, nous constatons qu'il est le fils d'un homme pauvre, employé dans la navigation à Nice, un enfant peu enclin à participer à ce que l'éducation du modèle courant peut offrir à l'être humain, un enfant qui n'est pas un bon élève, mais qui s'intéresse vivement à tout ce qui est humain sous les formes les plus variées. Ce qui lui est proposé à l'école l'a fortement incité à appliquer son attention non pas précisément à ce qui se passait dans la classe, mais plutôt à faire l'école buissonnière. Mais lorsqu'il pouvait trouver un livre qui l'intéressait, il pouvait avoir beaucoup de mal à l'abandonner, bien qu'il ait de beaucoup préféré s'ébattre sur la plage ou dans le bois quand le maître voulait, à sa manière, montrer aux enfants ce qu'est le monde. Là il pouvait rester longtemps couché sur le sol, le ventre au soleil, se passer même de manger, et se plonger tout entier dans un livre qui l'intéressait.

Mais ce qui l'intéressait avant tout c'était le monde. De bonne heure, il fit le nécessaire pour s'adapter au métier de son père, et il prit part, soit sous sa direction, soit plus tard pour son propre compte, à des voyages en mer ; il a beaucoup navigué sur l'Adriatique et participé à tout ce qui était encore possible dans la première moitié du XIXè siècle. C'était le temps où le libéralisme, la démocratie, n'avaient pas encore imposé les schémas des règlements de police sur la mer également, mais où l'on avait encore sa liberté de mouvement dans la vie. Et comme il peut arriver lorsqu'on peut – plus ou moins – faire ce qu'on veut, il lui est arrivé aussi que son bateau soit capturé trois ou quatre fois, je crois, par des pirates qui le firent prisonnier. Mais non seulement, il était génial, il était aussi rusé ; il put à chaque fois leur échapper, et même rapidement.

Il grandit donc, vivant toujours, en fait, dans le vaste monde – je le disais déjà : je n'ai pas l'intention de donner sa biographie, mais seulement quelques traits caractéristiques isolés, qui pourront nous amener demain à des considérations importantes –, il eut une impression vivante du rapport intérieur que son être pouvait lier avec le monde déjà adulte, il fut amené à terre par son père, et précisément à Rome. d'où il put diriger son regard sur l'Italie. Il faut qu'à ce moment, alors qu'à partir de Rome il considérait l'Italie, quelque chose de particulier ait traversé son âme. En effet, lorsqu'il parcourait les mers avec ses matelots, les gens qui étaient généralement très actifs, mais n'étaient pas animés d'un intérêt particulier, qui restaient passifs vis-à-vis des conditions de vie de l'époque, lui avaient parfois laissé une impression qui pouvait le plonger dans le désespoir, parce qu'ils n'avaient aucun enthousiasme pour ce qui est vraiment humain, cet enthousiasme qui s'était éveillé dans sa sensibilité très tôt et sous une forme géniale.

Il faut que quelque chose comme une vision, dirais-je volontiers, ait traversé son âme lors de cette arrivée à Rome, quelque chose qui vint dessiner devant ses yeux le rôle qu'il jouerait plus tard dans la libération de l'Italie. Et en raison des conditions dans lesquelles il se trouvait par ailleurs, il devint, dans la première partie du XIXè siècle, ce que les hommes devenaient facilement à cette époque : un républicain anticatholique, anticlérical fanatique, un homme qui se proposa nettement de faire tout son possible pour le bonheur de l'humanité ; et qui se promit aussi réellement d'agir en conséquence.

Il participa alors à toutes sortes de mouvements, actifs en Italie également, dans cette première moitié du XIXè siècle, au sein de cercles réduits ; il lui arriva alors, pour la première fois – je crois qu'il avait déjà trente ans ou à peu près – de lire son nom dans le journal, ce qui avait autrefois beaucoup plus d'importance qu'aujourd'hui. Mais cette lecture de son nom dans le journal était due à un destin particulier précisément, puisqu'elle lui apprit qu'il était condamné à mort. Il s'est donc « lu » dans le journal pour la première fois dans l'annonce de sa condamnation à mort. Voilà en tout cas un trait caractéristique, car cela n'arrive pas à tout le monde, n'est-ce pas ?

Il ne lui fut pas accordé – et cela est très caractéristique, car son enthousiasme l'y portait déjà à cette époque – d'intervenir à ce moment dans les conditions régnant en Italie ou en Europe ; le destin lui imposa tout d'abord de partir en Amérique, et de participer là-bas à toutes sortes de mouvements de libération jusque vers l'année 1848. Mais il restait un homme tout à fait singulier, doté de qualités individuelles très particulières. Déjà ce que je viens de mentionner, à savoir qu'il lut son nom pour la première fois dans le journal sous la forme d'une condamnation à mort, est un trait bien singulier dans sa vie ; mais il a encore vécu une circonstance de sa biographie qu'on ne rencontre que très rarement chez d'autres. il fit en effet la connaissance de la femme avec laquelle il devait nouer une union qui de longues années durant fit son bonheur, par une voie tout à fait singulière, à savoir de loin, alors qu'il était en mer, et que du bateau il regardait la terre à travers une longue-vue. Voilà encore une façon de tomber amoureux : à travers une longue vue, que l'on ne rencontre pas précisément chez beaucoup de gens.

Mais ensuite, par ailleurs, la destinée lui a facilité particulièrement de faire la connaissance avec cette femme dont il dit, dès qu'il l'eut vue, qu'elle était la sienne – mais nous le disions, c'est à travers une longue-vue qu'il la vit. Car bien entendu, il mit aussitôt le cap sur la terre, suivant la direction perçue à travers la longue-vue, et rencontra un monsieur qui l'invita à déjeuner. Et lorsqu'il eut accepté l'invitation, il se révéla que cet homme était le père de la personne aperçue à travers la longue-vue. Or, elle ne parlait que le portugais, et lui seulement l'italien ; mais son biographe assure, et cela semble être exact, que la jeune femme, bien que ne comprenant que le portugais, comprit immédiatement sa déclaration d'amour, très succincte d'ailleurs, et qui semble ne s'être composée que de ces mots : Il nous faut nous unir pour la vie. Et effectivement, leur union fut conclue pour une très longue vie commune.

Cette personnalité prit part à tous les voyages terriblement aventureux que Garibaldi entreprit en Amérique du sud, et certains traits en sont bouleversants. Par exemple celui-ci : le bruit se répandit que Garibaldi avait été tué dans un combat. Sa femme se précipita sur le champ de bataille, soulevant une tête après l'autre en le cherchant. Après une longue recherche et bien des aventures, elle le retrouva vivant.

Il est vraiment émouvant d'apprendre qu'au cours de ce voyage aventureux à la recherche de Garibaldi, qui dura longtemps, elle mit son enfant au monde sans la moindre assistance ; pour qu'il n'ait pas froid, elle l'avait attaché à son cou par un lien, et le tint longtemps au chaud contre sa poitrine. Cette période des activités de Garibaldi est vraiment marquée par des traits profondément bouleversants.

Lorsqu'en Europe, vers le milieu du XIXè siècle, différentes impulsions de liberté se répandirent parmi les hommes, Garibaldi, n'y tenant plus, regagna sa patrie. Et il est généralement connu que dès lors, déployant l'activité la plus intense et la plus vive, en rassemblant des groupes francs dans les conditions les plus difficiles, il contribua à faire de l'Italie ce qu'elle est devenue ; et non seulement cela : il fut le véritable créateur de ce qui s'est accompli.

Un trait de son caractère se manifeste alors dans sa vie avec une force particulière. A tous égards, il était un être indépendant, un homme qui en fait, et naïvement, dirais-je volontiers, voyait en toutes circonstances les choses en grand et ne se souciait que de ce qui jaillissait de ses impulsion les plus intimes. Et vraiment, il est très étrange qu'il ait tout fait pour amener à régner sur l'Italie la dynastie dont Victor Emmanuel était le chef, alors qu'en fait, l'unification et la libération de l'Italie ont été son œuvre.

Qu'il ait conquis Naples et la Sicile avec des forces militaires relativement faibles, non disciplinées, mais enthousiastes, que le futur roi d'Italie n'ait plus eu qu'à entrer dans les régions que Garibaldi avait conquises pour le royaume – mais que pourtant, au fond, la famille royale et son entourage n'aient rien fait pour rendre dûment hommage à ce qu'il avait accompli, c'est là tout de même quelque chose d'impressionnant. Car au fond, et pour parler sans fard, on devrait dire : la dynastie de Savoie devait tout à Garibaldi, et elle s'est montrée parfaitement ingrate ; elle ne lui a réservé que les témoignages de politesse nécessaires auxquels elle ne pouvait pas se dérober.

Ainsi par exemple lors de l'entrée dans Naples, qu'il avait conquise pour elle, les Napolitains le considéraient comme leur véritable libérateur, et le saluaient d'une tempête d'acclamations dès qu'il paraissait. Il eût été impensable que le futur roi d'Italie entre à Naples sans lui. Certes, à cette occasion,

plus d'un des conseillers du roi se révéla un esprit à courte vue ; si Victor Emmanuel n'avait pas été doué d'un certain instinct, et si Garibaldi ne s'était pas trouvé à ses côtés avec sa blouse rouge lors de l'entrée dans Naples, le roi aurait certainement été accueilli non par des acclamations – qui d'ailleurs allaient à Garibaldi – il aurait certainement été sifflé. Cela, on peut le dire avec une certitude précise, absolue ; c'est ce qui serait arrivé si le roi était entré dans Naples sans Garibaldi.

Et au fond, il en fut ainsi à chaque pas. Lors d'une des campagnes en Italie centrale, c'est lui qui a tout fait en réalité. Les généraux du roi sont arrivés avec celui-ci – je ne sais pas, on dit en pareil cas, pour s'exprimer discrètement : trop tard : tout avait été réglé par Garibaldi. Mais lorsque l'armée avec ses généraux couverts de décorations apparut et se trouva en face de celle de Garibaldi, qui n'était pas décorée, et qui était vêtue assez modestement, les généraux déclarèrent : Nous ne pouvons pas chevaucher à leurs côtés, cela ne peut pas se faire. Seulement Victor-Emmanuel, je le disais, était doté d'un certain instinct. Il fit venir Garibaldi à ses côtés, et les généraux, qui faisaient le nez, durent se mêler aux hommes de ce dernier. Ces généraux semblent s'être sentis très mal à l'aise, ils semblent avoir souffert de crampes d'estomac. Et puis, il fallut en passer par là : au moment de l'entrée dans une ville, il fallut que Garibaldi, qui en réalité avait tout fait, forme l'arrière garde, il fallut laisser passer les autres devant. Voilà un cas où ceux qui n'avaient effectivement rien fait entrèrent quand même les premiers, devant Garibaldi et ses Garibaldiens.

L'essentiel, ce sont ces étranges enchaînements du destin, ce qui conduit aux relations karmiques, vous devez le percevoir en les considérant. Car n'est-ce pas, en fait, lire son nom imprimé pour la première fois dans le texte d'une condamnation à mort, ou trouver sa femme au moyen d'une longue-vue, ce sont des choses qui n'ont pas à voir directement avec la liberté ou la non-liberté humaine. Ce sont là des faits en relation avec le destin qui suivent une voie parallèle à celle de ce qui reste la liberté de l'homme.

Mais ces choses, dont on peut être sûr qu'elles sont les enchaînements du destin, sont en même temps ce qui éveille les fortes impulsions à étudier pratiquement la nature du karma.

Eh bien, chez de telles personnalités, les éléments secondaires de la vie sont aussi, dirais-je, caractéristiques. Ce sont des éléments secondaires, mais de poids. Voyez-vous, Garibaldi était ce qu'on appelle un bel homme. Il avait de très beaux cheveux blond foncé, et il était très beau. Ses cheveux blonds étaient bouclés, et les femmes l'aimaient beaucoup. Des quelques traits de l'élue de son cœur, trouvée grâce à sa longue-vue, que je vous ai mentionnés, on peut certes déduire beaucoup de bien, dire tout ce qu'elle avait d'intéressant, parler de son grand dévouement ; mais elle semble tout de même avoir été jalouse ! Elle ne fut pas exempte de jalousie semble-t-il.

Et que fit Garibaldi lorsque, à ce qu'il semble, la jalousie prit un beau jour de grandes dimensions ? Il se fit couper ses beaux cheveux blonds tout ras, jusqu'à paraître chauve. Ceci se passait encore en Amérique. Et tout cela fait partie des traits qui montrent vraiment comment les nécessités du destin interviennent dans la vie.

Après avoir accompli son œuvre en Italie, Garibaldi devint une célébrité en Europe ; tout voyageur qui parcourt l'Italie sait bien qu'aller de ville en ville, c'est aussi passer d'une statue de Garibaldi à une autre. Mais il y a eu aussi en Europe des périodes où en tous lieux, le nom de Garibaldi était prononcé avec un immense intérêt et une grande admiration, où aussi les dames elles-mêmes portaient, à Cologne ou à Mayence, des blouses rouges en son honneur – la blouse rouge était l'uniforme des Garibaldiens – sans parler de Londres, où porter la blouse rouge était même devenu une mode.

Voici encore un trait intéressant : Quand la guerre franco-allemande éclate en 1870, Garibaldi vieilli se met à la disposition des Français. Chose intéressante, il fut le seul qui, à une certaine occasion, et bien qu'il eût été exercé dans la pratique de la guérilla, qu'il avait souvent dirigée en Italie – il fut le seul dans cette guerre relativement régulière à s'emparer d'un drapeau allemand, qu'il fallut toutefois extraire de dessous un amas d'hommes qui avaient voulu le protéger de leurs corps. Garibaldi s'empara donc du drapeau. Mais comme par ailleurs il était dans l'admiration de voir que des hommes lui avaient fait un rempart de leurs propres corps, il le renvoya à l'armée à laquelle il appartenait. Il est vrai qu'ensuite, lors d'une assemblée, il fut sifflé pour avoir agi ainsi.

N'est-ce pas, il s'agit là non seulement d'une vie intéressante, mais aussi, en fait, d'un homme qui, d'une façon éminemment caractéristique se détache de tout un ensemble de grandes personnalités apparues au XIXè siècle, et qui n'agissaient certainement pas, dans ce domaine, poussées par des impulsions aussi élémentaires, aussi fondamentales et aussi primaires – et cependant aussi géniales. Elles étaient peut-être capables de conduire de grandes armées, d'agir de façon plus classique, mais aucune n'était animée d'un enthousiasme aussi authentique, aussi foncier, pour ce qu'on voulait réaliser par cette voie, en un temps déjà si profondément enfoncé dans le matérialisme.

C'est donc là l'une des personnalités dont je voulais vous parler. Comme je le disais, c'est à titre aujourd'hui de préparation, et je tenterai demain d'exposer les solutions.

Une autre personnalité vous est très bien connue, au moins de nom : c'est elle justement qui, en ce qui concerne l'étude du karma, est extrêmement intéressante : il s'agit de Lessing.

Je vous dirai que les conditions dans lesquelles Lessing a vécu m'ont toujours très vivement intéressé. C'est un homme qui, en fait, est le fondateur du journalisme de bon niveau, dirai-je, du journalisme qui a une substance, du journalisme qui veut encore quelque chose.

En même temps, en présence de l'élément aristocratique qui, avant lui, dans sa sphère culturelle, fournissait le seul objet de l'activité du poète et du dramaturge, il s'efforce d'introduire dans le drame l'élément bourgeois, la vie dans la mesure où elle est liée à la destinée des humains en tant que tels et non pas aux destinées qui dépendent du rang social ou de quelque chose de ce genre. Ce que Lessing voulait porter à la scène, c'étaient les conflits purement humains.

Ce faisant, il a abordé plus d'un grand problème, comme celui des limites de la peinture et de la poésie, qu'il tenta de fixer dans son « Laocoon ». Mais le plus intéressant, c'est l'énergie, dirais-je, avec laquelle il a défendu l'idée de tolérance. Prenez seulement son « Nathan le Sage », et vous verrez comment cette idée de tolérance est intensément vivante en lui, comment, en y insérant la parabole des trois anneaux, Lessing a voulu montrer que les différentes confessions religieuses ont fait fausse route, comment les trois religions principales ont dévié de leur forme originelle, comment aucune des trois n'est authentique, comment on doit se mettre en quête de celle qui l'est, et qui a été perdue. Si bien qu'ici la tolérance est liée à une idée extraordinairement profonde.

Ce qui est également intéressant chez Lessing, c'est son dialogue entre francs-maçons, intitulé « Ernst et Falk », avec d'autres choses qui ont leur source dans la franc-maçonnerie. Pour celui qui est capable de juger de ce que signifie, au sein du XVIIIè siècle, ce qu'il a produit en tant que chercheur, historien et aussi critique de la vie religieuse, est quelque chose de très émouvant. Il faut seulement pouvoir évoquer devant son âme la personnalité de Lessing dans sa totalité.

Certes, c'est ce que l'on ne peut pas faire si d'un côté on voulait lire, disons l'ouvrage en deux volumes d'Erich Schmidt sur Lessing, qui passe pour définitif Car l'être qui est décrit là, ce n'est pas Lessing, c'est une marionnette fabriquée avec différentes parties de la personne humaine, et dont il est dit qu'il a écrit le « Nathan » et le « Laocoon ». Mais ce sont de simples affirmations selon lesquelles celui dont parle la biographie aurait écrit ces œuvres. Et les autres biographies de Lessing sont traitées de façon analogue.

On se fait, à peu près une idée de Lessing quand on aperçoit la force avec laquelle il lance ses phrases pour atteindre l'adversaire. Il commence en fait par engager une polémique élégante – mais toujours percutante, à propos de la civilisation de l'Europe du Centre. A ce propos, il faut considérer une coloration singulière de son caractère, précisément quand on veut approfondir les relations internes de sa vie. D'une part, celui qui perçoit le percutant, la causticité même qui souvent apparaissent dans des œuvres comme sa « Dramaturgie de Hambourg » par exemple, ne fera pas facilement la liaison – mais il faut la faire pour le comprendre – avec ce qu'il écrit dans une lettre quand naît son fils, qui mourut dès après sa naissance. Lessing écrit à peu près :

Oui, il a presque aussitôt quitté cette vallée de larmes. Et il a fait ainsi ce qu'un homme peut faire de mieux. – Voilà à peu près le texte, que je ne puis citer littéralement. C'est-à-dire que la douleur est exprimée sous une forme extrêmement hardie, mais elle n'en est pas pour autant ressentie moins profondément que par quelqu'un qui ne sait que pleurer. Qu'il ait exprimé ainsi sa douleur, qu'il ait pu se replier sur lui-même dans la douleur, c'était en même temps le propre de quelqu'un qui savait, en s'engageant dans une polémique, monter à l'assaut avec une extrême énergie. C'est ce qui déchire le cœur lorsqu'on lit cette lettre que Lessing a écrite quand son enfant mourut, dès après sa naissance, alors que la mère était gravement malade.

Ce Lessing a eu l'étrange destinée – et c'est là un élément caractéristique pour qui veut rechercher chez lui les enchaînements karmiques – de se lier d'amitié à Berlin avec un homme qui, en fait était dans chaque trait de sa vie le contraire de Lessing : Nicolaï :

Voyez-vous, Lessing, dont on peut dire – encore que ce ne soit pas tout à fait exact, mais c'est tout de même quelque chose qui le caractérise – dont on peut dire qu'il n'a jamais rêvé parce que son intelligence était tellement aiguë, et à cause de cela, comme nous le verrons demain, une personnalité extrêmement significative pour l'investigateur précisément, en raison des enchaînements spirituels qui le concernent. Mais il y avait en lui ce qui rendait chacune de ses phrases merveilleuses par leur tracé, par la sûreté avec laquelle il fait mordre la poussière à son adversaire. Chez Nicolaï, c'était l'inverse. Il est le type du conformiste, un vrai Philistin, certes lié d'amitié avec Lessing, mais cependant un Philistin singulier, un Philistin qui avait des visions, les plus étranges visions.

Lessing, l'homme génial, n'avait pas de visions, pas même de rêves. Mais le Philistin Nicolaï souffrait de visions, qui surgissaient pour ne disparaître que lorsqu'on lui posait des sangsues. Quand plus rien n'était efficace, on lui posait des sangsues, afin qu'il ne soit plus constamment et toujours assailli par ce qui venait du monde spirituel.

Fichte a rédigé contre Nicolaï une brochure tout à fait intéressante. Il a voulu en fait décrire ce qu'était l'esprit terre-à-terre des Allemands en prenant Nicolaï comme exemple symptomatique. Et pourtant, ce Nicolaï était justement l'ami de Lessing.

On rencontre encore un autre trait bien étrange chez celui-ci. Dans le cadre de sa conception du monde, il s'est beaucoup occupé de deux philosophes : Leibniz et Spinoza. Il me faut dire que j'ai parfois

choisi des activités secondaires, à savoir la lecture des ouvrages dans lesquels d'une part il est démontré que Lessing était Leibnizien, et d'autres qui démontrent, à l'aide de raisons encore plus solides, qu'il était Spinoziste. Or, ces deux philosophes s'opposent l'un à l'autre. Et on peut bien dire qu'en fait, on ne peut pas distinguer si Lessing, cet homme perspicace, a été Leibnizien ou Spinoziste – deux positions opposées pourtant. Spinoza : panthéiste, moniste ; Leibniz : monadiste, donc n'admettant que l'existence d'êtres individuels, et tout à fait individualiste. Et quand on l'examine dans cette perspective, on n'arrive en fait à aucune conclusion, on ne peut pas se former un jugement définitif

A la fin de sa vie, ce Lessing a écrit un petit traité étrange : « L'éducation du genre Humain », vers la fin duquel et en l'absence de tout lien, on voit apparaître l'idée des vies terrestres successives. L'ouvrage traite de l'éducation du genre humain en montrant comment l'humanité suit par périodes successives un développement, une évolution à travers les civilisations : l'Ancien Testament, puis le second livre élémentaire : le Nouveau Testament, et comment à l'avenir un troisième Livre viendra en vue de l'éducation du genre humain.

Le petit ouvrage se termine par une brève présentation du fait que l'homme vit des vies terrestres successives. Et puis, d'une manière qui correspond tout à fait au caractère de Lessing, il dit : Cette idée des vies terrestres successives – ce n'est pas l'expression qu'il emploie, mais c'en est bien le sens – devrait-elle être absurde parce qu'elle est apparue aux temps primitifs où les humains n'étaient pas encore corrompus par la sagesse scolaire ? Le texte se termine par un véritable panégyrique des vies successives que clôt la belle parole montrant que l'homme va de vie terrestre en vie terrestre : « L'éternité entière n'est-elle pas mienne ? »

On rencontrait autrefois, et peut-être rencontre t'on encore aujourd'hui des gens – lorsqu'on a des contacts avec les gens – qui en réalité estiment beaucoup Lessing, mais qui rejettent cette œuvre sur « L'éducation du genre humain ». En fait, on ne comprend pas bien la nature de l'âme de ces personnes. Elles accordent une grande valeur à un homme aussi génial, mais elles récusent ce qu'il donne à l'humanité au moment de sa plus grande maturité. Il a vieilli simplement, c'est la sénilité – voilà ce qu'on dit – on ne peut pas suivre. Oui – n'est-ce pas, de cette façon on peut tout éliminer !

En réalité, personne n'est justifié à reconnaître à Lessing une valeur s'il n'en attribue aucune à cette œuvre, composée par lui à l'âge de sa plus grande maturité spirituelle. Et il n'est pas bien possible vis-à-vis de lui de ne pas accepter cette idée des vies terrestres successives présentée sous une forme aussi lapidaire.

Vous comprendrez, mes chers amis, que cette personnalité précisément, en ce qui concerne le karma, en ce qui concerne son périple à travers les différentes vies terrestres, est intéressante au plus haut point. Car d'une manière générale, l'idée des vies terrestres successives n'était pas admise dans la seconde moitié du XVIIIè siècle. Elle jaillit chez Lessing presque comme un coup de feu, éclairante, géniale. Et l'on ne peut pas dire qu'on puisse l'expliquer par son éducation ou par quoi que ce soit qui ait pu exercer une influence sur cette vie si particulière, ni sur la fin de sa vie.

Ce qui nous amène à demander : Qu'en fut-il donc de la vie terrestre précédente d'un homme chez lequel, à un âge déterminé, l'idée des vies terrestres répétées – étrangère au milieu créé par la civilisation de cette époque – surgit soudainement, et de plus sous une forme telle que lui-même indique qu'elle fut présente aux esprits dans un lointain passé ; qui donc fait état de sentiments profonds remontant loin dans ses propres vies terrestres – encore que dans sa conscience ordinaire, il n'ait sûrement rien perçu de ces enchaînements. Mais même quand on les ignore, les choses sont présentes. Si rien d'autre n'était présent que ce que certains savent, le monde serait très pauvre en événements et en êtres. C'est là la seconde question qui nous occupera en ce qui concerne le karma.

Je voudrais maintenant en poser une troisième qui peut-être, par la description des conditions concrètes dans le contexte du karma, peut être particulièrement révélatrice. Parmi les personnalités qui furent mes maîtres dans ma jeunesse, j'en ai décrit une de la façon où elle devait être présentée dans un certain contexte ; aujourd'hui, je voudrais la dépeindre en quelques traits qui peuvent être symptomatiques et significatifs pour l'étude du karma.

Voici comment j'ai été amené à étudier le karma de cette personnalité précisément. Une fois de plus, c'est une audace que de le raconter, mais je ne crois pas que dans la situation où se trouve aujourd'hui la vie spirituelle qui doit naître de l'anthroposophie, il soit possible d'éviter de telles audaces.

Voyez-vous, ce que je rapporte ne s'est révélé à moi qu'après qu'aient cessé mes rapports avec l'intéressé, qui fut pour moi jusqu'à ma dix-huitième année un maître que j'aimais beaucoup. Mais je l'ai toujours suivi de loin, et lui étais en réalité toujours resté attaché. Or, à un certain moment de ma vie, je fus amené à suivre cette vie pour une raison bien déterminée.

A un certain moment, et en raison de circonstances ayant par ailleurs un lien avec ma vie, la vie de Lord Byron commença à m'intéresser très vivement. Et à cette époque, je fis aussi la connaissance de gens qui étaient d'enthousiastes admirateurs de Byron, parmi lesquels la poétesse Marie Eugénie delle Grazie, dont j'aurai encore beaucoup à parler dans mon autobiographie. A un certain âge, celle-ci fut une admiratrice enthousiaste de Byron. Un autre de ses admirateurs était une personnalité étrange, un mélange de toutes sortes de qualités : Eugen Heinrich Schmitt. Plus d'un parmi ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'anthroposophie auront certainement vu passer le nom d'Eugen Heinrich Schmitt

Tout d'abord, il fut connu à Vienne dans les années 80, et je le connaissais aussi, pour avoir écrit un petit ouvrage, qui fut couronné, sur la dialectique de Hegel, mise au concours par la Société Hegel de Berlin. Cet Eugen Heinrich Schmitt, qui était mince et long, vint alors à Vienne ; c'était un homme qu'inspirait entièrement un véritable enthousiasme qui se faisait jour extérieurement avec beaucoup de force, un enthousiasme qui parfois, je viens de le dire, prenait des formes extérieures excessives ; c'était donc un être plein d'enthousiasme. C'est là peut-être ce qui m'a donné un élan.

L'idée me vint de lui faire un plaisir, et comme il venait justement d'écrire un article enthousiaste sur Byron, je l'amenai chez une autre des admiratrices de celui-ci, chez Marie Eugénie delle Grazie. Alors, une vive discussion pleine d'enthousiasme sur Byron s'engagea. En fait, ils étaient d'accord, mais ils discutaient avec animation, et toutes les autres personnes présentes gardaient le silence. Il y avait là réunis toute une série de théologiens de la Faculté catholique de Vienne, qui venaient chaque semaine, que l'on apprenait à connaître de près, et avec lesquels j'étais très lié. Nous étions tous silencieux. Quant aux deux interlocuteurs, ils parlaient de Byron dans la situation suivante : il y avait là la table, un peu longue, delle Grazie était assise là, et Eugen Heinrich Schmitt ici, gesticulant avec animation. Brusquement, la chaise s'effondre sous lui, il tombe sous la table, ses pieds allant jusqu'à atteindre delle Grazie. Je peux bien dire qu'on en eut un choc.

Et ce choc provoqua chez moi quelque chose de particulier – je voudrais rapporter cela tout à fait objectivement, en historien : tout ce qui avait été dit de Byron fit naître en moi le besoin le plus vif de savoir ce que pouvaient être les enchaînements karmiques dans sa vie. Ce n'était pas une affaire bien facile. Mais les choses se sont vraiment passées ainsi : comme si l'image de cet entretien avec Eugen Heinrich Schmitt, avec la position incorrecte de ses pieds, avait été devant moi, comme si cette image m'avait fait penser au pied de Byron, qui était bot, comme vous le savez : il trônait la jambe parce qu'elle était plus courte que l'autre. Partant de là, je me dis : Ce maître que j'aimais bien avait aussi un pied bot – et il faut faire des recherches sur les enchaînements karmiques.

A propos d'un exemple, d'une blessure à la jambe de Eduard von Hartmann, je vous ai déjà montré comment de tels traits vous ramènent au passé. Je pouvais maintenant me représenter le destin de cet homme qui m'était proche, qui justement avait aussi un pied déformé ; et ce qui naturellement était avant tout remarquable, c'est que ce trait du pied bot se rencontrait chez Byron et chez l'autre. Ceci mis à part, ils étaient complètement différents : Byron, le poète génial, qui était, malgré son génie, ou peut-être à cause de son génie, une nature de risque-tout, et l'autre, un excellent géomètre comme on en trouve rarement à un poste de professeur, un homme que l'on pouvait vraiment admirer pour son imagination géométrique et pour sa maîtrise de la géométrie descriptive.

Bref, grâce à cette conformation physique apparemment secondaire, je pus poser le problème karmique qui se présentait chez deux hommes de natures différentes ; mais elle m'amena à étudier les deux problèmes, l'un et l'autre homme, Byron et mon professeur de géométrie, en liaison l'un avec l'autre, et à résoudre le problème.

Voilà les cas caractéristiques que je voulais vous exposer ; nous nous engagerons demain dans leur étude karmique.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 23 mars 1924

Mes chers amis, je vous ai dépeint hier un certain nombre de personnalités ; et pour faire de telles descriptions, et pour qu'au moins les faits extérieurs puissent être contrôlés, il faut prendre des personnages connus. Ces personnalités connues, je les ai donc dépeintes justement d'après les traits de leur caractère qui donnent à l'investigateur spirituel la possibilité de trouver des points de repère dans l'étude des enchaînements karmiques. Et cette fois – nous reparlerons souvent de ces choses en détail de façon très diverse j'ai choisi celles à propos desquelles je puis étudier un problème bien déterminé qui s'est présenté à moi au sein de la Société. Ce problème, que d'autres, comme je le disais, m'ont posé dans le cadre de la Société, je voudrais le formuler sans ambages.

A toute occasion. il a été indiqué – à bon droit, bien entendu – que dans le passé préhistorique, il y a eu des initiés, des initiés pourvus d'une haute sagesse, ayant atteint un degré élevé de développement, et que cependant on se pose la question : Mais si les humains reviennent constamment vivre sur terre, où sont maintenant, à notre époque, ces personnalités qui furent autrefois initiées ? Ne sont-elles pas parmi nos contemporains, parmi ceux qui sont appelés à se réincarner de notre temps ?

C'est pourquoi j'ai choisi des exemples à propos desquels je puis également étudier cette question. Voyez-vous, je vous ai brossé une image – dans la mesure où nous en avons besoin pour l'instant – du héros de la libération de l'Italie : Garibaldi ; et je crois que si, à ce que je vous ai dit hier, vous ajoutez les abondantes indications qui le concernent et que vous pouvez connaître, vous trouverez de très nombreux traits énigmatiques, beaucoup de choses qui posent de grandes, d'importantes questions.

Prenons par exemple les quelques traits cités hier, et qui par moments ont fait sourire : il a fait connaissance de la future compagne de sa vie à l'aide d'une longue-vue, il a lu son nom pour la première fois dans un journal annonçant sa condamnation à mort. Il y a chez lui autre chose de frappant : cette compagne de sa vie, qui vécut à ses côtés en déployant l'héroïsme que j'ai rapporté hier, le resta pendant de nombreuses années. Il avait donc pu voir à travers sa longue-vue quelque chose de très bon. Elle mourut ensuite et il se remaria, non pas avec l'aide d'une longue-vue cette fois, – car une chose pareille, même quand on s'appelle Garibaldi, on ne le fait qu'une seule fois dans sa vie – mais dans des circonstances tout à fait conformes à la vie des bons bourgeois. Seulement, cette union ne dura qu'un jour ! Vous voyez ici qu'un second élément frappant se révèle dans le rapport de Garibaldi avec les conditions habituelles de la vie bourgeoise en ce monde.

Et puis, il y a autre chose. Ces faits que je vous décris là sont de telle nature qu'ils entraînent celui qui est habitué à pratiquer de telles recherches occultes à s'en servir comme de points de repères solides, si bien que sa vision peut vraiment pénétrer dans le champ d'une vie antérieure, ou même de plusieurs. Il y a cependant encore autre chose qui se présente avant tout comme un problème de poids.

Voyez-vous, Garibaldi avait en fait la mentalité d'un républicain – j'y ai déjà fait allusion hier –, d'un républicain convaincu. Cependant, il a consacré son activité à faire de l'Italie, non pas une république, mais une monarchie avec Victor-Emmanuel pour roi. Ceci a quelque chose d'extraordinairement frappant quand on voit ce qu'était Garibaldi.

D'un côté, il y avait Victor-Emmanuel, qui naturellement ne pouvait régner que sur un état italien libre. Et de l'autre côté, il y avait Mazzini, qui lui aussi était très lié avec Garibaldi, qui était son ami, qui s'est trouvé pendant un certain temps à la tête de la République italienne à fonder ; et qui, en ce qui le concernait, n'avait rien d'autre en vue que la fondation de cette République.

Les conditions créées par le karma dans la vie de Garibaldi ne s'éclairent absolument pas si l'on ne fait pas un certain rapprochement qui est le suivant : En l'espace de quelques années – vous le savez, Garibaldi est né en 1807 à Nice – quatre hommes viennent au monde dans un espace de quelques kilomètres carrés, quatre hommes entre lesquels un lien très net se révélera au cours de l'histoire de l'Europe. Garibaldi naît donc au début du XIXè siècle. A Gênes, donc non loin de là, Mazzini. Puis à Turin, à peu de distance, Cavour, et dans la maison de Savoie, donc à nouveau pas bien loin, Victor-Emmanuel. Tant par l'âge que par le lieu de leur naissance, ils sont tout à fait proches. Et ce sont ces quatre hommes qui vont fonder ensemble – bien que dans des attitudes d'esprit qui ne concorderont pas toujours, et sans non plus se comporter les uns envers les autres de façon harmonieuse, ce qui deviendra l'Italie moderne.

Le cours extérieur de l'histoire amène ici à se dire en quelque sorte : Ces quatre personnalités sont rassemblées, et de façon très nette, pour élaborer un destin qui ne les concerne pas seules, mais qui concerne le monde.

Le plus important d'entre eux est sans aucun doute Garibaldi lui-même. Si l'on tient compte de toutes les circonstances de la vie, il est le plus important. Mais sa nature spirituelle se manifeste sous une forme primaire. Celle de Mazzini a passé par l'étude de la philosophie, celle de Cavour par l'étude du droit, et celle de Victor-Emmanuel… bien. Le plus important d'entre eux, compte tenu de toutes les circonstances de la vie humaine, c'est Garibaldi, et il y a en lui quelque chose qui se manifeste avec une

puissance élémentaire, si bien qu'il n'est pas facile de faire œuvre de psychologue vis-à-vis d'une telle nature spirituelle. On ne peut pas le faire si on ne sait pas d'où proviennent les choses, et si on les considère du point de vue de la psychologie d'un être ne vivant qu'une seule vie terrestre.

Je reviens maintenant à notre question : Où sont les initiés d'autrefois ? Car on dira : ils ne sont plus là. Oui, mes chers amis, si aujourd'hui la possibilité était donnée en abondance aux humains – je suis obligé de m'exprimer ici de façon quelque peu paradoxale – de naître à l'âge de 17,18 ans, de trouver, en descendant du monde spirituel, des corps âgés de 17 et 18 ans – ou si tout au moins on épargnait aux hommes de passer par la formation scolaire telle qu'elle est aujourd'hui, vous constateriez que dans les humains d'aujourd'hui, on peut bien retrouver les initiés d'autrefois. Mais de même qu'il n'est pas possible aux initiés, dans les circonstances terrestres habituelles, de se nourrir de morceaux de glace au lieu de pain, de même il n'est pas possible de manifester la sagesse des temps passés dans un corps qui a reçu l'éducation déterminée par la civilisation moderne jusqu'à 17,18 ans. Cela est impossible dans le monde entier, tout au moins là où règne justement cette civilisation. Ici entrent en considération des choses qui sont tout à fait en dehors du champ visuel des gens cultivés d'aujourd'hui.

Lorsqu'il faut, comme aujourd'hui, apprendre la lecture et l'écriture telles qu'on les pratique à partir de 6 ou 7 ans, l'âme qui voudrait se développer selon sa nature particulière subit une telle torture – oui, je ne puis que dire ce que j'ai déjà rapporté dans mon autobiographie : je dois d'avoir pu éliminer certains obstacles au fait qu'à 12 ans je ne savais pas bien mettre l'orthographe, que je ne savais pas encore bien écrire. Je l'ai mentionné dans le récit de ma vie ; car le fait de pouvoir écrire comme on l'exige aujourd'hui étouffe certaines particularités de la nature humaine.

Il faut bien parler de cette façon paradoxale. Car c'est une vérité. On ne peut rien y changer : c'est une vérité. Et c'est ainsi que les individualités du passé ayant atteint un degré élevé de développement ne peuvent être identifiées, une fois revenues au monde, que par celui dont le regard reçoit les manifestations de la nature humaine ; lesquelles, du fait de la culture dispensée par notre civilisation, se révèlent davantage derrière l'être humain plutôt qu'en lui.

Sous ce rapport Garibaldi est un exemple extraordinairement frappant. Les gens civilisés, y compris Cavour, ou tout au moins ses partisans, pour qui prenaient-ils Garibaldi ? Pour un toqué, pour un esprit tordu avec lequel on ne pouvait absolument pas discuter raisonnablement. C'est là ce dont il faut tenir compte, car dans les raisonnements qu'il tenait, dans la façon dont il parlait devant les ardents défenseurs de la civilisation d'aujourd'hui, il y avait des choses au moins illogiques. Dans sa vie extérieure déjà bien des choses étaient illogiques. Il y avait des choses qui ne concordaient pas.

Et seul celui qui, en quelque sorte, voit derrière une personnalité, qui voit ce qui, dans des vies terrestres antérieures, a pu s'incarner dans le corps, et ce qui, dans cette existence, et parce que la civilisation actuelle y rend les corps impropres, n'a pas pu pénétrer dans le corps, celui qui peut discerner cela peut se faire une image de ce qu'est en réalité une telle personnalité. Un autre n'y parvient pas, parce que chez de telles personnalités, les choses les plus importantes sont en fait derrière les manifestations extérieures. Un brave bourgeois conformiste – les personnes présentes sont naturellement toujours hors de cause – un brave conformiste, disons, qui s'exprime simplement comme on lui a appris à le faire, chez lequel on perçoit le reflet de son instruction et de son éducation, de lui on peut faire une photographie de son être moral et spirituel. Il est bien là.

Mais ce qu'est un homme dont l'âme emplie d'une ample sagesse vient d'un ancien passé, et ne trouve pas dans son corps un instrument d'expression, on ne peut pas en juger d'après ce que manifeste ce corps, par les moyens de la civilisation actuelle. C'est le cas surtout chez Garibaldi. Là, il faut en quelque sorte – je parle ici au sens figuré – interpréter la chose dans le sens de certaines images spirites derrière lesquelles un fantôme devient visible ; c'est ainsi qu'apparaît une telle personnalité : tout d'abord en tant que citoyen, et puis, derrière – sous une forme spirituelle, comme un cliché spirituel – ce qui de lui ne peut pas s'incarner dans le corps.

Lorsqu'on tient compte de tout cela, et notamment lorsqu'on se laisse porter dans la vision par les choses que je vous ai particulièrement exposées, le regard tourné vers Garibaldi rencontre en effet la vie d'un véritable initié, lequel extérieurement se manifeste tout autrement, parce que précisément il ne peut pas s'incarner tout à fait. Et finalement les choses ne vous paraîtront pas si surprenantes si vous tenez compte des traits que j'ai soulignés. Il faut être quelque peu étranger à ce que l'éducation apporte aujourd'hui, il faut être un peu « ravi à la terre » pour décider de son mariage à travers une longue-vue, ce qui n'est pas courant, et autres choses de ce style. Ce sont là des choses qui témoignent qu'on n'est pas adapté selon le mode courant aux conditions de la vie bourgeoise.,

Nous sommes donc, dans le cas de Garibaldi, ramenés à une vie d'initié, et d'un initié à des mystères que j'ai décrits ici il y a quelques mois comme ayant leur origine en Irlande. Je vous ai dépeint ces Mystères irlandais, mais il faut chercher Garibaldi dans une branche située non loin d'ici, à savoir en Alsace ; c'est là que nous le trouvons, initié d'un certain grade. Et en outre, il est à peu près certain qu'entre cette incarnation, qu'il faut chercher au IXè siècle environ, et la dernière, il n'y en a pas eu d'autre, et que là se situe un long séjour dans le monde spirituel. Ainsi apparaît ce qui se révèle comme étant le mystère de cette personnalité. Elle s'est assimilé ce que je vous ai dépeint comme étant les trésors de sagesse de l'Hybernie, et à un degré très élevé. Elle se trouvait encore sur l'île irlandaise, sur le lieu des Mystères, et elle a elle-même conduit la colonie qui devait se rendre en Europe.

Naturellement, tout comme ce qui se reflète dans un miroir, disons, se modifie en fonction de la forme du miroir, ce qui a été présent dans un domaine qui englobait le monde physique et le monde spirituel situé au-dessus, domaine à l'intérieur duquel un tel initié œuvra de la façon que j'ai décrite il y a quelques mois, ceci a pris la forme d'expression qui pouvait se développer au XIXè siècle à un certain niveau de la civilisation. Et il faut bien s'habituer à ne pas rechercher à l'époque actuelle sous l'aspect d'un philosophe, d'un poète ou d'un artiste celui qu'on a rencontré dans le passé sous la forme d'un philosophe, d'un poète ou d'un artiste. Les circonstances, il est vrai, ne modifient pas l'individualité humaine qui va de vie terrestre en vie terrestre. Mais la manière dont ces individualités peuvent se manifester dépend de ce qui est précisément possible à une époque. Permettez-moi d'insérer ici un exemple qui peut vous rendre la chose perceptible.

Ernst Haeckel est une personnalité amplement connue. Il est connu au titre de représentant enthousiaste d'un certain monisme matérialiste, enthousiaste jusqu'au fanatisme, on pourrait le dire. Je n'ai pas besoin de vous donner de lui quelque caractéristique que ce soit, car il est abondamment connu. Or, si l'on remonte de cette personnalité à son incarnation précédente, on trouve un pape, le moine Hildebrand qui devint le pape Grégoire VII.

Cet exemple, je vous le donne pour que vous voyiez combien différentes peuvent être les manifestations extérieures d'une seule et même individualité en fonction des conditions qu'offre une époque déterminée. On n'incline pas facilement à chercher dans le représentant du monisme matérialiste au XIXè siècle la réincarnation du pape Grégoire VII. Mais ce par quoi l'on se manifeste au moyen des instruments que la civilisation extérieure nous fournit sur le plan physique, est beaucoup moins important pour le monde spirituel qu'on le pense. Derrière la personnalité de Haeckel et derrière celle du moine Hildebrand, la ressemblance, l'identité est beaucoup plus grande que les différences qui apparaissent entre la volonté du second de porter radicalement le catholicisme au pouvoir, et celle du premier de le combattre radicalement.

Pour le monde spirituel, la différence n'est pas si grande. Car ce qui compte pour le monde spirituel, ce sont de tout autres arrière-plans humains que ces choses qui, au fond, n'ont d'importance que dans le monde physique. Vous n'avez donc pas besoin de vous étonner, mes chers amis, que Garibaldi soit perçu comme un véritable initié d'une époque antérieure, comme je le disais, du IXè siècle, et que la chose ne se manifeste au XIXè siècle que de la façon qui était possible à ce moment. Car ce qui est important pour la manière dont un être humain prend place dans le monde, c'est son tempérament et le comportement que déterminent les composantes de son caractère.

Si ce que contenait l'âme de Garibaldi dans une incarnation antérieure s'était manifesté selon le tempérament de Garibaldi au XIXè siècle, ses contemporains l'auraient pris pour un fou et l'auraient traité d'aliéné. Le comportement avec lequel il s'est manifesté, c'est ce qu'a fait de lui la vie extérieure.

Lorsqu'on a déterminé une certaine orientation, d'autres enchaînements karmiques s'éclairent immédiatement. Les trois hommes dont je vous ai parlé, qui se retrouveront dans une même région et à peu près dans le cadre d'une même décennie, ces trois hommes avaient été autrefois ses élèves – je dis bien : ses élèves, venus de tous les points cardinaux, l'un du nord, l'autre de l'est, le troisième de l'ouest, et tous de loin ; de tous les points cardinaux, ils s'étaient rassemblés pour être ses élèves.

Or, dans les Mystères irlandais précisément, un certain degré d'initiation comportait une obligation bien déterminée, en vertu de laquelle l'initié devait veiller à faire progresser ses élèves au cours de toutes les incarnations suivantes, et ne pouvait les abandonner. Que les circonstances de leur karma les aient fait apparaître sur terre en même temps que lui, cela signifie qu'ils devaient vivre un destin commun, et que les modalités de leur karma se comprennent en fonction du sien. Si Garibaldi n'avait pas été lié à l'individualité incarnée dans Victor-Emmanuel, son élève dans le passé, Garibaldi serait devenu républicain, et il aurait aussi fondé la République italienne.

Mais derrière ces éléments de principe, purement abstraits, il y a la vie humaine qui passe d'existence terrestre en existence terrestre. Et à l'arrière-plan, il y a cet engagement de l'ancien initié vis-à-vis de ses élèves. D'où cette contradiction. Conformément aux concepts, aux idées que Garibaldi trouva au XIXè siècle, il devint naturellement républicain. Qu'aurait-il dû devenir d'autre ? J'ai connu de nombreux républicains qui étaient les serviteurs fidèles d'un prince. En leur for intérieur, ils étaient républicains, tout simplement parce qu'à une certaine époque du XIXè siècle – elle est passée depuis longtemps, il s'agit de l'époque où j'étais enfant – en fait tous les gens qui se considéraient comme sensés étaient républicains.

Ils disaient : Bien entendu, nous sommes républicains, seulement on ne peut pas se déclarer publiquement comme tel. Mais intérieurement, ils l'étaient tous. Garibaldi, lui, en était naturellement un qui le manifestait aussi extérieurement, mais il ne maintint pas cette attitude, et tous ceux qui l'admiraient avec enthousiasme n'ont pas pu comprendre pourquoi il ne la conservait pas. Et pourquoi ? Parce qu'il ne pouvait pas abandonner Victor-Emmanuel, qui lui était lié par le karma de la façon que j'ai décrite. Il devait l'aider à progresser, et ce fut pour lui la seule façon de le faire.

Il en fut de même pour les deux autres : Cavour et Mazzini, qui lui étaient aussi liés par le karma ; et lui ne put agir que dans le sens de ce qu'ils étaient capables de faire.. Il ne put accomplir que ce qu'ils pouvaient réaliser ensemble ; il ne pouvait pas suivre seul sa propre orientation. Un fait aussi

profondément significatif peut vous montrer, mes chers amis, que bien des choses que l'on rencontre dans la vie ne sont explicables, en fait, qu'en fonction des arrière-plans occultes.

N'avez-vous pas parfois connu quelqu'un qui, à un moment quelconque de sa vie, fait une chose qui vous paraît inexplicable ? Vous ne l'auriez pas attendu de lui, vous ne pouvez pas vous l'expliquer d'après son caractère. Conformément à celui-ci, il devrait agir autrement. Et vous pouvez avoir vu tout à fait juste en tenant ce raisonnement. Mais il y a encore à côté de lui un autre, avec lequel il est lié par le karma de la façon que j'ai exposée pour Garibaldi. Pour quelle raison agit-il comme il le fait ? En réalité, la vie ne devient explicable qu'à partir de ses fondements occultes. Si bien que nous sommes donc ramenés précisément à cette personnalité, aux Mystères d'Hybernie. Cela parait paradoxal, mais en effet, lorsqu'on porte le regard sur le spirituel, ce qui nous apparaît dans le vie extérieure est souvent une Maya.

Plus d'un homme que l'on voit souvent dans la vie ordinaire, que l'on rencontre souvent, serait vraiment très étonné si on pouvait lui dire tout ce que l'on peut apprendre de lui quand, à travers sa personne, on porte le regard sur son individualité. Car ce qu'il manifeste extérieurement, c'est, pour les raisons que j'ai données, et en particulier à notre époque, une part infime de ce qu'il est en fonction de sa vie terrestre précédente. Il se trouve bien des mystères dans les choses dont je parle en ce moment.

Prenez la deuxième personnalité que j'ai brièvement caractérisée hier : Lessing, qui à la fin de sa vie manifeste en formulant l'idée des vies terrestres successives. Dans son cas, on est ramené très loin en arrière, plus précisément à l'antiquité grecque, à l'époque où les anciens Mystères grecs étaient en pleine floraison. Lessing était alors un initié. Et à nouveau, la situation est telle au XVIIIè siècle qu'il ne peut pas habiter entièrement un corps. Au XIIIè siècle, après son incarnation grecque, il appartenait à l'ordre des Dominicains, il était un scolastique éminent ayant cultivé une grande acuité des concepts ; puis, au XVIIIè siècle, il fut le premier journaliste de l'Europe du Centre.

En réalité, aussi bien son drame de la tolérance : « Nathan le Sage », que notamment sa « Dramaturgie de Hambourg » – lisez-en seulement certains chapitres et que son « Education du genre humain », ne sont compréhensibles que si on considère que ses trois incarnations y ont collaboré : l'ancien initié grec – lisez s'il vous plaît son beau traité : « Wie die Alten den Tod gebildet », (Comment les anciens ont représenté la mort), puis le scolastique formé à l'aristotélisme médiéval, et enfin celui dont l'âme portait tout cela, et qui a grandi au sein de la civilisation du XVIIIè siècle. Et même, un certain fait extrêmement frappant apparaît clairement à celui qui envisage les choses ainsi.

Il est bien singulier que la vie de Lessing tout entière nous apparaisse comme une quête. Il a lui-même exprimé ce caractère de son être spirituel en formulant cette phrase célèbre que l'on cite constamment – certes en lui donnant un sens terre-à-terre, car tous les esprits conformistes qui n'aspirent pas volontiers à quelque chose de précis la répètent après lui -: Et si Dieu tenait dans sa droite la vérité tout entière, et dans sa main gauche l'éternelle recherche de la vérité, je tomberais à genoux devant lui et je dirais : Père, donne-moi ce que contient ta main gauche. – Cela, Lessing pouvait le dire, mais quand c'est un Philistin qui le répète, c'est naturellement affreux.

Ce qui est important, c'est qu'en effet sa vie toute entière fut une quête, une recherche intense, ce que l'on doit exprimer – quand on est honnête – en disant : En réalité, on trébuche sur bien des phrases de Lessing, on trébuche précisément sur les plus géniales ; mais les gens n'osent pas trébucher parce que Lessing est présenté dans les livres d'histoire et de littérature comme un grand homme. En vérité, on trébuche bien, ou mieux encore on s'enferre ; mais les gens ne se l'avouent pas. Car lorsqu'on prend en main les deux volumes d'Erich Schmidt sur Lessing, on ne s'enferre pas sur les phrases, bien qu'Erich Schmidt les cite littéralement. Mais ce qui précède ou ce qui suit les émousse complètement.

Et c'est seulement à la fin de sa vie terrestre que ce chercheur en vient à écrire « L'Education du genre humain », qu'il termine en avançant l'idée des vies successives. Pourquoi cela ?

Voyez-vous, il faut vous rendre la chose compréhensible en recourant à un autre fait que j'ai traité aussi une fois. Dans la revue autrefois publiée par notre ami Bernus : « Das Reich », j'ai parlé des « Noces chymiques de Christian Rosenkreutz », et j'ai attiré l'attention sur le fait que cette œuvre fut écrite par un garçon de 17 à 18 ans. Le garçon n'y a absolument rien compris, et la chose est attestée ; car s'il avait compris quelque chose, il l'aurait encore comprise plus tard. Il a rédigé ces « Noces chymiques » jusqu'à la dernière page, qui est d'ailleurs absente. Elle est absente encore aujourd'hui, cependant il a rédigé ces « Noces chymiques » – et n'y a rien compris. Or, ce garçon est devenu un brave pasteur wurtembergeois, qui a écrit des ouvrages de théologie et d'édification plus médiocres que la moyenne de ces textes, des œuvres qui sont bien loin d'avoir quelque chose de commun avec le contenu des « Noces chymiques de Christian Rosenkreutz ». Que le futur pasteur souabe ait écrit ces « Noces chymiques » avec son âme. la vie nous en fournit ainsi la preuve. Car c'est en tous points un texte inspiré.

On n'a donc pas toujours affaire à la personnalité d'un homme lorsqu'un esprit s'exprime à travers lui. Seulement, il y a une certaine différence entre le brave pasteur Valentin Andreae, l'auteur des ouvrages de théologie terre-à-terre, et Lessing. Si Lessing, vivant au XVIIIè siècle, avait été Valentin Andreae, peut être aurait-il écrit dans sa jeunesse un beau traité sur l'éducation du genre humain et l'idée des vies terrestres successives. Mais justement, il n'était pas Valentin Andreae, il était Lessing, ce Lessing qui n'avait pas de visions, qui même, dit-on ne faisait pas de rêves. Il a congédié son inspirateur

– dans son subconscient bien entendu. Si cet inspirateur avait voulu le visiter dans sa jeunesse, il aurait dit : Va-t-en, je n'ai rien à voir avec toi. – Il reçut donc l'éducation habituelle du XVIIIè siècle, et c'est ainsi qu'il n'acquit que dans sa vieillesse la maturité nécessaire pour comprendre ce qui avait toujours été en lui durant sa vie. Il en fut pour lui comme pour Valentin Andreae si celui-ci avait aussi congédié son inspirateur et n'avait pas rédigé des ouvrages de théologie banaux, mais avait attendu la vieillesse et avait alors écrit consciemment les « Noces chymiques de Christian Rosenkreutz ».

Voilà comment s'enchaînent les vies terrestres. Il faut qu'un jour on en vienne à en prendre pleinement conscience : il en est vraiment ainsi. Lorsqu'on prend une vie humaine isolée – que ce soit celle de Gœthe, de Lessing, de Spencer, de Shakespeare, de Darwin et que l'on considère ce qu'elle a produit, il en est comme si on arrachait une fleur de la plante qui la porte, croyant qu'elle peut vivre par elle-même. Une vie humaine isolée n'est pas explicable par elle-même, il faut en chercher l'explication sur le terrain des vies successives.

Une vie intéressante est celle de deux personnalités dont j'ai parlé hier en dernier. Lord Byron et – pardonnez-moi ce souvenir personnel – celle de mon professeur de géométrie d'autre part. Ils n'avaient de commun que la conformation de leurs pieds, mais celle-ci mérite tout à fait notre attention. Lorsqu'on examine par la voie occulte cette conformation du pied, elle amène à constater que, comme je l'ai exposé pour Eduard von Hartmann, elle reporte à une constitution particulière de la tête dans une vie antérieure. Et certes, on ne peut rien faire d'autre que raconter ces choses comme elles s'offrent à la vision, je l'ai dit à une autre occasion. Il ne peut exister de démonstrations logiques extérieures au sens ordinaire de ce terme pour de tels faits.

Lorsqu'on suit la trace des vies de ces deux hommes, celle qu'ils ont vécue au XIXè siècle apparaît décalée en quelque sorte. Il y a tout d'abord une contradiction par rapport à ce que j'ai exposé ici il y a quelques semaines : à savoir que dans le cadre de certains cycles, ceux qui ont été une fois contemporains se réincarnent ensuite comme tels. Bien entendu la règle connaît des exceptions. Qu'on puisse traiter des choses selon le « schéma F », c'est déjà peu faisable sur le plan physique, si l'on ne veut pas être soi-même le « schéma F ». Mais dans le monde spirituel, mes chers amis, cela ne va plus du tout. Là, il y a bien des règles, mais pas de schémas fixes. Tout est individuel.

Et dans le cas de ces deux personnalités, on est justement ramené à une vie terrestre commune. Je n'aurais jamais retrouvé Byron dans cette incarnation antérieure si je n'avais pas trouvé mon professeur de géométrie à ses côtés. Byron était génial ; ce professeur de géométrie ne l'était même pas. Il n'était pas génial, mais un excellent géomètre, le meilleur que j'aie rencontré dans ma vie : un authentique géomètre.

En vérité n'est-ce pas, quand il s'agit d'un peintre, on sait qu'il a un don déterminé ; un musicien a un don particulier. Les gens ne sont éminents que parce qu'ils sont spécialisés ; mais de notre temps, un géomètre n'est généralement pas un spécialiste. Un géomètre connaît toutes les mathématiques, et lorsqu'il procède à une construction géométrique, il sait toujours comment établir les équations correspondantes. Il en connaît l'aspect mathématique, les calculs. Or, le professeur de géométrie dont je vous parle était un excellent géomètre, mais pas du tout un mathématicien. Par exemple, il ne connaissait rien à la géométrie analytique, Il ne savait rien de la géométrie analytique, celle qui a à voir avec les équations ; et dans ce domaine, il se comportait comme un enfant. Une fois même, ce fut très amusant. Il était si exclusivement un constructeur de figures que par la méthode constructive il découvrit que le cercle est le lieu géométrique des quotients constants.

Et parce que personne n'avait fait cette découverte par la même voie que lui, il se figurait avoir découvert la chose elle-même. Quant à nous autres gamins, bien entendu, dans la mesure où nous n'étions pas conformistes, nous nous amusions fort, car nous savions par notre livre de géométrie analytique que l'on pouvait, à l'aide d'une équation, arriver au cercle. Nous avons profité de l'occasion pour mentionner le cercle non plus en employant ce mot, mais en utilisant le nom de notre professeur de géométrie, et nous disions donc : la ligne N – je ne citerai pas le nom du professeur. En vérité, il avait la spécialisation géniale du constructeur de figures géométriques. C'était ce qu'il avait de significatif, de frappant.

Les humains d'aujourd'hui sont peu saisissables ; ils n'ont pas ce caractère frappant, beaucoup parmi eux sont comme des anguilles. Mais lui n'était pas une anguille, il avait des angles jusque dans sa forme extérieure. Son visage était presque carré,, une tête très intéressante, carrée, sans arrondis. Vraiment, on pouvait étudier le rectangle à travers ses qualités, ses qualités de constructeur, en observant son visage, et cela était très intéressant. Dans la vision clairvoyante, cette personnalité prenait place directement aux côtés de Byron, et l'on était ainsi ramené à une époque très ancienne de l'Europe orientale, un ou deux siècles avant les Croisades.

Je vous ai un jour raconté une histoire – dont se souviendront ceux d'entre vous qui étaient présents lorsque l'empereur Constantin eut fondé Constantinople, il fit transporter de Rome dans cette ville le palladium qui avait été amené de Troie à Rome. L'événement se déroula en grande pompe. Car ce palladium était considéré comme une relique qui conférait une force à celui qui le possédait. A Rome en effet, on était persuadé qu'aussi longtemps que le palladium reposait sous une colonne dans la ville, en un point important, la puissance de Rome reposait sur lui ; on était convaincu que cette force, autrefois celle de la puissante Troie que les Grecs avaient détruite, avait été rapportée avec le palladium.

Constantin attachait de l'importance au transfert à Constantinople de la puissance romaine, et fit transporter le palladium en grande pompe, tout d'abord secrètement ; il le fit enterrer, puis murer, et fit ériger à cet endroit une colonne apportée d'Egypte, sur laquelle on avait placé une ancienne statue d'Apollon, mais faite à la ressemblance de Constantin. Puis il fit venir des clous provenant de la croix du Christ. Il en fit une couronne pour l'ancienne statue d'Apollon qui était censée le représenter. Et c'est ainsi que le palladium fut transporté à Constantinople.

Or, il existe une légende née de façon singulière tardivement, mais qui en fait est très, très ancienne. Elle fut ultérieurement reconstituée par référence au testament de Pierre le Grand et modifiée, mais elle remonte à une époque très ancienne. Un jour, dit cette légende, le palladium sera transporté de Constantinople vers le nord-est. Plus tard est née en Russie l'idée qu'il fallait y transporter le palladium. Ainsi ce qui lui est lié, et qui n'a fait que se corrompre sous la domination turque, passerait de nouveau au pouvoir de l'Europe orientale.

Or ces deux personnalités, ces deux individualités prirent dans le passé connaissance de cette légende – je le disais, un ou deux siècles avant les Croisades, je n'ai pas pu fixer le moment de manière plus précise et ils furent de ceux qui entreprirent d'aller de la Russie actuelle à Constantinople pour y acquérir de quelque façon le palladium et l'apporter en Europe orientale.

La chose ne se fit pas. Elle ne pouvait pas se faire, car le palladium était bien gardé, et l'on ne pouvait rien obtenir des personnalités qui étaient au courant. Ces deux êtres furent alors la proie d'une grande souffrance. Et ce qui ainsi les frappa l'un et l'autre comme un rayon paralysa effectivement leurs têtes à l'époque. Chez l'un, Lord Byron, la chose se manifesta – en quelque sorte comme chez Achille, qui était vulnérable au talon – par un pied déformé, mais aussi par la génialité de la tête, en guise de compensation pour la paralysie de l'incarnation passée –, et l'autre eut de même un pied déformé, un pied bot, à cause de la tête paralysée d'autrefois.

Mais voyez-vous, on ne sait ordinairement pas que l'être humain ne tire pas de sa tête la géométrie, les mathématiques. Si vous ne pouviez pas tracer un angle avec vos pieds en marchant, votre tête n'en formerait pas l'image. Vous ne posséderiez aucune géométrie si vous ne pouviez pas la pratiquer en marchant et en saisissant les objets de vos mains. Tout cela jaillit de la tête et se manifeste par les représentations. Et celui qui a un pied comme mon professeur de géométrie dispose d'une vigoureuse faculté d'attention pour rendre dans sa tête la constitution géométrique de l'organisme moteur, des membres.

Lorsqu'on s'absorbait dans l'observation de ce professeur de géométrie, dans toute sa configuration spirituelle, on avait encore une impression significative de l'homme. Il y avait vraiment en lui quelque chose de charmant, quand il faisait son travail de constructeur de figures géométriques comme si le reste du monde n'existait pas. C'était un homme absolument libre, et à le voir – il fallait seulement regarder de près – on avait comme l'idée d'un pouvoir magique intérieur qui l'aurait dominé et l'aurait conduit à la spécialisation dont je parlais.

Dans le cas de Lord Byron – je mentionne l'autre uniquement parce que sans lui, qui m'a mis sur la voie, je n'aurais pas pu connaître Byron – vous voyez comment le karma se déroule. Il part un jour de l'est pour aller chercher le palladium. Lorsqu'il naît à nouveau en Occident, il part pour aider à réaliser la liberté, le palladium spirituel du XIXè siècle. Et il est alors attiré par la même contrée, il part en direction du lieu vers lequel il était parti autrefois, mais venant d'un autre côté. Il est vraiment quelque peu bouleversant de voir comment la même individualité gagne le même lieu de la terre, venant d'un côté dans une vie terrestre, venant d'un autre côté dans l'autre vie ; dans la première, appelé par ce qui s'enracine dans le mythe selon des conceptions de l'époque, dans la seconde attiré par le grand idéal de l'ère des lumières. Il y a là quelque chose de profondément bouleversant.

Et en vérité les choses sont bouleversantes qui se révèlent dans les enchaînements karmiques. Elles le sont toujours. Nous apprendrons à connaître encore dans ce domaine bien des choses bouleversantes, frappantes, paradoxales. Aujourd'hui, je voulais vous présenter ce qui peut réellement vous faire bien comprendre combien étranges sont les liens entre les vies du passé et celles qui ont suivi.

RUDOLF STEINER

LE
KARMA

CONSIDERATIONS ESOTERIQUES

II

17 conférences
faites à Dornach
du 6 avril au 29 juin 1924



Éditions Anthroposophiques Romandes
13, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1983

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Esoterische Betrachtungen
karmischer Zusammenhänge
Zweiter Band

Rudolf Steiner Verlag, Dornach/Suisse
5e édition, 1977

N° 236 dans l'édition intégrale en langue allemande de
l'œuvre de Rudolf Steiner

Traduction autorisée par la
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse
Atar S. A., Genève

TABLE DES MATIERES

CONSIDÉRATIONS KARMIQUES TOUCHANT LE DEVENIR HISTORIQUE DE L'HUMANITÉ

CONSIDÉRATIONS KARMIQUES
SUR LA VIE DE L'INDIVIDU

Sixième conférence, 4 mai 1924

L'étude objective du karma introduit une éthique vivante dans les dispositions de notre âme. Peu d'êtres sont capables de se détacher d'eux-mêmes pour se donner à quelque chose d'autre ; la recherche spirituelle comporte le danger d'un égoïsme accru. La compensation karmique qui s'effectue lorsque les êtres karmiquement liés vivent les uns dans les autres entre la mort et une nouvelle naissance ; on sort de soi-même pour pénétrer dans l'autre. Le karma projette ses lumières ou ses ombres. Exercices pratiques a propos du karma : faire disparaître l'être humain visible de sorte qu'apparaissent derrière lui les impulsions saturnienne, solaire et lunaire.

Septième conférence, 9 mai 1924

Les opérations intimes de l'âme permettant d'apprendre à percevoir le karma. Les premiers pas sur le chemin de la connaissance consistent à trouver un point de vue juste en se pénétrant de la sagesse présente dans les ouvrages du monde. Puis il faut savoir attendre. Quand on fait énergiquement monter à la conscience ce qu'on a vécu, le corps astral donne forme à l'image dans l'éthérique extérieur. Après quoi ces images ainsi imprégnées de substance sont élaborées par le corps éthérique et ensuite par le corps physique. L'effort spirituel dans l'activité de l'âme ainsi que la pondération de la tête et du cœur sont nécessaires pour que la volonté se métamorphose en vision.

Huitième conférence, 10 mai 1924

Considérations karmiques relatives aux formes extérieures de l'être humain, à sa physionomie et à ses jeux de physionomie. La matière est la manifestation extérieure de l'âme et de l'esprit ; la forme humaine et ses possibilités de mouvement sont une image du monde spirituel. La tête, le système rythmique et le système du métabolisme et des membres au sein du courant d'évolution karmique.

Neuvième conférence, 11 mai 1924

Des rapports régis par des lois déterminent la configuration du karma qui s'élabore et de ses aspects éthique et spirituel dans la vie humaine. Relation entre l'élaboration du karma et les anciens Instructeurs de l'humanité, actuels habitants de la lune. Les images en négatif des actes humains. La vie dans le monde des âmes lors du retour en arrière à travers les nuits terrestres de la vie antérieure. Bien plus intenses que les expériences terrestres sont les images de ce que l'on vit dans la région des êtres lunaires du fait qu'ils imprègnent celles-ci de substance cosmique. Comment retrouver la sagesse primordiale. Les dix concepts aristotéliciens permettent de déchiffrer l'écriture cosmique. L'archétype du personnage de Strader et Jacob Frohschammer tels qu'on peut les observer pendant le retour en arrière qui suit la mort. Les transformations radicales qui se produisent après la mort sous l'influence de ces forces foncièrement différentes des forces terrestres. Le germe du karma, les images en négatif consignées dans l'éthérique cosmique, nous le retrouvons au retour et l'intégrons à notre volonté terrestre.

ÉLABORATION DU KARMA
TANDIS QUE L'ON VIT À REBOURS
SON EXISTENCE TERRESTRE
IMMÉDIATEMENT APRÈS LA MORT

Dixième conférence, 16 mai 1924

Différences entre les effets du monde terrestre et ceux du monde extra-terrestre sur l'élaboration du karma. Après avoir vécu avec les entités lunaires, l'homme s'élève vers les Hiérarchies. Le passage à travers les sphères planétaires. Dans le domaine où le soleil est à l'œuvre, les lois spirituelles et les lois de la nature ne font qu'un. Ce qu'il y a en l'homme de véritablement humain provient de l'existence solaire ; le terrestre n'en est qu'une image. Ce qu'il y a de mauvais dans le karma n'entre pas dans l'existence solaire ; on retrouve le mal lorsqu'on quitte l'existence cosmique et qu'on traverse la région lunaire. L'Homonculus dans le « Faust » de Gœthe. C'est pendant l'existence solaire que naissent les dispositions relatives à la bonne santé ; la maladie apparaît au-dessous de la région solaire. Les lois de la nature ne valent pas dans le domaine de la deuxième Hiérarchie. Les lois spirituelles se retransforment et sont transposées dans le physique dans la région de la première Hiérarchie.

Onzième conférence, 18 mai 1924

Les entités du cosmos spirituel ont part au karma des hommes. Regard sur le rapport de l'homme avec les êtres terrestres. Il porte en lui spatialement les règnes extérieurs de la nature, et temporellement les règnes des Hiérarchies supérieures. Le karma : exigences et accomplissement. Innatalité et immortalité. Capacités réduites de l'intelligence moderne. Deux exemples montrant comment l'intellectualisme matérialiste a tari des forces présentes dans la jeunesse. La connaissance de ce qui nous relie aux Hiérarchies supérieures est ce qui donne la force de se maintenir dans le spirituel.

Douzième conférence, 29 mai 1924

Intervention des ordres hiérarchiques et reflets dans la vie humaine des êtres spirituels du système planétaire. Connaissance imaginative et connaissance inspirée de la vie post mortem, Les régions de la lune, de Mercure et de Vénus, l'existence solaire, les régions de Mars, Jupiter et Saturne. Elaboration du karma, de concert avec les entités supérieures. Voltaire, Eliphas Lévi et Victor Hugo.

Treizième conférence, 30 mai 1924

La compréhension des relations karmiques exige que l'on comprenne bien ce qui se passe à l'arrière-plan de la conscience ordinaire, c'est-à-dire que l'on observe l'être humain tel qu'il s'offre à la connaissance suprasensible. Par les exercices qui consistent en une vision d'ensemble du tableau de l'existence, on peut briser le lien intérieur qui maintient la cohésion de la vie de l'âme avec le corps physique – tout en restant dans ce corps aussi bien dans la connaissance imaginative que dans la connaissance inspirée. On peut alors percevoir ce qu'il y avait dans le corps physique. Celui-ci apparaît comme le porteur d'entités spirituelles. Notre karma est façonné par les Dieux qui sont en nous. La liberté ne commence qu'avec le développement de l'âme de conscience ; c'est là un premier aspect ; l'autre, ce sont les Hiérarchies en l'homme. La destinée humaine est l'affaire des Dieux. C'est en acceptant avec sérénité son destin qu'on reçoit les impulsions spirituelles les plus fortes. Les drames-mystères de Rudolf Steiner.

FORME COSMIQUE DU KARMA
ÉTUDE DES RAPPORTS COSMIQUES
DANS LA PERSPECTIVE DE L'INDIVIDU

Quatorzième conférence, 4 juin 1924

La pensée de Pentecôte nourrit notre sensibilité et fonde la compréhension du karma. Le suprasensible est perceptible dans le cosmos. Bleu du ciel, configurations stellaires, soi-spiritualité.

Quinzième conférence, 22 juin 1924

Le sentiment de responsabilité à l'égard des communications du monde spirituel. La biographie dans la perspective anthroposophique. Où le karma de l'être humain se manifeste-t-il à la vision supérieure ? La transmutation en karma des actes accomplis pendant la journée, l'immersion dans les expériences-souvenirs de la vie terrestre individuelle pendant le sommeil. De même que l'homme vit derrière les pensées-souvenirs, derrière les pensées cosmiques vivent les Hiérarchies. Dans ce que nous voyons du monde, il y a du karma qui nous est adjugé par le monde des Hiérarchies, lesquelles portent sur nos vies terrestres antérieures un regard rétrospectif. Le cosmos fait accéder les hommes à la forme première du karma.

Seizième conférence, 27 juin 1924

Liens karmiques entre groupes d'êtres humains. L'intervention des Hiérarchies dans la vie humaine. Rapports entre les phénomènes de la nature et le karma de l'humanité. Le déroulement du karma et son retentissement sur la nature : éruptions volcaniques, tremblements de terre, inondations, etc. L'action de la deuxième Hiérarchie dans l'élément solaire. « Le soleil de minuit ». « L'aube qui se lève ». La troisième Hiérarchie se détache en planant de la deuxième Hiérarchie et agit sur la surface de la terre pendant notre sommeil dans les traces de nos pensées. Dans l'essence même et dans l'activité de la deuxième Hiérarchie intervient, traversant la terre jusque dans sa partie cachée, la première Hiérarchie, qui de concert avec la deuxième agit sur notre Moi et sur notre corps astral. Vision initiatique sous forme d'images de l'imagination dans le culte.

Dix-septième conférence, 29 juin 1924

Le karma du point de vue du moment de l'histoire du monde que nous vivons actuellement. Les formes d'organisation sociale dans le monde se constituent sous l'influence de représentations matérialistes des planètes. Les événements naturels produits par les éléments et les événements dus à la civilisation. Dans les formes que prennent chez les humains les actes divins interviennent les puissances lucifériennes et ahrimaniennes. Le karma agit différemment dans les événements produits par les éléments et les catastrophes en rapport avec la civilisation. Interventions dans les lois naturelles de l'évolution de la terre de forces de l'époque de l'ancienne Lune demeurées dans la terre et utilisées par les puissances ahrimaniennes. Quand des êtres jeunes meurent dans des catastrophes provoquées par les éléments, un élément destiné à la terre s'introduit dans le monde spirituel. Dans une catastrophe naturelle, la conséquence karmique est une intensification des facultés intellectuelles ; dans une catastrophe due à la civilisation, c'est un renforcement des facultés volontaires. Les aberrations au plan de la civilisation font intervenir un élément luciférien qui après la mort agit dans le monde spirituel sous forme de ténèbres épaisses. Là, Ahriman peut les utiliser pour transformer ce qui subsiste dans la terre de l'évolution lunaire. Les impulsions destructrices au plan de la civilisation se transforment alors en éruptions volcaniques, tremblements de terre, etc. Les Dieux bons s'efforcent de ramener ces destins dans les voies de la justice, et le destin des humains et celui des Dieux s'entremêlent dans le déroulement de ce combat spirituel. Le malheur existe dans le monde afin que les Dieux puissent en faire du bonheur. La connaissance du karma est le domaine sacré de l'esprit où nous pouvons saisir la main que nous tendent les Dieux.

CONSIDERATIONS KARMIQUES
TOUCHANT
LE DEVENIR HISTORIQUE DE L'HUMANITE

PREMIÈRE CONFÉRENCE
Dornach, 6 avril 1924

Permettez-moi d'enchaîner à présent sur ce que dernièrement je vous ai dit ici au sujet du karma. Je vous ai montré comment, au cours de l'histoire, les impulsions de l'âme humaine se transmettent d'une vie terrestre à une autre ; ainsi passe toujours d'une époque dans la suivante ce que les hommes eux-mêmes y transportent.

Nous ne devons pas aborder cette idée d'un point de vue purement théorique ; il faut qu'elle saisisse toute notre vie affective, toute notre âme, tout notre cœur. Nous devons sentir que, tels que nous sommes ici, nous qui avons été présents à de multiples reprises au sein de l'existence terrestre, nous avons chaque fois pris en notre âme quelque chose de la civilisation dans laquelle nous vivions. Nous l'avons lié à notre âme. Nous l'avons chaque fois emporté dans notre incarnation suivante après l'avoir élaboré du point de vue de l'esprit entre la mort et une nouvelle naissance. C'est seulement en regardant ainsi vers le passé que nous avons le sentiment de faire vraiment partie de l'humanité dans sa totalité. Et c'est pour que nous puissions sentir cela, pour que nous puissions passer plus aisément, dans les conférences suivantes, aux thèmes qui, dirais-je, nous concernent très personnellement et qui nous feront comprendre comment nous sommes insérés dans le contexte karmique, que je vous ai présenté des exemples concrets.

Avec ces exemples, j'ai cherché à montrer comment ce qu'une personnalité donnée a vécu, a élaboré dans le passé, continue à agir jusque dans le temps présent du fait que ce vécu se trouvait précisément dans son karma. J'ai attiré par exemple votre attention sur Hârûn-al-Rashîd ; je vous ai montré Hârûn-al-Rashid, cette singulière personnalité des VIIIè et IXè siècles après J. -C. qui succéda à Mahomet, vécut au centre d'une admirable civilisation, une civilisation qui laissa loin derrière elle ce qui existait en Europe à la même époque. Dans l'Europe d'alors, la civilisation était en effet fort primitive. A l'époque où Charlemagne régnait en Occident, tout ce que pouvait rassembler la civilisation asiatique fécondée par l'Europe était venu confluer dans l'Orient lointain, à la cour Hârûn-al-Rashid : la fleur de ce que la culture grecque et les anciennes civilisations de l'Orient avaient produit dans tous les domaines. Architecture, astronomie – telle qu'on la pratiquait alors –, philosophie, mystique, arts, géographie, poésie : tout cela florissait à la cour Hârûn-al-Rashid. Ce prince rassembla autour de lui l'élite des personnalités marquantes de l'Asie de ce temps. C'étaient pour la plupart des hommes qui trouvaient leur culture dans les écoles initiatiques. Et il y avait dans l'entourage du calife une personnalité – je ne citerai que celle-là – qui en ce temps (nous sommes ici dans ce qui, pour l'Orient également, est déjà le Moyen Age) fut capable d'assimiler sous une forme plutôt intellectuelle l'admirable héritage spirituel des temps passés. A la cour Hârûn-al-Rashid vivait alors une personnalité qui à une époque beaucoup plus ancienne était passé par l'initiation. Il peut très bien se faire – je vous l'ai déjà dit – qu'après avoir été un initié pour une époque donnée, une personnalité réapparaisse sans posséder l'initiation, bien qu'elle porte en son âme tout ce qu'elle a perçu dans sa vie antérieure d'initié cela parce qu'elle est obligée d'utiliser le corps et de passer par l'éducation qui se trouvent alors à sa disposition.

C'est ainsi qu'à propos de Garibaldi, nous avons vu que ce qu'il avait vécu comme initié irlandais a fait de lui un visionnaire de la volonté, entièrement adonné à la situation de son époque. Mais on voit clairement que tout en s'insérant dans la situation qu'il trouve autour de lui, il portait cependant en lui d'autres impulsions que celles qu'un homme ordinaire aurait pu tirer de son éducation et de son environnement. Chez Garibaldi agissait en effet une impulsion qui lui venait de son initiation irlandaise. Elle était seulement masquée, et il est probable que s'il avait été frappé par un coup particulier du sort, ou bien s'il avait fait des expériences qui eussent tranché sur celles qu'on pouvait faire à son époque, tout ce qu'il tenait de son initiation irlandaise aurait soudain surgi des profondeurs de son être sous forme d'Imaginations.

Il en a toujours été ainsi jusqu'à maintenant. On peut être un initié à une certaine époque et parce qu'à une époque ultérieure on doit utiliser un corps qui ne peut recevoir ce que renferme l'âme, on ne réapparaît pas comme initié, mais l'impulsion résultant de l'initiation antérieure se retrouve dans les actes ou dans toute autre circonstance de la vie. Ce fut le cas pour une personnalité qui vivait à la cour Hârûn-al-Rashid et qui avait été antérieurement un grand initié. Cette personnalité, bien qu'elle eût été incapable de transporter sous une forme manifeste le contenu de son initiation dans une époque ultérieure, celle Hârûn-al-Rashid, fut cependant l'un des représentants les plus brillants de la civilisation orientale des VIIIè et IXè siècles. C'est elle qui pour ainsi dire organisa tout ce qui se faisait à la cour Hârûn-al-Rashid dans le domaine des sciences et des arts.

Nous avons déjà parlé du chemin suivi par l'individualité Hârûn-al-Rashid au cours des temps. Lorsqu'il eut franchi la porte de la mort, il resta en lui le vif désir d'aller plus loin vers l'ouest, d'y porter avec son âme les éléments de l'arabisme qui se répandaient en direction de l'ouest. C'est ainsi Hârûn-al-Rashid, gardant le regard fixé sur toutes les branches de l'art et de la science en Orient, se réincarna en la personne du grand Bacon de Verulam, organisateur et réformateur de la vie intellectuelle,

philosophique et scientifique de son temps. Nous voyons ce Hârûn-al-Rashid avait perçu autour de lui réapparaître, mais occidentalisé, chez Bacon (1561-1626).

Et maintenant, mes chers amis, considérez le chemin qu'a pris Hârûn-al-Rashid pour se rendre de l'Asie, sa patrie, en Angleterre. C'est à partir de l'Angleterre en effet que s'est ensuite répandu en Europe, avec beaucoup plus de force et d'intensité qu 'on ne le pense d'ordinaire, ce que Bacon avait pensé relativement à l'organisation des sciences (*en rouge sur le croquis*).



On peut dire a peu près ceci : ces deux personnalités, Hârûn-al-Rashid et son grand conseiller, la personnalité éminente qui dans les temps antérieurs avait été un grand initié, se séparèrent ; mais en fait elles se séparèrent pour exercer une action commune après avoir franchi la porte de la mort. Hârûn-al-Rashid, qui avait mené la vie brillante d'un prince, prit le chemin que je vous ai montré, jusqu'en Angleterre, pour réapparaître sous les traits de l'homme de science Bacon de Verulam. L'autre âme, celle de son conseiller, choisit un autre chemin (flèche verte) pour rencontrer en Europe du Centre l'influence émanant de Bacon. Même si les dates ne concordent pas, cela n'a pas grande signification, car il arrive souvent que des impulsions séparées par des siècles agissent simultanément dans la civilisation ultérieure.

Pendant son existence entre la mort et une nouvelle naissance, le conseiller Hârûn-al-Rashid choisit le chemin qui, traversant l'Est de l'Europe, conduit en Europe du Centre ; il entra dans la vie intellectuelle de ces régions en la personne d'Amos Comenius.

C'est un spectacle singulier, significatif et plein de grandeur que nous offre ici le devenir historique : la personnalité Hârûn-al-Rashid se développe pour faire passer d'ouest en est un courant de civilisation marqué du sceau de l'abstraction, de la perception du monde extérieur, et Amos Comenius, venu de l'est, développe son activité en Transylvanie, dans l'actuelle Tchécoslovaquie et jusqu'en Allemagne, avant d'être exilé en Hollande. Lorsqu'on étudie la vie d'Amos Comenius, on voit que ce réformateur de la pédagogie de son temps, l'auteur de la « Pansophie », a apporté d'Orient ce qu'il avait élaboré à la cour Hârûn-al-Rashid à partir d'une initiation antérieure. A l'époque où fut fondée l'Union des Frères Moraves, où le rosicrucisme agissait déjà depuis plusieurs siècles, où parurent les « Noces chymiques » et la « Réforme de l'Univers » de Valentin Andreae, Amos Comenius, cet esprit éminent du XVIIè siècle, a introduit ses puissantes impulsions dans tout ce qui puisait à la même source. Vous voyez ainsi se succéder trois incarnations importantes, et l'exemple de vies aussi importantes permet d'étudier celles qui le sont moins, et de s'élever grâce à elles à la compréhension de son propre karma ; vous voyez se succéder trois incarnations importantes : tout d'abord, dans la lointaine Asie, l'individualité qui sera plus tard Comenius, assimilant dans un ancien lieu de Mystères toute la sagesse de l'antique Asie. Elle emporte cette sagesse dans l'incarnation suivante, qu'elle vit à la cour Hârûn-al-Rashid, se développant ici pour devenir le génial organisateur de ce qui florit et prospère sous la protection et la tutelle bienveillante de ce prince. Puis elle réapparaît pour venir en quelque sorte à la rencontre de Bacon de Verulam, réincarnation Hârûn-al-Rashid, afin d'apporter avec lui ce que l'un et l'autre ont à faire passer dans la civilisation européenne. Ce que je dis là est déjà très important. Il vous suffira de lire les lettres qui furent écrites par les partisans de Bacon, ou bien des gens qui étaient proches des idées de Bacon, lettres qui prirent le chemin – évidemment d'une manière plus compliquée que ce n'est le cas aujourd'hui – des partisans de l'école de Comenius, de la sagesse de Comenius. Vous trouverez dans cet échange de lettres la confirmation de ce que j'ai indiqué ici au tableau en quelques traits.

Dans ces lettres échangées entre l'ouest et l'est venait confluer la vie de deux âmes qui se rencontraient ainsi après avoir posé les bases de cette rencontre lorsqu'elles agissaient en commun là-bas, en Orient, aux VIIIè et IXè siècles ; elles s'unirent à nouveau pour agir en sens contraire, et cependant en harmonie.

Voyez-vous, c'est ainsi qu'on peut étudier l'histoire, c'est ainsi que nous voyons les forces vivantes des êtres intervenir dans l'histoire !

Tenez, prenons un autre cas. Des circonstances très particulières voulurent que mon regard fût dirigé sur certains événements qui, dirions-nous aujourd'hui, se déroulèrent dans le Nord-Est de la

France, mais également aux VIIIè, IXè siècles, un peu après le temps dont je viens de parler. Des événements particuliers se déroulèrent là. C'était une époque où les grands Etats n'existaient pas encore, c'est pourquoi ce qui se passait se déroulait au sein de communautés humaines plus restreintes.

Ainsi donc, une personnalité douée d'un caractère énergique possédait un grand domaine dans la région que nous appellerions aujourd'hui le Nord-Est de la France. Cet homme administrait son domaine d'une manière extrêmement ordonnée, extrêmement systématique pour l'époque, dirions-nous. Il savait ce qu'il voulait, et en lui cohabitaient curieusement l'ambitieux méthodique et l'aventurier ; c'est ainsi qu'il entreprenait avec plus ou moins de succès de petites expéditions guerrières à partir de son domaine, avec des gens qui, selon l'usage du temps, se louaient comme mercenaires. C'étaient de petites troupes ; on se mettait en campagne et on essayait de faire du butin.

Cet homme partit en guerre avec une petite troupe de mercenaires. Et il advint qu'un autre personnage, un peu moins aventurier que lui, mais énergique, profitant de son absence, s'empara de ses terres et de tout ce qu'il possédait. Aujourd'hui cela paraîtrait impossible, mais ce sont des choses qui pouvaient arriver en ce temps-là. Lorsque le propriétaire rentra chez lui – il était célibataire –, il constata qu'un autre s'était emparé de ses terres. Et les choses prirent une tournure telle qu'il ne put effectivement rien faire contre celui qui maintenant possédait son bien. Ce dernier était plus puissant que lui, il avait davantage de vassaux et davantage de soldats. Lui n'était pas de taille.

Or en ce temps-là, les choses n'étaient pas telles que lorsqu'on ne pouvait pas faire son chemin dans sa patrie, on partait aussitôt en terre étrangère. Certes, cette personnalité était un aventurier, mais les choses ne pouvaient pas aller si vite, il n'en avait pas les moyens ; tant et si bien qu'avec une troupe de ses partisans, il devint une manière de serf sur le bien qu'il avait naguère possédé. Il fut obligé d'y travailler comme un serf avec quelques-uns de ceux qui étaient partis avec lui courir l'aventure tandis qu'on lui arrachait ses possessions.

Il advint alors que chez ces gens, qui de maîtres étaient devenus serfs, se développa une mentalité particulièrement hostile, dirais-je, au principe de souveraineté. Et dans ces régions, qui étaient boisées, des feux parfois s'allumaient la nuit ; on se réunissait autour d'eux pour fomenter toutes sortes de conjurations contre ceux qui s'étaient emparés de ces biens.

C'est bien simple : l'homme qui, de grand propriétaire, était devenu une manière de serf, d'esclave, occupa désormais le reste de sa vie – mis à part le travail qu'il avait à fournir – à échafauder des projets en vue de rentrer en possession de ses terres. Il haïssait ceux qui s'en étaient emparés.

Les individualités de ces deux personnages franchirent la porte de la mort, participèrent dans le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance à tous les événements auxquels on put participer depuis cette époque, et réapparurent au XIXè siècle. Celui qui avait perdu son toit et ses terres pour devenir une sorte de serf revint dans la personne de Karl Marx, le fondateur du socialisme moderne. L'autre, qui lui avait enlevé ses terres, revint dans la personnalité d'Engels. Ce qu'ils avaient à régler entre eux se transforma, pendant le long chemin entre la mort et une nouvelle naissance, en désir de compenser le mal qu'ils s'étaient fait l'un à l'autre.

Lisez ce qui s'est passé entre Marx et Engels, considérez la configuration intellectuelle propre à Karl Marx et faites le rapprochement avec ce que je vous ai rapporté : la présence simultanée, aux VIIIè et IXè siècles, de ces deux individualités. Chaque phrase de Marx et d'Engels vous apparaîtra alors sous un jour nouveau et vous ne courrez pas le danger de vous dire abstraitement : tel fait de l'histoire a sa cause en ceci, tel autre en cela. Vous verrez les êtres transporter dans une autre époque quelque chose qui, apparaissant alors, il est vrai, sous une autre forme, présente cependant une certaine similitude avec les faits antérieurs.

Voyez bien la chose : aux VIIIè, IXè siècles, on se réunissait autour de feux allumés dans les bois, on s'exprimait autrement qu'on a eu motif de le faire au XIXè siècle, alors qu'on avait l'œuvre de Hegel et la dialectique qui réglait tout. Mais essayez de vous représenter la forêt du Nord-Est de la France au IXè siècle : les conjurés assis ensemble, jurant, maudissant et injuriant dans la langue de leur temps. Et puis, transposez cela dans le langage mathématique et dialectique du XIXè siècle, et vous aurez ce qu'on trouve chez Marx et Engels.

Voilà qui nous éloigne de l'aspect purement sensationnel qu'on allie aisément aux idées concernant les conditions concrètes de la réincarnation, et nous introduit dans la compréhension de l'histoire. Et le meilleur moyen pour se préserver des erreurs, c'est de ne pas rechercher le sensationnel, de ne pas désirer savoir ce qu'il en est de la réincarnation, mais d'essayer de comprendre à partir des vies successives des individus tout ce qui, dans le devenir historique, est lié au bonheur et au malheur, à la peine et à la joie des hommes.

Durant tout le temps où je vécus en Autriche, et bien que je m'y sois trouvé en milieu allemand, il y eut une personnalité que je trouvais particulièrement intéressante : c'était un député polonais au Parlement d'Empire. Beaucoup d'entre vous se rappelleront, je pense, que j'ai souvent parlé du député austro-polonais Otto Hausner, qui fut particulièrement actif dans les années 70-80. Ceux qui sont ici depuis un certain temps s'en souviendront. A la fin des années 70 ou au début des années 80, je l'ai beaucoup vu et entendu parler au Reichsrat autrichien, et depuis lors j'ai toujours devant les yeux ce curieux homme : portait un monocle ; le regard de l'autre œil était supérieurement intelligent, mais c'est avec celui qui portait un monocle qu'il était à l'affût des faiblesses de l'adversaire. Pendant qu'il parlait,

il cherchait à voir si le coup avait porté. Il avait une moustache – je n'ai pas voulu donner ces détails dans mon autobiographie –, et il accompagnait ce qu'il disait d'un très curieux mouvement eurythmique de cette moustache lorsqu'il lançait quelque chose à la tête d'un adversaire.



Le spectacle était intéressant : représentez-vous l'extrême-gauche, la gauche, le centre, le club des Tchèques, puis l'extrême-droite, le club des Polonais ; Hausner se tenait ici, et là tous ses adversaires. C'est là qu'ils étaient tous ; et le plus curieux, c'était que lorsque Hausner, à propos de l'occupation de la Bohême, se déclarait en faveur de l'Autriche, c'était un tonnerre d'applaudissements chez les gens de la gauche. Lorsque plus tard il se prononça sur la construction du chemin de fer de l'Arlberg, il rencontra une opposition absolue chez les mêmes députés de l'extrême-gauche. Et cette opposition subsista à propos de tout ce qu'il exprima par la suite.

Mais bien des choses dites par Hausner à titre d'avertissement, bien des choses qu'il prophétisa dans les années 70-80 se sont réalisées mot pour mot jusqu'à aujourd'hui. De nos jours, nous avons l'occasion de nous rappeler souvent ce que Hausner disait à l'époque.

Or il y avait une chose qui ressortait chez Hausner presque à chacun de ses discours – et c'est cela qui, dans la vie de Hausner, sans parler de quelques autres aspects sans grande importance, m'a poussé à étudier le chemin suivi karmiquement par cette personnalité.

C'est à peine si Otto Hausner pouvait prononcer un discours sans faire comme entre parenthèses une sorte de panégyrique de la Suisse. Toujours il donnait à l'Autriche la Suisse en exemple. Comme en Suisse trois nationalités vivent en bons termes, qu'à cet égard elles sont exemplaires, il voulait aussi que les treize nationalités d'Autriche prennent la Suisse comme modèle de fédération. Il était curieux de voir qu'il ne cessait de revenir là-dessus. Les discours de Hausner étaient pleins d'ironie, d'humour, de logique interne aussi ; pas toujours, mais souvent, revenait le panégyrique de la Suisse. Cela se voyait toujours, c'était une sympathie sans mélange qu'il manifestait là, c'était une démangeaison, il fallait qu'il le dise. Et il savait arranger ses discours de telle façon qu'à vrai dire personne ne se fâchait, à l'exception d'un groupe de gauche, des députés libéraux – mais ceux-là, c'était effrayant ! Il était très intéressant, quand un député de la gauche libérale avait parlé, de voir Otto Hausner se lever pour répondre et, sans détourner un instant de lui le regard de son œil à monocle, lancer à la gauche les propos les plus incroyablement blessants. Il y avait là des hommes de valeur, mais aucun n'était épargné. Et il n'y avait rien de mesquin dans les points de vue qu'il défendait ; il était, au Reichsrat autrichien, l'un des plus cultivés.

Le karma d'un homme comme Hausner a de quoi nous intéresser. Je partis de cette sorte de passion qu'il avait de toujours revenir à l'éloge de la Suisse, et aussi du fait qu'un jour, dans un discours sur l'esprit allemand et l'Empire allemand qui fit aussi l'objet d'une parution sous forme de brochure –, il avait réuni, bien inutilement mais avec beaucoup de talent, tout ce qu'à l'époque on pouvait dire en faveur de l'esprit allemand et contre l'Empire allemand. Il y a vraiment quelque chose comme une prophétie grandiose dans ce discours prononcé au début des années 80 ; de l'Empire allemand, Hausner ne laisse pas pierre sur pierre, il le charge de tous les péchés et le qualifie de destructeur de l'esprit allemand. Et chacune de ses phrases était accompagnée d'une preuve. C'était pour moi le second point, ce que j'appellerais cette singulière haine amoureuse, cet amour mêlé de haine qu'il portait à l'esprit allemand et à l'Empire allemand.

La troisième chose à signaler, c'est l'ardeur extraordinaire avec laquelle Otto Hausner s'exprima lorsqu'il fut question de construire le tunnel du chemin de fer de l'Arlberg, cette voie ferrée qui mène d'Autriche en Suisse et qui donc devait relier l'Europe centrale à l'ouest. Bien entendu, Hausner fit entendre à l'époque son hymne à la Suisse, car cette voie ferrée devait conduire en Suisse. Cependant, lorsqu'il prononça ce discours, corsé mais empreint de réelle délicatesse, on eut vraiment le sentiment que cet homme était capable de parler de choses dont le germe avait – chose curieuse été déposé en lui lors d'une vie terrestre précédente.

C'était précisément l'époque où l'on disait monts et merveilles des avantages que la civilisation européenne tirerait de l'alliance entre l'Autriche et l'Allemagne. Otto Hausner développa devant le Parlement autrichien – ce qui lui valut les foudres de ses collègues – cette idée qu'un Etat tel qu'il se

représentait l'Autriche, sur le modèle de la Suisse, qui réunissait treize nations, devait avoir le choix de ses alliés ; si cela lui convenait, elle aurait l'Allemagne comme alliée ; mais dans une autre hypothèse, il fallait qu'elle ait une voie stratégique vers l'ouest, pour pouvoir s'allier à la France. Lorsque Hausner émit cette idée dans l'Autriche d'alors, il fut proprement arrangé ! Mais c'était vraiment un discours d'une merveilleuse saveur. Ce discours orienta mes recherches vers l'ouest.

Réunissant alors toutes ces données, je trouvai que l'individualité d'Otto Hausner avait passé de l'ouest à l'est via le Nord de la Suisse à la même époque où saint Gall et saint Colomban suivaient ce chemin. Sa mission était d'apporter le christianisme. Il faisait route vers l'est avec les hommes qui avaient reçu leurs impulsions d'initiations irlandaises. Avec eux il avait à transporter le christianisme sur le continent. Sur le chemin, à peu près dans la région de l'Alsace actuelle, il éprouva une extrême attirance pour les antiquités du paganisme germanique, pour tout ce qui en Alsace, dans les contrées alémaniques, en Suisse, subsistait en fait de souvenirs des anciens dieux, de cultes divins, d'images et de statues des dieux. De tout cela il s'imprégna profondément.

Et voilà que se développa en lui quelque chose que d'un côté on peut appeler un penchant pour l'esprit germanique, pour la germanité, et de l'autre la force inverse, le sentiment qu'à l'époque il était allé trop loin vers l'est. Et ce qu'il avait vécu comme une puissante conversion, comme une profonde métamorphose, cela parut ensuite sous la forme des larges points de vue qui étaient ceux d'Otto Hausner. Il pouvait parler de l'esprit allemand et de l'Empire allemand comme quelqu'un qui jadis avait été profondément lié à tout cela, mais dont en vérité il n'aurait pas dû s'imprégner de la sorte, sa mission étant de répandre le christianisme. Il était entré dans ces contrées – on l'entendait même à certaines de ses tournures de phrase – alors qu'il n'aurait pas dû le faire, et il voulait revenir sur ses pas pour faire réparation. D'où sa passion pour la Suisse, sa passion pour la construction du chemin de fer de l'Arlberg. On peut dire que cela s'exprimait jusque dans son apparence extérieure – il n'avait pas du tout l'air d'un Polonais. Et il ne manquait pas de dire en toute occasion qu'il n'était même pas d'ascendance polonaise par l'hérédité, mais seulement par son milieu et son éducation, que son sang véhiculait, comme il disait, des globules « rhéto-alémaniques ». Il avait emporté d'une incarnation antérieure le besoin de regarder toujours vers la région où il avait jadis séjourné, où il était venu avec saint Colomban et saint Gall avec l'intention d'y répandre le christianisme ; mais l'esprit germanique l'avait fixé là. Aussi chercha-t-il à se réincarner dans une famille aussi peu polonaise que possible et à se tenir loin du pays où il avait vécu, tout en gardant la nostalgie de ce pays.

Voyez-vous, mes chers amis, ce sont là des exemples que je voulais d'abord vous présenter pour vous rendre attentifs à ce qu'il y a de curieux dans le déroulement du karma. La prochaine fois, notre propos sera davantage d'étudier les développements du bien et du mal dans les incarnations au cours de l'histoire. Ainsi nous serons à même, en partant précisément des exemples plus marquants que nous offre l'histoire, de jeter quelque lumière sur des faits relevant davantage de situations courantes.

DEUXIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 12 avril 1924

Trouver aujourd'hui la forme qui convient à la suite à donner aux conférences prononcées ces jours derniers n'est pas chose facile, c'est qu'en effet beaucoup de nos amis sont aujourd'hui présents, qui n'ont point assisté aux exposés précédents. Mais d'un autre côté il n'est guère possible, surtout aujourd'hui où des compléments doivent être apportés aux conférences antérieures, d'aborder un sujet nouveau. Nos amis nouvellement arrivés devront donc se résigner si dans nos considérations, qui enchaînent quant au sens, sinon quant aux faits extérieurs, sur ce qui a précédé, bien des choses sont pour eux difficiles à comprendre. Le cycle de conférences formant un tout sera donné à Pâques et il sera compréhensible sans autre secours. Mais aujourd'hui, il faut que je donne la suite de ce qui a été fait. Nous étions en outre absolument hors d'état de prévoir que tant de nos amis seraient présents dès aujourd'hui, ce qui d'un autre côté nous est un sujet de grande satisfaction.

Nos dernières considérations avaient pour objet des rapports karmiques concrets ; ils ont à chaque fois été établis non pas pour dire quoi que ce soit de sensationnel à propos des vies terrestres successives, mais pour nous amener peu à peu à comprendre de façon vraiment concrète les rapports karmiques. J'ai décrit quelques vies successives, je les ai décrites telles qu'on peut les observer en prenant des personnages historiques, simplement pour donner une idée – et ce n'est pas particulièrement facile – de la façon dont une vie terrestre agit sur la suivante. Il faut ici ne jamais perdre de vue que depuis le Congrès de Noël 1923, une nouvelle impulsion est entrée dans le mouvement Anthroposophique. Je voudrais, en guise d'introduction, dire quelques mots très brefs à propos de cette impulsion.

Vous savez, mes chers amis, qu'après 1918 toutes sortes de choses ont été entreprises dans la Société Anthroposophique. Ces entreprises avaient une origine bien définie. Lorsque la Société Anthroposophique a été fondée en 1913, il s'agissait d'obéir enfin vraiment à une impulsion de nature occulte en posant la question : la Société Anthroposophique continuera-t-elle à se développer par la force acquise jusqu'alors dans la personne de ses membres ? L'expérience ne pouvait en être faite que si moi-même, jusque-là Secrétaire de la section allemande – forme que revêtait le mouvement Anthroposophique à l'intérieur de la Société théosophique –, je n'avais plus en main la direction de la Société Anthroposophique ; je voulais voir comment cette Société se développerait désormais par ses propres forces.

Voyez-vous, mes chers amis, il en eût été tout autrement si j'avais dit à l'époque, comme lors du Congrès de Noël, que j'allais assumer moi-même la direction de la Société. Car il va de soi que la Société Anthroposophique est forcément tout autre selon qu'elle est dirigée par moi ou par un autre. Et il existe des raisons profondes pour lesquelles la Société aurait pu être d'autant mieux dirigée que je n'en assumais pas moi-même la direction administrative. Si les cœurs avaient parlé, bien des choses auraient pu arriver qui ne se sont pas produites, qui n'ont pas été faites et qui même, en raison de la résistance des anthropomorphes, ont été faites de l'extérieur.

Ainsi est-il arrivé – pendant les hostilités, il n'était guère possible que la Société déploie ses forces dans toutes les directions – qu'après l'année 1918 la situation existante, serais-je tenté de dire, a été utilisée par toutes sortes de gens pour engager toutes sortes d'entreprises. Si à l'époque j'avais dit : ne faites pas cela, aujourd'hui on ne manquerait pas de dire : eh bien, si on avait laissé faire, nous aurions maintenant dans tous les domaines des entreprises florissantes.

C'est la raison pour laquelle, à toutes les époques, l'usage voulut que les dirigeants d'un mouvement occulte laissent agir ceux qui voulaient faire quelque chose, afin que ceux-ci soient convaincus par les résultats. C'est bien là la meilleure façon de convaincre les gens. Et c'est aussi ce qui devait se passer dans le cas présent.

Or tout cela a eu pour effet que depuis 1918 précisément, le nombre de nos adversaires s'est accru jusqu'à devenir ce qu'il est aujourd'hui. Car en 1918 nous n'avions pas encore autant d'adversaires. Naturellement, des gens nous étaient hostiles, isolément ; nous ne nous en inquiétions guère et nous n'avions pas à nous en inquiéter. C'est seulement depuis 1918 qu'ils se sont multipliés. D'où la situation actuelle, qui veut que par exemple il m'est aujourd'hui impossible de faire des conférences publiques à l'intérieur des frontières de l'Allemagne.

C'est justement en ce moment présent de la vie du mouvement Anthroposophique qu'il ne faudrait rien dissimuler de tout cela. Il faudrait garder les yeux ouverts là-dessus, car nous n'avancerons pas si nous ne travaillons pas dans la clarté.

On s'est donc livré à toutes sortes d'expériences. Pensez à toutes celles qui ont été faites parce qu'il ne fallait pas hésiter à être, dirais-je, « scientifique » – ce qui, c'est facile à comprendre, procédait certainement du caractère des intéressés. Pourquoi n'en serait-on pas venu à ce que des scientifiques,

qui appartiennent aussi, n'est-ce pas, à notre Société, veuillent se comporter en scientifiques ? Mais c'est précisément cela qui irrite les adversaires. Car lorsqu'on leur dit qu'on peut leur démontrer le caractère scientifique de telle ou telle chose, ils arrivent avec leurs aspirations, qu'ils qualifient de scientifiques, et bien entendu ils se mettent en rage. Il faut être parfaitement au clair là-dessus. Rien n'a davantage suscité la colère des adversaires que d'avoir voulu parler des mêmes sujets qu'eux et de la même manière, quitte à y introduire, comme on le disait chaque fois, « un brin » d'anthroposophie. Ce « brin » d'anthroposophie, c'est justement cela qui nous a attiré des légions d'adversaires.

Mais il y a mieux encore : si l'on s'abandonne à l'illusion que l'on pourrait par exemple gagner à l'anthroposophie les membres des différentes confessions religieuses en tenant le même langage qu'eux ou un langage analogue, quitte ici également à y introduire un brin d'anthroposophie, si l'on s'abandonne à cette illusion, alors on pèche gravement contre les conditions mêmes de la vie Anthroposophique.

Il faut que dans tout ce qui s'est accompli dans le domaine de l'anthroposophie souffle depuis le Congrès de Noël un air entièrement nouveau. Ceux qui ont remarqué comment l'anthroposophie est maintenant présentée ici, comment elle l'a été à Prague, comment elle vient de l'être à Stuttgart, ceux-là auront perçu qu'il existe désormais des impulsions qui, relativement aussi aux adversaires, font naître quelque chose de tout nouveau. Car vouloir être « scientifique » au sens ordinaire du mot, comme hélas ! beaucoup le voudraient, c'est partir de l'hypothèse qu'on peut discuter avec les adversaires. Mais si vous prenez les conférences qui ont été prononcées ici, celles que j'ai prononcées à Prague, la conférence que j'ai prononcée à Stuttgart, pouvez-vous encore croire un seul instant qu'il puisse s'agir seulement de discuter avec l'adversaire ? Il est évident qu'on ne peut pas discuter avec les adversaires quand on parle de ces choses-là ; comment voulez-vous discuter avec un tenant quelconque de la civilisation actuelle quand vous lui dites que l'âme de Mu'âwiyya a réapparu dans celle de Woodrow Wilson !

Un trait nouveau a donc été introduit maintenant dans le mouvement Anthroposophique ; il ne peut rien en résulter d'autre sinon qu'on en finisse une bonne fois de discuter avec les adversaires. De toute façon, on n'aboutit à rien avec des arguments. On finira quand même un jour par comprendre qu'il ne peut s'agir avec les adversaires de rien d'autre que de réfuter les calomnies, les contre-vérités et les mensonges. On n'aura pas le droit désormais de s'abandonner à l'illusion qu'on puisse discuter sur de pareilles questions. Les idées doivent se répandre par leur propre pouvoir. Ici, ce n'est pas la dialectique qui décide.

C'est là ce qui peut-être, compte tenu de l'attitude du mouvement Anthroposophique depuis Noël, sera à présent de mieux en mieux compris parmi nos membres. Et c'est pourquoi, dès maintenant, le mouvement Anthroposophique est organisé de telle façon qu'il n'a égard à rien d'autre qu'à ce que le monde spirituel exige de lui.

Je me suis livré de ce point de vue à diverses considérations concernant le karma ; ceux d'entre vous qui étaient présents ici ou qui ont assisté la dernière fois à ma conférence de Stuttgart se rappelleront ce que j'ai essayé de montrer : les individualités qui étaient présentes aux VIIIè et IXè siècles à la cour d'Hârûn-al-Rashîd en Asie, ont poursuivi après leur mort leur évolution dans diverses directions, puis ont joué un certain rôle dans leurs réincarnations ultérieures. A l'époque que nous pouvons aussi appeler celle de la guerre de Trente Ans, un peu avant, nous avons d'une part l'individualité d'Hârûn-al-Rashîd, réincarné dans la personne de l'Anglais Bacon de Verulam, et d'autre part le grand organisateur qui vécut à la cour du calife, non sans doute en tant qu'initié, mais comme réincarnation d'un initié, et dont nous avons trouvé l'individualité chez Amos Comenius. Ce dernier a été actif plutôt en Europe du Centre. Mais bien des choses issues de ces deux courants ont conflué dans la vie spirituelle de la civilisation moderne. En définitive, le Proche-Orient de l'époque postérieure à Mahomet s'est retrouvé dans cette vie spirituelle, d'un côté grâce à l'œuvre de Bacon, réincarnation d'Hârûn-al-Rashid, et de l'autre grâce à celle d'Amos Comenius, son grand conseiller.

Soulignons maintenant ceci : l'être humain n'évolue pas uniquement lorsqu'il vit sur terre, son évolution se déroule également, et pour l'essentiel, pendant sa vie entre la mort et une nouvelle naissance. On peut donc dire : Bacon comme Amos Comenius, après avoir en quelque sorte, à partir de deux directions différentes, consolidé l'arabisme dans la civilisation européenne, sont entrés après leur mort dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Là, ils se sont trouvés l'un et l'autre avec des âmes qui avaient vécu plus tard qu'eux sur la terre, qui moururent au XVIIè siècle et poursuivirent leur existence dans le monde spirituel. Puis des âmes sont venues sur terre au XIXè siècle, après s'être trouvées du XVIIè au XIXè siècle dans le monde spirituel en compagnie des âmes de Bacon et Comenius.

Or il y eut des âmes qui se réunirent de préférence autour de celle, plus influente, de Bacon, d'autres autour de celle de Comenius. Il ne faut pas oublier – c'est là une image – que dans le monde spirituel aussi il existe, bien que dans de tout autres conditions, des maîtres et des disciples. L'action de ces individualités ne se réduisit pas à ce qu'elles firent ici sur terre (par exemple les écrits de Bacon ou ceux de Comenius), ni non plus à ce qui de leur œuvre s'est perpétué dans la tradition ; ces personnalités de premier ordre ont aussi agi, durant leur séjour dans le monde spirituel, par ce qu'elles ont en outre fait germer dans les âmes qu'elles envoyèrent ici-bas, ou bien qui se trouvaient en leur compagnie et furent

envoyées sur terre. Il y a donc chez les hommes du XIXè siècle des âmes qui dans leur devenir, et dès leur existence pré-terrestre, sont devenues dépendantes de ces deux esprits, Amos Comenius et Bacon désincarnés.

Je voudrais ici attirer votre attention – dans le but, je l'ai déjà dit, de vous introduire toujours mieux à la compréhension du mode d'action concret du karma – sur deux personnalités du XIXè siècle dont la plupart d'entre vous connaissent les noms ; l'une a été tout particulièrement influencée dans sa vie pré-terrestre par Bacon, l'autre par Comenius.

Lorsque nous regardons Bacon dans sa vie terrestre de Lord Chancelier du roi d'Angleterre, quelque chose nous fait dire qu'on sent à l'arrière-plan de ce qu'il fit la présence d'un initié. Toute la querelle qu'entretiennent les historiens de la littérature autour de Bacon et Shakespeare à partir des faits extérieurs a quelque chose de parfaitement stérile ; on avance toutes sortes de beaux arguments tendant par exemple à montrer que ce n'est pas l'acteur Shakespeare qui a écrit ses drames, mais le philosophe et chancelier Bacon.

Toutes ces considérations, qui travaillent avec des moyens extérieurs et cherchent des similitudes dans le mode de pensée propre aux drames de Shakespeare et aux œuvres philosophiques de Bacon, sont en fait stériles, car elles n'accèdent en aucune façon à l'essentiel. La vérité, c'est qu'à l'époque où Bacon, Shakespeare, Jacob Böhm et une autre personnalité encore étaient actifs, vivait un initié qui en réalité parlait à travers eux quatre. D'où leur parenté, qui remonte en fait à une source unique. Mais les savantes disputes des gens qui se servent d'arguments tirés des faits extérieurs ne portent évidemment pas sur l'initié qui se tenait à l'arrière-plan, d'autant que cet initié, l'histoire le décrit – comme bien des initiés modernes – sous les traits d'un personnage passablement embarrassant. Mais il n'était pas que cela ; il l'était bien par sa façon d'agir, mais de sa personnalité rayonnaient des forces immenses, et ce sont elles qui ont inspiré aussi bien les œuvres philosophiques de Bacon que les drames de Shakespeare, les œuvres de Jacob Böhme et aussi celles du Jésuite Jacob Balde. Quand on considère cela, on est bien obligé de voir en Bacon l'initiateur d'un courant philosophique d'une considérable ampleur.

Si maintenant on veut se représenter ce qui peut advenir d'une âme qui, pendant son existence supra-terrestre, est restée deux siècles entièrement sous l'influence de Bacon désincarné – c'est une question très intéressante –, il faut regarder la façon dont celui-ci a vécu après sa mort. Le jour viendra où il sera important, quand on considérera l'histoire des hommes, de ne pas s'en tenir uniquement à leur vie terrestre, mais de considérer aussi leur action au-delà de la mort ; là en effet, notamment lorsqu'ils ont joué un rôle important dans la vie de l'esprit, ils continuent à agir au bénéfice des âmes qui descendent alors sur la terre.

Ce genre de choses est naturellement parfois un peu choquant pour nos contemporains. En voici un exemple (c'est un petit intermède que j'insère ici) : je me trouvais un jour en Allemagne à la gare d'une petite ville d'Université, je me trouvais à l'entrée de la gare, en compagnie d'un médecin, d'un médecin connu qui s'occupe beaucoup d'occultisme. Il y avait beaucoup de monde autour de nous. Il s'anima, et dans son enthousiasme il me dit en haussant un peu la voix, si bien que beaucoup de gens présents purent l'entendre : je vous offrirai la biographie de Robert Blum, mais elle ne commence qu'à sa mort. – On put remarquer comme un choc dans l'assistance. De nos jours, on ne peut pas dire d'emblée aux gens : je vous offrirai la biographie de quelqu'un, mais elle ne commence qu'avec sa mort.

Cette biographie de Robert Blum en deux volumes mise à part, on n'a pas encore fait grand-chose dans ce domaine. On commence d'ordinaire à la naissance pour terminer avec la mort. Il n'existe pas encore beaucoup d'ouvrages qui commencent à la mort du personnage.

Pour ce qui se déroule dans la réalité, ce que l'homme fait après sa mort quand il communique aux âmes qui descendent après lui les résultats, transposés dans le spirituel, de son action terrestre, est d'une extrême importance. Et l'on ne comprend pas la succession des époques si l'on ne tient pas compte aussi de ce côté-là de l'existence.

Il s'agissait pour moi d'étudier les individualités qui entouraient Bacon après sa mort. Il y avait autour de Bacon des individualités dont certaines sont devenues plus tard des hommes de science, mais d'autres des historiens. Lorsqu'on regarde quelle a été l'influence de Lord Bacon sur ces âmes après sa mort, on voit que ce qu'il a fondé sur la terre, le matérialisme, la recherche limitée au monde des sens – tout le reste étant pour lui idolâtrie –, une fois élevé à un niveau supérieur, spirituel, se change en une sorte de radicalisme. Si bien que de fait, ces âmes ont reçu dans le monde spirituel des impulsions qui ont eu pour effet qu'après leur naissance, après leur descente sur la terre, elles n'ont attaché de valeur qu'aux faits accessibles aux sens.

Je vais maintenant m'exprimer un peu comme les gens du peuple, mais je vous prie de ne pas prendre la chose tout à fait littéralement : ici, il est évidemment trop facile de dire que c'est grotesque. Certaines de ces âmes ont été prédisposées par leurs vies antérieures à devenir des historiens. L'une d'entre elles était – je veux dire : dans l'au-delà, dans la vie pré-terrestre – l'une des plus éminentes. Sous l'effet des impulsions reçues de Bacon, toutes ces âmes se sont dit : il ne faut plus écrire l'histoire comme on l'a fait autrefois, c'est-à-dire en ayant des idées, en étudiant des ensembles, il faut que la recherche porte sur des faits réels.

Mais je vous le demande : que signifie en histoire utiliser les faits réels ? Le plus important en histoire, ce sont les intentions des hommes, et elles ne sont pas des faits tangibles. Ces âmes ne se sont

plus permis de faire de cela l'objet de la recherche, et moins que toute autre parmi elles celle qui devint l'un des plus grands historiens du XIXè siècle, Leopold von Ranke, l'un des élèves de Lord Bacon dans sa vie pré-terrestre.

Si l'on suit maintenant la carrière de l'historien Leopold von Ranke, quel fut son principe directeur ? Le principe de Ranke est celui-ci : l'histoire ne doit rien contenir d'autre que ce que l'historien lit dans les archives ; toute l'histoire doit être une compilation à partir des archives, des pourparlers des diplomates.

Ranke, qui est comme on le sait un protestant allemand (mais cela ne compromet en rien son sens de la réalité), Ranke travaille avec objectivité, c'est-à-dire qu'avec l'objectivité de l'archiviste il rédige l'histoire des papes, la meilleure qui ait été écrite du seul point de vue de l'archiviste. Lorsqu'on lit Ranke, on est un peu irrité, on est même grandement irrité. Car c'est un peu lamentable de se représenter ce vieux monsieur, encore ingambe et alerte, passant tout son temps dans les archives à collationner des négociations diplomatiques. Ce n'est en aucune façon de l'histoire. C'est une histoire qui ne tient compte que des faits sensibles, et pour l'histoire c'est précisément cela, les archives. Si en revanche nous tenons également compte de la vie passée par l'homme en dehors de l'histoire, il nous est alors possible de comprendre comment Ranke en est venu là.

Quand on se livre à des considérations de cet ordre, on peut aussi regarder de l'autre côté et voir comment Amos Comenius a agi sur le vouloir pré-terrestre d'âmes qui se sont ensuite réincarnées. Et de même que Ranke fut l'élève « post mortem » le plus éminent de Bacon, de même Schlosser fut celui de Comenius.

Prenez maintenant l'œuvre historique de Schlosser et voyez comment il conduit sa plume, quel est le ton général de ses ouvrages : partout c'est le moraliste qui parle, l'auteur qui veut émouvoir les âmes, qui veut parler aux cœurs. Il y parvient parfois difficilement, parce qu'il est quand même un peu pédant. Oui, il parle aux cœurs d'une façon pédante, mais parce qu'il est un élève pré-terrestre de Comenius et qu'il a quelque chose de sa tournure d'esprit si particulière, il parle aux cœurs.

Ne perdez pas de vue qu'il vient de l'islamisme. C'est un esprit tout différent de ceux qui se sont attachés à Lord Bacon ; mais Amos Comenius s'est aussi engagé dans le monde des réalités sensibles. Partout il demandait que l'enseignement soit concret, il veut que toujours on s'appuie sur des images. L'enseignement doit faire voir, l'accent est mis sur le sensible, mais d'une autre manière. Car Comenius est en même temps un de ceux qui, à l'époque de la guerre de Trente Ans, étaient profondément convaincus que l'on entrait dans le « royaume de mille ans » ; c'est lui qui dans sa « Pansophie » a consigné de grandes idées englobant l'univers entier, lui qui s'était proposé d'influencer énergiquement l'éducation. Cela se retrouve chez Schlosser.

Si j'ai cité ces deux personnages, Ranke et Schlosser, c'est pour vous montrer qu'on ne peut comprendre ce qui apparaît comme spirituellement productif dans l'homme que si l'on tient compte aussi de la vie extra-terrestre. C'est alors seulement qu'on le comprend, de même que nous avons compris bien des choses en envisageant les vies terrestres successives.

Vous avez pu remarquer, à la faveur des considérations développées ici dans les dernières conférences, qu'une incarnation agit sur l'autre de façon singulière. Si je cite ces exemples, c'est – je vous l'ai déjà dit – afin que nous puissions étudier la manière dont chacun peut réfléchir à son propre karma. Avant de voir comment le bien et le mal, ou encore les maladies, agissent d'une incarnation à l'autre, il faut commencer par se faire une idée de la façon dont se transmet d'une existence à l'autre la vie spirituelle proprement dite d'une civilisation donnée.

Je vous avoue, mes chers amis, que dans la vie spirituelle moderne, l'une des personnalités les plus intéressantes du point de vue de son karma a été pour moi Conrad Ferdinand Meyer. On voit en effet, quand on considère le poète qu'il fut, que ses plus belles œuvres reposent sur ce fait : tel qu'il se présentait dans toute sa constitution d'être humain, il y avait en lui quelque chose comme un désir du Moi et du corps astral de s'échapper des corps physique et éthérique.

On constate chez Conrad Ferdinand Meyer des états pathologiques allant jusqu'à la limite des troubles mentaux. Ces états ne sont que la manifestation extrême de ce qui chez lui est toujours latent : l'âme et l'esprit cherchent à se dégager, ils ne tiennent que par un fil à la constitution physique et éthérique.

C'est dans ces états que naissent ses plus belles productions, aussi bien ses grandes œuvres que ses petits poèmes. On peut dire que ses plus belles œuvres sont nées lorsqu'il se trouvait en dehors de son corps. La contexture des quatre éléments constitutifs de la nature humaine était très particulière chez lui. Il existe vraiment une différence entre une personnalité comme lui et l'humanité courante d'aujourd'hui. Chez l'homme ordinaire de l'époque matérialiste, on est d'habitude en présence d'un lien très robuste entre l'âme-esprit et le physique-éthérique. L'âme-esprit est profondément insérée dans le physique-éthérique, elle s'y implante entièrement. Il en allait différemment chez Conrad Ferdinand Meyer. Entre ces deux éléments, il y avait chez lui un lien ténu. Décrire la psyché de cet homme, c'est vraiment l'une des choses les plus intéressantes que l'on puisse faire sous le rapport de l'évolution spirituelle des temps modernes. Il est extrêmement intéressant de voir que bien des choses qui remontent à la conscience de Conrad Ferdinand Meyer ressemblent à un souvenir brouillé, auquel le manque de précision donne une certaine beauté. On a toujours le sentiment que lorsque Conrad

Ferdinand Meyer écrit, il se rappelle quelque chose, mais sans précision. Il modifie le souvenir, mais en l'embellissant, en lui donnant une forme plus parfaite. Il est merveilleux d'observer cela dans certaines de ses œuvres.

Il est caractéristique du karma interne d'une personne que les quatre éléments constitutifs de la nature humaine – corps physique, corps éthérique, corps astral et Moi – soient dans un rapport bien déterminé. C'est cette union étrangement étroite des quatre éléments qu'il faut alors étudier en remontant le cours du temps. Cette démarche fait d'abord remonter, pour Conrad Ferdinand Meyer, à l'époque de la guerre de Trente Ans. Il m'apparut clairement qu'il y avait là quelque chose comme une existence précédente au temps de la guerre de Trente Ans. Puis une existence antérieure nous fait remonter à l'époque pré-carolingienne, et très clairement en Italie.

Cependant, lorsqu'on étudie le karma de Conrad Ferdinand Meyer, ce qu'il y a de curieusement flou dans sa nature – et qui est néanmoins capable d'apparaître avec la perfection formelle que j'ai dite – passe, si je puis ainsi m'exprimer, dans la recherche que l'on fait, et l'on a le sentiment que tout devient confus. Mais pour bien faire, il faut que je décrive les choses telles qu'elles ressortent de mes recherches. Lorsqu'on remonte au VIIè ou au VIIIè siècle en Italie, on a le sentiment de s'engager sur un terrain extrêmement peu sûr. Quelque chose sans cesse vous repousse ; peu à peu seulement vous remarquez que cela ne tient pas à vous, mais à la chose elle-même, et que dans l'âme, dans l'individualité de l'écrivain, quelque chose est là qui vous déroute dans votre recherche. Il faut en effet, lorsqu'on entreprend pareille recherche, toujours revenir à l'incarnation présente ou à celle qui a précédé immédiatement, puis encore dans la précédente pour à nouveau, si je puis dire, prendre pied et sans cesse revenir. Il se découvrit ceci : représentez-vous que tout ce qui a vécu dans une âme dans des incarnations précédentes apparaît sous les formes les plus diverses, avec des ressemblances qui parfois échappent complètement à l'observation extérieure. Vous l'avez vu à propos d'autres réincarnations que j'ai exposées ces dernières semaines.

On arrive donc à une incarnation en Italie au premier siècle de l'ère chrétienne, au début de la première moitié du premier millénaire, où l'âme à laquelle il faut d'abord s'arrêter a vécu longtemps à Ravenne, à la cour impériale. Et quand on se demande ce qui vivait dans cette âme, on est dérouté. A l'instant où l'on se demande, pour obliger la recherche occulte à s'activer : qu'est-ce qui vivait dans cette âme ? – tout s'efface à nos yeux. On rencontre les expériences qu'elle fait à la cour de Ravenne ; on entre dans ces expériences, on croit qu'on les tient, et à l'instant elles s'effacent. On est alors repoussé vers ce personnage qui a vécu à une époque récente, ce Conrad Ferdinand Meyer, jusqu'au moment où l'on découvre que dans cette dernière incarnation il dérobe à notre vue ce qui vivait dans son âme lors de son existence antérieure. De fait, il faut se donner beaucoup de mal pour trouver ce qu'il en est. On découvre alors ceci : Conrad Ferdinand Meyer, c'est-à-dire l'individualité qui vivait en lui, était alors en relation, en Italie, avec un pape qui l'envoya avec d'autres prêcher la mission en Angleterre. De sorte que cette individualité avait assimilé d'abord cet admirable sens de la forme que l'on pouvait alors acquérir en Italie ; de ce sens de la forme parlent notamment l'art des mosaïques et la peinture des primitifs italiens, laquelle s'est totalement perdue depuis lors. Cette personnalité se rendit donc avec une mission catholique chez les Anglo-Saxons.

L'un de ses compagnons fonda l'évêché de Cantorbéry, et l'essentiel de ce qui s'est passé à Cantorbéry se rattache à cette fondation. L'individualité qui réapparut en la personne de Conrad Ferdinand Meyer était là avec d'autres, mais elle était si active qu'elle suscita l'irritation d'un chef de tribu anglo-saxonne et fut assassinée à l'instigation de ce dernier. Voilà ce qu'on trouve tout d'abord. Mais il y avait dans l'âme de Conrad Ferdinand Meyer, tandis qu'il séjournait en Angleterre, quelque chose qui l'empêchait de trouver plaisir à l'existence. Cette âme avait à vrai dire ses racines dans l'art italien de l'époque, si l'on veut nommer les choses ainsi, dans la vie de l'esprit cultivée en Italie. Elle ne trouva pas le bonheur dans l'accomplissement de cette activité de missionnaire, mais se consacra néanmoins intensément à cette mission, d'où la réaction qui valut à cet homme d'être assassiné.

Cette incapacité à trouver là le bonheur, cette répulsion devant quelque chose que, poussé d'un autre côté par une autre impulsion de son cœur, il accomplissait avec toute sa force et tout son dévouement, eut en quelque sorte pour effet qu'au cours de sa vie terrestre suivante il se produisit un obscurcissement cosmique de sa mémoire. Il ressentait une impulsion, mais elle ne s'identifiait plus à aucune idée précise.

Il arriva ainsi qu'ultérieurement une impulsion sans contenu précis se fit jour dans la personnalité incarnée en Conrad Ferdinand Meyer ; il eut le sentiment d'avoir exercé une action en Angleterre, que quelque chose en lui était en relation avec Cantorbéry et que c'est en relation avec cela qu'il avait été assassiné dans cette ville.

Puis se déroule la vie extérieure de Conrad Ferdinand Meyer. Il étudie l'histoire de l'Angleterre, ce qui s'est passé à Cantorbéry. Il rencontre Thomas Becket, chancelier du roi Henri II (XIIè siècle), ce destin très particulier de Thomas Becket, d'abord chancelier tout-puissant du roi Henri II qui par la suite le fit assassiner. Alors Conrad Ferdinand Meyer retrouva dans ce Thomas Becket son propre destin, à demi oublié – je veux dire : le retrouva dans son subconscient, car je parle naturellement du subconscient, lequel se manifeste ici. Et voici qu'il décrit ce que fut son propre destin en ces temps lointains ; il le décrit dans le récit « Le Saint » en écrivant l'histoire qui s'est déroulée au XIIè siècle

entre le roi Henri II et Thomas Becket de Cantorbéry. C'est exactement – mais tout cela se déroule dans l'inconscient, qui embrasse les vies terrestres successives – comme quelqu'un qui aurait vécu dans sa prime jeunesse, à l'âge de deux ou trois ans, un événement en relation avec un lieu donné ; puis il l'a oublié, l'événement ne remonte pas à la conscience. Puis un autre destin analogue se présente, dont on indique le lieu : le nom de ce lieu a pour effet que l'intéressé éprouve une particulière sympathie pour cet autre destin, et il l'éprouve autrement qu'une personne chez qui ce lieu n'éveille pas une association d'idées. Dans le cas concret que je vous indique, les choses se déroulent tout comme elles peuvent se dérouler à l'intérieur d'une vie terrestre : l'action déployée à Cantorbéry, le meurtre par le roi d'Angleterre d'une personnalité liée à cette ville – car Thomas Becket était archevêque de Cantorbéry. Du fait de la conjonction de ces motifs, c'est son propre destin que décrit Conrad Ferdinand Meyer.

Puis les choses continuent. Et voici ce qui est intéressant : à l'époque de la guerre de Trente Ans, Conrad Ferdinand Meyer renaît dans la personne d'une femme, une femme active, pleine d'intérêt pour les choses de l'esprit, et qui se trouve mêlée à plus d'une aventure. Cette femme épousa un homme qui d'abord prit part à toute l'agitation de l'époque ; mais un jour vint où il en eut assez : il émigra en Suisse, dans les Grisons, pour y mener la vie banale d'un bon bourgeois. Mais sa femme enregistra tout ce qui se passait dans les Grisons du fait des événements de la guerre de Trente Ans.

Tout cela est comme recouvert d'un voile, car ce que cette personnalité porte en elle dans sa vie cosmique, dirais-je, s'oublie facilement ; et pourtant, c'est comme si c'était ramené à la conscience, mais modifié, pour réapparaître alors avec plus d'éclat et d'intensité. Et de tout ce que cette femme a perçu naît l'admirable relief du personnage de Jurg Jenatsch, l'homme des Grisons. Lorsque l'on regarde Conrad Ferdinand Meyer dans sa dernière incarnation, on ne sait pas, si l'on n'est pas capable d'étudier son karma, comment expliquer ce que cet homme a de particulier. Car je ne puis m'empêcher de dire – mais ceci doit être pris, bien entendu, cum grano salis, car le mot n'est pas bien à sa place – que j'envie les gens qui comprennent Conrad Ferdinand Meyer sans se poser beaucoup de questions. Avant de connaître sa précédente incarnation, je comprenais seulement... que je ne le comprenais pas. Car cette admirable cohésion de la forme, la joie profonde qu'elle vous donne, sa pureté, la force et la puissance qui vivent dans « Jurg Jenatsch », la personnalité extraordinairement accusée et vivante du « Saint » – il faut être passablement superficiel pour croire que cela puisse se comprendre d'emblée.

Mais lorsqu'on s'aperçoit que dans ces belles formes qui ont quelque chose de linéaire, de sévère, qui sont peintes sans pourtant l'être, revivent les mosaïques de Ravenne ; que dans « Le Saint » revit une histoire jadis vécue par cette individualité, mais qu'une sorte de vapeur est venue envelopper son âme, si bien que c'est une forme différente qui en est issue-, et lorsque l'on sait que cette sensibilité féminine s'est imprégnée de ce qui revit dans le « Jurg Jenatsch » des Grisons, et que bien des choses qui nous heurtent dans ce récit sont la reviviscence d'un sabreur des Grisons de la guerre de Trente Ans – passablement bourgeois, mais un sabreur tout de même ; quand on sait que revivent dans cette âme, sous une forme bien particulière, des impulsions venues d'une existence antérieure – alors seulement on commence à comprendre. Et l'on se dit : aux anciennes époques de l'évolution de l'humanité, les hommes ont parlé très librement d'esprits supra-terrestres descendant sur la terre et d'êtres humains s'élevant dans les hauteurs pour continuer à agir à partir du monde de l'esprit ; et c'est là quelque chose qu'il faut retrouver, sinon on en reste à un matérialisme au ras du sol. Car ce qui s'intitule aujourd'hui conception scientifique, c'est ce matérialisme-là.

A vrai dire, les hommes vivent sur la terre comme si la terre seule les concernait, comme si le cosmos tout entier n'agissait pas sur le monde terrestre et ne vivait pas en l'homme, comme si les époques antérieures ne poursuivaient pas leur existence dans ce que l'homme a vécu alors et qu'il transporte dans sa nouvelle vie. Comprendre le karma, cela ne veut pas dire être capable de parler abstraitement d'incarnations successives, cela signifie sentir dans son cœur ce que l'on ressent lorsqu'on voit passer dans les âmes des époques ultérieures ce qui déjà existait aux époques antérieures. Quand on voit comment le karma agit, la vie se charge d'un contenu tout différent, et l'on se sent soi-même intégré tout autrement dans la vie.

Un esprit comme Conrad Ferdinand Meyer apparaît et sent dans son être la présence de ses existences antérieures comme une note fondamentale, comme des accents qui parviennent jusqu'à lui. Pour comprendre cela il faut commencer par développer la compréhension de cette tonalité fondamentale. Il y aura progrès spirituel pour l'humanité dans la mesure où elle deviendra capable de considérer la vie en percevant ce qui, par l'intermédiaire des hommes eux-mêmes, passe des époques antérieures de l'évolution dans les époques ultérieures. Expliquer avec légèreté les particularités d'une âme, comme le font les psychanalystes, à partir des « provinces cachées de l'âme » (on peut mettre tout ce que l'on veut au compte de ce qui est caché), cela n'aura qu'un temps, et l'on se mettra à la recherche des véritables causes. Car les pratiques des psychanalystes – qui à certains égards obtiennent de fort bons résultats – font parfois penser aux propos de quelqu'un qui dirait : en l'année 1749 naquit dans la famille d'un patricien de Francfort un fils qui plus tard manifesta des dons ; aujourd'hui encore, on peut établir le lieu de Francfort où naquit l'homme qui parut plus tard dans la personne de Wolfgang Gœthe. Que l'on creuse dans la terre afin d'y découvrir les émanations auxquelles il devait ses dispositions. – Telle est l'impression que font parfois les psychanalystes ! Ils creusent dans le sol des âmes, dans les

« provinces cachées », dont ils statuent eux-mêmes l'existence par hypothèse, alors qu'en réalité il faut chercher dans les vies terrestres antérieures et dans les vies entre la mort et une nouvelle naissance.

Alors s'ouvre la compréhension des âmes. Celles-ci sont en vérité beaucoup trop riches pour que leur contenu soit connaissable à partir d'une seule vie terrestre.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 23 avril 1924

Je voudrais, à l'intention de nos amis venus à Dornach à l'occasion du cours de Pâques, ajouter à ce que j'ai dit ces jours-ci quelques indications tirées du domaine des rapports karmiques. Pour ceux de nos amis ici présents dans les heures qui ont précédé le Congrès de Pâques, ce sera en partie une répétition ; seulement la chose est probablement nécessaire, compte tenu de la nature même de la présente manifestation.

Ces derniers jours, j'ai tout particulièrement souligné que pour comprendre comment l'humanité vit son histoire, il fallait considérer l'être humain lui-même. Tout notre effort tend en effet à remettre l'être humain au centre de nos considérations sur le monde. Nous atteindrons ainsi un double but : en premier lieu, c'est seulement ainsi qu'une vue générale du monde est possible, car ce qui est répandu autour de l'homme dans la nature ne représente qu'une partie, qu'un certain domaine du monde. Considérer le monde en se limitant à ce seul domaine de la nature reviendrait à considérer une plante verte en se limitant aux racines, aux feuilles vertes et aux tiges, sans jamais voir la fleur ni le fruit. Cette manière de voir ne nous donnerait pas la plante dans sa totalité. Pourriez-vous vous représenter un être qui ne viendrait au monde et ne vivrait jamais que dans le laps de temps où la plante croît jusqu'au stade des feuilles, qui ne verrait jamais une seule fleur, qui mourrait quand vient la fleur pour ne réapparaître qu'au moment où seules sont présentes racines et feuilles ? Cet être ne connaîtrait jamais la plante complète et ne parlerait d'elle que comme d'un être doté de racines et de feuilles.

C'est dans une situation analogue que s'est mise, dans sa manière de considérer le monde, la pensée matérialiste moderne. Elle se contente de considérer le vaste soubassement de la vie, négligeant la fleur qui naît de la totalité de l'être et du devenir de la terre, l'homme lui-même. Notre vision de la nature doit absolument englober celle-ci dans toutes ses étendues, mais la nature doit nous apparaître comme si elle devait, à partir d'elle-même, créer l'être humain. Par là l'homme nous apparaît vraiment comme un microcosme, comme la concentration de tout ce qui se trouve dans les étendues du cosmos.

Dès que l'on applique à l'histoire cette façon de considérer les choses, il devient impossible de regarder l'homme uniquement comme la concentration des forces de l'histoire et comme un être ayant en lui-même ses forces de cohésion ; il faut au contraire le considérer traversant plusieurs vies terrestres successives, car l'une de ces vies terrestres le lie à une époque donnée du passé, l'autre à une époque ultérieure. Et cette réalité place l'homme – mais cette fois l'être humain tout entier, son individualité – au centre de l'observation. C'est là la première donnée à laquelle on arrive quand on regarde ainsi la nature et l'histoire.

L'autre est d'ordre éthique. Quand on place ainsi l'homme au centre de l'observation, une certaine modestie se fait jour dans le caractère. A vrai dire, le manque de modestie procède uniquement d'une connaissance insuffisante de l'homme. Ce n'est certainement pas une connaissance pénétrante et globale de l'homme dans ses rapports avec les faits de l'univers et de l'histoire qui incitera personne à se surestimer ; bien au contraire, on se verra d'une façon plus objective. C'est justement lorsqu'il ne se connaît pas que fleurissent en l'homme les sentiments qui précisément résultent de l'ignorance où il est de sa propre nature. Mouvements de l'affectivité et instincts montent en lui – mouvements et instincts dont la racine est dans l'inconscient et qui lui ôtent toute modestie, le rendent orgueilleux, etc. Par contre, lorsque la conscience descend de plus en plus profondément dans les régions où l'homme se connaît comme participant des étendues de l'univers et des événements successifs de l'histoire, alors, et par le jeu d'une loi interne, la modestie grandit en lui. Car s'adapter à l'existence universelle fait toujours naître la modestie, non la présomption. Toutes les considérations vraies auxquelles se livre l'anthroposophie ont aussi leur aspect moral, elles donnent naissance à des impulsions morales. L'anthroposophie ne donnera pas naissance à une conception de la vie comparable à celle de notre époque matérialiste, pour laquelle l'éthique, la morale, est quelque chose d'extérieur ; pour elle, la morale et l'éthique sont les fruits naturels de ce qu'elle observe.

A présent je voudrais montrer comment, dans certaines individualités humaines, des époques antérieures sont transportées dans les suivantes par l'homme lui-même. Pour cela, je recourrai aujourd'hui aussi à quelques exemples. Nous avons ici un exemple captivant qui va nous conduire dans les régions de la Suisse où nous nous trouvons. Tournant nos regards vers un personnage qui vécut à l'époque pré-chrétienne, environ un siècle avant la fondation du christianisme, nous trouvons là – je raconte ce qu'a permis de trouver la recherche spirituelle – une personnalité qui est une sorte de surveillant d'esclaves, un siècle avant la fondation du christianisme, en Europe méridionale.

Il ne faut pas se représenter un surveillant d'esclaves de ce temps-là avec les sentiments que le mot suscite aujourd'hui immédiatement en nous. L'esclavage était couramment admis dans l'Antiquité ; à l'époque dont je parle, il revêtait déjà des formes adoucies, et ces surveillants étaient des gens cultivés.

Souvent même, ceux qui formaient les personnages importants étaient des esclaves, car parmi les esclaves la culture, la culture littéraire et scientifique de ce temps, était souvent présente. Il faut donc, quand on regarde l'Antiquité dans cette perspective, se faire sur l'esclavage – sans prendre le moindrement sa défense, cela va de soi – des idées plus saines.

Nous avons donc une personnalité dont c'est le métier de répartir le travail parmi des esclaves confiés à sa surveillance. Mais ce personnage, qui est un être extrêmement aimable et doux et qui, lorsqu'il peut agir à sa guise, fait son possible pour rendre la vie agréable aux esclaves, est sous les ordres d'une personne rude et assez brutale, son supérieur, dirions-nous aujourd'hui. Il lui faut obéir aux ordres de ce dernier. Il en résulte souvent de l'animosité chez les esclaves. Et il se découvre ensuite que lorsque ce personnage, le surveillant, franchit la porte de la mort, il est entouré entre la mort et une nouvelle naissance de toutes les âmes qui furent liées à lui quand il surveillait les esclaves. Mais l'individualité de cette personne était unie par un lien particulièrement fort avec son supérieur, parce qu'elle avait dû lui obéir – bien que souvent à contrecœur –, comme le voulaient en pareille occurrence les mœurs de ce temps. Cela fonda entre eux une profonde relation karmique, et une profonde relation karmique se trouva également fondée du fait de la relation existant dans le monde physique entre ce surveillant – on pourrait dire aussi à plus d'un égard l'instructeur des esclaves – et le groupe de ceux-ci.

Nous devons donc nous représenter qu'entre la mort et une nouvelle naissance, toutes ces individualités participent à une même existence.

Puis, environ le IXè siècle, l'individualité de ce surveillant se réincarne, en Europe du Centre, cette fois dans la personne d'une femme. Par suite de leurs rapports karmiques, cette femme est maintenant l'épouse de son ancien supérieur, dont la réincarnation est masculine. Leur mariage n'est pas des plus heureux, mais il est la compensation karmique de ce qui a été karmiquement fondé à l'époque où existaient entre eux des liens de supérieur a inférieur, au début du 1er siècle avant le Christ. Le supérieur vit maintenant, environ le IXè siècle, dans une commune dont les citoyens ont entre eux des relations extrêmement familières. Lui est une sorte de fonctionnaire communal, qui en fait est le serviteur de tous et se trouve fortement malmené de tous côtés.

Nous découvrons, lorsque nous examinons l'ensemble des faits, que les membres de cette assez vaste commune sont tous les esclaves qui jadis ont été menés et traités de la manière que j'ai dite, les esclaves auxquels il distribuait le travail. Le supérieur est donc devenu pour ainsi dire le serviteur de tous et voit maintenant s'accomplir karmiquement une part considérable des brutalités infligées à ces gens par l'intermédiaire du surveillant.

Sa femme est à présent le surveillant réincarné ; elle vit dans le silence et la retraite et souffre de voir le mécontentement permanent du supérieur de jadis maintenant réincarné. On peut suivre jusque dans le détail comment la destinée karmique s'accomplit ici.

Mais d'un autre côté, nous voyons aussi que ce karma n'est pas entièrement accompli ; il ne l'est pas dans sa totalité. C'est uniquement ce qui s'est déroulé entre ces deux êtres, le surveillant et son supérieur, leur relation karmique, qui a trouvé pour l'essentiel sa résolution avec leur incarnation du IXè siècle. Ce que la femme avait souffert dans son âme du fait des brutalités de son supérieur d'autrefois, maintenant son époux, a été compensé.

Cette femme, l'incarnation du surveillant de jadis, connaît une nouvelle incarnation ; cette fois-ci, la majorité des âmes qui dans le passé furent des esclaves, puis se trouvèrent réunies dans cette vaste commune – ces âmes dont cette individualité a donc deux fois dans sa vie terrestre partagé le destin –, cette commune fournit au surveillant réincarné les enfants de l'éducation desquels il va tout particulièrement se charger dans sa nouvelle incarnation. Car cette réincarnation est celle de Pestalozzi. Ainsi voyons-nous que l'extraordinaire bonté et l'enthousiasme de l'éducateur Pestalozzi, aux XVIIIè et XIXè siècles, sont l'accomplissement de son karma à l'égard des êtres avec lesquels, comme on l'a décrit, il avait été lié deux fois – l'accomplissement karmique des expériences vécues et des souffrances d'incarnations antérieures.

Ce qui se manifeste chez une personnalité ne devient en effet transparent, ne se présente devant l'âme dans son objectivité compréhensible que lorsqu'on observe comment, à l'arrière-plan d'une existence actuelle, apparaissent les existences antérieures. Il peut se faire qu'un être humain présente dans l'une de ses vies terrestres des traits qui remontent non seulement à l'incarnation antérieure, mais souvent à la précédente ou bien à une incarnation plus ancienne encore. On voit alors les dispositions acquises lors des incarnations précédentes agir avec une certaine logique interne, spirituelle, et cette action se prolonger du fait que l'individualité passe par des vies terrestres, mais aussi par des existences entre la mort et une nouvelle naissance.

A cet égard, il est particulièrement captivant de considérer une vie terrestre que j'ai déjà décrite devant les personnes qui se trouvaient à Dornach avant le Congrès de Pâques, celle de Conrad Ferdinand Meyer.

Conrad Ferdinand Meyer propose en effet, à quiconque considère sa vie de l'intérieur tout en étant capable d'admirer hautement ses ouvrages, des énigmes bien particulières. Les œuvres de Conrad Ferdinand Meyer sont écrites dans un style d'une merveilleuse harmonie, et l'on peut dire que ce qui vit chez lui plane toujours un peu au-dessus du terrestre, par le style comme par toute la manière de penser, par la sensibilité et le sentiment. Lorsqu'on entre plus profondément dans ses créations, on remarque que chez lui l'âme et l'esprit sont constamment sur le point de se détacher un peu de

l'organisation physique. Prenant ses poèmes les plus élevés par leur contenu, ou encore ses œuvres en prose, on se dit : il y a là une force créatrice qui tend toujours à se libérer de tout rapport avec le corps physique. Cela s'est exprimé dans le fait que Conrad Ferdinand Meyer a connu dans sa vie des états pathologiques dans lesquels l'âme et l'esprit se détachaient de l'organisation physique ; il passait alors par des états d'aliénation mentale, ou tout au moins des états analogues. Ce qui frappe ici, c'est que la plus belle partie de son œuvre est précisément celle qu'il a créée dans les périodes où l'âme et l'esprit se détachaient du corps.

Or, lorsqu'on essaie de rechercher les rapports karmiques à travers les existences successives de Conrad Ferdinand Meyer précisément, on est comme dérouté. On voudrait trouver le fil qui relie l'incarnation Conrad Ferdinand Meyer aux incarnations antérieures, et on ne s'y retrouve pas tout de suite. On se voit d'abord transporté au VIè siècle de l'ère chrétienne, et puis rejeté au XIXè siècle dans l'incarnation Conrad Ferdinand Meyer ; cela parce que pendant l'observation la chose même vous égare. Il faut bien vous représenter que dans ce champ d'investigation, la conquête d'une véritable connaissance est extraordinairement difficile. Bien entendu, celui qui se contente de fantasmes a la chose facile, il peut toujours arranger n'importe quoi à sa façon. En revanche, celui qui ne se satisfait pas ainsi, mais progresse effectivement dans sa recherche jusqu'au point où il peut se fier aux structures de sa propre âme, celui-là a la tâche difficile – en particulier lorsqu'il s'agit d'une personnalité aussi complexe que celle qui a vécu en Conrad Ferdinand Meyer. En effet, lorsqu'on examine les enchaînements karmiques à travers un certain nombre de vies terrestres, il ne sert pas à grand-chose de regarder les faits particulièrement significatifs qui ont marqué une vie. Ce qui frappe le plus chez un être, ce qu'on perçoit lors d'une rencontre, ce que l'histoire apprend à son sujet, tout cela, il le tient d'ordinaire de son environnement terrestre. Seuls les traits plus subtils et plus intimes d'une personne, saisis dans leur aspect concret, ramènent à travers l'existence entre la mort et une nouvelle naissance jusqu'aux existences terrestres précédentes.

Et pour une étude de ce genre, il peut être plus important de regarder comment une personne exécute un geste, comment elle a l'habitude de tenir un objet, plutôt que de considérer le personnage célèbre qu'elle était peut-être. La manière dont cette personne tient un objet, dont elle a l'habitude de répondre – non pas ce qu'elle répond, mais la manière dont elle le fait, par exemple si elle commence toujours par refuser et ne cède que lorsqu'elle ne peut plus faire autrement, ou si elle se vante un peu avec bonhomie, etc. –, ce sont des traits de ce genre qui comptent ; lorsqu'on les observe avec soin, ils deviennent le point central de l'observation et il s'en dégage beaucoup de choses. On observe la façon dont quelqu'un saisit un objet, on s'en fait une image très concrète, on l'élabore comme le fait l'artiste : alors ce n'est plus seulement le geste qu'on regarde, c'est tout un autre personnage qui s'organise autour de ce geste.

Il peut parfaitement se passer la chose suivante : certaines gens ont de petites habitudes, disons celle de remuer les bras d'une certaine façon avant d'entreprendre quelque chose. J'ai connu des gens qui ne pouvaient pas faire un travail sans d'abord croiser les bras. Si l'on se représente très objectivement un geste de ce genre, mais avec le sens intime de l'artiste, de sorte qu'on l'ait plastiquement devant soi, on détourne alors son attention de la personne à qui ce geste appartient. Mais ce geste ne reste pas seul ; il s'élargit jusqu'à donner une autre forme. Et si l'on aborde cette forme, elle peut donner au moins une indication sur un aspect de l'incarnation antérieure ou de la précédente. Ici, il est parfaitement possible que ce geste s'applique à quelque chose qui n'existait pas encore lors de l'incarnation précédente, par exemple un livre qu'on prend dans la main. Mais c'est des gestes ou des habitudes de ce genre qu'il faut avoir le sens pour remonter dans le passé.

Chez une individualité telle que celle de Conrad Ferdinand Meyer, ce qui est significatif est qu'elle crée avec une certaine propension – je vais employer le terme précis – à desserrer les liens qui unissent l'âme et l'esprit à l'organisation physique. C'est là un point de repère, mais qui d'un autre côté peut égarer un peu l'observateur.

On est donc ramené avec force au VIè siècle. On a tout d'abord ce sentiment : c'est là qu'il doit être. De fait, on trouve une personnalité qui a vécu en Italie, qui a connu là dans cette incarnation diverses fortunes et qui a vécu dans une sorte de double nature. D'une part cette personnalité est prise d'un extrême enthousiasme pour ce qui pour nous, venus plus tard, a à peu près disparu dans le monde extérieur, mais était alors présent dans le grandiose épanouissement de l'art – nous ne pouvons plus en prendre connaissance que dans l'art des mosaïques. C'est dans cet épanouissement artistique, fin du Vè, début du Vlè siècle, qu'a vécu l'individualité à laquelle on se heurte d'abord. Ainsi se présentent les choses pour commencer.

Mais ensuite tout le tableau s'obscurcit, et l'on est rejeté vers Conrad Ferdinand Meyer. L'image du Conrad Ferdinand Meyer du XIXè siècle répand maintenant sa lumière sur les ténèbres qui avaient obscurci la vision de l'homme du VIè. On est contraint de porter le regard sur ce que fait l'écrivain du XIXè siècle.

L'attention est attirée sur le fait que dans son récit intitulé « Le Saint », il met en scène le personnage de Thomas Becket, chancelier d'Henri II. On a le sentiment que ce choix est d'une extrême importance – et aussi que le sentiment éprouvé devant cette ancienne incarnation renvoie à ce choix de Conrad Ferdinand Meyer. Mais voici que maintenant on est à nouveau rejeté au VIè siècle, ce qui

n'éclaire rien. Ainsi se trouve-t-on plusieurs fois rejeté de l'une de ces incarnations à l'autre, l'incarnation douteuse du VIè siècle et celle de Conrad Ferdinand Meyer, jusqu'au moment où l'on découvre que si les fait historiques ont inspiré à l'écrivain l'histoire de Thomas Becket, c'est parce que tous ces faits ont une certaine analogie avec ce que lui-même a vécu au Vlè siècle lorsque, membre d'une mission envoyée d'Italie en Angleterre par le pape Grégoire, il était lui aussi venu d'Italie jusqu'en Angleterre. C'est ainsi que le second élément de la double nature de Conrad Ferdinand Meyer a son origine dans sa précédente incarnation. D'un côté il avait été au VIè siècle un admirateur enthousiaste de ce qui a ensuite passé dans l'art des mosaïques – d'où son talent pour la forme –, de l'autre il est un représentant enthousiaste du catholicisme, ce qui explique qu'il ait fait partie de cette mission. Les membres de celle-ci fondèrent Cantorbéry, qui par la suite devint évêché.

L'individualité qui vécut ensuite dans la personne de Conrad Ferdinand Meyer fut assassinée au VIè siècle par un chef anglo-saxon, dans des circonstances qui sont extrêmement intéressantes. Ce qui s'est passé lors de cet assassinat est fondé sur des calomnies et des finasseries juridiques à vrai dire assez grossières.

Or vous savez, mes chers amis, que lorsque dans la vie courante quelque chose est entré dans notre horizon – mettons que j'aie entendu un nom auquel j'ai à peine prêté attention –, il peut surgir plus tard toute une série d'associations d'idées. Du fait des circonstances particulières qui lièrent ce membre d'une mission catholique en Angleterre au futur archevêque de Cantorbéry – ville fondée par cette mission –, le son du mot Cantorbéry surgit à nouveau dans l'incarnation Conrad Ferdinand Meyer.

Ainsi Conrad Ferdinand Meyer fut attiré par une association d'idées vers le personnage de Thomas Becket, le Lord Chancelier de Cantorbéry, chancelier d'Henri II Plantagenêt, et qui fut assassiné sur son ordre. Le roi fit assassiner son ancien favori parce que ce dernier refusait d'entrer dans ses vues. Ces deux destinées, à la fois semblables et dissemblables, eurent comme conséquence que ce qu'il avait souffert dans son corps dans son incarnation du VIè siècle, loin de son pays natal, il le reproduisit à partir des données de l'histoire avec de tout autres personnages.

Voyez comme c'est intéressant ! Quand on a trouvé cela, on n'est plus rejeté de côté et d'autre. On s'explique alors aussi que, parce qu'il y a en Conrad Ferdinand Meyer comme une double nature, l'âme et l'esprit se détachent facilement chez lui de l'organisation physique. En raison de cette double nature, ce qui a été réellement vécu vient prendre la place d'autres faits, lesquels ressemblent seulement à ce vécu – de même que souvent les images se modifient dans l'imagination. Dans l'imagination ordinaire, les images se modifient au cours d'une existence terrestre, si bien que l'imagination crée en toute liberté. En passant par les vies terrestres successives, la chose se modifie de telle façon qu'un autre événement historique, qui n'a en commun avec l'événement vécu que sa nature d'image, se substitue à lui.

L'individualité qui a vécu cela et chez laquelle s'est conservé, continuant à agir à travers deux existences entre la mort et une nouvelle naissance, ce qui ultérieurement apparaîtra dans le récit intitulé « Le Saint » – cette individualité se réincarne plus tard, à l'époque de la guerre de Trente Ans, cette fois dans la personne d'une femme. Il nous suffira de nous rappeler la situation chaotique régnant en Europe du Centre à l'époque de la guerre de Trente Ans pour ressentir ce qui pouvait se passer dans l'âme de cette femme sensible, qui dans cette situation chaotique épouse un petit bourgeois philistin et pédant ; ce dernier ne put supporter cette situation, il émigra et trouva une patrie en Suisse, dans les Grisons. Il s'en remit à sa femme du soin du foyer et mena pour sa part une vie de vagabondages passablement brutale. Mais sa femme avait l'occasion d'observer beaucoup, beaucoup de choses ; des événements historiques de grande portée, et aussi la curieuse situation qui régnait dans les Grisons, agirent sur l'âme de cette femme. Ces expériences, colorées et nuancées par celles que lui valait la vie avec son mari, tout cela gagna les profondeurs de l'individualité et continua à vivre entre la mort et une nouvelle naissance. Nous avons ici affaire à une incarnation féminine, à l'époque de la guerre de Trente Ans, de celui qui avait vécu au VIè siècle et devint ensuite Conrad Ferdinand Meyer. C'est ce qu'a vécu cette femme qu'on retrouve, transformé par une imagination d'une grande richesse, dans le récit intitulé « Jurg Jenatsch ».

Ainsi nous trouvons dans l'être psychique de Conrad Ferdinand Meyer quelque chose qui est un prolongement, et dont nous obtenons la synthèse en rassemblant des éléments présents dans ses incarnations antérieures. L'individualité bien dessinée qui apparaît sous les traits de Conrad Ferdinand Meyer – car ici les formes sont nettes, de sorte que l'on peut caractériser l'artiste avec précision –, c'est cette individualité même qui égare, car de cette forme bien arrêtée, l'attention est aussitôt orientée vers la nature indécise, double, de l'homme lui-même.

Si l'on ne voit que le poète Conrad Ferdinand Meyer, la personnalité célèbre qui a créé des œuvres, on reste à coup sûr incapable de savoir quoi que ce soit des incarnations antérieures de cette personnalité. Il faut aller au delà du poète pour percevoir l'homme, alors, à l'arrière-plan de l'image, se dessinent les configurations des incarnations passées.

Voyez-vous, aussi paradoxal que cela paraisse à nos contemporains, on ne pourra vraiment approfondir ce qu'est la vie humaine que si l'on oriente l'étude de l'histoire – l'histoire extérieure, ce qu'aujourd'hui on appelle souvent l'histoire vers l'observation de l'homme au sein de l'histoire. Or cet homme, on ne saurait le considérer comme lié à une seule époque, comme ne vivant qu'une seule

existence terrestre ; au contraire, on ne peut le considérer qu'en regardant l'individualité passer d'une vie terrestre à l'autre et en voyant comment, dans l'intervalle entre deux incarnations, la vie entre la mort et une nouvelle naissance agit et transforme ce qui se déroule sur terre dans le subconscient, mais dont dépend précisément la formation effective du destin. Car le destin se constitue non pas au niveau des idées claires de l'intellect, mais dans ce qui vit et agit dans le subconscient.

Je voudrais vous donner un autre exemple de la façon dont l'action d'individualités humaines s'est prolongée dans l'histoire. Nous avons au ler siècle, environ cent ans après la naissance du christianisme, un écrivain éminent en la personne deTacite.

Dans ses œuvres, dans sa « Germanie » en particulier, Tacite a montré qu'il savait écrire dans un style extraordinairement précis et concis ; dans sa relation des faits historiques comme dans ses descriptions géographiques, la phrase est merveilleusement achevée, lapidaire. Rappelons-nous aussi que cet homme, qui connaissait le monde et savait tout ce que son temps tenait pour digne d'être su, qui vécut un siècle après la fondation du christianisme, ne cite le Christ que tout à fait en passant, comme quelqu'un que les juifs auraient crucifié fait qui à ses yeux n'avait aucune importance particulière. Et cependant, Tacite est effectivement l'un des plus grands parmi les Romains.

Tacite était lié d'amitié avec la personnalité que l'histoire connaît sous le nom de Pline le Jeune. ce dernier est l'auteur de nombreuses lettres et il avait une grande admiration pour le style de Tacite ; Pline le Jeune, lui-même écrivain, admirait Tacite sans réserve.

Maintenant, considérons d'abord Pline le Jeune. Il meurt, passe par l'existence entre la mort et une nouvelle naissance et renaît au XIè siècle de notre ère en la personne d'une princesse de Toscane ; celle-ci épouse un prince d'Europe du Centre que dépouille de ses biens Henri le Noir, de la famille impériale des Francs Saliens, désireux de reprendre pied en Italie. Cette Béatrice est propriétaire du château de Canossa, où plus tard Henri IV, successeur d'Henri III le Noir, dut faire amende honorable au pape Grégoire VII.

Or cette margrave Béatrice est une personnalité débordante d'activité, qui s'intéresse à tout ce qui se déroule autour d'elle. Et il faut bien qu'elle s'intéresse à tout : son mari Gottfried, qui avant de, l'épouser avait été chassé d'Alsace en Italie par Henri le Noir, est à nouveau poursuivi par lui. Ce prince est en effet un seigneur plein d'énergie qui destitue l'un après l'autre les princes et seigneurs de son voisinage et fait dans une large mesure ce qu'il veut ; il ne se satisfait pas non plus d'avoir chassé un adversaire, il réitère lorsque l'autre s'est établi quelque part. C'est donc, je l'ai dit, un seigneur plein d'énergie, un souverain moyenâgeux de grande envergure. Lorsque Gottfried s'est établi en Toscane, il commence par le chasser, puis il se saisit de la margrave et l'emmène en Allemagne.

De ce fait, ce que Béatrice avait observé avec beaucoup de finesse en Italie s'unit dans son esprit à ce qu'elle observa en Allemagne. C'est donc déjà une personnalité très représentative de son époque, une femme qui observe avec acuité, exceptionnellement active, énergique ; à côté de cela, elle a beaucoup de cœur et elle voit loin.

Lorsqu'Henri IV dut aller à Canossa, c'était la fille de Béatrice, Mathilde, qui possédait le château ; elle s'entendait très bien avec sa mère, dont toutes les qualités se trouvaient réunies en elle. C'était une femme encore plus remarquable. Ce sont là deux femmes extrêmement sympathiques et qui, du fait même de tout ce qui se déroula sous Henri III et Henri IV, s'intéressèrent profondément à l'aspect historique des événements.

Si maintenant on va plus avant dans la recherche, on découvre ce fait curieux : la margrave Béatrice est la réincarnation de Pline le Jeune, et sa fille Mathilde celle de Tacite. On trouve donc Tacite, qui dans des temps anciens a écrit de l'histoire, on le trouve – la femme a le don d'observation quand elle est une femme supérieure – comme témoin de l'histoire sur une grande échelle, comme participant direct à l'histoire ; car Mathilde est justement la propriétaire de Canossa, et c'est là que se déroulera toute la scène, un événement qui décidera au Moyen Age d'un nombre considérable de choses. Nous la trouvons comme témoin de l'histoire.

Ces deux personnalités, la mère et la fille, sont intimement unies ; leur ancienne activité d'écrivain les met à même, dans leur inconscient, de comprendre en profondeur les événements historiques et par là de s'unir instinctivement et intensément à la marche du monde, aussi bien dans la nature que dans le déroulement de l'histoire.

Et voici ce qui se passe plus tard : nous voyons Pline le Jeune, qui est au Moyen Age la margrave Béatrice, renaître au XIXè siècle dans un milieu, dans un entourage romantique ; il assimile le romantisme, on ne peut pas dire avec un grand enthousiasme, mais avec une grande jouissance esthétique ; il se retrouve dans ce romantisme, en même temps qu'en raison de son milieu familial il écrit lui-même dans un style un peu savant. Il adopte ce style savant, mais celui-ci ne s'accorde pas avec sa nature. Aussi cherche-t-il toujours à s'en libérer, à le rejeter.

Le destin veut que cette personnalité, réincarnation de Pline le Jeune et de la margrave Béatrice, se trouvant un jour en visite chez quelqu'un, feuillette un livre en anglais posé là sur une table : le style de cet ouvrage la captive ; à cet instant, cette personnalité a l'impression que l'autre style, celui qu'elle tient de sa parenté, ne lui convient pas, que c'est là son style – celui qu'il lui faut, qui mérite son admiration, qu'elle doit adopter !

Cette personnalité devient écrivain, elle imite ce style – bien entendu comme le fait un artiste, pas en pédant ; c'est en artiste, au meilleur sens du mot, qu'elle imite ce style.

Or ce livre qui était là ouvert et qui conduisit cette personnalité à lire aussi vite que possible tous les ouvrages disponibles de l'écrivain en question, c'était l'ouvrage d'Emerson" intitulé « Représentants de l'humanité ». Notre personnage en assimila le style, traduisit aussitôt deux passages de l'ouvrage, devint admirateur enthousiaste d'Emerson et n'eut de cesse de l'avoir rencontré.

Avec cette personnalité qui se trouva elle-même grâce à son admiration pour l'autre et qui par l'autre trouva son propre style, nous avons affaire à la réincarnation de Pline le Jeune et de la margrave Béatrice ; il s'agit de Herman Grimm ; quant à Emerson, il est la réincarnation de la margrave Mathilde.

Il y a encore autre chose : dans l'admiration de Herman Grimm pour l'écrivain Emerson, dans toute la manière dont les deux hommes se rencontrent, nous retrouvons la relation d'autrefois entre Pline le Jeune et Tacite. J'aimerais dire que dans chaque phrase écrite ultérieurement par Herman Grimm, nous voyons ressusciter le lien ancien entre Pline et Tacite. Et l'admiration que Pline voue à Tacite, nous la voyons resurgir – et la concordance est parfaite – avec celle que Herman Grimm voue à Emerson.

On comprend alors seulement ce qui est à l'origine du grand style d'Emerson, et que revit chez lui, à la manière qui lui est propre, ce que Tacite a vécu à sa manière à lui. Comment travaillait Emerson ? Sa manière de travailler, ses visiteurs la découvraient : il se tenait dans une pièce meublée de nombreuses chaises et de plusieurs tables ; partout des livres ouverts au milieu desquels il se promenait ; il lisait parfois une phrase, s'en imprégnait : à partir de là, il construisait ses grandes phrases lapidaires, il donnait forme à ses ouvrages.

C'est là l'image exacte de la façon dont travaillait Tacite. La vie de Tacite, ses divers voyages, c'est dans des livres qu'Emerson voyait tout cela. Tout revivait sous ses yeux.

Et puis nous avons l'impulsion irrésistible qui poussa Herman Grimm vers Emerson. Le destin lui fait découvrir l'œuvre d'Emerson intitulée « Représentants de l'humanité ». Il voit aussitôt qu'il doit écrire ainsi, que c'est là son style. Il avait, je l'ai dit, un style d'érudit qu'il tenait de son oncle Jacob Grimm, de son père Wilhelm Grimm. Il l'abandonne. Le destin lui en fait adopter un autre, tout différent.

Enfin nous voyons l'intérêt de Herman Grimm pour l'histoire se manifester dans le contenu de ses ouvrages, lui qui réunissait en sa personne une relation à l'Allemagne intimement ressentie et un profond intérêt pour l'Italie.

Voilà qui nous montre comment les choses se passent dans ce domaine. Et comment est-on amené à les voir ? Eh bien, il s'est agi d'en recevoir une certaine impression autour de laquelle tout se cristallise. Une représentation prit d'abord forme : Herman Grimm ouvrant les « Représentants de l'humanité » d'Emerson. Il lisait d'une curieuse façon ; il lisait, et aussitôt il avait comme un mouvement de retrait devant ce qu'il lisait. Il l'a certainement fait aussi cette fois-là, car on a l'impression, à voir ce geste, qu'il avalait phrase à phrase ce qu'il lisait. C'est ce geste intérieur qui put conduire de Herman Grimm à ses incarnations antérieures. Quant à Emerson et sa promenade devant les livres ouverts, comme l'attitude un peu raide, un peu « romaine », qu'il observa lorsqu'il rencontra Herman Grimm pour la première fois, c'est là ce qui permit de remonter d'Emerson à Tacite. Il faut avoir un don de vision plastique pour suivre ainsi le fil des incarnations.

Le but de cet exemple, mes chers amis, était de vous donner une esquisse de la façon dont doit être approfondie la réflexion historique. Et il faut qu'un approfondissement de ce genre s'instaure parmi nous. Cela devra être un résultat du nouveau caractère qui, par le Congrès de Noël, doit entrer dans notre Société Anthroposophique. Nous devons à l'avenir, avec courage, avec audace, passer à l'étude des grandes relations d'ordre spirituel ; nous devons nous placer là où ces contextes spirituels peuvent réellement être observés. Pour cela il nous faut avant tout du sérieux, du sérieux dans la façon dont nous vivons en commun la cause Anthroposophique.

Ce sérieux s'instaurera dans la Société Anthroposophique si ceux qui veulent être actifs dans la Société tiennent compte chaque jour davantage de ce qui est maintenant diffusé chaque semaine dans les cercles de tous nos amis anthropomorphes : le contenu des « Feuilles pour les Membres » jointes au « Gœtheanum ». Ces feuilles décrivent comment, dans l'esprit du Congrès de Noël, il faut travailler et enseigner dans les Branches, dans les réunions de membres, et elles relatent aussi ce qui se passe dans la Société Anthroposophique. Ne sont-elles pas intitulées : « Ce qui se passe dans la Société anthroposophique » ? Leur objectif est de répandre dans la Société une pensée commune, de faire régner une même atmosphère entre les milliers d'anthroposophes. Quand on vivra dans cette atmosphère commune, quand on comprendra ce que cela veut dire : les « Directives » sont faites pour stimuler la pensée –, quand on comprendra que par là le Gœtheanum doit être, dans les faits, réellement et concrètement, placé au centre par l'initiative du Comité directeur ésotérique – il me revient de souligner sans cesse que nous avons maintenant un Comité directeur qui conçoit son action comme inaugurant un travail ésotérique –, quand nous aurons bien compris cela, le mouvement Anthroposophique propagera selon la manière qui convient ce qui maintenant doit passer à travers lui. Car mouvement Anthroposophique et Société Anthroposophique doivent ne faire qu'un. La Société Anthroposophique doit faire entièrement sienne la cause Anthroposophique.

On peut dire que lorsque cet esprit de communauté pourra agir comme une pensée partagée en commun, il sera à même d'être le porteur de connaissances de portée générale vraiment spirituelles. C'est alors que vivra dans la Société Anthroposophique la force qui devrait réellement y vivre ; car si l'on veut éviter à la civilisation moderne un déclin irrémédiable, il faut lui redonner un puissant élan.

Aussi paradoxal que paraisse ce qui doit être dit au sujet des vies terrestres successives de tel ou tel personnage, quiconque regarde les choses de plus près, quiconque sait voir jusqu'aux démarches de ces personnages, constatera que les propos que nous avançons sont fondés sur la réalité et que l'on peut porter le regard jusque dans la réalité du vivre et de l'agir des hommes et des Dieux, quand on s'efforce ainsi d'embrasser du regard de l'esprit les forces spirituelles.

C'est tout cela, mes chers amis, que je dépose dans vos âmes, que je voudrais faire descendre dans vos cœurs. Je voudrais que ce soit là le sentiment que vous emporterez de ce Congrès de Pâques, qui sera alors comme le renouvellement du Congrès de Noël. Pour être efficace, ce dernier doit sans cesse, comme s'il était présent, se renouveler grâce à tous les développements qui naissent de lui.

Puisse ce Congrès de Noël ne pas cesser de se développer en se renouvelant. Et puisse-t-il surtout le faire grâce à des âmes d'anthroposophes courageuses, vraies, intrépides, qui défendent dans la vie la cause Anthroposophique. Si, par ce que nous organisons, le courage ne cesse de grandir dans les âmes et les cœurs de nos amis anthroposophes, alors grandira aussi ce dont dans la Société Anthroposophique – corps de l'anthroposophie nous avons besoin pour l'âme de l'anthroposophie : introduire courageusement dans le monde ce qui, issu des révélations de l'esprit à l'aube du siècle des lumières – lequel succède au Kali Youga –, est nécessaire pour l'évolution ultérieure de l'humanité. Si l'on sent en soi la conscience de cela, on agira avec courage à partir de cette conscience même. Puisse chacune de nos manifestations apporter un supplément d'énergie à ce courage. Puissions-nous pour cela prendre vraiment avec sérieux ce qui semble paradoxe et folie à ceux qui souvent aujourd'hui donnent le ton. Mais ce qui à une certaine époque a donné le ton a souvent bientôt été remplacé par ce qu'on avait cherché à étouffer. Puisse-t-il naître d'une véritable connaissance de l'histoire, liée à celle d'une activité se poursuivant de vie en vie, le courage d'agir dans l'esprit de l'anthroposophie, courage nécessaire au progrès de la civilisation.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 26 avril 1924

Les considérations qui interviennent dans le champ du karma – au seul titre de considérations, bien entendu – doivent être reçues avec gravité et élaborées dans l'âme de chacun. Car au fond, l'important, ce n'est pas uniquement de connaître tel ou tel rapport karmique, mais que de ces considérations résulte un effet vivifiant pour l'être humain, une incitation à s'insérer pleinement dans la vie. Elles ne peuvent être fécondes que si au lieu de mener à plus d'indifférence à l'égard de l'homme qu'on n'en a l'habitude, elles suscitent plus d'amour, plus de compréhension que lorsque, considérant l'être humain, on s'abandonne uniquement aux impressions d'une seule de ses vies terrestres.

Quiconque dirige son regard sur les époques successives de l'évolution humaine en retirera sans peine l'impression qu'au cours de l'histoire, beaucoup de choses ont changé dans la façon de penser et de sentir, comme dans toute la manière de concevoir la vie. Certes, le passé ne fait pas sur les gens une impression aussi profonde que ce qui doit venir, ce qu'il s'agit encore de fonder. Mais celui qui saisit avec la profondeur suffisante combien les âmes ont changé au cours de l'évolution de la terre ne craindra pas d'entreprendre comme une chose indispensable une transformation de sa propre mentalité, aux fins de ne pas se contenter de prendre, pour considérer un être humain, une seule de ses vies terrestres, mais bien leur succession pour autant qu'on parvienne à les éclairer.

Je crois que des exemples tels que ceux donnés la dernière fois – Conrad Ferdinand Meyer, Pestalozzi, etc. – sont de nature à montrer à quel point la compréhension, sur le plan humain, d'une personnalité donnée et l'attachement qu'on lui porte peuvent croître lorsqu'on voit à l'arrière-plan de sa vie terrestre tout ce dont cette vie est l'aboutissement.

Je voudrais maintenant une fois de plus, pour vous montrer toute la fécondité de notions de ce genre, revenir sur une question que j'ai déjà abordée devant un grand nombre des personnes ici présentes. La science spirituelle est souvent conduite à parler de l'existence, aux époques anciennes, de clairvoyants, de personnalités douées du pouvoir de communiquer aux autres les mystères du monde spirituel, d'initiés par conséquent. D'où cette question qui vient tout naturellement à l'esprit : où vivent, à notre époque, ces initiés ? Qu'en est-il de leur réincarnation ?

Pour répondre à cette question, il importe de signaler qu'une vie terrestre peut être très différente de la précédente pour ce qui est du savoir, de la connaissance, comme aussi pour d'autres activités de l'âme. En effet, lorsqu'entre la mort et une nouvelle naissance le moment approche où l'homme doit redescendre sur terre, s'unir à un organisme physique et éthérique, bien des choses se passent en lui. Certes, la direction qu'il prend vers telle ou telle famille, vers tel ou tel peuple, est déjà fixée depuis longtemps ; mais la décision d'effectuer l'extraordinaire changement d'existence qui consiste à passer du monde de l'esprit et de l'âme dans le monde physique, cette décision nécessite un nombre considérable de choses. Réfléchissez à ceci, mes chers amis : rien ne se passe alors comme ici sur terre, où l'être humain, quand il a vécu sa vie, s'affaiblit peu à peu et contribue plus ou moins, selon les expériences qu'il a faites sur terre, à la décision de revêtir, en franchissant le seuil de la mort, une autre forme de vie. La mort s'impose à lui en quelque sorte, elle fond sur lui.

Ici, sur terre, la mort prend le vivant par surprise. Il en va tout autrement lorsqu'on descend des hauteurs du monde spirituel. Il s'agit alors d'un acte accompli dans la pleine lumière de la conscience, d'un acte réfléchi issu des profondeurs de l'âme. Il faut bien voir la prodigieuse transformation qui se produit pour l'homme lorsqu'il doit échanger les conditions de vie de son existence pré-terrestre, dans le monde de l'âme et de l'esprit, avec l'existence terrestre. Et lors de cette descente, il voit qu'il va devoir se faire bon gré mal gré aux conditions de la civilisation, mais aussi à celles du corps physique qui peut lui être offert à une époque donnée. Notre époque, abstraction faite des conditions générales de la civilisation, ne fournit pas aisément des corps dans lesquels on puisse vivre sa vie comme le faisaient les initiés du passé. Et lorsqu'approche le moment où l'âme, même celle d'un initié d'autrefois, doit utiliser un corps humain, il lui faut prendre ce corps comme il est et grandir dans la forme d'éducation, dans la vie ambiante telles qu'elles se présentent. Cependant, rien de ce qui se trouvait autrefois dans l'âme n'est perdu pour elle ; cela s'exprime seulement d'une autre façon. La configuration essentielle de cette âme persiste, mais se manifeste autrement.

Voyez-vous, il était encore possible, au IIIè ou au IVè siècle de notre ère, que l'âme s'approfondisse par la connaissance des vérités initiatiques et ce parce qu'à l'époque, notamment dans les régions méridionales de l'Europe et au Proche-Orient, les fonctions organiques s'effectuaient de façon telle que les corps allaient de pair avec les âmes. Aujourd'hui, celui qui a vécu pendant les premiers siècles du christianisme comme un initié à l'âme très intériorisée, remplie de sagesse, est obligé de descendre dans un corps qui, principalement en raison de la marche de l'évolution, est orienté vers le monde extérieur, vit dans le monde extérieur. C'est à cause de ce corps que le profond recueillement, l'intime concentration des forces de l'âme encore possibles aux IIIè et IVè siècles de notre ère ne le sont plus

aujourd'hui. Ainsi a pu s'accomplir dans l'évolution de la terre ce que je vais vous raconter et qui se révèle à la clairvoyance.

Représentez-vous, mes chers amis, un Mystère d'Asie Mineure, un centre de Mystères avec tout ce qu'il comportait pendant les premiers siècles postérieurs à la fondation du christianisme. Partout subsistaient encore des traditions dans ces temps anciens où les participants étaient initiés à la plus profonde sagesse des Mystères. Partout on avait encore plus ou moins conscience des règles que l'on devait appliquer à la vie de l'âme pour acquérir certaines connaissances qui menaient très loin dans les profondeurs de l'âme humaine, et de là dans l'univers. Et dans ces Mystères d'Asie Mineure précisément, une grande question préoccupait les esprits à cette époque.

Une sagesse infinie avait transité dans les lieux consacrés à ces Mystères. Il vous suffira de relire ce que j'ai décrit dans mon ouvrage « Le christianisme et les Mystères de l'Antiquité » – dans la mesure où ces caractéristiques pouvaient être données dans un ouvrage destiné au public – et vous verrez que toute cette sagesse tendait finalement à comprendre le Mystère du Golgotha. La grande question qu'on se posait dans ces Mystères d'Asie Mineure était la suivante : comment la prodigieuse grandeur du contenu, du contenu de réalité descendu vers la terre par le Mystère du Golgotha, va-t-elle continuer à se développer dans les âmes humaines ? Comment l'ancienne, l'antique sagesse qui s'élevait jusqu'à la connaissance des êtres habitant les étoiles, qui incluait en elle la connaissance des entités spirituelles divines qui dirigent l'univers et la vie de l'homme, comment cette antique sagesse va-t-elle s'unir à ce qui s'est condensé dans le Mystère du Golgotha et dont les impulsions, issues d'une haute entité solaire, le Christ, doivent maintenant entrer dans l'humanité ? Telle était la question brûlante qu'on se posait dans ces Mystères d'Asie Mineure.

Or il y avait un initié sur la sagesse et sur les sentiments duquel cette question faisait une impression particulièrement profonde. Je dois dire qu'on est extraordinairement bouleversé lorsque, étant à la recherche de rapports karmiques, on rencontre ce personnage qui fut réellement un initié des Mystères d'Asie Mineure au début de l'ère chrétienne. La rencontre est bouleversante, parce qu'avec tout ce que ce personnage tenait de la science initiatique, une seule pensée l'habitait : comprendre toute la portée du Mystère du Golgotha. Il se demandait : que va-t-il maintenant se passer ? Comment ces âmes humaines si faibles vont-elles pouvoir recevoir ce Mystère ?

Un jour, l'âme lourde de la brûlante question du destin du christianisme, cet initié se promenait à bonne distance de son centre de Mystères et fut le témoin d'un fait qui le bouleversa. Il vit, grâce à sa clairvoyance d'initié, quelqu'un assassiner par traîtrise Julien l'Apostat. Il fut témoin de ce meurtre avec le savoir qu'il tenait de son initiation.

Il savait que Julien l'Apostat était initié jusqu'à un certain degré dans les Mystères antiques, qu'il voulait conserver à l'humanité et propager ce que l'on cultivait dans les Mystères, la spiritualité qui y vivait ; qu'il voulait unir le christianisme à l'ancienne sagesse des Mystères, qu'il annonçait, dans l'esprit même de cette sagesse : il existe à côté du soleil physique un soleil spirituel, et celui qui connaît le soleil spirituel connaît le Christ. Mais c'était là, à l'époque où vivait Julien l'Apostat, une proposition considérée comme très dangereuse, et c'est ce qui lui valut d'être assassiné traîtreusement lors de sa campagne contre les Perses. L'initié en question fut témoin de ce meurtre, symptôme lourd de sens dans l'histoire du monde.

Ceux d'entre vous qui ont suivi depuis des années ce que j'ai dit des rapports karmiques dans l'histoire du monde se souviendront que j'ai fait à Stuttgart – j'ai cité cela également lors du Congrès de Noël – des conférences sur quelques chapitres de l'histoire occulte ; à cette occasion, j'ai mentionné tout le tragique de la situation de Julien l'Apostat, son intervention tragique dans l'histoire de l'humanité.

C'est donc là ce que vécut cet initié. J'aimerais dire que chez lui, toute la science initiatique assimilée dans un centre de Mystères d'Asie Mineure était dominée par cette question, qui imposait silence à toutes les autres : que va devenir le christianisme ? – Et ce symptôme, l'assassinat de Julien, lui montrait clairement qu'un temps viendrait où l'on se méprendrait sur le christianisme, où celui-ci ne vivrait que sous la forme de traditions, où l'on ne saurait plus rien du sublime esprit solaire qui a vécu en Jésus de Nazareth.

Tout cela fut comme un poids qui se déposa sur l'âme de cet homme. Et jusqu'à la fin de sa vie d'alors persista dans son âme une certaine tristesse, quelque chose comme la tristesse du poète élégiaque, lorsqu'il pensait à l'évolution du christianisme. Ce symptôme le bouleversa comme un initié peut l'être devant un pareil fait. Et l'on est soi-même bouleversé quand on perçoit cela. Puis l'individualité de cet homme poursuivit son chemin. Cette impression si forte ne pouvait conduire qu'à une incarnation rapprochée ; celle-ci se plaça, pour cet initié également, à l'époque de la guerre de Trente Ans ; beaucoup d'incarnations exceptionnelles, intéressantes, qui ont joué un grand rôle dans l'évolution de l'humanité, se situent en effet à cette époque.

Il connut une réincarnation féminine, à vrai dire un peu avant la guerre de Trente Ans, au début du XVIlè siècle. Il vécut l'époque même de cette guerre, prit part aux initiatives par lesquelles la rose-croix voulait apporter un correctif à l'époque – je dirais la préparer spirituellement ; mais tout cela fut recouvert par la brutalité et la barbarie de cette guerre. Rappelez-vous que les « Noces chymiques de Christian Rose-Croix » ont paru peu de temps avant qu'elle n'éclatât. Outre cette impulsion, d'autres,

beaucoup plus importantes encore, ont pénétré à l'époque dans l'humanité, avant que la guerre de Trente Ans n'ait tout détruit et tout effacé.

Et puis vint le XIXè siècle. Cette personnalité qui avait compris par l'initiation toute l'importance du symptôme que représentait la mort de Julien l'Apostat, qui était ensuite passée par une réincarnation féminine au XVIIè siècle, cette personnalité se réincarna. Tout ce qui s'était encore intériorisé grâce à son incarnation féminine – non pas sa sagesse initiatique, mais le bouleversement ressenti à propos du symptôme qui avait agi sur son âme d'initié –, tout cela, elle le fit entrer pendant le dernier tiers du XIXè siècle dans sa vision particulière du monde, une vision qui pénétrait profondément dans les contradictions de l'existence humaine.

Or la tendance de notre époque veut que celui qui, de ses vies antérieures, apporte dans celle des XIXè et XXè siècles l'antique sagesse initiatique, ne peut pas avoir d'influence par les actes qu'il accomplit. C'est la raison pour laquelle tout ce qui se métamorphose fortement et se manifeste extérieurement – tout en s'intériorisant –, tout ce qui se déplace du cœur de l'homme, où vivait l'ancienne sagesse initiatique, vers ses sens et ce qu'ils observent, tout cela tend maintenant à s'extérioriser sous la forme poétique, littéraire.

C'est pourquoi nous avons eu ces derniers temps des exemples vraiment remarquables – ils sont seulement insolites, même notre temps ne les comprend pas dans leur nature – où l'on voit à l'œuvre non seulement la personnalité présente à la fin du XIXè siècle ou au début du XXè, mais aussi comme un ébranlement ressenti par un initié aux Mystères, des Mystères déjà en décadence, il est vrai. Cet ébranlement continue à agir, il s'épanche dans la création poétique, artistique ; ce qui vient là du passé et agit d'une façon si particulière, cela se manifeste dans la personnalité d'Ibsen.

Lorsqu'on perçoit cela, l'évolution de l'humanité revit dans ses aspects secrets, dans ce qui, tout particulièrement à la fin du XIXè siècle, ne peut pas être l'œuvre d'un homme, mais des époques passées qui agissent à travers lui.

Il n'est que d'aborder un sujet de ce genre et l'on ne risquera pas de perdre tout respect ni pour l'évolution de l'histoire universelle, ni pour telle grande personnalité qui apparaît au premier rang de l'humanité. Quand on travaille avec le sérieux nécessaire, on est mis dans ce domaine en présence de choses bouleversantes.

Vous avez à coup sûr déjà souvent entendu parler de Basile Valentin, une sorte d'alchimiste qui vivait vers le début du Moyen Age. Lorsqu'on étudie dans la perspective de l'histoire universelle les enchaînements karmiques concernant Basile Valentin, ce moine bénédictin, auteur en médecine et en alchimie de travaux d'une extrême importance, on découvre quelque chose de très curieux, qui montre bien à quel point il est difficile de comprendre notre époque.

On voit de nos jours tant de choses non seulement incompréhensibles bien souvent, mais rebutantes, laides, à certains égards affreuses et qui ne peuvent que provoquer, si l'on veut, l'indignation et le dégoût chez celui qui se contente de regarder la vie telle qu'elle s'offre aux perceptions de nos sens.

Les choses ne se présentent cependant pas ainsi pour celui qui perçoit les relations humaines à travers l'histoire. Non, elles ne sont pas ainsi ! Et parfois apparaît aujourd'hui, dans un domaine quelconque de la vie, quelque chose devant quoi – cela se comprend parfaitement – les gens ne peuvent que pester, trouver que c'est affreux, répugnant, et cependant, on ne peut s'empêcher d'éprouver là devant une intense fascination. Ce sera le cas de plus en plus souvent.

Nous avons donc au début du Moyen Age ce médecin et alchimiste Basile Valentin, moine bénédictin, qui travaille énormément dans le laboratoire de son couvent et procède à une série d'expériences importantes. Il y a là diverses personnes – ce sont ses élèves – qui bientôt rédigent les propos de Basile Valentin. Aussi n'existe-t-il guère d'œuvres authentiques de Basile Valentin, mais nous avons des écrits de ses élèves et ils contiennent une grande partie de sa sagesse, sa sagesse d'alchimiste.

Lorsque je vis, à une certaine époque de ma vie, l'un des élèves de Basile Valentin qui m'avait particulièrement frappé, il se révéla à moi qu'il était là à nouveau, curieusement métamorphosé quant à son être spirituel. Lui aussi est revenu au XIXè siècle, début du XXè.

Mais l'alchimie d'autrefois a resurgi d'une façon désordonnée, tournée vers la perception sensorielle, dans une vision du monde où, en quelque sorte, des notions alchimiques se fondent constamment dans ce qu'observent les sens ; de telle sorte que chez le personnage en question, cette observation se traduit par une façon de grouper les faits extérieurs, ce que font les gens, la manière dont les choses se passent entre eux, dont ils parlent les uns avec les autres, qui paraît repoussante sous maints rapports. Et si elle apparaît telle, c'est justement parce que dans une précédente incarnation, l'homme en question a pratiqué l'alchimie en s'inspirant de Basile Valentin et qu'il projette tout cela dans la vie qu'il décrit. Comment les êtres se comportent mutuellement dans la vie, ce qu'ils se disent, ce qu'ils font, il ne l'observe pas comme un banal philistin – il en est fort éloigné ; il voit tout cela avec le regard intérieur de quelqu'un qui portait en lui les impulsions du temps où il était alchimiste. Les événements qui se déroulent entre les êtres humains, il les mêle n'importe comment, il en fait des drames… et c'est Franz Wedekind.

N'est-ce pas, le seul point de vue d'où l'on ait le droit de considérer ces choses, c'est l'ardent désir d'une véritable connaissance de l'être humain ; au lieu d'en être appauvrie, la vie en devient plus riche.

Prenez par exemple l'« Hidalla » de Wedekind ou n'importe quel autre de ses drames : ce sont des ouvrages à la lecture desquels la tête vous tourne quand vous voulez trouver le lien entre le commencement et ce qui vient après. Mais on peut aussi en être étrangement fasciné et ne plus avoir alors aucun doute : ce qui importe, ce n'est pas le jugement des bons bourgeois assis au parterre, ils sont parfaitement dans leur droit, cela va de soi, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il s'agit du fait que l'histoire universelle a produit quelque chose de curieux, à savoir le mode de pensée des alchimistes, projeté à travers les siècles et appliqué chez Wedekind à la vie humaine ; les actes et les propos des personnages sont là brassés ensemble, tout comme autrefois, dans les laboratoires des alchimistes, à une époque où l'alchimie était déjà en décadence, on brassait dans les cornues les substances et les forces pour en éprouver les vertus.

Les vies humaines sont elles aussi déterminées, même pour ce qui est du moment où elles apparaissent sur terre, par des relations commandées par le destin, des relations karmiques. Je voudrais vous en donner un. exemple probant et pour cela attirer votre attention sur ce qui suit.

Tournons notre regard vers l'époque où il y avait en Grèce l'école platonicienne : Platon, entouré d'un certain nombre de disciples. Ceux-ci étaient de caractère fort différent, et ce que Platon lui-même décrit dans ses dialogues, où les caractères les plus divers sont mis en scène dans les personnalités qui conversent, c'est déjà à bien des égards une image de l'école platonicienne. Il y eut dans cette école, selon les époques, les caractères les plus divers.

Or il y avait là deux personnalités qui recevaient de façon très différente les enseignements grandioses et lumineux qui sortaient de la bouche de Platon et qu'il développait dans ses entretiens avec ses disciples.

L'une de ces personnalités, d'une extrême finesse, était particulièrement ouverte à la théorie platonicienne des Idées, par laquelle le maître incitait les âmes humaines à se détacher de la terre. Il nous suffira de nous représenter l'enseignement constant de Platon : en face de ce qui est éphémère, qui s'offre à nous dans chacun des événements se produisant autour de nous, il y a les Idées éternelles. La matière est éphémère, elle n'est qu'une image de l'Idée éternelle, qui passe en métamorphoses successives à travers les phénomènes éphémères. Ainsi Platon élevait-il ses disciples au-dessus de l'observation des objets sensibles, éphémères, jusqu'au niveau des Idées éternelles, en quelque sorte le céleste planant au-dessus du terrestre.

Dans cette conception platonicienne, l'homme lui-même ne trouvait pas son compte. Car la manière de penser platonicienne ne s'applique pas bien à l'homme, chez lequel l'Idée devient directement vivante et objective. Chez Platon, les Idées sont pour ainsi dire quelque chose qui plane au-dessus des choses. Les minéraux, les cristaux, le quartz correspondent bien à cette Idée, de même que les autres objets du monde sensible inanimé. Il en est encore ainsi chez Gœthe, qui cherche la plante primordiale et considère les types. Avec les animaux, on peut encore procéder ainsi. Mais chez l'homme il en va autrement : chez lui, il faut chercher dans chaque individualité humaine l'Idée vivante de cette individualité. Ce fut Aristote, et non Platon, qui vit l'Idée à l'œuvre chez l'être humain sous la forme de l'« entéléchie ».

Or il y avait dans l'école de Platon un élève qui participait avec toute sa ferveur et toute sa foi à cet envol du platonisme vers le ciel ; dans sa vision de l'esprit, il ne pouvait qu'accompagner son maître dans cet envol, dans cette montée, dans cet essor loin de la terre ; lorsqu'il parlait, dans l'école de Platon, de la sublimité de l'Idée vivante qui plane au-dessus des objets de ce monde, sa voix avait à la fois la maturité et la douceur du miel. Ce disciple, dont l'âme s'élevait toujours jusqu'aux hauteurs de ces Idées, avait cependant, lorsqu'il n'était pas plongé dans sa vision et qu'avec son cœur, sa sensibilité, il allait et venait, comme il aimait tant le faire, parmi les Grecs – ce disciple avait pour tout être qu'il rencontrait l'intérêt le plus chaleureux. Il ne pouvait tourner vers les êtres humains, pour lesquels il avait un si grand amour, que les forces du sentiment. Lorsque donc il se retrouvait dans la vie, son sentiment se concentrait sur les êtres humains, et il en aimait un grand nombre ; car pour ce qui est de sa vision, elle l'arrachait toujours à la terre. Chez ce disciple de Platon, il y avait donc une certaine dissonance entre sa sensibilité à l'égard de ses semblables et sa contemplation intérieure des Idées éternelles, lorsqu'il écoutait à l'Académie les paroles de Platon ou qu'il formulait lui-même les perceptions que lui offrait le platonisme. Une singulière sensibilité s'était développée chez cette personnalité.

Or ce personnage était lié d'amitié, intimement lié avec un autre élève de l'école de Platon. Cependant, tandis que les choses allaient ainsi leur train et qu'une autre particularité – que je vais caractériser tout à l'heure – se développait chez cet ami, ils s'éloignèrent l'un de l'autre. Non pas que leur amitié se soit refroidie, mais comme par toute leur attitude d'esprit ils évoluaient différemment, la vie les sépara. Au début ils se comprenaient bien, puis ils ne se comprirent plus. Si bien que l'un, celui que je viens de décrire, devenait nerveux, dirions-nous aujourd'hui, dès que l'autre s'exprimait à sa façon.

Il en était de même pour cet autre. Il n'était pas moins enclin à élever le regard vers les Idées éternelles dont on traitait d'une façon si vivante dans l'école de Platon. Il pouvait lui aussi prendre son envol vers les hauteurs, mais le profond intérêt affectif qu'avait l'autre pour nombre de ses semblables, lui ne l'éprouvait pas. Par contre, il portait l'intérêt le plus vif aux anciens mythes, aux légendes des dieux toujours vivantes dans le peuple, et dont il acquit la connaissance. Pour ce que nous appelons

aujourd'hui la mythologie grecque, pour les personnages de Zeus, d'Athéna et bien d'autres, il nourrissait un profond intérêt. Il côtoyait pour ainsi dire les êtres vivants sans bien les voir, mais il s'intéressait profondément, infiniment aux dieux qui, tels qu'il les voyait, avaient jadis vécu sur la terre, et qu'il fallait considérer comme les ancêtres des hommes actuellement vivants. Ainsi, ce que vivait son âme dans son essor, il voulait l'utiliser pour comprendre entre autres choses les profondes légendes des dieux et des héros. L'attitude à l'égard de ces légendes était en Grèce, où elles étaient encore vivantes non seulement dans les livres et la tradition, naturellement tout autre que de nos jours.

Les liens de profonde amitié entre ces deux hommes se relâchèrent donc peu à peu. Mais, membres l'un et l'autre de l'école platonicienne, ils restaient néanmoins liés. Or cette école avait une particularité. Ses élèves développaient en effet des forces qui les poussaient à s'écarter un peu les uns des autres après avoir été étroitement rapprochés pour un temps dans l'école platonicienne. Ainsi se formaient des individualités qui, après avoir été intimement unies par le cœur, suivaient des chemins de développement différents.

Les deux personnalités en question – qui connurent une réincarnation féminine en Italie, à l'époque de la Renaissance – sont revenues à l'époque actuelle, mais de telle façon que celui que j'ai décrit en premier redescendit sur terre trop tôt et le second un peu trop tard. C'est qu'il faut, pour se réincarner, une forte résolution.

Chez l'un, le premier, les choses se passèrent ainsi : une fois franchie la porte de la mort comme avec son esprit il s'élevait toujours vers le supraterrestre, mais sans que l'accompagne l'homme tout entier, qu'il ne saisissait que dans sa sensibilité ; il sut bien saisir entre la mort et une nouvelle naissance tout ce qui vit, disons, dans la première Hiérarchie, Séraphins, Chérubins, Trônes, et encore un peu ce qui relève de la deuxième Hiérarchie, mais pas celle qui est la plus proche de l'homme, celle par laquelle on comprend comment le corps humain reçoit sur terre son organisation.

Une personnalité se développa donc, qui dans sa vie pré-terrestre n'eut qu'une vue incomplète du corps humain et qui de ce fait, lorsqu'elle renaquit, fut privée des dernières impulsions, descendit incomplètement dans son corps, n'y plongea pas entièrement, mais plana toujours un peu au-dessus.

Son ami de l'école platonicienne attendit pour s'incarner. Cette attente avait ses raisons : ces deux êtres, s'ils étaient venus ensemble, s'ils avaient été tout à fait contemporains, ne se seraient pas supportés. Pourtant, celui qui si souvent avait entretenu l'autre de ses rencontres avec ses semblables – l'autre qui avait peu fréquenté les hommes, s'occupant exclusivement des mythes et des légendes des dieux –, celui qui racontait de sa voix suave et de façon si vivante devait nécessairement faire sur l'autre une puissante impression, et il fallait qu'il le précède sur terre.

Quant à l'autre, parce qu'il avait déjà vécu sur terre parmi des Imaginations, parmi les Imaginations des dieux, il en était venu à saisir trop fortement ce qui est en l'homme. C'est pourquoi, en avance sur son temps, il voulut rassembler des impulsions lui permettant de saisir le corps humain dans ses dernières profondeurs. Il advint qu'il alla trop loin dans cette voie, qu'il se plongea trop profondément dans le corps.

Ainsi voyons-nous deux membres de l'école platonicienne donner à leur destin deux formes différentes : l'un prend trop peu possession de son corps lors de sa seconde réincarnation, l'autre s'y est incarné trop profondément. L'un ne peut pas entrer complètement dans son corps, il y est seulement poussé dans sa jeunesse, et bientôt il en est chassé et doit demeurer en dehors de lui : c'est Hölderlin. L'autre est si profondément introduit, plongé dans son corps par suite de ce qu'il fut dans son existence antérieure qu'il est trop profondément immergé dans ses organes et qu'il est malade pendant presque toute sa vie : c'est Hamerling.

Nous sommes ainsi en présence de deux grandes destinées humaines au tournant des âges, et des impulsions qu'elles portaient ; nous pouvons pressentir comment agissent exactement les impulsions de l'esprit. Car il faut que nous placions cela clairement devant nos âmes : une individualité comme Hölderlin, qui, issue de l'école platonicienne, ne peut pas entrer dans son corps mais est obligée de rester en dehors de celui-ci, elle ressent dans la torpeur de sa démence des impulsions qui la préparent à ses futures vies terrestres et la prédestinent à un sort exceptionnel. Il en est de même pour Robert Hamerling, du fait de son corps malade.

Maladie et santé se présentent naturellement sous un tout autre jour selon qu'on les considère dans un enchaînement karmique ou seulement dans les limites d'une seule vie terrestre.

Je crois, mes chers amis, qu'il en est bien ainsi : cette manière de considérer les choses est bien de nature à faire naître dans les âmes un respect sacré au spectacle des mystères qu'accomplit le monde spirituel. Vraiment, il faut que je le redise : nous ne nous livrons pas à ces considérations pour satisfaire un quelconque goût du sensationnel, mais pour nous engager toujours plus avant dans la connaissance de la vie spirituelle. Et c'est seulement par cette pénétration plus profonde dans la vie spirituelle que peut s'expliquer la vie sensible, la vie de l'être humain.

Je poursuivrai demain ces considérations.

CINQUIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 27 avril 1924

Nous venons de considérer une série de destinées dépendant les unes des autres et qui peuvent expliquer, éclairer la vie des hommes dans le cours de l'histoire. Ces considérations visaient à montrer comment ce qui a été vécu, élaboré, reçu par les êtres humains lors de périodes antérieures de la terre est transporté par ces êtres eux-mêmes dans des époques ultérieures. Des enchaînements karmiques nous sont apparus, de sorte que nous comprenons ce que les êtres humains ont accompli d'important à partir de causes d'ordre moral, que les hommes ont eux-mêmes engendrées dans le cours des temps.

Mais ces considérations sur le karma ne nous révèlent pas seulement ce que j'aimerais appeler un rapport de cause à effet ; bien d'autres choses peuvent nous apparaître en pleine lumière, qui, à considérer le monde de l'extérieur, nous restent obscures et incompréhensibles.

Si l'on veut, à cet égard, suivre l'importante transformation qui sera demain nécessaire dans le domaine du sentiment et de la pensée pour que la civilisation poursuive son essor au lieu de décliner, il est alors nécessaire d'acquérir un sens nouveau : celui qui permet de comprendre des choses qui d'ordinaire demeurent incompréhensibles, et dont la compréhension exige quelques lumières sur les profondeurs de l'homme et les lois de l'univers.

Celui pour qui tout s'explique naturellement n'a pas besoin de comprendre telle ou telle cause profonde. Mais sa compréhension n'est qu'apparente, car trouver qu'il n'y a rien à comprendre dans le monde revient à n'avoir de tout qu'une vue superficielle. Car pour la conscience ordinaire, la plupart des choses sont en réalité incompréhensibles. Et le fait de s'arrêter étonné devant ce que l'existence la plus quotidienne a d'incompréhensible est le début de tout véritable effort vers la connaissance.

Que de fois, devant ce pupitre, j'ai soupiré en souhaitant que dans les milieux anthroposophiques on mette de l'enthousiasme à cette recherche, que l'on s'enthousiasme pour les aspirations de l'anthroposophie… Saisir ce qu'il y a de merveilleux dans le quotidien comme quelque chose de vraiment merveilleux, c'est par là que doit commencer cet enthousiasme. Car c'est alors seulement, je l'ai dit, que l'on pourra être tenté de remonter aux causes, aux forces profondes qui sont à la base de l'existence dans le monde qui nous entoure. Ces moments d'étonnement devant le monde ambiant de tous les jours peuvent procéder de considérations d'ordre historique, mais aussi de ce qu'on peut observer dans le présent. Quand nous considérons l'histoire, nous devons souvent, n'est-ce pas, nous arrêter devant des événements historiques qu'on nous rapporte et d'après lesquels il semblerait que la vie humaine aboutit ici ou là à de véritables absurdités.

La vie humaine n'a en effet aucun sens si nous nous contentons de regarder un événement historique sans nous demander comment se révèle dans cet événement le caractère de certains personnages, comment ils se présentent à nous lorsqu'ils réapparaissent dans l'incarnation suivante. Si l'on ne se pose pas cette question, certains événements historiques apparaissent totalement dénués de sens, parce qu'ils ne s'accomplissent pas, parce qu'ils perdent leur sens s'ils ne peuvent pas produire tous leurs effets, s'ils ne deviennent pas impulsion dans une vie ultérieure, s'ils ne trouvent pas leur compensation et ne continuent pas à agir dans la suite des existences.

Ainsi, il est certain que l'apparition d'une personnalité telle que Néron, l'empereur romain Néron, n'a dans l'histoire aucun sens. Il n'a pas encore été question de lui dans le mouvement anthroposophique.

Repassez seulement dans vos âmes ce que l'histoire nous rapporte au sujet de l'empereur Néron. Aux yeux d'une personnalité comme celle de Néron, la vie apparaît comme quelque chose que l'on pourrait impunément tourner en dérision comme s'il était sans conséquence que, détenant l'autorité, on se comporte avec une frivolité sans mesure.

N'est-ce pas, il faudrait avoir l'esprit complètement éteint si, voyant ce que fait Néron, on n'en venait pas à se demander : qu'est-il advenu d'une âme comme celle de Néron, qui tourne le monde entier en dérision, qui considère la vie des autres, l'existence de toute une ville ou presque comme un objet avec lequel on peut jouer ? « Quel artiste le monde perd en moi ! » – Tel est, on le sait, le mot qu'on lui prête, et qui du moins correspond bien à sa mentalité. On le voit : l'aveu spontané d'une frivolité sans limite, une volonté, un instinct de destruction poussés à l'extrême, mais de telle sorte que l'âme s'y complaît.

Chez le témoin, toute autre impression est écartée. La personnalité de Néron n'est plus que le foyer d'un rayonnement destructeur. Et nous nous demandons : que devient une âme comme celle-là ?

Il faut être au clair là-dessus : tout ce dont on se décharge sur le monde revient sur vous comme un rayonnement dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Il faut que cela se décharge à nouveau sur l'âme en quelque sorte ; car tout ce qui a été détruit par une âme comme celle-là, c'est présent pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Quelques siècles plus tard ou relativement peu de temps après, Néron revint en ce monde pour y mener une existence banale ; fut alors compensé ce qui était chez lui rage de destruction, rage manifestée spontanément, parce qu'il était le maître et le

voulait ainsi ; c'est la rage qui était ici à l'œuvre, l'enthousiasme, dirait-on, pour la rage de détruire. Dans une existence suivante se produisit déjà une certaine compensation, la même individualité se trouvant maintenant dans une position où il fallait qu'elle détruise, mais dans une position subalterne, où elle était soumise à des ordres. Et cette âme se trouva alors dans la nécessité de ressentir ce qu'il en est lorsqu'on n'agit pas de son propre chef, en pleine souveraineté.

Ce genre de choses demande à être regardé en toute objectivité, en imposant silence à toute affectivité. Vue sous un certain angle, une pareille destinée – une cruauté comme celle de Néron, une pareille rage de destruction, c'est aussi une destinée – est au fond pitoyable. Il n'y a pas lieu de lui en garder rancune, de le critiquer sévèrement ; sinon on se mettrait hors d'état de comprendre le cours ultérieur des choses, car on ne peut en l'occurrence voir clair que si l'on regarde objectivement, que si au lieu d'accuser on comprend ce que sont les destinées humaines. Et les faits parlent clairement pour peu qu'on ait le sens de ces choses. Si le destin de Néron s'est présenté devant mon âme, ce fut vraiment l'effet du hasard – du moins en apparence.

Il se produisit un événement – je vais en parler tout à l'heure – qui souleva une intense émotion dans la région où il eut lieu. J'allais justement ce jour-là rendre visite à une personnalité dont j'ai souvent parlé dans mon autobiographie, Karl Julius Schröer. Lorsque j'arrivai chez lui, je le trouvai, comme beaucoup de gens, profondément bouleversé par l'événement. Et il prononça, sans raison apparente, comme montant d'obscures profondeurs spirituelles, le mot « Néron ». On aurait pu croire qu'il n'y avait à cela aucun motif. Mais la suite montra clairement qu'il n'y avait là rien moins qu'un mot venu de la Chronique de l'Akasha et prononcé par une bouche humaine. Voici ce dont il s'agissait.

Le prince Rodolphe, héritier de la couronne d'Autriche, était célébré comme une brillante personnalité, et l'on mettait en lui de grandes espérances pour le jour où il monterait sur le trône. Bien que l'on connût sur le compte de ce prince toutes sortes de choses, c'étaient là – pensait-on – des choses qui allaient presque de soi pour un grand seigneur. En tout cas, personne n'imaginait que cela pût conduire à des conflits graves, voire tragiques. Aussi la stupéfaction fut-elle considérable lorsqu'on apprit à Vienne que le prince héritier Rodolphe avait passé de vie à trépas d'une manière tout à fait mystérieuse, au voisinage du couvent de Heiligenkreuz, non loin de Baden près de Vienne. Des détails de plus en plus nombreux vinrent au jour ; on parla d'abord d'un accident ; ce fut même la version officielle. Puis, la version de l'accident étant déjà publiée officiellement, on apprit que le prince était parti pour sa propriété de chasse en compagnie de la baronne Vetsera et qu'ils avaient trouvé la mort ensemble.

Les détails sont bien connus, je n'ai pas besoin de les raconter ici. Ce qui se passa ensuite fait qu'aucune personne au courant des circonstances ne put mettre en doute qu'il s'agissait d'un suicide. Car premièrement, les circonstances étaient telles qu'effectivement, après la parution du bulletin officiel parlant d'un accident, le président du Conseil hongrois Koloman Tisza prit position contre cette version et obtint de l'empereur lui-même l'assurance qu'on n'en resterait pas à une déclaration inexacte. Car ce Koloman Tisza se refusait à soutenir cette thèse devant la nation hongroise et le fit savoir avec énergie. Puis il se trouva dans le collège des médecins un homme qui à l'époque faisait partie des médecins les plus courageux de Vienne et qui devait participer à l'autopsie ; il déclara qu'il ne signerait rien qui ne fût attesté par les faits objectifs.

Les faits obligeaient à conclure au suicide. On rétablit donc la vérité et le suicide fut officiellement admis ; et le fait que dans une famille aussi catholique que la famille impériale d'Autriche on ait admis le suicide, suffit à lui seul à interdire qu'on mît la chose en doute.

Mais ici une question s'impose : comment fut-il possible que quelqu'un devant qui s'ouvraient de si brillantes perspectives ait recours au suicide face à une situation que, compte tenu de la position sociale de l'intéressé, il eût été sans aucun doute facile de dissimuler ? Ce n'est pas douteux : on n'est évidemment pas en présence d'une raison objective – je veux dire objective et nécessaire par rapport aux circonstances extérieures – susceptible de conduire l'héritier de la couronne à se suicider pour une affaire de cœur.

Il n'y avait non plus aucune raison objective, mais bien le fait qu'une personnalité qui allait très prochainement monter sur le trône trouva que la vie n'avait aucune valeur – ce qui bien entendu s'était préparé par les voies de la psychopathologie. Mais dans le cas présent, la psychopathologie demande d'abord une explication, car en fin de compte elle tient elle aussi au destin. Et le fait essentiel qui agit sur l'âme du prince, c'est néanmoins celui-ci : un être auquel souriait l'avenir le plus brillant trouva que la vie avait perdu toute valeur.

Ce fait, mes chers amis, est de ceux dont il faut bien dire que la vie ne permet pas de les expliquer. En dépit de tout ce qu'on a pu écrire et dire à ce propos, seul est capable de juger ici sainement celui qui se dit : ce suicide et l'élément psychopathologique qui en fut la cause immédiate ne sont pas explicables à partir de cette vie humaine prise isolément, à partir de cette vie du prince héritier Rodolphe. Si l'on veut comprendre, il faut qu'il y ait autre chose là-dessous.

Et maintenant, représentez-vous l'âme de Néron – après son passage par l'autre vie dont j'ai parlé – s'incarnant dans ce prince héritier, tirant ainsi la conséquence de son passé : alors la situation se retourne, tout simplement. Vous avez dans cette âme une tendance qui provient de vies antérieures ;

entre la mort et une nouvelle naissance, elle voit d'une façon immédiate que d'elle ne sont sorties que des forces destructrices et qu'il faut qu'elle fasse, avec éclat, dirais-je, l'expérience inverse.

Ce retournement, comment est-il vécu ? De telle façon qu'une existence riche extérieurement de tout ce qui a du prix se reflète intérieurement comme dénuée de toute valeur chez celui qui la vit, si bien qu'il met lui-même fin à ses jours. De plus, l'âme est atteinte de maladie mentale, d'une demi-démence. Elle cherche extérieurement à s'impliquer dans une affaire de cœur, etc. Mais tout cela n'est que la conséquence du fait que l'âme s'évertue pour ainsi dire à tourner contre elle toutes les flèches qu'elle a autrefois tournées vers le monde. Nous voyons alors, si notre regard plonge jusqu'au cœur de cette situation, se développer une affreuse tragédie, mais une tragédie qui est justice, d'une extraordinaire justice. Et les deux images s'accordent à nos yeux.

Je l'ai souvent dit : ce sont des détails qui constituent le fondement des choses et qui en vérité permettent de mener dans ce domaine des investigations parfaitement sérieuses. Il faut qu'ici collaborent bien des petites choses de la vie.

Au moment où venait de se produire cet événement qui suscita tant d'émotion à l'époque, je me rendais donc chez Schröer. Je n'y allais pas à cause de l'événement, mais j'étais sur le chemin. Schröer fut la première personne avec laquelle je parlai de la chose. C'est lui qui prononça sans aucune raison le nom de Néron – de sorte que je ne pus m'empêcher de me demander : pourquoi pense-t-il précisément à Néron ? – Il engagea immédiatement la conversation avec ce nom. Ce mot me frappa profondément à l'époque, et cela d'autant plus qu'il était prononcé par Schröer sous le coup d'une impression particulière : deux jours auparavant en effet – la chose est d'ailleurs devenue notoire une soirée avait lieu chez l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne, le prince Reuss. Le prince héritier d'Autriche s'y trouvait, ainsi que Schröer, et ce dernier avait observé le comportement du prince deux jours avant la catastrophe. Et cet étrange comportement dont Schröer me fit une description très dramatique, puis le suicide qui suivit deux jours plus tard, tout cela en liaison avec ce mot « Néron » prononcé par Schröer, tout cela faisait qu'on pouvait se dire : maintenant, il y a motif d'examiner la question. – Mais pourquoi me suis je livré à tant de recherches à la suite de paroles prononcées par Schröer ? Non que j'aie pris quoi que ce soit venant de Schröer – qui naturellement ignorait tout de ces choses – pour un présage. Mais bien des choses, et précisément celles qui venaient de lui apparemment sans motif, étaient importantes pour moi à cause d'un fait curieux qui se produisit un jour.

Je vins à parler avec Schröer de phrénologie, et Schröer raconta, non pas d'une façon humoristique, mais avec la gravité qu'il mettait à parler de ces sujets – on reconnaissait cette gravité au style soutenu qu'il adoptait, même dans la conversation courante, quand il voulait s'exprimer avec tout le sérieux désirable ; Schröer raconta ceci : « J'ai été moi aussi examiné par un phrénologue ; il m'a tâté le crâne, il a trouvé au sommet une bosse et il a déclaré : c'est là qu'est chez vous le théosophe ! » A cette époque – c'était dans les années 80 ; on ne parlait pas d'anthroposophie. Ce n'est donc pas moi que le mot concerne, mais Schröer.

La réalité, c'est qu'extérieurement Schröer était tout, sauf théosophe, je pense que cela ressort de mon autobiographie. Mais là même où il parlait de choses qui sortaient du cadre de son sujet, ce qu'il énonçait avait souvent une profonde signification. De sorte que l'on pouvait rapprocher deux choses : d'une part ce mot « Néron » qu'il avait prononcé, et d'autre part le fait qu'en constatant ce signe extérieur d'appartenance à la théosophie, il s'imposait comme quelqu'un qu'il fallait écouter, dont il fallait voir ce qu'il en était quand il parlait sans motif apparent.

Et il arriva effectivement que mon investigation sur le destin de Néron éclaira son destin ultérieur, qui se joua à Mayerling, et je pus découvrir que l'on avait effectivement affaire, chez le jeune prince héritier d'Autriche, à l'âme de Néron.

Cette investigation, qui dura longtemps – car en pareille occurrence on est très prudent –, me fut tout particulièrement difficile, car j'ai été constamment troublé par toutes sortes de gens – c'est ainsi, vous pouvez le croire ou ne pas le croire qui prétendaient être Néron et se défendaient avec fanatisme. Si bien que j'avais à lutter d'abord contre la force de la subjectivité qui émanait de ces soi-disant Néron réincarnés. Il fallait passer à travers ce fourré.

Mais on peut être d'avis, mes chers amis, que ce que je vous dis en ce moment est beaucoup plus important, parce que cela cerne un fait historique – précisément le personnage de Néron –, et que c'est, dans le déroulement ultérieur des choses, beaucoup plus important que de comprendre par exemple la catastrophe de Mayerling. Car on voit alors comment des choses au premier abord révoltantes – comme l'existence de Néron – vont jusqu'au bout de leurs effets en parfait accord avec la justice universelle, et l'on voit le choc en retour de l'injustice, mais de façon telle que l'individualité est amenée à compenser l'injustice. C'est cela qui est prodigieux dans le karma.

Et puis il est encore autre chose qui peut se révéler lorsqu'une pareille faute est compensée au cours de plusieurs existences terrestres, comme elle va l'être presque entièrement déjà dans le cas du prince. Il faut en effet savoir que pour qu'il y ait compensation, il faut que le karma s'accomplisse entièrement, un accomplissement – représentez-vous cela – qui a sa source dans une vie qui se considère comme sans valeur, au point de sacrifier la possession d'un grand empire – l'Autriche était encore à l'époque un grand empire – et la domination sur cet empire ! Porter la main sur soi dans de telles circonstances, et puis, après avoir franchi la porte de la mort, poursuivre son existence avec la perception spirituelle

immédiate de ce qui s'est passé – ainsi s'accomplit, d'effroyable façon, il est vrai, ce qu'on peut appeler la justice du destin, c'est-à-dire la compensation du mal commis.

Mais d'un autre côté, si nous faisons abstraction du contenu, il y avait chez Néron une force prodigieuse qui ne doit pas être perdue pour l'humanité ; il faut qu'elle soit purifiée. C'est ce dont nous venons de parler.

Une âme comme celle-là, une fois purifiée, transfère cette force maintenant purifiée dans des époques ultérieures de la terre, et d'une façon bénéfique. Et si nous ressentons le karma comme une compensation équitable, nous ne manquerons non plus jamais de le voir agissant sur l'homme à la manière d'une épreuve, même dans le cas où il intervient d'une façon qui nous révolte. La compensation équitable a lieu, mais les forces de l'être ne se perdent pas pour autant. Les actes mauvais perpétrés dans une vie, quand ils sont vécus dans l'esprit d'une juste compensation, peuvent se transformer en une force portée vers le bien. C'est pourquoi un destin comme celui qui fut décrit aujourd'hui est profondément bouleversant.

Tout cela, mes chers amis, nous conduit directement à considérer maintenant ce qu'on peut appeler le bien et le mal à la lumière du karma : bien et mal, bonheur et malheur, joie et souffrance tels que l'homme les voit transparaître ou jeter une lumière dans sa vie individuelle.

Les époques passées, les époques historiques passées, étaient beaucoup plus sensibles à la situation morale d'un être humain que l'humanité d'aujourd'hui. Celle-ci n'est pas du tout sensible à la question du destin. Certes, on rencontre de temps à autre quelqu'un qui ressent l'intervention du destin dans sa vie ; mais les grandes questions que soulève le destin sont pour la civilisation actuelle, qui considère chaque vie terrestre comme un ensemble clos, chose extraordinairement obscure et incompréhensible. Les choses arrivent, c'est comme ça. Un malheur frappe quelqu'un, cela devient un sujet de conversation, mais on n'y réfléchit pas davantage. On ne le fait pas davantage lorsqu'une personne apparemment d'une haute moralité, qui n'a rien fait de mal, périt par suite d'une circonstance qui agit sur elle de l'extérieur comme fortuitement, ou bien peut-être ne périt pas, mais doit endurer de terribles souffrances du fait d'une blessure. On ne se demande pas comment pareille chose peut intervenir dans ce qu'on appelle une vie innocente.

L'humanité n'a pas toujours été aussi peu réceptive, aussi peu sensible à cette question du destin. Il n'est pas nécessaire de remonter très loin dans les siècles chrétiens pour trouver que pour les hommes d'alors les coups du sort arrivaient, leur semblait-il, d'autres mondes, et que le destin que l'on se prépare à soi-même provenait lui aussi d'autres mondes.

D'où cela provenait-il ? Cela venait de ce qu'aux époques anciennes les hommes ne possédaient pas seulement une clairvoyance instinctive et, celle-ci une fois disparue, des traditions qui conservaient les acquis de cette clairvoyance – non, c'est aussi que la vie extérieure était organisée de façon telle que les hommes ne voyaient pas nécessairement le monde d'une manière aussi superficielle, aussi banale qu'aujourd'hui, à l'ère du matérialisme. De nos jours, on parle beaucoup de la nocivité des conceptions purement matérialistes de la nature, qui ont fini par envahir tous les milieux, y compris les confessions religieuses. Car les religions elles aussi sont devenues matérialistes. La civilisation extérieure ne veut plus rien savoir d'un monde spirituel, dans aucun domaine, et l'on entend dire qu'il faut combattre cette attitude au moyen de la théorie. Mais ce n'est pas là le plus important ; combattre par la théorie les conceptions matérialistes ne mène pas à grand-chose. Ce qui compte ici avant tout, c'est que du fait du matérialisme, qui il est vrai a conduit l'homme à la liberté et continuera à le faire, du fait qu' il constitue un passage dans l'histoire de l'évolution, l'humanité a également perdu ce qui dans les époques antérieures était un remède pour l'homme quand il s'adonne à la perception extérieure, sensible.

Le Grec des premiers siècles de la civilisation hellénique – ce fut une assez longue durée – a évidemment lui aussi perçu dans la nature autour de lui le monde des phénomènes. Il a porté son regard sur la nature comme l'homme d'aujourd'hui. Il voyait la nature un peu autrement, car les sens eux aussi ont connu une évolution, mais ce n'est pas cela qui importe maintenant. Le Grec avait cependant un remède contre les dommages causés dans l'organisme humain par le seul fait de porter le regard sur la nature.

Nous ne devenons pas seulement physiologiquement presbytes dans notre vieillesse, lorsque nous regardons beaucoup la nature extérieure ; du seul fait de ce regard porté sur la nature, notre âme revêt une certaine configuration. Elle plonge son regard dans la nature, et ce qu'elle voit ne satisfait pas tous les besoins de la vue. Il subsiste des besoins qui ne sont pas satisfaits. Et cela vaut également pour l'ensemble des perceptions, l'ouïe, le toucher, etc. Pour ces sens, c'est la même chose ; si l'on se contente de regarder la nature, il reste quelque chose qui n'est pas satisfait par la perception. C'est à peu près comme si un être humain voulait passer sa vie entière sans manger à sa suffisance. Il dépérirait au sens physique du mot. Or, quand l'homme ne fait que regarder la nature, son âme dépérit pour ce qui est de la perception. Il y a là consomption de l'âme dans le monde des sens. La sagesse des anciens Mystères savait cela.

Mais on savait aussi comment compenser cette consomption de l'âme. On savait que lorsque l'on regardait, devant l'architecture du temple, les harmonieuses proportions des forces qui portent et des forces qui pèsent, ou bien, en Orient, les formes dont la plastique représentait les forces morales ;

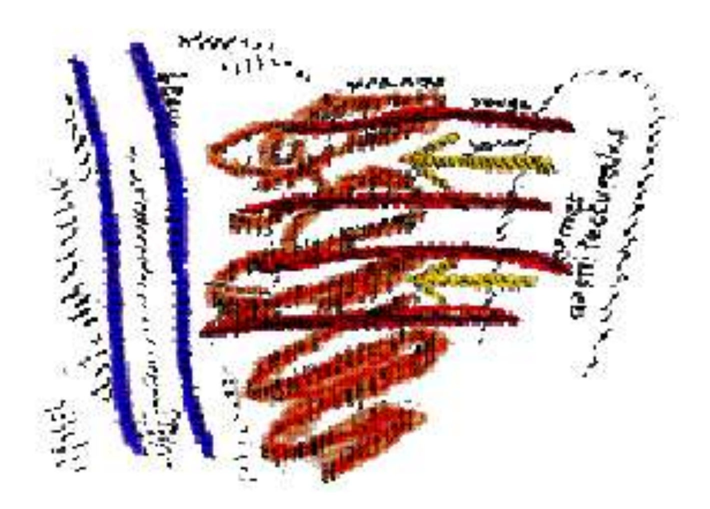
lorsque l’on regardait ce qui dans les formes de l’architecture s’offrait à l’œil, à la perception, ou bien ce qui dans l’architecture s’offrait comme un élément musical, on savait qu’on avait là le remède contre la consomption de l’âme par les sens lorsqu’ils ne regardent que la nature. Lorsque le Grec lui encore était conduit dans son temple, où il voyait ce qui porte et ce qui pèse, les colonnes, l’architrave au-dessus, etc., quand il percevait la mécanique et la dynamique internes qui s’offraient à lui, son regard trouvait alors où s’arrêter. Dans la nature en revanche, l’homme regarde fixement devant lui, le regard se perd à l’infini, on n’arrive jamais à un terme. Dans le domaine des sciences, on peut pour chaque problème pousser jusqu’à l’infini, on peut toujours aller plus loin. Mais le regard s’arrête quand on a devant soi un véritable travail architectural dont l’objectif est de capter ce regard, de le « dénaturaliser ». Voyez-vous, vous avez là ce qu’ont connu les anciens temps : cette captation du regard dirigé vers l’extérieur.

Et d’un autre côté, l’introspection telle qu’on la pratique actuellement ne parvient pas à descendre vraiment dans l’être intérieur. Quand l’homme veut aujourd’hui s’exercer à la connaissance de soi, il ne voit qu’un bouillonnement de toutes sortes de sentiments et d’impressions d’origine extérieure. Il n’est là rien qui soit clair. L’homme est incapable de se saisir dans son être intérieur. Il n’accède pas à ce domaine parce qu’il n’a pas assez de force pour une saisie spirituelle, en images, la saisie qu’il lui faudrait s’il voulait accéder réellement à son être intérieur.

C’est là qu’agit le culte qui s’adresse à l’homme avec une véritable ferveur. Tout ce qui est d’ordre cultuel, pas seulement le culte extérieur, mais la compréhension du monde sous la forme d’images, c’est cela qui fait entrer l’homme dans son être intérieur. Aussi longtemps qu’il prétend, pour se connaître lui-même, parvenir dans son être intérieur à l’aide de concepts et de représentations abstraites, cela ne marche pas. Dès qu’on plonge dans son être intérieur à l’aide d’images qui rendent concrètes les expériences de l’âme, on entre dans cet être intérieur. On se saisit alors dans son être, du dedans.

C’est pourquoi j’ai dû dire si souvent : il faut méditer en images, afin d’entrer vraiment dans son être intérieur. C’est là un thème dont j’ai maintenant suffisamment parlé, même dans des conférences publiques.

Ainsi, lorsqu’on remonte à l’homme d’autrefois, on a en lui ceci : d’une part son regard et sa sensibilité tournés vers l’extérieur sont en quelque sorte arrêtés, captés par les formes architecturales (*voir le croquis*) ; vers l’intérieur, le regard est intercepté par le fait que l’homme se représente intérieurement la vie de son âme, tout comme il peut la trouver représentée extérieurement dans les images du culte (*en bleu*).



D’un côté on descend dans son être intérieur, de l’autre le regard tourné vers le monde extérieur rencontre les formes de l’architecture – celles du temple, de l’église. Et, chose curieuse, l’un et l’autre mouvements se rejoignent. Entre ce qui vit dans l’être intérieur et ce sur quoi le regard se réfléchit, se trouve un champ intermédiaire que dans son état de conscience ordinaire l’homme ne perçoit pas, parce qu’il ne fait pas en sorte, de nos jours, que son regard vers l’extérieur soit capté par une véritable architecture, une architecture intériorisée, et parce qu’il ne veille pas à ce que sa vision intérieure soit captée par des Imaginations. Quant à ce qui se situe entre les deux, faites que ce soit toujours présent en vous, que ce soit présent avec d’une part une connaissance de l’être intérieur approfondie par la force imaginative, et d’autre part avec une vie des sens assainie par des formes architecturales réellement construites à partir de l’homme ; vous ressentirez alors les coups du sort comme le faisaient les hommes d’autrefois. Quand on développe ce champ intermédiaire entre le sens d’une vraie architecture et le sens d’une descente en soi par le moyen de vrais symboles, alors on est réceptif au sens du destin quand il vous frappe. Ce qui vous arrive est ressenti comme provenant de vies terrestres antérieures.

C’est là l’introduction à d’autres considérations sur le karma ; nous les aborderons dans les jours qui viennent et nous y intégrerons les notions de bien et de mal.

Voyez-vous, ce qui vraiment importe, c’est que dans le mouvement anthroposophique on pense avec réalisme. L’architecture adaptée à l’homme moderne, celle qui serait capable de capter correctement son regard et qui aurait pu progressivement amener sa vision naturaliste, laquelle lui dissimule et

assombrit le karma, à la vision clairvoyante elle était là, dehors, avec une certaine forme. Et qu'on ait, au sein de ces formes, traité d'anthroposophie, c'est cela qui procurait la vision intérieure. A côté de tout ce qui a déjà été souligné par ailleurs, ce Gœtheanum, cet édifice du Gœtheanum, avec la manière dont on y aurait de plus en plus cultivé l'anthroposophie, aurait été une éducation en vue de la vision karmique. Cette éducation en vue de la vision karmique, il faut qu'elle prenne place dans la civilisation moderne.

Mais quant aux ennemis de ce qui doit s'incorporer à cette civilisation moderne, ils tiennent naturellement à ce que soit détruit par le feu ce qui éduque l'homme au vrai sens du terme, ce qui est nécessaire pour la civilisation. Et là aussi, on peut découvrir des rapports profonds. Espérons cependant que d'ici peu de temps s'élèvent devant nous, au même endroit, des formes qui éveillent à la vision karmique. Tels sont les mots qu'aujourd'hui, précisément aujourd'hui, où beaucoup de nos amis venus de l'étranger sont restés après notre rencontre de Pâques, je voulais prononcer en guise de conclusion.

CONSIDÉRATIONS KARMIQUES
SUR LA VIE DE L'INDIVIDU

SIXIEME CONFERENCE
Dornach, 4 mai 1924

Nous avons considéré une série d'enchaînements karmiques qui se déroulaient dans le devenir historique de l'humanité ; puis ces considérations nous ont montré comment tel ou tel aspect d'une vie terrestre prolonge ses effets dans les vies suivantes, nous allons passer maintenant à un autre point et considérer les rapports karmiques d'un autre point de vue, celui, dirais-je, qui nous introduit davantage encore dans la vie humaine telle qu'elle s'offre immédiatement à nous. Car l'étude du karma n'a de véritable valeur que si elle peut avoir accès jusque dans l'éthique telle que nous la vivons, jusque dans toutes les dispositions de notre vie et de notre âme ; ainsi, nous plaçant dans le monde en tant qu'être humain, nous pouvons tirer de ces considérations sur le karma des forces et en même temps un approfondissement de notre vie. La vie comporte bien des énigmes, et toutes ne peuvent pas être regardées comme destinées à demeurer sans solution. Car l'homme serait alors arraché peu à peu à sa propre nature. Ignorant la solution de ces énigmes, il passerait son existence dans l'état d'un être privé de conscience. Or c'est la mission de l'homme de devenir de plus en plus conscient. Il ne le peut que s'il est capable jusqu'à un certain point de voir clair dans tout ce qui est lié à sa personne, à son âme et à son esprit. Et comme le karma constitue l'un des éléments de notre vie et de notre existence, il va de soi que considérer le karma revient à considérer le fondement même de notre vie d'être humain.

Mais appliquer directement à la vie les considérations d'ordre karmique, c'est là chose extraordinairement difficile pour l'être humain dans son état de conscience actuel. Car toute considération sur le karma tant soit peu valable requiert que dans la vie qui nous entoure, dans la vie où nous sommes nous-mêmes placés, nous soyons capables d'une attitude à l'égard de la vie beaucoup plus objective que ce n'est possible à une conscience issue des conditions actuelles de la vie, des conditions actuelles de l'éducation.

Il y a en effet dans les conditions actuelles de la vie tant de choses qui masquent les rapports karmiques, qui empêchent de les voir, qu'il est extraordinairement difficile de porter un regard un peu précis sur ce qui permet de comprendre la vie dans la perspective du karma.

L'homme d'aujourd'hui est si peu fait pour se détacher de lui-même et se donner à autre chose ! Il est ancré en lui-même avec une force extraordinaire. Et ce qu'il y a ici de particulier, c'est que justement lorsqu'il a des aspirations spirituelles, il court le grand danger, lorsqu'il s'ouvre à l'esprit, de vivre encore davantage en lui-même. Pensons, mes chers amis, à ce qu'il en est souvent quand nous approfondissons notre vie anthroposophique. Plus d'un pourra se dire, après son entrée dans le mouvement anthroposophique : lorsque j'étais encore à l'extérieur, j'avais avec la vie des rapports qui constituaient toute mon existence et que je prenais pour quelque chose d'intimement uni à ma personne. J'appréciais telle ou telle chose, que je croyais nécessaire à la vie. J'avais aussi des amis, et mes habitudes de vie, ce que la vie quotidienne apportait, faisaient qu'ils m'étaient proches. Maintenant je suis entré dans l'anthroposophie. Une grande partie de tout cela a entièrement cessé d'exister. D'anciens liens se sont rompus – ou tout au moins ne me sont plus aussi précieux. Et bien des choses qu'autrefois je faisais volontiers me rebutent. Je ne considère plus cela comme quelque chose à quoi je tiens.

Mais celui qui, s'étant livré à ce genre de considérations, pousse plus loin sa réflexion et se demande ce qui désormais a pris pour lui la place de tout cela, n'a pas de peine à trouver qu'à vrai dire son égoïsme n'a pas diminué. Cela n'est pas un blâme dans ma bouche, je n'y mets pas la moindre nuance de blâme, je pose cela comme un fait que chacun, n'est-ce pas, peut très bien observer sur soi-même : en réalité, son égoïsme s'est accru ! En réalité, il fait maintenant beaucoup plus attention aux dispositions de son être intérieur, de son âme. Il se demande bien plus souvent qu'il ne le faisait autrefois : quelle impression fait sur moi mon semblable ?

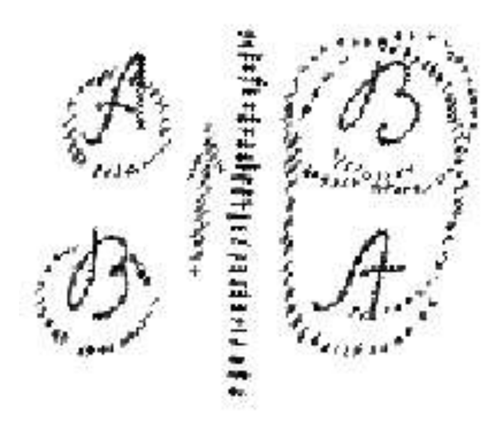
Auparavant, il acceptait ce que d'autres faisaient à côté de lui comme allant en somme de soi. Il en va autrement maintenant. Il se demande quelle impression cela fait sur lui. Ou encore, il vivait dans un certain contexte qui lui était parfaitement acceptable. Il s'acquittait de ses devoirs. Ceux-ci maintenant le rebutent, il voudrait s'en libérer, parce qu'il estime qu'ils ne sont pas assez spirituels. C'est ainsi que les aspirations spirituelles nourries au sein de l'anthroposophie peuvent très facilement conduire à une sorte d'égoïsme, à se prendre beaucoup, beaucoup plus au sérieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

Or tout cela repose sur le fait que dans un cas de ce genre, si les intérêts se sont élargis, cet élargissement n'est pas orienté vers l'extérieur, il a reflué vers l'être intérieur. Je l'ai souvent dit : celui qui entre réellement dans la vie anthroposophique ne ressent pas moins d'intérêt pour la vie extérieure, mais bien au contraire un intérêt accru du fait même de l'anthroposophie ; tous les autres êtres se mettent à devenir pour lui infiniment plus intéressants, à revêtir une bien plus grande valeur. Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que loin de se retirer de la vie extérieure, on voie comment l'esprit se manifeste en elle.

Sans doute, des choses se révèlent alors que jusqu'à ce moment on n'avait pas remarquées. Là il faut avoir le courage de les remarquer, de ne pas en détourner les yeux. Si l'on veut considérer la vie sous l'angle du karma, il est absolument nécessaire d'acquérir dans une certaine mesure le don de sortir de soi-même et d'entrer dans les autres. Bien sûr, c'est particulièrement difficile lorsque l'autre est dans votre vie l'instrument de compensations karmiques qui vous sont désagréables et peut-être même douloureuses. Mais tant qu'on ne sait pas sortir de soi-même à l'occasion de choses qui sont désagréables et douloureuses, aucune observation karmique réellement valable n'est possible.

Songez en effet aux conditions qui doivent être réunies pour que se forme un karma. Nous vivons dans une certaine vie d'homme. Dans cette vie nous agissons, nous pensons, nous éprouvons ceci ou cela. Nous entrons en relation avec d'autres personnes, et à l'intérieur de ces relations il se déroule ceci ou cela. Nous pensons, nous ressentons, nous voulons, nous faisons des choses qui exigent une compensation karmique. Nous établissons avec autrui des relations à la suite desquelles se produisent des événements qui à leur tour exigent une compensation karmique. Embrassez de ce point de vue l'ensemble d'une vie humaine et considérez qu'à la fin de cette vie terrestre, cet être franchit la porte de la mort et entre dans le monde spirituel.

Il vit maintenant dans le monde spirituel. Là, les choses se passent autrement que dans le monde physique. Dans ce dernier, vous êtes à l'extérieur des autres hommes. Même à l'égard de ceux dont vous étiez humainement très proches, vous êtes en dehors. Entre deux êtres humains vivant dans le monde physique, il y a au moins de l'air et la peau de chacun d'eux. Aussi proches que soient des êtres dans le monde physique, ils peuvent toujours en un sens se maintenir en eux-mêmes.



Mais voilà qui n'est plus possible quand on a franchi le seuil de la mort et que l'on vit dans le monde spirituel. Prenez un exemple typique : vous avez fait du tort à quelqu'un ; cela demande une compensation karmique. Vous continuez à vivre ensemble après avoir franchi tous deux la porte de la mort. Ce n'est pas du fait de votre bonne volonté ni de votre perfection morale que vous vivez dans l'autre – donc non seulement en vous-même, mais réellement dans l'autre –, au contraire, c'est par contrainte, si je peux ainsi m'exprimer, que vous vivez dans l'autre personne.

Supposez que deux personnes, A et B, franchissent la porte de la mort. Elles sont après cela dans le monde spirituel. B et A se trouvent face à face dans le monde spirituel. Alors A vit aussi bien en lui-même qu'en B, et réciproquement. Dans le monde spirituel, les êtres humains vivent entièrement les uns dans les autres, et les forces qui les portent sont précisément celles qu'ils ont accumulées pendant leurs vies terrestres. Après la mort, nous n'entrons pas en relation avec n'importe quelles personnes, mais avec celles avec lesquelles nous avons eu des relations, soit en bien, soit en mal. Et ces relations font que nous vivons non seulement en nous-mêmes, mais aussi en autrui.

Représentez-vous maintenant que vous avez causé un tort à quelqu'un, ou bien, disons, B a causé un tort à A, ce qui exige une compensation karmique. B franchit la porte de la mort, puis, lorsqu'il traverse le monde entre la mort et une nouvelle naissance, il vit dans A. Il ressent, étant en A, ce qu'il lui a fait. Et durant cette vie en dehors de lui-même, il provoque la compensation karmique. Ce qui donc doit s'effectuer dans l'existence suivante par compensation karmique par l'entremise de la personne A, c'est vous qui le provoquez par votre passage dans la vie de A. C'est seulement en redescendant dans le monde terrestre que la personne A fait de ce que vous-même avez en réalité déposé en elle son acte personnel. Et lors de l'incarnation suivante, la personne A viendra à votre rencontre avec ce qu'en réalité vous vous infligez à vous-même par son entremise.

Si donc, dans une prochaine vie terrestre, quelque chose m'est infligé par compensation karmique, ce sera parce que, tandis qu'entre la mort et une nouvelle naissance j'étais dans cette personne, j'aurai moi-même déposé en elle, point par point, le dommage qui m'atteint. Ce n'était pas du tout elle qui agissait, cet acte n'est devenu le sien que parce qu'elle est descendue dans la vie terrestre. Ainsi, les conditions du karma dans la vie de l'univers ont leur source dans la vie que mènent les uns dans les autres, entre la mort et une nouvelle naissance, les êtres humains qui sont liés par le karma.

Maintenant, lorsque nous considérons la vie terrestre ordinaire, nos observations ne vont pas très profondément. Ce que nous percevons consciemment de notre prochain, c'est très peu de chose. Par exemple, c'est à peine si nous remarquons une différence dans le comportement des autres à notre

égard. Nous rencontrons quelqu'un ; cette personne se comporte, disons, d'une certaine manière. C'est à peine si nous remarquons que cette personne peut effectivement se comporter avec nous d'une certaine manière et que des impulsions et des motifs fort divers peuvent l'habiter et entraîner ce comportement. Quelqu'un peut avoir à mon égard un comportement hostile. Cela peut provenir du fait que ma seule existence l'irrite, qu'en vertu de ses dispositions profondes il attend d'un être humain tout autre chose que ce que je peux lui offrir. De ce fait, il me traite d'une certaine façon. Mais cette manière qu'il a de me traiter, il est possible qu'elle ne trouve sa compensation karmique que dans notre prochaine existence. Elle peut être quelque chose qui naît en ce moment, qui n'est en aucune façon conditionné par des existences précédentes.

En revanche, un traitement tout à fait semblable, peut-être même identique, peut m'échoir de la part d'une personne dans laquelle j'ai déposé pièce à pièce, pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, ce qui résulte pour moi de cette manière qu'elle a de me traiter.

Le sentiment qui permet de distinguer ainsi entre deux attitudes apparemment semblables, c'est un sentiment extraordinairement peu développé chez l'homme d'aujourd'hui – sinon on verrait apparaître bien plus souvent ce qu'en réalité on constate à peine de nos jours, mais qui doit apparaître à nouveau afin que l'éthique de la vie se purifie, afin que la sensibilité morale puisse se renforcer considérablement. Il faut qu'apparaisse à nouveau quelque chose qui dans les temps passés, et même pas tellement lointains, existait dans la sensibilité : qu'en présence d'une personne donnée on ait le sentiment qu'elle vous hait et fait tel ou tel acte par haine à votre égard, qu'en présence d'une autre en revanche on ait ce sentiment : il faut qu'elle entreprenne quelque chose contre toi pour la simple raison qu'elle ne peut pas faire autrement. La première pourrait faire autrement, la seconde ne le peut littéralement pas, son être intérieur la prédestine à se comporter ainsi.

Le sentiment qui opère ainsi certaines distinctions subtiles entre les faits de la vie doit se généraliser. Il introduira dans la vie de multiples nuances qui sont d'une extrême importance.

Mais ce n'est pas tout. Vous accorderez aisément, n'est-ce pas, que les relations que l'on noue avec d'autres s'accompagnent de bien des choses qui ne vous intéressent pas de la même façon que ces relations elles-mêmes. Prenons le cas de figure suivant. Supposez que vous entriez dans une société – je mets à part la Société anthroposophique pour des raisons qui apparaîtront au cours de ces conférences sur le karma. Vous entrez donc dans une société. La raison de votre adhésion peut être que vous avez un lien karmique avec un ou deux membres de cette société, peut-être avec un seul. Mais vous êtes obligé, en entrant dans cette société, de vous rapprocher de cette personne autant que le nécessitent vos liens karmiques, d'accepter tout ce qui se fait par ailleurs dans cette société. Alors que seule a une importance karmique la relation nouée avec cette personne, vous acceptez tout ce qui résulte de votre contact avec les autres personnes que vous rencontrez là.

Il faut savoir que la vie telle qu'elle se présente à nous est faite de relations infiniment nuancées, depuis les relations les plus insignifiantes jusqu'à d'autres d'une extrême importance ; les unes et les autres se juxtaposent.

Mais le cas inverse est également possible. La vie extérieure est souvent maya, la grande illusion. Il peut se faire – c'est un nouveau cas de figure que vous entriez dans une société, mais que la relation avec une certaine personne qu'implique votre karma a de grandes difficultés à s'instaurer. Il faut que vous commenciez par vous lier aux personnes les plus diverses avant d'arriver à celle qui vous importe. Vous passez donc par les personnes les plus diverses pour arriver à cette personne unique. Vous nouez avec d'autres personnes des relations qui, si l'on considère la vie sous ses aspects les plus marqués, s'avèrent extraordinairement agissantes, se manifestent avec force, sont présentes dans toute leur force, alors que peut-être cette relation que vous finissez par établir, qui peut être karmiquement importante, se déroule tout doucement, silencieusement, passant inaperçue ou presque.



Il peut donc arriver effectivement que ce qui dans une vie est important du point de vue karmique apparaisse comme une petite colline à côté de montagnes géantes, mais de peu d'importance. La petite colline ne révèle sa véritable importance qu'à l'observation spirituelle. Il est de fait que les événements qui surviennent dans notre vie nous trompent bien souvent. En règle générale, nous ne sommes pas capables de les estimer à leur valeur exacte si nous ne considérons qu'une seule vie terrestre. Il faut en voir d'autres à l'arrière-plan-, alors on peut juger correctement des événements qui se sont produits au cours de l'une d'entre elles. Un exemple seulement : nous avons vu apparaître à notre époque, n'est-ce pas, des personnalités bien curieuses. En dehors de celles que je vous ai déjà présentées dans la perspective de leur karma, plus d'une personnalité extrêmement curieuse a vécu ici ou là. Une manière tout extérieure de considérer les choses est souvent tout à fait impuissante à éclairer leurs rapports

karmiques ; seule peut le faire une observation capable de saisir les points marquants d'une existence. Alors se révèlent, dirais-je, en pleine clarté les faits qui découvrent à notre attention à quel point la vie extérieure est à bien des égards source d'illusions, si l'on n'en considère pas les fondements spirituels. Récemment, j'ai cité un exemple qui a pu vous paraître bien étrange, celui d'un alchimiste, d'un vieil alchimiste de l'école de Basile Valentin, réapparu en la personne de Franz Wedekind.

Ce qui m'a conduit à l'étude de ce curieux karma le point de départ n'a pas toujours grande signification, mais la chose se présente bien entendu autrement lorsqu'à partir de là les profondeurs s'éclairent –, ce qui m'a conduit à étudier ce karma, c'est que je n'ai pour ainsi dire jamais vu des mains semblables à celles de Franz Wedekind. Et puis, à Munich, je vis un jour Wedekind se servir de ses mains sur la scène, alors qu'il tenait un rôle dans sa pièce intitulée « Hidalla ». Le chaos apparent qui règne dans cette pièce, objet d'horreur pour une âme de petit bourgeois, comme je le disais récemment, joint à l'impression que j'avais gardée des mains de Wedekind, tout cela fit apparaître à mon regard les opérations alchimiques effectuées jadis par lui. Et ce fut sur l'arrière-plan de cet « Hidalla », en liaison avec ces curieuses mains de Wedekind, qu'apparut alors l'ancienne incarnation, dont j'eus ensuite la possibilité de suivre le cours. Vous le voyez : il faut se faire un œil pour percevoir ce qui peut être hautement significatif dans un être, notamment un être humain. Il y a des personnes chez lesquelles l'élément caractéristique, c'est le visage. Mais il en est d'autres chez lesquelles ce n'est nullement le visage, mais par exemple les mains ; on ne peut rien déduire du visage, mais uniquement des mains. Lorsqu'on passe de l'individuel au général à propos précisément de l'exemple que je viens de citer, on peut alors saisir pour ainsi dire avec la main ce qu'il en est. Or ces alchimistes du Moyen Age devaient acquérir une extraordinaire habileté manuelle.

J'ai exposé ici dans d'autres conférences que rien ne subsiste (après la mort) de ce qui est « tête » chez l'homme. Mais ce qu'il possède dans le reste de son organisme, c'est cela qui marque ensuite son empreinte dans la tête. Or la formation du corps humain part de la tête de l'enfant. Ces organes si expressifs que sont les mains se forment selon les impulsions les plus profondes issues de la tête. On peut donc s'attendre à ce que chez quelqu'un qui a travaillé comme le faisaient les alchimistes, quelque chose de particulièrement caractéristique apparaisse soit dans les mains, soit dans les pieds. Tout cela seulement pour montrer combien il importe de considérer certaines choses comme significatives, d'autres en revanche comme insignifiantes, alors que dans le monde sensible elles apparaissent souvent comme les plus expressives, comme essentielles, comme les plus grandes, etc.

A notre époque, disais-je, nous avons vu paraître des personnalités bien curieuses ; nous les avons là devant nous, mais nous sommes incapables de nous faire une vue d'ensemble de leurs relations karmiques. Il s'agit alors de savoir regarder ce qui chez elles est marquant, significatif. Le fait, par exemple, que l'une d'elles devienne un grand artiste pourra ne provenir que pour une très petite part de son karma. Mais ce que cet artiste fait dans son art, comment il s'y comporte, c'est cela qui est tout spécialement conditionné par son karma. Ce sont entre autres les choses qui donnent à une vie son climat poétique qui se dévoilent à l'observation karmique.

Voyez-vous, on peut ainsi remonter aux vies antérieures d'un être humain. Par moments, elles illustrent étrangement la vie présente. Cependant, on ne sait pas s'orienter dans ce domaine si l'on se réfère à ce qui d'ordinaire est requis pour comprendre la vie. Car c'est dans un tout autre sens que celle-ci devient réelle, lorsqu'on s'engage avec sérieux dans l'étude du karma.

Un exemple, que je vais vous raconter très simplement. Je marchais dans la rue, j'avais une image devant moi, celle d'un naufragé. Le navire d'où il venait était très éloigné et sombrait. L'homme se trouvait dans un canot de sauvetage, se hâtant de gagner une île assez grande. Chose curieuse : bien qu'il doutât encore de pouvoir atteindre cette île et d'être ainsi sauvé, son regard restait curieusement fixé – je décris ici une image – sur le bouillonnement des vagues frangées d'écume, si bien que j'avais ce sentiment : cet homme a encore le goût de regarder les vagues, bien qu'il risque à tout moment de couler. Une âme fortement ébranlée, mais dans cet ébranlement qui la libérait de son corps, profondément unie à la nature. Le chemin sur lequel m'est apparue cette image, qui n'avait aucun rapport avec ce qui m'entourait, me conduisit à l'exposition de peinture où je vis pour la première fois « L'Ile des Morts » de Böcklin.

Je vous raconte cela uniquement pour vous montrer qu'en face de la vie, il faut élargir son point de vue lorsqu'on aborde ce domaine. Il ne faut pas seulement considérer ce qu'on peut ressentir ou se représenter au sujet de Böcklin en prenant son tableau pour point de départ dans l'étude de son karma. Il ne faut pas s'y prendre ainsi, mais éventuellement remonter à ce qu'on a vu auparavant comme d'une manière prophétique, et faire ensuite le rapprochement. De même, lorsque la vie vous fait faire une rencontre, il est important, si l'on veut découvrir des rapports karmiques, de ne pas considérer seulement ce qu'on vit sur le moment même de la rencontre ; au contraire, ce qui peut être éclairant, c'est ce qu'on a vécu auparavant au plus profond de l'âme et dont on comprend seulement plus tard de quelle façon cela se rattache à ce qu'après on voit sur cette personne, à ce qu'on perçoit d'elle ou à travers elle.

Ce qui éclaire le karma, c'est cela même qui projette ses ombres, ou encore ses lumières. Si l'on n'est pas sensible à ces subtilités de la vie qui font qu'il est parfois nécessaire non seulement de relier l'avenir

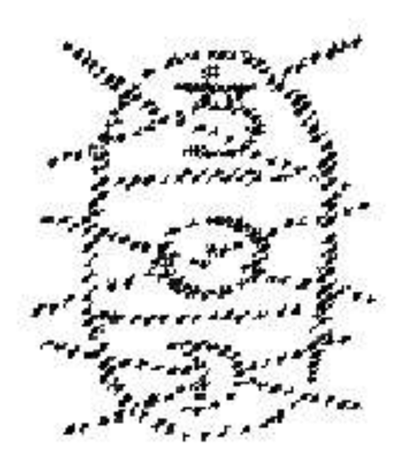
au passé, mais à l'inverse de regarder le passé comme ce qui renseigne sur l'avenir – si l'on ne considère pas ces aspects secrets de la vie, on ne développera pas facilement l'activité intérieure de l'âme indispensable à qui veut pénétrer les enchaînements karmiques.

On peut même dire ceci : lorsque des événements karmiques d'une particulière importance se produisent dans la vie d'un être, ils sont tels que, s'il s'agit d'événements extérieurs, ils sont en relation avec des événements de la vie intérieure qui peuvent leur être antérieurs de plusieurs années. Il faut en effet apprendre à considérer la vie dans une perspective comme celle-là, une perspective élargie. Tenez, pensez à ceci : si vous prenez l'intelligence humaine telle qu'elle est dans la conscience ordinaire, vous voyez que les seuls rapports qu'elle entretient, c'est avec le passé. Mais si vous prenez la sensibilité avec les nuances qu'elle tire des profondeurs de l'âme, la vie vous offre alors de curieux mystères. On peut dire qu'à s'en tenir à ce que l'homme pense, on ne peut que faiblement mesurer comment sa vie se déroule ; avec ce qu'il éprouve, il en va tout autrement. Et si vous considérez une existence, disons, comme celle de Gœthe, et que vous vous posiez la question : quels sentiments nourrissait Gœthe, mettons en 1790 ? – alors vous pouvez déduire de la configuration particulière de sa sensibilité en 1790 toutes les nuances ultérieures de sa vie, car elles sont déjà en germe dans sa sensibilité de 1790. Dès que nous descendons dans les profondeurs de l'âme humaine, nous percevons effectivement – pas dans les détails bien sûr, mais dans ses nuances – toute la vie ultérieure d'un être. Et nous pourrions obtenir bien des éclaircissements sur notre propre vie si nous prenions mieux garde aux inexplicables nuances de nos sentiments, non celles qui sont provoquées de l'extérieur, mais celles qui montent des profondeurs.

Une attention de cette nature, on en prendra tout particulièrement l'habitude si l'on prend garde à tout ce que j'ai mentionné aujourd'hui et à ce que je mentionnerai encore comme important pour qui veut être attentif aux enchaînements karmiques : ceux de sa propre vie, ou ceux, non moins importants, qui se rapportent aux êtres qui lui sont proches. Voyez-vous, il s'agit alors, si l'on veut étudier le karma, de regarder en quelque sorte à travers les êtres. Aussi longtemps que, dans son champ de vision, c'est l'homme physique ordinaire qu'on a devant soi dans son opacité, aussi longtemps qu'on se contente de regarder sa physionomie, ses gestes, sa manière de parler ou même de penser – la plupart du temps, ce n'est là que le reflet stéréotypé de l'éducation ou de ce qu'on a vécu –, aussi longtemps que l'on considère cela seul, les motivations karmiques n'apparaissent pas. Elles ne se voient que si l'être devient, en un certain sens, transparent. Mais lorsqu'il devient ainsi transparent, on a tout d'abord le sentiment qu'il flotte dans l'air. On se déshabitue en premier lieu de croire qu'il se déplace ou qu'il remue bras et mains : c'est d'abord bras et mains que l'on perd de vue.

Comprenez moi bien, mes chers amis : dans la vie courante, c'est d'une extrême importance, ce que quelqu'un fait avec ses bras et ses jambes. Mais cette importance se dissipe si l'on se propose de voir jusque dans les profondeurs de l'être. Prenez cela dans un sens aussi général que possible. Si vous pouvez faire abstraction de ce qu'un être accomplit avec ses bras et ses mains, si vous le voyez en quelque sorte planer – je vous prie de ne pas trop vous représenter cela comme une image dans l'espace, mais d'une façon vivante –, si donc vous le voyez en quelque sorte planant, c'est-à-dire sans attacher de valeur aux voyages qu'il a faits, à ses déplacements, à ce qu'il fait avec ses jambes ; si vous n'attachez aucune importance au travail extérieur qu'il accomplit avec ses bras, mais si vous vous attachez à son humeur, à son tempérament, à tout ce à quoi bras et jambes n'ont pas de part : alors vous arrivez pour l'être considéré à une première transparence. Représentez-vous que vous ayez ici un objet quelconque. Vous ne voyez d'abord que cet objet. Puis nous dessinons sur cet objet quelque chose qu'ensuite nous effaçons. Ainsi en est-il de l'être humain lorsque vous parvenez à la première transparence, lorsque vous faites abstraction, dans la vie de l'être humain, de ses bras et de ses jambes.

Il faut donc que vous l'arrachiez aux relations dans lesquelles il s'est engagé du fait des opérations de ses membres. Si vous l'observez alors, quelque chose de lui devient transparent. Ce qui auparavant était masqué par l'activité des membres, c'est cela qu'alors vous voyez à travers lui. Mais que voyez-vous alors ? Vous commencez à comprendre que derrière l'être humain apparaît la lune. Je dessine schématiquement l'homme dans sa structure tripartite ; supposons que ce qui est ici (bras et jambes) devienne transparent ; nous ne tenons plus compte des bras ni des jambes. Alors l'homme ne nous apparaît plus comme aussi distinct de l'univers qu'il nous semble d'ordinaire, car derrière lui commence à se montrer la lune avec toutes les impulsions qui de la lune agissent sur l'homme. Nous commençons à nous dire : oui, l'homme possède une certaine imagination, développée ou non. A cela il ne peut rien, cela lui vient des forces lunaires. Elles nous sont seulement masquées par ce qui résulte de l'activité de ses bras et de ses jambes. Maintenant ce n'est plus là, et à l'arrière-plan nous apparaît la lune créatrice (l'orateur dessine la lune). Poursuivons. Nous essayons de rendre l'homme encore plus transparent et nous imaginons que cela aussi n'est plus là. Nous nous suggérons qu'a disparu tout ce qui fait de l'homme un être capable d'une vie émotionnelle, ce qui le dote d'un certain tempérament, les manifestations dans la vie quotidienne de ce qui relève plutôt de l'âme. Quelque chose de plus disparaît chez lui, il devient davantage transparent.



Et nous pouvons poursuivre, nous pouvons faire abstraction de tout ce qui existe en l'homme du fait des organes des sens. Vous avez précédemment laissé de côté tout ce qui est dans l'homme du fait qu'il possède bras et jambes. Demandez-vous maintenant ce qui subsiste de lui quand je fais abstraction du fait qu'il a perçu quelque chose par le moyen des organes des sens. Ce qui subsiste alors, c'est une certaine direction de la pensée, une certaine impulsion de sa pensée, une certaine orientation dans sa vie. Mais là, ce qui à vos yeux devient transparent, c'est tout le système rythmique de l'homme, le thorax. Maintenant, cela aussi a disparu et à l'arrière-plan vous apparaît ce qui est impulsion solaire. A travers l'être humain, vous voyez le Soleil lorsque vous faites abstraction de tout ce qu'il a perçu par les sens. Vous pouvez faire la même expérience sur vous-même. Vous pouvez vous demander : que dois-je à mes sens ? – Si vous faites abstraction de cela, vous voyez à travers vous-même et vous vous percevez comme une créature solaire.

Et si maintenant vous faites aussi abstraction de ses pensées, de l'orientation de ses pensées, la tête à son tour disparaît. L'homme tout entier a disparu. Vous regardez à travers lui, et pour finir vous voyez Saturne. Mais à cet instant, vous n'avez plus devant vous que le karma de cet homme, ou votre propre karma. Car au moment où vous observez comment Saturne agit dans l'homme, au moment où celui-ci est devenu assez transparent et où vous le regardez assez pour le percevoir sur l'arrière-plan de tout le système planétaire, sur l'arrière-plan de la Lune, du Soleil, de Saturne, à cet instant vous avez le karma devant vous. Et lorsqu'on parle d'exercices pratiques sur le karma – j'ai déjà raconté que dès les débuts de la Société anthroposophique je voulais en faire, mais qu'à l'époque cela n'avait pas réussi –, il faut commencer ainsi, il faut dire : faire d'abord abstraction, chez soi ou chez autrui, de tout ce que nous sommes dans la vie du fait que nous possédons des bras et des jambes. Tout cela, il faut l'éliminer en pensée.

Si nous accomplissons notre karma, direz-vous, c'est bien grâce au fait que nous avons des bras et des jambes ! Justement ! Aussi longtemps que vous regardez les bras et les jambes, vous ne voyez pas ce que vous accomplissez du fait que vous les possédez. Vous ne le voyez que si vous ne regardez plus les bras ni les jambes. Mais si dans l'activité des bras et des jambes vous trouvez ce qui procède des impulsions de la Lune, alors il faut aller plus loin et faire abstraction de ce que l'homme reçoit par ses sens, de ce qu'il a dans l'âme du fait de ses sens – soit chez nous, soit chez d'autres. Nous le voyons comme être solaire, nous voyons en lui l'impulsion du Soleil. Ensuite il faut faire abstraction du fait que sa pensée et son âme ont pris une certaine orientation, etc. Alors nous voyons en quoi il est un être saturnien.

Si nous arrivons jusque-là, c'est l'être humain que nous avons à nouveau devant nous, mais maintenant en tant qu'esprit. A présent les jambes marchent aussi, les bras travaillent eux aussi, mais spirituellement ; ils nous montrent à nouveau ce qu'ils font, d'après les forces qui agissent en eux. Et c'est cela qu'il faut connaître.

Lorsque je fais la moindre chose, que je ramasse ce morceau de craie – aussi longtemps que je vois ce fait seul : ramasser la craie, je ne sais rien du karma. Il faut que j'enlève tout cela. Il faut que j'en vienne au point où cela se recrée pour moi sous forme d'image, où cela m'apparaît dans une image. Ce n'est pas par la force qui est maintenant dans mes muscles – celle-là n'explique rien –, mais dans l'image qui apparaît à sa place que devient visible ce qui, venu d'incarnations antérieures, fait que la main se meut pour ramasser la craie.

Il en est de même lorsque, de la manière décrite plus haut, j'élimine progressivement l'homme visible et que je vois derrière lui les impulsions qui lui viennent de la Lune, du Soleil, de Saturne. Alors c'est de l'univers que l'image de l'homme vient à ma rencontre. Non pas l'homme dans son incarnation présente, mais dans l'une ou dans quelques unes de ses incarnations précédentes. Je dois arriver d'abord à ce que l'homme que je vois ici aller et venir à côté de moi devienne transparent pour moi, de plus en plus transparent, cela parce que je fais abstraction de sa vie tout entière. Alors, en ce même lieu, mais venant des lointains cosmiques, m'apparaît l'homme tel qu'il fut dans des vies antérieures.

Peut-être ne trouverez-vous pas entièrement transparent et compréhensible ce que j'ai dit aujourd'hui sur ces rapports. Je ne voulais aujourd'hui que poser des jalons en vue de préparer ce que

nous aborderons prochainement ; nos considérations sur le karma tel qu'il passe d'incarnation en incarnation se feront plus précises.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 9 mai 1924

Nous allons aujourd'hui commencer par parler des opérations intimes de l'âme qui peuvent amener l'être humain à percevoir ce qu'est le karma, à des idées sur le karma. On n'y parvient que lorsqu'on est capable, en présence d'expériences ayant une cause karmique, de voir ces expériences dans la lumière de ce même karma.

Lorsque nous regardons autour de nous ce qui s'offre à nos regards, nous ne voyons, n'est-ce pas, que ce qui dans le monde physique est produit par la mise en œuvre d'une force physique. Et même lorsque nous voyons dans le monde physique quelque chose qui n'est pas produit par des forces de même nature, nous le voyons par le moyen de substances physiques appartenant au monde extérieur, par le moyen d'objets offerts à la perception physique. Certes, lorsque quelqu'un agit sous l'impulsion de sa propre volonté, cela n'est pas produit par des forces, par des causes physiques, car cela procède à bien des égards du libre arbitre de l'être. Mais tout ce que nous voyons au-dehors se traduit intégralement dans des phénomènes d'ordre physique au sein du monde que nous observons. Dans tout le champ que nous pouvons ainsi observer, le contexte karmique d'une expérience personnelle ne peut pas se révéler. C'est que l'image complète de cette relation karmique se trouve dans le monde spirituel, elle est à proprement parler inscrite dans le monde éthérique, dans le monde astral extérieur qui est à la base du monde éthérique, ou bien dans le monde des entités spirituelles habitant dans ce monde astral extérieur. Tout cela, nous ne le voyons pas si nous nous contentons de diriger nos sens vers le monde physique.

Tout ce que nous percevons dans le monde physique, c'est par nos sens que nous le percevons. Nos sens agissent sans que nous puissions faire grand-chose pour cela. Notre œil reçoit les impressions lumineuses, les impressions colorées, sans que nous puissions y faire grand-chose. Nous pouvons tout au plus – et encore est-ce à demi volontaire – fixer notre œil dans une direction déterminée, nous pouvons regarder, nous pouvons détourner le regard. Il y a déjà là une grande part d'inconscience, mais néanmoins une petite part de conscience. Mais que dire de ce que l'œil doit faire intérieurement pour voir une couleur, cette activité intérieure d'une prodigieuse sagesse qui s'exerce lorsque nous regardons quelque chose ? Les humains que nous sommes seraient incapables de réaliser cela s'ils devaient le faire consciemment. Il ne saurait en être question. Il faut que cela se fasse d'abord inconsciemment, parce qu'il y a là beaucoup trop de sagesse pour que l'être humain puisse y contribuer en quelque façon.

Il faut, pour trouver le point de vue juste à l'égard de la connaissance impartie à l'homme, se pénétrer de la sagesse présente dans les ouvrages du monde que l'homme est incapable de produire. Si l'homme pense uniquement à ce qu'il est capable de faire, il se ferme toutes les voies qui mènent à la connaissance. Se rendre compte en toute humilité de ce qu'on est incapable de faire, et qui pourtant doit se produire dans l'univers, c'est s'ouvrir le chemin qui mène à la connaissance. L'œil l'oreille, les autres organes des sens même, sont des ouvrages empreints d'une sagesse si profonde que les hommes auront besoin de longues études pour en pressentir une infime partie pendant leur existence terrestre. Il faut se représenter cela en pleine conscience. Mais l'observation du domaine spirituel ne peut pas se faire dans un tel état d'inconscience. Aux époques passées de l'évolution humaine, les choses étaient déjà ainsi ; il existait alors une clairvoyance instinctive, et celle-ci s'est éteinte au cours de l'évolution.

Il faut désormais que par rapport à l'univers, l'homme conquière consciemment une position qui lui permette de pénétrer du regard le spirituel. Et c'est bien un élément spirituel que notre regard doit pénétrer si nous voulons, dans une expérience que nous faisons, voir clair dans le contexte karmique.

Il importe maintenant que, tout au moins pour observer notre propre karma, nous commencions à devenir attentifs à ce qui peut se produire en nous si nous voulons faire remonter des profondeurs les relations karmiques. Il faut alors, pour amener ces observations à la conscience, que nous y mettions un peu du nôtre. Plus que nous ne devons faire par exemple pour l'œil afin d'amener la couleur à la conscience. Mes chers amis, ce qu'il faut d'abord apprendre en l'occurrence se résume en un seul mot : attendre. Il faut savoir attendre les expériences intérieures.

J'ai déjà parlé de ce « savoir attendre ». Ce fut environ l'année 1889 – j'aurai à raconter cela dans mon « Autobiographie » – que se présenta à moi pour la première fois la structure interne, spirituelle, du « Conte du Serpent vert » de Gœthe. Et ce fui alors que pour la première fois s'offrit en quelque sorte à moi la perception d'un ensemble de relations plus vaste que celui contenu dans le conte lui-même. Mais à l'époque, je savais aussi que ce que je pourrais faire un jour de cet ensemble, maintenant je ne le pouvais pas encore. Et c'est ainsi que ce qui s'était révélé à moi à l'occasion du conte de Gœthe demeura tel quel dans mon âme.

Cela se présenta à nouveau à moi en 1896, sept ans plus tard, mais pas encore de façon telle que je puisse donner à la chose une forme. Puis à nouveau sept ans plus tard, en 1903 environ. Là encore, bien que cela reparût avec une plus grande netteté et dans un ensemble, je ne pus encore trouver la forme

convenable. C'est seulement lorsque je conçus mon premier drame-mystère, « La Porte de l'Initiation », encore sept ans plus tard, que cela se présenta métamorphosé au point que je pus alors trouver la forme plastique convenable.

Les choses de ce genre demandent donc qu'on sache vraiment attendre, qu'on laisse mûrir. Il faut qu'avec ses propres expériences on passe à ce qui se trouve d'autre dans le monde. Lorsqu'on ne possède que la graine d'une plante, on ne peut pas avoir déjà la plante tout entière. Il faut mettre la graine dans les conditions voulues, il faut la faire croître, et puis attendre qu'elle donne la fleur puis le fruit. Ainsi faut-il également procéder avec les expériences que l'on fait. On ne doit pas adopter la position suivante : parce qu'on a connu une expérience quelconque, qu'elle vous est advenue, on y a été sensible et puis on l'oublie. Quiconque procède ainsi avec ses expériences et ne veut les avoir que sous leur forme du moment ne pourra rien faire de conséquent pour entrer dans le monde spirituel, et là, observer. Il faut savoir attendre, savoir laisser les expériences mûrir dans l'âme.

Or il est possible d'acquérir assez rapidement une certaine maturité permettant l'intelligence des rapports karmiques ; cela consiste à essayer avec patience, durant un temps assez long, avec une grande énergie intérieure, de faire se dérouler dans la conscience, dans une conscience toujours plus vive, ce qui autrement se déroule simplement parce que c'est là, mais n'est pas saisi correctement et s'efface au courant de la vie. Ainsi en est-il, finalement, de ce qui nous advient. Que fait donc l'être humain des événements, des expériences qui viennent à lui au cours de la journée ? Il les vit en ne les observant qu'à demi. Vous pourrez vous faire une image de cela – et je vous le conseille – si l'après-midi ou bien le soir vous restez un moment immobile sur votre chaise et vous demandez : qu'ai-je vécu au juste ce matin à neuf heures et demie ? – Mais essayez donc d'évoquer une expérience comme celle-là, avec tous ses détails, comme si elle était à nouveau présente, disons, à sept heures et demie du soir, comme si elle était là devant vous, comme si vous la figuriez devant vous en esprit, sous une forme artistique. Vous verrez tout ce qui vous manque alors, tout ce que vous n'avez pas observé – vous verrez combien c'est difficile. Si vous prenez une plume ou un crayon pour mettre cela par écrit, vous ne tarderez pas à mordre le crayon ou le porte-plume, parce que les détails ne vous viennent pas à l'esprit, comme si vous pouviez les faire sortir du crayon que vous mordez.

Oui, c'est cela qui importe d'abord : se donner pour tâche d'évoquer devant son âme, avec le maximum de netteté – non sur le moment, mais après –, une expérience qu'on a faite, comme si on voulait la peindre en esprit ; l'évoquer de telle façon que si par exemple quelqu'un vous a parlé, on se représente très concrètement le son de la voix de la personne, la manière plus ou moins adroite dont elle a placé les mots, etc., cela avec force, avec énergie – bref, construire une image de ce qu'on a vécu. Si l'on transforme ainsi en image une expérience faite dans la journée, la nuit suivante, lorsque le corps astral est sorti du corps éthérique et du corps physique, le corps astral s'en occupe. Lui-même est à proprement parler le porteur de cette image, il lui donne forme tandis qu'il est à l'extérieur du corps. Il l'emporte quand il sort la première nuit. Il lui donne forme hors du corps éthérique et du corps physique.

Nous avons cela dans un premier temps ; nous allons maintenant prendre avec précision chacune des étapes. Le corps astral en sommeil donne forme à l'image hors du corps physique et du corps éthérique. Où fait-il cela ? Il le fait dans l'éthérique extérieur. L'image est maintenant dans le monde éthérique extérieur.

Représentez-vous à présent l'être humain : son corps physique et son corps éthérique sont dans le lit, et le corps astral à l'extérieur. Faisons abstraction du Moi. Au-dehors se trouve le corps astral, occupé à reproduire l'image qu'on s'est faite. Mais il le fait dans l'éthérique extérieur. Par là se produit ce qui suit.

Représentez-vous le corps astral, qui est là à l'extérieur (*en jaune sur le croquis*). Maintenant il donne forme à cette image, là à l'extérieur, que je dessine en (*rouge)* – tout cela est naturellement schématique. Il donne forme à cette image. Tout cela se passe dans l'éthérique extérieur ; celui-ci incruste en quelque sorte de sa propre substance l'image formée dans le corps astral. Donc l'éthérique extérieur constitue ici (*en bleu*) la forme éthérique comme une image saisie avec netteté par l'œil spirituel.



Le matin, vous rentrez dans vos corps éthérique et physique, vous y introduisez ce qui a reçu sa substance de l'éthérique extérieur. Par conséquent : le corps astral en sommeil donne forme, en dehors des corps physique et éthérique, à l'image de l'expérience ; l'éthérique extérieur imprègne cette image de sa propre substance.

Vous pouvez vous représenter qu'ainsi l'image se renforce et que, lorsque le matin le corps astral revient avec cette image plus riche de substance, il puisse en porter l'empreinte sur le corps éthérique. Avec ce qui provient des forces de l'éther extérieur, il dépose maintenant une empreinte sur le corps éthérique de la personne en question. C'est là la deuxième étape : l'image est imprimée par le corps astral dans le corps éthérique.

Nous abordons maintenant la deuxième journée. Durant cette journée, tandis qu'avec votre pleine conscience de veille vous êtes occupé par les bagatelles de l'existence, il se passe ceci : sous le niveau de la conscience, dans l'inconscient, l'image se dépose dans votre corps éthérique. Et la nuit suivante, le corps éthérique que rien ne vient troubler – le corps astral étant au-dehors – élabore cette image. Ainsi, au cours de la deuxième nuit, l'image est élaborée par le propre corps éthérique de la personne. Donc, deuxième étape : l'image est imprimée par le corps astral dans le corps éthérique et, la nuit suivante, le corps éthérique élabore cette image. Ainsi se passent le deuxième jour et la deuxième nuit.

Et maintenant, si vous faites cette expérience, si vraiment vous ne dédaignez pas de continuer à vous occuper de l'image à laquelle vous avez donné forme la veille – et vous le pourrez pour une raison que je vais vous indiquer – si vous ne dédaignez pas de continuer à vous en occuper, vous continuerez à vivre avec elle. Que signifie « continuer à s'en occuper » ? Voyez-vous, si vous vous donnez vraiment la peine de faire le premier jour une image aux lignes nettement marquées, plastique, ayant du relief, vous aurez déjà fait un effort de nature spirituelle. Il faut un effort spirituel pour construire une image comme celle-là.

Pardonnez-moi, ici je ne vise personne – dans ce genre de choses, les personnes présentes sont toujours exceptées –, mais il faut quand même que je le dise : la plupart des gens ignorent complètement ce qu'est l'effort spirituel, car le véritable effort spirituel passe d'abord par l'activité de l'âme. Lorsqu'on se contente de laisser le monde agir sur soi, qu'on laisse les pensées se dérouler toutes seules, sans les prendre en main, on ne fait pas d'effort. Se sentir fatigué ne signifie pas qu'on a fait un effort spirituel. On peut aussi se fatiguer en lisant. Mais si l'on n'est pas actif par soi-même d'une façon quelconque tandis qu'on lit, si l'on se contente de laisser agir sur soi les idées contenues dans le livre, alors on ne fait pas d'effort. Au contraire, celui qui vraiment fait un effort spirituel, qui a fait un effort par une activité de l'âme, celui-là pourra prendre un livre, et un livre très intéressant ; et c'est alors qu'en lisant il pourra au mieux effacer comme par le sommeil l'effort spirituel qu'il aura fait. Mais on peut naturellement s'endormir sur un livre lorsqu'on est fatigué. Cette fatigue qui vous prend alors n'est en aucune façon le signe d'un effort spirituel.

Un signe de cet effort, c'est que l'on sent que le cerveau est usé, tout comme on sent qu'après avoir à plusieurs reprises levé le bras, on a eu recours aux muscles du bras. L'activité de pensée ordinaire n'affecte pas le cerveau de cette façon. Cette image vous suit, et vous remarquerez même, si vous vous exercez une première fois, puis une deuxième, une troisième et une dixième fois, que vous êtes pris d'un léger mal de tête. Non que la fatigue vienne ou que vous vous endormiez, au contraire : vous ne pouvez plus vous endormir, c'est bien plutôt un léger mal de tête que cela vous donne. Cette migraine, il ne faut pas que vous la considériez comme l'un de ces maux que l'on déteste, mais bien au contraire comme un témoignage que votre cerveau a fait effort.

Cette image donc vous suit, elle vous suit jusqu'à ce que vous soyez endormi. Le lendemain, si vous avez vraiment fait la veille ce que j'ai dit, vous vous réveillerez avec ce sentiment : il y a là quelque chose en moi ! je ne sais pas au juste quoi, mais il y a quelque chose en moi et cela exige quelque chose de moi. Eh oui, si je me suis fait hier cette image, ce n'est pas si indifférent que cela, cela signifie quelque chose : cette image s'est transformée. Elle est cause qu'aujourd'hui j'ai des sentiments tout différents de ceux que j'avais jusque-là ; cette image éveille en moi des sentiments bien déterminés.

Cela demeure en vous pour la journée suivante comme une expérience résiduelle de l'image que vous vous êtes faite. Et ce que vous éprouvez là, ce dont de toute la journée vous ne pouvez vous défaire, c'est le témoignage que maintenant l'image descend, comme je l'ai décrit ici, dans le corps éthérique, et que celui-ci la reçoit.

Puis, en vous éveillant après la nuit suivante, vous vous apercevrez probablement – donc en vous glissant dans votre corps au bout de ces deux jours – que vous retrouvez en vous cette image un peu transformée, un peu métamorphosée. Vous la retrouvez, à votre réveil du troisième jour précisément, vous la retrouvez en vous ; elle vous semble un rêve très réel. Mais elle a connu une modification, elle n'est pas restée telle quelle, elle est quelque chose d'autre. Elle va se revêtir de multiples aspects jusqu'à ce qu'elle soit quelque chose d'autre. Elle se présentera comme si vous étiez en présence d'êtres spirituels qui maintenant vous apportent cette expérience que vous avez faite. Et vous avez littéralement l'impression suivante : ce que j'ai vécu là, dont je me suis fait une image, à vrai dire cela a été apporté jusqu'à moi. – S'il s'agit d'un événement auquel une personne était mêlée, on a, après que tout cela s'est passé, le sentiment qu'en fait ce n'est pas quelque chose qu'on a vécu seulement par l'intermédiaire de cette personne. D'autres puissances, des puissances spirituelles sont là en jeu, ce sont elles qui m'ont apporté cela.

Arrive maintenant le jour suivant. Ce jour-là, l'image est portée du corps éthérique dans les profondeurs du corps physique. Le corps éthérique imprime ce jour-là l'image dans le corps physique, il l'imprime effectivement aux processus nerveux, aux processus sanguins. Le troisième jour, l'image s'imprime dans le corps physique. Nous dirons donc : troisième étape : du corps éthérique, l'image s'imprime dans le corps physique.

Vient alors la nuit suivante, après que pendant la journée – tandis qu'à nouveau vous vaquiez aux petites choses ordinaires de l'existence – il s'est passé dans les profondeurs de votre être une chose importante : cette image est transportée dans le corps physique. Cela se passe dans le subconscient. Puis, quand vient la nuit suivante, elle est élaborée dans le corps physique. Elle s'y spiritualise. D'abord, pendant la journée, cette image descend dans les processus nerveux et sanguins ; mais la nuit elle se spiritualise. Celui qui a ici la capacité de voir, voit le corps physique en train d'élaborer cette image, mais celle-ci est entièrement transformée, spirituellement. On peut dire : la nuit suivante, le corps physique élabore l'image.

Premier jour
Première nuit

1. Le corps astral endormi construit hors des corps physique et éthérique l'image de l'événement vécu. L'éther extérieur imprègne cette image de sa propre substance.

Deuxième jour
Deuxième nuit

2. L'image est imprimée par le corps astral dans le corps éthérique. Ce dernier élabore cette image pendant la nuit suivante.

Troisième jour
Troisième nuit

3. L'image est imprimée par le corps éthérique dans le corps physique. Ce dernier élabore cette image pendant la nuit suivante.

Il faut vous représenter cela très exactement. Le corps physique élabore véritablement l'image spirituelle. Il la spiritualise. De sorte que, si vous avez vraiment vécu tout cela, il se produit ensuite ceci : quand vous êtes endormi, le corps physique élabore l'ensemble, mais pas de telle façon que cela reste dans le corps physique. De toute part naît et se dégage du corps physique l'image transformée, une puissante image agrandie. Et lorsque vous vous levez, cette image est là ; vous flottez dedans à vrai dire, elle est une espèce de nuage dans lequel vous vous trouvez. C'est avec cette image que vous vous levez.



C'est donc là le troisième jour et la troisième nuit. C'est avec cette image entièrement transformée que vous sortez de votre lit le quatrième jour. Vous vous levez, comme enfermé dans ce nuage. Et si le premier jour vous avez effectivement formé l'image avec la force requise, si le deuxième jour vous avez été attentif à ce que votre sentiment vous a donné, maintenant vous remarquerez ceci : dans l'image actuelle se trouve votre volonté. La volonté est logée dans cette image, mais cette volonté ne peut pas s'exercer, elle est comme enchaînée. C'est effectivement, en forçant un peu les choses, comme si l'on s'était proposé – à l'instar d'un coureur de vitesse incroyablement audacieux qui se propose d'exécuter un morceau de bravoure –, comme si je m'étais proposé de descendre la colline à toute vitesse jusqu'à Oberdornach ; je me représente que cette volonté est en moi. C'est ma volonté ; mais à l'instant où je veux me lancer, où la volonté est la plus forte, quelqu'un m'enchaîne et je reste comme figé sur place ; toute ma volonté est rassemblée, mais je ne puis arriver à ce qu'elle se réalise. C'est à peu près là ce qui se passe.

Lorsque cette expérience se poursuit, qu'on se sent comme pris dans un étau – car c'est bien le sentiment qu'on a après la troisième nuit –, lorsqu'on s'éveille à nouveau en se sentant ainsi comme pris dans un étau, que la volonté est intégralement enchaînée, alors, si l'on peut diriger son attention là-dessus, cette volonté se métamorphose : elle devient vision. Elle est impuissante, mais elle vous conduit à voir quelque chose. Elle devient œil de l'âme, et l'image avec laquelle on s'était levé, cette image devient concrète. C'est l'événement de l'existence terrestre précédente ou bien d'une existence terrestre précédente qui a été la cause de ce que le premier jour on avait esquissé dans l'image. On obtient, par cette métamorphose à travers sentiment et volonté, l'image de l'événement qui fut la cause dans une vie antérieure.

Tous ces faits, quand on les décrit, ont quelque chose d'un peu forcé. Rien d'étonnant à cela, car ils sont totalement inconnus de l'homme d'aujourd'hui. Mais ils ne l'étaient pas de ceux qui vivaient dans des époques de civilisation plus anciennes. Seulement, ces hommes étaient dans toute leur vie – du point de vue des hommes d'aujourd'hui, qui sont eux intelligents – des sots. Mais ils avaient, malgré leur sottise, des expériences de ce genre. L'homme d'aujourd'hui ne fait qu'obscurcir tout cela avec son intellect qui le rend intelligent, mais pas précisément doué de sagesse.

Oui, on soulève pas mal de vagues quand on raconte la chose ainsi. Mais ce sont bien les mots qu'il faut. Parce qu'il s'agit de faits aujourd'hui totalement inconnus, elle perdrait une bonne part de ses caractéristiques si l'on s'exprimait avec plus de ménagements. Or il faut que ses caractéristiques apparaissent clairement. Toute l'expérience, du début à la fin, telle que je l'ai décrite à travers les trois journées, il faut qu'elle se déroule dans l'intimité de l'âme, dans un calme et une tranquillité parfaits. Car les expériences qu'on qualifie d'occultes – et celles-là le sont – ne se déroulent pas de telle sorte qu'on puisse faire le fanfaron. Quand on commence à s'en vanter, elles cessent aussitôt. il faut qu'elles se déroulent dans le calme et la tranquillité. Le mieux, c'est que personne ne remarque rien de cette succession d'expériences, sauf celui qui les vit.

N'allez pas croire non plus que la chose réussit du premier coup. Lorsqu'on décrit ce genre d'expériences, cela plaît aux gens. C'est parfaitement compréhensible – c'est si beau à entendre ! On peut en apprendre, des choses ! Les gens se jettent là-dessus avec une ardeur ! Ils commencent : ça ne marche pas. Et voilà déjà que le cœur leur manque. Peut-être essaient-ils encore quatre ou cinq fois cela ne va toujours pas. Mais il est de fait que si l'on essaie, disons, quarante-neuf fois, ou bien qu'une autre personne essaie soixante-neuf fois, la cinquantième ou la soixante-dixième fois, ça marche. Car de quoi s'agit-il dans tout cela ? Il s'agit d'abord de prendre, dans la vie de l'âme, comme une habitude. D'abord entrer vraiment dans ces choses, acquérir des habitudes dans la vie de l'âme. C'est là quelque chose que dans la Société anthroposophique, qui depuis le Congrès de Noël est devenue expression pleine et entière du mouvement anthroposophique, on devrait observer avec soin.

Dans la Société anthroposophique, on a vraiment beaucoup donné aux membres. La tête commence à vous tourner quand on voit rangés à la file tous les cycles qui ont été imprimés. Mais il n'empêche : les gens ne cessent pas de venir vous trouver pour poser des questions sur tel ou tel point de détail. Dans la plupart des cas, cela ne répond absolument pas à une nécessité ; si l'on a effectivement travaillé le contenu des cycles, la plupart des questions trouvent d'elles-mêmes leur réponse, et de façon plus sûre. Il suffit d'avoir de la patience, d'être vraiment patient. On trouve déjà dans la littérature anthroposophique beaucoup de choses qui peuvent travailler dans l'âme. Nous prendrons à cœur, sur l'impulsion du Comité directeur qui existe maintenant, de faire ce qui doit être fait, et ce qui doit être fait remplira tout notre temps. Mais d'un autre côté, pour bien des choses que les gens désirent savoir, on est obligé de rappeler qu'il existe d'anciens cycles, d'anciens cours qu'on a laissés de côté et dont, maintenant qu'ils ont été donnés, bien des gens ne se soucient que pour réclamer un « nouveau » cycle. On laisse les anciens où ils sont, tout simplement. La nature de ces choses-là est telle qu'elles ont un rapport étroit avec le sujet qu'aujourd'hui précisément je dois traiter.

On ne poursuit pas avec constance le développement de ce qui germe et fructifie dans l'âme lorsqu'on court ainsi d'une nouveauté à une autre ; il importe vraiment que les choses mûrissent dans l'âme. Il faut absolument perdre des habitudes qui, à bien des égards, sont devenues courantes. Il faut s'habituer à un travail intérieur actif de l'âme, un travail en esprit. C'est cela qui aide à réussir ce que j'ai exposé aujourd'hui, à posséder au bout du troisième jour la disposition de l'âme qui permet de voir clair dans les relations karmiques d'une expérience quelconque.

Et c'est ainsi qu'il faut toujours procéder, lorsqu'on veut parvenir à la connaissance spirituelle. Il faut se dire dès le départ : au moment où l'on aborde cet élément spirituel par la pensée, ce n'est qu'un premier début. Vouloir obtenir aussitôt un résultat, c'est totalement impossible – il faut savoir attendre. N'est-ce pas, lorsque je fais aujourd'hui une expérience qui a sa cause karmique dans une vie terrestre antérieure, nous pouvons dessiner cela schématiquement :

Je suis ici, cela c'est mon expérience, celle d'aujourd'hui (*en blanc et rouge sur le croquis*). Là, c'est la cause, provoquée par une personnalité tout autre, porteuse du même Moi dans une vie terrestre antérieure (*en jaune et vert*). Cela a cessé depuis longtemps de faire partie de ma personnalité, mais cette expérience s'est inscrite dans l'éther cosmique, ou bien dans le monde astral qui se trouve à l'arrière-plan du monde éthérique. Il faut maintenant que j'aille en arrière, que je fasse le chemin à rebours.



Je vous l'ai déjà dit : cette expérience, j'ai d'abord l'impression que quelqu'un me l'apporte. Telle est en effet la situation au deuxième jour. Mais après le troisième jour, les choses changent : ceux qui m'ont apporté cette expérience, ces êtres spirituels, ils se retirent ; je m'aperçois alors que ce que j'ai vécu m'appartient en propre, que c'est moi-même qui l'ai déposé comme une cause dans une existence précédente. Et parce que ce n'est plus dans le présent, que c'est quelque chose que je dois voir dans une vie antérieure, je m'apparais à moi-même, étant dedans, comme enchaîné. Cette impression d'être enchaîné ne cesse que lorsque j'ai vu la chose, que j'ai une image de ce qui fut dans la vie antérieure, et qu'ensuite je reporte le regard sur l'événement non perdu de vue pendant ces trois jours, que je le regarde à nouveau ; alors, en revenant à l'événement, je retrouve ma liberté, car maintenant l'effet ne m'ôte plus ma liberté de mouvement. Tant que je ne fais que demeurer dans la cause, celle-ci m'enchaîne. Je reviens donc dans une vie antérieure, je suis enchaîné par la cause, et c'est seulement quand je rentre dans la vie terrestre présente que cet enchaînement disparaît.

Prenons un exemple. Supposons qu'un certain jour, à une certaine heure, quelqu'un s'entende dire par un ami quelque chose d'assez désagréable, que peut-être il n'avait pas attendu de sa part. Il se remet maintenant dans l'état d'esprit où l'a mis ce qu'il a entendu, il se fait une image vivante de ce qu'il a ressenti : il a reçu un léger choc, il a été un peu agacé, peut-être même s'est-il senti blessé, etc. Il y a là un processus intérieur qui maintenant doit prendre la forme d'une image.

On laisse ensuite passer les trois jours. Tout au long du deuxième jour, on se dit : cette image que je me suis faite hier, elle a agi curieusement sur moi. Toute la journée, j'ai eu dans la bouche comme une aigreur, comme quelque chose qui m'a mis de mauvaise humeur – l'impression qui se dégage de cette image, je l'ignorais jusqu'à présent. A la fin de tout le processus, au matin du troisième jour, je me lève et cette impression, dont je sens parfaitement qu'elle vient de cette image, elle me ligote. Je reste pour l'instant dans ces liens. Puis se révèle à moi cet événement de la vie antérieure : je le vois devant moi. Je passe maintenant à cette expérience, toute fraîche encore, présente dans son intégralité. Alors cette

impression d'être enchaîné cesse et je me dis : voilà donc ce qui s'est passé dans ma vie antérieure ! C'est donc là la cause dont à présent l'effet se produit. Je puis vivre à nouveau avec cet effet, la chose est à nouveau là.

Cet exercice, il faut sans cesse le refaire, car d'ordinaire le fil se rompt dès le premier jour, dès le tout premier jour. Alors il ne vient rien.

Il est particulièrement bon de ne pas s'en tenir à un seul événement, mais de mettre ainsi en image un certain nombre d'événements de la journée. Vous me direz : alors il faut que le lendemain je vive en compagnie des sentiments les plus variés. – Mais cela, vous le pouvez. Cela ne gâte rien. Essayez seulement, ces sentiments iront fort bien ensemble. Et il faudra alors que je sois autant de fois enchaîné au bout du troisième jour ? – Cela ne fait rien. Les choses ne se confondront pas. Ce qui dans une existence antérieure se rapporte à celle d'aujourd'hui lui reviendra tout naturellement.

Mais on n'atteint pas le but du premier coup, le fil se rompt. Il faut avoir la patience de recommencer sans cesse. On sent alors que quelque chose dans l'âme se renforce. On sent alors que quelque chose s'éveille dans l'âme, si bien qu'on se dit : jusqu'ici, je n'avais en moi que du sang, je sentais en moi la pulsation de mon sang et de mon souffle. Maintenant il y a encore autre chose en plus du sang, quelque chose m'emplit.

Vous pouvez même avoir le sentiment d'être empli de quelque chose dont vous vous dites très clairement : c'est comme un métal qui serait devenu gazeux. Vous sentez effectivement quelque chose comme du métal – vous sentez cela en vous. On ne peut pas décrire la chose autrement, c'est bien ainsi. Vous avez l'impression d'être imprégné de métal, tout le corps est imprégné ; de même que l'on peut dire de certaines eaux que l'on boit qu'elles ont un goût de métal, le corps tout entier se ressent comme ayant un goût de métal, comme s'il était pénétré d'une substance subtile, mais qui en réalité est de nature spirituelle.

C'est ce que vous ressentez lorsque vous découvrez quelque chose qui naturellement a toujours été en vous, mais à quoi maintenant seulement vous devenez attentif. Et vous reprenez courage en sentant cela. Car lorsque le fil ne fait que se rompre et que les choses se retrouvent comme avant vous voudriez tellement saisir quelque part un rapport karmique, mais le fil se rompt –, vous pourriez perdre courage. Mais lorsque vous avez le sentiment d'être ainsi empli de quelque chose, vous reprenez courage et vous vous dites : cela viendra bien un jour.

Seulement, mes chers amis, ces choses doivent être vécues en toute tranquillité d'âme, dans le calme. Celui qui ne peut les vivre ainsi, qui s'énerve, qui s'abandonne à ses émotions, répand en lui-même un brouillard sur ce qui devrait se passer, et le résultat est nul.

On pourrait dire ceci : il y a de par le monde des gens qui ne connaissent l'anthroposophie que par ouï-dire, qui peut-être n'ont rien lu, ou seulement ce qu'écrivent les adversaires. C'est vraiment du plus haut comique : bien des ouvrages de nos adversaires – ils sortent vraiment de terre comme des champignons – sont accompagnés d'une bibliographie ; mais dans cette bibliographie on ne trouve pas un ouvrage de moi, uniquement ceux des adversaires. Les gens avouent qu'ils ne vont absolument pas aux vraies sources, mais qu'ils ne connaissent que la littérature adverse. Ce sont des choses que l'on voit aujourd'hui. Et ces gens de l'extérieur, ils parlent de tout cela et ils disent : les anthroposophes sont fous ! – Or le dernier moyen pour parvenir à quelque chose dans le monde spirituel, c'est bien la folie. On n'a pas le droit d'être fou, aussi peu que ce soit. L'être un tout petit peu est déjà un obstacle. C'est la chose à éviter. Il faut même éviter de se laisser aller à ses petites lubies et sautes d'humeur. Car tout cela : s'abandonner à l'humeur du jour, se laisser aller à ses états d'âme, ce sont des obstacles, des entraves sur le chemin du monde spirituel. Si l'on veut progresser sur le terrain de l'anthroposophie, on n'a pas d'autre choix que de garder la tête et le cœur parfaitement équilibrés. Avec l'exaltation, qui est déjà le commencement de la folie, on n'arrive à rien.

Les choses dont je vous ai parlé aujourd'hui, aussi étranges soient-elles à entendre, doivent être vécues dans la lumière de la pondération absolue, de la pleine santé de la tête et du cœur. Et lorsqu'elles sont vécues correctement, il n'est pas de plus sûr moyen contre les formes même les plus bénignes de déséquilibre que l'anthroposophie précisément. Toutes les atteintes de ce genre seraient guéries par l'anthroposophie si l'on s'adonnait à celle-ci d'une façon intensive. Ainsi donc, s'il venait à quelqu'un l'idée de perdre son équilibre par le moyen de l'anthroposophie, il est certain que ce serait là se servir de moyens impropres.

Je ne dis pas cela pour plaisanter, mais parce que ce doit être un élément de l'attitude intérieure dans l'effort vers la connaissance de l'esprit. Il faut adopter l'attitude que je viens de dire en plaisantant à demi, si l'on veut aborder ce domaine de la manière juste, avec l'orientation convenable. Le moins de folie possible, c'est la bonne attitude. Mais il faut au moins s'efforcer d'y parvenir, notamment à l'égard des petites folies de l'existence.

Je fus autrefois lié d'amitié avec un professeur de philosophie a l'esprit bien fait – il est mort depuis longtemps – qui disait à la moindre occasion : un petit grain de folie, c'est notre lot à tous ! – Il voulait dire que tous les hommes ont un grain de folie. C'était un homme très intelligent. J'ai toujours pensé que s'il faisait cette remarque, ce n'était pas sans bonnes raisons ! Il n'est jamais devenu anthroposophe.

Nous poursuivrons demain ces considérations.

HUITIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 10 mai 1924

Nous nous livrerons aujourd'hui à un genre de considérations qui nous donnera de l'extérieur des indications sur la manière dont se développe le karma de l'être humain. Je dis : de l'extérieur – j'entends par là les formes extérieures de l'être humain telles qu'elles s'offrent à nous dans la physionomie, dans les gestes, dans tout ce qui est manifestation de l'être humain dans le monde physique. En étudiant certains enchaînements karmiques, j'ai déjà montré comment, en considérant quelques détails de la personne – détails en apparence de médiocre importance –, on peut observer des enchaînements karmiques. Et il en est bien ainsi : l'aspect extérieur d'un être donne souvent une image de cet être dans son comportement moral, dans son comportement spirituel, soit dans une vie antérieure, soit dans une série de vies antérieures. Dans ce sens, on peut observer qu'il existe certains types d'êtres humains, et c'est précisément à la faveur de cette observation que l'on trouvera qu'un type donné remonte à un comportement bien déterminé dans l'une de ses existences antérieures.

Pour ne point nous perdre dans l'abstraction, illustrons la chose par des exemples. Supposons que quelqu'un ait passé l'une de ses vies sur terre à s'occuper avec une grande précision des choses qui se sont présentées à lui dans la vie, qu'il ait manifesté pour beaucoup de choses un intérêt profond, positif, qu'il ne soit passé sans les voir devant aucun de ses semblables, devant aucun objet ni phénomène. Vous avez bien l'occasion dans la vie présente, n'est-ce pas, d'observer des exemples de ce genre.

On peut trouver des gens qui – c'est un exemple connaissent mieux les hommes d'Etat de la Grèce antique que ceux du temps présent. Quand on les interroge sur Périclès ou Alcibiade ou Miltiade, ils sont au courant, parce qu'ils ont appris cela à l'école. Mais quand on les questionne sur ce qui se passe actuellement dans le même domaine, c'est à peine s'ils sont renseignés.

Il n'en va pas autrement de ce qui relève de l'observation de la vie courante. A ce propos, j'ai déjà cité des faits qui certainement paraissent étranges à ceux qui se croient parvenus au dernier sommet de l'idéalisme. Il y a par exemple des gens, des hommes, qui vous racontent l'après-midi que le matin ils ont rencontré une dame dans la rue, et qui, lorsqu'on leur demande quelle robe cette dame portait, vous déclarent qu'ils n'en savent rien ! Incroyable mais vrai : des gens comme ceux-là, cela existe.

Un phénomène comme celui-là peut, n'est-ce pas, s'interpréter de bien des façons. On peut dire : cette personne est d'une si haute spiritualité que, se trouvant dans la situation décrite plus haut, tout cela lui semble trop insignifiant pour qu'on y prête attention. Mais il ne s'agit pas ici d'une spiritualité vraiment pénétrante. C'est peut-être d'une haute spiritualité ; mais ce n'est pas la « hauteur » qui importe, c'est bien le caractère profond ou superficiel de cette spiritualité. Ce n'est pas très profond, car la façon dont quelqu'un se vêt signifie déjà beaucoup en soi, c'est tout aussi important que le nez ou la bouche de cette personne. Il existe des gens attentifs à tout. Ils jugent le monde d'après ce qu'ils en voient. D'autres traversent le monde en courant, comme si rien ne les intéressait. Tout ce qui se présente à eux, ils le reçoivent comme un rêve aussitôt dissipé.

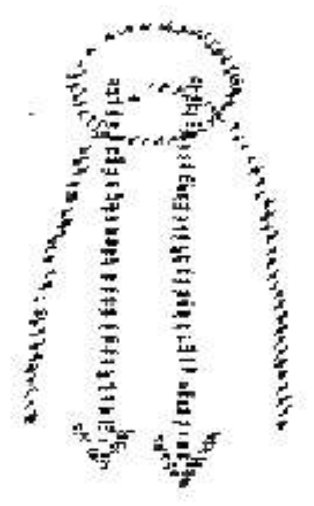
Ce sont là, si je puis dire, deux pôles dans l'espèce humaine. Mais quel que soit le jugement que l'on porte là-dessus, mes chers amis, peu importe qu'on qualifie de « supérieure » ou d'« Inférieure » l'attitude de celui qui ne sait pas comment était la robe de la dame rencontrée le matin – ce n'est pas cela qui importe, mais bien quelle influence cette attitude exerce sur le karma de l'être humain. Car la différence est grande selon qu'on est attentif à ce qui se passe autour de soi, qu'on s'intéresse à tout ou bien à rien. Ce sont justement ces détails qui ont de l'importance, une importance considérable pour toute la structure de la vie spirituelle ; non pas en eux-mêmes, mais parce qu'ils sont révélateurs d'une certaine disposition générale de l'âme.

Pensez à ce professeur qui faisait toujours de très bons cours, l'œil fixé sur un point : le haut du buste d'un de ses auditeurs. Jamais il ne perdait le fil, ses exposés étaient toujours très bons. Un jour il perdit le fil : il regardait l'auditeur, puis regardait ailleurs. Après le cours, il alla vers cet auditeur et lui dit : pourquoi avez-vous recousu le bouton qui manquait ? Cela m'a fait perdre le fil ! – Jusque-là, il avait toujours regardé la place de ce bouton, cela lui permettait de se concentrer. Il est sans importance, n'est-ce pas, qu'on regarde ou non l'endroit où manque un bouton. Mais comme signe de la disposition dans laquelle se trouve une âme, cela a une signification qu'on le fasse ou non. Et quand on veut observer les lignes que suit un karma, c'est bien d'une importance considérable.

Considérons donc d'abord ces deux types d'hommes dont j'ai parlé. Il vous suffira de vous rappeler ce que j'ai souvent dit du passage de l'être humain d'une existence terrestre dans l'autre : pendant sa vie sur terre, l'être humain a d'une part une tête, d'autre part le reste de sa personne physique. Cette autre partie possède un certain ensemble de forces. A la mort, le corps physique est abandonné aux éléments. Sa substance physique, l'homme ne l'emporte évidemment pas d'une vie terrestre dans l'autre. Mais le complexe de forces qu'un homme possède dans son organisme – en dehors de la tête il le prend avec lui

à travers son existence entre la mort et une nouvelle naissance, et ce complexe devient la tête de l'existence suivante, alors que la tête de la vie terrestre présente se constitue à partir du système-membres et du reste de l'organisme de la vie terrestre précédente. Ainsi, ce qui n'était pas tête dans une vie terrestre se transforme toujours en tête dans la vie suivante. Et la tête est toujours le résultat de ce qui n'était pas tête dans la vie précédente. Cela est valable pour tout le complexe de forces dans la structure de l'entité humaine.

Lorsqu'une personne a passé à travers l'existence avec une grande faculté d'attention et pour peu qu'elle n'ait pas mené une existence exclusivement sédentaire – et il est aujourd'hui très difficile d'observer karmiquement ces personnes, parce qu'il n'y en avait pas dans le passé ; comment se présenteront dans l'existence suivante des personnes menant une existence exclusivement sédentaire, il faut attendre pour le savoir, car ce genre d'existence n'apparaît qu'à notre époque –, lorsque donc l'être humain a porté attention aux choses de son entourage, il a toujours fallu qu'il aille vers ces choses, qu'il mette ses membres en mouvement, en activité, Tout le corps entrait en activité, pas seulement les sens, qui font partie du système-tête ; tout le corps entrait en activité. Ce à quoi le corps entier participe quand l'être humain est attentif, cela passe dans la constitution de la tête lors de la vie suivante, où cela agit de manière bien définie. Dans l'existence suivante, la tête est ainsi constituée qu'elle éprouve une forte impulsion à envoyer dans le reste de l'organisme qui vient se rattacher à elle des forces telles que les forces de la terre agissent puissamment sur lui.



Et maintenant, il faut que vous vous disiez ceci : si vous avez là, schématiquement dessiné, la tête de l'être humain, et là le reste de l'organisme, tout ce qui durant les sept premières années de la vie est présent dans le reste de l'organisme – muscles, os, etc. –, tout cela se forme à partir de la tête. La tête y envoie ces forces. Chaque os est constitué comme il doit l'être à partir de la tête. Maintenant, lorsque la tête a tendance, du fait du mode de vie que j'ai décrit, à développer une forte affinité avec les forces de la terre, que se passe-t-il ? Il se passe que par une faveur de la tête, aimerais-je dire, les forces terrestres bénéficient lors de l'édification de l'être humain, et dès la vie embryonnaire, d'un supplément de protection, ce qui a lieu également jusqu'au changement de dentition. Les forces de la terre bénéficient d'une grande, d'une très grande protection ; la conséquence est que chez un être comme celui-là, tout ce qui dépend des forces de la terre est particulièrement développé. Il aura de gros os, une forte ossature, par exemple des omoplates exceptionnellement larges, des côtes bien formées. Chez lui, tout aura comme caractéristique d'être bien développé. Tout cela vous montre comment l'attention exercée dans la vie terrestre précédente est transférée dans la vie actuelle, comment l'organisme s'y forme. Tout prend spatialement parlant son point de départ dans la tête, mais en réalité dans l'âme et l'esprit. L'âme et l'esprit participent en effet aux forces formatrices, et c'est pourquoi nous pouvons toujours, à partir de là, percevoir ce qu'il en est de l'âme et de l'esprit. D'où nous voyons que chez ces êtres, la tête s'est apparentée à la terre du fait des circonstances de la vie précédente. Nous pouvons lire cela sur le front, qui n'est pas particulièrement haut – les fronts hauts ne sont pas apparentés à la terre –, mais dont les lignes sont nettes et les formes développées.

Ainsi nous le voyons : le développement conduit ici à une ossature robuste. Et puis il y a ceci, qui est remarquable : lorsque ces forces apparentées à la terre agissent avec vigueur à partir de la vie précédente, les cheveux poussent très vite. Chez des enfants pour qui c'est le cas, nous devons toujours mettre la chose en relation avec l'attention mise en œuvre dans l'existence terrestre antérieure. Les choses sont bien ainsi : l'être humain donne forme à son corps en fonction de son comportement moral et spirituel dans une incarnation précédente.

L'âme et l'esprit participent à cette formation de l'être, nous en trouverons constamment la confirmation. Chez un être ayant le karma que j'ai décrit – du fait d'une propension particulièrement forte à l'attention, il a dans la vie suivante des os robustes, des muscles bien développés –, chez cet être, nous trouverons qu'il traverse la vie avec courage. Il s'est approprié en même temps, dirais-je, ce qui relève de la nature, la force de la nature entraînant une vie courageuse.

Même à l'époque où l'on cessa de décrire les vies terrestres successives, on avait encore les connaissances que seul possède celui qui envisage les vies successives ; c'était encore le cas, par

exemple, à l'époque d'Aristote. Aristote était encore capable de montrer admirablement dans sa physiognomonie que les formes du visage sont en relation avec l'attitude morale, la moralité d'un être.

Prenons à l'opposé les lâches, les êtres craintifs. Ce sont ceux qui dans la vie précédente ne se sont intéressés à rien. Vous le voyez, les considérations sur le karma ont aussi une certaine importance pour l'attitude que l'on adopte dans la vie dans la perspective de l'avenir. Finalement, c'est le désir de savoir que nous satisfaisons en remontant de notre vie actuelle aux vies antérieures, mais pas seulement cela. Car si nous vivons notre existence terrestre actuelle avec quelque connaissance de nous-mêmes, nous pouvons nous préparer pour l'existence à venir. Si nous ne faisons que survoler l'existence sans nous intéresser à rien, nous pouvons êtres sûrs que nous serons des pleutres dans notre prochaine vie. La raison en est que du fait de son indifférence foncière, l'être humain inattentif s'unit fort peu à son entourage et qu'en conséquence, dans l'incarnation suivante, l'organisation-tête n'a pas d'affinité pour les forces terrestres. Les os restent peu développés, les cheveux poussent lentement ; il a très fréquemment les jambes en 0 ou en X.

Ce sont les faits de cette nature qui révèlent en profondeur le rapport existant entre l'âme et l'esprit d'une part, et l'élément nature, le physique d'autre part. Oui, mes chers amis, en considérant l'être tout entier jusque dans les détails de la conformation de la tête, on peut jeter un regard dans les incarnations précédentes.

Cependant, tous ces faits ne sont pas mentionnés pour servir à l'observation karmique. Toutes les observations que je vous ai communiquées pour vous préparer aux considérations d'ordre karmique, elles n'ont pas été obtenues de l'extérieur, mais par la démarche intérieure propre aux méthodes de la science spirituelle. Et ces méthodes montrent précisément que l'être humain dans son apparence extérieure ne doit absolument pas être regardé comme le font actuellement la physiologie et l'anatomie. Se borner à connaître les organes et leurs rapports réciproques n'a proprement aucun sens. Car l'homme est une image. Image pour une part des forces à l'œuvre entre la mort et une nouvelle naissance, et pour l'autre, image de sa vie terrestre antérieure ; pratiquer la physiologie ou l'anatomie sur le mode d'aujourd'hui, c'est-à-dire se contenter de prendre l'être humain tel qu'il se présente et puis considérer l'une après l'autre les parties qui le composent, cela n'a aucun sens. La tête, par exemple, est bien davantage en relation avec la vie précédente que ne l'est le corps dans la vie actuelle.

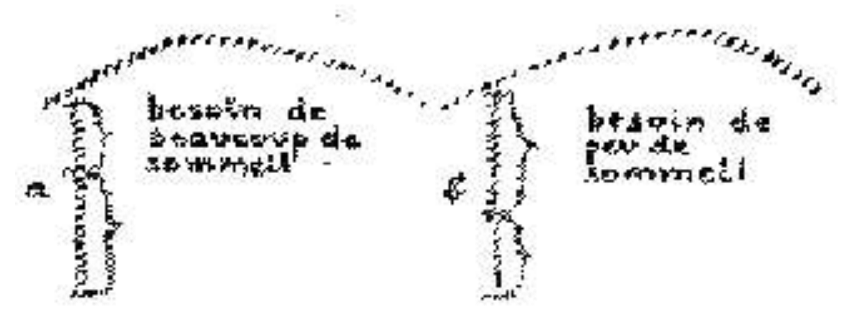
On peut donc dire que certains processus physiques ne deviennent compréhensibles que si le regard remonte aux vies terrestres antérieures. Celui qui, dans une vie précédente, aura appris à connaître le monde, aura des cheveux à croissance rapide. Chez un autre qui aura peu connu le monde – vous pouvez observer cela –, les cheveux pousseront très lentement, il aura les cheveux plats, alors que celui qui se sera intéressé très intensément, plus qu'intensément aux choses de ce monde, qui aura fourré son nez partout, aura la chevelure ébouriffée. Telle est exactement la relation. On peut ainsi ramener les multiples conformations corporelles à des expériences faites pendant l'existence terrestre précédente. Cela s'applique réellement jusque dans les détails de la constitution. Prenons par exemple une personne qui pendant l'une de ses vies réfléchit beaucoup. Dans la vie suivante, elle sera frêle, maigre. Quiconque en revanche réfléchit peu, mais s'applique plutôt à comprendre le monde extérieur, aura tendance dans la vie suivante à engraisser. C'est là à nouveau chose importante dans la perspective de l'avenir. On ne peut guère faire une cure d'amaigrissement spirituel pour cette vie-ci ; il faut éventuellement recourir à des cures physiques, pour autant qu'elles soient efficaces. Mais on peut parfaitement faire une cure d'amaigrissement en vue de sa prochaine vie terrestre, cela en réfléchissant beaucoup, notamment en réfléchissant beaucoup à ce qui demande un effort du genre de celui dont j'ai parlé hier. Il n'est pas indispensable qu'il s'agisse de méditations, il suffit de beaucoup réfléchir, de mettre en œuvre beaucoup de volonté pour prendre des décisions concernant la vie intérieure. Il existe vraiment un rapport de ce genre entre la façon dont on mène sa vie spirituelle et morale dans une existence donnée, et la constitution physique de la prochaine incarnation. On ne saurait trop souligner cela.

Prenez un autre cas, par exemple celui de quelqu'un qui dans une de ses vies terrestres pense beaucoup. Je ne veux pas dire un professeur – cela sans aucune ironie –, mais quelqu'un qui, disons, marchant derrière sa charrue, est cependant capable de beaucoup penser. La situation qu'on occupe dans la vie importe peu, on peut être aussi un vrai penseur tout en marchant derrière la charrue ou en pratiquant un métier manuel quelconque. Mais un penseur comme celui-là met principalement en œuvre dans son activité pensante ce qui disparaît avec la vie terrestre, et en revanche laisse inemployé ce qui fait passer les forces dans l'incarnation suivante et participe à la formation de la tête ; de ce fait, il reviendra dans une nouvelle vie terrestre avec une chair très tendre, très délicate. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est ceci : s'il pense beaucoup, sa peau, toute la surface de son corps, sera bien constituée. Par contre, si vous trouvez des personnes qui ont par exemple des taches sur la peau, dont la peau n'est pas nette, vous pouvez toujours en déduire – il faut évidemment que d'autres raisons interviennent, on ne peut pas tirer de conclusions absolues à partir d'un seul indice ; néanmoins, les indications que je donne aujourd'hui sur les rapports de l'âme et de l'esprit avec le physique sont d'une façon générale exactes –, vous pouvez toujours en déduire qu'il s'agit là d'êtres qui dans une existence antérieure ont peu pensé. Les gens qui ont beaucoup de taches de rousseur n'étaient certainement pas des penseurs dans une vie antérieure.

Tout cela montre aussi que la science spirituelle ne se soucie pas seulement du spirituel dans l'abstrait, mais également de l'action du spirituel dans le physique. Comme je l'ai souvent souligné : il n'est pas tellement grave que le matérialisme ne considère que la matière ; ce que le matérialisme a de tragique, c'est qu'il ne puisse pas comprendre la matière, parce qu'il ne reconnaît pas l'action de l'esprit dans la matière. C'est dans l'observation de l'être humain qu'il y aurait une raison de plus de regarder la matière, car dans la matière s'exprime – dans la forme de l'homme précisément, dans l'être tout entier – l'activité de l'esprit. La matière est la manifestation extérieure de l'esprit.

Vous pouvez voir dans les « Directives » données tout récemment dans la feuille pour les membres jointe au « Gœtheanum », que l'on ne se fait une vue juste de la tête que si l'on applique à ses formes extérieures la connaissance imaginative ; car la tête dans sa conformation, dans celle des oreilles comme aussi dans celle du nez et des yeux, est donnée conformément au modèle de l'Imagination. Elle consiste en Imaginations devenues visibles.

Ceci est également valable pour la façon dont l'homme est construit. Il y a des gens qui ont la partie inférieure du tronc plus longue que la partie supérieure ; la partie comprise entre le bas du tronc et la poitrine est plus longue que la partie supérieure, comprise entre le milieu de la poitrine et le cou.



Lorsque cette dernière partie est plus courte que la partie inférieure, on a affaire à un être qui, entre sa mort et une nouvelle naissance, a vécu spirituellement de telle façon qu'il a accompli très rapidement la montée jusqu'au milieu de son existence dans le monde spirituel. Là, il est allé très vite. Puis il est redescendu lentement, sans se presser, dans une nouvelle existence terrestre.

En revanche, si l'on a affaire à quelqu'un chez qui la partie supérieure, du cou jusqu'au milieu de la poitrine, est plus longue que la partie inférieure, du milieu de la poitrine au bas du tronc, il s'agit alors d'un être qui est monté lentement, posément, jusqu'au milieu de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, pour redescendre plus vite vers la vie terrestre. Si bien que dans la physionomie, plus même, dans les proportions de la partie médiane du corps, se répercute la manière dont a été parcourue, par rapport à la seconde, la première moitié du chemin entre la mort et une nouvelle naissance.

Les choses sont bien ainsi : ce qui est physique chez l'homme est en tous points l'image du substrat spirituel qui est en lui. Et ceci a une conséquence pour sa vie. Car si vous prenez d'une part les gens du type A sur le croquis, chez qui la partie supérieure de la poitrine est courte et la partie inférieure longue, et d'autre part les gens du type B, chez lesquels c'est l'inverse, vous trouvez ceci : les premiers montrent dès le début de leur vie qu'ils ont besoin de beaucoup de sommeil. Ce n'est pas le cas chez les seconds ; ils ont moins besoin de dormir. Vous voyez : selon qu'une personne a besoin de beaucoup ou de peu de sommeil, ce qui d'autre part s'exprime dans les proportions du buste, elle a parcouru plus ou moins vite la première moitié du chemin entre la mort et une nouvelle naissance, et plus ou moins vite la seconde moitié.

Mais ce fait est à son tour en relation avec la vie terrestre précédente. Un être qui dans son existence précédente, non du fait de ses dispositions, mais plutôt du fait de son éducation et de la manière dont il a vécu, est resté apathique dans la vie ; non pas tellement parce qu'il n'avait aucun intérêt pour rien, mais qui est resté apathique : il ne pouvait rien faire correctement, il ne s'efforçait pas de comprendre vraiment les choses, il pouvait même être capable d'attention, de fourrer son nez partout, mais sans aller au delà de la curiosité et d'une saisie superficielle des choses, il restait apathique, cet être n'aura ensuite aucun intérêt pour la première moitié de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. L'intérêt ne lui viendra que lorsqu'il aura dépassé le Minuit des mondes et redescendra vers la terre.

Par contre, un être qui s'est habitué à tout pénétrer avec son intelligence et aussi avec son âme, cet être concevra un intérêt intense pour la première moitié du chemin, pour la montée, et la descente sera pour lui rapide. Si bien que l'on peut dire à nouveau ceci : lorsqu'on rencontre dans la vie un être qui dort comme une marmotte, ce besoin de sommeil provient de ce que cet être a été apathique dans la vie précédente. Inversement, un être qui est toujours en activité, qui peut même avoir besoin de faire quelque chose pour s'endormir – il existe des livres, n'est-ce pas, que l'on peut utiliser comme somnifère –, un être comme celui-là, qui a besoin de cela, n'était pas apathique mais actif ; il était actif en profondeur avec l'esprit et avec l'âme.

On peut aller encore plus loin. Il y a des gens quel nom dois-je leur donner ? Disons que ce sont de bons mangeurs, ils aiment manger ; d'autres mangent moins volontiers. Je ne dirai pas : des gloutons et

d'autres qui ne le sont pas, cela ne conviendrait pas au sérieux de nos considérations ; je dirai que ce sont des gens qui aiment manger et d'autres qui mangent moins volontiers.

Cela aussi dépend en un sens des expériences faites durant le passage à travers la vie entre la mort et une nouvelle naissance, avant et après le Minuit des mondes. Le milieu de cette existence est le Minuit des mondes.

Il est des êtres qui pour ainsi dire montent très haut dans le monde spirituel, et d'autres qui ne montent pas très haut, pour lesquels le Minuit des mondes n'est pas aussi haut. Les premiers mangeront pour vivre, les seconds vivront pour manger.



Cela nous indique déjà certaines différences dans la vie des êtres. On peut dire que la manière dont quelqu'un se comporte à l'égard de certaines fonctions qui servent ou desservent son existence physique, permet déjà de voir comment son karma lui vient d'une vie antérieure.

Si l'on développe sa faculté d'observer dans cette direction, on voit dans la manière dont quelqu'un se sert à table un geste puissamment révélateur de la manière dont la vie précédente projette sa lueur dans la vie présente.

Je parle aujourd'hui du physique, demain je parlerai davantage de l'aspect moral, mais il faut bien voir aussi le physique, sinon l'autre pôle se comprend moins bien. Les gens qui se précipitent sur les plats, chez lesquels on voit, rien que lors qu'ils prennent une poire sur la table, qu'ils y mettent un véritable enthousiasme, ce sont des êtres qui, dans leur vie antérieure, se sont surtout attachés aux banalités de l'existence, qui ne pouvaient pas dépasser ce niveau, qui étaient empêchés de s'élever à une conception morale de la vie, qui s'en tenaient à l'habituel, au conventionnel. Et cela aussi est d'une grande importance pour la pratique de la vie. Parce que nous ne sommes pas habitués à ce genre de considérations, ces choses nous semblent parfois bien curieuses et nous en rions. Mais il faut les considérer avec le plus grand sérieux ; il y a en effet aujourd'hui certaines classes de la société dont toute la vie se ramène à ces trivialités ; elles n'acquièrent volontiers rien qui sorte des habitudes les plus courantes de la vie.

Au reste, ceci ne s'applique pas uniquement, mes chers amis, aux usages habituels du comportement ; on peut aussi l'appliquer par exemple au langage. Il y a des langues avec lesquelles on ne peut prendre aucune liberté ; tout dans la construction de la phrase y est rigoureusement prescrit ; on ne peut pas donner une autre place au sujet. Il est en revanche des langues dans lesquelles on peut placer le sujet où l'on veut, et l'attribut aussi ; elles sont constituées de façon telle que chacun peut se développer individuellement à l'intérieur de ces langues.

Ce n'était là qu'un exemple destiné à montrer avec quelle force s'acquièrent ces habitudes triviales, desquelles on ne peut plus ensuite se libérer. Une vie terrestre vécue à ce niveau a pour conséquence une autre vie dans laquelle on est glouton. On ne monte pas très haut dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance – on devient glouton.

Comme de nos jours doit s'ouvrir l'époque où les hommes ne compteront plus seulement sur une seule vie terrestre – comme à l'époque matérialiste de l'évolution –, mais où leur regard portera sur l'ensemble de l'évolution terrestre, où ils sauront que ce qui est accompli dans une vie terrestre est transféré dans la vie suivante, au moment où la conscience de ces réalités doit apparaître, il est nécessaire que ces données soient intégrées aux principes éducatifs aussi bien des enfants que des adultes. Je voudrais maintenant attirer votre attention sur deux autres types d'hommes. L'un est ce type d'homme capable de tout prendre au sérieux – et ici je ne veux pas dire une gravité purement extérieure. On peut parfaitement bien imaginer des êtres graves, dont l'âme a même quelque chose de profondément tragique, et qui néanmoins sont capables de rire ; car lorsqu'on ne sait pas rire – et n'y a-t-il pas dans la vie des choses risibles ? lorsque le monde défile devant vous sans que l'on sache rire de rien, c'est qu'alors on est apathique. On est donc capable de rire. Mais tout en étant quelqu'un qui sait rire franchement de ce qui est risible, on peut cependant, du fait des dispositions profondes de l'âme, être grave.

Et puis il existe le type opposé ; celui-là ne fait que rire, tout l'incite à rire ; lorsqu'il raconte quelque chose, il rit, et peu importe que la chose soit drôle ou pas. On peut rencontrer des gens qui font une grimace de rire dès qu'ils se mettent à raconter ; même la chose la plus grave se traduit par le rire, par une manière de ricanement. Ce sont des cas extrêmes que je décris là, mais ces cas extrêmes existent.

Voyez-vous, pareil comportement procède d'un trait fondamental de l'âme. Nous verrons demain que la chose a son côté moral. Aujourd'hui, je voudrais principalement aborder l'aspect physique. Et cela nous renvoie au courant de l'évolution karmique de l'individu. Un être qui a de la gravité dans la

vie, bien qu'il puisse rire lui aussi, ce sont là à l'œuvre des forces robustes, solides, dirais-je, qui ont passé de la vie antérieure à la vie actuelle. Lorsqu'on rencontre un être sérieux comme celui là, un être qui a le sens des choses sérieuses de la vie, qui s'arrête pour les considérer, auquel ces aspects sérieux de la vie donnent à penser, on peut ressentir devant cet être qu'il porte au tréfond de lui-même ses incarnations précédentes. Lorsqu'on prend la vie avec sérieux, cela signifie que les vies antérieures se répercutent dans la vie actuelle, qu'elles s'y répercutent correctement.

On devient un bavard à la langue toujours en mouvement, et qui se met à rire même en racontant les choses les plus sérieuses, lorsque l'action des vies antérieures ne se prolonge pas dans la suivante. Lorsqu'un être a traversé comme dans un demi-sommeil une série de vies terrestres, ou du moins l'une d'entre elles, il sera dans la vie suivante incapable de garder son sérieux, il n'abordera pas les choses de la vie avec le sérieux nécessaire. De sorte que l'on peut voir d'après son comportement si un être humain a bien utilisé ses vies antérieures, ou bien s'il les a vécues dans un sommeil plus ou moins morne.

Tout cela conduit à se dire : il ne faut absolument pas considérer l'homme, tel qu'il nous apparaît, mécaniquement ou uniquement en fonction du modèle de l'organisme courant. Il ne faut pas faire cela, mais le considérer dans sa forme, dans sa silhouette et jusque dans ses possibilités de mouvement, comme une image du monde spirituel.

Nous avons tout d'abord l'organisation-tête. Celle-ci est pour l'essentiel déterminée par les vies terrestres antérieures. Et nous pouvons dire que nous observons une tête humaine de la façon la plus exacte possible en apprenant tout ce qu'on peut apprendre sur la voie de la représentation imaginative. C'est seulement à l'égard de la tête, et nulle part ailleurs, que l'on peut dans le monde sensible appliquer la représentation imaginative, ce mode de représentation dont on a par ailleurs toujours besoin pour que le regard pénètre dans le monde spirituel. Il faut commencer par l'Imagination si l'on veut regarder dans le monde spirituel ; c'est alors qu'apparaissent d'abord les images spirituelles éthériques des entités spirituelles. Dans le monde physique, il n'y a rien en dehors de la tête qui fasse penser à des Imaginations ; dans la tête humaine en revanche, jusque dans son organisation interne, jusque dans l'admirable construction du cerveau, tout est une image physique, sensible, de l'imaginatif

Si vous allez plus loin, vous arrivez alors chez l'homme à quelque chose qu'il est en réalité beaucoup plus difficile d'observer – sauf qu'en général on se rend la tâche facile –, je veux dire qu'il est beaucoup plus difficile de se faire une idée de la façon dont l'homme prend son souffle, dont par conséquent il met en mouvement son système rythmique, dont il fait passer sa respiration dans la circulation sanguine. Ce jeu extraordinairement vivant, qui pénètre le corps entier, est même beaucoup plus compliqué qu'on ne pense. Les choses en effet se passent ainsi : l'air est d'abord aspiré, puis se transpose dans la circulation (*en rouge sur le croquis*) ; mais d'un autre côté, la respiration passe par la tête et se trouve dans un certain rapport avec toute l'activité du cerveau (*en vert*). L'activité pensante est tout simplement une respiration plus subtile. Et à son tour, la circulation passe dans les impulsions qui mettent en mouvement les membres (*en bleu*).



Lorsqu'on prend ce système rythmique de l'homme, qui ne s'exprime pas dans l'immobilité mais dans une mobilité permanente, quand on prend ce système rythmique, il faut bien tenir compte de cette différence avec la tête. La meilleure image qu'on puisse se faire de la tête, c'est celle d'une forme au repos, refermée sur elle-même, on peut considérer élément par élément ce qu'elle renferme, par exemple le cerveau, et l'on voit chaque élément au repos à côté de l'élément voisin. On ne sait rien de la tête tant qu'on s'en tient, par exemple au sujet de la circulation, à ce que dit la physiologie ou l'anatomie ; car ce qu'accomplit la circulation dans la tête ne se rapporte en aucune façon à la tête en soi, mais uniquement au rythme dont la tête a besoin. Sous ce rapport, la tête est exactement comme la

circulation. Ce que l'on peut voir lorsqu'on soulève une partie de la boîte crânienne et qu'on regarde la circulation, cela ne se rapporte nullement à la tête ; celle-ci doit être considérée comme un organe au repos dont les parties sont juxtaposées.

On ne peut pas faire de même lorsqu'on passe au système rythmique, localisé principalement dans la poitrine. Là, il faut considérer un ensemble en mouvement : mobilité de la circulation, de la respiration, de la pensée, de la motricité. Ce processus est observable bien plus loin encore, jusque dans le physique.

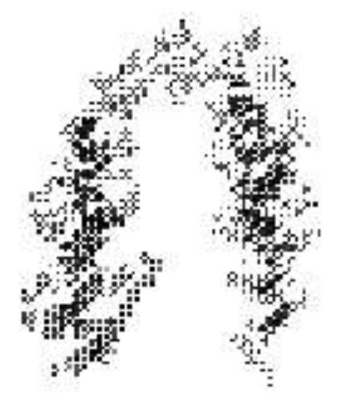
Considérez le processus respiratoire. Tandis qu'il passe dans le processus circulatoire, puis joue jusque dans le cerveau, il se forme de l'acide carbonique ; un acide par conséquent se forme dans l'organisme humain. Le processus respiratoire jouant jusque dans le cerveau, dans le système nerveux, des sels se forment à partir des acides ; il y a là dépôt de sels.

On peut donc dire : tandis que l'homme pense, il y a sécrétion d'un élément terrestre. Dans la circulation proprement dite vit un élément liquide, dans la respiration un élément gazeux. Et dans la motricité, quand on passe aux mouvements, là est vivant l'élément feu. Les éléments sont partout présents, mais en activité ; ils naissent et ils meurent continuellement. Ce processus, ne relève pas de la perception sensible. Ceux qui, en anatomie, veulent le saisir par la perception sensible, ne le comprendront en réalité jamais. Il faut être capable de mettre en œuvre beaucoup de force spirituelle créatrice pour comprendre ce processus. Quand on entend ce qui est exposé sur le processus rythmique dans les cours ordinaires d'anatomie et de physiologie, on a vraiment le sentiment – ceux qui ont assisté à ces cours pourront en témoigner – que ces descriptions mortes sont fort éloignées de la réalité. Oui, lorsqu'on écoute cela sans prévention et qu'on regarde les auditeurs, on a le sentiment que ceux-ci, du fait de ce néant qu'on leur donne là, ne sauraient tous que s'éteindre lentement, rester fixés à leurs bancs sans plus pouvoir marcher ni bouger. Car il faudrait décrire tous les aspects de ce système circulatoire de façon extrêmement vivante, afin que l'auditeur passe sans cesse du sensible au suprasensible, puis revienne du suprasensible au sensible, et qu'une sorte d'état d'âme musical s'éveille en lui à cette description. Alors, quand on a cela, l'âme acquiert des habitudes profondes qui permettent de comprendre le karma. Nous aurons à parler de cela demain. Ce qu'on possède alors, c'est une image sensible de l'inspiration.

De même qu'en observant la tête on a une image sensible de l'imagination, on a en observant le système rythmique – si l'observation est faite dans les règles – une image sensible de l'Inspiration.

Et si l'on passe au système métabolique et moteur – oui, dans ce que l'anatomie et la physiologie considèrent aujourd'hui de ce système métabolique et moteur, ce ne sont pas les forces actives dans ce système que l'on a, mais ce qui se détache, ce qui est éliminé. Tout ce que la science d'aujourd'hui voit comme contenu de ce système n'est pas partie intégrante de la structure et de l'organisation de l'être humain, mais est rejeté – le contenu de l'intestin n'est que l'ultime déchet ; absolument rien de ce qui dans ce système est physiquement perceptible n'est partie intégrante de l'homme ; l'homme l'élimine, à ceci près que tel élément reste plus longtemps dans l'organisme et tel autre moins longtemps. Ce dont la présence dans ce système peut être prouvée par des moyens physiques, sensibles, ne fait pas partie de l'être humain, mais est élimination et dépôt. En revanche, tout ce qui est partie de ce système est de nature suprasensible. Ainsi, s'agissant du système métabolique et moteur, il faut passer, quand on considère l'être humain, à ce qui dans le sensible vit sur un mode purement suprasensible.

Lorsqu'on se représente le système métabolique et moteur, il faut donc se dire qu'en réalité les bras physiques, etc., sont spirituels, et que dans cet élément spirituel ils développent la force du Moi. Lorsque je remue les bras et les jambes, des substances sont éliminées continuellement et ce sont elles que l'on voit. Mais elles ne sont pas l'essentiel. Si vous voulez expliquer comment la main saisit, ce n'est pas au physique que vous pouvez vous référer, mais au spirituel ; tout ce qui le long des bras est spirituel, c'est cela qui importe chez l'être humain. Ce que vous voyez n'est qu'élimination (*en gras sur le croquis ce qui est visible, en maigre ce qui est « spirituel »*).



Comment se livrer à des considérations sur le karma, si l'on croit que ce qu'on voit dans le système métabolique et moteur, c'est l'homme ? Ce n'est absolument pas l'homme. On ne peut se livrer à ces considé-rations qu'en sachant ce qu'est l'homme. Et ce qu'il faut alors posséder, c'est une image de l'intuition, certes actuellement présente dans le monde sensible, mais néanmoins suprasensible.

Vous pouvez donc dire, mes chers amis : la vision de la tête est en réalité une projection imaginative dans le monde des sens, La vision du système rythmique chez l'homme doit être inspirée, active au sein de l'observation par les sens. La vision de l'homme des échanges et des membres doit être intuitive, suprasensible dans le monde des sens.

Ceci est très intéressant, car lorsqu'on observe l'être humain sont ainsi offertes des images pour l'intuition, l'inspiration et l'imagination. On peut apprendre par une observation correcte du système métabolique et moteur chez l'homme ce qu'est exactement l'intuition dans le suprasensible. On peut apprendre par une observation correcte de l'homme rythmique ce qu'est l'inspiration dans le suprasensible. On peut apprendre par une observation correcte de la tête ce qu'est une vision imaginative dans le suprasensible.

Observation de la tête : imaginative, projetée dans le monde des sens.

Observation du rythme : inspirée, active dans le monde des sens.

Observation du système métabolique et moteur : intuitive, suprasensible dans le monde des sens.

C'est cela qui est indiqué dans les « Directives » de la dernière feuille pour les membres, et qu'à vrai dire chacun peut trouver par lui-même à condition d'étudier assidûment les cycles parus jusqu'à présent.

Aujourd'hui, mes chers amis, nous nous sommes efforcés de considérer les rapports karmiques dans le domaine physique. Nous verrons demain de plus près les rapports karmiques relativement à la vie morale et spirituelle de l'homme.

NEUVIEME CONFERENCE
Dornach, 11 mai 1924

Nous nous occuperons pendant un certain temps encore des rapports, régis par des lois, qui existent dans l'évolution karmique de l'homme, et je commencerai aujourd'hui par exposer partiellement quelle configuration prend la formation du karma ; j'entends ici la partie du karma qui est surtout en liaison avec l'aspect moral, éthique et spirituel de la vie humaine.

Ici, il faut seulement que vous teniez compte du fait qu'à l'instant où l'on regarde au delà du monde physique – et c'est bien ce que l'on fait lorsque l'on considère le karma ; les rapports karmiques sont de nature spirituelle même s'ils se réalisent dans le domaine physique, par exemple dans les maladies –, ce qui relève du karma dans une maladie a une cause spirituelle. On entre donc de toute façon dans le spirituel lorsqu'on aborde le karma, Nous allons aujourd'hui considérer surtout la partie éthique et spirituelle du karma, celle qui concerne l'âme.

J'ai déjà une fois attiré l'attention sur le rapport existant entre le karma, la formation du karma, et certaines entités qui en des temps très anciens de l'évolution de la terre étaient présentes sur terre ; elles quittèrent ensuite celle-ci lors du départ de la Lune pour prendre leur demeure dans l'univers comme habitants de la Lune, comme entités lunaires.

Nous devons regarder ce que nous appelons Lune et dont la partie physique, celle qu'on décrit habituellement, n'est, dirais-je, qu'un signe – nous devons regarder la Lune comme le porteur de certaines entités spirituelles, dont les plus importantes sont celles qui ont habité la terre comme premiers grands Instructeurs de l'humanité ; ce sont ces entités qui sur terre ont fondé parmi les hommes cette sagesse primordiale dont j'ai bien souvent parlé. Elles ont donc vécu sur terre. Elles étaient là du temps où la Lune n'était pas encore séparée de la terre. Elles ont – j'ai décrit cela une fois dans le passé –, elles ont en quelque sorte inspiré aux hommes la sagesse primordiale, si bien que les hommes ont accédé à cette sagesse par le moyen d'une sorte d'illumination intérieure. Et la manière dont ces êtres ont agi est foncièrement différente de celle dont les hommes peuvent aujourd'hui agir sur terre.

Voyez-vous, il faudrait dire du mode d'action de ces premiers Instructeurs qu'il s'agissait d'une sorte d'effet magique, d'effets qui se produisaient parce que la volonté humaine avait alors une influence beaucoup plus grande qu'aujourd'hui, y compris sur ce qui peut se passer dans le monde extérieur. Aujourd'hui, notre volonté ne peut agir sur le monde extérieur que transmise par des moyens physiques. Il nous faut, quand nous voulons pousser un objet, développer de la volonté, toucher l'objet à l'aide du bras et de la main. L'action directe de la volonté sur les phénomènes extérieurs que nous appellerions aujourd'hui phénomènes de la nature, elle existait encore à l'époque des premiers instructeurs, et sur un mode que nous qualifierions aujourd'hui de magique. On peut dire à peu près ceci : il y eut encore jusqu'à une date relativement récente des émergences d'effets de cette nature produits par la volonté humaine. Rousseau nous raconte par exemple que dans certaines régions chaudes, il était capable de paralyser et même de tuer des crapauds qui s'approchaient de lui, rien qu'en les regardant fixement. Cette efficacité de la volonté humaine, qui subsista encore jusqu'au XVIIIè siècle dans les régions chaudes, a fini par disparaître. Elle existait encore dans l'ancienne Egypte, où la volonté humaine était capable d'agir sur la croissance des plantes ; la volonté pouvait encore favoriser la croissance des plantes. Et lorsque les premiers Instructeurs étaient encore sur terre, il était parfaitement possible de mettre également au pouvoir de la volonté humaine les processus du monde inanimé.

Ces pouvoirs tiennent naturellement – ou tenaient – au fait que l'on possédait une vue instinctive et précise des rapports universels, qui restent totalement cachés à la science grossière d'aujourd'hui. Qu'il faille tenir compte de l'action de la chaleur par exemple sur la volonté humaine, on le voit bien au fait que ce même Rousseau qui était capable par son regard de tuer un crapaud dans un pays chaud, n'a pas même réussi, étant plus tard à Lyon, à en paralyser un ; bien plus, ce crapaud le fixa avec une telle acuité qu'il fut lui-même comme paralysé et que le médecin dut le ramener à la vie en lui administrant du venin de serpent. Cette façon de mettre la volonté enjeu est étroitement en rapport avec la connaissance instinctive de ce qui se passe dans l'entourage de l'être humain.

Les anciens Instructeurs, de par les fondements mêmes de leur être spirituel, avaient justement une connaissance de la nature tout autre que les hommes d'aujourd'hui, plus intime, plus pénétrante. Bref, ils étaient effectivement doués de quelque chose qu'il n'est pas possible d'exprimer sous la forme de lois naturelles. A l'époque où ils agissaient sur terre, ce n'était pas nécessaire, car la science telle que nous la connaissons n'existait évidemment pas. Elle eût d'ailleurs semblé totalement dénuée d'intérêt, on eût été absolument incapable de comprendre ce qu'on visait avec cette science. Car toute action reposait sur une connaissance et un savoir beaucoup plus intérieurs que ce ne peut l'être aujourd'hui.

Ces Instructeurs, je l'ai dit, transportèrent le théâtre de leur action de la terre sur la lune, et ils ont maintenant, tout se tenant dans l'univers, une grande mission à remplir dans l'ensemble de ce qui advient dans le monde. Ce sont eux qui ont un travail considérable à accomplir pour le karma, pour la formation du karma de l'homme. Car une composante importante dans la formation du karma est celle que nous pouvons observer lorsque l'être humain, après la mort, une fois qu'au bout de quelques jours il a déposé son corps éthérique, revit son existence à rebours – non pas sa vie de veille, mais le temps pendant lequel il a dormi. Dès qu'il a franchi le seuil de la mort, il revoit clairement, comme en un tableau d'une considérable dimension, ce qu'il a vécu. Mais c'est une rétrospective en images. Au bout de quelques jours, le corps éthérique se dissout dans l'éther cosmique, puis cette rétrospective s'efface lentement. Alors commence une véritable vision du passé.

N'est-ce pas, notre vie sur terre s'écoule de telle façon que nous serions naturellement dans l'illusion si dans notre souvenir nous la prenions pour une unité ; car le déroulement de notre vie n'est pas une unité : nous vivons toujours dans la conscience durant le jour, dans l'inconscience durant la nuit, et ainsi de suite. Quand on s'adonne au souvenir, on oublie qu'entre les moments où l'on est conscient s'intercalent les nuits. Au cours de ces nuits, il se passe beaucoup de choses avec l'âme, avec le corps astral et le Moi, à ceci près que l'être humain en ignore tout. Ce qui se passe alors, ce que l'homme vit inconsciemment durant son existence terrestre, c'est cela qu'il retrouve lorsqu'iI revient en arrière, de sorte qu'après sa mort le temps lui semble vraiment régresser ; il revit alors, mais en pleine conscience, ses nuits.

C'est parce qu'il dort à peu près durant un tiers de sa vie qu'il effectue ce retour en arrière pendant un temps égal au tiers du temps qu'il a vécu. Si donc quelqu'un meurt à l'âge de soixante ans, il a dormi à peu près vingt ans ; le retour en arrière durera donc pour lui une vingtaine d'années environ. Puis il entrera dans le monde spirituel proprement dit ; là il vivra d'une autre façon. Mais ce retour en arrière, la vision de ce qui se produit pendant les nuits, c'est ce que l'homme connaît d'abord après sa mort. On est frappé cependant de voir combien ce retour en arrière est différent de ce qu'on vit ordinairement durant la nuit.

A l'exception des rêves qui surgissent du sommeil et qui ne reproduisent pas très fidèlement les expériences de la vie, mais les présentent souvent sous une forme illusoire, comme des fantasmes, à l'exception donc de ce qui surgit ainsi de la vie nocturne, l'homme a fort peu conscience des multiples expériences qui sont alors les siennes ; j'ai décrit cela ici en d'autres temps. Mais après la mort, l'homme vit cela avec une extraordinaire clarté, sous une forme extraordinairement concrète. Aussi peut-on dire que cette vie dans le monde des âmes après la mort impressionne beaucoup plus fortement que la vie terrestre. Les images qu'on perçoit, la façon dont on participe à cette perception, tout cela est d'une extraordinaire intensité et n'a rien d'un rêve. On le vit comme s'il s'agissait d'une sorte de négatif photographique. Si vous avez infligé à quelqu'un une souffrance pendant votre vie sur terre, vous avez vécu cette action de votre propre point de vue. Vous avez exécuté et vécu un acte qui émanait de vous. Mais lorsque vous revivez votre vie à rebours, il n'en est plus ainsi : vous ressentez la chose comme si vous vous étiez glissé dans l'autre, dans ce que l'autre a éprouvé.

Ainsi – pour prendre un exemple frappant supposez que vous ayez donné une gifle à quelqu'un ; vous ne revivez pas ce que vous avez ressenti dans votre intention puis dans l'acte de la gifle, dans l'absence de douleur pour vous-même – à moins qu'un effort excessif vous ait fait mal à la main –, vous revivez ce qu'a ressenti celui auquel vous avez donné la gifle. L'expérience de l'autre devient votre expérience, extraordinairement concrète, avec une force accrue.

Si bien qu'en fait, lors de ce retour en arrière, on se dit : oh ! ce que je vis maintenant est extraordinairement impressionnant ! Aucune impression ressentie sur terre n'agit aussi puissamment que les impressions ainsi ressenties après la mort durant ce qui correspond au tiers de la vie terrestre. Ainsi, durant ce temps, vous vivez la réalisation karmique de tous les faits et gestes de votre vie, mais du point de vue d'autrui. Cette réalisation de tout votre karma terrestre, vous ne la vivez pas encore sur terre – cela, vous le ferez pendant votre prochaine existence –, mais vous vivez cela, bien qu'avec moins d'intensité quant à l'acte lui-même, comme vous le ferez plus tard sur terre. Toutefois, l'impression est encore plus forte qu'elle ne pourrait l'être dans aucune vie terrestre.

Il y a là quelque chose de frappant, mes chers amis. Cette saturation, si je puis dire, cette intensité de l'expérience est vraiment quelque chose de curieux, qui sort totalement de l'ordinaire.

Mais si l'être humain ne pouvait développer dans son Moi et dans son corps astral que la seule force qu'il possède lorsqu'il franchit la porte de la mort, il vivrait tout ce retour en arrière tout au plus comme un rêve très vivant. A première vue on pourrait s'attendre, après la vie terrestre, si l'on ne considère que celle-là et ce qu'elle peut faire de vous – on pourrait s'attendre à ce que ce retour en arrière ne soit vécu qu'à la façon d'un rêve très, très vivant. Or ce n'est pas le cas, en aucune façon. Ce n'est pas un rêve animé, c'est une expérience extraordinairement intense, beaucoup plus intense que les expériences terrestres.

On n'a maintenant ni corps physique ni corps éthérique, ces corps au moyen desquels on fait ses expériences sur la terre. Représentez-vous ce que vous vivriez sur terre avec votre conscience ordinaire si vous n'aviez ni corps physique ni corps éthérique. Vous voltigeriez au-dessus de la terre, un rêve vous venant de temps à autre, puis vous poursuivriez votre sommeil.

On peut bien se figurer qu'après sa vie terrestre, un sexagénaire rêve de façon continue pendant vingt ans, le tiers de sa vie ; mais c'est que justement ce n'est pas un rêve, c'est une expérience très forte, très intense. Quelle en est la cause ? La cause, voyez-vous, en est qu'au moment où l'être humain a passé par la porte de la mort et où il a déposé son corps éthérique, à ce moment où commence son retour sur le passé, aussitôt les habitants de la Lune s'approchent de lui et ce sont eux qui, avec leur ancien pouvoir magique, pénètrent en lui, pénètrent ce qu'il vit alors et imprègnent ses images de substance cosmique.

Voyez-vous, c'est exactement ce qui se passerait – pour prendre une comparaison – si je peignais un tableau. Je ne fais d'abord que peindre un tableau – cela ne fait de mal à personne, à moins qu'il ne soit par trop affreux, et encore ne s'agirait'il que d'une impression morale. Imaginez que sur un tableau je peigne, disons, trois d'entre vous, et que, le tableau étant pénétré d'une force magique, ces trois personnages sortent de la toile et mettent immédiatement à exécution ce qu'ils tramaient contre l'une des personnes ici présentes. Ils se montreraient plus forts, plus actifs que ne le sont d'ordinaire les anthroposophes. C'est ainsi que les choses se présentent. Tout le vécu après la mort est lié à une activité intense parce que ces êtres lunaires imprègnent de tout leur être les images qu'on a – je dirais qu'ils les pénètrent, qu'ils les saturent d'une « sur-existence ».

Nous traversons donc après la mort la région de ces êtres lunaires. Et par là se fixe puissamment dans l'éther cosmique ce que nous ressentons de cette manière comme la compensation à fournir pour nos propres actes – ainsi que je viens de le décrire. Ce retour en arrière, quand on ne se contente pas d'en montrer simplement le principe comme je l'ai fait dans « Théosophie », mais qu'on essaie, comme je voudrais le faire maintenant, de le décrire concrètement – ce retour en arrière est d'un extrême intérêt, tout comme d'ailleurs le retour en arrière immédiatement après la mort est une partie de la vie d'une extrême importance.

A notre époque, les expériences que peut faire l'être humain présentent un degré particulièrement élevé de complexité. Mais pensez à quel point l'ensemble des dispositions de l'âme chez ces êtres lunaires est par nature différent du même ensemble chez les habitants de la terre. Ces êtres lunaires avec qui, comme je l'ai décrit, nous avons tant à faire après la mort, ce sont eux qui ont donné aux hommes cette sagesse primordiale qui, précisément à l'ère où nous sommes, s'est éteinte, elle n'a duré avec une certaine force que jusqu'aux IIIème, IVème siècles après J. -C., puis elle fut présente dans la tradition, pour s'éteindre ensuite complètement. J'ai exposé à plusieurs reprises que les hommes n'auraient jamais pu accéder à leur liberté si la grandiose et puissante sagesse de ces premiers Instructeurs leur était restée. Elle s'est donc éteinte. La pensée abstraite est venue la remplacer. L'homme pense aujourd'hui à l'aide de concepts qui en réalité n'ont plus grand-chose de commun avec le monde spirituel. Je voudrais à ce propos utiliser une comparaison que j'ai déjà employée ici. Aristote a établi dix concepts qui sont à proprement parler les vestiges de l'ancienne sagesse : substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, position, possession, action, passion. Il les a appelés « catégories ». Ce sont dix concepts simples. On les trouve d'ordinaire dans les manuels de logique. Les lycéens doivent les apprendre par cœur, les professeurs de philosophie les connaissent. Mais justement, on ne connaît qu'eux : substance, quantité, qualité, etc. Mais que sait-on, quand on connaît ces dix concepts ? Pour les hommes d'aujourd'hui, ils sont quelque chose d'ennuyeux, mais pour celui qui en pénètre la signification, ils ne sont pas plus ennuyeux que les vingt-deux ou vingt-trois lettres de notre alphabet.

Si vous ne connaissiez que ces lettres : a, b, c, d, etc., et rien d'autre, représentez-vous ce que serait pour vous le « Faust » de Gœthe ! Vous ouvrez le livre, vous y trouvez pêle-mêle ces vingt-deux signes. En fait, le « Faust » ne contient rien d'autre que ces vingt-deux signes, seulement mêlés de mille et une façons. Mais si vous ne saviez rien de plus, si vous n'aviez jamais appris à lire, si vous vous contentiez d'ouvrir le livre et de faire connaissance avec ces lettres, comme tout serait autrement qu'aujourd'hui où, sachant lire, vous prenez le « Faust » en main ! C'est tout autre chose, n'est-ce pas ? Mais aucun livre au monde que vous puissiez lire ne contient autre chose que ces vingt-deux signes, et pourtant, que ne faites-vous pas de ces signes si vous savez lire ! Le monde sensible tout entier vous est ouvert du fait que vous savez vous servir d'eux, jongler avec eux, les mêler d'une certaine manière. Or les logiciens qui connaissent aujourd'hui les dix catégories d'Aristote ne savent pas plus à quoi elles servent que celui qui, n'ayant jamais appris à lire, ne verrait jamais dans les livres que les seules lettres a, b, c, d, etc. C'est exactement la même chose. Car ces dix concepts fondamentaux, ces dix concepts de la logique d'Aristote, il faut les comprendre afin de les employer de toutes sortes de façons, comme on le fait pour les lettres de l'alphabet dans le monde physique. Alors, avec ces dix concepts, on lit dans le monde spirituel. Ce sont des lettres ! Mais à notre époque, on en est peu à peu arrivé à ne plus connaître que les concepts, comme si l'on ne connaissait de l'alphabet que la succession des lettres. Pensez à tout ce que vous perdriez si vous ne saviez pas lire et ne connaissiez que les lettres seules. De même, tout ce qui existe dans le monde spirituel échappe à l'homme qui ne sait pas se servir – seulement, en les modifiant – des dix catégories d'Aristote pour lire dans le monde de l'esprit.

A ce sujet, il arrive même depuis longtemps aux philosophes quelque chose qui est du plus haut comique. Au milieu du Moyen Age vivait un homme de grande intelligence, Raymond Lulle, qui tenait encore de la tradition un certain sens de l'utilisation des catégories logiques, des concepts fondamentaux de la logique, ce qu'il savait, Raymond Lulle l'a fait connaître, mais à l'aide d'une image, selon l'usage du temps. S'il avait formulé ce qu'il voulait dire en réalité, il se serait exprimé ainsi : mes contemporains sont tous des têtes creuses, car ils ne savent que dire a, b, c, et ils ignorent comment lire à l'aide de ces concepts fondamentaux. Il faut être capable de mettre par la pensée ces concepts de base en liaison les uns avec les autres, tout comme on réunit les lettres pour en faire des mots et des phrases. Alors on peut lire dans le monde spirituel. – Mais il n'a pas dit cela aussi ouvertement, ce n'était pas l'usage en ce temps-là. Il a dit : qu'on écrive ces concepts sur des morceaux de papier, qu'on prenne ensuite une roulette et qu'on tourne, ces concepts se mélangeront ; qu'on lise alors, et il en sortira quelque chose.

Ce n'était là qu'une comparaison, car Raymond Lulle ne voulait pas parler d'une roulette ordinaire et morte, mais de la tête, organe de l'esprit ; c'est elle qui doit mêler ces concepts. Mais ceux qui ont entendu parler de la roulette de Raymond Lulle ont pris l'histoire au sérieux, et depuis lors elle les fait rire. Il y a là selon eux quelque chose de prodigieusement puéril. Mais la puérilité est du côté de la philosophie moderne, qui ne comprend pas de quoi il s'agit.

Vous le voyez, presque tout a été perdu de ce qu'avaient apporté à l'humanité dans les temps anciens ces premiers Instructeurs, dont nous devons parler aujourd'hui comme habitants de la Lune. Et l'homme fait connaissance d'une manière particulière avec cette tout autre forme de savoir lors de son voyage à rebours immédiatement après la mort. Il sait alors de cette façon selon quel mode ces sages des temps anciens pensaient et connaissaient. D'où la clarté, le caractère concret de ce qui lui apparaît alors.

Mais nous sommes précisément à l'époque où les choses s'embrouillent quelque peu, parce qu'il y a une sorte d'incompréhension entre d'une part les êtres humains qui, depuis que s'est éteinte l'antique sagesse, vivent sur cette terre dans leurs concepts abstraits, et d'autre part les dispositions de l'âme qui sont celles de ces premiers Instructeurs après leur réunion à l'être de la lune.

Il se passe la chose suivante : lorsqu'un savant moderne traverse l'existence terrestre, il parle un autre langage que ces premiers Instructeurs, qui en réalité – comme je le décrirai plus loin en détail ont beaucoup à faire avec la formation de son karma. Ces Instructeurs et les hommes qui meurent après avoir connu la culture et la civilisation de notre temps, ne se comprennent pas bien.

Il est extrêmement difficile de se faire des idées sur ce genre de choses, car l'observation de ce qui se passe alors pour les humains n'est pas particulièrement facile. Mais dans des cas caractéristiques, on peut pourtant y parvenir. On peut par exemple se faire une idée de ces faits, mes chers amis, lorsqu'on observe deux hommes morts à notre époque et qui ont accompli leur retour en arrière après la mort, qui donc en un certain sens étaient entièrement insérés dans notre culture tout en étant cependant grandement différents l'un de l'autre.

Voyez-vous, on peut prendre un savant moderne plein de génie, oui, génial à sa façon, mais comme il en existe quand même des douzaines, par exemple Du Bois-Reymond ou un autre, et on peut observer le chemin qu'il fait à rebours après la mort. Mais on peut prendre une autre personnalité. Une personnalité très intéressante pour ce voyage à travers le monde des âmes est celle que j'avais dans l'esprit lorsque, écrivant mes drames-mystères, je donnai corps au personnage de Strader. Celui-ci est dans les drames-mystères le portrait d'un personnage authentique, entré dans sa jeunesse dans l'état monacal, d'où son évolution personnelle l'avait ensuite fait sortir ; il avait alors consacré son activité à une sorte de philosophie des lumières, qu'il enseignait à l'Université.

Cette personnalité – on lui doit de nombreux ouvrages – est, dans la manière dont elle développe les concepts, abstraite, de la vraie abstraction du penseur moderne ; mais elle le fait avec une extraordinaire pénétration et beaucoup d'audace.

Certes, y mettre autant de cœur que par exemple Hegel, qui posait avec tant de force émotive, mais aussi une si considérable clarté, les notions les plus abstraites – de tant de cœur, l'homme moderne n'est plus capable ; il faut voir en effet en Hegel un homme qui avec ses concepts pouvait casser du bois, tant ils étaient fermes et concrets. L'homme moderne ne saurait plus être aussi concret. Mais celui dont je parle avait une manière d'audace dans le maniement des notions abstraites. Et il est naturel qu'ayant dans l'esprit la vie de cet homme lorsque je donnai forme au personnage de Strader, je trouvai le retour en arrière de celle personnalité particulièrement intéressant. Une chose ici se révéla d'importance : il y avait chez cette personnalité, dans tout ce qu'elle pensait, un trait qui rappelait l'attitude du théologien ; c'était d'une part très abstrait, à la manière du naturaliste ou du moins du philosophe moderne de la nature, mais d'autre part perçait partout la conscience que l'on est pour le moins fondé à parler de l'existence d'un monde spirituel ; cela venait bien entendu des incarnations antérieures de cette personnalité.

Les idées propres à cette personnalité ont donc une plus grande parenté avec les dispositions de l'âme des êtres lunaires que celles d'un savant comme on en trouve à la douzaine, tel que par exemple Du Bois-Reymond. On peut voir que pour ces savants, la traversée de ce monde des âmes, de cette sphère lunaire, se fait dans un état d'incompréhension totale, comme lorsque l'on vit dans un pays étranger dont on n'apprend jamais la langue : les autres ne vous comprennent pas et vous ne comprenez

pas les autres. Ainsi en est-il à peu près de celui qui a été entièrement formé par la civilisation moderne lorsqu'il s'engage dans ce retour en arrière sur sa vie.

Mais pour cette personnalité, pour cet « archétype » de mon Strader, les choses se sont passées autrement. Il est l'exemple-type de ce qu'on peut percevoir quand on observe ce retour en arrière : que les êtres qui appartiennent à la lune portaient un intérêt extraordinaire – je suis naturellement forcé de me servir d'expressions empruntées à la terre, bien qu'elles soient d'une prodigieuse banalité comparées à ce que je dois décrire –, portaient un certain intérêt à la manière dont il introduisait ses pensées, ses pensées abstraites, dans ce monde des âmes. Et lui, de son côté, il connaissait un réveil étrange, tout à fait étrange, comme s'il se disait : las ! tout ce que j'ai combattu – il avait combattu beaucoup d'idées traditionnelles –, tout cela n'est absolument pas ce que je croyais, c'est au fond tout autre chose. C'est seulement devenu ainsi peu à peu, parce que les antiques et substantielles vérités sont devenues des énoncés abstraits ; en réalité, je me suis souvent battu contre des moulins à vent. Mais maintenant je vois des réalités.

Alors commence quelque chose où, notamment à propos d'une personnalité comme celle-là – et l'on peut dans la vie moderne esquisser le portrait de toute une série de personnalités analogues –, ce retour en arrière, au cours duquel s'amorcent les tendances karmiques, est extrêmement intéressant pour comprendre la vie.

Une personnalité encore plus frappante à cet égard est le philosophe auteur de l'ouvrage intitulé « L'imagination, principe fondamental du processus cosmique ». J'ai souvent cité ce philosophe, Jacob Frohschammer. Il était encore considérablement imprégné de concepts abstraits, c'était, comme la personnalité que je viens de décrire, un penseur abstrait. Mais il pouvait si peu supporter les abstractions du modernisme (je ne donne pas à ce mot le sens qu'il a dans la terminologie catholique) que pour lui ce n'étaient pas les concepts qui étaient les puissances formatrices du monde, mais l'imagination. Il voyait partout à l'œuvre l'imagination : les plantes croissent, les animaux existent grâce à l'imagination, etc. A cet égard, le livre de Frohschammer est extrêmement intéressant.

Spectacle admirable : une personnalité comme celle-là, tout imprégnée encore de ce qu'apportait l'évolution avant l'intervention de la pensée moderne platement abstraite, cette personnalité s'unit encore intimement à la substance des entités lunaires. Des études de ce genre sont d'un extrême intérêt, parce qu'elles permettent une vue plus précise des lois de l'évolution karmique. Lorsqu'on est lié par une sympathie particulière à une personnalité comme celle-là – c'était mon cas à l'égard du modèle de mon Strader des drames-mystères –, c'est la chaleur, la chaleur d'âme dans laquelle on est uni à la personnalité considérée qui vous permet de vivre en union avec elle le chemin si important qu'elle parcourt après la mort. Les impressions qu'éprouve celui qui les ressent après la mort sont si fortes qu'elles se répercutent sur celui qui peut les suivre par un acte de connaissance. Et ceci est déjà très curieux. C'est précisément lorsqu'on suit ce voyage à rebours que se révèle à quel point ces expériences d'après la mort impressionnent davantage l'être que les expériences faites sur terre. Aujourd'hui, je me pose très sérieusement la question suivante : me serait-il possible, après avoir été assez longtemps le témoin des images qu'a connues après la mort cet archétype de Strader, si je voulais écrire un cinquième drame-mystère, de décrire le personnage de Strader, de continuer à le mettre en scène ? Ce me serait absolument impossible ; c'est qu'en effet, au moment où je me propose de représenter ce personnage terrestre, dont les impressions sont beaucoup moins vives, les images des impressions que le modèle a connues après la mort se présentent à moi. Elles sont beaucoup plus intenses, elles effacent celles que je vois là dans la vie terrestre.

Et j'ai pu observer cela sur moi-même. Alors que j'étais extrêmement intéressé, durant sa vie, par les faits et gestes de la personne en question (c'est facile à imaginer, cette personne me servant de modèle pour Strader), ce qui l'emporte maintenant, c'est mon intérêt, bien au delà de ce que j'ai pu découvrir pendant sa vie, c'est mon intérêt pour les impressions qu'elle a ressenties après la mort.

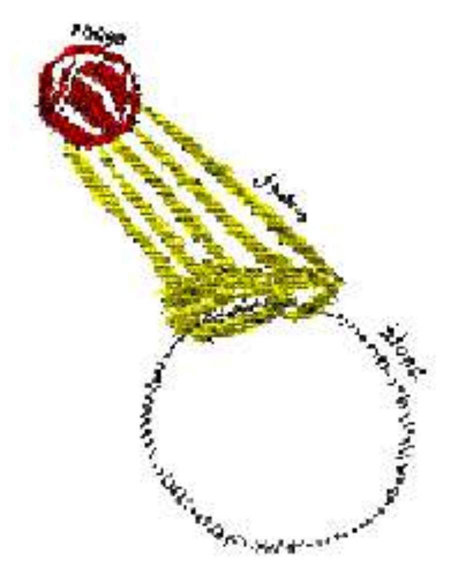
Repensant à mes drames-mystères, je dois dire que les vives impressions vécues par le modèle de mon Strader pendant son existence post-mortem effacent pour moi le personnage modèle de Strader – alors que ce n'est qu'à peine le cas pour les autres personnages. Vous voyez là comment, pour une véritable observation, se juxtaposent réellement ce qui est sur terre et ce qui est en dehors de la terre, et comment, à l'effet que provoque cette juxtaposition, on peut se rendre compte que la vie après la mort, au cours du retour en arrière, est d'une intensité inouïe : elle efface totalement les impressions terrestres.

A ce sujet, on peut même dire quelque chose de plus. Il peut arriver par exemple – ce n'est pas quelque construction que je présente ici, mais bien des réalités –, il peut arriver qu'ayant très bien connu quelqu'un pendant sa vie terrestre, on puisse savoir ce qu'il ressent pendant son retour en arrière ; tout prend alors un autre aspect du fait qu'au cours de ce chemin rétrograde les images sont d'une intensité si extraordinaire. Et l'on peut même dire que lorsqu'on s'est intéressé, comme c'était le cas chez moi pour une personne morte il y a un certain nombre d'années, à sa vie terrestre, la relation qu'on a avec cette vie terrestre prend une autre forme lorsque l'on est ensuite témoin de ce que ressent après la mort la personne en question. Cela prend une tout autre forme ! Et bien des aspects des relations qu'on entretenait sur terre se révèlent alors seulement dans leur pleine vérité.

Ceci est d'autant plus le cas que les relations dans là vie terrestre n'étaient pas de nature spirituelle. Lorsqu'elles l'étaient, lorsqu'elles étaient pénétrées de spiritualité, on constate comme un développement continu de ces relations. Mais s'il s'agit par exemple de relations sur le plan humain sans accord sur les opinions, il peut se faire alors que ces rapports humains se transforment en tout autre chose, en des sentiments d'une tout autre nature. Ceci est provoqué par la vivacité des images qui apparaissent alors.

Si je vous décris tout cela, mes chers amis, c'est pour faire naître en vous la représentation concrète qu'il existe des réalités d'une autre nature que celles de la terre. C'est que la réalité existe sous les formes les plus diverses. Et que toujours, dans les images que l'homme peut créer de lui-même, s'introduise l'action des êtres lunaires, cette réalité est pour celui' qui la contemple plus extraordinaire que celle qui lui succède lorsque l'être humain traverse le monde de l'esprit où il élabore avec les Hiérarchies supérieures les conséquences de sa vie terrestre ; c'est là chose beaucoup plus facile à comprendre, car c'est une sorte de continuation. Mais cette transformation radicale de l'homme après sa mort, qui est due à ce qu'il entre en rapport avec des êtres depuis longtemps partis de la terre et qui ont fondé sur la lune une manière de colonie cosmique, c'est là quelque chose qui nous fait connaître avec un extraordinaire relief une réalitétrès proche de la réalité terrestre – puisqu'on la connaît immédiatement après la vie terrestre –, et pourtant fondamentalement différente d'elle.

Maintenant, lorsque les êtres sont trop fortement attachés à ce qui est terrestre, il peut même se faire qu'ils aient des difficultés à se reconnaître dans la région où vivent les êtres lunaires. Il se produit alors quelque chose que j'aimerais caractériser ainsi : représentez-vous ici la terre (*en blanc sur le croquis*) et là la Lune (*en rouge*). Les influences lunaires, qui sont à proprement parler les influences solaires réfléchies, pénètrent dans la terre pas plus loin qu'ici, puis leurs effets cessent (*en jaune*). Les influences lunaires ne pénètrent pas très avant dans la terre, elles atteignent seulement la région où les racines des plantes s'étalent. Au dessous de cette couche, qui est très mince, les influences lunaires ne s'exercent pas.



Il n'y a donc qu'une mince couche, ici en haut, où les influences de la Lune soient retenues. Les influences solaires descendent profondément dans la terre. La chaleur du soleil d'été s'y conserve ; si vous mettez les pommes de terre en silo, vous conserverez pendant l'hiver l'action du soleil. Une grande partie des influences solaires descend dans le sol, celles de la Lune ne dépassent pas le niveau des racines – une mince couche.

Or il peut arriver que des entités humaines, après leur mort, lorsqu'elles doivent entrer dans la région de la Lune, dans le monde des âmes, ne peuvent pas bien s'entendre avec les êtres lunaires ; elles sont alors comme retenues par cette mince couche des influences lunaires, qui montent de la terre comme une fumée en quelque sorte, et alors la perception sensible-suprasensible les voit errer comme des fantômes, comme des effets à retardement de la vie passée.

Les légendes et les poèmes qui parlent de ces choses reposent en tous points sur des réalités. Il faut seulement, si l'on veut pouvoir en juger, être libre de toute superstition, procéder toujours avec un esprit critique et ne jamais accepter que ce qui peut être vérifié.

Lors de ce passage par la région de la Lune, dont la durée est donc du tiers de la vie, le karma commence à se préparer. Car les êtres lunaires participent à ces images en négatif, images de ses actes, mais aussi de ses actes accomplis en pensée, que projette l'être humain ; et ces êtres lunaires ont une bonne mémoire ; tout ce qu'ils vivent ainsi avec l'être humain, ils l'inscrivent dans l'éther cosmique.

Nous traversons alors la vie entre la mort et une nouvelle naissance, puis nous revenons. A notre retour dans la région de la lune, nous retrouvons tout cela consigné. Nous l'emportons avec nous dans notre vie terrestre, afin de le réaliser par notre volonté terrestre.

Voilà ce que je voulais vous exposer aujourd'hui, mes chers amis, comme une considération fondamentale.

ELABORATION DU KARMA
TANDIS QUE L'ON VIT A REBOURS
SON EXISTENCE TERRESTRE
IMMEDIATEMENT APRES LA MORT

DIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 16 mai 1924

Nous avons vu la dernière fois comment le germe du karma se forme pendant le temps qui succède immédiatement au passage du seuil. J'ai essayé d'exposer avec quelle intensité de vie, avec quelle force intérieure les expériences que l'homme connaît durant ce temps, qui englobe environ un tiers de sa vie, avec quelle force extraordinaire ces expériences agissent sur lui, et comment elles agissent également sur celui qui observe l'existence de l'être humain pendant cette période. Maintenant, il faut que nous envisagions comment le monde terrestre, à l'intérieur duquel se déroulent l'accomplissement et la formation du karma, agit sur l'homme, et combien cette action diffère de celle du monde extra-terrestre.

Lorsque nous portons notre regard sur le théâtre de notre karma, c'est-à-dire la terre, nous voyons que tout sur cette terre – l'ensemble des êtres des divers règnes – a une influence réelle sur l'homme, sur sa vie, influence qui se manifeste également lorsque l'homme ne cherche pas à connaître ce qui existe autour de lui. Il lui faut se nourrir, il lui faut se développer et pour cela absorber les substances de la terre. Celles-ci agissent sur lui par leurs qualités, par les forces qu'elles renferment, et elles le font indépendamment de la connaissance qu'il peut en avoir. Et on peut dire, quoique d'une façon un peu trop absolue : peu importe comment l'homme se comporte dans sa vie intérieure par rapport aux divers règnes qui l'entourent dans son existence terrestre, il entre en relation, il entre dans un certain rapport avec ce qui se passe dans son environnement physique, terrestre.

Il faut bien voir comment cela se présente dans les domaines les plus variés de la vie. Disons-nous par exemple : qu'en serait-il si nous étions dépendants, dans la quantité d'aliments que nous absorbons, de ce que nous savons de l'action des aliments sur l'organisme ? Nous ne pouvons absolument pas attendre d'être informés là-dessus, nous sommes poussés vers notre environnement terrestre par un rapport entièrement indépendant de notre savoir, de même que, en un certain sens, indépendant de la vie de l'âme. Pensez maintenant que c'est tout le contraire pour le monde des étoiles. On ne saurait parler d'une influence du monde des étoiles dans le champ des dispositions instinctives comme on le fait de l'influence des règnes terrestres. L'homme peut admirer le monde des étoiles, il peut en recevoir bien des incitations. Mais représentez-vous combien, devant le monde des étoiles, l'homme est ramené à la vie de son âme, combien ce monde des étoiles agit sur lui. Prenez, dans le monde extra-terrestre, l'astre le plus proche en relation avec l'homme, prenez la Lune. La vie courante nous apprend déjà que la Lune exerce une certaine influence sur l'imagination. Et ceux-là mêmes qui nient toute autre influence des astres sur l'être humain ne nieront pas – je cite un vers célèbre d'un romantiques – que la « nuit enchantée sous l'éclat de la Lune » n'agisse de façon entièrement inconsciente sur les mouvements de cette imagination.

Mais on ne peut pas imaginer que même cette toute proche et grossière influence du monde des astres pourrait s'exercer sur l'homme si l'on excluait chez lui la vie de l'âme ; on ne peut pas imaginer que puisse s'établir ici un rapport semblable à celui de l'homme avec son environnement terrestre, dans lequel il importe vraiment très peu que l'homme connaisse par exemple l'action du chou sur ses divers organes, ou qu'il admire ou non ce légume – il faut qu'il le mange, et c'est tout. A dire vrai, tout ce qui relève de la connaissance vient en supplément, et c'est certainement ce qui hausse la vie de l'âme au-dessus de la simple vie naturelle ; la vie propre de l'homme se déroule à l'intérieur du champ de la nature, la vie de l'esprit n'étant là qu'un complément. En revanche, si l'on exclut la vie de l'esprit, on ne peut même pas se représenter une influence du monde des astres sur l'homme, ni à plus forte raison une influence du monde des Hiérarchies, des entités spirituelles supérieures, qui se trouve à l'arrière-plan du monde des astres.

Or, au degré pour ainsi dire le plus bas des Hiérarchies, se trouvent les entités dont je vous ai dit la dernière fois qu'elles modèlent avec tant d'intensité et de force les expériences faites par l'homme après la mort – en vivant elles-mêmes au cœur de ces expériences. Si ces êtres lunaires, jadis les grands Instructeurs de l'humanité terrestre, ne vivaient pas pour ainsi dire au cœur des expériences dévolues à l'homme quand il a franchi la porte de la mort, ces expériences auraient un caractère de rêve. Or elles ne sont rien moins que des rêves. Elles ont plus de force que celles de la vie terrestre qu'on qualifie de normales. C'est au contact de ces expériences que se prépare le karma, parce que nous vivons alors intensément en autrui, non plus en nous, et que nous devons compenser. Nous ressentons les choses comme les ressentent ceux à qui nous les avons faites, et nous les ressentons avec une force prodigieuse. Nous préparons donc notre karma pendant que nous vivons cela, Entre la mort et une nouvelle naissance s'opère ensuite le passage de ce que nous vivons en commun avec ces entités lunaires à ce que maintenant vont vivre avec l'être humain des entités qui n'ont jamais vécu sur la terre. Ces entités lunaires, dont j'ai parlé la dernière fois, ont été présentes au sein de l'existence terrestre, j'ai caractérisé cela. Mais dans une phase ultérieure entre la mort et une nouvelle naissance, l'être humain s'élève vers des entités qui n'ont jamais vécu ici-bas.

Nous avons d'abord un groupe d'entités appartenant aux Hiérarchies supérieures auxquelles nous avons donné le nom d'Anges. Elles sont pour ainsi dire notre guide d'une vie terrestre à l'autre. Ce sont,

en montant, les entités les plus proches de nous, et nous sommes toujours très proches d'elles, même pendant notre vie terrestre. Les choses se présentent ainsi : lorsque nous réfléchissons à des données extérieures, que par conséquent nous réfléchissons à ce que nous avons vu ou entendu, à ce que nous avons reçu de l'étude de la nature ou de l'histoire, ou bien à ce que d'autres personnes nous ont dit ; lorsque nous réfléchissons aux choses qui pendant notre vie terrestre nous viennent du dehors, que nous nous adonnons seulement à des pensées inspirées de l'extérieur, l'être de la Hiérarchie des Anges auquel nous appartenons n'a pas grand-chose à faire avec nos pensées. Car ces entités de la Hiérarchie des Anges n'ont jamais été des habitants de la terre comme les hommes ou encore ces premiers Instructeurs, lesquels, il est vrai n'étaient présents que dans un corps éthérique, mais néanmoins habitaient la terre. Les entités que nous appelons Anges n'habitent pas comme eux la terre, si bien que notre rapport avec elles est déjà différent de celui que nous avons avec les êtres lunaires dont j'ai parlé.

Mais il n'empêche : lorsque nous avançons après la mort sur les chemins qui en un certain sens passent devant les planètes et que nous entrons dans le domaine des êtres lunaires, nous sommes en même temps – à l'intérieur de la sphère lunaire – dans le domaine des Anges. De sorte qu'en fait, dès le temps où nous vivons avec les premiers Instructeurs de l'humanité devenus habitants de la Lune, nous vivons aussi, d'une façon consciente, avec les êtres que nous appelons Anges. Puis nous poursuivons notre chemin. Ce faisant, nous entrons dans le domaine que le savoir occulte a de tout temps appelé le domaine de Mercure. Là ne vivent plus des êtres qui furent jadis sur terre. Nous entrons alors, en pénétrant dans la région de Mercure, dans le domaine des Archanges, puis, en pénétrant dans la région de Vénus, dans celui des Archées.

En traversant ainsi ces domaines de la troisième Hiérarchie, nous nous approchons de ce qui est à proprement parler l'entité spirituelle du Soleil. Et cette entité à travers laquelle nous progressons entre la mort et une nouvelle naissance est au sens le plus élevé du mot le séjour des entités que, dans la série des Hiérarchies supérieures, nous avons appelées Exousiaï, Dynamis et Kyriotetes. C'est donc cette deuxième Hiérarchie qui est à proprement parler l'âme, l'esprit de la vie solaire. C'est dans ce domaine que nous entrons pour y passer la plus grande partie de notre existence entre la mort et une nouvelle naissance.

Or, ces entités, nous ne pouvons les comprendre que si nous voyons bien que leur existence est tout à fait à part de tout ce qui fait de nous des êtres terrestres, de ce qui nous insère dans le champ des lois de la nature. Ces lois de la nature telles que nous en reconnaissons l'existence sur terre, elles n'existent pas dans le domaine de la vie solaire proprement dite. Dans ce domaine où le Soleil est réellement à l'œuvre, les lois spirituelles – donc celles également de la volonté, par exemple – et les lois naturelles ne sont qu'une seule et même chose. Là, les lois naturelles ne contredisent jamais, de quelque façon que ce soit, les lois spirituelles ; loi de la nature et loi spirituelle constituent une parfaite unité.

Représentez-vous clairement, mes chers amis, les conséquences d'un fait comme celui-là. Nous vivons ici-bas dans la vie terrestre. Nous y faisons telle ou telle expérience. Nous nous efforçons d'accomplir le bien, peut-être de ne pas nous écarter du chemin que nous considérons comme nous convenant moralement. Nous accomplissons certains actes conformes à ces intentions. Nous voyons d'autre part telle autre personne à qui nous ne pouvons faire autrement qu'attribuer des intentions toutes différentes des nôtres, des intentions mauvaises. Nous cultivons les bonnes intentions que nous avions à côté des mauvaises intentions de l'autre personne, cela pendant quelques années. Nous constatons alors qu'avec nos « bonnes » intentions, nous n'avons pas réussi ; non seulement elles sont restées sans effet, mais peut-être avons nous rencontré ce que nous appelons sur terre le malheur, alors que l'autre, dont nous pensions que les intentions étaient fort mauvaises, vit à côté de nous dans un bonheur apparent – du moins extérieurement.

Voilà ce qui conduit tant d'êtres humains qui ne regardent que la vie terrestre à s'en prendre à cette vie terrestre, à dire qu'aucune puissance ne s'y manifeste qui traiterait le bien et le mal comme ils le méritent. A observer la vie sans prévention, on ne peut pas donner tout à fait tort à qui parle ainsi. Qui affirmerait en effet, s'il voit les choses telles qu'elles sont dans la réalité, que tout ce qui advient aux hommes correspond, quant à leur mérite ou à leur faute, à ce qui a découlé de leurs intentions ? Lorsque nous considérons comment la vie se déroule, nous sommes bien obligés de dire que nous n'y trouvons aucune compensation pour ce qui, spirituellement et moralement, émane de notre âme. Pourquoi cela ?

Eh bien, c'est parce que nous ne sommes pas en mesure de faire passer directement dans la réalité qui est le cadre de notre vie sur terre nos intentions, les forces les plus profondes qui dominent notre vie morale et psychique, celles dont peut-être nous sommes pleinement maîtres. Au-dehors règnent les lois de la nature, au-dehors se déroulent des faits qui dépendent de nos semblables. Nous sommes bien obligés de reconnaître qu'il y a un abîme dans la vie terrestre entre ce qui se passe dans notre âme en tant qu'impulsions volontaires et ce que nous voyons réalisé dans la vie extérieure sous les espèces de notre destin (*de a à b sur le croquis ci-dessous*).



Posez-vous seulement la question suivante : quelle est dans votre vie extérieure, dans votre destin, dans ce qui donc est d'importance dans votre vie d'être humain – quelle est la part qui procède directement de vos intentions, qui en serait la réalisation ? Ce monde, ce monde terrestre, n'est pas celui où les lois de l'esprit, par lesquelles l'homme se laisse dominer ou qu'il maîtrise lui-même, sont aussi des lois naturelles ; elles ne sont pas des lois de la nature, elles ne se déroulent que dans le for intérieur de l'être humain. Et lorsqu'on regarde le monde sans parti pris, on ne peut que s'exprimer ainsi : si quelqu'un, connaissant mes bonnes intentions, les interprète à l'inverse, et si, parce que mon destin quelques années plus tard aura été malheureux malgré mes bonnes intentions, il les qualifie de mauvaises et se réfère à elles pour dire : « Ce qui devait arriver est arrivé, je l'avais bien dit, à l'époque, que tes intentions étaient mauvaises ! » – ce serait là une manière de penser inadmissible. C'est d'âme à âme que l'esprit doit agir. Mais dans le monde extérieur, il n'agit pas encore sur le destin.

Un fait doit donc être pour nous parfaitement clair : pour la vie terrestre, il y a un abîme entre ce qui est moral, psychique, et ce qui est naturel, physique. Cet abîme existe parce que les lois de la nature et celles de l'esprit ne se recouvrent pas.

Lorsque certains font totalement abstraction du monde qui fait suite au monde terrestre, de b à c, de la mort à une nouvelle naissance – lorsqu'ils laissent ce monde de côté parce que, selon eux, les limites de la connaissance nous empêchent d'en rien savoir –, quel langage peuvent-ils tenir ? Ils peuvent dire : oui, les lois de la nature et ce que l'homme fait ou vit parce qu'il est pris dans ces mêmes lois, cela, c'est une réalité, cette réalité peut être le champ de notre connaissance et de notre savoir ; mais ce qu'il advient de nos intentions, qui sont en nous, dans notre vie intérieure, des expériences de l'âme et de l'esprit, on ne peut rien en savoir. – Si l'on ne regarde pas l'espace compris entre b et c, on ne peut rien en savoir. On peut seulement croire que ce qui vit là dans notre âme se réalisera d'une façon ou d'une autre. C'est dans la mesure où, depuis les époques anciennes de l'évolution, le savoir de ce qui se passe entre b et c a régressé, s'est éteint, c'est dans cette même mesure qu'est apparu le divorce entre savoir et croire.

Mais il n'est pas possible de parler du karma dans la même mesure où l'on parle de savoir et de croire. Car le karma n'est pas un objet de foi, il exprime une loi, tout comme le fait un phénomène naturel.

Maintenant, lorsque l'on considère, dans le passage menant de la mort à une nouvelle naissance, l'étape qui suit la toute première, celle que je vous ai caractérisée, on entre dans un monde où vivent les êtres de la deuxième Hiérarchie – Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes ; au lieu de l'existence terrestre, nous connaissons alors une existence solaire ; car, même lorsque nous dépassons les régions stellaires, le Soleil continue à briller, mais pas au sens physique du mot ; il continue à briller durant le temps entre la mort et une nouvelle naissance. Alors qu'ici-bas ce rayonnement et ses effets physiques descendent vers nous, le Soleil brille dans notre vie entre mort et nouvelle naissance en faisant monter vers nous sa lumière en quelque sorte – c'est-à-dire que nous sommes portés par les êtres solaires : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes. Mais dans le monde où nous sommes maintenant, les lois naturelles de la vie terrestre n'ont plus aucun sens ; tout se passe là selon des lois spirituelles, des lois qui relèvent entièrement du monde de l'esprit et du monde de l'âme. Là, il n'est point besoin d'herbe pour nourrir les vaches, car il n'y a ni vaches ni herbe. Là, tout est esprit. Et dans ce domaine de l'esprit réside pour nous la possibilité de réaliser les intentions que nous avons dans notre âme et qui ne peuvent pas se réaliser sur terre, qui le peuvent si peu qu'à l'extrême le bien peut conduire au malheur, le mal au bonheur. Car tout dans ce monde se réalisant et produisant ses effets conformément à sa valeur intrinsèque, à sa nature profonde, il est impossible que le bien n'ait pas un effet proportionné à ce qu'il a de bon et le mal un effet à la mesure de ce qu'il a de force mauvaise – et cela d'une façon tout à fait particulière ; particulière en ce sens que l'existence solaire – celle qui recèle en elle la deuxième Hiérarchie – réserve ce que j'appellerais un accueil des plus gracieux à tout ce que notre âme contient sur terre en fait de bonnes intentions.

On pourrait aussi s'exprimer ainsi : c'est avec satisfaction qu'est reçu dans cette existence solaire tout ce qui dans l'âme humaine est nuancé de bonté, alors que tout accès est refusé au mal. Il ne peut pas parvenir jusque dans cette existence solaire.

Dans le cours que j'ai encore eu la possibilité de faire dans la salle du Gœtheanum avant l'incendie, le « cours aux Français », j'ai signalé que l'homme devait laisser derrière lui la part mauvaise de son karma avant d'atteindre un certain point entre sa mort et une nouvelle naissance. Le mal ne peut pas pénétrer dans l'existence solaire. Un proverbe, qui dans la conscience de l'homme moderne ne s'applique il est vrai qu'aux effets physiques du soleil, un proverbe dit que le soleil brille aussi bien pour les bons que pour les méchants. C'est vrai, mais le mal n'est pas reçu par lui. Si vous voyez en esprit ce qui est bon dans une âme humaine, c'est clair comme la lumière du Soleil, mais clair spirituellement

parlant. Si vous voyez par contre ce qui chez l'homme est mauvais, c'est obscur comme un lieu dans lequel ne pénètre aucune lumière du soleil. Il faut donc que l'être humain, dans l'existence solaire, laisse derrière lui tout ce qu'il a de mauvais. Il ne peut pas l'emporter avec lui.

Seulement, n'oubliez pas que dans sa vie terrestre l'homme est une unité. Son existence physique et celle de son âme et de son esprit sont liées, elles constituent une unité. Non seulement le sang coule autrement dans les veines d'un homme qui n'a que de mauvais desseins – bien qu'on ne puisse pas démontrer cela avec des instruments grossiers que dans celles d'un homme dont l'âme est pleine de bonté : ce sang est même composé autrement !

Maintenant, représentez-vous qu'un homme vraiment méchant aborde l'existence solaire entre sa mort et une nouvelle naissance. Il doit laisser derrière lui tout ce qu'il a de mauvais, abandonnant ainsi une partie de lui-même, car le mal est lié à lui, ne fait qu'un avec lui. Il doit, du moins dans la mesure où il est une unité, abandonner de son propre être ce qui vivait en lui de mauvais.

Mais alors, s'il faut à cet endroit de sa vie post mortem abandonner quelque chose de soi-même, de sa propre entité, qu'en résulte-t-il ? Il en résulte que l'homme en question entre dans l'existence solaire comme un être qui s'est étiolé, comme un infirme spirituel. Et cette existence solaire ne peut utiliser que la part de lui-même que l'être humain y apporte. L'existence solaire amènera alors dans son voisinage les entités qui pourront travailler avec lui, agir de concert avec lui entre la mort et une nouvelle naissance.

Prenez à présent, mes chers amis, un cas tout à fait extrême : celui d'un individu qui a été si méchant, si malveillant à l'égard d'autrui qu'en son for intérieur il souhaitait du mal à tout le monde. Supposons qu'il était d'une méchanceté qu'on ne rencontre pas dans la réalité ; imaginons, à titre d'hypothèse, le cas d'un parfait scélérat. Qu'adviendra-t-il de cet être, qui s'est entièrement identifié avec le mal, lorsqu'il parviendra au point alpha (voir le croquis plus loin) et qu'il devra abandonner tout ce qui en lui est lié au mal ? Il devra se laisser lui-même en arrière ! Il aura passé entre sa mort et une nouvelle naissance la période que je vous ai décrite récemment, il aura traversé le monde qui est le domaine des êtres lunaires, il aura rencontré l'être de la Hiérarchie des Anges qui lui est particulièrement lié, d'autres êtres aussi de la même Hiérarchie qui sont en rapport avec lui. Mais voici qu'il arrive aux confins de ce monde. A travers Mercure et Vénus, il approche du Soleil ; mais avant d'entrer dans l'existence solaire, il doit s'abandonner lui-même parce qu'il a été un parfait scélérat. Que va-t-il s'ensuivre ? Il va s'ensuivre qu'il n'entrera pas du tout dans l'existence solaire. Il faut, s'il ne veut pas disparaître purement et simplement de l'univers, qu'il se prépare aussitôt à une nouvelle incarnation, qu'il se prépare à s'engager dans une nouvelle vie terrestre. Si bien que dans le cas d'un fieffé coquin, vous trouveriez qu'après sa mort il s'engage très vite dans une nouvelle existence terrestre.

Avouons que des coquins pareils, en fait, il n'en existe pas. Tous les hommes en un certain sens sont bons, un petit peu. Aussi font-ils tous au moins un petit peu de chemin dans le champ de l'existence solaire. Mais dans la mesure où un être humain s'est diminué lui-même en tant qu'être porteur d'une âme et d'un esprit, il avance plus ou moins loin dans l'existence solaire, et c'est dans la même mesure qu'il tire de cette existence la force de charpenter, d'édifier sa future vie terrestre ; ce que l'être humain en effet porte en lui ne peut être édifié qu'à partir de l'existence solaire.

Vous connaissez, dans la seconde partie du « Faust », la scène où Wagner fabrique l'Homonculus dans la fiole. En fait, pour que Wagner puisse vraiment faire quelque chose comme un homonculus, il faudrait qu'il possède la connaissance des entités solaires. Or Gœthe ne représente pas précisément Wagner comme possédant cette connaissance, sinon celui-ci ne serait pas le « plat pédant » que nous montre le poète. Wagner est certes loin d'être un sot, mais il ne possède pas la connaissance des entités solaires. C'est pourquoi il est aidé par Méphistophélès, un être spirituel qui, lui, les connaît ; c'est uniquement grâce à son aide que l'expérience dans la fiole donne quelque chose. Gœthe a parfaitement senti que par là seulement pouvait sortir de la cornue une sorte d'homonculus, capable ensuite d'un certain développement.

Nous devons être parfaitement au clair sur ce point : l'humain ne naît pas de la terre, mais uniquement de ce qui est de nature solaire. Comme je l'ai exposé dans les « Directives », ce qui est terrestre en l'homme n'est qu'une image. L'homme porte en lui la nature solaire. Le terrestre n'est chez lui qu'une image.

Vous le voyez, entre la mort et une nouvelle naissance, nous sommes en quelque sorte confiés par l'ordre universel aux grands êtres solaires. Et ceux-ci élaborent avec nous ce que nous-mêmes sommes capables d'introduire dans l'existence solaire. Le reste demeure en arrière, et c'est ce que l'homme va en quelque sorte reprendre lorsqu'il revient vers la vie terrestre.

L'être humain part pour l'existence cosmique – après-demain, je décrirai ce qui se passe ensuite –, mais il revient. Lors du retour, il traverse à nouveau la région lunaire. Là, il trouve le mal qu'il avait laissé. Cela, il faut qu'il se l'incorpore à nouveau. Il le fait dans la forme qu'il a connue immédiatement après avoir franchi la porte de la mort. Il l'intègre à lui-même de telle façon que cela devient réalité dans l'existence terrestre.

Restons-en à l'exemple peu engageant que j'ai pris dernièrement : si j'ai donné une gifle pendant que j'étais sur terre, je ressens, dès que je commence le retour en arrière sur ma vie terrestre, la souffrance

de l'autre. C'est cela qui m'apparaît, que je retrouve en revenant, et je tends à le faire passer dans la réalité. Si donc je devais être frappé par ce qui vient de la souffrance éprouvée par autrui, c'est moi qui ai moi-même recherché cela en m'en allant ; celle même tendance, je la rapporte dans la vie terrestre lors de mon retour. Mais pour commencer, laissons cela de côté ; je parlerai après-demain de cet accomplissement du karma. Mais vous comprenez bien : ce que je retrouve ainsi, c'est ce qui n'a pas passé par la vie solaire. Je n'ai fait passer par cette existence solaire que ce qui en moi était lié au bien.

A présent, après avoir édifié au sein de la région du Soleil un être humain diminué, je reprends en moi ce que j'avais laissé derrière moi. Mais ce que je reprends ainsi, c'est le fondement même de mon organisation corporelle terrestre. Du fait que je n'ai pu emporter dans la région solaire qu'une certaine partie de moi-même, celle qui pouvait y pénétrer, c'est celle-là seulement que je peux rapporter fécondée, spiritualisée par la région solaire.

Nous distinguerons donc deux parties dans l'être humain :

1. Celle qui apparaît sur terre après avoir passé par la région solaire.

2. Celle qui apparaît sur terre sans avoir passé par la région solaire.

Tout cela se rapporte à la vie de l'être humain entre la mort et une nouvelle naissance, et à sa répercussion sur la vie terrestre. Mais le Soleil agit également sur l'être humain pendant qu'il est sur terre. Et le domaine de la lune agit également sur l'homme dans la mesure où il est sur terre. Nous avons toujours deux sortes d'action sur l'être humain : premièrement l'influence de la vie solaire entre la mort et une nouvelle naissance, et deuxièmement l'influence de la vie solaire pendant la vie terrestre. De même, nous avons l'influence de la Lune – disons, en mettant ensemble Lune, Mercure et Vénus, l'influence de la vie lunaire – sur l'homme entre la mort et une nouvelle naissance, et deuxièmement cette même influence quand l'homme est sur terre.

Pendant la vie terrestre, nous avons besoin du Soleil, sans lequel la vie de notre tête serait absolument impossible. Ce qu'il nous apporte sur ses rayons, c'est cela qui à vrai dire suscite, à partir de notre organisme, la vie de notre tête. C'est cette partie de l'homme qui est conditionnée par l'existence solaire. C'est la partie de l'homme qui est due aux influences de la tête. Je dis : de la tête. Je résume tout ce qui est vie des sens et vie des représentations dans ce terme : vie de la tête (voir plus loin, le résumé).

L'autre partie, celle qui dans la vie terrestre dépend de la Lune, de Mercure et de Vénus, est celle qui est liée au sens le plus large du mot à la vie de reproduction.

Vous avez ici quelque chose de curieux. Vous avez la vie solaire qui agit sur l'homme entre la mort et une nouvelle naissance en faisant de lui un être humain, en élaborant en l'homme ce qui est lié au bien. Et pendant sa vie terrestre, tout cela ne peut agir que sur tout ce qui est lié à la tête. Au fond, elle n'a pas grand-chose à faire avec le bien, cette vie de la tête, car on peut aussi se servir de sa tête pour devenir un parfait scélérat. On peut être très intelligent et devenir un scélérat en se servant de cette intelligence.

Tout ce qui dans la vie terrestre se développe en progressant repose sur la vie de reproduction. Celle-ci, qui est sous l'influence de la Lune, est la partie de l'être qui entre la mort et une nouvelle naissance est en liaison avec ce qui n'a guère d'action sur l'homme lors de son passage à travers l'univers.

Si vous faites passer tout cet ensemble devant votre âme, vous pourrez aisément comprendre comment tout cela apparaît en l'homme lorsqu'il est sur la terre.

Nous avons d'abord la partie de l'homme qu' apparaît sur terre après avoir passé par la région du Soleil. La tête est seule à subir, pendant la vie terrestre, l'influence de la région solaire, mais il reste dans tout l'être humain quelque chose de cette région solaire : ce sont les prédispositions à la bonne santé. C'est pourquoi ces dispositions sont aussi en relation avec la vie de la tête. Celle-ci ne tombe malade que lorsque la digestion ou la vie rythmique y font monter la maladie.

En revanche, tout ce qui constitue la partie de l'homme qui ne passe pas par la vie solaire est lié chez lui aux dispositions pathologiques.

Vous le voyez : les fils de la maladie se tissent en dessous de la région solaire, et la maladie est en relation avec le mal dans ses effets dès que l'homme est entré dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. La région solaire elle-même est en relation avec les dispositions à la bonne santé. Et c'est seulement lorsque certaines influences pénètrent de la région lunaire dans la région solaire de l'homme que ce qui, sur terre, est en relation avec la région solaire, l'organisation-tête, peut connaître des états pathologiques. Vous voyez qu'on ne peut comprendre ces grandes relations karmiques qu'en suivant véritablement l'homme dans la région où les lois de l'esprit sont des lois de la nature, et celles de la nature des lois de l'esprit.

1. Une partie de l'homme apparaît sur terre après avoir passé par la région solaire.
C'est la partie à laquelle sont dues les influences de la tête.
Prédispositions à la bonne santé

2. Une partie de l'homme apparaît sur terre sans avoir passé par la région solaire.

C'est la partie qui chez l'homme est liée à la reproduction.

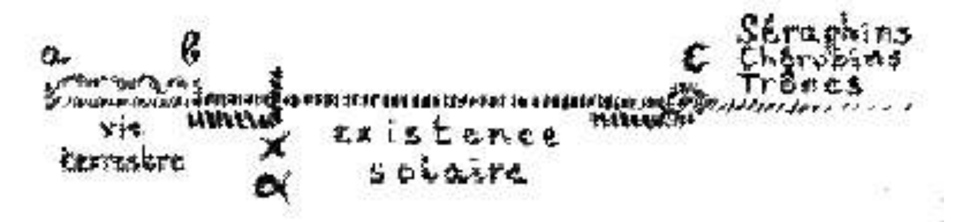
Tendances maladives

Permettez-moi de parler dans la langue de tous les jours d'une région qui n'a rien de commun avec la vie quotidienne, d'en parler comme on en parle dans la vie. Ce n'est là rien que de très naturel pour celui qui est chez lui dans le monde spirituel. Lorsque l'on parle ici-bas avec des êtres humains, on reconnaît à leur manière de parler qu'ils sont dans le monde de la nature. Leur langue révèle cela. Lorsqu'on entre dans la région que je vous ai décrite avec précision – notamment dans la dernière conférence –, celle qui suit le passage par la porte de la mort, et que l'on parle avec les êtres qui furent jadis les premiers Instructeurs des hommes, puis avec les êtres de la Hiérarchie des Anges, leur langage a quelque chose d'étranger ; car ces... comment dirais-je, ces gens parlent bien de lois de la nature, mais de lois qui ont une action magique, qui sont également régies par l'esprit. Ces êtres comprennent la magie. Mais des lois de la nature, ils ne savent que ceci : les hommes ont sur terre des lois naturelles ; ces lois naturelles ne les concernent pas.

Pourtant, ce qui se passe ainsi apparaît encore sous forme d'images qui sont semblables aux processus terrestres. C'est pourquoi les effets de l'esprit ressemblent à ceux de la nature, avec plus de force encore, comme je l'ai décrit.

Mais lorsqu'on sort de cette région et qu'on entre dans celle du Soleil, on n'entend plus parler des lois naturelles de la Terre. Dans la langue des entités de cette région, il n'est plus question que d'influences spirituelles, de cause spirituelle. Plus rien n'existe des lois naturelles.

Voyez-vous, mes chers amis, ces choses demandent à être dites une bonne fois. Car à ceux qui sur la terre parlent sans cesse de l'omnivalence des lois naturelles, ou même, d'une façon bien sotte, de l'éternité de ces lois, on aimerait répondre : oui, il existe des secteurs de l'univers, ceux que l'être humain traverse entre sa mort et une nouvelle naissance, où ces lois naturelles font rire, tout simplement parce qu'elles n'ont là aucun sens ; elles existent tout au plus à la façon de nouvelles provenant de la Terre, et non comme des lois régissant l'existence. Et lorsque l'être humain traverse cette région entre la mort et une nouvelle naissance et qu'il a suffisamment longtemps vécu dans un monde où il n'y a pas de lois naturelles, il commence à perdre l'habitude de penser sérieusement aux lois de la nature. Car c'est bien là ce qu'on fait entre la mort et une nouvelle naissance. C'est qu'on vit dans une région où le spirituel vers lequel on tendait peut se réaliser, où il va vers la réalisation.



Seulement, s'il n'y avait que cela, s'il n'existait que cette deuxième Hiérarchie de la région du Soleil, et si nous ne connaissions là que la sorte de réalisation que nous pouvons connaître dans cette région, nous arriverions, après avoir traversé cette vie post mortem, au seuil de la vie terrestre (c), et si nous voulions maintenant entrer dans la vie terrestre, c'est là que nous serions, chargés de notre karma. Nous saurions qu'il ne nous serait possible d'avancer que si nous pouvions transposer dans le physique ce qui est maintenant entièrement réalisé dans le spirituel. Car notre karma est réalisé spirituellement quand nous redescendons. Au moment où nous arrivons dans l'existence terrestre, il faut que les lois spirituelles et les aspects spirituels se retransforment, soient transposés dans le physique. C'est là la région où Séraphins, Chérubins et Trônes retransforment le spirituel et le transposent dans le physique.

Ce qui s'est réalisé dans le spirituel se réalise aussi physiquement dans le karma lors de l'existence terrestre suivante. C'est ainsi que le karma progresse.

ONZIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 18 mai 1924

Si l'on veut comprendre la nature du karma, il faut avant tout savoir porter le regard sur tout ce qui, à partir de l'univers, participe à l'évolution humaine.

Pour pouvoir porter notre regard sur les entités du cosmos spirituel qui ont part à l'évolution des hommes, nous allons d'abord, afin de trouver un appui, regarder un instant le rapport de l'être humain avec les êtres terrestres.

Nous voyons l'homme sur terre entouré des entités des règnes minéral, végétal et animal ; nous savons que nous devons considérer l'homme comme portant vivants en lui les trois règnes de la nature, qui revêtent en sa personne une forme supérieure. Par son organisme physique, l'homme est en quelque sorte apparenté au règne minéral. Seulement, il élabore ce qui existe dans le règne minéral pour le hausser à un niveau supérieur. Par son corps éthérique, il est apparenté au règne végétal, qu'il élabore également en lui. Il en est de même de la parenté qui, par son corps astral, unit l'être humain à ceux du règne animal. Nous pouvons donc dire : si nous considérons l'espace autour de l'être humain, nous trouvons que l'homme porte en lui les règnes minéral, végétal et animal.

De même qu'il porte en lui ces règnes extérieurs présents dans l'espace, il porte en lui – temporellement, non spatialement – les règnes des Hiérarchies supérieures. Et l'on ne peut comprendre toute l'œuvre accomplie sur l'être humain par le karma que si l'on voit comment les différents règnes des Hiérarchies agissent sur l'entité humaine au cours de sa vie terrestre.

Lorsque nous considérons comment le règne minéral agit sur l'homme, alors s'offrent à nous les processus qui accompagnent l'assimilation des aliments. Car tout ce qu'il absorbe venant des règnes supérieurs au règne minéral, il commence par le minéraliser. Considérant le règne végétal, nous voyons que l'homme a en lui des forces vitales, des forces de vie. Si maintenant nous regardons le règne animal, nous voyons l'homme, à partir de son corps astral, élever ce qui est simplement vie dans une sphère supérieure, dans le domaine de la sensibilité. Bref, nous pouvons suivre la série des effets d'ordre naturel dans les trois règnes comme dans l'organisme humain.

De même, nous pouvons observer ce qui se passe pour l'être humain sous le rapport de l'âme et de l'esprit à partir des Hiérarchies. Ce qu'il y a en lui de minéral, de végétal, d'animal, nous le comprenons à partir des effets produits par les trois règnes de la nature présents dans l'espace. De même, ce qui est à l'œuvre en l'homme – considérons d'abord le destin –, il faut que nous le comprenions à partir de l'action des Hiérarchies. Mais ici, nous ne devons pas considérer ce qui existe simultanément chez l'homme – corps physique, corps éthérique, corps astral ; il faut, en ce qui concerne les Hiérarchies, considérer ce qui dans la vie terrestre apparaît successivement en l'homme, et le considérer comme cela peut être saisi par l'observation spirituelle.

Depuis que nous considérons l'être humain dans la perspective anthroposophique, nous avons toujours divisé le cours de la vie humaine de la façon suivante : de la naissance jusqu'au changement de dentition, vers la septième année ; du changement de dentition à la puberté ; de la puberté à la vingt et unième année, à partir de laquelle les différences ne sont plus aussi visibles ; puis de la vingt et unième à la vingt-huitième, de la vingt-huitième à trente-cinq ans, de trente – cinq ans à quarante-deux ans, de quarante-deux ans à quarante-neuf ans, de quarante-neuf ans à cinquante-six ans, etc. De ce qui est au delà de la cinquante-sixième année, je parlerai la prochaine fois ; je n'aurai aujourd'hui à considérer le cours de la vie humaine que jusqu'à la cinquante-sixième année.

Nous avons là nettement une division en trois périodes allant jusqu'à la vingt et unième année, puis un second groupe de trois autres périodes, et enfin ce qui fait suite.

L'homme se dit « Moi » à lui-même. Or ce Moi est au cœur de tout un ensemble d'influences. Les choses vues de l'extérieur, ce sont les influences des règnes minéral, végétal, animal ; du point de vue de l'esprit et de l'âme, ce sont les influences de la troisième Hiérarchie – Anges, Archanges, Archées –, de la deuxième Hiérarchie – Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes – et de la première Hiérarchie – Séraphins, Chérubins, Trônes.

Mais ces entités n'interviennent pas toutes de la même façon dans le cours de sa vie. Déjà l'aspect extérieur de l'être humain est marqué par des influences différentes selon son âge. Si nous considérons par exemple l'enfant tout au début de sa vie terrestre, nous devons dire : ce que nous trouvons par ailleurs dans le règne animal, la vie qui croît, qui bourgeonne, qui édifie, nous le trouvons particulièrement marqué chez l'enfant de cet âge.

Si nous considérons au contraire la dernière étape de la vie, là où elle s'engage déjà dans la vieillesse, nous avons dans la sclérose, dans la fragilité de l'organisme un élément minéralisant, une minéralisation beaucoup plus forte, beaucoup plus profonde que chez les animaux – à l'exception des animaux supérieurs, cela pour des raisons sur lesquelles je ne m'étendrai pas aujourd'hui, mais dont

nous pourrons parler à une autre occasion. Alors que chez l'animal l'arrêt des forces vitales commence à vrai dire immédiatement après que la croissance est achevée, l'homme vit justement des parties, des moments importants de son évolution dans la période de déconstruction, qui en fait commence entre la trentaine et la quarantaine. Et bien des choses seraient absentes dans l'évolution de l'humanité si les hommes se développaient à la manière des animaux, s'ils n'étaient pas capables de rien introduire de nouveau dans les années de leur vieillesse – ce que les animaux ne sauraient faire ; et d'importantes conquêtes de la civilisation sont justement dues à ce qui peut être introduit par l'homme dans sa vieillesse, dans la vie qui se déconstruit.

Ainsi on peut dire qu'extérieurement déjà – et c'est nettement perceptible –, au début de la vie terrestre c'est l'élément animal qui domine, à la fin de la vie l'élément minéral, et entre les deux l'élément végétal.

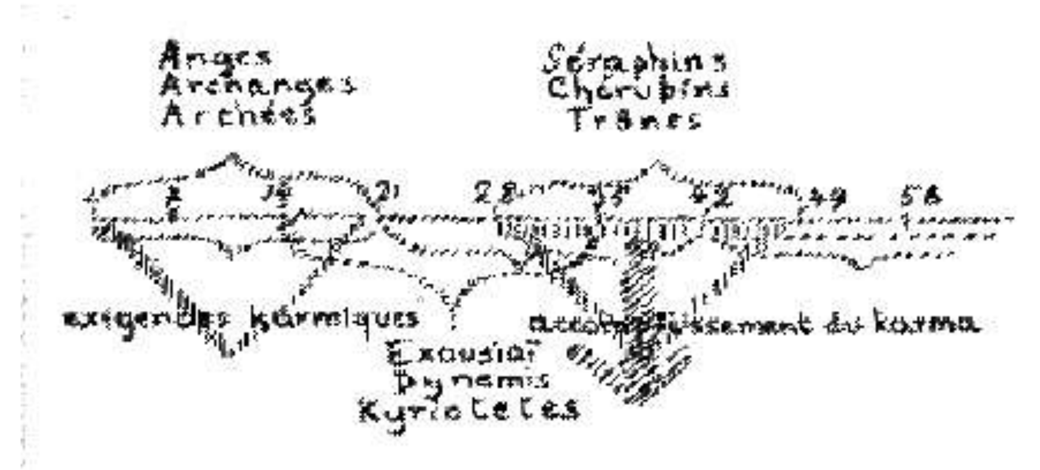
Or cette différenciation apparaît d'une façon beaucoup plus nette, plus rigoureuse, dans la manière dont les Hiérarchies agissent sur l'homme. Ici, on peut dire que pendant la première enfance s'exercent sur la vie psychique et spirituelle des influences particulièrement fortes, venant de la troisième Hiérarchie, des Anges, des Archanges et des Archées. Cette influence embrasse à vrai dire les trois premières périodes de la vie.

Ce qui agit chez l'enfant et l'être jeune comme une force constructrice sur leur organisme, et qui est de nature spirituelle et psychique – c'est beaucoup, c'est presque tout –, ce sont des forces qui agissent à partir du monde de la troisième Hiérarchie.

Avec la quatorzième année commence l'action de la deuxième Hiérarchie – Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes –, action qui se prolonge à travers les trois étapes allant de la quatorzième à la trente-cinquième année. Vous voyez, mes chers amis, que dans le laps de temps compris entre la quatorzième et la vingt et unième année, la troisième et la deuxième Hiérarchie agissent ensemble sur l'être humain de façon déterminante. C'est seulement à partir de la vingt et unième année que l'action de la deuxième Hiérarchie est seule à s'exercer.

Alors, à la puberté, interviennent dans l'être humain des processus cosmiques qui n'étaient pas intervenus jusqu'alors.

Réfléchissez seulement à ceci : en devenant capable de se reproduire, l'homme devient apte à recevoir du cosmos les forces qui précisément agissent lors de cette nouvelle formation, de cette nouvelle formation au plan physique. Ces forces cosmiques, il en était privé jusqu'à sa puberté. Apparaît alors dans son organisme physique la modification qui pour ainsi dire y envoie des forces plus puissantes que celles qui s'y trouvaient auparavant. L'enfant ne possède pas encore ces forces plus puissantes. Il n'en possède encore que de plus faibles, celles qui dans la vie terrestre agissent sur l'âme et non pas sur le corps.



Maintenant, avec la trente-cinquième année, commence une période où l'âme en réalité s'affaiblit, aimerait-on dire, face à l'assaut des forces de déconstruction de l'organisme. Avant cette trente-cinquième année, notre organisme nous soutient pour une part essentielle. Sa tendance est de construire. Et cette tendance dure en fait jusque entre trente et quarante ans. Commence alors à l'emporter une forte tendance à la déconstruction. Contre cette tendance prédominante, même les forces qui viennent de l'essence de la deuxième Hiérarchie sont impuissantes. Il faut alors que notre âme soit soutenue à partir du cosmos pour que nous ne mourions pas normalement à trente-cinq ans. Car si agissaient seuls jusqu'à la vingt et unième année les êtres de la troisième Hiérarchie, et seuls, de la quatorzième à la trente-cinquième, les êtres de la deuxième, nous serions au milieu de notre vie terrestre mûrs pour la mort si le corps physique, par indolence, dirais-je, ne continuait à agir. S'il n'en est pas ainsi, c'est qu'en fait, et pas seulement à partir de la trente-cinquième année mais dès la vingt et unième, les entités de la première Hiérarchie – Séraphins, Chérubins, Trônes – agissent sur l'homme tout au long de trois périodes, jusqu'à la quarante-neuvième année.

Vous avez donc à nouveau une période, entre la vingt-huitième et la trente-cinquième année, où la deuxième et la première Hiérarchie agissent ensemble. Si bien que la deuxième Hiérarchie n'agit seule qu'entre la vingt et unième et la vingt-huitième année.

Ce qui se passe ensuite, je l'exposerai, comme je l'ai dit, la prochaine fois. Vous pourriez certes poser la question : si l'on a passé la quarante-neuvième année, est-on abandonné de toutes les Hiérarchies ? – J'ai dit que ce qui se passe alors, nous le verrons par la suite. Ce que nous avons à dire aujourd'hui ne s'applique pas seulement à ceux qui ont moins de quarante-neuf ans, mais aussi aux autres. Mais nous avons tout d'abord à nous en tenir à la façon dont les Hiérarchies implantent leur force particulière, leur énergie, dans le cours de la vie humaine.

N'allez pas penser que dans ce genre d'observation il faille voir les choses de façon schématique. Dès qu'on aborde le domaine d'une vie tant soit peu supérieure, on n'a pas le droit de rien voir schématiquement.

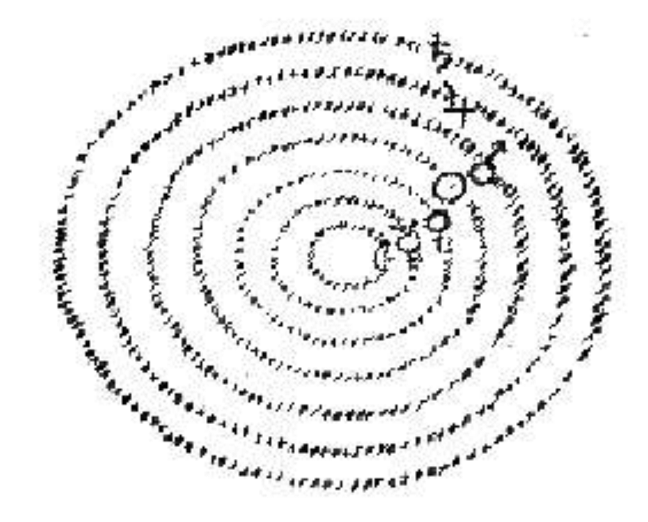
Depuis un certain nombre d'années, il m'a fallu parler de la triple organisation de l'être humain en système neuro-sensoriel, système rythmique, système du métabolisme et des membres. Là-dessus, un professeur – que ne font pas les professeurs ! – a conclu que je divisais l'homme en système-tête, système-poitrine et système-abdomen, parce qu'il se représentait les choses schématiquement juxtaposées. Or j'ai toujours souligné que le système neuro-sensoriel était certes pour l'essentiel concentré dans la tête, mais qu'il imprégnait l'homme tout entier. Il en va de même du système rythmique. Les choses ne doivent pas êtres vues juxtaposées dans l'espace. Et c'est également ainsi que vous devez comprendre cette succession : pour l'essentiel, l'influence des Anges, des Archanges et des Archées est limitée aux trois premières périodes de la vie, mais elle se fait sentir dans tout le cours de l'existence, de même que le système neuro-sensoriel est contenu pour l'essentiel dans la tête, mais présent dans l'organisme tout entier. Nous sentons aussi avec notre gros orteil, la vie neuro-sensorielle est là aussi. Malgré tout cette tripartition se justifie, tout comme celle dont je parle aujourd'hui.

Si donc vous regardez de cette façon cette division du cours de la vie humaine, vous pouvez vous dire : le Moi humain est tout aussi engagé, du côté de l'esprit, dans un ensemble d'influences descendant du monde spirituel, qu'il l'est du côté physique dans toute une série d'influences qui lui viennent des animaux, des plantes et des minéraux. Nous sommes vraiment, en tant qu'hommes, engagés avec notre Moi dans ce qui, provenant du cosmos, se produit en nous d'une façon complexe. Et dans ce mode d'action qui s'étend sur l'homme à partir du cosmos et des Hiérarchies, dans ce mode d'action prend forme le karma pendant la vie physique sur terre.

A vrai dire, nous sommes apportés du monde spirituel dans le monde physique par les Anges, les Archanges et les Archées, qui nous accompagnent pendant les trois premières périodes de la vie. C'est sur notre système neuro-sensoriel qu'ils agissent avec le plus de force. Et ils participent à tout ce qui intervient d'une façon si complexe, si admirable, jusqu'à notre vingt et unième année, pour donner forme à notre vie des sens, à notre vie d'être intelligent, à la vie de notre tête. Il se passe une infinité de choses dans les « coulisses » de la conscience ordinaire. Et ces entités sont précisément à l'œuvre dans ce qui se passe dans ces coulisses.

C'est dans le système rythmique, à partir de la puberté, environ la quatorzième année, qu'interviennent des puissances dotées de forces plus considérables que les Anges, les Archanges et les Archées. Les entités de la troisième Hiérarchie ont à proprement parler pour seule mission de se saisir de notre âme. De notre existence pré-terrestre, nous apportons pour les trois premières périodes de la vie des forces si considérables – et dont l'action se poursuit en nous – que l'âme peut agir intensément sur le corps. Il suffit alors que les forces moindres de la troisième Hiérarchie viennent à l'aide de l'être humain.

Or, voyez-vous, les forces dont les Anges, les Archanges et les Archées ont besoin pour guider et diriger convenablement notre vie d'être humain jusqu'à la vingt et unième année, ces forces affluent vers ces entités à partir du rayonnement spirituel de Saturne, de Jupiter et de Mars (*voir le croquis*). Car des corps célestes ne rayonnent pas seulement les influences dont parle la physique. Cette physique est vraiment bien naïve dans sa façon de décrire l'univers. De Saturne, Jupiter et Mars rayonnent des forces pour lesquelles ce sont les Anges, les Archanges et les Archées qui ont le plus de compréhension. Et quand l'homme va de la mort à une nouvelle naissance – nous avons décrit cela –, il entre tout d'abord dans la région de la lune et y trouve des êtres qui jadis vécurent sur Terre, juges rigoureux de ce qu'il apporte avec lui de bon et de mauvais. Il doit alors abandonner ce qui en lui est uni au mal. Il ne peut pas l'emporter dans la région du soleil.



Il traverse alors la région du Soleil et pénètre plus avant dans l'univers. Agissent alors sur lui les forces de Mars, de Jupiter et de Saturne. Il traverse ensuite toute son existence entre la mort et une nouvelle naissance, puis revient ; et c'est seulement quand il est tout à fait rentré dans la région de la Lune qu'Anges, Archanges et Archées viennent à sa rencontre,, et c'est comme s'ils lui disaient : Saturne, Jupiter et Mars nous ont dit que tu étais diminué dans certains aspects de ton être – conformément à la description que j'ai donnée dans la dernière conférence. Je disais que le mal devant être laissé en arrière, l'homme abandonnait ainsi quelque chose de lui-même. Il entre comme un être diminué dans la région du Soleil et aussi dans celle des planètes extérieures. Là, Saturne, Jupiter et Mars le regardent.

Oh, mes chers amis, que cette vie entre la mort et une nouvelle naissance est donc compliquée ! La porte de la mort une fois franchie, nous nous engageons dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Alors se déroule ce que j'ai décrit à propos de la région lunaire. L'homme doit laisser derrière lui tout ce qui en lui, en son être, s'est identifié avec le mal. C'est comme si le corps physique devait laisser certains de ses membres. L'homme arrive dans la région du Soleil et dans les autres étendues du cosmos, mutilé pour ainsi dire de ce qu'il a dû laisser. Et lorsqu'ensuite, après la traversée de la région solaire, il entre dans le domaine de Mars, de Jupiter et de Saturne, il sent que ceux-ci le regardent avec le regard pénétrant d'artisans de la justice cosmique ; ils le regardent : quelle part de son être a-t-il le droit d'apporter jusqu'à leurs hauteurs ? Ils le regardent. Chacun d'entre nous sent alors quelle part de lui s'est unie au mal, ce qu'il a le droit d'apporter dans les hauteurs, et ce qui lui manque, ce qu'il a laissé, ce qu'il a dû laisser, combien il s'est identifié avec le mal. C'est cela qui lui manque. Et à la manière dont le regardent les êtres de Mars, de Saturne, de Jupiter, il sent toute l'étendue de ses déficiences.

Puis il revient. Entre temps, et selon le mode cosmique, Saturne, Jupiter et Mars ont communiqué à la troisième Hiérarchie ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont appris au sujet de l'être humain qui est passé devant eux avec ses déficiences ; Anges, Archanges et Archées incorporent cela à la trame de l'être humain, si bien qu'il contient comme inscrit en lui ce qu'il doit faire, ce qu'il a à compenser.

Et l'on aimerait s'exprimer ainsi : pendant les trois premières périodes de la vie, où Anges, Archanges et Archées agissent particulièrement sur l'être humain, les nécessités, les exigences du karma s'inscrivent dans le système neuro-sensoriel, dans le système-tête de l'homme.

Lorsque nous avons franchi notre vingt et unième année – je dirai la prochaine fois ce qu'il en est des êtres qui meurent avant –, tout ce qui est nécessité karmique pour cette vie s'est imprimé en nous. Si l'on sait lire dans l'âme d'un être de vingt et un ans, on peut voir ce qui s'est inscrit en lui comme nécessité karmique. C'est donc pendant cette période que s'impriment dans l'homme les nécessités karmiques. Nous les portons principalement dans les profondeurs cachées, occultes, de notre système neuro-sensoriel, dans ce qui, psychiquement et spirituellement, est à la base de notre système neuro-sensoriel.

Par contre, si nous regardons le cours ultérieur de la vie, si nous considérons l'homme de sa vingt-huitième à sa quarante-neuvième année, nous avons moins affaire à des exigences karmiques qui s'imprégneraient en nous, mais davantage à ce qui est accomplissement du karma – nous nous déchargeons du poids de notre karma. Cette période est spécialement celle de l'accomplissement du karma, ce dont nous avons à nous décharger en fonction de ce qui s'est imprimé en nous durant les trois premières périodes de la vie.

Je puis donc écrire ici : de la vingt-huitième à la quarante-neuvième année, « accomplissement du karma ». Les années intermédiaires – de vingt et un à vingt-huit ans sont celles où se font équilibre les exigences du karma et l'accomplissement du karma.

Ici apparaît quelque chose de curieux dont il est nécessaire de tenir compte, tout spécialement à notre époque. Au stade d'évolution où se trouve l'humanité actuelle, un très grand nombre d'êtres

humains ont passé par leur dernière incarnation importante pendant les premiers siècles après la fondation du christianisme, aux VIIIè, IXè siècles – cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas connu d'autre incarnation ultérieurement, mais elle aura été moins déterminante. Si nous cherchons chez la plupart des êtres qui vivent actuellement et participent à notre civilisation, nous constatons que la majorité d'entre eux ont eu leur incarnation déterminante au cours des sept ou huit premiers siècles de notre ère.

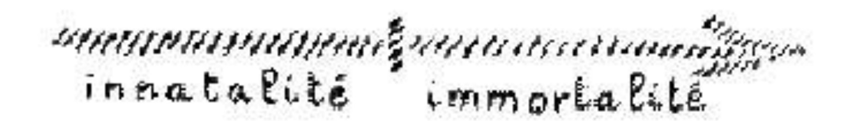
Or ce fut là une période qui exerça sur les hommes l'action particulière que je vais dire – cela se révèle lorsque l'on considère certaines personnes sous l'angle de leur karma. Je n'ai pas cessé de me donner pour tâche d'étudier de ce point de vue le karma d'un grand nombre de personnes qui ont atteint un certain niveau de culture, cette culture qui est la nôtre, culture de la tête principalement des personnes qui ont acquis une quantité relativement importante de connaissances.

Pensez combien est nombreuse l'armée de ceux qui sont aujourd'hui professeurs de lycée, fonctionnaires, etc. Ils ont relativement beaucoup appris, ils ont fréquenté le lycée, le collège moderne, voire l'Université – je parle ainsi non pour ironiser, mais en relation avec tout ce que j'ai déjà dit sur ce sujet –, ils sont devenus supérieurement intelligents.

Dans ce sens, il y a aujourd'hui un nombre extraordinaire de gens intelligents. La plupart le sont tellement qu'il n'y a pratiquement rien à leur dire, ils savent tout. Chacun a un point de vue, chacun porte un jugement sur ce qu'on lui dit.

Il n'en est ainsi qu'à notre époque ; il n'en allait nullement de même dans le passé. Il y avait encore des gens qui possédaient des connaissances ; les autres écoutaient ce que ceux-là avaient à dire. Tous ces gens intelligents d'aujourd'hui, ce n'était pas courant en ce temps-là. De nos jours, n'est-ce pas, on l'est déjà très jeune ; pensez au nombre de ceux qui n'ont pas encore vingt et un ans et qui écrivent, je ne dirai pas des poèmes – cela s'est toujours fait –, mais des chroniques littéraires et même des critiques.

Le développement de l'intellectualité est donc extrêmement poussé aujourd'hui. Mais chez la plupart des êtres, il est pour l'essentiel sous l'influence de leur incarnation des VIIè ou VIIIè siècles après la fondation du christianisme. Le sentiment de ce qui, de la vie pré-terrestre, pénètre dans la vie terrestre, devenait alors de plus en plus faible dans les âmes. Les hommes commençaient à ne plus s'intéresser – et ce de plus en plus – qu'à ce qui suit la mort, et à s'intéresser en revanche de moins en moins à ce qui avait précédé leur vie terrestre. J'ai souvent exprimé cela en disant que nous n'avons pas de terme exhaustif pour désigner l'éternité ; nous n'avons de mot que pour la demi-éternité, celle qui en réalité commence et ne finit jamais. Pour cette partie-là de l'éternité humaine (*voir le croquis*), nous avons le mot « Immortalité »-, mais pour l'autre moitié, celle qui n'a jamais commencé, nous n'avons pas, comme les langues anciennes, de terme. Or l'éternité tout entière comprend l'immortalité et l'« innatalité ».



Nous sommes entrés dans le monde en tant qu'êtres dont la naissance n'est qu'une transformation, tout comme nous sortons du monde terrestre en passant par la mort, qui elle aussi n'est qu'une transformation, pas une fin.

La conscience – encore très vive chez l'être humain pendant les premiers siècles du christianisme –, la conscience d'être descendu du monde spirituel dans l'existence physique est allée en s'affaiblissant, et l'on s'est de plus en plus limité à ceci : je suis là ; ce qui s'est passé avant ne m'intéresse pas ; je suis là, c'est un fait, ce qui s'est passé avant ne m'intéresse pas ; ce qui m'intéresse, c'est ce qui succède à la mort. – Cette conscience se renforça de plus en plus. Cette évolution de la conscience s'est accomplie pendant les premiers siècles du christianisme. Chez les hommes qui passaient alors par leur incarnation déterminante, le vague sentiment d'une existence pré-terrestre a été refoulé. C'est pourquoi l'intelligence s'est orientée vers ce qui n'est que terrestre. Elle est puissante, cette intelligence, mais elle ne se tourne que vers ce qui est terrestre. Dans ce domaine, des choses au plus haut point saisissantes, au plus haut point significatives, s'offrent lorsqu'on se livre à des observations karmiques.

Je vais vous citer entre autres deux cas : d'abord celui d'un homme qui était professeur d'histoire dans l'enseignement supérieur, un homme très intelligent, qui faisait déjà une certaine impression par sa personnalité. Si je regarde sa vie jusqu'au moment où les nécessités karmiques ont agi à travers cette zone neutre, ici, c'est-à-dire jusque vers sa trentième année, on pouvait dire que son intelligence se manifestait. C'était l'un des nombreux hommes intelligents et même éminemment intelligents de notre temps. Mais au moment où il entra dans cette région-ci, son intelligence ne lui servit plus à rien et sa moralité devint douteuse. Seule subsista son intelligence, qui fut alors comme minée. Lorsqu'entrèrent en ligne de compte les forces liées non pas au système neuro-sensoriel, mais, vers la fin de la vie, au système métabolique et moteur, la nature inférieure de ce dernier étouffa ce qui auparavant s'était si bien épanoui dans le système neuro-sensoriel.

La personnalité en question, qui du point de vue intellectuel avait en somme bien commencé sa vie, finit dans la déchéance, dans une débâcle morale.

Voici un autre exemple : celui d'un personnage encore plus intelligent que le premier, qui passait même pour supérieurement intelligent, mais qui n'était précisément que cela – une extraordinaire myopie et une grande intelligence.

Ce personnage, vu jusqu'à sa trentième année, exerça par son intelligence une forte influence sur ses semblables. Passé la trentième et même la trente-cinquième année, lorsque le système neuro-sensoriel cessa d'agir avec autant de force, que par contre le système du métabolisme et des membres fit sentir son action vers la fin de sa vie, ce personnage, tenu précédemment pour une tête solide, devint tout à fait quelconque, puis se laissa entièrement absorber par une existence banale d'homme de parti. J'ai suivi la vie de ce personnage. Je dois dire que mon étonnement fut grand de le retrouver plus tard, moi qui l'avais connu dans ses jeunes années, parmi des gens qui menaient uniquement une existence très banale d'hommes de parti. Le passage des nécessités karmiques aux réalisations karmiques s'était effectué de telle façon que les forces intellectuelles du personnage actuel, préparées au cours d'une vie terrestre au VIIIè ou au IXè siècle de notre ère, n'étaient pas assez robustes à l'âge où l'âme s'affaiblit, où le corps offre une plus grande résistance, pour atteindre à la première Hiérarchie. Et voici ce qui se révéla à moi : ces individus, fort nombreux aujourd'hui, qui sont si intelligents, qui ont surtout pu être rendus si intelligents par leur formation scolaire, développent dans la première période de leur vie la possibilité d'atteindre, avec les forces de leur intelligence, la troisième Hiérarchie – Anges, Archanges, Archées. Leur saisie va jusque-là. Ce sont alors des personnalités qui promettent beaucoup.

Lorsqu'ils entrent dans la deuxième Hiérarchie, c'est plutôt d'un abandon à cette Hiérarchie que l'on peut parler. Elle descend en effet vers eux et presque tous deviennent capables de procréer. Là, il n'y a pour ainsi dire pas vraiment d'abîme entre l'homme et la Hiérarchie en question.

Mais lorsqu'il s'agit pour l'homme, vers la vingt-huitième année, de trouver un rapport avec la première Hiérarchie, il faut que cela se fasse à travers l'être tout entier, jusque dans son système métabolique et moteur. Il faut alors à cet être davantage de forces intérieures afin de se maintenir dans l'esprit. Le germe déposé en lui, qui vient de vies antérieures, de l'époque où l'on ne pensait plus à l'existence pré-terrestre, n'est plus suffisant.

On aimerait, à propos de la façon dont le karma se développe, dire ceci : il faut exhorter avec force le véritable éducateur des hommes, le vrai pédagogue, à nourrir l'intellectualité d'une spiritualité suffisamment forte pour que, dans les années ultérieures, l'intellect moralisé puisse faire équilibre aux forces qui attirent vers le bas et détournent de la première Hiérarchie.

Ce n'est vraiment pas de peu d'intérêt, précisément à notre époque, que de comparer la deuxième partie de la vie humaine avec la première. Ceux qui sont doués pour ce genre d'observation devraient orienter leurs recherches dans cette direction. Car ici la vie courante, mes chers amis, est déjà révélatrice. Les exemples que je viens de donner en sont tirés-, on pourrait les multiplier par cent, par mille, ils se trouvent partout. Mais on pourrait aussi trouver autre chose qui montrerait ce que je viens de dire, mais dans un domaine plus élevé, à un niveau supérieur de l'existence. Je me suis toujours intéressé à l'évolution spirituelle des hommes, et lorsque je regarde un certain nombre d'entre eux qui, productifs au début de leur vie, produisent sur leurs semblables une forte impression, disons, comme jeunes poètes ou jeunes artistes, et que je vois ceux dont on disait quand ils avaient vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept ans : quel puissant, quel prodigieux talent ! ils ont vieilli, tout cela a tari, ils en sont restés à leurs œuvres de jeunesse. Plus tard, la source a tari. Ils n'étaient plus rien dans le domaine où, un moment, ils avaient brillé.. Si vous passez en revue les noms de ceux qui, jeunes poètes ou artistes, ont connu la notoriété, puis ont eux-mêmes effacé leur nom de l'histoire littéraire ou de l'histoire de l'art, vous trouverez confirmé ce que je vous dis là. Mais cela vous montrera aussi que la vie, dans ses diverses périodes, nous fait voir de diverses façons comment le karma, comment les impulsions karmiques interviennent dans la vie humaine.

Tout ce qui n'est qu'intellectuel et d'inspiration matérialiste ne peut saisir l'homme intérieurement que dans sa jeunesse. Seul l'élément spirituel qui se mêle à l'intellectualité peut tenir durant tout le temps de la vie, je veux dire : toute la vie dans la perspective du karma.

Lorsque nous voyons apparaître des destinées telles que celles qui viennent d'être décrites, nous devons remonter à des vies antérieures qui n'ont pas donné aux êtres en question la possibilité de voir ce qui est réellement spirituel, la vision qu'on ne peut avoir de façon juste que lorsqu'on envisage non seulement l'existence après la mort, mais celle qui précède la naissance.

A notre époque, cet aspect tragique de la vie se présente fréquemment ; nous avons vu tant de promesses qui n'ont pas tenu la vie entière ! Il y a de nos jours beaucoup d'idéaux chez les jeunes, mais peu chez les personnes d'âge. Les vieux comptent bien plus sur l'Etat et sur leur retraite que sur la vie vraiment vivante, parce qu'ils ont besoin d'un appui de l'extérieur, parce qu'ils ne peuvent pas trouver ce qui les mettrait en relation avec la première Hiérarchie.

C'est ainsi que, si nous voulons voir correctement les choses dans la perspective du karma, nous devons tenir compte de ces périodes de la vie humaine qui, quoique différentes, se chevauchent. Je ne veux pas dire ici qu'au delà de la quarante-neuvième année la vie est un cadeau qui nous est fait ; je l'ai déjà dit, nous en reparlerons. En passant par la première phase de trois époques, puis par la deuxième,

enfin par la troisième, l'homme vit tout d'abord en relation avec la troisième Hiérarchie. Il noue ensuite des relations, intérieurement, inconsciemment, avec la deuxième Hiérarchie, puis avec la première. C'est d'après cela seulement que l'on peut juger dans quelle mesure l'homme donne aux impulsions karmiques la possibilité de prendre forme en lui. Seule cette connaissance des rapports avec les Hiérarchies révèle ce qu'est la vie humaine concrète.

Anges, Archanges et Archées, s'adressant en quelque sorte à notre subconscient pendant les trois périodes de notre vie, nous disent : tout cela, tu l'as apporté d'époques passées, d'une existence terrestre antérieure ; il faut que tu assumes cela. C'est dans la partie inconsciente de notre vie réglée par le destin que ces mots nous sont adressés. Au cours de ces trois périodes, le destin nous fait entendre ce que nous dit notamment la Hiérarchie des Anges : Saturne, Jupiter, Mars ont décrété à ton sujet ceci ou cela. Nous l'avons lu dans les forces de ces planètes.

Vient ensuite ce qui émane de la deuxième Hiérarchie, de la région du Soleil ; et enfin ce qui, émané de la même façon de la première Hiérarchie, vient du domaine de Vénus, de Mercure, de la Lune. Et de même que les Anges, pendant les trois premières périodes de notre vie, ont clamé à notre subconscient : Saturne, Jupiter et Mars nous ont dit que ce karma t'était présenté pour que tu le portes durant ta vie –, de même les Séraphins se trouvent à partir de la vingt-huitième année dans notre subconscient ; ils s'adressent eux aussi à ce subconscient en disant : tout cela te reste parce que tu ne peux pas le réaliser, parce que tu n'atteins pas jusqu'à nous – cela te reste et tu devras l'emporter dans ta prochaine vie terrestre ; tu ne peux pas le compenser, tu n'as pas la force qu'il faut pour cela.

Au-dessous du seuil de la conscience, les puissances du karma, celles qui donnent forme à notre destin, parlent. Elles parlent par la voix des trois Hiérarchies supérieures. Et si nous avons une certaine sensibilité pour ce qui intervient ainsi dans notre vie, ce regard sur notre destin peut aussi nous faire pressentir avec une crainte sacrée comment, au cours de notre vie, les êtres des trois Hiérarchies travaillent à ce destin. C'est alors seulement que nous avons une vue juste de notre vie.

Qui donc en effet serait satisfait si, nous interrogeant à propos de quelqu'un à qui il s'intéresse, sur la vie de qui il voudrait s'informer parce qu'il nous suppose nous-mêmes informés, il s'entendait répondre : il s'appelle Jean Dupont –, sans que nous sachions rien lui dire de plus que ce nom. Il comptait apprendre sur l'homme en question autre chose de vraiment plus important que son nom : des événements de sa vie terrestre, des renseignements sur les forces, les impulsions qui ont agi sur lui. On ne peut pas se contenter d'un simple nom lorsqu'on veut savoir quelque chose de la vie d'un être humain. Mais à notre époque matérialiste, les gens se contentent malheureusement du terme général d'« homme » pour désigner ce qui est à l'arrière-plan de la conscience ordinaire et dans quoi travaillent les Anges, Archanges et Archées, les Exousiaï, Dynamis et Kyriotetes, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Ils ne regardent pas ce qui est concret. Or il faut en arriver à ce que les gens apprennent à nouveau à voir ce qui est concret.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 29 mai 1924

Je vous ai exposé la dernière fois comment l'homme, au cours de sa vie, est en relation avec les diverses Hiérarchies du monde supérieur, et je voudrais faire remarquer que tout ce que j'expose nous conduira pour finir à comprendre de mieux en mieux l'action du karma dans la vie humaine et dans l'évolution de l'humanité. Tout est donc à proprement parler préparation à une compréhension du karma.

J'ai dit que de la naissance jusqu'à la vingt et unième année environ, la troisième Hiérarchie entretient un rapport particulier avec l'être humain, qu'ensuite, au moment de la puberté, intervient la deuxième Hiérarchie – Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes –., que ces ordres hiérarchiques continuent à agir de la puberté jusqu'à d'abord la vingt et unième année dans une première phase, puis jusqu'à la vingt-huitième année dans une seconde phase, puis jusqu'à la trente-cinquième dans une troisième phase ; mais dès la vingt-huitième année, un rapport profond s'établit avec la première Hiérarchie des Séraphins, des Chérubins et des Trônes ; ceux-ci continuent à agir dans une première phase jusqu'à la trente-cinquième année, où ils agissent de concert avec la deuxième Hiérarchie, puis dans une deuxième phase jusqu'à la quarante-deuxième année, et enfin dans une troisième phase jusqu'à la quarante-neuvième année.

Maintenant, ce qui intervient ainsi directement dans le cours de la vie humaine et provient de l'ordre des Hiérarchies, se croise, si je puis dire, avec les reflets dans la vie humaine des êtres spirituels du système planétaire.

Nous savons que chacune des planètes dont nous voyons l'apparence physique n'est que le signe de la présence, dans la direction d'où la planète, l'astre en général nous apparaît, d'une colonie d'êtres spirituels. Nous levons les yeux vers une étoile, mais ce que nous voyons luire, briller, c'est le signe extérieur que dans cette direction le regard de notre âme rencontre une colonie cosmique d'entités spirituelles.

Notre rapport avec notre vie est tel que nous portons dans notre corps physique un corps éthérique. A l'instant où l'être humain s'élève à la connaissance imaginative, suprasensible, il perçoit tout ce qu'il est capable de percevoir par le moyen du corps éthérique. Je vous ai indiqué à plusieurs reprises qu'alors l'être humain a la vision rétrospective de tout le tableau de sa vie terrestre depuis sa naissance ; simultanément se tiennent devant l'âme tous les événements et toutes les forces qui furent les siens et qui sont intervenus dans sa croissance, dans toute son organisation physique, psychique et spirituelle ; c'est un puissant panorama, un puissant tableau, comme si le temps était devenu espace. Embrasser ainsi d'un seul regard sa vie tout entière, c'est ce que l'on apprend lorsqu'on est initié à la connaissance imaginative.

Mais ensuite, lorsqu'intervient la connaissance inspirée, on peut contempler ces souvenirs réels de la vie terrestre, ce tableau fait de souvenirs ; on aperçoit alors, parce que dans la connaissance inspirée on a refoulé ce qui est de l'ordre de l'imaginatif, parce que, si l'on peut ainsi dire, les événements de la vie terrestre, dans la mesure aussi où ils sont perceptibles par le corps éthérique, ne sont plus là – le regard voit alors apparaître quelque chose d'un ordre supérieur.

Si donc j'indique schématiquement cette rétrospective – au lieu du regard de l'âme, je dessine le regard physique – dans ce courant jusqu'à la naissance, ce courant s'efface dans la connaissance inspirée, toutes sortes d'autres formations apparaissent alors.



C'est d'abord quelque chose comme une révélation qui apparaît dans ce courant (*en violet sur le croquis*), et si l'on sait s'orienter dans l'Inspiration, on reconnaît ce qui apparaît ainsi.

Comprenez-moi bien : le regard se pose sur un tableau contenant tout le cours de la vie humaine. Une certaine partie de ce tableau se révèle à l'initiation inspirée : ce qui va de la naissance – donc de l'année zéro – à la septième année est effacé de ce tableau-souvenir, et à la place apparaissent tous les actes résultant de ce que les êtres lunaires dont je vous ai parlé sont en rapport avec l'homme après sa mort.

Ce que je vous ai raconté par exemple concernant la manière dont avait vécu sa vie post mortem la personnalité qui m'a servi de modèle pour le Strader de mes drames-mystères, on le vit en regardant

d'abord le tableau-souvenir, puis en l'effaçant dans la connaissance inspirée. Une fois effacée la partie correspondant à la période entre la naissance et la septième année apparaissent alors les effets dont je vous ai parlé, et qui représentent la collaboration des entités lunaires (*en violet*) avec l'entité humaine après la mort.

Les expériences que l'on peut faire parce que le cours de la vie, de la naissance à la septième année, devient transparent et que par là transparaissent les entités lunaires, les actes des entités lunaires ce qui devient alors visible, ce qui devient concret, ce qu'on peut alors connaître, c'est ce que tout initié peut percevoir le plus facilement.

On peut en effet, vous le comprendrez aisément, acquérir l'initiation à tout âge, sauf quand on est un tout petit enfant… On n'initie pas d'ordinaire des enfants de moins de sept ans. Et si l'on veut pénétrer du regard ce que je décris en ce moment, il faut avoir dépassé cet âge. Quiconque est initié a naturellement dépassé sa septième année. C'est pourquoi il est relativement facile de saisir ce qui peut être vu dans le cours de la vie jusqu'à la septième année – c'est-à-dire ce par quoi passe, entre sa mort et une nouvelle naissance, l'être humain qui effectue un retour en arrière d'une durée d'environ un tiers de sa vie terrestre.

Un deuxième élément se révèle lorsqu'on rend visible dans l'initiation inspirée l'étape du retour en arrière qui correspond aux années de sept à quatorze ans, l'âge de la puberté. Alors devient visible tout ce que vit l'être humain après sa mort du fait que de la région lunaire il s'élève dans celle de Mercure (*en blanc*).

L'être humain s'élève dans la région de Mercure après avoir passé dans celle de la Lune. Mais si l'on veut établir des relations avec des êtres humains se trouvant dans cette région de Mercure, il faut faire s'effacer, dans le tableau-souvenir, l'espace de temps compris entre la septième année, le changement de dentition, et la puberté.

Puis, lorsque la connaissance inspirée fait s'effacer la période suivante de la vie et apparaître ce qui peut alors s'éclairer, il s'agit des expériences, des faits vécus après la mort par l'être humain dans la région de Vénus (*en orange*).

Voilà comment, en remontant par l'initiation inspirée à cette première période de la vie, on voit en quelque sorte ce qui se passe pour les morts, ceux que nous appelons les morts, dans le macrocosme – j'entends dans le macrocosme spirituel.

Ce que je dis là vous montre en même temps quelle infinie profondeur recelait un ancien savoir dans le choix de ses appellations. Car le nom même de Vénus évoque bien en général l'idée d'amour. Or la contemplation de Vénus correspond à la période de la vie humaine où s'est produite la puberté.

Vient ensuite une période qui dure de la vingt et unième à la quarante-deuxième année (*en jaune*). Lorsque, par l'initiation inspirée, on plonge le regard dans cette période, on est témoin – du moins on peut l'être – de ce par quoi passe un défunt pendant la plus grande partie de son existence entre la mort et une nouvelle naissance, du fait qu'il est dans un certain rapport avec les êtres solaires. L'existence solaire entre mort et nouvelle naissance devient visible pendant cette période.

Le Soleil est un corps céleste si puissant, il contient tant de forces, tant d'essences spirituelles, que pour que l'homme puisse embrasser du regard tout ce qui, entre la mort et une nouvelle naissance, procédant de l'entité spirituelle du Soleil, exerce une influence sur lui, il faut effacer un espace de temps trois fois plus grand que les autres : l'espace entre la vingt et unième et la quarante-deuxième année. Vous comprendrez alors que des initiés ne peuvent percevoir l'ensemble des rapports de l'homme avec les êtres solaires entre mort et nouvelle naissance que s'ils sont au delà de leur quarante-deuxième année. Avant cet âge, ces rapports ne sont pas perceptibles. Pour la perception spirituelle elle aussi, vieillir signifie beaucoup. C'est qu'il est des choses qui, pour être perçues, nécessitent non seulement une certaine initiation, mais aussi une certaine maturité.

Vient maintenant une nouvelle période dans la vie humaine ; elle va de la quarante-deuxième à la quarante-neuvième année (*en rouge*). Nous nous rapprochons ainsi tout naturellement, mes chers amis, du but vers lequel je tendais dans ma dernière conférence ; car avec la quarante-neuvième année cesse la possibilité d'établir des rapports directs avec les Hiérarchies. Vous avez pu le déduire de mon exposé.

Nous envisagerons prochainement le cas de ceux qui ont dépassé quarante-neuf ans. Si nous laissons agir sur notre âme ce qui se croise avec les divisions que j'indiquais précédemment – pour cela, il faut naturellement avoir cinquante ans ou plus –, si donc nous regardons la période entre quarante-deux et quarante-neuf ans, nous voyons tout ce qui peut être vécu par l'homme après sa mort du fait des entités qui habitent Mars.

Là commence déjà la région où le monde spirituel veille à ce que s'opère une importante individualisation de l'être humain sur terre dans son karma. Vous avez vu, n'est-ce pas, comment se prépare le karma au cours de l'existence que mène l'être humain immédiatement après sa mort, pendant un tiers du temps qu'a duré sa vie sur terre. Mais le karma s'élabore petit à petit, et il s'élabore – j'ai déjà donné des indications là-dessus – en union avec des entités supérieures.

Or il y a des êtres humains qui élaborent leur karma tout particulièrement dans la région de Mercure, d'autres dans celle de Vénus, du Soleil, ou encore de Mars.

Les entités, les hommes qui, en raison de leurs vies terrestres passées, emportent dans le monde spirituel quelque chose qui doit être spécialement élaboré dans la région de Mars, manifestent ensuite, dans la manière dont ils mèneront leur prochaine existence, les résultats de ce qui a été élaboré dans cette région de Mars. Permettez-moi, mes chers amis, de vous citer ici un exemple.

Il y avait une personnalité, à l'époque où l'Islam était déjà apparu, où le rayonnement de la civilisation arabe s'était déjà répandu sur l'Asie, l'Afrique du Nord et jusqu'en Espagne, une personnalité dont la vie spirituelle s'était développée dans une école d'Afrique du Nord semblable – mais déjà en décadence – à celle par laquelle avait passé, longtemps auparavant, saint Augustin, une personnalité qui avait fait ses études en Afrique du Nord, tout à fait dans cet esprit et dans ce style.

Or il faut se représenter que dans ce temps-là, les études étaient tout autre chose qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, on n'entendrait plus guère parler de ce qui remonte à autant de siècles en arrière qu'il s'en était écoulé entre saint Augustin et ce personnage d'Afrique du Nord. Mais à l'époque, et en Afrique du Nord notamment, on pouvait encore faire des études dans des lieux de Mystères, bien que ces Mystères fussent déjà tombés en décadence. Le personnage en question passa donc par ce genre d'études, c'est-à-dire qu'il apprit tout ce que l'on pouvait savoir par ce moyen sur l'autonomie de l'âme humaine, sur les régions que connaît cette âme lorsqu'elle perçoit après s'être dégagée du corps, etc. Puis cette personnalité passa en Espagne avec les expéditions arabes, assimila une grande part de l'érudition propre au monde musulman asiatique, sous la forme modifiée que cette érudition avait déjà prise en Espagne ; elle assimila également beaucoup des connaissances propagées un peu partout par les Juifs, non pas la Kabbale qui fut tellement cultivée plus tard, au Moyen Age, mais une forme plus ancienne de cette Kabbale. Si bien que dans les premiers temps qui suivirent les expéditions des Arabes, cette personnalité fut fortement implantée dans la vie spirituelle de l'Islam, mais d'une manière particulière, dans l'esprit de la Kabbale, avec ses nombres, ses calculs, etc.

Tout cela fut revécu au cours d'une incarnation féminine ultérieure, en s'intériorisant, en s'approfondissant, et fut assimilé moins par la tête que par le cœur. Et puis cette individualité passa au XVIIIè siècle dans la personnalité universellement connue que fut le Français Voltaire. Nous voyons donc cette personnalité réapparaître dans la personne de Voltaire.

Lorsqu'on regarde ce que ce personnage a vécu, sur la base de ses incarnations antérieures, entre sa mort et une nouvelle naissance, on découvre en particulier que tout ce que cette individualité avait conquis de haute lutte par ses études en Afrique du Nord, imprégnées de l'esprit de la Kabbale, elle en a poursuivi l'élaboration dans la région de Mars pendant la deuxième partie de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Et c'est avec ce qui avait été refondu, métamorphosé comme cela peut se faire dans la région de Mars, que cette personnalité est revenue dans la personne de Voltaire au XVIIIè siècle.

Ainsi j'ai pu vous donner un exemple de développement karmique particulièrement élaboré, entre la mort et une nouvelle naissance, dans la région de Mars.

Que ce soit dans le domaine des vertus du corps, de l'âme ou de l'esprit, Mars rend agressif tout ce qu'il développe – et non seulement agressif, mais belliqueux. Etre belliqueux, ce n'est pas seulement avancer, c'est aussi reculer – sinon on ne pourrait pas faire la guerre. On l'a bien vu, je crois, pendant la guerre mondiale.

Voyez ce qu'a été la vie de Voltaire : des qualités de l'âme s'y sont développées, mais à chaque pas elle est marquée par l'attaque brusquée, l'agressivité, et aussi le recul ; tantôt se lançant presque avec témérité, tantôt reculant, allant jusqu'à la lâcheté dans la dérobade.

Il est de beaucoup préférable d'étudier ces choses à l'aide d'exemples pris sur le vif plutôt que d'une façon théorique ; c'est pourquoi je vous cite des exemples comme celui-là.

Lorsqu'on voit ensuite, par l'initiation inspirée il faut pour cela être largement plus âgé que pour ce qui précède –, la période de sa vie comprise entre la quarante-neuvième et la cinquante-sixième année, on acquiert la connaissance de tout ce que peuvent opérer en l'homme, entre la mort et une nouvelle naissance, les êtres de la région de Jupiter (en vert).

Lorsqu'on apprend à connaître ces entités de la région de Jupiter, on ressent une curieuse impression. L'être humain que l'on est – il faut naturellement avoir dépassé la cinquante-sixième année si l'on veut avoir cette impression – est frappé de voir qu'il existe des entités comme celles qui sont liées à la région de Jupiter – je veux dire qu'on est étonné en tant qu'homme vivant sur terre, et non pas entre la mort et une nouvelle naissance, car là on est en rapport avec ces êtres. Ce sont des entités qui n'ont besoin de rien apprendre, car à l'instant où elles se forment – je ne peux pas dire : où elles « naissent », vous verrez tout à l'heure pourquoi –, leur formation fait d'elles des êtres doués d'une infinie sagesse. Elles ne sont jamais sottes, elles ne sont jamais ignorantes, elles sont formées comme les hommes aimeraient bien des fois être formés sur terre : s'ils ne savent pas apprécier le bienfait de l'enseignement, c'est peut-être qu'ils aimeraient être dotés de sagesse dès leur naissance. Mais ces entités sur Jupiter ne naissent pas, elles procèdent directement de tout l'organisme de Jupiter. Elles sortent de la totalité de Jupiter un peu comme chez nous les nuages se forment à partir de l'atmosphère ; elles naissent de telle façon qu'on peut les considérer, une fois qu'elles sont apparues, comme la sagesse incarnée. Dans la région de Jupiter, elles ne meurent pas non plus, elles se transforment. Jupiter est en effet sagesse active. Représentez-vous que, du haut du Rigi, vous regardiez à vos pieds des nuages en mouvement et que vous ayez cette impression : ce ne sont pas là des nuages

en mouvement, de la vapeur d'eau, mais la sagesse elle-même en mouvement, des images-pensées mouvantes, mais qui seraient des entités. Telle est l'impression que vous ferait Jupiter (*en vert*).

Je voudrais maintenant vous montrer à l'aide d'un autre exemple comment le karma peut être formé tout spécialement dans cette région de Jupiter.

Il y avait une personnalité assoiffée de savoir, qui dans les derniers temps de la civilisation mexicaine avait connu le culte des Mystères mexicains, alors tombés en pleine décadence, sous le signe de la magie et de la superstition. Cette personnalité était assoiffée de connaissance et, dans son désir de précision, ne laissait rien de côté.

J'ai été amené à m'intéresser à elle parce que j'ai fait la connaissance, il y a quelques années, d'un curieux personnage qui étudie aujourd'hui encore, d'une façon primitive, ce qui subsiste, sous la forme décadente de la superstition, des anciens Mystères mexicains. Pareille occupation n'a pas de sens, car celui qui fait actuellement ce genre d'études ne s'occupe en fait que d'un fatras de superstitions : tout cela est aujourd'hui en décadence.

Mais le personnage plus ancien dont je veux parler avait étudié tout cela avec un zèle forcené dès avant la découverte, ce qu'on appelle la découverte de l'Amérique, en un temps où la civilisation mexicaine était encore florissante, mais commençait à décliner en tant que civilisation des Mystères. Aujourd'hui, on ne connaît guère que quelques noms et quelques images quand on parle de Taotl, de Quetzalcoatl, de Tezcatlipoca, ces entités des Mystères mexicains. Mais cette personnalité, qui savait encore fort bien que Taotl est une entité, une sorte d'esprit universel qui agit dans toutes les nuées, est présent dans le tumulte des eaux, brille dans l'arc-en-ciel, vit dans l'éclair et le tonnerre, un esprit que cependant l'on peut aussi, dans certaines conditions, amener à entrer dans l'eau bénite au moyen d'actes rituels – cette personnalité savait aussi que Quetzalcoatl était une sorte de divinité qui pouvait habiter l'homme de façon vivante dans sa circulation et sa respiration. C'est toute cette vie de la civilisation mexicaine que cette personnalité assimila.

Elle renaquit plus tard sans passer par une réincarnation féminine intermédiaire. Elle fut homme à Mexico et puis homme encore lorsqu'elle se réincarna.

Mais pendant sa vie entre la mort et une nouvelle naissance, elle traversa le monde suprasensible de façon telle que dans son évolution karmique – ce qui était conditionné par des vies antérieures où ce personnage avait vécu ailleurs qu'à Mexico –, elle emporta à travers la région de Jupiter les superstitions qu'elle avait connues à Mexico, mais aussi des connaissances encore pleines de sève provenant de civilisations plus anciennes. Ce que ce personnage avait ainsi vécu passa par la région de Jupiter, y devint sagesse, mais une sagesse ayant quelque chose d'automatique, comparée avec celle que l'homme doit acquérir par sa propre individualité. Lorsque la sagesse, telle qu'elle est vivante et agissante sur Jupiter, se répand, lors de son élaboration karmique entre la mort et une nouvelle naissance, sur ce que l'homme a vécu pendant sa vie terrestre, de la sagesse en rayonne encore sur la terre. Mais cette sagesse dépend alors de ce qui a été vécu pendant la vie terrestre.

Et l'individualité dont je parle, c'est celle-là même qui est née dans la civilisation moderne en la personne d'Eliphas Lévi. Eliphas Lévi a donc vécu sa précédente vie terrestre au sein de la civilisation mexicaine, il a passé par la région de la sagesse jupitérienne. Là, cette civilisation mexicaine décadente fut en quelque sorte travaillée à nouveau. Si vous lisez aujourd'hui les livres d'Eliphas Lévi, vous y trouverez l'empreinte d'une grande sagesse répandue sur un fond extrêmement primitif. Celui qui est capable de pénétrer des faits de cette nature se dit alors : c'est tout à fait Jupiter, mais un Jupiter de basse qualité.

Et maintenant, si l'on peut embrasser du regard le cours de la vie humaine entre cinquante-six et soixante-trois ans – de cela aussi il m'est permis de parler –, vous voyez, on touche ici la chose du bout du nez (*en bleu*). Alors le regard pénètre jusque dans les influences qui s'exercent sur l'être humain entre la mort et une nouvelle naissance à partir de Saturne, les influences des entités saturniennes. Le spectacle est encore plus surprenant, un spectacle plus bouleversant et, pour dire vrai, un spectacle douloureux.

Les entités qui sont en relation avec Saturne sont telles que, de par leur propre nature, elles ne se soucient pas sur le moment de ce qu'elles font ; elles le font en quelque sorte dans une inconscience complète, sous la contrainte d'êtres divins de beaucoup supérieurs à elles et dans le sein desquels elles se sont rendues après avoir atteint leur maturité. Mais dès qu'elles ont fait quelque chose, c'est là présent et chargé d'un souvenir qui agit avec une force considérable.

Mettez-vous dans la situation suivante : quoi que vous fassiez – je n'ai pas l'intention d'énumérer les diverses professions, mais représentez-vous ceci : quoi que vous fassiez, vous n'y faites pas attention aussi longtemps que vous le faites, mais dès que c'est fait, c'est présent devant votre souvenir comme une image extraordinairement vivante. Soit par exemple un chanteur : il chante, mais il n'en sait rien, ce sont seulement les Dieux qui se servent de lui de façon telle qu'il chante. Imaginez un vaste auditoire qui écoute : il ne le remarque pas tant qu'il chante ; les auditeurs ne savent rien ni d'eux-mêmes, ni de ce qu'ils vivent sur le moment. A l'instant où le concert est terminé, tout est là et ne disparaît plus, cela reste et constitue le contenu de la vie. C'est cela qu'on est alors. Sur Saturne, on n'est absolument que passé.

C'est comme si l'être humain que vous êtes marchait sur la terre. Représentez-vous que vous marchez : vous ne remarquez rien vous concernant si vous vous regardez, mais lorsque vous avez avancé d'un pas, un petit bonhomme surgit, fait de ce que vous étiez. Maintenant vous ne remarquez toujours rien, vous poursuivez votre chemin : derrière vous, à nouveau, un petit bonhomme de neige. Les choses continuent ainsi, ce petit bonhomme derrière vous, et à tous ces petits bonshommes vous dites : « Je ». Transposez la chose dans le spirituel et vous avez la nature des êtres saturniens. Et c'est à ces entités, qui avec leur être vivent entièrement dans le passé, que l'homme a également affaire entre sa mort et une nouvelle naissance. Et il peut y avoir des êtres humains qui, dans l'élaboration de leur karma, ont tout particulièrement affaire à ces êtres saturniens.

On ne peut exposer le destin de ces êtres humains que si l'on jette un regard en arrière sur la période qui s'écoule entre la cinquante-sixième et la soixante-troisième année. Ici encore, je voudrais à l'aide d'un exemple vous montrer comment les choses qui se présentent dans le karma d'une vie humaine renvoient à ce qui se produit dans le suprasensible entre la mort et une nouvelle naissance.

Je vous ai renvoyé il y a peu de temps à ce qui s'est passé dans les Mystères d'Hibernie, si dignes d'admiration, mais aussi si difficilement accessibles, parce qu'ils repoussent l'investigateur, comme je l'ai dit alors. Je vous ai montré le caractère grandiose de l'apport de ces Mystères d'Irlande. J'ai exposé que le néophyte, après avoir appris à connaître tous les doutes et toutes les incertitudes de la vie, était conduit devant deux statues. L'une était faite d'une matière très élastique, et il devait la tapoter du doigt, la toucher ; on éprouvait une impression affreuse, horrible, lorsqu'on avait ainsi creusé des trous dans cette statue ; c'était comme si l'on devait sans cesse – chose terrible pour tout être délicat – entailler, je ne dirai pas un cadavre, mais de la chair vivante. C'était là l'une des épreuves.

L'autre, c'était la statue qui gardait la marque de ce qu'on lui imprimait et n'était rétablie dans son intégrité, n'était réparée que pendant le temps qui s'écoulait entre deux exercices du futur initié.

Je vous décris là les impressions grandioses que connaissaient les initiés aux Mystères d'Hibernie, aussi bien relativement au microcosme, à l'être humain, qu'au grand monde, au macrocosme. C'étaient de puissantes impressions d'une indescriptible grandeur.

L'un de ceux qui avaient participé avec un zèle tout particulier à ces Mystères d'Hibernie, qui avait même atteint un niveau élevé d'initiation, eut ensuite, après ses incarnations antérieures qui avaient procuré les conditions nécessaires pour que cette vie terrestre, qu'il passa dans les Mystères d'Hibernie, se déroulât ainsi – il eut en particulier à traverser la région de Saturne. Ce qu'on ressentait était d'une indescriptible grandeur ; je vous ai montré naguère, quand je décrivais ces choses à votre intention, que les Mystères d'Hibernie percevaient une part du Mystère du Golgotha, sans cependant avoir avec celui-ci aucun rapport physique, spatial. L'un de ceux qui ressentit cela avec une force toute particulière naquit à nouveau dans notre civilisation.

Représentez-vous maintenant ce qui s'est passé pour cet homme pendant que son dernier karma s'élaborait dans la région de Saturne. Tout s'est alors présenté à lui dans la lumière du passé. Ce qu'il avait vécu dans les Mystères d'Hibernie, il le revit, éclairé par la lumière que projetaient les êtres saturniens sur tout ce qui remonte à un lointain passé ; et cela éveillait en lui des images grandioses des temps pré-terrestres, des époques lunaire et solaire.

Lorsqu'il naquit à nouveau, ce qui avait la nuance, la coloration du passé antérieur à l'incarnation Terre se transforma pour lui en puissantes images projetant leur lueur dans l'avenir, images idéalisées d'un esprit visionnaire et qui apparaissaient avec tous les prestiges du romantisme.

Bref, cet homme, autrefois initié aux Mystères d'Hibernie, est revenu en notre temps – notre temps au sens large – dans la personne de Victor Hugo. Par son romantisme, par toute sa configuration, la vie de Victor Hugo montre que son karma a été élaboré dans la région de Saturne.

Ce sont là quelques modestes contributions destinées à faire comprendre comment naît le karma, comment il se forme. Je l'ai déjà dit : c'est à l'aide d'exemples que l'on comprend le mieux. Voir comment se sont formés des karma tels que ceux de Voltaire, d'Eliphas Lévi, de Victor Hugo, c'est déjà quelque chose qui nous introduit de la façon la plus intéressante, la plus vivante, à la connaissance du rapport de notre propre être avec le monde macrocosmique, spirituel, lors de l'élaboration du karma dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

TREIZIÈME CONFÉRENCE
Dornach, le 30 mai 1924

L’étude des relations karmiques dans la vie humaine exige effectivement une compréhension totale de certaines lois universelles dont l’homme d’aujourd’hui est plus ou moins ignorant. C’est qu’en effet, dans les rapports karmiques qui agissent d’une vie terrestre dans une autre, sont à l’œuvre des lois de nature spirituelle ; et leur nature est telle que c’est déjà les méconnaître que de penser, si peu que ce soit, qu’il s’agit là d’une causalité ayant un rapport quelconque avec celle que nous trouvons par ailleurs dans le monde quand nous parlons d’un rapport de cause à effet.

Il faut d’abord comprendre très exactement ce qui se passe dans la vie intérieure de l’homme, à l’arrière-plan de la conscience ordinaire, si l’on veut accéder à la compréhension des rapports karmiques. Et une compréhension de ce qui se trouve à l’arrière-plan de la conscience ordinaire ne peut résulter que de l’observation de l’être humain tel qu’il s’offre à la connaissance suprasensible, à la connaissance initiatique.

Cherchons donc à voir, afin de compléter les indications des dernières conférences – qui, une fois développées, nous donneront une compréhension complète du karma –, cherchons donc à voir comment l’homme qui s’élève à la connaissance imaginative, puis inspirée, puis intuitive, est de mieux en mieux en mesure de comprendre la position qu’il occupe dans l’ensemble du cosmos.

Il a été souvent souligné, même en conférence publique, que celui qui possède la connaissance imaginative voit s’étaler devant lui tout un tableau de sa vie actuelle, qu’il embrasse en de puissantes images tout le cours de sa vie, ayant ainsi une vue plongeante sur cela même que sa mémoire ordinaire ne peut pas lui donner.

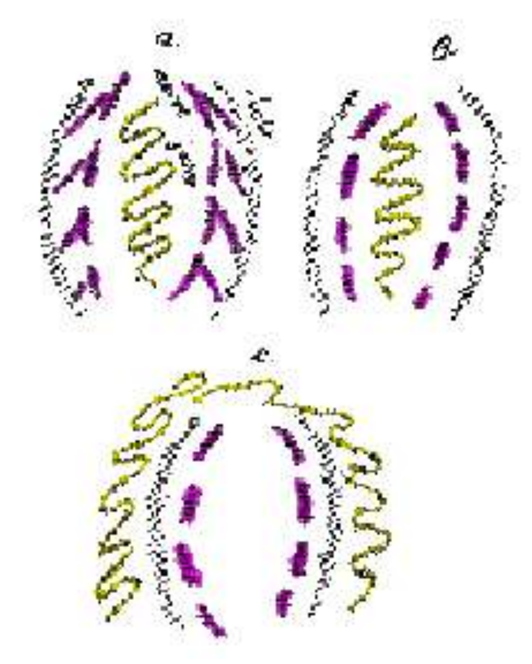
On peut dire que lors de cette vision d’ensemble, qui résulte d’un effort vers la connaissance imaginative, l’être humain est d’abord entièrement dans son corps physique et dans son corps éthérique, sauf que, par les exercices appropriés, il se rend entièrement indépendant de tout ce qui, à partir du corps physique, procure des impressions. Il devient donc indépendant de ses impressions sensorielles, de ce qu’il connaît par l’entendement. Dans l’acte de connaître, il ne vit que dans son corps éthérique. C’est cela qui lui donne ce tableau-souvenir.

Nous pouvons donc dire : l’être humain vit dans le suprasensible, mais il y vit de telle façon qu’intérieurement il s’est séparé de son corps physique. Voyez-vous, cette connaissance imaginative ne serait pas, et de loin, aussi difficile à conquérir qu’elle l’est effectivement pour la plupart des gens, si l’on inclinait davantage à briser le lien intérieur qui maintient la cohésion de toute la vie de l’âme avec le corps physique.

Il est bien entendu relativement facile de briser le lien de ce qui se rattache à la perception sensible immédiate. Mais dites-vous que l’homme tient aussi à son corps physique par toutes les dispositions de l’âme qu’il acquiert dans la vie terrestre. Les attitudes de notre âme face au plan physique dépendent aussi de notre corps. Elles sont bel et bien conditionnées également par le corps physique. Lorsque nous attribuons ceci ou cela à nos capacités, à nos talents ou à telle autre disposition profonde de l’âme, tout cela est en relation avec la manière dont nous nous éprouvons dans notre corps physique. C’est de tout cela qu’il faut se libérer si l’on veut atteindre à une véritable connaissance imaginative. Si l’on réussit à se libérer vraiment, ne serait-ce que l’espace d’une minute, c’est assez pour savoir ce qu’est la connaissance imaginative ; alors se dévoile déjà peu à peu le tableau de la vie.

Maintenant, il faut bien voir la différence entre « être lié au corps physique et par là se trouver dans ce corps physique », et « ne pas être lié au corps physique et néanmoins se trouver dans le corps physique ». Il y a une différence, et c’est elle précisément qui fait la connaissance imaginative : être à l’intérieur de son corps physique, n’en pas sortir, et néanmoins se libérer de lui, devenir indépendant de lui.

Tant qu’avec votre vie psychique et spirituelle vous restez dans votre corps physique, vous le remplissez, même si vous ne lui êtes pas lié. Vous le remplissez. Je dessine la chose schématiquement. Prenons l’homme dans ses dispositions habituelles, quotidiennes. Supposons que ceci soit le corps physique (*figure a, à l’extérieur, en clair*), cela le corps éthérique (*en mauve*) et cela l’élément spirituel et psychique (*en jaune*), (*voir le croquis ci-dessous*).



Les choses se passent de la façon suivante : de par son corps éthérique, l'homme est partout, avec ses muscles, ses os, ses nerfs, lié à son corps physique. Ces rapports sont toujours présents entre corps éthérique et corps physique. Supposez – cela nous donnera un élément de comparaison – que vous ayez un vase d'argile poreuse et que vous y versiez un liquide ; ce liquide remplirait les pores de ce récipient d'argile, s'y infiltrerait.

Mais il pourrait aussi se faire qu'au lieu d'un vase poreux, vous en ayez un qui n'absorberait rien du liquide ; celui-ci serait simplement dans le vase, il n'aurait aucun lien avec l'extérieur des parois. De même, dans la connaissance imaginative, l'homme est dans son corps, mais le corps éthérique ne pénètre pas dans les muscles, les os, etc. Je puis dessiner la chose ainsi : corps physique (*figure b*) ; mais le corps éthérique est maintenant à part et l'être psychique et spirituel de l'homme reste en lui. Dans l'intérieur de l'être seulement, le corps éthérique a été détaché, sorti. La conséquence de cette extraction devient naturellement perceptible lorsqu'on revient à l'ancienne situation. Il est donc tout naturel que celui qui s'efforce vraiment de sortir de son corps physique, tout en y restant néanmoins – comme c'est le cas dans la connaissance imaginative –, ne se sente pas seulement fatigué, mais lourd, qu'il sente fortement son corps physique, parce qu'il faut qu'il s'y introduise à nouveau.

Il en est ainsi pour la connaissance imaginative, mais non pas pour la connaissance inspirée. Celle-ci, qui apparaît, comme je vous l'ai exposé, dans le vide de la conscience, fait que l'homme se trouve, avec son âme et son esprit, en dehors de son corps physique (*figure c*).

La configuration extérieure doit donc être analogue à celle du sommeil. Il faut que l'homme puisse être, avec son Moi et son corps astral, complètement en dehors de son corps éthérique. C'est alors seulement qu'entre en jeu la connaissance inspirée.

Mais maintenant, lorsque l'homme revient dans ses corps physique et éthérique, il remarque qu'il y a quelque chose dans ces corps physique et éthérique, qu'ils ne sont plus du tout tels qu'on les connaît d'ordinaire. C'est très important, parce que c'est le fait de le savoir qui caractérise tout le processus de l'initiation.

On en arrive tout d'abord à éprouver une certaine difficulté à revenir dans son corps physique après l'inspiration, parce qu'on a le sentiment de plonger ainsi dans quelque chose de tout à fait différent du corps physique et du corps éthérique dans lesquels on est d'ordinaire.

Rappelez-vous à présent ce que je vous ai dit hier : lorsque l'on a devant soi le tableau-souvenir et que l'on efface ce tableau par la connaissance inspirée, lorsqu'on est par conséquent dans la connaissance inspirée, on perçoit ce qui se trouve dans le corps physique. En effet, lorsqu'on efface le tableau-souvenir pour la période entre la naissance et la septième année, jusqu'au changement de dentition, on perçoit ceci : dans ce corps physique, il y avait une entité angélique. On perçoit vraiment la troisième Hiérarchie dans l'un de ses êtres. La situation est donc la suivante : on parvient à sortir de son corps physique, on y rentre comme dans sa maison d'être humain, et voilà que lorsqu'on revoit la période qui va de la naissance à la septième année, on y rencontre son Ange.

Ces faits, voyez-vous, ont été sus jadis au cours de l'évolution – de façon différente selon les époques – par l'ancienne clairvoyance instinctive, et l'on comptait avec eux au moment de prendre dans la vie certaines dispositions.

Dans les temps anciens, on avait parfaitement conscience, quand on donnait un nom à un enfant, de le faire en fonction de faits spirituels. Aujourd'hui, pour la plupart des gens, le nom qu'on donne aux enfants est indifférent. Le point de vue est souvent que c'est un beau nom. Parfois, on met dans ce choix une certaine coquetterie. On aime tel prénom. Il y eut un temps où le choix du nom dépendait d'un rapport qu'on se représentait entre l'enfant et le monde spirituel. Prenez par exemple l'époque où l'on vénérait un prophète appelé Elisée ; on donnait parfois aux filles le prénom d'Elisabeth, c'est a dire « la

maison d'Elisée ». Ainsi s'exprimait la conviction qu'on avait mis cet enfant au monde pour s'assurer par là même la faveur dudit prophète. C'est dans cette intention qu'on donnait alors les noms.

Pourquoi cela ? Parce qu'on savait que lorsque l'être humain rentre dans son corps après en être sorti, il devient alors le porteur, il se voit comme le porteur d'entités spirituelles. Et l'idée que les enfants en particulier sont protégés par leur Ange est fondée sur le fait que dans l'initiation, on voit, en regardant la période qui va de la naissance à la septième année, ce que j'ai caractérisé hier en disant : une fois cette période effacée dans le tableau-souvenir, la Hiérarchie des Anges transparaît, ou encore les influences lunaires. – Comme je l'ai dit hier, il y a un certain décalage dans l'exposé, mais nous reviendrons sur tout cela. On voit donc cela comme se trouvant dans l'être humain.

Et de même, lorsqu'on revoit la partie de la vie entre la septième et la quatorzième année, et qu'on rentre ensuite dans son corps, on y trouve une entité archangélique. Cette entité s'y trouve aussi, bien entendu, de la naissance à la septième année. Seulement, on ne la trouve pas tant qu'on ne considère que cet espace de temps. Ainsi, lors de la vision rétrospective qu'on a étant hors de son corps, on s'aperçoit que dans ce corps sont présentes toutes les entités des Hiérarchies supérieures. Seulement, on ne peut arriver à cette sorte de connaissance de soi qui vous montre le corps porteur des entités des Hiérarchies supérieures qu'en sortant tout d'abord de ce corps pour y revenir ensuite.

Cela non plus ne peut se comprendre qu'en relation avec un autre fait. Dans l'univers, il y a un grand nombre d'astres ; et ces étoiles ne sont, ai-je dit, que le signe extérieur de colonies divines. Il y a réellement de ces colonies d'entités spirituelles là où brillent ces signes extérieurs que sont les étoiles. Mais il ne faut pas vous représenter que ces Dieux sont, avec leur conscience, seulement sur Vénus par exemple, ou sur le Soleil, ou sur Mercure, ou sur Sirius. C'est principalement qu'ils y sont. Ils ont là pour ainsi dire le centre de gravité de leur être. Mais toutes les entités spirituelles cosmiques qui ont quelque chose à faire avec la terre ne sont pas telles que l'on puisse dire : elles n'habitent que sur Mars ou Vénus. Aussi paradoxal que cela puisse vous paraître, il faut pourtant que je le dise : les entités divines qui sont liées à la Terre et qui habitent Mars, Vénus, Jupiter, etc., ainsi que le Soleil, seraient aveugles si elles habitaient seulement ces astres. Elles seraient aveugles comme nous le sommes quand nous n'avons pas d'yeux. Elles seraient présentes, elles agiraient comme nous-mêmes pouvons marcher, saisir un objet quand nous sommes aveugles, mais elles ne verraient pas. – je veux évidemment dire « comme les Dieux voient » –, elles ne percevraient pas, par un certain pouvoir de perception, ce qui se passe dans le cosmos. Ici, mes chers amis, vous vous demandez certainement : où est l'œil, la faculté de perception des Dieux ? Où ? – Eh bien, ce pouvoir de perception des Dieux, c'est – outre ce qu'elle est par ailleurs – la Lune, notre voisin dans le cosmos. Toutes les entités divines du Soleil, de Mercure, Mars, Jupiter, Saturne, ont pour œil la Lune. Ces entités sont en même temps dans la lune.

Et maintenant, pesez bien tout le contenu des quelques exemples donnés ici. Prenez un seul de ces faits. Il a été dit de la Lune qu'elle fut jadis une partie de la terre et n'en est sortie qu'au cours du temps. En ce temps-là, l'œil des Dieux était donc réuni à la terre, et c'est de la terre que les Dieux contemplaient l'univers. C'est pourquoi aussi les grands Instructeurs purent donner à l'humanité la sagesse qu'ils lui avaient apportée. Car, tout en vivant sur terre, ils voyaient le cosmos avec l'œil des Dieux, parce que la Lune était alors dans la Terre. Et lorsque la Lune se sépara, ils purent un certain temps encore garder ce souvenir, voir par le souvenir ce qui était là vu par l'œil de l'humanité, ils purent enseigner les Dieux, puis durent prendre le chemin de la Lune et fonder eux-mêmes une colonie où précisément ils se trouvent, afin d'être à même de voir avec l'œil des Dieux.

Pensez encore à ceci : Iahvé régnait de la Lune sur le cœur, sur l'âme des Hébreux, et ceux des grands Instructeurs de l'humanité qui avaient encore part au culte, à la doctrine de Iahvé, s'étaient justement liés avec lui sur la Lune, afin de pouvoir, avec son œil, regarder dans le cosmos. Un jour, la Lune se réunira à la terre. Alors l'homme aura de nouveau sur la terre la possibilité de voir ce cosmos avec l'œil des Dieux ; il aura, de par sa nature, la vision du cosmos. Ce sont là, voyez-vous, des faits dont la connaissance peut seule renseigner l'homme sur la véritable nature de l'univers. C'est seulement lorsqu'on regarde le monde ainsi qu'on voit la Lune telle qu'elle est.

Et maintenant nous est également donnée la raison pour laquelle c'est précisément sur la Terre que la liberté peut se développer. Tant que la Lune était unie à la Terre, tant que les grands Instructeurs instruisaient les hommes d'après leur souvenir, aussi longtemps que l'on conservait leur enseignement dans les Mystères, ce qui dura jusqu'au XIVè siècle après J-C., il n'était de sagesse que ce qu'on voyait avec les yeux des Dieux. C'est depuis la date que je vous ai donnée, c'est depuis 1413 seulement que la Terre est dans l'impossibilité absolue de voir avec les yeux des Dieux. Alors commence, avec le développement de l'âme de conscience, la possibilité d'un développement de la liberté chez les hommes.

En réalité, l'homme n'est sur terre que relativement à ses perceptions sensorielles et à tout ce qui est connaissance par l'entendement, car tout cela est lié à son corps sensible, physique. En fait, la chose apparaît ainsi : si nous nous représentons l'être humain (*voir le croquis*), il ne sort du champ des Hiérarchies qui habitent au-dessus de lui que relativement a ses organes des sens et à sa connaissance par l'intellect – il faudrait donc que je puisse étendre le rouge au champ du sens de la chaleur (*en rouge*) –, alors que relativement à ce qui est à l'arrière-plan de son intellect, il est rempli par la troisième Hiérarchie (*en vert clair*). Pour ce qui est de son sentiment, il est rempli par la deuxième Hiérarchie

(*buste, en orange*), et pour tout ce qui est à l'arrière-plan de sa volonté, par la première Hiérarchie (*tronc, en jaune*).



Nous sommes donc au sein des Hiérarchies et nous ne sortons de leur champ que par nos organes des sens et notre entendement. C'est vraiment comme si nous nagions et que seule notre tête émerge un peu hors de l'eau. Nous sortons, par nos sens et notre entendement, de l'océan des influences qu'exercent les Hiérarchies.

C'est cela que l'on trouve lorsqu'on revient de l'état de perception en dehors du corps dans son propre corps. On constate alors que l'homme est la demeure des Dieux.

Voyez-vous, il ressort cependant de cela une autre chose, mes chers amis : lorsque les Dieux veulent regarder d'un point de vue cosmique, ils le font au moyen de la Lune. Lorsqu'aujourd'hui encore ils veulent regarder le cosmos à partir de la terre – l'aspect est alors tout différent –, il faut qu'ils regardent à partir de l'être humain. Le genre humain est le second œil des Dieux.

L'homme des premiers temps pouvait d'une façon toute naturelle percevoir avec l'œil des Dieux, parce que la Lune était unie à la Terre. Il retrouvera cette possibilité lorsque la Lune sera unie à nouveau à la Terre. Par le moyen de l'initiation, par le fait que l'homme, revenant dans son corps, perçoit qu'il y a là des Dieux, et qu'il fait connaissance avec ces Dieux, il apprend à contempler le monde avec l'œil humain. De telle sorte que l'initiation procure ce qu'autrefois l'utilisation de l'œil de la Lune procurait aux Dieux.

Tout ce que nous faisons avec notre conscience ordinaire, les intentions que nous réalisons avec cette conscience, tout cela dépend de nous ; mais notre karma est façonné, formé par les Hiérarchies qui sont en nous. Vous avez là, à proprement parler, les formateurs d'un ordre du monde tout autre, d'un ordre du monde de nature morale, psychique. Tel est l'autre côté de l'être humain, le côté des Hiérarchies.

Tant qu'on en reste à la connaissance imaginative et qu'on revoit sa propre vie terrestre, on est pleinement convaincu qu'en tant qu'être humain on constitue une unité ; on est également pleinement convaincu que certaines actions qu'on accomplit dans la vie sont libres, parce qu'on les accomplit à partir de sa nature humaine une. On ne voit pas encore grand-chose de son karma dans la seule connaissance imaginative. Lorsqu'entre en jeu la connaissance inspirée et que l'on rentre dans son propre corps, on se sent comme réparti en un monde de Hiérarchies innombrables. On revient dans son corps et l'on ne sait pas tout d'abord qui on est. Est-on Ange ? Est-on tel être de la Hiérarchie des Dynamis, des Exousiaï, etc. ? On est comme partagé en un monde d'entités. On est étourdi par la multiplicité de son propre être, car on ne fait qu'un avec eux tous.

Il faut alors devenir assez fort – grâce aux exercices appropries – pour faire valoir malgré tout sa propre unité. Mais alors on voit aussi – c'est là une répercussion de la vie entre la mort et une nouvelle naissance – comment le karma se forme par la coopération du grand nombre d'entités que l'on a en soi. Des êtres innombrables collaborent à cette formation du karma, d'innombrables êtres divins. On peut donc vraiment dire que l'entité humaine ne mène une vie terrestre qu'en ce qui concerne l'activité de l'entendement et celle des sens. Pour l'activité du sentiment et pour celle de la volonté, l'être humain participe à la vie des Dieux. Il y participe même pour ce qui est d'une activité de la pensée plus ancienne, cachée : pour ce qui est de l'activité cachée de sa pensée, il participe à la vie des Anges, des Archanges, des Archées ; pour ce qui est caché dans la vie du sentiment, il participe à la vie des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes ; pour celle de la volonté, il participe à la vie des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. C'est pourquoi tout cela, qu'on appelle la destinée humaine, est affaire des Dieux et doit être traité comme tel.

Mais qu'est-ce que cela signifie pour la vie sur terre ? Lorsqu'on ne consent pas à acquérir une certaine sérénité touchant son propre destin, si l'on s'irrite contre lui, si – de son point de vue bien entendu – on n'en est pas satisfait, si, par des décisions toutes subjectives, on vient maladroitement mettre les mains dans ce destin, c'est alors comme si l'on dérangeait continuellement les Dieux dans l'élaboration de ce destin. On ne peut vraiment vivre dans son destin que si l'on prend la vie avec sérénité. Et sentir comment agit le destin fait partie des épreuves les plus dures de la nature humaine. Si l'on parvient réellement à prendre son destin au sérieux, on pourra, en vivant cette destinée, recevoir les plus fortes incitations, les plus fortes impulsions pour participer à la vie du monde spirituel. C'est alors que la vie elle-même vous donnera le sentiment de ce que sont les enchaînements du karma.

Chez les hommes de notre époque, chez les modernes, cette finesse, cette délicatesse de la sensibilité se sont bien souvent perdues. Leur sensibilité est grossière. Mais supposez que quelqu'un, doué d'une sensibilité un peu délicate, se mette à évoquer le rapport qu'il a eu avec une personne, un professeur par exemple, qui fut pour lui dans sa jeunesse un modèle. Que l'on ne se rappelle qu'avec mépris ceux qui furent vos maîtres, ce n'est pas une règle absolue, il est parfaitement possible – et ces cas existent – que l'on évoque avec une certaine satisfaction profonde ceux qui furent vos éducateurs, vos modèles. Alors ce retour en arrière peut ensuite, quand on le vit intensément, s'approfondir d'une certaine manière. On peut découvrir qu'entre sa septième et sa quatorzième année par exemple on a éprouvé ce sentiment : ce que ce maître vénéré faisait, on était forcé de le faire aussi, on ne pouvait faire autrement. Ou bien on a l'impression, lorsque cette individualité vénérée, ce maître, enseigne, dit quelque chose, d'avoir déjà entendu cela, qu'il s'agit là d'une répétition. C'est même l'une des plus belles conquêtes de la vie que de pouvoir considérer une chose de ce genre comme une répétition. On découvre alors qu'il doit exister une raison à cela. Et le simple bon sens peut vous dire : la raison ne saurait se trouver dans cette vie, c'est évident. Ce simple bon sens vous renvoie à des existences terrestres antérieures. C'est ce qui se passe pour bien des gens.

En présence de quoi sommes-nous, lorsque nous pouvons revoir ainsi en pensée un maître ou un éducateur ? Ce qu'il y a là, mes chers amis, c'est que cet éducateur vous a été donné dans cette vie par le destin. C'est un karma, en effet, que le destin vous ait donné tel ou tel maître. Cela vous renvoie à une existence terrestre antérieure.

Ce n'est pas qu'en règle générale – l'observation occulte le montre – le maître ait déjà été le maître de l'intéressé dans une existence terrestre antérieure ; les rapports ont été alors tout différents. D'un maître ou d'un éducateur, on reçoit – ne serait-ce qu'en images – des idées, des représentations, s'il s'agit d'une véritable pédagogie. Dans ce cas, ceci ramène en règle générale à une relation terrestre antérieure où l'on recevait de la personnalité en question non pas des idées, mais des sentiments, ces sentiments que la vie peut vous apporter de tant de façons. On peut en dire autant de la vie actuelle par rapport à celle qui va lui succéder.

Supposons que quelqu'un ait, dans cette vie-ci, l'occasion d'éprouver une profonde, une cordiale sympathie pour une personne avec laquelle la vie ne l'a pas particulièrement lié, qu'il a seulement rencontrée, mais qui lui soit extrêmement sympathique. Il peut se faire que sous l'effet de cette sympathie, la personne qui éprouve ce sentiment aura pour maître ou pour éducateur la personne pour laquelle elle éprouve cette sympathie.

Que s'est-il passé là objectivement ? Lorsqu'on éprouve pour quelqu'un des sentiments de sympathie, cela dépend de ce que les entités de la deuxième Hiérarchie – Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes – ont développé en vous et pour vous.

Si dans la vie suivante l'influence d'une personne sur une autre s'exerce non par le détour des sentiments, mais par celui des pensées et des représentations, c'est parce que les êtres de la deuxième Hiérarchie ont remis à ceux de la troisième Hiérarchie – Anges, Archanges, Archées – ce qu'ils ont fait dans une vie précédente, et c'est la troisième Hiérarchie qui agit maintenant dans l'être humain en question.

Nous sommes donc en présence de ceci : lorsque notre karma évolue d'une vie terrestre à l'autre, cela signifie que des actes, des actes véritables passent d'une Hiérarchie à l'autre, que dans le cosmos spirituel il se passe quelque chose d'extrêmement important.

Lorsque nous considérons le destin de l'homme, notre regard pénètre, comme à travers un voile, dans un vaste ensemble de faits cosmiques. Ceci peut faire une très forte impression sur celui qui en prend vraiment conscience. Il suffira de ressentir cela dans toute son intensité, avec toutes les forces de votre sensibilité.

Supposez que vous embrassiez du regard la vie d'un être humain dans la perspective de sa destinée. On ne devrait jamais être indifférent à ce spectacle, car il revient à voir d'un seul regard les actes qui passent de la Hiérarchie la plus haute à la Hiérarchie la plus basse, pour revenir de celle-ci à la première. C'est une activité que l'on contemple, un travail, une vie dans la série des Hiérarchies, lorsqu'on regarde la destinée d'un être humain. On devrait en réalité observer une destinée humaine avec une immense piété, car c'est alors devant le monde divin tout entier qu'on se trouve.

C'est ce que j'ai cherché à faire sentir quand j'ai composé mes drames-mystères, où certains tableaux se passent dans la vie terrestre et d'autres dans l'au-delà, dans les mondes spirituels. J'ai aussi montré dans ces drames-mystères que non seulement les Hiérarchies supérieures, mais aussi les êtres

élémentaires ainsi qu'Ahriman et Lucifer interviennent dans les actes qui s'exercent de haut en bas et de bas en haut lorsque le destin s'accomplit. Pensez aux scènes qui se déroulent pour Strader et Capésius dans le monde suprasensible, où leur être apparaît sous de tout autres formes que les leurs. Ce n'est là que l'autre côté, qui existe vraiment en l'homme, c'est ce qui se trouve dans le monde des Dieux et non dans celui des règnes terrestres, des minéraux, des animaux, des plantes, des montagnes, des nuages et des arbres, etc. Regarder les destinées des hommes comme avec une crainte sacrée, c'est là aussi quelque chose que nous devons acquérir, que notre temps doit acquérir. Quand on lit les biographies qu'on doit aujourd'hui à la mentalité matérialiste, c'est à proprement parler épouvantable, car elles sont écrites sans ce respect sacré devant le destin du personnage dont on décrit la vie. Les biographes devraient savoir qu'en intervenant dans une vie humaine, ne fût-ce qu'en la décrivant, ils portent la main, sans qu'ils le voient, dans tout le monde des Hiérarchies.

On touche, par des considérations de ce genre, le côté affectif de l'anthroposophie ; on s'aperçoit que tout ce qui nous vient en fait d'anthroposophie doit toucher aussi notre sentiment ; nous ne faisons pas qu'acquérir des connaissances, nous sommes aussi incités à développer des sentiments à l'égard du monde, des sentiments qui sont seuls capables de nous situer correctement dans la vie humaine. Et si nous ne sommes pas amenés à éprouver ces sentiments, nous ne pouvons pas discerner les lois qui régissent le karma de l'être humain.

FORME COSMIQUE DU KARMA
ÉTUDE DES RAPPORTS KARMIQUES DANS LA PERSPECTIVE DE L'INDIVIDU

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 4 juin 1924

Si nous considérons la façon dont agit le karma, nous devons retenir que le Moi humain, qui représente l'essence proprement dite de l'homme, son être le plus profond, dispose en quelque sorte de trois instruments par lesquels il manifeste sa vie dans le monde : le corps physique, le corps éthérique et le corps astral. Ces trois corps sont comme un vêtement qu'il porte sur lui. Il n'est aucun de ces corps, car il est au sens propre le Moi. Et c'est également le Moi qui subit le karma et forme le karma.

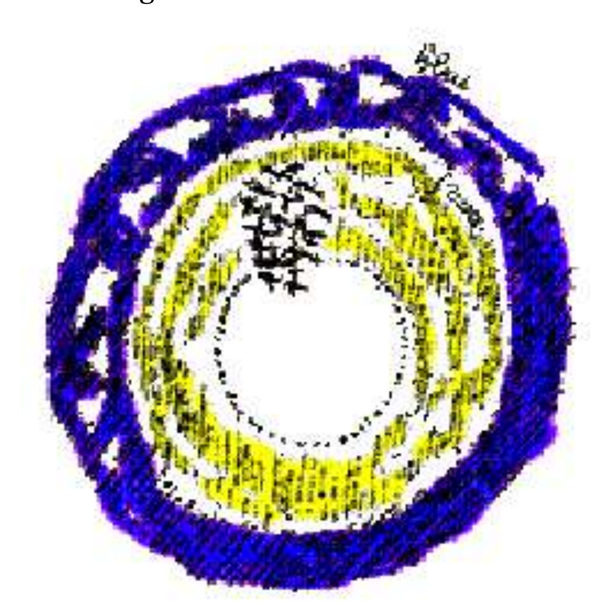
Il s'agit maintenant de considérer la relation de l'être humain en tant qu'entité-moi avec ce que j'aimerais appeler les trois constitutions qui sont ses instruments, les corps physique, éthérique et astral, afin que nous obtenions par là des données de base permettant de comprendre la nature du karma. Et nous aurons en relation avec le karma un point de vue d'où considérer le physique, l'éthérique et l'astral en l'homme si nous tenons compte de ce qui suit :

Le physique, tel que nous le voyons dans le règne minéral, l'éthérique, tel que nous le trouvons à l'œuvre dans le règne végétal, l'astral, tel que nous le trouvons aussi à l'œuvre dans le règne animal tout cela nous le trouvons dans l'environnement de l'homme sur terre. Nous avons dans le cosmos autour de la terre cet univers, dirais-je, vers lequel la Terre se prolonge de tous côtés. Nous sentons déjà une certaine parenté entre ce qui se passe sur Terre et ce qui se passe dans l'environnement cosmique. Néanmoins, une question se pose à la science spirituelle : cette parenté est-elle aussi grossière que la science d'aujourd'hui se le représente ?

La science actuelle examine ce qui vit et aussi ce qui ne vit pas sur terre en fonction des propriétés physiques. Elle étudie les étoiles, le Soleil, la Lune, etc., et elle trouve – et elle est particulièrement fière d'avoir trouvé cela – que ces corps célestes, au fond, sont la même chose que la Terre.

Or on n'arrive à cette vue des choses que par une connaissance qui ne saisit nulle part l'homme lui-même, mais seulement, à dire vrai, ce qui lui est extérieur. A l'instant où l'on saisit vraiment l'homme comme existant dans l'univers, alors on peut trouver les relations entre chacun des constituants qui sont ses instruments – corps physique, corps éthérique, corps astral – et les entités correspondantes, les essences correspondantes dans le cosmos.

Pour le corps éthérique de l'homme, nous trouvons partout dans le cosmos l'éther cosmique. Certes, le corps éthérique de l'homme a une certaine structure qui lui est propre. Il possède certaines formes mobiles, etc., qui se présentent autrement que dans l'éther cosmique. Mais il n'empêche que l'éther cosmique est absolument de même nature que ce qui se trouve dans le corps éthérique de l'homme. De même, nous pouvons parler d'une ressemblance entre ce qui se trouve dans le corps astral de l'homme et une certaine substance astrale qui agit à l'extérieur, dans le cosmos, à travers toutes les choses et tous les êtres. Et ici nous en venons à un point extrêmement important, à quelque chose qui dans son essence est en fait complètement étranger à l'homme moderne.



Partons d'une représentation schématique : imaginons l'homme sur terre avec son corps éthérique (*centre du croquis*), puis, dans l'environnement de la Terre, l'éther cosmique (*en jaune*) de même nature que l'éther humain. Nous avons encore en l'homme le corps astral (*hachures sombres dans le jaune*). Dans l'environnement cosmique, il y a aussi de l'astralité. Mais où la trouvera-t-on ? Où est-elle ? On peut bien la trouver, seulement il faut mettre le doigt sur ce qui dans le cosmos trahit la présence de l'astralité, sur ce qui la révèle. L'astralité, il faut bien qu'elle soit quelque part. Mais est-elle, dans le cosmos, totalement invisible, absolument non perceptible, ou bien peut-on, d'une manière ou d'une autre, la percevoir ? Naturellement, l'éthérique lui aussi est d'abord imperceptible pour les sens

physiques. Si vous regardez un petit morceau d'éther – si je puis ainsi m'exprimer –, vous ne voyez, avec vos sens physiques, rien. Le regard passe à travers, ni plus ni moins ; l'éther, c'est comme s'il n'y avait rien. Mais si vous regardez l'environnement éthérique dans son ensemble, la raison pour laquelle vous voyez le ciel bleu – lequel à proprement parler n'existe pas non plus –, c'est que vous percevez là la limite de l'éthérique. Vous percevez donc l'éther sous l'apparence du bleu du ciel. Percevoir l'azur du ciel, c'est exactement percevoir l'éther. Si bien que nous pouvons déjà dire : dans le bleu du ciel, c'est l'éther environnant que nous percevons.

Dans un premier temps, nous voyons à travers l'éther. Il tolère cela de notre part, mais cependant il se rend lui-même perceptible dans le bleu du ciel. Aussi formule-t-on de façon juste l'existence du bleu du ciel tel que l'homme le perçoit lorsqu'on dit : sans doute l'éther est imperceptible, mais il se hausse au niveau de la perceptibilité en raison de la majesté avec laquelle il prend place dans l'univers en se manifestant, en se révélant dans le bleu du ciel.

La science physique, quand elle réfléchit à l'azur du ciel, s'en fait une idée matérialiste ; il lui est difficile de penser raisonnablement à ce sujet, pour la simple raison qu'elle est bien obligée de se rendre compte que là où se trouve le bleu du ciel, il n'y a rien de physique. Mais il n'empêche qu'on se torture la cervelle pour expliquer la manière particulière dont les rayons lumineux se brisent et se réfractent pour produire ce bleu du ciel. C'est qu'ici commence déjà le règne du suprasensible. Et dans le cosmos les choses sont ainsi faites que le suprasensible devient perceptible, il faut seulement trouver où il le devient.

L'éther devient donc perceptible grâce au bleu du ciel. Maintenant, l'astral est présent quelque part. L'éther « passe un œil » dans le monde sensible par le moyen du bleu du ciel. Où l'astral paraît-il dans le monde visible, dans le domaine du perceptible ?

Voyez-vous, en réalité chaque étoile que nous voyons briller au ciel est une porte d'entrée pour l'astral, si bien que partout où nous parvient l'éclat des étoiles, c'est l'astral qui brille ainsi. Lorsque donc vous voyez le ciel constellé dans sa diversité – ici les étoiles groupées en nébuleuses, là plus dispersées, espacées les unes des autres –, vous devez vous dire : dans cette merveilleuse configuration lumineuse, c'est le corps astral du cosmos, invisible, suprasensible, qui se rend visible. Lever les yeux vers le monde suprasensible et parler de mondes constitués de gaz enflammés, c'est exactement – excusez cette comparaison paradoxale, mais elle est rigoureusement exacte – comme si quelqu'un vous faisait une caresse affectueuse et en vous caressant écartait un peu les doigts, et que vous disiez : ce que je sens là dans la caresse, ce sont des bandelettes qu'on me pose sur la joue. Pas plus qu'on ne vous pose des bandelettes sur la joue en vous caressant, ne se trouvent dans les hauteurs les êtres dont parle la physique ; c'est le corps astral de l'univers, qui exerce en permanence ces influences sur l'organisation éthérique – comme la caresse sur votre joue.

Seulement, ce corps astral est organisé en vue d'une très longue durée. C'est pourquoi une étoile tient longtemps, ce qui signifie toujours qu'une influence en provenance du monde astral s'exerce sur l'éther cosmique. Cela dure plus longtemps que la caresse, qu'on ne pourrait pas supporter sur une aussi longue durée ; c'est que dans l'univers les choses durent plus longtemps, parce que là on a tout de suite affaire à un ordre de grandeur gigantesque. Si bien que dans le ciel étoilé, il faut voir une manifestation d'ordre psychique de l'astralité cosmique.

Par là est introduite en même temps dans le cosmos une vie prodigieuse, une vie de nature psychique, vraiment psychique. Représentez-vous comme le cosmos est mort si l'œil n'y découvre que des corps gazeux enflammés et qui brillent ! Représentez-vous comme tout cela devient vivant si l'on sait que ces étoiles sont l'expression de l'amour avec lequel le cosmos astral agit sur le cosmos éthérique ! C'est là exprimer la chose d'une façon parfaitement exacte.

Mais pensez à ces phénomènes énigmatiques, qu'on explique par des raisons matérielles et auxquels en réalité on ne comprend rien ; pensez à ces étoiles qui se mettent à briller à certains moments. Des étoiles qui n'étaient pas encore là se mettent à briller, puis disparaissent. Ainsi il y a aussi de brèves caresses dans l'univers. Dans les époques où les Dieux veulent agir dans le monde éthérique à partir du monde astral, on voit ces étoiles qui s'allument, et tout de suite après leur éclat s'assourdit.

Nous avons en nous grâce à notre corps astral, et sous les formes les plus diverses, un sentiment de bien-être ; dans le cosmos, nous avons grâce à son corps astral la configuration du ciel étoilé. Il n'est donc pas étonnant qu'une antique science clairvoyante tout instinctive ait appelé ce troisième élément constitutif de l'homme corps astral, car il est de même nature que ce qui se manifeste dans les étoiles. Il n'y a que le Moi que nous ne trouvons pas se manifestant dans cet environnement. Pourquoi ? Eh bien, nous en trouvons tout de suite la raison si nous considérons que ce Moi de l'être humain, tel qu'il s'extériorise sur terre – donc dans le cosmos, qui en réalité est un monde tripartite, physique, éthérique, astral –, ce Moi est toujours la répétition d'existences terrestres antérieures. Et il ne cesse pas d'être chaque fois présent au cœur de la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Mais là, l'observation montre que pour ce Moi le monde éthérique que nous avons dans l'environnement du monde terrestre n'a aucune signification ; nous savons que le corps éthérique est déposé peu de temps après la mort. Seul le monde astral, dont l'éclat nous vient par les étoiles, seul le monde astral a pour le Moi, dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, une signification. Et

dans ce monde astral vivent les êtres des Hiérarchies supérieures, avec lesquelles l'être humain forme son karma entre la mort et une nouvelle naissance.

Mais si nous considérons ce Moi dans ses développements successifs lors de ses existences entre la naissance et la mort et la mort et une nouvelle naissance, nous ne pouvons absolument pas rester dans l'espace. Deux existences terrestres successives ne peuvent pas se trouver dans le même espace, ni non plus par conséquent dans le même espace de l'univers, lequel est soumis à la simultanéité et aux lois de l'espace. Avec le Moi nous sortons de l'espace, nous entrons dans le temps. Et de fait, on sort de l'espace et l'on entre dans le pur écoulement du temps lorsque l'on considère le Moi dans les existences terrestres successives.

Pensez maintenant à ceci : dans l'espace, le temps est naturellement présent lui aussi ; mais on ne dispose d'aucun moyen permettant de faire à l'intérieur de l'espace l'expérience du temps en tant que tel. D'aucun moyen. On est toujours obligé de faire l'expérience du temps par le moyen de l'espace et des phénomènes qui s'y déroulent. Lorsque vous voulez faire l'expérience du temps, vous regardez par exemple votre montre, ou disons encore la marche du Soleil, la montre n'étant, n'est-ce pas, qu'une image de la marche du Soleil. Mais que voyez-vous alors ? Vous voyez les positions des aiguilles ou bien celles du Soleil, c'est-à-dire des données spatiales. Du fait que les positions des aiguilles ou du Soleil changent, donc du fait que l'espace est en train de changer devant vous, vous avez un pressentiment du temps. Mais là, dans l'espace, il n'y a à vrai dire rien de temporel, seulement différentes positions des aiguilles ou du Soleil. Le temps, vous n'en faites l'expérience que dans ce que vous vivez dans votre âme. Là vous faites vraiment cette expérience, et là vous sortez également de l'espace. Là le temps est une réalité, une réalité qu'il n'est en aucune façon sur terre.

Quelle expérience faut-il donc faire si, sortant de l'espace dans lequel on vit entre la naissance et la mort, on veut entrer dans la non-spatialité, dans laquelle on vit entre la mort et une nouvelle naissance – quelle expérience faut-il faire ? Eh bien, mes chers amis, il faut mourir ! Et prenez maintenant le fait suivant dans toute sa rigueur, prenez-le dans toute sa profondeur : sur terre on ne fait l'expérience du temps que par le moyen de l'espace, par des lieux dans l'espace, par les positions d'objets spatiaux – on n'expérimente pas le temps dans sa réalité ; vous trouverez alors un autre mot pour désigner ce qui est lorsque vous dites : pour entrer dans la réalité du temps, il faut sortir de l'espace, enlever tout ce qui est spatial – et ce mot, c'est : mourir !

A présent, nous avons à tourner notre regard vers ce monde cosmique qui nous entoure dans l'environnement terrestre, ce monde auquel nous ressemblons par notre corps éthérique, auquel nous ressemblons par notre corps astral – et nous regardons l'élément spirituel de ce monde cosmique. Il y a eu des peuples, des groupements d'êtres humains dont le regard n'était tourné que vers l'élément spirituel présent dans ce monde cosmique spatial. Ces hommes perdirent la possibilité de concevoir les vies successives. N'avaient en effet une conception des vies successives que les hommes et les groupements d'hommes qui étaient capables d'évoquer le temps dans sa pureté, dans sa non-spatialité. Et si nous isolons le monde terrestre et son environnement, bref notre cosmos, notre univers, et que nous en percevons l'élément spirituel, nous avons alors à peu près ce dont nous pouvons dire : il faut cela pour que nous puissions entrer dans l'existence en tant qu'hommes terrestres. Il faut que ce soit là.

Oui, dans cette représentation que tout ce que je viens de caractériser doit être là afin que nous puissions en tant qu'êtres humains entrer dans l'existence terrestre – dans cette représentation, il y a un contenu d'une prodigieuse richesse. C'est toute cette richesse qui s'y trouve lorsque nous évoquons l'élément spirituel présent dans tout ce que je viens de caractériser ainsi. Et cet élément spirituel, lorsque nous l'évoquons dans ce que j'appellerai son unité, lorsque nous l'évoquons dans cette pureté, nous avons alors à peu près ce que les peuples qui se sont bornés à la perception de l'espace ont appelé Dieu.

Ces peuples ont du moins ressenti, dans l' enseignement donné par leurs sages, qu'un élément divin traverse le cosmos, y est à l'œuvre, et que de cet élément divin il faut distinguer ce qui se trouve sur terre dans l'environnement physique qui est le nôtre. Alors on peut distinguer l'éthérique qui se manifeste dans le cosmique, dans le divin, dans le spirituel qui nous regarde du haut de l'azur céleste ; et puis on peut distinguer l'astral dans ce divin, l'astral qui nous regarde dans les configurations du ciel étoilé.

Mettons-nous bien dans la situation qui est la nôtre, celle d'êtres humains dans l'univers et vivant sur terre, et qui se disent : nous autres hommes, nous possédons un corps physique – où est le physique dans l'univers ? Je reviens ici sur ce à quoi j'ai déjà fait allusion : la science physique voudrait retrouver dans l'univers tout ce qui existe sur terre. Mais il n'y a pas dans l'univers d'organisation physique au sens propre du mot. L'être humain commence par l'organisation physique, il possède ensuite l'organisation éthérique, puis astrale ; l'univers commence tout de suite par l'organisation éthérique. Le physique n'est nulle part à l'extérieur, dans l'univers, il n'existe que sur Terre et c'est pure chimère que de parler de physique dans l'univers. Dans l'univers il y a l'éthérique, puis l'astral. Le troisième élément qui s'y trouve paraîtra aujourd'hui même devant nos âmes. Mais la tripartition du cosmos extra-terrestre est autre que la tripartition du cosmos dont nous disons que la Terre est une partie.

Si, ressentant cela, nous nous regardons placés sur Terre, si nous ressentons le physique de notre séjour terrestre immédiat, si nous ressentons l'éthérique qui est sur Terre et dans le cosmos et qui de la Terre et du cosmos agit comme tel, si nous regardons l'astral dont l'éclat parvient sur Terre par les étoiles et avec le plus d'intensité par l'astre solaire – si nous regardons tout cela et plaçons devant notre âme la majesté de cette pensée cosmique, nous trouvons parfaitement justifié qu'aux époques où, à

partir d'une clairvoyance instinctive, on ne pensait pas des abstractions, mais où l'on pouvait ressentir la majesté de ces représentations, on ait pu faire comprendre aux hommes que cette pensée majestueuse dans toute sa plénitude, on ne peut pas la penser continûment ; il faut la saisir une fois, la laisser agir sur l'âme dans toute sa gloire, et puis, sans la corrompre par la conscience, la laisser agir dans son être intérieur. Et si nous nous demandons comment cette ancienne clairvoyance instinctive a traduit dans la réalité cette disposition intérieure, il nous reste à l'époque présente, de tout ce qui a conflué pour traduire cette pensée à l'intérieur de l'humanité, l'institution de la fête de Noël.

Lorsque l'être humain, pendant la nuit de Noël, se représente placé sur Terre avec ses corps physique, éthérique et astral, apparenté au cosmos tripartite qui dans la nuit lui apparaît si majestueux dans sa substance éthérique dans le bleu du ciel, mais aussi tout empreint d'une magie enchanteresse ; quand il se représente qu'il a devant lui l'astralité du cosmos dans l'éclat des étoiles, alors il éprouve dans la sainteté de ce qui l'entoure, jointe à tout ce que recèle le terrestre, il éprouve qu'avec l'entité de son Moi il a pris place dans la spatialité. Il lui est alors permis de porter son regard intérieur sur le Mystère de Noël, sur l'enfant nouveau-né, le représentant de l'humanité sur terre, lequel, en s'engageant dans son enfance, entre dans ce monde de l'espace. Et lorsqu'à la vue de l'enfant né à Noël il nourrit la pensée de Noël dans toute sa plénitude et sa majesté, il dit : ex deo nascimur. – Je suis né du divin, du divin dont les ondes traversent et tissent l'espace.

Mais ensuite, lorsqu'il a ressenti cela, qu'il s'en est pénétré intimement, il peut alors se rappeler la vérité qui s'est fait jour en lui sur le sens de la Terre qu'apporte l'anthroposophie. Cet enfant, vers lequel nous portons notre regard, qu'est – il sinon l'enveloppe extérieure de ce qui précisément entre par la naissance dans l'espace ? Et d'où cela naît-il, pour entrer par la naissance dans l'espace ? D'après notre exposé d'aujourd'hui, cela ne peut naître que du temps. Cela naît du temps.

Et lorsqu'ensuite nous voyons se dérouler la vie de cet enfant, sa spiritualisation par l'entité du Christ, nous découvrons alors que cet être, cet être du Christ, vient du Soleil. Et à présent nous levons les yeux vers le Soleil et nous nous disons : en regardant le Soleil dans les hauteurs, nous devons apercevoir dans sa clarté le temps, qui est caché pour ce qui relève de l'espace. Le temps est à l'intérieur du Soleil. Et le Christ est sorti de ce temps à l'œuvre à l'intérieur du Soleil et, entrant dans l'espace, il est venu sur terre. Et qu'avons-nous maintenant dans le Christ sur Terre ? Dans le Christ sur Terre nous avons ce qui, de l'extérieur de l'espace, s'unit à la Terre, ce qui vient de l'extérieur.

Dites-vous maintenant combien notre représentation de l'univers, comparée à la représentation ordinaire, se transforme lorsque nous prenons comme une réalité tout ce qu'à présent nous avons fait paraître devant nos âmes ! Nous avons dans l'univers le Soleil avec tout ce qui nous apparaît dans le cosmos en liaison avec lui, ce qui est enclos dans le bleu du ciel, le monde des étoiles. Nous avons également quelque part la Terre avec l'humanité. Mais tandis que nous levons les yeux de la Terre vers le Soleil, notre regard pénètre en même temps dans l'écoulement du temps.

Et voici que de cela résulte quelque chose de très important, à savoir que l'être humain ne regarde de façon juste vers le soleil que lorsque, ne levant vers l'astre que son regard spirituel, il oublie l'espace pour ne plus avoir égard qu'au temps. Le Soleil n'irradie alors pas seulement la lumière, mais l'espace lui-même. Si le Soleil est cette étoile remarquable entre toutes que nous connaissons, c'est parce que, par son intermédiaire, nous regardons à partir de l'espace. Or c'est de ce lieu en dehors de l'espace que le Christ est venu vers les hommes. Lorsque le christianisme a été fondé sur terre par le Christ, l'être humain était déjà depuis longtemps dans le seul ex deo nascimur. Il s'était apparenté à lui. Il avait complètement perdu le temps. Il était devenu un être relevant entièrement de l'espace.

Si nous comprenons si difficilement les anciennes traditions, avec notre conscience d'hommes civilisés d'aujourd'hui, c'est parce que celles-ci comptent partout avec l'espace et non avec le temporel, le temporel n'est pour elles qu'un appendice du spatial.

Vint alors le Christ, qui apporta aux hommes le temporel. Et le cœur de l'homme, l'âme et l'esprit de l'homme, en s'unissant au Christ, retrouvent le temps dont le flot s'écoule d'éternité en éternité. Que pouvons-nous faire d'autre, nous êtres humains, lorsque nous mourons, que de nous cramponner à ce qui nous redonne le temps, attendu que l'humanité à l'époque du Mystère du Golgotha était devenue à tel point un être relevant de l'espace, qu'elle avait perdu le temps ! Le Christ a rendu aux hommes le temps.

Et si les hommes, lorsqu'ils sortent de l'espace, ne veulent pas mourir aussi avec leur âme, il faut qu'ils meurent dans le Christ. Nous pouvons bien être des êtres relevant de l'espace, nous pouvons dire alors : ex deo nascimur. – Puis nous pouvons porter nos regards sur l'enfant qui, du temps, pénètre dans l'espace pour unir le Christ aux hommes.

Mais nous ne pouvons pas penser à la limite de la vie terrestre, à la mort depuis le Mystère du Golgotha, si nous ne voulons pas expier la perte du temps par la perte du Christ, si nous ne voulons pas être ensorcelés dans l'espace et rester en lui comme des fantômes. Il faut que nous mourions en Christ.

Il faut que nous nous pénétrions du Mystère du Golgotha. Au ex deo nascimur nous devons trouver un moyen d'ajouter le in Christo morimur. Nous devons ajouter à la pensée de Noël la pensée de Pâques.

Ainsi, le ex deo nascimur fait paraître devant notre âme la pensée de Noël, le in Christo morimur fait paraître devant notre âme la pensée de Pâques.

Nous pouvons dire : sur terre, l'homme a son constituant physique, son constituant éthérique, son constituant astral. L'éthérique est également présent à l'extérieur dans le cosmos, l'astral est également à l'extérieur dans le cosmos ; le physique est seulement sur Terre, il n'y a pas de physique à l'extérieur dans le cosmos. Aussi devons-nous dire : Terre : physique, éthérique, astral ; Cosmos : le physique est absent, mais l'éthérique et l'astral sont présents.

Mais le cosmos est lui aussi tripartite. Il y a un élément inférieur qu'il ne possède pas, en revanche il possède un élément supérieur. Dans le cosmos l'éthérique est l'élément inférieur, sur Terre c'est le physique. Sur Terre l'astral est l'élément supérieur, dans le cosmos l'élément supérieur est celui dont aujourd'hui l'homme n'a en lui que des rudiments, celui dont un jour sera tissé son Soi-esprit. Nous pouvons dire : dans le cosmos, le troisième élément est la soi-spiritualité.

Et maintenant les étoiles nous apparaissent comme les manifestations de quelque chose. Je les compare à une caresse, la soi-spiritualité, qui est derrière les étoiles, est l'être qui caresse. Sauf qu'ici l'être qui caresse n'est pas une unité, mais tout l'univers des Hiérarchies. Lorsque je regarde les formes d'un être humain, lorsque je regarde ses yeux qui m'envoient leur éclat, que j'entends sa voix, ce sont là les manifestations de l'être humain. Lorsque je regarde dans les lointains du monde, lorsque je regarde les étoiles, ce sont là les manifestations des Hiérarchies, les manifestations de la vie des Hiérarchies qui suscitent en nous la sensibilité. Lorsque je plonge le regard dans l'infini du firmament, je vois se révéler vers l'extérieur le corps éthérique de l'infini, mais il est l'élément inférieur de tout ce monde des Hiérarchies.

Nous pressentons, lorsque nous regardons le cosmos et ses lointains, quelque chose qui dépasse le terrestre, tout comme la terre avec ses substances et ses forces physiques descend en dessous du cosmique. La terre a dans le physique un élément infra-cosmique, le cosmos a dans la soi-spiritualité un élément supraterrestre.

TERRE
physique infra-cosmique
éthérique
astral

COSMOS
éthérique
astral
soi-spiritualité supraterrestre

La science du physique parle d'un mouvement du Soleil. Elle peut le faire. Car à l'intérieur de l'image spatiale que le cosmos dispose autour de nous, on peut voir à divers phénomènes que le soleil est en mouvement. Mais ce n'est que l'image du mouvement du soleil qui émerge dans l'espace. Et lorsqu'on parle du vrai Soleil, c'est un non-sens pur et simple de dire que le Soleil se déplace dans l'espace. Un non-sens, parce que l'espace est irradié par le Soleil ! Le Soleil n'irradie pas seulement la lumière, il fait aussi l'espace. Et le mouvement du Soleil lui-même n'est spatial qu'à l'intérieur de l'espace ; à l'extérieur de l'espace, c'est un mouvement dans le temps. Ce qui apparaît du Soleil, son déplacement rapide vers la constellation d'Hercule, ce n'est qu'une image d'une évolution dans le temps de l'être solaire.

A ses disciples les plus proches, le Christ a dit : regardez la vie de la Terre. Elle est apparentée à la vie du cosmos. Dans la mesure où vous regardez la Terre et le cosmos alentour, c'est le Père dont la vie imprègne cet univers. Dieu le Père est le dieu de l'espace. Mais moi, j'ai à vous annoncer que je suis venu du Soleil, du temps, du temps que l'homme ne peut prendre en lui que lorsqu'il meurt. Je vous ai apporté du temps ma propre personne. Si vous me prenez en vous, disait le Christ, c'est le temps que vous prenez en vous, et vous n'êtes plus voués au temps. Mais pour cela, il faut que vous trouviez le passage d'une trinité – le physique, l'éthérique, l'astral – à l'autre trinité : l'éthérique, l'astral, jusqu'à la soi-spiritualité. Cette dernière ne se trouve pas plus dans le terrestre que le terrestre physique ne se trouve dans le cosmos. Mais je vous apporte le message du cosmos, car je suis venu du Soleil.

Oui, le Soleil a un triple aspect. Lorsqu'on vit à l'intérieur du Soleil et que l'on regarde du Soleil sur la Terre, ce qui est donné à voir, c'est du physique, de l'éthérique et de l'astral. Ou bien le regard porte sur ce qui est dansle Soleil même, et alors c'est en permanence de la soi-spiritualité qui s'offre au regard. On voit du physique quand on se rappelle la Terre ou qu'on regarde vers elle. Si l'on détourne le regard, on voit de l'autre côté de la soi-spiritualité. On oscille entre le physique et la soi-spiritualité. Seuls restent stables entre les deux l'éthérique et l'astral. Mais si l'on regarde l'univers, le terrestre disparaît complètement. Il y a là éthérique, astral et soi-spiritualité. C'est le spectacle que vous aurez lorsque vous entrerez dans le temps solaire entre la mort et une nouvelle naissance.

Que l'on se représente l'être humain s'encapsulant entièrement, avec toutes les dispositions de son âme, dans le terrestre : il peut ressentir le divin, car il est né du divin. Ex deo nascimur.

Que l'on se représente ceci : l'être humain non seulement s'encapsule à l'intérieur du monde spatial, mais il accueille le Christ qui, venu du monde du temps, est entré dans celui de l'espace et a apporté

dans l’espace terrestre le temps lui-même. Ainsi il triomphe, dans la mort, de la mort. Ex deo nascimur. In Christo morimur.

Mais le Christ nous apporte ce message : lorsqu’on a surmonté l’espace et que l’on connaît le Soleil comme le créateur de l’espace ; que l’on se sent dans le Soleil par le Christ ; que l’on se sent transporté dans le Soleil vivant – alors le terrestre physique disparaît ; l’éthérique et l’astral sont là. L’éthérique s’épanouit, ce n’est plus maintenant le bleu du ciel, mais l’éclat rouge clair du cosmos. Et les étoiles ne font pas que briller sur ce fond rouge clair, elles viennent nous toucher de leurs rayons d’amour. Et l’être humain – lorsqu’il se plonge vraiment dans tout cela – peut se sentir habitant de cette terre, le physique maintenant dépouillé, l’éthérique présent, rayonnant et le traversant de ses rayons, les étoiles non pas des points brillants, mais un rayonnement chargé d’amour comme la caresse affectueuse d’un être humain.

Mais tandis que l’on éprouve cela, que l’on éprouve en soi-même le divin, le feu cosmique divin comme l’être profond de l’homme sortant du divin ainsi que des flammes, sentant sa propre présence dans le cosmos éthérique, vivant les manifestations de l’esprit dans le rayonnement cosmique de l’astral – alors cela fait naître en l’homme l’expérience intime du rayonnement de l’esprit auquel il est appelé dans l’univers.

Lorsque ceux auxquels le Christ avait annoncé cela se furent pénétrés assez longtemps de cette pensée, ils en ressentirent l’effet dans les langues de feu de la fête de la Pentecôte. Ils ressentirent alors la mort, lorsque le physique de la Terre se détache et tombe goutte à goutte. Mais ils ressentirent aussi que ce n’était pas la mort, mais que pour le physique de la terre la soi-spiritualité de l’univers se lève : per spiritum sanctum reviviscimus.

C’est ainsi que l’on peut porter son regard sur cette tripartition de l’une des moitiés de l’année : la pensée de l’année – ex deo nascimur ; la pensée de Pâques – in Christo morimur ; la pensée de Pentecôte : per spiritum sanctum reviviscimus,

Et il reste l’autre moitié de l’année. Si on la comprend de la même façon, l’autre côté de la vie s’éclaire aussi pour l’homme. Si l’on comprend cette relation chez l’homme du physique au psychique et au supra-physique, relation qui inclut en soi la liberté dont l’homme terrestre devient participant sur la Terre, alors on comprend l’homme libre sur Terre dans le réseau tissé entre la fête de Noël, la fête de Pâques et la fête de Pentecôte. Et si on le comprend à partir de ces trois pensées, celle de Noël, celle de Pâques et celle de Pentecôte, et si on se laisse inviter à comprendre le reste de l’année, alors se présente l’autre moitié de la vie humaine à laquelle j’ai fait allusion en vous disant : si l’on regarde le destin de l’homme – les Hiérarchies apparaissent à l’arrière-plan, le travail, l’activité des Hiérarchies. On éprouve une telle impression de grandeur lorsqu’on plonge vraiment du regard dans un destin d’être humain, parce que l’on voit l’ensemble des Hiérarchies se tenant à l’arrière-plan.

Mais en réalité, c’est la langue des étoiles qui de la pensée de Noël, de celle de Pâques et de celle de Pentecôte retentit jusqu’à nous : de la pensée de Noël, en tant que la terre est une étoile dans l’univers ; de la pensée de Pâques, en tant que l’astre le plus éclatant, le Soleil, nous fait les présents de sa grâce ; de la pensée de Pentecôte, en tant que ce qui est caché au delà des étoiles entre comme une lumière dans nos âmes et en ressort comme une lumière dans les langues de feu.

Si vous prenez ce qui de cette façon a été dit du Père, porteur de la pensée de Noël, mais qui envoie le Fils afin que la pensée de Pâques acquière sa plénitude ; puis ce qui a été dit du Fils, qui apporte à son tour le message de l’Esprit, afin que dans la pensée de Pentecôte la vie de l’homme sur terre se parachève dans la triade ; si vous travaillez cela dans la méditation, si votre pensée revient vraiment là-dessus, vous aurez alors, s’ajoutant à toutes les données de base précédemment décrites que je vous ai fournies pour vous faire comprendre le karma, une donnée sur laquelle votre sensibilité puisse s’appuyer.

Essayez donc de faire agir sur votre sentiment, sur votre sensibilité d’êtres humains la pensée de Noël, celle de Pâques, celle de Pentecôte présentées comme nous l’avons fait aujourd’hui. Essayez cela, approfondissez ce que vous éprouvez là. Et lorsqu’après le voyage que je suis obligé de faire, à la Pentecôte précisément, pour donner ce cours aux agriculteurs, nous nous réunirons à nouveau, apportez avec vous ce sentiment, celui de la pensée de Pentecôte, qui doit continuer à vivre en vous dans sa chaleur, dans son feu, et nous pourrons alors poursuivre nos considérations sur le karma.

Ainsi votre compréhension se trouvera fécondée par la pensée de Pentecôte. De même que jadis, par l’institution de la fête de la Pentecôte, une lumière est sortie de chaque apôtre lors de la première célébration de cette fête, de même la pensée de Pentecôte devrait redevenir vivante afin d’être comprise dans l’esprit de l’anthroposophie.

Il faudrait que de vos âmes sorte une lumière. C’est pourquoi je vous ai donné comme sentiment de Pentecôte pour la poursuite de nos considérations karmiques, qui sont pour la seconde moitié de l’année, ce que j’avais à vous dire aujourd’hui sur ces trois pensées qui sont liées, celle de Noël, celle de Pâques et celle de Pentecôte.

QUINZIEME CONFERENCE
Dornach, 22 juin 1924

L'étude des questions touchant au karma n'est pas des plus faciles, et lorsqu'on parle du karma de l'homme, on le fait toujours avec un vif sentiment de responsabilité – du moins doit-il en être ainsi. Il s'agit ici, effectivement, de plonger le regard dans les profondeurs mêmes des rapports qui régissent l'existence dans le monde. Car dans le karma, dans le déroulement du karma, s'accomplissent des processus qui sont à proprement parler les porteurs des autres phénomènes de ce monde, et même des phénomènes naturels. Si bien que faute de comprendre comment le karma se déroule dans le monde et dans l'évolution de l'humanité, il est en réalité impossible de comprendre pourquoi la nature extérieure s'étend sous nos yeux dans les formes qui sont les siennes. Nous avons présenté quelques exemples montrant comment se déroule le karma. Ces exemples ont été soigneusement choisis par moi afin que maintenant, cherchant la transition avec l'étude du karma individuel, nous puissions rattacher cette étude à ce que ces exemples nous ont offert.

Je voudrais maintenant, en guise d'introduction, faire une remarque d'ordre général, et cela parce qu'aujourd'hui, et probablement aussi lors des conférences prochaines, des amis seront présents qui n'ont pas assisté aux conférences faites sur le même sujet au cours des dernières semaines et des derniers mois. Il s'agit en effet toujours de bien comprendre qu'il faut envisager avec tout le sérieux requis tout ce qui est en relation avec notre Assemblée de Noël. Il faudrait se pénétrer de la conscience qu'avec cette Assemblée de Noël a eu lieu une nouvelle fondation de la Société anthroposophique. Il faudrait absolument, compte tenu des profondes modifications intervenues dans la manière de traiter le trésor de la sagesse anthroposophique, ne pas retomber dans les anciennes habitudes, ni non plus dans les anciennes habitudes de penser. Nous devons être également au clair sur le fait que tout ce qui a été dit dans les considérations exposées ici depuis l'Assemblée de Noël ne doit pas être présenté par quelqu'un d'autre, devant un autre auditoire, d'une autre manière que, à la rigueur, si l'on dispose de textes écrits, en donnant lecture du texte même tel qu'il a été prononcé ici.

Il ne faut pas que personne redonne cela à son idée. S'il devait en être ainsi, je serais obligé de m'y opposer. Car s'agissant de choses aussi difficiles et aussi graves, chaque mot, chaque phrase prononcés ici doivent être exactement pesés, afin que l'on voie clairement comment les choses doivent être circonscrites. Si donc quelqu'un se propose de communiquer à un auditoire quelconque, sous une autre forme, ce qui est dit ici, il faudrait d'abord se mettre en rapport avec moi et me demander si la chose est possible. Il faut qu'à l'avenir un même esprit s'instaure dans le mouvement anthroposophique, sinon nous tomberons à coup sûr dans les erreurs où tombèrent notamment un certain nombre de nos membres, qui croyaient devoir traiter comme le fait la science les acquisitions de l'anthroposophie ; et nous avons vraiment pu constater tout ce qu'on a « réalisé » – je mets le mot entre guillemets – au détriment du mouvement anthroposophique.

Les conditions dont je parle ici ne s'appliquent naturellement pas aux communications tout à fait confidentielles ; mais même pour celles-là, celui qui les fait doit être pleinement conscient de sa responsabilité. Car ce que je suis obligé d'appeler le sentiment de responsabilité à l'égard des communications du monde spirituel commence à l'instant même où l'on parle comme je le fais à l'endroit où je suis. Parler ici de ces questions est de toute façon difficile. Mais l'exiguïté de nos installations ne permet pas de faire autrement. Il est difficile de parler de ces questions, car ces conférences ne devraient en fait être prononcées que devant des auditeurs qui peuvent assister à un cycle du début à la fin. Celui qui arrive plus tard a naturellement des difficultés à comprendre.

Le moyen de remédier à cet état de choses, c'est que nos amis soient pleinement conscients que des difficultés de ce genre existent. S'il en est ainsi, alors c'est parfait. Mais ce n'est pas toujours le cas. Et la manière de penser qui convient dans cet ordre de choses, les plus délicates à l'intérieur du mouvement anthroposophique, ne peut pas s'instaurer si d'un autre côté – comme c'est aussi le cas depuis l'Assemblée de Noël – persistent certaines pratiques qu'on a connues dans le passé : petites jalousies, rancunes réciproques, etc. Une certaine attitude intérieure, un certain sérieux sont absolument indispensables pour que l'anthroposophie se développe.

J'ai déjà dit ces choses-là en ma qualité d'enseignant, à une époque où je ne présidais pas encore le Comité directeur. Mais il faut que je les redise de façon telle qu'elles correspondent effectivement à ce qui doit vivre dans la Société anthroposophique comme émanant du Comité directeur au Gœtheanum.

Je pense que les paroles que je viens de prononcer peuvent être comprises. Elles ont été dites afin de montrer à nos amis combien le sérieux est nécessaire devant un cycle de conférences comme celui qui est offert en ce moment.

Le karma est directement à l'œuvre dans tout ce que vit l'être humain, mais il se dissimule derrière les expériences humaines extérieures dans tout ce qui relève de l'inconscient et du subconscient. La

lecture d'une biographie, si l'on prend un intérêt profond à tout ce qui est raconté, devrait susciter chez le lecteur des sentiments d'une nature très particulière. Lorsqu'on lit une biographie, on peut être amené à constater ceci : quand on suit avec une véritable attention le déroulement d'une biographie, on est obligé de se dire que constamment apparaissent des amorces de descriptions d'événements qui ne sont pas fondés dans le déroulement continu du récit. On n'a vraiment dans une biographie qu'un certain aspect d'une vie. Dans la vie d'un être humain n'interviennent pas seulement les faits que cet être vit à l'état de veille – premier jour suivi d'une nuit, deuxième jour suivi d'une nuit, et ainsi de suite ; en réalité, notre sentiment ne nous permet d'accéder qu'à ce qui s'est passé dans la journée – sauf s'il s'agit d'une biographie écrite du point de vue de la science spirituelle, ce qui, étant donné les conditions de la civilisation actuelle, est absolument impossible. Nous faisons donc entrer dans une biographie ce qui s'est passé durant les journées, tandis que la personne dont nous écrivons la biographie était dans l'état de veille.

Or, ce qui façonne réellement une vie, ce qui lui donne sa forme, ce qui en elle implante les impulsions correspondant à son destin, ce n'est pas visible dans les événements de la journée, cela se passe en tant qu'impulsions entre les événements de la journée, dans le monde spirituel, lorsque l'homme est lui-même dans le monde spirituel depuis le moment de l'endormissement jusqu'à celui du réveil. Ces impulsions du sommeil sont réellement au cœur de la vie ; quand on raconte une vie à la manière d'une biographie, ces impulsions n'y sont pas.

Que signifie donc le récit biographique d'une vie ? Par rapport à la vie qui est racontée, cela ne signifie rien moins que si nous prenions par exemple la Madone Sixtine de Raphaël, que nous l'accrochions au mur et que nous collions du papier blanc sur certaines de ses parties, de telle sorte qu'on ne verrait pas celles-ci, mais seulement les parties restantes. Le spectateur aura inévitablement le sentiment qu'il faut qu'il y ait autre chose, si l'on veut que ce tableau soit complet.

Ce sentiment, chacun devrait l'avoir en lisant une biographie sans idée préconçue. Etant donné la civilisation actuelle, on ne peut indiquer ce qui manque que par le style, mais on devrait le faire. On devrait l'indiquer par le style, donner à entendre que dans la vie humaine entrent toujours enjeu des impulsions qui montent pour ainsi dire de ce que l'expérience de l'âme et de l'esprit a de plus impersonnelle. Alors, mes chers amis, s'il y avait au moins cela, on pourrait éduquer en soi le sentiment que le karma doit parler dans une biographie. Ce serait naturellement abstraction pure que de raconter un épisode quelconque en ajoutant : eh oui, cela vient d'une existence terrestre antérieure, c'était comme ça, et maintenant cela prend la forme que vous voyez. – Ce serait abstraction pure. La plupart des gens trouveraient cela hautement sensationnel, probablement, mais en vérité on ne verrait pas davantage l'esprit à l'œuvre là que dans les biographies telles qu'on les écrit de nos jours, car tout ce qui se f ait dans ce domaine est œuvre de philistin.

Or on peut éduquer particulièrement ce qui doit naître ainsi dans l'âme en cultivant un certain goût pour les journaux intimes. Ces notes prises au jour le jour peuvent être écrites de façon fort banale, mais si elles ne sont pas écrites ou lues superficiellement, on pourra – à condition de n'être pas soi-même un philistin – éprouver même dans le journal d'un Philistin, en passant d'une journée à l'autre, des sentiments qui feront déjà pressentir ce qu'est le karma, ce que sont les rapports voulus par le destin.

J'ai connu bien des gens – et il y en a plus qu'on ne pense – qui se croyaient capables d'écrire une biographie de Gœthe. On pourrait dire que ces gens, sans avoir la moindre idée de la chose, se croyaient capables d'écrire une biographie de Gœthe. Car la difficulté croît au fur et à mesure que l'on perçoit mieux l'ensemble des rapports d'une existence, et en particulier les rapports karmiques.

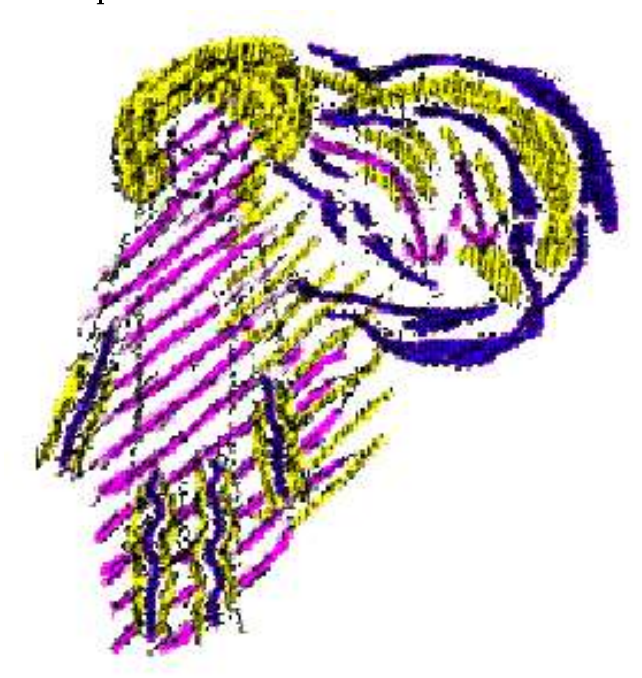
Ouvrez votre sensibilité à tout ce que j'ai exposé ici. Prenez ce que je vous ai exposé dans la conférence où je vous invitais expressément à ne pas me comprendre par le seul intellect ; prenez cela dans votre cœur, comme je vous invite à le faire pour la conférence que voici. Rappelez-vous que je vous ai dit cela parce qu'on ne peut pas vraiment sentir la présence du karma si l'on prétend en faire une approche purement intellectuelle. Celui qui ne se sent pas bouleversé par certains enchaînements karmiques que je présente ici est absolument hors d'état de voir ce qu'est le karma en général, et il ne peut pas davantage progresser jusqu'à une étude individuelle des rapports karmiques.

Nous allons donc essayer de passer des considérations générales à ce qui peut nous amener à dire, en présence d'un événement pris dans une vie humaine : ici, le karma s'exprime d'une certaine façon.

Quand je pense à tout ce que j'ai vécu dans ma relation avec la pensée de Gœthe pendant les sept années où j'ai travaillé à Weimar aux Archives Gœthe et Schiller – j'en suis justement arrivé, dans mon autobiographie, au moment où je dois revoir tout cela en pensée –, je me dis que l'une des plus grandes difficultés dans la perspective du karma, c'est de décrire ce qui s'est passé dans l'âme de Gœthe entre 1792 et 1800. Ecrire ce chapitre dans une biographie de Gœthe, ou même simplement le penser, le voir de façon à trouver comment le karma est là à l'œuvre, c'est vraiment l'une des choses les plus difficiles qui soient.

Il faut commencer par regarder comment se manifeste le karma, dans la vie d'un être humain, pour la vision – même s'il ne peut s'agir ici que de la vision occulte, supérieure. Entre l'endormissement et le réveil, l'homme vit en dehors de son corps physique et de son corps éthérique, il vit dans son Moi et son corps astral. Il vit, avec le Moi et le corps astral, dans le monde spirituel. Se faire une vue d'ensemble objective des faits qui se déroulent lors de l'endormissement et du réveil, c'est là une des choses les plus

difficiles pour l'investigation spirituelle. Car ce qui se passe alors se produit de la façon suivante, que je vais aujourd'hui exposer schématiquement.



Vous sentirez, si vous rassemblez tout ce qui s'est présenté jusqu'à maintenant à votre regard intérieur dans l'enseignement anthroposophique, que les choses donnent l'impression d'être accessibles à la compréhension ; mais les découvrir nécessite de difficiles investigations.

Si je dessine comme un schéma de l'être humain, nous avons d'abord une ligne qui indique les contours du corps physique. Dans ce corps vivent le corps éthérique (*en mauve sur le croquis*) et le corps astral (*en jaune*). Et dans ces corps vit le Moi.

Considérons maintenant l'homme qui s'endort. Ce que j'ai dessiné ici reste dans le lit. Qu'advient-il du corps astral et du Moi ? Ces corps – je les indique eux aussi schématiquement – sortent par la tête ; ils sortent à proprement parler par tout le système sensoriel, donc en un certain sens par tout le corps, mais principalement par la tête, et se trouvent alors à l'extérieur de l'être humain. Nous pouvons donc dire, si nous faisons d'abord abstraction du Moi : c'est par la tête que le corps astral quitte l'homme qui s'endort. En réalité, il le quitte par tout ce qui est organe des sens. Les organes des sens étant principalement concentrés dans la tête, la masse principale du corps astral sort bien par la tête. Mais le sens de la chaleur par exemple, et aussi le sens du toucher, étant répartis sur tout le corps, le corps astral est partout accompagné d'un rayonnement plus faible ; cependant, l'ensemble fait naître l'impression que le corps astral sort par la tête de l'homme lorsque celui-ci s'endort. De même le Moi, qui est – si je recours à une notion spatiale de plus grande dimension que le corps astral et non entièrement enclos à l'intérieur de l'être, quitte l'homme. Tel est l'homme qui s'endort.

Considérons maintenant l'homme qui se réveille. Nous trouvons que le corps astral vient vers lui d'abord par ses membres, et en premier lieu par les extrémités des doigts et des orteils, pour se répandre peu à peu dans l'être tout entier. Il vient donc exactement par le côté opposé. Il en est de même du Moi, sauf que maintenant il n'enveloppe pas le corps astral, mais est, pendant son retour, plutôt enfermé dans celui-ci (*en bleu*).

Nous nous réveillons, et de ce fait les courants du corps astral et du Moi entrent en nous par les extrémités des doigts et des orteils. Pour emplir l'homme tout entier jusqu'à la tête, ils ont besoin de la journée entière ; et lorsqu'ils sont arrivés dans la tête, le moment est déjà là où ils quittent l'être humain. Vous voyez par là que les courants du corps astral et du Moi sont en fait toujours en mouvement.

Vous pouvez maintenant soulever une question : une demi-heure après le réveil, nous n'avons de notre corps astral – et j'entends également le Moi – que ce petit peu jusqu'ici (*jusqu'aux poignets*) – nous ne sommes pas allés plus loin –, et en bas jusqu'aux chevilles.

Il en est bien ainsi. Supposons que quelqu'un se réveille à sept heures et reste éveillé ; à huit heures et demie, il ne sera en possession de son corps astral que jusqu'aux chevilles et peut-être jusqu'à ses poignets. Les choses se poursuivent ainsi lentement jusqu'au soir.

Vous pourrez dire : mais alors, comment se fait-il que nous nous éveillions comme un être complet ? Nous avons tout de même le sentiment d'être immédiatement réveillé dans notre être tout entier – alors qu'à sept heures un quart, seuls nos doigts et nos orteils sont réveillés, et qu'à midi, chez la plupart des gens, les choses n'ont progressé que jusqu'au point où ils sont assis dans leur corps astral comme on est assis dans un bain de siège. Il en est bien ainsi.

A la question qu'on peut ici soulever, il faut répondre en attirant l'attention sur le fait que dans le monde spirituel règnent d'autres lois que dans le monde physique. Dans ce dernier, un corps ne se trouve que là où il est. Ce n'est pas le cas dans le monde spirituel. Là, lorsque notre corps astral n'a encore pris possession que de l'extrémité des doigts et des orteils, il agit cependant déjà dans l'espace du

corps tout entier. C'est ce qu'il y a là de curieux. On peut ressentir le corps astral ; il suffit qu'il arrive et déjà on peut le ressentir dans le corps entier. Mais sa réalité, sa substance proprement dite ne se répand que lentement. Beaucoup de choses dépendent de ce phénomène et de la compréhension qu'on en a, et surtout le jugement que l'on peut porter sur les états de santé ou de maladie dans l'être humain. Pensez donc que pendant toute la durée du sommeil, il n'y a dans ce qui est allongé dans le lit – et qui n'est pas l'être humain, mais seulement ses corps physique et éthérique qu'une sorte d'activité à la fois minérale et végétale, bien que dans une organisation humaine. Cette activité peut être normale ou anormale, saine ou pathologique.

Lorsque le corps astral commence à monter à partir des membres, les phénomènes pathologiques – précisément dans les heures du matin rayonnent pour donner un genre particulier de perception. C'est pourquoi il est extrêmement important pour le diagnostic de savoir ce que le patient ressent à son réveil, lorsque son corps astral fait monter en lui ce qu'il y a de malsain.

Mais poursuivons. Lorsque nous nous endormons, nous sortons, avec notre Moi et notre corps astral, de notre corps physique, et nous entrons dans le monde spirituel. L'effet de ce que nous avons vécu dans la journée se prolonge. Mais les pensées ne restent pas dans la forme où nous les pensons, ni non plus sous la forme de mots. Il ne reste rien de tout cela. Je dirais que seuls des restes tiennent encore au corps astral, lorsqu'il sort ainsi.

Et aussitôt, lorsque ce corps astral sort de l'être humain, aussitôt le karma commence à se former, bien que d'abord en images. Le karma commence à se former. Ce que nous avons fait de bien ou de mal pendant la journée, ce que nous voyons dans nos représentations habituelles, cela commence, dès que nous nous endormons, à se transmuer en courant d'évolution karmique. Et cela dure un certain temps après que nous sommes endormis. Cette transmutation en karma domine tous les faits qui se passent pour nous pendant notre sommeil.

Puis commence, lorsque le sommeil se prolonge, la plongée de l'être humain dans les événements qui ont fait partie de sa vie antérieure, puis ceux de la précédente, puis ceux de la troisième, etc. Lorsque le réveil va se produire, il est passé devant sa première vie terrestre individuelle. Il connaît encore l'état dans lequel il se trouvait lorsqu'il n'était pas séparé du cosmos, où il participait encore à l'état de conscience dont on ne peut pas encore parler comme d'une vie terrestre individuelle. C'est seulement quand ce point est atteint qu'il peut entrer à nouveau dans son organisation physique, dans son organisation éthérique.

Une autre question se pose maintenant, et elle est d'une grande importance. Lorsque nous ne faisons qu'un petit somme, une sieste, qu'en est-il alors ? Ou bien même, lorsque nous nous assoupissons au cours d'une conférence, mais en dormant vraiment deux ou trois minutes, peut-être une minute seulement, ou une demi-minute ? S'il s'agit d'un véritable sommeil, nous avons été, entre l'endormissement et le réveil, dans le monde spirituel.

Voyez-vous, mes chers amis, pour ce bref petit somme – même pendant une conférence –, il se passe exactement la même chose que pour le sommeil nocturne de quelqu'un qui dort comme un loir.

C'est qu'en effet, à partir du moment où l'être humain s'est endormi, fût-ce pour un bref instant, tout son sommeil est une unité et son corps astral, prophète inconscient, voit l'ensemble de ce sommeil jusqu'au réveil, en perspective bien entendu. Les choses plus lointaines peuvent être floues, comme dans le cas du myope qui regarde une allée et qui ne voit pas les derniers arbres. Le corps astral peut aussi être myope – au figuré – dans l'inconscient. Sa vue ne porte pas jusqu'au point où apparaissent les premières existences terrestres individuelles. Ce sont là des cas spéciaux. Mais en général, même au cours du plus petit somme, nous parcourons à une vitesse folle toutes nos vies terrestres. C'est une chose d'une extraordinaire importance. Naturellement, ce qui est perçu devient très, très vague ; mais lorsque quelqu'un s'endort au cours d'une conférence, le conférencier – ou ceux qui regardent avec lui – a tout cela devant lui. Pensez, toute l'évolution de la terre, avec tout ce que la personne en question a vécu dans sa vie antérieure, c'est cela que le conférencier a devant lui. C'est seulement parce que cela se passe à une vitesse folle, lorsque quelqu'un fait un petit somme pendant une conférence, que cela reste confus, que les divers éléments interfèrent ; mais l'ensemble est bien là. Ceci vous montre que le karma est toujours présent. Il est en quelque sorte inscrit dans la chronique universelle. Et chaque fois que nous dormons, nous avons l'occasion d'approcher de ce karma. C'est l'un des grands mystères de l'existence.

Voyez-vous, celui qui peut objectivement se faire de ces choses, du point de vue de la science initiatique, une vue d'ensemble, voit d'une part avec une profonde piété je dirais : la piété qu'inspire la connaissance ce qui peut vivre dans une mémoire humaine, les pensées-souvenirs qui peuvent monter des profondeurs de l'âme. Cette mémoire ne parle que de l'existence terrestre qui vient d'être vécue ; néanmoins, un Moi humain vit dans ces souvenirs. Et si ces souvenirs n'existaient pas – j'ai indiqué cela dans des conférences antérieures –, le Moi humain ne serait pas pleinement présent. Au fond de nous-mêmes, il y a quelque chose qui peut toujours faire réapparaître à nouveau ces souvenirs. En entretenant par le moyen de nos sens et de notre intellect des rapports avec le monde extérieur, nous concevons des idées, nous nous faisons des représentations de ce monde, des représentations dont le but est de nous donner des images du monde extérieur.



Nous pouvons à nouveau dessiner cela schématiquement et dire : l'homme regarde le monde extérieur (*voir le croquis*). Dans ses pensées naissent des images (*en mauve*) représentant pour lui ce qu'il voit dans le monde. Là, l'homme vit dans son corps. De son corps montent des pensées qui constituent son propre trésor de souvenirs. Lorsque nous considérons notre trésor de souvenirs, nous disons : ce trésor représente – aussi bien qu'il le peut, compte tenu de notre organisation spirituelle, psychique et physique – ce que nous avons vécu dans cette existence terrestre.

Mais considérons maintenant ce qu'il y a de l'autre côté, à l'extérieur de nous. Nous ne réfléchissons pas d'ordinaire au fait que dans ce qui est là, de l'autre côté, nous n'avons qu'un secteur de l'environnement terrestre et céleste. Lorsque quelqu'un est né à Dantzig, ses yeux et ses autres sens perçoivent d'autres phénomènes, d'autres objets que s'il était né à Hambourg ou à Constantinople. Et cela se poursuit à travers toute l'existence. Nous pouvons dire que le monde nous offre une portion de lui-même, et cette portion n'est jamais identique pour deux êtres humains, même s'ils sont nés et meurent dans le même village, même s'ils vivent à proximité l'un de l'autre. La tranche de vie que connaît chacun sera différente pour l'un et pour l'autre.

Voyons clairement ce que cela signifie. Le monde nous présente une certaine fraction de lui-même, celle que nous voyons. Nous ne voyons, nous ne percevons jamais autre chose. Il est d'une extrême importance d'orienter la pensée dans cette direction et de se rendre compte que le monde offre à chaque être humain une certaine somme d'impressions, les seules dont il dispose pour les expériences qu'il fera dans sa vie. Celui dont la pensée n'est guère profonde ne s'arrêtera pas longtemps là-dessus. Tel autre, moins superficiel, s'arrêtera ici longuement, car il se dira, en réfléchissant : ce fait me déconcerte à tel point que je ne trouve même pas les mots adéquats pour l'exprimer. Car comment trouver l'expression juste pour dire que le cosmos, le monde, n'offre à chacun qu'une fraction de lui-même plus ou moins cohérente, spécialisant ainsi les individus ? Comment exprimer cela ?

Naturellement, lorsque je décris la chose d'une façon abstraite comme je le fais en ce moment, j'énonce un état de fait, sans plus – mais en réalité je n'ai encore rien dit. Il faut d'abord que j'exprime le fait dans sa vraie réalité, que je lui trouve une formulation. Comment dire cela ?

Voyez-vous, nous arriverons à une formulation, à une manière de dire les choses, si nous revenons sur la question de la mémoire. Lorsque nous évoquons quelque chose dans notre mémoire, qu'est-ce-qui remonte des profondeurs de notre organisation ? Ce qui remonte là, c'est ce que notre entité humaine a vécu. Tout au fond, là où nous ne pouvons pas la saisir, se trouve notre entité humaine. Elle projette son rayonnement dans nos pensées souvenirs, des rayons qui de notre être intérieur remontent à notre conscience. Qu'est-ce qui pénètre ainsi dans la conscience ? L'homme est si petit, lorsque ce rayonnement se produit, et si grand, si gigantesque tout ce qui est en dehors de lui dans le cosmos ! Mais ces portions du monde dont nous avons parlé pénètrent dans l'homme. Et l'état de fait que nous cherchons à formuler n'est autre que celui-ci : ce sont des pensées qui montent en nous.

Nous savons seulement, parce que nous avons vécu les faits correspondants, que ces pensées ont pour origine nos expériences. Mais il pénètre aussi en nous, exactement de la même manière que nos souvenirs, des pensées qui, elles, viennent de l'extérieur. De quelle façon ? Ici en bas se trouve l'être humain, là tout le monde des Hiérarchies. Voyez-vous, mes chers amis, c'est une impression de grandeur que nous ressentons lorsque, avec la connaissance initiatique, nous commençons à nous dire : autour de nous s'étendent les divers secteurs du monde offerts à la connaissance, et derrière tout ce qui, venant de l'extérieur, fait une impression sur nous, vivent les Hiérarchies, tout comme notre propre être vit derrière tous les souvenirs qui montent en nous.

Que nous allions tirer quelque chose de notre mémoire, qu'il y ait ici motif que cette pensée-ci surgisse du souvenir plutôt que celle-là ou que toutes les autres, etc., cela dépend de l'intensité avec

laquelle la chose a été vécue ; il en est de même ici. Celui qui a appris à connaître cet état de choses sait que lorsque telle pensée surgit, il y a là un être de la Hiérarchie des Anges, que si telle autre surgit, c'est un être de la Hiérarchie des Exousiaï, etc.

Nous arrivons ainsi à la formulation suivante : nous voyons dans l'existence terrestre ce qu'il plaît aux êtres spirituels de nous montrer.

Du fait qu'une certaine portion du monde se révèle à nous pendant notre existence, nous apprenons à reconnaître que cette portion, prise dans la série infinie des possibilités que contient le cosmos, a été choisie par l'une des entités hiérarchiques pour nous être montrée depuis notre naissance jusqu'à notre mort. A l'un il est montré ceci, à l'autre cela : C'est là le fruit de la réflexion des Hiérarchies.

Les Hiérarchies se souviennent, exactement comme l'être humain en nous se souvient. Sur quoi se fonde le souvenir des Hiérarchies ? Il se fonde sur le regard rétrospectif qu'elles portent sur nos vies terrestres antérieures. Elles ont ce regard. Selon qu'elles voient ceci ou cela dans notre vie antérieure, elles placent devant notre âme la portion du cosmos correspondante. Il y a déjà du karma dans ce que nous voyons du monde, du karma qui nous est adjugé par le monde des Hiérarchies.

Souvenir en nous-mêmes, dans notre mémoire, de notre brève vie actuelle ; souvenir, au-dehors de nous, dans la mémoire des Hiérarchies, de tout ce que les hommes ont fait ; montée des pensées-souvenirs, impression gravée des pensées-souvenirs sous la forme de ce que l'homme voit du cosmos, constitution du karma humain – c'est là une pensée dont la clarté nous bouleverse, car elle nous enseigne que le cosmos tout entier au service de l'action des Hiérarchies est en rapport avec l'homme.

De ce point de vue, pourquoi le cosmos existe-t-il ? Il existe pour que les Dieux aient en lui un moyen de faire accéder les hommes à la première forme du karma. Pourquoi les étoiles et les nuages, le Soleil et la Lune ? Pourquoi les animaux de la terre, les plantes de la terre, les pierres de la terre ? Pourquoi les rivières, les ruisseaux et les fleuves, le rocher et la montagne ? Pourquoi tout ce qui nous entoure dans le cosmos ? Tout cela est une réserve pour les Dieux afin de mettre sous nos yeux la première forme de notre karma, en fonction de la manière dont nous avons accompli nos actes. Le monde est la resserre aux provisions pour ce que les Dieux veulent faire voir dans le champ du karma.

C'est ainsi que nous sommes placés dans ce monde, ainsi que nous pouvons établir un rapport avec les véritables mystères de notre existence dans sa relation avec le monde. Et ainsi nous trouverons comment nous pourrons passer à travers les diverses formes du karma. J'aimerais dire que vient d'abord vers nous le karma du cosmos. Ce karma deviendra de plus en plus individuel. Nous trouverons le karma à l'œuvre selon sa nature la plus profonde.

Porter la lumière dans ces mystères de l'existence, c'était déjà dans les intentions de l'Assemblée de Noël, et cette intention a été manifeste dans toute la tenue de cette Assemblée ; nos amis alors réunis à Dornach ont perçu cela dans leur âme. C'était, mes chers amis, une entreprise audacieuse que de donner à la Société anthroposophique, dans tous les domaines, la forme qui lui fut alors donnée. Car cette salle dans laquelle s'est tenue l'Assemblée qui devait donner forme nouvelle à la Société anthroposophique, cette salle fut témoin de ce dilemme très concret et lourd de sens : sera-t-il possible de puiser dans les mondes spirituels et de communiquer ce qui (est nécessaire*) si l'on veut que désormais l'Assemblée de Noël continue à agir dans la vérité ? Ou bien les sources de l'investigation spirituelle vont-elles tarir ? Mais il fallait que cette crise interne dans le mouvement anthroposophique ait lieu, il fallait qu'elle soit comprise en pleine conscience. Il fallait envisager ces deux possibilités.

Aujourd'hui, il est permis de dire que le monde spirituel a pris sa décision : depuis l'Assemblée de Noël, les sources du monde spirituel sont plus largement ouvertes que précédemment, les bases sont là qui permettent, si elles sont comprises par la Société, d'approfondir considérablement le mouvement anthroposophique. Et on peut réellement voir – j'ai déjà mentionné cela vendredi dernier –, maintenant que se fait entendre en divers lieux un accent plus authentiquement ésotérique, qui depuis Noël règne dans toutes nos actions –, on peut constater partout que les cœurs sont prêts à accueillir cet accent nouveau.

Mais on voudrait aussi que ce à quoi je viens de faire allusion soit compris dans son vrai sens. Ce sont des choses qui devaient être dites ; je l'ai déjà fait en divers endroits.

SEIZIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 27 juin 1924

Les exposés concernant le karma ne peuvent mener que lentement et progressivement à comprendre l'ensemble de ces lois complexes qui sont les fondements du monde. Je voudrais d'abord vous renvoyer à quelque chose que nous avons été amenés à souligner, à savoir qu'entre la mort et une nouvelle naissance, ce sont en premier lieu les hommes qui travaillent à la constitution du karma, les hommes qui, dans cette vie entre mort et nouvelle naissance, se trouvent dans l'état que j'ai décrit. Là, ils coopèrent avec d'autres hommes, ceux avec lesquels ils sont particulièrement unis par le karma. Nous voyons donc occupés à la formation du karma entre mort et nouvelle naissance des groupes d'êtres humains, des groupes karmiquement unis, ce qui nous permet déjà de dire : dans cette vie purement spirituelle se distinguent les uns des autres des groupes d'êtres qui ont quelque chose à faire ensemble. Cela n'exclut pas que dans cette vie entre mort et nouvelle naissance et dans cette vie-là en particulier – nous ayons part à l'humanité tout entière, ni que, parce que nous sommes à l'intérieur d'un groupe humain, disons encore : d'un groupe d'âmes, nous participions à la vie de l'humanité totale.

Mais dans tous ces groupes, et jusque dans le destin individuel de chaque homme, les entités des Hiérarchies supérieures sont à l'œuvre. Et ces entités, qui entre mort et nouvelle naissance sont avec les hommes et forment leur karma, elles agissent aussi dans la vie que nous menons entre notre naissance et notre mort, en ce sens que le karma s'y manifeste sur le mode moral, qu'il se manifeste dans la destinée de l'homme. Et il faut qu'aujourd'hui nous répondions à cette question : comment intervient dans la vie des hommes le travail, l'action des Hiérarchies ?

Il faut dire, lorsque l'on parle avec les données de la science initiatique, que cette question nous touche profondément ; vous pouvez en effet pressentir mes chers amis, d'après ce que j'ai dit au cours des dernières conférences, que ce qui se passe extérieurement dans la nature est en rapport avec ce qui se passe dans le karma de l'humanité.

Celui qui n'observe pas seulement les faits naturels, mais dirige le regard sur ce qui se passe dans l'ensemble de l'humanité en liaison avec le cosmos, voit le rapport existant entre ce qui se déroule à l'intérieur de certains groupes d'êtres humains et de masses humaines sur terre à une époque donnée, et les phénomènes naturels qui se déroulent à une autre époque. Nous sommes parfois témoins de phénomènes naturels qui interviennent dans la vie terrestre : ce sont par exemple les éruptions volcaniques dévastatrices, les effets de phénomènes dus aux éléments tels que les inondations et autres phénomènes analogues.

Tant que nous prenons ces événements sous leur seul aspect de phénomènes naturels, nous sommes devant quelque chose d'incompréhensible par rapport à l'impression d'ensemble que nous recevons du monde. Car nous sommes ici devant des événements qui font irruption dans l'ordre universel, et en face desquels l'attitude de l'homme est d'ordinaire qu'il renonce à comprendre et les accepte comme des malheurs, des événements apportés par le sort. Mais l'investigation de la science spirituelle à elle seule nous mène déjà un peu plus loin. Car elle nous apporte des vues peu courantes relativement à ces événements de la nature.

Parcourons du regard la surface de la terre. Certaines régions sont littéralement semées de volcans. Dans d'autres régions, il y a possibilité de séismes ou d'autres catastrophes. Et lorsque nous recherchons comment ces faits sont en rapport avec le karma – comme nous l'avons fait dans la perspective historique pour plus d'un personnage de l'histoire dans les conférences passées –, un fait très curieux se révèle à nous. Nous découvrons que là-haut, dans le monde spirituel, il y a des âmes humaines qui entre leur mort et une nouvelle naissance vivent en groupe conformément à leur karma, et qu'elles élaborent d'après leurs rapports karmiques passés leurs rapports karmiques futurs. Et nous voyons ces groupes d'êtres humains, d'âmes humaines, lors de leur descente de l'existence pré-terrestre vers l'existence terrestre, se diriger positivement vers des endroits situés au voisinage de volcans ou bien là où peuvent se produire des tremblements de terre, afin que leur soit imparti le destin qui peut les atteindre du fait qu'ils habitent ces contrées. Nous découvrons même que pendant cette existence après la mort, où l'homme a des points de vue et des sentiments tout autres, ces régions sont parfois recherchées par des âmes liées les unes aux autres, afin de connaître précisément le destin qu'on peut ainsi connaître. Car une proposition telle que : je me choisis un grand malheur pour devenir plus parfait, parce qu'autrement je resterai imparfait, compte tenu de mon karma passé –, si elle est peu susceptible de trouver de l'écho dans nos âmes ici sur terre, elle est présente, elle vaut pleinement lorsque nous nous trouvons entre la mort et une nouvelle naissance. Aussi cherchons-nous une éruption volcanique, un tremblement de terre, afin de trouver sur le chemin du malheur la voie de la perfection.

Il faut absolument que nous fassions nôtres ces deux façons de juger la vie, celle qui procède du monde spirituel et celle qui procède du monde physique.

Mais dans cet ordre de choses, nous devons aller plus loin et nous poser par exemple la question suivante : au-dehors se déroulent les phénomènes naturels, ceux de tous les jours, qui suivent un cours relativement régulier pour autant que le monde stellaire y participe ; car ce monde stellaire suit en effet un cours à peu près régulier, notamment le Soleil, la Lune et les autres étoiles, à l'exception du monde problématique des météores et des comètes, qui fait irruption d'une façon étrange dans les phénomènes rythmiques du cosmos.

En revanche, ce que nous appelons les intempéries, le vent, l'orage et la grêle, et d'une façon générale tous les phénomènes climatologiques et météorologiques qui interviennent dans notre existence naturelle, tout cela fait irruption journellement dans ce déroulement rythmique et régulier. Nous en sommes les témoins. Nous sommes livrés à ce cours extérieur des événements naturels. Puis, si nous avons des besoins spirituels, nous ne manquons pas de prêter l'oreille à ce que l'initiation nous communique lorsqu'elle dit qu'il n'existe pas seulement ce monde visible, mais aussi un monde du suprasensible. Dans ce monde vivent les êtres des Hiérarchies supérieures. Et nous entrons dans le domaine de ces Hiérarchies entre notre mort et une nouvelle naissance, comme nous entrons dans le domaine des trois règnes de la nature – le végétal, l'animal et le minéral – entre notre naissance et notre mort.

Nous écoutons ce qui nous est dit là et nous essayons de nous représenter qu'il existe ce deuxième monde, mais bien souvent nous nous contentons de juxtaposer ces deux mondes, sans les lier l'un à l'autre dans nos représentations.

Or nous ne nous faisons de ces deux mondes une vue conforme à la réalité que si nous pouvons les voir ensemble, que si, avec le regard de notre âme, nous pouvons les voir coopérant. Car cette coopération, il faut qu'elle nous soit claire si nous voulons comprendre comment se forme le karma. Ce karma se prépare au cours de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Mais il se constitue également entre la naissance et la mort, sous l'action des Hiérarchies supérieures.

Nous devons donc nous demander : comment ces Hiérarchies interviennent-elles dans la vie terrestre ? Eh bien, ces Hiérarchies interviennent dans la vie terrestre en utilisant les phénomènes terrestres, en agissant à travers eux.

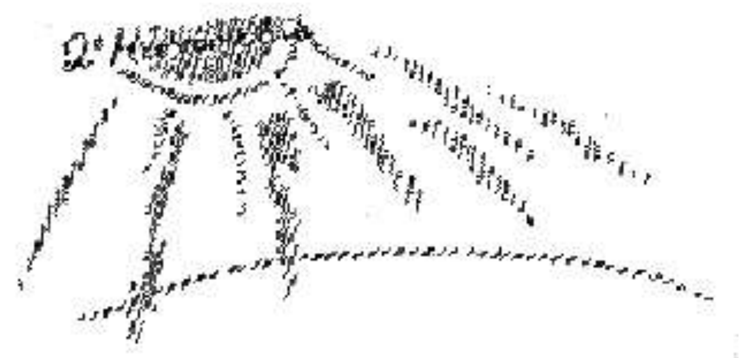
C'est en tournant notre regard vers ce qui s'offre à nos sens dans le monde des étoiles et dans le monde terrestre qu'il nous sera le plus facile de comprendre ce qu'il en est.

A l'état de veille et pendant la journée, nous voyons au-dessus de nous le Soleil. La nuit, nous percevons la clarté de la Lune, la clarté des étoiles. Nous regardons dans le monde, nous laissons agir sur nos sens ce qui est au-dessus de nous et autour de nous dans les règnes de la nature. Et disons-nous bien que ce monde sensible n'a en soi pas plus de sens que la forme d'un cadavre d'être humain. Lorsque nous regardons tout autour de nous tout ce qui existe en tant que forces sur la terre en dehors de l'homme, nous trouvons certes toutes les forces qui existent dans un cadavre, mais nous ne trouvons pas les forces de l'être humain vivant. Le cadavre qui gît devant nous est dénué de sens, son seul sens est d'être le vestige d'un être vivant. Aucun être doué de raison ne croira que le cadavre puisse exister comme un ensemble de données qui aurait son fondement en lui-même. Il ne peut exister qu'en tant que vestige, il ne représente que la forme de quelque chose qui chez lui n'est plus visible. Et de même que la raison nous ramène du cadavre à l'homme vivant, de même on est nécessairement conduit à remonter, de tout ce qu'on voit dans le champ de l'existence physique sensible, au monde spirituel. Car cette existence physique sensible a tout aussi peu de sens que le cadavre.

De même que le cadavre nous conduit à nous représenter l'homme vivant et que nous disons : c'est le cadavre d'un être humain –, de même nous disons en face de la nature : c'est là la manifestation de puissances spirituelles divines. – Aucune autre explication ne serait ici raisonnable, et même il n'est pas sain de penser autrement. Penser autrement est le témoignage d'une pensée malade.

Mais quelle sorte d'êtres spirituels devons-nous pressentir derrière ce monde physique sensible ? Le monde que nous avons appris à nommer la deuxième Hiérarchie : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes.

Cette deuxième Hiérarchie est derrière tout ce qui est éclairé par le Soleil. Et qu'est-ce qui n'est pas éclairé par le Soleil, maintenu par lui dans le monde que nous connaissons par nos sens ? Tout est éclairé et maintenu par le Soleil.



Ces entités de la deuxième Hiérarchie ont leur demeure principalement dans le Soleil. A partir du Soleil, elles gouvernent le monde visible qui est leur manifestation. Nous pouvons donc dire : si nous

avons ici la terre (*voir le croquis*) et quelque part ici le soleil dont la lumière nous parvient du haut des cieux, nous avons derrière l'activité solaire, dans cette activité, à travers cette activité, celle de la deuxième Hiérarchie, des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes.

Les rayons solaires qui sont les actes de la deuxième Hiérarchie sont les porteurs de toutes les impressions sensorielles qui peuvent être exercées sur l'homme, toutes les impressions qui parviennent à nos sens pendant la journée, dans notre état de veille. Nous nous exprimons donc d'une façon juste en disant : dans, à travers et derrière l'action du Soleil dans le champ de notre existence physique sensible, il y a le monde suprasensible de la deuxième Hiérarchie.

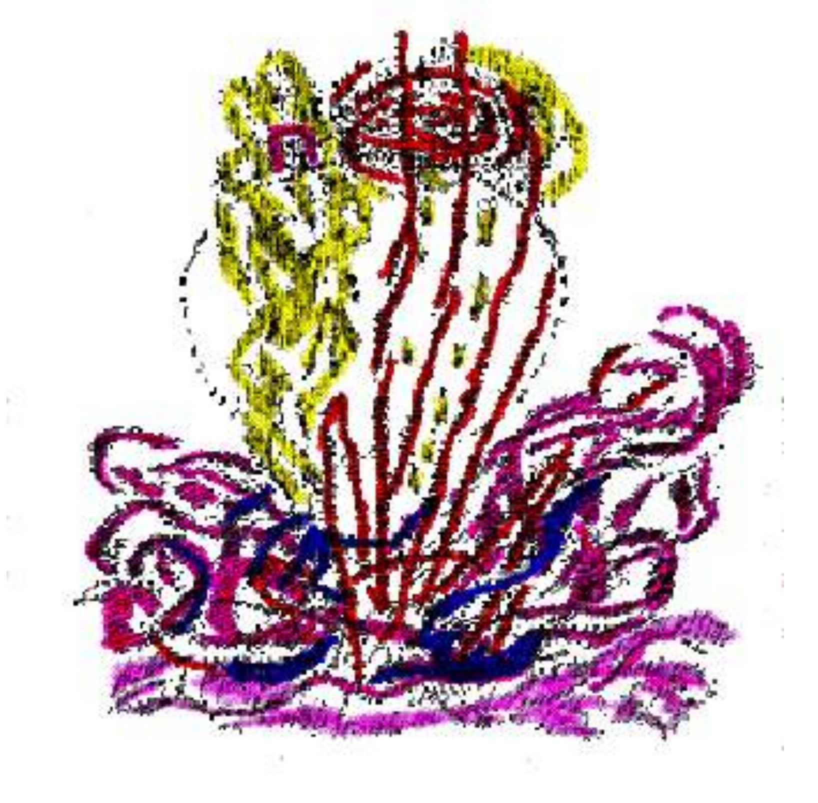
Mais notre existence terrestre comporte aussi un autre état, l'état de sommeil dont nous avons parlé la dernière fois d'un certain point de vue. Cet état de sommeil, comment se présente-t-il du point de vue cosmique, comment se présente-t-il dans sa contre-image cosmique ? Voyons cela maintenant.

Dans le cosmos – si nous appelons cela la partie de la surface terrestre sur laquelle nous vivons *(voir le croquis plus bas, ligne circulaire en haut),* avec notre corps physique et notre corps éthérique dans le lit (*à gauche*), notre corps astral et notre Moi à l'extérieur (*à droite*) –, dans le cosmos le Soleil est derrière la Terre et il faut que la terre laisse passer à travers elle les rayons du Soleil pour qu'ils parviennent jusqu'à nous. Tout ce qui est de nature solaire est recouvert par la Terre.

Voyez-vous, dans tous les Mystères anciens, il y avait une doctrine qui, lorsqu'on en perçoit bien le contenu, fait une impression très profonde. Celui qui avait été introduit dans un ancien Mystère, qui était devenu disciple, qui était entré peu à peu dans la science initiatique, en arrivait à un certain niveau de son évolution intérieure à caractériser comme suit les impressions qu'il ressentait – faites attention, mes chers amis, à la manière dont je vous communique le monologue qui aurait pu être celui d'un initié d'autrefois parvenu à un certain degré d'initiation ; un tel initié aurait donc dit à peu près ceci : lorsque dans la journée je suis en pleine campagne, que je lève mon regard plein de pressentiment vers le ciel, que je m'abandonne aux impressions des sens, je vois le Soleil. Je le perçois dans toute sa force éblouissante à midi, et je pressens et contemple derrière ce Soleil de midi l'action des entités spirituelles de la deuxième Hiérarchie. Avant mon initiation, ce qui est solaire disparaissait avec le soleil couchant. Quand apparaissaient les feux du couchant, le soleil cessait de luire. Et avant mon initiation, je parcourais les heures de la nuit avec des ténèbres qui naissaient autour de moi ; le matin, je me souvenais de ces ténèbres quand venait l'aube et que le soleil à nouveau apparaissait pour parcourir sa route jusqu'à l'éblouissante clarté de midi. Mais maintenant, depuis que je suis parvenu à 1'initiation, les choses sont autres : à l'aube, et lorsque le soleil s'apprête à reprendre sa marche diurne, s'éveille en moi le souvenir de la vie nocturne. Je sais ce que j'ai vécu pendant la vie nocturne. Je me rappelle très exactement avoir vu la lumière brillante d'un faible éclat bleuâtre partir du crépuscule et aller de l'ouest vers l'est, et j'ai vu à l'heure de minuit – je m'en souviens très exactement – le soleil au point du ciel opposé à celui où il était dans toute sa force lumineuse de midi ; j'en ai vu la lueur, si impressionnante moralement, derrière la terre. J'ai vu le soleil de minuit.

Un monologue comme celui-là, qui correspond pleinement à la vérité, ces initiés le prononçaient réellement dans leur méditation. Car ils ne faisaient alors rien d'autre qu'amener à leur propre conscience ce qui était effectivement là. Et lorsque, chez Jacob Böhme encore, nous lisons « L'aube qui se lève » – titre d'un de ses ouvrages –, nous pouvons avoir l'impression très forte que ces mots sont le vestige d'un antique et admirable enseignement.

Qu'est-ce que « l'aube qui se lève » pour des initiés ? C'est l'occasion d'éveiller un souvenir cosmique, celui de la vision du soleil de minuit derrière la terre, recouvert par la terre, brillant à travers la terre. Lorsque nous voyons à midi, dans la vision ordinaire, le disque solaire briller de tout son éclat jaune-blanc, dans la vision initiatique nous apercevons le soleil violet bleuâtre au point opposé du ciel, la terre nous apparaissant comme un corps transparent à travers lequel, précisément, luit faiblement le disque jaune blanchâtre du soleil de midi, rougeâtre-bleuâtre de l'autre côté. Mais cette lueur d'un rouge bleuâtre – il faut que j'exprime ce paradoxe – n'est pas comme elle est. On a réellement l'impression, en contemplant ce soleil de minuit, de voir quelque chose qui dans le lointain n'est pas net. Et lorsqu'on s'habitue, avec les facultés initiatiques, à regarder avec une précision croissante ce qui dans le lointain paraissait peu net, alors cette lueur rougeâtre-bleuâtre prend de plus en plus forme, s'étend sur tout le ciel caché par la terre, et cette partie du ciel se peuple. Et de même que, sortant de notre maison par une nuit claire, nous avons la vision majestueuse du ciel constellé parsemé de points lumineux et scintillants, la Lune peut-être au milieu d'eux, de même devient visible au regard initié, de l'autre côté du ciel, à travers la terre devenue transparente, un monde tout entier qui s'élève comme du cœur de nuées, et celles-ci revêtent des formes comme celles que donne la vie. Tout ce qui vit dans la deuxième Hiérarchie, dans le monde des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes – toutes ces entités apparaissent alors !



Et lorsque nous observons de plus en plus attentivement et que le calme nécessaire s'est établi dans l'âme – tout cela se déroule après des préparatifs, demande à être préparé par la méditation, car en fait cela devient conscient à l'aube, dans le souvenir rétrospectif, mais alors on a le phénomène devant soi, on sait ainsi qu'on l'a contemplé pendant la nuit –, il se déroule encore tout autre chose. On dirait que ce qui apparaît de l'autre côté de la terre – ce que j' indique ici comme un nuage mauve clair, rouge et bleu –, on dirait que de ce monde vivant, agissant, de la deuxième Hiérarchie, rayonne en quelque sorte un monde d'autres entités. J' indique schématiquement en jaune ce qui rayonne là, ce qui traverse la terre de ses rayons. Oh ! c'est vraiment un monde d'entités qui, dans cette constellation nocturne, agit à travers la terre, approchant de l'observateur comme sur des ailes, s'éloignant pour revenir ! Nous voyons pour ainsi dire sur cette ligne les êtres de la deuxième Hiérarchie laisser sortir d'eux-mêmes, constamment, une autre Hiérarchie qui monte et descend en planant, s'approchant de l'investigateur pour s'éloigner à nouveau. Et peu à peu nous apprenons à connaître de quoi il s'agit là réellement.

Nous avons vécu consciemment pendant toute la journée, maintenant nous dormons, c'est-à-dire que nos corps physique et éthérique sont abandonnés à eux-mêmes, comme un monde d'activités minérales et végétales, dans le sommeil. Mais toute la journée nous avons pensé, des représentations nous ont traversés, laissant des traces dans nos corps physique et éthérique. Nous ne nous rappellerions pas le matin les événements de notre existence terrestre si ne subsistaient les traces des impressions que nous faisons ensuite remonter dans nos souvenirs. Elles sont là, ces traces, dans ce qui reste de l'homme pendant les heures de la nuit, et d'où il est absent. Il se produit notamment dans son corps éthérique un phénomène curieux : l'écho, le retentissement, les vibrations prolongées, l'ondoiement prolongé de ce que l'homme a pensé à l'état de veille depuis le matin jusqu'au soir.

Et si vous prenez maintenant tout ce qui dort sur une partie quelconque de la surface terrestre, tout ce qui vit et agit dans ces corps éthériques pour ne parler que d'eux – comme des échos de ce que tous ces hommes endormis ont pensé, ce sont des images de ce qui s'est passé sur terre pendant les heures de la journée.

Les entités qui planent ainsi, s'élevant et s'abaissant, s'occupent pendant notre sommeil des traces restées dans notre corps éthérique. Elles deviennent leur monde, c'est maintenant leur expérience, l'objet de leur occupation. Alors se révèle à nous un fait qui nous inspire un respect mêlé de crainte : tu as laissé ton corps dans le lit – le voici. Il porte en lui les traces de ta vie dans la journée. Il est le champ où fructifient les représentations de la journée. Dans ce champ entrent les entités de la troisième Hiérarchie – Anges, Archanges, Archées. Elles y vivent, pendant que tu es en dehors de tes corps physique et éthérique, ce qui a été vécu par des êtres humains sous forme de représentations pendant les heures de la journée.

Nous regardons avec crainte et respect cette surface de la terre où des corps humains ont été laissés dans le sommeil, et, se dirigeant vers ce qui se déroule comme des échos de la vie de la journée, les Anges, les Archanges, les Archées. Et nous voyons se développer devant nous une vie merveilleuse qui se déroule entre les entités de la troisième Hiérarchie et les traces que nous avons laissées de nos pensées.

Nous regardons ce champ et nous comprenons quelle est notre situation d'êtres humains dans le cosmos spirituel : pendant que nous sommes éveillés, nous procurons du travail aux Anges pour les heures où nous dormons.

Maintenant quelque chose s'éclaire quant au monde de nos pensées : oui, ces pensées qui te passent par la tête, elles contiennent les fruits que tu as déposés dans ton corps physique et ton corps éthérique ; des Anges les cueillent pendant la nuit pour les emporter dans le cosmos et les incorporer aux activités de l'univers.

Nous voyons encore autre chose. Pendant que les entités de la troisième Hiérarchie sortent en planant des êtres de la deuxième Hiérarchie et de leurs activités, nous apercevons que derrière cette activité (voir le croquis plus haut, mauve clair, en bas) des entités d'une majesté et d'une grandeur particulières viennent se joindre à l'activité de la deuxième Hiérarchie. Nous voyons les entités de la deuxième Hiérarchie prendre forme, des formes rougeâtres et bleuâtres, mais nous voyons intervenir comme de l'arrière-plan dans cette activité de la deuxième Hiérarchie un autre élément ; nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'une sorte d'éclair (en rouge) s'introduit dans l'essence même et l'activité de la deuxième Hiérarchie, mais traverse la terre jusqu'à sa partie cachée, et s'occupe à présent non de ce qui est resté dans le lit, mais de ce qui s'est dégagé de notre organisation-moi et de notre corps astral.

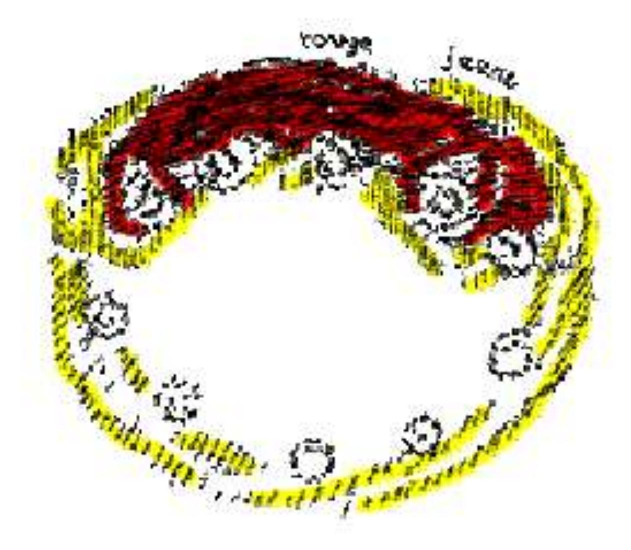
Et de même que l'on peut porter le regard sur ce qui est resté dans le lit comme sur un champ où les fruits de la pensée de l'activité de jour sont cueillis pour le cosmos par les Anges, les Archanges et les Archées – de même nous pouvons voir les êtres de la deuxième Hiérarchie et ceux de la première, Séraphins, Chérubins et Trônes, coopérant, s'occupant de notre corps astral et de notre Moi.

L' initié se dit alors, quand il se souvient le matin : depuis le moment où je me suis endormi jusqu'à mon réveil, j'ai vécu avec mon Moi et mon corps astral. Je me sentais alors comme intégré, incorporé à ce que font ensemble les êtres de la première et de la deuxième Hiérarchie. J'étais en eux, et lorsque je regardais mes corps physique et éthérique, je voyais à l'œuvre au-dessus d'eux, dans une lumière blanc jaunâtre, les entités de la troisième Hiérarchie s'occupant des fruits de mes pensées. Je me sais lié aux êtres de la première et de la deuxième Hiérarchie. Au-dessus de mon corps que j'ai quitté, je contemple comme des nuées spirituelles majestueuses : ce sont les êtres de la troisième Hiérarchie que je vois vivre et agir.

Et ainsi, mes chers amis, vous pouvez vous représenter concrètement comment, dans la vision initiatique, apparaissent sous forme d'Imaginations les êtres des trois Hiérarchies à l'intérieur de l'image du monde physique-mais quand ce monde physique est plongé dans la nuit –, sur la face détournée de la Terre. Et nous pouvons nous représenter que la connaissance, la vision de ces faits grandioses, s'imprimait toujours plus profondément dans les cœurs et les âmes de ceux qui avaient eu part à l'ancienne science initiatique. Cela peut revivre dans les cœurs et les âmes de ceux que l'on introduit dans la science initiatique moderne.

Mais représentons-nous que cette puissante Imagination apparaisse devant l'âme et qu'elle le fasse de façon telle qu'on ait maintenant à l'exprimer de la façon suivante. Qu'on se représente l'âme libérée de ses corps physique et éthérique, vivant dans les rayonnements des êtres de la deuxième et de la première Hiérarchie. Imaginons que l'on ait représenté cela dans un ancien Mystère sous la forme d'une statue peinte (*voir le croquis*) à l'intention de la foule qui n'était pas initiée ; on aurait essayé de représenter plastiquement ce que l'initié voyait dans sa majestueuse grandeur sur la face opposée de la terre. Et pour montrer que c'est là en même temps le monde dans lequel le karma s'élabore avec les entités des deux Hiérarchies supérieures, on a placé auprès de cette statue les plus grands initiés, ceux qui pendant leur existence terrestre participaient déjà à la vision à laquelle, autrement, l'être humain accède entre la mort et une nouvelle naissance. Les plus grands initiés sont donc là-devant (*cercles du haut*).

Puis on érigeait une autre statue entourée de formes humaines. Là on plaçait les initiés moins avancés (*cercles du bas*), ceux qui avaient encore affaire au corps physique et au corps éthérique.



Du fait qu’on introduisait ainsi des êtres humains dans cette représentation, on avait une image de ce que voyaient les initiés dans les Mystères. C’est là l’origine de l’autel qui est enclos par devant et devant lequel le culte est célébré par des prêtres plus ou moins élevés dans la hiérarchie ; c’est l’image de ce que peut contempler la science initiatique. Et aujourd’hui encore, si vous entrez dans une église catholique et que de la nef vous regardiez vers l’autel, vous avez une image affaiblie de ce qui fut jadis inauguré par la science initiatique, et vous avez aussi une idée de la manière dont naît un culte. Un culte ne naît pas parce qu’on l’a inventé, car alors ce n’est pas un culte. Il naît parce qu’il est l’image de ce qui se passe dans le monde spirituel.

Pour ne prendre qu’un exemple : si à côté du culte décrit tout à l’heure et qui représente une cérémonie cultuelle sous son aspect le plus complet – je ne commenterai pas cela maintenant si je prends seulement une petite partie du culte, qui a déjà été adoptée par la Communauté des Chrétiens et que la plupart d’entre vous connaissent ; si vous vous rappelez le culte célébré pour les morts soit lors d’une incinération, – à quoi la plupart d’entre vous ont assisté –, soit lors d’une inhumation, qu’est-il donc, ce culte, dans la forme que lui a donnée notre Communauté des Chrétiens ?

Vous voyez ce culte se dérouler. Vous voyez un certain rite s’accomplir devant le cercueil dans lequel se trouve la dépouille du mort. Vous entendez prononcer par le prêtre certaines formules de prière. Cela pourrait être encore plus compliqué, mais dans cette simplicité, ce qui doit être conquis pour l’humanité par ce culte peut l’être déjà. Qu’est-ce donc ?

Supposons, mes chers amis, qu’il y ait ici un miroir et là un objet ou un être quelconque ; vous voyez l’image-reflet. Vous avez là deux choses : la réalité et l’image. De même, vous avez deux choses quand un culte pour les morts se déroule. Le culte célébré par le prêtre devant le cercueil n’est qu’une image-reflet, une vraie image-reflet – et le culte ne serait pas une réalité s’il n’en était pas ainsi. De quoi cette image est-elle le reflet ?

Ce que fait le prêtre qui célèbre son culte devant le cadavre a son image originelle dans le monde suprasensible contigu au nôtre ; là, pendant que nous célébrons devant le corps physique et le corps éthérique – ce dernier étant en réalité encore présent – le culte terrestre, le culte céleste est célébré de l’autre côté par les entités de l’autre face de l’existence, là où l’âme et l’esprit sont accueillis par un culte, tout comme ici nous célébrons devant la dépouille un culte d’adieu. Un culte n’a de vérité que s’il a ainsi son origine dans la réalité.

Ainsi vous voyez comment la vie supra-terrestre intervient dans la vie terrestre, comment elle est partout présente. Si nous célébrons un véritable culte pour les morts, celui qui se célèbre dans le monde suprasensible lui correspond. Les deux agissent ensemble. Et s’il y a dans la prière pour les morts piété, vérité, dignité, les prières des entités des hautes Hiérarchies dans le monde spirituel résonnent et vibrent à l’unisson. Monde spirituel et monde physique agissent de concert.

Partout ces deux mondes agissent de concert et ce de la façon la plus réelle lorsqu’apparaît sur la terre l’image de ce qui, entre la mort et une nouvelle naissance, se tisse dans le supra-terrestre avec les entités des Hiérarchies supérieures : le karma.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 29 juin 1924

J'ai essayé, dans la dernière conférence, d'évoquer devant votre âme l'image cosmique du culte qui nous montre l'homme en union avec les entités du monde spirituel ; de cette union ne résulte pas seulement l'élaboration du karma, mais aussi la manière dont ce karma se réalise pendant l'existence terrestre. Je voudrais aujourd'hui reprendre une idée déjà abordée dans cette même conférence. Je disais que l'évolution de l'humanité à son stade actuel fait peser lourdement, sur l'âme de celui qui connaît la science initiatique, des questions karmiques de portée universelle. Et avant d'en venir à ce que nous apporte la connaissance du karma, nous allons considérer celui-ci d'un point de vue qui intéresse à vrai dire toute l'humanité d'aujourd'hui.

C'est un fait : il se passe actuellement dans le monde des choses qui touchent de près même la conscience ordinaire, le cœur, dirais-je, tel qu'il est lié à la conscience ordinaire. Un lourd nuage plane sur la civilisation européenne, et il est même étonnant en un certain sens de voir combien l'humanité dans son ensemble est peu disposée à sentir la présence de ce lourd nuage qui plane sur la civilisation européenne.

Il n'est d'abord que de penser à tout ce que donne aujourd'hui une certaine conception de la vie propre à de vastes parties de l'humanité. Regardons ce qu'on fait du christianisme en Europe orientale, d'où nous parvient la nouvelle en somme plausible que l'actuel régime soviétique mettrait au pilon les ouvrages de Tolstoï, les ferait disparaître à tout jamais. Bien que des choses de ce genre ne se réalisent pas tout de suite comme on les annonce, nous n'avons cependant pas le droit de nous fermer à la gravité de l'heure, de l'heure historique dans laquelle nous vivons ; et nous devrions entendre l'avertissement de la science initiatique, l'avertissement qu'elle voudrait répéter jour après jour : le temps est déjà venu où les multiples petites préoccupations des hommes devraient faire un peu silence, afin que le plus grand nombre d'âmes possible se tournent vers les choses qui importent. Mais l'intérêt pour ces dernières va en diminuant plutôt qu'en augmentant.

C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui apparaître des conceptions du monde qui ne sont pas sans effet – même si ces effets sont destructeurs et qui naissent uniquement de l'élément passionnel, de l'élément émotionnel chez l'homme, un élément qui suit essentiellement des voies lucifériennes. Et nous enregistrons que dans une grande partie de l'humanité, la réalité se trouve rejetée : car il n'est pas vrai que les constructions matérialistes témoignent d'une connaissance de la matière. On ne sait ce qu'est la matière que lorsqu'on perçoit l'esprit créateur au sein de cette matière. Quiconque nie la présence de l'esprit créateur dans la matière ne connaît pas celle-ci, il ne se fait de la matière qu'une image idolâtre.

Le culte des idoles qui naît ainsi est beaucoup plus horrible que l'idolâtrie de l'humanité primitive, dont on parle souvent comme d'un stade infantile de la civilisation. Une partie de l'humanité est dominée par des représentations fantasmatiques de choses dénuées de réalité.

Certes, il y a toujours eu des phénomènes de ce genre dans l'évolution de l'humanité. Et ce que dit la science spirituelle du rapport qu'ils ont avec l'ordre du monde dans son ensemble montre justement combien il faudrait les prendre au sérieux.

C'est pourquoi nous devons tourner notre regard sur ce qui résulte du fait que naissent, sous l'influence de représentations matérialistes dénuées de réalité, certaines formes d'organisation sociale qui procèdent entièrement d'un égarement de la nature humaine, qui n'ont rien à voir avec une réalité quelconque, qui n'ont nulle part leur racine sinon en l'homme lui-même.

Après avoir ainsi posé un fait d'ordre historique, mais appartenant au présent, posons maintenant un autre fait, de l'ordre des éléments dans la nature, et sur lequel nous avons déjà attiré l'attention la dernière fois : ce qui se passe lorsque des groupes d'êtres humains sont soudainement arrachés à l'existence terrestre par des événements naturels tels que tremblements de terre, éruptions volcaniques, etc.

Nous apprenons qu'une catastrophe de ce genre a eu lieu quelque part dans le monde. Un grand nombre de personnes y ont trouvé la mort ou en ont pâti pour le restant de leur vie.

Considérons d'autre part ce qui est plutôt en relation avec toute notre civilisation, par exemple un accident de chemin de fer. Nous voyons là des effets karmiques prendre forme du fait d'institutions liées à la civilisation ; dans le cours du karma, le fil de la vie est soudainement rompu. Si nous prenons au sérieux l'étude du karma, nous avons à nous demander : quelle forme prendra le karma d'hommes qui participent à un ordre social fondé sur un élément émotionnel, irréel, qui n'a d'existence que dans la vie intérieure de l'homme et ne se manifeste pas extérieurement ? Et d'autre part, quelle forme prend le karma lorsque le fil de la vie est rompu par des événements naturels ou bien liés à la civilisation ?

C'est là un des points, mes chers amis, où la science initiatique pénètre profondément dans la vie de l'âme, dans la vie du sentiment. La conscience ordinaire ne se demande pas : comment cette mort soudaine se manifeste-t-elle dans la succession des vies terrestres ? Lorsque se produit une catastrophe

causée par la civilisation, la conscience ordinaire n'envisage pas l'ensemble de la destinée humaine. Car elle considère comme achevée la destinée de quelqu'un qui a succombé dans une catastrophe de ce genre.

Pour la science initiatique, il y a d'une part ce qui se passe en quelque sorte au premier plan de la vie sur terre, et d'autre part, perceptible pour elle à l'arrière-plan, ce que font les Dieux avec les âmes des hommes. Et c'est ce qui se passe ainsi à l'arrière-plan qui fournit à la conscience initiatique les éléments à partir desquels elle porte une appréciation sur la vie terrestre. Car nous verrons dans la suite de notre étude qu'en effet certaines choses doivent prendre dans la vie terrestre telle ou telle forme pour que ce qui est divin à l'arrière-plan des vies terrestres puisse recevoir sa forme de la main de l'homme, tout en se conformant bien sûr à la volonté des Dieux.

En effet, lorsqu'on examine cet arrière-plan, on voit tout ce qui s'élabore d'âme à âme entre la mort et une nouvelle naissance. On voit aussi dans sa totalité la coopération des âmes humaines avec les entités des Hiérarchies supérieures, comme nous l'avons exposé ; mais on voit aussi partout l'intervention des puissances lucifériennes et ahrimaniennes. On voit, à l'intérieur de cet organisme divin qui est à l'arrière-plan de l'organisme terrestre, combien l'intervention de ces puissances est justifiée. On sait que l'ordonnance spirituelle profonde de l'univers nécessite la présence de Lucifer et d'Ahriman. Et bien que l'on soit en présence de cette nécessité, on voit parfois avec une profonde consternation les impulsions lucifériennne et abrimanienne se faire jour dans le monde terrestre. Il faut en effet, lorsqu'on étend sa vision par delà le monde terrestre jusqu'au monde spirituel, voir un ensemble de choses que la conscience ordinaire n'a pas besoin de voir ; à ce fait, il faut être attentif.

Et c'est pourquoi, lorsque l'on demandait dans les époques passées – où la science initiatique était aussi sacrée dans son genre qu'elle doit le redevenir – si tel homme était un initié, les gens savaient comment ils avaient à se comporter vis-à-vis d'une telle question. Et lorsque, sur le chemin de la vie, une personne qui prenait la vie au sérieux en rencontrait une autre qui elle aussi prenait la vie au sérieux, si elles étaient d'une opinion différente au sujet d'un initié, il pouvait arriver dans cette incertitude que l'une d'elles demande à l'autre : « L'as-tu donc regardé dans les yeux ? » Car c'est à la profondeur du regard due à ce que l'on prend la vie au sérieux qu'on reconnaissait les initiés aux époques où il y avait sur la terre des civilisations douées de la clairvoyance. Quelque chose d'analogue se produira à nouveau. On en reviendra au sérieux de la vie, sans que ce soit pour autant au détriment de l'humour.

De ce qui se passe aujourd'hui, on peut – en liaison, il est vrai, avec ce qui s'est passé de tout temps – tirer beaucoup de choses, mais qui posent forcément une énigme à l'humanité d'aujourd'hui. Représentons-nous une situation comme la suivante.

Une région quelconque a connu un important tremblement de terre. De nombreuses personnes ont péri ensemble. Si l'on considère la chose du point de vue de la science spirituelle, on ne peut pas toujours dire que pour ces personnes, pour cette vie terrestre, le fil du karma avait achevé de se dérouler. Regardons le fil du karma des personnes victimes de ce tremblement de terre. Pour les vieilles personnes dont le karma de cette vie était sur le point de s'achever, le fil de leur vie n'a été raccourci que de quelques mois ou de quelques années. Les jeunes, ceux qui étaient dans la pleine force de leur vie terrestre, qui pensaient beaucoup à ce qu'ils accomplissaient pour eux-mêmes, pour leur famille, pour l'humanité à venir, ceux-là ont vu leur vie écourtée de plusieurs années. Des enfants qui en étaient à l'âge de l'éducation et pour l'âme desquels on se proposait de faire ce qui devait les introduire dans la vie, des enfants ont été arrachés à l'existence terrestre en même temps que des vieillards. Des nourrissons à peine ou pas encore sevrés ont été emportés en même temps que les vieux et les jeunes. C'est alors que se pose la grande énigme : comment le karma agit-il dans un événement comme celui-là ?

Et si nous regardons la différence entre un événement comme celui-là, produit par les éléments, et un autre dû à la civilisation, par exemple une grande catastrophe ferroviaire, il y a bien une différence, une différence importante, essentielle, lorsqu'on se place sur le terrain du karma.

La règle générale est la suivante : lorsque des êtres humains meurent ensemble par suite d'un tremblement de terre, c'est qu'ils sont liés d'une façon quelconque par le karma – de même que le sont, plus ou moins, les habitants d'une même région-, ils ont en tout cas quelque chose à faire ensemble, de sorte qu'étant engagés dans un même destin parce qu'ils sont tous descendus de l'existence pré-terrestre dans la vie terrestre dans une même région, ils vont vers la rupture du fil de cette vie en suivant une destinée commune.

S'il s'agit par contre d'une catastrophe ferroviaire, nous trouverons en règle générale que quelques unes seulement des victimes de cette catastrophe ont des liens dans la vie. Qui donc se trouve en même temps dans un train ? Ce ne sont pas en général des gens qui ont quelque chose à faire ensemble ; ils sont rapprochés, conduits les uns vers les autres, sans qu'il y ait entre eux le lien toujours présent dans le cas du tremblement de terre qui frappe une région donnée. On pourrait dire que ceux qui périssent ensemble dans un accident de chemin de fer ont été réunis en un même lieu par le destin. Ne voyons-nous pas là le karma à l'œuvre de façon toute différente dans l'un et l'autre cas ?

Considérons avec l'œil de l'initié cette catastrophe dévastatrice qu'est un tremblement de terre. Il ne s'agit nullement là d'êtres humains dont le karma aurait été dès leur naissance tracé de telle sorte que le cours de leur vie ait dû s'achever au moment de la catastrophe. Ces gens ont été en quelque sorte arrachés à leur karma par cet événement.

Comment ont-ils pu être ainsi arrachés ? Les arrêts des Dieux veulent que le karma se déroule jusqu'au bout. Tout ce qui entre en jeu dans les phénomènes naturels tels que tremblements de terre, éruptions volcaniques, inondations, etc., ne fait pas partie du cours régulier, continu, naturel de l'évolution terrestre ; quelque chose intervient conformément à des lois naturelles, il est vrai dans l'évolution de la terre.

Ce qui intervient ainsi dans l'évolution terrestre était jadis un facteur favorable, nécessaire, un facteur de progrès à l'époque où l'humanité n'était pas encore soumise à la naissance et à la mort sous leur forme actuelle. Si nous voulons nous représenter par là quelque chose de précis, remontons à l'époque de l'ancienne Lune. Du temps de l'ancienne Lune, qui a précédé la période Terre, l'homme n'était pas soumis à la naissance et à la mort comme de notre temps, où la naissance (ou la conception) l'introduit par une transition soudaine dans l'existence physique et où la mort le conduit hors de l'existence physique. La transition était beaucoup plus douce. C'était plutôt une transformation, une métamorphose, qu'un saut. L'homme terrestre, ou plutôt l'homme lunaire, n'était pas aussi matériel qu'il l'est aujourd'hui. Dans le monde spirituel, il n'était pas aussi spiritualisé qu'il l'est actuellement.

A ce qui vivait ainsi comme humanité sur la Lune, il fallait de tout autres lois naturelles – des lois naturelles entraînant mouvement perpétuel, mouvement interne et bouillonnement, vie fluctuante et ondoyante. Tout cela est aujourd'hui figé, mais en partie seulement, sur la Lune qui nous accompagne dans l'univers. Mais la partie figée de la lune – qui est plutôt comme de la corne renvoie à l'ancienne mobilité interne de la Lune. C'est elle qui se fait sentir sur la terre lorsque se produisent les catastrophes dues aux éléments que j'ai citées. Là, ce ne sont pas les lois naturelles terrestres qui agissent, c'est l'ancienne Lune, qui accomplit ses révolutions dans l'univers sous la forme aujourd'hui justifiée pour elle, mais qui a laissé de ses forces dans la terre avant de se séparer d'elle – c'est l'ancienne Lune qui se manifeste à grand bruit.

Rappelez-vous maintenant ce que je vous ai expliqué : au karma de l'homme sont liées certaines entités qui furent jadis les grands Instructeurs de l'humanité et qui apportèrent à celle-ci la sagesse originelle ; ces êtres ne vivaient pas sur terre dans un corps physique, mais dans un corps éthérique ; ils ont quitté la terre à un certain moment et habitent aujourd'hui la Lune, de sorte que nous les rencontrons au début du temps que nous passons entre la mort et une nouvelle naissance. Ce sont les entités qui inscrivent profondément dans l'éther cosmique, d'une écriture psychique et spirituelle, ce qui constitue le karma de l'homme.

Or il y a dans l'univers ce que j'aimerais appeler une conjuration qui, à son point culminant, n'utilise pas seulement ce qui avec la lune accompagne aujourd'hui la terre, mais aussi ce qui peut rester, ce qui de l'ancienne Lune est resté dans la terre et y mène grand bruit. C'est cela qu'utilisent les puissances ahrimaniennes. Aussi peut-on voir émerger des profondeurs de la terre, lorsque se produisent de pareilles catastrophes naturelles, leur face empreinte d'une voluptueuse satisfaction.

La science initiatique permet ici de voir que l'être humain qui périt ainsi a comme déroulé une partie de son karma jusqu'au moment où le fil de son existence se rompt soudainement. Il reste une portion de vie, plus ou moins longue selon qu'il s'agit d'un vieillard, d'un adulte ou d'un nourrisson ; la possibilité existerait donc que leur vie se poursuive avec ses péripéties – et voilà qu'intervient soudain, et précisément dans l'organisation physique, comme comprimé en un seul instant, ce qui aurait dû se produire tout au long des années.

Pensez, mes chers amis, devant quoi nous nous trouvons ici. Supposons qu'un homme de trente ans soit victime d'une catastrophe de ce genre. Sans cette catastrophe, son karma lui aurait permis d'atteindre, disons, sa soixante-cinquième année : Il y a une foule d'événements qu'il aurait alors vécus. Ceux-ci ne sont présents que virtuellement, mais dans son karma, dans la constitution de ses corps éthérique et astral, dans la constitution de son organisation-moi, tout cela est contenu. Et que serait-il arrivé jusqu'à la soixante-cinquième année ? A côté des phénomènes de construction, son organisme aurait connu une déconstruction continue ; une déconstruction lente se serait produite et se serait achevée dans la soixante-cinquième année, une déconstruction subtile et lente.

Cette déconstruction qui aurait encore porté sur trente-cinq ans, qui se serait effectuée sur le rythme lent correspondant à ces longues années, elle s'accomplit en un seul instant, elle est comprimée dans un seul instant. On peut infliger un pareil traitement au corps physique, mais pas au corps éthérique, au corps astral ni à l'organisation-moi.

L'être humain pour lequel se passe ce qui vient d'être décrit entre autrement dans le monde spirituel que s'il avait vécu son karma jusqu'au bout. Par là, quelque chose est introduit dans le monde spirituel qui autrement ne s'y trouverait pas : un corps éthérique, un corps astral, une organisation-moi qui auraient pu vivre encore sur la terre. Au lieu de demeurer sur terre, ils sont emportés dans le monde spirituel. Quelque chose qui était destiné à la terre est emporté dans le monde spirituel. Lors de chaque catastrophe de ce genre, on voit un élément terrestre s'introduire dans le monde spirituel. Les êtres dont le karma a été infléchi de la sorte par les puissances ahrimaniennes arrivent dans le monde spirituel dans l'état que je viens de dire.

Il faut maintenant que nous nous posions une question ; nous le ferons, mes chers amis, parce que nous devons apprendre, si nous prenons la science spirituelle au sérieux, à nous placer au point de vue du monde spirituel et des entités spirituelles, et à poser alors des questions comme nous le faisons avec notre conscience ordinaire pour le monde physique et les entités de ce monde physique terrestre. C'est pourquoi il nous est permis de soulever la question suivante : lorsque des êtres humains montent vers les Hiérarchies en apportant, comme nous venons de le voir, un élément terrestre dans le monde spirituel, comment les Hiérarchies prennent-elles cela ?

Ces entités ont alors pour tâche de réintégrer dans l'ordre universel ce qui apparemment est tourné dans le sens du mal, ce qui apparemment est contraire à l'ordre universel. Les Dieux ne peuvent compter qu'avec la situation ainsi créée pour transformer ce mal de nature ahrimanienne en un bien d'ordre supérieur. Nous en arrivons alors à nous représenter comment les êtres humains qui parviennent de cette façon dans le monde spirituel ont été spécialement élus en vue d'une tâche quelconque dans l'ordre universel.

Pour les entités des Hiérarchies supérieures, la situation est la suivante. Ces entités doivent se dire ceci : cet homme a connu une incarnation antérieure. Par suite de cette incarnation et de ce qui l'a précédée dans l'existence totale de cet homme, un ensemble de faits s'est préparé, tout un monde d'expériences qu'il eût faites dans son incarnation actuelle. Mais de tout ce qui s'était ainsi préparé, seule la première partie a trouvé son expression, pas la seconde. Le karma résultant d'une vie antérieure qui devait correspondre à cette seconde partie n'a pas été réalisé. Une partie seulement correspond à la vie antérieure, ce karma ne s'est pas accompli dans sa totalité.

Puis les Dieux doivent considérer cette vie antérieure et se dire : il y a là quelque chose qui n'a pas connu les effets qui auraient dû se produire. Il y a là des causes inutilisées. Et ces causes inutilisées, les Dieux peuvent maintenant s'en saisir, les apporter à cet être et ainsi donner à l'être intérieur des forces accrues pour l'incarnation suivante. Si bien que la force de ce qui existait en tant que cause dans une incarnation antérieure éclate avec d'autant plus d'énergie dans l'incarnation suivante. Si la catastrophe ne l'avait pas atteint, cet homme ne serait peut-être venu au monde qu'avec des facultés réduites, ou bien qui se seraient exercées dans un tout autre domaine que celui où elles s'exerceront dans sa prochaine incarnation ; c'est donc un homme différent qui va réaliser son karma. Mais il naît aussi avec certaines particularités. Son corps astral est en effet plus dense, parce que des causes inutilisées s'y sont incorporées.

Vous étonnerez-vous maintenant, mes chers amis, qu'il existe une légende d'après laquelle un philosophe se serait jeté volontairement dans le cratère d'un volcan ? Quelle peut être la cause d'une pareille décision chez celui qui est initié aux mystères de l'univers ? Cette décision ne peut avoir pour cause que de provoquer volontairement ce qui autrement ne peut être provoqué que par un événement naturel : la soudaineté avec laquelle est emporté ce qui n'aurait dû l'être que lentement. Ce qu'on raconte au sujet de ce philosophe a donc très bien pu procéder chez lui de l'intention de revenir au monde dans une prochaine incarnation avec des facultés particulières. Ainsi, le monde revêt un autre aspect lorsqu'on pénètre de la sorte en profondeur dans les questions posées par le karma.

Voilà ce qu'il en est, en principe, dirais-je, des catastrophes provoquées par les éléments. Mais considérons maintenant autre chose. Voyons comment, dans une catastrophe due à la civilisation et à l'action d'Ahriman, des êtres humains qui n'avaient pas entre eux de très forts liens karmiques ont été rassemblés en un groupe afin de trouver la mort en commun.

Le cas est alors tout différent. Ici également les puissances ahrimaniennes sont en jeu, avec des êtres humains qu'aucun lien karmique n'a réunis en un groupe, mais que la catastrophe précisément conduit les uns vers les autres. Il en résulte quelque chose qui est fondamentalement différent de ce qui se passe lors de catastrophes naturelles.

Une catastrophe naturelle fait surgir chez celui qui en est victime un souvenir renforcé de tout ce que son karma contient en tant que causes. Quand il franchit la porte de la mort, il se rappelle en effet tout ce que son karma contient. Ce souvenir se renforce, se précise dans l'âme de celui qui périt dans une catastrophe naturelle.

Une catastrophe ferroviaire – ou toute autre catastrophe due à la civilisation – provoque au contraire l'oubli du karma. Il résulte de cet oubli une forte réceptivité aux impressions nouvelles que l'homme reçoit du monde spirituel après la mort. La conséquence est qu'il est amené à se poser lui-même cette question : qu'en est-il du karma que je n'ai pas utilisé ?

Et tandis que lors d'une catastrophe naturelle, ce sont en particulier les facultés intellectuelles qui prennent une plus grande consistance dans le corps astral, dans une catastrophe due à la civilisation, ce sont les propriétés volontaires qui se densifient et se renforcent. C'est ainsi qu'agit le karma.

Mais détournons maintenant notre regard de ces catastrophes. Considérons ce qu'un groupe d'individus est capable de développer, avec fanatisme, dans le domaine de l'émotionnel, où ne se fait jour que ce qui procède de l'homme – j'ai caractérisé cela –, où l'être humain vit dans l'irréel et exerce en outre une action destructrice. Observons cette forme défigurée de civilisation qui de l'est de l'Europe regarde aujourd'hui vers l'ouest, et voyons ce qui se passe lorsque des êtres qui appartiennent à de tels ensembles sociaux franchissent la porte de la mort.

Dans ce cas, tout comme pour les autres catastrophes, quelque chose est emporté par les hommes dans le monde spirituel. Mais c'est un élément luciférien, un élément dont l'action dans le monde spirituel est cause obscurcissante et dévastatrice. Dans le cas de catastrophes naturelles ou autres, c'est tout de même de la clarté qui est emportée du monde terrestre dans le monde spirituel. Ces aberrations au plan de la civilisation introduisent des ténèbres dans le monde spirituel. Les êtres entrent par la mort dans ce monde spirituel comme dans un lourd et sombre nuage dans lequel ils doivent trouver leur chemin. Car la lumière que Lucifer fait naître dans la vie émotionnelle des hommes sur terre agit dans le monde spirituel comme les ténèbres les plus épaisses, lorsque l'homme y a pénétré. Entrent alors dans ce monde les forces qui proviennent de l'être intérieur de l'homme. Des passions qui ne devraient agir que dans l'homme sont transportées dans le monde spirituel et rayonnent dans ce monde.

Ici encore il s'agit de forces qui, par la puissance d'Ahriman, se transforment dans le monde spirituel de façon à utiliser ce qui de l'évolution lunaire subsiste encore dans la terre. Ici Lucifer tend véritablement la main à Ahriman.

Ce qui est emporté dans le monde spirituel par les impulsions d'une civilisation fondée uniquement sur la vie émotionnelle – mais qui en réalité ne naît que d'un égarement de la conscience terrestre –, c'est cela qui, transformé, fait monter du sein de la terre les flammes des éruptions volcaniques et les tremblements de terre. Et à partir de là, nous apprenons à poser la question du karma de la terre, du karma des peuples, et aussi de ce fait du karma individuel, dans la mesure où celui-ci est lié au karma d'un peuple, au karma de la terre. Nous apprenons à poser la question de telle sorte que nous cherchons la semence de Lucifer dans toute contrée de la terre où une ancienne civilisation est détruite par la vie émotionnelle, où des instincts sauvages veulent créer un monde nouveau qui relève du fantasme, et ne peuvent avoir qu'une action destructrice. Et nous devons nous demander : où éclatera un jour sur terre, au milieu des flammes et des soulèvements de terre, ce qui maintenant brûle comme un feu ardent dans le déchaînement des passions humaines ?

La science initiatique, quand elle considère une catastrophe provoquée par les éléments, a le droit – et elle ne saurait faire autrement – de poser pour sa part la question suivante : quand cet événement a-t-il été préparé ? Il l'a été dans les horreurs et les abominations de la guerre, et dans d'autres encore, qui sont apparues au cours de l'évolution de la civilisation ! Car c'est ainsi que les choses se tiennent. C'est cela qui s'accomplit à l'arrière-plan de l'existence. Vus de cette façon, les événements ne restent pas isolés. Ils apparaissent dans un vaste ensemble qui embrasse l'univers. Mais comment s'intègrent-ils aux destinées individuelles ? Eh bien, mes chers amis, les Dieux sont là, n'est-ce pas, qui sont liés à l'évolution de l'humanité. Leur mission, je l'ai déjà dit, est de convertir sans cesse dans un sens favorable ce qui se passe ainsi, de le transformer au bénéfice du destin des hommes.

C'est constamment que, dans l'ensemble que constituent le monde terrestre et le monde spirituel, des destinées humaines sont arrachées aux ailes de Lucifer et aux griffes d'Ahriman, car les Dieux sont bons. L'injustice que fondent dans les coulisses de l'existence Ahriman ou Lucifer, les Dieux bons, mes chers amis, la ramènent dans les voies de la justice, et les enchaînements karmiques, en définitive, sont bons et justes.

Notre regard, qui doit certes, à l'égard du karma de l'homme, être toujours plein de compréhension, se détourne de la destinée des hommes pour se tourner vers la destinée des Dieux. Car dans le rapport que nous découvrons entre les horreurs, les responsabilités, les atrocités de la guerre et les catastrophes meurtrières, nous voyons se dérouler le combat entre les Dieux du bien et, s'opposant à eux de deux côtés, les Dieux du mal. Au delà de la vie des hommes, nous voyons, à l'arrière-plan de la vie humaine, la vie des Dieux. Et surtout, nous ne la voyons pas en nous référant aux notions desséchées de la théorie, mais avec notre cœur, en y participant avec le cœur ; nous pouvons la considérer, cette vie des Dieux, en rapport avec ce qui se passe dans le karma des hommes sur terre, parce que nous contemplons le destin de l'homme étroitement uni à celui des Dieux.

C'est seulement lorsque nous voyons cela que se rapproche de nous le monde qui est derrière l'humanité. Car alors se révèle à nous quelque chose qu'on ne peut contempler qu'en y participant du plus profond de son être. Il se révèle que la destinée humaine est comme englobée dans la destinée des Dieux, qu'en un certain sens les Dieux ont soif de l'œuvre qu'ils ont à accomplir avec les hommes tandis qu'ils mènent leur propre combat. Et en abordant des représentations de ce genre, nous sommes ramenés à ce que les anciens Mystères ont apporté dans le monde, à l'époque de l'ancienne clairvoyance. Celui qu'on initiait aux Mystères antiques avait d'abord été introduit dans le monde des éléments, là, il voyait s'extérioriser peu à peu sa nature intérieure, mais dans sa qualité morale. Puis il

apprenait à connaître – et c’était un mot lourd de sens, singulièrement fort, que le disciple des anciens Mystères prononçait là – « les Dieux d’en bas et les Dieux d’en haut », les Dieux ahrimaniens et les Dieux lucifériens. Les Dieux bons sont dans l’état d’équilibre. Et le disciple des anciens Mystères, en apprenant ce que l’adepte des nouveaux Mystères doit lui aussi apprendre, était peu à peu initié à ce que l’existence a de plus profond. Et lorsqu’on voit clair dans cet ensemble de rapports, on en arrive à cette vue des choses étonnante, mais qui nous éclaire d’une façon vivante sur le monde : pourquoi cette somme de malheurs dans le monde ? Pour que les Dieux puissent en faire du bonheur ! Car le bonheur à lui seul ne fait pas pénétrer dans l’existence universelle. Le bonheur qui naît du malheur lors du passage de l’homme à travers le monde des sens conduit seul dans les profondeurs du monde.

Lorsqu’il s’agit d’étudier le karma, il faut toujours faire appel non pas à des notions théoriques, mais à l’homme tout entier. Car on n’apprend pas à connaître le karma sans que le cœur, l’âme tout entière, la volonté participent à cet effort de connaissance. Si l’on apprend de la sorte à connaître le karma – et c’est la manière juste –, la vie humaine prend elle aussi de la profondeur. Et c’est alors seulement que l’on donne le poids qu’il faut aux circonstances de la vie qui font que des êtres humains sont conduits les uns vers les autres par le karma.

Certes, il y a des moments inévitables où même pour celui qui n’en reste pas à la surface des choses, le karma peut peser lourdement. Mais tous ces moments sont compensés par ceux dans lesquels le karma lui donne des ailes ; alors il s’élève du royaume de la terre dans le royaume des Dieux. Et il faut que nous ressentions à l’intérieur de nous-mêmes le lien qui unit le monde divin avec le monde humain, si nous voulons parler du karma au vrai sens du mot.

Car ce qui nous constitue sur terre, ce qui est autour de nous dans une vie terrestre, c’est ce qui disparaît sur le chemin entre la mort et une nouvelle naissance. Mais ce qui subsiste, c’est par cela que les Dieux, c’est-à-dire les êtres des Hiérarchies supérieures, nous tiennent par la main. Et nul ne fera naître en soi l’attitude intérieure qui convient à l’égard de la connaissance du karma, s’il ne voit dans cette connaissance une main tendue par les Dieux Efforcez-vous donc, mes chers amis, de concevoir la connaissance du karma de telle façon que cette connaissance fasse naître en vous ce sentiment : en abordant le domaine sacré de l’esprit, où le karma peut devenir un peu plus clair pour moi, je dois saisir la main que me tendent les Dieux.

C’est dans toute cette mesure que nos sentiments doivent se charger de réalité, si nous voulons accéder à de véritables connaissances sur le monde spirituel – et de celles-ci font partie les connaissances sur le karma.

RUDOLF STEINER

LE KARMA

CONSIDERATIONS ESOTERIQUES

III

11 conférences
faites à Dornach
du 1er juillet au 8 août I924



Éditions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1983

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Esoterische Betrachtungen
karmischer Zusammenhänge
Dritter Band : Die karmischen Zusammenhänge
der anthroposophischen Bewegung

Rudolf Steiner Verlag, Dornach/Suisse
6e édition, 1975

N° 237 dans l'édition intégrale en langue allemande de
l'œuvre de Rudolf Steiner

Traduction autorisée par la
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse
Atar S. A., Genève

TABLE DES MATIERES

XIIIè siècle, important échange d'idées dans le monde spirituel aux fins d'introduire sur terre une nouvelle spiritualité. Un merveilleux accord entre les âmes d'en haut et celles d'en bas en est la conséquence. C'est dans cette atmosphère spirituelle que la Rose-Croix authentique put agir.

Septième conférence, 28 juillet 1924

La prise en charge de l'intelligence par la personnalité humaine conduit celle-ci vers le libre arbitre. L'intelligence cosmique descend des cieux sur terre dans les premiers siècles chrétiens, et jusqu'aux VIIIè, IXè siècles. La scolastique, ou le combat de l'homme aux fins de comprendre clairement cette intelligence qui afflue du haut des cieux. L'âme de conscience peut s'intégrer à cette intelligence. La sagesse de la Rose-Croix : posséder quelques clartés sur cette situation. Dans la sphère solaire, Michaël rassemble les âmes qui au début du XVè siècle se réunissent dans l'école michaélique suprasensible. A partir de ce moment, l'élément michaélique devait être élaboré par l'intelligence individuelle de l'âme humaine, jusqu'à ce que commence sur terre, à la fin du XIXè siècle, la nouvelle ère michaélique. La grande crise qui débute au XVè siècle et dure encore aujourd'hui est le combat d'Ahriman contre Michaël. Ahriman veut rendre entièrement terrestre l'intelligence autrefois cosmique. L'intelligence cosmique passe dans l'organisation neuro-sensorielle de l'être humain ; du monde spirituel, ce passage est vécu comme un orage cosmique. Il en fut de même pour la dernière fois à l'époque de l'Atlantide, lorsque l'intelligence cosmique prit possession du cœur de l'homme, tout en restant cosmique. Il faut maintenant que l'homme-tête, en spiritualisant l'intellect, devienne homme-cœur.

Huitième conférence, 1 er août 1924

L'avant-dernier règne de Michaël, son caractère cosmopolite et son but : malgré la chute, l'homme peut s'élever jusqu'à la divinité. Depuis le VIIIè ou le IXè siècle, la régence de l'intelligence est passée des mains de Michaël dans celles des hommes. Le combat des scolastiques contre les héritiers musulmans d'Aristote. Dans l'école suprasensible est souligné le caractère fondamental de l'ancienne sagesse des Mystères – en particulier la doctrine du péché originel ; annonce de la venue d'un nouveau Mystère, qui compte sur la pleine intelligence de l'homme. Une atmosphère de découragement était présente dans les anciens Mystères à l'époque d'Alexandre ; elle s'exprimait dans le sentiment que l'homme ne pouvait plus trouver l'accès au monde spirituel. Ce fut le temps de la grande épreuve. Le mot d'ordre de Michaël : l'être humain doit parvenir à saisir le divin sur terre sous une forme qui ne soit pas entachée de péché. De nos jours, l'homme prend possession de l'intelligence ; la nuance particulière de cette prise de possession consiste à sentir qu'il faut prendre garde au but poursuivi par Ahriman : faire en sorte que les hommes soient possédés de lui. La mission des anthroposophes est d'acquérir le sens que le cosmos est aujourd'hui le théâtre de ce combat d'Ahriman contre Michaël. Reflet terrestre de la doctrine suprasensible de Michaël chez Raymond de Sebonde. L'impulsion de Michaël peut se lire non seulement dans le Livre de la Révélation, mais aussi dans le Livre de la Nature.

Neuvième conférence, 3 août 1924

Les forces de Michaël agissent sur l'homme tout entier, et par là elles agissent fortement jusque dans le karma physique. L'époque de la grande crise. Ce qu'il y a de décisif dans l'impulsion michaélique. Le spirituel se prépare à donner à la race son caractère. Observation des rapports karmiques plus profonds ; leur action va jusqu'aux Hiérarchies les plus proches de l'homme. Le royaume des Anges se partage en deux tandis que se constitue sur terre la Communauté michaélique. Aller de l'avant dans l'esprit de Michaël signifie ne se laisser détourner par aucune considération de progresser dans la direction où portent aujourd'hui les forces vives de l'anthroposophie. L'intellectualisme aujourd'hui partout répandu est une nourriture spirituelle pour les forces ahrimaniennes. Les possibilités offertes à Ahriman d'intervenir dans la civilisation ne cessent de grandir. Assourdissement et déviations de la conscience donnent à Ahriman la possibilité d'entrer dans des corps. Notre époque est celle des grandes décisions.

Dixième conférence, 4 août 1924

L'impulsion karmique qui pousse l'homme vers le spirituel rassemble ce qui a été vécu par l'âme comme on l'a décrit – avant sa descente dans le corps terrestre. L'anthroposophe doit faire preuve d'une initiative qui vienne du plus profond de l'être ; il est nécessaire de tenir compte des prédispositions karmiques et de la contre-image spirituelle des impulsions qui poussent vers l'anthroposophie. L'initiative est minée ou dévoyée par tout ce que l'intellectualisme matérialiste répand d'inutile par la parole et par l'écrit. Un sentiment général : la peur de la vie. Le matérialisme n'est vrai que pour la vie physique. Un spectacle bouleversant : ceux auxquels leur karma ne permet pas d'accéder à la spiritualité. Les forces de Michaël modèlent la physionomie et les formes du corps. A ceux qui se tiennent dans le champ du matérialisme il sera montré que l'esprit est créateur, parce qu'ils le verront de leurs yeux. Ahriman aspire à agir sur les âmes en pénétrant pour un temps le corps de l'être humain.

Onzième conférence, 8 août 1924

L'immortalité personnelle n'est une vérité que depuis que l'âme de conscience est entrée lentement et progressivement dans l'humanité. L'intelligence solaire et les intelligences planétaires agissent en commun. Puis, au IXè siècle, avec la descente de l'intelligence cosmique parmi les hommes, scission des

puissances cosmiques qui jusque-là agissaient de concert ; l'intelligence solaire de Michaël et les intelligences planétaires entrent en opposition. C'est dans ce contexte qu'intervient le Concile œcuménique de 869, signal d'un événement prodigieux qui se produit dans le monde spirituel : scission des Anges qui dirigent les âmes des hommes ; par là, le désordre entre dans le karma de l'homme ; d'où l'aspect chaotique de l'histoire moderne. Avec l'entrée de Michaël dans la régence de la terre s'éveille, chez ceux qui sont allés avec lui, la force de mettre de l'ordre dans leur karma.

PREMIÈRE CONFÉRENCE
Dornach, 1er juillet 1924

Je voudrais aujourd'hui, à l'intention de ceux qui ont pu venir, donner un exposé qui pourra constituer une manière d'épisode dans le cadre des considérations qui sont les nôtres ici depuis quelque temps. Ce que je vais dire voudrait illustrer et expliquer certains points qui peuvent faire question à la suite de ce dont j'ai traité jusqu'à présent ; et en même temps, mon exposé a pour objet de jeter quelque lumière sur l'attitude intérieure des êtres humains dans la civilisation actuelle.

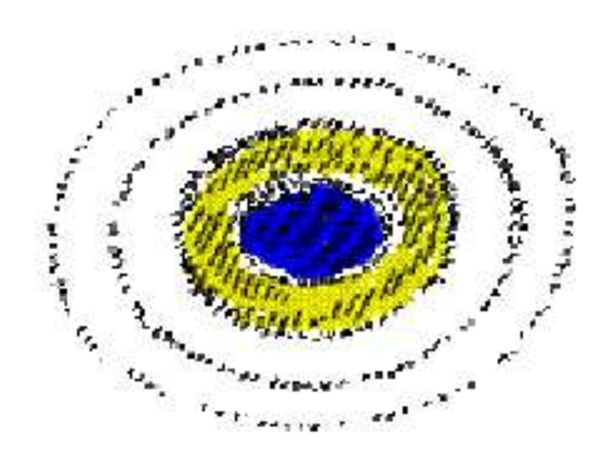
N'est-ce pas, nous n'avons cessé d'attirer l'attention depuis des années sur un moment très précis dans l'évolution essentiellement européenne de la civilisation, moment qui se situe au milieu* (* Il faut lire de toute évidence : « à la fin ») (Nd. T.), du Moyen Age, vers les XIVè, XVè siècles. C'est le moment dans l'évolution de l'humanité qui marque le début de l'intellectualisme, celui où les hommes commencent à attribuer une importance particulière à l'activité pensante, à l'intellect, et à faire de celui-ci le juge de ce qui doit se penser et se faire parmi les hommes.

L'époque de l'intellect étant maintenant arrivée, nous pouvons peut-être, nous qui vivons présentement cela, nous faire une idée exacte de ce qu'est l'intellectualisme, de ce qui émerge à la surface de la civilisation aux XIVè, XVè siècles. Quant à l'attitude intérieure qui précéda, on ne peut plus aujourd'hui la ressentir d'une manière vivante. Lorsque nous considérons l'histoire, nous projetons en réalité dans le passé, dans le déroulement historique, ce que nous avons l'habitude de voir dans le présent, et nous ne nous représentons guère à quel point les esprits étaient alors différents. Et quand nous faisons parler les documents, nous leur faisons dire pour l'essentiel ce qui correspond à la façon actuelle de penser et de voir.

Dans la perspective de la science spirituelle, bien des choses se présentent tout autrement. Lorsque par exemple on dirige le regard sur certaines personnalités qui à travers l'arabisme, la civilisation asiatique, ont été influencées d'une part par ce qui a pris la forme de la religion islamique, d'autre part par l'aristotélisme, lorsqu'on regarde ces personnalités qui ensuite ont trouvé via l'Afrique le chemin de l'Espagne, pour à leur tour influencer profondément les esprits européens – jusqu'à Spinoza et au-delà – on ne peut pas comprendre ces personnalités si on leur attribue l'attitude des hommes actuels avec la seule différence qu'elles auraient ignoré beaucoup de choses découvertes depuis lors. Car c'est à peu près ainsi qu'on se les représente. Or la manière de penser et de voir des personnalités qui participaient de ce courant de civilisation, qui vivaient, disons, au XIIè siècle, était fort différente de celle d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, l'homme qui réfléchit sur lui-même se ressent comme le possesseur de pensées, de sentiments, d'impulsions volontaires aboutissant à des actes. Et surtout, l'homme s'attribue le « je pense », le « je sens », le « je veux ». Chez les esprits, chez les personnalités dont je parle, le « je pense » ne s'accompagnait pas encore du sentiment qui est le nôtre quand nous disons : je pense ; c'était vrai seulement pour le « je sens » et le « je veux ». Ces hommes ne s'attribuaient comme étant la propriété de leur propre personnalité que leur sentir et leur vouloir.

Au fond de leur être, ils avaient gardé des antiques civilisations le sentiment que « cela pense en moi » bien plutôt que l'idée du « je pense ». Ils pensaient bien : « je sens, je veux », mais ils étaient loin de penser dans la même mesure : « c'est moi qui pense » ; ils se disaient – et ils voyaient réellement les choses comme je vous les communique : il y a des pensées dans la sphère sublunaire, c'est là que vivent les pensées. – Ces pensées sont partout dans la sphère qu'on obtient en se représentant la terre (*en bleu sur le croquis*) en un certain point, la Lune ici en un autre point, puis Mercure, Vénus, etc. Ils se représentaient la terre comme une masse dense et solide, et, comme un deuxième élément lui appartenant, la sphère lunaire jusqu'à l'orbite de la Lune (*en jaune*).



Et de même que nous disons : dans l'air que nous respirons, il y a de l'oxygène – ces gens se disaient – on a complètement oublié qu'il en fut ainsi : dans l'éther qui s'étend jusqu'à la Lune se trouvent des pensées. – Et de même que nous disons : nous inspirons l'oxygène de l'air – ces hommes ne se disaient bien sûr pas qu'ils inspiraient les pensées, mais : nous percevons les pensées, nous les prenons en nous. – Et ils avaient conscience de les prendre en eux.

Voyez-vous, c'est là aujourd'hui quelque chose dont on peut se faire une idée théorique ; peut-être même peut-on comprendre cela à partir de l'anthroposophie. Mais cela s'oublie bientôt dès qu'il s'agit de la pratique. Dans la pratique, on se représente tout de suite les choses d'une façon bien curieuse ; les pensées, croit-on, ont leur source en nous-mêmes, ce qui reviendrait à dire que l'oxygène qu'on absorbe n'est pas emprunté à l'extérieur, mais qu'il naît en nous-mêmes. Les personnalités dont je parle avaient ce sentiment profond, cette expérience vécue directement : les pensées que j'ai ne sont pas ma possession, en réalité je n'ai pas le droit de dire : « je » pense, mais : « les pensées sont », et ces pensées, je les accueille en moi.

Or l'oxygène de l'air, on le sait, parcourt notre organisme en relativement peu de temps. Nous comptons ces parcours d'après les battements de notre pouls. Ils s'effectuent rapidement. Les hommes dont je parle se représentaient bien comme une sorte de respiration l'action de prendre en soi les pensées, mais comme une respiration très lente, une respiration qui consistait en ce qu'au début de sa vie terrestre l'être humain devenait capable de prendre en soi les pensées. De même qu'entre inspiration et expiration nous retenons notre souffle un certain temps, de même ces hommes se représentaient qu'ils retenaient les pensées, ni plus ni moins que nous retenons l'oxygène qui appartient à l'air extérieur.

Ils se représentaient les choses ainsi : ils retenaient les pensées pendant la durée de leur vie terrestre, puis ils les expiraient, les rejetant dans les étendues de l'univers, lorsqu'ils franchissaient la porte de la mort. Il se passait donc ceci : inspiration = début de la vie ; souffle retenu = durée de la vie ; expiration = rejet des pensées dans l'univers. Les hommes qui éprouvaient cela intérieurement se sentaient dans une atmosphère de pensée commune avec tous ceux qui éprouvaient la même chose, une atmosphère qui ne montait pas seulement à quelques lieues au-dessus de la terre, mais qui s'étendait précisément jusqu'à l'orbite de la Lune.

Maintenant, on peut se représenter que cette conception, qui à l'époque lutta pour la maîtrise de la civilisation européenne, tendait à s'étendre de plus en plus ; c'était notamment le fait des aristotéliciens venus d'Asie en Europe par le chemin que j'ai indiqué. On pourrait imaginer que cette conception se fût vraiment répandue. Qu'eut été alors l'avenir ?

Eh bien, on n'aurait pas vu se développer au plein sens du terme ce qui pourtant devait se développer au cours de l'évolution terrestre, je veux dire l'âme de conscience. Les hommes dont je parle se trouvaient pour ainsi dire au dernier stade d'évolution de l'âme de cœur et de raison. Aux XlVè et XVè siècles devait apparaître l'âme de conscience, qui, en poussant ses conséquences jusqu'au bout, a fait passer toute la civilisation à l'intellectualisme.

Aux Xè, XIè, XIIè siècles, la population européenne n'était en aucune façon dans sa totalité à même de se laisser gagner purement et simplement par la conception que j'ai caractérisée ; s'il en eût été ainsi, le développement de l'âme de conscience ne se serait pas produit. Bien qu'il eût été décidé dans le conseil des Dieux, si je puis ainsi dire, que l'âme de conscience devait se développer, il n'en est pas moins vrai que ce développement n'a pas pu se faire par l'activité propre de l'humanité européenne dans sa totalité – il fallait en quelque sorte que vienne une impulsion qui tendait à développer particulièrement l'âme de conscience.

Ainsi assistons-nous, à partir de l'époque que je viens de caractériser, à la naissance de deux courants spirituels : l'un ayant en somme ses représentants dans les philosophes arabisants qui de l'Ouest de l'Europe influencèrent fortement la civilisation européenne, beaucoup plus fortement qu'on ne le croit aujourd'hui ; l'autre qui combattait à outrance le premier courant et le présentait avec la dernière rigueur comme la pire des hérésies qui menaçât l'Europe.

Avec quelle force on éprouva cela longtemps encore, vous pouvez le ressentir, mes chers amis, si vous regardez des tableaux représentant des moines dominicains, ou encore Thomas d'Aquin lui-même, triomphant, c'était là le triomphe d'une conception toute différente, qui met en premier lieu l'accent sur l'individualité en l'homme, sur ce qu'il y a en lui de personnel, et qui travaille à ce que l'homme considère ses pensées comme son bien propre ; sur ces tableaux on a représenté ces Dominicains foulant aux pieds les représentants de l'arabisme. Ils les foulent sous leurs pieds. Telle est l'antinomie qu'on a longtemps ressentie entre ces deux courants. Une énergie affective comme on la trouve traduite dans ces tableaux n'existe plus dans l'humanité d'aujourd'hui, passablement apathique. Il est vrai que nous n'en avons pas besoin pour défendre la cause pour laquelle on se battit alors, mais nous en aurions grand besoin pour d'autres choses !

Pensez à ce que l'on se représentait là : inspiration des pensées à partir de l'éther cosmique, de la sphère sublunaire = début de la vie ; souffle retenu = vie terrestre ; expiration = rejet des pensées mais colorées maintenant par l'individualité humaine – dans l'éther cosmique, pénétrant les impulsions de la sphère sublunaire.

Qu'est-ce donc que cette expiration ? Exactement la même chose, mes chers amis, que ce dont nous disons : dans les trois jours consécutifs à la mort, le corps éthérique de l'homme s'élargit. L'homme voit

derrière lui son corps éthérique s'élargir lentement, il voit ses pensées se répandre dans le cosmos. C'est exactement la même chose, mais seulement, aimerais-je dire, représenté en ce temps-là d'un point de vue plus subjectif. Mais ce que les hommes d'alors ressentaient et vivaient intérieurement est toujours vrai. Cette circulation de la vie, ils la ressentaient plus profondément qu'on ne peut le faire aujourd'hui.

Et pourtant : si ces conceptions avaient prévalu en Europe dans la forme qu'elles revêtaient alors, le sentiment du Moi chez les hommes de la civilisation européenne ne se serait développé que faiblement. L'âme de conscience n'aurait pas pu venir au jour, le Moi ne se serait pas saisi dans le « je pense », l'idée d'immortalité serait devenue de plus en plus confuse. Les hommes auraient toujours davantage tourné leur regard vers les ondes vivantes qui traversent la sphère sublunaire et y sont actives, vers ce que l'homme qui a vécu sur terre y a laissé. On aurait ressenti la spiritualité de la terre comme étant son atmosphère élargie, on se serait senti vivant sur la terre, mais pas en tant qu'être individuel, distinct de la terre : car les hommes que j'ai caractérisés se sentaient, du fait de ce « cela pense en moi », intimement rattachés à la Terre. Ils n'avaient pas le sentiment d'être des individualités au même degré qu'on commençait, bien que confusément, à le faire dans le reste de l'Europe.

Mais il faut aussi que nous tenions compte de ceci : le courant spirituel dont je parle était le seul à savoir que lorsque l'homme meurt, les pensées qu'il a prises en lui durant sa vie terrestre parcourent de leurs ondes l'éther cosmique qui entoure la terre et y sont actives. C'est cette perception qui fut combattue énergiquement par les personnalités issues notamment de l'ordre des Dominicains ; elles mettaient en avant de façon incisive cette conception que l'homme est une individualité et que ce qui compte surtout, c'est cette part de l'homme en tant qu'individualité qui subsiste au-delà de la porte de la mort, et non ce qui se dissout dans l'éther universel. C'est cela que soulignaient surtout – bien qu'ils ne fussent pas les seuls à le faire – les Dominicains, particulièrement représentatifs, dirais-je, de ce courant. Cette conception de l'individualité de l'homme fut défendue énergiquement contre les vues du premier courant que j'ai caractérisé. Mais ceci devait justement avoir pour effet une situation bien déterminée.

Considérons en effet les représentants de ce que nous appellerons maintenant l'individualisme. Il y avait là, diversement colorées selon les individualités, ces pensées, et elles passaient dans l'éther universel. Et ceux qui luttaient contre ce courant, précisément parce qu'ils savaient encore – et cette connaissance était vivante en eux – qu'on soutenait cela, que cette conception existait, que les choses étaient réellement ainsi, ils en éprouvaient un grand trouble. Ce trouble provoqué en eux par l'existence de forces qui se dilataient et se dissolvaient et transmettaient à l'éther cosmique les pensées humaines, ce trouble qui était précisément celui des penseurs les plus éminents, ne cessa qu'aux XVIè, XVIIè siècles.

Il faut pouvoir se mettre dans l'état d'âme de ces gens, notamment des Dominicains, pour mesurer à quel point ils étaient troublés par l'existence de ce que laissent ainsi les hommes en mourant, et à quoi, étant donné leurs idées, ils n'avaient plus le droit de croire, ils ne pouvaient plus croire. Il faut se replacer dans la sensibilité de ces hommes. Aucun esprit éminent des XIIIè, XlVè siècles, n'était en effet capable de cette pensée sèche, abstraite, intellectuellement glacée qui est celle des hommes d'aujourd'hui. Aujourd'hui on a l'impression que les gens, quand ils défendent une opinion, considèrent que pour cela il faut commencer par s'arracher le cœur de la poitrine. En ce temps-là il n'en était pas ainsi. Lorsqu'on soutenait une idée, on y mettait de la ferveur, je dirais même de la chaleur de cœur. Cette chaleur de cœur entraînait, même dans des cas comme celui dont je parle, un violent combat intérieur.

Et c'est bien dans les combats intérieurs les plus effroyables que s'est constituée par exemple une certaine philosophie d'origine dominicaine qui plus tard exerça une influence considérable sur la vie, parce que celle-ci s'édifiait beaucoup plus qu'aujourd'hui sur l'autorité de quelques individus. La culture, à l'époque, n'était pas encore un phénomène général ; ce qui venait alimenter la culture, tout ce que les gens savaient, provenait d'un petit nombre d'esprits, qui de ce fait occupaient les hauteurs de la vie philosophique et de la recherche en ce domaine. C'était ce que ces hommes vivaient dans leurs combats intérieurs qui pénétrait dans la civilisation. Aujourd'hui, on lit les écrits des scolastiques et on a l'impression de n'y trouver que des notions desséchées. Mais en fait, ce sont seulement les lecteurs d'aujourd'hui qui sont desséchés. L'âme des hommes qui ont produit ces écrits n'avait rien de sec. Elle débordait de feu intérieur pour leurs idées. Et ce feu intérieur venait des efforts qu'ils faisaient pour écarter d'eux l'influence objective de la pensée.

Aujourd'hui, lorsqu'on réfléchit aux grandes questions philosophiques, rien ne vous trouble. On peut penser les plus grandes absurdités et on le fait en toute quiétude, parce que l'humanité, qui depuis si longtemps déjà a évolué au sein de l'âme de conscience, ne s'inquiète pas à la pensée qu'on pourrait éprouver ce que deviennent les pensées des hommes quand, après leur mort, elles pénètrent dans l'entourage éthérique de la terre. Aujourd'hui des faits de cette nature, tels qu'on pouvait encore les vivre aux XIIIè, XlVè siècles, sont totalement inconnus : en ce temps-là, de jeunes prêtres allaient trouver leurs aînés pour leur confier les tourments intérieurs qu'il leur en coûtait pour rester fermes dans leur confession religieuse, des tourments qu'ils exprimaient en disant : les fantômes des morts me tourmentent.

En effet, ce qu'on appelait les fantômes des morts, c'est ce que je viens de vous décrire. Les hommes pouvaient encore s'engager personnellement dans ce qu'ils apprenaient. On apprenait au sein d'une communauté, disons, une communauté de Dominicains, que l'être humain est une individualité, et qu'en tant qu'individualité il est immortel. On apprenait que l'idée d'une âme de la Terre, quand on parle de la pensée, est une erreur, une hérésie, et on apprenait à combattre cette idée avec énergie. Mais dans les moments où l'on tenait vraiment conseil avec soi-même, on percevait l'action objective des pensées laissées par les défunts, et l'on se demandait : est-il parfaitement juste que je fasse ce que je fais ? Quelque chose vient agir dans mon âme, que je ne saurais définir. Je suis impuissant là-contre. Il y a quelque chose qui me retient. – Oui, c'est qu'en effet en ce temps-là, l'intellect, celui d'un grand nombre du moins, était organisé de façon telle que pour ces hommes les morts faisaient entendre leur voix à tous et à chacun, au moins pendant plusieurs jours après leur décès. Et lorsque l'un avait cessé de parler, un autre commençait. Et on se sentait alors entièrement baigné dans la spiritualité cosmique, tout au moins encore dans le monde éthérique.

Cette participation à la vie de l'univers a complètement cessé de nos jours. En revanche, nous avons conquis le pouvoir de vivre dans l'âme de conscience. Et tout ce qui nous entoure, réel au même titre que sont réels tables et chaises, arbres et rivières, toute la réalité spirituelle autour de nous n'agit plus que sur les profondeurs du subconscient. La richesse intérieure, la richesse spirituelle de la vie a cessé d'exister. Elle ne sera reconquise qu'au prix d'une connaissance spirituelle devenue vie en chacun.

Et c'est de façon vivante que nous devons penser les acquisitions de la science spirituelle telles qu'elles s'offrent à nous quand nous considérons des phénomènes comme ceux-là, qui ne remontent pas à un passé si lointain. Représentons-nous un penseur ou un écrivain scolastique du XIIIè siècle. Il met ses pensées sur le papier. Penser, aujourd'hui, c'est facile, car les hommes se sont déjà habitués à penser intellectuellement. Mais à l'époque, on en était aux débuts, c'était encore difficile. On avait encore conscience de déployer un prodigieux effort intérieur, on était conscient que penser fatiguait comme casser du bois fatigue, si je peux m'exprimer de façon triviale.

De nos jours, n'est ce pas, penser est déjà devenu chez beaucoup de gens un parfait automatisme. Et arrive-t-il aujourd'hui qu'on soit pris du désir passionné d'engager sa personne humaine dans chacune de ses pensées ? Quand on écoute, on s'aperçoit que les gens sont capables de faire sortir une pensée d'une autre pensée sans qu'on puisse saisir le fil, sans qu'on voie aucunement pourquoi il en est ainsi, car il n'y a pas là trace de nécessité. Or aussi longtemps que l'homme vit dans un corps de chair, il faut qu'il s'engage dans ses pensées avec toute sa personnalité. Alors on peut être assuré que ces pensées prendront un autre cours : elles se répandront dans le cosmos quand celui qui les pensa sera mort.

Oui, on pouvait en ce temps-là défendre la plume à la main la doctrine de l'homme-individualité afin de sauver la doctrine de l'immortalité personnelle, et ceci à l'aide des pensées les plus incisives, les plus pénétrantes ; on pouvait polémiquer contre Averroès ou d'autres représentants de ce premier courant que j'ai caractérisé. Mais une chose était possible : il était possible que les idées d'une personnalité aussi éminente qu'Averroès, qui après sa mort s'étaient dissoutes comme une sorte de fantôme dans la sphère sublunaire, se soient fortement concentrées aux confins de cette sphère – sous l'influence de la Lune elle-même et y subsistent ; que même, ultérieurement à leur dilatation, ces idées se soient concentrées en un point et qu'elles aient pris forme pour se solidifier alors en donnant un être édifié dans l'éther. Cette possibilité existait.

On essayait alors de donner par la plume un fondement à l'individualisme : on polémiquait contre Averroès – et Averroès apparaissait, menaçant, et il troublait les âmes. C'est contre Averroès, disparu depuis longtemps, que se dressèrent au XIIIè siècle les auteurs scolastiques les plus importants. On polémiquait contre un homme mort depuis longtemps, on polémiquait contre la doctrine qu'il avait laissée ; et lui vous démontrait que ses pensées s'étaient concentrées à nouveau, solidifiées, et qu'elles continuaient à vivre !

Ces combats intérieurs qui ont précédé le début de l'ère de l'âme de conscience, ils furent tels qu'aujourd'hui il faudrait en voir toute l'intensité et toute l'ardeur. En fin de compte, les mots sont des mots, et la postérité comprend ce qu'il y a derrière ces mots avec les concepts qui sont les siens. Mais des mots comme ceux-là renfermaient souvent une intense vie de l'âme, ils témoignaient de cette vie de l'âme que je viens de caractériser.

Ainsi nous avons deux courants, qui en réalité sont restés agissants jusqu'à aujourd'hui. Un premier courant qui voudrait faire comprendre aux hommes – mais désormais à partir du monde spirituel, et de là avec d'autant plus de force qu'une vie collective des pensées entoure la terre, que l'âme et l'esprit respirent dans un monde de pensées ; et un second courant qui avant tout voudrait faire entendre à l'être humain qu'il devrait se rendre indépendant d'une collectivité de cette nature, s'éprouver dans son individualité. Le premier courant – c'est plutôt comme un vague murmure indistinct dans l'entourage spirituel de la terre n'est plus perceptible aujourd'hui pour beaucoup d'êtres déjà incarnés que lorsqu'au cours de certaines nuits pas comme les autres ils reposent sur leur couche et écoutent ce murmure indistinct ; celui-ci fait alors naître en eux toutes sortes de doutes à l'égard des affirmations péremptoires de l'individualisme. Et puis d'autres gens, qui dorment bien parce qu'ils sont satisfaits d'eux-mêmes, mettent avec rigidité l'accent sur le principe individuel.

Et les hautes flammes de ce combat brûlent en vérité dans les profondeurs de la civilisation européenne. Elles brûlent jusqu'au jour d'aujourd'hui. Et dans ce qui se déroule aujourd'hui dans la zone superficielle de notre vie, nous n'avons en réalité guère autre chose que les remous superficiels de ce qui a déjà existé au fond des âmes en tant que vestige de la vie de l'âme plus profonde et plus intense des hommes de ce temps-là.

Or, bien des âmes incarnées à cette époque sont à nouveau présentes dans la vie terrestre. D'une certaine manière, elles ont triomphé de ce qui les avait fortement inquiétées au niveau de la conscience superficielle, de ce qui tout au moins les avait, à ce niveau, inquiétées à certains moments. Mais dans les profondeurs de bien des âmes, les flammes ne brûlent aujourd'hui qu'avec plus d'ardeur. La science spirituelle est précisément là pour attirer l'attention sur des phénomènes historiques de ce genre.

Mais maintenant il y a une chose que nous ne devons pas oublier : dans la mesure où les hommes, dans leur existence terrestre, perdent conscience de quelque chose qui pourtant n'en existe pas moins – je veux dire les pensées éthériques dans l'environnement immédiat de la terre – dans la mesure où en conséquence ils font du « je pense » leur propriété personnelle, dans la même mesure l'âme humaine se resserre sur elle-même et l'homme franchit la porte de la mort avec une âme rétrécie. Cette âme rétrécie introduit alors dans l'éther cosmique des pensées terrestres fausses, incomplètes, contradictoires. Celles-ci agissent en retour sur les âmes des hommes. Et de là naissent des mouvements sociaux comme nous en voyons se produire aujourd'hui. Si l'on saisit quelle est leur genèse profonde, on comprendra aussi qu'il n'existe pas de remède à ces idées sociales souvent si destructrices, si ce n'est répandre la vérité sur la vie de l'esprit et la nature de l'esprit.

Les conférences qui ont été données ici, conférences portant sur l'histoire et faisant référence à l'idée de réincarnations, nous ont conduit à citer des exemples concrets et vous ont montré comment, sous la surface de l'histoire extérieure, les choses sont à l'œuvre ; comment ce qui vit pendant une période est transporté dans la vie d'une époque ultérieure par des êtres qui se réincarnent. Mais toutes les données spirituelles existant entre la mort et une nouvelle naissance contribuent à donner sa forme à ce que les hommes font passer d'une vie terrestre dans l'autre. Ce serait aujourd'hui un bien si de nombreuses âmes pouvaient acquérir l'objectivité qui permettrait d'éveiller leur compréhension lorsque précisément on caractérise les hommes qui ont vécu au déclin de l'ère de l'âme de cœur et de raison.

Ces hommes, qui ont été sur terre en ce temps-là et sont en partie à nouveau réincarnés, ont vécu jusque dans les profondeurs de leur âme le déclin de cette ère. Sous les attaques permanentes des fantômes dont j'ai parlé, ils ont conçu un doute profond touchant la valeur exclusive de l'intellectualisme. Ce doute se comprend. Car au XIIIè siècle, il y a eu beaucoup d'hommes adonnés à la connaissance, s'occupant presque exclusivement de théologie, qui traitaient comme une grave question de conscience la question suivante : que va-t-il maintenant se passer ?

Ces âmes ont souvent apporté dans leur époque de grandes, de puissantes idées, qu'elles tenaient de leurs incarnations antérieures. Elles les apportaient colorées déjà d'intellectualisme, mais toutes ces idées, elles les ressentaient comme appartenant au courant descendant ; en présence du courant ascendant, qui poussait vers l'individualisme, elles éprouvaient des remords – jusqu'au moment où vinrent ces philosophes qui se trouvaient sous une certaine influence, qui à vrai dire tordit le cou au bon sens. On peut dire aussi, pour parler sans ambages : jusqu'au moment où vinrent ceux qui se trouvaient sous l'influence de Descartes ; car un très grand nombre de ceux qui avaient cultivé la scolastique étaient devenus pour ainsi dire les victimes de la manière de penser cartésienne. Je ne dis pas qu'ils sont devenus des philosophes. Ces choses se métamorphosent, et quand des hommes se mettent à penser dans ces directions-là, alors sont présentées comme des évidences d'étonnantes absurdités ; car c'est de Descartes que procède la formule : cogito ergo sum – je pense, donc je suis.

Mes chers amis, aux yeux d'innombrables penseurs à l'esprit pénétrant, la formule a valeur de vérité : je pense, donc je suis. Il en résulte que du matin jusqu'au soir : je pense, donc je suis. Je m'endors : je ne pense pas, donc je ne suis pas. Je me réveille : je pense, donc je suis. Je m'endors, et comme je ne pense pas, je ne suis pas. – Et, conséquence nécessaire, non seulement on s'endort, mais on cesse d'être quand on s'endort. Il n'y a pas de plus mauvaise preuve de l'existence de l'esprit de l'homme que la proposition : je pense. Néanmoins cette formule commença, à l'ère du développement de l'âme de conscience, à passer pour la proposition qui fait autorité.

On est aujourd'hui contraint, quand on attire l'attention sur des choses comme celles-ci, de faire figure de blasphémateur. Mais ici je voudrais rapporter une manière de dialogue qui n'est pas attestée historiquement, mais que la recherche spirituelle peut découvrir au milieu des faits qui se sont produits, un dialogue entre deux Dominicains, l'un âgé, l'autre jeune ; la teneur en fut à peu près la suivante.

Le jeune Dominicain dit : l'activité pensante saisit les êtres humains. La pensée – l'ombre de la réalité – saisit les êtres humains. La pensée a toujours été dans les temps anciens l'ultime révélation de l'esprit vivant des hauteurs. Maintenant elle est ce qui a oublié cet esprit vivant, les hommes ne la vivent plus que comme une ombre. Il est bien vrai – dit le jeune Dominicain – que lorsqu'on voit une ombre, cette ombre indique l'existence d'une réalité : les réalités existent bien ! – Ce n'est pas la pensée en tant que telle que j'attaque, mais le fait que dans la pensée on ait perdu l'esprit vivant.

L'aîné dit : il faut dans la pensée – l'homme terrestre tournant avec amour ses regards vers la nature extérieure, et prenant ce qui se révèle comme la Révélation, au lieu d'aborder la Révélation avec sa

pensée – il faut dans la pensée trouver une réalité terrestre qui tienne lieu de la réalité céleste perçue autrefois.

Que va-t-il se passer ? – dit le plus jeune. Est-ce que l'humanité européenne sera assez forte pour trouver cette réalité terrestre de la pensée, ou bien sera-t-elle seulement assez faible pour perdre la réalité céleste de la pensée ?

Tout ce qu'il y a dans ce dialogue est en réalité encore valable pour la civilisation européenne. Car après cette période intermédiaire qui vit s'obscurcir la notion de pensée vivante, il faut reconquérir cette pensée, sinon l'humanité restera faible, et perdant de vue la réalité de la pensée, elle perdra sa propre réalité. C'est pourquoi il est nécessaire, depuis qu'est intervenue l'impulsion de Noël dans le mouvement anthroposophique, que l'expression revête sans aucune réserve la forme de la pensée vivante. Sinon nous en viendrons de plus en plus à ce que même ce que l'on sait ici et là que l'homme a un corps physique, un corps éthérique, un corps astral – ne sera plus saisi qu'avec les formes de la pensée morte. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi, car alors ce serait une vérité défigurée, pas la vérité.

C'est ce que je voulais caractériser aujourd'hui. Il faut que nous arrivions, dépassant l'histoire traditionnelle, à ressentir intérieurement le besoin d'une histoire qui doit être et peut être lue selon l'esprit. Cette histoire, il faut de plus en plus la cultiver dans le mouvement anthroposophique. Aujourd'hui, mes chers amis, j'ai surtout voulu placer devant vos âmes un programme concret dans ce sens. Je me suis souvent exprimé en aphorismes, mais vous saisirez le rapport entre ces aphorismes si vous essayez non pas tant de repasser intellectuellement ce que j'ai voulu dire, que de le sentir avec tout votre être – de le sentir en faisant un effort de connaissance, de faire un effort de connaissance nourri de sentiment, afin que de plus en plus soit porté par l'esprit non seulement ce qui est dit parmi nous, mais encore ce qui est entendu.

Nous avons besoin d'éduquer notre oreille à écouter ce que dit l'esprit ; alors nous pourrons développer la spiritualité parmi nous. C'est ce sentiment qu'aujourd'hui j'ai voulu susciter en vous – non pas faire un exposé systématique, mais, autant qu'il est possible, en me référant il est vrai à certains faits spirituels, parler à vos cœurs.

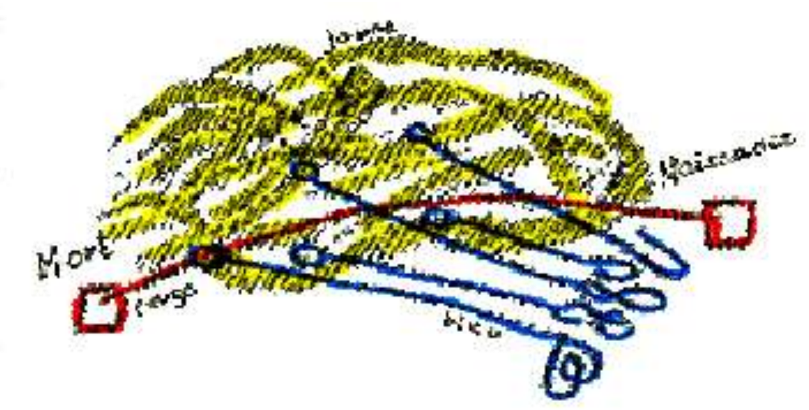
DEUXIEME CONFERENCE

Dornach, 4 juillet 1924

J'aurai à esquisser aujourd'hui comment les forces qui préparent le karma de l'être humain poursuivent leur évolution lorsque l'homme a franchi la porte de la mort. Il faut en effet nous représenter que pour la conscience ordinaire, la constitution du karma, ce commerce avec le monde que l'on peut appeler karmique, s'effectue en chacun de nous de façon plutôt instinctive. Nous voyons les animaux agir instinctivement. Or ce terme d'instinct, comme bien d'autres très fréquemment utilisés dans le monde scientifique et ailleurs, est employé d'ordinaire de la façon la plus vague. On ne se donne pas la peine de se faire de l'instinct une représentation plus précise. Qu'est donc en réalité chez les animaux ce qu'on appelle l'instinct ?

Nous savons que les animaux ont une âme-groupe. L'animal, tel qu'il est actuellement, n'est pas un être fermé sur lui-même, derrière lui il y a l'âme-groupe. De quel monde relève donc cette âme-groupe ? Où trouve-t-on l'âme-groupe des animaux ? Certes pas dans notre monde physique, sensible ; on n'y trouve que les individus des diverses espèces animales. On ne trouve les âmes-groupes des animaux que lorsque, soit par l'initiation, soit par le cours normal de l'évolution humaine entre la mort et une nouvelle naissance, on entre dans un monde tout différent, celui par lequel l'homme passe entre la mort et une nouvelle naissance.

C'est là que parmi les entités avec lesquelles on se trouve alors et parmi lesquelles il y a surtout les êtres dont j'ai dit qu'on élaborait son karma avec eux, c'est là qu'on trouve les âmes-groupes des animaux. Et les animaux qui sont sur terre agissent, quand ils le font instinctivement, à partir de la pleine conscience de ces âmes-groupes. C'est ainsi, mes chers amis, que vous pouvez vous représenter, si nous avons ici – ce n'est qu'un schéma – le royaume dans lequel nous vivons entre la mort et une nouvelle naissance (*en jaune sur le croquis*), comment agissent les forces qui partent des âmes-groupes des animaux (*en bleu*). Ces âmes, vous les trouvez là aussi. Et ici, sur Terre, sont les individus des diverses espèces animales ; ils agissent comme tirés par les fils qui montent jusqu'aux âmes-groupes que l'on trouve dans le royaume entre la mort et une nouvelle naissance. Voilà ce qu'est l'instinct.



Il est parfaitement naturel qu'une conception matérialiste du monde ne puisse pas expliquer l'instinct, parce que l'instinct est une activité qui a sa source dans ce que vous trouvez désigné, par exemple dans mon livre « Théosophie » et dans ma « Science de l'occulte », par : « le monde des esprits ». Chez l'homme, il en est autrement. Il a lui aussi un instinct, mais, tant qu'il vit ici-bas, ses actes instinctifs ne proviennent pas de cette région, mais de ses vies terrestres antérieures, d'au delà du temps, d'un certain nombre de ses vies antérieures (en rouge sur le croquis).

De même que l'influence du monde spirituel sur les animaux les fait agir instinctivement, ainsi chez l'homme les incarnations antérieures agissent sur ses incarnations suivantes, si bien que son karma s'accomplit instinctivement ; mais c'est un instinct spirituel, qui agit au sein du Moi. Si l'on tient compte de cela, on voit que cet agir instinctif s'harmonise sans aucune contradiction avec la liberté humaine. Car la liberté opère à partir de la région d'où proviennent les influences qui dictent leur instinct aux animaux : le monde des esprits.

Aujourd'hui il s'agira surtout pour nous de voir comment cet instinct s'élabore lorsque l'homme franchit la porte de la mort. Ici, dans la vie terrestre, le karma est vécu instinctivement, il se déroule pour ainsi dire sous la couche superficielle de la conscience. A l'instant où nous avons passé la porte de la mort, tout ce que nous avons vécu sur terre devient objectivement conscient pendant quelques jours – nous l'avons devant nous en images qui vont sans cesse s'agrandissant.

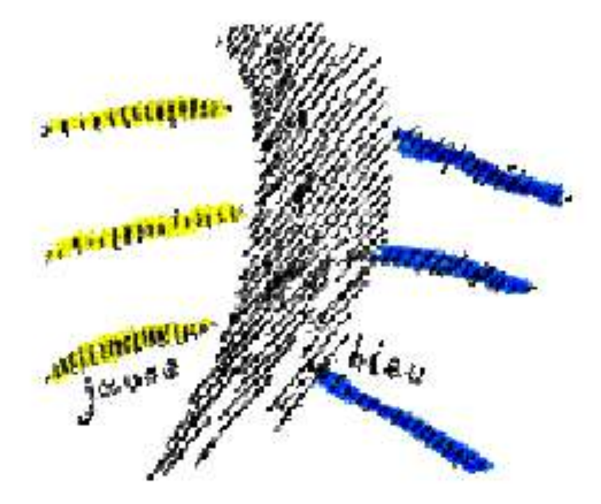
Ces images sont accompagnées de ce qui s'est déroulé instinctivement par le fait du karma. Si bien que lorsque l'homme franchit la porte de la mort et que la vie se déroule sous son regard en se dilatant de plus en plus (*en jaune sur le croquis ci-dessous*), tout est accompagné de ce qui en lui n'était

qu'instinctif, non conscient : tout le tissu karmique (*en bleu*). Il ne le voit pas tout de suite dans les jours qui suivent immédiatement la mort, mais ce qui n'est sous ses yeux qu'un pâle souvenir commence à prendre forme vivante ; il voit par exemple qu'il y a là déjà quelque chose d'autre que le souvenir ordinaire. Quand on perçoit cet ensemble avec le regard de l'initié, on peut décrire les choses de la façon suivante.



L'être humain qui est mort après avoir possédé pendant sa vie terrestre la conscience ordinaire, voit devant lui en un immense panorama cette vie terrestre, il la voit pour ainsi dire de face (*en bleu sur le croquis plus bas*). Avec le regard de l'initié, on peut aussi voir depuis l'autre côté, depuis l'arrière (*en jaune*) ; alors se dévoile dans toute sa richesse le réseau des rapports karmiques.

On le voit alors, ce réseau des rapports karmiques, d'abord tissé des pensées qui pendant la vie terrestre ont vécu dans la volonté – là il se dévoile.



Mais sans tarder, un autre élément vient s'ajouter, mes chers amis. J'ai souvent insisté là-dessus : les pensées qu'on a consciemment pendant la vie terrestre sont mortes ; mais celles qui sont tissées dans la trame du karma et qui maintenant ressortent, elles sont vivantes. De l'envers du panorama de la vie se lèvent des pensées vivantes. Et maintenant, quelque chose se produit, essentiel, d'une immense importance : les êtres de la troisième Hiérarchie s'approchent et reçoivent ce qui lève là, sur l'envers du panorama de la vie. Anges, Archanges et Archées aspirent, inspirent pour ainsi dire ces pensées vivantes.

Ceci se passe pendant le temps où l'être humain s'élève jusqu'aux confins de la sphère lunaire. Puis il entre dans la sphère lunaire ; alors commence son pèlerinage à rebours à travers sa vie. Cette pérégrination dure un tiers du temps qu'il a vécu sur la terre, plus précisément le temps passé par lui à dormir.

Je vous ai souvent exposé comment s'opère ce retour en arrière. Mais nous pouvons d'abord nous demander : quand l'homme se trouve dans son sommeil ordinaire, quel rapport y a-t-il entre l'état qui est alors le sien et celui qui succède immédiatement à la mort ? Eh bien, voyez-vous, lorsque l'homme entre dans le sommeil, il n'est plus, en tant qu'être doué d'âme et d'esprit, que dans son Moi et dans son corps astral. Il n'a plus son corps éthérique, celui-ci est resté dans le lit. De ce fait, les pensées restent sans vie, elles n'ont aucun mode d'action, elles sont des images. Maintenant, franchissant la porte de la mort, l'homme emporte avec lui son corps éthérique, qui alors s'agrandit ; et le corps éthérique n'a plus seulement en lui les forces de vie qui alimentaient l'être physique, mais celles qui donnent vie aux pensées. Si les pensées peuvent devenir vivantes, c'est que l'homme a emporté son corps éthérique qui en se détachant apporte les pensées vivantes aux Anges, aux Archanges et aux Archées, qui daignent les recevoir.

C'est là, dirais-je, le premier acte qui se déroule dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance : de l'autre côté du seuil de la mort, les entités de la troisième Hiérarchie viennent à la rencontre de ce qui se détache de l'homme, de ce qui était confié à son corps éthérique maintenant en train de se dissoudre, tout cela, ces entités le reçoivent. Et c'est formuler une bonne, une belle, une magnifique prière que de dire, en pensant à un défunt ou au rapport de la vie avec la mort :

Anges, Archanges, Archées :

Accueillent dans l'éther vivant du monde
Le destin tissé sur terre par l'être humain.

En effet, nous élevons alors le regard vers un état de fait d'ordre spirituel. Et il n'est pas indifférent que des hommes pensent des états de fait spirituels ou bien qu'ils ne les pensent pas, qu'ils accompagnent les morts avec des pensées qui restent sur la terre ou bien qu'ils les accompagnent dans la poursuite de leur chemin avec des pensées qui reflètent ce qui se passe dans la région où le défunt est entré.

C'est là, mes chers amis, ce qui apparaît infiniment souhaitable à la science initiatique d'aujourd'hui : que pendant la vie terrestre on ait des pensées qui soient l'image de véritables faits spirituels. Se contenter de la théorie, penser seulement, sans aller au-delà, que l'homme possède des éléments supérieurs, énumérer ces éléments, cela ne signifie pas encore établir un lien avec le monde spirituel. C'est seulement en pensant les réalités qui se déroulent dans le monde spirituel que nous pouvons établir un lien de cette nature.

C'est pourquoi nos cœurs devraient pouvoir percevoir ce que les cœurs percevaient dans les anciens Mystères, aux temps lointains de l'initiation. On lançait alors avec insistance aux néophytes cette exhortation : participez aux destins des morts ! Il n'en est resté que ces deux mots aujourd'hui passablement abstraits : Memento mori, incapables d'agir en profondeur sur les hommes de notre temps précisément parce qu'ils sont devenus abstraits et impuissants à élargir la conscience jusqu'à la faire entrer dans une existence plus vivante que celle du monde des sens.

Quant à l'accueil de la trame du destin des hommes par les Anges, les Archanges et les Archées, il s'opère de telle façon qu'on a cette impression : tout est actif et vivant dans une atmosphère éthérique bleu-violet. C'est une activité, une vie dans une atmosphère bleu-violet.

Et lorsque le corps éthérique se dissout, c'est-à-dire lorsque les pensées ont été aspirées par les Anges, les Archanges, les Archées, l'homme s'engage au bout de quelques jours dans cette vie à rebours que je vous ai décrite. Il voit alors comment ses actes, ses impulsions volontaires, les orientations de ses pensées ont agi sur ceux de ses semblables auxquels il a fait du bien ou du mal.

Il ne vit plus dans sa propre âme, mais dans celle des autres. Il a la nette conscience que c'est lui qui est là concerné, et il revit ce qui a été vécu dans les profondeurs de leur âme par ceux avec qui il a noué des liens karmiques et auxquels il a fait soit du bien, soit du mal. Il voit alors comment ce qu'il a fait dans sa vie est reçu par les autres. Il l'éprouve dans sa pleine réalité, dans une réalité qu'il m'a bien fallu décrire comme plus réelle encore que la réalité sensible entre naissance et mort. Il éprouve alors une réalité dans laquelle, dirais-je, il vit d'une vie plus ardente que dans l'existence terrestre.

Si maintenant, avec le regard que confère l'initiation, on observe la chose du point de vue opposé, de l'autre côté, on voit que ce qui est ainsi vécu par l'être humain s'incorpore à la substance, à la réalité des Kyriotetes, des Dynamis, des Exousiaï. Ces entités absorbent les négatifs des actes humains, elles s'en pénètrent. Et ce spectacle offert au regard de l'initié qui voit maintenant cette merveille, à savoir les conséquences des actes humains transposées en termes de justice et absorbées par les Kyriotetes, les Dynamis, les Exousiaï, tout ce spectacle transporte l'initié dans un état de conscience qui lui fait dire : je sais que je suis au centre du Soleil, et par là au centre du système planétaire. Il regarde ce qui se passe du point de vue du Soleil. Et il voit un monde d'activité et de vie de couleur mauve. Il voit les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes absorber les actes humains transposés en termes de justice dans l'activité, la vie d'une atmosphère astrale violet pâle, mauve.

Voyez-vous, on découvre alors cette vérité que le Soleil tel qu'il s'offre à l'homme terrestre est celui qu'on voit en se plaçant à la périphérie. Vu de son centre, le Soleil apparaît comme le champ où se déroulent les activités spirituelles, les actes des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes. Là tout est acte spirituel, événement spirituel. Là nous trouvons, dirais-je, l'envers des images de la vie terrestre qui est la nôtre entre naissance et mort. * (*Ici un passage non traduisible, dans lequel Rudolf Steiner explique comment il est amené à utiliser le mot verwesen (sens courant : se décomposer) dans le sens de : faire passer dans l'être, incorporer (N. d. T.).

Sachant cela, nous dirons donc :

ExousiaÏ, Dynamis, Kyriotetes :

Incorporent à la vie astrale du cosmos
Les justes conséquences de la vie terrestre de l'homme.

Puis, lorsque ceci est accompli, lorsque l'homme a vécu après la mort ce tiers de son existence terrestre, qu'il a parcouru le chemin à rebours et se retrouve au point de départ de sa vie passée – mais en se sentant dans l'espace spirituel – dans le moment qui précède son entrée dans la vie terrestre, il pénètre alors, peut-on dire, par le centre du soleil, dans le pays des esprits proprement dit. Là, ses actions terrestres transposées en termes de justice sont intégrées à l'activité de la première Hiérarchie. Elles parviennent dans le domaine des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. L'homme entre dans un royaume qui suscite en lui ce sentiment : ce qui sur terre s'est fait par moi, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes l'intègrent dans leur substance active.

Mes chers amis, nous avons une pensée juste de ce qui se passe avec le défunt dans sa vie post mortem si nous nourrissons en nous la pensée suivante : ce que le défunt a tissé sur Terre dans la trame de son destin est capté d'abord par les Anges, les Archanges et les Archées. Ceux-ci, au cours de l'étape suivante entre la mort et une nouvelle naissance, le portent dans le domaine des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes. Ces entités sont entourées, enveloppées par les entités de la première Hiérarchie. Et sans cesse, au sein de cette action de la première Hiérarchie, les actes de l'homme sur terre sont intégrés à l'essence agissante des Trônes, des Chérubins et des Séraphins. Encore une fois, nous pensons juste si aux deux premières phrases nous en ajoutons une troisième :

Au sein des Trônes, des Chérubins, des Séraphins :

Ressuscitent, essence de leurs actes,
Les formes justes de la vie terrestre de l'homme.

Si bien que lorsqu'on dirige le regard initiatique vers ce qui se passe continuellement dans le monde spirituel, on a sur terre les faits et gestes des hommes avec leur instinct karmique, avec ce qui se déroule sous les espèces du tissu du destin : un tissu assez semblable au tissu des pensées. Mais si nous levons le regard vers les mondes spirituels, nous voyons que ce qui fut jadis actions humaines, après avoir passé par les entités de la troisième et de la deuxième Hiérarchie, est reçu et se répand parmi les Trônes, les Chérubins et les Séraphins pour devenir dans les hauteurs activité céleste.

1. Anges, Archanges, Archées
Accueillent dans l'éther vivant du monde
Le destin tissé sur terre par l'être humain.

2. Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes
Incorporent à la vie astrale du cosmos
Les justes conséquences de la vie terrestre de l'homme.

3. Au sein des Trônes, des Chérubins, des Séraphins,
Ressuscitent, essence de leurs actes,
Les formes justes de la vie terrestre de l'homme.

Il y a là, mes chers amis, un ensemble de faits qui, particulièrement à notre époque, sont infiniment importants et sublimes. Car maintenant précisément, au début de l'ère michaélique, en cet instant capital pour l'histoire universelle, il est possible de percevoir les actes des hommes qui ont vécu sur terre avant la fin du Kali Youga, dans les vingt dernières années du XIXè siècle ; ce qu'ont vécu les hommes de ce temps a été accueilli par les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Mais jamais, en ce qui concerne cet ensemble de faits, le contraste ombre-lumière n'a été si grand qu'aujourd'hui.

Lorsque, dans les années 80 du siècle dernier, on levait les yeux dans les hauteurs et que l'on voyait comment les révolutionnaires du milieu du XIXè siècle et leurs actes étaient reçus par les Trônes, les Chérubins, les Séraphins, on voyait comme des ténèbres peser sur cette époque. Et ce qui passait ensuite dans le domaine des Séraphins, des Chérubins et des Trônes ne s'éclairait que bien peu.

Mais lorsque maintenant on jette un regard rétrospectif sur les actes accomplis par les hommes à la fin du XIXè siècle dans leurs rapports les uns avec les autres – après avoir vu clairement ce qui s'est passé en cette fin du Kali Youga, après avoir perçu comme des nuages de pensées qui se dissipent ce qui fut le destin de ces hommes à la fin du Kali Youga – alors tout cela s'éloigne, et l'on voit ce qui en est advenu dans le ciel dans une lumière claire et rayonnante.

Or ceci ne montre rien de moins que l'extraordinaire importance que revêt dans le présent cette transposition des actes terrestres des hommes en actes célestes des âmes. Car ce qui est pour l'homme son destin, son karma, cela se joue pour lui, en lui, autour de lui, d'existence en existence. Mais ce qui se déroule encore dans les mondes célestes comme conséquence de ce qu'il a vécu et accompli sur terre, cela agit continuellement dans les formes que prend l'histoire, et intervient dans tout ce qui ne relève pas des possibilités d'action de l'individu en tant que tel.

Pesez bien tout ce qu'il y a dans cette phrase, mes chers amis. Chaque individu vit son propre destin. Mais déjà lorsque deux êtres humains agissent ensemble, il en résulte tout autre chose que le simple accomplissement du destin de l'un et de l'autre. Entre ces deux êtres, il se passe quelque chose qui est plus que le vécu de chacun d'eux. La conscience ordinaire n'aperçoit d'abord aucun lien entre ce qui se

joue entre ces deux êtres et ce qui se passe dans les mondes spirituels. C'est seulement lorsqu'une activité sainte, spirituelle, intervient dans le monde physique, dans le monde sensible, lorsque les hommes transforment consciemment leurs actes de telle façon qu'ils deviennent aussi des actes dans le monde spirituel, qu'alors un lien de ce genre s'établit.

Et tout ce qui se passe parmi les êtres humains dans un cercle plus vaste, c'est encore autre chose que le destin individuel vécu par chacun. Tout ce qui n'est pas destin individuel, mais résultat de la pensée collective, du sentiment collectif, de l'action collective des hommes sur terre, c'est en relation avec ce que font dans les hauteurs les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Les actes des hommes qui relèvent des rapports existant entre eux s'incorporent aux actes de ces entités, de même que la vie terrestre de chaque individu.

La vision qui s'offre ensuite au regard de l'initié est d'une particulière importance. Nous levons les yeux vers les hauteurs. Nous y voyons aujourd'hui les conséquences dans le monde spirituel de ce qui s'est déroulé sur terre dans les trente dernières années du siècle précédent. On dirait une pluie fine, une pluie spirituelle qui tombe sur la terre et arrose les âmes humaines, et les pousse à réaliser ce qui naît entre les hommes et constitue l'histoire.

Et l'on voit alors, image-reflet de pensées vivantes, vivre, après avoir fait le détour par les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, ce que les hommes ont fait sur terre dans le dernier tiers du XIXè siècle.

Quand on voit clair dans cet ordre de faits, souvent il arrive exactement ceci : vous parlez aujourd'hui avec quelqu'un ; ce qu'il vous dit parce que tout le monde le pense, ce qui ne vient pas de ce qu'il éprouve personnellement, de ses impulsions profondes, mais qu'il vous dit pour la simple raison qu'il est citoyen de ce temps, vous avez l'impression qu'il y a une relation entre tout cela et les hommes qui ont vécu dans le dernier tiers du XIXè siècle. On croirait vraiment voir nombre de nos contemporains siégeant dans une assemblée spirituelle, entourés de personnes qui s'occupent d'eux, mais ne sont que des images envoyées ainsi qu'une pluie par le ciel, images de ce que des hommes ont vécu dans le dernier tiers du XIXè siècle.

Ainsi les revenants, les fantômes bien réels d'une époque précédente rôdent dans l'espace spirituel d'une époque ultérieure. C'est l'un des effets karmiques généraux, subtils et partout présents dans le monde, et dont souvent les occultistes les plus avertis ne tiennent pas compte. Souvent, lorsque quelqu'un émet devant vous non un avis personnel, mais une opinion stéréotypée, on a envie de lui glisser dans l'oreille : cela, c'est tel ou tel, qui vivait dans le dernier tiers du XIXè siècle, qui te l'a dit.

C'est ainsi seulement que l'on voit la vie apparaître comme un tout. Et à propos de notre époque, qui a commencé à la fin du Kali Youga, il faut répéter qu'elle se distingue de toutes les périodes historiques antérieures. Elle s'en distingue en ce sens qu'effectivement, les actes accomplis par les hommes dans le dernier tiers du XIXè siècle exercent la plus grande influence qu'on puisse concevoir sur ce premier tiers du XXè siècle.

Mes chers amis, par tout ce que je vous dis là, je veux caractériser la chose en des termes qui n'ont rien à voir avec le vocabulaire de la superstition ; je formule en pleine conscience un fait exact : jamais encore les fantômes du temps qui précéda le nôtre n'ont rôdé aussi visiblement parmi nous que dans le temps présent. Et si les hommes d'aujourd'hui ne perçoivent pas la présence de ces fantômes, ce n'est pas parce que nous vivons à l'époque des ténèbres, mais parce que les hommes sont, pour l'instant encore, éblouis par la clarté de la période de lumière. C'est pourquoi ce que les revenants du siècle passé accomplissent parmi nous est un terrain aussi prodigieusement fertile pour les entités ahrimaniennes. Celles-ci agissent aujourd'hui, sans que les hommes le remarquent, avec une nocivité toute particulière. Elles essaient de galvaniser, dirais-je, selon leur propre nature, le plus grand nombre possible de ces fantômes, et de les amener à exercer une influence sur les hommes d'aujourd'hui.

Le meilleur moyen de favoriser cette impulsion ahrimanienne, c'est de fonder des associations populaires pour y cultiver les errements du siècle précédent, dont les gens qui voient clair savent qu'ils procèdent d'idées depuis longtemps périmées. Jamais en aucun temps les esprits profanes n'ont popularisé les erreurs du passé autant qu'à l'époque présente, Et c'est bien le cas de dire : si l'on veut savoir ce que c'est que des actes inspirés par Ahriman, on peut s'en rendre compte partout où se tiennent des réunions où l'on s'active en s'inspirant de la conscience moderne. Les occasions aujourd'hui ne manquent pas d'apprendre à discerner l'action d'Ahriman dans le monde, car il agit avec une force extraordinaire. Et c'est lui qui, par ce détour que j'ai décrit aujourd'hui, empêche les hommes d'accueillir dans leur cœur, dans leur âme, ce qui doit maintenant paraître dans sa nouveauté, justement parce que c'est nouveau, comme ce qui se fait jour dans l'anthroposophie.

Les gens sont satisfaits lorsqu'ils peuvent habiller de quelque formule traditionnelle ce que l'anthroposophie apporte de nouveau. Il suffit de voir combien les gens sont satisfaits lorsque dans une de mes conférences quelque chose se présente dont ils peuvent dire : on trouve aussi cela dans un vieil ouvrage. – Cela s'y trouve, oui, mais tout autrement, car alors l'état de conscience était tout autre ! On a si peu le courage d'accueillir ce qui croît sur le terrain du présent qu'on se sent rassuré quand on peut se référer au passé.

Cela prouve bien avec quelle force les impulsions du passé agissent sur les hommes d'aujourd'hui, et combien ceux-ci sont rassurés, lorsqu'agissent sur eux les impulsions du passé. Cela tient à la force avec laquelle le XIXè siècle agit encore dans le XXè. Les historiens futurs qui décriront notre temps du point

de vue spirituel et non comme nous à partir des seuls documents – ils auront avant tout à décrire ce que l'on peut exprimer ainsi : quand on considère les trois premières décades du XXè siècle, on croirait avoir affaire à la projection des actions humaines du XIXè siècle finissant.

S'il m'est permis ici de dire un mot derrière lequel il n'y a vraiment aucune intention politique – la politique doit rester en dehors de notre Société anthroposophique – s'il m'est permis de dire un mot simplement destiné à caractériser des faits, j'aimerais dire ceci : considérons les actes qui ont bouleversé le monde – je veux dire les événements, car ce n'étaient pas des actes – notamment les événements qui ont bouleversé le monde dans la deuxième décade du XXè siècle. C'est devenu une banalité de dire que depuis que le monde est monde et qu'on écrit de l'histoire, des événements aussi révolutionnaires ne s'étaient jamais produits. Mais à bien y regarder, les hommes ne sont-ils pas au cœur de ces événements comme s'ils n'y étaient pas ? Où qu'on aille, c'est comme si ces événements se déroulaient en dehors des êtres eux-mêmes, comme si les hommes n'y avaient aucune part.

On aimerait dire à chacun de ceux que l'on rencontre : y étais-tu, toi, dans cette deuxième décade du XXè siècle ? Et que dire, lorsqu'on regarde les choses d'un autre point de vue encore : comme les hommes vous paraissent désemparés, infiniment désemparés, dans leurs jugements, dans leurs actes ! Jamais il n'a été aussi difficile de trouver des titulaires pour les postes ministériels. Qu'il est donc curieux de voir ce qui se passe à cet égard, le désarroi des gens dans tout ce qui se déroule ! Comment ne serait-on pas amené à poser la question : qui fait là quoi ? Qui participe à ce qui se passe ? Eh bien, mes chers amis, je vais vous le dire : ce sont les hommes du dernier tiers du XIXè siècle, plus que ceux du temps présent. C'est la puissance de leur ombre qu'on voit partout à l'œuvre.

Voyez-vous, c'est là le mystère de notre temps. On aurait envie de dire : jamais les morts n'ont été aussi puissants que ceux du dernier tiers du XIXè siècle. Il y a là aussi un aspect cosmique. Et lorsqu'on regarde les choses sous l'angle de leur contenu spirituel, dans tel ou tel cas précis, on arrive à des constatations curieuses.

Lors de la réédition de mes œuvres, écrites dans le dernier tiers de l'autre siècle, il s'est agi pour moi de savoir s'il fallait y apporter quelques modifications. Les esprits étroits disent que tout s'est renouvelé, que les théories et les hypothèses scientifiques de l'époque sont dépassées depuis longtemps. Mais si on considère la chose du point de vue de la réalité, il n'y a pas lieu de rien modifier. C'est qu'en effet, derrière quiconque écrit aujourd'hui un livre ou enseigne du haut de la chaire, se tient une ombre : ils parlent toujours, les Du Bois-Reymond, les Helmholtz, les Haeckel, les mêmes qui parlaient à l'époque ; et en médecine les Oppolzer, les Billroth et bien d'autres. C'est une part du mystère de notre temps. C'est pourquoi la science initiatique dit que jamais les morts ne furent aussi puissants qu'aujourd'hui.

C'est là ce que je voulais insérer aujourd'hui dans nos considérations sur le karma.

TROISIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 6 juillet 1924

Nous avons vu que l'étude du karma, dans lequel le destin des hommes est enclos, nous conduit des plus lointains espaces de l'univers, des mondes stellaires, jusqu'aux expériences les plus intimes du cœur humain ; et ceci dans la mesure où le cœur est l'expression de tout ce que l'homme sent agir sur lui pendant sa vie, de tout ce qui se passe avec lui dans sa relation avec l'existence Terrestre. Sans cesse nous sommes invités, si nous voulons porter un jugement qui soit fondé sur une compréhension approfondie des rapports karmiques, à considérer ces deux domaines de l'existence cosmique, si éloignés l'un de l'autre.

Disons-le : quoi que l'on considère, que ce soit la nature, le cours pris par l'évolution historique de l'humanité dans son lien avec les conditions naturelles, ou encore la vie des peuples, rien de tout cela ne nous mène aussi haut dans les espaces cosmiques que l'étude du karma. Cette étude nous rend attentifs aux rapports entre la vie humaine qui se déroule sur Terre et ce qui se passe dans les lointains des mondes. Nous voyons cette vie humaine, quand elle atteint sa limite, se développer jusqu'à la soixante-dixième année environ. Ce qui va au-delà nous est en réalité accordé comme une grâce. Ce qui est en deçà est soumis aux influences karmiques ; c'est celles-ci que nous aurons à étudier.

On peut donc – nous avons souvent abordé cette question de divers points de vue – prendre soixante-douze ans environ pour la durée d'une vie humaine. Or soixante-douze ans, c'est aussi, vu de l'arrière-plan des mystères cosmiques, un chiffre pas comme les autres ; sa vraie signification ne se révèle que lorsqu'on prend en considération ce que j'appellerais le mystère cosmique de la vie Terrestre. Nous avons décrit ce qu'est le monde stellaire du point de vue spirituel. Lorsque nous entrons dans une nouvelle vie Terrestre, nous revenons pour ainsi dire du monde des étoiles sur la Terre.

Et à ce sujet, il est frappant de voir comment, dès qu'on aborde ce domaine avec l'aide de la science spirituelle moderne, on retrouve des conceptions des hommes d'autrefois, même si l'on ne s'y rattache pas dans le cadre de la tradition. Nous avons vu comment les planètes, ainsi que les étoiles fixes, interviennent dans la vie de l'homme, dans ce qui pénètre et parcourt cette vie. En définitive, quand nous avons sous les yeux une vie humaine parvenue à son terme, qui n'a pas été trop écourtée, qui est arrivée au moins à la moitié de la durée normale, on peut dire : l'être humain, parce qu'il descend des espaces cosmiques dans l'existence Terrestre, vient toujours d'une étoile déterminée. On peut suivre la direction qu'il a prise, et il n'est pas arbitraire, mais parfaitement exact, de dire que chaque homme a « son étoile ». Une certaine étoile, une étoile fixe, est la patrie spirituelle de l'être humain.

Si l'on transpose en l'image spatiale correspondante ce qui est vécu par une âme en dehors du temps et de l'espace entre la mort et une nouvelle naissance, on en vient forcément à se dire : chaque être humain a son étoile, déterminante pour tout ce qu'il élabore pour lui-même entre sa mort et une nouvelle naissance, et chaque homme vient de la direction où se trouve son étoile. Si bien que nous pouvons faire nôtre la représentation suivante : lorsque nous considérons l'ensemble du genre humain qui habite la Terre, nous trouvons, si nous faisons le tour de l'horizon et parcourons les continents, nous trouvons ces continents peuplés par les hommes qui sont présentement incarnés.

Les autres – où trouvons-nous les autres hommes dans l'univers ? Dans quelle direction devons-nous chercher pour les voir avec les yeux de notre âme, après qu'un certain temps s'est écoulé après leur mort ? Nous regardons dans la bonne direction si nous levons les yeux vers le ciel étoilé. Ce sont les âmes – du moins est-ce la direction où nous pouvons les trouver – qui se trouvent entre la mort et une nouvelle naissance. Nous embrassons la totalité du genre humain qui peuple la Terre en levant les yeux vers le ciel, puis en les abaissant vers la Terre.

Seuls ceux qui sont sur le chemin de l'aller ou du retour se trouvent dans la région planétaire. Mais on ne peut pas parler du Minuit des mondes entre la mort et une nouvelle naissance sans penser à une étoile que l'homme en quelque sorte habite durant ce temps – sans oublier toutefois ce que je vous ai dit de la nature des étoiles. Lorsque, sachant cela, on considère le cosmos, mes chers amis, et que l'on se dit : là-haut sont les étoiles, des signes cosmiques d'où luit, d'où rayonne la vie des âmes qui se trouvent entre la mort et une nouvelle naissance – notre attention se porte alors sur les constellations et nous nous demandons : quel rapport y a-t-il entre tout ce que nous voyons dans les étendues des mondes et la vie humaine ? – Nous apprenons alors à regarder autrement, de toute notre âme, la Lune argentée, le Soleil éblouissant, les étoiles qui scintillent nuitamment ; car à tout cela nous nous sentons également unis dans notre humanité. Que les âmes se sentent également unies dans leur humanité à tout le cosmos, c'est ce sentiment qui, par l'anthroposophie, doit être conquis au bénéfice des âmes humaines. Et c'est alors seulement que certains mystères de la vie universelle s'éclairent.

Mes chers amis, le Soleil se lève et se couche, les étoiles se lèvent et se couchent. Nous pouvons observer que le Soleil se couche dans la région du ciel où se trouvent certains groupements d'étoiles. Nous pouvons suivre des yeux la marche apparente – comme on dit aujourd'hui – des étoiles dans leur rotation autour de la Terre ; nous pouvons suivre la marche du Soleil. Nous disons aujourd'hui qu'au

cours de vingt-quatre heures le Soleil et les étoiles font le tour de la Terre – tout cela apparemment, bien entendu.

C'est ainsi que nous nous exprimons, mais ce n'est pas tout à fait exact. Si nous observons attentivement, sans nous lasser, la marche des étoiles et celle du Soleil, nous découvrons que par rapport aux étoiles le Soleil ne se lève pas toujours au même moment, mais un tout petit peu plus tard ; chaque jour il arrive un petit peu plus tard à l'endroit où par rapport aux étoiles il se tenait le jour précédent. Ces retards, s'ajoutant les uns aux autres, deviennent une heure, deux heures, trois heures, et finalement une journée. Et le moment approche où nous pouvons dire, le Soleil est en retard d'un jour par rapport à une étoile donnée.

Et maintenant, supposons que quelqu'un soit né un 1er mars et qu'il ait vécu jusqu'à sa soixante-douzième année révolue. Il fête toujours son anniversaire le 1er mars parce que le Soleil dit que cet anniversaire tombe à cette date. Il a d'ailleurs raison de le fêter, car tout au long de ces soixante-douze ans, et bien qu'il recule par rapport aux étoiles, le Soleil luit toujours au voisinage de l'étoile qui brillait lorsque cet homme est arrivé sur la Terre.

Mais si cette personne a vécu soixante-douze ans, le Soleil a pris un an de retard, et la personne arrive à un moment où le Soleil a abandonné l'étoile dans laquelle il était entré lors de sa naissance. Et au jour de son anniversaire, il a dépassé le 1er mars : l'étoile ne dit plus la même chose que le Soleil. Les étoiles disent qu'on est au 2 mars, le Soleil, au 1er mars : cette personne a perdu un jour cosmique, car c'est au bout de soixante-douze ans que le Soleil est en retard d'un jour sur les étoiles.

Et durant le temps où le Soleil peut se tenir dans la sphère de son étoile, l'homme peut vivre sur Terre. Puis – si les conditions sont normales quand le Soleil ne peut plus tranquilliser l'étoile de cet homme quant à son existence Terrestre, quand le Soleil ne dit plus à son étoile : cet homme est sur Terre, et moi je te donne de moi-même ce que cet homme a à te donner tandis qu'en t'occultant je fais provisoirement avec lui ce que tu faisais avec lui entre sa mort et sa nouvelle naissance – quand le Soleil ne peut plus dire cela à l'étoile, celle-ci rappelle l'être humain à elle.

C'est ainsi, vous le voyez, que ce qui se passe dans le ciel est en relation directe avec l'existence humaine sur Terre : nous voyons énoncés dans les mystères du ciel la durée de la vie de l'homme. Celui-ci peut vivre soixante-douze ans parce que pendant ce temps le Soleil prend un jour de retard. Puis le Soleil ne peut plus, comme il l'a fait auparavant en se plaçant devant elle, tranquilliser son étoile, si bien que celle-ci redevient libre pour le travail de l'esprit et de l'âme que l'homme doit accomplir dans le cosmos.

Seul un profond respect peut permettre de comprendre ces choses, ce respect que les anciens Mystères appelaient le respect pour les mystères des hauteurs. C'est ce respect en effet qui sans cesse nous incite à voir ce qui se passe sur Terre comme étant en liaison avec ce qui se déroule dans la puissante et majestueuse écriture céleste. Et c'est une vie aux dimensions bien réduites que mènent par exemple les hommes d'aujourd'hui, comparée à ce qu'elle était encore au début de la troisième période post-atlantéenne ; alors, s'agissant de l'être humain, on ne comptait pas uniquement d'après la trace que ses pas avaient laissée sur Terre, mais d'après ce que disaient de la vie humaine les étoiles de l'univers.

Voyez-vous, si l'on est attentif aux rapports de ce genre et capable d'y ouvrir son âme avec respect, on se dit alors que tout ce qui se passe sur Terre est en corrélation avec les mondes spirituels, trouve dans ces mondes sa contre-image. Et l'écriture céleste exprime la relation entre ce qui se passe sur Terre et – si nous nous plaçons au point de vue de la Terre – ce qui s'est déroulé un certain temps auparavant dans le monde spirituel. Et toute étude du karma doit être entreprise avec ce respect craintif devant les mystères de l'univers.

C'est dans ce sentiment que nous allons aborder quelques considérations sur le karma auxquelles nous allons nous livrer dans ces jours-ci.

Prenons d'abord cet exemple : nous avons ici un certain nombre de personnes, un échantillon de ce qu'on appelle la Société anthroposophique. Quelle que soit la force du lien qui unit tel ou tel à cette Société, pour chacun il relève de son destin – pour beaucoup de l'aspect fondamental de leur destin d'avoir trouvé le chemin de la Société anthroposophique. Et il est dans la nature de la spiritualisation qui depuis le Congrès de Noël doit marquer la Société anthroposophique, que chaque jour nous prenions davantage conscience de ce qui, dans la spiritualité cosmique, fonde une communauté comme celle-là. C'est à partir de cette prise de conscience qu'alors chacun occupera une place dans la Société.

C'est pourquoi on trouvera naturel qu'en raison des responsabilités résultant du Congrès de Noël, on commence maintenant à parler du karma de la Société anthroposophique, de ce karma fort complexe ; car c'est un karma collectif, né de la jonction des karmas personnels d'un grand nombre d'individus. Et si vous prenez dans son véritable sens et dans toute sa profondeur le contenu de ces conférences sur le karma, et ce qui ressort également d'autres relations que nous avons étudiées, vous concevrez alors, mes chers amis, que ce qui se passe ici, je veux dire tous ces êtres humains conduits dans la Société anthroposophique, a ses antécédents, dirais-je, dans ce qu'ont vécu ces êtres avant leur entrée dans l'existence Terrestre, et qui est la répercussion d'événements vécus dans leurs vies antérieures.

Si vous songez, ne serait-ce qu'une fois, à tout ce qu'une idée comme celle-là peut susciter, vous vous direz : il est possible d'approfondir peu à peu cette idée jusqu'à ce qu'apparaisse avec son contenu spirituel l'histoire qui est à l'arrière-plan de la Société anthroposophique. Seulement cela ne peut pas se faire en un tournemain, il ne peut s'agir que d'une prise de conscience lente et progressive, avec ce résultat souhaitable que l'action de la Société anthroposophique s'édifie sur les fondements qui sont effectivement à la disposition des anthroposophes.

N'est-ce pas, c'est d'abord l'anthroposophie qui donne sa cohésion à la Société, l'anthroposophie en tant que telle. Et c'est l'anthroposophie que d'une manière ou d'une autre doit chercher celui qui se trouve dans la Société. Cette recherche a ses antécédents – pour l'instant nous ne remonterons pas plus loin – dans ce qu'ont vécu avant de descendre dans l'existence Terrestre les âmes de ceux qui maintenant deviennent anthroposophes.

Si, discernant assez bien ce qui s'est accompli alors, on regarde dans le monde, on est conduit à dire ceci : il y a aujourd'hui dans le monde nombre de personnes qui, si l'on considère leur existence prénatale, étaient destinées à entrer dans la Société anthroposophique, mais certains événements ne leur permettent pas d'en trouver le chemin. – Ces personnes sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le pense. C'est alors qu'avec chaleur nous nous posons la question : par quelle prédestination une âme est-elle conduite à l'anthroposophie ?

Je voudrais d'abord partir de cas extrêmes, qui peuvent nous enseigner comment joue le karma en pareille occurrence. Dans la Société anthroposophique se pose pour chacun, et d'une façon beaucoup plus pressante que dans tout autre domaine, le problème du karma. Je me contenterai de l'indication suivante : admettez que les âmes actuellement incarnées dans un corps humain ne remontent pas assez loin pour avoir pu faire dans leurs existences passées une expérience qui – prenons un exemple extrême – à l'intérieur du mouvement anthroposophique, les conduise à l'eurythmie ; cette eurythmie n'existait pas, en effet, lorsqu'étaient incarnées les âmes qui aujourd'hui recherchent l'eurythmie.

Alors se lève la question brûlante : comment une âme en vient-elle, des profondeurs mêmes de son karma, à faire le chemin qui mène à l'eurythmie ? Mais il en va de même des différents domaines de la vie ; il y a des âmes aujourd'hui qui cherchent le chemin de ce que donne l'anthroposophie. Comment en viennent-elles à développer les prédispositions karmiques de leurs vies antérieures précisément dans la direction de l'anthroposophie ?

Il y a tout d'abord des âmes qui sont poussées vers l'anthroposophie avec une certaine intensité intérieure. Cette intensité n'est pas la même chez toutes, mais il en est qui sont poussées vers l'anthroposophie avec une grande intensité : on dirait qu'elles se dirigent, sans prendre de détours, en droite ligne vers l'anthroposophie, pour déboucher dans l'un des domaines de la vie anthroposophique.

Il existe aussi un certain nombre d'âmes qui prennent dans le cosmos cette orientation parce que dans des siècles passés au cours de leur existence Terrestre précédente elles ont ressenti avec une force particulière que le christianisme était arrivé à un tournant. Elles ont vécu en un temps où le christianisme s'était converti en un sentiment plus ou moins instinctif et humain, où la pratique du christianisme allait de soi tout comme l'instinct va de soi, où personne ne se demandait : pourquoi suis-je chrétien ? – Et si nous tournons le regard vers les XIIIè, XIIè, XIè, Xè, IXè, VIIIè siècles de l'ère chrétienne, nous trouvons en particulier des âmes, imprégnées de christianisme, qui entraient dans l'ère de l'âme de conscience, mais qui avant cette ère avaient accueilli sans réserve le christianisme dans leur âme de sensibilité ; mais déjà, dans les affaires qui sont de ce monde, elles voyaient s'allumer l'éclat de ce que doit apporter l'âme de conscience.

Ce qui a vécu alors, dirais-je, au niveau de l'inconscient et par là sans que l'activité cérébrale y participe, s'est incorporé à la vie de l'organisme ; ce qui a vécu alors à bien des égards sous les espèces de la piété chrétienne – mais un christianisme qui n'était pas au clair sur lui-même – cette piété enjoignait à ces hommes de soulever la question : pourquoi sommes-nous chrétiens ? – Car ce qui est inconscient dans une vie Terrestre devient d'un degré plus conscient dans la suivante.

Et ceci fit que dans leur existence entre la mort et une nouvelle naissance, ces âmes se trouvèrent en relation les unes avec les autres, principalement pendant la première moitié du XIXè siècle. Je ne fais aujourd'hui en guise d'introduction qu'une allusion à ces faits, qui seront développés par la suite. Dans cette première moitié du XIXè siècle, il y eut des communautés d'âmes qui dans l'éclat, dans la lumière où baigne le monde spirituel, au sein de ses révélations, tirèrent les conclusions du christianisme qu'elles avaient vécu sur Terre. Dans la première moitié du XIXè siècle précisément, il y eut des âmes entre la mort et une nouvelle naissance qui se sentaient poussées à transposer en Imaginations cosmiques ce qu'elles avaient éprouvé dans une vie chrétienne antérieure. Et cela même que j'ai un jour décrit comme un culte s'est déroulé dans le monde suprasensible. Un grand nombre d'âmes étaient rassemblées dans ces Imaginations cosmiques collectives, dans ces puissantes images d'une existence future vers laquelle elles tendraient pendant leur incarnation suivante, mais sous une forme différente.

Or, dans la trame de ces Imaginations s'inséraient les durs combats intérieurs, beaucoup plus durs qu'on ne le pense d'ordinaire, qui s'étaient déroulés entre le VIIè et les XIIIè, XlVè siècles de l'ère chrétienne. Les âmes des hommes dont je parle sont alors passées par bien des épreuves. Et ces épreuves, elles les insérèrent dans ces puissantes Imaginations cosmiques, œuvres communes d'un grand nombre d'âmes dans la première moitié du XIXè siècle.

Toutes ces Imaginations cosmiques étaient imprégnées d'une part de ce que je ne puis décrire autrement que comme une sorte de nostalgie, d'attente. Elaborant ces puissantes Imaginations cosmiques, ces âmes, ces âmes désincarnées éprouvent comme un sentiment qui prendrait corps en elles, mais un sentiment fait d'éléments très divers ; je le décrirais ainsi : lors de notre dernière existence sur Terre, nous nous sommes senties attirées vers le Christ. Nous avons ressenti profondément les mystères que la tradition avait conservés pour les chrétiens, le souvenir de l'événement empreint de gravité sacrée qui s'est déroulé en Palestine au début de l'ère chrétienne. Mais s'est-il tenu devant notre âme dans toute sa gloire, dans tout son éclat, ce Christ ? – Telle est la question qui montait de ces âmes.

Elles disaient : n'avons-nous pas appris après notre mort seulement que le Christ était l'être solaire descendu sur Terre des hauteurs cosmiques ? L'avons-nous ressenti comme un être solaire ? Il n'est plus ici, il s'est uni à la Terre ; ici, c'est seulement comme si le cosmos avait gardé son souvenir. Il faut que nous retrouvions le chemin de la Terre, pour que nos âmes perçoivent le Christ. – La nostalgie du Christ accompagna ces âmes – elle naissait des grandes, des majestueuses Imaginations cosmiques qu'elles tissaient avec les esprits des Hiérarchies supérieures ; cette nostalgie accompagna ces âmes de leur existence pré-terrestre dans leur existence terrestre.

Ce sont là les faits que perçoit avec une intensité exaltante le regard spirituel qui observe au cours du XIXè et au début du XXè siècle ce qui se passe dans l'humanité incarnée et non encore incarnée. Et les éléments les plus divers se mêlaient aux impressions reçues. Car du fait que les âmes qui réapparaissent maintenant sur Terre ont participé, avec le sentiment du Christ qui était le leur, à tout ce qui s'est déroulé entre ceux qui aspiraient au christianisme et ceux qui n'étaient pas sortis des représentations du paganisme antique – comme c'était en général le cas dans les siècles que j'ai indiqués – de ce fait précisément ces âmes sont grandement prédisposées à succomber d'un côté aux tentations de Lucifer, de l'autre à celles d'Ahriman. L'un et l'autre, nous l'avons déjà vu, sont à l'œuvre dans le karma, tout comme les Dieux bénéfiques.

Les divers éléments qui se sont intégrés dans ce qui aujourd'hui se manifeste dans ses effets karmiques demandent à être étudiés en détail si l'on veut vraiment connaître les fondements spirituels des aspirations anthroposophiques. Et l'heure est arrivée, si l'on prend au sérieux le Congrès de Noël, où il est permis, si je puis dire, d'écarter le rideau qui voilait certaines choses. Il faut seulement que ces choses soient comprises avec le sérieux nécessaire.

Commençons par un cas extrême. Gardons présent à l'esprit ce qui vient d'être dit, tandis que nous commenterons le cas suivant.

Nous voyons des âmes qui, passant de l'existence pré-terrestre à l'existence terrestre, cherchent, par le fait de leur éducation, des expériences qu'elles font sur Terre, le chemin de la Société anthroposophique ; puis elles restent un certain temps dans la Société. Le cas peut se produire que l'une de ces âmes, après s'être comportée en membre zélé, souvent même trop zélé, devienne plus tard l'adversaire le plus violent. Prenons comme exemple ce cas extrême, afin de voir comment le karma agit.

Une personne entre dans la Société anthroposophique ; elle s'avère un membre zélé ; au bout de quelque temps, la voilà devenue non seulement un adversaire, mais un adversaire qui recourt à l'injure – karma en fait curieux, très curieux.

Considérons le cas particulier suivant. Voici une âme. Regardons son incarnation antérieure. Nous nous trouvons alors à l'époque où de vieux souvenirs du paganisme sont encore présents et chargés de séduction, et où les gens s'étaient faits à un christianisme qui s'était en ce temps-là répandu, dirais-je, avec chaleur, mais auquel cependant beaucoup adhéraient d'une façon superficielle.

N'oublions pas que lorsqu'on parle de ces choses-là, il faut toujours bien voir qu'on est obligé de prendre son point de départ dans une vie Terrestre donnée. Chaque vie renvoie à une vie antérieure, si bien que naturellement il subsiste des restes du passé qu'on n'a pas tirés au clair ; ce sont des faits et l'on ne peut que les mentionner comme tels, des faits qui sont les conséquences karmiques de faits antérieurs ; mais on est bien obligé de commencer quelque part.

On peut donc observer l'une de ces âmes telle qu'on la trouve à l'époque en question – la trouver ainsi a beaucoup signifié pour moi et pour d'autres personnes dans la Société. On trouve une espèce d'alchimiste manqué, en possession d'écrits, de manuscrits qu'il était à peu près incapable de comprendre ; les interprétant à sa manière, il se livrait à des expériences sans avoir la moindre idée de ce qu'il faisait là. Car voir clair dans les rapports entre les phénomènes chimiques et l'esprit, ce n'est pas simple. Nous voyons cet expérimentateur disposant d'une petite bibliothèque avec les préceptes les plus divers, qui font remonter loin jusque dans la civilisation mozarabe ; dans un lieu presque solitaire, mais que visitent cependant beaucoup de curieux, il déploie son activité. Sous l'influence de cette activité à laquelle il se livre sans bien comprendre, il en vient à contracter une maladie singulière qui attaque notamment le larynx – il s'agit d'une incarnation masculine – si bien que sa voix peu à peu se voile pour finalement s'éteindre presque totalement.

Or les doctrines chrétiennes se sont répandues et elles gagnent partout du terrain. Nous avons d'un côté cet homme avide de faire de l'or, et bien d'autres choses encore que l'on aurait pu réaliser si cela avait été possible en ce temps-là ; de l'autre, les idées chrétiennes qui l'assaillent, lourdes de reproches. Quelque chose comme un état d'âme faustien non épuré naît en lui. Il s'interroge : n'as-tu pas fait

quelque chose d'affreusement mauvais ? Et il éprouve cela avec force. Et sous l'influence de ces pensées se forme peu à peu en lui cette idée à laquelle il hésite à croire : si tu as perdu la voix, c'est la punition, la juste punition que Dieu t'envoie parce que tu as entrepris des choses mauvaises.

Dans cette attitude intérieure, l'homme en question cherche conseil auprès de personnes qui elles aussi sont présentement liées à la Société ; à l'époque elles purent intervenir dans son destin, et en quelque sorte sauver son âme du doute profond dans lequel elle se trouvait. On peut effectivement s'exprimer ainsi, pour son âme ce fut un sauvetage. Mais tout cela eut lieu au milieu d'événements accessoires tels que la personne en question en éprouva un sentiment intense, mais qui resta tout extérieur.

D'un côté elle fut accablée par quelque chose comme de la gratitude à l'égard de ceux qui l'avaient tirée de sa détresse ; de l'autre se mêla à cette confusion intérieure une terrible impulsion ahrimanienne : d'abord un penchant à la magie interdite, puis un sentiment à demi sincère de ce qu'est la justice chrétienne – tout cela mêlé à un élément ahrimanien. Parce que la confusion avait envahi son âme, ce personnage en vint à introduire dans sa gratitude un élément ahrimanien, et la gratitude se transforma en un sentiment qu'il ne sut pas éprouver en gardant sa dignité ; c'est ce sentiment qu'il revécut lorsque pendant son existence entre la mort et une nouvelle naissance il fut arrivé dans la première moitié du XIXè siècle. Tant et si bien qu'il revécut alors cette gratitude tout extérieure, obséquieuse, aimerais-je dire, foncièrement indigne d'un homme.

L'image d'une gratitude ahrimanisée s'est donc mêlée aux Imaginations cosmiques dont j'ai parlé. Et nous voyons cette âme descendre de l'existence pré-terrestre dans l'existence terrestre, d'un côté avec les impulsions qui lui viennent du temps où elle cherchait à faire de l'or, à matérialiser les aspirations spirituelles, tandis que de l'autre côté se développe sous l'influence ahrimanienne quelque chose que l'on perçoit nettement comme un sentiment de honte pour avoir éprouvé cette gratitude tout extérieure. Ces deux courants vivent dans cette âme lors de sa descente, et ils vont s'exprimer dans le fait que cette personnalité, lorsqu'elle est redevenue personnalité vivant sur Terre, cherche à rejoindre ceux qui étaient là où cette âme était elle aussi dans la première moitié du XIXè siècle.

Alors naît quelque chose comme un souvenir de ce qui a été vécu quand s'est formée l'image de cette gratitude illégitime et tout extérieure – tout ceci se déroule pour ainsi dire automatiquement – puis s'éveille ce que j'ai décrit comme un sentiment de honte devant sa propre indignité. Souvenir et honte se saisissent de cette âme. Mais comme ce sentiment est ahrimanisé – sous l'effet du karma d'autrefois, bien entendu – il déverse une affreuse haine sur tout ce vers quoi l'âme s'était d'abord tournée. Et ce sentiment de honte se transforme en une hostilité furieuse, qui va de pair avec l'immense déception que les désirs inconscients aient si peu trouvé leur satisfaction. Ils l'auraient trouvée s'il s'était offert quelque chose d'analogue à cette alchimie défendue.

Vous le voyez, mes chers amis, vous avez là un exemple montrant comment, dans un cas extrême, les choses se transforment à l'intérieur de l'être ; comment il faut rechercher dans une existence antérieure les voies étranges, énigmatiques, que peut prendre l'alliance de la honte et de la haine, si nous voulons comprendre une vie d'aujourd'hui à partir de ses antécédents.

Voyez-vous, quand on considère les choses de cette façon, tout ce qui se passe dans le monde par l'intermédiaire des hommes devient plus compréhensible ; et puis commencent, quand on prend au sérieux l'idée de karma, les grandes difficultés de la vie. Mais ces difficultés doivent se présenter, car elles sont fondées dans toute la nature même de la vie humaine. Et il faut qu'un mouvement comme le mouvement anthroposophique soit exposé à nombre de difficultés, parce que c'est par là seulement qu'il peut développer la force puissante qui lui est nécessaire.

Si j'ai cité d'abord cet exemple, c'est pour vous montrer que les aspects négatifs doivent être cherchés dans la relation karmique entre d'une part le destin qui fait naître le mouvement anthroposophique à partir des incarnations antérieures des membres réunis dans la Société, et d'autre part ce qui se passe maintenant dans la Société.

Ainsi, mes chers amis, nous pouvons espérer que s'éveillera peu à peu une compréhension toute nouvelle de ce qu'est la Société anthroposophique, espérer que puisse être en quelque sorte explorée l'âme de la Société anthroposophique avec les difficultés d'ordre divers qui sont les siennes. Car là aussi il ne faut pas s'en tenir à la vie de chaque individu, mais remonter, ne disons pas à ce qui se réincarne, mais à ce que revit l'être réincarné. C'est par là que je voulais commencer aujourd'hui.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 8 juillet 1924

Je voudrais aujourd'hui intercaler dans notre étude quelques remarques qui nous permettront de préciser ce que sont les rapports karmiques dans le mouvement anthroposophique. Je partirai pour cela du fait que dans le mouvement anthroposophique il y a deux groupes de personnes distincts. J'ai caractérisé en général les individus qui appartiennent à ce mouvement. Ce ne sont naturellement là de ma part que des indications données grosso modo, mais il y a bien deux groupes d'êtres dans le mouvement anthroposophique.

Seulement les faits que je vais caractériser ne sautent pas aux yeux ; ils ne sont pas tels qu'une observation superficielle permette de dire : chez celui-ci c'est ainsi, chez celui-là c'est autrement. De bien des choses que j'aurai aujourd'hui à caractériser, la personnalité considérée n'est pas pleinement consciente ; elles se situent, comme la plupart des aspects karmiques, au niveau des instincts, du subconscient, mais marquent de leur sceau le caractère, le tempérament, la manière d'agir et les actes mêmes.

Nous avons donc un premier groupe de personnes. Ce qui leur tient tout particulièrement à cœur, c'est leur appartenance au christianisme ; dans leurs âmes vit l'ardent désir de pouvoir se dire, en tant qu'anthroposophes, des chrétiens au plein sens du mot. C'est pour eux littéralement un réconfort que l'on puisse dire sans aucune réserve : le mouvement anthroposophique est un mouvement pour lequel l'impulsion du Christ est une réalité, et qui porte en lui cette impulsion. Et ce groupe éprouverait des remords s'il en était autrement.

L'autre groupe n'est pas moins sincèrement chrétien dans ce qu'il manifeste ou bien dans la manière dont ses personnalités se manifestent, cependant il est arrivé au christianisme à partir de présupposés différents. Ce qui le satisfait d'abord, c'est la cosmologie anthroposophique, l'enseignement anthroposophique sur l'évolution de la Terre à partir d'autres formes planétaires, ce que l'anthroposophie dit de l'homme en général ; partant de là, ceux qui composent ce groupe sont tout naturellement conduits au christianisme, mais ils n'éprouvent pas au même degré que ceux du premier groupe un profond besoin du cœur de donner de façon absolue au Christ une position centrale. Je l'ai dit, tout cela se déroule pour une grande part dans le subconscient. Quiconque est exercé à observer les âmes saura toujours juger sans erreur de chaque cas particulier.

Les présupposés de cette division en deux groupes remontent à des temps très anciens. Vous avez lu dans ma « Science de l'occulte » qu'à une certaine époque de l'évolution de la Terre, des âmes ont en quelque sorte pris congé de cette évolution, qu'elles ont habité d'autres planètes, et que pendant les époques lémurienne et atlantéenne elles sont revenues sur Terre. Et nous savons aussi que sous l'influence du fait que ces âmes sont descendues des différentes planètes, de Jupiter, Saturne, Mars, etc., mais aussi du Soleil, naquirent les premiers Mystères, que dans ma « Science de l'occulte » j'ai aussi appelés les oracles.

Or parmi ces âmes, il s'en trouva naturellement un grand nombre qui, du fait d'un très ancien karma, inclinaient à entrer dans le courant qui devint ensuite le courant chrétien. Il ne faut pas oublier qu'à peine un tiers de la population du globe confesse le christianisme et qu'on peut seulement dire qu'une partie des âmes qui descendirent alors développèrent une tendance, une impulsion à s'épanouir dans le sens du courant chrétien.

Ces âmes descendirent sur Terre à différentes époques – certaines relativement tôt, dans les premiers temps de l'Atlantide, d'autres relativement tard, après avoir connu auparavant une longue existence planétaire. Ces dernières sont les âmes pour lesquelles, quand on part de leur incarnation actuelle, il peut se faire qu'on parvienne à une incarnation chrétienne dans la première moitié du Moyen Age, peut-être encore à une autre incarnation chrétienne, puis, quand on poursuit, aux incarnations pré-chrétiennes ; et sans beaucoup tarder, on est amené à dire de la plus ancienne incarnation qu'on rencontre : maintenant le chemin mène dans les sphères planétaires, avant ces âmes n'étaient pas encore présentes dans des incarnations terrestres. Pour d'autres âmes, qui sont également entrées dans le christianisme, on trouve aussi de nombreuses incarnations, puis, après de nombreuses incarnations pré-chrétiennes et même déjà atlantéennes, elles se sont plongées dans le courant chrétien.

A considérer les choses intellectuellement, les faits que je viens de citer sont aussi trompeurs que possible ; car il serait facile d'en conclure que les personnes qui, au regard des jugements en vigueur dans notre civilisation, passent pour particulièrement capables, ont derrière elles de nombreuses incarnations. Or ce n'est pas nécessairement le cas ; des personnes douées – au sens actuel du mot capables d'agir dans la vie, peuvent parfaitement être de celles pour lesquelles on ne trouve pas beaucoup d'incarnations.

Permettez-moi de vous rappeler ce que je disais lors du Congrès de Noël à propos des personnages de l'épopée de Gilgamesh – lorsque j'inaugurai le courant anthroposophique maintenant présent dans notre mouvement. Je me suis alors un peu étendu sur ces individualités. Chez l'une d'entre elles

justement, on ne trouve que des incarnations antérieures relativement peu nombreuses. Chez l'autre en revanche, les incarnations antérieures sont en grand nombre.

Ce qui importe avant toute chose, pour les âmes qui accèdent aujourd'hui à l'anthroposophie, qu'elles aient eu ou non des incarnations intermédiaires, c'est l'incarnation qui, située au cours de deux ou trois siècles, se place en règle générale au IIIè, IVè ou Vè siècle de notre ère, parfois un peu plus tard. Ce sont les expériences vécues par les âmes humaines à ces époques-là qui doivent nous intéresser avant tout. Pour certaines d'entre elles, les choses se prolongent jusque dans les VIIè et VIIIè siècles, puis une incarnation ultérieure vient renforcer ces expériences. Mais aujourd'hui, ce que je me propose, c'est de reprendre la chose de manière aussi précise que possible à la première incarnation chrétienne.

Chez ces âmes, il importe surtout de voir, étant donné les prédispositions qu'elles devaient à leurs incarnations précédentes, comment elles ont pu se comporter par rapport au christianisme. Voyez-vous, mes chers amis, si cette question est essentielle du point de vue karmique, c'est avant tout (mis à part d'autres questions karmiques secondaires que nous verrons plus tard) parce que – pour nous en tenir d'abord à l'essentiel – ceux qui viennent à la Société anthroposophique le font par suite d'expériences intérieures très profondes, vécues lors d'incarnations antérieures, expériences en liaison avec leur conception du monde, leur confession religieuse, etc. Il faut donc, lorsqu'il est question du karma de la Société anthroposophique, mettre au premier plan ce que ces âmes ont vécu au point de vue de la connaissance, de leur conception du monde et de la religion.

Or, dans les premiers siècles où se développait le christianisme, il était encore parfaitement possible de retrouver par la tradition certaines connaissances touchant la nature du Christ, qui existaient depuis la fondation du christianisme ; elles disaient que le Christ qui vécut dans la personnalité de Jésus était, avant de vivre sur Terre, un habitant du Soleil, un être solaire. Il ne faut pas croire que le monde chrétien a toujours été aussi ignorant de ces choses qu'il l'est aujourd'hui. Aux premiers siècles du christianisme, on comprenait déjà certains passages des Evangiles qui indiquent très nettement que l'être appelé Christ est descendu du Soleil dans un corps humain. Comment on se représentait les choses en détail, peu importe, mais cette représentation telle que je la caractérise existait parfaitement.

Mais en même temps, à l'époque dont je parle, la possibilité était déjà réduite de comprendre comment un être originaire du Soleil avait pu descendre sur Terre. Et c'étaient en particulier les âmes entrées nombreuses dans le christianisme après de nombreuses incarnations, dont certaines remontaient jusqu'à l'Atlantide, qui ne pouvaient plus comprendre comment on peut dire du Christ qu'il est un être solaire. Les âmes qui, dans les anciennes religions, se rattachaient aux oracles solaires, celles qui, dès les temps atlantéens, vénéraient le Christ, mais le vénéraient en levant les yeux vers le Soleil, celles qui, aux dires de saint Augustin, étaient déjà chrétiennes avant la fondation du christianisme, ces âmes étaient justement celles qui, en raison même de toute leur spiritualité, ne parvenaient pas à concevoir le Christ comme un héros solaire.

Aussi préférèrent-elles se passer de cette interprétation, de cette cosmologie christique, et s'en tenir à l'idée d'un Christ considéré bien entendu comme un Dieu, mais comme un Dieu venu on ne savait pas d'où et qui se serait uni au corps de Jésus. Et elles acceptèrent simplement les récits des Evangiles selon les prédispositions que j'ai dites. Elles ne savaient plus lever le regard vers les étendues du cosmos pour comprendre l'être du Christ, précisément parce qu'elles n'avaient appris à le connaître que dans les mondes extra-terrestres. Les Mystères terrestres, les oracles solaires leur ayant toujours parlé du Christ comme d'un être solaire, elles ne pouvaient se faire à l'idée que ce Christ extra-terrestre fût devenu un véritable être terrestre.

Et lorsqu'elles franchirent la porte de la mort, ces âmes se trouvèrent dans une situation étrange qu'en termes un peu familiers on pourrait décrire comme suit : dans l'existence post mortem, ces chrétiens étaient comme quelqu'un qui connaît le nom d'une personne, qui en a peut-être beaucoup entendu parler, mais qui ne la connaît pas dans ce qu'elle est. Il peut alors arriver que, si vient à manquer le point d'appui qui lui servait tant qu'il ne la connaissait que de nom et qu'il fait la connaissance de sa vraie nature, il soit intérieurement incapable de reconnaître ce qui s'offre alors à lui.

Les âmes dont je viens de parler, et qui dans le passé se sentaient en affinité avec les oracles solaires, en vinrent donc, après la mort, à se demander : mais où est donc le Christ ? Nous sommes maintenant parmi les êtres solaires, où jusqu'ici nous l'avions toujours trouvé ; or il ne s'y trouve plus ! Qu'il fût sur la Terre, cela ne faisait pas partie des pensées et des sentiments que ces âmes avaient emportés et qui leur étaient restés après qu'elles eurent passé par la porte de la mort. Alors elles se trouvèrent dans une grande incertitude au sujet du Christ. Elles vécurent dans cette incertitude, elles y restèrent à bien des égards, si bien que, si une incarnation supplémentaire intervenait entre temps, elles étaient enclines à adhérer aux groupements que dans l'histoire des religions européennes on décrit comme des hérésies.

Ensuite, qu'elles aient eu ou non une autre incarnation du même genre, elles se trouvèrent dans la grande assemblée suprasensible dont j'ai parlé comme ayant eu lieu dans la première moitié du XIXè siècle. Elles se trouvèrent alors devant une sorte de culte suprasensible qui consistait en de puissantes Imaginations au moyen desquelles on plaçait surtout devant leur regard spirituel le mystère solaire du Christ. Tout cela avait pour but de faire sortir ces âmes de l'impasse à laquelle d'une certaine façon, comme nous l'avons caractérisé, elles avaient abouti, et, ne fût-ce qu'en images, de les conduire au

Christ avant qu'elles ne redescendissent sur Terre ; ce Christ qu'elles avaient perdu non pas tout à fait, mais assez cependant pour qu'à son sujet elles en fussent arrivées au doute et à l'incertitude.

Ces âmes se comportèrent alors d'une façon étrange. Non que leur incertitude eût grandi à cause de ce qu'on leur avait montré – elles éprouvèrent même un certain apaisement entre la mort et une nouvelle naissance, elles furent comme libérées de certains de leurs doutes – mais elles conservèrent aussi une manière de souvenir de ce qu'elles avaient compris du Christ alors qu'elles ne s'étaient pas encore imprégnées de façon juste, à savoir cosmique, du Mystère du Golgotha. Si bien qu'au plus profond de leur être, elles continuèrent à s'abandonner avec une intense chaleur à leur sentiment chrétien, tandis que montait dans leur subconscient la lueur de ces puissantes Imaginations. Tout cela engendra dans ces âmes l'ardent désir de devenir chrétiennes, mais cette fois-ci d'une façon juste.

Lorsqu'elles redescendirent, lorsqu'elles redevinrent jeunes sur la Terre à la fin du XIXè siècle ou au tournant du XIXè au XXè siècle, elles furent de celles que tout en elles poussait vers le Christ – cela du fait que dans une incarnation datant du début du christianisme elles avaient accueilli le Christ par la voie du sentiment, sans aucunement comprendre sa nature cosmique. Mais les impressions éprouvées par elles devant les puissantes Imaginations qui les avaient attirées dans leur existence pré-terrestre, restèrent en elles à l'état de vagues aspirations. Aussi leur fut-il difficile de se retrouver dans la conception anthroposophique du monde, dans la mesure où celle-ci considère d'abord le cosmos et ne s'occupe du Christ qu'ensuite. Pourquoi cela leur fut-il difficile ? Simplement parce que leur attitude devant la question : qu'est-ce que l'anthroposophie ? – était très particulière.

Posons en effet cette question : quelle est la réalité dernière de l'anthroposophie ? Eh bien, mes chers amis, si vous percevez tout le contenu de ces merveilleuses, de ces majestueuses Imaginations qui ont pris la forme d'un culte suprasensible dans la première moitié du XIXè siècle, et si vous transposez cela en langage humain, vous avez l'anthroposophie.

Pour le niveau le plus accessible à l'expérience spirituelle, pour le monde spirituel le plus proche, d'où l'homme descend dans l'existence terrestre, l'anthroposophie était là dans la première moitié du XIXè siècle. Elle n'était pas sur Terre, mais elle était là. Et lorsqu'on a aujourd'hui la perception spirituelle de l'anthroposophie, on la perçoit dans la direction de la première moitié du XIXè siècle ; c'est là qu'on la perçoit, c'est évident, et on la perçoit même à la fin du XVIIIè siècle.

Il est possible à certains de faire l'expérience suivante : il y a une personnalité qui s'est trouvée un jour dans une situation très particulière. Un de ses amis souleva la grave question de l'existence terrestre de l'homme. Or cet ami était dans une certaine mesure prisonnier de la pensée kantienne, si bien que ses formulations versèrent dans les abstractions de la philosophie. L'autre ne se retrouvait pas dans cette pensée kantienne toute en arêtes vives*, (* Das « kantige » Kantsche Denken : la traduction ne rend pas le jeu de mots, intraduisible en français (Nd. T.), et ce qu'il entendait suscita en lui la question : quelle est la relation entre la raison et les sens ? – C'est alors que s'ouvrirent non pas des portes, mais des écluses, par lesquelles pour un instant arriva jusque dans son âme la lumière des régions du monde où se déroulaient ces puissantes Imaginations. Et ce qui affluait là comme par des écluses se retrouva sous la forme, si je puis dire, de miniatures, dans le « Conte du Serpent vert ». Car le personnage dont je parle, c'était Gœthe.

Ce qui descendit ainsi pour prendre forme dans le « Conte du Serpent vert », ce sont des miniatures, de petites images-reflets, parfois même fort gracieuses. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, lorsqu'il s'est agi pour moi de donner l'anthroposophie sous forme artistique et de la traduire en images qui renverraient à ces Imaginations, mon drame mystère « La Porte de l'Initiation » présenta, sinon dans son contenu, qui est autre, du moins dans sa structure, des analogies avec le « Conte du Serpent vert »

Voyez-vous, c'est ainsi que les choses se présentent : ce qui s'est passé antérieurement permet de voir clair dans le contexte terrestre. Quiconque s'est quelque peu occupé de faits occultes sait que ce qui se passe sur la Terre est en réalité le reflet de ce qui s'est déroulé longtemps auparavant dans le monde spirituel, un peu différent toutefois, certains esprits qui font obstacle, certains esprits retardataires n'étant pas encore intervenus.

Les âmes qui se disposaient, à la fin du XIXè siècle, au début du XXè, ou plutôt au tournant d'un siècle à l'autre, à descendre dans l'existence terrestre, apportaient avec elles un certain désir, d'ailleurs subconscient, de connaître quelques éléments de cosmologie, de regarder le monde avec les yeux de l'anthroposophie. Mais ce qui était surtout fort en elles, c'était leur ardente ferveur pour le Christ ; c'est pourquoi elles auraient éprouvé des remords si l'anthroposophie, vers laquelle elles se sentaient attirées dans leur existence pré-terrestre, n'avait pas été traversée par l'impulsion christique. C'est là l'un des groupes, vu dans son ensemble, bien entendu.

L'autre groupe vécut autrement. Lorsqu'il parut dans son incarnation présente, il ne ressentait pas encore – si je puis ainsi dire – cette lassitude du paganisme qu'éprouvaient les âmes décrites précédemment. Par rapport à ces dernières, les âmes du second groupe avaient passé relativement moins de temps sur Terre, elles avaient connu moins d'incarnations. Au cours de ce petit nombre d'incarnations, elles s'étaient emplies des puissantes impulsions que l'on peut connaître lorsqu'au cours de vies terrestres antérieures on a gardé un rapport très vivant avec les nombreux dieux du paganisme, et que ce rapport fait encore fortement sentir ses effets dans des incarnations ultérieures.

C'est pourquoi ce sont des âmes qui dans les premiers siècles du christianisme n'étaient pas encore lasses de l'ancien paganisme, dont les impulsions agissaient encore en elles, même si elles inclinaient plus ou moins au christianisme – lequel ne se dégageait que lentement du paganisme. Ces âmes adoptèrent le christianisme surtout avec l'intellect, un intellect imprégné de sensibilité, mais enfin avec leur intellect, et elles pensèrent beaucoup sur le christianisme. Ne vous imaginez pas qu'il s'agissait d'une pensée savante : ce pouvaient être des gens relativement simples vivant dans des conditions modestes, niais ils pensaient beaucoup.

Ici également, peu importe qu'il y ait eu une incarnation ultérieure entraînant quelques changements ; l'essentiel, c'est que lorsque ces âmes franchirent la porte de la mort et qu'elles eurent la vision rétrospective de leur vie terrestre, le christianisme leur apparut comme un but qu'il leur restait encore à atteindre. Moins fatiguées que les autres du paganisme antique dont elles portaient encore en elles de puissantes impulsions, elles attendaient en quelque sorte de devenir véritablement chrétiennes.

Les personnalités précisément dont je vous ai dit il y a huit jours qu'elles luttèrent contre le paganisme dans le camp du christianisme, faisaient partie de ces âmes qui portaient encore en elles beaucoup de paganisme, beaucoup d'impulsions païennes, et attendaient encore de devenir vraiment chrétiennes. Lorsqu'elles passèrent la porte de la mort, qu'elles arrivèrent dans le monde spirituel, vécurent l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, et puis, à l'époque que j'ai indiquée – première moitié du XIXè siècle ou un peu plus tôt – se trouvèrent devant ces puissantes, ces magnifiques Imaginations, elles y perçurent de multiples impulsions pour leur travail, leur activité. Ces impulsions, elles les reçurent surtout dans leur volonté. Et on aimerait dire : lorsque l'occultiste regarde ce que ces âmes portaient notamment dans leur volonté, il voit précisément aujourd'hui dans cette volonté la marque de ces puissantes Imaginations.

Or les âmes qui entrent dans l'existence terrestre dans de telles dispositions éprouvent le besoin de vivre, sous la forme où c'est possible sur Terre, ce que dans leur existence pré-terrestre elles ont reconnu comme déterminant tandis que leur karma s'élaborait. C'est ainsi que pour les âmes du premier groupe, la vie dans le monde spirituel se déroula dans la première moitié du XIXè siècle de façon telle qu'un ardent désir les poussa à prendre part à ce culte suprasensible. Mais ce faisant, elles se trouvèrent dans un état d'âme passablement confus, si bien que lors de leur descente sur Terre, il ne leur restait que d'obscures réminiscences auxquelles l'anthroposophie, sous la forme qu'elle avait prise sur Terre, pouvait se rattacher en comprenant ces âmes. Par contre, dans le second groupe, c'était comme si les âmes se retrouvaient par suite d'une décision qu'elles avaient prise alors que, n'étant pas encore complètement lassées du paganisme, elles attendaient de pouvoir évoluer normalement vers le christianisme.

C'était comme si elles se rappelaient une décision qu'elles avaient prise dans la première moitié du XIXè siècle : emporter en descendant sur Terre tout ce qu'il y avait dans ces puissantes images, donner à cela forme terrestre. Les âmes que je viens ainsi de caractériser, ce sont précisément celles que nous trouvons lorsque nous regardons maints anthroposophes qui portaient avant tout en eux l'impulsion de travailler activement dans l'anthroposophie. Ces deux types d'âmes doivent être nettement distingués l'un de l'autre.

Maintenant, mes chers amis, vous allez me dire : c'est vrai, tout ce que vous nous dites là nous éclaire sur bien des aspects du karma de la Société anthroposophique ; mais il y aurait de quoi ne pas se sentir rassuré en pensant à l'avenir quand on voit là mises en lumière bien des choses qu'on aimerait peut-être autant ne pas savoir. Car faut-il maintenant que nous nous mettions à nous demander auquel des deux types nous appartenons ?

A une telle question, il faut répondre avec netteté, et la réponse est la suivante : si la Société anthroposophique n'apportait qu'un enseignement théorique, si elle n'entraînait peut-être aussi que l'adhésion à telle ou telle idée concernant la cosmologie, la christologie, etc., elle ne serait vraiment pas, quant à sa substance, ce que dans l'esprit de ceux qui sont à sa source elle doit être. L'anthroposophie doit effectivement être quelque chose qui soit susceptible de transformer la vie du véritable anthroposophe, de spiritualiser ce dont nous voyons qu'aujourd'hui l'esprit est absent.

C'est à moi maintenant de vous demander : est-il particulièrement mauvais pour l'enfant qu'à un certain âge on l'éclaire sur certaines choses ? Jusqu'à un certain âge, les enfants ignorent s'ils sont Français, Allemands, Norvégiens, Belges ou Italiens – du moins ce genre de considérations est pour eux sans grande importance. Autant dire qu'ils ignorent cela. Vous n'aurez pas rencontré beaucoup de nourrissons chauvins, ni de chauvins âgés de trois ans. C'est seulement à une certaine époque de la vie que l'on se rend compte de sa nationalité. Est-ce qu'alors on ne s'y fait pas tout naturellement ? Dit-on peut-être qu'on ne peut pas supporter d'apprendre à un certain moment de son enfance qu'on est Polonais, Français, Russe ou Hollandais ? On s'y est habitué, on prend cela comme allant de soi.

Mais tout cela, mes chers amis, se situe dans un domaine tout extérieur, dans le domaine du sensible. Or l'anthroposophie doit hausser toute notre vie à un niveau supérieur. Nous devons apprendre à supporter d'autres choses que celles qui dans la vie sensible nous choquent quand nous les comprenons mal. Et parmi les choses que l'on doit apprendre, il y a celle-ci : progresser suffisamment dans la connaissance de soi-même afin de savoir auquel de ces deux types on appartient.

Ainsi se crée, dirais-je, le soubassement sur lequel l'être humain peut mettre à leur vraie place les autres tendances de son karma. C'est pourquoi la première direction à indiquer était bien la suivante : vous demander comment, compte tenu du passé qui vous prédestine, vous vous situez par rapport à l'anthroposophie, à toute la christologie, par rapport aux relations de plus ou moins grande activité que vous entretenez avec le mouvement anthroposophique.

Naturellement, il existe entre ces deux types des types intermédiaires. Ils tiennent à ce que ce qui vient de l'incarnation précédente, ce qui agit dans l'incarnation présente, reçoit la lumière d'une incarnation encore plus ancienne. C'est notamment souvent le cas pour les âmes du second groupe. On retrouve chez elles beaucoup d'éléments provenant de leurs incarnations authentiquement païennes. C'est pourquoi elles inclinent immédiatement à concevoir le Christ comme il doit l'être, comme une entité cosmique.

Ce que je vous dis là, ce n'est pas tant les idées des hommes que leur comportement concret dans la vie qui permet de le voir. Plutôt que par leurs idées – les idées, les idées abstraites n'ont pas grande importance – on apprend à distinguer les deux types d'hommes d'après la manière dont ils se comportent dans certains détails de la vie. On trouvera par exemple les types intermédiaires parmi ceux – toute allusion personnelle est évidemment exclue – qui ne peuvent s'empêcher de transporter dans le mouvement anthroposophique les habitudes du monde extérieur, qui ne sont pas du tout enclins à prendre au sérieux le mouvement anthroposophique, qui ont notamment ceci de caractéristique qu'ils récriminent sans arrêt contre les anthroposophes. C'est justement parmi ceux qui ne cessent de récriminer à propos de la situation dans le mouvement anthroposophique et notamment contre certaines personnes, de récriminer de façon mesquine, que se trouvent les types intermédiaires qui oscillent entre l'un et l'autre types. Dans de tels cas, aucune des deux impulsions n'a une très grande intensité.

Et c'est pourquoi il est en tout cas nécessaire, même si cela représente une sorte d'examen de conscience, de conscience et de caractère, de parvenir à un approfondissement du mouvement anthroposophique en abordant ces questions, en réfléchissant un peu sur le point suivant : de quel ordre est mon appartenance au mouvement anthroposophique, compte tenu de ma nature suprasensible ? Si nous procédons ainsi, nous verrons alors se faire jour une conception toujours plus spirituelle du mouvement anthroposophique. Les théories que l'on défend – et qui ne vont pas nécessairement très loin, quand on ne les défend que comme des théories – on les met ensuite en pratique dans la vie.

C'est une rude mise en pratique que de se situer soi-même dans la vie en se conformant à ce que je viens de développer. Lorsque quelqu'un a souvent à la bouche le mot de karma et expose que d'une vie à l'autre telle chose trouve sa récompense, telle autre son châtiment, cela ne fait de mal à personne. Mais quand on est soi-même en cause, quand il s'agit de donner effectivement à son incarnation la qualité spirituelle bien définie qui en est le fondement, alors cela concerne de très près l'être personnel. Et qu'avons-nous à faire entrer par l'anthroposophie dans la vie terrestre, dans la civilisation terrestre, sinon un approfondissement de l'être humain ?

Tout cela, mes chers amis, était un intermède dans notre étude ; nous poursuivrons celle-ci vendredi prochain.

CINQUIEME CONFERENCE
Dornach, 11 juillet 1924

Les membres de la Société anthroposophique adhèrent à cette société, comme il n'est que trop naturel, pour des raisons qui tiennent aux dispositions de leur âme. Par conséquent, lorsqu'on parle du karma de la Société anthroposophique comme nous le faisons maintenant, du karma du mouvement anthroposophique en général, en prenant comme point de départ l'évolution karmique de ses membres et des groupes de membres, il s'agit naturellement de retrouver les fondements de ce karma dans les dispositions intérieures de ceux qui cherchent l'anthroposophie. Nous avons déjà commencé à le faire. Nous allons poursuivre notre étude de ces dispositions intérieures, afin d'aborder d'autres aspects du karma du mouvement anthroposophique.

J'ai signalé que ce qu'il y a d'essentiel dans les dispositions de l'âme des anthroposophes leur vient de ce qu'ils ont vécu pendant leurs incarnations des premiers siècles postérieurs à la fondation du christianisme. Je disais qu'il pouvait y avoir des incarnations intermédiaires, mais que la plus importante était celle qui se situe entre le IVè et le VIIIè siècle de l'ère chrétienne. De l'étude de cette réincarnation, il est ressorti que nous avons deux groupes à distinguer parmi ceux qui viennent au mouvement anthroposophique. Nous avons caractérisé ces deux groupes. Nous allons maintenant évoquer un élément qui leur est commun, un élément important résidant au tréfonds des âmes qui ont suivi l'évolution que j'ai caractérisée dans la dernière conférence pour les membres.

Si nous regardons ces premiers siècles chrétiens, nous sommes là en un temps où les hommes étaient encore tout autres qu'aujourd'hui. Nous pouvons dire ceci : lorsque l'homme moderne s'éveille, il entre dans son corps physique avec une grande rapidité, compte tenu de la réserve que j'ai faite ici. J'ai déjà dit que cette insertion et cette extension dans le corps physique s'étendent sur toute la j journée ; mais la perception de l'approche du Moi et du corps astral est extrêmement rapide. Pour l'homme d'aujourd'hui qui s'éveille, il n'y a pour ainsi dire aucun intervalle entre le moment où il prend conscience de son corps éthérique et celui où il prend conscience de son corps physique. En s'éveillant, on passe rapidement par la perception du corps éthérique et on plonge aussitôt dans le corps physique. Ceci est particulier à l'homme d'aujourd'hui.

Ce qui caractérisait les hommes des premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est qu'ils avaient nettement conscience en s'éveillant de pénétrer dans un élément double, dans un corps éthérique et dans un corps physique. Et ils savaient qu'on passe par la perception du corps éthérique avant de parvenir dans le corps physique. Si bien qu'au moment du réveil ils avaient devant eux, sinon tout le tableau de leur existence, du moins un grand nombre d'images de la partie déjà écoulée de leur vie terrestre. Et ils voyaient encore autre chose dont je vais parler tout à l'heure. Car lorsqu'on revient ainsi par étapes, si je puis dire, dans ce qui reste dans le lit, dans les corps éthérique et physique, il en résulte, pour les heures de veille, autre chose que les expériences faites par l'homme d'aujourd'hui au cours de ces mêmes heures.

De même, le moment où l'être humain s'endort offre aujourd'hui ceci de particulier que lorsque le Moi et le corps astral quittent les corps physique et éthérique, le Moi attire, aspire très rapidement le corps astral. Et du fait que le Moi ne sait pas encore s'orienter par rapport au cosmos, ne peut encore rien percevoir, toutes les perceptions cessent pour l'être humain quand il s'endort. Ce qui ressort sous la forme des rêves n'est que fragmentaire.

Là encore, il n'en était pas de même aux époques dont j'ai parlé. Alors le Moi n'aspirait pas encore le corps astral ; celui-ci se maintenait indépendant dans sa propre substance après l'endormissement. Et jusqu'à un certain point, il se maintenait ainsi durant toute la nuit. Si bien qu'au matin, l'homme ne sortait pas au réveil d'une inconscience totale, mais avait ce sentiment : j'ai vécu dans un monde de lumière où toutes sortes de choses se sont passées ; c'étaient des images, il est vrai, mais il s'est passé toutes sortes de choses. – C'est un fait que l'homme de ce temps connaissait un sentiment intermédiaire entre celui de la veille et celui du sommeil : quelque chose comme perçu en sourdine, très intérieur, mais bien présent. Cette perception ne cessa complètement au sein de l'humanité civilisée qu'au début du XIVè siècle. Mais par là, les âmes dont j'ai parlé récemment ressentaient le monde autrement que les hommes d'aujourd'hui. Représentons-nous comment ces hommes, c'est-à-dire vous tous, mes chers amis, voyaient alors le monde.

Du fait que l'être humain descendait par étapes dans ses corps éthérique et physique, la nature extérieure n'était pas pour lui comme pour nous, pendant toute sa vie de veille, ce monde perceptible aux sens, froid et prosaïque, que nous ne pouvons enrichir, quand nous le voulons, qu'à l'aide de notre imagination. Lorsqu'il regardait le monde des plantes, par exemple une prairie en fleurs notamment par un soleil très doux, peu avant l'heure de midi – il lui semblait qu'un brouillard bleu-rougeâtre aux multiples ondoiements s'étendait au-dessus de cette prairie. Ce qu'on voit aujourd'hui lorsqu'une brume légère s'élève d'un pré, et qui est provoqué par l'évaporation, on le voyait alors dans la lumière spirituelle de l'astral. Chaque cime d'arbre était enveloppée d'un nuage de ce genre, et sur les champs

ensemencés, des rayons d'un rouge bleuâtre, sortant du brouillard, semblaient descendre du cosmos et s'enfoncer dans la terre.

Et lorsqu'on regardait les animaux, on avait impression qu'ils n'avaient pas seulement leur forme physique, mais que celle-ci se trouvait dans une aura astrale. On ne percevait cette aura qu'en sourdine, très intérieurement, et seulement lorsque l'action de la lumière était adoucie d'une certaine façon. Mais on la percevait. Partout dans la nature extérieure on voyait donc l'esprit à l'œuvre.

Et lorsqu'on mourait, la vision rétrospective qu'on avait de sa vie dans les premiers jours qui suivent le passage par la porte de la mort apparaissait comme quelque chose que l'on connaissait bien ; car devant ce spectacle on éprouvait un sentiment bien défini, un sentiment qui faisait dire : maintenant, je rends sa liberté à l'aura qui baignait mon organisme ; elle va rejoindre l'aura que j'ai vue dans la nature. Mon corps éthérique retourne dans sa patrie. – Voilà ce qu'on ressentait.

Tous ces sentiments étaient naturellement bien plus forts dans les temps encore plus reculés. A l'époque dont je parle, ils étaient encore présents, bien qu'atténués. Et l'on se disait, après avoir franchi la porte de la mort : dans toute l'activité spirituelle, dans toute la vie spirituelle que j'ai perçue autour des choses et des phénomènes de la nature, c'est le Verbe de Dieu le Père qui parle, et c'est vers le Père que va mon corps éthérique.

Si l'homme, du fait qu'il se réveillait autrement, voyait autrement la nature extérieure, de même il voyait son apparence extérieure autrement qu'on ne le fit plus tard. Quand il s'endormait, son corps astral n'était pas aspiré immédiatement par le Moi. Dans une semblable situation, le corps astral « résonne ». Du haut des mondes spirituels résonnaient dans le Moi de l'homme endormi – sinon aussi distinctement qu'aux très anciennes époques, du moins d'une façon assourdie et dans l'intimité de l'être – toutes sortes de sonorités que l'on ne peut pas entendre à l'état de veille. Et au réveil on avait ce sentiment : de mon endormissement à mon réveil, j'ai participé à ce que disaient les esprits dans les espaces lumineux du cosmos.

Puis, quelques jours après avoir passé la porte de la mort, lorsqu'il avait dépouillé son corps éthérique et vivait alors dans son corps astral, voici le sentiment que l'homme éprouvait : dans ce corps astral, je revis à rebours tout ce que j'ai pensé et fait sur terre. Or tout cela, je le revis dans ce corps astral dans lequel j'ai vécu chaque nuit pendant mon sommeil. – Mais tandis qu'il ne ramenait à son réveil que des impressions très vagues, il se disait maintenant, en revivant sa vie terrestre : dans ce corps astral qui est le mien vit le Christ. Je ne l'avais pas remarqué, mais chaque nuit mon corps astral vivait dans l'essence du Christ. L'être humain savait alors qu'aussi longtemps qu'il avait à revivre sa vie terrestre à rebours, le Christ ne l'abandonnait pas, parce qu'il était auprès de son corps astral.

Voyez-vous, quelle que fût l'attitude adoptée à l'égard du christianisme dans ces premiers siècles, qu'on fît partie du premier ou du second des groupes dont j'ai parlé, qu'on sentit encore en soi la force du paganisme ou qu'on fût las d'être païen, on faisait sans aucun doute – sinon sur terre, du moins après la mort – l'expérience de ce fait grandiose qu'est le Mystère du Golgotha : le Christ, jusqu'alors régent des entités solaires, s'est uni aux hommes habitant sur la terre. Telle fut l'expérience de tous ceux qui dans les premiers siècles s'approchèrent du christianisme. Pour les autres, ce qu'ils ont vécu après la mort leur est resté plus ou moins incompréhensible. Telles étaient les différences essentielles entre les expériences faites par les âmes dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et les expériences qui furent possibles plus tard.

Mais tout cela eut encore une autre conséquence. Ce fut que lorsqu'à l'état de veille l'homme contemplait la nature, il ressentait celle-ci comme étant le domaine de Dieu le Père. Car toute la spiritualité qu'il voyait là à l'œuvre était pour lui l'expression, la révélation de Dieu le Père. Et il se sentait en présence d'un monde qui, à l'époque où le Christ parut sur terre, avait besoin de quelque chose : que pour le salut de l'humanité le Christ fût reçu dans la substance même de la terre. Devant les phénomènes et les puissances à l'œuvre dans la nature, l'être humain ressentait encore la présence d'un principe christique vivant. A sa vision de la nature était lié quelque chose qui lui permettait de percevoir en elle une activité spirituelle à l'œuvre. Ce qui était ainsi perçu comme une activité spirituelle, ce qui flottait en formes spirituelles changeantes au-dessus de toute la nature végétale, autour de toute la nature animale, c'est ce que l'homme d'alors, dans son sentiment spontané, résumait en ces mots : l'innocence de la nature.

Oui, mes chers amis, – ce qui était perceptible en esprit, on l'appelait effectivement l'innocence de la nature. On parlait d'une spiritualité innocente à l'œuvre dans la nature. Quant au monde spirituel de lumière et de sons où l'on sentait en s'éveillant qu'on avait vécu pendant son sommeil, on le ressentait comme un monde où peuvent régner le Bien et le Mal, où des sons montent des profondeurs spirituelles lorsque parlent les esprits du Bien et les esprits du Mal – les esprits du Bien cherchant seulement à élever l'innocence de la nature à un niveau supérieur, à la conserver, alors que les esprits du Mal y introduisent la faute. Et partout où vivaient les chrétiens que j'ai décrits, on percevait à l'œuvre le Bien et le Mal grâce au fait que dans l'état de sommeil le Moi n'absorbait pas en lui le corps astral.

Ceux qui se disaient alors chrétiens, ou qui étaient en contact avec le christianisme, ne connaissaient pas tous ces dispositions de l'âme. Mais parmi les habitants des régions méridionales et moyennes de l'Europe, un grand nombre se disaient : cette partie intime de moi-même, qui mène une existence autonome entre l'endormissement et le réveil, elle appartient au monde du Bien et au monde du Mal. –

On réfléchissait beaucoup et on méditait beaucoup sur les forces profondes qui déclenchent dans l'âme humaine le Bien et le Mal. On éprouvait douloureusement que l'âme se trouve placée dans un monde où les puissances du Bien et les puissances du Mal se livrent combat.

Dans les tout premiers siècles, ces sentiments n'existaient pas encore dans les régions méridionales et moyennes de l'Europe, mais aux Vè, VIè siècles, ils devinrent de plus en plus fréquents ; c'est notamment parmi les hommes à qui parvenaient davantage les enseignements de l'Orient – ces enseignements venaient de l'Orient par les voies les plus diverses – que naquit cet état d'âme. Et parce qu'il se répandit avec une force toute particulière dans les régions auxquelles on donna le nom de Bulgarie – ce nom, chose curieuse, se conserva même plus tard, alors que des peuplades toutes différentes habitaient ces contrées – on nomma Bulgares, pendant très longtemps en Europe, ceux chez qui cet état d'âme était particulièrement développé. Dans les derniers siècles de la première moitié du Moyen Age, les Bulgares étaient, pour les habitants de l'Europe de l'Ouest et de l'Europe moyenne, des gens qui étaient particulièrement frappés par l'opposition entre les puissances cosmiques du Bien et celles du Mal. Dans toute l'Europe, on trouve ce nom associé à cette signification.

C'est plus ou moins dans ces dispositions que se trouvaient les âmes dont je parle ici, ces âmes que leur évolution ultérieure amena à contempler les puissants tableaux du culte suprasensible et à participer dans la première moitié du XIXè siècle à ces manifestations. Tout ce que ces âmes avaient éprouvé en constatant qu'elles étaient engagées dans le combat entre le Bien et le Mal, elles l'emportèrent entre la mort et une nouvelle naissance. Ce qui leur donna une certaine nuance, une certaine coloration lorsqu'elles se trouvèrent devant les puissantes images dont nous avons parlé.

Mais ce n'est pas tout. Ces âmes étaient en quelque sorte les dernières à avoir conservé au sein de la civilisation européenne la possibilité de percevoir séparément les corps éthérique et astral dans les états de sommeil et de veille. Se reconnaissant à cette particularité de leur vie intérieure, elles vivaient essentiellement en communautés. Aux yeux des chrétiens qui étaient de plus en plus nombreux à se rattacher à Rome, ces hommes étaient des hérétiques. En ce temps-là, on n'en était pas encore arrivé à condamner les hérétiques avec la même rigueur que plus tard, mais il reste qu'on les considérait comme des hérétiques. De toute façon, ils inquiétaient. On avait l'impression qu'ils voyaient ce que d'autres ne voyaient pas, qu'ils avaient d'autres rapports avec le divin, du fait qu'ils percevaient dans l'état de sommeil.

Car les autres parmi lesquels ils habitaient avaient depuis longtemps perdu cette faculté, et se rapprochaient de l'état d'âme qui se généralisa au XIVè siècle en Europe. Mais lorsque ces hommes doués de ces facultés de perception passaient ensuite la porte de la mort, ils se distinguaient aussi des autres. Il ne faut pas croire qu'entre la mort et une nouvelle naissance l'homme ne prend aucune part à ce qui se passe sur terre du fait des hommes. De même que d'ici-bas nous levons le regard vers le monde céleste, le monde spirituel, de même entre la mort et une nouvelle naissance nous regardons des mondes supérieurs vers la terre. De même que d'ici on nourrit de l'intérêt pour les êtres spirituels, de même, du monde spirituel, on prend part à ce que font les êtres vivant sur terre.

A l'époque que je décris ici succéda celle au cours de laquelle le christianisme s'organisa pour perdurer, même s'il était posé en principe que l'homme ignorait tout de son corps astral et de son corps éthérique. Le christianisme s'organisa aux fins de parler du monde spirituel sans le préalable de la connaissance de ces deux corps. Dites-vous en effet ceci, mes chers amis : lorsque les maîtres chrétiens des premiers siècles parlaient à leurs disciples, ils en trouvaient déjà devant eux un grand nombre qui n'étaient plus capables d'accepter leurs paroles comme vraies que par soumission à l'autorité ; mais l'ingénuité des âmes de ce temps faisait qu'on acceptait ces paroles pourvu qu'elles fussent dites avec enthousiasme et chaleur de cœur. Et avec quel enthousiasme et quelle chaleur de cœur on prêchait dans les premiers siècles du christianisme, nous ne nous en faisons plus la moindre idée aujourd'hui, où tant de prédications ne sont que verbalisme.

Mais ceux qui savaient parler aux âmes que j'ai décrites, quels mots pouvaient-ils leur adresser ? Ils pouvaient dire, mes chers amis : voyez cette lueur au-dessus des plantes, comme un arc-en-ciel qui chatoie, voyez le désir qui se manifeste chez les animaux, regardez : c'est le reflet, c'est la manifestation du monde spirituel dont nous vous parlons, du monde spirituel d'où le Christ est issu. Lorsqu'on parlait à ces gens des trésors de sagesse spirituelle, ce n'était là rien d'inconnu pour eux ; on leur rappelait cet esprit présent dans la nature que, dans certaines circonstances, ils pouvaient percevoir dans le rayonnement adouci du soleil.

Lorsqu'on leur disait d'autre part qu'il existe un Evangile qui parle du monde spirituel, des mystères de l'esprit, quand on leur parlait des mystères de l'Ancien Testament, cela non plus ne leur était pas inconnu. On pouvait leur dire : voici la parole de l'Evangile – cette parole a été mise par écrit par des hommes qui, il est vrai, ont perçu plus clairement que vous le murmure du monde spirituel dans lequel se trouvent vos âmes pendant le sommeil, mais ce murmure, vous savez qu'il existe, car vous vous en souvenez quand vous vous éveillez le matin. Ainsi pouvait-on parler de cela à ces hommes comme de choses qu'ils connaissaient. Dans le dialogue que les prêtres, que les prédicateurs de l'époque avaient avec ces hommes, il y avait d'une certaine manière quelque chose de ce qui se déroulait dans les âmes de ces hommes eux-mêmes. La parole était encore vivante et pouvait être cultivée comme telle.

Et lorsqu'ensuite ces âmes, auxquelles on avait pu adresser une parole vivante, abaissaient après la mort leur regard vers la terre, elles voyaient le crépuscule descendre sur cette parole vivante, et elles avaient le sentiment que le Logos sombrait dans le crépuscule. C'était le sentiment général des âmes que j'ai décrites, celles qui avaient franchi la porte de la mort après les VIIè, VIIIè, IXè siècles, ou un peu plus tôt : sur terre, c'est le crépuscule du Logos vivant. En elles vivait bien la parole : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous », mais, ressentaient-elles, les hommes ont de moins en moins une demeure pour le Verbe qui doit vivre dans la chair, continuer à vivre sur terre.

Ceci détermina un même état d'esprit chez tous ceux qui vivaient dans le monde spirituel entre les VIIè, VIIIè, et les XIXè, XXè siècles, même s'ils connurent dans l'intervalle une existence terrestre, un état d'esprit qu'on peut traduire ainsi : le Christ vit bien pour la terre, car il est mort pour elle, mais la terre ne sait pas l'accueillir ; il faut que sur terre soit retrouvée la force qui permet aux âmes d'accueillir le Christ ! Ce sentiment, s'ajoutant à d'autres que j'ai décrits, vivait dans ces âmes après leur mort, dans celles précisément qui pendant leur vie terrestre avaient été considérées comme hérétiques : elles ressentaient le besoin d'une révélation renouvelée du Christ, d'une nouvelle Annonce.

C'est dans cet état d'esprit que ces hommes désincarnés s'aperçurent qu'il se passait sur la terre quelque chose qui ne pouvait que leur être totalement inconnu. Ils apprirent à comprendre ce qui se passait là sur la terre. Ils virent que les âmes terrestres étaient de moins en moins habitées par l'esprit, qu'il n'y avait plus d'hommes auxquels on puisse dire : nous vous annonçons l'esprit que vous-mêmes pouvez encore voir planer au-dessus du monde des plantes et luire autour des animaux. Nous vous annonçons l'Evangile qui a été inspiré par les sons dont vous entendez encore le murmure lorsque vous avez des réminiscences de vos expériences nocturnes. – Rien de tout cela n'existait plus.

D'en haut, où les choses ont un aspect tout différent, ces âmes virent qu'un succédané avait pénétré dans l'évolution chrétienne, remplaçant l'ancienne parole. Car bien que les prédicateurs dussent déjà s'adresser à des hommes dont la plupart n'avaient pendant leur vie terrestre aucune conscience du spirituel, toute la tradition en matière d'éloquence provenait des époques où, lorsqu'on parlait de l'esprit, on pouvait supposer que les êtres humains sentaient encore sa présence.

En réalité, tout cela ne s'effaça complètement que vers les IXè, Xè, XIè siècles. Une tout autre façon d'écouter s'instaura. Lorsque précédemment on écoutait parler un homme inspiré, plein d'un divin enthousiasme, on avait le sentiment en l'écoutant de sortir un peu de soi-même, d'entrer dans son corps éthérique, d'abandonner un peu son propre corps physique. On avait ainsi le sentiment de s'approcher de son corps astral. Lorsqu'on écoutait, il semblait vraiment qu'on se dégageât légèrement de soi-même. On n'attachait pas encore tellement d'importance au seul fait d'écouter, mais bien davantage à ce qu'on éprouvait dans ce léger dégagement. On participait à la vie même des mots que prononçaient ces inspirés de Dieu.

Ceci disparut totalement entre les IXè, Xè, XIè siècles, et le XIVè. La simple audition devint de plus en plus courante. Alors naquit le besoin d'en appeler à autre chose lorsqu'on parlait de l'esprit, le besoin de tirer de l'auditeur lui-même l'idée qu'on voulait qu'il ait du monde spirituel, d'agir en quelque sorte sur lui de telle façon que malgré son corps sclérosé il se sente contraint de dire quelque chose au sujet du monde spirituel. De là naquit le besoin de donner l'enseignement spirituel sous la forme d'un jeu de questions et de réponses.

Lorsqu'on demande (et toute question a quelque chose de suggestif) : qu'est-ce que le baptême ? – et qu'on a préparé l'élève à donner une certaine réponse, ou bien : qu'est-ce que la confirmation ? Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? Qu'est-ce que la mort ? Quels sont les sept péchés capitaux ? – en préparant l'élève à ce jeu de réponses et de questions, on met quelque chose à la place du simple fait d'écouter. A l'époque en question, l'habitude s'instaura – tout d'abord dans certaines écoles – d'enseigner sous forme de questions et de réponses ce qu'il y avait à dire sur le monde spirituel : le catéchisme était né.

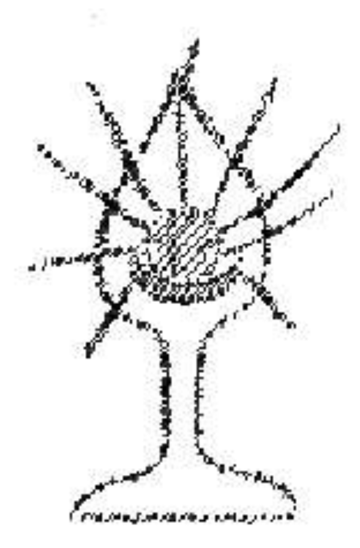
Voyez-vous, il faut s'arrêter à des faits de ce genre. Et c'est cela qui frappa les âmes qui, du monde spirituel où elles se trouvaient, regardaient vers la terre : que les hommes dussent prendre contact avec quelque chose qu'elles-mêmes n'avaient pas pu connaître, qu'elles n'avaient pas pu percevoir. Cette naissance du catéchisme les impressionna profondément. A lire les relations des historiens, on penserait que ce ne fut là rien d'extraordinaire ; il en va tout autrement quand on considère cette naissance du catéchisme du point de vue du monde suprasensible et qu'on se dit : il faut que sur terre les hommes passent dans les profondeurs de leur âme par une nouvelle étape, il faut qu'ils apprennent sur le mode du catéchisme ce qu'ils doivent croire.

Tel était l'un des sentiments éprouvés par ces âmes. Elles en éprouvaient un autre, que je décrirai de la façon suivante.

Aux premiers siècles du christianisme, il n'était pas encore possible à n'importe quel chrétien d'entrer dans une église, de s'y asseoir ou de s'y agenouiller pour y entendre la messe depuis le début, depuis l'Introït, jusqu'aux prières qui suivent la communion. Les gens ne pouvaient pas tous assister à la messe tout entière. Ceux qui devenaient chrétiens étaient divisés en deux groupes : les catéchumènes, qui étaient autorisés à rester dans l'église jusqu'à la fin de la lecture de l'Evangile et devaient sortir à l'Offertoire ; et les autres, qui à la suite d'une longue préparation étaient parvenus dans l'état où l'on s'ouvre au sacré et où l'on peut alors assister au mystère de la transsubstantiation. Eux seuls pouvaient rester et entendre la messe jusqu'au bout.

La façon dont on participait à la messe était donc tout autre que celle d'aujourd'hui. Les êtres humains dont je vous ai dit qu'ils connaissaient dans leur âme les états que j'ai décrits, qu'ils regardaient vers la terre et percevaient cet événement curieux et pour eux incompréhensible qu'était l'enseignement catéchétique, ils avaient, eux, de leur vivant, plus ou moins conservé pour leur culte l'ancienne coutume chrétienne : ne laisser les fidèles assister à l'ensemble de la messe qu'après une longue préparation. Pour eux il y avait dans la messe une partie exotérique et une partie ésotérique. Tout ce qui se passe à partir de la transsubstantiation était considéré par eux comme ésotérique.

Maintenant ils regardaient d'en haut ce qui se passait dans le culte chrétien. Ils constataient que la messe était devenue entièrement exotérique, qu'on la célébrait aussi devant ceux qui n'avaient reçu aucune préparation à un état intérieur particulier. Ils s'interrogeaient : l'homme qui vit sur terre peut-il vraiment s'approcher du Mystère du Golgotha s'il assiste à la transsubstantiation dans un esprit profane ? – C'est là ce que, des régions où s'écoule la vie entre la mort et une nouvelle naissance, ces âmes éprouvaient. Or, si l'on ne comprend pas la transsubstantiation, on ne comprend pas le Mystère du Golgotha. Ces âmes voyaient que le Christ n'était plus connu dans sa nature essentielle, que le culte n'était plus compris.



Ce sentiment se déposait au fond des âmes que j'ai décrites. Et lorsqu'elles regardaient le *sanctissimum*, *l'ostensoir* dans lequel l'hostie repose sur un support en forme de demi-lune, elles se disaient : ce symbole vivant signifie qu'autrefois on cherchait dans le Christ l'entité solaire, car sur chaque ostensoir on voit les rayons du soleil. Mais la notion que le Christ est en rapport avec le soleil a été perdue, il n'en reste plus que le symbole. Elle a été conservée jusqu'à aujourd'hui dans le symbole, mais le symbole n'est plus compris ! – Ce second sentiment ne pouvait que renforcer dans ces âmes l'idée qu'une nouvelle conception du Christ devait venir.

Dans notre conférence d'après-demain, nous poursuivrons notre étude du karma de la Société anthroposophique.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 13 juillet 1924

Parmi les conditions d'ordre spirituel qui au cours de l'évolution ont conduit à la fondation du mouvement anthroposophique et font en quelque sorte partie, du point de vue spirituel, du karma de ce mouvement, j'ai cité deux faits symptomatiques : d'une part ce qui s'exprime dans la naissance de la catéchèse, la naissance du catéchisme avec ses questions et ses réponses, qui mena à une foi sans lien direct avec le monde spirituel ; de l'autre, le caractère désormais exotérique de la messe, devenue accessible dans sa totalité, y compris la transsubstantiation et la communion, à tous les fidèles, qu'ils y fussent préparés ou non, et par quoi elle avait perdu le caractère propre au Mystère dans l'Antiquité.

Dans ces deux événements terrestres s'est accompli ce qui ensuite, lorsqu'on observe la chose du point de vue du monde spirituel, a conduit dans l'évolution spirituelle à préparer de manière bien définie ce qui devait devenir la révélation spirituelle du tournant du XIXè au XXè siècle : révélation conforme à la marche du temps, telle qu'elle devait venir après l'avènement de Michaël, dans les temps où s'achevait l'ancienne et sombre époque du Kali Youga, et où devait se lever pour l'humanité l'aube d'une ère nouvelle, une ère de lumière.

Nous avons à considérer aujourd'hui un troisième point. Et c'est seulement lorsque nous aurons placé devant notre âme ces trois conditions d'ordre spirituel, préalables à toute évolution spirituelle dans le présent et dans l'avenir, ces trois conditions qui furent de nature à conduire les uns vers les autres un certain nombre d'êtres humains avant même leur descente dans le monde physique dans le dernier tiers du XIXè siècle ou au tournant du XIXè au XXè siècle – c'est alors seulement qu'il nous sera possible de comprendre certains événements indépendants du karma, qui sont intervenus dans le cours d'existences destinées à se lier dans le mouvement anthroposophique.

L'attitude particulière que de nos jours on adopte en général soit vis-à-vis de la nature, soit vis-à-vis du monde spirituel, ne remonte guère au delà des XIVè, XVè siècles. Antérieurement, le rapport des humains avec l'esprit était foncièrement différent. Ce n'était pas au moyen de notions ni de concepts qu'on cherchait à s'approcher de l'esprit, mais par des expériences personnelles permettant d'accéder, fût-ce imparfaitement, jusqu'à l'esprit.

Lorsqu'aujourd'hui nous parlons de la nature, elle est pour nous une abstraction, sans consistance et sans vie. Lorsque nous parlons de l'esprit, c'est là pour nous quelque chose de vague, dont nous supposons que cela existe d'une façon ou d'une autre dans l'univers, et que nous enfermons dans des idées abstraites et des concepts. Il n'en était pas ainsi à l'époque où les âmes que rapproche aujourd'hui un ardent désir de spiritualité vivaient leur incarnation décisive et tendaient alors l'oreille à ce que les guides de l'humanité, dans leur haut savoir, avaient à leur dire pour répondre aux besoins de leur âme.

Nous avons d'abord à considérer l'époque qui va jusqu'aux VIIè, VIIIè siècles de l'ère chrétienne ; nous y trouvons encore un lien, assez lâche, de l'âme humaine avec le monde spirituel, une expérience directe de ce monde, une relation vivante avec lui chez les hommes voués à la connaissance. Vient ensuite l'époque s'étendant des VIIè, VIIIè siècles, jusqu'au grand tournant des XIVè, XVè siècles ; c'est celle où les âmes qui, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, avaient encore participé à la période que j'ai décrite, se trouvaient dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Mais bien qu'à partir des VIè, VIIè, VIIIè siècles, il n'ait plus existé de rapport direct entre les hommes et le monde spirituel, néanmoins une certaine conscience de ce rapport trouva refuge, dirais-je, dans quelques centres d'enseignement. Dans ces établissements on parlait encore, dans le domaine de la connaissance, comme on l'avait fait dans les premiers siècles chrétiens. Et il pouvait arriver que sous l'impulsion qu'ils recevaient de cet enseignement, certains êtres d'élite puissent pénétrer, ne serait-ce que par moments, jusqu'au monde spirituel. Et il y avait des centres dans lesquels on donnait un genre d'enseignement que nous ne pouvons plus nous représenter aujourd'hui.

C'est en réalité aux XIIè, XIIIè siècles seulement que tout cela prit fin ; auparavant cela se déposa, pour la dernière fois, dans une œuvre importante, la « Divine Comédie » de Dante. Ce qui a précédé la naissance de la « Divine Comédie » constitue un merveilleux chapitre de l'évolution humaine : c'est qu'alors eut lieu une incessante confluence d'activités terrestres et d'activités suprasensibles : les hommes vivant sur terre avaient un peu perdu la relation avec le monde spirituel, ceux qui vivaient dans le monde spirituel et qui sur terre avaient entretenu cette relation ressentaient une profonde mélancolie au spectacle de ce qui se passait sur terre. Ils voyaient sombrer ce qu'ils avaient connu sur terre, et du monde où ils se trouvaient ils inspiraient certaines individualités qui vivaient dans le monde sensible, afin qu'elles fondent encore çà et là un centre où cultiver cette relation de l'être humain avec l'esprit.

Il faut bien voir – j'ai indiqué cela ici-même il y a des années – que, jusqu'aux VIIè, VIIIè siècles, il subsista un écho de l'initiation pré-chrétienne : le christianisme fut accueilli dans des centres hauts lieux de la connaissance – qui avaient pris la suite des Mystères antiques. Là, au moyen d'une éducation du corps et de l'âme orientée vers l'esprit plus que par un enseignement proprement dit, des hommes étaient préparés en vue du moment où ils pourraient avoir une certaine perception de l'esprit tel qu'il

peut se révéler dans tout ce qui entoure les êtres humains sur la terre. Ces hommes dirigeaient alors leur regard sur le règne minéral, sur le règne végétal, sur tout ce qui vit chez l'animal et chez l'homme. Et ils voyaient alors les esprits élémentaires qui vivent dans la nature apparaître dans l'aura de tous ces êtres, ils voyaient le cosmos féconder les esprits élémentaires.

Et surtout leur apparaissait – tel un être auquel ils s'adressaient comme ils l'eussent fait avec l'un de leurs semblables, mais un être de nature supérieure – la « déesse Nature ». C'était la déesse qu'ils voyaient devant eux, non pas comme une présence physique, mais comme une âme dans tout son éclat. On ne parlait pas alors de lois abstraites à l'œuvre dans la nature, on parlait de la puissance créatrice de la déesse Nature.

Elle était la métamorphose de l'antique Proserpine, la déesse qui crée sans relâche et à laquelle s'unissait en un certain sens celui qui était en quête de la connaissance. Elle lui apparaissait dans le minéral, dans la plante, dans l'animal, dans les nuages, les montagnes et les sources. Et à la vue de cette déesse, qui œuvre alternativement sous la terre en hiver, sur la terre en été, ils éprouvaient ce sentiment : elle est l'auxiliaire du Dieu dont parlent les Evangiles, elle est l'exécutrice de la puissance divine.

Et lorsque le disciple avait été suffisamment instruit par cette déesse sur la nature du minéral, de la plante et de l'animal, lorsqu'il était introduit dans la connaissance des forces de vie, la déesse lui enseignait alors la nature des quatre éléments : terre, eau, air, feu. Il apprenait comment, au sein des mondes minéral, animal et végétal, vivent et agissent les ondes vivantes de ces quatre éléments qui se répandent concrètement sur le monde : terre, eau, air, feu. Il sentait que par son corps éthérique il était intimement uni à l'activité de la terre dans sa pesanteur, de l'eau dans sa force vivifiante, de l'air dans sa force qui éveille la sensibilité, du feu dans sa force qui allume la lumière du Moi. A tout cela il se sentait intimement uni. Il y voyait le don qu'en l'instruisant lui faisait la déesse Nature, héritière et métamorphose de Proserpine.

Et les maîtres veillaient à ce que leurs disciples parviennent à pressentir cet échange vivant avec la nature où Dieu était partout présent, qui était sa substance même ; ils veillaient à ce qu'ils pénètrent jusque dans la vie même des éléments. Puis, les élèves une fois arrivés là, on les introduisait à la connaissance du système planétaire. Et ils apprenaient que la connaissance du système planétaire donne accès à la connaissance de l'âme humaine : apprends comment les planètes cheminent dans le ciel et tu apprendras comment en toi-même ton âme agit et vit. On les conduisait alors vers ce qu'on appelait le « grand Océan ». Cet océan, c'était la mer cosmique, qui les menait des planètes, des étoiles mobiles, dans les espaces lointains des étoiles immobiles, des étoiles fixes. Cette possibilité qu'ils avaient de connaître les mystères des étoiles fixes leur permettait de pénétrer dans les mystères du Moi.

On a oublié aujourd'hui que de tels enseignements ont existé. Mais ces enseignements existaient. Et cette connaissance vivante fut cultivée jusqu'aux VIIè, VIIIè siècles, dans les centres qui avaient pris la suite des Mystères. En tant que doctrine, en tant que théorie, on continua à la cultiver jusqu'à ce tournant du XIVè au XVè siècle, dont j'ai si souvent parlé. On peut observer que là où ces doctrines étaient enseignées, elles continuaient à vivre malgré des difficultés considérables, bien qu'elles fussent presque réduites à l'état de concepts, d'idées, les uns et les autres assez vivants cependant pour allumer encore chez certains individus la vision de tout ce que je viens de décrire.

Il y eut au XIè siècle et encore au XIIè, avec des prolongements jusque dans le XIIIè siècle, une école admirable où enseignaient des maîtres qui savaient parfaitement comment, au cours des siècles précédents, on amenait les élèves à faire l'expérience du spirituel. C'était la grande école de Chartres, où confluaient toutes les connaissances issues de la spiritualité vivante que j'ai décrite.

Chartres, où aujourd'hui encore on peut voir les admirables œuvres architecturales que l'on sait, avait surtout été touchée par un rayon de la sagesse encore vivante de Pierre de Compostelle, celui ci avait été actif en Espagne, où il cultivait un christianisme qui rappelait celui des Mystères. Ce christianisme parlait encore de la nature comme auxiliaire du Christ, Pierre de Compostelle enseignait encore que c'est seulement lorsque l'homme a été introduit par cette nature dans le monde des éléments, des planètes, des étoiles, qu'il est mûr pour connaître, non pas, dirai-je a nouveau, dans leur réalité corporelle, mais dans leur réalité d'âme, les sept forces auxiliaires qui apparaissaient devant l'âme humaine, non pas comme des abstractions livresques, mais comme des déesses vivantes : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. C'est sous l'aspect d'êtres divins, spirituels, que les élèves apprenaient à connaître ces forces.

C'est de ces figures vivantes que parlaient ceux qui entouraient Pierre de Compostelle. Les doctrines de ce dernier projetaient leur lumière jusque dans l'école de Chartres. Dans cette école enseignait par exemple le grand Bernard de Chartres ; il enthousiasmait ses élèves, non qu'il ait pu encore leur montrer la déesse Nature ou les déesses des sept arts libéraux, mais il en parlait de façon si vivante que du moins leur image apparaissait à leurs yeux comme sous la baguette du magicien. Et à chaque heure de cours, la science se métamorphosait en un art lumineux.

Là enseignait également Bernard Silvestre, qui en puissantes descriptions faisait renaître devant ses élèves l'ancienne sagesse. Et surtout enseignait là Jean de Chartres qui parlait de l'âme humaine sur un mode grandiose et inspiré ; ce Jean de Chartres, qu'on appelait aussi Jean de Salisbury, développait des vues dans lesquelles il prenait position par rapport à Aristote, à l'aristotélisme. Son enseignement

agissait sur ces élèves particulièrement favorisés de façon telle qu'il les amenait à comprendre que les doctrines des premiers siècles chrétiens n'avaient plus leur place sur terre, qu'elles étaient incompatibles avec l'évolution. Il expliquait à ses élèves qu'il existe une connaissance ancienne qui est presque clairvoyance, mais que cette connaissance s'estompe. On peut seulement savoir ce que sont la dialectique, la rhétorique, l'astronomie, l'astrologie, on ne peut plus voir les déesses des sept arts libéraux, car l'influence d'Aristote, qui déjà dans l'Antiquité était capable de concevoir les notions et les idées de la cinquième époque post-atlantéenne, doit se poursuivre.

C'est avec une grande force d'inspiration que l'enseignement de l'école de Chartres se transplanta ensuite dans l'ordre de Cluny. Il se sécularisa dans les dispositions que prit pour l'Eglise le pape Grégoire VII, qui avait été abbé de Cluny sous le nom de Hildebrand ; mais cette doctrine se perpétua dans l'école de Chartres en gardant toute sa pureté, et c'est à elle que le XIIè siècle doit son éclat. Il y eut en particulier un maître qui surpassa tous les autres, et qui, percevant, si je puis dire, les Idées par l'inspiration, enseignait à Chartres le mystère des sept arts libéraux dans leur rapport avec le christianisme. C'était Alain de Lille.

Alain de Lille enflammait littéralement ses élèves, au XIIè siècle, à Chartres. Il avait bien saisi que dans les siècles à venir, la terre ne pourrait plus tirer profit d'un enseignement tel qu'on le donnait à Chartres ; en effet, ce n'était pas seulement du platonisme, c'était un enseignement provenant de la clairvoyance des Mystères antérieurs à l'époque de Platon, avec la seule différence que cette clairvoyance avait assimilé le christianisme. Et à ceux dont il supposait qu'ils pouvaient le comprendre, Alain de Lille enseignait déjà de son vivant : maintenant il faut qu'agisse sur terre pour un certain temps une forme de connaissance teintée d'aristotélisme, avec des concepts et des idées rigoureusement définis. Car c'est ainsi seulement que peut se préparer le retour dans l'avenir d'une spiritualité.

Pour plus d'un lecteur d'aujourd'hui, la littérature de l'époque paraît sèche, mais elle ne l'est pas pour quiconque peut se faire une idée de ce qui vivait dans les âmes des hommes qui enseignaient à Chartres. On sent agir, bien vivant à travers la poésie qui partit de Chartres, ce sentiment d'union avec les dieux des sept arts libéraux. Et dans le poème intitulé « La Bataille des sept Arts », si plein de force pour quiconque est capable de le comprendre, on sent passer le souffle spirituel des sept arts libéraux.

Tout cela agissait sur les esprits au XIIè siècle. Tout cela, voyez-vous, vivait encore en ce temps-là dans l'atmosphère spirituelle, tout cela se faisait encore sentir d'une certaine manière. C'était à plus d'un égard apparenté à ce qu'on enseignait dans des écoles qui subsistaient dans le Nord de l'Italie et ailleurs dans le pays, en Espagne aussi, mais tout cela de façon très sporadique. Et cet enseignement se propagea dans diverses directions. Et vers la fin du XIIè siècle, on retrouvait une grande partie de l'enseignement chartrain à l'Université d'Orléans, où étaient cultivées de curieuses doctrines inspirées par l'école de Chartres.

Et puis il advint un jour qu'un ambassadeur, rentrant d'Espagne en Italie, fortement impressionné par certains faits historiques, fut victime d'une sorte d'insolation, et toute la préparation qu'il avait reçue dans son école aboutit, sous l'influence de cette légère insolation, à une puissante révélation. Il vit alors ce qu'un vrai principe de connaissance permettait à un être humain de voir, il vit une montagne puissamment dressée vers le ciel, faite de tout ce qui se manifeste dans la vie des minéraux, des plantes et des animaux ; la déesse Nature y paraissait, ainsi que les éléments, les planètes, les déesses des sept arts libéraux, puis Ovide dans le rôle du Maître. Une fois encore une âme humaine eut la vision de ce que si souvent des âmes avaient perçu dans les premiers siècles du christianisme. C'est la vision de Brunetto Latini qui fut ensuite reprise par Dante et d'où la « Divine Comédie » est issue.

Mais il se passa autre chose encore pour ceux qui avaient enseigné à Chartres lorsqu'ils franchirent la porte de la mort et pénétrèrent dans le monde spirituel. Elle fut très significative, l'existence spirituelle que vécurent alors Pierre de Compostelle, Bernard de Chartres, Bernard Silvestre, Jean de Salisbury, Henri d'Andelys, l'auteur du poème « La Bataille des sept Arts », et surtout Alain de Lille. Ce dernier est l'auteur de l'ouvrage intitulé « Contra haereticos », dans lequel il se tournait lui aussi contre les hérétiques dans la perspective chrétienne, mais en partant du point de vue du monde spirituel.

Et toutes ces âmes, les dernières à s'être inspirées dans leur enseignement des réminiscences de l'ancienne sagesse clairvoyante, elles entraient maintenant dans le monde spirituel ; ce même monde où, se préparant à l'existence terrestre, se trouvaient des âmes de grande valeur qui allaient descendre sur terre et y agir comme il était nécessaire pour amener le changement qui marqua le tournant des XIVè et XVè siècles.

Il s'agit là, mes chers amis, de ce qui se passa dans le monde spirituel : les derniers grands esprits de l'école de Chartres venaient d'arriver dans le monde spirituel ; les individualités qui firent l'apogée de la scolastique étaient encore, elles, dans le monde spirituel. Alors se déroula au début du XIIIè siècle, dans les coulisses de l'évolution humaine, l'un des échanges d'idées les plus importants ; d'un côté se trouvaient ceux qui de l'école de Chartres avaient apporté dans le monde suprasensible l'antique platonisme clairvoyant, de l'autre ceux qui se préparaient à apporter sur terre l'aristotélisme ; car ce dernier avait à constituer la transition vers une nouvelle spiritualité qui dans l'avenir devait s'infiltrer dans l'évolution de l'humanité.

Un accord se fit ; les individualités issues de l'école de Chartres dirent à celles qui se préparaient à descendre dans le monde sensible et à cultiver, comme approprié à l'ère nouvelle, l'aristotélisme dans la

scolastique : pour nous, toute activité sur terre est pour le moment impossible, car la terre n'est pas maintenant en mesure de cultiver la connaissance sous une forme aussi vivante. L'enseignement que, derniers représentants du platonisme, nous avons encore pu donner, doit être désormais relayé par l'aristotélisme. Quant à nous, nous restons ici. – Les esprits de Chartres demeurèrent donc dans le monde suprasensible, et jusqu'à présent n'ont pas connu d'incarnations qui fassent autorité. Mais ils collaborèrent puissamment à l'élaboration des grandioses Imaginations de la première moitié du XIXè siècle dont je vous ai parlé.

Ils agirent en parfait accord avec ceux qui descendirent sur terre en apportant l'aristotélisme. C'est surtout dans l'ordre des Dominicains qu'on retrouve les individualités qui avaient conclu, si je puis dire, cette manière de contrat suprasensible avec les esprits de Chartres, qui avaient en quelque sorte passé une convention avec les premiers : nous descendons pour continuer à cultiver la connaissance dans l'aristotélisme. Vous restez dans les hauteurs. Sur terre aussi nous pourrons rester en liaison avec vous. Pour l'instant le platonisme n'a pas d'avenir sur terre. Nous vous retrouverons quand nous reviendrons et quand il faudra préparer l'époque où – le développement de l'aristotélisme dans la scolastique étant achevé – la spiritualité pourra se développer à nouveau en plein accord avec l'esprit de Chartres.

Ce fut – pour donner un exemple – un événement d'une considérable importance lorsqu'Alain de Lille – tel était son nom pendant son existence terrestre – envoya sur terre un élève auquel il avait donné dans le monde spirituel des instructions précises, afin que cet élève fit apparaître sur terre toutes les divergences existant entre platonisme et aristotélisme, mais de façon telle que la scolastique de l'époque pût résoudre une divergence en une harmonie. Ainsi on travailla, en particulier au XIIIè siècle, aux fins que puisse confluer le travail de ceux qui sur terre portaient la robe des Dominicains et l'influence de ceux qui étaient restés dans l'autre monde ; ceux-ci en effet ne pouvaient pas trouver pour l'heure les corps terrestres adaptés à leur spiritualité particulière, une spiritualité incapable de trouver le chemin de l'aristotélisme.

Au XIIIè siècle, une remarquable coopération s'établit donc entre ce qui se passait sur terre et ce qui affluait des hauteurs. Souvent les hommes qui s'activaient sur terre n'étaient en aucune façon conscients de cette coopération, mais ceux qui agissaient dans les hauteurs l'étaient d'autant plus. C'était une coopération vivante. On aimerait dire : le principe des Mystères était monté au ciel et laissait tomber ses rayons sur ce qui agissait sur terre. Cela se traduisait jusque dans les détails, et c'est à certains détails qu'on peut suivre ce déroulement. Alain de Lille pour sa part, dans son évolution terrestre comme maître de l'école de Chartres, n'avait pu dépasser le stade où, à un certain âge de sa vie, il avait revêtu l'habit des Cisterciens, était devenu prêtre dans l'ordre de Cîteaux. Et c'est dans cet ordre qu'avait trouvé refuge en ce temps-là ce qui restait des exercices menant à une conciliation du platonisme avec le christianisme.

Alain de Lille envoya cet élève sur terre afin que fût remplie par l'ordre des Dominicains la mission qui devait maintenant incomber à l'aristotélisme. Le passage qu'il y avait là des Cisterciens aux Dominicains ressort extérieurement d'un symptôme curieux : cet élève suprasensible, si je puis ainsi dire, d'Alain de Lille, porta d'abord l'habit des Cisterciens, mais l'échangea plus tard contre la robe des Dominicains.

Nous avons là les individualités qui sur le mode sensible-suprasensible collaborèrent pendant le XIIIè siècle et au début du XIVè siècle : les grands noms de la scolastique à venir et leurs élèves, des âmes humaines depuis longtemps liées, et d'autre part les grands esprits de l'école de Chartres, également liés avec les âmes en question.

Nous avons là, dirais-je, ce plan grandiose, capital pour l'histoire du monde : ceux qui n'avaient pas pu descendre sur terre pour cultiver l'aristotélisme se tenaient en réserve dans le monde spirituel et attendaient jusqu'à ce que les autres puissent continuer à cultiver sur terre les idées dans lesquelles ils avaient été si intimement unis avec eux, mais sous l'influence des concepts rigoureux issus de l'aristotélisme. Ce fut réellement un dialogue entre le monde spirituel et le monde terrestre qui eut lieu pendant ce XIIIè siècle.

Il fallait cette atmosphère spirituelle pour que fût possible l'action du véritable mouvement des Rose-Croix. Et puis, lorsque ceux qui étaient descendus pour apporter l'impulsion aristotélicienne eurent accompli leur mission sur terre, ils furent eux aussi élevés dans le monde spirituel ; il y eut alors collaboration entre platoniciens et aristotéliciens. Et autour d'eux se trouvèrent réunies les âmes dont ai parlé, les deux groupes que j'ai cités.

Ainsi nous voyons entrer dans le karma du mouvement anthroposophique un grand nombre d'élèves de Chartres, et se joindre à ceux-ci toutes les âmes qu'ont emportées l'un ou l'autre des deux courants dont j'ai parlé ces jours-ci – un vaste cercle, car beaucoup y vivent aujourd'hui qui n'ont pas encore trouvé le chemin du mouvement anthroposophique. Mais les choses sont bien comme je l'expose : au cours de ces divers événements s'est préparé ce qui est aujourd'hui présent dans le champ de l'anthroposophie.

L'ordre de Cîteaux fut le théâtre d'un événement peu banal lorsqu'Alain de Lille prit l'habit des Cisterciens, lorsqu'il devint prêtre cistercien avec son Platonisme. L'ordre de Cîteaux en garda quelque chose. Et il m'est permis de dire – car pourquoi de petites remarques personnelles qui ne pouvaient guère trouver leur place dans mon « Autobiographie » ne me seraient-elles pas permises ici, au moment

où il faut que je révèle certaines relations entre les événements – il faut que je le dise : ce qui m'a permis de voir bien des relations dans ce sens – pour d'autres, j'eus d'autres sources – c'est que, jusqu'à mon arrivée à Weimar, je ne pouvais détacher les yeux de l'ordre de Cîteaux ; et pourtant quelque chose m'en a toujours tenu éloigné. J'ai grandi pour ainsi dire à l'ombre de cet ordre, qui possède d'importants établissements autour de Wiener Neustadt.

C'étaient des prêtres de l'ordre cistercien qui élevaient la plupart des jeunes gens dans la région où j'ai grandi. J'avais constamment sous les yeux l'habit des Cisterciens, le froc blanc avec la ceinture noire. Et si j'avais été amené à parler de ces choses dans mon « Autobiographie », j'aurais dit : en réalité, tout était fait pour que je reçoive ma formation non pas au collège moderne de Wiener Neustadt, mais au lycée. Or ce dernier était encore à l'époque une maison de Cisterciens. Etranges étaient les forces qui à la fois m'attiraient et me maintenaient à distance.

D'autre part, tout le groupe de religieux qui enseignaient la théologie à l'Université de Vienne et entouraient Marie Eugénie delle Grazie se composait de Cisterciens. C'est avec les Cisterciens que j'eus les conversations les plus personnelles sur la théologie, sur la christologie. J'indique cela seulement parce que cela ajoute en quelque sorte une coloration à ce que je dis à propos de ce XIIè siècle, lorsque la lumière de Chartres éclairait l'ordre de Cîteaux. Car dans l'étonnante érudition des Cisterciens, qui a tant d'attraits, vivait encore, bien que fortement altéré, quelque chose de l'enchantement de l'école de Chartres. Des Cisterciens que je connaissais bien avaient fait des découvertes extrêmement importantes sur les questions les plus diverses. Et les questions pour moi les plus importantes étaient celles qui me permettaient de dire : sans doute, il est impossible que des individus qui furent élèves à Chartres se soient réincarnés ici. Mais on pouvait voir que bien des individualités en relation avec l'école de Chartres s'incorporaient – si je puis employer ce terme – pour peu de temps dans des hommes qui portaient l'habit de Cîteaux.

C'est à travers ce que j'appellerais une mince cloison qu'a continué à agir sur la terre ce qui avait été préparé dans le suprasensible de la façon que j'ai décrite et qui a abouti à la grande préparation de la première moitié du XIXè siècle. Elle me paraît fort significative, cette conversation sur l'entité du Christ que j'ai racontée dans mon « Autobiographie » et que j'ai eue avec un prêtre cistercien, non pas dans la maison de delle Grazie, mais en en sortant. Dans cette conversation, qui a réellement eu lieu, nous n'avions pas pris comme point de départ la théologie dogmatique moderne, ni la néo-scolastique ; nous nous étions plongés dans le passé avec sa précision aristotélicienne des concepts et la lumière qu'il devait au platonisme.

Ce qui allait devenir l'anthroposophie était déjà perceptible, bien que de manière un peu voilée, dans les événements de l'époque ; c'était perceptible, sinon dans les âmes attachées à telle ou telle confession religieuse ou à tel ou tel courant social, du moins dans ce qui unit les âmes humaines aux grands courants spirituels à l'œuvre sur terre. Et déjà, du début de la précédente ère michaélique jusqu'à la fin de l'ère du Kali Youga, on pouvait voir dans ce qui était à l'œuvre dans les différents domaines et chez les individus que l'esprit du temps parlait : il appelait la venue de ce que l'anthroposophie avait à révéler.

On pouvait voir se lever l'anthroposophie, vivante, semblable à un être qui devait encore venir au monde, mais qui reposait, tel l'enfant dans le sein de sa mère, dans ce que l'école de Chartres, héritière des premiers siècles chrétiens, avait préparé sur terre ; son œuvre s'était poursuivie dans le suprasensible, et une collaboration s'était instaurée avec ce qui continuait à agir sur terre dans la défense de coloration aristotélicienne du christianisme.

Des impulsions que nous trouvons dans l'ouvrage d'Alain de Lille « Contra haereticos » naquit la « Summa fidei catholicae contra gentiles » de Thomas d'Aquin. Et puis apparut cet esprit de l'époque qui nous parle dans tous les tableaux où nous voyons les docteurs dominicains fouler aux pieds Averroès, Avicenne et d'autres, tableaux qui symbolisent la défense du christianisme spirituel, mais en même temps le passage à l'intellectualisme.

Mes chers amis, je n'ai pu me résoudre à vous donner ici un exposé théorique, car il s'agit d'un ensemble de faits, et tout exposé théorique ne pourrait que décolorer et affaiblir. J'ai voulu placer devant vos âmes des faits ; ils vous feront ressentir ce qui s'offre à la vue lorsqu'on tourne le regard vers les âmes qui avant leur existence terrestre actuelle ont vécu leur existence spirituelle de façon telle qu'une fois revenues sur terre elles ont ardemment aspiré à l'anthroposophie.

Les idées les plus opposées concourent dans ce monde à former un tout. Et maintenant, les âmes qui ont travaillé au XIIè siècle dans la grande école de Chartres coopèrent avec celles qui étaient unies à elles au sein d'une des plus grandes communautés spirituelles, mais dans le monde spirituel au début du XIIIè siècle. Les esprits de Chartres collaborent maintenant avec ceux qui en union avec eux ont ensuite cultivé l'aristotélisme ; peu importe que les uns soient sur la terre et que les autres n'aient pas encore pu y descendre, ensemble ils travaillent à préparer une nouvelle ère spirituelle pour l'évolution de la terre.

Il s'agit maintenant pour eux de rassembler les âmes qui depuis longtemps leur sont unies, les âmes avec lesquelles puisse être fondée une nouvelle ère spirituelle, afin qu'en relativement peu de temps la possibilité soit créée, au sein d'une civilisation qui va à sa perte, qu'agissent ensemble sur terre les esprits de Chartres du XIIè siècle et ceux qui leur furent unis au XIIIè siècle. Il faut qu'ils puissent agir

en commun pour cultiver une nouvelle spiritualité au sein d'une civilisation qui autrement est condamnée au déclin.

Ce sont des desseins qu'on nourrit aujourd'hui, si je puis ainsi dire, non pas sur terre, mais entre le ciel et la terre, que j'ai voulu caractériser pour vous. Approfondissez le contenu de ces desseins et vous saurez ce qui est à l'œuvre à l'arrière-plan du groupe d'âmes humaines qui sont venues se retrouver dans le mouvement anthroposophique.

SEPTIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 28 juillet 1924

Nous poursuivrons dans cette conférence, comme bien vous le pensez, les considérations auxquelles nous nous sommes livrés ici et qui concernent le devenir du karma de la Société anthroposophique. Nous avons étudié les événements survenus dans le monde physique et dans le monde supra-physique, événements qui sont à la base de ce qui veut actuellement se manifester au monde sous la forme de l'anthroposophie. Nous savons, mes chers amis, que nous avons à enregistrer, précisément dans les dernières décennies, deux importantes coupures dans l'évolution de l'humanité. La première est celle sur laquelle J'ai souvent attiré l'attention : la fin de l'ère des ténèbres avec le XIXè siècle finissant et le début du XXè siècle. Une ère lumineuse s'est levée.

Nous savons que cette ère des ténèbres a débouché sur cette disposition de l'âme dans laquelle le regard spirituel des hommes se ferme au monde de l'esprit. Nous savons qu'aux temps anciens de l'évolution l'ensemble des hommes étaient capables de plonger leur regard dans le monde spirituel, même si cette perception était plus ou moins instinctive, comme des images de rêve. Douter de la réalité du monde spirituel eût été, dans ces temps anciens, absolument impossible. Mais si cet état avait duré, si l'humanité avait continué à vivre avec cette perception intuitive du monde spirituel, jamais ne serait apparu dans l'évolution ce qu'on peut appeler l'intelligence individuelle, le maniement pour chaque personne de la pensée déductive. A cette forme de pensée est lié ce qui conduit l'être humain à la volonté libre. L'un n'est pas pensable sans l'autre.

Dans cet état de conscience assourdi, instinctif, où l'homme – comme ce fut alors le cas – fait l'expérience du monde spirituel, il n'est pas possible de parvenir à la liberté, ni à cette pensée autonome qu'on appelle l'usage personnel de l'intelligence.

Ces deux choses devaient venir au jour : l'usage libre et personnel de l'intelligence, la liberté de la volonté. C'est pourquoi il a fallu que la vision originelle, instinctive, du monde spirituel s'obscurcisse pour la conscience de l'homme. Voilà qui est maintenant accompli, sinon très clairement pour chaque individu, du moins pour l'humanité en général ; depuis la fin du XIXè siècle, cette ère des ténèbres où la vision du monde spirituel s'obscurcit, mais où par contre s'ouvre la possibilité pour l'être humain d'utiliser son intelligence et de parvenir à un libre vouloir, cette ère des ténèbres est arrivée à son terme. Nous entrons dans une ère où le véritable monde spirituel doit se rapprocher de l'humanité par les voies où ce rapprochement est possible.

Certes, on peut dire que cette ère n'a pas débuté d'une façon très lumineuse. C'est comme si depuis les premières décennies du XXè siècle s'étaient déversés sur l'humanité tous les maux que celle-ci a jamais connus au cours de son histoire. Mais il n'empêche : pour l'ensemble des hommes, la possibilité est maintenant présente de pénétrer dans la lumière de la vie spirituelle. Les hommes ont seulement, par indolence, dirais-je, conservé les habitudes de l'ère des ténèbres, ces habitudes émergent encore à la surface de notre siècle et, parce que la lumière pourrait se faire autour de la vérité, elles sont plus nocives que précédemment, à l'ère du Kali Youga, où elles se justifiaient.

Nous savons d'autre part que ce mouvement qui porte toute l'humanité à se tourner vers une ère de lumière a été préparé par le fait qu'à la fin des années 70 du XIXè siècle, l'ère michaélique a commencé. Plaçons devant nos âmes ce fait dans toute sa signification : avec le dernier tiers du XIXè siècle, l'ère michaélique a commencé.

Il faut bien voir que, de même que les trois règnes de la nature extérieure – règnes minéral, végétal, animal – nous entourent dans le monde physique, sensible, de même nous entourent dans le monde spirituel les règnes supérieurs, les Hiérarchies, que nous avons déjà caractérisés dans les contextes les plus divers. De même que lorsque, partant de l'homme, nous descendons dans les règnes de la nature, nous arrivons au règne animal, de même nous arrivons, si nous montons dans le suprasensible, aux Anges. Les Anges ont la mission de conduire chacun des hommes, de les protéger tandis qu'ils passent d'incarnation en incarnation. Les tâches que doit remplir le monde spirituel à l'égard des individus incombent donc au règne des Anges.

Si nous nous élevons ensuite jusqu'au règne des Archanges, nous voyons que leurs tâches sont les plus diverses. L'une d'elles consiste à diriger, à conduire les tendances fondamentales des époques successives. Ainsi, pendant trois siècles environ, jusqu'à la fin des années 70 du siècle dernier, s'est exercé ce qu'on peut appeler le règne de Gabriel. Pour quiconque considère l'évolution de l'humanité non pas superficiellement, comme c'est l'habitude aujourd'hui, mais dans ses profondeurs, ce règne de Gabriel s'est traduit par le fait que des impulsions d'une immense importance pour l'histoire de l'humanité furent déposées dans les forces de l'hérédité. Jamais les forces de l'hérédité physique à l'œuvre à travers les générations n'ont été aussi déterminantes que dans les trois derniers siècles antérieurs au dernier tiers du XIXè siècle.

Cela s'exprima dans le fait que le problème de l'hérédité devint littéralement au XIXè siècle un problème obsédant ; l'humanité eut le sentiment que chez l'homme des propriétés de l'âme et de l'esprit

dépendent de l'hérédité. Et pour finir, on eut le sentiment de ce qui depuis les XVIè, XVIIè, XVIIIè siècles et pendant une grande partie du XIXè siècle s'est exercé comme une loi de la nature dans l'évolution de l'humanité.

Pendant tout ce temps, on faisait intervenir dans son propre développement spirituel les qualités qu'on avait héritées de ses parents et de ses grands parents. Toutes les qualités qui sont en relation avec la reproduction revêtirent alors une importance toute particulière. Ce qui le montre, c'est l'intérêt qu'à la fin du XIXè siècle on porta aux problèmes de la reproduction et aux problèmes de la sexualité en général. Dans les siècles que j'ai nommés, les impulsions spirituelles les plus importantes arrivaient jusqu'aux hommes en cherchant à se réaliser par le moyen de l'hérédité.

C'est en opposition complète avec tout cela que va se trouver l'ère dans laquelle Michaël dirige et conduit l'humanité, celle où nous sommes et où il articule ses impulsions sur celles de l'ère lumineuse dont nous savons qu'elle débute au XXè siècle. Ces deux courants d'impulsions agissent l'un dans l'autre. Aujourd'hui, nous allons d'abord porter notre regard sur ce qui est la particularité d'une ère michaélique. Je dis bien d'une ère michaélique : en effet, cette direction, cette régence dont je viens de parler, consiste en ceci que pendant trois siècles environ, l'un des êtres du règne des Archanges a la direction spirituelle de l'évolution dans la région où la civilisation est à son apogée.

Je l'ai dit, Gabriel était chargé de cette direction aux XVIè, XVIIè, XVIIIè et XIXè siècles. Michaël est maintenant en train de le remplacer. Il y a sept Archanges qui conduisent l'humanité, ils se succèdent selon un cycle qui se répète. Vivant aujourd'hui à l'ère michaélique, nous avons toutes raisons de nous rappeler la dernière ère où Michaël a assuré la direction de l'humanité. Cette ère, qui a précédé la fondation du christianisme, le Mystère du Golgotha, se termine dans l'Antiquité avec les hauts faits d'Alexandre et la fondation de la philosophie d'Aristote.

Si nous suivons en esprit ce qui s'est passé pendant trois siècles en Grèce, à la périphérie de la Grèce à l'époque pré-chrétienne jusqu'au temps d'Alexandre le Grand, jusqu'au temps d'Aristote, nous voyons qu'il s'agit là aussi d'une ère michaélique. Une ère de ce genre est caractérisée par les situations les plus diverses, mais en particulier par le fait que ce sont les intérêts d'ordre spirituel de l'humanité qui donnent le ton, compte tenu des dispositions particulières de l'époque. Dans une ère de ce genre, notamment, un courant de cosmopolitisme, d'internationalisme, traverse le monde. Les différentiations nationales cessent, tandis que dans l'ère de Gabriel ce sont les impulsions de caractère national qui se sont répandues au sein de la civilisation européenne et de son annexe américaine.

Dans notre ère michaélique, ces impulsions seront entièrement surmontées au cours des trois siècles à venir. A chaque ère michaélique, un courant d'universalisme, marqué du sceau de ce qui est commun à tous les hommes, passe à travers l'humanité, face aux intérêts particuliers des diverses nations, des divers groupes humains. A l'époque de la régence de Michaël sur terre antérieurement au Mystère du Golgotha, ce courant se manifesta dans la puissante impulsion qui, née de la situation qui s'était constituée en Grèce, conduisit aux campagnes d'Alexandre, au cours desquelles la culture et la civilisation grecques se répandirent en Asie et jusqu'en Afrique, et cela par l'intermédiaire de populations qui jusque-là adhéraient à tout autre chose. Ce fait probablement inouï trouva sa conclusion dans ce qui naquit à Alexandrie : un courant cosmopolite dont l'ambition était de donner à tout le monde civilisé d'alors les forces spirituelles qui s'étaient accumulées en Grèce.

Des faits comme ceux-là se produisent sous l'impulsion de Michaël, et c'est bien ce qui eut lieu à l'époque d'Alexandre. Et les êtres qui participèrent à ces faits terrestres qui s'accomplissaient au service de Michaël n'étaient pas sur terre durant l'époque du Mystère du Golgotha. Tous les êtres qui appartenaient à la sphère de Michaël – peu importe que cela ait été des âmes humaines qui étaient passées à leur mort dans le monde spirituel après cette ère michaélique, c'est-à-dire des âmes désincarnées, ou que cela ait été des âmes qui ne s'incarnèrent jamais sur terre – tous ces êtres se trouvèrent réunis dans une vie en commun dans le monde spirituel à l'époque où sur terre se déroula le Mystère du Golgotha.

Que l'on se représente avec force ce dont il s'agit en réalité. Quand on choisit de regarder la chose du point de vue de la terre, on se dit : l'humanité terrestre est parvenue là à un point déterminé de l'évolution. Le sublime esprit solaire, le Christ, arrive sur terre, s'incarne en l'homme Jésus de Nazareth. Les habitants de la terre connaissent que le Christ, le sublime esprit solaire, arrive auprès d'eux. Ils ne savent pas grand-chose de ce qui pourrait les amener à estimer cet événement à sa juste valeur.

Elles en savent d'autant plus apprécier, les âmes désincarnées qui entourent Michaël et qui vivent dans les mondes supérieurs, à la périphérie, dans la sphère du soleil – elles en savent d'autant plus apprécier ce qui, pour elles, s'est passé de l'autre point de vue, celui du soleil. Elles ont vu du soleil ce qui eut lieu alors en faveur de la terre. Elles ont vu le Christ, qui jusque-là agissait dans la sphère du soleil – si bien qu'il n'était accessible que pour ceux qui par les Mystères s'élevaient jusqu'à la sphère solaire, – prendre congé du soleil pour s'unir sur la terre à l'humanité.

Ce fut là un événement considérable pour les êtres qui faisaient partie de la communauté michaélique, car cette communauté a un rapport tout particulier avec ce qui, dans la destinée du cosmos, dépend du soleil. Ces êtres durent prendre congé du Christ, qui jusqu'alors avait eu sa place sur le soleil et devait désormais prendre sa place sur la terre. Tel est l'autre aspect de cet événement.

Mais ceci était lié, dans le même temps, à autre chose. Cela ne peut s'évaluer pleinement que si l'on tient compte de ce que je vais dire. Réfléchir, vivre dans des pensées qui montent de la vie intérieure, les hommes des temps passés n'en étaient pas capables. Ils étaient le cas échéant doués de sagesse, une sagesse infiniment plus grande que celle de l'humanité moderne, mais ils n'étaient pas intelligents au sens actuel de ce mot. Aujourd'hui on qualifie d'intelligent celui qui sait tirer des pensées de son propre fond, qui sait penser logiquement, qui peut mettre une idée en rapport avec une autre, etc. – toutes choses qui n'existaient pas en ce temps-là. Il n'y avait pas alors de pensées qu'on aurait produites soi-même.

Les pensées étaient envoyées sur terre en même temps que les révélations qui venaient du monde spirituel. On ne réfléchissait pas, on recevait par révélation un contenu spirituel, mais de telle façon qu'il s'accompagnait de pensées. Aujourd'hui, on réfléchit aux choses ; en ce temps-là, les impressions reçues par l'âme apportaient avec elles les pensées. Les pensées étaient des pensées inspirées, on ne les produisait pas soi-même. Et celui qui réglait l'intelligence cosmique qui se communiquait ainsi à l'humanité avec les révélations spirituelles, celui qui avait pour ainsi dire la régence de cette intelligence cosmique, c'était précisément l'entité spirituelle que, lorsque nous nous servons de la terminologie chrétienne, nous appelons l'Archange Michaël. C'est lui qui dans le cosmos régissait l'intelligence cosmique.

Il faut bien se représenter ce que cela signifie. Car bien qu'il associât à ceci des idées un peu différentes des nôtres, un homme comme par exemple Alexandre le Grand avait la conscience parfaitement claire que ses pensées lui venaient par la voie michaélique. Certes, l'entité spirituelle correspondante portait un autre nom. Nous nous servons ici de la terminologie chrétienne, mais ce n'est pas une question de terminologie. Alexandre le Grand ne se considérait pas autrement que comme un missionnaire de Michaël, comme un instrument de Michaël. Il ne pouvait faire autrement que penser : Michaël agit sur terre et je suis celui par lequel il agit. Ainsi voyait-on les choses. Cela donnait aussi à la volonté la force d'agir. Et un penseur de ce temps ne pouvait lui non plus que penser : Michaël agit en moi, c'est lui qui me donne mes pensées.

La descente du Christ sur terre est allée de pair avec le fait que Michaël et les siens virent non seulement que le Christ prenait congé du soleil, mais aussi que le pouvoir de Michaël sur l'intelligence cosmique lui échappait peu à peu. Du soleil on vit alors clairement que les choses n'allaient plus venir du monde spirituel vers l'homme avec leur contenu d'intelligence, mais que l'homme lui-même allait devoir accéder sur terre à sa propre intelligence. Ce fut un événement décisif et lourd de signification que de voir l'intelligence en quelque sorte se déverser sur terre. De plus en plus on cessa – si je peux me servir de cette expression de la trouver dans les cieux, elle avait été envoyée sur la terre.

Tout cela s'accomplit surtout pendant les premiers siècles du christianisme. Nous voyons que ceux qui en étaient capables avaient encore à cette époque au moins quelques notions de ce qui leur venait des révélations suprasensibles avec un contenu intelligible. Cette situation se prolongea jusqu'aux VIIIè, IXè siècles. Alors vint le moment décisif. Michaël et les siens – qu'ils fussent incarnés ou non – furent obligés de se dire : les hommes sur terre commencent à devenir intelligents, à tirer d'eux-mêmes leur propre entendement ; mais l'intelligence cosmique ne peut plus être dirigée par Michaël. Michaël sentit que la maîtrise de l'intelligence cosmique lui échappait. Et en bas, quand on regardait sur terre, on voyait qu'à partir des VIIIè, IXè siècles, une époque d'intelligence commençait et que les hommes se mettaient à forger eux-mêmes leurs propres pensées.

Je vous ai exposé que dans des écoles spéciales telles que la grande école de Chartres s'étaient perpétuées certaines traditions concernant ce qui autrefois, imprégné d'intelligence cosmique, se révélait aux hommes. Je vous ai exposé l'œuvre accomplie dans cette école de Chartres, en particulier au XIIè siècle, et j'ai essayé aussi de vous montrer comment la gérance de l'intelligence sur terre est ensuite passée à certains membres de l'ordre des Dominicains. Considérez les œuvres qui sont nées de la scolastique chrétienne, de ce merveilleux courant spirituel aujourd'hui totalement méconnu, tant de ses partisans que de ses adversaires, parce qu'ils ne voient pas l'essentiel. Regardez cette lutte pour comprendre ce que signifient exactement les concepts, ce que signifie pour l'humanité et pour les choses de ce monde le contenu intelligible. La grande querelle entre nominalistes et réalistes se développe notamment au sein de l'ordre des Dominicains. Les uns ne voient dans les idées générales que des noms, les autres y voient des contenus spirituels qui se manifestent dans les choses.

La scolastique tout entière est une lutte aux fins de voir clairement ce qu'est cette intelligence qui afflue maintenant vers les hommes. Rien d'étonnant à ce que l'intérêt principal de ceux qui entourent Michaël se tourne vers la scolastique qui se déploie sur terre. On voit dans l'argumentation de Thomas d'Aquin et de ses élèves, comme d'autres scolastiques, l'expression terrestre de ce qui était à l'époque courant michaélique : gérer l'intelligence, l'intelligence spirituelle et rayonnante de lumière.

Maintenant elle était sur terre, cette intelligence. Maintenant il fallait en tirer au clair le sens. Du monde spirituel, on pouvait regarder vers la terre et constater que ce qui relève de la sphère de Michaël s'épanouissait maintenant, en dehors de son autorité, sous la régence naissante de Gabriel. La sagesse initiatique, la sagesse rosicrucienne telle qu'elle se répandit alors, consistait à posséder quelques lumières sur cette situation. A notre époque précisément, il est important de porter le regard sur la nature du rapport entre le terrestre et le suprasensible. Car le terrestre se présente à nous comme s'il

avait été en quelque sorte détaché violemment du suprasensible – mais ces deux mondes tiennent ensemble !

Comment ils le font, vous avez pu le voir dans les dernières conférences. Les faits d'ordre suprasensible, je ne puis les résumer qu'en images, en Imaginations. Cela ne saurait s'exposer en concepts abstraits, il faut décrire à l'aide d'images. C'est pourquoi il faut que je décrive ce qui est advenu au début de l'ère où l'âme de conscience, et avec elle l'intelligence, est devenue partie constituante de l'humanité.

Quelques siècles s'étaient déjà écoulés depuis que Michaël avait vu arriver sur terre au IXè siècle après J. -C. ce qui auparavant était intelligence cosmique. Il avait vu cette intelligence continuer à se répandre sur terre, notamment dans la scolastique. Ceci se passait sur terre. Quant à lui, il rassembla ceux qui dans la région solaire font partie de sa sphère, aussi bien les âmes humaines qui se trouvaient entre la mort et une nouvelle naissance que celles qui appartiennent à sa sphère et n'évoluent jamais dans un corps humain – tout en ayant pourtant une certaine relation avec l'humanité. Vous pouvez vous imaginer qu'il y avait là en particulier les âmes humaines que je vous ai citées comme ayant été les grands maîtres de l'école de Chartres.

L'une des personnalités les plus importantes qui avaient à agir dans le monde spirituel, au début du XVè siècle, parmi les légions de Michaël, fut Alain de Lille. Mais tous les autres que je vous ai nommés comme appartenant à l'école de Chartres étaient réunis à ceux qui maintenant se trouvaient dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance et qui étaient issus de l'ordre des Dominicains ; des âmes qui appartenaient au courant platonicien étaient là intimement unies à celles qui faisaient partie du courant aristotélicien. Toutes elles avaient participé aux impulsions michaéliques. Un grand nombre d'entre elles avaient vécu le Mystère du Golgotha, non pas vu de la terre, mais vu du soleil. Elles se trouvaient au début du XVè siècle dans des situations lourdes de sens.

Alors naquit sous la conduite de Michaël ce que nous pourrions appeler une école suprasensible puisqu'il faut bien se servir d'expressions empruntées au langage terrestre. Ce qui avait été jadis le Mystère de Michaël, ce qui avait été annoncé aux initiés dans les anciens Mystères de Michaël, ce qui devait maintenant changer parce que l'intelligence avait trouvé son chemin du cosmos vers la terre, tout cela fut résumé en traits hautement significatifs par Michaël lui-même pour ceux qu'il rassemblait maintenant dans cette école suprasensible au début du XVè siècle. La sagesse michaélique qui avait été vivante jadis dans les Mystères solaires reprit vie dans les mondes spirituels.

Le platonisme dans son prolongement aristotélicien, qu'Alexandre avait apporté en Asie et en Egypte, fut alors résumé sous une forme grandiose ; il y fut exposé comment l'ancienne spiritualité était encore vivante dans cette école. Toutes les âmes qui avaient toujours été liées au courant dont j'ai parlé dans les dernières conférences, qui étaient prédestinées à faire partie du mouvement anthroposophique, à élaborer leur karma en vue de ce mouvement, toutes ces âmes appartinrent alors à cette école suprasensible. Car tout ce qui y était enseigné l'était à partir du point de vue que désormais l'impulsion michaélique devait se développer sur terre au sein de l'humanité sur un mode nouveau, par le moyen de l'intelligence propre à chaque âme humaine.

On montrait qu'à la fin du XIXè siècle, dans son dernier tiers, Michaël lui-même reprendrait son pouvoir sur terre ; une nouvelle ère michaélique commencerait, à la suite de celles que les six autres Archanges avaient dirigées depuis Alexandre ; toutefois, cette ère michaélique serait différente des précédentes. Car durant ces ères michaéliques, l'intelligence cosmique s'était toujours exercée au niveau de ce que tous les hommes ont en commun. Mais maintenant – ainsi le disait Michaël à ses élèves dans le suprasensible à ce moment-là – il s'agira à l'ère michaélique de tout autre chose.

Ce que Michaël avait pendant des éons géré pour les hommes, les inspirations qu'il avait envoyées sur terre, tout cela lui a échappé. Il le retrouvera lorsqu'à la fin des années 70 du XIXè siècle il reprendra son pouvoir sur la terre. Il le retrouvera par le fait qu'une intelligence d'abord dénuée de spiritualité aura pris place parmi les hommes ; mais il le retrouvera dangereusement exposé aux forces ahrimaniennes. Car dans le même temps où l'intelligence descendait du cosmos sur terre, grandissait de plus en plus l'aspiration des puissances ahrimaniennes à arracher à Michaël cette intelligence cosmique devenue terrestre, à la faire valoir seule, affranchie de Michaël.

Ce fut la grande crise qui débuta au commencement du XVè siècle, celle dans laquelle nous nous trouvons encore, et qui prend la forme du combat d'Ahriman contre Michaël : Ahriman, qui met tout en œuvre pour contester le pouvoir de Michaël sur l'intelligence maintenant devenue terrestre ; Michaël, qui s'efforce, avec toutes les impulsions dont il dispose, de reconquérir dès le début de son règne sur la terre, à partir de l'année 1879, le pouvoir sur l'intelligence qui lui a échappé. C'est à ce tournant décisif que se trouvait l'évolution de l'humanité dans le dernier tiers du XIXè siècle. L'intelligence, autrefois cosmique, était devenue terrestre, Ahriman voulait rendre cette intelligence uniquement terrestre, afin qu'elle continue à évoluer comme elle avait commencé à le faire pendant l'ère de Gabriel. Il voulait que cette intelligence devienne entièrement terrestre, qu'elle ne dépende plus que des liens du sang, de la suite des générations, des forces de la reproduction.

C'est cela que voulait Ahriman. Michaël descendit donc sur la terre. Ce qui avait fait son chemin entre temps afin que les hommes pussent parvenir à l'intelligence et à la liberté, il ne pouvait s'en ressaisir, s'en emparer que sur la terre en régnant à nouveau sur l'intelligence, mais une intelligence qui

agit désormais au sein de l'humanité. Ahriman contre Michaël, Michaël placé dans la nécessité de défendre contre Ahriman ce qu'il avait géré pendant des éons en faveur de l'humanité – l'humanité se trouve engagée dans ce conflit. Etre anthroposophe, cela veut dire parmi bien d'autres choses : comprendre ce combat, au moins jusqu'à un certain point. Et ce combat se voit par tout. Sa véritable nature se dissimule dans les coulisses du devenir historique, mais il se manifeste partout, dans les faits que chacun peut voir.

Mes chers amis, tous les enseignements que je viens de vous esquisser rapidement, les âmes qui étaient dans l'école suprasensible de Michaël y prenaient part. Ces enseignements reproduisaient ce qui, depuis l'Antiquité, avait été enseigné dans les Mystères solaires, avait été enseigné comme une anticipation prophétique de ce qui devait se passer lorsque commencerait la nouvelle ère michaélique. C'étaient aussi de pressantes exhortations adressées à ceux qui entouraient Michaël : qu'ils s'engagent dans le courant michaélique, qu'ils saisissent les impulsions, afin que l'intelligence puisse à nouveau s'unir à l'entité de Michaël.

Tandis que ces enseignements grandioses étaient communiqués aux âmes dans l'école suprasensible dirigée par Michaël lui-même, ces âmes participèrent à un événement considérable qui, dans l'évolution de notre cosmos, ne se répète qu'à de très longs intervalles. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est le monde suprasensible que nous avons en vue lorsque sur terre nous parlons de la divinité.

Mais lorsque nous vivons entre la mort et une nouvelle naissance, c'est en réalité la terre que nous considérons – mais non la terre physique, là se révèlent des choses grandioses, puissantes, l'action de l'esprit divin. En cette aube du XVè siècle, où de nombreuses âmes de la sphère michaélique firent partie de l'école dont je parle, alors à ses débuts, on pouvait aussi voir quelque chose qui je le répète – ne se reproduit dans le devenir cosmique qu'après de nombreux, de très nombreux siècles : abaissant le regard vers la terre, on pouvait voir les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, donc les entités de la première, de la plus haute Hiérarchie, accomplir un acte extraordinaire.

C'était pendant le premier tiers du XVè siècle, c'était le temps où dans les coulisses de l'évolution se fondait l'école des Rose-Croix. Lorsqu'à l'ordinaire on regarde vers la terre du haut de l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, on assiste à des actes qu'effectuent de façon régulière les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. On voit que ceux-ci font passer le spirituel de la sphère des Exousiaï, des Dynamis et des Kyriotetes dans le physique, implantant ainsi par leur puissance l'esprit dans le physique. A de longs intervalles dans le temps, on voit se produire un événement qui, par son caractère grandiose, diffère de ce qu'on observe ordinairement au cours du devenir : c'est à l'époque atlantéenne qu'on avait pu, du monde suprasensible, observer pour la dernière fois un événement de cette nature. Ce qui se passe en ces occasions dans l'humanité a pour effet que celui qui regarde du monde spirituel vers la terre la voit traversée d'éclairs, tandis qu'on entend de puissants roulements de tonnerre. C'est un de ces orages cosmiques qui pour les hommes se passent en quelque sorte dans l'état de sommeil qu'ont vu, dans sa puissance, les esprits groupés autour de Michaël.

Derrière ce qui s'est passé historiquement dans les âmes humaines au début du XVè siècle, il y a eu en effet quelque chose dont la puissance s'est manifestée juste au moment où les élèves de Michaël recevaient son enseignement dans le monde suprasensible. Déjà au temps de l'Atlantide, lorsque l'intelligence était encore cosmique, bien qu'elle eût pris possession du cœur de l'homme, il s'était passé quelque chose d'analogue et qui avait aussi éclaté dans la sphère terrestre sous forme d'éclairs et de coups de tonnerre spirituels. Oui, les choses s'étaient bien passées ainsi. A l'époque qui fut témoin de ces secousses terrestres, époque où s'étendit le mouvement rosicrucien, où se passaient toutes sortes de choses étranges que vous trouvez racontées dans l'histoire, les esprits du monde suprasensible virent la terre comme enveloppée d'immenses éclairs accompagnés de tonnerre. C'est que les Séraphins, les Chérubins et les Trônes faisaient passer l'intelligence cosmique dans la partie de l'organisation humaine que constitue le système neuro-sensoriel, l'organisation-tête.

Une fois de plus, quelque chose s'était passé qui aujourd'hui ne se manifeste pas encore clairement, et ne le fera qu'au cours des siècles et des millénaires à venir. Il s'agit d'une transformation totale de l'être humain. Précédemment, l'homme était essentiellement « cœur ». Après, il est devenu « tête ». L'intelligence est devenue son intelligence personnelle. Vu du monde suprasensible, C'est là un événement d'une extrême importance. A cela on voit ce qu'il y a de puissance et de force dans la sphère de la première Hiérarchie ; les êtres de cette Hiérarchie extériorisent et manifestent leur pouvoir et leur force non seulement en ce qu'ils sont les régents du spirituel comme les Exousiaï, les Dynamis et les Kyriotetes, mais aussi en ce qu'ils introduisent le spirituel dans le physique, en faisant de l'esprit le créateur du physique. Ces Séraphins, ces Chérubins et ces Trônes avaient à accomplir des actes qui, nous l'avons vu, ne se répètent qu'après des éons.

Et l'on aimerait dire : ce que Michaël a enseigné aux siens à l'époque en question a été communiqué aux hommes dans le monde terrestre au milieu des éclairs et du tonnerre. Il faudrait comprendre cela, car ces éclairs et ce tonnerre, mes chers amis, ils devraient devenir enthousiasme dans le cœur et dans l'âme des anthroposophes ! Et quiconque est vraiment poussé vers l'anthroposophie éprouve dans son âme – encore inconsciemment aujourd'hui, les hommes ne savent encore rien de tout cela, mais ils l'apprendront – il éprouve dans son âme les conséquences du fait qu'en ce temps-là, dans l'entourage de

Michaël, il a reçu cette anthroposophie céleste qui a précédé l'anthroposophie terrestre. Car ce sont les enseignements donnés jadis par Michaël qui ont préparé ce qui doit devenir anthroposophie sur terre.

Ainsi nous avons une double préparation suprasensible à ce qui doit devenir anthroposophie sur terre : cette première préparation qui a eu lieu dans la grande école suprasensible à partir du XVè siècle ; puis, à la fin du XVIIIè et au commencement du XIXè siècle, ce que je vous ai décrit comme un culte imaginatif suprasensible ; là, les enseignements donnés précédemment aux élèves de Michaël dans sa grande école suprasensible ont pris la forme de puissantes Imaginations. Ainsi furent préparées les âmes qui descendirent ensuite dans le monde physique et que toutes ces préparations devaient pousser vers ce qui doit agir sur terre sous la forme de l'anthroposophie.

Dites-vous qu'à tout cela participèrent les grands maîtres de l'école de Chartres. Comme vous le savez depuis mes exposés précédents, ils ne sont pas encore redescendus sur terre. Ils se sont fait précéder par les âmes qui ont exercé leur activité principalement dans l'ordre des Dominicains ; auparavant, ils avaient tenu avec elles une sorte de conférence au tournant des XIIè et XIIIè siècles.

Puis toutes ces âmes se sont rassemblées à nouveau : celles qui à Chartres avaient enseigné les anciennes doctrines en paroles de feu, et celles qui ont lutté dans la scolastique – au prix du travail le plus lucide, mais auquel elles donnaient tout leur cœur – pour découvrir le sens de l'intelligence. Toutes faisaient partie des légions de Michaël et ont étudié dans cette école. Et les autres étaient des âmes appartenant aux deux groupes que j'ai caractérisés.

Nous avons donc cette école de Michaël. Nous avons ensuite, au début du XIXè siècle, ce culte imaginatif dont je vous ai dit les conséquences. Nous avons enfin le fait essentiel qu'à la fin des années 70 le règne de Michaël recommence, que Michaël se dispose à reprendre en main sur la terre l'intelligence qui lui a échappé. Il faut que cette intelligence devienne michaélique. Et il faut qu'on comprenne le sens de la nouvelle ère michaélique. Les âmes qui naissent aujourd'hui avec le besoin d'une spiritualité qui contienne en elle l'intelligence – ce qui est le cas dans le mouvement anthroposophique – ces âmes que leur karma a fait naître à l'époque actuelle doivent tenir compte de ce qui se passe sur la terre à l'aube de l'ère michaélique. Et elles se rattachent à toutes celles qui ne sont pas encore redescendues ; elles sont surtout liées à celles qui font partie du courant platonicien dirigé par Bernard Silvestre, Alain de Lille et les autres, qui sont restées dans l'existence suprasensible.

Mais ceux qui sont aujourd'hui capables de recevoir l'anthroposophie avec une véritable adhésion du cœur, qui peuvent s'unir à l'anthroposophie, ressentent en eux l'impulsion, en raison de ce qu'ils ont vécu dans le suprasensible au début du XVè siècle et au début du XIXè siècle, de revenir sur terre à la fin du XXè siècle avec tous ceux qui ne sont pas redescendus entre temps. Jusque-là, la spiritualité anthroposophique aura préparé ce que tous ensemble ils pourront alors réaliser : la révélation totale de ce qui a été préparé dans le monde suprasensible par les courants dont je vous ai parlé.

Tout anthroposophe, mes chers amis, devrait être conscient de cela, devrait être au clair sur ce qui est sa vocation : préparer dès maintenant la spiritualité qui doit se répandre jusque au jour où le point de culmination sera atteint, où les vrais anthroposophes seront à nouveau présents, mais réunis avec les autres, à la fin du XXè siècle. Le véritable anthroposophe doit prendre conscience qu'il s'agit aujourd'hui de porter son intérêt à ce combat entre Ahriman et Michaël, de le voir clairement et d'y apporter sa contribution. C'est seulement si une spiritualité telle que celle qui veut alimenter le mouvement anthroposophique s'unit à d'autres courants spirituels que Michaël trouvera les impulsions grâce auxquelles il pourra s'unir à l'intelligence devenue terrestre, qui en réalité lui appartient.

Je vais avoir maintenant pour tâche de vous montrer par quels moyens subtils Ahriman cherche à empêcher cela et dans quel combat à outrance se trouve pris notre XXè siècle. Tous les comprendre à quel point les temps sont graves et faits que nous venons d'étudier permettent de quel courage il faut pour s'engager d'une façon juste dans un courant spirituel. Mais si, recueillant toutes ces choses en soi-même, on se dit : âme humaine, tu peux être appelée, si tu comprends ces choses, à collaborer à l'affermissement du règne de Michaël – ce qu'on pourrait appeler une profonde et enthousiaste jubilation peut naître dans l'âme humaine à la pensée que la force nécessaire peut lui être accordée. Il faut trouver en soi cette force pleine de courage, ce courage plein de force. Car au-dessus de nous, il est écrit en caractères suprasensibles : sachez que vous reviendrez avant la fin du XXè siècle et à la fin du XXè siècle, ce siècle que vous avez vous-mêmes préparé. Prenez conscience de la forme que prendra alors ce que vous avez préparé !

Se savoir engager dans ce combat, dans cette lutte décisive entre Michaël et Ahriman, voilà, mes chers amis, l'un des aspects de ce qu'on peut appeler l'enthousiasme anthroposophique.

HUITIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 1er août 1924

Il s'agira maintenant pour moi d'exposer comment l'anthroposophe vit son karma du fait même que, par suite des données préalables dont j'ai parlé, il est entré dans la Société ou du moins dans le mouvement anthroposophique. Pour cela, il va falloir que j'ajoute quelques explications à ce que j'ai exposé lundi dernier. Je vous ai parlé de l'importante école suprasensible du début du XVè siècle, que l'on peut caractériser de la façon suivante. Dans cette école, Michaël lui-même était le grand instructeur ; des légions d'âmes humaines alors entre la mort et une nouvelle naissance, mais aussi des légions d'entités spirituelles qui ne sont pas destinées à passer par une incarnation terrestre, mais qui vivent les mêmes éons que nous dans un état éthérique ou dans un état plus élevé encore, tous ces êtres, qu'ils fussent humains, surhumains ou sous-humains, furent à l'époque au nombre des élèves de la puissance michaélique. Et lundi dernier, j'ai donné quelques caractéristiques du contenu de cet enseignement.

Je voudrais commencer aujourd'hui par souligner le point suivant : le règne de Michaël qui fut l'avant-dernier, c'est-à-dire le dernier précédant le règne actuel, et qui dura trois siècles, se termina à l'époque d'Alexandre ; alors Michaël se retira et d'autres Archanges régnèrent sur terre. Au moment du Mystère du Golgotha, Michaël était en compagnie des entités spirituelles et humaines qui appartenaient à sa sphère. Devant le Mystère du Golgotha, ils sentirent que le Christ quittait leur sphère, la sphère du soleil, tandis que les hommes alors sur terre sentirent que le Christ arrivait au milieu d'eux.

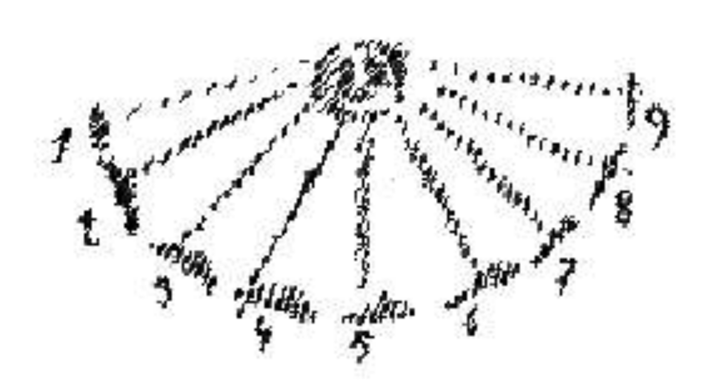
Il y a un contraste considérable – je dirais même : la différence fut immense – entre ce que vécurent alors les unes et les autres âmes ; voyons cela à fond et mettons à cette étude tout notre cœur.

L'époque s'ouvrit alors où peu à peu l'intelligence cosmique – l'essence intelligente qui est répandue sur tout l'univers et qui jusqu'à la fin de l'époque d'Alexandre était régentée de façon absolue par Michaël – passa en la possession des hommes, tomba pour ainsi dire des mains de Michaël.

Voyez-vous, mes chers amis, à cet égard, l'évolution de l'humanité se déroula de la façon suivante : jusqu'à la fin de l'époque d'Alexandre et même un peu plus tard – pendant longtemps encore pour certains groupes humains – on avait toujours conscience que lorsque quelqu'un était intelligent, il n'était pas lui-même la source de cette intelligence, mais qu'il la recevait comme un don des mondes spirituels. Lorsqu'on pensait quelque chose d'intelligent, on attribuait le fait à l'inspiration des entités spirituelles. Il n'y a pas si longtemps que lorsqu'on est intelligent, on attribue cela à soi-même. La raison en est que la régence de l'intelligence est passée des mains de Michaël dans celles des hommes.

Lorsqu'à la fin des années 70 du XIXè siècle, Michaël reprit son pouvoir sur la conduite des destinées terrestres, il trouva dans la sphère humaine l'intelligence cosmique qui lui avait totalement échappé depuis les VIIIè, IXè siècles de l'ère chrétienne.

Ainsi se présentaient les choses dans le dernier tiers du XIXè siècle, lorsque le règne de Michaël succéda à celui de Gabriel. Michaël entra dans une situation dont, en venant vers les hommes désormais doués de leur propre intelligence, il pouvait dire : je retrouve ce qui m'avait échappé, ce qu'autrefois j'avais géré. – Et la grande querelle du Moyen Age entre les personnalités marquantes de l'ordre des Dominicains et celles qui, poursuivant l'œuvre de l'alexandrinisme asiatique, étaient passées en Espagne – par exemple Averroès et ses disciples – consista en cette proposition d'Averroès et des siens, donc des post-aristotéliciens musulmans : l'intelligence est quelque chose de général. Ils n'admettaient qu'une « pan-intelligence », pas une intelligence qui soit personnelle à chaque individu. Celle-ci n'était pour Averroès qu'une sorte de reflet dans chaque cerveau humain d'une chose qui en réalité n'existe que sous les espèces du général.



Représentez-vous un miroir, comme ceci (*voir le croquis*) ; au lieu de ces neuf parties, je pourrais naturellement en dessiner cent mille ou des millions. Ici, supposons un objet qui se refléterait. Ainsi en

était-il pour Averroès, contre qui Thomas d'Aquin lutta énergiquement. Pour lui, et selon la tradition de l'ancienne ère michaélique, l'intelligence était une « pan-intelligence », elle était une ; chacun des cerveaux humains la reflétait, de sorte que lorsque le cerveau ne fonctionnait plus, il n'y avait plus d'intelligence individuelle. Qu'en était-il au juste ?

Voyez-vous, ce qu'Averroès se représentait a été exact jusqu'à la fin de l'époque d'Alexandre ; jusque-là, ce fut un fait réel, d'ordre cosmique et humain ; c'est à cela qu'Averroès en est resté. Les Dominicains ont pris en compte l'évolution de l'humanité, ils ont dit : ce n'est pas ainsi que sont les choses ! – Ils auraient naturellement pu dire aussi : il fut un temps où c'était ainsi, mais aujourd'hui il en est autrement ! – Ce n'est pas ce qu'ils firent, ils se contentèrent d'enregistrer l'état de choses qui existait au XIIIè siècle et qui s'accentua particulièrement aux XIVè, XVè siècles. Ils dirent : maintenant, chacun a son propre entendement. – C'est effectivement ce qui s'était passé.

Mettre la chose en pleine lumière, telle fut la tâche de l'école suprasensible dont j'ai parlé lundi dernier. On y revenait constamment, sous toutes les formes, en décrivant ce qui avait été le caractère fondamental des anciens Mystères. D'une façon imagée et grandiose, non pas sous forme d'Imaginations – celles-ci ne vinrent qu'au début du XIXè siècle – mais d'inspirations suprasensibles, on y décrivait ce dont ici même j'ai pu souvent vous communiquer le reflet, je veux dire les Mystères antiques.

Mais on y indiquait aussi ce que seraient l'avenir et les nouveaux Mystères ; on y parlait d'un enseignement qui, à la différence des anciens Mystères, ne serait plus reçu de l'extérieur par les hommes qui, n'ayant pas encore sur terre leur intelligence individuelle, ne pouvaient avoir du monde spirituel qu'une conscience analogue à celle du rêve, mais d'un enseignement que nous pouvons commencer à comprendre grâce à l'anthroposophie, et qui est parfaitement conciliable avec la pleine intelligence, claire et lumineuse.

Mais approfondissons un peu la doctrine de cette école suprasensible. Elle menait à la connaissance d'un fait dont on ne trouve dans les idées des hommes depuis l'époque hébraïque et à nouveau à l'époque chrétienne qu'une sorte de reflet, un fait dont aujourd'hui encore, où l'on pourra s'attendre à rencontrer là-dessus des vues plus profondes, on ne retrouve plus chez la grande majorité des hommes qu'un reflet hérité de la tradition : je veux parler du péché, de l'homme pécheur, de l'homme qui au point de départ de son évolution aurait été destiné à ne pas descendre aussi profondément dans la matière qu'il n'y est descendu.

Une assez bonne version de cette doctrine se trouve par exemple chez Louis-Claude de Saint-Martin, le « Philosophe inconnu ». Saint-Martin enseigne encore à ses élèves qu'avant le début de son évolution terrestre, l'homme se trouvait encore à un certain niveau d'où il a déchu par suite d'un péché originel que Saint-Martin appelle l'adultère cosmique. Ainsi l'homme a déchu jusqu'à l'état où il se trouve maintenant. En s'exprimant ainsi, Saint-Martin met le doigt sur ce qui a toujours été, tout au long de l'évolution, le contenu de la doctrine du péché : cette idée que l'homme n'est pas au niveau auquel il pourrait être. Toutes les doctrines concernant le péché originel ont été à bon droit rattachées à cette idée que l'homme est déchu de son niveau originel.

Or, en tirant les conséquences de cette idée, on avait abouti à une philosophie dont le climat, bien défini, peut s'énoncer ainsi : l'homme étant devenu pécheur – devenir pécheur signifie précisément déchoir du niveau originel – il ne peut pas voir le monde comme il aurait pu le voir avant la chute. C'est pourquoi il voit trouble quand il regarde le monde, il ne le voit pas sous son véritable aspect, il le voit plein d'illusions et de fantasmes. Il perçoit ce qui s'offre à son regard dans la nature extérieure, mais il ne voit pas la nature avec son arrière-plan spirituel ; il la voit sous une forme matérielle, qui en réalité n'existe pas. Telle était l'idée qu'un lointain passé se faisait de l'homme pécheur, telle celle qu'aujourd'hui encore se fait la tradition. Ceux qui gardaient la tradition des Mystères enseignaient donc que l'homme ne peut ni voir le monde, ni sentir, ni agir comme il le ferait s'il n'était pas devenu pécheur, c'est-à-dire s'il n'était pas déchu des hauteurs qu'à l'origine les Dieux dont il relève lui avaient destinées.

Si maintenant nous considérons les esprits dirigeants de la série des Archanges qui se succèdent dans le gouvernement de la terre, chacun régnant environ trois siècles ou trois siècles et demi comme Gabriel dans les derniers siècles et maintenant Michaël – si nous considérons toute la série des êtres archangéliques, Gabriel, Raphaël, Zachariel, Anaël, Oriphiel, Samaël, Michaël, nous pouvons caractériser comme suit le rapport qui les unit aux esprits des Hiérarchies supérieures.

Je vous en prie, ne prenez pas à la légère les termes banals dont je vais me servir pour parler de ces choses sublimes. Avons-nous d'autres mots que des mots humains ? Les termes dont je vais me servir sont lourds de sens.

Parmi ces Archanges, qui sont au nombre de sept, six se sont accommodés – pas entièrement, mais Gabriel plus que les autres, bien que lui non plus pas complètement – six se sont dans une large mesure accommodés du fait que pour les hommes le monde est maya, la grande illusion, parce qu'en raison de leur qualité, qui ne correspond pas à leur destination originelle, ils sont déchus de leur état premier. Michaël est strictement le seul – je ne puis faire autrement que m'exprimer d'une façon banale – qui ne voulut pas céder et qui, avec ceux des hommes qui sont des esprits michaéliques, a adopté ce point de vue et s'y maintient : je suis le régent de l'intelligence. Il faut que l'intelligence soit dirigée de façon telle

que l'illusion, les fantasmes, n'y puissent entrer – rien de ce qui obscurcit et rend nébuleuse la vision que l'homme se fait du monde.

Mes chers amis, voir ainsi Michaël, le grand opposant dans la cohorte des Archanges, dans toute sa stature, c'est un spectacle prodigieusement édifiant et d'une grandeur sublime. Et chaque ère michaélique a entraîné sur terre cette conséquence que l'intelligence en tant qu'instrument de connaissance a pris un caractère cosmopolite, comme je l'ai exposé, et de plus que les hommes se sont pénétrés de cette conscience : quoi qu'il en soit, nous pouvons nous élever jusqu'à la divinité.

Ce « nous pouvons nous élever jusqu'à la divinité » a joué à la fin de la dernière ère michaélique un rôle dont l'importance peut à peine se concevoir. Partout, à commencer par la Grèce, une atmosphère de découragement s'était répandue sur les lieux des anciens Mystères. En Italie du Sud, en Sicile, le découragement s'était emparé des successeurs de l'ancienne école pythagoricienne ; ils étaient découragés parce que l'éclat prestigieux qui avait entouré cette école au VIè siècle avant J. -C. s'était éteint. On vit à nouveau – même parmi les initiés aux Mystères pythagoriciens – que l'illusion, l'illusion matérialiste se répandait sur le monde.

Le découragement s'était emparé des fils et des filles des anciens Mystères égyptiens. Oh, ces anciens Mystères égyptiens, dès le temps d'Alexandre ils avaient à tel point sombré dans le découragement que des profonds enseignements contenus dans la légende d'Osiris ou dans le culte de Sérapis, ils ne transmettaient plus que ce qu'on pourrait appeler les scories de ce qui avait été autrefois une magnifique coulée de métal. Et en Asie, qu'étaient devenus ces efforts courageux et puissants pour s'élever vers le monde spirituel, dont le point de départ était les Mystères de Diane à Ephèse ? Les Mystères de Samothrace eux-mêmes, le trésor de sagesse des Cabires, ils ne pouvaient plus être déchiffrés que par ceux qui portaient en eux-mêmes l'élan qui entraîne vers les hauteurs ; seules les âmes de cette nature pouvaient encore lire dans les nuages de fumée qui s'élevaient d'Axieros et des autres Cabires.

Le découragement régnait partout. Partout le sentiment que dans les anciens Mystères on était impuissant à résoudre le secret du mystère solaire – qui est le mystère de Michaël – partout ce sentiment : l'homme est impuissant !

Cette ère michaélique fut un temps de grandes épreuves. Au fond, le platonisme n'était plus qu'une sorte d'extrait délavé du contenu des anciens Mystères. L'aristotélisme y puisa ce qu'il y avait de plus intellectuel, qu'Alexandre ensuite prit sur ses épaules.

La parole de Michaël fut alors : il faut que l'homme parvienne à la « pan-intelligence », qu'il parvienne à saisir le divin sur terre sous une forme qui ne soit pas contaminée par le péché. Il faut répandre partout le meilleur de ce qui a été acquis, en partant du centre que sera Alexandrie, sans tenir compte des lieux de Mystères où règne le découragement. Telle était l'impulsion donnée par Michaël. Et la différence entre lui et les autres Archanges, c'est qu'il protesta avec une force extrême contre la chute de l'homme.

C'est aussi le contenu essentiel de la doctrine qu'il enseigna aux siens dans l'école suprasensible dont j'ai parlé lundi dernier. Le point le plus important de cette doctrine était le suivant : si l'intelligence prend place parmi les hommes, si l'intelligence, tombée des mains des êtres michaéliques, doit trouver sa demeure sur terre, il faut que dans cette ère michaélique les hommes sentent qu'ils ont à veiller à leur sauvegarde, parce qu'il ne faut pas que l'intelligence soit contaminée par l'état de péché ; cette ère de l'intelligence, les hommes doivent la mettre à profit pour s'élever par l'intelligence pure, affranchie de l'illusion, jusqu'à la vie spirituelle.

Telle est, à l'opposé de l'atmosphère ahrimanienne, celle qui règne dans le camp de Michaël. Lundi dernier, j'ai caractérisé cette opposition, j'ai montré Ahriman s'efforçant à tout prix, maintenant et dans l'avenir, de s'approprier cette Intelligence descendue parmi les hommes, de faire en sorte que les hommes soient possédés de lui, et de devenir le maître de l'intelligence dans les cerveaux humains.

Voyez-vous, mes chers amis, cet Ahriman, je veux dire ces légions d'Ahriman, il faut bien les connaître. Il ne suffit pas de trouver ce nom d'Ahriman méprisable et de donner ce nom d'Ahriman à une légion d'êtres méprisables. Cela ne mène à rien. Ce qui importe, c'est de voir qu'avec Ahriman nous avons affaire à une entité cosmique de l'intelligence la plus haute qui se puisse concevoir, une entité cosmique qui a déjà entièrement procédé à l'individualisation de l'intelligence. Ahriman est à tous les points de vue supérieurement intelligent, il est maître d'une intelligence éblouissante, qui vient de l'être humain tout entier, sauf de cette partie de l'être qui se révèle précisément humaine dans la forme du front.

Si nous voulions représenter Ahriman à l'aide d'une Imagination humaine, il faudrait que nous lui donnions un front fuyant et une expression frivole et cynique, parce que chez lui tout vient de ces forces inférieures, celles-là même précisément d'où procède l'intelligence la plus aiguë. Celui qui d'aventure s'engagerait dans une discussion avec Ahriman serait littéralement écrasé par la rigueur de l'enchaînement logique, par la prodigieuse précision avec laquelle il manie ses arguments. Pour le monde des hommes – ainsi pense Ahriman – il faut avant tout que se décide si c'est l'intelligence ou la déraison qui l'emportera. Pour Ahriman, est insensé tout ce qui n'enferme pas l'intelligence dans l'individualité strictement personnelle. Car chacun des êtres ahrimaniens est personnellement sur-

intelligent, comme je viens de le dire, critique dans son refus de tout ce qui n'est pas logique, sa pensée est ironique et méprisante.

Voyez-vous, lorsqu'on a ainsi Ahriman devant soi, on ressent naturellement qu'entre Michaël et lui l'opposition est complète. Car ce qui importe à Michaël, ce n'est absolument pas le caractère personnel de l'intelligence ; pour l'homme, la tentation est toujours présente de rendre l'intelligence personnelle selon le modèle d'Ahriman. En réalité, Ahriman juge Michaël avec un très grand mépris, il le juge sot et déraisonnable. Naturellement, il le juge par rapport à lui-même. Michaël en effet ne se propose pas d'attirer personnellement l'intelligence à lui-même, il veut et il a voulu pendant des millénaires, pendant des éons, être le régent de la pan-intelligence ; et maintenant à nouveau, puisque les hommes doivent être les possesseurs de leur intelligence, il veut l'administrer comme quelque chose que les hommes ont en commun et qui doit profiter à chaque homme en tant que tel.

Certes, les hommes que nous sommes feraient bien de se dire : la croyance que nous pouvons avoir notre intelligence pour nous seuls est déraisonnable. Nous ne pouvons pas être intelligents seulement pour nous-mêmes. Quand nous voulons démontrer quelque chose logiquement à quelqu'un, nous commençons par supposer que cette personne a la même logique que nous et que cette logique vaut également pour tous. Si chacun avait sa propre logique, nous ne pourrions pas prétendre démontrer quoi que ce soit aux autres selon notre propre logique. Et c'est précisément la particularité de cette ère michaélique que ce qu'il s'agit de comprendre passe jusque dans le sentiment.

Ainsi fait rage, dans les coulisses de l'existence, la lutte d'Ahriman contre Michaël. Comme je le disais lundi dernier, c'est l'une des tâches de l'anthroposophe que d'acquérir le sens qu'il en est bien ainsi présentement, que le cosmos est pour ainsi dire au cœur de cette lutte.

Voyez-vous, ce combat, qui se livrait dans le cosmos dès les VIIIè, IXè siècles, il prit de l'importance lorsque peu à peu l'intelligence cosmique échappa à Michaël et à ses légions, et descendit parmi les hommes ; il devint actuel quand l'âme de conscience, au moment que j'ai si souvent indiqué, au début du XVè siècle, commença à se développer dans l'humanité. Nous voyons aussi sur terre, dans certains esprits, comme un reflet de ce qui se passa dans la grande école suprasensible dont j'ai parlé.

Nous avons souvent parlé ces derniers temps d'activités célestes qui viennent se refléter dans des écoles terrestres, l'école de Chartres et d'autres. Mais on peut dire cela aussi pour certains individus. Et nous avons ce phénomène curieux que là précisément où l'âme de conscience commence à se développer dans l'humanité civilisée, là où le véritable mouvement rosicrucien doit prendre en main cette impulsion naissante, là, quelque chose de cette impulsion est comme un éclair qui s'allume dans un esprit de ce temps. Je veux parler de Raymond de Sebonde qui vivait au XVè siècle. Et c'est presque un reflet terrestre de la haute doctrine suprasensible de Michaël qu'enseignait Raymond de Sebonde au début du XVè siècle.

Raymond de Sebonde disait : les hommes sont déchus du niveau que leur avaient concédé à l'origine les Dieux dont ils relèvent. S'ils étaient restés à ce niveau, ils auraient vu sous sa véritable forme tout ce qui vit dans les merveilleux cristaux du règne minéral, dans le monde minéral amorphe, dans les mille et une formes du monde végétal, dans celles du règne animal, tout ce qui s'anime et se meut dans l'eau et dans l'air, dans le chaud et le terrestre – ils auraient vu tout cela sous sa véritable forme.

Raymond de Sebonde rappelait que dans l'arbre des Sephiroth, dans les catégories d'Aristote, dans ces concepts généraux qui semblent si étranges à celui qui ne les comprend pas, dans tout cela est contenu ce qui au moyen de l'intelligence doit conduire dans le monde spirituel. Comme elles paraissent sèches, affreusement sèches, les catégories d'Aristote qu'on apprend dans la logique : essence, relation, action, lieu – dix catégories, dix concepts abstraits. Les gens disent : apprendre ces concepts généraux, c'est à vous faire fuir. Pourquoi s'échauffer là-dessus ? – C'est exactement comme si quelqu'un disait : le « Faust » de Gœthe, pourquoi les gens en font-ils tant d'histoires ! Il n'y a rien d'autre là-dedans que diverses combinaisons de lettres, a, b, c, d, e, f, et ainsi jusqu'à z. Celui qui prend le « Faust » en main et ne sait pas lire n'aura jamais l'idée de la prodigieuse grandeur de cette œuvre, il n'y verra jamais que des lettres, a, b, c, d, etc. Celui qui ne sait pas combiner ces lettres ne pourra pas lire le « Faust ».

Voyez-vous, il en est de même de la lecture des mots qui composent les catégories d'Aristote. Celles-ci sont au nombre de dix : essence, quantité, relation, qualité, action, passion, lieu, temps, situation, mode d'être – il y en a moins qu'il n'y a de lettres de l'alphabet. Ce sont les lettres de l'esprit. Celui qui sait manier correctement essence, relation, action, etc., comme on sait le faire des lettres afin qu'elles donnent le « Faust », pressent ce qu'Aristote disait de ces choses lorsque par exemple il faisait l'éducation d'Alexandre.

Raymond de Sebonde attirait encore en son temps l'attention là-dessus, ces choses lui étaient encore connues. Il disait : quand on regarde ce qu'il y avait encore par exemple dans l'aristotélisme, on voit que c'est un vestige de l'état d'où les hommes ont déchu au début de l'évolution humaine, et dont ils se souvenaient encore : c'était la « lecture dans le Livre de la Nature ». Mais les hommes sont tombés si bas qu'ils ne peuvent plus lire la vérité contenue dans ce livre. C'est pourquoi Dieu, qui a eu pitié d'eux, leur a donné la Bible, le « Livre de la Révélation », afin qu'ils ne s'éloignent pas entièrement de ce qui est spirituel et divin.

Ainsi donc, Raymond de Sebonde enseignait encore, au XVè siècle, que le « Livre de la Révélation » est là pour l'homme pécheur, parce qu'il ne sait pas lire dans le « Livre de la Nature » ; mais en

enseignant cela, il pensait déjà : il faut que les hommes retrouvent la possibilité de lire dans le « Livre de la Nature ». Et c'est là l'impulsion que donne Michaël : amener à nouveau les hommes, maintenant que l'intelligence qu'il régit est venue parmi eux, à rouvrir le grand Livre de la Nature et à lire dans ce livre.

A vrai dire, tous ceux qui se trouvent dans le mouvement anthroposophique devraient sentir que pour comprendre leur karma, il faudra d'abord qu'ils sachent qu'à chacun d'eux personnellement s'adresse cette exhortation : lis à nouveau, avec les yeux de l'esprit, dans le « Livre de la Nature », découvre les arrière-plans spirituels de la nature, après que Dieu a donné, pour l'époque intermédiaire, la Révélation.

Comprenez bien le sens de mon livre « Mystique et esprit moderne ». Vous verrez à la dernière page – sous la forme qu'à l'époque je pouvais et devais donner – qu'il s'agissait de conduire le mouvement anthroposophique de telle façon que l'on puisse lire à nouveau non seulement dans le « Livre de la Révélation » – dont je disais que Jacob Böhme avait encore su y lire – mais aussi dans le « Livre de la Nature ». Les débuts maladroits, indigents, de la science moderne, qui sont souvent à faire frémir, doivent être transformés, métamorphosés par une conception qui tienne compte de l'esprit, afin de devenir une véritable lecture dans le Livre de la Nature. Je crois qu'on trouve cette expression de « Livre de la Nature » à la fin de mon livre. Telle fut dès l'origine la pierre de touche du mouvement anthroposophique, l'appel adressé à ceux qui devraient maintenant écouter la voix de leur karma, percevoir plus ou moins consciemment et clairement cet appel : mon karma est affecté et saisi par le message de Michaël qui retentit dans le monde ; du fait de mon karma, ce message me concerne.

Car il s'agit en fin de compte d'hommes qui ont été ou qui sont encore sur la terre, qui sont venus, qui reviennent et reviendront toujours, et qui sont prêts en un sens à s'écarter du monde, à se rassembler dans la Société anthroposophique. Que cet isolement du monde doive être compris comme plus ou moins réel, plus ou moins formel, etc., c'est une autre question ; pour certaines âmes, c'est une sorte de départ et une marche vers quelque chose d'autre que le monde d'où elles se sont dégagées. Chez les individus, les effets du karma se font sentir de la façon la plus variée. L'un fait telle ou telle expérience parce qu'il a dû rompre certains liens pour s'unir à ceux qui veulent agir selon le message de Michaël. Certains ressentent comme une délivrance cette adhésion à ce message.

D'autres en revanche ont le sentiment de se trouver dans la situation suivante : je suis attiré d'un côté vers Michaël, de l'autre vers Ahriman ; je ne peux pas choisir, c'est la vie qui me maintient dans cette situation ! – D'autres encore ont le courage de s'arracher à cela, tout en maintenant les liens extérieurs. D'autres enfin n'ont pas de difficultés à établir ces liens avec le monde extérieur, et c'est peut-être, pour l'état actuel de la Société anthroposophique, ce qui vaut le mieux. Mais toujours, des personnes qui sont à l'intérieur du mouvement se trouvent en face d'autres qui sont à l'extérieur, y compris des êtres avec lesquels, en raison de leurs vies antérieures, elles ont des liens karmiques profonds. Nous découvrons alors les liens karmiques les plus curieux.

Nous ne pouvons comprendre ces liens karmiques que si nous nous rappelons le passé qu'ils supposent et dont nous avons parlé ; nous avons vu en effet que les âmes qui dans leur inconscient se sentent poussées vers le mouvement anthroposophique ont eu lors d'incarnations précédentes des expériences communes, car elles faisaient dans leur majorité partie des groupes qui aux XVè, XVIè, XVIIè siècles, ont entendu dans le monde suprasensible le message de Michaël, et qui ensuite au début du XIXè siècle ont participé au grand culte imaginatif dont j'ai parlé ici. Nous voyons le cosmos et la terre adresser un puissant appel aux liens karmiques des membres de la Société anthroposophique. Comme nous l'avons entendu lundi dernier, cet appel retentira sur tout le XXè siècle, pour atteindre à la fin du XXè siècle le point culminant.

C'est de cela, mes chers amis, que je voudrais vous parler dimanche prochain.

NEUVIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 3 août 1924

Les précédentes conférences vous ont montré que lorsque des âmes se sentent poussées dans les profondeurs de leur subconscient vers le mouvement anthroposophique, elles le doivent à la relation particulière qu'elles ont avec les forces de Michaël. C'est pourquoi nous avons considéré comment agissent ces forces de Michaël, afin de voir quelle influence ces impulsions michaéliques peuvent avoir sur la vie de ceux qui sont dans un rapport quelconque avec elles.

Or ces impulsions michaéliques – et ceci est de grande importance pour le karma de chaque anthroposophe – sont d'une nature telle qu'elles agissent profondément et intensément sur l'être humain tout entier. Les exposés précédents nous ont appris que le règne de Michaël – si nous voulons employer ce terme – qui a commencé pour la vie terrestre à la fin des années 70 du XIXè siècle a été précédé par le règne de Gabriel, et je vous ai déjà exposé que ce règne de Gabriel est en relation avec des forces qui sont véhiculées par la reproduction, par l'hérédité physique.

Les forces de Michaël vont exactement en sens opposé. Sous le règne de Gabriel, les impulsions agissent avec force dans l'organisme physique de l'homme. Michaël agit avec force dans l'être spirituel de l'homme, ce que vous pouvez déjà déduire du fait qu'il est chargé de gérer l'intelligence universelle. Mais les impulsions de Michaël sont fortes, puissantes, et elles agissent, à partir du spirituel, dans l'être tout entier ; elles agissent dans son être spirituel, de là dans l'âme, et de l'âme dans le corps. Et dans les contextes karmiques, ces forces supraterrestres sont toujours à l'œuvre : des entités des Hiérarchies supérieures agissent avec l'homme, sur l'homme ; ainsi le karma prend forme. Ainsi les forces de Michaël, parce qu'elles agissent sur l'être tout entier, exercent également leur action sur le karma. Les forces de Gabriel agissent très peu – leur action sur le karma n'est pas nulle, mais très faible ; les forces michaéliques ont en revanche une grande influence.

Si donc certaines personnes – et vous êtes tous de ces personnes, mes chers amis – sont particulièrement liées à ce courant michaélique, on ne peut comprendre leur karma que si on le conçoit en relation avec le courant michaélique. Et si on considère que Michaël est un esprit en particulière relation avec le soleil et toutes les impulsions solaires, on comprendra mieux quelle importance considérable ces impulsions michaéliques exercent sur les personnes qui y sont particulièrement exposées – le spirituel agit jusque dans l'organisation physique. Il faut, plus qu'on ne le fait d'ordinaire, considérer les phénomènes physiques dans le champ de la santé et de la maladie que l'on constate par exemple chez ceux que nous pouvons appeler les hommes de Michaël, comme étant bien davantage liés à leur karma que chez les hommes de Gabriel ou de Raphaël. Bien que Raphaël soit l'esprit qui est en étroite liaison avec l'art de guérir – les choses sont complexes dans l'univers – Michaël est néanmoins celui des esprits qui oriente le karma de chacun vers la santé ou la maladie.

Ceci est à son tour en rapport avec le fait que les forces michaéliques non seulement agissent dans le sens du cosmopolitisme, mais encore arrachent l'homme à l'étroitesse des rapports humains et le transportent à un niveau spirituel où il ressent ces rapports avec moins de force que d'autres hommes ; il y est du moins prédestiné par son karma fait supplémentaire qui exerce une profonde influence sur le karma de quiconque appartient au courant michaélique.

Voyez-vous, dans le dernier tiers du XIXè siècle, la situation fut véritablement telle que des personnes – ne disons pas nerveuses, mais très sensibles aux influences spirituelles et psychiques – ont pu nettement sentir que les forces michaéliques pénétraient dans le monde. Cette pénétration se manifesta chez ceux qui étaient vraiment des hommes de Michaël par le fait que certains événements qui sont passés inaperçus pour d'autres ont retenti très profondément et d'une façon décisive dans leur vie.

Et surtout, le karma de ces personnes était tel que, même si elles n'en avaient pas une idée très claire, elles sentaient que se déroulait ce combat entre Michaël et Ahriman que j'ai décrit avant hier. A l'époque actuelle, Ahriman n'a une forte influence sur les hommes que lorsqu'il y a d'une manière quelconque diversion de la conscience. La forme la plus accusée de cette diversion est celle que l'on constate dans l'évanouissement ou lorsque la conscience est obnubilée pendant un certain temps. C'est dans les moments où la conscience est obnubilée que les puissances ahrimaniennes peuvent atteindre l'homme avec le plus de force. C'est alors qu'elles agissent en lui, qu'il est exposé à leurs attaques. Et c'est précisément dans ce dernier tiers du XIXè siècle, notamment dans le temps qui a précédé la fin du Kali Youga – les dernières années du siècle précédent – qu'il était littéralement bouleversant de voir ce qui se passait derrière la scène du monde physique, du monde sensible. En effet, aux confins immédiats de ce monde se trouve ce qui nous éclaire sur les événements historiques dans lesquels interviennent les êtres supérieurs, les êtres suprasensibles.

Or, dans ce dernier tiers du XIXè siècle, notamment dans la dernière décennie, tout ce qui concernait Michaël, son gouvernement, son combat, n'était dissimulé que par un mince voile. Depuis lors, Michaël lutte en quelque sorte dans le monde extérieur. On a ainsi besoin d'une force beaucoup

plus grande pour voir l'aspect suprasensible de ces choses qu'avant la fin du Kali Youga, donc encore au siècle dernier où, nous l'avons dit, le monde limitrophe n'était dissimulé que par un voile et où Michaël luttait encore derrière la scène. Mais Michaël est opiniâtre, comme je vous l'ai dit, il veut que son règne traverse tous les obstacles et s'établisse. Il est un esprit puissant, il ne peut se servir pleinement que d'hommes courageux, intérieurement courageux.

Et dans tout cet ensemble d'événements que je vous ai exposé, dans l'école suprasensible des XVè, XVIè, XVIIè siècles, dans ce culte suprasensible au début du XIXè siècle, interviennent constamment, parmi les esprits ici à l'œuvre, de nombreuses cohortes d'esprits lucifériens dont la présence est nécessaire. Michaël a besoin de la collaboration d'êtres lucifériens pour pouvoir triompher du pôle qui s'oppose à lui, c'est-à-dire Ahriman. De sorte que les hommes de Michaël sont déjà, eux aussi, engagés – peut-être ne faut-il pas dire dans un combat, mais dans un balancement entre les impulsions lucifériennes et les impulsions ahrimaniennes. Ces choses étaient très nettement visibles précisément vers la fin du siècle dernier. Il n'était pas rare alors qu'on pût regarder à travers ce que j'ai appelé un voile. On voyait quel dur combat Michaël avait à mener contre Ahriman, et combien il était facile que la conscience des hommes soit déviée par toutes sortes d'influences lucifériennes.

Vous direz peut-être : déviations de la conscience, évanouissements, cela n'a rien d'extraordinaire. Certes, vu de l'extérieur, il n'y a là rien d'extraordinaire ; mais ces phénomènes prennent de l'importance par leurs conséquences. Je voudrais vous en donner un exemple.

Quelqu'un devait un jour faire connaissance d'une façon approfondie et par la voie historique avec un personnage du temps de la Renaissance et de la Réforme. Comprenez-moi bien : toutes les circonstances requises étaient là pour que la personne en question – c'était à la fin des années 90 du siècle précédent – puisse apprendre à connaître ce personnage historique par les voies de l'histoire. Il était même inconcevable que cette connaissance pût se faire autrement que d'une façon tout à fait extérieure et livresque. Mais voilà que par l'effet des circonstances karmiques les plus subtiles, la personne en question fut incapable, pendant tout le temps où elle aurait dû faire cette expérience, de se servir de sa conscience. Elle tomba dans une sorte de sommeil dont elle ne put se réveiller. Cette perte de conscience l'empêcha de faire cette expérience.

Les faits de ce genre, il est évident que dans la vie courante on les remarque à peine. Ce sont eux cependant qui permettent de voir directement du monde de la terre dans celui de l'esprit. Et si l'on veut ici une explication, il faut dire : la personne qui devait faire la connaissance de ce personnage du temps de la Renaissance et de la Réforme aurait sans aucun doute, si la chose avait pu se faire, éprouvé une très forte impression. La chose ne put se faire, l'occasion était manquée. Mais en revanche, l'impression qu'elle aurait pu avoir s'est transformée pendant ce temps en une sensibilité toute particulière pour tout ce qui vient de Michaël. Elle a acquis – bien qu'inconsciemment – la compréhension de l'élément michaélique.

Je vous cite cet exemple un peu paradoxal pour vous montrer par quelles voies l'élément michaélique est parvenu jusqu'à l'humanité. On pourrait citer de nombreux, de très nombreux exemples du même genre. Les hommes seraient aujourd'hui tout différents si des faits analogues ne s'étaient pas produits chez un grand nombre d'entre eux. Car ils peuvent se produire de cent façons différentes. Dans le cas que je vous ai cité, il se trouve que cette personne est vraiment tombée dans une sorte de sommeil. Dans d'autres cas, c'est un événement qui aurait détourné de Michaël la personne en question qui fut évité par l'arrivée d'un ami entraînant ailleurs cette personne, dont la conscience se voila alors de la façon la plus banale, la plus naturelle – si bien qu'elle fut empêchée de prendre part à l'événement qui, en réalité, était prévu dans son karma. Les atteintes les plus prononcées au déroulement normal et paisible du karma se sont produites justement pendant ces années-là.

En règle générale, on a pu voir combien ces influences de Michaël agissent en profondeur. Dans de très nombreux cas, il s'est révélé que les êtres dont le karma avait reçu une secousse de ce genre furent affectés, non seulement dans leur vie intérieure, mais jusque dans leur corps, parce qu'il fallait que Michaël pénètre par la porte de certaines consciences humaines dans le monde sensible.

Il est extrêmement intéressant de voir que dans les années 90, des hommes furent amenés à vivre des événements qui n'étaient pas autre chose que les chemins par lesquels Michaël passait du monde spirituel dans le monde physique. Dites-vous bien en effet que cette entrée de Michaël dans le monde physique dans le dernier tiers du XIXè siècle se préparait déjà dans le monde spirituel depuis longtemps, depuis le début des années 40 du XIXè siècle. Michaël et les siens, aimerais-je dire, s'approchaient de plus en plus, et il devenait de plus en plus visible que des hommes naîtraient, dont le destin terrestre serait lié à la mission de Michaël : reprendre en main sur terre l'intelligence qui dans le monde suprasensible a échappé aux légions michaéliques.

Finalement, le mouvement anthroposophique – les exposés précédents vous l'ont appris – est placé au cœur de tous ces événements. Car il est en liaison avec tout ce courant michaélique, comme il ressort des exposés antérieurs.

Et maintenant, considérez, sous cet éclairage, les rapports karmiques existant entre les personnes qu'une impulsion profonde fait adhérer au mouvement anthroposophique. Elles commencent par venir du monde extérieur. Elles font partie de tel ou tel ensemble. Il y a toujours eu dans le monde de nombreuses communautés qui ont rassemblé des êtres ; mais jamais les forces de cohésion n'ont revêtu

le caractère particulier qui naît des forces michaéliques. Cela place dans une situation particulière celui qui, quittant le milieu qui était le sien, trouve le chemin de la Société anthroposophique. On peut entrer dans d'autres associations, on a toujours pu le faire, sans que la destinée de l'intéressé en soit pour autant profondément affectée. On ne peut pas entrer dans la Société anthroposophique, du moins si cette adhésion est sincère et atteint l'âme dans ses profondeurs, sans que la destinée en soit profondément influencée. Et ceci apparaît clairement lorsqu'on considère les choses dans l'optique qui convient.

Prenez par exemple une personne qui vient d'entrer dans le mouvement, dans la Société anthroposophique ; elle était prise dans un ensemble de relations avec des non-anthroposophes, ou bien elle a gardé ces relations. La différence entre celui qui est dans notre mouvement et celui qui est ou qui reste en dehors est d'un poids plus grand que s'il s'agissait d'une autre association. Il y a là deux sortes de rapports avec un ensemble. Du fait des événements que je vous ai décrits, nous vivons actuellement à une époque décisive, si bien que cette coexistence d'anthroposophes et de non anthroposophes correspond à quelque chose de très important. Ou bien il s'agit du dénouement d'un ancien karma pour celui qui fait partie de la Société, ou bien de l'amorce d'un nouveau karma pour celui qui n'en fait pas partie. Et ce sont là de grandes différences.

Supposons qu'un anthroposophe ait des liens avec une personne qui ne l'est pas. Deux cas sont possibles : ou bien l'anthroposophe a d'anciens rapports karmiques à régler avec l'autre personne, ou bien celle-ci a des liens à nouer, pour l'avenir, avec l'anthroposophe. Du moins ces deux cas – avec toutes les nuances possibles, bien entendu – sont-ils les seuls qu'il m'ait été donné d'observer ; il y a ces deux cas, et rien d'autre. Il en ressort que notre époque est vraiment celle des grandes décisions : ou bien ceux qui ne sont pas anthroposophes subissent une influence qui fait qu'ils entrent dans la communauté michaélique, ou bien l'influence est telle que ceux qui appartiennent à cette communauté évitent les premiers. C'est bien le temps des grandes décisions, de cette grande crise dont parlent comme étant la nôtre les livres sacrés de tous les temps. Car la caractéristique des impulsions michaéliques, c'est qu'elles entraînent des décisions, et particulièrement dans notre temps. Ceux qui, dans la présente incarnation, reçoivent par le moyen de l'anthroposophie les impulsions michaéliques, préparent leur être tout entier de façon telle que ces impulsions interviennent en profondeur dans les forces de l'être, que sans cela est seule à déterminer l'appartenance sociale ou ethnique.

Représentez-vous tout ce qu'il y a dans cette proposition : cette personne appartient à une communauté ethnique. On voit, en la regardant, qu'elle est russe, ou française, ou allemande, ou anglaise. Cela se voit à la personne, c'est ainsi qu'on classe les êtres, qu'on les met, en les regardant, à une place déterminée. On considère comme important que l'un soit russe, l'autre turc, etc. Mais pour ceux qui adhèrent aujourd'hui à l'anthroposophie de toute la force de leur âme, de tout l'élan de leur cœur, et la considèrent comme la source où leur vie puise sa force, pour ceux-là ce genre de distinction, lorsqu'ils reviendront sur terre, n'aura plus aucun sens. On dira : d'où est-il, celui-là ? Il n'est d'aucun peuple, d'aucune race, il est comme s'il avait dépouillé les attributs de toutes les races et de tous les peuples.

Voyez-vous, lors du dernier règne de Michaël, à l'époque d'Alexandre, il importait d'apporter partout l'hellénisme, de lui donner le caractère cosmopolite. Une œuvre considérable a été accomplie par les campagnes d'Alexandre pour que soient compensées les différences entre les hommes, pour que se répande un élément commun. Mais cela ne pouvait pas encore atteindre les profondeurs des êtres, parce que Michaël régnait encore sur l'intelligence cosmique. Maintenant, cette intelligence est sur terre. Maintenant, Michaël agit en profondeur, il intervient jusque dans la nature terrestre de l'homme. Pour la première fois, l'esprit se prépare à être l'élément qui donne à la race son caractère. Le temps viendra où on ne pourra plus dire : cet homme a tel ou tel aspect, il appartient donc à ce peuple, c'est un Turc, un Arabe ou un Anglais, etc. – on devra dire : cet homme a reçu dans une vie antérieure une impulsion qui l'a fait se tourner vers l'esprit dans le sens michaélique. Ainsi, ce qui est influencé par Michaël se manifeste comme créateur, formateur dans le physique.

Ceci se dépose profondément dans le karma de chacun. D'où la destinée de ceux qui sont sincèrement anthroposophes : ils ne peuvent pas vraiment s'accommoder de ce monde, tout en ressentant néanmoins la nécessité de l'aborder avec le plus grand sérieux.

J'ai indiqué que ceux qui sont engagés avec toute leur énergie dans le mouvement anthroposophique reviendront à la fin du siècle, que d'autres se joindront à eux, parce que par là doit être définitivement décidé si la terre sera sauvée, si la civilisation terrestre sera sauvée du déclin. C'est la mission du mouvement anthroposophique ; elle pèse lourdement sur nos cœurs, mais d'un autre côté elle émeut nos cœurs et leur insuffle l'enthousiasme. Il faut avoir le regard fixé sur cette mission.

Ici il est absolument nécessaire, pour nous qui sommes anthroposophes, de savoir que dans la présente situation le karma est plus lourd à porter pour l'anthroposophe que pour tout autre. D'abord, ceux qui entrent dans la Société sont positivement prédestinés à vivre leur karma plus difficilement que d'autres. Et si l'on refuse cette difficulté, si l'on veut vivre son karma commodément, cette attitude se venge d'une façon ou d'une autre. On doit aussi pouvoir être anthroposophe dans la manière dont on vit son karma ; il faut veiller avec attention à la manière dont on vit son karma, pour être correctement

anthroposophe. Le désir de vivre commodément son karma aboutit à ce que celui-ci se venge sous forme de maladies ou d'accidents corporels.

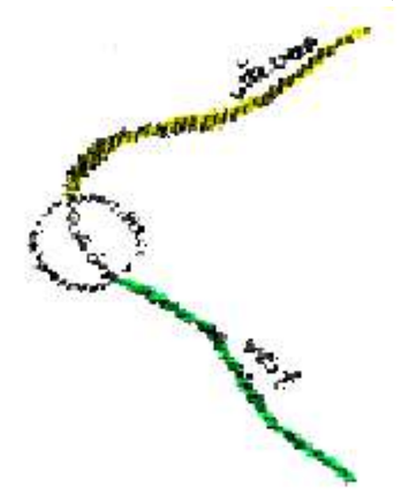
Ce sont ces enchaînements subtils qu'il faut bien regarder, alors, bien d'autres choses se révèlent. Et la meilleure préparation à la vision spirituelle consiste à bien voir ces enchaînements. Ce n'est pas un principe sain que de prétendre atteindre dans la confusion à Dieu sait quels états visionnaires sortant de la normale. Ce qui est capital, c'est de se soucier de ce qui se passe dans les profondeurs des rapports karmiques que l'on peut observer.

Ne voyons-nous pas, mes chers amis, notre karma se dessiner sous nos yeux lorsque nous vivons – ou avons vécu – à côté de personnes que quelque chose en elles empêche absolument d'arriver à l'anthroposophie malgré toute l'anthroposophie que je ne dirai pas que nous leur offrons, mais que nous pourrions leur offrir si seulement elles voulaient l'accepter ? C'est bien ce que nous voyons, n'est-ce pas ? Ceci relève des grandes décisions que requiert la vie actuelle. Ce qui se déroule là prend une importance karmique considérable, aussi bien pour celui qui entre dans le mouvement anthroposophique que pour celui qui reste en dehors.

Représentons-nous en effet ces personnes se rencontrant à nouveau dans une incarnation future ce qui se passe dans nos incarnations futures se prépare déjà dans celle-ci : cette rencontre ne fera que les rendre plus étrangères l'une à l'autre que les humains ne le sont de toute façon les uns aux autres. Car Michaël agit jusque dans les sympathies et antipathies physiques. Tout cela se prépare dès maintenant, cela se prépare pour chaque anthroposophe en particulier. C'est pourquoi il est de la dernière importance pour l'anthroposophe de bien voir les rapports karmiques qui existent entre lui et les personnes en dehors du mouvement. Il s'agit là en effet de choses dont les effets atteignent jusqu'à la sphère de la Hiérarchie qui est la plus proche de nous. Car voyez-vous, il y a une contrepartie au fait que les impulsions michaéliques sont créatrices de races, comme je l'ai décrit précédemment ; il y a une contrepartie, et c'est la suivante.

Prenons le cas d'une personne dont le karma veut qu'elle soit entièrement saisie – cœur et tête, je dirais même : esprit et âme – par les impulsions de l'anthroposophie. Quelque chose est alors nécessaire – tout paradoxal et singulier que ce soit à entendre : il est nécessaire que son Ange apprenne quelque chose. Et ceci, voyez-vous, est d'une importance considérable. La destinée de l'anthroposophe qui se déroule entre lui et des non-anthroposophes a des répercussions jusque dans le monde des Anges. Ceci va jusqu'à provoquer une séparation des esprits dans le monde des Anges. L'Ange qui accompagne l'anthroposophe vers sa prochaine incarnation apprend à s'acclimater encore plus profondément dans les mondes spirituels qu'il ne le pouvait auparavant.

Quant à l'Ange de celui qui ne peut pas devenir anthroposophe, il descend à un niveau spirituel inférieur. Le destin des Anges nous montre comment s'opère la grande séparation des esprits. A l'heure actuelle – et c'est à vos cœurs, mes chers amis, que je m'adresse ici nous voyons un royaume des Anges jusqu'alors relativement homogène se partager en deux : une partie qui tend vers les mondes supérieurs, une autre vers les mondes inférieurs. Tandis que sur la terre se constitue la communauté michaélique, nous pouvons voir, au-dessus de cette communauté en formation, des Anges qui s'élèvent (*en jaune sur le croquis*) et d'autres qui descendent (*en vert*). Quand on regarde dans les profondeurs de l'univers, on peut jour après jour observer ces deux courants ; ce spectacle bouleverse le cœur.



J'ai dit que ceux qui entrent dans le mouvement anthroposophique se partagent pour l'essentiel en deux groupes. L'un se compose de ceux qui apportent une certaine connaissance du paganisme antique et qui à partir de ce paganisme, sans avoir une grande expérience du christianisme tel qu'il a évolué pendant le Kali Youga, ont évolué et entrent maintenant dans un christianisme qui doit redevenir christianisme cosmique – des âmes à prédestination païenne, qui maintenant seulement entrent dans le christianisme. L'autre groupe se compose d'âmes qui sont lassées du paganisme, mais sans se l'avouer, et que leur impulsion première fait entrer dans le mouvement anthroposophique à cause de son caractère christique ; celles-là entrent moins avant dans la cosmologie et l'anthropologie

anthroposophiques, plus profondément en revanche dans les considérations religieuses d'ordre abstrait. Ces deux groupes se distinguent nettement l'un de l'autre.

Le groupe qui a encore en quelque sorte une prédestination au paganisme éprouve avant tout la nécessité de faire siennes, avec une extrême énergie, les forces vives de l'anthroposophie, et de s'engager dans cette direction sans se laisser détourner par aucune considération.

Ce sont là des choses qui doivent passer dans les cœurs, qui doivent entrer dans le cœur des anthroposophes. Alors seulement, une véritable vie en commun sera possible dans la Société sur la base d'une anthroposophie concrète. Car si ceux-là mêmes dont l'âme est marquée par le paganisme extériorisent les forces qui si souvent existent au fond d'eux-mêmes dès leur incarnation actuelle – bien qu'ils aient parfois tant de peine à le faire – une atmosphère dynamique et entièrement conforme à l'esprit de Michaël se répandra sur toute la Société.

Mais il faut pour cela avoir le courage de regarder en face le violent combat qui se livre entre ce que Michaël doit entreprendre pour remplir sa haute mission et ce qu'Ahriman ne cesse de lui opposer. Ce dernier s'est emparé de certaines tendances présentes dans l'évolution actuelle de la civilisation, il les a mises à son service. Pensez que la prise de possession de l'intelligence par l'homme n'a été possible que depuis le XVè siècle, depuis que l'âme de conscience a son siège dans l'être humain ; car elle est propriété de l'homme, elle peut s'approprier l'intelligence. C'est depuis lors seulement qu'est arrivé jusqu'à l'homme ce qui le fait tirer une si grande gloire de cette intelligence efficiente et personnelle.

Essayez de faire un petit calcul, mais qui en réalité englobe énormément de choses – du moins dans l'espace – essayez de faire un petit calcul, mes chers amis. Additionnez en pensée tout ce qui est cogité en un seul jour, sur toute la terre, par tous les auteurs d'articles, afin que les journaux puissent paraître. Faites la somme de l'intelligence qui sort des porte-plumes, s'inscrit sur le papier, passe sous les presses, etc. Faites le total de l'intelligence personnelle dont les flots se répandent à travers le monde !

Et maintenant, remontez quelques siècles en arrière, remontez au XIIIè siècle et demandez-vous s'il y avait à l'époque rien de semblable. Vous ne trouverez absolument rien.

Je voudrais vous proposer encore un autre calcul : représentez-vous – c'est aujourd'hui dimanche, l'occasion est favorable – représentez-vous le nombre de réunions publiques qui se tiennent aujourd'hui en Europe de l'ouest à l'est sur des questions politiques, sur l'Europe, etc. Représentez-vous maintenant le XIIIè siècle : on se passait alors de tout cela, des journaux, des réunions publiques. Si vous vous transportez au XIIIè siècle et que vous promenez votre regard sur le monde, rien ne l'arrête, la vue est entièrement dégagée. A cette époque, il n'y a pas de rédactions de journaux, pas de réunions politiques. Rien de tout cela n'existe, la vue est entièrement dégagée.

Vous regardez aujourd'hui et des vagues d'intelligence personnelle montent de partout. Vous ne pouvez pas passer à travers, l'air est à couper au couteau, dans la zone spirituelle. Comme dans certaines salles de réunion, où chacun tire des bouffées de sa pipe ou de son cigare, où l'air est à couper au couteau, ainsi en est-il de l'atmosphère spirituelle.

Ce genre de différences est à considérer si l'on veut porter un jugement sur la succession des époques. Si vous lisez des historiens comme Ranke, vous ne trouvez rien chez eux de tout cela, mais ce sont les faits réels.

Tout ce qui est entré ainsi dans l'atmosphère, qu'est-ce donc ? C'est une nourriture spirituelle pour les puissances ahrimaniennes. Elles ont ainsi la possibilité de faire irruption sur ce terrain. C'est pourquoi Ahriman est à même d'intervenir avec une force sans cesse croissante dans la civilisation. Bien entendu, les esprits comme Ahriman ne sont pas là pour s'incarner sur terre dans un corps physique, mais cela ne les empêche pas d'agir sur terre ; non pas en s'incarnant, mais en s'incorporant à la terre pour certaines périodes. Puis, lorsqu'intervient ce dont j'ai parlé – assourdissement ou déviation passagère de la conscience chez tel ou tel individu – l'homme constitue alors une enveloppe pour Ahriman : celui-ci a la possibilité, non de s'incarner, mais de s'incorporer à cette enveloppe et d'agir avec les facultés de l'individu, qui est alors son instrument.

Ce sera ma tâche que de vous dire comment Ahriman agit. J'aimerais ensuite montrer comment Ahriman est même apparu à notre époque sous les traits d'un écrivain, afin d'attirer votre attention sur ce que doivent observer ceux qui aujourd'hui veulent observer les réalités.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 4 août 1924

Ce que je cherche à faire naître en chacun de vous qui êtes réunis dans le mouvement anthroposophique, c'est le sentiment de la situation karmique tout à fait spéciale que vaut à un être humain le fait d'être poussé vers l'anthroposophie. Il faut bien reconnaître que dans les conditions ordinaires de la vie, l'homme a peu conscience de son karma ; il est là devant la vie, comme si ce qui arrive, ce qui constitue ses expériences, n'était que le résultat d'enchaînements fortuits. Que dans les événements que nous vivons de la naissance à la mort, il y ait un ensemble de faits karmiques qui constituent notre destin, nous n'y faisons guère attention. Et quand nous le faisons, nous y voyons aussitôt l'expression d'une fatalité, de quelque chose qui met en question la liberté humaine.

Or – et j'ai eu bien souvent l'occasion d'en parler – seule l'étude approfondie des enchaînements karmiques fait apparaître la liberté sous son vrai jour. Aussi n'avons-nous pas à craindre, quand nous regardons de plus près les rapports karmiques, d'avoir à perdre par là une vue objective de ce qu'est chez l'homme la liberté. Je vous ai décrit les événements qui, pour ceux qui entrent dans la communauté michaélique, sont en relation soit avec leurs vies terrestres antérieures, soit avec la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Vous avez ainsi pu voir que chez ceux-là, c'est-à-dire chez vous tous, le karma veut que le spirituel joue un grand rôle, un rôle essentiel pour toute la structure de l'âme.

A notre époque de matérialisme, étant donné les conditions de l'éducation et de la vie, une personne ne peut venir sincèrement à l'anthroposophie sans cela son adhésion ne serait pas sincère – que parce qu'elle porte en elle une impulsion de son karma qui la pousse vers ce qui est d'ordre spirituel. Dans cette impulsion karmique est englobé tout ce qu'elle a vécu avant de descendre dans cette vie terrestre, ainsi que je vous l'ai décrit.

Mais du fait qu'un être humain est à ce point lié à des impulsions spirituelles agissant directement sur son âme, il est amené, lorsqu'il descend des mondes spirituels dans le monde physique, à se souder moins étroitement à son corps physique que ce n'est le cas chez d'autres hommes. On aimerait dire que tous ceux qui se sont rattachés au courant michaélique étaient prédestinés à entrer dans leur corps physique avec une certaine réserve. Et ceci est à la base du karma pour les âmes des anthroposophes.

Chez ceux qui, de nos jours, se sentent poussés à se tenir très consciemment et anxieusement à l'écart de l'anthroposophie, on constate toujours qu'ils adhèrent pleinement à leur corps physique. Chez ceux qui, de nos jours, se tournent vers la vie spirituelle que veut apporter l'anthroposophie, on constate que le lien unissant le corps astral et l'organisation-moi aux corps physique et éthérique est plus lâche.

Mais ceci a pour conséquence qu'une telle personne a plus de mal dans la vie que les autres, pour la simple raison qu'elle a à choisir entre un plus grand nombre de possibilités, parce qu'elle se détache facilement de ce à quoi les autres s'attachent. Pensez à quel point certaines personnes sont aujourd'hui ce que les circonstances extérieures les ont faites ; et aussi curieux que soient parfois certains cas, on ne peut avoir le moindre doute que ces personnes sont bien adaptées à leur existence. Ce fonctionnaire, ce conseiller au commerce, ce chef de chantier, cet industriel, etc., ils sont ce qu'ils sont, absolument comme si cela allait de soi. Certes, à eux aussi il arrive de se dire : j'étais né, me semble-t-il, pour quelque chose de mieux, ou du moins autre – mais ils ne pensent pas cela sérieusement. Comparez à cela les difficultés incessantes que connaissent ceux qu'un besoin de l'âme pousse vers la spiritualité anthroposophique. Nulle part la chose n'est peut-être plus évidente, plus accusée, que dans la jeunesse et surtout chez les tout jeunes gens.

Voyez-vous, quand on prend notamment les grands élèves de l'Ecole Waldorf, ceux des classes supérieures, on constate chez les garçons comme chez les filles que le développement spirituel et psychique est relativement rapide, mais que par là même ils ont non pas plus de facilité, mais souvent plus de difficulté, il leur est plus compliqué de prendre intérieurement leur existence en main. Leurs possibilités sont plus nombreuses, plus étendues. Et tandis que dans le train ordinaire de la vie – exceptions mises à part – ce n'est pas une très lourde tâche pour les éducateurs et les maîtres que de donner des conseils judicieux, conseiller devient plus ardu quand on élève les enfants comme à l'Ecole Waldorf, parce que la substance humaine se manifeste davantage, l'horizon s'élargit, offrant au regard intérieur une plus grande somme de possibilités.

C'est pourquoi il est si nécessaire aux maîtres de l'Ecole Waldorf, qui ont été conduits vers leur profession par leur karma, d'acquérir de leur côté largeur de vues, connaissance du monde, sens de ce qui s'y passe. Toutes les mesures pédagogiques dans leurs détails sont ici d'importance moindre que cette largeur de vues. Et l'on peut bien dire que le karma d'un maître comme ceux-là montre lui aussi combien est grande la somme des possibilités, beaucoup plus grande que pour le commun des hommes. Un adolescent ou un enfant pose aux maîtres des énigmes, non pas bien définies, mais diverses et différenciées en tout sens. Lorsqu'il s'agit de faire comprendre les conditions préalables d'ordre karmique qui conduisent à l'anthroposophie, le mieux n'est pas de procéder par affirmations tranchées,

mais de donner les choses à entendre, de caractériser l'atmosphère dans laquelle les anthroposophes mènent leur vie et se développent.

Tout cela exige de l'anthroposophe qu'il prenne garde à une prédisposition karmique qui chez lui est particulièrement marquée. On peut dire toutes sortes de choses – et nous aurons encore l'occasion de le faire – sur les raisons pour lesquelles certains caractères, certains tempéraments sont poussés vers l'anthroposophie à la suite des événements du monde spirituel que j'ai cités ; mais toutes ces impulsions qui poussent chacun des anthroposophes vers la science spirituelle ont une sorte de contre-image, plus nettement dessinée chez eux que chez d'autres par l'esprit de l'univers.

Les multiples possibilités qui s'offrent à l'anthroposophe pour ce qui est des choses les plus diverses de l'existence exigent de lui de l'initiative, une initiative intérieure. Il faut savoir que tout anthroposophe doit se dire : si par suite de mon karma je suis devenu anthroposophe, ce qui m'a poussé dans ce sens exige que je veille à la nécessité qui apparaît dans mon âme d'acquérir dans la vie de l'initiative, afin que grâce à cette initiative je sache du plus profond de moi-même entreprendre quelque chose, juger de quelque chose, décider quelque chose.

Dans le karma de tout anthroposophe, il est écrit : deviens un être d'initiative et, lorsque par suite d'obstacles dus à ton corps ou à toute autre cause, tu ne trouves pas ce centre de ton être qu'est l'initiative, vois combien tes peines et tes joies dépendent chez toi de ce que tu trouves ou ne trouves pas cette initiative personnelle ! – Dans l'âme de l'anthroposophe devrait toujours être inscrit en lettres d'or qu'il y a de l'initiative dans son karma et que bien des choses qui lui arrivent dans la vie dépendent de sa capacité à prendre volontairement conscience de cette initiative.

Songez que ce que je dis là va très loin ; car les causes d'erreur sont extraordinairement nombreuses aujourd'hui sur ce qui peut orienter et diriger le jugement. Et faute d'un jugement clair sur ce qui s'offre à nous dans la vie, l'initiative ne peut pas se dégager des profondeurs de l'âme. Qu'est-ce donc qui nous amène à porter un jugement clair sur la vie, dans le présent en particulier ?

Voulez-vous, mes chers amis, que nous envisagions l'un des traits caractéristiques les plus importants de notre époque, et que nous nous demandions comment on peut parvenir à ce sujet à une certaine clarté ? Vous allez le voir : il s'agit de quelque chose qui fait penser à l'œuf de Colomb. L'œuf de Colomb, il fallait trouver comment le poser pour qu'il tienne debout, et ce dont je vais vous parler, il s'agit aussi que l'idée nous en vienne.

Nous vivons à l'époque du matérialisme. Ce qui autour de nous et en nous dépend du destin est sous le signe de ce matérialisme, d'une part, et d'autre part de l'intellectualisme partout répandu. J'ai parlé hier de cet intellectualisme à propos du journalisme et de ce qui pousse les gens à discuter des affaires mondiales dans des réunions publiques. Il faut se rendre compte à quel point l'homme d'aujourd'hui est sous l'influence de ces deux courants. Il est en effet presque impossible de se soustraire à eux – comme il est impossible de ne pas être mouillé si, quand il pleut, on sort sans parapluie. Ces deux courants nous enserrent de toutes parts.

Réfléchissez à ceci : nous ne pouvons pas savoir certaines choses que nous devons savoir si nous ne les lisons pas dans les journaux ; nous ne pouvons pas apprendre certaines choses que nous devons apprendre si nous ne les apprenons pas dans l'esprit du matérialisme. Comment deviendrait-on médecin aujourd'hui si l'on se refusait à « consommer » du matérialisme ! On ne peut pas faire autrement, c'est évident. Et si on s'y refuse, on n'est pas un vrai médecin au sens de notre temps. Nous sommes donc constamment exposés au matérialisme. Et voilà qui intervient avec une force extraordinaire dans le karma.

Mais tout cela est comme fait exprès pour miner l'initiative dans les âmes. Toute réunion publique à laquelle on assiste n'a qu'un but : saper l'initiative de l'individu, à l'exception de ceux qui y font des discours et de ceux qui l'organisent. Et un journal ne remplit pas son office s'il ne « prépare » pas l'opinion, c'est-à-dire s'il ne sape pas l'initiative des individus.

Il faut bien voir ce qu'il en est et qu'au fond ce que l'homme possède de conscience ordinaire n'est qu'un bien petit réduit. Tout ce qui se passe autour de l'être humain comme je viens de le décrire, a sur son subconscient une influence prodigieuse. Et en fin de compte, nous n'avons d'autre possibilité, si je puis m'exprimer ainsi, que d'être aussi, outre que nous sommes des humains, les contemporains de nos semblables. Bien des gens croient que l'on peut être à une époque quelconque « un homme et rien qu'un homme », mais ceci mène au désastre, on est bien obligé d'être aussi le contemporain de son époque. Il est mauvais, bien entendu, de n'être que de son temps, mais on ne peut y échapper, je veux dire : il faut que l'on ait le sentiment de ce qui se passe là l'époque où l'on vit.

Or il arrive, il faut le dire, que bien des âmes d'anthroposophes, parce qu'elles prennent goût à barboter dans l'intemporel, perdent le sentiment vivant de ce qui se passe à leur époque. A cet égard, on peut faire les expériences les plus étranges quand on cause avec des anthroposophes. Par exemple, ils savent parfaitement qui était Lycurgue, mais pour ce qui est de leurs contemporains, ils font parfois preuve d'une ignorance qui est positivement touchante.

D'où cela vient-il ? Cela tient à ce que – les dispositions à l'initiative étant là – un être ayant ces dispositions et se trouvant ainsi dans ce monde du fait de son karma est toujours semblable excusez la comparaison – à une abeille qui possède un aiguillon, mais qui a peur de piquer au moment voulu.

L'initiative, c'est l'aiguillon ; mais on a peur de piquer. On a peur notamment d'enfoncer le dard dans ce qui est ahrimanien. Ce n'est pas qu'on craigne de causer un dommage quelconque à Ahriman, mais on a peur que l'aiguillon se heurte à un obstacle, revienne en arrière et vous entre dans le corps. C'est d'une peur comme celle-là qu'il s'agit. Ainsi, cette peur de la vie freine l'initiative. Ce sont là des choses qu'il faut percer à jour.

Du fait que de toutes parts nous nous heurtons au matérialisme, théorique et pratique, et que le matérialisme est puissant, nous sommes désorientés dans nos initiatives. Et si l'anthroposophe a le sens de cette situation, il est partout désorienté, refoulé, jusque dans les impulsions les plus fortes de sa volonté, par le matérialisme théorique et pratique. Or cela donne au karma une configuration particulière. Et si vous vous observez bien vous-même, vous en faites l'expérience dans votre vie, du matin au soir. D'où naît inévitablement le sentiment qui nous pousse à dire : comment faire pour prouver théoriquement et pratiquement la fausseté du matérialisme ? – C'est là en effet le besoin présent dans beaucoup d'âmes d'anthroposophes : prouver d'une façon ou d'une autre la fausseté du matérialisme. C'est là l'énigme capitale posée à beaucoup d'entre nous : comment réussir à démontrer la fausseté du matérialisme ?

Celui qui est passé par une école, qui est devenu un savant – les exemples ne manquent pas dans la Société anthroposophique – éprouve le besoin impérieux, quand il s'est éveillé à l'anthroposophie, de réfuter le matérialisme, de le combattre, de dire tout ce qu'on peut dire contre lui. Il se met alors à combattre le matérialisme, à le réfuter, croyant peut-être ainsi être au cœur du courant michaélique. Eh bien, la plupart du temps, c'est pour un piètre résultat, et l'on peut dire : les arguments qu'on avance contre le matérialisme sont fréquemment inspirés par une très grande bonne volonté, mais ils restent sans effet ; ils n'impressionnent pas les tenants du matérialisme, théorique ou pratique. Pourquoi cela ? C'est justement cela qui empêche de voir clair.

Voilà donc notre anthroposophe qui, ne voulant pas rester en panne avec son initiative, veut tirer au clair ce qu'il y a chez ces matérialistes. Il veut découvrir l'erreur matérialiste jusque dans ses derniers recoins, et en règle générale il ne trouve pas grand-chose. Il croit réfuter le matérialisme, mais celui-ci relève toujours la tête. D'où cela vient-il ?

Nous en arrivons maintenant à ce que j'ai appelé l'œuf de Colomb. D'où cela vient-il ? Cela vient, voyez-vous, de ce que le matérialisme est vrai – comme je l'ai dit souvent ; le matérialisme n'a pas tort, il a raison ! C'est de là que cela vient. Et l'anthroposophe devrait apprendre à voir de quelle manière le matérialisme a raison. Le matérialisme a en effet raison, mais seulement lorsqu'il est question de ce qui prend corps dans le physique. Les autres hommes, qui sont matérialistes, ne connaissent que ce physique, ou du moins ils croient le connaître. C'est là qu'est l'erreur, elle n'est pas dans le matérialisme. Lorsqu'on apprend à la façon matérialiste l'anatomie, la physiologie ou la vie pratique, c'est la vérité qu'on apprend, mais cette vérité ne vaut que pour le physique. Et du plus profond de nous-mêmes, nous devons avouer que le matérialisme a raison dans son domaine, et que c'est précisément la gloire de l'époque actuelle d'avoir découvert la vérité dans le domaine du matérialisme. Mais la chose a son côté pratique, à la fois pratique et karmique.

Le karma peut, en effet, amener l'anthroposophe à éprouver le sentiment suivant : je vis avec des êtres – c'est même le karma qui m'a rapproché d'eux – qui ne connaissent que le matérialisme, qui ne savent le vrai qu'en ce qui concerne le physique ; ils ne viennent pas à l'anthroposophie parce qu'ils sont induits en erreur par l'exactitude de ce qu'ils savent.

Or nous vivons aujourd'hui, à l'époque michaélique, avec une âme où se trouve une intelligence qui a échappé à Michaël. Lorsque Michaël dirigeait l'intelligence cosmique, les choses étaient autres. Sans cesse, l'intelligence cosmique arrachait l'âme à ce qu'il y avait alors de matérialisme. Naturellement, il y a eu des matérialistes à d'autres époques que la nôtre, mais ils l'étaient autrement qu'aujourd'hui. Le matérialiste d'autrefois était, avec son Moi et son corps astral, fortement intégré à ses corps éthérique et physique, il avait le sentiment de son corps physique (*partie claire sur le croquis de droite*) ; mais l'intelligence cosmique dirigée par Michaël venait toujours à nouveau en arracher son âme (*en jaune*).

Aujourd'hui, nous vivons à côté de personnes souvent liées à nous par le karma, et pour lesquelles les choses se présentent ainsi : du fait que l'intelligence cosmique a échappé à Michaël et qu'elle vit pour ainsi dire individuellement, personnellement, dans l'être humain, leur Moi, tout ce qui dans ces personnes est esprit et âme, demeure dans le corps physique (*voir le croquis de gauche*). Elles vivent auprès de nous, leur esprit et leur âme étant profondément immergés dans leur corps physique. C'est ainsi que nous devons voir les choses dans leur vérité, quand nous sommes en contact avec des êtres qui ne sont pas ouverts à la spiritualité. Côtoyer ces personnes ne doit pas seulement faire naître en nous sympathie et antipathie au sens ordinaire du mot, cela doit avoir pour nous quelque chose de bouleversant. Cela peut avoir quelque chose de bouleversant, mes chers amis ! Pour le sentir, il suffit de penser aux matérialistes qui sont souvent hautement doués, qui peuvent être aussi, par instinct, de fort bonnes natures, mais qui ne peuvent pas accéder à la spiritualité.



Comment ne pas être ému lorsqu'on pense aux dons si remarquables, aux nobles qualités humaines qu'on trouve chez les matérialistes ! Car il n'y a pas de doute : celui qui, à l'époque des grandes décisions, ne trouve pas le chemin de l'esprit, en subira dans son âme des dommages qu'il emportera dans ses incarnations à venir. Et devant le fait que de nos jours, et par suite de leur karma, un certain nombre de personnes se sentent intérieurement poussées vers la spiritualité, alors que d'autres, dont le karma nous a rapprochés, ne peuvent y parvenir, devant le spectacle de ce contraste, nous devrions être profondément remués, notre âme devrait être touchée en profondeur. C'est alors seulement que nous répondons à notre karma, et pas autrement. Car si nous rassemblons toutes les indications que j'ai données au sujet de ce que vous me permettrez d'appeler le michaélisme, nous voyons que les « Michaélites » sont saisis dans leur âme par une force qui veut, à partir de l'esprit, agir dans l'homme tout entier, jusque dans son physique.

Je l'ai dit hier : ces hommes dépouillent l'élément racial, ce qui, venant de l'existence naturelle, met son empreinte sur l'être humain et le rend tel qu'il est. Du fait que dans cette incarnation terrestre, où il devient anthroposophe, l'être humain est saisi par le spirituel, il se prépare à devenir, non plus ce qu'on est selon des signes extérieurs, mais tel qu'il a été dans son incarnation actuelle. Un jour viendra – disons-le en toute modestie – où chez ces hommes l'esprit montrera qu'il est capable de modeler une physionomie, de façonner une forme humaine.

Jusqu'à présent, ceci n'est jamais arrivé dans l'histoire du monde. Jusqu'à présent, les hommes ont modelé leur physionomie à partir des traits fondamentaux de leur peuple, à partir du physique. Aujourd'hui encore, nous pouvons lire leur origine sur la figure des gens, surtout lorsqu'ils sont jeunes, qu'ils ne sont pas encore marqués par les soucis de la vie ou par les joies et les exaltations, le côté divin de la vie. Il y aura un jour des hommes dont on pourra seulement dire, en regardant leurs traits, comment ils ont été dans leur incarnation précédente, lorsqu'ils étaient parvenus à la spiritualité. A côté d'eux il y aura les autres – et que signifiera alors le karma ? Il aura dépouillé les affinités karmiques ordinaires.

Sous ce rapport, celui qui sait prendre la vie avec tout son sérieux pourra vous dire : on était, ou on est encore karmiquement lié avec de nombreuses personnes qui n'ont pu parvenir à la spiritualité. Et à côté de bien des choses qui peut-être vous apparentent dans la vie, on sent cependant, et à juste titre, qu'on leur est profondément étranger : le rapport karmique qui joue normalement dans la vie disparaît. Mais quelque chose subsiste entre celui qui est resté au-dehors, sur le terrain du matérialisme, et celui qui est sur le terrain de la spiritualité, quelque chose subsiste – et il ne reste rien d'autre – dans les rapports karmiques : c'est que le matérialiste ne peut faire autrement que porter le regard vers l'autre, qu'avoir son attention particulièrement attirée vers l'autre.

Et nous pouvons entrevoir un avenir où ceux qui au cours du XXè siècle pénétreront de plus en plus dans la spiritualité, seront en contact avec d'autres qui leur étaient unis par le karma dans des vies terrestres antérieures. Dans cet avenir, les affinités karmiques, les parentés karmiques, se feront beaucoup moins sentir ; mais ce qui aura subsisté des parentés karmiques, c'est que ceux qui seront sur le terrain du matérialisme devront lever les yeux vers ceux qui seront sur le terrain de l'esprit. Les matérialistes d'aujourd'hui devront lever les yeux vers les spiritualistes d'aujourd'hui. Voilà ce qui sera resté du karma.

C'est là encore un fait bouleversant, mes chers amis ! Et pourquoi en est-il ainsi ? Oh ! c'est inscrit dans le plan qu'a conçu pour l'univers la sagesse divine. Par quel moyen peut-on aujourd'hui démontrer à des matérialistes l'existence de quelque chose ? En mettant cette chose sous leurs yeux, en faisant en sorte qu'ils puissent la saisir avec la main. Ceux qui sont sur le terrain du matérialisme pourront voir avec leurs yeux, toucher avec la main, chez ceux avec lesquels ils avaient antérieurement des liens karmiques, ce qu'est l'esprit : il se révélera à eux sur la physionomie, dans toute l'expression du visage ; car l'esprit aura alors modelé la physionomie. Ainsi sera démontré pour les yeux, démontré sur la personne humaine, comment l'esprit est créateur dans le monde. Et les anthroposophes démontreront à ceux qui aujourd'hui sont sur le terrain du matérialisme que l'esprit existe, que par un décret des Dieux l'esprit démontre son existence dans la personne humaine elle-même. Cela fera partie de leur karma.

Mais pour en arriver là, il est nécessaire que nous nous confrontions à l'intellectualisme autrement qu'en discours confus et nébuleux, il est nécessaire que nous ne sortions pas sans parapluie. Nous sommes exposés aux deux courants dont j'ai parlé, les discours verbeux et le barbouillage

journalistique. Je disais : de même que nous sommes mouillés si, quand il pleut, nous sortons sans parapluie, de même nous sommes exposés à ces deux courants – il ne peut en être autrement. A « l'âge tendre », entre notre vingtième et notre vingt-quatrième année, nous sommes obligés d'étudier dans des ouvrages d'inspiration matérialiste ce que nous ne pouvons pas ne pas étudier. Oui, à cet âge tendre, c'est bien ainsi que les choses se passent quand nous faisons des études : nous subissons une sorte de préparation intérieure au matérialisme dans la manière même dont les phrases s'enchaînent, dont elles sont modelées. Nous pouvons nous défendre là-contre, mais c'est en vain, nous subissons cette préparation.

Ici, il est nécessaire de ne pas se contenter de l'aspect formel des choses. Aujourd'hui, on ne peut mettre personne à l'abri des atteintes du matérialisme intellectuel. Il ne serait pas possible aujourd'hui d'écrire des ouvrages de botanique ou d'anatomie autrement que dans l'esprit du matérialisme, le contexte de l'existence ne le permet pas. Il ne s'agit pas ici de saisir les choses dans leur aspect formel, mais dans leur réalité. Il faut comprendre que depuis que l'âme et l'esprit ne peuvent plus se dégager de la corporéité physique – ce qu'autrefois Michaël faisait en l'homme – Ahriman a beau jeu pour agir sur l'âme et l'esprit ainsi emprisonnés dans le corps. Et c'est précisément lorsque cet esprit et cette âme sont riches de dons, et néanmoins captifs du corps, qu'Ahriman s'en approche tout particulièrement, qu'ils sont exposés à son influence. Et ce sont justement les êtres les plus doués qui deviennent la proie d'Ahriman, afin qu'ainsi il arrache l'intelligence à Michaël. Alors se produit un phénomène qui dans notre temps joue un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croit ordinairement.

Si les esprits ahrimaniens ne peuvent pas s'incarner, ils peuvent s'incorporer aux âmes humaines, les pénétrer pour un temps, imprégner les corps humains. Dans ce cas, l'esprit brillant, éminent, d'une intelligence ahrimanienne est plus fort, beaucoup plus fort que tout ce qui habite la personne humaine. Quelle que soit l'intelligence de celle-ci, quelle que soit l'étendue de ses connaissances, lorsque le corps physique est entièrement saisi par ce qu'elle a appris, un esprit ahrimanien peut pour un certain temps s'incorporer à elle. Alors c'est Ahriman qui regarde par ses yeux, c'est Ahriman qui remue ses doigts, qui se mouche, qui marche.

Devant des notions comme celles-là, les anthroposophes ne doivent pas reculer effrayés. Car elles seules peuvent placer devant leur âme l'intellectualisme dans toute sa réalité. Ahriman est une haute, une éminente intelligence, et il voudrait pénétrer l'évolution terrestre de sa substance. Il utilise toutes les occasions où l'esprit s'est saisi du corps avec une telle force que la conscience en est d'une certaine manière assourdie. Et il arrive c'est devenu possible en notre temps – qu'un esprit brillant habite dans un être humains mais qu'il domine la personnalité de cet être, et cet esprit peut alors agir, agir sur terre, agir comme les humains le font.

C'est à cela qu'aspire Ahriman – et il y aspire fortement. Je vous ai parlé de la réapparition sur terre de ceux qui maintenant accèdent à la spiritualité, qui le font avec sincérité et avec force ; ce sera à la fin du siècle. C'est justement l'époque que les esprits ahrimaniens voudraient utiliser au mieux, parce que les hommes sont comme embarrassés par l'intelligence qui leur est échue, parce qu'ils sont si incroyablement intelligents. Aujourd'hui, il y a de quoi avoir peur quand on se trouve devant un homme intelligent ! Et cette peur ne vous quitte pas, car presque tous les hommes sont intelligents. Et cette intelligence que l'on cultive est utilisée par Ahriman. Et lorsque les corps sont particulièrement faits pour que la conscience puisse s'y obscurcir, Ahriman alors s'y incorpore lui-même et paraît sous forme humaine. On peut apporter la preuve qu'Ahriman a ainsi paru déjà deux fois sous les traits d'un écrivain. Et pour l'anthroposophe qui veut porter sur la vie un regard clair et précis, il s'agira, dans ce cas également, de ne pas commettre de confusion.

Car à quoi sert, mes chers amis, que quelqu'un fasse paraître un livre sous son nom, alors qu'il n'en est nullement l'auteur ? On confond alors le véritable auteur avec un autre. Lorsqu'Ahriman est l'auteur d'un livre, comment veut-on qu'il en résulte un bien, si l'on croit qu'un homme en est l'auteur, alors que c'est Ahriman, qui est capable grâce à ses dons brillants de se faire à tout, au point d'adopter jusqu'au style d'un homme ! Quel bien peut-il en résulter, lorsqu'Ahriman est l'écrivain et que l'on confond son ouvrage avec une œuvre humaine ? Acquérir la faculté de discernement dans ce domaine, c'est là, mes chers amis, une chose absolument nécessaire.

C'est le point où je voulais en venir, afin de donner une idée générale d'un phénomène qui se déroule dans notre temps. Dans la conférence de vendredi prochain, je m'exprimerai avec plus de précision sur ce phénomène.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 8 août 1924

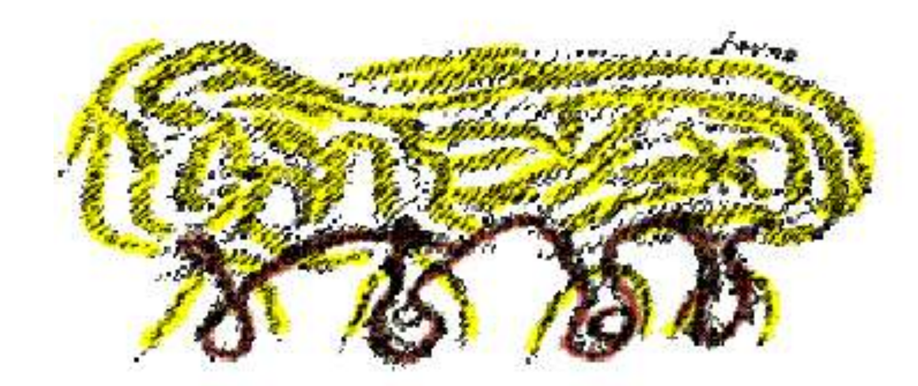
Nous avons déjà longuement parlé des aspects karmiques qui sont en relation avec le mouvement anthroposophique, avec la Société anthroposophique, avec chacune des personnes qui ressentent sincèrement le besoin de parcourir le chemin de l'existence à l'intérieur du mouvement anthroposophique. J'aurai encore beaucoup à dire sur ce sujet après mon retour d'Angleterre ; cependant, je voudrais aujourd'hui, dans la dernière heure avant mon départ pour un voyage qui s'étendra sur tout le reste du mois d'août, apporter une manière de conclusion aux communications qu'il m'a été donné de faire.

Vous avez tous remarqué, mes chers amis, que le karma des anthroposophes revêt des formes variées dans les vies antérieures et au cours de l'existence entre la mort et une nouvelle naissance. Dans les deux dernières conférences en particulier, je vous ai indiqué ce que cela signifie pour le karma de chaque anthroposophe. Nous avons vu que ce karma est en rapport avec toute l'évolution qui fut celle du principe michaélique à travers de longues, de très longues périodes. Nous avons vu, d'une façon d'abord plutôt abstraite, comment a échappé à Michaël ce que j'ai pu appeler la régence de l'intelligence cosmique.

Autrefois en effet, je l'ai déjà dit, les hommes ne s'attribuaient pas à eux-mêmes l'intelligence ; tout ce qu'ils exprimaient en formes s'adressant à l'intelligence, ils le dérivaient de l'inspiration de puissances supérieures. Et ceux qui étaient versés dans ce domaine savaient que ces puissances supérieures étaient celles que la terminologie chrétienne appelait les puissances michaéliques. Je vous ai indiqué les VIIIè et IXè siècles comme le moment dans l'évolution de l'humanité civilisée où l'intelligence cosmique s'est peu à peu mise en chemin vers la terre, se divisant pour ainsi dire en parcelles qui ont ensuite poursuivi leur existence, en tant qu'intelligence personnelle, dans chacune des âmes humaines.

Et je vous ai également indiqué que l'on avait gardé – par la tradition, mais aussi parce qu'on avait une certaine compréhension de ces faits – la notion de cette intelligence cosmique, de l'ancien règne de Michaël. Lorsque nous regardons les savants, à bien des égards éminents, qui, s'appuyant sur l'arabisme et sur l'aristotélisme tel qu'il se répandit en Asie à la suite des campagnes d'Alexandre et imprégna ensuite la mystique de l'Orient, la rendant, si je puis dire, intelligente, lorsque nous regardons ce qui en fut transporté en Espagne via l'Afrique, cette sagesse maure que représente activement une personnalité aussi éminente qu'Averroès – nous voyons alors effectivement se refléter dans les doctrines de ces savants hispano-mauresques l'idée d'une intelligence cosmique.

Voyons très concrètement comment on se représentait cette intelligence cosmique. Pour cela, je voudrais vous dessiner une esquisse pour vous montrer ce que ces savants maures enseignaient à leurs élèves, en Espagne, au Xè, XIè, XIIè siècles, dans le même temps où, en d'autres lieux d'Europe, régnaient des institutions comme l'école de Chartres, dont je vous ai parlé en détail.



En Espagne, les savants maures, avec en tête une personnalité comme Averroès, enseignaient que l'intelligence règne partout, que l'univers, le cosmos, est rempli de cette intelligence toute-puissante. Quant aux hommes sur la terre, ils ont bien divers attributs, mais ils n'ont pas d'intelligence propre, d'intelligence personnelle. Chaque fois qu'un homme agit sur la terre, une parcelle de l'intelligence, un rayon de l'intelligence universelle se détache, descend en quelque sorte dans la tête, dans le corps de l'homme, et le remplit si bien que lorsqu'il se déplace sur terre, il a en lui une partie de cette intelligence cosmique. Lorsqu'il meurt, lorsqu'il franchit la porte de la mort, ce qu'il a eu d'intelligence fait retour à l'intelligence universelle, reflue dans celle-ci. Ainsi, ce que pendant sa vie entre la naissance et la mort l'homme a possédé en fait de pensées, de concepts, d'idées, reflue dans le réservoir collectif de l'intelligence universelle ; il n'est donc pas question que ce que l'homme porte dans son âme comme un bien particulièrement précieux, son intelligence, soit doté de l'immortalité personnelle.

C'était bien là ce qu'enseignaient les savants hispano-mauresques : l'être humain n'a pas d'immortalité personnelle. Son existence se poursuit, mais l'essentiel en lui, disaient-ils, c'est qu'il peut pendant la vie développer un savoir intelligent. Mais son être profond n'emporte pas ce savoir avec lui ; on ne peut donc pas dire que l'intelligence ait une immortalité personnelle.

Voyez-vous, c'était cela, la ferveur sacrée qui enflammait le combat mené par les scolastiques parmi les Dominicains : faire prévaloir l'idée de l'immortalité personnelle de l'être humain. A l'époque, cette doctrine ne pouvait pas se présenter autrement que sous cette forme : l'être humain est doté d'une immortalité personnelle, et ce qu'Averroès enseigne est une hérésie. Nous autres modernes devons exprimer cela autrement. Mais on conçoit qu'en ce temps-là, on ait déclaré hérétique quiconque, à l'instar d'Averroès en Espagne, n'admettait pas l'immortalité personnelle.

Aujourd'hui, nous devons considérer la chose conformément à la réalité, et dire : l'immortalité – cette conscience durable de la personnalité – après la porte de la mort, l'être humain ne l'a acquise de haute lutte qu'à partir du moment où une âme de conscience est entrée dans l'homme terrestre. Si l'on avait demandé à Aristote ou à Alexandre ce qu'ils pensaient de l'immortalité, comment auraient-ils répondu ? Ils auraient dit – ce ne sont pas ici les mots qui importent – s'ils s'étaient servis de la terminologie chrétienne : notre âme est reçue par Michaël et nous survivons dans la communauté de Michaël. – Ou bien ils se seraient exprimés en termes de cosmologie ; dans le monde dont faisaient partie Aristote ou Alexandre, on aurait dit, du point de vue de la cosmologie – et on l'a dit effectivement : l'âme humaine est intelligente sur la terre, mais cette intelligence est une parcelle extraite de la masse de ce que Michaël déverse comme une pluie d'intelligence et qui se répand sur l'humanité.

Et cette pluie provient du soleil ; le soleil reprend dans son propre être l'âme humaine après la mort, et cette âme, telle qu'elle subsiste entre la naissance et la mort, rayonne du soleil sur la terre. C'est le règne de Michaël qu'à cette époque on aurait cherché sur le soleil. Telle eût été la réponse du point de vue de la cosmologie.

Cette doctrine est passée en Asie, elle en est revenue, elle florissait encore chez les Maures d'Espagne à l'époque où les scolastiques ont pris la défense de l'immortalité personnelle. Il ne faut pas que nous disions, comme l'ont fait les scolastiques, que la doctrine d'Averroès est une erreur – il faut que nous disions : l'évolution de l'humanité a apporté avec elle l'immortalité individuelle, personnelle, et ce fut la scolastique des Dominicains qui la première, mit l'accent sur l'immortalité individuelle. – Et c'est une ancienne vérité, mais qui à l'époque, compte tenu de l'évolution de l'espèce humaine, n'était plus vraie, que l'on présentait dans les universités fondées par les Maures.

Aujourd'hui, nous devons être tolérants non seulement pour nos contemporains, mais aussi pour ceux qui ont perpétué les anciennes doctrines ; à l'époque de la scolastique, on ne le pouvait pas. C'est pourquoi il est important que nous ne cessions pas de nous dire : ce que la scolastique dominicaine appelait l'immortalité personnelle n'a été vraiment vérité qu'à partir du moment où l'âme de conscience est entrée, lentement et progressivement, dans l'humanité.

On peut aussi décrire cela à l'aide d'une Imagination. Lorsqu'aujourd'hui meurt un homme qui a vraiment eu la possibilité, pendant sa vie terrestre, d'imprégner son âme d'intelligence, d'une véritable intelligence, il franchit la porte de la mort et il a la vue rétrospective de sa vie terrestre, cette vie terrestre autonome qu'il a menée. Dans des siècles plus reculés, il voyait, lors de cette vue rétrospective, son corps éthérique se dissoudre dans le cosmos ; il se voyait ensuite traverser le monde de l'âme, et revivait en sens inverse les événements de son existence. Il pouvait alors se dire : c'est ainsi que Michaël régit, par l'intermédiaire du soleil, ce qui fut mien. – C'est cela, la différence capitale. Mais on ne peut juger d'une pareille évolution que si l'on regarde dans les coulisses de l'évolution pour y voir le spirituel derrière le matériel. C'est cela qui importe : voir comment les événements extérieurs reçoivent leur forme du monde spirituel.

Il faut maintenant que vous vous reportiez à nouveau à tout ce que j'ai dit précédemment. Reportez-vous à la crise qui a eu lieu au IXè siècle après J. -C. : l'intelligence cosmique descend parmi les hommes. C'est un fait objectif. Transportez-vous dans la sphère solaire que régissaient Michaël et les siens, tandis que l'on voit le Christ prendre congé du soleil et passer sur la terre dans le Mystère du Golgotha, et que l'on connaît à son tour comment l'intelligence cosmique descend peu à peu et devient connaissance humaine individuelle. Un événement important, qui la fait une profonde impression précisément sur ceux qui appartiennent à Michaël – ceux que j'ai appelés les « Michaélites » – un événement important de nature éminente, tel est ce que j'ai déjà caractérisé dans d'autres contextes et qui est venu prendre place dans l'évolution de la civilisation terrestre. Mais il faut maintenant que je le caractérise tel qu'il apparaît vu du soleil par les Michaélites eux-mêmes, tel qu'on le voit quand on regarde des hauteurs du royaume de Michaël vers la terre.

Cet événement important, lourd de signification, se produisit en l'année 869. C'est le huitième Concile œcuménique, celui de Constantinople, qui fixe dogmatiquement ceci : l'ancienne doctrine de la trichotomie – l'homme se composant d'un corps, d'une âme et d'un esprit – est hérétique. L'homme ne se compose que d'un corps et d'une âme, celle-ci douée de propriétés spirituelles. Alors qu'objectivement s'accomplissait le passage de l'intelligence des hauteurs cosmiques à chacun des êtres humains, on décrétait sur terre – d'une façon si catégorique que personne au sein de la civilisation européenne ne pouvait oser y contredire que la trichotomie était fausse, que c'était une hérésie.

On n'avait plus le droit de dire que l'homme avait un corps, une âme et un esprit, on ne pouvait parler que de corps et d'âme, et attribuer à l'âme des propriétés et des forces spirituelles. C'était là un événement dont, dans les sphères michaéliques, on ne pouvait dire que ceci : maintenant s'introduira dans les âmes des hommes la conviction que le spirituel est une propriété de l'âme, que le spirituel n'est pas l'élément divin à l'œuvre dans la marche en avant de l'évolution humaine. « Regardez vers la terre » – ainsi parla Michaël – « la conscience de l'esprit disparaît. » Or, mes chers amis, cette disparition de la conscience que l'esprit existe était précisément liée à ce dont nous allons parler tout spécialement aujourd'hui.

Comme je l'ai dit précédemment, je ne vous ai donné jusqu'à présent qu'une idée abstraite de la manière dont l'évolution de la sphère de Michaël s'est accomplie dans les coulisses de l'existence terrestre. L'intelligence cosmique, disais-je, est descendue dans chacun des individus. Mais ce n'est là qu'une abstraction, mes chers amis. Qu'est-ce donc, l'intelligence ? Bien entendu, il ne faut pas se représenter que lorsqu'on s'élève dans les mondes supérieurs, on y saisit l'intelligence avec la main comme on le fait dans le monde physique avec les arbres et les buissons. Qu'est-ce que « l'intelligence » ? Naturellement, des généralités de ce genre n'existent pas dans la réalité.

L'intelligence, ce sont les directives selon lesquelles les Hiérarchies supérieures se comportent les unes par rapport aux autres. Ce qu'elles font, leur comportement réciproque, ce qu'elles sont les unes pour les autres, c'est cela, l'intelligence cosmique. Et comme en tant qu'êtres humains nous devons bien entendu considérer le règne qui est le plus proche de nous, l'intelligence cosmique, c'est pour nous, concrètement, la somme des entités de la Hiérarchie des Anges. Dans un langage concret, nous ne pouvons pas parler d'une somme d'intelligence, mais d'une somme d'Anges ; c'est cela, la réalité.

Les discussions qu'en l'année 869 les Pères de l'Eglise menèrent sur le point de savoir si l'on devait parler d'esprit chez l'homme, furent la conséquence du fait qu'un certain nombre d'êtres angéliques se séparèrent de la sphère michaélique où ils se trouvaient précédemment, et adoptèrent l'idée qu'ils n'auraient plus affaire désormais qu'aux puissances terrestres, qu'ils n'auraient plus à conduire les hommes que sous l'impulsion de puissances terrestres. Vous voyez donc quel événement ce fut en réalité ! Les Anges sont les entités qui conduisent l'homme d'existence terrestre en existence terrestre. Les êtres qui se trouvent juste au-dessus de nous dans le monde spirituel, ce sont eux qui nous conduisent sur le chemin entre la mort et une nouvelle naissance et nous indiquent alors le chemin de l'existence terrestre, enchaînant ainsi les unes aux autres les vies terrestres successives pour en faire la totalité d'une existence humaine.

Un certain nombre d'êtres angéliques qui ont cette mission, et qui précédemment étaient unis à la sphère michaélique, sortirent de cette sphère, la quittèrent. Il n'était pas possible que ce comportement soit sans influer sur la destinée des hommes. Qui donc en effet participe d'abord à la manière dont le karma évolue, dont les actes terrestres, les pensées et les sentiments terrestres sont transformés entre la mort et une nouvelle naissance ? Ce sont les êtres angéliques ! Si ces êtres angéliques changent de position dans le cosmos, s'ils quittent pour ainsi dire la sphère solaire, et d'Anges célestes deviennent des Anges terrestres, que doit-il alors nécessairement se produire ? Effectivement, un grand mystère plane, derrière les faits extérieurs, sur toute l'évolution de l'Europe.

Certains Anges, il est vrai, restèrent dans la sphère de Michaël. Et dans la grande école du début du XVè siècle, il y avait de ces êtres angéliques qui étaient attachés à ceux des êtres humains qui se trouvaient alors dans la sphère michaélique. A toutes les âmes humaines qui vivaient dans la sphère michaélique et dont j'ai parlé, correspondaient des êtres angéliques qui étaient restés dans cette sphère. Quant aux autres, ils furent ceux qui partirent et qui s'identifièrent aux hommes terrestres.

Vous direz maintenant : comment se fait-il qu'un certain nombre d'Anges michaéliques aient eu soudain l'idée de sortir de la sphère de Michaël, alors que cette idée n'est pas venue à d'autres ? Aux autres il ne vient pas à l'idée de sortir de cette sphère ! – Je dois avouer, mes chers amis, que c'est là une des questions les plus difficiles qu'on puisse soulever en ce qui concerne la récente évolution de l'humanité. C'est au fond une question qui, lorsqu'on s'y adonne, ne peut que mettre en activité toutes les forces intérieures de l'homme – une question profondément, intimement liée à toute la vie humaine.

Voyez-vous, à la base de tout cela, il y a un fait d'ordre cosmique. Les conférences que j'ai prononcées ici vous l'ont appris : tout ce que nous appelons planète physique est un ensemble d'entités spirituelles. Quand on lève les yeux vers une étoile, ce qui apparaît sous forme physique n'est que l'extérieur de cette étoile ; en réalité, il s'agit là d'une colonie d'entités spirituelles. Or une certaine opposition existe – elle a toujours existé depuis qu'il y a une évolution terrestre – entre les intelligences des différentes planètes et l'intelligence solaire. Il y a d'une part l'intelligence solaire, d'autre part les intelligences des planètes. Et l'intelligence solaire est principalement sous la domination de Michaël,

alors que les intelligences planétaires sont sous celle des autres Archanges – il en a toujours été ainsi. Nous avons :

INTELLIGENCE SOLAIRE

Michaël

INTELLIGENCES PLANETAIRES

Mercure : Raphaël
Vénus : Anaël
Mars : Samaël
Jupiter : Zachariel
Lune : Gabriel
Saturne : Oriphiel

Pourtant, mes chers amis, les choses n'étaient pas telles qu'on pût dire que Michaël gérait la seule intelligence solaire. En réalité, la totalité de l'intelligence cosmique se subdivise spécifiquement en intelligence solaire et en intelligences planétaires : Mercure, Vénus, Mars, etc. L'intelligence cosmique est gérée par les diverses entités de la Hiérarchie des Archanges, mais au-dessus de tous règne, à chaque époque, Michaël, si bien que l'ensemble de l'intelligence cosmique est administré par lui. Il va de soi que dans le passé, tout être humain était déjà un être humain lorsque Michaël gérait l'intelligence cosmique et qu'un rayon seulement de celle-ci pénétrait dans chaque homme ; l'homme sentait qu'il était homme sur terre et que chaque homme n'était pas seulement une enveloppe pour l'intelligence universelle. Or cette conscience vient du soleil ; toute intelligence humaine vient de Michaël, de la sphère du soleil.

C'est seulement lorsqu'arrivèrent les VIIIè, IXè, Xè siècles, que les intelligences planétaires tinrent compte du fait que la terre s'était transformée, que le soleil aussi s'était transformé. Oui, ce qui se passe loin dans l'univers, ce que les astronomes décrivent, ce n'est que le côté extérieur des choses. Comme vous le savez, nous avons tous les onze ans environ une période de taches solaires ; certaines parties du soleil sont obscures, tachées. Il n'en fut pas toujours ainsi. Dans des temps très anciens le soleil brillait comme un disque uniforme, sans qu'il y ait de taches.

Et dans des milliers et des milliers d'années, le soleil aura un nombre de taches sensiblement plus grand qu'aujourd'hui, il sera de plus en plus taché. Et c'est ainsi que se manifeste extérieurement le fait que la force michaélique, la force cosmique de l'intelligence, va toujours en diminuant. La multiplication des taches solaires, conséquence de l'évolution cosmique, manifeste le déclin du soleil ; on le voit perdre de son éclat et vieillir au sein du cosmos. Lorsqu'apparut un nombre suffisamment grand de taches solaires, les autres intelligences planétaires connurent qu'elles ne voulaient plus être dominées par le soleil.

Elles formèrent le dessein de ne plus laisser la terre dépendante du soleil ; elle dépendrait directement du cosmos tout entier. Cela se fit par une décision des Archanges au niveau des planètes. Et c'est notamment sous la direction d'Oriphiel que l'intelligence planétaire s'émancipa par rapport à l'intelligence solaire. Il y eut séparation totale des puissances cosmiques qui jusque-là avaient été unies. L'intelligence solaire de Michaël et les intelligences planétaires entrèrent peu à peu en opposition.

Bien qu'il faille attribuer aux entités de la Hiérarchie angélique une force de l'âme et des dispositions intérieures entièrement différentes des nôtres, elles ont cependant la faculté de prendre des décisions, de faire de ce qui se passe l'objet de réflexions. Nous autres hommes, nous nous décidons aussi d'après les choses que nous voyons se passer, nous laissons parler les faits, et sous l'influence de ceux-ci, nous faisons ceci ou cela. Mais pour nous, entre la naissance et la mort, ce sont les faits se produisant sur terre qui comptent. Pour les entités de la Hiérarchie angélique, ce qui compte, c'est par exemple le fait qu'une scission se produit dans la vie planétaire.

Une des légions angéliques s'est tournée vers l'intelligence terrestre et par là, dans le même temps, vers l'intelligence planétaire ; l'autre est restée fidèle à la sphère michaélique, afin de faire passer dans l'avenir l'élément éternel que dirige Michaël. C'est ceci, la question décisive : Michaël pourra-t-il faire passer dans l'avenir ce qui est éternel dans l'impulsion michaélique, maintenant que toute la puissance appartient aux hommes et que ce qui se montre dans le soleil physique s'assombrit et disparaît peu à peu ?

Ainsi, nous voyons se produire – conséquence d'événements cosmiques – une scission parmi les Anges qui auparavant étaient unis à Michaël. Or ces entités, précisément, interviennent dans l'évolution du karma. Et maintenant, considérez l'ensemble de ce qui se déroule dans l'existence entre la mort et une nouvelle naissance. Il n'est pas vrai que chacune des âmes humaines puisse aller seule, ni chacun des Anges qui guident les hommes ; c'est toute la Hiérarchie des Anges qui agit ensemble. C'est par leur action commune que le karma se réalise. Bien entendu, si dans une vie terrestre je suis lié à une personne et que ce lien se poursuit dans l'existence suivante, il faut que les Anges des deux personnes se rencontrent et agissent ensemble.

C'est indispensable, et il en fut souvent ainsi. Ce qu'il y a d'extraordinairement bouleversant, d'atterrant, aimerais-je dire, dans le Concile œcuménique qui s'est tenu sur terre en 869, c'est qu'il est le signe d'un événement prodigieux survenu dans le monde spirituel. Ce qui est atterrant quand on se sert judicieusement de l'intelligence cosmique en présence d'un ensemble de faits comme ceux-ci, contre lesquels on est sans pouvoir – ce qui est bouleversant, parce que cela s'est déjà produit et que cela se produit de plus en plus, c'est ceci : l'Ange d'une âme humaine que le karma avait unie à une autre ne se rencontre plus avec l'ange de celle-ci. L'un des Anges est resté auprès de Michaël, l'autre est descendu sur terre. Que dut-il alors se produire ?

Dans l'espace de temps situé entre la fondation du christianisme et l'ère de l'âme de conscience, que marquent particulièrement le IXè siècle et l'année 869, il a fallu qu'un certain désordre s'introduise dans le karma des hommes ! C'est là l'un des mots les plus graves que l'on puisse prononcer quand on parle de l'histoire moderne de l'humanité. Le désordre s'est introduit dans le karma de l'humanité moderne. Dans les années qui suivirent, le vécu des hommes ne fut plus dans sa totalité correctement intégré au karma. L'aspect chaotique de l'histoire moderne, ce qui introduit un chaos grandissant dans la vie sociale, dans la civilisation, ce qui empêche que rien n'aboutisse, c'est le fait du désordre introduit dans le karma à la suite de la scission intervenue dans la Hiérarchie des Anges de la sphère michaélique.

Et maintenant, nous pouvons parler d'un fait qui est en liaison avec le karma de la Société anthroposophique, fait d'une extrême importance et qui seul donne à ce karma sa vraie coloration. Car, en fin de compte, tout ce qu'on peut dire en s'appuyant sur les événements n'épuise pas ce qui se passe spirituellement dans les coulisses. Elles sont faibles et incolores, les pensées qu'on déduit des situations qui règnent sur terre. Ce ne sont que préparations en vue de saisir l'aspect spirituel des choses dans sa pureté.

Il faut alors dire ceci : tout ce qui a rassemblé dans la Société anthroposophique les âmes qui ont sincèrement éprouvé le besoin d'en faire partie garde sa pleine valeur, naturellement. Mais d'où vient qu'existent les forces qui font qu'aujourd'hui des hommes trouvent le chemin les uns vers les autres en adhérant à une spiritualité qui est étrangère au monde d'aujourd'hui ? Où sont les forces qui font que les êtres se trouvent ? Elles résident en ceci : du fait que commence le règne de Michaël, du fait de l'ère michaélique où nous vivons – Michaël intervenant dans le gouvernement de la terre et le règne de Gabriel étant remplacé par celui de Michaël – Michaël introduit la force destinée à permettre à ceux qui l'ont suivi de remettre de l'ordre dans leur karma. Aussi pouvons-nous dire : qu'est-ce qui unit les membres de la Société anthroposophique ?

C'est le fait qu'ils doivent mettre de l'ordre dans leur karma ! Lorsqu'au cours de sa vie quelqu'un remarque qu'il s'engage ici ou là dans des relations qui ne sont pas conformes à ses tendances les plus profondes et qui peut-être sortent du cadre qui assure l'harmonie juste entre le bien et le mal – ceci pour une part – et que d'autre part il ressent sans cesse le besoin de progresser dans l'anthroposophie, c'est qu'il s'efforce de revenir à son karma, à son vrai karma, de vivre ce vrai karma. C'est le rayon cosmique que celui qui sait voit clairement se répandre dans le mouvement anthroposophique : rétablir la vérité du karma ! Voyez-vous, ce que je dis là est lié à bien des aspects, tant du destin de chacun dans la Société que du destin de la Société tout entière. C'est parfaitement naturel, car l'un et l'autre destins se confondent.

Nous avons maintenant à considérer ceci : les êtres humains qui dépendent d'êtres de la Hiérarchie des Anges demeurés dans la sphère de Michaël ont du mal à trouver des formes intellectuelles qui correspondent à ce qu'ils doivent comprendre. Ils s'efforcent de garder à l'intelligence personnelle une forme qui soit en accord avec leur vénération pour Michaël. Les âmes dont ai dit qu'elles ont pris part aux préparations des XVè et XIXè siècles reviennent sur terre et sont encore fortement attirées vers Michaël et sa sphère.

Et pourtant, elles doivent, conformément aux principes qui président à l'évolution de l'humanité, prendre en elles une intelligence individuelle, personnelle. Elles sont comme partagées en deux, mais cette situation doit se résoudre par le moyen d'un développement spirituel, par la rencontre de l'activité individuelle avec ce que les mondes spirituels nous apportent à l'époque actuelle, à l'époque de l'intelligence. Les autres âmes, celles dont les Anges sont tombés – ce qui est naturellement en liaison avec le karma, car l'Ange tombe quand il est lié à un karma de cette nature – les autres âmes acceptent l'intelligence personnelle comme allant de soi, mais cette intelligence agit alors en elles d'une façon automatique, elle agit à travers leur corps.

Ces hommes pensent, ils pensent intelligemment, mais ils ne sont pas engagés dans ce qu'ils pensent. Ce fut là l'objet de la grande querelle qui opposa les Dominicains aux Franciscains. Les Dominicains ne pouvaient pas concevoir le principe de l'intelligence personnelle autrement que dans la plus grande fidélité possible à la sphère de Michaël. Les Franciscains, les disciples de Duns Scot – pas Scot Erigène – étaient, eux, tout à fait nominalistes. Ils disaient : l'intelligence n'est qu'un assemblage de mots. Et toutes les discussions qui se déroulaient ainsi entre les hommes n'étaient en réalité que le reflet des grands combats des légions angéliques l'une contre l'autre.

Voyez-vous, les entités de la Hiérarchie des Anges qui se sont unies au principe terrestre vivent sur terre depuis les IXè, Xè siècles. Et c'est là encore une chose bouleversante, mes chers amis : sur terre, le matérialisme s'accroît ; ce sont précisément les hommes les plus avancés, les plus intelligents, qui nient

l'existence du spirituel, qui se mettent à ironiser sur l'idée que des êtres spirituels pourraient se trouver dans leur entourage tout aussi bien que des êtres humains en chair et en os.

A notre époque, où le matérialisme s'étend, des Anges de plus en plus nombreux descendent et vivent sur terre. Ils participent à tout ce qui s'y déroule. Ce sont eux précisément qui, à certaines époques, lorsqu'il y a un obscurcissement de la conscience humaine, s'incorporent et agissent parmi nous. Un grand nombre d'êtres angéliques restent sur la réserve, mais ceux qui, en raison de leur karma d'Anges, sont les plus proches des puissances ahrimaniennes, ceux-là ne restent pas sur la réserve, ils entrent dans des êtres humains, ils s'immergent à certaines périodes dans des êtres humains.

Alors se produit ce que je vous ai dit lors de la dernière conférence : voici, vivant sur terre, l'un de ces hommes ; il possède des dons humains, une intelligence humaine qu'il manifeste, peut-être de façon géniale ; mais pour un certain temps où sa conscience est obscurcie, une intelligence angélique ahrimanienne prend place en lui. On peut alors assister à ceci : cet homme est apparemment un homme comme les autres, et en tant que tel, il écrit ceci ou cela. Or Ahriman s'approche des êtres humains précisément en se servant de ce qu'ils assimilent sous forme intellectuelle. Il faut aujourd'hui manifester sa personnalité si l'on veut ne pas être submergé par tout ce dont j'ai parlé dans ces conférences. Et ceci explique qu'Ahriman puisse paraître sous les traits d'un écrivain. Il se sert naturellement d'un être angélique. Il peut faire œuvre d'écrivain. Et puisque nous sommes maintenant réunis sous le signe de notre Congrès de Noël, il n'y a pas lieu de faire silence sur ces faits. C'est pourquoi je voudrais faire encore la remarque suivante.

Voyez-vous, il était possible, avant la parution de ses dernières œuvres, de prendre une autre position à l'égard de l'un des plus brillants écrivains de ces dernières années, à l'égard de l'un des plus grands écrivains. Lorsque je rédigeais mon ouvrage « Nietzsche, un homme en lutte contre son temps », Nietzsche était pour le public d'alors le brillant écrivain qui avait porté à leur plus haut niveau les facultés humaines. C'est alors seulement que l'on connut ce qu'il avait écrit à l'époque de son déclin. Il y a là principalement deux ouvrages, « L'Antéchrist » et « Ecce Homo » : ce sont deux ouvrages qu'Ahriman a écrits – pas Nietzsche, mais un esprit ahrimanien, entré dans la personne de Nietzsche. C'est là que pour la première fois Ahriman parut sous les traits d'un écrivain – il continuera. Nietzsche en fut brisé.

Pensez en face de quelles impulsions on se trouve quand on est en présence des idées qui vivaient en Nietzsche au temps où, inspiré par cet esprit d'Ahriman, il écrivait ces œuvres brillantes mais diaboliques, « L'Antéchrist » et « Ecce Homo » – des œuvres intelligentes ! J'ai parlé de la grande, de la vaste intelligence d'Ahriman. S'agissant d'une œuvre grandiose, éblouissante, on ne la dénigre pas en disant qu'elle est ahrimanienne, comme pourraient le penser des esprits naïfs qui ignorent quelle grandeur il peut y avoir dans Ahriman. Parler d'Ahriman, ce n'est ni blâmer, ni louer ; beaucoup de choses sur terre dépendent de lui. Celui dont le cœur a saigné comme a saigné le mien lorsque j'ai lu pour la première fois « La volonté de puissance » – publié ensuite sous une forme qui ne permettait pas qu'on s'en fit une idée exacte – et qui, dans le même temps, put porter le regard dans les sphères qui, depuis le début du règne de Michaël, depuis les années 80 du siècle dernier, ne sont séparées des sphères terrestres que par une mince cloison, celui qui sait que cette sphère de Michaël est directement en contact avec le monde physique, si bien qu'on peut dire d'elle : elle est semblable à celle que l'homme traverse après la mort ; celui qui voit quels efforts se déploient en direction de cette sphère, celui-là sait retrouver l'expression de ces efforts dans des œuvres comme « Ecce Homo » et « L'Antéchrist ».

Il suffit de penser aux remarques d'inspiration ahrimanienne qu'on trouve dans « L'Antéchrist ». Je ne sais pas si dans les éditions récentes le passage dont je vais parler se présente sous cette forme. Dans un passage où il est question de Jésus – je cite de mémoire – Nietzsche dit que Renan considère Jésus comme un génie, mais que lui n'est pas du même avis. Il dit que si l'on voulait s'exprimer avec la rigueur du physiologue, c'est un tout autre terme qu'il faudrait employer… Dans mon édition, il y a à cet endroit trois points ; je ne sais pas si dans les éditions récentes il en est de même ; le manuscrit porte le mot « idiot » en toutes lettres. Ce mot d' « idiot » appliqué à Jésus, c'est la main d'Ahriman.

Et il se trouve dans cet ouvrage bien d'autres choses de la même veine. Qui pourrait croire qu'il n'y a pas là un profond mystère caché chez Nietzsche, chez cet homme qui, à l'époque même où il écrivait ces choses, avait des velléités de conversion au catholicisme – les deux choses allèrent de pair, ne l'oubliez pas – qui pourrait croire qu'il n'y a pas là une énigme ? Comment se termine « L'Antéchrist » ? Il se termine – je ne cite pas textuellement – par ces mots : je voudrais écrire sur tous les murs, et j'ai de quoi écrire avec des lettres qui brillent au loin, je voudrais écrire sur tous les murs ce que c'est que le christianisme : le christianisme est la plus grande malédiction de l'humanité ! Ainsi se termine l'ouvrage. Il y a bien là une énigme. Il faut bien voir que toute cette sphère séparée de la nôtre par une mince cloison, où tous les combats spirituels se sont déroulés à la fin du Kali Youga – et même un peu au-delà – que toute cette sphère tend à pénétrer dans le monde physique, terrestre.

Voilà ce dont il faut se rendre compte si l'on veut comprendre quelle peut être l'attitude de l'humanité devant ce qui ne peut manquer de se produire, du fait que s'ouvre l'ère michaélique. Alors que s'effectuait le passage du Kali Youga, de l'âge des ténèbres à l'âge de lumière, il fallait effectivement voir clair dans les données spirituelles et matérielles si l'on voulait caractériser – comme je l'ai fait dans la préface à mon livre « Mystique et esprit moderne » – l'état d'âme qui doit être le nôtre vis-à-vis de

l'esprit et de la matière. On voudrait en effet user de tous les moyens possibles pour caractériser la grandeur de cette époque de transition que marque l'aube de l'ère michaélique.

On doit se sentir au cœur de cette transition avec tout ce qui constitue le mouvement anthroposophique. Car cette transition grandiose se manifeste d'abord dans le désordre qui s'est introduit dans le karma des hommes. Lorsqu'on pense combien il y a de vérité dans les enchaînements karmiques, et que l'univers est ainsi fait que même dans ces enchaînements karmiques généraux des exceptions ont pu se produire au cours des siècles, lorsqu'on ressent la nécessité de ramener à la règle ces exceptions cosmiques, on voit quelle est l'importance et la portée du mouvement anthroposophique – car telle est bien la mission qui lui incombe.

Tel est, mes chers amis, le sentiment qui doit habiter vos âmes lorsque vous vous dites : ceux qui aujourd'hui, parce qu'ils discernent la situation que je viens de décrire, ressentent le besoin d'entrer dans la vie anthroposophique, seront appelés à nouveau quand le XXè siècle finira, pour qu'à ce point de culmination le mouvement anthroposophique atteigne la plus grande extension possible. Mais ceci ne pourra se faire que si ces pensées vivent en nous, que si nous faisons vivre en nous la vision des forces qui du cosmos transparaissent dans la sphère terrestre et si la connaissance de ce que signifie Michaël pénètre dans l'intelligence terrestre.

Il faut que cette impulsion soit l'âme même de nos efforts, que nos âmes veuillent s'engager dans le mouvement anthroposophique. Nous pourrons alors trouver la possibilité non seulement de garder en nos âmes pendant quelque temps des pensées d'une portée immense, mais encore de leur donner vie en nous ; nos pensées continueront à former nos âmes dans l'esprit de l'anthroposophie afin qu'elles deviennent en vérité ce qu'elles doivent être – du fait qu'elles ont éprouvé le besoin inconscient de venir à l'anthroposophie – afin qu'elles soient saisies par la mission de l'anthroposophie. C'est pour laisser agir en vous ce sentiment dans un calme relatif que je vous ai adressé en cette dernière heure ces graves propos. Nous poursuivrons quand nous serons à nouveau réunis, dans les premiers jours de septembre. En attendant, je voudrais confier à vos cœurs ce que j'avais à vous dire ce soir sur le karma des anthroposophes et le karma de la Société.

RUDOLF STEINER

LE
KARMA

CONSIDERATIONS ESOTERIQUES

IV

I0 conférences et allocution
5 au 28 septembre I924
Dornach



Éditions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1983

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Esoterische Betrachtungen
karmischer Zusammenhänge

Vierter Band : Das geistige Leben der Gegenwart
im Zusammenhang mit der anthroposophischen
Bewegung

Bibliographie N° 238 (5e édition)

Traduction autorisée par la
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIERES

métamorphoser l'intellectualisme en spiritualité, doit compter avec le rationalisme de l'époque, afin que les idées trouvent la voie vers les hauteurs de l'esprit, et puissent descendre vers la nature. Frein opposé au spirituel à la fin du XIXè siècle. Exemple donné dans la suite des incarnations Platon-Hroswitha-Schrôer.

Allocution, 28 septembre 1924 (Dernière allocution)

Pensées préparant un futur temps de fête de la Saint-Michel pour l'humanité. La réincarnation d'Elie en Lazare-Jean, Raphaël et Novalis. Périple de Raphaël à travers les sphères de la Lune, de Mercure, de Vénus et du Soleil. Son lien avec Gœthe dans la sphère de Jupiter. Eliphas Lévi, Swedenborg. La biographie de Raphaël par Herman Grimm. Echo de la vie de Raphaël dans l'idéalisme magique de Novalis. La révélation de la force michaélique dans l'âme, son devenir vivant dans les actes sont nécessaires pour triompher du démoniaque, du Dragon.

Remarques complémentaires sur le contenu de l'allocution du 28 Septembre (dernière allocution)

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, le 5 septembre 1924

De nombreux amis aujourd'hui réunis le sont ici pour la première fois depuis le Congrès de Noël, et c'est pourquoi il m'incombe de rappeler, ne serait-ce qu'en quelques paroles introductives, ce que fut cette Assemblée. La Société anthroposophique devait en recevoir une impulsion nouvelle : celle qui doit l'animer afin qu'elle puisse réellement, et sous une forme digne, faire pénétrer dans la civilisation la vie qu'apporte l'anthroposophie. Depuis ce Congrès en effet, une impulsion ésotérique est vraiment entrée dans la Société anthroposophique ; celle-ci était jusqu'alors, disons une sorte de cadre administratif.

Dès ses débuts, l'anthroposophie a été la voie par laquelle afflue la vie de l'esprit qui est, aujourd'hui et depuis le dernier tiers du XIXe siècle, accessible à l'humanité. Ce mouvement anthroposophique, il faut le concevoir ainsi : ce qui, venant de lui, se déroule sur Terre, n'est que la manifestation extérieure de ce qui s'accomplit dans le monde spirituel pour le développement de l'humanité. Et qui veut dans la dignité prendre intérêt à notre mouvement, doit savoir que dans le domaine de la Société anthroposophique elle-même, ce sont les impulsions spirituelles qui valent.

Que signifie en effet, mes chers amis, la croyance générale, théorique, en l'existence d'un monde spirituel ? Croire théoriquement au monde spirituel signifie qu'on en accueille l'idée dans ses pensées. Mais les idées de l'homme d'aujourd'hui, sous la forme très intériorisée qu'elles ont prise dans l'esprit humain depuis les quatre ou cinq derniers siècles, ont beau figurer, dans leur nature foncière, ce qu'il y a de plus spirituel à ses yeux, elles ne peuvent plus accéder qu'à des vérités d'ordre matériel.

De sorte que l'humanité actuelle a bien une vie spirituelle qu'expriment des idées, mais cette activité pensante spirituelle de l'humanité civilisée ne s'applique qu'à des contenus matériels. Le savoir théorique du contenu de l'anthroposophie reste également contenu matériel jusqu'au moment où vient s'y ajouter la conviction réelle, profonde, consciente, que l'esprit est une réalité concrète, que partout où s'offre au sens de l'homme une matière qui vit, non seulement l'esprit imprègne et pénètre de sa vie cette matière, mais que finalement toute matière disparaît au regard vrai de l'homme, lorsqu'à travers elle il est capable d'atteindre l'esprit.

Une telle manière de voir doit aussi s'étendre à tout ce qui nous concerne ; et ce qui nous concerne, c'est notre appartenance à la Société anthroposophique. Nous devons reconnaître qu'à cette appartenance – qui est du domaine des faits extérieurs correspond une réalité spirituelle, qu'un mouvement spirituel a pris naissance récemment dans le monde spirituel et qu'il continuera à vivre, si les hommes peuvent lui rester fidèles. Sinon il se développera à l'écart de la vie sur Terre. Mais si les hommes trouvent dans leur cœur la force de lui rester fidèles, il se poursuivra en liaison avec la vie terrestre.

Au-delà de notre conviction théorique de la présence d'un esprit derrière les minéraux, les plantes, les animaux et l'homme lui-même, une conviction profonde doit pénétrer dans le cœur de tout homme qui adhère à l'anthroposophie : c'est que derrière la Société anthroposophique aussi, laquelle est extérieurement du domaine de la maya, de l'illusion, plane l'image originelle et spirituelle du mouvement anthroposophique. Cette certitude doit devenir réalité dans l'activité et le travail de notre Société. Bien souvent, mes chers amis, j'ai exposé avant le Congrès de Noël qu'il faudrait distinguer entre le mouvement anthroposophique – dont il faudrait toujours dire la même chose qu'aujourd'hui – et la Société anthroposophique qui était un cadre administratif pour l'ésotérisme anthroposophique. Depuis Noël c'est l'inverse qui est le cas.

A l'époque de Noël s'est présentée à moi une décision difficile à prendre : devais-je devenir moi-même le président de la Société anthroposophique ? Durant toutes les années précédentes, depuis que la Société anthroposophique existait, je me considérais comme l'instructeur non lié à l'administration de la cause anthroposophique, et dans toutes les choses les plus diverses à considérer, je me suis comporté strictement dans ce sens. La Société anthroposophique était dirigée par d'autres personnes. Ce qui m'incombait à moi, c'était de donner sa place à la cause anthroposophique au sein de la Société, dans la mesure où les personnalités isolées ou leurs groupes le souhaitaient.

Au cours de ces conférences, ou en d'autres circonstances, nos amis auront l'occasion de discerner ce que cela signifie : élaborer en vue d'une activité sur le plan terrestre ce qui, aujourd'hui, veut se révéler dans le monde spirituel. Et il faudrait que soient reconnues les difficultés liées à cette tâche dès lors que le travail d'administration extérieure doit venir s'ajouter, disons à ce rapport avec le monde spirituel. Et au moment de Noël, une éventualité s'est vraiment présentée : ou bien les puissances spirituelles qui nous font don de l'anthroposophie prendraient ombrage de cette jonction entre l'ésotérisme et l'administration extérieure, ou bien il se produirait autre chose. C'est pourquoi la décision à prendre à ce moment était la plus difficile que l'on puisse se représenter. Car la possibilité pouvait tout à fait se présenter que l'abondance de vie spirituelle qui affluait vers nous eût été dangereusement compromise par cette décision.

Pourtant il fallait la prendre, car les conditions étaient telles que désormais, si la cause anthroposophique devait rester liée à la Société anthroposophique, il fallait que soit établie la situation inverse de ce que j'ai caractérisé précédemment. Il fallait que pour l'avenir la Société anthroposophique elle-même soit le lieu d'où provienne directement la vie ésotérique, qu'elle agisse elle-même ésotériquement et soit consciente de cette action ésotérique.

Il fallait pour cela que soit créé un Comité Directeur ésotérique au Gœthéanum. Il fallait en outre que soit reconnu ceci : à ce Comité Directeur dans son ensemble incombe une tâche ésotérique, et à l'avenir tout ce qui passe par la Société anthroposophique sera non seulement une substance anthroposophique à s'assimiler ; à l'avenir non seulement l'anthroposophie sera enseignée, elle sera faite, c'est-à-dire qu'à travers toutes les mesures extérieures qui seront prises, l'anthroposophie agira.

Il faut pour cela que soient connues les forces réelles qui doivent unir entre elles les personnalités rassemblées dans la Société. Ces forces-là ne peuvent être de celles que coiffent un programme quelconque ou des principes rassemblés en formules abstraites. Seuls peuvent fonder la Société anthroposophique dans un sens ésotérique et la maintenir les liens réels entre humains. Il faut donc qu'à l'avenir tout soit fondé sur les rapports humains réels au sens le plus large du terme, sur la vie spirituelle concrète, non abstraite.

Il faut pouvoir discerner cette vie spirituelle concrète en tant que telle, et la voir manifestée dans les détails les plus minimes de la vie. J'aimerais mentionner ici un de ces détails infimes. Lorsque cette impulsion eut été acceptée, nous avons décidé de donner à chacun de nos membres une nouvelle carte. Entre temps, la Société anthroposophique s'était étendue à douze mille membres ; il s'agissait donc d'établir douze mille cartes de membres, et en dépit des objections qui furent faites par beaucoup, je dus prendre la décision – je viens de le dire, c'est un détail infime de signer moi-même chaque carte de membre. Ce qui était un travail de plusieurs semaines. Mais que signifie ce travail ? Il ne répond pas à un entêtement, ni à une quelconque règle administrative extérieure ; ce qu'il signifie, c'est que mes yeux se sont posés sur le nom de celui qui allait recevoir sa carte. C'est là un rapport humain – tout d'abord de portée infime, mais c'est un rapport humain.

Voilà en quoi des relations humaines qui sont des faits se distinguent de simples règlements administratifs, de ce qui se trouve seulement dans les programmes et leurs paragraphes. Rien de ce qui coule réellement à travers l'anthroposophie ne doit figurer sous forme de principes et de paragraphes, tout doit devenir vie véritable. Seule la vie véritable peut se pénétrer d'ésotérisme.

Il faut donc le dire : depuis le Congrès de Noël, la cause anthroposophique et la Société anthroposophique ne sont plus distinctes, elles ne forment plus qu'un. Et ce dont il s'agit, c'est que cela soit présent à la conscience de chaque membre.

Il pourrait vous sembler, mes chers amis, que c'est là une chose qui va de soi. Réfléchissez-y, et vous trouverez que la mettre en pratique complètement et avec cœur, cela ne va pas de soi, et même c'est très difficile de la mettre en pratique à tout instant de sa vie.

Il s'agit maintenant, aimerais-je dire, de se soucier d'abord de ceci : dans ces conditions, la vie spirituelle continuera-t-elle de couler à travers la Société anthroposophique comme elle coulait à travers le mouvement anthroposophique ?

Il nous est permis de dire une chose, maintenant que depuis plusieurs mois les effets du Congrès de Noël se font sentir parmi nous, que nous nous efforçons de rester fidèles à ce que nous avons voulu faire en posant la pierre de fondation spirituelle de la Société anthroposophique – il nous est permis de dire ceci : ce qui a afflué depuis des années, continue d'affluer en abondance. Et nous pouvons dire aussi que les cœurs se sont ouverts davantage partout où le courant plus ésotérique qui passe à travers tout travail anthroposophique depuis le Congrès de Noël, où ce courant plus ésotérique est présent.

Recueillez dans vos cœurs, mes chers amis, tout ce que signifie cette parole que je prononce après les expériences des derniers mois. Une telle compréhension contribuera à l'avenir beaucoup à donner le bon fondement à cette pierre de fondation spirituelle que nous avons posée à l'époque du Congrès de Noël pour la Société anthroposophique.

J'en viens à parler ici, dans cette conférence d'introduction, de ce que j'aurai à vous dire dans les prochains jours ; j'aurai à montrer comment, en ces heures graves, le mouvement anthroposophique retourne au fond à son origine, à son germe. Lorsqu'au début du siècle la Société anthroposophique, issue de la Société théosophique, fut fondée à Berlin, il s'est passé quelque chose de très curieux. Tandis qu'était fondée la Société anthroposophique, c'est-à-dire la section allemande de la Société théosophique, je faisais à Berlin des conférences sur « l'anthroposophie ». Par là, mon activité recevait d'emblée l'impulsion qui devait engendrer plus tard le mouvement anthroposophique.

Je puis ici vous rappeler encore autre chose : les toutes premières conférences annoncées à l'époque devant un cercle très restreint avaient pour titre : « Exercices pratiques sur le karma ». J'ai senti alors une très vive résistance s'élever contre ce projet. Et peut-être le membre le plus ancien de la Société anthroposophique qui, à notre grande joie, est aujourd'hui parmi nous – M. Günther Wagner, que je salue de tout cœur en sa qualité de doyen de notre Société – se rappelle-t-il combien forte fut l'opposition à bien des choses que je devais alors incorporer au mouvement anthroposophique. Les conférences projetées n'eurent pas lieu. En face des courants provenant du mouvement théosophique, il

ne fut pas possible de cultiver cet ésotérisme, de parler sans fard et librement de ce qui, sous forme théorique, avait toujours existé.

Depuis le Congrès de Noël, dans cette salle et partout où j'ai pu parler, est étudiée en langage clair l'action concrète du karma humain dans les événements historiques et dans les individus. Aujourd'hui, un grand nombre de nos membres savent déjà ce que ut la succession des différentes incarnations de personnalités importantes, comment aussi s'est formé le karma de la Société anthroposophique elle-même, et celui, lié à elle, de certaines personnalités. Depuis le Congrès de Noël, ces choses sont exposées tout à fait sous leur aspect ésotérique. Nos cycles sont publiés, et accessibles à quiconque s'y intéresse. Nous sommes donc devenus une Société de caractère plus ésotérique, qui est en même temps tout à fait publique.

En un certain sens, nous sommes ainsi revenus à notre point de départ. Ce qui était alors une intention doit maintenant devenir réalité. Comme beaucoup de nos amis sont ici pour la première fois depuis le Congrès de Noël, je traiterai dans les jours qui viennent la question du karma. Aujourd'hui, je ne donnerai qu'une sorte d'introduction, et je parlerai de choses qui sont indiquées – bien que sous forme d'esquisse – dans les « Nouvelles pour les membres » de cette semaine.

L'acquisition et la recherche de connaissances – ceci ressort de nos ouvrages anthroposophiques – sur les fait et les êtres du monde spirituel ne vont pas sans le développement de la conscience humaine, Nous verrons comment ce monde spirituel, une fois exploré par une conscience élargie, peut ensuite devenir compréhensible à une intelligence humaine saine et sans œillères. Il faut toujours tenir compte de ce fait : l'investigation spirituelle ne va pas sans le développement d'états de conscience nouveaux ; mais la compréhension de ce que découvre l'investigateur spirituel ne demande qu'une intelligence normale, celle qui peut se développer en toute liberté d'esprit.

Certes, dès que l'on parle ainsi, on se heurte à de rudes résistances dans la pensée des hommes d'aujourd'hui. J'avais un jour exposé à Berlin ce que je dis à l'instant, et un article bienveillant parut sur cette conférence publique, faite devant un auditoire nombreux. D'après Monsieur Steiner – disait cet article – la saine raison humaine peut admettre ce que l'on découvre dans les mondes supérieurs. Mais l'évolution tout entière de notre époque nous enseigne que l'intelligence saine n'admet rien qui soit de nature suprasensible – et qu'une intelligence qui le fait n'est certainement plus saine. Il faut bien le dire : En un certain sens, c'est là l'opinion généralement admise par les gens cultivés de notre temps. Si l'on n'est pas fou – pour dire la chose en mots plus directs – on n'entend rien à l'existence de mondes spirituels ; et si l'on y entend quelque chose, c'est à coup sûr qu'on est fou ! C'est la même façon de parler, elle est seulement formulée en termes plus nets.

Il faut donc bien chercher à voir dans quelle mesure le bon sens peut admettre les données de la recherche spirituelle, données qui sont acquises par le développement d'autres états de conscience. Depuis des siècles, nous avons armé nos sens d'instruments de laboratoire, de télescopes, de microscopes. L'investigateur spirituel, lui aussi, arme ses sens de ce qu'il développe en sa propre âme. Dans le domaine de la nature, la recherche a été dirigée vers le dehors ; elle a utilisé des instruments extérieurs. La recherche spirituelle est orientée vers le dedans ; elle se sert d'instruments que l'âme développe en elle-même, par une activité fidèlement menée.

En guise d'introduction, je voudrais maintenant vous faire comprendre comment se déploient certains états de conscience, en comparant simplement ceux qui sont habituels à l'homme de notre époque à ceux que l'humanité connut autrefois, à des stades d'évolution anciens, primitifs, non historiques, préhistoriques. L'homme d'aujourd'hui vit dans trois états de conscience dont un seul, en fait, est admis par lui comme étant source de connaissance. Il vit à l'état de veille – à l'état de conscience de rêve – et aussi à l'état de sommeil sans rêves, inconscient.

Dans la conscience ordinaire, la conscience de veille, notre attitude vis-à-vis du monde extérieur est telle que nous prenons pour une réalité tout ce que nous pouvons saisir par nos sens, et que nous laissons agir sur nous. Au moyen de l'intelligence liée à notre cerveau – ou tout au moins à la nature humaine nous élaborons ensuite des représentations, des idées et même des sentiments qui concernent ce monde sensible. A l'aide de cette conscience de veille, nous saisissons aussi, dans certaines limites, notre propre vie intérieure. Et par toutes sortes de réflexions, de développements d'idées, nous en venons à admettre l'existence du suprasensible au-delà du sensible. Cet état de conscience, je n'ai pas besoin de le décrire plus longuement : c'est celui qui est connu de chacun, et en fait, chacun admet qu'il y exerce ses facultés de connaissance et de volonté.

Pour l'homme d'aujourd'hui, l'état de conscience de rêve est imprécis, crépusculaire. Il perçoit alors le monde extérieur sous des formes à sens symbolique dont il ne prend pas toujours conscience. Le matin par exemple, avant notre réveil, nous ne portons pas encore sur le soleil levant des yeux pleinement ouverts. Sa lumière brillant à travers la vitre frappe notre œil encore voilé, nous sommes encore séparés comme par un voile ténu de ce que sinon l'homme perçoit en impressions sensorielles, en perceptions aux contours rigoureux : l'âme s'emplit alors de la représentation d'un immense incendie.

C'est le symbole correspondant à la lumière qui frappe notre œil encore incomplètement ouvert. Ou bien on rêve qu'on passe entre des pierres blanches dressées de part et d'autre d'une allée. On s'approche d'une de ces pierres et on constate qu'elle a été endommagée par une force naturelle

quelconque, ou par la main humaine. On s'éveille, et à la douleur ressentie, on s'aperçoit qu'on a une dent gâtée. Les deux rangées de dents ont été symbolisées par les pierres vues en rêve ; celle qui était endommagée était la mauvaise dent.

Nous nous percevons dans une pièce surchauffée où nous nous sentons mal à l'aise. Nous nous réveillons le cœur battant, le pouls rapide : l'intensité des battements de notre cœur et de notre pouls est symbolisée par la pièce surchauffée. Des états internes et externes apparaissent dans le rêve sous une forme symbolique, des réminiscences de la vie journalière, métamorphosées de multiples façons, transformées en véritables drames, emplissent l'âme du rêveur. Il ne sait pas toujours comment cette métamorphose s'effectue dans le domaine merveilleux de la vie de son âme. Et il arrive bien souvent qu'il soit prisonnier d'une légère illusion dans cette vie de rêve qui peut aussi influer sur sa vie de veille, pour peu que sa conscience soit affaiblie d'une façon quelconque.

Un savant passe dans une rue devant une librairie. Il y voit un livre qui parle des animaux inférieurs, un livre qui l'a toujours beaucoup intéressé. Mais maintenant, bien que le titre de ce livre annonce un contenu extrêmement important pour un chercheur, il ne s'y intéresse nullement ; tout à coup, tandis que son regard se fixe sur ce livre qu'il a toujours regardé avec le plus grand intérêt, il entend au loin un orgue de Barbarie qui joue une mélodie depuis longtemps sortie de sa mémoire… Il ne prête plus attention au titre du livre ; ce qui le fascine, ce n'est plus le livre, c'est le son lointain de cet orgue de Barbarie, qu'il n'eût pas entendu s'il était resté plongé dans ses pensées. Que s'est-il passé ? – Quarante ans auparavant, alors qu'il était encore tout jeune, il a dansé pour la première fois de sa vie avec sa première danseuse, sur cette même mélodie qu'il n'a plus jamais entendue, et qui vient lui rappeler ce souvenir. Son esprit étant resté disponible, il se remémore la chose assez exactement.

Le mystique peut transformer un événement de ce genre en tout autre chose. Celui-là précisément qui entreprend en toute conscience l'exploration de la vie spirituelle doit pouvoir se représenter clairement les chimères, les illusions qui peuvent naître dans l'âme humaine. On peut très facilement croire, lorsqu'on se plonge pour ainsi dire dans sa vie intérieure, qu'on a trouvé une voie d'accès à tel ou tel fait spirituel ; en fait, on a seulement la réminiscence transformée d'une mélodie jouée par un orgue de Barbarie. Cette vie du rêve est quelque chose d'admirable, de grandiose, mais seul la comprend comme il convient celui qui peut aborder ces phénomènes après avoir acquis une véritable formation spirituelle.

Dans l'état de conscience ordinaire, l'homme d'aujourd'hui ne garde du sommeil profond sans rêves que, par exemple, le souvenir du temps qui a dû s'écouler entre son assoupissement et son réveil. Tout le reste, il faut qu'il le vive avec l'aide de la conscience de veille. Un sentiment imprécis, assourdi, d'avoir vécu entre le moment de l'endormissement et celui du réveil, voilà tout ce qui lui reste de son sommeil sans rêves.

Tels sont les trois états de conscience que nous connaissons aujourd'hui : celui de la veille, celui du rêve et celui du sommeil sans rêves. Or, si nous remontons aux temps très reculés de l'évolution humaine – nous l'avons déjà dit – à des époques préhistoriques qui ne peuvent être connues que par les moyens d'investigation spirituelle dont il sera question dans les prochains jours – nous trouvons également chez l'être humain trois états de conscience ; mais ils sont entièrement différents. Dans ces temps lointains de l'évolution, on n'avait pas l'expérience de la pleine conscience de veille dans laquelle nous vivons actuellement. Au lieu de distinguer les faits et les êtres sous une forme précise, matérielle, avec des contours nettement dessinés, on ressentait à cette époque les êtres sous une forme physiquement imprécise.

Un être humain qui, à cette époque, vous aurait regardés tels que vous vous trouvez ici, ne vous aurait pas vus sous des formes bien distinctes, encloses dans des lignes comme nous en voyons aujourd'hui ; tout ce que l'œil aperçoit aujourd'hui, et qui était alors imprécis, apparaissait imprégné d'une aura, d'une luminosité, d'un éclat scintillant, d'une moirure qui dépassait beaucoup la forme actuellement visible. Pour un tel mode de perception, toutes vos auras eussent été confondues, le regard de l'observateur aurait plongé dans les auras scintillantes, brillantes, lumineuses, pailletées de reflets, des âmes de ceux qui étaient devant lui. L'être humain vivait d'une vie encore liée à l'atmosphère spirituelle et psychique, et son regard plongeait donc encore dans les âmes.

Permettez-moi de recourir à une comparaison : si aujourd'hui nous suivons une rue au soir d'une journée chaude et sèche, les lampadaires nous apparaissent avec des contours précis. Mais par une soirée brumeuse, nous voyons ces mêmes lampadaires entourés de formations colorées que la physique actuelle prend, bien à tort, pour des phénomènes subjectifs ; c'est en réalité la perception intérieure de la nature même de la flamme, mais vue à travers le brouillard imprégné d'eau. Autrefois, les esprits se déplaçaient ainsi dans ce monde de l'âme et de l'esprit, et voyaient très objectivement les auras des humains. Tel était l'un de leurs états de conscience.

Ils en avaient un autre, comme pour nous le sommeil animé de rêves s'ajoute à notre conscience de veille. Dans ce second état, qui n'avait rien de comparable à notre conscience de rêve actuelle, tout ce qui était perception sensorielle disparaissait. Pour nous, les impressions sensorielles deviennent symboles dans les rêves : la lumière du soleil devient feu ardent, nos dents deviennent deux rangées de piquets, etc… Des rêves engendrés par des souvenirs prennent la forme de scènes dramatiques se déroulant sur Terre, ou aussi plus spiritualisées. Le monde des sens est toujours là, le monde des

souvenirs subsiste. Pour la conscience humaine de ces temps infiniment reculés – c'est-à-dire qui était alors la nôtre, car vous tous qui m'écoutez, vous existiez déjà – il en était autrement. Lorsque la lumière du soleil déclinait, l'homme ne voyait pas des symboles d'objets physiques – ces objets disparaissaient à ses yeux.

L'arbre qui était devant lui s'effaçait pour laisser place à sa nature spirituelle. Les légendes qui parlent des esprits des arbres n'ont pas été inventées par l'imagination populaire ; c'est leur interprétation qui est inventée par l'imagination des érudits. L'esprit de l'arbre apparaissait donc à sa place. Et tous ces esprits – celui de l'arbre, celui de la montagne, celui du rocher, etc... Orientaient le regard de l'âme vers le monde où l'être humain se trouve entre la mort et une nouvelle naissance, un monde où il vit sur Terre au milieu de faits et d'êtres spirituels, tout comme il vit au milieu de faits matériels et d'êtres physiques. Tel était le second état de conscience. Nous verrons par la suite comment notre état de rêve ordinaire peut prendre cette forme pour celui qui, aujourd'hui, s'efforce de parvenir à la connaissance spirituelle.

Les humains d'autrefois connaissaient enfin un troisième état de conscience. Ils dormaient aussi, bien entendu ; mais lorsqu'ils s'éveillaient, ils n'avaient pas seulement le vague souvenir d'avoir vécu un certain temps, ou bien l'obscur sentiment d'être vivants ; ils avaient le souvenir précis de ce qu'ils avaient vécu en dormant. Et c'est de ce sommeil que leur venaient les impressions de vies terrestres antérieures, et avec elles celles d'un enchaînement karmique, et la connaissance, la vision qui pénètre les liens du karma.

Aujourd'hui, l'homme connaît trois états de conscience : celui de la veille, celui du rêve et celui du sommeil sans rêves. L'humanité primitive en connaissait également trois : celui qui percevait la réalité imprégnée d'esprit, celui dans lequel le regard atteint le monde spirituel, et celui de la connaissance du karma. Mais pour cette humanité des origines, il s'agissait là pour l'essentiel d'états d'une sorte de conscience crépusculaire. Cette conscience du soir s'est éteinte, s'est effacée au cours de l'évolution. Il faut que renaisse une conscience du point du jour, une conscience de l'aube. L'investigation spirituelle actuelle s'y adapte déjà. En intensifiant ses facultés psychiques, l'homme doit parvenir à regarder l'arbre, le rocher, la source, la montagne, les étoiles, d'un regard auquel se révèlent le fait ou l'être spirituel présent derrière n'importe quel objet physique.

Ainsi peut naitre une science exacte, une connaissance exacte – bien que l'on en parle encore aujourd'hui comme d'une folie, d'une chimère –, celui qui connaît réellement pourra regarder l'arbre qu'il a sous les yeux et tout matériel que soit cet arbre, il le verra désertant en quelque sorte l'espace, s'effaçant, tandis que la nature spirituelle de cet arbre lui apparaîtra. Tous les êtres physiques, extérieurs, nous renvoient le reflet de la lumière solaire. De même l'anthroposophie anticipe sur ce cheminement l'humanité en arrivera à reconnaître que l'entité spirituelle du soleil qui parcourt et anime le monde vit aussi dans tous les êtres physiques.

De même que la lumière physique se reflète dans notre œil physique, l'Etre solaire divin, spirituel, qui imprègne tout ce qui existe peut, venant effectivement de tout être terrestre, se refléter dans l'œil de notre âme. L'homme dit aujourd'hui : la rose est rouge, parce que la rose, lorsqu'il la perçoit et dans cette perception même, lui rend le don qu'il a reçu lui-même du soleil physique-éthérique. Un jour, l'homme pourra dire que la rose lui rend ce qu'elle reçoit de l'élément spirituel et psychique du soleil dont les ondes parcourent l'univers.

L'être humain vivra de nouveau au sein d'une atmosphère spirituelle, il s'apercevra alors que sa conscience de rêve, qui ne lui propose tout d'abord qu'un symbolisme chaotique de sa vie sensorielle, lui apporte les révélations d'un monde spirituel que nous traversons entre la mort et une nouvelle naissance. Il saura que pendant son sommeil profond agit et vit réellement un ensemble de forces dont l'action se prolonge après le réveil et nous mène vers ce qui détermine notre destin, notre karma. Le destin que, malgré notre liberté, nous vivons dans la journée, est filé et tissé pendant notre sommeil, là où notre âme et notre esprit, dégagés du physique et de l'éthérique, sont unis à bien des Esprits, et entre autres à ceux qui font passer dans notre vie actuelle les effets de nos vies antérieures.

Celui qui parvient, en développant les forces psychiques appropriées, à plonger le regard dans la vie du sommeil sans rêves, y découvre les enchaînements karmiques. C'est alors, et seulement ainsi, que l'histoire de l'humanité prend un sens : elle est faite de ce que les hommes, ayant vécu antérieurement, apportent à des époques nouvelles après avoir passé par l'existence entre la mort et une nouvelle naissance. Lorsque nous considérons une personnalité d'aujourd'hui ou d'une époque quelconque, nous ne pouvons la comprendre qu'en tenant compte de ses vies passées. De cette investigation qui, à partir de la vie actuelle ou d'une vie quelconque, remonte vers des existences antérieures, nous parlerons dans les prochaines conférences, en nous référant tout d'abord à des personnages historiques ou à des exemples choisis dans la vie courante.

DEUXIÈME CONFÉRENCE
Dornach, le 7 septembre 1924

Tout ce qu'on peut dire au sujet du karma et de la répétition des vies terrestres, nous en avons parlé avant-hier, ne peut rester que privé de vie tant que l'observation orientée dans ce sens n'agit pas sur la façon dont on conçoit la vie, c'est-à-dire tant qu'on n'envisage pas cette vie sous l'angle du karma et de la réincarnation. La recherche dans ce domaine doit être entreprise avec le plus grand sérieux. Car chez certains la tentation est grande d'imaginer toutes sortes de rapports karmiques, de se faire des idées sur les vies successives ; et dans ce domaine la source des illusions est extrêmement abondante. Une recherche dans ces directions ne peut être réellement entreprise que si, grâce au développement de l'âme, le monde spirituel s'est en quelque sorte ouvert à l'investigateur.

D'autre part, pour de telles recherches, les auditeurs voudront évidemment fonder leur conviction sur des bases qui peuvent se dégager de tout ce qui apparaît au cours d'une investigation de ce genre. On ne devrait pas accorder de crédit à celui qui commencerait par parler d'une succession de vies terrestres sans fonder ce qu'il tire ainsi des profondeurs cachées sur ce qui a été établi auparavant, et qui justifie la confiance de l'auditeur.

Je pense que depuis les 23 ou 24 années que l'anthroposophie est cultivée, une documentation occulte suffisante a été rassemblée et qu'on peut donc communiquer aujourd'hui les résultats d'une investigation sur le karma et les vies terrestres successives à des auditeurs dont la confiance repose sur les enseignements donnés dans d'autres domaines de la vie spirituelle. Certes, beaucoup parmi vous ne sont que depuis peu dans la Société. Mais il serait impossible à celle-ci de se développer si l'on devait tout reprendre depuis le début pour chaque nouveau membre, et nous sommes d'autre part profondément heureux et satisfaits de voir revenir à ce cours un grand nombre de nos vieux amis, d'anthroposophes qui ont participé à presque tout le développement de l'anthroposophie. Il faudra aussi qu'au cours des temps des possibilités soient offertes à ceux qui sont entrés récemment dans notre Société d'accéder au travail accompli au fur et à mesure de son développement.

Si je dois prononcer ces paroles à titre de préambule, c'est parce que dans les considérations qui vont servir de point de départ aux développements des prochaines conférences, beaucoup de choses pourront paraître vraiment très osées. Mais mes chers amis, la vie humaine n'apparaît justement dans sa véritable lumière que lorsqu'on la conçoit, conformément à sa réalité, comme un continuum à travers plusieurs existences terrestres. Or, se livrer à la recherche dans ce domaine avec sérieux, et dans la conscience de sa responsabilité, ce n'est guère facile. Car les résultats qu'on obtient ainsi sont en fait, d'une certaine façon, en contradiction avec les représentations courantes.

Les choses sont ainsi : lorsqu'on considère une vie d'homme sur terre et ce qui constitue son destin, les coups du sort qui frappent tout d'abord, ce sont ceux qui sont liés à la profession – extérieure ou intérieure – à la position sociale, etc. Il semble facile de caractériser une personne, en ce qui concerne sa vie terrestre, d'après certaines qualités qui ne sont pas nécessairement extérieures, et peuvent bien avoir une signification pour sa vie intérieure ; mais lorsqu'il s'agit des profondeurs dans lesquelles le regard doit pénétrer pour apercevoir la succession des vies terrestres, il est nécessaire de faire abstraction de beaucoup de choses qui marquent de leur sceau la destinée extérieure d'un être humain dans une vie terrestre.

Notamment, il ne faut pas se figurer que pour le karma qui relie plusieurs vies terrestres, le métier ou la profession ait une grande importance. Représentez-vous une profession relativement bien caractérisée disons celle d'employé de bureau – liée à l'aspect extérieur de la destinée. Mais il se peut que pour ce qui relève vraiment du karma, pour les liens véritables de la destinée, cette profession n'ait aucune importance. Il en est de même de la vocation intérieure, celle de musicien par exemple. On est souvent tenté de penser que dans une vie antérieure, un musicien a pu être, sinon un musicien, du moins un artiste. Or, lorsqu'on se livre à une véritable investigation, ce n'est pas toujours, c'est même très rarement le cas. Car le karma qui se poursuit, le fil du destin, descend beaucoup plus avant dans les profondeurs de l'être, et – plus que du métier ou de la profession – dépend des forces, des résistances de l'âme, des facteurs moraux qui peuvent finalement se manifester dans l'exercice de n'importe quel métier, de n'importe quelle forme extérieure ou intérieure de vocation.

De là vient que pour l'investigation du karma, du fil de la destinée, il est nécessaire de tenir compte dans une vie humaine de circonstances qui peuvent même sembler parfois accessoires. Je cite toujours à ce propos un fait qui m'est apparu dans la vie. Je devais faire des recherches sur le karma d'une personne dont la vie présentait certaines particularités, qui avait accompli une certaine tâche, exercé une certaine profession. Mais rien de ce qu'elle avait accompli dans le cadre de sa vie professionnelle, ou de par son intérêt bienveillant pour autrui, ne fournissait au regard intuitif une indication sur ses vies antérieures.

Non pas que tout cela n'ait pas été en rapport avec celles-ci ; mais la clairvoyance ne pouvait tirer de faits concernant sa profession, ou de ses qualités d'humanité, aucune indication. On n'atteignait pas la

réalité en fixant le regard sur ces faits liés à sa profession ou à sa nature bienveillante. Par contre, chose curieuse, un petit trait particulier à ce personnage se montra révélateur. Il faisait des conférences, et toujours, avant de commencer son exposé, il sortait par un geste habituel son mouchoir de sa poche et se mouchait. Je l'ai souvent entendu parler, et je ne l'ai jamais vu faire autrement : il tirait son mouchoir et se mouchait. Il n'en faisait pas autant dans la conversation, mais toujours lorsqu'il était obligé de tenir un discours suivi. Cela donnait une image d'où découlait pour le regard la faculté d'explorer ses incarnations passées.

Je donne ceci comme un exemple qui a un caractère particulièrement burlesque – ce qui n'est pas toujours le cas ; mais il faut être capable d'embrasser du regard la totalité d'un être humain si l'on veut voir se dévoiler son karma sous une forme valable et reconnue. Voyez-vous : pour un regard plus profond, le fait d'exercer un certain métier par exemple tient beaucoup à l'éducation, etc. Tandis que le fait pour quelqu'un de ne pouvoir s'empêcher de prendre son mouchoir, de se moucher avant de commencer un discours, tient déjà à sa configuration spirituelle profonde ; c'est lié d'une façon beaucoup plus intime à sa nature même. C'est là un cas extrême, radical. Les choses ne sont pas toujours ainsi. Mais je voudrais par là éveiller la représentation qu'en général, ce qui apparaît au premier plan dans la vie d'un être ne sert à rien pour la recherche de son karma, qu'il faut entrer jusque dans certains détails intimes qu'il ne s'agit pas d'extrapoler sans fondement légitime ; il s'agit de les voir tels qu'ils apparaissent ouvertement dans la vie.

A la suite de cette introduction, je voudrais maintenant aborder mon sujet sans ambages en faisant naturellement toutes les réserves exigées en pareil cas, c'est-à-dire que peu importe qu'on croie ou non ce que je vais dire, on peut être certain que ce que je vais exposer se fonde sur une recherche menée conformément à la science spirituelle, et dans le plus grand sérieux.

Les révélations de ce genre ne s'offrent pas lorsqu'on aborde cette recherche avec les intentions de nos savants dans leur laboratoire ; les investigations concernant le karma doivent en quelque sorte se proposer d'elles-mêmes dans le cadre du karma. Cela, j'ai dû le mentionner à la fin de la dernière édition du livre « Théosophie », parce qu'entre autres étranges exigences qui m'ont été présentées au cours de ma vie, se trouve celle de me mettre à la disposition de laboratoires de psychologie où l'on pourrait examiner si ce que j'affirme en matière de science spirituelle est bien fondé.

Voilà qui est naturellement aussi ridicule que si, d'un mathématicien qui expose certains résultats, on exigeait, sans contrôler ces résultats, qu'il soit testé dans un laboratoire en vue de voir s'il est un vrai mathématicien. Or, de telles absurdités sont considérées aujourd'hui comme « scientifiques » et très sérieusement exigées. Que de pareilles expériences il ne puisse évidemment rien sortir, je l'ai dit expressément à la fin de la dernière édition de « Théosophie » ; j'ai mentionné aussi que toutes les voies menant vers une telle chose – c'est-à-dire vers la recherche d'un résultat occulte concret – exigent d'être elles-mêmes frayées par une préparation spirituelle suprasensible.

L'occasion me fut donnée un jour de rencontrer un médecin qui m'était bien connu par sa réputation d'homme de lettres, et que j'estimais beaucoup. Je vous rapporte donc ici les détails karmiques qui ont conduit à cette recherche. Elle a demandé beaucoup de temps, et c'est il y a quelques semaines seulement qu'elle a atteint un achèvement tel qu'un esprit consciencieux vient à en parler. Je vous donne donc tous les détails afin que vous puissiez au moins voir – pas pour tout naturellement – comment les choses se tiennent.

Donc, je fis la connaissance de ce médecin moderne ; à un moment où il était en compagnie d'une autre personne que je connaissais très bien depuis longtemps, et qui m'a toujours fait une impression je ne dirai pas « profonde », mais marquante. Marquante pour la raison qu'elle aimait en effet à s'entourer de gens qui s'occupaient abondamment d'un occultisme conçu assez superficiellement. Elle rapportait aussi avec grand plaisir que nombre de ses connaissances parlaient de choses occultes et en particulier des liens entre les connaissances occultes et ce à quoi doit tendre un artiste moderne, poète lyrique ou épique, ou dramaturge. Autour de cette personnalité planait une sorte d'aura morale. J'appelle ici « moral » tout ce qui est lié aux qualités de l'âme dominées par la volonté. Chez cette personnalité à laquelle je rendais visite, je trouvai donc le médecin que je connaissais par ses activités littéraires et professionnelles, et que j'appréciais beaucoup. Ce qui se passa pendant cette visite me laissa réellement une profonde impression, qui m'incita à englober le tout dans le champ de l'investigation spirituelle.

Il se passa alors quelque chose de très étrange. Ce que je pus voir, grâce à la présence simultanée des deux personnes, et sous l'impression que me fit celui que je connaissais depuis longtemps par sa réputation d'écrivain et son activité de médecin, que j'estimais, mais que je voyais pour la première fois, me donna la force d'étudier tout d'abord la vie et la destinée, non pas de ce médecin, mais de l'autre personne ; car le médecin projetait en quelque sorte sur l'autre, que je connaissais depuis longtemps, une lumière. Ainsi se révéla que cet homme avait vécu – non pas sa dernière incarnation, mais une plus ancienne – dans l'ancienne Egypte, et que, chose singulière, son corps y avait été embaumé, transformé en momie.

Très vite, il se révéla que cette momie existait toujours. Je l'ai vue un jour quelque part, mais beaucoup plus tard. Tel fut d'abord le point de départ. L'investigation, une fois suscitée autour du personnage que je connaissais depuis longtemps, rayonna largement de telle façon que la possibilité fut donnée d'étudier le destin de ma nouvelle connaissance. Et voici ce qui se présenta.

Tandis que d'ordinaire on remonte très facilement d'une certaine vie terrestre à la précédente, l'Intuition m'entraîna ici très avant dans l'ancienne Egypte et présenta clairement au regard de l'âme deux personnalités : une sorte de chef, qui avait reçu avec une grande force l'ancienne initiation, mais, en tant qu'initié, avait quelque peu déchu : au cours de sa vie, il avait commencé à ne plus prendre l'initiation très au sérieux, et même à adopter une attitude assez ironique à son égard. Mais ce chef avait un serviteur extrêmement consciencieux, qui, naturellement, n'était pas initié. Tous deux avaient pour tâche d'embaumer des momies, et pour cela d'aller chercher assez loin les substances nécessaires.

Or, dans l'ancienne Egypte notamment, le travail d'embaumeur était extrêmement compliqué et exigeait une connaissance approfondie de l'être humain, du corps humain. Mais de ceux qui devaient être légalement autorisés à embaumer des corps, on exigeait aussi des connaissances approfondies sur l'âme. Le chef qui avait été initié en vue de ce travail en vint peu à peu à concevoir sa profession avec légèreté. Si bien qu'il en arriva à dévoiler peu à peu à son serviteur des choses qu'il avait apprises par l'initiation – à « trahir », dirait-on dans le langage des Mystères. Ce serviteur se révéla peu à peu comme un être qui comprenait beaucoup mieux que son maître le contenu de l'initiation.

De sorte qu'il devint embaumeur, alors que son compagnon finit par ne même plus assister au travail, mais bien entendu conserva le rang et les prérogatives sociales qui y étaient liés. Peu à peu, il devint tel qu'on ne lui accorda plus guère de considération, et il se trouva de ce fait engagé dans plus d'un conflit. Quant au serviteur qui avait accédé peu à peu à une conception profondément sérieuse de la vie, il fut, par une étrange affinité innée, véritablement saisi par une sorte d'initiation qui, sans avoir été réellement accomplie, vivait instinctivement en lui. Toute une série de momies furent embaumées sous la surveillance et par la collaboration de ces deux personnalités précisément.

Le temps passa. Les deux hommes franchirent le porche de la mort et passèrent par les expériences dont je voudrais vous parler dans la prochaine conférence – qui dans le suprasensible sont liées au déroulement du karma, de la destinée ; ils se réincarnèrent tous deux à l'époque romaine, et ce vers le temps où fut fondé l'Empire romain, non pas exactement, mais à peu près à l'époque d'Auguste.

Comme je le disais, il s'agit d'une investigation consciencieuse, aussi précise que peut l'être n'importe quelle recherche dans le domaine de la physique ou de la chimie. Je ne parlerais pas de ces choses si, depuis des semaines, la possibilité ne m'était pas donnée de le faire avec tant de précision. On trouve donc l'un de ces hommes – le chef qui était devenu peu à peu un initié peu sérieux, mais qui, après qu'il eut franchi le seuil de la mort, eut le sentiment de passer par une épreuve amère avec tous les effets que comporte une pareille impression d'amertume – et on le retrouve en la personne de Julie, la fille d'Auguste, qui épouse le beau-fils de celui-ci : Tibère. Elle mène alors une vie qui lui paraît évidemment justifiée mais que la société romaine de l'époque considérait comme si immorale qu'on la bannit. L'autre, le serviteur, qui en partant d'un échelon inférieur et à force de travail s'était élevé presque jusqu'à l'initiation, tenait à cette époque historien romain : Tite-Live.

Mais ce qui est intéressant, c'est le cheminement par lequel Tite-Live est devenu historien. Il avait embaumé un grand nombre de momies dans l'ancienne Egypte. Les âmes qui avaient vécu dans les corps de ces momies se réincarnèrent en grand nombre dans des Romains – notamment dans les sept rois de Rome – car les sept rois de Rome ont existé. Les incarnations du chef et de son serviteur nous font remonter à une époque égyptienne très ancienne. Or, conformément à une certaine loi qui vaut pour les âmes dont les corps ont été momifiés, ces âmes furent rappelées sur la terre au bout de relativement peu de temps. Et le lien karmique du serviteur dont j'ai parlé avec celles dont il avait embaumé les corps est si intime qu'il est nécessairement amené à écrire leur histoire – à laquelle il doit, bien entendu, joindre celle d'êtres qu'il n'avait pas embaumés ; mais il écrit précisément l'histoire de ceux qu'il avait embaumés. C'est ainsi que Tite-Live est devenu historien.

J'aimerais maintenant que le plus grand nombre possible d'entre vous prennent I'« Histoire romaine » de Tite-Live pour laisser agir sur eux son style. Vous verrez que ce qu'il y a de si étrangement humain, de si frappant dans le style de Tite-Live, en même temps que son penchant pour le mythe, évoque la connaissance de l'homme qu'un embaumeur peut acquérir. Un tel rapport n'apparaît que lorsqu'on entreprend de ces investigations. Et quelque chose justement se révèle qui projette soudain la lumière sur un certain point. L'origine du style de Tite-Live, ce style étrange qui semble en quelque sorte embaumer les personnages qu'il dépeint – car c'est bien ainsi qu'il apparaît finalement, ce style – on peut difficilement se la représenter. Elle ne s'éclaire que lorsqu'on peut mettre à jour de tels rapports.

Nous avons donc maintenant ces deux personnalités : Julie et Tite-Live. Elles franchissent à nouveau le seuil de la mort. Tout ce que la première a vécu : avoir fait l'expérience d'être avec assez de force une sorte d'initié mais d'en avoir été, par légèreté, une caricature, l'amertume ressentie devant les effets produits entre la mort et une nouvelle naissance, puis la destinée singulière de Julie – lisez ce qui la concerne tout cela fit qu'après sa mort et avant de se réincarner, cette âme éprouva vis-à-vis de son incarnation romaine une violente antipathie qui se généralisa étrangement.

Lorsque par les voies de l'intuition on perçoit cette individualité entre sa mort et sa prochaine naissance, il semble qu'elle crie sans cesse : « Ah ! si seulement je n'avais pas été femme ; car c'est à cette condition féminine que m'a conduit ce que j'ai fait en Egypte autrefois ! ». On peut continuer de suivre des individualités jusqu'au Moyen Age. On retrouve Tite-Live poète lyrique au milieu du Moyen Age. On est étonné de le trouver ainsi, car il n'y a aucun rapport entre ces deux professions. Mais les

plus grandes surprises qu'un être humain puisse éprouver sont bien celles qui lui viennent de l'observation de vies terrestres successives. On retrouve donc l'historien romain – avec ce style né de la connaissance de l'être humain qu'il devait à la pratique de la momification – on le retrouve ayant développé ce style, doté d'une grande légèreté, jusqu'à l'élever à la légèreté lyrique : Tite-Live se retrouve dans la personne de Walther von der Vogelweide.

Le poète réside au Tyrol, et il a plusieurs protecteurs parmi lesquels un personnage tout à fait étrange. Un châtelain à tu et à toi avec tous les alchimistes possibles, qui pullulaient dans le Tyrol à l'époque, et qui, pour parler le langage du théâtre moderne, passait son temps dans toutes sortes de baraques d'alchimistes, mais qui de ce fait faisait énormément d'expériences et apprenait beaucoup de choses ; et qui entre autres choses – comme ce fut le cas à peu près pour Paracelse plus tard, reçut au cours de ses flâneries dans les officines d'alchimistes l'impulsion d'étudier avec ardeur tout ce qui est occulte. En lui se forma un sens extrêmement aigu des choses occultes, et c'est ainsi qu'il en vint à découvrir au Tyrol quelque chose que l'on ne connaissait autrefois que par la légende : le château des Rochers, que personne d'autre n'aurait pu reconnaître parce qu'il ne se composait plus que de rochers entourant une grotte – le château du roi des nains Laurin.

La nature démoniaque autour de ce château du roi des nains Laurin fit sur cet homme une impression extrêmement profonde. Si bien qu'en cette âme, un ensemble étrange se trouve réuni : une expérience initiatique défigurée jusqu'à la frivolité, la rancœur d'avoir été une femme et d'avoir été ainsi poussée vers le penchant romain à la débauche et en même temps vers l'hypocrisie puritaine des mœurs romaines, et une connaissance intime, mais extérieure, de toutes sortes d'éléments d'alchimie ; mais celle-ci à nouveau élargie, devenant un sens ouvert aux démons qui habitent la nature, et d'une manière générale à l'esprit qui vit dans la nature. Et tous deux – la chose n'est pas rapportée dans la biographie de Walter von der Vogelweide, mais ce fut pourtant le cas – tous deux, Walter von der Vogelweide et cet homme, se rencontrèrent souvent, et le poète reçut de ce dernier plus d'une vigoureuse impulsion, plus d'une influence.

Ainsi, vous le voyez, et nous suivons ici – en même temps que le fil d'une loi du karma – comment les mêmes êtres sont toujours attirés l'un vers l'autre, constamment et toujours rappelés ensemble sur la terre, se complétant l'un l'autre ou s'opposant l'un à l'autre. Il est intéressant aussi de voir le singulier style lyrique du poète, ce style en lequel apparaît, dirait-on volontiers, qu'il est tout à fait dégoûté de l'embaumement et qu'il se tourne vers un tout autre côté de l'existence, vers celui où l'on n'a rien à faire avec ce qui est mort, mais avec les joies de la vie – encore qu'avec une nuance de pessimisme même. Sentez ce qu'est le style de ce poète et comment ses deux existences terrestres précédentes s'y reflètent. Sentez aussi ce que fut sa vie mouvementée : elle rappelle énormément ce qu'engendre le fait d'avoir vécu si longtemps avec des morts, d'avoir porté dans son âme le poids dont se déchargeaient de nombreuses destinées, ce qui était le cas pour un embaumeur de momies.

Poursuivons encore. Voyez-vous, cet enchaînement de rapports karmiques m'a amené – mais cette fois intuitivement, en esprit – dans la même pièce où en présence d'un homme que je connaissais depuis longtemps, dont je savais aussi qu'il avait été embaumé – et maintenant, je le savais, embaumé par l'autre personne – je me trouvai donc ramené dans cette pièce. Et je retrouvais l'âme qui avait animé le serviteur de l'embaumeur égyptien, puis Tite-Live, puis Walther von der Vogelweide, en la personne du médecin Carl Ludwig Schleich

Voilà comment certains rapports se dévoilent tout à coup dans la vie de façon surprenante. Qui comprendrait d'ailleurs une vie terrestre avec la conscience ordinaire ! Elle ne peut se comprendre que si l'on sait ce que recèlent les profondeurs d'une âme. Théoriquement, beaucoup de gens savent que les vies terrestres successives ont déposé bien des choses au tréfonds de l'âme. Mais cela ne devient réel, tangible, que si on le voit réellement, dans un cas concret.

Mon regard fut à nouveau entraîné hors de la pièce, car l'autre personnage, celui qui avait été embaumé par le premier, ne proposait pas d'autres traces, tout au moins pas de traces visibles. Par contre, la voie suivie par l'âme du chef égyptien, puis par Julie, puis par l'homme qui avait découvert le château de Laurin, se révéla comme étant celle d'August Strindberg.

Je vous prie maintenant de considérer la vie et l'œuvre de Strindberg sur l'arrière-plan que je viens de décrire. Considérez sa singulière misogynie qui n'en est pas une exactement, car elle repose sur toutes sortes d'autres fondements. Pensez à tout le démoniaque qui passe à travers ses œuvres. Regardez sa prédilection pour toutes sortes de pratiques et d'artifices alchimiques et occultes – et regardez enfin la vie aventureuse qu'il a menée ! Vous verrez alors que cette vie se détache bien sur les arrière-plans décrits.

Lisez ensuite les mémoires de Ludwig Schleich, voyez ses liens avec Strindberg, et vous trouverez alors que cette vie se manifeste bien sur les arrière-plans de ses vies antérieures. Mais dans les mémoires de Ludwig Schleich peut briller par instants une vive lumière très étrange, j'aimerais même dire déconcertante. La personne chez qui j'ai rencontré Schleich, et dont j'ai dit qu'elle avait été momifiée par lui dans l'ancienne Egypte, cette personne est celle-là même dont Schleich dit dans ses mémoires qu'elle lui a amené – ramené – Strindberg. Ils avaient travaillé ensemble à la momification du cadavre, et l'âme qui avait habité ce corps les a ramenés l'un vers l'autre.

C'est ainsi, voyez-vous, que se concrétise ce qui peut être d'abord commenté théoriquement au sujet de la succession des vies terrestres et du karma. Alors ce qui se présente dans la vie terrestre devient vraiment transparent. Une vie humaine isolée est tout à fait incompréhensible tant qu'on ne peut pas la voir se détacher sur l'arrière-plan de celles qui l'ont précédée.

Lorsque je commente ce genre de choses, mes chers amis, j'éprouve en outre ce sentiment : ce qu'il est possible de faire connaître depuis le Congrès de Noël, ces choses exigent des auditeurs, pour être comprises dans leur vrai sens, un sérieux authentique, une gravité et une participation sérieuse au mouvement anthroposophique, car elles peuvent très facilement conduire à toutes sortes de frivolités. Mais les choses sont exposées parce qu'il est nécessaire aujourd'hui que la Société anthroposophique repose sur une base de sérieux et prenne conscience de sa tâche propre au sein de la civilisation moderne.

C'est pourquoi, après avoir ainsi posé une base, je parlerai dans la prochaine conférence, qui doit avoir lieu mercredi prochain à huit heures et demie, du karma de la Société anthroposophique, pour ensuite, dans la suivante que j'annoncerai encore, passer à ce que peuvent être de telles considérations sur le karma pour l'homme qui veut considérer sa propre vie en fonction de son sens profond.

TROISIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 10 septembre 1924.

On ne comprend le cours de l'histoire de l'humanité et de notre propre vie que pour une part infime lorsqu'on considère son aspect extérieur, celui sur lequel porte notre regard lorsque nous nous appuyons sur la vie terrestre pour envisager ce qui se passe entre la naissance et la mort. Et il est impossible d'avoir une vue d'ensemble des motifs internes de l'histoire et de la vie lorsque le regard n'est pas orienté vers l'arrière plan spirituel des événements extérieurs, physiques. On expose en effet l'histoire du monde, et dans le cadre de cette histoire aussi les événements qui se déroulent dans le monde physique, et l'on dit qu'elle en propose les causes et les effets.

On aborde les événements de la deuxième décennie du XXè siècle, on les présente comme les effets des événements de la première décennie, et ainsi de suite. Mais combien d'illusions ne sont-elles pas alors possibles ! Il en va comme si nous voyions une eau couler en formant des vagues, et que nous considérions chaque vague comme la conséquence de la précédente ; tandis que c'est d'en bas que montent les forces qui gonflent les vagues. Il en est ainsi : ce qui se passe en un point quelconque du devenir historique ou de la vie humaine en général, prend forme à partir du monde spirituel, et c'est seulement pour une très faible part de ce déroulement que nous pouvons parler de causes et d'effets.

Je voudrais vous montrer par quelques exemples constituant une continuité comment, pour se former une image réelle de ce qui est à la base des faits, il faut les rattacher à des événements spirituels. L'époque présente est spirituellement en rapport avec ce que, dans la vie spirituelle, on peut appeler le règne de Michaël. Mais à son tour, ce règne de Michaël est lié à ce que veut, dans un sens très profond, le mouvement anthroposophique, et notamment à ce qu'il doit faire. Si bien qu'aux événements dont je vais parler, est lié – comme il apparaîtra la prochaine fois – le destin, le karma de la Société Anthroposophique et avec lui le karma du plus grand nombre des personnalités qui se rassemblent dans cette Société Anthroposophique. Bien des faits parmi ceux que j'aborderai ce soir sont connus de beaucoup d'entre vous par des conférences antérieures. Aujourd'hui, je voudrais considérer d'un certain point de vue des choses connues en liaison avec d'autres qui le sont moins.

Nous voyons, mes chers amis, comment, depuis le Mystère du Golgotha, une évolution chrétienne continue se déroule à travers le monde cultivé. Et autrefois, j'ai souvent exposé quel sens cette évolution chrétienne a pris au cours des siècles. Mais on ne peut nier que d'autres éléments soient intervenus dans cette évolution. Car si ce n'était pas le cas, notre culture actuelle ne pourrait pas être, comme elle l'est, fortement imprégnée de matérialisme.

Certes, on ne peut nier que les confessions chrétiennes ont apporté à ce matérialisme d'amples contributions, non pas du fait des impulsions chrétiennes, mais par d'autres qui, venant d'un autre côté, se sont infiltrées dans l'évolution du christianisme.

Considérons une certaine époque : le huitième siècle, le début du neuvième ; nous voyons comment, d'une manière avec laquelle nous ne pouvons pas toujours être d'accord en raison de nos conceptions humanitaires actuelles, le christianisme est répandu partout par une personnalité comme Charlemagne, parmi les habitants de l'Europe qui n'étaient pas encore chrétiens. Parmi ceux-ci, il faut tout particulièrement remarquer les êtres qui ont été influencés par les courants venus d'Asie en Europe par l'Afrique du Nord, et qui émanaient de l'arabisme, du mahométisme ; et il nous faut ici prendre ce dernier terme dans une acception très large.

Un demi-siècle et davantage après le Mystère du Golgotha, nous voyons prendre forme, issus de l'arabisme, tous les anciens éléments de sa conception du monde dans le mahométisme, et beaucoup d'autres choses qui lui sont liées, notamment une érudition vaste, mais prenant une forme non-chrétienne ; nous voyons se répandre cette érudition venant d'Asie vers l'ouest et le sud de l'Europe, par le canal de campagnes militaires gagnant l'Afrique du Nord. Nous voyons ce courant se tarir progressivement dans le monde extérieur, mais non pas au sein de l'évolution interne que suit la vie spirituelle. Lorsque l'arabisme, sous sa forme plus extérieure, cesse de gagner du terrain en Europe, nous le voyons continuer à se répandre sous une forme plus intérieure – et ici se situe l'un des cas où du cours extérieur de l'histoire, nous avons à porter le regard sur son arrière-plan spirituel.

Lors des dernières considérations sur le karma exposées ici, je vous ai dit que lorsque nous considérons les vies terrestres successives d'êtres humains, nous ne pouvons tirer de leur aspect, de l'attitude extérieure, des conclusions sur ce que fut une vie précédente, car ce qui importe, ce sont des impulsions bien plus intérieures. Il en va de même pour les personnalités historiques. Nous voyons les résultats d'époques de civilisations anciennes transportés dans de nouvelles par des personnalités, par les humains eux-mêmes ; mais dans ce transfert, nous les voyons aussi se modifier, si bien que sous la forme nouvelle qu'une personnalité apporte dans une nouvelle incarnation, nous ne pouvons pas reconnaître d'emblée l'ancienne en ne considérant que les formes extérieures. Nous allons étudier maintenant un de ces courants internes.

A l'époque où Charlemagne contribuait à répandre le christianisme – il faudrait dire sous une forme quelque peu primitive, liée à la culture européenne de l'époque, qui était primitive – vivait en Orient une personnalité qui par comparaison avec Charlemagne, se trouvait à un haut niveau : Hârûn-al-Rashid. Il avait rassemblé à sa cour, en Asie mineure, les grands esprits de son temps. Et cette cour de Hârûn-al-Rashid était une cour brillante, très admirée de Charlemagne lui-même. On y voyait représentées l'architecture, la poésie, l'astronomie, la géographie, l'histoire, la science de l'homme, le tout sous une forme remarquable, en partie du fait de personnalités qui portaient encore en elles bien des connaissances issues d'une antique science initiatique.

Nous voyons en particulier associée à l'œuvre d'Hârûn-al-Rashid, lui-même un organisateur d'envergure, qui fit vraiment de sa cour une Académie universelle où collaboraient, formant un grand ensemble organique, les différents éléments de ce que l'Orient possédait autrefois en matière d'art et de science – nous voyons associée à Hârûn-al-Rashid une autre personnalité qui portait vraiment en elle les éléments d'une initiation antique.

Il n'en est pas nécessairement ainsi qu'un homme qui fut initié dans une incarnation précédente, réapparaisse initié dans une autre incarnation. Vous pouvez bien, mes chers amis, poser la question qui est en effet à poser à la suite des affirmations contenues dans ces conférences : Oui, il y eut autrefois, dit-on, des initiés. Où sont-ils aujourd'hui ? Où étaient-ils au cours des derniers siècles ? – Eh bien, ils étaient bien là, mais il faut prendre en considération le fait que celui qui fut un initié dans une incarnation passée doit avant tout, dans une nouvelle, utiliser lui-même la constitution corporelle que l'époque peut lui donner. L'évolution humaine à son stade actuel ne fournit pas des corps qui soient assez souples, assez plastiques intérieurement, pour pouvoir accueillir directement ce qui vivait dans la même individualité lors d'une incarnation antérieure. Les initiés ont alors d'autres tâches, en vues desquelles, inconsciemment déjà, agit la force d'impulsions autrefois présentes quand ils étaient initiés, mais qui ne se manifestent pas sous la forme des effets d'une initiation.

Ainsi vivait à la cour d'Hârûn-al-Rashid un second organisateur, détenteur lui aussi d'une sagesse extrêmement profonde – mais non pas celle des initiés de l'époque – un conseiller qui rendit à Hârûn-al-Rashid les services les plus grands qu'on puisse imaginer.

Ces deux personnalités, Hârûn-al-Rashid et son conseiller, franchirent la porte de la mort. Et après être parvenus dans le royaume de l'esprit, ils virent encore, en quelque sorte, les dernières phases de l'expansion de l'arabisme, vers l'Espagne en passant par l'Afrique d'une part, et aussi vers l'Europe centrale d'autre part. Ces deux êtres étaient des forces considérables, et Hârûn-al-Rashid avait, pendant sa vie, fait beaucoup pour répandre l'arabisme dans le monde physique.

Or, à la cour d'Hârûn-al-Rashid, l'arabisme avait revêtu une forme particulière : celle qui était issue de bien d'autres formes qu'avaient prises en Asie, depuis longtemps, la connaissance et l'art. La dernière grande vague de l'évolution en direction de l'Asie était, lors de la précédente ère michaélique, partie de la vie spirituelle grecque, de la spiritualité grecque, du sens artistique grec, de ce qui s'était rassemblé dans l'action commune d'Aristote et d'Alexandre le Grand, de la fleur de la vie spirituelle grecque, véhiculée avec une extrême énergie, mais sous une forme exemplaire pour la diffusion de l'esprit, par les campagnes de conquête d'Alexandre le Grand, vers l'Asie, vers l'Afrique, imprégnée de la mentalité qui prit la forme scientifique de l'aristotélisme en Asie Mineure et en Afrique. C'est ainsi que d'une manière générale, l'arabisme et l'orientalisme furent, conformément à cette mentalité, modelés par les impulsions que l'hellénisme d'Aristote avait adoptées et qui, grâce aux conquêtes et aux fondations d'Alexandre le Grand, trouvèrent une si brillante diffusion.

Lorsque nous nous reportons en arrière, quelques siècles avant le Mystère du Golgotha, jusqu'aux campagnes d'Alexandre, jusqu'à la diffusion de ces trésors de sagesse auxquels je viens de faire allusion par Alexandre le Grand, nous constatons à travers tous les siècles la présence de cet état d'esprit jusqu'à Hârûn-al-Rashid, qui vivait au VIIIè siècle après Jésus-Christ, cette faculté d'assimilation de la vie spirituelle grecque sous la forme aristotélicienne. Mais elle avait revêtu des formes singulières.

Bien que tout cela ait été plein de spiritualité, et d'une force de pénétration grandiose, imprégnée d'arabisme à la cour d'Hârûn-al-Rashid ; bien que cela ait été cultivé par Hârûn-al-Rashid, par son conseiller et par tant d'autres, et même imprégné de l'antique sagesse initiatique de l'Orient, l'aristotélisme qui vivait à la cour d'Hârûn-al-Rashid n'était cependant pas la substance authentique de ce qui avait été cultivé par Aristote et par Alexandre. Il avait revêtu des formes qui ne se rapprochaient guère du christianisme.

Nous avons donc là-bas, brillamment cultivé, notamment sous l'égide d'Hârûn-al-Rashid et de son conseiller, un aristotélisme, un alexandrinisme représentant un pôle défavorable au christianisme, adoptant une forme spirituelle, un panthéisme notamment, et, en raison de son essence intérieure même, ne pouvant s'unir au christianisme.

C'est dans cet état d'esprit conforme à une vie spirituelle passée, et qui ne voulait pas s'insérer dans le christianisme, que Hârûn-al-Rashid et son conseiller passèrent par le porche de la mort. Tous leurs efforts, toute leur aspiration, toute leur force furent alors orientés vers une action continuant de collaborer, dans l'évolution historique, à partir du monde spirituel, à la diffusion de la spiritualité arabe telle qu'elle s'était accomplie de l'Asie Mineure vers l'Europe autrefois par des guerres. Après leur mort,

ils envoyèrent d'en haut les rayons spirituels qui devaient en quelque sorte imprégner d'arabisme la vie spirituelle de l'Europe.

Nous voyons alors Hârûn-al-Rashid suivre après sa mort l'évolution suivante : à partir du monde spirituel, il suit de l'Asie Mineure vers le sud de l'Europe et à travers l'Espagne ce qui est fait pour répandre l'arabisme, et il le prolonge. L'autre, dans le monde spirituel, observe en corrélation et vit d'une certaine manière ce qui se passe dans le monde physique ; il suit en quelque sorte dans le monde spirituel un cours dont la projection sur le monde physique irait à peu près des terres au nord de la Mer Noire vers l'Europe du Centre.

Ainsi élevons-nous notre regard vers ces individualités, comme en suivant des cheminements spirituels qui peuvent être projetés sur la terre comme nous venons de l'indiquer. Vous savez déjà comment, dans la perspective historique, l'aristotélisme et la légende d'Alexandre se sont répandus dans le monde chrétien. Aux IXè, Xè, XIè, XIIè, XIIIè, XIVè siècles encore, les œuvres littéraires qui se rattachaient à Alexandre le Grand étaient, parmi tout ce qui se racontait en Europe, les plus populaires. Nous avons là le merveilleux poème du curé Lamprecht, la « Chanson d'Alexandre », qui relie tous les hauts faits du héros au monde spirituel.

Il décrit l'éducation et la vie d'Alexandre, ses campagnes en Asie. Et partout est souligné ce qui vit spirituellement dans cette existence terrestre. Car l'esprit est en liaison avec toute vie terrestre – seule la conscience ordinaire ne le voit pas. Dans une telle version du thème au Moyen Age, tout est présent. C'est ainsi que l'aristotélisme se répand jusque dans la scolastique, où l'on trouve partout des concepts aristotéliciens. Mais ce n'est là que l'autre pôle : là-bas, vers l'Asie, sous sa forme arabe, ici sous sa forme chrétienne ; la chanson d'Alexandre entièrement imprégnée de l'attitude chrétienne, l'aristotélisme sous une forme chrétienne en Europe.

Il arrive même ceci de singulier : les pères de l'Eglise, l'âme nourrie d'Aristote, livrèrent combat à ceux qui avaient transporté l'autre Aristote d'Asie en Espagne et y avaient répandu une doctrine non chrétienne. Et partout sur les peintures qui furent exécutées ultérieurement, nous voyons, dirai-je, l'aristotélisme en lutte avec les pères de l'Eglise, les pères de l'Eglise chrétienne tenant dans la main ce qu'ils ont reçu d'Aristote et foulant aux pieds Averroès et ceux qui maintenant prennent à leur manière le parti de cet aristotélisme venu en Europe par le canal de l'alexandrinisme.

Voilà ce qui se passe extérieurement. Mais l'investigation spirituelle permet de dire ceci : après avoir franchi le porche de la mort, Hârûn-al-Rashid et son conseiller continuèrent de vivre comme il a été indiqué. Et bien entendu, Aristote et Alexandre également. Mais ceux-ci, les véritables individualités qui parurent sur terre une seule fois dans les premiers siècles de l'ère chrétienne – et même dans une région présentant un intérêt du point de vue de l'anthroposophie – puis retournèrent dans le monde spirituel et s'y trouvaient au moment où, depuis quelque temps déjà, Hârûn-al-Rashid et son conseiller avaient quitté le plan physique, Aristote et Alexandre suivirent d'autres voies. Leurs véritables individualités suivirent l'évolution du christianisme dans son cheminement vers l'ouest.

Un fait de la plus grande importance, un fait essentiel, se déroula au IXè siècle. Mais ce qui, à partir du monde spirituel, est déterminant pour ce qui se passe spirituellement en Europe, coïncide dans les mondes suprasensibles avec un événement dans lequel on ne le reconnaît pas aisément, – mais qui coïncide pourtant avec lui. Quelque chose qui est d'une importance capitale se passe en 869 précisément dans les mondes suprasensibles. En haut : quelque chose de tout à fait capital ; en-bas le concile œcuménique de Constantinople, dans lequel est décrété dogmatiquement que si l'on veut être chrétien, on n'est pas autorisé à dire que l'homme est constitué d'un corps, d'une âme et d'un esprit. La trichotomie, comme on disait, fut déclarée hérésie.

J'ai souvent formulé autrefois la chose en ces termes : à ce concile de 869, l'esprit a été éliminé ; il fallait dire désormais que l'être humain se compose d'un corps et d'une âme, et que l'âme est douée de quelques qualités spirituelles. Ce qui s'est passé là, en-bas, à Constantinople, était une projection sur la terre dans laquelle on ne reconnaît pas l'image dont cet événement est la projection. C'était celle d'un fait extrêmement important pour l'histoire spirituelle de l'Europe, qui s'est certes étendu sur de nombreuses années, mais qui peut être établi en quelque sorte à partir de cette date.

Le moment était déjà venu, en ce IXè siècle, où pour l'humanité européenne et sa vie spirituelle, était tombé complètement dans l'oubli ce qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, était encore absolument familier aux chrétiens authentiques : à savoir que le Christ est un être qui résidait autrefois sur le soleil, dont la vie était liée au soleil, que ce Christ s'était incarné dans le corps de Jésus de Nazareth, comme nous l'avons souvent décrit ici. Christ, l'entité solaire Christ, en rapport avec le monde cosmique de par sa résidence sur le soleil avant le Mystère du Golgotha, et non seulement un être solaire, mais un être lié aussi à tout ce qui, dans le domaine des planètes, est en rapport avec le soleil : voilà ce qui était familier aux premiers chrétiens. Mais cette origine cosmique de l'impulsion du Christ n'était déjà plus présente aux esprits au IXè siècle. On avait en quelque sorte dépouillé l'impulsion du Christ de sa grandeur. On se rapprochait de plus en plus de ce qu'on appelait l'humain, l'humain pur, c'est-à-dire de ce qui ne se passe que sur le plan physique. On prenait les Evangiles sans expliquer ce qui orientait vers le Cosmos, on racontait comme une épopée terrestre ce qui en formait le contenu.

Si l'on veut bien comprendre ce qui se passait là, il faut être bien au clair sur ceci : dans la véritable évolution de l'humanité, il y a eu un christianisme avant le Christ, avant le Mystère du Golgotha. Et il

faudrait prendre au sérieux des paroles comme celles de Saint-Augustin qui disait que le christianisme avait toujours été là, seulement qu'on n'appelait pas « chrétiens » ceux qui, avant le Mystère du Golgotha, adhéraient au christianisme – qu'on leur donnait un autre nom. Mais ce n'est là qu'une constatation en marge d'une chose qui a une très profonde signification. Dans les Mystères, dans les vrais Mystères, et même dans les lieux où n'étaient pas institués les Mystères, mais où le savoir et les impulsions qui en émanaient étaient présents, il y eut partout un christianisme avant le Mystère du Golgotha. Seulement, on parlait du Christ en disant qu'il était un être résidant sur le soleil, que l'on peut contempler, avec lequel on peut agir si, par la sagesse initiatique, on parvient assez loin pour que la vie solaire soit présente à l'esprit dans sa réalité avec son contenu spirituel, son contenu réel.

On parlait du Christ qui viendra dans les anciens Mystères. On ne parlait pas d'un Christ terrestre, ayant vécu sur terre, y ayant été présent ; mais on parlait du Christ qui viendra, qui sera là un jour, tandis qu'autrefois on le cherchait encore sur le soleil. Ceci se répandit encore ultérieurement dans bien des endroits qui, même à l'ère chrétienne, n'avaient pas encore été gagnés par le christianisme.

Il y a peu de temps, lors de notre séjour en Angleterre à l'occasion du cours d'été à Torquay, dans l'ouest de l'Angleterre, à proximité de l'endroit où autrefois se trouvait le roi Arthur avec les siens nous avons visité les lieux – quelque chose est apparu qui indiquait la présence tardive d'un christianisme antérieur à l'ère chrétienne. En ce lieu s'est simplement conservé, jusqu'en des temps ultérieurs, ce qui dans la légende du roi Arthur est souvent rattaché à une époque plus récente : par une érudition qui n'en est pas une par sa connaissance des faits.

Car cela remonte à un passé très ancien. Et l'on peut vraiment éprouver une impression profonde lorsqu'on se tient à l'endroit d'où le regard descend vers la mer, comme autrefois les chevaliers de la Table Ronde l'ont contemplée. Et lorsqu'on est réceptif à ces choses, on éprouve encore aujourd'hui l'impression qui vous dit ce qu'en fait ces chevaliers de la Table Ronde, les chevaliers du roi Arthur, faisaient là-haut dans ce gigantesque château dont ne subsistent que les dernières pierres qui se délitent, les derniers témoins.

Du haut de cette ruine qui, bien que complètement délabrée, fait encore une impression puissante, le regard s'en va vers la mer. On est sur un mamelon entouré des deux côtés par la mer. Lorsque, dans cette contrée où le temps change presque toujours d'une heure à l'autre, on regarde vers la mer, on peut contempler les rayons éclatants du soleil qui se réverbèrent dans l'eau – puis immédiatement après, le vent souffle en tempête. Lorsqu'on discerne par le regard occulte ce qui se passe en ce lieu, on éprouve une impression grandiose.

Des esprits élémentaires ondoient et vivent, apparaissent, émanant des effets lumineux, des ondes de l'air, des vagues dont la crête ondule et qui déferlent sur la rive. L'impression de ces esprits élémentaires vivant en toute chose, le jeu alterné de leur vie, de leur ondoiement est encore aujourd'hui très perceptible : l'être du soleil engendre le terrestre en s'unissant aux puissances élémentaires, aux esprits élémentaires qui montent de la terre. On a aujourd'hui l'impression que là était la source d'inspiration directe, originelle, des Douze qui appartenaient au roi Arthur.

On les voit là debout, ces chevaliers de la Table Ronde, suivant des yeux les puissances de lumière, de l'air, de l'eau, de la terre, des esprits élémentaires. Mais on voit aussi que ces esprits leur transmettaient les messages du soleil, de la lune, des étoiles, messages passés ensuite dans leurs impulsions, surtout dans les anciens temps. Beaucoup de choses s'étaient conservées à travers les siècles de l'ère chrétienne jusqu'à ce IXè siècle dont je parle à l'instant.

La tâche de cet ordre du roi Arthur, fondé là selon les instructions de Merlin l'Enchanteur, était d'apporter la civilisation en Europe alors que dans sa vie spirituelle elle était sous l'influence des entités élémentaires les plus étranges. Et plus qu'on ne le croit aujourd'hui, la vie du passé en Europe doit être comprise comme animée partout des influences d'entités spirituelles élémentaires jouant dans la vie humaine.

Mais là aussi, avant que n'y parvint la nouvelle du message chrétien, et même dans les formes les plus anciennes – car, comme il a été dit, la vie du roi Arthur remonte à un passé pré-chrétien – là vivait aussi, tout au moins pratiquement d'instinct, mais très nettement alors, la connaissance du Christ, de l'esprit solaire, avant le Mystère du Golgotha. Dans les actes des chevaliers de la Table Ronde vivait ce même Christ cosmique qui – bien que son nom ne fût pas connu – inspirait aussi l'élan impétueux avec lequel Alexandre le Grand transporta en Asie la culture et la vie spirituelle grecques. Il y eut même après coup des campagnes d'Alexandre en quelque sorte qui furent accomplies en Europe par les chevaliers de la Table Ronde, comme le fut celle qui mena Alexandre de Macédoine en Asie.

Je mentionne ces faits parce que cet exemple, qui a pu être examiné récemment, montre que l'ancien culte solaire, c'est-à-dire le culte du Christ, a été célébré à cet endroit ; mais bien entendu d'un Christ tel qu'il était avant le Mystère du Golgotha : tout était alors cosmique, même dans cette zone où la vie élémentaire du Cosmos devint terrestre. Dans les esprits des éléments qui vivaient dans la lumière, dans l'air, dans l'eau et dans la terre, vivait le Cosmos ; celui qui le percevait ne pouvait le nier. Et dans l'Europe païenne de ce IXè siècle vivait intensément le christianisme d'avant le Christ. Voilà ce qui est singulier : ces adeptes attardés du paganisme en Europe ont compris le Christ cosmique, à cette époque, beaucoup mieux que ceux qui, dans le contexte du christianisme officiel, acceptaient le Christ.

Nous voyons à notre époque le reflet lumineux de cette vie déployée autour du roi Arthur, nous en percevons le prolongement étrange lorsque la puissance du karma, de la destinée, intervient tout à coup dans notre présent. C'est ainsi que j'ai pu percevoir un membre de la Table Ronde qui en mena la vie de façon très frappante, un peu à l'écart des autres, qui s'adonnaient davantage à la vie chevaleresque. C'était un chevalier qui cultivait la vie contemplative. Non pas en analogie avec les chevaliers du Graal – cela n'existait pas autour du roi Arthur. Aux actes de ces chevaliers, dont les tâches, conformément à l'époque, étaient pour la plupart des missions guerrières, on donnait le nom d'« aventure ». Mais l'un d'entre eux, qui à mes yeux se détachait des autres personnages, révélait présentes dans cette vie beaucoup de choses issues d'une merveilleuse inspiration.

Ces chevaliers s'avançaient sur un promontoire, embrassaient du regard le jeu merveilleux des nuages, et le friselis des vagues en bas, se heurtant les unes les autres, tout ce qui fait encore aujourd'hui une impression majestueuse, grandiose ; ils y percevaient l'esprit et s'en inspiraient. C'est de là que venait leur force. Or il y en avait un parmi eux dont le regard pénétrant s'attachait au friselis et au gonflement des vagues, qui voyait les entités spirituelles s'ébattre dans cette onde moutonnante, avec leurs formes grotesques pour un œil terrestre ; il avait un regard merveilleux pour percevoir le jeu de la pure, de la magnifique activité solaire avec le reste de la nature, vivant et ondoyant dans l'activité de cette surface marine mouvante, il vivait dans ce que l'on voit aussi dans la nature lumineuse du soleil portée par l'atmosphère humide, et qui effleure les arbres et les intervalles entre eux autrement que dans d'autres contrées. Cette nature solaire brille en reflets, parfois dans les couleurs de l'arc-en-ciel, entre les arbres.

Parmi ces chevaliers, il y en avait un qui percevait ces choses d'un regard pénétrant. Il m'importait beaucoup de suivre le fil de sa vie, de contempler au delà l'individualité, car là devait apparaître, dans une incarnation ultérieure, quelque chose d'une vie presque primitive, dirais-je, païenne, chrétienne seulement dans la mesure où je l'ai exposé. Et voici ce qui s'est révélé : ce chevalier de la Table Ronde est né à nouveau en la personne d'Arnold Böcklin. Cette énigme, qui m'a longtemps poursuivi, ne pouvait être résolue que par appui sur la Table Ronde du roi Arthur. Voyez-vous, nous sommes là en présence d'un christianisme d'avant le Mystère du Golgotha, on peut le saisir encore avec des mains spirituelles ; et sa lumière brillait encore à l'époque que j'ai évoquée.

Les Personnalités qui avaient franchi le seuil de la mort, qui connaissaient bien ce christianisme d'avant le Mystère du Golgotha, se rencontrèrent – alors que se déroulait à Constantinople le huitième concile universel – dans un concile céleste qui fut réuni au même moment, et où se rencontrèrent Aristote, Alexandre, Hârûn-al-Rashid, son conseiller, et plus d'un personnage appartenant précisément au cercle du roi Arthur.

Aristote et Alexandre, qui voulaient agir dans le sens du christianisme, déployèrent beaucoup d'efforts pour triompher de l'arabisme qui animait les individualités d'Hârûn-al-Rashid et des autres. Mais ce ne fut pas possible. Les individualistes ne s'y prêtèrent pas. Il arriva alors ceci : le christianisme cosmique du passé vécut dans les êtres venus de la Table Ronde, les imprégnant plus profondément encore que ce n'avait été le cas dans les comportements moins raffinés des chevaliers du roi Arthur. C'est lors de ce concile supra-terrestre qu'en vue de ce qui devait se produire à l'avenir et que l'on prévoyait, Alexandre et Aristote, sous l'influence de la puissance michaélique, prirent en quelque sorte les décisions qui devaient maintenir dans la vie spirituelle de l'Europe les nouvelles impulsions, conformes à un alexandrinisme christifié, à un aristotélisme christifié.

Cependant, Hârûn-al-Rashid et son conseiller en restèrent à leur attitude passée. Et suivre au cours de l'histoire spirituelle de l'Europe ce qui, si je puis dire, s'est passé du fait de ce concile céleste, est de la plus grande importance. Car en poursuivant notre pérégrination à travers la vie spirituelle, nous voyons Hârûn-al-Rashid, ce magnifique organisateur, cet esprit grandiose vivant à l'époque de Charlemagne, revenir sur la terre. Il apparaît à nouveau en pleine chrétienté, mais ayant continué de porter son arabisme entre la mort et une nouvelle naissance. Seulement, la ressemblance avec l'élément arabe n'est plus visible dans la configuration extérieure perceptible dans le monde physique, dans ce que manifeste une telle personnalité. Elle revêt des formes nouvelles : cependant, dans ces formes nouvelles, son essence reste celle du passé : le mahométisme, l'arabisme.

Ceci réapparaît, agissant dans la vie spirituelle européenne – quand Hârûn-al-Rashid se réincarne – dans la personne de Bacon, Baco de Verulam. Et se manifeste d'une autre manière, et même étrangement imprégnée de christianisme, dans la personne du conseiller réincarné en Europe du Centre et agissant sous le nom d'Amos Comenius. Dans la vie spirituelle de l'Europe, beaucoup de choses se sont passées en rapport avec ce que des esprits de la cour d'Hârûn-al-Rashid ont fondé après avoir revêtu de nouvelles formes humaines.

Nous voyons comment vient agir par opposition ce qui d'abord se prépare ; puis s'accomplit réellement, mais plus tard. Car ce qui est apparu plus tard en Baco de Verulam, en Amos Comenius, a longtemps auparavant agi à partir du monde spirituel ; car de par ce concile suprasensible de 869, cela avait revêtu une intensité particulière.

Ce qui agit aussi là contre, c'est l'autre pôle, celui qu'ont accueilli l'alexandrinisme et l'aristotélisme en faveur du christianisme. Cette action se manifesta tout d'abord dans les multiples influences exercées en des lieux solitaires où se cultivait la vie spirituelle chrétienne. Un de ces lieux notamment que j'ai

déjà nommé – mais tous les auditeurs présents aujourd'hui n'étaient pas présents – c'est l'Ecole de Chartres.

Florissante surtout au XIIè siècle, elle portait une empreinte spirituelle grandiose. Silvestre de Chartres, Alain de Lille, d'autres esprits qui étaient liés de quelque façon à l'Ecole de Chartres, ou qui, comme Alain de Lille et Silvestre, y ont enseigné, portaient en eux beaucoup d'éléments d'une ancienne sagesse initiatique, bien qu'ils ne puissent eux-mêmes être dits initiés au plein sens du mot. Les livres issus de leur enseignement ont l'apparence de listes de mots. Mais à l'époque, il n'était pas possible de formuler sous forme de livres ce qu'on voulait donner à la vie, sinon sous le vêtement de la rhétorique, d'une sorte de catalogue de mots. Mais celui qui sait lire trouve dans ces livres ce que les grands maîtres de Chartres ont enseigné à de nombreux disciples sous une forme brillante et merveilleusement imprégnée d'esprit.

Ainsi, dans cette Ecole de Chartres, une étoile spirituelle brilla au-dessus de la vie spirituelle européenne, en ce lieu où aujourd'hui encore se dressent les merveilles architecturales des cathédrales qui nous montrent quelle finesse de formes a revêtue l'œuvre des siècles.

En bien d'autres endroits encore s'animait une vie spirituelle. Une compréhension de la nature, mais une compréhension plus spirituelle que celle qui vint plus tard, une vie spirituelle qui a agi par les voies de l'esprit. Il est intéressant de voir quel rayonnement a émané de cette vie spirituelle, et sous des formes multiples. Nous pouvons retrouver en différents lieux de France comment, à partir de Chartres, dans les Universités, à travers le pays et jusque dans le Midi, jusqu'en Italie même, l'esprit de Chartres vivait. Et il vivait aussi en esprit.

Il est intéressant de voir que Brunetto Latini, qui fut un temps ambassadeur en Espagne, étant sur le chemin du retour, entendit parler des malheurs de sa ville natale Florence, et subit un choc psychique violent, qui coïncida avec une légère insolation. Dans un tel état, l'homme est facilement réceptif aux influences spirituelles qui se répandent en esprit. On sait en effet que sur la route de Florence, Brunetto Latini passa par une sorte d'initiation élémentaire. Il devint alors le maître de Dante. La spiritualité de la « Divine Comédie » a pour source les enseignements qui furent donnés à celui-ci par Brunetto Latini.

En tout cela vit précisément ce qui, dirais-je volontiers, a été établi lors du concile suprasensible de 869. Car ce qui inspira les enseignements de Chartres, ce qui inspira Brunetto Latini et aussi Dante, de telle sorte que dans son grand poème a pu vivre la vie du Cosmos, tout cela est en rapport avec l'impulsion issue de cette assemblée suprasensible du IXè siècle après J. C.

Lorsqu'on porte le regard sur ces choses, qu'on a une vue d'ensemble de toute la vie spirituelle européenne depuis le temps d'Alexandre, puis à l'époque du Mystère du Golgotha jusqu'à ce moment, jusqu'à l'Ecole de Chartres, et lorsqu'on la suit du regard jusqu'à l'époque suivante – nous en parlerons encore – lorsqu'on voit dans le suprasensible les interférences avec ce qui est ici-bas, dans le monde physique, son image projetée, alors on commence seulement à comprendre ce qu'on doit nommer le courant de Michaël, à comprendre ce que veut ce courant michaélique.

On peut alors porter le regard sur ce que veut le mouvement anthroposophique dans l'esprit du courant michaélique. Nous parlerons de cela la prochaine fois.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 12 septembre 1924

Si nous voulons que de nouveau notre pensée et notre action soient parcourues par la vie de l'esprit, il sera nécessaire de nous ouvrir à nouveau très sérieusement à des conceptions du monde spirituel comme celles qui ont traversé notre âme dans les dernières conférences, après avoir fait défaut durant des siècles à l'humanité cultivée précisément.

Lorsque nous portons le regard sur différentes époques de l'évolution historique, nous voyons que dans le passé, l'action des humains sur la terre a été partout rattachée à ce qui s'accomplit dans le suprasensible. Non pas qu'à la plus grande partie de l'humanité d'aujourd'hui une certaine conscience abstraite du suprasensible eût fait défaut ; nous ne dirons pas cela. Mais ce qui a manqué, c'est le courage de rattacher ce qui se passe concrètement dans le terrestre aussi à des formes concrètes de la vie spirituelle.

C'est à cela que nous revenons avec des considérations comme celles que nous avons poursuivies. Nous y revenons notamment lorsque nous sommes capables – comme il a été fait ici – d'établir un lien entre la vie terrestre de l'homme et la vie entre la mort et une nouvelle naissance, et lorsque nous pouvons rattacher ce qui se passe dans une vie terrestre à ce qui s'accomplit dans la succession des incarnations.

Nous avons entrepris d'envisager ce courant spirituel suprasensible, dont j'ai été autorisé à dire qu'il est lié à notre actuel courant michaélique, celui au service duquel s'est placée l'anthroposophie. Nous sommes ainsi entrés dans la voie qui doit, en un certain sens, aborder le karma du mouvement anthroposophique lui-même, et par là aussi celui de personnalités qui honnêtement, c'est-à-dire sous une impulsion intérieure spontanée, ont pu unir la vie de leur âme, de leur esprit, avec le mouvement anthroposophique.

J'ai attiré l'attention sur un événement suprasensible qui s'est déroulé en quelque sorte sous l'égide de Michaël, au même moment où sur terre, en 869, a eu lieu ce concile par lequel la civilisation médiévale fut profondément influencée. Il faut seulement observer la grande réserve avec laquelle des esprits éclairés du Moyen Age évitaient de parler de la nature tripartite de l'homme, constitué d'un corps, d'une âme et d'un esprit. Car ce huitième concile général de Constantinople a déclaré hérétique la doctrine de l'homme tripartite, et en raison du pouvoir inhérent au Moyen Age à de telles décisions, il est évident qu'en fait, la vie spirituelle tout entière, en un certain sens, se déroule à l'ombre de cette condamnation frappant ce qu'on appelait la trichotomie.

Mais la vie spirituelle n'en est que plus intense qui travaille depuis longtemps à préparer, en vue du XXè siècle, le courant michaélique, dans lequel nous, l'humanité, sommes placés depuis le dernier tiers du XIXè siècle, et resterons durant trois à quatre siècles. Nous allons évoquer le prolongement de ce courant que nous avons entrepris d'étudier, pour ensuite, après-demain, dimanche prochain, aborder plutôt ce qui est lié karmiquement d'une part au karma du mouvement anthroposophique, et d'autre part à la vie spirituelle de notre époque.

Je disais que lors d'une sorte de concile suprasensible, supra-terrestre, alors qu'avait lieu le huitième concile général de Constantinople, les individualités d'Hârûn-al-Rashid et de son sage conseiller, mais aussi celles d'Alexandre et d'Aristote, se sont rencontrées ; qu'alors se réunirent également quelques individualités ayant vécu au temps du roi Arthur, et j'ai expliqué que tout cela s'est accompli sous l'égide de Michaël.

J'ai ensuite rendu attentif à la réapparition d'Hârûn-al-Rashid, apportant à l'Europe une vie spirituelle orientale avec une doctrine aristotélicienne non-christianisée ; réapparaissant en Lord Bacon, Baco de Verulam, qui eut sur la vie spirituelle de l'Europe une grande influence, mais une influence se situant dans le contexte du matérialisme. Et j'ai attiré l'attention sur la réapparition du conseiller d'Hârûn-al-Rashid, que j'ai caractérisé, en Amos Comenius, dont on peut à bon droit parler positivement, mais qui a aussi ce côté : dans son désir d'introduire dans l'enseignement des procédés concrets, faisant image, il a favorisé le matérialisme en soulignant vigoureusement ce qui s'offre directement aux sens.

Nous voyons en quelque sorte intervenir dans la vie terrestre, à la fin du XVIè siècle, le courant qui n'est pas dans le prolongement direct du christianisme, et qui apporte dans l'évolution spirituelle de l'Europe un élément étranger au christianisme. Mais d'autre part, les individualités d'Aristote et d'Alexandre, avec tous ceux qui leur sont liés, sont restées rattachées au courant michaélique et continuent d'agir maintenant dans les mondes suprasensibles.

En outre, à l'intérieur de ce courant, en partie dans les mondes suprasensibles, en partie sur la terre même, quelque chose agit à travers certaines personnalités qui entre la mort et une nouvelle naissance étaient liées à ce courant suprasensible, des individualités qui réapparurent sur la terre au cours des siècles suivants ; qui se rattachent moins à l'alexandrinisme, à l'aristotélisme, et plutôt à Platon et à tout ce qu'ont engendré ses conceptions.

Nous voyons notamment, dans les siècles qui suivent le neuvième, des esprits d'orientation platonicienne descendre sur la terre. Et ce sont ceux qui, au Moyen Age, maintiennent une doctrine déclarée hérétique par le christianisme officiel, et qui pourtant était la véritable doctrine chrétienne. Les individualités qui avaient maintenu l'aristotélisme christianisé restèrent tout d'abord dans les mondes spirituels, car sur la terre, aux IXè, Xè, XIè, XIIè siècles, les conditions offertes par la civilisation ne permettaient pas un rattachement à ce courant.

Par contre, dans certaines régions spirituelles isolées, les esprits d'orientation plutôt platonicienne purent se développer avec une intensité particulière. On trouve çà et là dans des écoles des personnalités qui continuent de cultiver l'ancienne tradition mystique et projettent sa lumière sur le christianisme ; elles sont disséminées dans le christianisme officiel, de coloration catholique, qui se répand de plus en plus. Un lieu où s'est concentrée toute cette tradition, c'est l'Ecole de Chartres, imprégnée d'une spiritualité profonde – je l'ai citée souvent ces derniers temps – ou ont enseigné des esprits comme Bernardus Silvestris, Alain de Lille et d'autres.

Quelle est cette vie spirituelle qui s'est développée pour finalement affluer dans cette étrange Ecole de Chartres, que l'humanité en fait ne connaît que sous son aspect extérieur ? C'est une vie spirituelle qui, à l'époque moderne, a au fond complètement disparu, en laquelle se prolongeaient encore d'anciennes traditions mystiques. Nous y rencontrons en particulier une conception de la nature qui est encore totalement différente de cette conception abstraite qui se répandit plus tard dans tous les milieux, cette conception de la nature qui ne connaît que des lois qui peuvent être exprimées par des pensées.

Ce que ce courant spirituel dont je parle recevait dans son âme de la nature était quelque chose de tout à fait conforme à l'esprit ; il voyait partout dans la nature non seulement des lois abstraites, mortes, exprimées en concepts, mais une activité ondoyante, vivante. On portait peu le regard sur ce que plus tard les humains ont tant admiré : sur nos actuels éléments chimiques. Mais on a d'autant mieux regardé ce qu'on appelait les éléments dans l'ancienne acception du mot : la terre, l'eau, l'air, le feu. Mais à l'instant où l'on connaît ces éléments non pas par les mots traditionnels seulement, mais grâce à une tradition encore imprégnée des plus anciennes vérités des Mystères, à cet instant on voit ce qui certes n'est pas présent dans nos 70 ou 80 éléments : le monde de la spiritualité élémentaire, le monde de certains êtres élémentaires dans lequel on plonge dès qu'on s'adapte à ces éléments.

Ensuite, on voit comment l'homme participe par toute sa corporéité extérieure à cette vie ondoyante de la terre, de l'eau, de l'air, du feu, comment tout cela devient en lui forme organique. Ceux dont le regard plongeait ainsi dans la vie ondoyante des éléments ne voyaient pas des lois naturelles derrière cette mouvance ; ils voyaient une grande entité vivante, la déesse Nature. Et de cette vision naissait directement le sentiment que cette déesse Nature n'offre à l'être humain qu'une partie de son être, que l'autre partie se dissimule dans le monde où l'homme séjourne pendant son sommeil, où le Moi et le corps astral se trouvent dans un environnement spirituel qui est le fondement de la nature, où ils sont en compagnie des êtres élémentaires qui sont la base des éléments.

Dans ces lieux spirituels, ces écoles isolées dont j'ai parlé, nous rencontrons partout des maîtres enseignant des groupes grands et petits et parlant de la déesse Nature, dont une partie de l'être se révèle vivant et mouvant dans les phénomènes extérieurs visibles pour l'homme éveillé – comme dans toute activité élémentaire, dans le vent et la tempête, dans tout ce qui entoure l'homme et le constitue, agit ce que l'homme ne peut voir, ce qui lui reste caché dans les ténèbres du sommeil.

Les savants maîtres de cette époque ressentaient en la grande déesse Nature celle qui, durant une moitié du temps, s'élève et se révèle dans la mouvance extérieure de la nature sensible ; mais aussi celle qui chaque nuit, et chaque année, descend pour agir dans les régions dissimulées à l'homme dans l'état de conscience du sommeil. C'était là le prolongement direct de la vision des anciens Mystères, de la vision de Proserpine.

Lorsqu'on voulait amener l'homme d'une compréhension de sa vie corporelle à celle de la vie de son âme, on éclairait pour lui ce qui suit : en ce qui concerne ton corps, tu es composé des éléments dans lesquels agissent les êtres élémentaires, mais tu portes en toi une âme ; elle n'est pas sous l'influence des seuls éléments, au contraire c'est elle qui domine l'organisation des éléments en toi ; cette âme, elle est sous l'influence du monde planétaire, de Mercure, de Jupiter, de Vénus, sous l'influence du Soleil et de la Lune, de Saturne, de Mars. – Le regard de l'homme était orienté vers les hauteurs lorsqu'il fallait étudier la psychologie, vers les secrets du monde planétaire. Alors l'être humain s'élargissait, du corps il pénétrait dans le psychisme, mais dans une vision qui lui montrait son lien avec le monde, qui de l'action mouvante des éléments terre, eau, air, feu, le conduisait vers l'activité dans l'âme humaine des planètes par leurs orbes, par leur rayonnement, l'action de leur lumière. Et de la déesse Nature, la Proserpine d'autrefois, on élevait le regard vers les Intelligences, vers les génies des planètes, lorsqu'on voulait comprendre la vie de l'âme humaine.

Ensuite, lorsqu'il s'agissait de comprendre la vie spirituelle – car les instructeurs de ces écoles isolées ne s'étaient pas laissé détourner de l'étude de l'esprit par le dogme du huitième concile de Constantinople – lorsqu'il s'agissait de comprendre la vie de l'esprit, on élevait son regard vers les étoiles fixes, vers leurs configurations, et en particulier vers ce qui est représenté par le Zodiaque. Et

l'on comprenait l'esprit que l'homme porte en lui par la constellation, par son rayonnement, par les puissances spirituelles que l'on savait présentes dans les étoiles fixes.

C'est ainsi qu'on comprenait l'être humain par rapport au monde, au Cosmos. Ainsi était présent en réalité le macrocosme et le microcosme, l'homme. Tel était dans le passé ce qu'on enseignait sur la nature. Dans l'enthousiasme, elle était ainsi présentée à l'humanité dans ces écoles isolées, mais aussi dans l'enseignement de personnalités disséminées en des lieux différents. Et elle était dépeinte de façon merveilleuse, en une sorte de culmination, par des personnalités comme Bernardus Silvestris, Alain de Lille et d'autres à l'Ecole de Chartres.

Cette Ecole de Chartres est en réalité quelque chose de tout à fait merveilleux. Lorsqu'on a aujourd'hui accès aux œuvres écrites – je vous le disais déjà, on dirait des catalogues, des listes de noms. Mais à cette époque, il n'était pas d'usage de présenter par écrit autrement que sous cette forme de catalogue ce que l'on voulait avoir sous celle d'une spiritualité vivante. Cependant, celui qui sait lire ces textes, qui notamment sait comprendre l'ordonnancement des choses, perçoit bien comment ce qui provient de ces maîtres de Chartres est imprégné d'une antique spiritualité.

Cette profonde spiritualité de l'Ecole n'agissait pas seulement par l'enseignement donné que transmettaient alentour de nombreux étudiants, elle exerçait aussi directement une action par les voies de l'esprit. Elle agissait du fait que dans l'atmosphère spirituelle de l'humanité rayonnait occultement la spiritualité vivante qui animait Chartres. C'est pourquoi nous voyons briller à travers la France et jusqu'en Italie les rayons de l'esprit de cette école de Chartres. Un enseignement de la nature comme celui auquel j'ai fait allusion était donné dans différentes écoles dont le nom extérieur est connu dans l'histoire.

En voici un exemple concret : lorsque Brunetto Latini revint d'Espagne où il avait occupé le poste d'ambassadeur, il fut, non loin de Florence, frappé d'une légère insolation et d'une grande frayeur ; il devint alors réceptif aux rayonnements spirituels émanant de l'Ecole de Chartres. Il fit alors une expérience qu'il rapporte lui-même : s'approchant de sa ville natale, Florence, il se trouva dans une forêt profonde où il fit tout d'abord la rencontre de trois animaux, puis de la déesse Nature, celle qui édifie les règnes naturels comme il était enseigné depuis des siècles, je l'ai indiqué. Il en eut la vision ; dans cet état semi-pathologique, mais qui se dissipa bientôt, lui apparut ce qui était enseigné dans les écoles. Après avoir contemplé dans son activité la déesse Nature, l'être qui succédait à Proserpine, il vit comment l'homme se construit à partir des éléments, et comment l'âme vibre au sein des forces planétaires ; par ses pensées, il fut conduit jusqu'au ciel étoilé. Il vécut dans sa personne toute l'ampleur de cette science médiévale.

Brunetto Latini fut le maître du Dante. Si ce n'avait pas été le cas, s'il n'avait pas transmis à ce dernier ce qu'il avait reçu dans cette vision majestueuse, nous n'aurions pas la « Commedia », car cette œuvre est le reflet lumineux de l'enseignement de Brunetto Latini dans l'âme de Dante. Voyez-vous, il n'existait pas alors d'autre possibilité d'agir dans un tel domaine, dans le contexte de l'Eglise qui devint plus tard beaucoup plus libéral ; et nous voyons en effet que tous les maîtres de Chartres étaient membres d'un ordre ecclésiastique, nous les voyons revêtus de l'habit des Cisterciens. Nous les voyons au sein de la vie des ordres chrétiens liés aux meilleurs de ses courants.

L'évolution entra alors dans une phase singulière. Tandis que durant tout ce temps, où les platoniciens avaient agi en quelque sorte de la façon qui a été décrite, les aristotéliciens ne pouvaient pas agir sur la terre. Les conditions ne s'y prêtaient pas. Mais en revanche, ils préparèrent dans le domaine suprasensible le courant michaélique. A partir du monde suprasensible, ils étaient en permanence en rapport avec les instructeurs qui agissaient dans le même sens, et qui se rassemblèrent à Chartres. Mais ensuite, tandis que fleurissait l'Ecole de Chartres à la fin du XIè et au XIIè siècle – il faut bien user pour ces choses de mots terrestres, bien que naturellement ils ne soient pas justes et qu'on puisse facilement s'en moquer – eut lieu une sorte de colloque suprasensible entre les âmes qui montaient vers le monde spirituel en franchissant le porche de la mort, venant de Chartres, entre les platoniciens et les êtres qui étaient restés en haut, les aristotéliciens, les alexandriens – un colloque situé vers le tournant du XIIè au XIIIè siècle, une entente sur l'action à poursuivre.

Ceci conduisit – d'autres conditions s'étant établies dans la vie spirituelle de l'humanité en Europe – les platoniciens, qui avaient déployé à Chartres en dernier lieu leur grande activité, à confier leur mission aux aristotéliciens. Ceux-ci descendirent alors dans le monde physique pour poursuivre ainsi, comme cela pouvait se faire, ce que j'aimerais appeler le service cosmique de Michaël.

Nous retrouvons ces hommes, qui agissaient dans un esprit plutôt aristotélicien, au sein de l'ordre des Dominicains, et actifs sous des formes très diverses. En quelque sorte, les âmes des aristotéliciens prirent le relais pour le travail terrestre des âmes des platoniciens, et c'est alors que se développa ce qui, aujourd'hui, n'est en fait vraiment estimé à sa valeur qu'au sein du mouvement anthroposophique – j'ai une fois donné ici un cycle de conférences sur la véritable forme et la véritable origine de la scolastique – il se développa la scolastique du Moyen Age, cet enseignement qui, à une époque marchant rapidement déjà vers le matérialisme, voulait conserver la spiritualité qui, dans les conceptions humaines, peut être conservée.

Encore avant que Baco de Verulam et Comenius réapparaissent sur la terre, on travailla au sein de la scolastique à poursuivre le service de Michaël. Nous voyons comment doit être sauvé dans ce qu'on

appelle l'école réaliste l'origine de ce que l'homme porte dans ses pensées pour les spiritualiser. Les réalistes parmi les scolastiques attribuent une réalité spirituelle à ce que l'homme peut saisir par ses pensées. Elle est certes ténue, cette spiritualité – mais c'est une spiritualité.

Il en est ainsi, mes chers amis, que la vie spirituelle, dans l'évolution du monde, se poursuit de manière telle que lorsqu'on la voit tout entière dans sa réalité et qu'on possède la science initiatique, on ne peut faire autrement que de relier du regard ce qui se passe sur la terre, l'histoire physique, à ce qui, venant du spirituel, imprègne cette histoire physique. On en vient à embrasser d'un seul regard l'activité des âmes platoniciennes tout d'abord jusqu'à Chartres, puis celle des âmes aristotéliciennes. On contemple tout d'abord les âmes aristotéliciennes agissant à partir du monde suprasensible pour inspirer les maîtres, les âmes platoniciennes qui vivent sur la terre, y sont actives, enseignent, développant une science de par leur intelligence terrestre.

On plonge le regard dans cet ensemble d'activités, on voit l'instructeur de Chartres cheminant sur le sol terrestre, se livrant à ses études imprégnées de visions ; on voit le rayon inspirant de l'âme aristotélicienne émanant du supra-terrestre et orientant dans la juste voie ce qui porte une coloration platonicienne. On se fait alors de la vie une tout autre image que celle qui est très fréquemment présente. Car dans la vie extérieure on distingue si volontiers les platoniciens des aristotéliciens, on les oppose les uns aux autres. Mais en réalité, il n'en est pas du tout ainsi. Les différentes époques sur la terre exigent que soit parlé tantôt selon le platonisme, tantôt selon l'aristotélisme. Mais lorsqu'à l'arrière-plan de la vie sensible on embrasse du regard la vie suprasensible, on voit l'une féconder l'autre, l'une insérée dans l'autre.

Et à nouveau, alors que les aristotéliciens devenus Dominicains enseignaient, ce sont les âmes platoniciennes séjournant dans le monde spirituel qui, après s'être entendues avec les âmes aristotéliciennes descendues plus tard sur la terre, en furent les génies inspirateurs. La vie dans son ensemble était autre à cette époque. Qu'on le croie aujourd'hui ou non, elle était telle que, lorsqu'on contemple spirituellement ces temps passés, on trouve un esprit tel qu'Alain de Lille assis dans sa cellule solitaire, adonné à ses études, recevant du monde suprasensible la visite d'un esprit qui vient à lui, et qui est une âme aristotélicienne. Oui, la conscience est forte – et aussi plus tard, quand les aristotéliciens apparaissent dans l'ordre des Dominicains – la conscience est forte d'une appartenance au monde spirituel.

Ceci peut se dégager pour l'observateur de faits tels que celui-ci : l'un des instructeurs dominicains descend vers la vie terrestre physique plus tôt qu'une autre âme avec laquelle il est lié ; celle-ci, tout d'abord, reste dans le monde spirituel pour apporter plus tard à celui qui est descendu plus tôt quelque chose qui doit être accompli là-haut, en vue de continuer d'agir en commun avec celui qui est né d'abord. Et de cela, on est conscient. On se sait en relation avec le monde spirituel dans son activité, dans son travail.

Plus tard, l'histoire a effacé tout cela. Mais la vérité sur la vie de l'histoire, ce n'est pas dans les documents récents qu'il faut vouloir la lire, c'est dans la vie. Et il faut avoir pour la vie un regard neuf. Il faut la voir se déployer là aussi où elle se développe au sein de cercles peut-être peu sympathiques, comme quelque chose qui est placé dans ces cercles de par le karma, mais qui, intérieurement, a une tout autre signification.

Une telle lecture des événements, mes chers amis, m'est devenue possible au cours de ma vie d'une façon tout à fait étrange. Maintenant, je porte le regard sur bien des choses, mon regard pénètre ce qui, au cours de ma vie, m'est apparu distinctement comme une écriture occulte. J'aimerais dire ceci : c'est sur un karma singulier que repose aujourd'hui – et en d'autres lieux à d'autres moments – le fait que maintenant précisément, je parle de choses telles que cette Ecole de Chartres, de tout ce qui l'a précédée et de tout ce qui l'a suivie. Car les hommes les plus éminents précisément, qui ont enseigné à Chartres, appartenaient à l'ordre des Cisterciens.

Or, l'ordre des Cisterciens, comme les autres au sein du catholicisme en évolution, a décliné, mais ce déclin est pour une grande part une affaire extérieure. Les individualités se trouvent parfois placées dans des situations, – du fait qu'elles prolongent des orientations anciennes, et qui ont aussi pour l'anthroposophie une extraordinaire valeur – dans des contextes avec lesquels, en fait, elles n'ont pas de lien ; cependant la vie, le karma les a placées là. J'ai toujours trouvé étrange que – dès ma prime jeunesse et jusqu'à une certaine époque – j'aie toujours eu à faire avec ce qui venait de l'ordre des Cisterciens. Il s'en est fallu de peu qu'après avoir quitté l'école primaire, et pour des raisons que j'ai exposées dans mon autobiographie, je ne devienne élève d'un lycée dirigé par des Cisterciens ; mais mes parents m'envoyèrent au collège technique, et non pas dans un lycée. Il eût été en fait absolument naturel que je devienne élève des Cisterciens. Je ne le suis pas devenu, naturellement pour de bonnes raisons karmiques aussi.

Mais le collège technique où j'allais n'était qu'à cinq pas du lycée des Cisterciens. En ce temps, on apprenait à connaître tous ces professeurs cisterciens excellents. Il n'est pas nécessaire de parler de l'ordre, seulement des individualités. Je pense encore aujourd'hui avec grand plaisir à un de ces prêtres cisterciens qui enseignait la littérature allemande avec un enthousiasme sans réserve, et je les vois tous devant moi dans cette rue qu'à Wiener-Neustadt on appelle l'Alleegasse, où les professeurs se promenaient avant le commencement des cours : ces prêtres cisterciens en costume civil, des gens

extraordinairement doués. Et comme à cette époque je m'occupais, beaucoup plus que des manuels, de lire à la fin de l'année scolaire les articles exposant les programmes des professeurs, je lisais réellement avec un intérêt très vif ce que ces Cisterciens du lycée de Wiener-Neustadt publiaient dans le programme de l'école. Bref, l'ordre des Cisterciens me touchait de près. Et à coup sûr : si j'étais devenu élève dans leur lycée – ce sont là naturellement des hypothèses comme on n'en fait que pour y voir clair – je serais devenu Cistercien, bien entendu.

Cela continua à Vienne – j'ai raconté tout cela dans mon autobiographie. Après un certain temps, j'entrai dans le cercle rassemblé autour de Delle Grazie, que fréquentaient de nombreux professeurs de théologie de la Faculté de théologie de Vienne. Je devins très intime avec plus d'un. Ils étaient tous des membres actifs de l'ordre – je me retrouvais donc avec des Cisterciens. Et grâce à ce qui, actuellement, passe à travers l'ordre, j'ai pu en quelque sorte remonter dans le passé à plus d'un fait.

Pour vous montrer comme le karma agit, j'aimerais vous parler d'un événement. Je faisais une conférence, et du fait d'un « five-o'clock tea », comme on dit en Angleterre, à Vienne on parle du « jour » – à cause des « jours » de Delle Grazie, j'avais fait de près la connaissance des professeurs de théologie qui en étaient les habitués, des Cisterciens. Je faisais une conférence, et il y avait là un prêtre cistercien qui était un homme excellent, et quand j'eus terminé ma conférence, il me dit quelque chose de tout à fait singulier, quelque chose que je ne peux rapporter que sous forme d'allusion : il prononça quelques paroles dans lesquelles était inclus le souvenir d'une rencontre entre lui et moi dans une vie antérieure.

Ce sont là des choses qui éduquent dans la vie. C'était en l'année 1889. Certes, je n'ai pu en rapporter dans « Das Gœtheanum » que les aspects extérieurs ; les articles paraîtront sous forme de livre, avec des notes qui tiendront compte aussi de la substance intérieure.

Voyez-vous, vous avez ici quelques éléments des raisons karmiques qui m'ont amené à pouvoir d'une manière générale parler de ces courants spirituels sous cette forme. La préparation qui conduit à cela ne peut résider que dans la vie, et non dans l'étude.

J'ai donc exposé comment agissaient de concert le courant platonicien et le courant aristotélicien. Puis, les aristotéliciens, à leur tour, franchirent à nouveau le porche de la mort. Et sur la terre, à l'ère de l'âme de conscience, c'est tout d'abord le matérialisme qui a gagné de plus en plus. Mais à l'époque précisément où le matérialisme prenait pied sur la terre, fut fondée, comme je le disais, on est obligé de se servir pour ces choses du langage courant – fut fondée dans les mondes spirituels une sorte d'école de Michaël, une école michaélique étendue, au sein de laquelle étaient réunis après leur mort des esprits comme Bernardus Silvestris, Alain de Lille, mais aussi Aristote et Alexandre ; dans laquelle sont unies des âmes humaines non incarnées à ce moment avec des entités spirituelles qui accomplissent leur vie sans être incarnées sur la terre, mais qui sont unies à des âmes sur terre. Michaël lui-même est leur Instructeur, son regard remonte vers tout ce que furent les grands enseignements des anciens Mystères, il embrasse merveilleusement du regard les secrets des anciens Mystères, et en même temps il ouvre de puissantes perspectives sur ce qui doit advenir.

Et voyez-vous, on trouve sous une forme quelconque certaines âmes qui se sont, dans de nombreuses existences terrestres, plus ou moins rencontrées au sein de ces cohortes, prenant part à cette école suprasensible au XIVè, XVè siècles, des cohortes d'âmes aspirant à participer au courant de Michaël, des âmes qui ont accueilli dans leur volonté ce que l'on peut appeler : vouloir s'unir au courant michaélique.

On peut diriger son regard vers elles. On les trouve en quelque sorte – car à ce moment c'est un petit nombre d'entre elles qui se trouvaient sur la terre, la plupart étant dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance et prenant part à l'assemblée suprasensible de cette école suprasensible – on les trouve là, ces âmes. On les trouve là, prêtant l'oreille aux enseignements de Michaël. Et aujourd'hui, on les retrouve dans ces âmes qui, incarnées sur terre, aspirent honnêtement, sincèrement, à s'unir au mouvement anthroposophique.

Dans le karma de ceux qui tendent honnêtement, avec une honnêteté intérieure vers le mouvement anthroposophique, résident les impulsions qui doivent être étudiées dans le monde suprasensible. Naturellement : que ces âmes aient été poussées par leur karma, à ce moment précisément, à se joindre à une telle communauté céleste, la raison en est que dans une vie antérieure, elles avaient donné à leur karma une forme qui les a conduites là précisément. Mais on ne peut pas discerner le karma des âmes sans porter le regard, non seulement sur ce qui se passe sur terre, mais aussi sur ce qui adviendra entre la mort et une nouvelle naissance.

Contempler l'univers, voilà qui est infiniment enrichissant lorsque dans l'étude des âmes agissant dans le monde – et ce sont finalement tous les hommes – on ne commence pas toujours au moment où les êtres arrivent sur terre pour s'arrêter quand ils meurent ; car ce n'est pas à ce moment qu'ils commencent à agir, et pas davantage qu'ils cessent de le faire. Dans ce qui se passe en esprit agissent non seulement les âmes incarnées aujourd'hui sur terre, mais aussi d'autres qui sont aujourd'hui entre la mort et une nouvelle naissance, et envoient vers la terre les rayons de leur activité. Dans nos propres actes sont incluses les impulsions de ces âmes. Tout collabore, de même que les actions terrestres ont leur prolongement dans les régions célestes et y poursuivent leurs effets, comme je l'ai déjà montré sous

une forme imagée pour les personnalités de Capésius et de Strader par exemple, dans le premier drame-mystère déjà.

Brunetto Latini, le maître de Dante, il est là en effet. Il est mort autrefois, il a passé par le porche de la mort, mais c'est là une métamorphose de la vie. Il est là. Il continue d'agir, et on le trouve quand on le cherche en esprit.

Et par là se complète le tableau de l'évolution spirituelle de l'humanité lorsqu'on peut y ajouter ceux que nous appelons les défunts ; car ils sont en fait beaucoup plus vivants que ceux que nous appelons les vivants. Sous bien des rapports, quelqu'un comme Brunetto Latini est présent aujourd'hui, bien qu'il ne soit pas incarné sur la terre, dans une multiplicité de choses qui s'y passent. Vous voyez ainsi combien étroitement la vie terrestre est liée à la vie suprasensible, et que l'on ne peut pas du tout, en fait, parler d'un monde suprasensible séparé du monde sensible, car tout ce qui est sensible est imprégné de suprasensible ; tout ce qui est suprasensible se manifeste en quelque lieu ou en quelque instant dans le sensible. Et l'on ne peut, en fait, s'ouvrir à la vie terrestre que lorsqu'on voit ces choses à l'arrière-plan.

Voilà, mes chers amis, le caractère qui a pénétré dans le mouvement anthroposophique depuis le Congrès de Noël : qu'en pleine lumière, sans réserves, dans une attitude totale de connaissance, il soit parlé des faits suprasensibles. C'est là le courant ésotérique qui doit parcourir le mouvement anthroposophique. Par là seulement il sera possible de donner au mouvement sa substance spirituelle véritable.

Car voyez-vous, ce que je vous ai dit du courant michaélique s'est poursuivi. Mais lorsque des individualités réapparaissent sur la terre, elles sont obligées tout d'abord d'utiliser les corps tels qu'ils sont possibles à un certain moment, il leur faut s'adapter à l'éducation de l'époque ; tout cela constitue un vêtement extérieur dans une époque matérialiste. Et notre époque matérialiste comporte les plus grands obstacles qu'on puisse imaginer pour les âmes qui ont disposé dans des vies antérieures de beaucoup de spiritualité, lorsqu'elles veulent incarner cette spiritualité dans des corps qui en outre sont préparés par l'éducation actuelle.

Il ne faut donc pas être surpris si je dis : les âmes qui aspirent sincèrement à l'anthroposophie, on les trouve comme je l'ai indiqué à des époques passées. Et l'on ne peut pas fonder une véritable connaissance lorsqu'on ne peut contempler cette coopération des forces qui agissent et vivent dans le monde. Car l'investigation spirituelle dépend à son tour de la vie de l'esprit ; l'investigation spirituelle exige qu'on cherche l'esprit sur ses voies. Et les voies de l'esprit sont différentes à chaque époque. De notre temps, elles ne sont frayables que s'il existe un terrain solide pour une connaissance de la nature conforme à l'esprit.

A la période que j'ai décrite au sein du courant michaélique en succède une autre qui prend ici sur terre un aspect tout à fait matérialiste et où tout est élaboré selon le matérialisme. Dans le suprasensible s'accomplit une préparation extrêmement intense des impulsions michaéliques qui, à notre époque, ont été apportées en quelque sorte du ciel sur la terre. Notre temps ne peut se rattacher à ce qui a précédé durant des siècles auparavant ; il faut le connaître, mais on ne peut s'y rattacher. Il faut, avec la conscience de notre époque, se rattacher à ce qui, au cours des derniers siècles, s'est passé dans le suprasensible.

On est alors en contact avec le sol qui doit être dans le présent le terrain de l'activité, de la vie anthroposophique. Et les vues comme celles que j'expose au cours de ces heures, elles ne doivent pas être simplement accueillies par une intelligence froide, par un cœur sec, elles doivent être reçues par l'être tout entier, par le cœur tout entier. L'anthroposophie ne peut être une substance pour les hommes que s'ils l'accueillent avec toute leur sensibilité. C'est ce qui fonde le vouloir du mouvement anthroposophique, lié à la Société anthroposophique depuis le Congrès de Noël. On voudrait qu'il pénètre profondément dans les âmes des hommes qui lui sont liées, afin qu'elles prennent conscience de ce qui, dans les profondeurs de l'âme, est lié à leur karma.

Nous avons ainsi, mes chers amis, établi une sorte de fondement pour ce qui nous mènera plus loin la prochaine fois, dimanche prochain, lors de la réunion des membres, où nous allons étudier comment s'est poursuivi le courant michaélique, et les tâches qui en découlent pour l'anthroposophie, ces tâches de la vie spirituelle à l'époque présente.

CINQUIÈME CONFÉRENCE
Dornach, 14 septembre 1924

J'ai fait fixer ici des photographies qui représentent une partie du cadeau qui m'est parvenu ces derniers jours, après que j'ai eu souvent parlé de l'Ecole de Chartres, si importante pour la vie spirituelle intérieure de l'Occident. Vous voyez sur ces reproductions – j'en ferai disposer d'autres de la même collection mardi prochain – le merveilleux art architectural, les merveilleuses œuvres sculptées du Moyen Age créées en ce lieu où autrefois florissait la vie dont j'ai souvent parlé ici, une vie spirituelle importante pour l'Occident.

A cette Ecole de Chartres appartenaient les personnalités qui, au XIIè siècle éprouvaient encore le besoin, pour apprendre et pour enseigner, d'approfondir la vie spirituelle vivante apparue au tournant des âges, à cette époque de l'évolution de la civilisation européenne où l'humanité, dans la mesure où elle était en quête de connaissance, recherchait encore cette connaissance dans l'activité des êtres naturels, et non dans la compréhension de lois naturelles abstraites et sans substance.

C'est ainsi qu'à l'Ecole de Chartres était cultivée intensément une ardente dévotion pour les puissances spirituelles, notamment celles qui règnent dans la nature ; par des personnalités qui, bien que n'étant plus des initiés, se consacraient par le cœur et par l'entendement à retrouver dans la tradition des choses qui avaient été autrefois vécues en esprit. Et j'ai souligné, mes chers amis, que l'on peut vraiment percevoir, dans l'esprit de Brunetto Latini, du grand instructeur de Dante, un mystérieux rayonnement émanant de l'Ecole de Chartres. J'ai ensuite tenté de faire comprendre comment les personnalités, les individualités de Chartres, ont continué d'agir dans les mondes spirituels, unies à ceux qui ensuite, devenus Dominicains, ont été plutôt les porteurs de la scolastique.

On peut dire que les Chartrains, guidés par les signes du temps, durent en venir à cette conception que le moment reviendrait pour eux de réapparaître dans l'existence terrestre seulement lorsque l'élément michaélique, qui devait commencer d'œuvrer à la fin du XIXè siècle, aurait agi sur terre pendant un certain temps. Ces individualités de Chartres ont pris une grande part aux enseignements suprasensibles donnés sous l'égide de Michaël lui-même, comme je l'ai exposé la dernière fois, afin de faire rayonner en quelque sorte les impulsions destinées à faire autorité dans la vie spirituelle au cours des siècles suivants, et sous l'influence desquelles doit être nécessairement aujourd'hui celui qui veut se consacrer à la vie spirituelle.

En gros, on peut dire ceci : il n'y eut en fait qu'un nombre réduit de réincarnations pour les esprits de Chartres. Pourtant, il m'a été accordé de trouver justement une possibilité de regarder en arrière vers cette Ecole, y ayant été incité par un fait récent. Il y avait à Chartres un moine entièrement adonné à l'élément de vie présent dans cette Ecole. Mais justement lorsqu'on s'y consacrait réellement, on sentait régner à l'Ecole de Chartres quelque chose d'une atmosphère de crépuscule dans la vie spirituelle. Car tout ce qui rappelait encore les grandes, les importantes impulsions du platonisme nourri de spiritualité, tel qu'on continuait de vivre, cela était vivant à Chartres ; mais ceux qui portaient cette vie devaient se dire : à l'avenir, la civilisation européenne ne sera plus ouverte à cette vie intérieure du platonisme.

J'aimerais dire ceci : il est touchant de voir comment l'Ecole de Chartres conserve les images des génies inspirateurs de ce qu'on appelle les sept arts libéraux : grammaire, dialectique, rhétorique, arithmétique, géométrie, astronomie, musique. En recevant l'esprit qui était donné dans ces sept arts libéraux, on y voyait encore des dons divins vivants transmis à l'homme par des êtres, et non pas seulement la communication de pensées mortes à propos de lois naturelles mortes. Et l'on pouvait voir que l'Europe précisément perdrait à l'avenir toute réceptivité à cela. C'est pourquoi on ressentait que la vie spirituelle se colorait d'une atmosphère crépusculaire.

Et un moine, un seul, adonné tout particulièrement aux travaux, aux enseignements de Chartres, se réincarna à notre époque, mais dans une personnalité en qui on pouvait percevoir de façon merveilleuse le reflet de sa vie précédente. Cette personnalité vivant de notre temps était une femme écrivain que je connaissais, avec qui même j'étais lié d'amitié ; elle est morte maintenant depuis longtemps. Elle portait en son âme une atmosphère dont je n'aurais pas parlé autrefois, bien que je l'aie observée il y a maintenant des années. Mais parler de ces choses n'est en fait possible que depuis que l'atmosphère de Noël s'est répandue sur notre Société anthroposophique, les éclairant particulièrement et donnant la possibilité aujourd'hui de parler librement, comme je l'ai déjà dit.

Quand on s'entretenait avec cette personne, elle ne parlait en fait que de vouloir mourir. Ce désir de mourir ne naissait pas d'une tonalité intérieure sentimentale, ni hypocondre, on ne pourrait même pas dire mélancolique – mais lorsqu'on avait le regard orienté vers les réalités psychologiques, on plongeait si profondément dans cette âme qu'on en venait à se dire : c'est le reflet d'une vie terrestre précédente, dans laquelle a été déposé le germe de quelque chose qui se révèle maintenant. Maintenant – non pas dans ce désir de mourir, mais dans l'impression que cette âme, incarnée dans cette personnalité, n'avait rien à faire avec le présent.

Les œuvres de cette personnalité sont aussi rédigées de façon telle qu'elles semblent puisées à un autre monde, non pas de par ce qu'elles communiquent, de par le contenu, mais par l'atmosphère qu'elles dégagent. On n'en vient à comprendre cette atmosphère que lorsqu'on trouve le chemin qui mène de l'ombre répandue sur ses œuvres, et qui habitait foncièrement cette âme elle-même, jusqu'au moine de Chartres, lequel a vécu l'atmosphère de crépuscule qui baignait le platonisme vivant à l'époque à Chartres.

Ce n'était pas là le fait d'un tempérament, ni de la mélancolie, ni de la sentimentalité, c'était le reflet d'une vie antérieure. Et l'âme actuelle de cette personnalité était comme un miroir à travers lequel transparaissait vraiment la vie de Chartres. Elle ne transmettait pas le contenu des enseignements de Chartres, mais bien son atmosphère, son ambiance. Et lorsque par le regard rétrospectif on plonge dans cette atmosphère, on peut trouver, aimerais-je dire, quelque chose comme les photographies spirituelles de ces personnalités que l'investigation clairvoyante permet de distinguer dans le monde où elles se trouvent, et qui ont enseigné à Chartres.

Voyez-vous, la vie apporte par le karma les possibilités les plus diverses de plonger le regard dans ces choses. J'ai mentionné la dernière fois les expériences que j'ai faites avec l'ordre des Cisterciens, et je voudrais y ajouter comme complément l'atmosphère de crépuscule de l'Ecole de Chartres, s'élevant encore du cœur et de l'âme d'une personnalité contemporaine extrêmement intéressante. Elle a depuis longtemps retrouvé les mondes dont elle avait tant la nostalgie, elle a retrouvé les pères de Chartres.

Et si la lassitude, résultat karmique en ce moine de l'atmosphère des âmes à Chartres, n'avait pas dominé toute la vie intérieure de cette personnalité, je n'aurais guère pu m'imaginer à notre époque une personnalité mieux faite pour cultiver la vie spirituelle en liaison précisément avec la vie traditionnelle du Moyen Age. J'aimerais mentionner en même temps que lorsque de telles impulsions karmiques, agissant dans les profondeurs de l'âme, sont présentes, on se trouve devant ce fait singulier que dans l'expression de la physionomie d'une incarnation suivante, on constate – ceci est rarement le cas, mais cela arrive – une ressemblance avec l'incarnation précédente. Les deux visages, celui de ce moine et celui de la femme écrivain de notre époque, étaient vraiment tout à fait semblables.

Je vais maintenant, mes chers amis, en liaison avec ceci, étudier le karma de la Société anthroposophique, et plus précisément le karma de ses différents membres. Comme je le disais la dernière fois, une grande partie des âmes qui sont sincèrement liées au mouvement anthroposophique se sont en effet unies, à un moment quelconque et en un lieu quelconque, au courant michaélique que je dois, en fait, caractériser à l'aide de tout ce que j'avais à dire d'Aristote et d'Alexandre, de ce qui s'est passé dans le suprasensible – à l'époque où dans le monde sensible, ici, eut lieu le huitième concile de Constantinople – de son prolongement dans le spirituel et dans le domaine physique, dans la vie à la cour d'Hârûn-al-Rashid, et enfin de cette école suprasensible placée sous l'égide de Michaël lui-même.

L'élément important dans les enseignements de cette école, c'est qu'on y signalait constamment d'abord les liens avec les anciens Mystères, les rapports du contenu des anciens Mystères avec tout ce qui doit réapparaître sous une forme nouvelle afin d'imprégner de spiritualité la civilisation moderne ; mais d'autre part aussi on évoquait les impulsions dont ont besoin pour leur action future les âmes portées à s'enthousiasmer pour la vie spirituelle. Comprendre ce courant spirituel, cela peut aussi permettre de comprendre dans quelle mesure l'essence de l'anthroposophie, ce sont les impulsions d'une compréhension renouvelée, authentique, sincère, de l'impulsion du Christ.

Car dans le mouvement anthroposophique, il se trouve en fait des âmes de deux sortes. Nombre d'entre elles ont participé à ces courants qui furent pour ainsi dire les courants chrétiens officiels des premiers siècles ; elles ont participé à tout ce qui est apparu dans le monde en tant que christianisme, notamment à l'époque de l'empereur Constantin et dans les temps qui suivirent immédiatement. Parmi celles qui, précisément, ont à l'époque abordé le christianisme avec une sincérité foncière, qui l'ont assimilé en l'approfondissant intérieurement, il en est justement qui se trouvent aujourd'hui dans la Société Anthroposophique, ayant un vif besoin de comprendre le christianisme ; non pas justement des chrétiens qui suivaient simplement des courants comme celui de l'empereur Constantin, mais plutôt ceux qui, répartis dans certaines sectes, prétendaient justement être reconnus pour les vrais chrétiens. Des sectes chrétiennes où la vie intérieure était profonde contenaient un grand nombre des âmes qui aujourd'hui, dans la sincérité – parfois poussées par des impulsions subconscientes que la conscience interprète souvent mal en bien des points – s'approchent du mouvement anthroposophique.

D'autres âmes n'ont pas directement pris part à cette évolution chrétienne ; elles y ont parfois participé plus tard, alors que dans les sectes la vie intérieure approfondie avait disparu ; mais surtout, au fond de leur âme, elles ont gardé beaucoup de l'ancienne sagesse païenne des Mystères ineffaçable, vivante, vécue à l'époque pré-chrétienne. Elles aussi ont souvent participé au christianisme, mais sans qu'il fasse sur elles la même impression que sur les autres, parce qu'en elles l'empreinte et les enseignements, les rites, etc. des anciens Mystères étaient restés vivants. Parmi celles précisément qui entrèrent dans le mouvement anthroposophique, se trouvent maintenant de ces âmes qui cherchent le Christ, mais non dans un esprit abstrait.

Les premières qui ont été caractérisées sont en quelque sorte heureuses de retrouver le christianisme dans le mouvement anthroposophique. Mais parmi les autres se trouvent celles qui saisissent par une faculté de compréhension intérieure ce qui, dans l'anthroposophie, est un

christianisme cosmique. Le Christ esprit solaire cosmique, c'est celui que comprennent surtout les nombreuses âmes présentes dans le mouvement anthroposophique qui ont encore tout au fond de leur être beaucoup d'éléments vivants venant des anciens Mystères païens. Les courants de toute la vie spirituelle de l'humanité des temps présents sont liés à tout cela ; et je parle ici d'un vaste présent, qui s'étend sur des décennies, sur des siècles.

Finalement, l'anthroposophie est bien une plante née de la vie spirituelle du temps présent. Même si elle n'a dans son contenu rien qui soit directement commun à cette vie spirituelle du présent, karmiquement, sur de nombreux points, elle en est née, et il faut bien porter aussi le regard sur certaines choses qui apparemment n'entrent pas dans le cadre de ce qui agit directement dans l'anthroposophie, pour avoir dans son champ visuel spirituel ce qui, au cours des temps, a agi dans les courants que j'ai cités.

Je le disais déjà : on n'acquiert en réalité une véritable compréhension de ce qui se passe extérieurement sur le plan physique que lorsqu'à l'arrière-plan des événements qui s'y déroulent, on voit ce qui afflue, provenant du domaine spirituel. Et il nous faut, disais-je déjà la dernière fois, retrouver le courage de réintroduire dans le présent ce sentiment des anciens Mystères qui rattache, mais pas seulement dans l'abstraction, les faits physiques à une vie spirituelle générale, panthéiste ou théiste, ou de quelque nature que ce soit, mais concrètement capable de remonter le cours des événements, et même des expériences humaines dans le cadre des événements, jusqu'aux fondements et aux entités originelles de l'esprit.

C'est cela que précisément nous propose ce qu'il faut chercher aujourd'hui, en vue de l'une des tâches les plus profondes du temps présent. Il faut que soit à nouveau recherchée à notre époque une véritable connaissance de l'homme selon le corps, l'âme et l'esprit : mais une connaissance qui n'ait pas sa source dans des idées ou des lois abstraites, qui puissent pénétrer dans les véritables fondements de l'être humain tout entier. Il faut que l'homme soit véritablement étudié dans sa santé, dans ses maladies, et pas seulement, comme il est habituel à notre époque, par référence aux connaissances physiques. Car ainsi on n'apprend pas à connaître l'homme ; et surtout on n'apprend pas à connaître dans la vie ce qui vient agir en l'homme et intervient avec tant d'importance dans sa destinée : le malheur, la maladie, la capacité ou l'incapacité. On apprend à connaître le karma sous toutes ses formes seulement quand on peut pénétrer en l'homme ce qu'est l'esprit, ce qu'est la vie de l'âme, en prenant pour point de départ la vie physique.

Aujourd'hui, l'aspiration à la connaissance conduit à étudier tout extérieurement en l'homme ses organes, ses vaisseaux sanguins, ses nerfs, etc. Et celui qui envisage dans ce contexte la santé et la maladie de l'homme n'est pas capable d'y trouver quelque chose qui soit esprit ou âme. On voudrait dire ceci : l'anatomiste, le physiologue d'aujourd'hui pourraient parler comme autrefois un célèbre astronome qui répondait à la question posée par son souverain : j'ai exploré tout l'univers, j'ai partout cherché au milieu des étoile, en mouvement, je n'ai pas trouvé de dieu. – Ainsi parlait l'astronome. L'anatomiste et le physiologue d'aujourd'hui pourraient dire : j'ai tout examiné : le cœur et les reins, l'estomac, le cerveau, les vaisseaux sanguins et les nerfs – mais je n'ai trouvé ni âme, ni esprit.

Voyez-vous, toutes les difficultés par exemple que rencontre la médecine viennent de cette influence. Et aujourd'hui, il faut développer tout cela dans le cadre des exigences imposées en général au mouvement anthroposophique, à la Société anthroposophique, et en particulier, dans chaque spécialité, aux groupes ; par exemple, il est parlé de médecine pastorale à un groupe qui y est préparé selon sa spécialité. Car il faut chercher la porte par laquelle on a accès aux liens d'ensemble, qui se révèlent comme étant en fin de compte les grands réseaux tissés par l'activité des courants karmiques. Et l'on verra, en matière de pathologie et de thérapeutique, comment l'observation de l'homme en bonne santé et de l'homme malade rend nécessaire qu'on s'occupe de tout ce qui est dit de l'âme et de l'esprit à côté de l'être physique extérieur tel que le propose la science, et qui doit, comme je le répète souvent, être pleinement respecté.

On verra comment, en ce qui concerne l'homme sain et l'homme malade, il sera nécessaire d'étudier les éléments supérieurs de la nature humaine, lorsque paraîtra – prochainement – le livre auquel j'ai travaillé avec ma collaboratrice la doctoresse Wegman. Seulement, des recherches de ce genre, en quête des portes par lesquelles, en partant de l'homme physique, on accède de manière juste à l'homme spirituel, ne donnent de résultat fécond que si elles sont poursuivies comme il le faut. Si bien que pour un travail comme celui-ci, il faut utiliser non seulement les résultats de la recherche moderne, mais précisément les forces d'investigation qui se révèlent lorsqu'on englobe les fils karmiques apparaissant dans l'histoire de l'évolution humaine. Il faut pour ainsi dire travailler avec les forces du karma pour percer à jour les mystères dont il s'agit ici.

Tout d'abord, un commencement seulement en sera publié dans le premier volume de cet ouvrage, qui aura une suite. Et à partir de ce qui est développé de façon plutôt élémentaire, on progressera jusqu'à ce qui, dans cette optique, dans la perspective médicale, pathologique, peut fournir une connaissance de l'homme. Cela n'est certes possible que par la présence de la doctoresse Wegman, une personnalité qui, durant ses études médicales, a assimilé les choses de façon telle qu'elles se sont tout naturellement développées jusqu'à donner une conception spirituelle de la nature humaine. Mais là, au cours de cette recherche, se révèlent précisément, dans la conception des organes de l'homme étudiée

dans une perspective spirituelle, les choses qui orientent aussi vers les rapports karmiques. Car ce même regard qu'il faut développer pour voir l'esprit qui se trouve non pas derrière l'homme tout entier, mais derrière les organes isolés – derrière l'un, si vous voulez, le monde de Jupiter, derrière l'autre le monde de Vénus, etc. – les vues que l'on doit développer conduisent justement à ce qui offre la possibilité d'accéder à l'arrière-plan aux personnalités humaines telles qu'elles furent dans des vies terrestres écoulées.

Car dans la vie terrestre présente, l'homme est là devant nous, limité par sa peau. Si nous acquérons la faculté de plonger le regard dans les différents organes, ce qui est enclos dans la peau s'élargit, chaque organe oriente vers une autre direction du monde qui fraie des voies vers le macrocosme. Puis l'homme se reforme au dehors à nouveau, et c'est cela dont on a besoin : cet homme qui se reconstruit spirituellement après avoir dépassé la forme actuelle, celle qui se limite à la peau. Lorsqu'on prolonge vers l'extérieur ce qui est physiquement tout autre chose que ce que pense l'anatomiste, on atteint à des vues qui correspondent à ce qu'étaient les visions dans des vies terrestres antérieures. On vit alors intérieurement les rapports qui éclairent l'histoire de l'évolution humaine, et aussi le présent sous son aspect physique. Car en effet, tout le passé des hommes vit dans le présent. Mais cette phrase générale et abstraite ne dit naturellement rien, cela, les matérialistes le disent aussi ; ce n'est pas ce qui importe : ce qui importe, c'est comment ce passé vit dans le présent.

Je voudrais aussi vous donner ici un exemple, un exemple qui pris pour soi est en fait si merveilleux qu'il m'a causé le plus grand émerveillement lorsqu'il est apparu comme le résultat de mon investigation. Et il a fallu rectifier ou au moins compléter bien des choses de ce que, dans ce domaine, j'avais pensé autrefois.

Voyez-vous, pour celui qui étudie l'histoire avec sa pleine signification un événement des premiers siècles du christianisme lui apparaît auréolé d'un étrange secret. Là une personnalité – l'empereur Constantin déjà cité, que nous trouvons peut-être bien peu fait intérieurement pour cela – s'empare du christianisme pour en faire ce qui est devenu la religion officielle de l'Occident. Mais nous voyons – sans prendre le mot littéralement bien sûr, mais en enjambant de grands espaces de temps – nous voyons à côté de Constantin Julien l'Apostat, une personnalité dont on peut vraiment savoir qu'en elle vivait la sagesse des Mystères. Julien l'Apostat savait parler du soleil triple.

Et s'il a perdu la vie, c'est précisément qu'il a été, pour cette raison, considéré comme un homme qui trahissait les Mystères. Il était interdit de le faire à l'époque, c'était plus sévèrement interdit encore auparavant. Mais Julien l'Apostat avait vis-à-vis du christianisme une attitude étrange. En un certain sens, on pourrait souvent être surpris de voir que cet esprit fin, génial, était si peu ouvert à la grandeur du christianisme ; cela vient de ce que, dans son entourage, il ne constatait que rarement la loyauté intérieure telle qu'il la concevait. Et parmi ceux qui l'introduisirent dans les Mystères antiques, il trouvait encore beaucoup de loyauté, de loyauté active.

Julien l'Apostat fut assassiné en Asie. On a raconté bien des fables sur cet assassinat. Mais il fut accompli justement parce qu'on voyait en Julien un traître aux Mystères. Ce fut un meurtre bien organisé.

Lorsqu'on prend un peu connaissance de ce qui vivait en Julien l'Apostat, on ressent un profond intérêt et on se demande : Comment cette individualité continua-t-elle à vivre ? – Car c'est une personnalité tout à fait étrange, une individualité dont on est obligé de se dire : il était fait pour frayer la voie du christianisme bien plus que Constantin, bien plus que Clovis ! Et cela, il l'avait en son âme. Si les temps avaient été favorables, si les conditions nécessaires avaient été réunies, il aurait pu, du Christ pré-chrétien, du véritable Logos macrocosmique, il aurait pu, à partir des anciens Mystères, suivre une ligne continue allant vers le Christ qui devait agir dans l'humanité après le Mystère du Golgotha.

Et lorsqu'on se penche en esprit sur Julien, on trouve ceci d'étrange : cette nature apostate, ce n'était chez lui qu'un vêtement, tout au fond de son âme on trouve en réalité une impulsion à saisir le christianisme ; mais une impulsion qu'il ne laissa pas s'épanouir, qu'il réprima à cause des sottises qu'avait écrites Celse, un auteur de textes sur Jésus. Il arrive en effet qu'une personnalité, géniale elle aussi, se laisse parfois abuser par les enfantillages des gens. On a ainsi le sentiment que Julien eût été réellement l'âme propre à aplanir les voies du christianisme, à engager le christianisme dans la voie qui était la sienne.

On quitte alors cette âme de Julien l'Apostat qui vivait sur la terre, et avec le plus grand intérêt, on suit le périple de cette individualité à travers les mondes spirituels. Mais il y a là quelque chose qui n'est pas clair. Quelque chose d'obscur flotte autour de cette âme, et on ne peut parvenir à y voir clair que par l'effort le plus intense. Le Moyen Age avait sur bien des choses des conceptions, des vues toujours légendaires, mais conformes aux événements réels. J'ai déjà indiqué combien conformes à la réalité – encore naturellement que légendaires – sont les contes qui se rattachent à la personnalité d'Alexandre. Dans la description du curé Lamprecht, combien vivante apparaît la personne d'Alexandre ! Ce qui subsiste de Julien, on peut toujours en dire : cela veut disparaître du champ dans lequel se situe cet homme.

Et lorsqu'on en poursuit l'étude, on a pour ainsi dire la plus grande peine à y maintenir longtemps le regard spirituel. Les choses se dérobent constamment. On les suit à travers les siècles jusqu'au Moyen Age : elles se dérobent. Et si l'on réussit cependant à suivre le fil, on atterrit dans cette étude à un

endroit curieux, qui en fait n'est pas du tout attesté historiquement mais qui l'est plus qu'un fait historique : on aborde pour finir une personnalité féminine en laquelle on retrouve l'âme de Julien l'Apostat, une personnalité féminine qui, sous une impression qui pesait beaucoup sur elle, accomplit quelque chose d'important. Cette personnalité féminine ne voyait pas en elle-même, mais en une autre, une image du destin de Julien l'Apostat, dans la mesure où Julien partit pour l'Orient – et c'est en Orient qu'il succomba à une trahison.

Voyez-vous, c'est Herzeloyde, la mère de Parzival, une personnalité historique, mais dont l'histoire ne parle pas, qui en Gamouret, qu'elle a épousé et qui perd la vie par trahison lors d'une campagne en Orient, perçoit sa propre destinée, qui fut celle de Julien l'Apostat dans le passé. C'est par cette indication qui toucha profondément son âme qu'Herzeloyde accomplit ce qui est rapporté par la légende, mais est tout à fait historique : l'éducation qu'elle donne à Parzival. Cette âme de Julien l'Apostat, restée profondément enfouie, dont on voudrait croire qu'elle eût été faite pour orienter le christianisme dans la bonne voie, se retrouve au Moyen Age dans un corps féminin, dans une personnalité féminine qui envoie Parzival dans le monde pour chercher et tracer les voies ésotériques du christianisme.

Voyez-vous, les chemins de l'humanité sont souvent tracés de cette façon énigmatique, mystérieuse, dans les fondements et les arrière-plans de l'existence. Cet exemple, qui se confond de façon si singulière avec ce que j'ai déjà rapporté en liaison avec l'Ecole de Chartres, peut vous rendre attentifs à la façon merveilleuse, au fond, dont sont tracées les voies de l'âme humaine et celles de l'évolution de l'humanité. Cet exemple pourra avoir encore une sorte de prolongement : je parlerai encore de la vie de Herzeloyde, et de celui qui, en tant que personne physique, Parzival, fut envoyé dans le monde. C'est là que je reprendrai mon exposé, puisqu'il faut aujourd'hui interrompre notre étude.

SIXIÈME CONFÉRENCE
Dornach, le 16 septembre 1924

Je voudrais poursuivre aujourd'hui dans l'étude que j'ai entreprise avant-hier. Plus précisément, nous en étions au moment où nous avons abandonné le fil de l'évolution intervenant dans la vie spirituelle du présent, avec l'individualité de Julien l'Apostat, c'est-à-dire qui vécut en Julien l'Apostat, et dont j'ai esquissé que tout d'abord, elle fut incarnée dans une personnalité sur laquelle on ne possède pour toute information que des légendes, dans la personnalité dont le secret est inclus dans la légende de Parzival : Herzeloyde. Dans l'âme de celui qui avait été auparavant Julien l'Apostat se déploya une vie de l'âme profonde dont véritablement cette individualité avait besoin, après les orages et les conflits intérieurs qu'elle avait traversés lorsqu'elle était Julien l'Apostat. Cette vie dont je vous ai parlé fut de telle nature qu'elle recouvrit la vie de Julien l'Apostat comme d'une nuée chaude et porteuse de paix. Et cette âme prit une plus grande intensité intérieure, elle devint plus riche aussi, plus riche d'impulsions intérieures les plus diverses.

Mais parce qu'elle faisait partie de ceux qui avaient encore assimilé quelque chose des anciens Mystères, qui avaient encore vécu dans la substance des anciens Mystères à une époque où en un certain sens il émanait des Mystères un rayonnement lumineux, cette âme s'était beaucoup nourrie de la spiritualité du Cosmos. Repoussée en quelque sorte à l'arrière-plan pendant l'incarnation d'Herzeloyde, cette spiritualité affleure dans l'âme, et nous retrouvons cette individualité au XVIè siècle. Nous distinguons comment, à cette époque, réapparaît christifié en elle tout ce qu'elle avait vécu dans le corps de Julien l'Apostat. Elle réapparut au XVIè siècle dans la personne de Tycho de Brahé et se trouve alors en présence de la conception copernicienne du monde qui fait son apparition dans la civilisation occidentale.

Cette conception copernicienne du monde, elle donnait de l'univers une image qui, lorsqu'on l'élabore jusque dans ses dernières conséquences, travaille entièrement à éliminer de la vision que l'on se fait du Cosmos toute spiritualité. L'image copernicienne du monde conduit finalement à une perception complètement mécaniste de l'espace universel. Et finalement, c'est bien par référence à cette image copernicienne qu'un célèbre astronome a dit à Napoléon qu'il ne trouvait aucun dieu dans cet univers, qu'il avait tout examiné, mais ne trouvait aucun dieu. C'est bien là le rejet de toute spiritualité.

L'individualité caractérisée, qui était présente en Tycho de Brahé, ne pouvait adhérer à cela. C'est pourquoi nous voyons Tycho de Brahé accepter pour sa propre conception du monde ce qui, dans le copernicanisme, est utilisable, et rejeter le mouvement absolu que, dans l'esprit de l'image copernicienne de l'univers, il fallait attribuer à la terre. Et ceci, nous le voyons lié chez Tycho de Brahé à une spiritualité réelle, une spiritualité qui nous fait voir avec précision, quand nous envisageons le cours de sa vie, comment un karma ancien intervient dans cette vie, s'impose de toute sa force et veut devenir le contenu de sa conscience. Sa famille danoise essaie de toutes les façons de lui faire définitivement adopter une profession de juriste ; il lui faut, sous la surveillance d'un précepteur, étudier le droit à Leipzig, et les heures pendant lesquelles, la nuit, il a commerce avec les dieux, il ne peut se les réserver que quand le précepteur dort. C'est là qu'apparaît – sa biographie le mentionne aussi – quelque chose de tout à fait étrange.

Vous verrez que ceci est important pour apprécier ultérieurement la valeur de l'individualité qui fut Julien, Herzeloyde, Tycho de Brahé. En utilisant déjà des instruments très primitifs qu'il avait confectionnés lui-même, il découvre des erreurs importantes dans le calcul des positions de Saturne et de Jupiter. C'est là que se place une scène étrange de sa vie, où jeune encore, muni d'instruments primitifs dont on ne pense habituellement pas qu'ils puissent servir à quelque chose, il se sent un jour poussé à rechercher les positions exactes de Saturne et de Jupiter.

De telles recherches sont chez lui entièrement imprégnées de spiritualité, d'une spiritualité qui le mène à une conception de l'univers telle qu'on doit l'avoir en réalité quand on aspire à l'initiation moderne, celle qui fait que l'on parle des êtres spirituels comme on parle des hommes physiques sur la terre parce qu'on peut toujours les rencontrer ; parce qu'au fond, entre les individualités humaines qui séjournent ici sur le plan physique et celles qui sont excarnées et vivent entre la mort et une nouvelle naissance, il n'y a une différence que dans la qualité de l'existence.

Or, ceci éveilla en Tycho de Brahé une manière extrêmement importante de considérer les rapports qui se révèlent lorsque sur terre, on n'envisage pas tout comme étant dû à des impulsions terrestres, tandis qu'en haut, dans les étoiles, tout se traduit par des calculs – mais quand on perce à jour les liens entre les forces stellaires et les impulsions humaines dans l'histoire. A cet élément instinctif dans son âme, conservé depuis son incarnation de Julien l'Apostat, et qui à cette époque n'était pas imprégné de rationalisme ou d'intellectualisme, mais était intuitif, imaginatif – car c'est ce qu'était la vie intérieure de Julien l'Apostat – est dû qu'il réussit une chose qui fit alors sensation.

Il ne pouvait impressionner beaucoup ses contemporains avec ses conceptions astronomiques, divergentes de celles de Copernic, avec ses travaux d'astronome. Il observa d'innombrables étoiles et

dessina une carte du ciel qui seule permit à Képler d'arriver à ses remarquables résultats. Car c'est en s'appuyant sur le planisphère de Tycho de Brahé que Képler établit les lois qui portent son nom. Mais rien de tout cela n'aurait fait sur ses contemporains la grande impression que provoqua une chose qui n'était pas réellement importante, mais qui les frappa : il prédit en effet la mort du sultan Soliman en en donnant à un jour près la date exacte, et l'événement eut lieu aussi comme il l'avait prédit. Nous voyons vraiment agir en Tycho de Brahé, à une époque récente, d'anciennes conceptions unies à une intellectualité spirituelle, aimerais-je dire, des conceptions qu'il s'était assimilées quand il était Julien l'Apostat. Tout cela exerce une action en ce Tycho de Brahé à une époque récente. Et il appartient bien aux âmes les plus intéressantes qui ensuite, lorsqu'au XVIIè siècle il passa par le porche de la mort, furent transportées dans le monde spirituel.

J'ai déjà mentionné auparavant la grande école suprasensible des XVè, XVIè siècles, qui se trouvait placée sous l'égide de Michaël lui-même. Pour ceux qui se trouvaient dans cette école commença une vie qui se déroulait dans le monde spirituel en activités, en déploiement de forces agissant sur le monde physique, en rapport avec le monde physique. Par exemple, précisément à l'époque qui suivit celle de cette école, une tâche importante fut confiée à une individualité dont j'ai déjà parlé : l'individualité d'Alexandre le Grand.

J'ai aussi attiré ici l'attention sur le fait que Baco de Verulam, Lord Bacon, est Hârûn-al-Rashid réincarné. Et le fait singulier, c'est qu'en liaison avec les conceptions de Lord Bacon, qui par la suite ont une influence si forte, si déterminante, sur toute l'évolution spirituelle, précisément dans les recherches spirituelles les plus subtiles, il se produisit en cet homme comme une évacuation pathologique de l'ancienne spiritualité que tout de même il avait portée en lui quand il était Hârûn-al-Rashid. Nous voyons donc naître de cette impulsion de Lord Bacon tout un monde d'entités démoniaques. Le monde en est exactement envahi, tant dans le suprasensible que dans le sensible – sensible, mais naturellement non visible je veux dire que le monde sensible est empli d'entités démoniaques. Et c'est à l'individualité d'Alexandre principalement qu'il incombe de mener le combat contre ces idoles démoniaques émanant de Lord Bacon, de Baco de Verulam.

D'autres actions, extraordinairement importantes, s'accomplissent en bas – sinon l'irruption du matérialisme au XIXè siècle eût été encore beaucoup plus destructrice. Des actions analogues, qui se déroulaient dans le cadre des rapports entre le monde spirituel et le monde physique, furent la tâche du courant michaélique, jusqu'à ce que, dans les régions suprasensibles, à la fin du XVIIIè et au début du XIXè siècle se produisit ce que j'ai déjà appelé une fois la renaissance d'un culte suprasensible important.

A ce moment fut instauré dans le monde suprasensible un culte qui se déroulait en imaginations spirituelles réelles. Si bien que l'on peut dire : à la fin du XVIIIè et au début du XIXè siècle un phénomène suprasensible flotte à proximité immédiate, tout près naturellement cette proximité est qualitative – du monde sensible. Un phénomène suprasensible qui se présente en rites cultuels suprasensibles, en puissantes images de la vie spirituelle en évolution des entités universelles, des entités des Hiérarchies, en liaison avec les grandes activités éthériques du cosmos et les activités humaines sur la terre.

Il est intéressant de voir qu'à un moment particulièrement favorable de cette activité cultuelle suprasensible, une image en miniature, aimerais-je dire, en pénétra l'esprit de Gœthe. Et cette image en miniature métamorphosée, modifiée, Gœthe nous l'a brossée dans son "Conte du Serpent vert et du beau Lis"". Voilà un cas où quelque chose, délicatement, franchit la frontière. Voyez-vous, c'était un culte suprasensible auquel ont participé tous ceux qui avait pris part au courant michaélique lors des révélations sensibles et suprasensibles dont j'ai parlé.

Partout ici, l'individualité incarnée en dernier lieu en Tycho de Brahé joue un rôle extrêmement important. Il s'efforçait en tout lieu de maintenir, pour aider à la compréhension du christianisme, les grandes et durables impulsions venant de ce qu'on appelle le paganisme, l'antique essence des Mystères. Il était entré dans la sphère du christianisme alors qu'il vivait en l'âme de Herzeloyde. Maintenant, il s'efforçait d'introduire dans les représentations du christianisme tout ce qu'il devait à son incarnation de Julien l'Apostat. C'était là, tout particulièrement, ce qui paraissait important aux âmes dont j'ai parlé. C'est à tous ces courants que se sont unies les nombreuses âmes qui se trouvent maintenant dans le mouvement anthroposophique, qui aspirent sincèrement à s'y unir. Elles se sentent attirées par le courant de Michaël justement par la nature et l'essence internes de ce courant.

Et Tycho de Brahé eut une influence importante sur ce fait : ces âmes, à la fin du XIXè siècle ou au début du XXè, mais de préférence à la fin du XIXè, descendent sur terre étant préparées à voir et à ressentir le Christ non seulement comme les différentes confessions le ressentent, mais à nouveau dans toute sa grandeur, sa magnificence universelle de Christ cosmique. Elles y furent préparées aussi dans le suprasensible, entre la mort et une nouvelle naissance, par des influences comme celle de Tycho de Brahé, de l'âme qui fut incarnée en dernier lieu en Tycho de Brahé. C'est ainsi que cette individualité, effectivement, joua précisément au sein du courant michaélique et en permanence, un rôle extrêmement important.

Voyez-vous, tant au sein de l'ancienne Ecole, au XVè et au XVIè siècles, que plus tard lors de l'institution du culte suprasensible qui devait en quelque sorte inaugurer, à partir du monde

suprasensible, la régence ultérieure, la nouvelle régence de Michaël sur la terre – partout on orientait le regard vers cette régence de Michaël à venir.

Or, depuis qu'elles avaient été actives à Chartres, nombre des âmes platoniciennes, je l'ai déjà mentionné, étaient restées dans le monde spirituel. J'ai fait fixer ici aujourd'hui d'autres reproductions de Chartres, les photographies des prophètes, mais aussi des photographies de son admirable architecture. Les individualités des maîtres de Chartres, qui étaient justement platoniciennes, restèrent dans le monde spirituel. Ceux qui descendirent, ce sont plutôt les aristotéliciens, qui étaient nombreux par exemple dans l'ordre des Dominicains, mais qui après un temps se réunirent et exercèrent à partir du monde spirituel une action suprasensible en collaboration avec les platoniciens. Si bien que l'on peut dire : en fait, ce sont toujours des âmes orientées vers le platonisme qui sont restées en arrière ; et jusqu'à aujourd'hui, leurs individualités essentielles n'ont pas réapparu sur la terre, elles attendent la fin de ce siècle.

Par contre, beaucoup de celles qui se sentaient précisément attirées par ce que j'ai écrit : les actes de Michaël dans le suprasensible, qui se sentaient sincèrement attirées par un tel mouvement spirituel, sont entrées dans le mouvement anthroposophique. Et l'on peut bien dire : ce qui vit dans l'anthroposophie a été d'abord éveillé par l'école de Michaël aux XVè, XVIè siècles, et par ce culte qui a eu lieu dans le suprasensible à la fin du XVIIIè siècle et au début du XIXè.

C'est aussi pour cette raison que le premier des drames-mystères – nés du regard porté sur ce culte suprasensible – le premier justement, bien qu'il diffère beaucoup du "Conte du Serpent vert et du beau Lis" de Gœthe, révèle des traits analogues. De telles choses qui veulent porter des impulsions vraiment spirituelles, ne peuvent sortir du petit doigt ; elles sont vues et élaborées absolument en accord avec le monde spirituel.

Nous voici donc aujourd'hui avec le mouvement anthroposophique ayant maintenant pris place dans la régence de Michaël survenue entre temps, appelé à comprendre précisément la nature de cette régence de Michaël, appelé à agir selon cette orientation, dans l'esprit de, l'action michaélique précisément, à travers les siècles et les millénaires, maintenant où il reprend à un moment particulièrement significatif sa régence sur la terre. La substance ésotérique interne de ce courant michaélique veut que d'une façon bien déterminée soit prévu, tout d'abord pour ce siècle, ce qui adviendra.

Mais voyez-vous, mes chers amis, on ne trouve pour l'anthroposophie, quand on la prend avec son contenu actuel et que l'on remonte le fil de son évolution, on ne trouve que peu de préparation en vue de la terre. Remontez un peu seulement en arrière à partir de l'anthroposophie telle qu'elle se manifeste aujourd'hui, et cherchez sans idée préconçue – sans vous laisser troubler par toutes sortes de subtilités d'érudits – cherchez sans idée préconçue quelque source de cette anthroposophie dans le cours de ce XIXè siècle : vous n'en trouverez pas. Vous trouverez quelques traces isolées d'une conception spirituelle, qui au titre de germes bien ténus, purent être utilisées dans l'édifice d'ensemble de l'anthroposophie ; mais une véritable préparation dans le champ de la terre, il n'y en a pas.

Elle n'en est que plus intense dans le suprasensible. Et en fin de compte, dans quelle mesure l'activité de Gœthe après sa mort aussi – bien que dans mes livres la chose prenne un autre visage – a contribué à donner sa forme à l'anthroposophie, vous le savez tous. Ce qui est le plus important dans ce contexte, ce qui est immédiatement le plus important, s'est déjà déroulé dans le suprasensible. Et d'autre part, quand on suit de façon vivante, en le remontant, le cours de la vie spirituelle du XIXè siècle jusqu'à Gœthe, Herder, voire jusqu'à Lessing, quelque chose nous apparaît qui a au moins reçu un souffle spirituel intense : ce qui a agi dans certains esprits du XVIIIè siècle finissant, de la première moitié du XIXè siècle, même sous la forme d'abstractions concentrées, par exemple chez Hegel, ou d'images abstraites comme chez Schelling.

Car je crois que dans la première manière dont j'ai décrit Schelling, dont j'ai décrit Hegel, on reconnaît dans mes Rätsel der Philosophie (Enigmes de la philosophie) que je voulais dégager, dans la nature spirituelle et psychique de cette évolution la conception du monde, la présence de quelque chose qui peut déboucher dans l'anthroposophie. J'ai tenté aussi, dans ces Rätsel der Philosophie, de saisir avec ma sensibilité, aimerais-je dire, les abstractions qui apparaissent là. Peut-être puis-je mentionner tout particulièrement ici le chapitre sur Hegel, et aussi bien des choses qui sont dites de Schelling.

Mais il faut aller mieux encore au fond des choses. On rencontre alors des phénomènes étranges dans la vie spirituelle du XIXè siècle, qui ensuite disparurent tout d'abord, aimerais-je dire, enfouis sous la vie spirituelle matérialiste de la seconde moitié du XIXè siècle. Et pourtant, dans tout cela, quelque chose apparaît qui contient, bien que sous forme d'abstractions, une spiritualité réelle, une vie, une vibration spirituelles.

Le philosophe Schelling en particulier devient toujours plus intéressant à mesure qu'on se familiarise avec lui en le lisant. J'aimerais dire de lui qu'il commence, presque comme Fichte, par des idées pures, très accentuées, imprégnées de volonté. C'est ainsi que Fichte se manifeste. Johann Gottlieb Fichte est une des rares personnalités dans l'histoire, peut-être unique même dans sa manière d'être, en un certain sens une personnalité qui unissait les concepts les plus fortement abstraits à l'enthousiasme et à l'énergie de la volonté ; si bien que l'on a en lui justement un phénomène très intéressant : Fichte, petit et trapu, dont la croissance avait été quelque peu entravée par les privations

durant sa jeunesse, qui, quand on le suivait du regard dans la rue, marchait d'un pas extraordinairement ferme, tout volonté, une volonté qui se déploie dans l'exposé des concepts les plus abstraits ; mais qui, en se servant de ces concepts très abstraits produit pourtant ses Discours à la nation allemande qui ont enthousiasmé merveilleusement d'innombrables auditeurs.

Schelling se présente tout d'abord presque à la manière de Fichte, non pas avec la même force, mais avec le même style de pensée. Mais nous voyons bientôt son esprit prendre de l'ampleur. Exactement comme Fichte parle du moi et du non-moi et de toutes sortes d'abstractions analogues, le jeune Schelling parle aussi à Iéna, et enthousiasme les gens. Cette attitude disparaît bientôt, son esprit s'ouvre, et nous voyons y pénétrer des représentations prenant un modelé imaginatif, mais allant presque jusqu'à des Imaginations. Cela continue un temps, puis il se plonge dans l'étude d'esprits comme Jacob Bœhme, et expose quelque chose qui, par le ton et par le style, est tout à fait différent de son activité antérieure : le fondement de la liberté humaine, une sorte de résurrection des idées de Jacob Böhme. Nous voyons ensuite revivre en lui le platonisme. Il rédige un entretien sur la conception du monde : Bruno, qui rappelle vraiment les dialogues de Platon, et qui est très frappant. Un autre petit ouvrage : Clara, est aussi très intéressant : le monde suprasensible y joue un très grand rôle.

Puis Schelling se tait pendant un temps terriblement long. Ses collègues philosophes, aimerais-je dire, le tiennent pour un mort-vivant ; il ne publie plus qu'une étude extrêmement importante sur les Mystères de Samothrace – un nouvel élargissement de son esprit. Mais tout d'abord il vit encore à Munich jusqu'à ce que le roi de Prusse l'appelle pour venir enseigner à l'Université de Berlin cette philosophie dont Schelling dit qu'il l'avait élaborée durant des décennies dans le silence de sa retraite. Et maintenant, le voici se manifestant à Berlin avec cette philosophie qui est incluse dans ses œuvres posthumes : la "philosophie de la mythologie" et la "philosophie de la révélation". Il ne fait pas grande impression sur le public berlinois, car le motif essentiel de ce qu'il dit à Berlin est en fait celui-ci : avec tout son travail de pensée, l'homme n'arrive à rien en ce qui concerne les conceptions du monde ; il faut que dans l'âme humaine pénètre quelque chose, le véritable monde spirituel, pour animer de vie la réflexion.

Ce qui, chez lui, tout à coup, vient remplacer la vieille philosophie rationaliste, c'est un éveil de l'antique philosophie des dieux, de la mythologie, un réveil des anciens dieux, et en outre, d'une manière tout à fait moderne d'une part ; mais dans tout cela, on voit le prolongement d'une ancienne spiritualité. C'est tout à fait étrange.

Dans ce qu'il développe sur le christianisme dans sa philosophie de la révélation, apparaissent tout de même des indications stimulantes importantes, touchant aussi à ce qui doit être dit, à partir de la vision spirituelle, dans le cadre de l'anthroposophie, stimulantes pour plus d'un point du christianisme.

A coup sûr, on ne peut pas laisser Schelling de côté avec la même légèreté que les Berlinois. On ne peut absolument pas l'ignorer ! C'est ce que firent aisément les Berlinois. Lorsqu'un rejeton de Schelling épousa la fille d'un ministre prussien – événement lié extérieurement, mais lié aussi karmiquement à la chose un fonctionnaire prussien, ayant connaissance de ce fait, dit qu'auparavant, il n'avait jamais su pourquoi en réalité Schelling était venu à Berlin, et que maintenant il le savait.

On peut glisser dans des conflits et des difficultés intérieures lorsqu'on suit ainsi le chemin parcouru par Schelling. Et en outre, de cette dernière période de sa vie, les histoires de la philosophie font une description certes horrible, et partout ce chapitre est intitulé : "La théosophie de Schelling". Or, je me suis toujours beaucoup occupé de Schelling. Malgré sa forme abstraite, il émanait toujours une chaleur certaine de ce qui vivait en lui. Etant donc relativement jeune encore, je me suis par exemple beaucoup occupé de ce dialogue platonicien que je viens de citer : Bruno, ou du principe divin et naturel des choses.

Schelling, qui depuis l'année 1854 séjournait à nouveau dans le monde spirituel, Schelling vous devenait infiniment proche en réalité, précisément grâce à ce dialogue : Bruno, lorsqu'on le lisait, lorsqu'on le vivait, grâce à sa Clara, et notamment à son essai sur les Mystères de Samothrace. On entrait facilement dans un contact réel, spirituel, avec lui. C'est alors que déjà au début des années 90 du siècle précédent, il m'apparut tout à fait clairement – chez d'autres personnalités ayant travaillé à la conception du monde dans la première moitié du XIXè siècle, les choses ont pu être comme toujours, mais chez Schelling c'était clair – qu'une inspiration spirituelle exerçait ici son action. Une inspiration spirituelle pénétrait constamment en Schelling.

On pouvait ainsi avoir l'image suivante : tout d'abord en bas, dans le monde physique, le Schelling traversant les multiples étapes de sa destinée, Schelling auquel, comme je l'ai dit, ces étapes du destin valurent une longue solitude, qui était traité de la façon la plus variable par ses contemporains, parfois avec un enthousiasme grandiose, énorme, parfois bafoué, raillé, ce Schelling qui en fait faisait toujours impression quand il apparaissait en personne, lui, le petit homme trapu avec sa tête si extraordinairement expressive, ses yeux encore étincelants et pleins de feu à un âge avancé, où s'exprimait le feu de la vérité, le feu de la connaissance – ce Schelling, on peut voir très distinctement ceci à mesure qu'on se consacre à lui : il a des moments où l'inspiration descend sur lui d'en-haut.

La chose me devint tout à fait concrète lorsque je lus les comptes rendus de Robert Zimmermann – vous savez que le mot « anthroposophie » vient de lui, mais son anthroposophie est un fouillis de

concepts de l’essai de Schelling sur « les âges du monde ». J’ai beaucoup d’estime pour Robert Zimmermann, mais cette fois, j’ai dû en venir à soupirer : O toi Philistin !

Je retournai alors au texte de Schelling lui-même sur les âges du monde, qui est bien rédigé aussi de façon un peu abstraite, mais dans lequel on reconnaît aussitôt ceci : il y a là-dedans quelque chose comme une description de l’ancienne Atlantide, tout à fait spirituelle, bien des fois déformée par les abstractions – pourtant, il y a quelque chose là-dedans.

Vous voyez donc, il y a partout quelque chose qui agit, précisément chez Schelling, de façon telle qu’on peut se dire : en bas, il y a Schelling, et en haut, il se passe quelque chose qui vient agir sur lui. Ce qui est particulièrement visible chez lui, c’est qu’en fait un échange s’accomplit continûment entre le monde spirituel en haut et le monde terrestre en bas, et qui concerne l’évolution spirituelle. Et lorsque vers le milieu des années 90 je fus occupé très intensément à rechercher les fondements spirituels de l’ère michaélique et d’autres choses analogues, et où j’entrais moi-même dans une phase de ma vie – je ne puis qu’y faire allusion dans mon autobiographies, mais je l’ai déjà fait – durant laquelle j’ai dû vivre intérieurement avec force le monde qui touche immédiatement notre monde physique sensible, mais qui en reste cependant séparé par une mince cloison – dans ce monde qui est le plus proche de nous se déroulent en vérité des faits gigantesques, et ils ne sont pas tellement séparés de notre monde – alors que j’étais à Weimar, où d’une part je participais de façon très animée et diverse à la vie de la société, mais où en même temps je ressentais la nécessité intérieure de me retirer vraiment de tout cela, les deux sentiments étant présents côte à côte j’atteignis le point culminant de cette situation qui fut toujours la mienne en réalité : je vivais plus intensément le monde spirituel que le monde physique. Si bien qu’étant jeune il ne me fut pas très difficile d’embrasser rapidement du regard une conception du monde qui entrait dans ma sphère ; mais il me fallait, non pas trois ou quatre fois, mais cinquante ou soixante fois regarder une pierre ou une plante que je devais reconnaître – il ne m’était pas facile de lier mon âme à ce qui, dans le monde physique est nommé en fonction du physique.

Cela était devenu extrêmement intense pendant mon séjour à Weimar justement. A l’époque, longtemps avant que s’y tint l’Assemblée qui fonda la République constitutionnelle, Weimar était réellement comme une oasis, une oasis spirituelle, et toute autre que bien d’autres lieux en Allemagne. Là, dans ce Weimar, comme je l’ai dit dans mon autobiographie, j’ai vécu des moments de solitude. Et pour m’expliquer bien des choses, j’ai repris une fois en mains les Divinités de Samothrace de Schelling et sa Philosophie de la mythologie en 1897, simplement pour être stimulé ; non pas pour les étudier, mais pour en recevoir un stimulant, comme on recourt parfois à des moyens extérieurs.

Disons, n’est-ce pas : quelqu’un qui veut explorer le monde spirituel désire une fois se faciliter l’investigation ; ce sont là seulement des aides extérieures, de même qu’on a aussi des moyens techniques, mais qui n’ont pas vraiment de lien avec la chose proprement dite. Si quelqu’un, disons, veut faire des recherches sur les premiers siècles de l’ère chrétienne, il place pendant quelques nuits les œuvres de Saint-Augustin ou de Clément d’Alexandrie sous son oreiller ; c’est une stimulation extérieure, comme un moyen mnémotechnique quelconque. Je pris donc à ce moment en mains les Divinités de Samothrace de Schelling et sa Philosophie de la mythologie. Mais en fait, j’avais dans le champ de mon regard ce qui s’est déroulé au cours du XIXè siècle de façon telle que le courant en afflua des hauteurs et put devenir l’anthroposophie.

Ayant pu ainsi réellement suivre le cheminement biographique de Schelling, mais non distinctement la chose me devint claire beaucoup, beaucoup plus tard, quand j’ai écrit Die Rätsel der Philosophie j’ai pu – comme je le disais, pas très distinctement j’ai pu percevoir comment, dans les œuvres de Schelling, beaucoup de choses sont écrites uniquement sous une inspiration, et que l’inspirateur est Julien l’Apostat-Herzeloyde-Tycho de Brahé, qui n’a pas réapparu lui-même sur le plan physique mais a beaucoup agi par l’intermédiaire de l’âme de Schelling. Et en même temps je me rendis compte que ce Tycho de Brahé a progressé avec une force remarquable après avoir été Tycho de Brahé.

Peu de choses seulement pouvaient être transmises par la nature corporelle de Schelling, mais on sait que l’individualité de Tycho de Brahé, inspiratrice, planait au-dessus de lui, et que les éclairs de génie dans les Divinités de Samothrace, et en particulier à la fin de la Philosophie de la révélation, avec l’interprétation, grandiose à sa manière, que fait Schelling des anciens Mystères, quand notamment on se plonge dans le langage, dans l’étrange langage qu’il utilise – alors on entend bientôt parler non pas Schelling, mais Tycho de Brahé. On se rend compte alors comment, parmi d’autres esprits, ce Tycho de Brahé précisément, qui a vécu aussi en Julien l’Apostat, a beaucoup contribué à l’apparition dans la vie spirituelle moderne de choses qui ont exercé un effet si stimulant que les formes extérieures de l’expression, tout au moins, des contenus anthroposophiques, y ont été parfois puisées.

Puis à nouveau, une des œuvres de la philosophie allemande qui ont fait sur moi une grande impression, C’est le livre de Jacob Frohschammer : Die Phantasie als Grundprinzip des Weltprozesses (*L’imagination principe fondamental du processus universel*, Munich 1872), un livre plein de spiritualité de la fin du XIXè siècle. Plein de spiritualité parce que cet homme courageux, qui fut excommunié, dont les œuvres furent mises à l’Index et qui fit preuve aussi de courage vis-à-vis de la science, mit à jour la parenté entre l’élément purement psychique qui est à l’œuvre dans l’imagination, quand l’homme est créateur d’art, et celui qui agit intérieurement par la croissance et la force vitale. A

cette époque, il fallait pour cela être quelqu'un. L'imagination principe fondamental du processus universel, puissance universellement créatrice, est bien un livre important.

Ce Jacob Frohschammer m'intéressait déjà beaucoup. Je m'efforçais aussi de voir clair en lui réellement, et pas seulement par la lecture de ses œuvres. Et je trouvais à nouveau que l'esprit qui l'inspirait est celui qui a vécu en Tycho de Brahé, en Julien l'Apostat.

Il y a donc toute une série de personnalités chez lesquelles on peut voir que quelque chose agissait, préparant ce qui est devenu l'anthroposophie. Mais on a besoin partout, à l'arrière-plan, de la lumière spirituelle qui agit dans le suprasensible. Car ce qui auparavant en est descendu sur la terre, ce ne sont justement que des abstractions. Seulement elles se concrétisent parfois chez un esprit comme Schelling ou chez un être aussi courageux que Jacob Frohschammer.

Et voyez-vous, lorsque nous élevons aujourd'hui le regard vers ce qui, en fait, agit dans le suprasensible, et que nous savons quel rapport a l'anthroposophie avec cette réalité, quand nous étendons la recherche concernant l'histoire jusqu'au plan de ce qui est tout à fait concret, à la vie spirituelle concrète, cela nous est aussi éminemment utile : là sur terre, un grand nombre d'âmes aspirent sincèrement à l'anthroposophie qui ont toujours été liées de près aux courants michaéliques ; il y a dans le monde suprasensible un grand nombre d'âmes, notamment les maîtres de Chartres, qui y sont restées. Entre ceux qui séjournent ici dans le monde sensible et ceux qui sont là haut, dans le monde spirituel, existe la tendance la plus marquée à unir leurs efforts efficaces.

Et voyez-vous, si l'on peut avoir, pour l'investigation de l'avenir du XXè siècle que l'on doit poursuivre, une aide importante, quelqu'un pour ainsi dire qui puisse conseiller en liaison avec le monde spirituel lorsqu'on a besoin des impulsions qu'il recèle, c'est l'individualité de Julien l'Apostat-Tycho de Brahé qui apporte cette aide. Elle ne se trouve pas aujourd'hui sur le plan physique, mais en fait elle est toujours là et informe toujours des choses qui se rapportent notamment à la prophétie concernant le XXè siècle.

En rassemblant tout ce qui précède, il se dégage la chose suivante : les hommes qui s'ouvrent aujourd'hui sincèrement à l'anthroposophie préparent leur âme à réapparaître à la fin du XXè siècle – après un séjour aussi abrégé que possible entre la mort et une nouvelle naissance, et à être unie aux maîtres de Chartres restés dans le monde spirituel.

Et c'est là quelque chose, mes chers amis, à quoi nous devrions ouvrir nos âmes : cette conscience que le mouvement anthroposophique est dans sa substance essentielle appelé à continuer d'agir, à réapparaître – et pas seulement avec ces âmes les plus importantes, mais avec toutes – à la fin du XXè siècle, où doit être donné le grand élan de la vie spirituelle sur la terre, parce que sinon la civilisation terrestre glissera vers la décadence, dont elle manifeste déjà aujourd'hui si fortement les caractéristiques.

Ce que je voudrais faire si volontiers, c'est allumer dans vos cœurs, à partir de telles bases, mes chers amis, quelque chose des flammes dont nous avons besoin pour fortifier si intensément dès maintenant, au sein du mouvement anthroposophique, la vie spirituelle, que nous réapparaissions préparés comme il le faut quand viendra la grande époque durant laquelle nous agirons à nouveau sur la terre, après une vie suprasensible de moindre durée, quand reviendra cette grande époque lors de laquelle on comptera, pour sauver la terre dans ses éléments les plus importants, sur ce que peuvent faire les anthroposophes.

Je pense qu'un regard porté sur cette perspective d'avenir peut déjà enthousiasmer des anthroposophes, peut les amener à éveiller en eux les sentiments qu'ils porteront avec énergie, avec une force active, avec enthousiasme, à travers l'actuelle vie terrestre, afin que cela puisse être une préparation en vue de la fin de ce siècle, pour que s'accomplisse ce à quoi l'anthroposophie doit être appelée dans le sens indiqué.

SEPTIÈME CONFÉRENCE
Dornach, le 18 septembre 1924

Je voudrais donner à la conférence d'aujourd'hui et à celle de demain une forme telle que quelques lignes directrices s'en dégagent qui éclairent un peu l'action du karma d'une part, mais aussi l'importance, pour l'histoire générale de l'évolution spirituelle notamment, de connaissances se rapportant au karma d'êtres humains. Nous ne pouvons pas comprendre le karma dans son mode d'action si nous portons le regard seulement sur les vies terrestres successives de quelque individualité. Il en va ainsi que certes, dans le cadre de la vie terrestre, où apparaît dans un vif éclairage la carrière terrestre de tel ou tel homme, ou la nôtre propre, on s'intéresse profondément avant tout à la question suivante : comment les résultats de vies terrestres antérieures sont – ils sensibles dans les suivantes ? – Mais cette modalité d'action ne serait jamais explicable si l'on devait en rester aux vies terrestres ; car l'homme, dans les intervalles entre ces vies terrestres, traverse en effet une existence entre la mort et une nouvelle naissance.

Et c'est là que le karma effectif est élaboré en fonction de ce qui se passe dans les contacts avec d'autres âmes humaines désincarnées, qui lui sont karmiquement unies, qui se trouvent aussi entre la mort et une nouvelle naissance, en liaison avec des esprits des Hiérarchies supérieures, et aussi avec des esprits des Hiérarchies inférieures. Et l'élaboration de ce karma ne devient compréhensible que si l'on peut élever son regard vers la nature des qui sous la forme où elle apparaît à l'œil physique, ne montre que son aspect extérieur.

Il faut toujours le répéter : les physiciens seraient étonnés au plus haut point s'ils parvenaient là où se trouvent les étoiles qu'ils observent par leurs télescopes, étoiles dont la composition et même la constitution sont analysées au spectroscope. Ils seraient étonnés, ces physiciens, s'ils parvenaient là où se trouvent les étoiles qu'ils observent à l'aide de leurs télescopes, et s'ils voyaient qu'ils ne trouvent absolument pas ce qu'ils attendaient ! Ce qu'une étoile révèle à l'observation faite sur terre n'est en fait qu'une apparence extérieure, passablement dépourvue de réalité concernant son existence propre ; tandis que ce que l'étoile contient est de nature spirituelle, ou bien, si c'est de nature physique, se révèle être un vestige, aimerait-on dire, de quelque chose de spirituel.

Vous pouvez, mes chers amis, vous expliquer au mieux ce qui se passe là de la façon suivante. Songez la terre d'une manière analogue à celle des astronomes un peu à un habitant d'une autre étoile qui observerait et des astrophysiciens chez nous : il décrirait un disque rougeoyant dans l'espace, émanant une lumière, et sur lequel il constaterait peut-être des taches sombres et d'autres claires, dont il donnerait quelque interprétation. Cette interprétation ne concorderait probablement pas avec ce qu'entre nous, habitants de la terre, nous avons établi. Quand le Vésuve crache du feu, peut-être, si on pouvait l'observer, parlerait-il de comètes en provenance de l'extérieur, et d'autres choses analogues. En tout cas, ce qu'un tel astronome décrirait aurait vraiment bien peu à faire avec ce qui constitue en réalité la nature de notre terre.

Et qu'est-ce qui constitue donc la nature de notre terre ? Pensez seulement à ceci : notre terre est issue de ce que j'ai décrit dans « Science de l'Occulte » comme étant l'existence saturnienne. Il n'y avait alors ni air, ni gaz, ni liquide, ni particules terrestres solides, il n'y avait que des différences entres les états caloriques. Et dans cette chaleur différenciée était contenu en germe tout ce qui est plus tard devenu les règnes minéral, végétal, animal, et aussi le règne humain. Nous autres hommes étions encore dans ce Saturne, dans cette chaleur.

Puis la chose a continué d'évoluer : l'air a été émis par cette chaleur, Puis l'eau, puis le solide ; toutes choses qui sont des résidus déposés, qui furent rejetés par les hommes afin que puisse s'accomplir leur formation. Tout ce qui est minéral, solide, fait partie de nous, ce n'est qu'un reste, et de même le liquide, de même le gaz. Si bien que la nature essentielle de notre terre n'est pas ce qui se trouve dans les règnes naturels, ni non plus dans ce que nous portons dans les os et dans les muscles, car ceux-ci sont à leur tour composés de ce qui a été excrété et que nous avons à nouveau pris en nous ; l'essentiel, ce sont nos âmes. Et par ailleurs, tout est au fond plus ou moins apparence ou résidu, et autres choses de même nature.

En vérité, on ne décrirait la terre que si on la dépeignait comme une colonie d'âmes humaines dans l'espace universel. Et toutes les étoiles sont des colonies d'entités spirituelles dans l'espace universel, des colonies que l'on peut apprendre à connaître. Notre propre âme, lorsqu'elle a franchi la porte de la mort, se déplace à travers ces colonies d'étoiles, poursuit le chemin de son évolution jusqu'à une nouvelle naissance en communauté avec ces âmes humaines qui sont déjà là-bas, avec les êtres des Hiérarchies supérieures ou aussi des Hiérarchies inférieures ; et elle revient ensuite, conformément au karma élaboré, conformément à sa maturité, pour revêtir un corps terrestre. Si bien donc que, si nous voulons comprendre le karma, il nous faut revenir à une sagesse des astres, à une investigation spirituelle du chemin que l'homme parcourt entre la mort et une nouvelle naissance en liaison avec les entités astrales.

Or, justement, jusqu'à l'aube de la régence de Michaël, il se présentait pour les hommes de l'époque d'une véritable sagesse des astres. Et du fait que contemporaine de grandes difficultés à s'approcher l'anthroposophie, cependant, devait s'approcher de cette sagesse des astres, elle sait être reconnaissante du fait que la régence de Michaël, précisément au dernier tiers du XIXè siècle, est intervenue dans les événements de l'humanité terrestre. Et parmi bien des choses qui sont dues à la régence de Michaël, il y a ceci : nous disposons à nouveau sans obstacles de l'accès à l'investigation de ce qui doit être examiné afin que nous puissions comprendre le karma dans le domaine humain.

J'aimerais vous le montrer aujourd'hui par un exemple, afin de vous introduire lentement dans les questions extrêmement délicates qui se rattachent à l'investigation du karma. Je voudrais vous présenter un exemple à propos duquel vous pourrez voir, à l'aide d'une illustration en quelque sorte, tout ce qui doit se faire avant que l'on puisse parler de l'action du karma comme cela va avoir lieu maintenant au cours de cette conférence. Car, n'est-ce pas, on le sait bien : s'il était aujourd'hui parlé de quelque façon du contenu de ces conférences dans le public, dans le public populaire ordinaire, on tiendrait pour une folie, pour une chose insensée, ce qui est une recherche tout à fait précise.

Car c'est précisément une recherche tout à fait précise, et il vous faut bien prendre conscience de toutes les responsabilités que l'on perçoit quand on, procède à une telle recherche ; il vous faut prendre connaissance de tout ce qui s'oppose à une telle recherche, laquelle doit franchir des « haies d'épines » pour ainsi dire. Car il est nécessaire que nombre d'hommes puissent le savoir, et connaître toutes ces singularités karmiques liées à l'appartenance michaélique dont j'ai parlé ; qu'ils sachent justement que pour ces choses, il s'agit d'une investigation spirituelle sérieuse, et non pas de ce qu'aujourd'hui en pense l'homme incompétent, extérieur au mouvement anthroposophique.

La plupart d'entre vous, mes chers amis, – j'ai déjà mentionné ce fait en partie – se souviendront d'un personnage qui réapparaît constamment dans mes drames-mystères : la figure de Strader.

Ce personnage de Strader, dans la mesure où ce peut être le cas dans une œuvre poétique, est dans un certain sens brossé d'après la réalité. J'ai déjà mentionné le fait ici devant quelques-uns d'entre vous. Et la personnalité de Strader a eu une sorte de modèle qui a vécu l'évolution du dernier tiers du XIXè siècle et est venu en un certain sens à une sorte de christianisme rationaliste. Une personnalité qui, après une jeunesse très difficile – la manière dont Strader est présenté laisse transparaître un peu la chose – est devenu Capucin, mais n'a pas pu rester au sein de l'Eglise et a ensuite trouvé la voie du professorat.

Cette personnalité, lorsqu'elle eut été poussée de la théologie vers la philosophie, était ensuite devenue un présentateur enthousiaste de la religion libérale de Lessing. Puis elle entra en une sorte de conflit intérieur avec le christianisme officiel et voulut, en se référant à la raison, fonder assez consciemment une sorte de christianisme rationaliste. Les combats de l'âme que l'on constate chez Strader dans mes drames-mystères se sont réellement déroulés, avec certaines variantes, dans la vie de cette personnalité.

Vous savez bien que dans le dernier de ces drames-mystères, Strader vient à mourir. Et lorsque je regarde en arrière et observe la manière dont pour moi la personnalité de Strader s'est insérée dans l'ensemble de mes drames-mystères, il me faut dire ceci : bien qu'il n'y ait eu aucun obstacle extérieur à faire vivre plus longtemps Strader, comme les autres personnages – il meurt par une nécessité interne ! Si bien qu'il est même possible qu'on s'étonne en voyant s'accomplir cette mort. Strader meurt à un certain moment : j'ai eu le sentiment que je ne pourrais pas continuer d'en parler dans mes drames-mystères.

Et pourquoi cela ? Oui, voyez-vous, mes chers amis, entre temps, si je puis parler en ces termes, l'« original » est mort. Et vous pouvez vous représenter quel intérêt profond cet « original » a éveillé en moi dans l'évolution qu'il a suivie, alors que précisément j'avais esquissé le personnage de Strader. Cet « original » continue à m'intéresser, même après avoir franchi la porte de la mort.

Il y a cependant un certain fait singulier. Lorsque justement nous sommes amenés à suivre du regard visionnaire une personnalité dans le temps qui suit sa mort, et qui dure environ un tiers de la vie terrestre physique – la vie terrestre est d'une certaine manière répétée, mais dans un déroulement inverse, et trois fois plus rapide – que vit donc l'être humain en fait durant les décennies qui suivent directement la vie terrestre ?

Quand vous vous représentez une vie humaine ici sur terre, vous la voyez se répartir en jours et en nuits, en états de veille et en états de sommeil. Dans le sommeil, nous avons toujours des réminiscences en images de la vie de jour. Lorsqu'on porte le regard sur sa vie, on se souvient ordinairement seulement des états diurnes, des états de veille, on ne fait pas du tout attention ; car il faudrait en fait se souvenir de la façon suivante : je me souviens de ce qui s'est passé du matin jusqu'au soir, maintenant le souvenir s'interrompt, du matin jusqu'au soir – de nouveau interruption, du matin jusqu'au soir – de nouveau interruption.

Mais comme nos souvenirs ne contiennent rien de la vie nocturne, nous traçons une ligne droite et nous falsifions nos souvenirs en faisant se succéder les journées l'une à l'autre. Seulement, après la mort, il nous faut vivre dans une réalité intense ce qui fut présent durant les nuits, pendant le tiers de la vie environ, et de plus le vivre à rebours. Et c'est là qu'est le fait singulier justement : on a un certain sentiment de l'existence, aimerais-je dire, un sentiment de réalité de ce qui se présente sur la terre. Sans

ce sentiment de réalité, on pourrait bien aussi tenir tout ce qui nous arrive dans la journée pour des rêves. On a donc un certain sentiment de réel. On sait que les choses sont réelles, elles nous heurtent quand nous nous y cognons, elles émettent une lumière, des sons.

Bref, il y beaucoup de choses qui nous amènent à ressentir un sentiment de réalité ici, pendant notre vie terrestre, entre la naissance et la mort. Mais quand on prend tout ce que nous connaissons ici comme sentiment de réalité, quand, mes chers amis, vous prenez tout ce que vous appelez la réalité des humains que vous rencontrez ici, tout cela est, dans son intensité, comme une réalité de rêve vis-à-vis de la réalité infiniment intense que l'on vit durant les décennies qui suivent immédiatement la mort, et que l'observateur vit aussi. Tout cela nous apparaît beaucoup plus réel, c'est la vie terrestre qui apparaît comme un rêve ; il semble qu'en fait l'âme s'éveille seulement maintenant à l'intensité de la vie. Voilà le fait singulier.

Et tandis que je suivais du regard ce modèle du personnage de Strader, la réalité naturellement, l'individualité réelle qui vivait après la mort captiva mon attention beaucoup plus que le souvenir de la vie terrestre, qui en effet, vis-à-vis de ce qui apparaît dans la mort, semble comme un rêve. Si bien que devant les impressions fortes du mort, je n'aurais pu éprouver désormais pour le vivant assez d'intérêt pour le décrire.

Je puis donc dire ici, de par ma propre expérience, combien peu intense est la vie terrestre en face de celle qui se présente quand on suit du regard l'être humain après la mort, cette vie qui est d'une extrême intensité. Et lorsque maintenant, là où de par l'intérêt éveillé sur terre, cet intérêt particulier s'éveille pour la vie après la mort, lorsqu'on tente de suivre attentivement ce qui se passe ensuite, on remarque les difficultés qui s'y opposent. Car lorsqu'on observe bien, de façon pénétrante, on voit comment, dans cette vie rétrospective après la mort qui dure environ un tiers de la vie terrestre, il se révèle déjà que le défunt veut aborder la préparation de son karma. Durant cette expérience de sa vie vécue rétrospectivement à rebours, il voit tout ce qu'il a vécu durant sa vie. Il vit à nouveau l'offense faite à un être.

Si je meurs à l'âge de 73 ans et que dans ma soixantième année j'ai offensé quelqu'un, je revis cela pendant le parcours rétrospectif ; mais je le revis de façon telle que je ressens, non pas les sentiments éprouvés par moi au moment de l'offense, mais ceux que l'autre a éprouvés du fait de l'offense. Je vis tout entier dans l'autre. Et ainsi, avec mes propres expériences, je vis dans les êtres qui ont été touchés par ces expériences, dans un bon ou dans un mauvais sens. Et c'est alors que se prépare en nous-mêmes la tendance à créer la compensation karmique.

Or, l'intérêt que j'éprouvais pour ce modèle terrestre de Strader, qui maintenant se présentait à moi comme individualité suprasensible, cet intérêt fut éveillé notamment par le fait qu'il voulait appréhender réellement le christianisme avec un rationalisme pénétrant et perspicace. En pareil cas, on admire le penseur ; mais on remarque partout dans ses livres écrits sur terre, dans la présentation rationaliste du christianisme, que le fil du rationalisme, le fil des concepts, se rompt, et qu'au fond il en sort quelque chose de terriblement abstrait ; on remarque que l'intéressé ne peut pas atteindre à une appréhension spirituelle du christianisme, qu'à l'aide de concepts philosophiques il se fabrique une sorte de religion à base de concepts. Bref, toute la faiblesse de l'intellectualisme des temps modernes nous apparaît dans cette personnalité.

C'est ce qui réapparaît de façon étrange lorsqu'on suit du regard son chemin de vie après la mort. Chez des êtres humains en lesquels ne se manifestent pas ces difficultés, on constate qu'ils s'acclimatent progressivement dans la sphère de la Lune. C'est la première station. Et lorsque, défunts, nous parvenons dans la région de la Lune, nous y trouvons tous ceux qui tiennent registre du destin, aimerais-je dire, qui furent dans des temps immémoriaux ces sages Instructeurs des hommes dont on a souvent parlé ici, et qui, lorsque la Lune se sépara physiquement de la terre, et de substance terrestre devint un corps céleste autonome, ont suivi cette Lune. Si bien qu'aujourd'hui, lorsque défunts nous traversons la région lunaire, nous rencontrons tout d'abord ces Instructeurs primordiaux qui n'étaient pas présents dans un corps physique, mais ont fondé la sagesse primordiale dont un reflet seulement subsiste dans ce que transmet la tradition littéraire. Lorsqu'aucun obstacle n'intervient, nous nous trouvons pour ainsi dire sans entraves sur le chemin de cette région lunaire.

Chez la personnalité qui est l'archétype de Strader se manifesta quelque chose : comme une impossibilité absolue à traverser sans entraves cette vie de l'âme qui fait suite à la mort en direction de la zone lunaire : constamment des obstacles surviennent comme si la région de la Lune ne voulait pas laisser approcher cette individualité.

Et lorsqu'on suivait par la conscience imaginative ce qu'il y avait effectivement là, voici ce qui se révélait : c'était comme si ces Instructeurs primordiaux de l'humanité, qui avaient autrefois apporté aux hommes la science spirituelle originelle, comme si ces Instructeurs primordiaux de l'humanité avaient constamment crié à ce modèle de Strader : tu ne peux pas venir à nous, car à cause de ta qualité humaine particulière, tu ne dois rien savoir encore des étoiles ; il faut que tu attendes, il faut que tu répètes encore différentes choses de ce que tu as vécu, non seulement dans ta dernière incarnation, mais dans les précédentes, afin que tu mûrisses au point de pouvoir acquérir une connaissance des étoiles et de leur nature.

Il se produisit alors ceci de singulier : on avait devant soi une individualité qui en fait ne pouvait pas du tout progresser vers la substance spirituelle du monde des étoiles, ou ne pouvait le faire que difficilement. Elle progressera naturellement, mais elle ne peut le faire qu'avec difficulté. J'ai ainsi fait à propos de cette personnalité précisément une étrange découverte : chez de telles individualités modernes, rationalistes, intellectuelles, un obstacle dans l'élaboration du karma, c'est qu'elles ne peuvent approcher sans entraves l'essence des astres. Dans la suite de l'investigation, il apparut que cette personnalité a puisé justement toute la force nécessaire à son rationalisme dans la période qui précédait encore l'aube de la régence de Michaël. Elle n'avait pas encore été touchée de la manière juste par la régence michaélique.

Ensuite, poursuivre l'examen du karma de cette personnalité dans le passé devint une exigence très marquée. Car j'étais obligé de me dire : il y a là cependant quelque chose qui, du fait des résultats d'existences terrestres passées, amène une préparation karmique pour cette personnalité telle qu'elle concerne non seulement la vie terrestre, mais encore a des prolongements jusque dans la vie après la mort. C'est bien là un phénomène très étrange.

Il se révéla alors que la vie qui avait précédé l'existence terrestre que je viens d'esquisser pour vous, et qui se reflète dans le personnage de Strader, avait été une vie d'épreuves, pénible, une véritable vie d'épreuves dans le suprasensible : quelle attitude dois-je donc avoir vis-à-vis du christianisme ?

On dirait volontiers ceci : il se prépare lentement dans le suprasensible quelque chose qui rend cette personnalité incertaine vis-à-vis de la compréhension du christianisme dans l'existence terrestre. Cela aussi transparaît dans le personnage de Strader : il n'est sûr de rien, repousse d'une certaine façon ce qui est suprasensible, ne veut l'appréhender que par l'intelligence, mais pourtant il veut voir quelque chose. Rappelez-vous la description de Strader. C'est bien cela ; dans la vie, cette personnalité est issue de son karma passé. Et il se révèle qu'effectivement, en passant la vie entre la mort et une nouvelle naissance avant l'existence terrestre de la fin du XIXè siècle, cette personnalité a traversé la sphère de vie des étoiles dans un état de conscience fortement estompé, elle parcourt justement cette phase entre la mort et une nouvelle naissance avec une conscience assourdie. Par là se produisit dans sa vie la réaction l'amenant à former des concepts d'autant plus lucides et fermes en face des images conceptuelles atones par lesquelles elle avait passé entre la mort et une nouvelle naissance.

Lorsqu'on franchit ces apparitions montrant les mondes stellaires comme dans un brouillard et qu'on parvient à la vie terrestre précédente de cette personnalité, on trouve quelque chose de hautement singulier. On est d'abord conduit – je le fus tout au moins – vers le « tournoi des chanteurs à la Wartburg » en 1206, précisément à l'époque que je vous ai décrite comme celle où les anciens platoniciens de l'Ecole de Chartres, par exemple, étaient remontés dans le monde spirituel, où les autres, les aristotéliciens, n'étaient pas encore descendus, et où entre les deux eut lieu une sorte de conférence céleste, de colloque, sur le processus michaélique effectivement en cours. C'est à ce moment que se place le tournoi des chanteurs à la Wartburg.

Il est toujours intéressant de suivre les choses : qu'y a-t-il ici sur terre, et qu'y a-t-il au-dessus ? Nous avons ainsi un événement : le tournoi des chanteurs à la Wartburg, qui n'est pas en liaison immédiate avec le courant michaélique poursuivant son cours.

Or, qui participait au tournoi des chanteurs à la Wartburg ? Des poètes allemands des plus importants étaient réunis là, dans cette joute de chanteurs. On sait en quoi consistait l'enjeu du tournoi : la renommée des princes et la valeur personnelle à faire apparaître avaient réuni Walther von der Vogelweide, Wolfram von Eschenbach, Reinmar von Zweter ; mais il y en avait un qui au fond était contre tous les autres : Heinrich von Ofterdingen. Et dans cet Heinrich von Ofterdingen, je retrouvai l'individualité sur laquelle reposait le modèle de Strader.

Nous avons donc à faire à Heinrich von Ofterdingen – et il nous faut tourner notre regard vers lui : pourquoi Heinrich von Ofterdingen, après avoir franchi la porte de la mort, a-t-il cette difficulté à traverser comme dans un état crépusculaire le monde des astres ? Pourquoi ?

Il suffit de suivre le déroulement du tournoi des chanteurs : Heinrich von Ofterdingen s'engage dans un combat contre les autres. On a déjà appelé le bourreau : il doit être pendu s'il perd. Il se retire de la compétition. Mais pour provoquer un nouveau tournoi, il fait appel au magicien Klingsor en Hongrie. Et effectivement, il amène le magicien à Eisenach.

Une sorte de nouveau tournoi de la Wartburg se déroule alors, auquel Klingsor participe. Mais on voit très nettement ceci : Klingsor prend parti pour Heinrich von Ofterdingen, lequel, combattant lui-même, vient chanter – Klingsor ne combat pas seul : il laisse des entités spirituelles lutter à ses côtés. Et pour y parvenir, il fait en sorte, par exemple, qu'un jeune homme soit possédé par une telle entité spirituelle, et il le fait ensuite chanter à sa place. Il fait intervenir des forces spirituelles encore plus puissantes à la Wartburg.

En face de tout ce qui vient ainsi de Klingsor se dresse Wolfram von Eschenbach. Un procédé utilisé par Klingsor consiste notamment en ceci : une de ces entités spirituelles doit arriver à distinguer si Wolfram von Eschenbach est un homme cultivé ou non. Car Klingsor est un peu poussé dans ses retranchements par Wolfram von Eschenbach. Quand celui-ci s'aperçoit que le spirituel est en cause, il chante la sainte Cène, la transsubstantiation, la présence du Christ dans la Cène – et l'esprit est obligé

de reculer, cela il ne le supporte pas. Derrière ces choses résident en effet des réalités effectives, si je puis employer cette tautologie.

Klingsor réussit, avec l'aide de plus d'une entité spirituelle, à démontrer à Wolfram von Eschenbach qu'il a bien un christianisme sans étoiles, le christianisme qui ne compte plus avec le Cosmos, et qu'il est tout à fait inculte en matière de sagesse cosmique. Or, c'est cela qui importe. Klingsor a prouvé que le chantre du Graal, déjà à cette époque, ne connaît que le christianisme qui n'est plus le christianisme cosmique. Et Klingsor peut paraître avec un soutien spirituel uniquement parce qu'il possède la sagesse des astres. Mais par la façon déjà dont il en use, on voit qu'il a introduit dans ses procédés ce qu'on appelle « la magie noire ».

Nous voyons ainsi comment, d'une manière qui n'est pas juste, la sagesse des étoiles a été opposée au profane dans ce domaine qu'est Wolfram von Eschenbach. Nous sommes alors au XIIIè siècle, avant que survienne ce Dominicain dont j'ai parlé ; nous sommes à l'époque où le christianisme, là précisément où il était particulièrement grand, s'est dépouillé de toute compréhension du monde des astres, et où au fond une sagesse des étoiles était encore présente là où intérieurement on devenait étranger au christianisme, comme Klingsor de Hongrie.

Heinrich von Ofterdingen avait donc fait venir Klingsor, avait donc conclu alliance avec la sagesse des étoiles non christifiée. De ce fait, Heinrich von Ofterdingen est resté en un certain sens lié, non seulement à la personnalité de Klingsor, qui plus tard disparaît en fait de sa vie suprasensible, mais aussi tout d'abord, notamment, à une cosmologie médiévale déchristifiée. Il vécut ainsi entre la mort et une nouvelle naissance, et renaît ensuite, comme je l'ai décrit, habité dans la vie par une certaine incertitude vis-à-vis du christianisme.

L'essentiel est ceci : il meurt à nouveau, et parcourt à nouveau le chemin rétrospectif dans le monde des âmes ; il se trouve alors à chaque pas devant la nécessité d'approcher à nouveau du monde des astres, de passer par le dur combat que Michaël, dans le cadre de sa régence, devait mener précisément au troisième tiers du XIXè siècle contre les puissances démoniaques qui sont en rapport avec la cosmologie non-chrétienne du Moyen Age. Et pour compléter cette image : on pouvait voir tout à fait exactement comment, parmi ceux qui luttaient durement contre la régence de Michaël, contre lesquels devaient agir les esprits de Michaël, sont encore maintenant les entités spirituelles justement qui furent invoquées autrefois à la Wartburg par Klingsor, afin de s'opposer à Wolfram von Eschenbach.

Si bien qu'ici, quelqu'un qui, de par les fruits de son karma par ailleurs, avait été passagèrement poussé vers l'ordre des Capucins, ne pouvait approcher le christianisme, parce qu'il portait en lui vis-à-vis de ce christianisme un antagonisme né lorsqu'il avait appelé Klingsor à l'aide contre Wolfram von Eschenbach, le chantre de Parzival. Et tandis que dans l'inconscient de cet homme la cosmologie non-chrétienne se manifestait encore, assourdie, un christianisme rationaliste habitait sa conscience, sans être même particulièrement intéressant, c'est seulement le combat mené dans sa vie par lequel il voulait fonder un rationalisme chrétien, une sorte de religion rationaliste. Mais voyez-vous, mes chers amis, le plus important, le plus significatif, c'est le lien que l'on perçoit entre le rationalisme abstrait, la pensée abstraite pénétrante et qui ondoie dans le subconscient : des représentations estompées, paralysées, des étoiles et des liens avec les étoiles se lèvent dans la conscience sous forme de pensées abstraites.

Et quand on voit de quelle nature est le karma des humains les plus intelligents de l'époque présente intelligents en tant que matérialistes – on s'aperçoit que ces humains, la plupart du temps, avaient dans leurs vies antérieures quelque chose à faire avec une déviation cosmologique vers la magie noire. C'est une relation importante.

Ceci s'est conservé chez les paysans qui éprouvent d'emblée une certaine répulsion lorsque parmi eux il s'en trouve un qui est par trop intelligent à la manière des rationalistes. Celui-là, ils ne l'aiment pas. Il y a instinctivement dans leur manière de voir quelque chose qui révèle de telles relations.

Oui, mes chers amis, considérez maintenant tout cela dans notre contexte. De tels esprits, on en rencontrait dans le dernier tiers du XIXè et au début du XXè siècle. Ils appartiennent aux plus intéressants. Un Heinrich von Ofterdingen réapparu, qui avait commerce avec le magicien le plus noir de son temps, avec Klingsor, se révèle déjà comme intéressant justement par son intelligence rationaliste.

Les difficultés apparaissent ici qui sont présentes quand on veut aborder la sagesse des étoiles de la juste manière. Et cette approche juste de la sagesse des astres, dont on a besoin pour percer à jour le karma, n'est possible que dans la lumière d'une juste compréhension de la régence de Michaël et par l'adhésion à Michaël.

Ceci vous confirme d'autre part qu'à travers toute la réalité de l'époque moderne – je vous l'ai montré aujourd'hui par un seul exemple, l'exemple du modèle de Strader – un courant de la vie spirituelle a affleuré qui rend difficile l'approche objective de la science des étoiles, et par là de la science du karma. Comment on peut cependant le faire en sûreté, à l'abri des attaques qui peuvent venir aujourd'hui du côté que j'ai caractérisé, comment on peut aborder la sagesse des étoiles et la formation du karma, nous en parlerons encore demain.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, le 19 septembre 1924

Les considérations auxquelles nous nous sommes livrés ici pour comprendre toujours mieux ce que signifie le fait que l'époque actuelle est sous le signe de la régence de Michaël, nous ont conduits la dernière fois à montrer quelle action singulière peut avoir le karma d'êtres humains ; et elles nous ont montré en un certain sens comment ces difficultés peuvent aller jusqu'à faire en sorte qu'une personnalité ne trouve pas le chemin entre la mort et une nouvelle naissance pour vivre ce qui est nécessaire à l'œuvre du karma par la participation aux événements de la vie des étoiles.

Il est évidemment difficile, pour une manière de voir encore entièrement et uniquement attachée à ce qui se passe ici dans la vie terrestre physique, de s'ouvrir aux choses qu'il faut vraiment assimiler si l'on veut prendre au sérieux l'idée du karma. Mais nous vivons certes à l'époque des grandes décisions, et ces décisions doivent être présentes tout d'abord dans le domaine spirituel. Et dans le domaine spirituel, elles sont préparées comme il le faut si précisément des hommes animés profondément de l'esprit anthroposophique ont le courage de prendre suffisamment au sérieux le monde spirituel pour accueillir ce qui vient de lui, afin de comprendre les phénomènes de la vie physique extérieure.

C'est pourquoi je n'ai pas craint, depuis déjà plusieurs mois, de rassembler des faits particuliers de la vie spirituelle qui sont propres à faire comprendre la configuration spirituelle de l'époque présente. Et j'exposerai aujourd'hui quelques éléments de plus pour illustrer, dirais-je volontiers, ce que j'achèverai sans doute dimanche pour montrer comment l'ensemble du karma de la vie spirituelle de notre époque est en liaison avec ce que doit faire le mouvement anthroposophique.

Pour commencer, je présenterai certes aujourd'hui des choses dont vous ne verrez pas tout de suite quel lien elles ont avec notre thème principal, mais vous reconnaîtrez tout de suite qu'elles caractérisent éminemment la vie spirituelle du présent, issue des profondeurs de la vie spirituelle du passé.

Bien des choses apparaîtront paradoxales, mais la vie dans sa totalité présente en effet, pour la vue qu'on en a sur terre, des contradictions. Les exemples que je choisis aujourd'hui ne sont pas ordinaires, car des successions ordinaires de vies successives ne nous montrent pas, en règle générale, des personnalités historiques, elles ne nous montrent pas non plus des personnalités de façon telle qu'en les étudiant superficiellement nous y verrions une chaîne continue. Mais il y a effectivement des vies terrestres qui se succèdent de façon telle qu'en les rassemblant, on présente en même temps l'histoire.

Ceci est le cas d'une façon très prononcée pour un petit nombre d'individualités ; mais ces individualités précisément, dont une seule incarnation peut être indiquée comme historique – comme ce fut déjà le cas chez quelques personnalités que j'ai présentées au cours du travail – c'est à leur propos justement que nous pouvons apprendre énormément de choses sur le karma. Et je voudrais tout d'abord parler d'une personnalité qui vivait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, et qui était déjà philosophe à l'époque ; un philosophe qui de la façon la plus marquée appartenait aux sceptiques, c'est-à-dire ceux qui, en fait, ne tiennent rien dans le monde pour certain. Il appartenait à cette école sceptique qui, certes, vit déjà l'aube du christianisme, mais qui se trouvait tout à fait dans l'impossibilité d'acquérir des connaissances sûres, et donc, avant tout, ne pouvait dire en aucune façon qu'un être divin peut prendre forme humaine, et autres choses analogues.

Cette individualité – le nom qu'elle portait à l'époque ne fait pas grand-chose dans l'affaire, c'était un Agrippa – cette individualité, incarnée à cette époque, rassemblait dans sa personnalité tout ce que le scepticisme grec avait produit, et en un certain sens, et sans prendre le mot dans un sens péjoratif, mais comme terme technique, nous dirions même qu'elle était un cynique ; un cynique non pas dans sa conception de la vie – là elle était un sceptique –, mais cynique dans la façon dont elle prenait les choses du monde : de telle façon en effet qu'elle plaisantait très volontiers même sur des choses très importantes. Et le christianisme passa sans laisser en cet être la moindre trace. Mais après qu'il eut franchi la porte de la mort, une atmosphère subsista en lui qui était moins un fruit de son scepticisme – car c'était là une conception philosophique, et après la mort on n'emporte pas cela bien loin – que ce qui réside dans les habitudes intérieures de l'âme et de l'esprit, cette légèreté avec laquelle on prend les événements importants de la vie, cette satisfaction lorsqu'une chose qui paraît importante se révèle comme ne l'étant pas : c'était l'attitude intérieure générale. Et cette attitude foncière subsista dans la vie après la mort.

J'ai déjà indiqué hier ceci : tout d'abord, lorsqu'il a passé la porte de la mort, l'être humain entre dans une sphère où il est amené peu à peu dans le domaine de la Lune. Et j'ai indiqué que là se trouve la colonie des Sages primordiaux de l'humanité, de ces premiers Instructeurs qui ont vécu autrefois sur la terre – mais sans vivre à l'époque dans un corps physique, et qui pour cette raison n'enseignaient pas comme on doit se représenter l'enseignement pratiqué plus tard, mais ne cheminaient sur la terre que dans un corps éthérique ; ils enseignaient de façon telle que tel ou tel de ceux qui devaient recevoir leur enseignement dans les Mystères ressentaient ces Instructeurs comme présents en eux. L'élève avait ce sentiment : le Sage primordial était en moi. – Et le fruit de cette présence en lui était une inspiration

intérieure qui était, à cette époque passée, la forme que prenait l'enseignement, C'étaient les temps les plus reculés de l'évolution de la terre où les grands Instructeurs cheminaient dans leurs corps éthériques. Ce sont eux qui suivirent pour ainsi dire la Lune lorsqu'elle se fut séparée de la terre pour devenir un corps céleste dont l'homme traverse le domaine, qui est en quelque sorte la première station de son évolution cosmique. Ce sont eux qui l'éclairent sur le karma, car ils ont à faire notamment avec la sagesse du passé.

Et lorsque la personnalité mentionnée, Agrippa, pénétra dans ce domaine, le sens d'une incarnation antérieure lui apparut très nettement, une incarnation particulièrement caractéristique et qui alors, dans la vision rétrospective d'après la mort, fit sur elle une grande impression, parce que cette individualité, durant cette incarnation, avait pu voir encore beaucoup de choses qui concernaient la manière dont les cultes d'Asie mineure et d'Afrique étaient issus des anciens Mystères.

Cette individualité passa ensuite à nouveau sous une forme très intense, suprasensible, à l'ère chrétienne, par ce qu'elle avait vécu sur la terre en rapport avec plus d'un Mystère décadent de l'Asie mineure. Il en résulta que – n'ayant pas été touchée par le christianisme, comme je l'ai dit – elle vit alors dans le suprasensible que dans les anciens Mystères, on attendait le Christ.

Mais comme les Mystères – je veux dire les cultes qui en étaient issus et dont cette personnalité fut témoin – avaient perdu leur substance profonde dans les lieux où elle avait vécu, elle adopta des cultes, des institutions qui, au cours des premiers siècles de l'évolution chrétienne furent christifiés et adoptés par le christianisme romain. Notez donc bien, mes chers amis, de quoi il s'agit : dans cette région, après la mort de cette individualité, fut préparée en elle une compréhension pour l'aspect extérieur des cultes et des institutions ecclésiastiques, qui autrefois étaient païens, mais qui ressuscitèrent au cours des premiers siècles chrétiens et passèrent dans la forme très marquée du culte romain avec toutes les conceptions de la nature de l'Eglise liées au culte romain.

Ceci eut pour effet que cette personnalité revêtit une configuration spirituelle toute particulière. Nous voyons d'autre part que dans le parcours que suit l'être humain entre la mort et une nouvelle naissance, cette individualité élabore son karma tout particulièrement dans la région de Mercure, si bien qu'elle acquiert sur certains rapports une grande vue d'ensemble non pas au sens intérieur, mais dans le sens de l'intelligence extérieure dont elle est dotée.

Lorsque nous suivons ensuite du regard cette individualité, nous la retrouvons sur terre dans ce cardinal qui assuma le gouvernement alors que Louis XIV lui-même était encore un enfant : le cardinal Mazarin. Et lorsque nous étudions le cardinal Mazarin dans tout ce qu'il a de brillant, de généreux, de grand, et dans toute sa conception extérieure du christianisme aussitôt formée – et aussi dans sa façon de s'adapter dans ses habitudes à la manière d'être de la femme qui est la tutrice de Louis XIV – nous voyons ceci : il adopte du christianisme tout ce qui est institution chrétienne, culte chrétien, pompe chrétienne : il adopte tout cela, qui pour lui s'auréole de l'éclat de la nature orientale, asiatique. Et il gouverne l'Europe, au fond, comme quelqu'un qui a assimilé la nature de l'Asie mineure dans une incarnation très antérieure.

Ce cardinal Mazarin eut bien l'occasion d'être quelque peu vigoureusement touché par les circonstances. Tenez seulement compte de l'époque : l'aboutissement de la Guerre de Trente Ans, et toutes les choses qui se sont passées, à l'origine desquelles était Louis XIV.

Le cardinal Mazarin était doué d'une grande faculté de percevoir un ensemble de faits, c'était un grand homme d'Etat, mais d'autre part aussi il était comme étourdi, enivré en réalité par ses propres actions ; si bien que ces actions, aimerait-on dire, étaient accomplies avec une habileté grandiose mais non pas comme quelque chose qui vient du fond du cœur.

Quand cette vie traverse à nouveau la période entre la mort et une nouvelle naissance, elle devient tout à fait singulière. On peut alors exactement voir comment, en traversant la région de Mercure, tout ce qu'a accompli cette personnalité se dissout comme dans le brouillard. Toutes les idées qu'elle a accueillies sur le christianisme, tout le scepticisme par lequel elle a passé vis-à-vis de la science, tout cela se transforme entre la mort et une nouvelle naissance : la science ne fournit plus les vérités dernières ; un sens aigu de la connaissance, déjà fugitivement présent lors de la traversée précédente de Mercure, s'éteint à nouveau, et dans cette vie se développe karmiquement une singulière mentalité ; une mentalité qui retient avec ténacité des conceptions pénétrantes vécues autrefois, mais qui ne peut développer que peu de concepts pour dominer la prochaine existence.

Tandis qu'elle traverse la vie entre la mort et une nouvelle naissance, on a le sentiment suivant : que fera donc cette individualité en vérité dans la nouvelle incarnation à laquelle elle aspire ? A quoi est-elle en fait vraiment liée ? On a ce sentiment : Elle peut être unie plus ou moins intensément à toutes sortes de choses, et à rien. Tous les antécédents nécessaires sont là. L'intensité avec laquelle – après le scepticisme qui a précédé – sur tous les chemins qu'on parcourt pour devenir cardinal, le christianisme est vécu avec tous ses aspects extérieurs, elle est profondément ancrée dans la personnalité. Cette personnalité doit acquérir de riches connaissances, mais doit cependant les manifester à l'aide de concepts vite troussés. Et en outre : la carte d'Europe qu'elle a autrefois connue est comme effacée, dirais-je. On ne sait pas comment elle s'y retrouvera. Que pourra-t-elle entreprendre avec cette carte d'Europe ? A coup sûr, elle ne pourra rien en faire.

Oui, mes chers amis, il faut passer par ces choses en traversant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, afin de ne pas faire erreur, afin d'en tirer vraiment un savoir exact. Cette personnalité nait à nouveau et révèle vraiment dans sa vie physique, lorsqu'approche l'époque de Michaël, un visage double singulier. Une personnalité qui ne peut pas être vraiment un homme d'Etat, qui ne peut pas être tout à fait homme d'Etat, ni tout à fait homme d'Eglise, mais qui se trouve en place dans les deux fonctions avec intensité : il s'agit de Hertling qui fut, à un âge avancé, chancelier d'Empire en Allemagne, et qui avait à tirer profit dans cette succession karmique des restes de sa nature mazarinienne : qui devenu professeur et chrétien, manifeste tous les éléments singuliers avec lesquels il a abordé le christianisme.

C'est un exemple par lequel vous pouvez voir de quelle façon singulière les hommes du présent en sont venus de par leur passé à leurs individualités actuelles. Celui qui ne fait pas de recherches, mais qui élabore quelque chose par la pensée, arriverait naturellement à tout autre chose. Mais on ne comprend le karma que quand on peut justement établir une liaison avec ces rapports extrêmes qui, dans le monde sensible, prennent un aspect presque contradictoire, mais qui sont présents dans le monde spirituel. De même qu'est réel ce que j'ai déjà mentionné ici : le fait que Ernst Haeckel, qui combattit si furieusement l'Eglise, était le moine Hildebrand réincarné, lequel fut sous le nom de Grégoire un grand pape dans son incarnation précédente.

Nous voyons ainsi comme le contenu extérieur de la foi ou de la manière de voir d'un homme dans la vie terrestre compte peu ; car cela, ce sont ses pensées. Mais étudiez donc Haeckel, et étudiez notamment, en liaison avec ce qu'il fut, le moine Hildebrand, le pape Grégoire – je crois qu'il se trouve aussi parmi les statues de Chartres – et vous verrez qu'effectivement, il y a là un dynamisme dont l'action se prolonge.

J'ai présenté cet exemple afin que vous voyiez comment des personnalités éminentes de l'époque présente apportent avec elles le passé et l'introduisent dans ce présent. Je voudrais choisir un autre exemple qui peut vous être d'un très grand prix, et devant lequel je recule presque par crainte de le mentionner avec trop de légèreté, mais qui mène si loin dans les profondeurs de l'édifice spirituel tout entier du présent que je ne puis, précisément, éviter de le mentionner.

Si tout à l'heure vous regardez le visage du moine Hildebrand, qui fut le pape Grégoire VII que vous connaissez par l'histoire, vous verrez que dans ce visage de Hildebrand, du futur Grégoire, toute la configuration de l'âme de Haeckel est enclose de merveilleuse façon. Mais c'est une autre personnalité dont je voudrais parler, une personnalité – comme je le disais, je recule presque devant l'idée de la mentionner, mais elle est extrêmement caractéristique pour ce transfert du passé dans le présent, et la manière dont il se fait. J'ai souvent indiqué, et vous en aurez aussi connaissance par l'histoire extérieure, qu'au IVè siècle a eu lieu le concile de Nicée, qui décida pour l'Europe occidentale entre l'arianisme et l'athanasianisme, et où l'arianisme fut condamné.

A ce concile apparut toute la haute érudition qui, dans les premiers siècles chrétiens, était présente chez les personnalités déterminantes, où l'on disputait d'idées profondes, où en fait l'âme humaine était dans une tout autre attitude intérieure, où elle considérait comme tout naturel le fait de vivre directement dans un monde spirituel, et où déjà on pouvait disputer de manière substantielle si le Christ, le Fils, est de nature identique au Père ou seulement une entité semblable à lui, ce qu'affirmait l'arianisme. Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans les divergences dogmatiques des deux conceptions, mais nous ne perdrons pas de vue qu'il s'agit là de confrontations extrêmement serrées, d'une subtilité grandiose, mais où l'on combattait avec les armes de l'intellectualisme de l'époque.

Lorsqu'aujourd'hui nous sommes subtils, nous le sommes en êtres humains. Aujourd'hui, presque tous les humains sont subtils. Je l'ai déjà dit souvent : les hommes sont terriblement intelligents, c'est-à-dire qu'ils peuvent penser, n'est-ce pas ? Ce n'est pas grand-chose, mais ils peuvent le faire aujourd'hui. Je peux aussi être très bête et penser ; les hommes peuvent penser aujourd'hui. Mais à l'époque, il n'en était pas ainsi ; ils recevaient les pensées comme une inspiration. Celui donc qui était subtil se ressentait comme béni de Dieu, et la pensée était une sorte de clairvoyance. C'était encore absolument le cas au IVè siècle après J. -C. Et ceux qui écoutaient un penseur ressentaient aussi encore un peu l'évolution de sa pensée. Or, à ce concile précisément était présente une personnalité qui prit part à ces discussions, mais fut au plus haut point contrariée par l'issue du Concile, et qui à ce moment s'était efforcée de présenter les arguments des deux partis.

Cette personnalité présenta les raisons les plus importantes tant en faveur de l'arianisme que de l'athanasianisme, et si les choses avaient marché dans son sens, elles eussent abouti tout autrement. Non pas à une sorte de compromis boiteux entre l'arianisme et l'athanasianisme, mais à quelque chose comme une synthèse qui eût été probablement quelque chose de très grand – on ne doit pas construire l'histoire, mais on peut dire cela pour éclairer la chose – qui eût conduit à relier beaucoup plus intimement le divin humain en l'homme au divin de l'univers. Car la forme que l'athanasianisme engendra fit que l'âme humaine fut en réalité nettement isolée de son origine divine, et on passait même pour hérétique lorsqu'on parlait du dieu présent dans l'être intérieur de l'homme.

Si l'arianisme avait triomphé seul, on aurait naturellement parlé beaucoup du dieu en l'être intérieur de l'homme, mais on ne l'aurait jamais fait avec la vénération intérieure nécessaire, et surtout pas avec la dignité intérieure nécessaire. L'arianisme à lui seul aurait considéré l'être humain à tout niveau comme une incarnation du dieu qui l'habitait. Mais c'est vrai aussi pour chaque animal, pour le monde

entier, pour chaque pierre, pour chaque plante. Cette manière de voir n'a de valeur que si, en même temps, elle est animée par l'impulsion à monter de plus en plus haut dans l'évolution pour ne trouver le dieu qu'au sommet. L'affirmation qu'on possède un divin en soi à tous les échelons de la vie n'a de sens que si l'on conçoit ce divin dans une ascension permanente « vers lui-même », où il n'est pas encore. Mais si la personnalité dont je parle avait pu prendre à ce concile quelque influence déterminante, c'est une synthèse des deux conceptions qui, à coup sûr, aurait pu s'accomplir.

Cette personnalité, profondément insatisfaite, se retira dans une sorte d'ermitage en Egypte, y mena une vie rigoureusement ascétique, connaissant à fond – au IVè siècle donc – tout ce qu'étaient en réalité les contenus réels, spirituels, du christianisme ; c'était peut-être un des chrétiens les mieux informés de ce temps, mais non pas un lutteur.

Déjà la manière dont cette personne se manifesta au Concile était celle d'un homme sachant en tous points peser les choses, calme, mais extraordinairement enthousiaste, non pas pour les petites choses et les attitudes exclusives ; celle d'un homme qui était on ne peut pas dire écœuré, ce ne serait pas le terme juste – mais qui ressentait une extrême amertume de n'avoir rien pu faire admettre ; car il était tout à fait convaincu que le salut du christianisme viendrait uniquement si sa conception pouvait s'imposer.

Il se retira donc dans une sorte d'ermitage et devint pour le reste de ses jours un ermite, mais qui, par une impulsion intérieure, suivit un cheminement tout particulier et se consacra à l'investigation des origines de l'inspiration par la pensée. L'approfondissement mystique qu'il cultivait visait à découvrir d'où la pensée reçoit son inspiration. Ce fut comme une seule grande nostalgie : trouver l'origine de la pensée dans le monde spirituel. Et finalement, cette personnalité était tout emplie de ce désir ardent. Elle mourut aussi avec ce désir sans avoir pu trouver pendant cette existence terrestre un accomplissement concret, une réponse. La réponse ne vint pas. A ce moment, les temps n'étaient pas favorables.

Ainsi, en passant par la mort, cette personnalité fit une expérience singulière. Des décennies après sa mort, elle pouvait porter le regard en arrière sur cette existence terrestre et toujours la voir teintée par ce à quoi elle était finalement arrivée. Dans ce qui fait suite directement à la mort dans l'observation rétrospective, cette personnalité pouvait voir comment l'homme pense.

Mais la question n'avait pas encore abouti. Ceci est important. Et sans qu'une pensée soit présente qui réponde à cette question, cette personnalité portait le regard, justement après sa mort, un regard merveilleusement clair et imaginatif, sur l'intelligence de l'univers. Ce ne sont pas les pensées de l'univers qu'elle voyait – elle les aurait vues si ce à quoi elle aspirait avait trouvé un accomplissement – mais bien, en images, l'activité pensante, le penser de l'univers.

Ainsi une individualité traversait la vie entre la mort et une nouvelle naissance dans une sorte d'équilibre entre la contemplation mystique imaginative et la pensée très subtile d'autrefois, mais encore fluide, qui n'avait pas encore trouvé sa forme définitive.

Tout d'abord, dans ce qui prenait forme de par le karma, ce fut la tendance mystique qui triompha. L'individualité concernée revient au monde au Moyen Age ; c'est une visionnaire, une visionnaire qui voyait s'ouvrir devant elle de merveilleuses perspectives du monde spirituel. La tendance du penseur s'effaça tout d'abord entièrement, l'élément contemplatif passa au premier plan. De merveilleuses visions dans un abandon mystique au Christ, une imprégnation extrêmement profonde de l'âme par un christianisme de visionnaire, perceptible, des visions dans lesquelles le Christ apparaissait en chef de troupes pacifiques, non belliqueuses, de cohortes qui voulaient répandre le christianisme par la douceur, comme il n'y en avait eu sur la terre à aucune époque – cela était présent dans les visions de cette nonne : un christianisme très ardent qui ne concordait pas du tout avec la forme nouvelle qu'il adopta par la suite.

Durant sa vie, cette nonne, cette visionnaire, cette voyante, n'entra pas en conflit avec le christianisme établi ; elle approfondit une religion de nature tout à fait personnelle tout d'abord, un christianisme qui, en fait, n'exista plus jamais sur terre par la suite. Si bien qu'à cette personnalité, l'univers, dirais-je volontiers, posait la question : comment ce christianisme était-il réalisable dans un corps physique dans une nouvelle incarnation ?

En même temps, après que la visionnaire eut franchi la porte de la mort depuis un certain temps déjà, les échos de l'ancien intellectualisme, de l'intellectualisme inspiré furent à nouveau présents. Les traces des visions furent « imprégnées d'idées », dirais-je volontiers. Et en quête d'un corps humain, cette individualité devint Vladimir Solovieff.

Lisez les œuvres de Solovieff. J'ai déjà décrit souvent ici l'impression qu'elles font sur un homme d'aujourd'hui, je l'ai dit aussi dans l'introduction à l'édition de ses œuvres. Essayez de sentir tout ce qui réside entre les lignes, une mystique qui souvent nous paraît pesante, un christianisme qui a une forme d'expression individuelle, mais qui fait apparaître distinctement que cela devait rechercher un corps souple, plastique en tous points, comme on ne peut le trouver que dans le peuple russe.

Je pense qu'on peut déjà, quand on considère ces exemples, mes chers amis, garder une pudeur sacrée devant les vérités du karma, qui ne peuvent vraiment être conservées intérieurement que dans la pureté ; car celui qui a le sens de l'observation du monde spirituel, en celui-là se réalise ce que l'on veut

souvent : la vérité a quelque chose de sacré, quelque chose de voilé, et qui est dévoilé d'une manière véritable digne.

On a constamment et toujours reproché à l'anthroposophie, – notamment les théologiens – de dépouiller les mystérieuses vérités du voile du mystère, les rendant ainsi profanes. Mais lorsque justement on pénètre dans les arcanes profondes, plus ésotériques, de la contemplation anthroposophique, on ressent qu'en vérité, il ne peut être question d'une pareille profanation, mais que le monde emplit l'être d'une crainte sacrée lorsqu'on contemple l'une après l'autre les vies humaines, et l'action merveilleuse par laquelle les vies antérieures ont leur prolongement dans les existences ultérieures. Il faut seulement ne pas être soi-même intérieurement profané, ou ne pas agir en profanant par la pensée, et l'on n'en viendra pas à faire de telles objections.

On peut dire ceci : celui qui lit les œuvres de Solovieff et voit à l'arrière-plan la pieuse nonne avec ses visions merveilleuses, avec le don sans réserve de soi à l'entité du Christ, celui qui voit sortir du Concile cette personnalité avec sa profonde amertume, alors qu'elle y a exposé des choses si grandes, si importantes, celui qui pour ainsi dire découvre le christianisme deux fois – dans sa forme rationaliste, mais d'un nationalisme inspiré, puis dans sa forme de visionnaire – dans l'âme et dans le cœur de cette individualité où il constitue l'arrière-plan, – pour celui-là, soulever le voile du secret n'est vraiment pas une profanation. Un romantique allemand a eu un jour le courage de penser autrement que tous les autres la célèbre devise d'Isis qui dit. Je suis ce qui fut, ce qui est, ce qui sera ; aucun mortel n'a soulevé mon voile. – A cela le romantique allemand a répondu : Alors il faut que nous devenions immortels pour le soulever ! Les autres ont simplement entendu la devise. Découvrons en nous-mêmes ce qui est vraiment immortel, l'esprit, le divin, et nous pourrons alors aborder maint secret sans le profaner, un secret que nous ne pouvons pas approcher avec trop peu de confiance en la divinité de notre nature. Ainsi est esquissée l'attitude intérieure qui devrait se répandre de plus en plus sous l'influence de considérations comme le furent celles d'hier, et celles d'aujourd'hui ; elles doivent agir sur les actes et sur la vie de ceux qui, comme il a été décrit, viennent avec leur karma à la Société anthroposophique.

NEUVIÈME CONFÉRENCE
Dornach, le 21 septembre 1924

Les conférences que j'ai faites maintenant, sous l'impression de la présence de tant d'amis venus de tous côtés, ont eu dans l'essentiel pour but de présenter les choses dans la perspective du karma, afin de conduire, au moins par quelques lignes tracées, à comprendre la vie de l'esprit contemporaine sous son aspect spirituel. Et je voudrais mettre fin mardi prochain, dans la dernière de ces conférences, à ce qui, sous un certain rapport, forme une sorte d'unité.

Je voudrais aujourd'hui montrer par un exemple combien il peut devenir malaisé d'introduire dans le présent ce qui est une science de l'esprit vraiment adaptée à l'époque actuelle. Je ne désire pas répondre à cette question aujourd'hui en considérant les circonstances extérieures, mais en prenant un exemple de karma. Cet exemple présentera tout d'abord une individualité qui n'est pas précisément typique, mais qui est déjà une individualité particulière ; on peut ainsi faire voir combien il est difficile d'introduire dans une vie terrestre actuelle ce que naturellement tout homme apporte de ses vies antérieures, et l'apporte de façon telle que – à l'exception de sa toute dernière incarnation – il s'est trouvé à l'origine dans certains rapports avec le monde spirituel, soit réellement, soit au moins en vertu de la tradition. L'exemple peut nous montrer comment il est cependant difficile d'incarner dans la nature corporelle actuelle de l'homme, dans les conditions actuelles de la civilisation et de l'éducation, quelque chose qui fut spirituel, qui fut reçu spirituellement.

Dans ce but, je voudrais développer devant vous une série d'existences terrestres successives, celles d'une individualité, qui feront apparaître toutes les entraves possibles qui peuvent s'opposer à cet apport à notre époque, et comment ces difficultés se sont, chez certains, déjà préparées au cours de vies terrestres antérieures. Considérons tout d'abord, mes chers amis, une individualité dans son incarnation au VIè siècle pré-chrétien, en fait à ce moment et un peu plus tard, alors qu'eut lieu le départ des Juifs pour la captivité de Babylone. Alors que j'observais cette époque, une individualité m'apparut, une incarnation féminine d'alors, membre de la tribu juive, mais qui, lors de ce transfert des Juifs vers Babylone, et en fait avant qu'ils ne fussent arrivés à Babylone, prit la fuite et s'est par la suite assimilé en Asie Mineure – elle a atteint un âge assez avancé dans cette incarnation – toutes les doctrines possibles que l'on pouvait rencontrer là à cette époque.

Elle s'assimila notamment ce qui vivait alors avec une grande intensité, sous une forme très pénétrante, et ce qui donnait de la manière la plus diverse sa forme à cette conception du monde que l'on peut appeler zoroastrienne, avec son dualisme accusé, que décrit un chapitre de Science de l'Occulte : ce dualisme qui reconnaissait d'une part Ahoura Mazdao, le grand esprit de lumière qui envoie ses impulsions dans l'évolution de l'humanité pour qu'elles soient la source du bien, du beau, de la grandeur ; qui a à son service des esprits, les Amschaspands, qui l'entourent comme le soleil, dans le spectacle que révèle le visage du ciel, est entouré des douze signes du Zodiaque – et là nous avons le côté de lumière de ce dualisme qui a ses racines dans l'ancienne Perse – nous avons ensuite la puissance adverse, ahrimanienne, qui introduit dans l'évolution du monde et de l'humanité le mal, ce qui partout fait obstacle, et partout apporte une impulsion formatrice dysharmonique.

Cette doctrine était liée à une connaissance approfondie des constellations, dans le sens de l'astrologie – ou astrosophie – du passé. Tout cela, cette individualité, durant cette incarnation féminine à ce moment, put se l'assimiler parce qu'elle avait dans une personnalité masculine une sorte d'instructeur, d'ami initié à beaucoup de choses de ces doctrines d'Asie Mineure, notamment aussi à l'astrosophie chaldéenne.

Nous avons donc tout d'abord un échange de pensées animé entre ces deux personnalités, à l'époque qui suivit le départ des Juifs pour la captivité de Babylone, et nous avons ce phénomène étrange : la personnalité féminine, de par la puissance des impressions reçues, de par tout ce qu'elle accueillit en vertu de son extraordinaire réceptivité et de son intérêt, devint intérieurement clairvoyante, et elle put avoir du monde une vue d'ensemble par des visions qui reflétaient absolument l'ordre cosmique.

Nous avons là vraiment à faire à une étrange personnalité dans laquelle revit pour ainsi dire tout ce qui a été discuté, étudié en commun avec cet ami, semi-initié en Asie Mineure. Et une atmosphère gagna cette personnalité féminine, une atmosphère intérieure qui peut s'exprimer ainsi : Ah, qu'étaient donc finalement toutes les idées que j'ai assimilées pendant que j'apprenais, en face du puissant tableau des imaginations qui se dresse maintenant devant mon âme ! Que le monde est donc intérieurement riche et grandiose ! – Voilà la remarque que fit cette personnalité à la vue des Imaginations qui constituaient ses visions.

Et c'est précisément cette coloration intérieure qui engendra un certain malaise entre les deux personnalités. L'homme accordait plus d'importance au cheminement des pensées de la conception du monde, la personnalité féminine s'orientait de plus en plus vers les images. Et l'on peut dire que les deux personnalités franchirent presque simultanément la porte de la mort, mais dans une certaine mésentente.

Or, les résultats de ces vies terrestres se trouvèrent fondus l'un avec l'autre d'une singulière façon, dirais-je volontiers, si bien qu'au cours de la perception rétrospective de ces vies, une expérience extrêmement intense fut vécue par les deux personnalités, et de même dans l'élaboration du karma entre la mort et une nouvelle naissance. Le fruit de cette étrange vie commune sur terre fut un sentiment intense de communauté. En particulier, nous trouvons chez la personnalité féminine, après la mort, que l'atmosphère née de la prépondérance des Imaginations, des visions, n'était plus aussi marquée. Nous constatons plutôt qu'en elle, après la mort et en vue de la prochaine existence terrestre, germe une sorte de nostalgie de comprendre dans cette prochaine existence les choses sous forme de pensées, tandis que dans l'existence que j'ai décrite, elle avait saisi les choses davantage sous la forme des mots, si bien que de cette expérience verbale elles étaient passées à l'Imaginations aux visions.

Or, ces deux personnalités, liées si fortement par le karma, revinrent toutes deux au monde dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, où la substance spirituelle du christianisme prenait la forme d'un certain travail scientifique. J'ai mentionné ici autrefois que beaucoup des âmes qui ensuite, avec sincérité, sont venues à l'anthroposophie, ont vécu durant ces premiers siècles le christianisme, mais sous une forme beaucoup plus vivante que celle qu'il a revêtue plus tard. Et nous constatons alors un phénomène très singulier.

Nous voyons apparaître un homme qui, en ce qui concerne le karma, n'a rien à faire avec les deux personnalités dont je parle, avec leurs individualités ; mais qui maintenant, dans le contexte historique de l'époque, a à faire avec elles : une personnalité déterminante, qui donne le ton : Martianus Capella.

C'est lui qui écrit d'abord le livre déterminant, fondamental, sur les sept arts libéraux, qui jouèrent dans tout le champ de l'enseignement un grand rôle à travers tout le Moyen Age : grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, géométrie, astronomie et musique, les sept arts libéraux qui par leur action commune donnaient ce que l'on appelait à l'époque la connaissance de la nature et du monde.

Le livre de Martianus Capella parait tout d'abord un peu sec, prosaïque. Seulement, mes chers amis, il faut savoir que, notamment dans ces premiers temps du Moyen Age, de tels livres ont pourtant leur source dans les arrière-plans spirituels ; tout autant que les exposés ultérieurs issus de l'Ecole de Chartres, qui ont aussi ce caractère prosaïque évoquant un catalogue. Et il faut considérer ce qui se trouve chez Martianus Capella sur les sept arts libéraux et sur la nature qui agit derrière eux, présentée d'une manière sèche, prosaïque, comme l'émanation de certaines contemplations instinctives de niveau supérieur. Car les sept arts libéraux étaient effectivement présentés, comme la nature elle-même – je l'ai déjà exposé dans ces conférences – comme étant des êtres. Et bien que des personnalités comme Martianus Capella et d'autres, qui rédigeaient ces textes, aient été sèches, elles étaient cependant tout à fait informées du fait que tout cela pouvait être contemplé, que la dialectique, la rhétorique sont des êtres vivants, des inspirateurs du savoir faire humain et de l'action spirituelle des hommes. Et que la déesse Natura ait été représentée de façon tout à fait analogue à l'antique Proserpine, je l'ai déjà exposé ici.

Dans ce courant, dans ce que l'humanité devient ou est devenue à cette époque sous l'influence de ce qui résidait dans les sept arts libéraux et dans la conception de la nature qui les dominait, la personnalité féminine dont j'ai parlé – maintenant incarnée dans un homme, était présente ; mais animant cette incarnation masculine de telle sorte que dès le début, dans un corps d'homme et avec une intelligence d'homme, elle avait précisément tendance à ne pas développer les choses sous forme de pensées qui eussent constitué ses connaissances, mais à les déployer justement en contemplations de visionnaire.

On peut dire ceci : ce qui était autrefois contenu spirituel vivait sous une forme tout à fait concrète et vivante chez un petit nombre de ces personnalités dont on peut dire qu'elles étaient les élèves de Martianus Capella – au début du VIè siècle de l'ère chrétienne, à la fin du Vè et au début du VIè siècle de l'ère chrétienne. La personnalité maintenant incarnée dans un corps d'homme pouvait justement parler de son commerce avec les puissances inspiratrices : dialectique, rhétorique, etc. ; elle était toute pleine de la vision d'une activité efficace de l'esprit.

Elle se retrouva à nouveau avec l'autre personnalité, celle qui était un esprit masculin dans l'incarnation précédente, et qui était maintenant une individualité féminine dotée d'une grande intelligence. A nouveau – on peut se représenter comment cela était déterminé karmiquement, nous voyons là agir le karma – à nouveau eut lieu une collaboration intense, spirituelle, très vivante – on ne peut pas dire un échange d'idées, mais un échange de visions.

Chez cette personnalité qui avait été une femme dans les siècles pré-chrétiens, et qui était maintenant un homme, quelque chose d'étrange se développa : parce que ses visions étaient si vives, un savoir très net s'établit du rapport entre la faculté de visionnaire dont cette personnalité était dotée, et la nature féminine. Qu'on ne dise pas cependant que la faculté de visionnaire est en général liée à la personnalité féminine ; ici le caractère fondamental tout entier de la vie visionnaire avait son origine dans l'incarnation féminine antérieure. Et par là, d'innombrables secrets se révélèrent à cette personne : ils se rapportaient aux influences réciproques de la terre et de la lune, à d'innombrables secrets qui par exemple, ont trait à la reproduction. Cette personnalité désormais masculine développa une compétence extraordinaire dans ce domaine précisément.

Nous voyons les deux personnalités passer à nouveau par la porte de la mort, traverser la vie entre la mort et une nouvelle naissance, vivant dans le domaine suprasensible tandis que se prépare l'ère de l'âme de conscience, et vivre encore dans les mondes suprasensibles l'aube de cette ère. La personnalité tout d'abord décrite comme incarnation féminine, puis comme incarnation masculine, renaît incarnée dans un corps masculin. Un fait très intéressant, c'est que les deux reviennent encore au monde ensemble. Mais l'autre, celle qui, dans la seconde incarnation, avait été une femme, nait maintenant dans un corps masculin, si bien que les deux revêtent ensemble une incarnation masculine. Celle qui va nous intéresser particulièrement, qui dans le passé était une personnalité féminine, puis, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne une personnalité masculine – la première fois appartenant à une tribu juive, la seconde fois portant un sang très mêlé de par son origine physique cette personnalité tenait au XVIè siècle en la personne de l'utopiste italien Thomas Campanella. Une personnalité vraiment singulière.

Regardons une fois bien exactement, pour autant que cela soit nécessaire à la compréhension du karma, la vie de Thomas Campanella. Il naît avec une réceptivité extrême vis-à-vis de son éducation chrétienne, si bien que de bonne heure, il se consacre à l'étude de la Somme de saint Thomas d'Aquin. Et dans les colorations intérieures qu'il avait acquises dans sa vie précédente de visionnaire, et qui, de plus en plus, se transformaient en la coloration contraire, l'amenant à connaître les choses par la voie de la pensée, il se plongea dans un élément d'activité pensante vigoureux, celui qu'on trouve dans la Somme de Thomas d'Aquin, l'étudia avec ardeur et au XVIè siècle justement, fut Dominicain.

Il veut, avec rigueur, maintenir son activité pensante dans l'orientation qui reste celle de la pensée dans la Somme de Thomas d'Aquin, mais constamment, dans sa pensée, une certaine inquiétude intervient, causée par la vie spirituelle de visionnaire par atavisme qui l'avait habité autrefois.

C'est ainsi qu'étrangement, Campanella cherche un soutien et un point d'appui pour apporter un ordre interne dans ce qu'il a maîtrisé autrefois par le regard visionnaire qu'il portait sur le monde. Et tandis que d'une part il devient, dans un enthousiasme intérieur sans réserve, Dominicain, il fait justement au couvent de Cosenza – et c'est là ce qui est étrange – la connaissance d'un cabaliste juif très estimé et unit désormais l'étude de la cabalistique juive avec ce qui monte en lui, dû à son ancienne vie de visionnaire, et aussi avec ce qu'est devenu le thomisme au sein de l'ordre des Dominicains. Tout cela vit en lui dans une nostalgie visionnaire – pourrait-on dire – tout cela conflue en une nostalgie de visionnaire. Il voudrait faire quelque chose pour que cette vie spirituelle intérieure si lumineuse se manifeste à l'extérieur. Car dans son âme, constamment – on ne le trouve pas dans les biographies, cela pourtant se révèle à la contemplation spirituelle – quelque chose en lui dit : Oui, l'esprit est pourtant présent derrière toutes choses ; il faut donc aussi que soit présent dans la vie de l'homme l'esprit qui est dans l'univers !

Tout cela agit aussi sur la sphère de l'émotivité. Il vit en Italie du sud, et le pays est sous la botte des Espagnols. Il prend part à une conjuration en vue de libérer l'Italie du sud, est pour cette raison arrêté par les Espagnols et languit dans un cachot de 1599 à 1626 ; il mène donc une vie hors du monde, une vie qui en fait réduit à néant son existence terrestre pour 27 années.

Plaçons ces deux faits côte à côte : au moment de son incarcération, Thomas Campanella est tout au début de la trentaine. Il passe en prison les années qui suivent. Voilà l'un des faits.

Mais quelle sorte d'esprit est-il dans l'ensemble ? Quelle sorte de personnalité ? Il édifie l'idée de la Cité du Soleil. Une lueur venue de ses incarnations antérieures fait briller dans l'âme de ce Thomas Campanella toute la connaissance astrologique, toute la contemplation spirituelle du monde. Il imagine et décrit dans son livre sur la Cité du Soleil une utopie sociale : il croit qu'une organisation, une configuration sociale raisonnable peut rendre heureux tous les hommes. Ce qu'il décrit là, cette Cité du Soleil, cet Etat du Soleil, a en un certain sens la rigueur du couvent ; il y a là quelque chose qu'il a puisé à la vie de l'ordre. La manière dont il imagine l'organisme d'Etat a quelque chose de la rigueur conventuelle et d'autre part, de sa spiritualité d'autrefois, énormément de choses transparaissent. A la tête de cet Etat, qui doit être l'Etat idéal, doit se trouver le guide suprême, une sorte de métaphysicien supérieur qui doit trouver, en puisant à l'esprit, les lignes directrices selon lesquelles l'Etat sera organisé, administré. Il est assisté d'autres fonctionnaires, par exemple du premier ministre, lesquels doivent appliquer jusque dans les moindres détails toutes les règles que l'on observait encore à cette époque lorsqu'elles montaient dans l'âme sous forme de réminiscences d'anciennes contemplations terrestres.

Tout cela remontait en lui. Et il voulait savoir cet Etat du Soleil administré selon des principes astrologiques. Les constellations devaient être soigneusement observées. Les mariages conclus d'après ces constellations ; les conceptions devaient avoir lieu de façon à ce que les naissances coïncident avec des constellations déterminées que l'on calculait, si bien que la race humaine devait venir au monde avec son destin conformément aux constellations. Certes, l'homme du XIXè et du XXè siècles, le neurologue ou le psychiatre du XIXè ou du XXè siècle, s'il abordait un pareil ouvrage, dirait qu'il faut le ranger dans la bibliothèque d'une maison de fous. Nous verrons tout à l'heure que le psychiatre du XXè siècle a même prononcé un jugement analogue dans une direction définie.

Mais représentez-vous les deux choses : voilà une personnalité qui a ces antécédents, ces conditions d'existence déterminées par les vies antérieures que je vous ai décrites. Il y là quelqu'un qui veut pour

ainsi dire puiser à la force du soleil et des astres les lignes directrices de l'administration de l'Etat sur la terre, un homme qui veut introduire le soleil dans la vie terrestre, et qui se consume plus de vingt ans dans les ténèbres d'un cachot, ne pouvant jeter un regard vers la lumière du soleil que par d'étroits soupirails ; dans l'âme duquel se manifeste par des sentiments torturants toutes sortes de choses qui ont autrefois, dans des vies antérieures, pénétré dans cette âme. – Puis Thomas Campanella est libéré par le pape Urbain, part pour Paris, y devient un protégé de Richelieu, reçoit une pension et vit à Paris la dernière phase de son existence terrestre.

Voilà la chose singulière : ce rabbin juif avec lequel il a fait connaissance à Cosenza et grâce auquel sa pensée a reçu la coloration de la Cabale, si bien que beaucoup plus a vécu en lui, beaucoup plus de choses qu'il n'aurait pu se faire autrement, ce cabaliste juif est la réincarnation de l'homme de la première incarnation, et de la femme de la seconde incarnation que j'ai décrites.

Ainsi nous apparaît une collaboration, et lorsqu'à nouveau les deux passent par la porte de la mort Thomas Campanella et son ami, le rabbin juif – nous voyons se développer en l'individualité qui était en dernier lieu Thomas Campanella une étrange opposition contre ce qu'il a assimilé dans ses vies terrestres antérieures. Il ressent maintenant les choses de telle sorte qu'il se dit : Qu'est-ce que tout cela aurait pu devenir si je n'avais pas langui toutes ces années dans un cachot, dans les ténèbres où je ne pouvais voir la lumière du soleil que par des soupirails ! – Peu à peu, il en vient à rejeter, à ressentir de l'antipathie contre ce qui autrefois, avant l'ère chrétienne et dans les premiers siècles du christianisme, fut sa conception spirituelle. Et nous constatons ici ce fait étrange : tandis qu'approche l'époque de l'âme de conscience, une individualité continue à évoluer qui en fait ressent de l'inimitié contre ce qui était la spiritualité d'autrefois.

Voyez-vous, mes chers amis, il en fut en réalité ainsi pour beaucoup d'âmes. Dès avant leur vie terrestre, tandis qu'elles vivaient leur vie suprasensible à l'époque de l'âme de conscience, elles devinrent les ennemies de ce qu'elles avaient autrefois vécu en esprit ; car il est véritablement difficile d'introduire dans un corps terrestre actuel ce qui a été autrefois vécu spirituellement. Le corps terrestre actuel, l'éducation qu'on reçoit maintenant sur la terre, orientent l'homme vers le rationalisme et l'intellectualité.

Cette individualité qui, dans sa dernière incarnation, avait été Thomas Campanella, vit dans l'existence qui y fit suite l'unique possibilité de créer une compensation en s'incarnant relativement tôt. Mais cela ne put se faire facilement en raison des conditions qui se présentaient. Car d'une part cette personnalité, durant son séjour suprasensible, s'adapta avec une vigueur extrême à l'élément de la première phase de l'âme de conscience, au rationalisme et à l'intellectualisme. Et précisément quand elle parcourait à rebours le temps vécu en captivité, la conscience passée du visionnaire, la contemplation spirituelle s'imposaient à elle.

Sur l'âme de cette individualité pesait en quelque sorte la tendance à l'intelligence perspicace, elle repoussait le passé, et peu à peu cette aversion étrangement prit forme en elle d'une façon tout à fait individuelle. Une antipathie se développa contre cette incarnation féminine d'avant l'ère chrétienne, et en même temps une aversion contre les femmes elles-mêmes, aversion agissant dans les rapports personnels, individuels. Et telles que les choses se passent justement dans le karma, au lieu de rester théorique cette tendance prend une forme personnelle, devient tempérament personnel, sympathie ou antipathie – ici antipathie.

A cette personnalité fut donnée la possibilité de vivre encore une fois, dans un libre commerce avec le monde, la vie terrestre que dans sa dernière incarnation, celle de Campanella, elle avait passée en prison.

Je vous en prie, comprenez bien la chose. Maintenant, l'autre personnalité ne l'accompagne pas, car pour elle, les conditions ne sont pas réunies. Cette individualité qui avait traversé trois existences terrestres au cours desquelles l'autre lui avait toujours été un soutien et un guide, avait la possibilité de vivre sur la terre ce qui lui avait fait défaut du fait de sa captivité de vingt-sept années. Ce qu'elle n'avait pas connu dans l'obscurité de la prison s'offrait maintenant comme pouvant être vécu dans une nouvelle existence terrestre.

Quelle en fut la conséquence, après tout ce qui avait précédé, mes chers amis, quelle en fut la conséquence ? Représentez-vous la chose : Campanella fut enfermé en prison environ à l'âge de trente ans. Représentez-vous la maturité d'un homme de la Renaissance à cet âge. Représentez-vous ce qui a été manqué, mais aussi tout le reste : la spiritualité et le rationnel jetant leur éclat venu de l'extérieur. Partout alentour, la lumière, et seules les années de captivité dans les ténèbres. Tout rayonne entremêlé. La clairvoyance, la haine des femmes, née de ce que je vous ai décrit, mais aussi une intelligence très subtile, tout cela rayonne entremêlé. Tout cela interfère et s'entremêle, donnant comme résultat la maturité des années trente d'un homme de la Renaissance.

Environ l'avant-dernière décennie du XIXè siècle, tout cela renaît dans le corps d'un enfant, tout ce qui, en fait, était destiné à vivre plus tard. Il tenait maintenant dans un corps d'homme. Ce n'est que la résurgence du temps de captivité : ainsi parle le karma dans ce cas. Rien d'étonnant à ce que le garçon mûrisse prématurément. Bien entendu, ce ne sont que les forces de croissance enfantine, mais en outre avec ce qui a été manqué durant la captivité, avec la maturité de la trentaine : mûri précocement ! C'est ainsi qu'agit le karma.

Un penchant étrange se manifeste dans cette « récupération » de la vie, dirais-je volontiers. Les anciennes visions astrologiques, les anciennes conceptions d'un spirituel présent dans toute la nature, qui étaient si grandioses chez cette individualité dans les premiers siècles chrétiens, surgissent de l'ombre. Sous une forme certes enfantine, mais si forte en lui qu'il éprouve une véritable antipathie contre les sciences de la nature sous le vêtement des mathématiques. Et lorsque dans les années 90 du siècle il entre au lycée classique, il apprend brillamment les langues et tout ce qui n'est ni science, ni mathématique. Mais ce qui est curieux pour celui qui est capable d'apprécier les enchaînements karmiques, ce qui dans la contemplation surprend et emplit vraiment de bonheur, c'est qu'en un tour de main, outre les langues modernes : le français, l'italien, il apprend l'espagnol rapidement pour introduire dans sa mentalité – si je puis me permettre cette expression – ce qui l'a autrefois soulevé contre la domination espagnole, pour en raviver le souvenir.

Voyez comme le karma agit, comment son action pénètre dans cette individualité ! Ce qui frappe, c'est que ce garçon apprend rapidement l'espagnol en dehors de l'école ; uniquement parce que, par hasard, le père le préfère – ce qui résulte à nouveau du karma – il apprend si jeune une langue si lointaine. Cela comporte une influence complète sur toute son attitude d'âme. Si bien que cette tonalité foncière de l'indignation contre les Espagnols durant son incarcération, resurgit dans son âme, que la langue espagnole reprend vie en lui et imprègne ses idées, ses pensées. Ce qui précisément lui fut le plus amer pendant sa captivité pénètre dans les régions inconscientes où règne justement le langage. C'est seulement à l'Université qu'il s'occupe un peu de sciences, parce que l'époque l'exige. Si l'on veut être un homme cultivé à notre époque, il faut s'y connaître un peu en sciences.

Il me faut maintenant vous dire qui il est, car je vais continuer à vous en parler : c'est le malheureux Otto Weininger. Après avoir comblé ses lacunes dans les disciplines à l'Université, il introduit tout ce qui bouillonne en lui, et qui bouillonne comme seule peut le provoquer une vie terrestre qui est le rappel d'une phase manquée de la vie précédente, – il l'introduit dans sa thèse de doctorat de philosophie, présentée à l'Université de Vienne, et dont il fait plus tard, après la soutenance, un gros livre : Geschlecht und Charakter (Sexe et caractère).

Dans ce livre bouillonne tout ce qui avait existé autrefois. On voit par éclairs briller l'utopisme de Campanella avec des conceptions très anciennes qui sont exprimées de façon merveilleuse. Qu'est-ce que la moralité, les bonnes mœurs ? Weininger répond en disant : la lumière apparaissant dans la nature est la manifestation extérieure de la moralité. Celui qui connaît la lumière connaît la moralité. C'est pourquoi la source de l'immoralité sur terre est à chercher dans la faune et la flore des profondeurs marines, qui vivent sans lumière. – On trouve chez lui de merveilleuses intuitions, par exemple celle-ci : Il faut regarder le chien et sa singulière physionomie. Que montre-t-il ? Qu'il lui manque quelque chose, qu'il a perdu quelque chose : il a perdu la liberté.

Et vous pouvez trouver effectivement chez ce Weininger un peu de clairvoyance mêlée à un rationalisme extrême : vous pouvez trouver aussi la haine à l'égard de ce qui lui est arrivé dans une incarnation précédente, qui se manifeste maintenant non pas vis-à-vis de ce qu'il savait, mais par la haine de son incarnation féminine, qui se déploie dans une misogynie allant jusqu'à l'enfantillage dans son livre Geschlecht und Charakter (Sexe et caractère). Tout cela vous montre combien de spiritualité peut être présente dans une âme, comment tant de choses se sont, dans le monde suprasensible, liguées contre l'époque de l'âme de conscience avec l'intellectualisme, mais comment cela ne peut se manifester à l'époque présente, et pourtant veut le faire, même si la vie qui est ainsi vécue n'est en quelque sorte que le rappel d'une période perdue de la vie passée.

D'étranges penchants apparaissent chez Weininger, à nouveau extrêmement significatifs pour celui qui est capable de saisir les enchaînements karmiques. Son biographe décrit que vers la fin de sa vie il avait pris l'habitude, étant dans un local sombre, de regarder à travers de tout petits trous qu'il avait pratiqués une surface éclairée, et que cela lui causait un plaisir particulier. Vous avez là à nouveau dans ces habitudes les plus intimes, les plus spontanées, le reflet de la vie passée dans un cachot.

Pensez maintenant quel rapport l'Italie du sud a avec cette vie. C'est là que s'est passé ce qui l'a conduit à nouveau vers cette existence terrestre.

Il me faut mentionner encore une petite chose qui est aussi extrêmement importante pour celui qui observe le karma. Naturellement, Weininger figurait aussi parmi les lecteurs de Nietzsche. Imaginez toute l'atmosphère dans laquelle vivait cette âme de Weininger quand il lisait Nietzsche : Au-delà du bien et du mal ! Comme une bombe, l'affirmation développée par Nietzsche : la vérité est une femme, vint frapper son âme. Et tout ce que je vous ai déjà décrit se colora entièrement de misogynie.

Il a maintenant vingt-deux, vingt-trois ans. Tout cela agit sur lui. D'étranges habitudes se développent dans son âme. Est-ce surprenant qu'une vie qui est le rappel d'une existence de prisonnier soit douloureusement impressionnée par le coucher du soleil, qui évoque les ténèbres naissantes ? C'est pour cela que Weininger ressent toujours les couchers de soleil comme quelque chose d'insupportable. Mais dans ce corps jeune, mes chers amis, il a la maturité de la trentaine. Certes, quand des êtres peu doués prennent de grands airs, sont vaniteux, ce n'est pas plaisant ; mais ici on comprend, en raison de tout son karma, qu'il se soit pris pour un être à part.

Il manifestait aussi les anomalies les plus diverses, parce que cette vie était le rappel d'une existence de captif. Dans ce cas, on n'a pas toujours un comportement normal, tout à fait ordinaire. Quand ces

anomalies sont d'origine karmique, on peut bien faire à un psychiatre ordinaire l'impression d'être épileptique. Cette impression, Weininger la donnait aussi. Mais cette épilepsie était le rappel d'une vie de prisonnier, c'étaient des gestes de défense qui dans une vie d'être libre n'avaient aucun sens, et qui étaient justement le rappel karmique de sa vie de prisonnier. Il n'était pas un épileptique ordinaire. Et ne nous étonnons pas qu'au début de la vingtaine, il se soit senti tout à coup poussé à faire un voyage en Italie en partant en toute hâte. Il écrit pendant ce voyage un merveilleux petit livre : Über die letzten Dinge (Des choses dernières), qui contient des descriptions d'une nature élémentaire, et qui nous semblent comme des caricatures de descriptions de l'Atlantide, tout à fait grandioses, mais naturellement, du point de vue du psychiatre, complètement folles.

Il faut pourtant considérer cela du point de vue du karma. Il part précipitamment en Italie et revient, passe quelque temps à proximité de Vienne, à Brunn am Gebirge. Revenu d'Italie, il rédige encore quelques pensées qui lui sont venues pendant ce voyage en Italie, des idées grandioses sur l'harmonie entre le moral et le naturel, loue la chambre où Beethoven est mort, y vit quelques jours et – il a maintenant vécu le temps de sa captivité d'autrefois – se tue d'un coup de feu. Le karma était accompli. Il se tue poussé par une impulsion intérieure, parce qu'il se représente qu'il deviendrait un être très mauvais s'il continuait à vivre. La possibilité de continuer à vivre ne lui était plus donnée parce que le karma était accompli.

Regardez, mes chers amis, les œuvres d'Otto Weininger de ce point de vue. Voyez toutes les entraves d'une âme transportée de façon si anormale de l'époque de la Renaissance dans le temps présent ; voyez les obstacles qu'elle rencontre dans la recherche du spirituel, malgré qu'au fond de son âme, dans son subconscient, elle possède tant de spirituel, et tirez-en cette conclusion : que d'obstacles à l'ère de Michaël empêchent que l'on satisfasse aux exigences de cette époque de Michaël !

Car naturellement, on aurait pu aussi penser, si l'âme de Weininger avait pu s'ouvrir à des conceptions spirituelles du monde, qu'elle aurait pu continuer d'évoluer, et n'aurait pas dû terminer par un suicide ce rappel de sa vie de prisonnier.

Mais il est important de suivre comment l'ancienne spiritualité se développe dans les âmes humaines jusqu'aux temps modernes, puis prend fin ; et il est bien important de voir, à propos de phénomènes aussi intéressants, comment il y est mis fin.

Je pense que l'on pouvait jeter un regard approfondi dans les enchaînements karmiques, dans la mesure où certains de ces enchaînements de la vie spirituelle du présent se trouvent éclairés par la présentation de ces quatre incarnations successives d'une individualité aussi extraordinairement intéressante, ces quatre incarnations qui englobent la vie du Vlè siècle avant le Mystère du Golgotha jusqu'à aujourd'hui. Nous avons là l'espace de temps dans le cadre duquel se situe tout ce que nous devons étudier si nous voulons comprendre la vie de notre époque.

Nous avons aujourd'hui étudié un cas qui nous enseigne tout ce qu'une âme peut subir à notre époque. Je préfère bien davantage décrire ces choses par les expériences concrètes de l'âme que par des considérations abstraites. Je vous ai donné tout d'abord cet épisode, et je terminerai ce cycle de conférences mardi soir par la dernière de ces conférences pour les membres.

DIXIÈME CONFÉRENCE
Dornach, le 23 septembre 1924

Par les considérations exposées dimanche dernier, vous aurez en tout cas vu ceci : tel qu'il est constitué corporellement et par l'éducation de l'époque présente, l'homme ne peut pas introduire facilement dans l'incarnation actuelle, même si elle se déroule de façon aussi étrange que celle dont j'ai parlé dimanche, le contenu spirituel qui veut y prendre place en raison de précédentes incarnations. Car nous vivons finalement à l'ère de l'âme de conscience, de cette phase d'évolution de l'âme durant laquelle se développe tout particulièrement l'intellect, qui règne aujourd'hui sur la totalité de la vie, même si souvent on en appelle à grands cris au sentiment, au cœur ; cette faculté de l'âme qui peut le mieux s'émanciper de la nature humaine élémentaire, de ce que l'être humain porte en lui, de sa nature psychique la plus profonde.

La conscience de cette émancipation de l'intellect affleure certes quand on parle de la froide intelligence, dans le champ de laquelle les humains révèlent leur égoïsme, leur absence d'intérêt, de compassion avec le reste de l'humanité, et souvent même vis-à-vis des proches. Par la « froide intelligence », on désigne la démarche intérieure qui n'a pas en vue les idéaux de l'âme, mais aboutit à des chemins de vie tracés en fonction de motifs utilitaires, etc.

Ainsi s'exprime le sentiment que l'intelligence, l'élément intellectuel, rationnel, s'émancipe de l'humain en l'homme. Et celui qui discerne à quel haut degré les âmes d'aujourd'hui sont intellectualisées, comprend aussi comment, dans chaque cas isolé, le karma doit introduire dans les âmes actuelles la haute spiritualité qui fut aussi vécue par ces âmes dans le passé.

Car songez à ce qui suit : prenons maintenant tout à fait en général – je vous ai exposé la dernière fois un exemple particulier – prenez maintenant en général une âme qui, dans les siècles avant le Mystère du Golgotha, ou après, a vécu de façon telle que le monde spirituel était pour elle une réalité évidente, que selon ses propres expériences elle pouvait parler du monde spirituel comme d'un monde aussi bien présent que le monde coloré, chaud ou froid, des sens.

Tout cela réside dans l'âme. Tout cela se trouve, entre la mort et une nouvelle naissance, ou au cours d'intervalles analogues répétés, en rapport avec les mondes spirituels des Hiérarchies supérieures. Bien des choses ont été élaborées dans cette âme.

Mais justement du fait d'autres enchaînements karmiques, dirons-nous, une telle âme doit s'incarner dans un corps entièrement adapté à l'intellectualisme, qui donc ne s'assimile, de la civilisation du présent, que les concepts courants, se rapportant en fait uniquement aux choses extérieures. La seule chose possible alors, c'est que se retire dans le subconscient, pour cette incarnation, le spirituel venu d'ailleurs, et qu'une telle personnalité révèle peut-être, dans l'intellect qu'elle développe, un certain idéalisme, une propension à toutes sortes d'idéaux de beauté, de bonté, de vérité, mais qu'elle ne parvient pas à élever au niveau de la conscience ordinaire tout ce qui réside en l'âme. De ces âmes, il en existe beaucoup aujourd'hui. Et pour celui qui est capable de regarder le monde de la bonne manière, avec des yeux formés à voir le spirituel, pour celui-là plus d'un visage contredit ce qui apparent chez l'homme qui le porte. Le visage dit. Il y a au fond de cette âme beaucoup de spiritualité. Mais dès que l'homme parle, il ne parle pas du tout de spiritualité. C'est pourquoi il n'est arrivé à aucun moment à un degré si élevé que les visages contredisent les paroles que l'être humain prononce, sinon précisément à l'époque actuelle.

Celui qui veut comprendre que la force, l'énergie et la persévérance, et un saint enthousiasme, sont nécessaires pour transformer en spiritualité ce qui convient finalement à l'époque d'aujourd'hui : l'intellectualisme, afin que les idées s'élèvent vers le monde spirituel, et qu'avec les idées on puisse trouver le chemin de l'esprit aussi bien qu'en descendant vers la nature, celui qui veut le comprendre, il faut qu'il soit au clair sur ceci : pour commencer, l'intellectualisme offre les obstacles les plus puissants que l'on puisse imaginer à la manifestation d'un spirituel résidant dans l'âme.

Et c'est seulement quand on est dans quelque mesure devenu attentif à cela qu'on trouve, en tant qu'anthroposophe, l'enthousiasme intérieur nécessaire à accueillir les idées de l'anthroposophie, qui sont bien obligées de compter avec l'intellectualisme de l'époque, qui doivent pour ainsi dire endosser le vêtement de l'intellectualisme contemporain. Mais un tel homme pourra aussi se pénétrer de ceci : muni des idées de l'anthroposophie qui ne se rapportent pas au monde des sens extérieur, il est choisi pour saisir ce à quoi ses idées se rapportent : le spirituel. Se plonger profondément dans les idées de l'anthroposophie reste cependant ce qui peut le plus sûrement élever l'homme d'aujourd'hui jusqu'à la spiritualité, si seulement il le veut.

Cette dernière phrase que je viens de prononcer, mes chers amis, on ne peut la formuler que peut-être depuis deux à trois décennies. Auparavant, ce n'était pas encore possible. Car avant, bien que la régence de Michaël ait commencé dès la fin des années soixante-dix, avant il en était ainsi que les idées proposées par l'époque à quelqu'un, même chez les idéalistes, étaient si intensément orientées vers le

seul monde des sens, qu'élever l'intellectualisme jusqu'à la spiritualité, dans les années 70,80,90, du siècle précédent, n'était possible que dans des cas exceptionnels.

Les conséquences de ce fait, je voudrais vous les montrer par un exemple. Je voudrais vous montrer qu'à cette époque où l'anthroposophie, vision du spirituel, doit trouver place, pour les raisons que j'ai précisément exposées au cours de ce cycle de conférences pour les membres, les choses sont telles, et si fortement, que ce spirituel qui monte du passé dans les âmes, se trouve refoulé et doit l'être. Oui, à la fin du siècle précédent, il fallut qu'il cède le pas à l'intellectualisme sans pouvoir se manifester de quelque façon que ce soit.

Comprenez bien ce que je veux dire. Supposons une personnalité vivant dans la seconde moitié du XIXè siècle, et qui aurait porté en elle une spiritualité intense provenant de ses incarnations antérieures : elle s'adapte à la culture de l'époque, qui est intellectuelle, intellectuelle d'un bout à l'autre. Mais dans la personnalité dont je parle, les effets de la spiritualité se font sentir encore si fortement que celle-ci veut se manifester, veut vraiment se manifester. Seulement l'intellectualisme ne le supporte pas. La personnalité reçoit une éducation intellectuelle, elle fait dans la société où elle se trouve, dans son métier, partout, l'expérience de l'intellectualisme ; ce qu'elle porte dans son âme ne peut trouver place dans cet intellectualisme Ce serait une personnalité dont on peut dire : celle-là serait en vérité faite pour l'anthroposophie.

Mais elle ne peut pas devenir anthroposophe, justement parce que, si ce qui venait de la spiritualité de la précédente incarnation avait pu pénétrer dans l'intellect, ce serait devenu de l'anthroposophie. Cela ne peut pas devenir de l'anthroposophie, c'est arrêté, subit en quelque sorte un choc devant l'intellectualisme. Que peut faire cette personnalité, sinon, tout au plus, traiter l'intellectualisme partout comme une chose qu'elle ne veut pas aborder, afin que ce qui réside en son âme puisse se manifester dans une incarnation quelconque. Bien entendu, cela ne se manifestera pas parfaitement, parce que cela n'est pas adapté à l'époque. Ce sera même peut-être comme un balbutiement ; mais on observera sur cette personnalité que partout elle recule devant l'idée d'aller trop loin et d'être atteinte par l'intellectualisme de l'époque.

Je voudrais vous donner un exemple d'un tel cas. Je vous rappellerai tout d'abord une personnalité de l'antiquité souvent nommée ici, et en liaison avec les choses les plus diverses, Platon. Platon le philosophe du Vè et du IVè siècles avant le Christ, vit en fait comme une âme qui anticipe sur beaucoup de choses que l'humanité élaborera par la pensée au cours de plusieurs siècles. Et j'ai déjà indiqué, en mentionnant les grands enseignements spirituels de l'Ecole de Chartres, que l'esprit du platonisme vivait depuis longtemps tandis que le christianisme évoluait, et que d'une certaine manière, il a trouvé son épanouissement précisément dans ces grandes doctrines de l'Ecole de Chartres, sous la forme qu'il pouvait justement prendre à cette époque.

Il faut être au clair là-dessus : l'esprit de Platon est tout d'abord tourné vers le monde des idées. Seulement, mes chers amis, il ne faut pas se représenter que chez lui, l'idée est cette monstrueuse abstraction qu'elle est aujourd'hui pour nous quand nous sommes au service de la conscience ordinaire. Pour Platon, l'idée était presque comme ce qu'étaient les divinités perses, les Amschaspands, génies actifs aux côtés d'Ahoura Mazdao ; des génies agissants qui n'étaient accessibles que par la contemplation imaginative, voilà ce qu'étaient pour Platon les idées : des êtres.

Seulement il ne les décrivait déjà plus de façon aussi vivante qu'on l'avait fait dans le passé. Il les décrit comme étant les ombres des entités, pourrait-on dire. Et c'est ainsi que naissent les pensées abstraites : les idées sont de plus en plus des ombres pour les hommes. Mais au cours de sa vie, Platon approfondit les choses de façon telle que la presque totalité de la sagesse du passé, pourrait-on dire, se déverse dans son monde d'idées. Il suffit de prendre les dialogues plus tardifs : on y trouve de l'astrologie, de l'astronomie, de la cosmologie, une merveilleuse psychologie, ce qui relève de l'histoire des peuples, le tout baignant dans une sorte de spiritualité qui rend le spirituel plus subtil, en fait une idée, une ombre.

Tout cela vit en Platon, et ce qui vit surtout en lui, C'est cette conception : les idées sont les fondements de tout ce qui existe dans le monde des sens. Partout où porte notre regard dans le monde des sens, quel que soit l'objet que nous regardions, il est l'expression extérieure, la manifestation extérieure d'idées. En même temps, un autre élément pénètre dans la conception du monde de Platon, un élément bien connu par un mot banalisé, souvent mal compris et dont on a fait mauvais usage : le terme d'amour platonique. L'amour spiritualisé, qui a dépouillé le plus possible l'égoïsme souvent encore mêlé à l'amour, ce don spiritualisé au monde, à la vie, à l'homme, à Dieu, à l'idée, c'est cela qui est partout présent dans la conception platonicienne de la vie. C'est quelque chose qui à certaines époques recule à l'arrière-plan, mais qui ensuite brille toujours à nouveau. Car le platonisme est toujours à nouveau adopté, il forme çà et là à nouveau un appui grâce auquel les hommes s'élèvent : il constituait aussi justement la trame de ce qui fut enseigné à l'Ecole de Chartres.

Or, on a déjà souvent considéré Platon comme une sorte de précurseur du christianisme. Mais penser qu'il le fut, c'est mal comprendre le christianisme. Car le christianisme n'est pas une doctrine, il est un courant de vie qui a son origine dans le Mystère du Golgotha, et l'on ne peut parler d'un véritable christianisme que depuis le Mystère du Golgotha. Mais on peut dire qu'il y a eu des chrétiens dans ce sens : avant le Mystère du Golgotha, ils ont vénéré comme une entité solaire, ils ont vu dans l'être

solaire celui en lequel, durant la vie terrestre de l'humanité, on reconnut le Christ. Si l'on veut parler dans ce sens de précurseurs du christianisme, il faut le dire de nombreux disciples des Mystères ; on peut donc le dire aussi de Platon. Il faut seulement comprendre correctement la chose.

J'ai déjà, il y a quelque temps, parlé ici d'un artiste qui grandit, à l'époque où Platon vivait encore, non pas précisément dans son école de philosophie, mais sous son influence – je l'ai déjà mentionné il y a plusieurs décennies – un artiste formé non pas à la philosophie platonicienne, mais bien à son esprit ; après avoir passé par d'autres incarnations, il est né à nouveau dans la personne de Gœthe, après avoir karmiquement transformé dans la région de Jupiter ce qui lui venait de ses incarnations antérieures, et notamment du courant platonicien, et qui a pu devenir cette sagesse qui, chez Gœthe justement, imprègne tout. Nous pouvons donc envisager l'existence d'un lien noble entre Platon et précisément – je dirai non pas son élève, mais son adepte ; car il n'est pas philosophe, comme je le disais, mais artiste à l'époque grecque. Le regard de Platon se posa encore sur lui et perçut ce qu'il y avait, chez ce jeune homme dont je parle, de si grandement prometteur.

En fait, il ne fut pas facile pour Platon de porter au long des temps qui suivirent, à travers le monde suprasensible, ce qui habitait son âme durant qu'il était Platon. Il eut de grandes difficultés. Car bien que çà et là le platonisme ait jeté sa lumière, lorsque Platon abaissait son regard sur le platonisme qui se développait en bas, il sentait souvent un terrible bouleversement dans sa vie de l'âme et de l'esprit dans le monde suprasensible.

Ce n'est pas que l'on doive pour cette raison condamner ou rejeter en le critiquant le platonisme qui continuait de vivre. Bien entendu, l'âme de Platon, pas à pas, continuait de transmettre aux époques successives ce qui vivait en elle. Mais Platon précisément, qui avait encore un lien avec tous les Mystères de l'antiquité, dont j'ai pu dire que sa théorie des idées avait une sorte de coloration perse, Platon justement eut beaucoup de mal, lorsqu'il eut franchi le délai un assez long délai en ce qui le concerne – qui devait aboutir à une nouvelle incarnation, eut donc en fait bien du mal à aborder la civilisation chrétienne, dans laquelle pourtant il devait prendre place.

On peut dire alors : bien que dans le sens que je viens d'indiquer on puisse dire de Platon qu'il fut un précurseur du christianisme, toute l'orientation de son âme était telle qu'il lui fut extrêmement difficile, lorsqu'il fut mûr pour descendre à nouveau sur la terre, de trouver un organisme, un corps dans lequel il puisse faire pénétrer ce qui venait du passé, en lui donnant une coloration, une nuance chrétienne. Et en outre, Platon était absolument un Grec, avec cette empreinte orientale qu'avaient les Grecs, mais non pas les Romains. En un certain sens, Platon était une âme qui élevait la philosophie au niveau de la haute poésie, et les dialogues de Platon sont l'œuvre d'un artiste.

L'âme y est partout, et partout aussi l'amour platonicien compris dans son sens vrai, et qui révèle aussi une origine orientale. Platon est Grec. La seule civilisation au sein de laquelle il peut s'incarner lorsqu'il est mûr pour la réincarnation, lorsque pour ainsi dire il est devenu trop vieux pour le monde suprasensible, cette civilisation est romaine et chrétienne. J'aimerais dire, si je puis parler familièrement : il faut qu'il y aille. Il faut aussi qu'il concentre toutes ses forces pour tenir en échec toutes les résistances. Car l'être de Platon se refuse à cet élément romain sec, terre à terre, au juridisme romain, en fait il rejette tout ce qui est romain.

En son être réside aussi une certaine difficulté à accepter le christianisme, précisément parce qu'en un certain sens Platon représente le sommet de la conception du monde pré-chrétienne, et qu'à certains signes extérieurs, on voit que l'être véritable de Platon ne pouvait pas s'adapter facilement au christianisme. Car ici, dans le monde sensible, qu'est-ce qui s'est inséré dans le christianisme ? Le néo-platonisme. Certes, il s'est formé, n'est-ce pas, une sorte de gnose platonicienne, etc, mais il n'y avait aucune possibilité pour la véritable nature de Platon de s'adapter au christianisme. Il fut donc difficile pour Platon de prendre place de quelque façon dans le monde en déployant toute l'activité qu'il portait en lui de par sa nature et dont il devait apporter à nouveau les fruits ; il lui fallut restreindre son activité.

Il s'incarna au Xè siècle dans la personne de la nonne Hroswitha, cette personnalité certes oubliée, mais grandiose, qui vécut au Xè siècle et a en fait adopté le christianisme dans un sens véritablement platonicien, qui au fond a introduit dans la nature de l'Europe du Centre énormément d'éléments du platonisme. Elle appartenait au couvent de Gandersheim dans le duché de Brunswick, et introduisit en Europe du Centre beaucoup d'éléments platoniciens. C'est ce qu'à l'époque, au fond, seule une femme pouvait faire. Si l'être de Platon n'était pas apparu sous la coloration féminine, il n'aurait pas pu accepter le christianisme à ce moment. Mais il fallait aussi accepter le romanisme, qui à l'époque était présent dans toute la culture, il fallait, dirais-je volontiers, l'accepter par contrainte. Nous voyons donc cette nonne devenir cette étrange personnalité qui écrit des drames latins dans le style de Térence, dans le style du poète romain Térence, des drames qui sont vraiment tout à fait remarquables.

Oui, voyez-vous, on aimerait dire ceci : il est presque terriblement facile de méconnaître Platon lorsqu'il s'approche. J'ai souvent rapporté comment Friedrich Hebbel avait esquissé le plan d'un drame – un plan qui n'existe que sous forme de notes – dans lequel il voulait traiter avec humour Platon réincarné, élève au lycée. C'est naturellement de l'imagination poétique ; Hebbel voulait représenter Platon réincarné au lycée, dans une classe où le professeur étudie les dialogues de Platon, et Platon réincarné récoltant les notes les plus mauvaises pour son interprétation des dialogues de Platon. Voilà ce que Hebbel avait noté comme sujet d'un drame. Mais il ne l'a pas écrit. C'est là pour ainsi dire un

pressentiment de la facilité avec laquelle on peut mal comprendre Platon. Il peut très facilement être mal compris. C'est un trait, aimerais-je dire, qui m'a particulièrement intéressé lorsque je suivais du regard le courant platonicien ; car cette incompréhension est extrêmement instructive dans la recherche des voies justes permettant de suivre sur son chemin l'individualité de Platon.

Il est très intéressant qu'il se soit trouvé un philologue allemand pour apporter la preuve scientifique – je ne sais plus son nom, c'est quelque Schmidt ou Müller – la preuve irréfutable que la nonne Hroswitha n'a pas écrit un seul drame, que rien n'est d'elle, mais que c'est un quelconque conseiller de l'empereur Maximilien qui a monté toute la supercherie – ce qui est naturellement une absurdité. Mais l'incompréhension est justement attachée à la personnalité de Platon.

Nous voyons réellement dans cette individualité de la nonne Hroswitha vivant au Xè siècle une substance spirituelle platonicienne et chrétienne intense, unie à l'esprit germanique de l'Europe du Centre. En cette femme vit pour ainsi dire toute la culture de l'époque. C'est en réalité une femme étonnante. Et qui précisément participe aux développements suprasensibles dont je vous ai parlé : au passage des maîtres de Chartres dans le monde spirituel, à la descente de ceux qui sont aristotéliciens, à la formation michaélique. Mais elle participe à tout cela d'une façon tout à fait étrange. On dirait volontiers qu'ici entrent en conflit l'esprit masculin de Platon et l'esprit féminin de la nonne Hroswitha, qui avaient recueilli tous les deux leurs fruits pour l'individualité spirituelle. Si l'une des incarnations avait été insignifiante, ce qui est le cas le plus souvent, ce conflit intérieur n'aurait pas eu lieu. Tandis qu'ici, chez cette individualité, cette querelle intérieure a duré en fait tout le temps.

Si bien que nous voyons cette individualité, lorsqu'elle est mûre pour le retour sur la terre, au XIXè siècle, devenir ce que j'ai dépeint tout à l'heure par hypothèse : toute la spiritualité de Platon est refoulée, elle reflue devant l'intellectualisme du XIXè siècle, elle ne veut pas se manifester. Et pour que ce soit plus facile, la même âme est habitée par les capacités féminines de la nonne Hroswitha. Si bien qu'à cette âme, en raison de tout ce qu'elle a reçu de son incarnation féminine, de cette incarnation féminine remarquable, rayonnante, il est aisé de repousser l'intellectualisme là où cela lui plaît.

C'est ainsi que renaît cette individualité au XIXè siècle sur la terre ; elle s'adapte à l'intellectualité du XIXè siècle, mais en fait ne laisse venir les choses à elle que de l'extérieur, et intérieurement éprouve un mouvement de recul ; en revanche le platonisme est au premier plan de sa conscience, sous une forme non intellectuelle, et partout où elle peut le faire, elle parle des idées qui vivent en toutes choses. Cette vie dans les idées devint pour cette personnalité quelque chose de tout à fait naturel. Mais le corps faisait toujours cette impression que la tête ne pouvait pas en fait, donner forme à tout ce platonisme qui voulait se manifester. D'autre part cette personnalité pouvait faire prendre vie avec beauté, avec splendeur, à tout ce qui se cache derrière l'amour platonique.

Mais allons plus loin. Dans sa jeunesse, cette personnalité avait comme rêvé que l'Europe du Centre, où elle avait en effet vécu quand elle était la nonne Hroswitha, ne devait pas être vraiment romaine ; elle se représentait cette Europe du Centre comme une nouvelle Hellade – et c'est là qu'affleure le platonisme – et le pays plus rude qui faisait face à l'Hellade, la Macédoine, elle se le représentait à l'est de l'Europe. C'étaient des rêves étranges qui l'habitaient, des rêves qui montraient que le monde moderne dans lequel elle-même vivait, elle voulait se le représenter comme la Grèce et la Macédoine. Constamment, cette personnalité ressentait le besoin, dans sa jeunesse précisément, de se représenter le monde moderne, l'Europe en gros, comme une Grèce et une Macédoine agrandies. Cela est très intéressant.

La personnalité dont je parle est Karl Julius Schröer. Il vous suffit, en utilisant ce que je viens de rassembler pour vous, de parcourir les œuvres de Karl Julius Schröer : dès le début, il parle en fait un langage platonicien. Et il se garde – c'était quelque chose de tout à fait étrange – il se garde, avec une pruderie féminine, aimerais-je dire, de faire usage de l'intellectualisme là où il n'en a que faire.

Lorsqu'il parlait de Novalis, il disait toujours volontiers : Oui, Novalis, c'est justement un esprit que l'on ne peut pas comprendre avec l'intellectualisme moderne qui ne sait rien, sinon que deux et deux font quatre.

Karl Julius Schröer a écrit une histoire de la poésie allemande au XIXè siècle. Regardez cela : partout où l'on peut aborder les choses par le sentiment avec le platonisme, elle est très bonne ; là où on a besoin de l'intellectualisme, tout à coup le texte tarit. Il n'a rien d'un professeur. Il parle aussi de Socrate, dont la nouvelle incarnation n'a absolument pas été remarquée dans le monde. Sur certains poètes dont les autres histoires littéraires ne parlent pas, il rédige de nombreuses pages ; sur d'autres, qui sont célèbres, il n'écrit parfois que quelques lignes*. (* Il doit manquer ici quelque chose dans le sténogramme. D'après les indications d'auditeurs, Rudolf Steiner cita ici comme réincarnation de Socrate Christian Œser, pseudonyme de Tobias Gottfried Schröer (1791-1850), père de Karl Julius Schröer). Quand cette histoire de la littérature fut publiée, toutes les têtes littéraires ont levé les bras au ciel. Emil Kuh qui était à l'époque un bonhomme très célèbre, disait : cette histoire de la littérature n'a absolument pas été écrite par une tête, elle est sortie du poignet.

Karl Julius Schröer a aussi publié une édition du « Faust ». Un professeur de Graz, qui d'ailleurs était sinon bien gentil, en a écrit un si affreux compte rendu qu'il y a eu, je crois, dix duels entre étudiants de Graz, les uns pour, les autres contre Schröer. On le comprenait vraiment bien mal. La chose est allée si loin qu'une fois, cette absence d'estime pour la valeur de Schröer m'apparut de façon

singulière dans une compagnie à Weimar, où Erich Schmidt était une personnalité très considérée et dominait tout lorsqu'il se trouvait au milieu des autres. La conversation portait sur les princes et les princesses de la cour de Weimar : lesquels étaient intelligents, lesquels ne l'étaient pas, tel était le thème étudié. Et Erich Schmidt dit : Oui, la princesse Reuss – c'était une des filles de la grande duchesse de Weimar – n'est pas intelligente, car elle tient Schröer pour un grand homme. C'était là son motif.

Voyez-vous, suivez tout cela, jusqu'au merveilleux petit livre Gœthe und die Liebe (Gœthe et l'amour) : vous y trouverez vraiment ce que quelqu'un, sans intellectualisme, peut dire de l'amour platonique dans la vie quotidienne. Que dans ce petit livre style et tenue soient quelque chose d'exceptionnel, ceci m'apparut si bien, un jour que je parlais du livre avec la sœur de Schröer. Elle dit de son style « plein de douceur parce que mûri ». C'est ce qu'il est aussi. Voilà une belle expression : plein de douceur parce que mûri. Tout y est – on ne peut pas dire dans ce cas concentré, mais tout est si délicatement et noblement formé. La noblesse était particulièrement dans sa nature.

Et alors, cette spiritualité platonicienne avec ce refus de l'intellectualisme, une spiritualité platonicienne qui voulait pénétrer dans ce corps, faisait aussi une impression tout à fait particulière, une impression étrange. Quand on le regardait, on percevait très nettement ceci : cette âme n'est pas tout à fait présente dans le corps, Et quand il prit de l'âge, on pouvait voir que cette âme, parce qu'en fait elle ne voulait pas vraiment pénétrer dans le corps de l'époque, s'en retirait pas à pas. Ce furent tout d'abord les doigts qui enflèrent, puis l'âme se retira de plus en plus. Et Schröer termina sa vie dans la sénilité.

Quelques traits de lui, mais non pas toute l'individualité, ont passé dans le personnage de Capésius, le professeur Capésius, dans mes drames-mystères. On peut bien dire : Nous avons là un magnifique exemple du fait que les courants spirituels de l'antiquité ne peuvent être transportés dans le présent que sous certaines conditions. Et l'on dirait volontiers : En Schröer se manifestait le recul devant l'intellectualité. S'il avait pu atteindre à celle-ci et l'unir à la spiritualité de Platon, c'est l'anthroposophie qui serait apparue.

Nous voyons donc dans son karma comment son amour paternel, aimerais-je dire, pour l'adepte Gœthe – amour né comme je vous l'ai dit, et Platon avait à l'époque pour celui-ci un amour paternel comment cet amour se transforme et comment Schröer devient un admirateur passionné de Gœthe. C'est sous cette forme que cela réapparaît. La vénération de Schröer pour Gœthe avait quelque chose d'extrêmement personnel.

Déjà âgé, il voulut écrire une biographie de Gœthe. Il m'en parla avant que je quitte Vienne à la fin des années quatre-vingt. Puis il m'en parla dans ses lettres. Et jamais il ne parlait de cette biographie de Gœthe qu'il voulait écrire, autrement qu'en disant : Gœthe me rend toujours visite dans ma chambre. Ce qui était ainsi déterminé par le karma avait un caractère très personnel, comme je l'ai esquissé.

La biographie ne fut pas écrite, parce que Schröer tomba dans la sénilité. Mais on peut trouver pour l'allure générale de ses écrits une interprétation lumineuse quand on connaît les antécédents que je viens d'exposer.

Nous voyons donc qu'en ce Schröer en réalité tout à fait oublié, le gœthéanisme a fait halte devant la porte de l'intellectualisme transformé en spiritualisme. Que pouvait-on en réalité faire d'autre, lorsqu'on est stimulé par Schröer, aimerais-je dire, que de prolonger le gœthéanisme jusqu'à le conduire à l'anthroposophie ! En quelque sorte il ne vous reste rien d'autre à faire. C'est souvent que se dressait devant le regard de mon âme cette image pour moi émouvante : comment Schröer aborde Gœthe avec l'ancienne spiritualité, en progressant jusqu'à l'intellectualisme, et comment Gœthe doit être à son tour compris avec l'intellectualisme moderne élevé jusqu'au spirituel, afin qu'on le comprenne maintenant entièrement. Cette image ne m'apparaissait pas à moi-même avec une particulière facilité, car il se mêlait toujours Schröer ne pouvait pas être directement perçu – à l'effort de mon âme quelque chose d'une opposition contre Schröer.

Par exemple, alors que Schröer, à l'Institut Technique de Vienne, dirigeait des exercices d'art oratoire et d'exposés littéraires, j'ai une fois donné une interprétation passablement absurde de Méphisto, uniquement pour contredire Schröer, ce maître avec lequel, à l'époque, je n'étais pas encore intimement lié. Une certaine opposition se manifestait là. Mais, comme je le disais, que pouvait-on faire d'autre que de mettre fin à cette stagnation qui s'était produite, en conduisant réellement le gœthéanisme vers l'anthroposophie ?

Vous voyez ainsi comment l'histoire du monde chemine en réalité. Ce cheminement est tel que l'on voit ceci : ce dont on dispose dans le présent surgit en trouvant des obstacles, des entraves, mais d'autre part aussi, il est bien préparé. Et en fait, si vous lisez cette magnifique description de la nature féminine qui a la forme d'un hymne, et que fait Karl Julius Schröer, si vous lisez son bel essai, écrit en annexe à son histoire de la littérature : Die Deutsche Dichtung des XIX. Jahrhunderts (La poésie allemande du XIXè siècle) : Gœthe und die Frauen (Gœthe et les femmes) – si vous prenez tout cela, vous vous direz certes : là-dedans vit réellement quelque chose d'une sensibilité pour la valeur et la nature de la femme, qui est un écho de ce que la nonne Hroswitha a vécu de sa propre nature. Ces deux incarnations précédentes fusionnent si merveilleusement chez Schröer justement, que la déchirure vous apparaît certes tragique, émouvante. Mais d'autre part, avec Schröer prend place à la fin du XIXè siècle un monde de faits spirituels qui éclaire extraordinairement ce qui peut répondre à la question : Comment

introduirons-nous de la spiritualité dans la vie de l'époque présente ? Voilà ce par quoi je voulais parachever ce cycle de conférences.

ALLOCUTION
Dornach, le 28 septembre 1924
veille de la Saint-Michel

Mes chers amis,

Il m'a été impossible de vous parler hier et avant-hier. Mais je ne voulais pas laisser passer l'ambiance solennelle de la Saint-Michel, dont le rayonnement emplira demain nos cœurs et nos âmes, sans vous avoir parlé, mes chers amis, ne serait-ce que brièvement.

Que je puisse le faire, ce n'est possible que grâce aux soins pleins de dévouement de notre amie la doctoresse Ita Wegman. J'espère donc être aujourd'hui à même de vous dire ce que j'aimerais vous communiquer à l'occasion de cette ambiance solennelle.

Au cours des derniers temps, mes chers amis, nous avons beaucoup parlé de l'afflux des forces michaéliques dans les événements historiques de l'humanité sur terre, dans les événements spirituels. Et ce sera sans doute l'une des plus belles conquêtes du travail anthroposophique, qui consiste à interpréter les signes du temps, que d'être un jour capables d'adjoindre aux fêtes de l'année une Fête de la Saint-Michel conçue comme il le faut. Mais cela ne sera possible que lorsque la puissance de la pensée michaélique, qui n'est aujourd'hui que ressentie, pressentie, se sera transmise à nombre d'âmes qui constitueront alors le centre humain à partir duquel se déploiera cette ambiance solennelle.

Présentement, ce que nous pouvons faire pour créer ce qu'on peut appeler les ambiances, les atmosphères de la Saint-Michel à l'époque de l'année où elle se place, c'est de nourrir en nous des pensées qui préparent ce qui sera pour l'humanité la Fête de la Saint-Michel de l'avenir. Or, ces pensées de préparation s'animent en nous tout particulièrement lorsque nous portons notre regard sur ce qui, nous l'avons vu, a agi à travers de longues périodes de temps en partie sur la terre, en partie dans les mondes suprasensibles, pour préparer ce qui, au cours de ce siècle, va pouvoir être accompli en vue de l'évolution de l'humanité par les âmes qui se sentent véritablement, dans la juste atmosphère, attirées vers le courant michaélique.

Et que vous, mes chers amis, apparteniez à ces âmes dans la mesure où vous vous sentez attirés sincèrement vers le mouvement anthroposophique, c'est ce que j'ai désiré vous rendre compréhensible au cours des dernières semaines, et notamment par les exposés où certaines choses ont été dites sur le karma de la Société anthroposophique.

Nous pouvons dégager encore – et nous allons le faire précisément aujourd'hui – quelque chose que présentent à notre âme des entités intimement liées, et qui le resteront, avec ce courant michaélique déjà décrit ; nous porterons donc le regard sur des entités qui frappent l'humanité dans une grande partie – au moins au cours de deux incarnations successives : entités qui ne nous apparaissent comme formant un tout, une unité, que si nous les reconnaissons à travers des incarnations qui se succèdent.

En portant notre regard spirituel vers le passé, nous voyons paraître, au sein de la tradition hébraïque, la nature de prophète d'Elie. Nous savons quelle importance, en vue de quel but, cette force indicatrice du prophète Elie a eu pour le peuple de l'Ancien Testament, et donc pour l'humanité dans son ensemble. Nous avons indiqué comment, aux points les plus importants de l'évolution humaine, l'entité qui habitait Elie est réapparue, et dans des conditions telles que l'initiation qu'elle devait recevoir pour l'évolution de l'humanité a pu lui être conférée par le Christ Jésus lui-même : cette entité est réapparue en Lazare saint Jean, qui est une seule et même personne, comme vous pouvez le lire dans Le christianisme et les Mystères.

Nous avons vu en outre que cette entité est réapparue dans la personne de ce peintre de renommée mondiale, de celui qui a pu faire planer avec une si grande force sa puissance d'artiste précisément sur le Mystère du Golgotha. Et nous avons vu comment ces impulsions profondément chrétiennes, telles l'essence du christianisme lui-même, qui vivaient dans les formes et les couleurs créées par Raphaël, ont réapparu dans le poète Novalis, comment s'est manifesté à nouveau dans ses paroles magnifiques ce que Raphaël avait offert aux âmes sous le vêtement des formes et des couleurs les plus belles. Nous avons là une succession de personnalités que l'idée de réincarnation fait apparaître comme un tout, comme une unité.

Nous savons, car j'ai souvent attiré votre attention sur ces choses, que l'homme, lorsqu'il a franchi le porche de la mort, pénètre dans les mondes stellaires, et que tout ce que nous appelons « étoile » d'un mot qui ne désigne que le physique, l'objet extérieur, n'est que le signe apparent des mondes spirituels qui là-haut abaissent leur regard vers nous, et sont partout à l'œuvre dans ce qui se passe au sein de l'évolution humaine. Nous savons que l'homme traverse les sphères de la Lune, de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne, pour ensuite revenir vers une existence terrestre lorsqu'il a élaboré son karma avec les entités qui habitent ces sphères, et avec les âmes humaines ayant, elles aussi, passé le Seuil.

Dans cette perspective, portons le regard sur Raphaël alors qu'il a franchi le porche de la mort et qu'avec son génie artistique déjà lumineux, déjà brillant de l'éclat des astres sur la terre, il a pénétré dans ces mondes stellaires, dans le champ de l'évolution spirituelle. Nous le voyons alors, mes chers amis, pénétrer dans la sphère de la Lune, entrer en rapport avec les esprits qui vivent dans cette sphère et qui sont les individualités spirituelles des anciens grands Instructeurs primordiaux de l'humanité, dont la sagesse inspirait encore profondément Raphaël alors qu'il était encore Elie.

Nous le voyons se joindre spirituellement à la communauté que forment ces entités et toutes les âmes avec lesquelles il a traversé les précédentes phases de la terre ; nous le voyons s'unir spirituellement à toute cette substance spirituelle qui seule a rendu possible l'existence de l'humanité, et un monde terrestre imprégné, imbibé du divin ; nous voyons ainsi Raphaël vraiment parmi les siens, uni à tous ceux dont la compagnie lui avait été chère pendant sa vie en tant qu'Elie parce que c'étaient ceux qui, aux origines de l'existence terrestre, avaient choisi le but à donner à cette incarnation.

Nous le voyons ensuite parcourir la sphère de Mercure, là où, avec les grands thérapeutes cosmiques, il a donné forme à tout ce qui le rendait capable de créations déjà si riches de santé, de formes et de lignes génératrices de santé. Tout ce qu'il a peint pour le réconfort, pour l'enthousiasme infini des hommes qui le comprenaient, tout ce qu'il a peint sur la toile ou même sur les murs, en images si rayonnantes de lumière, cela lui est apparu dans l'immense contexte cosmique dans lequel cela est visible lorsqu'on chemine parmi les entités de la sphère de Mercure.

Puis, celui qui avait nourri sur terre un tel amour pour l'art, qui s'adonnait entièrement à son amour pour la couleur et pour la ligne, fut ensuite transporté sur la sphère de Vénus, qui avec amour aussi l'a conduit vers l'existence solaire, cette vie vécue dans ses incarnations antérieures que nous connaissons, cette vie solaire grâce à laquelle, lorsqu'il était le prophète Elie, il a apporté à son peuple et par lui à l'humanité les grandes vérités dirigées vers un but.

Nous le voyons vivre dans la sphère du Soleil d'une vie intime, autrement qu'à l'époque où il fut sur terre le compagnon du Christ Jésus, et vivre l'expérience par laquelle il a passé lorsque, initié par le Christ, de Lazare il est devenu Jean. Nous voyons comment il voit rayonner dans le reflet cosmique du cœur humain, dans une lumineuse clarté, ce qu'il a su peindre dans une telle lumière pour les âmes qui croyaient en Jésus.

Nous le voyons ensuite dans la sphère de Jupiter, où la sagesse imprègne ce qui fait le fondement même de sa vie, où il saisit dans la sagesse ce que portaient des esprits comme Gœthe – celui qui plus tard sera Gœthe – en même temps que certains esprits égarés sur d'autres voies, mais qui ont pu quand même donner à la substance du monde, à la pensée du monde, la forme de la magie : comment il a reçu les fondements de son idéalisme magique en participant intérieurement à l'évolution de celui qui fut ensuite Eliphas Lévi. Nous le voyons aussi prendre part à tout ce qui vivait en Swedenborg.

Il est un fait étrange, mes chers amis, et profondément significatif : une personnalité très attachée à Raphaël : Herman Grimm, entreprit quatre fois d'écrire une vie de Raphaël. Mais tandis qu'il avait déjà très bien mené à terme une biographie de Michel-Ange, il ne parvint jamais à retracer la vie terrestre de Raphaël sous une forme qui le satisfasse. Ce qu'a pu faire Herman Grimm de la vie de Raphaël lui est toujours apparu comme imparfait.

C'est ainsi que parut son premier livre sur Raphaël, qui aurait dû être une biographie. Et qu'est-ce que c'est ? Une reproduction des vieilles anecdotes que Vasari rapporte sur Raphaël. Ce n'est pas une biographie, mais tout autre chose : une description de ce que Raphaël est devenu sur terre après sa mort par la vénération, par l'admiration, par la compréhension des humains. Herman Grimm raconte ce que les hommes ont pensé de Raphaël. Les Italiens, les Français, les Allemands – à travers les siècles. Il donne une biographie de l'idée de Raphaël telle qu'elle prit forme sur terre ici, après sa mort. Il accède à ce qui a subsisté de lui dans la mémoire des hommes, dans leur vénération, dans leur compréhension à son égard ; mais il ne trouve pas la possibilité de dépeindre la vie terrestre de l'artiste.

Après avoir fait une quadruple tentative, il dit ceci : Ce que l'on peut faire pour Raphaël personnellement, c'est en fait uniquement ceci : écrire comment d'un tableau on passe à un autre, comme s'ils avaient été peints par une entité suprasensible qui n'aurait jamais réellement touché terre, jamais réellement vécu sur terre. Les tableaux sont là, et on peut faire entièrement abstraction de Raphaël, qui les a peints, en décrivant leur succession, leur contenu intérieur.

Peu de temps avant sa mort, et ayant encore une fois parlé de Raphaël, Herman Grimm a fait encore une tentative pour prendre la plume, mais n'a en fait parlé que de ses tableaux, et non du personnage terrestre de Raphaël.

Cette personnalité terrestre, elle était entièrement imprégnée, elle n'était vraiment présente que par ce que Lazare-Jean avait donné à cette âme, mes chers amis, afin que cette substance se répande en couleurs et en formes créées pour les hommes.

C'est ainsi que vécut cet être, et en quelque sorte cette vie de Raphaël put être vécue encore une fois et pour une durée d'une trentaine d'années cette fois encore – en la personne de Novalis. Nous voyons Raphaël mourir jeune, et Novalis mourir jeune – cette entité issue d'Elie-Jean, se présentant au monde sous deux formes différentes, préparant ainsi en artiste, puis en poète, l'atmosphère michaélique, envoyé sur terre comme le messager du courant michaélique venant vers les hommes.

Les grands dons artistiques de Raphaël, nous les voyons réapparaître dans la poésie de Novalis, si émouvante, qui parle si profondément au cœur. Tout ce que des yeux humains purent voir grâce à Raphaël, des cœurs humains ont pu s'en imprégner sous la forme réapparue en Novalis.

Et quand nous considérons ce Novalis : comme se retrouve précisément en lui cette vie de Raphaël si intimement ressentie par Herman Grimm ! Sa fiancée meurt toute jeune, alors qu'il est, lui aussi, jeune encore. Quelle vie pourra-t-il désormais mener sur terre, maintenant qu'elle lui est enlevée ? Il l'exprime lui-même en disant, ma vie terrestre, ce sera de la suivre dans la mort. Il veut déjà passer dans le monde suprasensible, il veut déjà mener à nouveau la vie de Raphaël, ne pas toucher vraiment la terre, mais exprimer dans ses poèmes son idéalisme magique, en se refusant à être effleuré par la vie sur terre.

Lorsque nous laissons agir sur nous ce qu'il a mis dans ses Fragments, nous le voyons agir si profondément parce que tout ce que nous avons directement dans la réalité sensible, tout ce que les yeux sur terre peuvent voir et trouver beau, apparaît dans les poèmes de Novalis de par ce qui vit en son âme comme idéalisme magique, et dans un éclat poétique presque céleste. L'élément matériel le plus insignifiant, il sait l'envelopper d'un éclat spirituel par la force de son idéalisme magique, poétique.

Nous voyons ainsi en Novalis un brillant précurseur de ce courant michaélique qui doit, mes chers amis, vous conduire tous – ici-bas où vous vivez, et plus tard quand vous aurez franchi le porche de la mort. Vous retrouverez tous les êtres, et aussi celui dont j'ai parlé aujourd'hui, dans le monde spirituel, suprasensible ; vous les retrouverez tous, ceux avec lesquels vous devez préparer l'œuvre à accomplir à la fin de ce siècle, qui aidera l'humanité à franchir la grave crise dans laquelle elle se trouve aujourd'hui.

C'est seulement quand sera accomplie cette œuvre, cette puissante et intense pénétration par la force de Michaël, par la volonté michaélique – qui n'est rien d'autre que ce qui précède la volonté du Christ, la force du Christ, pour l'implanter sur terre comme il faut qu'elle le soit, c'est seulement si cette force michaélique peut vaincre vraiment le démoniaque, l'être-dragon que vous connaissez bien – si tous ceux que vous êtes, qui avez dans la lumière accueilli en vos cœurs la pensée michaélique et l'y avez gardée fidèlement et avec amour, si vous tentez de prendre l'atmosphère solennelle de cette Saint-Michel pour point de départ de tout ce qui peut, non seulement révéler dans toute sa force la pensée michaélique dans l'âme, mais aussi la rendre vivante dans toutes vos âmes – alors vous serez les fidèles serviteurs de cette pensée de Michaël, vous pourrez devenir les nobles auxiliaires de ce qui, par l'anthroposophie et dans le sens de œuvre michaélique, doit se manifester dans l'évolution terrestre.

Si en quatre fois douze êtres humains au moins, dans les temps qui viennent, la pensée de Michaël prend pleinement vie, en quatre fois douze hommes qui seront reconnus comme tels non pas par eux-mêmes, mais par la direction du Gœthéanum à Dornach, si quatre fois douze êtres humains deviennent des guides conduisant vers l'atmosphère solennelle de la Saint-Michel, nous pourrons voir la lumière que répandront à l'avenir sur l'humanité le courant de Michaël, l'activité de Michaël.

J'ai voulu, mes chers amis, rassembler mes forces pour pouvoir vous dire au moins cela en ces brèves paroles. Mes forces ne me permettraient pas d'en dire davantage aujourd'hui. Mais que puissent parler à vos âmes ces paroles prononcées aujourd'hui ! Accueillez cette pensée de Michaël dans le sens de ce que peut éprouver un cœur fidèle à Michaël lorsqu'il apparaît, revêtu du vêtement rayonnant du soleil, indiquant et montrant tout d'abord ce qui doit arriver afin que ce vêtement de Michaël, ce vêtement de lumière devienne les paroles cosmiques qui sont les paroles du Christ, et qui peuvent transformer le Logos universel en le Logos humain.

Que vous soient donc adressées ces paroles aujourd'hui :

O Rayonnants issus des puissances solaires,
Puissances de l'Esprit lumineuses, qui bénissez les mondes
Vous êtes destinées dans la pensée des dieux
A vêtir de rayons lumineux Michaël !

Lui, Messager du Christ, montre en vous
Le saint vouloir des mondes qui porte les hommes.
Vous, les radieux habitants de l'éther,
Vous portez aux humains la Parole du Christ.
Annonciateur du Christ, il apparaît ainsi
Aux âmes assoiffées dans une longue attente ;
Pour elles rayonne votre parole de lumière
A l'heure cosmique de l'Homme-Esprit.

Et vous, disciples de la connaissance,
Recueillez de Michaël le sage avertissement ;
Efficace en vos âmes aspirant aux hauteurs
Accueillez la Parole d'amour du Vouloir des mondes.

**Remarques complémentaires
à propos du contenu de l'allocution
du 28 septembre 1924
(Dernière allocution)**

Il faut tenir compte du fait que Rudolf Steiner n'a pu mener à bonne fin l'exposé du 28 septembre 1924. Dans un article commémoratif, La veille de la Saint-Michel, Marie Steiner écrivait dans la Feuille pour les membres de la Société Anthroposophique, en septembre 1925 :

« Il ne mena pas la conférence aussi loin qu'il le voulait à l'origine. Il ne nous donna que la première partie du Mystère de Lazare ; à ce moment, il me dit, et écrivit aussi ultérieurement sur la couverture de la première rédaction : Ne pas communiquer jusqu'à ce que j'aie donné la seconde partie. – Avec instance, on lui a demandé ce texte et on l'a obtenu, comme bien des choses. – Maintenant, il ne nous donnera plus cette seconde partie. Il restera réservé à nos forces de connaissance de distinguer judicieusement entre les forces d'incarnation et les forces d'incorporation, et les croisements des lignes d'individualités. Il en termina avec ce qui traversait comme un fil rouge les révélations de sa sagesse : le Mystère de Novalis, Raphaël, Jean... Nous y avons toujours été ramenés à partir de différents aspects. Il nous a donné la veille de cette Saint-Michel le dernier, le plus difficile, parce que se croisant avec la ligne d'une autre individualité – puis il s'interrompit... »

Ce qui était esquissé là par Marie Steiner sous la forme d'une déclaration encore verbale fut confirmé par le Dr Ludwig Noll, qui était aux côtés d'Ita Wegman, médecin traitant de Rudolf Steiner :

Lors de la résurrection de Lazare, l'entité spirituelle de Jean-Baptiste, qui depuis sa mort avait adombré la troupe des apôtres, aurait pénétré en celui qui avait été Lazare jusqu'au niveau de l'âme de conscience, et d'en-bas l'entité de Lazare, si bien que les deux se pénétrèrent réciproquement. Après la résurrection de Lazare existe donc Johannes, « le disciple que le Seigneur aimait ». (Voir aussi dans L'Evangile de saint Marc la 6è conférence, où Elie est décrit comme étant l'âme-groupe des apôtres.)

Selon la doctoresse M. Kirchner-Bockholt, Rudolf Steiner donna à la doctoresse Ita Wegman l'explication suivante : « A cette époque, Lazare ne pouvait mener son développement pleinement, à partir des forces terrestres, que jusqu'à l'âme de cœur et de raison ; le Mystère du Golgotha s'accomplit à la quatrième époque post-atlantéenne, au moment où cette âme de cœur et de raison fut développée. C'est pourquoi il devait recevoir d'une autre entité cosmique, à partir de l'âme de conscience, Manas, Bouddhi et Atma. Ainsi se tenait devant le Christ un être humain dont l'entité allait des profondeurs de la terre aux cimes du ciel les plus hautes, qui portait un corps physique parfait dans tous ses éléments, jusqu'aux éléments spirituels Manas, Bouddhi, Atma ; que tous les hommes ne pourront développer que dans un lointain avenir. » (Publié dans la Feuille pour les membres, Das Gœthéanum, N° 48 du 1er décembre 1963.)

RUDOLF STEINER

LE
KARMA

CONSIDERATIONS ESOTERIQUES

V

I6 conférences
tenues à Prague, Paris et Breslau
du 29 mars au 15 juin 1924



Éditions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1984

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Ésoterische Betrachtungen
karmischer Zusammenhänge
Fünfter Band

Bibliographie N° 239 (2e édition)

Traduction autorisée par la
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse
Presses Centrales Lausanne SA

TABLE DES MATIERES

L’ANTHROPOSOPHIE
BASE DE CONNAISSANCE DU SPIRITUEL
DANS LE MONDE ET DANS L’HOMME
ET IMPULSION PSYCHIQUE DE VIE MORALE

Cinquième conférence, Paris, 23 mai 1924

La destruction du premier Gœthéanum et le Congrès de Noël à Dornach 1923/24, nouvelle impulsion pour le mouvement anthroposophique. L’être de l’homme dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, considéré sous les trois aspects de la « mort », de la « disparition de la vie terrestre » et des « étoiles » sur la base des degrés de connaissance de l’Imagination, de l’inspiration, de l’intuition. La sphère de la lune. La rencontre avec les Instructeurs primordiaux de l’humanité. Le modèle du personnage de Strader. La pénétration de l’âme dans le cosmos, l’expérience rétrospective de la vie terrestre premier germe de la nouvelle incarnation. L’expérience des souffrances infligées à d’autres.

Sixième conférence, Paris, 24 mai 1924

Nature de la guérison. Le secret de la sphère de Mercure. La région de l’existence sur Vénus. La vie solaire. Compensation du mal en l’homme dans cette sphère.

Septième conférence, Paris, 25 mai 1924

Les Hiérarchies de la région solaire. – L’intervention du Christ dans la sphère solaire. – L’ascension de l’âme humaine vers la vie sur Mars, sur Jupiter et sur Saturne. La formation du karma en vue de la nouvelle vie terrestre dans le regard des Hiérarchies supérieures dans ces régions. L’empreinte individuelle du karma à travers ces trois sphères, présentée par trois exemples : Voltaire (Mars), Victor Hugo (Saturne), Eliphas Lévi (Jupiter).

LE KARMA FORMATEUR
DE LA DESTINÉE HUMAINE

Huitième conférence, Breslau, 7 juin 1924
La sphère de la lune et les Instructeurs primordiaux de l'humanité. Le premier germe du karma.

Neuvième conférence, Breslau, 8 juin 1924
Formation des tendances du karma dans les mondes stellaires.

Dixième conférence, Breslau, 9 juin 1924
Les âmes humaines approchent progressivement les Hiérarchies spirituelles en s'élevant vers les sphères planétaires. L'être humain porteur du devenir historique. La sphère jupitérienne de la sagesse. Henri Heine. Voltaire. Gœthe. Eliphas Lévi.

Onzième conférence, Breslau, 10 juin 1924
Effets du karma dans l'histoire universelle. La sphère de Saturne et la faculté du souvenir cosmique-universelle des êtres saturniens. Friedrich Schiller. Ernst Haeckel. Victor Hugo.

Douzième conférence, Breslau, 11 juin 1924
L'importance du karma dans la vie individuelle. Karma passé et karma en devenir. Exemples tirés de l'Autobiographie : le professeur de géométrie, Lord Byron. Garibaldi.

Treizième conférence, Breslau, 12 juin 1924
Vie des pensées lucides, vie du sentiment rêveuse et vie volontaire endormie. Mémoire et langage. Les périodes de l'existence dans leur rapport avec la vie pré-terrestre et la vie terrestre précédente. Considérations historiques en liaison avec les observations du karma personnel. Hârûn-al-Rashid et Baco de Verulam. Amos Comenius. Woodrow Wilson.

Quatorzième conférence, Breslau, 13 juin 1924
La méthode d'investigation spirituelle.

Quinzième conférence, Breslau, 14 juin 1924
Le moment du réveil et de l'endormissement dans le rapport avec le passé karmique et le karma futur. Formation du karma dans le sommeil. Connaissances thérapeutiques.

Seizième conférence, Breslau, 15 juin 1924
Les effets de notre comportement moral psychique et leur métamorphose grâce au lien avec les Hiérarchies dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Efficacité du karma passé dans la formation de la tête. Karma futur dans le système métabolique-membres. Pestalozzi. La tâche historique-culturelle de l'anthroposophie.

CONSIDERATIONS ESOTERIQUES
DE RAPPORTS KARMIQUES-COSMIQUES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Prague, 29 mars 1924

Je voudrais commencer ces conférences, destinées aux membres, en vous exposant aujourd'hui comment l'anthroposophie, du fait simplement qu'elle propose ses vues à l'être humain, dégage toute la conscience humaine de la pesanteur terrestre. Il est à peine possible aujourd'hui à un homme lié à la civilisation dans son ensemble de ne pas penser qu'avec sa vie s'écoulant entre la naissance et la mort, il appartient aussi à la Terre. Tout le reste, l'appartenance à un monde spirituel, n'est la plupart du temps qu'une croyance, un pressentiment ou quelque chose de ce genre. Discerner le lien de l'être humain avec autre chose que ce qui existe sur la Terre est en effet à peine possible à l'homme d'aujourd'hui, qui doit puiser son éducation et toute sa formation à la civilisation actuelle.

Et, cependant, cette croyance justement que l'homme n'a à faire qu'avec les conditions terrestres exclusivement est la grande erreur de notre civilisation, de toute notre vie spirituelle contemporaine, je dirais volontiers dans tout le monde occidental et dans le monde du centre. L'Orient seul a conservé, bien que sous une forme décadente, une conscience de l'appartenance de l'homme aux puissances et aux forces cosmiques suprasensibles qui entourent la Terre. Dans le passé, l'homme se sentait en lui-même dépendant des étoiles, il se sentait aussi dépendant des plantes, des animaux grandissant et circulant sur la Terre.

On savait autrefois que la Lune n'est pas un corps physique qui flotte dans l'espace. On ne cherche pas beaucoup plus loin aujourd'hui, on cherche tout au plus à savoir si l'on y trouve ou non des montagnes, ou de l'eau, et l'on émet à ce sujet toutes sortes d'hypothèses. Mais on ne se préoccupe de rien d'autre à propos de la Lune déjà, et moins encore à propos des autres corps célestes dont on n'examine que les caractères physiques. Il en allait tout autrement dans le passé. L'homme se savait alors dépendant des corps célestes, comme aujourd'hui il se sait dépendant de la Terre.

Je vais partir d'un point qui a une certaine signification scientifique, peut-être peu sympathique à certains, mais qui sera cependant une chose facile. J'ai souvent souligné au cours de conférences anthroposophiques que, même quand on l'étudie du point de vue strictement scientifique, la vie terrestre de l'homme fournit la preuve que dans sa formation il entre un élément supra-terrestre. La science croit que le premier germe, l'œuf, est le corps le plus compliqué qui soit sur la Terre.

On réfléchit à la complexité de sa structure. On dit que l'atome est devenu ces derniers temps quelque chose de tout à fait merveilleux, et la molécule bien davantage encore ! Et une chose comme la cellule est une affaire terriblement compliquée. Mais justement, ce n'est pas le cas pour l'œuf ; en réalité, il ne se présente pas du tout comme un corps complexe, il se présente comme un chaos. Toute structure chimique et physique s'y désagrège, et pour qu'un être vivant puisse se former, il faut que l'œuf soit réduit à l'état de poussière chaotique. Le sens de la fécondation, c'est justement d'amener l'œuf à l'état de chaos, si bien que dans l'organisme maternel se trouve une matière complètement dissociée.

Le sens de ce qui se passe dans le corps maternel, c'est la naissance d'un chaos complet. Prenez un cristal : le cosmos ne peut pas agir sur ce cristal, qui a des arêtes fixes ; il ne peut pas non plus agir sur la plante, qui a une forme déterminée, et de même pour l'animal. Le sens de la fécondation, c'est de faire de l'œuf un chaos. C'est seulement alors que tout le cosmos environnant agit sur ce germe ; et l'homme est réellement formé à partir du cosmos, de telle sorte que l'esprit et l'âme réels, qui viennent de vies terrestres antérieures, peuvent y pénétrer.

C'est là une chose qui, en face des conceptions actuelles, est un non-sens, mais ce non-sens est la vérité. La chose terrible à notre époque, c'est qu'en raison des conceptions courantes, on est obligé de parler de non-sens quand on dit la vérité. On peut dire : ce que tu affirmes là est le résultat de la vision occulte ; mais peut-on le vérifier ? – On peut aussi le vérifier ; et les gens qui peuvent le faire sont plus nombreux qu'on ne le croit ordinairement. Il existe aussi une preuve extérieure de ce fait, une preuve extérieure étrange qui est apparue dans notre Institut de recherches biologiques de Stuttgart, où l'on a fait des recherches sur la fonction de la rate. Vous savez peut-être que cet organe a toujours été considéré comme très problématique. On racontait qu'à un examen le professeur demanda au candidat : « Pouvez-vous me parler de la rate ? » Le candidat réfléchit et marmonne misérablement : « J'ai oublié. » Et le professeur : « Quel dommage ! Personne ne l'a jamais su, vous étiez le seul, et vous avez oublié ! »

J'ai indiqué une certaine méthode selon la science spirituelle, d'après laquelle Madame Kolisko a étudié la fonction de la rate. Cette méthode est critiquée, mais elle s'imposera, car elle est vraiment exacte. Mais on a découvert autre chose. Il faut faire certaines choses, non pas comme on aimerait le faire, mais parce que les autres utilisent cette méthode. Nous avons donc décidé d'opérer des lapins et de leur enlever la rate. Ce n'est pas de la vivisection, mais une simple opération, et nous avons tout fait pour que les animaux ne souffrent pas. L'un des lapins est mort pour avoir pris froid ; on ne l'avait pas emporté dans une pièce chaude après l'opération.

A quoi fallait-il s'attendre ? Nous avions extrait la rate, et de ce fait il s'était passé quelque chose à l'endroit où elle se trouvait, qui était désormais exposé à l'action du cosmos. Aussi longtemps que la rate était présente, le cosmos ne pouvait rien faire ; mais si on enlève l'organe, il n'y a plus là que la rate éthérique, et elle se comporte en fonction de l'action du cosmos. A quoi fallait-il s'attendre ? A ce qu'à la place de la rate quelque chose apparaisse, une forme cosmique, une imitation de la nature cosmique, c'est-à-dire une forme sphérique. Et en effet ! En pratiquant l'autopsie du lapin, nous avons trouvé un très petit organe de forme sphérique qui s'était formé sous l'influence du cosmos – tout à fait conformément à cette conception selon laquelle l'œuf se présente comme un corps chaotique – la condition permettant à la Terre d'agir ayant été supprimée. C'est ainsi que par une disposition du karma, nous avons eu en mains une preuve extérieure confirmant ce que nous devions affirmer dans un domaine tout à fait spécial.

Les choses sont vraiment ainsi qu'aujourd'hui, l'homme dont la sensibilité est orientée par la civilisation actuelle ne peut faire autrement que de se limiter à la civilisation terrestre, dont le regard n'est pas tourné vers les lointains de l'univers.

Je dois maintenant, pour poser les bases des exposés à venir, vous rappeler que, dans « La Science de l'Occulte », il est décrit comment la Lune, après avoir constitué un seul corps avec la Terre, s'en est séparée. C'est ce que révèle la vision clairvoyante, mais cela est aussi déjà admis par la science. Dans ces dernières années en particulier, il est apparu un mouvement littéraire qui compte – encore qu'en se trompant avec ce lien de la Lune avec la Terre. Il faut être conscient du fait que la Lune, telle que nous la voyons au ciel, formait un seul corps avec la Terre, qu'elle a été expulsée de celle-ci, si je puis ainsi parler, et tourne autour de la Terre depuis un certain temps.

Je mentionnerai maintenant un second fait, qui concerne l'évolution psychique et spirituelle des hommes sur la Terre. Une étude purement extérieure de ce qui a été accompli sur la Terre par les hommes montre déjà qu'il a existé autrefois une sorte de sagesse primordiale. Certes, elle n'a pas été communiquée dans les formes intellectuelles que l'on exige aujourd'hui, par des pensées aussi abstraites et liées aux sens qu'on le demande aujourd'hui. Elle a été communiquée sous une forme plus imagée, plus poétique. De cette véritable sagesse primordiale, présente sur la Terre à une époque où l'on n'écrivait pas encore, il ne reste plus rien. Ce qui a été conservé, ce sont les légendes, les mythes, la merveilleuse littérature des Védas, des Védantas, les écrits de l'Orient.

Celui qui les approfondit – précisons : autrement que Deussen, qui ne voit que l'aspect le plus superficiel et passe pour être un célèbre traducteur – celui qui peut vraiment approfondir ce qui existe encore ressent une profonde vénération devant la sagesse infinie qui s'y trouve, et qui prend seulement une forme poétique, imagée. En lui naît le sentiment que là-derrière a vécu quelque chose d'inexprimé, qui n'a pas été rédigé, et qui était peut-être plus grand et plus riche de sens : une sagesse primordiale.

Comment vivait cette sagesse primordiale ? Dans sa sphère, les choses ne se passaient pas comme aujourd'hui où l'on étudie, où l'on s'assied pour assimiler le contenu de livres, parvenant ainsi progressivement à savoir quelque chose. Tout homme qui, à cette époque, était parvenu à une certaine vue des choses, savait ce qu'est l'inspiration, il savait lire dans le monde – non dans les livres – lorsqu'il adoptait l'attitude d'âme nécessaire. Il savait qu'alors quelque chose l'adombrait, qu'il était intérieurement illuminé. Cette illumination intérieure était considérée comme une réalité, à l'égal de la lecture que nous faisons des livres.

Le rapport avec l'esprit dans le monde, l'homme l'acquérait après avoir été amené par le prêtre-initiateur des Mystères à faire en lui-même l'expérience de l'illumination. Et l'enseignement donné dans les Mystères consistait à l'amener à cette expérience de l'illumination. Il ne pensait pas qu'elle lui venait de quelque lieu perdu dans les nuages, ce qui eût signifié à peu près entendre parler un homme derrière un paravent, en croyant non pas qu'il y a là un homme qui parle, mais que d'une source indéterminée nous proviennent les mots murmurés derrière le paravent.

Tout comme nous ne croirions pas, en les entendant, qu'ils émanent de cette source indéterminée, mais supposerions un être présent derrière ce que nous percevons, celui qui accédait à l'illumination savait ceci : Il y a sur Terre des êtres qui ne sont pas physiquement incarnés, mais qui, par le moyen de l'illumination, se font les grands Instructeurs de l'humanité. L'être humain avait conscience d'avoir un corps de chair et de sang, mais de se trouver au milieu d'êtres humains qui n'en possédaient pas, qui avaient un corps éthérique, qui étaient des êtres éthériques présents pour conférer l'illumination, contenu de la sagesse primordiale. On savait donc que la Terre est peuplée, non seulement par des hommes de chair et de sang, mais aussi par d'autres êtres possédant un corps éthérique.

Il faut naturellement, lorsqu'on considère une telle affaire, se libérer du préjugé selon lequel l'humanité aurait vécu, depuis le temps d'où datent ces documents, en étant constituée comme elle l'est aujourd'hui ; à ce préjugé, on ajoute la « source indéterminée », et l'on arrive ensuite à l'idée de l'homme-singe, de l'anthropoïde. Voilà en réalité une manière de voir bien cocasse ! Ce que peut dire l'historien ne vaut que pour quelques siècles : les hommes étaient semblables à ce qu'ils sont aujourd'hui, naturellement sans être aussi intelligents – semblables tout de même. Ils ne seraient devenus aussi intelligents que nous qu'au cours des derniers siècles ; mis à part notre plus grande intelligence, ils auraient été semblables à nous. Les Egyptiens étaient superstitieux, cependant ils avaient des momies – mais sinon on se les représente en gros comme les hommes d'aujourd'hui,

l'intelligence en moins ! De la période qui précède, on ne sait rien. Et après que cette période dont on ne sait rien eut duré longtemps, les hommes-singes sont apparus.

Voyez-vous, c'est une conception dont il faut se libérer. L'être humain a peuplé la Terre avant les animaux, mais sous une autre forme, il est la créature la plus ancienne, vous pouvez lire cela dans « Science de l'Occulte ». Et les hommes qui vivaient avec les anciens Instructeurs primordiaux n'ayant pas encore de corps humain, qui vivaient dans des corps spirituels, ces hommes, au moment de la séparation de la Lune qu'ils avaient vécue – et nous-mêmes l'avons vécue aussi – firent cette expérience que ces êtres, ces Instructeurs qui vivaient parmi eux, gagnèrent le cosmos, et depuis habitent non pas la Terre, mais la Lune. Si bien qu'en fait, il faut envisager que non seulement la substance physique de la Lune est séparée de la Terre, mais aussi les entités qui jusqu'à présent habitaient spirituellement la Lune. Scientifiquement même, la chose est telle que l'on peut parler de ces entités en disant qu'elles se sont éloignées et peuplent la Lune elles ne sont pas soumises à la loi de la naissance et de la mort comme l'homme – tandis que la Lune a perdu depuis longtemps ses substances et les a transformées.

Il s'est passé là quelque chose d'analogue à ce qui arrive à l'homme. Oui, pensez-y : en sept à huit ans, l'être humain procède à un renouvellement complet de ses substances physiques ! Croire que le corps qui est assis là est le même qu'il y a quelques années, c'est faire erreur. La matière physique a changé, l'âme et l'esprit sont restés. Sous ce rapport, la science est bien informée, mais elle ne tient pas compte du fait. Lors d'une conférence, on me demanda une fois : On dit qu'un essaim d'abeilles a un certain lien avec l'apiculteur, et qu'il arrive qu'à sa mort, s'il était attaché à ses abeilles, l'essaim s'en aperçoit et souvent meurt aussi. Comment cela peut-il arriver ? Chacune des abeilles n'a pas la faculté de connaître l'homme, et l'essaim n'est qu'une somme d'abeilles.

Cela n'est pas exact, l'essaim n'est pas du tout la somme des abeilles. J'ai utilisé la comparaison suivante : Il y a deux décennies, il y avait deux hommes. L'un est parti en Amérique, l'autre est resté ; le premier revient d'Amérique au bout de quinze ans, il reconnaît son ami. L'important, ce n'est pas la matière qui en constitue les différentes parties : de la substance originelle, il ne reste rien. Et de même, ce ne sont pas les abeilles isolées qui importent, mais l'intelligence de l'essaim, qui n'est pas bien différente de celle d'un homme. Nous sommes aussi, nous autres humains, autre chose que nos cellules, que nos organes pris isolément. Des amis qui ont assisté ici à mes conférences il y a dix ans, il ne reste plus rien de physique, seulement l'âme et l'esprit ; et de même, dans la Lune, il ne reste plus depuis longtemps rien de la substance qui s'est séparée un jour de la Terre ; elle a été à plusieurs reprises remplacée dans le cosmos. Par contre, les entités sont présentes. Qu'elles soient cependant restées actives vis-à-vis de l'humanité terrestre, la chose apparaît très distinctement à une étude basée sur l'initiation. Elle apparaît quand nous envisageons avec plus de précision ce que nous appelons le karma. C'est ce qu'aujourd'hui j'entreprendrai d'exposer, et nous continuerons dans les prochaines conférences.

Lorsque nous rencontrons un être humain, nous ne prenons pas suffisamment garde à la manière dont nous avons orienté toute notre vie terrestre pour en venir à cette rencontre. Et en faisant la connaissance de cet être, nous sommes devant deux choses. Prenez-y seulement garde, et vous trouverez qu'est présent, plus ou moins distinctement, ce dont je vais vous parler maintenant. On fait la connaissance de quelqu'un. Souvent on se lie de près avec lui, qu'il soit beau ou laid, intelligent ou sot. Ce lien étroit prend naissance dans notre être intérieur. Nous ne regardons pas comment est l'autre extérieurement : nous sentons que nous lui sommes liés. C'est une des modalités de la rencontre sous sa forme extrême.

L'autre modalité est celle-ci : Nous faisons la connaissance d'un homme, nous ne sentons pas la présence de ce lien intérieur ; nous prenons le temps d'avoir de lui une impression intellectuelle ou morale. Nous sommes capables de bien le décrire. Parler du premier dans une compagnie qui le connaît aussi nous est désagréable, nous avons le sentiment que c'est désagréable ; notre rapport avec lui est de nature intérieure. L'autre, nous pouvons très bien le décrire, nous pouvons dire : il est intelligent, ou déraisonnable, nous pouvons décrire jusqu'à la forme précise de son nez ; mais nous vivons sans prendre part intérieurement à ce qu'il est. Nous faisons parfois des rencontres – à peine avons-nous fait connaissance que nous rêvons de cet homme, que nous ne cessons plus d'en rêver. Nous connaissons bien quelqu'un, nous le voyons chaque jour : pas le moindre rêve. Nous ne sommes pas assez touchés intérieurement pour rêver de lui.

Le cas est rare, mais il existe aussi, qui fut celui de Garibaldi : il sentit l'existence du lien intérieur en l'absence de tout rapport direct, personnel. Il est très intéressant de savoir comment Garibaldi a trouvé sa première femme. Il était si peu concerné par le monde extérieur qu'il ne s'intéressait pas du tout aux dames. Au cours d'un voyage en mer, longeant la côte brésilienne, il dirigea sa longue-vue vers la terre et aperçut une jeune fille : à l'instant même il vit clairement qu'elle devait devenir sa femme. En toute hâte, il dirigea son navire vers la terre, y trouva un homme qui l'accueillit amicalement et lui demanda s'il ne voulait pas dîner avec lui. Garibaldi accepte. C'était le père de la jeune fille qu'il avait aperçue de loin sur la côte ! Avant même que le repas fût servi, il lui dit – il ne parlait qu'italien, elle seulement le portugais – qu'elle devait devenir sienne pour la vie. Elle le comprit cependant, et c'est ainsi que se noua l'un des plus beaux liens du cœur. Ce cas extrême montre qu'il y avait là un rapport karmique. Le comportement de cette femme par la suite eut quelque chose d'héroïque. Elle l'accompagna tandis qu'il combattait en Amérique du sud, et quand lui parvint la nouvelle qu'il avait été tué, elle partit le chercher

sur le champ de bataille. C'est dans cette situation qu'elle mit son enfant au monde. Pour le tenir au chaud, elle était obligée de se l'attacher au cou.

Grâce à ces expériences, Garibaldi s'adapta avec plus de maturité à la vie. Sa femme mourut, il en épousa une autre, avec laquelle il prit contact de façon très bourgeoise ; mais le mariage ne dura qu'un jour !

Ce sont-là des choses qui vous mettent le karma sous les yeux, qui vous montrent, quand on les considère, que l'être humain peut, en ce qui concerne le karma, se comporter vis-à-vis des autres de deux façons différentes. Les circonstances karmiques sont complètement différentes, selon que l'homme ressent l'existence de ce lien intérieur, ou qu'il ne peut décrire l'autre qu'extérieurement.

C'est précisément quand on considère des expériences karmiques comme celle d'un premier contact avec un autre où beauté ou laideur ne font rien à l'affaire, mais où jaillit de l'intérieur de l'être l'impulsion de se lier à lui, qu'on est orienté vers l'influence des entités que j'ai décrites comme étant les Instructeurs primordiaux qui sont encore actifs aujourd'hui, mais de l'extérieur, à partir du cosmos. Ces rapports intéressent avant tout ces habitants de la Lune, qui à travers ces liens, et au-delà de ces liens, prennent à l'évolution de l'humanité terrestre la part la plus fervente.

Et comme il existe des entités lunaires, il existe aussi des entités solaires qui sont en rapport avec le Soleil. Il en va de même dans le cas des rapports où nous pouvons décrire l'autre façon plus extérieure. C'est là que les êtres solaires s'intéressent à ce qui se noue entre une âme humaine et une autre.

Ainsi, en considérant les rapports purement humains, nous sommes entraînés de la Terre vers le Soleil et vers la Lune tout d'abord. Et l'on peut dire : il y a des rapports humains dans lesquels nous discernons l'activité de la Lune, et d'autres dans lesquels nous discernons celle du Soleil. On est ainsi guidé de niveau en niveau : de la Terre vers le cosmos.

Nous n'avons pu qu'entreprendre aujourd'hui cette étude ; nous la poursuivrons demain et dans les conférences suivantes.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Prague, 30 mars 1924

J'ai commencé hier à indiquer quelques points de vue concernant la compréhension de la destinée humaine, et j'ai mentionné comment peut s'éveiller en l'homme le pressentiment de l'action du destin lorsque des expériences significatives interviennent dans sa vie. Je disais : que l'on suppose à un certain âge une rencontre avec un autre homme, et que cette rencontre ait pour suite un déroulement commun de la destinée de ces deux êtres, ce déroulement entraînant aussi une transformation décisive de la vie qu'ils ont menée jusqu'alors.

Lorsqu'un pareil événement se produit, il serait absurde que tout ce que l'homme a vécu jusque là sur la terre soit sans aucun rapport avec lui. Ce n'est d'ailleurs pas le cas. Car une observation libre de préjugés de ce qui a précédé montre clairement qu'en vérité, presque chaque pas fait dans la vie était dirigé vers cette expérience. Nous pouvons remonter jusqu'à l'enfance, il se révélera toujours que l'acte accompli, très éloigné dans le temps de cette expérience, que le chemin que nous avons suivi dans la vie, était orienté vers cet événement, comme si nous l'avions pris consciemment et après réflexion. Une telle observation est précisément propre à toujours indiquer à l'homme ce qu'en anthroposophie il nous faut appeler les liaisons karmiques.

J'ai ensuite montré la forme différente que prennent les rencontres humaines, et vous ai cité deux cas extrêmes : nous rencontrons une personne, nous nous lions avec elle, quels que soient son aspect extérieur et la réaction de notre sensibilité esthétique. Nous ne nous soucions pas de ses qualités particulières. Quelque chose monte de notre être intérieur qui nous attire vers elle. Nous rencontrons d'autres personnes, disais-je, vis-à-vis desquelles un tel élan intérieur ne se manifeste pas. Nous sommes davantage attentifs aux qualités qu'elles révèlent extérieurement à nos sens, à notre faculté de représentation, à notre sensibilité esthétique.

La chose agit jusque dans les rêves, disais-je. Les êtres de la première catégorie nous préoccupent aussitôt la nuit, quand notre moi et notre corps astral ont quitté le corps physique et le corps éthérique. Des rêves où ils apparaissent, surgissent, qui sont signe que lors de la rencontre, nous avons éveillé en nous quelque chose. Nous rencontrons d'autres êtres dont nous ne rêvons pas parce qu'ils n'ont provoqué en nous aucun réveil, parce que rien ne monte en nous. Nous leur sommes peut-être très liés, mais nous ne rêvons pas d'eux parce qu'ils ne réveillent rien en nous qui pourrait atteindre jusqu'à notre corps astral et à l'organisation de notre moi.

Ce qui se passe là, nous l'avons aussi mis en rapport avec les forces auxquelles l'être humain est lié en dehors du champ terrestre, les forces dont la conception du monde actuelle ne tient guère compte, les forces dont l'action, issue de l'environnement cosmique, d'au-delà de la terre, s'exerce sur celle-ci. Et nous avons indiqué comment l'homme doit établir un rapport entre ces forces dont l'action émane des entités lunaires et son propre passé. Oui, mes chers amis, lorsque nous abordons un être humain et qu'aussitôt quelque chose monte en nous qui fait que nous sommes attirés vers lui, en nous c'est le passé qui agit.

Comment ces choses sont liées entre elles, cela ne devient clair que quand l'observation extérieure qui le pressent est remplacée par la science initiatique qui peut réellement mettre à jour les liaisons internes. L'initié, devant lequel s'ouvre le monde spirituel, fait ces deux sortes d'expériences dont j'ai parlé, et avec beaucoup plus d'intensité encore que la conscience ordinaire. Dans le premier cas, où la conscience habituelle perçoit cet élan intérieur, l'initié, au moment de la rencontre, voit vraiment monter en lui une image, ou aussi une série d'images, d'images réelles. Il lui semble que ces images se dégagent de son être intérieur, qu'il a devant lui une écriture dont il peut déchiffrer le sens.

Voici comment l'expérience qu'il a de ces images s'éclaire en lui : L'image qui monte en toi, émergeant de ton être intérieur, tu la ressens comme intérieurement unie à toi, comme si un peintre peignant un tableau se trouvait non pas devant la toile, mais vibrait dans la toile elle-même, accompagnant chaque couleur, vivant intérieurement chaque couleur. Voilà ce qu'on ressent, et l'on sait que l'image qui émerge a quelque chose à faire avec l'être qu'on a rencontré. Et par une expérience analogue, quand on rencontre à nouveau un être après des années – on fait constamment cette expérience – on reconnaît en cet être qui vous apparaît physiquement la reproduction de ce qui monte en soi intérieurement.

En comparant l'image intérieure avec ce que l'on a devant les yeux, on sait que ce qui monte en soi intérieurement, c'est l'image de ce qu'on a vécu avec lui dans une existence terrestre précédente. Et l'on retourne réellement à un passé dans lequel on a vécu avec lui des expériences communes. Grâce à ce que l'on a accompli pour se préparer à la science initiatique, on n'éprouve pas seulement une impression confuse comme habituellement dans la conscience ordinaire, on fait comme dans le champ d'une image vivante l'expérience de ce qu'on a vécu avec l'homme rencontré dans une vie antérieure, ou dans plusieurs.

On peut bien dire que la science initiatique permet vraiment de voir émerger de son propre être intérieur ce qu'on a vécu avec un autre, auquel on était lié karmiquement, et de le voir avec une telle intensité qu'il semble que l'autre qui est là devant nous se dégage de lui-même, apparaît devant nous sous son aspect d'autrefois et fait lui-même la rencontre de ce qu'il est maintenant. L'effet ressenti est intense à ce point. Et précisément du fait que l'expérience est vécue dans un tel sentiment de réel, on apprend à la mettre en rapport avec les forces sur lesquelles elle repose, et l'on est orienté vers la voie qu'on a suivie pour parvenir à cette image.

En descendant de l'existence spirituelle-psychique qui est la sienne entre la mort et une nouvelle naissance vers la vie terrestre, l'homme traverse différentes régions. La dernière est la zone lunaire, après avoir parcouru d'autres champs spirituels planétaires. Sur son chemin dans la région de la Lune, il rencontre réellement les entités qui, comme je l'exposais hier, ont été les Instructeurs primordiaux de l'humanité. Il les rencontre dans le cosmos avant de descendre vers l'existence terrestre, et ce sont eux qui inscrivent dans cette substance subtile que les sages de l'Orient appellent l'Akasha, pour la distinguer des substances terrestres, qui inscrivent ce qu'ont vécu les hommes durant la vie. Il en est ainsi : tout ce qu'on subit dans la vie, tout ce qui est vécu par les hommes, est observé par les êtres qui ont autrefois habité la terre avec eux mais en êtres spirituels, et non pas incarnés.

Cela est observé et inscrit dans la substance akashique, non pas dans l'écriture abstraite qu'est la nôtre, mais en formes vivantes. Ces entités lunaires qui furent autrefois les grands Instructeurs à l'époque de la sagesse primordiale, ces êtres spirituels sont ceux qui enregistrent les expériences de l'humanité. Et quand l'être humain, sur la route qui va de la mort à une nouvelle naissance, s'approche à nouveau de la terre pour s'unir au germe donné par les parents, il traverse la région où les entités lunaires ont enregistré ce qui a été vécu sur la terre dans de précédentes incarnations. Tandis que ces êtres lunaires, lorsqu'ils vivaient sur la terre, apportaient aux hommes une sagesse concernant notamment le passé de l'univers, ils gardent maintenant le passé dans leur actuelle existence cosmique. Quand l'être humain descend vers la vie terrestre, tout ce qu'ils ont fixé s'imprime dans son corps astral.

Oui, mes chers amis, on dit bien facilement : l'homme est constitué d'une organisation du moi, d'un corps astral, d'un corps éthérique, etc. L'organisation du moi est précisément celle qui incline le plus vers la terre, elle est ce que nous apprenons et ce que nous vivons durant la vie terrestre ; il en va autrement des constituants moins apparents de l'entité humaine. Le corps astral déjà est autre, plein de traces inscrites, plein d'images. Ce qu'on appelle ordinairement « l'inconscient » apparaît comme extrêmement riche quand il affleure au niveau du savoir. L'initiation donne la possibilité de plonger dans ce corps astral et de placer dans le champ de la vision tout ce que les êtres lunaires ont inscrit – et qui est justement de même nature que les expériences faites en commun avec un autre.

Grâce à la science initiatique, on perce vraiment à jour le secret par lequel le passé tout entier repose en l'homme, et comment, grâce aux êtres lunaires gardiens du passé, se forme le « destin » qui ainsi repose dans notre être intérieur quand nous revenons sur la terre.

Voici un autre cas : Lorsque l'initié aborde des hommes dont la conscience ordinaire est telle qu'elle a une impression esthétique, une représentation, il ne peut pas en rêver non plus, cette rencontre ne fait pas s'élever de son être intérieur des images tout d'abord ; mais en face d'une telle personnalité, son regard orienté dans le cas précédent vers la Lune – se tourne maintenant vers le Soleil.

La Lune est en relation avec les êtres que j'ai pu vous caractériser précédemment ; le Soleil n'est pas simplement le globe de gaz dont les physiciens parlent aujourd'hui, ces physiciens qui seraient extrêmement surpris s'ils pouvaient, ayant préparé une expédition, parvenir à l'endroit qu'ils supposent occupé entièrement par toutes sortes de gaz incandescents, et qui, selon eux, constitue le Soleil. Ces physiciens en effet trouveraient que là où ils supposent la présence de gaz incandescents, il n'y a absolument rien, beaucoup moins que l'espace, moins que rien : une lacune dans l'espace cosmique. L'espace, qu'est-ce que c'est ? Les hommes n'en savent rien, et surtout pas ceux qui y réfléchissent beaucoup, les philosophes. Car, voyez-vous, s'il y a une chaise ici et que je passe sans y faire attention, je me cogne. Quand il n'y a pas de chaise, je traverse l'espace sans rencontrer d'obstacle.

Il y a encore un troisième cas, dans lequel, si je passe, je ne suis pas arrêté, je ne me heurte pas, je suis aspiré, je disparais : c'est que là l'espace est absent ; ce qui s'y trouve, c'est le contraire de l'espace. Et ce contraire de l'espace, c'est le Soleil. Le Soleil est un espace négatif, un espace supprimé. Et précisément à cause de cela, il est le lieu où se trouvent les entités supérieures à l'homme les plus proches de lui : Anges, Archanges, Archées. Et dans le cas dont je parle, le regard de l'initié est orienté vers ces êtres qui se trouvent dans le Soleil, vers les entités spirituelles solaires.

En d'autres termes : la rencontre avec un être humain qui ne relève pas du passé karmique, qui est nouvelle, est pour l'initié le moyen d'entrer en rapport avec ces entités. Et il apparaît qu'il y a là certains êtres avec lesquels l'homme a un lien étroit, et d'autres avec lesquels le lien est plus lointain. A la manière dont ces êtres l'abordent, il lui devient clair dans l'ensemble, non dans les détails, quel karma se prépare ici : non pas un karma ancien, mais un karma devant lequel il se trouve pour la première fois. L'homme se rend compte que ces entités qui sont liées au Soleil ont à faire avec l'avenir, tout comme les êtres qui sont liés à la Lune ont à faire avec le passé.

Voyez-vous, il se produit réellement en l'homme un approfondissement de toute la sensibilité quand il s'explique clairement ce que la science initiatique puise aux profondeurs de la réalité spirituelle,

même s'il n'est pas lui-même initié. Car les choses peuvent bien apparaître en toute clarté. De même que l'on peut comprendre un tableau sans être peintre (j'ai souvent employé cette comparaison) on peut comprendre ces vérités sans être initié. Mais si on les laisse agir sur soi, le rapport de l'homme avec l'univers connaît un très grand approfondissement. Songez donc quel regard abstrait, sec, neutre, l'homme porte en réalité aujourd'hui sur l'édifice de l'univers. Quand il regarde la terre, il éprouve encore quelque intérêt pour elle. Il regarde les animaux de la forêt avec un certain intérêt. Si c'est un être noble, il prend plaisir à voir la svelte gazelle, le chevreuil agile. S'il est moins évolué, ils l'intéressent cependant en qualité de gibier, il peut les manger.

Les choux dans les champs l'intéressent. Tout cela est en rapport avec ce que l'homme perçoit tout d'abord de lui-même. Mais de même qu'il a avec cette nature terrestre un lien qui touche le monde de ses sentiments, il peut réveiller ce monde de ses sentiments et développer des liens avec le cosmos extra-terrestre. Et tout ce qui, du destin, vient du passé, appelle notre cœur, notre âme – si cela fait impression sur nous – à porter le regard vers les entités lunaires et à nous dire : Ici, sur la terre, des hommes cheminent ; sur la Lune, des êtres vivent, qui étaient autrefois avec nous sur la terre. Ils ont cherché un autre champ d'action, une autre demeure ; mais nous autres humains leur sommes restés liés ; ils tiennent registre de notre passé. Ce qu'ils font vit en nous quand le passé exerce une action sur notre existence terrestre.

Nous élevons le regard avec une certaine ferveur vénérante vers ces êtres, et la Lune visible, à l'éclat argenté, n'est que le signe évoquant ces entités si étroitement liées à notre passé. Nous apprenons ainsi en quelque sorte à nous lier à ces puissances cosmiques, extra-terrestres, dont les astres sont le symbole, à avoir un lien avec elles par ce que nous ressentons, comme par ailleurs nous avons un lien, par notre existence charnelle, avec tout ce qui vit sur terre. Et de même, lorsque avec nos pressentiments, comme dans une attente angoissée, nous regardons vers l'avenir, quand nous allons vers lui avec nos espérances et nos aspirations, nous ne restons pas isolés en notre âme ; nous nous lions dans un pressentiment avec ce qui, venant du Soleil, brille vers nous.

Les Anges, les Archanges, les Archées deviennent pour nous des entités solaires, des êtres dont nous savons qu'ils nous conduisent du présent vers l'avenir. Lorsque ensuite nous élevons le regard vers le cosmos et voyons la lumière de la Lune différente de celle du Soleil, et les deux corps célestes en rapport l'un avec l'autre, nous avons là, dans le cosmos, une image de ce qui vit en nous-mêmes. Car de même que le Soleil et la Lune sont dans le monde des astres en rapport l'un avec l'autre, ce qui est en nous lunaire : notre passé, est en rapport avec ce qui est en nous solaire : notre avenir. Et le destin, c'est ce qui, venant du passé, s'écoule à travers le présent vers l'avenir. Nous voyons – insérée en quelque sorte dans la trame du cosmos la marche des étoiles – à travers les rapports des astres entre eux, nous voyons en grand, amplifié, ce qui vit dans notre propre être intérieur.

Oui, mes chers amis, cela élargit la perspective et permet de plonger loin dans les rapports universels. Car, quand l'être humain franchit le porche de la mort, il n'est tout d'abord détaché que de son corps physique. Il vit dans son organisation du moi, dans son corps astral, dans son corps éthérique. Mais, au bout de quelques jours, le corps éthérique se détache du corps astral et du moi. Ce que l'homme vit alors, c'est quelque chose qui en quelque sorte émerge de lui-même, tout d'abord petit, mais grandissant progressivement : son corps éthérique. Il lui semble que ce corps éthérique s'étend au loin, grandit jusqu'à atteindre les étoiles. Mais en grandissant ainsi, il devient si ténu qu'après peu de jours il disparaît à la vue. En même temps, il se passe encore autre chose. Tandis que nous abandonnons notre corps éthérique au cosmos, qu'il s'élargit, se dilue, il en est comme si, après la mort, nous saisissions les secrets des astres, comme si nous unissions notre vie aux secrets des astres.

Tout d'abord – et c'est aussi le cas quand nous avons franchi le porche de la mort – quand nous nous élevons et traversons la région lunaire, les êtres lunaires lisent dans notre corps astral ce qui a été vécu par nous durant l'existence terrestre. Lorsque nous quittons l'existence terrestre, ces entités lunaires nous accueillent et notre corps astral, dans lequel nous sommes, est pour elles comme un livre qu'elles lisent. Et elles en prennent note fidèlement, afin de l'inscrire dans notre nouveau corps astral quand nous redescendrons vers la terre.

Quittant la région de la Lune, nous parvenons dans d'autres régions, à travers celle de Mercure et de Vénus, dans la région du Soleil. C'est là que prend vie en nous tout ce que nous avons vécu et accompli dans des existences précédentes. Nous pénétrons parmi les entités des Hiérarchies supérieures, dans leur action, dans leurs actes, et sommes maintenant dans le cosmos. Comme pendant la vie sur terre nous cheminions sur la terre, captifs en quelque sorte des conditions terrestres, nous sommes maintenant dans les étendues du cosmos. Nous faisons des expériences dans un vaste champ, tandis que sur terre nous vivons à l'étroit.

Tandis que s'écoule notre existence entre la mort et une nouvelle naissance, nous avons l'impression que sur terre, nous étions captifs, car maintenant tout s'élargit et nous faisons l'expérience des secrets du cosmos. Nous ne les vivons pas comme une chose soumise aux lois de la nature physique ; ces lois naturelles physiques nous apparaissent comme des productions étriquées de l'esprit humain. Ce qui se passe parmi les astres, nous le vivons comme étant les actions des entités spirituelles divines, nous prenons place dans ces actions. Selon ce que nous pouvons, nous agissons parmi elles et avec elles, et c'est en puisant au cosmos que nous préparons notre prochaine existence terrestre.

C'est cela qui devra être réellement compris dans une acceptation profonde : ce que l'homme porte en lui a été élaboré par lui dans le cosmos entre la mort et une nouvelle naissance. L'homme ne perçoit qu'une si petite part de son organisation ! Ce que recèle chaque organe n'est compréhensible que si l'on comprend l'organe concerné dans le contexte du cosmos. Prenons tout de suite le plus noble : le cœur. Aujourd'hui, le savant qui dissèque un embryon voit comment le cœur se constitue peu à peu ; mais il ne poursuit là-dessus aucune réflexion. Mais cette forme extérieure plastique, ce cœur humain, c'est le résultat dans la mesure où il est une forme individuelle – de ce que l'homme a élaboré avec les dieux entre la mort et une nouvelle naissance.

Durant qu'il traverse cette existence entre la mort et une nouvelle naissance, il faut que l'homme travaille en suivant la direction qui part de la terre et va vers le Lion, la constellation du Lion dans le Zodiaque. Car ce courant qui va de la terre vers la constellation du Lion est empli de forces. C'est en suivant cette direction que l'homme doit travailler, afin de pouvoir donner naissance à un germe, au cœur ; c'est là que se trouvent en effet des forces cosmiques. Puis, quand il a traversé cette région qui se situe dans les lointaines étendues du cosmos, il lui faut gagner d'autres régions plus proches de la terre en quelque sorte, la région du Soleil. C'est là que sont développées encore des forces qui rendent le corps plus parfait. Puis l'homme pénètre dans ce domaine où il est déjà en contact avec ce qu'on peut appeler la chaleur terrestre ; car au dehors, dans l'espace cosmique, il n'y a pas de chaleur terrestre, il y a tout autre chose.

Le cœur humain est alors préparé au cours d'une troisième étape. Les forces grâce auxquelles est préparé le cœur, dans la direction du Lion, sont tout d'abord de nature purement morale et religieuse ; c'est tout d'abord le secret de ces forces morales et religieuses qui est gravé dans notre corps. A celui qui voit cela en profondeur, la façon dont la science d'aujourd'hui considère les astres comme des masses physiques indifférentes, sans en voir la nature morale, paraît impie. Lorsque l'être humain traverse la région du Soleil, ces forces morales-religieuses sont saisies par les forces éthériques. C'est seulement quand il approche déjà davantage de la terre, de la chaleur, de la région du feu, que sont ajoutés les derniers préparatifs. Les forces entrent en activité qui modèlent pour l'homme le germe physique, pour l'être d'âme et d'esprit qui opère sa descente.

Ainsi chaque organe est-il élaboré en puisant aux étendues cosmiques. Nous portons en nous un ciel étoilé. Et nous ne sommes pas seulement liés au monde végétal qui nous nourrit grâce à la bouillie de semoule que nous venons d'introduire dans notre estomac et qui est sur le point d'être élaborée dans notre organisme, nous sommes aussi liés aux forces du cosmos entier. Certes, ces choses ne deviennent claires que si l'homme est doué d'un sens qui lui permet d'observer réellement la vie. On en viendra bien à porter le regard, non seulement sur le microscopique, auquel on voue un véritable culte aujourd'hui, mais aussi sur le macroscopique. Aujourd'hui, l'homme veut connaître les secrets de l'organisation animale et humaine en s'isolant le plus possible de l'univers.

Il plonge son regard dans un tube, il appelle cela travailler au microscope, il découpe un minuscule fragment, le pose sur une lamelle et s'efforce de s'éloigner autant que possible du monde, d'abandonner la vie. Il arrache un fragment et l'observe à travers quelque chose qui isole le regard du reste du monde. Bien entendu, il ne s'agit pas de critiquer ce mode de recherche, il permet de découvrir toutes sortes de belles choses. Mais, par cette voie, on ne peut pas vraiment connaître l'homme. Et, voyez-vous, lorsqu'on se détourne ainsi de la terre pour voir la nature extra-terrestre du cosmos, on n'a en effet devant soi qu'une partie de l'univers. Car, finalement, ce n'est qu'une partie qui veut devenir visible. Les étoiles, certes, ne sont pas ce qu'elles paraissent au regard – qui n'en est que le symbole – mais elles sont tout de même visibles ! Or, l'univers entier que nous traversons entre la mort et une nouvelle naissance est en effet invisible, suprasensible.

Et il y a des régions qui sont extérieures au sensible. Mais l'être de l'homme appartient à ces régions suprasensibles de l'existence aussi bien qu'au monde sensible ; et ce qu'il est, on n'apprend vraiment à le connaître que quand on tient compte du périple qu'il accomplit à travers les étendues du cosmos. Ce passage du porche de la mort qui l'amène dans les étendues cosmiques, puis son retour vers la terre, tout cela vit aussi en nous dans les liens que nous avons avec le cosmos ; en nous vit ce qui de nous a parcouru les étendues cosmiques, a déjà vécu une fois sur terre, s'est élevé dans le cosmos et est ensuite revenu à l'étroite condition terrestre. Nous apprenons peu à peu à porter le regard sur ce que nous étions dans une existence terrestre précédente. Notre regard est détaché du physique, il s'élève vers le spirituel ; car, lorsque nous revenons à des vies terrestres passées, grâce à la force de la science initiatique l'envie nous passe de tout nous représenter seulement sous des formes sensibles.

Le fait est que, dans cette perspective, on a vu bien des choses. Il y eut un temps où certains théosophes savaient que l'être humain vit plusieurs vies successives sur la terre. Ils avaient appris cela de la sagesse orientale, mais ils voulaient se représenter l'ensemble comme on peut le faire dans le monde sensible. Ils étaient dans l'erreur, mais ils avaient besoin de ces représentations sensibles. On vous parlait alors à l'époque de l'être humain organisme physique, lequel, en franchissant le porche de la mort, se désagrège, tombe en poussière ; mais un atome subsistait, et cet atome, par des voies miraculeuses, parvenait à la vie terrestre suivante, et c'est ce que ces théosophes appelaient l'« atome permanent ». Ce n'était là qu'un détour pour se représenter les choses matériellement. Mais ce

penchant pour les représentations matérialistes vous passe quand on fait réellement l'expérience de ce que l'âme peut vivre, quand on voit comment le cœur humain est formé, puisé aux étendues cosmiques.

Par contre, le foie n'est formé que dans la région toute proche de la terre ; il n'a encore que peu de choses en commun avec les vastes étendues du cosmos. Peu à peu, grâce à la science initiatique, on apprend à connaître l'homme de façon telle que l'on se dit : le cœur ne pourrait pas être présent en l'homme s'il n'était pas préparé, modelé intérieurement à partir des vastes étendues du cosmos. Par contre, un organe comme le foie, ou comme les poumons, n'est formé qu'à proximité de l'existence terrestre. En ce qui concerne les poumons, le foie, l'être humain cosmique est semblable à ce qui est proche de la terre ; en ce qui concerne le cœur, il est un grand être cosmique.

L'univers tout entier apparaît lorsqu'on regarde l'homme. Lorsque dans le champ d'une anatomie spirituelle on veut esquisser le foie, les poumons et quelques autres organes, on voudrait dessiner aussi la terre et ce qui se trouve dans son voisinage ; voilà ce qui en est quant aux forces. Si l'on passe au cœur, on voudrait dessiner l'univers tout entier. L'être humain est l'univers entier contracté, enroulé sur lui-même. Il est un immense mystère, l'homme, il est un véritable microcosme. Mais ce macrocosme en lequel il se transforme après la mort, arrache la faculté de connaître de la sphère sensorielle, de la matérialité. Et l'on apprend alors à connaître les rapports, régis par des lois, entre l'esprit et le physique, entre les réalités psychiques entre elles.

Nous trouvons par exemple dans le monde des gens qui ont pour les choses qui les environnent, pour les hommes de leur entourage, une faculté de compréhension innée. Regardez la vie en fonction de ces circonstances, mes chers amis ! Il y a des gens qui entrent en relation avec d'autres, mais qui n'apprennent jamais vraiment à les connaître. Ce qu'ils vous en disent est sans aucun intérêt, tout trait caractéristique en est absent. De tels êtres ne sont pas capables de se plonger dans l'être d'un autre, de se donner entièrement à lui, ils n'ont pour l'autre aucune compréhension. Il existe des hommes qui ont cette compréhension.

Lorsqu'ils ont rencontré quelqu'un et qu'ils en parlent, tout ce qu'ils disent est marqué de la vue la plus juste ; on sait tout de suite comment est l'autre, même quand on ne l'a jamais vu : il vous apparaît. La description n'a pas besoin d'être détaillée, celui qui est capable de se plonger dans l'être d'un autre peut, en quelques phrases caractéristiques, brosser son image complète. Ce n'est pas nécessairement un homme, ce peut aussi être un objet dans la nature. Quelqu'un vient vous raconter comment est une montagne, ou un arbre ; on est au désespoir parce qu'on n'arrive pas à s'en faire une image, tout est vide, on a l'impression que notre propre cerveau se dessèche. Par contre, il y en a d'autres qui comprennent tout de suite la chose ; on pourrait peindre ce qu'ils vous racontent.

Or, ces dons – ou cette absence de don, cette compréhension pour l'environnement, ou cette absence d'ouverture, ne sont pas sortis de rien ; ils sont les résultats de notre précédente existence terrestre. Lorsque, armé de la science initiatique on observe un homme qui a beaucoup de compréhension pour son environnement humain et extra-humain, et qu'on remonte ensuite – j'aurai à parler encore beaucoup de ce retour au passé – avec l'aide de la science initiatique jusqu'à l'existence terrestre précédente, on trouve les qualités qu'il avait dans cette vie antérieure, on voit comment elles se sont transformées en la compréhension du monde durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance. L'on découvre alors qu'un homme qui a de la compréhension pour l'environnement était, dans sa vie terrestre précédente, constitué de telle façon qu'il pouvait ressentir beaucoup de joie.

C'est une chose très intéressante. Les hommes qui ne pouvaient pas ressentir de la joie dans leur vie précédente ne peuvent pas non plus accéder à une faculté de compréhension pour les humains ou pour l'environnement. Pour chacun de ceux qui sont doués de cette faculté de compréhension, on trouve qu'il a été un être qui pouvait éprouver de la joie devant ce qui l'entourait. Mais cela aussi, on l'a acquis dans une vie antérieure. Et comment en vient-on à être doté de cette joie, de ce don, de cette tendance à éprouver de la joie devant ce qui nous entoure ? On y parvient quand, dans une existence encore antérieure, on a éprouvé beaucoup d'amour. L'amour éprouvé dans une vie terrestre se transforme en joie ; la joie de l'existence suivante se transforme en la faculté de comprendre le monde environnant au cours de la troisième existence.

On voit ainsi une existence s'ajouter à une autre, et l'on en vient aussi à comprendre ce qui, du présent, rayonnera vers l'avenir. Les êtres qui peuvent haïr intensément emportent comme conséquence de leur haine dans leur prochaine existence le talent d'être douloureusement atteints par tout ce qui se passe. Il en est ainsi lorsqu'on étudie un homme qui traverse la vie toujours à « rebrousse-poil » parce qu'il est douloureusement affecté par tout, parce qu'il souffre toujours. On peut bien sûr en avoir pitié, et c'est bien ainsi, mais on est toujours reporté à une vie terrestre antérieure, durant laquelle il n'a jamais pu dominer sa haine. Je vous en prie, comprenez-moi bien. Lorsqu'on parle ainsi de haine, on se dit facilement : Je ne hais pas, j'aime tout le monde. Qu'on s'examine seulement avec soin pour voir toute la haine cachée qui repose au fond de l'âme humaine. Oui, ce sont-là des relations qui ne vous apparaissent clairement que quand on entend les gens parler les uns des autres.

Vraiment – imaginez-vous une statistique – il est prononcé sur un être humain beaucoup plus de paroles négatives que de louanges, que de témoignages d'estime. Et si l'on arrivait vraiment à établir cette statistique, on trouverait que parmi les humains, il y a cent fois plus de haine – on peut vraiment indiquer ce chiffre – que d'amour. Oui, il en est ainsi, seulement les gens ne s'en rendent pas compte

ordinairement, parce qu'ils se croient toujours justifiés à haïr, et trouvent qu'ils sont infiniment excusables de détester. Mais cette haine se transforme en faculté de souffrir dans la vie terrestre suivante, et en l'absence de compréhension, en l'absence d'ouverture dans la troisième vie terrestre, en l'incapacité d'aborder les choses, de plonger en elles.

Vous avez ainsi la possibilité d'observer trois vies terrestres successives en considérant la loi suivante : l'amour se transforme en joie, la joie en compréhension vis-à-vis de l'environnement dans une troisième existence. La haine se transforme en la tendance à souffrir, et celle-ci, dans la troisième vie terrestre, en l'absence d'ouverture, en incompréhension vis-à-vis de l'entourage. Telles sont les relations qui s'établissent dans l'âme d'une vie terrestre à une autre.

Mais essayons maintenant d'aborder la vie sous une autre forme. Il y a des gens – peut-être ont-ils eux-mêmes introduit la chose dans leur vie – que rien n'intéresse, et qui ne veulent pas non plus s'intéresser à quelque chose, sauf à eux-mêmes. Mais le fait de s'intéresser à quelque chose ou non a dans la vie une grande importance. Vraiment, sous ce rapport aussi une statistique propose les choses les plus étranges. J'ai connu des gens qui, ayant eu dans la matinée un entretien avec une dame, ne savaient plus l'après-midi quel chapeau la dame portait, ou si elle avait une broche, ou quelle était la couleur de sa robe. Il y a des gens qui ne voient pas ces choses-là ! Il règne là les manières de voir les plus étranges. Il arrive parfois qu'on trouve la chose excusable ; mais elle ne l'est pas !

C'est une absence d'intérêt, et qui va parfois si loin que l'on ne sait vraiment pas si celui qu'on a rencontré avait une veste noire ou claire ! Ce que l'homme voit de sa vie ne se relie pas intimement avec ce qui est à l'extérieur. Je m'exprime un peu radicalement ; je ne veux pas affirmer tout de suite qu'on est victime d'Ahriman ou de Lucifer quand on ne sait pas si les cheveux de la dame étaient blonds ou noirs. Je veux seulement indiquer que les gens développent un certain degré d'intérêt pour leur environnement, ou bien aucun intérêt ; mais cela a pour l'âme une grande importance. Si l'on s'intéresse à ce qui vous entoure, l'âme s'anime intérieurement, elle vit ce qui l'entoure. Mais ce que l'on ressent là, avec intérêt, en y prenant part, on l'emporte en franchissant le porche de la mort dans les étendues du cosmos. Et comme il faut avoir ici des yeux pour voir les couleurs sur la terre, il faut avoir été ici sur terre animé d'intérêt pour avoir entre la mort et une nouvelle naissance la possibilité de voir en esprit ce qui est vécu.

Et si l'on traverse la vie sans éprouver d'intérêt, si l'on n'attache son regard à rien, si l'on n'entend rien de ce qui se passe, on n'aura, entre la mort et une nouvelle naissance, aucun lien avec le cosmos, on sera en quelque sorte psychiquement aveugle, on ne pourra pas travailler avec les forces du cosmos. Mais de ce fait, on prépare mal ses organes ; on parvient dans la région du Lion, mais sans pouvoir accomplir la première préparation en vue du cœur ; on vient dans la région du Soleil sans pouvoir continuer à construire le cœur ; on parvient dans la zone de feu de la terre sans pouvoir mettre la dernière main à ce travail ; on parvient enfin sur la terre avec une prédisposition aux maladies de cœur. C'est ainsi qu'agit une tendance psychique : l'absence d'intérêt, jusque dans l'actuelle existence.

Et, en fait, la maladie ne devient pleinement compréhensible que quand on peut discerner les relations, quand on voit comment l'homme qui actuellement souffre de telle ou telle affection physique, il la doit à ce que dans sa vie terrestre précédente, il a développé une nature psychique qui dans cette vie devient physique. Les maux physiques dans une vie terrestre sont les expériences de telle ou telle nature faites dans une vie précédente. Les gens qui, comme on dit, pètent de santé, qui ne sont jamais malades, qui ont toujours la meilleure santé, reportent le regard en général vers des existences terrestres antérieures durant lesquelles ils avaient l'intérêt le plus profond pour tout ce qui se trouvait autour d'eux, qui ont tout regardé, tout identifié.

Naturellement, il ne faut pas forcer l'interprétation des choses qui se rapportent à la vie spirituelle. Voyez-vous, un courant karmique peut aussi prendre naissance. Je peux commencer dans cette vie à faire preuve d'incompréhension ; l'avenir manifestera quelque chose qui reporte à cette absence de compréhension. Mais il ne faut pas seulement établir la liaison dans le sens du présent vers le passé. C'est pourquoi on ne peut dire que ceci : en règle générale, ou quand il y a une disposition karmique, il en est ainsi que certaines maladies sont en rapport avec un certain psychisme.

D'une manière générale : la nature psychique due à une vie terrestre se transforme dans une autre vie en la nature physique ; la nature corporelle due à une vie terrestre se transforme dans une autre vie terrestre en psychisme. En ce qui concerne ce rapport, il en est réellement ainsi que celui qui veut voir les relations karmiques doit parfois orienter son regard vers des détails. Il est extrêmement important de ne pas le diriger sur les choses qu'habituellement, dans la vie, nous considérons comme particulièrement importantes. Lorsqu'on veut reconnaître comment une vie terrestre reporte à une autre précédente, il faut parfois fixer le regard sur des détails. Par exemple, j'ai essayé de rechercher pour différentes personnalités de l'histoire et de la vie spirituelle des relations karmiques – je parlerai encore de ces choses dans les prochains jours – avec sérieux naturellement, et non pas comme on les recherche souvent, et j'ai trouvé une personnalité qui a cultivé une vie intérieure si étrange, de forme si extrême, que pour finir elle en est venue même à former des mots particuliers ; elle a écrit de nombreux livres où se trouvent ces mots.

Par exemple, elle pestait beaucoup, elle critiquait les circonstances, les hommes et leurs communautés. Ce personnage critiquait aussi le comportement envieux de bien des érudits vis-à-vis d'autres. Il rassembla alors dans cette perspective des faits par lesquels il voulait caractériser la manière insidieuse de certains savants vis-à-vis des autres, et il a intitulé ce chapitre : « Schlichologisches* (das

Schleicherische) dans le monde scientifique » {* Ce mot qui n'existe pas en allemand, pourrait avoir un équivalent comme « Insidiosités » par exemple (N. d. T).}. Et voyez-vous, le fait de percevoir intérieurement avec acuité de pareilles formes de mots conduit à reconnaître que dans une vie antérieure, cette personnalité eut à faire avec toutes sortes d'entreprises guerrières où l'on avait à accomplir beaucoup de choses par des cheminements insidieux. Karmiquement parlant, ceci se transforme en la faculté de créer des images exprimant le comportement dissimulé, agressif dans toutes sortes d'entreprises ; faculté permettant de désigner par de telles opérations verbales nées dans sa tête de ce qu'il avait fait autrefois avec ses pieds, avec ses mains. Je pourrais mentionner chez cette personnalité beaucoup de choses résultant, d'une certaine façon d'une métamorphose d'éléments physiques en réalités d'âme et d'esprit.

Nous poursuivrons demain ces considérations.

TROISIÈME CONFÉRENCE
Prague, 31 mars 1924

J'ai exposé hier quelques éléments en rapport avec le karma, dont le cours ininterrompu se poursuit à travers les vies terrestres de l'homme, avec la formation de la destinée humaine. Je voudrais aujourd'hui éveiller une représentation de la manière dont en fait s'accomplit cette formation de la destinée. Il nous faut voir clairement que l'être humain, lorsqu'il franchit le porche de la mort, entre dans un monde spirituel qui n'est pas plus pauvre que notre monde physique en événements et en êtres par exemple, mais infiniment plus riche. Et si compréhensible que soit le fait de ne pouvoir décrire, dans le vaste champ de ce monde spirituel, que tel on tel fait, les différentes descriptions qui en seront données pourront d'autre part dégager la richesse et la variété infinies de la vie qui est celle de l'homme entre la mort et une nouvelle naissance.

Ici, dans le champ terrestre dans lequel nous passons l'existence entre la naissance et la mort, nous sommes donc entourés de ce que nous considérons comme les différents règnes de la nature : des minéraux, des plantes, du règne animal, du règne humain physique. A l'exception de ce dernier, nous considérons ces règnes – et à bon droit – comme englobant des êtres de rang inférieur à l'homme, si bien que durant son existence terrestre, l'être humain peut se ressentir comme étant en quelque sorte le plus élevé parmi ces règnes. Dans le royaume où il pénètre après avoir franchi le porche de la mort, c'est exactement la situation inverse. Il se ressent là-bas comme étant l'être du rang le plus inférieur, rattaché à des entités qui lui sont supérieures à lui, homme.

Vous savez que pour désigner ces entités dans la littérature anthroposophique, j'ai repris les noms des Hiérarchies situées au-dessus de l'homme, et que j'ai distingué, conformément à une terminologie existant déjà dans le passé, la Hiérarchie directement supérieure à l'être humain, qui lui fait donc suite au degré supérieur, comme en bas dans le champ terrestre ce sont les animaux qui lui font suite au degré inférieur. C'est la Hiérarchie à laquelle appartiennent les Angeloï, les Archangeloï, les Archaï. Vient ensuite la Hiérarchie supérieure, qui comprend les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes. Puis la Hiérarchie la plus haute : les Trônes, les Chérubins, les Séraphins. Nous avons neuf degrés, trois fois trois degrés supérieurs à l'homme. En les groupant par trois, nous pouvons les mettre en parallèle avec ce que nous trouvons en descendant : trois degrés pour les animaux, trois degrés pour les plantes, trois degrés pour les minéraux. Nous avons ainsi l'ensemble du monde dont l'homme fait partie.

On pourrait aussi décrire l'existence humaine en disant : par la naissance physique, par la conception physique, l'être humain passe d'une existence purement spirituelle au domaine des ordres naturels : des animaux, des plantes, des minéraux ; et en passant par le porche de la mort, il entre dans le règne des entités qui lui sont supérieures. Dans une situation, il vit dans un corps physique qui le rattache aux règnes naturels ; dans l'autre, entre la mort et une nouvelle naissance, il vit – si je puis employer cette expression – dans un corps spirituel, mais qui le rattache également aux entités des Hiérarchies supérieures. Ici, dans le domaine terrestre, nous nous tournons tout d'abord vers ce qui nous entoure ; nous sentons tout cela en quelque sorte au même niveau que nous et, de ce domaine terrestre, nous élevons le regard – les termes employés sont différents suivant les conceptions vers le domaine céleste, vers le domaine de l'esprit.

L'être humain élève son regard par ses pressentiments, par sa piété, par ce qui, dans son existence terrestre, est le plus digne de ses aspirations. Et lorsqu'il veut se faire une représentation de ce qui est là-haut dans le royaume spirituel, il recourt certes à des formes empruntées au domaine terrestre, il se représente à la manière des choses terrestres ce qui se trouve en haut. Lorsqu'il est entre la mort et une nouvelle naissance, c'est l'inverse. Lorsqu'il veut désigner ce vers quoi son regard est orienté, il regarde vers en bas. Vous direz peut-être, mes chers amis : Oui, mais alors il indique justement ce qui a le moins de valeur. Mais il n'en est pas ainsi. Vu d'en haut, ce qui se trouve dans le domaine terrestre est tout autre que ce que nous voyons ici. Et précisément en étudiant le karma, nous pouvons bien comprendre comment ce qui se passe sur la terre est, vu d'en haut, tout différent de ce que l'homme lui-même perçoit ici.

Lorsque nous passons par le porche de la mort et pénétrons tout d'abord dans le monde spirituel, nous parvenons en premier lieu dans le royaume de la Hiérarchie inférieure, celle des Angeloï, des Archangeloï, des Archaï. Nous nous sentons en quelque sorte rattachés à cette Hiérarchie la plus proche de nous, et nous remarquons ceci : tout comme dans le domaine terrestre ce qui nous entoure a pour les sens une signification, ce qui existe dans le domaine spirituel a une signification pour les profondeurs de l'âme. Nous parlons des minéraux, des plantes, des animaux, parce que nous les voyons de nos yeux, les saisissons de nos mains, parce qu'ils sont au premier chef perceptibles par les sens ; et nous parlons entre la mort et une nouvelle naissance des Angeloï, des Archangeloï, des Archaï, parce que ces entités ont un lien avec ce qui est la substance la plus intime de l'âme.

Et nous apprenons peu à peu, en continuant de parcourir la longue existence entre la mort et une nouvelle naissance, à nous situer parmi les entités des Hiérarchies immédiatement supérieures, qui ont

à faire avec nous et entre elles. Celles-ci nous relient en quelque sorte avec le monde spirituel extérieur. Durant l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, nous sommes aussi tout d'abord fortement occupés de nous-mêmes, car la troisième Hiérarchie, la moins élevée, a à faire avec notre être intérieur. Mais après un certain temps, notre regard s'élargit, nous apprenons à connaître le monde spirituel en dehors de nous, le monde spirituel objectif. Nos guides, ce sont alors les entités des Exousiaï, des Kyriotetes, des Dynamis. Ils nous mettent en relation avec le monde spirituel extérieur.

Et, dirais-je, comme nous parlons ici sur la terre de ce qui nous entoure : montagnes, fleuves, forêts, prairies, etc., nous parlons là-bas de ce avec quoi les êtres de la deuxième Hiérarchie nous mettent en contact, de ce qui est notre environnement. Mais cet environnement n'est pas constitué d'objets dans le même sens que sur la terre, il est fait d'êtres, tout vit, et vit en esprit. Entre la mort et une nouvelle naissance, nous apprenons en quelque sorte à connaître non seulement des entités et des choses, nous apprenons à connaître des entités et leurs actions, nous nous sentons nous-mêmes insérés dans ces actions et nous nous adonnons à celles-ci.

Mais ensuite vient un temps où nous sentons que les entités de la troisième Hiérarchie : Angeloï, Archangeloï, Archaï, et celles de la deuxième Hiérarchie : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes, travaillent en commun avec nous à ce que nous devons devenir dans notre prochaine vie terrestre. Et dans cette vie entre la mort et une nouvelle naissance, une perspective gigantesque et bouleversante s'ouvre à nous. Nous contemplons le travail de la troisième Hiérarchie, nous voyons comment ses entités se comportent entre elles. Des images nous apparaissent de ce qui existe parmi elles ; mais elles nous apparaissent comme ayant un lien avec nous.

Et lorsque nous contemplons ces images des actions de la troisième Hiérarchie, elles nous apparaissent comme la contre-image de la mentalité, de l'attitude d'âme intérieure que nous avions dans notre dernière existence terrestre. Nous ne nous disons pas, en employant des représentations abstraites de la conscience morale : Tu as été un homme qui a mal agi envers tel ou tel autre, qui a eu de mauvaises pensées ; non, nous voyons agir les Angeloï, les Archangeloï, les Archaï, et dans les puissantes images qui se présentent à nos yeux, nous voyons ce que devient l'attitude intérieure, le contenu de notre âme, la manière de penser qui étaient les nôtres dans notre dernière existence terrestre ; nous les voyons devenir images dans ce que font les entités de la troisième Hiérarchie.

Dans le vaste monde sont présentes devant nous, dans la sphère de l'esprit, les opinions que nous avions des autres hommes, de tout ce qui est terrestre. Nous percevons ce que nous pensons, ce que nous sentons. Ici, sur la terre, tout cela apparaît pris dans la Maya, comme enclos dans les limites de notre peau : dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il en va autrement : nous savons maintenant que ce qui a vécu dans notre être intérieur : pensées, sentiments, opinions, tout cela appartient au monde entier, agit dans le monde entier.

Reproduisant ce que dit l'Orient, beaucoup de gens parlent de la Maya, de l'illusion du monde extérieur autour de nous ; mais cela reste une pensée abstraite. Lorsqu'on se livre à des considérations comme celles qui ont pu traverser nos âmes, on s'aperçoit de la gravité de cette parole : Ce monde qui nous entoure est une Maya, c'est la grande illusion, on voit combien illusoire est l'idée qu'on se fait de ce qui se passe en notre âme. Nous croyons que cela nous est réservé. La vérité ne nous apparaît que quand nous faisons l'expérience de la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Nous voyons alors ce qui est en apparence en nous former le contenu d'un monde spirituel vaste, puissant. Puis, nous remarquons que les êtres de la deuxième Hiérarchie : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes, ont un lien avec ce que nous avons acquis ici sur la terre par notre ardeur au travail, notre diligence, par l'intérêt que nous éprouvions pour les choses et les faits de la terre. Car tout d'abord ces entités : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes, donnent la forme d'images à notre ardeur au travail, à notre intérêt dans notre dernière existence, elles modèlent les images de nos talents, de nos capacités dans notre prochaine existence. Nous contemplons les dons, les capacités que nous aurons dans la prochaine vie sur terre en regardant ces images que déploient les entités de la deuxième Hiérarchie.

Puis la vie se poursuit. Lorsqu'elle approche du milieu entre la mort et une nouvelle naissance, il se produit quelque chose de particulier. Debout ici sur la terre – et surtout dans les moments où nous levons les yeux vers l'univers, quand les étoiles scintillantes nous envoient leur lumière, nous ressentons là-haut la grandeur du domaine céleste ; quand nous sommes dans le royaume des esprits et que nous regardons vers le bas, nous ressentons quelque chose de bien plus grandiose. Car là nous voyons comment, d'étrange façon, les entités de la première Hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes, accomplissent des actes en collaborant. De puissantes images des événements spirituels se montrent à nous maintenant quand nous considérons le ciel – car c'est maintenant notre ciel – qui se trouve en bas.

Comme maintenant, dans la vie terrestre physique, nous étudions, en élevant le regard, l'écriture des astres, nous voyons, quand nous regardons vers le bas, les actes des Séraphins, des Chérubins, des Trônes. Et ce qui se déroule entre eux, ce qui se dévoile en images nobles et grandioses, nous sentons dans cette existence spirituelle que cela a à faire avec ce que nous sommes nous-mêmes et ce que nous serons. Car maintenant, nous sentons que ce qui se passe parmi les Séraphins, les Chérubins, les Trônes nous montre quelles conséquences nos actes passés auront dans notre prochaine vie terrestre. Nous voyons comment nous nous sommes comportés envers telle personne et envers telle autre, quelle compassion ou quelle indifférence nous avons cultivée, les actes bons ou mauvais que nous avons

accomplis. L'attitude d'esprit a à voir avec la troisième Hiérarchie, les actes avec la première : Séraphins, Chérubins, Trônes. Alors, bouleversant, apparaît devant notre âme, comme par une mémoire active en nous, mais cosmique maintenant, le spectacle de ce que nous avons fait dans l'existence terrestre précédente entre la naissance et la mort.

Puis nous abaissons notre regard, qui se porte sur les actes des êtres spirituels. Les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, que font-ils ? Ils nous montrent en images les expériences que nous devons vivre avec les humains avec lesquels nous avons vécu au cours de notre vie terrestre précédente ; ils nous montrent les conséquences qui, durant cette nouvelle communauté de vie, viendront apporter la compensation de ce qui s'est passé précédemment entre nous. Et, à la manière dont les Séraphins, les Chérubins, les Trônes agissent de concert, nous comprenons qu'un grand problème trouve là sa solution. Quand, dans une vie terrestre, j'ai eu à faire à un être humain, je prépare moi-même l'ensemble de la compensation ; seulement, elle ne peut devenir réalité que par le travail des Séraphins, des Chérubins, des Trônes. Et ce travail s'accomplit de façon à ce que l'autre, avec lequel j'aurai à nouveau à faire, soit conduit vers moi, comme moi vers lui. Ce qui est vécu dans la grandeur des images des actes des Hiérarchies supérieures est transcrit par les entités lunaires, puis, quand nous redescendons vers la terre, gravé par elles dans notre corps astral. Ces entités lunaires contemplent avec nous, qui sommes entre la mort et une nouvelle naissance, ce qui se passe afin que s'accomplisse dans la future vie terrestre ce qui compense la précédente.

Vous pressentez, mes chers amis, par ce que je puis vous dire ici, combien grandiose et puissant est, vis-à-vis du monde sensible, ce qui se révèle ici. Mais vous voyez aussi combien ce qui nous apparaît dans le monde sensible nous cache infiniment plus de choses qu'il ne nous en révèle.

L'anthroposophie, mes chers amis, n'est pas ce qu'elle doit être lorsqu'elle n'est qu'une somme d'idées et de concepts, lorsqu'on ne fait que parler dans l'abstrait du karma, de l'action qui se poursuit d'une vie terrestre à l'autre ; l'anthroposophie ne devient en fait ce qu'elle doit être que lorsque, ne parlant pas seulement à notre tête, elle éveille dans notre cœur un sentiment, une perception des impressions que nous pouvons recevoir, dans le monde suprasensible, des entités qui y résident. Car il me semble qu'aucun être doté d'une sensibilité ouverte et réceptive ne peut recevoir, sur le monde suprasensible tel que je viens de le décrire, des communications, sans qu'en son âme s'éveille toute une gamme de sensations. Et en fait, il devrait en être ainsi que nous en venions à nous dire :

Oui, ici-bas sur la terre, nous passons par bien des choses, de la douleur profonde à la joie suprême, au bonheur le plus plein, par toute la gamme de la sensibilité humaine ; mais ce que nous pouvons apprendre du monde spirituel devrait en réalité agir sur nous plus intensément que la douleur la plus profonde et la joie la plus pleine. Nous ne prenons, en face du monde spirituel, la bonne attitude que lorsque nous disons : Certes, comparé à la douleur profonde ou à la grande joie que nous ressentons sur la terre, ce que nous ressentons vis-à-vis des faits et des entités du monde spirituel n'est qu'une ombre. Pour l'initié, cela ne reste pas une ombre, mais bien pour celui qui ne fait qu'en être informé par la science de l'initiation.

Cependant, on devrait se dire aussi : Je pressens pourtant avec quelle profondeur et quelle intensité devrait agir sur l'âme ce qui est communiqué là sur le monde spirituel, si seulement elle était assez forte, assez vigoureuse. Lorsqu'il entend parler de ce que sont le monde spirituel et ses entités, l'être humain ne devrait en fait attribuer qu'à sa faiblesse d'homme terrestre de ne pas pouvoir ressentir toute la gamme des sentiments qui vont de l'enthousiasme le plus ardent à la douleur la plus profonde. Lorsqu'il peut attribuer à sa faiblesse le fait de ne pas pouvoir ressentir cela de façon juste, l'âme a déjà acquis quelque chose de la bonne attitude vis-à-vis du monde spirituel.

Car voyez-vous, quelle est la valeur de toute connaissance spirituelle si elle ne peut se consacrer aux faits concrets, si elle ne peut pas montrer ce qui se passe en réalité au sein du monde spirituel ? Ici sur la terre, nous n'exigeons pas non plus que les hommes parlent d'une prairie comme les panthéistes, ou les monistes, ou les « philosopheux » abstraits parlent de la divinité, on exige que la prairie soit décrite dans tous ses détails. Il en va de même vis-à-vis du monde spirituel. C'est ce à quoi l'homme n'est pas encore accoutumé aujourd'hui. Quand on parle en général de spiritualité, de l'existence d'un monde spirituel, etc., beaucoup de gens qui ne sont pas des matérialistes rigides l'acceptent. Mais quand on décrit ce monde spirituel en détail, les gens se mettent souvent en fureur, parce qu'ils ne veulent pas admettre que l'on puisse parler concrètement des entités et des faits du monde spirituel en détail. Mais si la civilisation ne doit pas sombrer dans le chaos, il faut que de plus en plus on parle du monde spirituel dans sa réalité. Car les faits de la terre, eux aussi, restent obscurs lorsqu'on n'apprend pas à connaître ce qu'ils dissimulent.

Et sous ce rapport, mes chers amis, il y a réellement dans le destin de la Société Anthroposophique quelque chose qui nous touche parfois tragiquement ! Mais si la compréhension nécessaire à ces enseignements se répand, dans le cercle de la Société Anthroposophique tout au moins, on peut espérer que de cette situation tragique naîtra et se développera ce qui est nécessaire, à savoir que la Société Anthroposophique soit vraiment la source d'une richesse qui fécondera la civilisation humaine extérieure, laquelle glisse distinctement vers le chaos. Il faut alors que soit compris quelque chose qui ne l'a pas été dans la Société au début, maintenant que deux, et même plus de deux décennies de travail anthroposophique se sont écoulées depuis sa fondation.

Vous le savez, le mouvement anthroposophique était au début dans le giron du mouvement théosophique. Lorsque à Berlin nous fondâmes la Section théosophique dont est sortie ensuite la Société Anthroposophique, notre première assemblée fut telle qu'en réalité j'ai voulu à l'époque donner une sorte de ton, aimerais-je dire, pour ce qui devait se passer en réalité. Et maintenant que nous avons tenté, par le Congrès de Noël au Gœthéanum, à Dornach, de réorganiser la Société Anthroposophique, je puis mentionner un fait qui a peut-être été peu remarqué. Il ne peut pas avoir été observé ici, parce que, pour autant que je sache, aucun de nos amis de Bohème n'était présent. J'ai fait une conférence dans la manière qui devait, plus tard, correspondre aux conférences dans les branches ; cette conférence portait un titre étrange, un titre qu'à l'époque on pouvait considérer comme très audacieux ; elle était intitulée : « Exercices pratiques sur le karma ». Et je me proposais en fait de parler très librement de la façon dont agit le karma.

Or, à cette assemblée assistaient tout d'abord les coryphées du mouvement théosophique antérieur, qui ressentaient ma présence comme une intrusion, et qui étaient d'emblée convaincus que je n'étais en rien justifié à parler de choses intimes, spirituelles. C'est ainsi que ces coryphées ont, à l'époque, constamment souligné que la science était nécessaire, qu'il fallait tenir compte de la science moderne, que l'affaire était en bonne voie, mais qu'on n'en était encore qu'aux premiers pas, que si l'on continuait ainsi, on arriverait au résultat souhaité. – Très bien, mais il n'en sortit rien de particulier. Et ce qu'on se proposait à l'époque a donné une affaire passablement théorique.

On avait annoncé les « Exercices pratiques sur le karma », mais à l'époque personne n'y aurait rien compris, et surtout par les coryphées de la Société Théosophique. Ceci resta donc une tâche qu'il fallut cultiver en quelque sorte en-dessous de la surface du courant anthroposophique, et qui dut tout d'abord être réglée avec le monde spirituel. Aujourd'hui – et combien de fois ne l'ai-je pas fait durant que le mouvement anthroposophique se développait – il me faut me remémorer ce titre qui devait être en fait celui de la toute première conférence dans une branche anthroposophique : « Exercices pratiques sur le karma. » Je puis me rappeler encore l'effroi des coryphées à voir publier un titre aussi téméraire.

Eh bien, voyez-vous, plus de deux décennies se sont écoulées depuis, le temps passe, bien des choses ont été préparées ; mais il faut que cette préparation soit efficace. Et c'est pourquoi cette efficacité doit pouvoir se manifester maintenant, d'une certaine manière les « Exercices pratiques sur le karma » doivent apparaître, avec lesquels, à cette époque – entreprenant la chose avec une certaine audace – on voulait commencer. Et voyez-vous, c'est justement ce que voulait notre Congrès de Noël : introduire un ésotérisme vraiment vigoureux dans l'ensemble du mouvement anthroposophique. Il faut que cela soit pris au sérieux. Car ce n'est pas par de simples éléments formels que notre mouvement anthroposophique réorganisera la civilisation. C'est pourquoi, à l'avenir, il ne faut pas reculer devant la nécessité de parler très ouvertement des conditions qui règnent dans le monde spirituel.

J'aimerais commencer aujourd'hui par quelques éléments spirituels qui sont à la base de ce qui se passe sur la terre, de l'humanité terrestre. Voyez-vous, nous avons, ce qui a pris place dans le cours de l'évolution sur terre : l'accomplissement du Mystère du Golgotha. J'ai souvent attiré l'attention sur le fait que c'est par le Mystère du Golgotha que l'évolution a en réalité reçu un sens, et que tout ce qui l'a précédé apparaît justement, à une observation approfondie comme en étant la préparation.

Et, bien que depuis, par la faiblesse des humains et, du côté du monde spirituel, à cause des puissances ahrimaniennes et lucifériennes, les obstacles apparaissent tout d'abord plus frappants que le progrès de l'humanité, depuis le Mystère du Golgotha cependant, à partir du monde physique et du monde spirituel, tout s'est accompli pour faire progresser l'homme dans le cours de l'évolution universelle. Ce que le christianisme a apporté à l'humanité se révélera seulement dans l'avenir, si l'humanité se montre digne de s'ouvrir à sa forme spirituelle profonde. Mais l'impulsion – celle aussi qui anime tout ce que l'anthroposophie peut obtenir – réside dans le Mystère du Golgotha.

Nous savons comment les effets s'en sont tout d'abord manifestés à travers le sud de l'Europe en direction de l'Europe du Centre. Cependant, ce n'est pas cela que je voudrais étudier aujourd'hui. Je voudrais que vous jetiez un coup d'œil sur la manière dont le christianisme, en passant par l'Afrique du nord, s'est répandu dans le monde européen. Mais vous savez aussi que plus d'un demi-millénaire après la fondation du christianisme par le Mystère du Golgotha, un autre courant religieux venant de l'Asie s'est répandu dans la même direction : l'islamisme. Cette attitude d'esprit mahométane, qui est liée au nom de Mahomet, se révèle, comparée au christianisme, comme vivant davantage dans l'abstraction.

Le christianisme, aimerais-je dire, contient beaucoup plus de descriptions directes du monde spirituel que le mahométisme. Ce dernier cependant avait dans sa destinée de s'ouvrir à beaucoup d'éléments de la science du passé, de la culture d'autrefois. Nous voyons se répandre le mahométisme venu d'Asie, et suivant en quelque sorte le christianisme. Il est intéressant de suivre ce singulier cheminement. Nous voyons le courant chrétien cheminer un peu plus au nord, puis gagner l'Europe du Centre, et le mahométisme encercler en quelque sorte ce courant, passant par le nord de l'Afrique, l'Espagne et jusqu'en France, prenant le christianisme entre les deux bras d'une tenaille.

On peut discerner facilement que la culture européenne serait devenue tout autre chose si le christianisme avait agi seul. Sous l'aspect de la politique extérieure, la civilisation européenne a certes repoussé le mahométisme – disons mieux l'arabisme. Seulement, celui qui considère la vie spirituelle de l'Europe peut savoir par exemple que nous n'aurions pas notre conception du monde actuelle – d'un

côté la mentalité matérialiste et de l'autre la science avec cette acuité de la pensée et sa logique se déroulant comme une arabesque, et tout ce qui constitue cette science si l'arabisme n'avait pas continué d'agir bien qu'il ait été refoulé. Et de l'Espagne et encore de France, de la Sicile qui précède l'Italie du sud, de l'Afrique, des influences puissantes nous sont venues qui ont agi sur les formes de la pensée européenne et ont modifié ce qui eût pris un autre aspect si le christianisme avait agi seul. Dans nos sciences, il y a plus d'arabisme que de christianisme !

Plus tard encore, une autre voie s'est ouverte : celle des Croisades, où les Européens ont pris connaissance directement de la civilisation orientale, certes déjà tombée en décadence. Sur cette autre voie, les Européens ont eu communication de bien des secrets de la culture orientale, si bien que dans la civilisation occidentale justement, on trouve, comme une couche recouvrant le christianisme, ce qui, de l'orientalisme, est parvenu à travers l'arabisme. Mais, voyez-vous, rien de cela n'est compréhensible, en fait, si l'on ne regarde les faits que de l'extérieur. Il faut les regarder de l'intérieur.

On s'aperçoit alors que certes, par les guerres, par les victoires remportées, l'arabisme a été repoussé, et que les Arabes, les porteurs du mahométisme, les Maures, et ainsi de suite, ont été refoulés. Mais les âmes de ces hommes se sont effectivement réincarnées, elles sont revenues et ont poursuivi leur activité. Et quand on décrit abstraitement comment l'arabisme est venu d'Espagne en Europe, on n'en voit rien ; on ne discerne quelque chose que quand on connaît les faits internes concrets.

Prenons un de ces faits. A l'époque où dans l'histoire de l'Europe on parle de Charlemagne, vivait en Asie, à Bagdad, entre le VIIIè et le IXè siècle, comme Charlemagne, et dans un cadre brillant, ayant reçu une culture orientale grandiose, Hârûn-al-Rashid. On trouvait dans cette cour tout ce qui constituait la culture de l'époque dans le proche Orient, certes sous le vêtement du mahométisme : mathématiques, philosophie, architecture, commerce, industrie, géographie, médecine, astronomie, c'étaient là toutes les activités des esprits les plus éclairés de l'Asie à la cour d'Hârûn-al-Rashid.

Les hommes n'ont aujourd'hui qu'une mince notion de la grandeur, de la puissance de tout ce qui était cultivé à la cour d'Hârûn-al-Rashid. Il y avait d'abord Hârûn-al-Rashid lui-même, non pas un souverain dépourvu d'intelligence qui n'eût attiré à sa cour les plus grands sages de l'Asie Mineure que pour briller, mais une personnalité certes adhérant entièrement au mahométisme en matière religieuse – une personnalité d'esprit libre et ouvert vis-à-vis de tout ce que la civilisation orientale possédait et apportait. Tandis que Charlemagne savait tout juste lire et écrire, la cour de Bagdad brillait d'un éclat beaucoup plus grand, et ce qui a été accompli par Charlemagne ne pouvait en rien être comparé à la cour de Hârûn-al-Rashid.

C'était aussi l'époque où une grande partie du proche Orient était déjà conquise au mahométisme, une grande partie de l'Afrique aussi, et l'on y répandait partout ce qui avait exercé à la cour d'Hârûn-al-Rashid une influence si brillante. Mais parmi ceux qui avaient apporté à la cour la géographie, l'investigation scientifique, la médecine, il y en avait plus d'un qui, dans une incarnation antérieure, avait été l'élève d'une ancienne école des Mystères. Car même quand ils ont été des initiés autrefois et quand ils se réincarnent, on ne voit pas tout de suite que les hommes ont été des initiés dans le passé. A toute époque, et même si l'on a été précédemment un initié des anciens Mystères, on ne peut adopter que la spiritualité, on ne peut atteindre qu'à l'attitude d'âme que le corps rend possibles, possibles à une époque déterminée. Quand on perçoit la réalité de l'âme, on ne la voit pas conforme aux représentations logiques, dialectiques, que l'on s'en fait. L'être psychique se situe en réalité dans de bien plus grandes profondeurs qu'on ne conçoit ordinairement.

Je vais vous donner un exemple. Pensez maintenant à une personnalité comme Ernst Haeckel. Ce qui frappe tout d'abord chez lui, c'est que sa conception du monde a une coloration matérialiste, qu'il a pris parti pour une forme de mécanisme non seulement dans la nature, mais aussi dans la vie de l'âme, qu'il attaque à coups redoublés le catholicisme, qu'il est parfois charmant, parfois fanatique, mais aussi, parfois, vulgaire. Celui qui envisage les liens entre les différentes vies terrestres d'un homme arrêtera très peu son regard sur ces traits de caractère, il le fixera sur les qualités profondes de l'âme.

Aucune personne qui se laisserait aveugler par ce qui, tout d'abord, nous frappe chez Haeckel, ne pourrait, en voulant développer une pratique de la recherche du karma, atteindre à ses incarnations antérieures. Celui qui veut y parvenir, il lui faut regarder de quelle manière Haeckel prenait parti pour les idées qu'il avait. Qu'il ait eu cette culture matérialiste, cela s'explique par l'époque à laquelle il a vécu. Mais c'est la chose la moins importante ; ce qui importe, c'est la structure de l'âme. Si l'on peut saisir celle-ci, si l'on dispose de la vision occulte, le regard conduit – en ce qui concerne Haeckel précisément – vers le pape Grégoire VII, l'ancien moine Hildebrand, qui fut un des représentants les plus vigoureux, les plus ardents, du catholicisme.

Celui qui compare ensuite les deux personnages entre eux et qui sait qu'il s'agit de ces deux-là, trouvera leurs ressemblances, et acquerra le regard qui peut discerner, en ce qui concerne les affaires importantes de l'humanité, ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Les idées théoriques ne sont pas l'essentiel. Elles ne le sont que pour notre époque théorique, matérialiste, abstraite. Ce qui est l'essentiel, c'est, dans les coulisses de l'histoire universelle, la véritable nature de l'âme. Celui qui le discerne saura bien déceler la ressemblance entre Grégoire VII et sa réincarnation en Haeckel.

Voilà les manières de voir qu'il faut acquérir tout d'abord quand on s'occupe de la nature concrète du karma, et quand on doit comprendre que par exemple, à la cour d'Hârûn-al-Rashid, vivaient des

hommes qui se comportaient conformément à l'esprit du VIIIè et du IXè siècles en raison du corps physique et de l'éducation qu'ils avaient reçus, et qui pourtant étaient les réincarnations d'anciens initiés des Mystères. Lorsqu'on fixe son regard spirituel sur la cour d'Hârûn-al-Rashid, on est particulièrement frappé par une personnalité, par un conseiller profond et extrêmement actif du souverain, et qui, pour l'époque, était un esprit universel : un esprit qui avait dans son passé ceci de singulier que dans une incarnation précédente, dans la région même où régnait Hârûn-al-Rashid – mais habitée à l'époque par de tout autres peuplades – il avait eu part à toutes les initiations, qui dans une incarnation ultérieure, étant une autre personnalité, avait aspiré de toute son âme à rencontrer l'initiation, mais ne put y atteindre parce que sa destinée ne le lui permettait pas.

Une telle personnalité vivait à la cour d'Hârûn-al-Rashid, et elle était obligée de dissimuler au plus profond de son être ce qui subsistait en elle de son incarnation passée d'initié. L'impossibilité pour elle d'atteindre à l'initiation se situe dans une incarnation ultérieure, puis vient celle qui fut vécue à la cour d'Hârûn-al-Rashid. Et là, cette personnalité – parce qu'à cette époque les initiations dans l'esprit d'autrefois n'étaient plus possibles – fut simplement quelqu'un qui, en raison d'un besoin puissant, d'une imagination puissante, une imagination logique exacte, exerça sur tout ce qui était cultivé à cette cour une action extrêmement stimulante et fut à la cour un organisateur. Là vivaient tous les érudits possibles, des artistes, une armée entière de poètes, et des représentants de toutes les sciences. En outre, Bagdad était justement, à cette époque, le centre d'une activité scientifique et artistique très répandue dans le califat. Et toute l'organisation nécessaire avait son point de départ dans cette personnalité, dotée d'une puissante faculté d'initiative. Or, de telles individualités ont une grande importance dans le cours que prend l'évolution humaine.

Regardons maintenant la personnalité d'Hârûn-al-Rashid elle-même. Celui qui peut saisir, grâce à la vision occulte, la nature psychique de cette personnalité et peut ensuite la rechercher pour voir si elle s'est à nouveau incarnée, constate qu'elle est restée en fait liée à tout ce qu'elle avait fait sur terre, qu'elle a continué à le porter quand elle eut franchi le porche de la mort ; elle a continué de marcher sur les voies de l'esprit en accompagnant l'évolution de l'humanité, et à partir du monde spirituel elle a exercé une influence sur beaucoup de choses, mais elle a elle-même acquis beaucoup. Puis elle est réapparue sous la forme qu'elle pouvait prendre en fonction de l'époque : elle est apparue dans la personne de Lord Baco de Verulam, qui fut le fondateur de l'esprit scientifique moderne.

En effet, Baco de Verulam a donné en Angleterre un grand élan à la pensée européenne moderne. Vous pouvez dire : Mais il est foncièrement différent de la personnalité d'Hârûn-al-Rashid ! Pourtant, c'est bien la même individualité. Car ce qui justement apparaît extérieurement différent fait partie des choses extérieures. Nous voyons l'âme de Hârûn-al-Rashid quittant l'Asie en quelque sorte et continuant d'évoluer après la mort pour fonder pour une grande part le matérialisme moderne en Occident et de là agir, de la façon qui était possible, sur la civilisation européenne moderne.

L'autre personnalité, qui n'était pas seulement son bras droit, mais l'âme de la cour d'Hârûn-al-Rashid, qui du point de vue spirituel avait ce destin étrange, cette âme suivit un autre chemin. Lorsqu'elle eut passé le porche de la mort, elle n'attachait plus guère de prix à une vie extérieurement brillante. Elle ressentait plutôt le besoin de laisser s'épanouir sa vie intérieure. C'est pourquoi elle ne put prendre une voie qui, dans sa prochaine incarnation, l'eût amenée en Occident. Remarquez seulement ce qu'il en était d'Hârûn-al-Rashid : un éclat extrême, une authenticité intérieure de la culture à la cour du souverain, mais en même temps le besoin très fort de faire s'épanouir à l'extérieur tout ce qui constituait le mahométisme. Il fallait que cela s'exprime dans une prochaine incarnation. L'esprit scientifique de grande envergure devait se manifester au dehors, et il le fit. Ce qui était éclat extérieur à la cour d'Hârûn-al-Rashid réapparut au jour en la personne de Bacon lui-même.

L'autre personnalité était, il est vrai, l'âme de la cour d'Hârun-al-Rashid, mais elle était très intériorisée. En effet, elle était très proche de ce qui avait été cultivé dans les anciens Mystères. Or, on ne pouvait pas manifester cela extérieurement, du moins on ne pouvait pas avant notre époque, où le Kali Youga est révolu et où commence l'ère michaélique, où il est à nouveau possible de parler sans hésiter de l'esprit. Mais on pouvait cependant introduire dans la civilisation avec ampleur, avec énergie, ce qu'on avait ainsi acquis, de telle sorte que cela pouvait agir avec intensité.

C'est ce qui se passa avec l'autre personnalité. Après avoir franchi le porche de la mort, elle évolua dans le monde spirituel de façon telle que finalement, lorsqu'elle réapparut sur la terre, elle ne pouvait pas, dirai-je, atterrir en Occident, d'où provenait le matérialisme ; mais qu'elle dut atterrir en Europe du Centre et put y donner vie à ce qui provenait des anciens Mystères, en l'adaptant toutefois aux conditions de l'époque, qui étaient différentes. Cette personnalité devint Amos Comenius. On pourrait donc dire que ces deux âmes, qui avaient vécu à la cour d'Hârun-al-Rashid, cheminèrent ensuite à travers l'histoire universelle en suivant deux voies différentes.

L'une contournant le sud de l'Europe, aimerais-je dire, pour être en Occident l'organisateur de l'histoire, de la philosophie, des sciences modernes, en la personne de Baco de Verulam ; l'autre prit le chemin de terre, dirais-je volontiers, le chemin qu'avaient suivi aussi les Croisades ; il prit le chemin de l'Europe du Centre. Lui aussi fut un grand organisateur, mais on constate que son organisation eut une action différente. Et en fait c'est un spectacle grandiose, un spectacle puissant que, à deux époques un peu différentes certes, – il faut ne pas mal comprendre cela, c'était lié au karma de l'histoire du monde – Amos Comenius et Lord Baco de Verulam aient vécu en empruntant des voies différentes.

Mais ensuite, il en fut ainsi que dans les derniers temps ils se rencontrèrent – si je peux employer ce terme familier – en Europe du Centre. Beaucoup de choses que doit trouver la civilisation ont dû s'accomplir grâce à la liaison entre ce qui réside ésotériquement dans l'action d'Amos Comenius, la force qui est entrée dans la technique, et tout ce que Baco de Verulam a fondé. C'est l'un des plus merveilleux exemples de l'histoire du monde que ce départ de deux âmes qui entre le VIIIè et le IXè siècles ont été actives à la cour d'Hârûn-al-Rashid. Hârûn-al-Rashid lui-même qui en quelque sorte gagne l'Angleterre en passant par l'Afrique et le sud de l'Europe pour agir sur l'Europe du Centre à partir de l'Angleterre ; Amos Comenius, qui vient en Europe du Centre pour rencontrer l'autre dans ce qu'il a développé.

C'est ainsi, mes chers amis, que l'étude de l'histoire devient vraiment une réalité. Car ce qui passe d'une époque de l'histoire dans l'autre n'y passe pas sous la forme de concepts abstraits ; ce sont les âmes humaines elles-mêmes qui apportent ce qui s'accomplit. Nous ne comprenons comment prend naissance, dans une époque ultérieure, ce qui vient d'une époque précédente, que si nous suivons du regard les âmes évoluant d'une époque à l'autre. Il faut prendre partout au sérieux ce qu'on appelle la Maya et la réalité intérieure. L'histoire aussi est Maya lorsqu'on ne la regarde que de l'extérieur, on ne la comprend qu'en abandonnant la Maya pour la réalité.

Nous poursuivrons ces considérations à la prochaine réunion de membres. Que cela soit compris comme il le faut, mes chers amis, si maintenant, inaugurée par le Congrès de Noël, est entreprise la réalisation de ce qui fut annoncé – peut-être avec une certaine naïveté – comme étant des « Exercices pratiques sur le karma ». Mais sans doute, après une préparation de plusieurs décennies, une véritable étude spirituelle de l'idée du karma, d'exercices pratiques sur le la vie des karma, pourra-t-elle être acceptée au sein de la Société Anthroposophique, sans provoquer dans malentendus ni des déviations.

QUATRIÈME CONFÉRENCE
Prague, 5 avril 1924

Avant que je me permette de vous exprimer en guise d'adieu les salutations qui répondront aux paroles si amicales du professeur Hauffen, paroles prononcées en votre nom, laissez-moi exposer les considérations destinées à la présente soirée.

Celles qui ont précédé auront fait apparaître ici, dans la Société Anthroposophique de Prague, qu'une activité de l'esprit – ou peut-être disons mieux d'entités spirituelles – guide l'évolution de l'humanité, et que les âmes humaines elles-mêmes imprégnées d'esprit, transportent d'une époque à l'autre ce qu'elles ont élaboré dans l'une ; mais certes aussi les fautes dont elles se sont chargées. Tout cela nous permet de jeter un regard profond sur la vie du cosmos physique-psychique-spirituel, et nous ne comprenons notre être d'homme que grâce à ce regard. Car sans succomber à quelque orgueil, il nous faut reconnaître que par notre propre nature humaine nous sommes unis à la source spirituelle primordiale du cosmos, et que nous ne comprenons notre nature que quand nous pénétrons l'esprit du cosmos.

Depuis le Congrès de Noël, non seulement l'anthroposophie doit être gérée au sein de la Société Anthroposophique, mais la gestion doit être elle-même anthroposophie. Et cela doit s'exprimer aussi par une transformation de l'activité anthroposophique. Je n'ai donc pas craint, dans ces conférences, de quitter le champ de l'exotérisme, d'orienter l'étude vers l'ésotérisme ; et je voudrais aujourd'hui ajouter encore quelque chose à ce qui a déjà été dit. Quelque chose qui peut rendre visible comment l'âme humaine est portée d'une époque dans l'autre. Ce qui arrive au niveau de l'ensemble s'accomplit aussi pour l'individu, et si nous comprenons le karma de personnalités qui sont connues de nous tous, nous pouvons aussi éclairer notre propre karma. Laissez-nous donc poursuivre aujourd'hui encore un peu l'étude concrète du karma.

Au cours de ces considérations, j'ai déjà prononcé le nom d'un homme qui fait apparaître d'une étrange façon comment un élément visionnaire peut se manifester dans une nature volontaire. J'ai prononcé le nom du héros italien de la liberté Garibaldi, et j'ai aussi esquissé quelques traits qui le caractérisent. Tout ce qui se manifeste dans sa personne est activité volontaire. Quelle énorme volonté ne fallait-il pas à ce jeune homme qui, à de fréquentes reprises, à une époque dangereuse – au début de la troisième décennie du XIXè siècle – traversa la mer Adriatique, fut fait prisonnier plusieurs fois, et retrouva chaque fois la liberté grâce à sa force et à son courage !

Quelle mise en œuvre intense de la volonté pour se rendre en Amérique du sud, quand il vit que l'Europe ne lui offrait aucun champ d'action, et devint là-bas l'un des plus audacieux artisans de la liberté. J'ai bien aussi attiré l'attention sur le fait qu'en ce qui concernait son mariage, il a réalisé, au-delà de la mesure habituelle sur la terre, sa vie propre ; et que, revenu en Europe, il a été celui auquel, en réalité, l'Italie actuelle doit tout.

Lorsqu'un jour on me demanda ce que pouvaient être les relations karmiques concernant cette personnalité, deux questions se posèrent. Car vivre les relations karmiques n'est pas une chose très simple ; c'est une affaire complexe. J'ai déjà dit qu'il faut parfois partir de faits négligeables, mais concrets, perceptibles, pour atteindre le domaine où, des événements d'une existence, on est conduit à ceux d'une autre.

Dans le cas de Garibaldi, ce fut la circonstance suivante : républicain absolument convaincu, il mit cependant en œuvre toute son énergie volontaire pour réaliser la royauté au bénéfice de Victor Emmanuel. Et en fait, lorsqu'on envisage ce que fut par ailleurs la biographie de Garibaldi, on discerne une contradiction foncière entre son attitude intérieure et ce qu'il a fait. D'un autre côté, on voit combien il se sentait lié à des hommes comme Mazzini et Cavour, avec les idées desquels il n'était pas d'accord, et dont la démarche de pensée avait pris une tout autre orientation que la sienne. On est alors frappé par un fait singulier : la date et le lieu de naissance de Garibaldi (né en 1807), sont tout proches des lieux de naissance de trois personnalités : le futur roi Victor-Emmanuel, Cavour, l'homme d'Etat, et le philosophe Mazzini. Ils naissent en quelque sorte à proximité immédiate l'un de l'autre. On est alors amené à rechercher les liens karmiques entre eux.

L'autre question qui conduisait à un résultat est celle-ci – en vérité, c'est une question qui mène loin ! Il nous faut en effet toujours, quand nous nous livrons à des considérations touchant la science de l'esprit, attirer l'attention sur l'existence, dans le passé, d'initiés possesseurs et détenteurs des facultés de vision universelle au sens le plus large du terme. La question peut alors se poser : Puisque ces sages des temps passés doivent se réincarner, où sont-ils à l'époque moderne ? Et plus d'un pourrait demander : Où ces grandes personnalités du passé sont-elles donc actives par la suite ? – Elles reviennent en effet, mais il faut, mes chers amis, penser à ceci : lorsqu'il apparaît à une époque quelconque, l'être humain doit, par nécessité, utiliser le corps que lui fournit cette époque.

Dans le passé, les corps étaient plus maniables, plus plastiques, plus souples : et, dans le champ de la vie terrestre, on a besoin du corps pour manifester par ses actes ce que l'on a acquis avant de descendre

vers l'existence terrestre. Et précisément à propos d'une question aussi énigmatique – ceci ne voulant pas être une critique – il nous faut réfléchir à la nature de l'éducation à l'époque moderne – depuis des siècles déjà –, elle est telle que l'organisme humain ne peut servir à manifester dans la vie ce qui a vécu dans l'être initié. Beaucoup de choses doivent alors rester dans les profondeurs de l'existence. C'est pourquoi bien des initiés d'autrefois apparaissent comme des personnalités dont on ne perçoit pas, en utilisant les concepts actuels, qu'elles furent des initiés, parce qu'elles sont obligées d'employer le corps que leur offre leur époque.

C'est précisément un cas de ce genre que nous avons avec Garibaldi. En remontant très loin dans le passé de l'Europe, nous rencontrons des Mystères et des initiés d'une grande profondeur dans l'Irlande des origines, Or, les Mystères irlandais se sont vraiment conservés jusqu'à I'ère chrétienne. Aujourd'hui encore, l'Irlande est le champ où se déploie une abondante vie spirituelle – non pas abstraite, conceptuelle, mais réelle – agissant par l'esprit. Si chaotique qu'apparaisse aujourd'hui l'Irlande, elle possède encore beaucoup de vie spirituelle réelle ; cependant, ce n'est que le dernier vestige de ce qui fut autrefois. En Hybernie, en Irlande, il existait des Mystères dont la substance très profonde exerça jusqu'en Europe une action dans les premiers siècles de notre ère, tout en assimilant le christianisme.

On trouve là un initié qui, quittant l'Irlande, prit la route de l'est et parvint jusque dans la région de l'Alsace actuelle, au VIIIè et IXè siècles après la fondation du christianisme. Cet initié a beaucoup œuvré pour le véritable christianisme, au milieu des orages – l'action de saint Boniface dans ce sens a été en réalité bien plus réduite. Trois élèves venus de régions différentes vinrent à lui pour devenir ses disciples. Ils ont tous trois bien progressé – l'un davantage, l'autre moins. Or dans les Mystères irlandais, on observait une règle sévère : les disciples qui s'étaient confiés à un initié ne pouvaient plus être abandonnés par lui dans la vie terrestre suivante, il fallait au contraire que durant celle-ci, il accomplisse quelque chose qui maintienne le lien entre eux et lui.

L'initié dont je parle est réapparu au XIXè siècle dans la personne de Giuseppe Garibaldi, avec cette volonté visionnaire qui dans les temps passés se manifestait de tout autre manière, et pouvait se manifester autrement que dans un corps du XIXè siècle, lequel a passé par une tout autre éducation, une éducation bien médiocre même. Et les trois autres que j'ai mentionnés étaient les disciples venus de différentes contrées de la terre. Or, la puissance qui avait agi entre les deux incarnations exerça une action plus profonde sous la forme de principes extérieurs. En regard de ce qui lie les hommes entre eux d'une incarnation à l'autre, il est insignifiant de dire : Je suis républicain, tu es monarchiste. – Il faut, à propos de ces choses, être bien au clair sur la distance qui sépare la maya terrestre, la grande illusion, l'apparence dans l'existence, de la réalité spirituelle active, et dont proviennent les impulsions spirituelles derrière les phénomènes. C'est ainsi que Garibaldi ne put abandonner Victor-Emmanuel, bien qu'il eût une tout autre mentalité que lui. Les mentalités, quand elles se rapportent aux faits extérieurs, et non aux hommes, sont partie intégrante de l'époque, et non de l'individualité qui chemine de vie terrestre en vie terrestre.

J'aimerais prendre un autre exemple, qui s'est présenté à moi d'une façon étrange. J'avais un professeur de géométrie qui m'était très cher. Peut-être savez-vous par le récit de ma vie que la géométrie fait partie des choses auxquelles je dois le plus de stimulants dans ma vie. C'est pourquoi ce professeur de géométrie me fut si cher. Il était un excellent constructeur de figures, et l'on peut en déduire que je l'aimais beaucoup parce que j'aimais construire des figures, et aussi parce qu'il présentait ce qu'il avait à montrer avec un véritable esprit d'indépendance et aussi avec le caractère particulier de la pensée géométrique. Il était si exclusivement géomètre que, par exemple, il n'était pas du tout mathématicien – uniquement géomètre.

Dans ce domaine, il était génial, mais n'avait aucune connaissance réelle des mathématiques. Or, il vivait précisément à une époque où justement toute la géométrie descriptive, sa spécialité, était en voie de réforme. Ce qui était chez lui un trait caractéristique. Mais pour l'investigateur occulte, une autre chose était encore bien plus caractéristique. Il avait ce qu'on appelle un pied bot. La chose singulière, c'est que, non pas bien entendu la matière physique, mais la force que dans une incarnation l'être humain porte dans ses pieds, la manière dont il place ses pieds, dont il prend, par les mouvements de ses pieds, le chemin de la faute, ou du bien, se métamorphose.

Tout ce qui est en rapport avec les pieds peut, dans une vie terrestre suivante, se manifester dans la manière dont la tête est organisée, tandis que ce que nous avons maintenant dans la tête peut se manifester justement dans l'organisation des jambes. Ces choses se métamorphosent de façon singulière. Celui qui est familiarisé avec elles, peut à la manière dont quelqu'un pose le pied, pose les orteils, pose les talons, voir comment était sa manière de penser dans l'incarnation précédente. Et celui qui suit du regard la nature spécifique des pensées d'un autre, qui voit s'il pense rapidement, fugitivement, ou bien avec mesure, posément, est souvent conduit à voir réellement comment il marchait dans une précédente incarnation.

Un homme qui pense fugitivement avait dans son incarnation antérieure une démarche rapide, à petits pas trottinant sur le sol en hâte. Celui qui pense posément avait une démarche ferme. Et ce sont justement des détails apparemment de moindre importance dans la vie qui font avancer lorsqu'on recherche les relations spirituelles plus profondes, et non pas extérieures et abstraites. C'est ainsi que, évoquant et évoquant sans cesse l'image du maître que j'aimais, je fus conduit jusqu'à son incarnation

passée. A son image, une autre vint se joindre, celle d'un homme qui avait également un pied bot : Lord Byron. Les deux hommes étaient maintenant devant moi.

Et le karma de mon maître et aussi la singularité que je vous ai décrite m'avaient conduit à constater qu'au Xè ou XIè siècle les deux âmes avaient vécu loin dans l'est de l'Europe, qu'elles s'étaient un jour trouvées sous l'influence d'une légende significative, d'une prophétie, de cette légende qui raconte que le palladium, qui, par l'effet d'un certain charme a maintenu en réalité la puissance romaine, avait été apporté de l'ancienne Troie, et avait été caché à Rome. Lorsque l'empereur Constantin voulut transplanter le romanisme à Constantinople, il fit transporter en grande pompe le palladium de Rome à Constantinople et le fit dissimuler sous une colonne à laquelle il donna une forme à travers laquelle transparaissait son gigantesque orgueil. Il fit placer en haut une ancienne statue d'Apollon, certes modifiée de façon à le représenter lui-même. Il prit des morceaux de bois de la Croix où mourut le Christ, et fit faire avec ces bois une sorte de couronne sur la tête de la statue. Il célébrait ainsi de véritables orgies de l'orgueil.

Puis la légende, devenant prophétie, annonçait qu'un jour le palladium serait transporté de Constantinople vers le Nord, et qu'alors s'incarnerait dans un royaume slave la puissance qui était attachée au palladium. Les deux hommes dont je parlais ont entendu cette prophétie et se sont donné pour tâche d'aller à Constantinople et d'apporter le palladium en Russie. Ils n'y sont pas parvenus. Mais l'impulsion en subsista en particulier chez l'un, chez Byron, et prit une autre forme, celle du combat pour la liberté de la Grèce, ce qui au XIXè siècle le conduisit presque à l'endroit même où il avait cherché le palladium physique dans une vie terrestre précédente.

Voyez-vous, il est nécessaire de retrouver les fils qui conduisent vers les temps passés. C'est ainsi que je fus, à une autre occasion, conduit vers une autre personnalité qui a vécu au IXè siècle dans le nord de la France, de la France actuelle ; cette personnalité possédait de grandes terres, c'était pour l'époque quelqu'un de riche, d'humeur guerrière en même temps, qui avait participé à nombre de petites entreprises belliqueuses – rien d'important en fait. Lorsqu'elle eut atteint un certain âge, cette personnalité rassembla autour d'elle des gens qui s'engagèrent avec elle dans une entreprise aventureuse, laquelle échoua et fut pour elle une énorme déception ; elle dut revenir à son domicile sans avoir atteint son but.

Mais, selon la façon dont se passaient les choses à cette époque, dans bien des régions, pendant que cette personnalité était absente, ayant quitté sa maison, son bien et ses gens, un autre en avait pris possession. La personnalité ne retrouva pas ce qui lui appartenait – ceci est étrange, mais c'est arrivé ainsi, et l'homme dut désormais mener sur son propre bien la vie d'un ilote, d'un serf. Là, dans la nuit, bien des réunions étaient organisées avec des gens du voisinage, et avec assez de brutalité on cultivait des idées-forces dont il ne pouvait rien sortir, sinon qu'elles étaient cultivées.

On dirait volontiers qu'un véritable jeu dialectique était mené avec ces idées de révolte contre les seigneurs – presque comme dans l'ancienne Rome. Cette personnalité, ainsi dépouillée de ses biens et de son habituelle autorité, sans que sa volonté ait été brisée, devint un agitateur dans la région entière, qu'elle souleva en particulier contre celui qui s'était emparé de ses biens, et peut inspirer de l'intérêt. Elle réapparut au XIXè siècle et devint dans son être intérieur, dans ses pensées, dans son âme, ce qui pouvait naître de cette incarnation antérieure ; elle devint Karl Marx, le chef socialiste. Pensez maintenant, mes chers amis, combien l'histoire du monde s'éclaire quand on la considère de cette façon, quand on peut effectivement suivre les âmes d'une époque à l'autre et voir comment est transporté de l'une dans l'autre ce qui pèse sur les âmes. Par là, la vie historique, le devenir et la nature de l'humanité s'enrichissent de relations concrètes.

Il y a peu de temps, j'ai pu, à Dornach, attirer l'attention sur une autre relation qui m'a amené à différentes reprises, durant la guerre notamment, à rendre attentif au fait que l'on ne doit pas se laisser par trop aveugler par une certaine personnalité de l'époque moderne. J'ai déjà, dans le cours fait à Helsingfors en 1913, attiré l'attention sur une capacité en fait bien limitée, dont il s'agit ici. Cela s'est fait quand s'est éclairé pour moi le rapport entre un successeur de Mahomet, Mu'âwiyya, qui vécut au VIIè siècle, et Woodrow Wilson.

Tout le fatalisme qui vivait autrefois dans la personnalité de Mu'âwiyya réapparut dans le fatalisme tout à fait inexplicable, et qui ne voulait être qu'un fatalisme de la volonté, de Woodrow Wilson. Et l'on aimerait dire que celui qui veut chercher une confirmation, une origine des Quatorze points que l'on connaît peut la trouver dans le Coran. Tels sont les liens, mes chers amis ! Ici, rien ne doit régner qui soit le moindrement sympathie ou antipathie, rien qui soit une critique, seule l'objectivité la plus pure doit être présente. C'est cette objectivité qui conduit d'un point de l'histoire où une âme apparaît, à un autre point. Et l'on peut bien dire que quand l'humanité aura dépassé un peu ce qui résulte aujourd'hui encore de l'époque matérialiste, on prêtera l'oreille et l'œil à ces choses. On aura de soi-même, au sein de la civilisation moderne, un tout autre sentiment, parce qu'on la verra dans son contexte, et non seulement à travers ce qui est mort, mais dans des relations vivantes. Et c'est cela qui importe. Pour dépasser le point mort de l'évolution où il se trouve maintenant, l'homme a besoin de l'esprit vivant, non de l'esprit abstrait et mort des seules idées.

L'étude de l'histoire ne s'approchera peut-être du spirituel que de très mauvais gré, de la façon que j'ai exposée il y a quelques jours dans ma conférence publique ; il faut pourtant qu'elle le fasse. Car

l'étude extérieure de l'histoire, qui ne peut s'enquérir que de documents, est en réalité pleine de choses incompréhensibles. Il apparaît soudain quelque chose dont on ne peut absolument pas comprendre d'où cela vient. Pourquoi ? Parce que l'on n'en connaît pas les origines, qui se sont perdues. C'est justement quand on est en quête de ces origines que bien des choses prennent vie dans le devenir historique. Mais par là s'exprime aussi ce qui a été accompli par des hommes pour donner à l'histoire, en ce qui concerne des choses importantes, un visage faux, un visage qui n'est pas le vrai.

Mes chers amis, il vous apparaîtra paradoxal, étrange, que l'investigateur spirituel doive constater que dans un passé relativement proche, un merveilleux chef-d'œuvre de la littérature poétique se soit perdu, simplement perdu à cause de l'hostilité d'un certain courant spirituel. Dans les premiers siècles de l'évolution du christianisme, il existait, dans les régions méridionales de la civilisation européenne, un chef-d'œuvre qui présentait la nature interne de la civilisation en marche, immédiatement après l'apparition du christianisme dans l'évolution de l'Europe. Ce chef-d'œuvre, un drame épique, une épopée dramatique, exposait comment l'être humain, après que le jeune christianisme fut apparu et eut agi, ne peut s'approcher de l'entité réelle et véritable du Christ et doit pour cela passer par une préparation des Mystères toute particulière.

Pour discerner de quoi il s'agit, il faut voir clairement ceci : Le Christ a bien expliqué à ses disciples les plus intimes comment l'Etre solaire, le Christ Etre cosmique, est venu emplir de sa substance, dans sa trentième année, l'entité qu'était le Jésus né en Orient. Jésus de Nazareth était né dans une religion lunaire ; car qu'était la religion de Iahvé, la religion de Jéhovah ? Qu'était Iahvé lui-même ? Lorsqu'on élevait le regard vers Iahvé, on l'élevait vers le Moi humain directement dépendant de la forme humaine, de cette forme humaine qui naît avec nous. Mais ce qui naît avec nous, ce qui se constitue en nous tandis que dans le corps maternel nous sommes formés pour devenir un Moi, cela est dépendant des forces de la lune. Iahvé est en fait une divinité lunaire.

Et lorsqu'on élevait le regard vers Iahvé, on se disait : Iahvé est le guide des entités lunaires dont viennent les forces qui introduisent l'être humain dans l'existence terrestre physique. Mais si en l'homme les forces lunaires agissaient seules, il ne pourrait jamais dépasser ce qui en lui naît de la vie de la terre. Cela, l'homme ne le peut plus maintenant ; il le pouvait dans le passé. Lorsque, nous remontons jusqu'à la préhistoire terrestre, nous trouvons quelque chose de très singulier, qui fait à l'homme d'aujourd'hui une étrange impression. Nous constatons que des êtres humains – la plus grande partie d'une certaine classe de l'humanité – passaient dans la trentième année de leur vie par une transformation complète de l'âme. Aussi étrange et paradoxal que cela paraisse aux hommes d'aujourd'hui, il en était pourtant ainsi en un temps dont les Védas ne nous donnent qu'un écho.

Il y avait autrefois dans l'ancienne Inde des humains qui, lorsqu'ils rencontraient un autre homme qu'ils avaient vu trois ans auparavant, pouvaient parfois apprendre de lui qu'ils l'avaient vu ; mais ils ne le reconnaissaient pas. Ils avaient tout oublié de ce qu'ils avaient vécu avant leur trentième année, ils avaient tout oublié et jusqu'à leur propre identité. Il existait même une institution – nous appellerions cela un office, aujourd'hui tout est office et administration – cette institution existait : une telle personnalité devait se rendre à cet office et se faire dire où elle était née et qui elle était. Ces personnalités recevaient ensuite dans les Mystères les moyens de se rappeler à nouveau leur vie jusqu'à leur trentième année. C'étaient celles qui plus tard étaient appelées les « Nées deux fois », qui devaient leur première existence aux forces lunaires, leur seconde existence terrestre aux forces solaires.

Cette métamorphose de forme particulièrement radicale qui se produisait dans les temps passés au cours de la vie terrestre, et que l'on appelait la « double naissance », on l'attribuait au soleil ; à bon droit, car les forces solaires sont en rapport avec ce que l'homme peut librement faire de lui-même. Mais peu à peu, l'évolution en était arrivée au point où ne devait plus faire partie de l'évolution de l'homme la prise de conscience dans le physique des étendues de l'univers que lui ouvrait le regard qu'il portait vers elles. Julien l'Apostat voulut attirer l'attention sur le fait que cela existait encore ; il dut le payer de sa vie.

Mais le Christ, en donnant à sa parole la force, voulut apporter à l'homme par la morale, par l'approfondissement moral et religieux, ce que la nature ne lui donnait pas. Ce fut lui qui enseigna aux hommes : Si vous sentez comme je ressens, si au lieu de regarder le soleil, vous regardez ce qui a été éveillé en moi qui, le dernier, ai reçu dans ma trentième année le Verbe solaire, vous retrouverez le chemin de ce qui est solaire. Et les Instructeurs des Mystères des premiers temps du christianisme savaient très exactement que devait se développer l'intelligence, l'intellectualité qui, il est vrai, donne à l'homme la liberté, mais le prive de la clairvoyance conduisant vers la spiritualité du cosmos.

C'est pourquoi ces sages des anciens Mystères chrétiens fondèrent une sorte d'enseignement communiqué dans ce drame épique, dans cette épopée dramatique dont je parlais. Elle décrivait un de ces élèves des Mystères chrétiens qui, au prix du sacrifice de l'intellect qu'il devait accomplir à une phase déterminée de sa jeunesse, devait être introduit dans le véritable christianisme, afin que lui soit communiquée cette conception : le Christ est un Etre solaire qui a vécu en Jésus de Nazareth à partir de sa trentième année.

De façon émouvante, le drame présentait comment, dans sa jeunesse, un être aspirant à connaître la nature véritable du christianisme sacrifie son intellect, c'est-à-dire fait aux puissances supérieures du monde le serment de ne pas s'en tenir à l'intellectualité, et de plonger dans son propre être pour

connaître le christianisme non seulement comme un fait historique relevant de la tradition, mais comme une réalité cosmique, de voir dans le Christ celui qui porte en lui l'entité solaire comme une spiritualité. C'était une scène dramatique grandiose, d'un contenu grandiose, qui présentait cette métamorphose d'une entité humaine sacrifiant son intellect.

Et l'homme qui ne recevait le Christ que sous la forme des paroles de l'Evangile – comme cela s'est fait plus tard – se transformait en un être qui apprenait à porter le regard sur la réalité cosmique, qui contemplait le lien entre le Christ et le cosmos. Ce que cet ancien drame épique présentait dans le héros, c'était l'accès à la clairvoyance lui révélant le christianisme réalité cosmique. L'Eglise catholique a fait le nécessaire pour que toute trace de ce drame disparaisse. Rien n'en est resté, l'Eglise catholique était assez puissante pour cela. C'est à un hasard qu'est due la subsistance d'une copie figurant dans les œuvres d'une personnalité vivant à la cour de Charles le Chauve, et dont sinon on ne saurait rien : Scot Erigène.

Celui qui voit de telles choses ne trouvera pas tellement paradoxal que l'on soit contraint par l'investigation spirituelle à mentionner ce drame épique, cette épopée dramatique, laquelle dépeint exactement la transformation d'un être humain faisant le serment sacré de sacrifier son intellect, ce qui lui ouvre les cieux. La tradition a conservé plus d'un fragment de cette ancienne épopée dramatique, modifiée peut-être, où les grandes relations ne sont plus comprises, et surtout ne sont plus comprises dans leur caractère imagé ; car le contenu de ce que présentait cette œuvre d'art est devenu souvent un thème pour la peinture. Mais les tableaux ont aussi été éliminés, il ne reste plus que des traditions. De celles-ci, quelque chose a encore été cultivé dans un cercle dont faisait partie le maître de Dante, Brunetto Latini. Dante a encore appris par son maître, certes sans que ce soit bien exact, quelque chose de ces éléments traditionnels, et dans sa Divine Comédie quelque chose subsiste, encore vivant, de cette épopée dramatique. Mais l'œuvre a existé un jour aussi réellement que la Divine Comédie elle-même.

Vous le voyez, l'histoire ne coïncide pas avec la réalité, et il faudra que l'investigation spirituelle pure puise bien des choses à ce qui a été éliminé par l'ennemi. Car un certain parti a justement beaucoup d'intérêt à éliminer totalement ce qui attire l'attention sur le fait que le Christ vient du cosmos. De la trentième année, on a déplacé la naissance du Christ vers le moment où se place la naissance physique. On n'aurait pas pu faire tout cela, qui est maintenant devenu une doctrine chrétienne, si l'on n'avait pas fait disparaître ce drame dont j'ai parlé aujourd'hui. L'investigation spirituelle devra un jour jouer un rôle si l'humanité veut continuer de vivre au sein de la civilisation.

Vous connaissez déjà le caractère terriblement nocif de ces maladies qui font leur apparition, comme il est arrivé à quelqu'un que je connaissais bien, à qui sa position valait une grande considération ; un jour il quitta sa maison et sa famille, s'en fut à la gare, prit un billet pour une station éloignée, et tout d'un coup eut oublié tout ce qu'il avait vécu jusqu'alors. Son intellect était normal, mais sa mémoire était complètement obnubilée, et quand il fut arrivé à destination, il prit un nouveau billet, parcourant ainsi l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Galicie, et se retrouva finalement, la mémoire lui étant revenue, dans un asile de pauvres à Berlin.

C'est vraiment la ruine du Moi tout entier que l'oubli de ce qu'on a vécu. Ce serait aussi la ruine du Moi de la civilisation, du Moi de l'humanité européenne, si elle oubliait complètement ce par quoi elle a passé dans l'histoire, ce qu'on a éliminé en elle. La science de l'esprit seule peut la ramener à ce passé.

Seulement, à des hommes qui sont relativement bienveillants, à ceux-là aussi, mes chers amis, ce que la science de l'esprit a à dire paraît encore tout à fait étrange. On ne peut lire sans une certaine ironie ce qu'un esprit aussi prometteur que Maurice Maeterlinck a écrit sur moi, sur le fondateur de l'anthroposophie, sous le titre Le grand secret. Il semble ne pas pouvoir nier que, dans les premières introductions à mes livres, il y a toujours quelque chose de tout à fait sensé. Cela le frappe.

Mais ensuite, ensuite il entre dans quelque chose qui provoque en lui un trouble considérable qu'il ne peut surmonter. On pourrait ici citer une variante d'un mot de Lichtenberg : Lorsque des livres et un homme se heurtent, et que cela rend un son creux, cela ne vient pas toujours du livre. Mais il en est vraiment ainsi – Maurice Maeterlinck est certainement un fleuron de notre culture moderne pensez donc, on rencontre chez lui, presque littéralement, la phrase suivante : Dans les introductions à ses livres, dans les premiers chapitres, Steiner révèle toujours un esprit large, logique, qui pèse ses mots ; mais dans les chapitres qui suivent, on dirait qu'il devient fou. – Bon, mes chers amis, mais quelle est la conséquence de cela ?

Cela signifie : premier chapitre : un esprit large, logique, qui pèse ses mots. Dernier chapitre : fou. Le livre est terminé, il en vient à un autre. Et à nouveau tout d'abord : esprit large, logique, qui pèse ses mots, et pour finir : fou. J'ai écrit toute une série de livres, et ainsi j'aurais parcouru ce processus avec une certaine virtuosité : premier chapitre : esprit large, logique, qui pèse ses mots, puis : troublé, à idées fixes. C'est bien ainsi que, selon Maurice Maeterlinck, je jongle dans mes livres. Mais cette manière bien voulue d'aborder les choses, on ne l'a pas encore découverte dans les maisons de fous.

Vous le voyez maintenant, on se trouve dans une bien plus grande confusion encore quand on aborde les livres des gens qui vous tiennent pour fou. Et l'on peut voir ainsi, à l'ironie avec laquelle il faut accueillir certaines de ces choses, comme il est encore difficile aux hommes du présent de s'adapter à une véritable science de l'esprit. Il faut pourtant qu'elle vienne. Et pour que nous ne soyons pas responsables, mes chers amis, de n'avoir pas mis en œuvre la force nécessaire pour amener un

approfondissement spirituel suffisant, le Congrès de Noël a eu lieu, qui doit marquer une étape dans l'évolution de la Société Anthroposophique, comme je l'ai déjà exposé ; qui doit avant tout inaugurer une période du mouvement anthroposophique dans laquelle on parlera sans crainte des faits concrets de la vie spirituelle, comme nous l'avons fait à nouveau dans les conférences qui ont précédé, et aujourd'hui. Il faut en effet une force d'impulsion plus grande qu'autrefois pour que esprit ont l'humanité a besoin vienne à nous.

C'est pourquoi, mes chers amis, j'ai vraiment éprouvé une très profonde satisfaction à pouvoir vous conduire un peu vers les profondeurs de la vie spirituelle au cours de ces onze conférences que j'ai pu faire, soit en public, soit dans un cercle plus ou moins réduit. Et dans cette joie fervente, laissez-moi formuler mes remerciements les plus cordiaux pour les paroles chaleureuses, profondément ressenties, que le professeur Hauffen a prononcées aujourd'hui ici, au début de cette heure.

Je vous remercie de tout cœur pour votre accueil, pour tout ce que vos âmes m'ont offert pendant le temps de ma présence ici. Et vous pouvez être assurés que je porterai dans mon âme les belles paroles prononcées par le professeur Hauffen, et qu'elles seront la source où je puiserai les pensées que je vous enverrai toujours et qui séjourneront parmi vous durant vos travaux, si elles atteignent leur but. Anthroposophes que nous sommes, nous sommes unis par le cœur même quand nous sommes éloignés dans l'espace, et nous devons certes ne pas l'oublier et savoir que nous sommes unis. Il m'a été donné ici à Prague, durant de nombreuses années, de parler des formes les plus diverses de la vie spirituelle, et cela m'avait toujours causé une satisfaction profonde.

Et cette fois-ci tout particulièrement, parce qu'il a été exigé de vos cœurs et de vos âmes des efforts relativement nouveaux, parce qu'il vous a fallu vous ouvrir avec une plus grande disponibilité à ce que j'avais cette fois à vous dire – je dirais volontiers pour répondre à une tâche spirituelle. Quand je dis : à une tâche spirituelle à moi confiée, nous interpréterons cette expression en nous disant : En esprit nous restons réunis. Le Comité directeur qui a été formé à Dornach n'est pas grand ; n'en font partie que les gens qui peuvent m'être profondément liés, pour que partant de cette initiative ils puissent accomplir l'œuvre qui doit être accomplie. Mais cela ne pourra être réalisé que si tous les chers amis collaborent du fond du cœur et s'unissent surtout dans une pensée commune, un sentiment commun, une volonté commune dans l'esprit de l'anthroposophie.

Recevez ceci avec mes remerciements comme un chaleureux adieu, mais qui ne veut pas être une séparation, qui veut être autre chose : le prélude à une communauté spirituelle. Cette communauté doit rester au fond ce qui ressort de chacune de nos paroles. Toutes les paroles qui sont prononcées entre nous doivent servir à nous unir toujours plus étroitement. Et dans ce sens, laissez-moi, mes chers amis, vous promettre d'un cœur ému que je serai avec vous, que mes pensées seront présentes parmi vous, qu'elles chercheront parmi vous un des lieux dans lequel doit agir il le faut la volonté anthroposophique, le courant spirituel anthroposophique. Dans ce sens, que nos corps seuls se séparent, restons de tout cœur unis en esprit !

L’ANTHROPOSOPHIE
BASE DE CONNAISSANCE DU SPIRITUEL
DANS LE MONDE ET DANS L’HOMME
ET IMPULSION PSYCHIQUE
DE VIE MORALE

CINQUIÈME CONFÉRENCE
Paris, 23 mai 1924

La dernière fois où il m'a été donné de parler à un certain nombre d'entre vous au moins, notre Gœthéanum existait encore. J'ai alors éprouvé une grande satisfaction à pouvoir parler devant un groupe d'amis français. Cette satisfaction se trouve renouvelée aujourd'hui du fait que ces amis m'ont invité à traiter ici de quelques sujets relatifs à l'anthroposophie. Et je les remercie de cette si aimable invitation, en particulier Mademoiselle Sauerwein je suis également heureux que Monsieur Sauerwein qui, lors de mes conférences de Dornach en 1922, les traduisit en français de si belle manière et avec tant d'obligeance, se soit déclaré prêt, à Paris aussi, à se charger de ce travail. Je lui en suis tout particulièrement reconnaissant.

Certaines choses dans le mouvement anthroposophique se sont modifiées du fait que, dans un délai relativement court après avoir été frappés par le malheur de l'incendie du Gœthéanum, nous avons pu tenir le Congrès de Noël auquel nos amis anthroposophes prirent part en si grand nombre. Ce Congrès a donné, je crois, une impulsion nouvelle au mouvement tout entier, et en particulier en ce qui concerne le contenu de l'activité anthroposophique elle-même. L'élément nouveau dans le mouvement anthroposophique, c'est aussi que j'ai dû en prendre moi-même en charge la présidence, alors que jusqu'à présent elle était exercée par d'autres, alors que je ne me considérais moi-même que comme un Instructeur.

Ce fut là, mes chers amis, une décision très importante, vis-à-vis aussi du monde spirituel, qu'il me fallut prendre. Car c'était une audace, une audace pour cette raison que cette prise en charge de la direction extérieure aurait pu aussi bien provoquer la diminution des révélations dues aux entités spirituelles, sur lesquelles nous devons absolument tabler lorsqu'il s'agit de la diffusion de l'anthroposophie ; diminution causée par le fait que je me laissais absorber par la gestion extérieure de la Société. Mais je puis aujourd'hui déjà constater une chose extrêmement importante : cela n'a pas été le cas.

Au contraire, depuis le Congrès de Noël, l'impulsion spirituelle qui doit descendre des mondes supérieurs pour que le mouvement anthroposophique puisse poursuivre correctement son développement s'est considérablement accrue ; il a pu ainsi, depuis notre Congrès de Noël, devenir de plus en plus ésotérique, et le deviendra toujours plus. Certes, à ceci est lié le fait que, du côté des mondes spirituels, des forces adverses très énergiques, des forces démoniaques, se lancent à l'assaut du mouvement anthroposophique. Mais on peut tout à fait espérer que les forces dues à l'alliance que nous avons pu nouer, par le Congrès de Noël, avec de bonnes puissances spirituelles, seront à l'avenir capables de mettre en déroute toutes les puissances adverses dans le domaine de l'esprit, celles qui se servent des humains sur la terre pour atteindre leurs buts.

Dans ces trois conférences, mes chers amis, je voudrais me permettre de montrer comment, d'un côté, l'anthroposophie peut vivre en offrant une connaissance de ce qui est spirituel dans l'univers et dans l'homme, et de plus une connaissance de telle nature que l'on peut y puiser de véritables impulsions intérieures pouvant féconder dans l'âme la vie morale et la vie religieuse. Du fait justement qu'il va devenir possible à l'homme d'acquérir des connaissances qui soient en même temps des impulsions morales et religieuses, l'anthroposophie apportera à l'humanité tout autre chose que la civilisation de ces derniers siècles.

Le mal dont a souffert cette civilisation vient de ce qu'elle mettait au jour des connaissances d'une envergure grandiose : sciences de la nature, économiques, philosophiques, mais que toutes ces connaissances n'occupaient réellement que la tête de l'homme. Les impulsions morales et religieuses doivent venir du cœur, doivent jaillir de la sensibilité. Elles étaient présentes en tant que morales et religieuses. Mais renferment-elles une force assez puissante pour que le sentiment moral et religieux puisse engendrer des mondes viables pour l'avenir, quand le monde physique actuel aura sombré, là-dessus la science moderne ne pouvait rien communiquer. C'est de là que naquirent les grands doutes de l'époque passée et du temps présent.

Je voudrais aujourd'hui considérer tout d'abord l'être de l'homme sous trois aspects. Cet être de l'homme, nous le suivons des yeux, nous sommes nous-mêmes placés avec notre destin entre la naissance et la mort. Ce que nous suivons là est situé entre deux limites : d'une part la naissance ou plus exactement la conception, d'autre part la mort. La naissance et la mort ne sont pas la vie ; l'une la commence, l'autre la termine. La question qui se pose est celle-ci : le mode d'examen qui nous sert dans la vie, entre la naissance et la mort, qu'il s'agisse de comprendre soit notre propre vie, soit celle de nos semblables, peut-il servir à considérer la naissance et la mort elles-mêmes, ou faut-il au contraire qu'à ces deux termes l'examen se transforme entièrement ? Commençons donc aujourd'hui par envisager l'aspect de la mort, qui clôt d'une manière si précise l'existence terrestre de l'homme ; qu'il soit la première chose que nous allons considérer spirituellement.

La mort ravit le corps physique de l'homme, présent sous nos yeux, et l'enlève à la vie terrestre. De quelle manière le fait-elle ? C'est la terre, ce sont les éléments – soit le sien propre quand il y a

inhumation, soit celui du feu s'il y a crémation. Que peut-elle faire de cet homme physique qu'étudient nos sens physiques ? Elle ne peut que s'appliquer à sa destruction. Jetons un regard sur les forces présentes autour de nous. Lorsque le cadavre de l'homme leur est abandonné, elles n'y construisent rien, elles le détruisent. Nous pouvons dire : les forces naturelles présentes autour de nous ne sont pas là pour construire ; car, quand le corps humain leur est abandonné, il se désagrège. Il faut donc qu'il y ait autre chose qui le construise, quelque chose d'autre que le terrestre, car sous l'action de la terre, il se désagrège.

Mais toute l'affaire prend un autre aspect lorsqu'on étudie la mort humaine avec l'aide des forces de connaissance que l'entraînement intérieur amène au jour. Les forces de connaissance ordinaires voient le cadavre, et rien d'autre. Mais si, par des exercices intérieurs on parvient à un premier degré de la connaissance, que j'ai décrit dans mes livres, à l'imagination, la mort apparaît tout autre. Dans la mort, l'homme s'arrache à la terre. Et quand nous développons la faculté de connaissance de l'imagination, nous voyons, au moment même de sa mort, l'être humain nous apparaître directement sous forme d'images vivantes. Nous le voyons non pas mourir, mais ressusciter de son corps. Pour l'étape de l'imagination, la mort physique se transforme en naissance spirituelle.

Avant la mort, l'homme nous apparaît sous l'aspect d'un être terrestre. Il peut dire : Je suis ici, à cet endroit ; au-dehors il y a le monde. – A l'instant de la mort, l'homme cesse d'être présent à l'endroit seulement où est son corps. Son existence commence à s'étendre jusqu'aux confins de l'espace cosmique, il devient un avec l'univers que jusqu'à présent il avait seulement regardé. A ce moment, le monde qui s'étend hors de son corps devient expérience intérieure. Et, par là même, ce qui était précédemment son monde intérieur devient son monde extérieur. De l'existence personnelle, nous passons à une existence cosmique. La terre – c'est ce qui se révèle à la connaissance imaginative – est ce qui nous donne la possibilité de passer par la mort. Elle se révèle à cette connaissance imaginative comme étant le porteur de la mort dans l'univers. Nulle part, en aucune des sphères où l'homme peut accéder dans la vie physique ou dans la vie spirituelle, nulle part on ne trouve la mort ailleurs que sur la terre.

Car à l'instant où l'homme a passé par la mort et est devenu un avec le cosmos, un second aspect s'offre au regard, un aspect qui n'est pas celui de la mort, mais celui dans lequel les vastes étendues de l'espace nous apparaissent partout emplies de pensées universelles. Le monde entier, le cosmos entier s'emplit pour la vision et, pour l'homme lui-même qui a passé par la mort, de pensées cosmiques vivant et se mouvant dans les étendues de l'espace. L'aspect de l'espace est celui d'un lieu de révélations, de telle sorte que, quand nous passons par la mort, nous pénétrons dans un monde de pensées cosmiques. Tout s'active et s'anime dans ces pensées cosmiques. C'est là le second aspect de la mort.

Lorsque au cours de la vie terrestre nous nous trouvons en face d'un être humain, ce que nous avons devant nous, c'est, tout d'abord, la personnalité. Pour que nous connaissions sa pensée, il faut qu'il parle. Nous disons alors : les pensées sont en lui, elles nous parviennent grâce à sa parole. Mais nous ne découvrons nulle part dans le cercle de la vie terrestre des pensées qui aient une vie autonome. Elles ne sont présentes qu'en l'homme, et elles proviennent de lui. Or, lorsque nous avons passé de la sphère terrestre de la mort, dans la sphère spatiale des pensées, tout d'abord il n'y vit aucun être ; nous rencontrons tout d'abord dans les étendues de l'espace non pas des êtres – ni dieux, ni hommes – nous rencontrons partout des pensées cosmiques. Ce qui se produit quand nous avons passé par la mort et que nous pénétrons dans les étendues cosmiques est comparable à ce qui se produirait dans le monde physique si, au lieu de voir d'abord un être humain, nous percevions ses pensées. Nous verrions un nuage de pensées. Et nous voyons un second nuage : nous rencontrons non pas des êtres, nous rencontrons les pensées universelles, l'intelligence universelle.

C'est dans cette sphère de l'intelligence cosmique que vit l'homme, pendant quelques jours après sa mort. Parmi toutes ces pensées cosmiques qui vont et viennent, l'une émerge isolément, comme un nuage particulier, aimerais-je dire, sur lequel se fixe le regard : c'est la dernière existence que l'on a vécue. Elle est inscrite dans l'Intelligence des mondes. On contemple sa propre vie globalement, en un grand tableau, pendant quelques jours. Ces jours sont peu nombreux, et ce qui est inscrit dans l'Intelligence cosmique paraît de jour en jour plus faible.

Ce tableau se dilue dans l'espace cosmique et disparaît. Tandis qu'à la fin de la vie terrestre l'aspect de la mort est présent, à la fin de ce qui est vécu pendant peu de jours, on voit disparaître ce tableau dans les lointains cosmiques. Après le premier, que nous pouvons appeler l'aspect de la mort, nous avons le second, que nous pouvons appeler l'aspect de la disparition de la vie terrestre. C'est là réellement pour tout être humain un instant d'immense souci, de peur, avec l'angoisse de se perdre avec toute sa vie terrestre dans les étendues cosmiques.

Si l'on veut continuer de percevoir clairement ce que vit l'être humain après la mort, l'imagination ne suffit pas. Il faut atteindre au second degré de la connaissance, l'inspiration. Le degré de l'imagination présente des images qui, au fond, sont apparentées à celles du rêve. Seulement, quand il s'agit des images du rêve, nous ne sommes jamais certains d'avoir derrière elles une réalité ; les images dues à l'imagination expriment toujours, de par leur qualité spécifique une réalité. Par l'imagination, on vit dans un monde d'images qui est cependant une réalité. Ce monde d'images, il faut pourtant le

dépasser si l'on veut parvenir à contempler les expériences que fait l'être humain au-delà des quelques jours après sa mort, pendant lesquels il a revu le tableau de sa propre vie.

L'Inspiration, qui doit être acquise après l'Imagination ou pendant le même temps, ne propose pas des images ; c'est une connaissance dépourvue de toute image, une connaissance par l'audition spirituelle. La connaissance inspirée s'ouvre à l'Intelligence cosmique, aux pensées cosmiques, de telle manière qu'on les entend comme en esprit. De toutes parts le Verbe cosmique parle et retentit avec la plus grande netteté ; on sait qu'il y a derrière ce son quelque chose. On reçoit tout d'abord l'annonce. Et ensuite, lorsqu'on peut s'adonner à cette Inspiration, on commence à percevoir – derrière les pensées cosmiques – les entités cosmiques dans l'intuition. L'Imagination perçoit dans des images du spirituel, l'inspiration entend en esprit parler le spirituel. L'Intuition perçoit les êtres mêmes. Je disais : le monde est empli de pensées cosmiques. Elles ne se rapportent pas encore à des êtres, mais nous en venons à percevoir des paroles derrière les pensées, puis à contempler les entités cosmiques par l'intuition.

Le premier aspect de la mort est l'aspect terrestre ; le second, qui nous entraîne dans les étendues de l'espace, sur lesquelles, êtres humains sur terre, nous ne portons habituellement qu'un regard incompréhensif, est celui de la disparition de l'être humain. Le troisième nous livre enfin ce qui, même pour le regard sensible, borne l'espace de toutes parts, le troisième aspect est celui des étoiles. Mais elles n'apparaissent pas alors comme les voit le regard physique. Pour ce dernier, elles sont des points lumineux qui brillent aux confins de l'espace et sur lesquels porte notre regard. Lorsque nous sommes parvenus à la connaissance intuitive, les étoiles nous révèlent les êtres cosmiques, les êtres cosmiques spirituels. Au lieu d'étoiles physiques, nous contemplons par l'intuition des colonies spirituelles présentes au sein de l'univers spirituel, aux endroits précis où nous supposons les étoiles physiques.

Le troisième aspect, l'aspect des étoiles, après que nous avons appris à connaître la mort, après que nous avons reconnu l'Intelligence cosmique répandue dans l'espace, nous conduit dans la sphère des entités spirituelles de l'univers ; il est l'aspect de l'homme entrant dans les sphères des êtres cosmiques, donc dans la sphère des étoiles. De même qu'entre la naissance et la mort la terre a accueilli l'homme, maintenant que celui-ci a, quelques jours après sa mort, franchi l'abîme de l'Intelligence cosmique, le monde des étoiles l'accueille. Sur la terre, l'homme était une créature terrestre parmi d'autres créatures terrestres ; après la mort, il devient un être céleste parmi d'autres êtres célestes.

La première sphère dans laquelle pénètre l'homme est celle de la Lune. Il passe plus tard dans les autres sphères cosmiques. Je puis peut-être, pour vous apporter une petite aide, dessiner schématiquement au tableau ce que je vais exposer (Le dessin mentionné n'a pas été retrouvé (N. d. T.). Au moment de la mort, l'homme appartient encore à la sphère de la Terre. A ce moment, tout ce que peut englober le savoir terrestre n'a plus pour l'homme aucune signification. Sur la terre, nous avons des substances diverses, des métaux, d'autres matières. A l'instant de la mort toutes ces distinctions disparaissent. Toutes les substances solides extérieures sont terrestres, et au moment de la mort l'homme vit dans la terre, dans l'eau, dans l'air et dans la chaleur.

Les quelques jours qui suivent la mort seront désignés par cette sphère bleue, la sphère de l'Intelligence cosmique. L'homme contemple sa propre vie, il se trouve entre le champ terrestre et le domaine céleste. Peu de jours après la mort, il entre dans le domaine céleste, tout d'abord dans la sphère de la Lune où, êtres humains, nous rencontrons tout d'abord des êtres cosmiques réels, mais encore très semblables à l'homme ; car nous avons autrefois vécu sur la Terre en compagnie de ces êtres que nous rencontrons après notre mort dans la sphère de la Lune. Vous pourrez, mes chers amis, lire dans mes livres comment, un jour, la Lune devenant corps physique s'est séparée de la Terre.

Elle lui était unie, et est devenue un corps cosmique indépendant. Mais ce n'est pas seulement la Lune physique qui s'est séparée de la terre. Il y avait autrefois sur la terre, parmi les hommes, de grands Instructeurs de l'humanité qui leur ont apporté la première sagesse. Ces Instructeurs des origines n'étaient pas présents sur terre dans un corps physique, mais seulement dans un corps éthérique. L'homme, lorsqu'il recevait leur enseignement, le percevait intérieurement. Après avoir séjourné un temps sur la terre, ces grands Instructeurs primordiaux s'en séparèrent avec le globe de la Lune et formèrent sur celle-ci la colonie spirituelle des entités lunaires. Ces Instructeurs des hommes, qui ont depuis longtemps quitté la Terre, sont les premiers êtres cosmiques que nous rencontrons peu de jours après la mort.

Ce temps que l'homme passe après la mort avec les êtres lunaires est celui d'une vie qui a, avec l'existence terrestre, un étrange rapport. Lorsque à l'aide de la connaissance suprasensible on entre dans la vie d'un tel homme après sa mort, on pourrait croire qu'elle est plus fugace, moins dense que la vie terrestre, qu'en quelque sorte, par comparaison avec la vie terrestre, l'homme mène une existence plutôt aérienne. Mais ce n'est pas le cas. Quand, avec l'aide de la connaissance suprasensible, on participe à la vie de l'homme après sa mort, il apparaît que pendant longtemps cette vie exerce sur lui une action beaucoup plus réelle que la vie terrestre, et par comparaison avec laquelle celle-ci est souvent un rêve. Elle dure environ un tiers de l'existence. A la suite des quelques jours après la mort que j'ai décrits, les expériences qu'ils vivent varient chez les humains. Car que vivons-nous alors ?

Lorsqu'il considère la vie terrestre, l'homme s'abandonne à une illusion. Il ne voit que les journées, il ne tient pas compte de ce qu'il a vécu en esprit durant le sommeil. La vie est ainsi faite que, si nous ne sommes pas particulièrement un dormeur, nous dormons durant un tiers de la vie. C'est sur ce tiers que

le regard porte maintenant, on en fait consciemment l'expérience en commun avec les puissances lunaires. C'est cela que l'on vit, parce que les grands Instructeurs de l'humanité déversent en notre être leur existence, vivent avec nous ; on vit alors ces nuits, accomplies sur la terre dans l'inconscience, dans une réalité bien plus intense que celle de la vie terrestres.

Je voudrais me permettre d'illustrer ce que je viens de dire par un exemple : peut-être quelques-uns de vous, chers amis, connaissent-ils l'un ou l'autre de mes « Drames-Mystères », et savent-ils que parmi d'autres personnages, j'y ai esquissé celui d'un certain Strader. Cette création artistique est en relation avec une personnalité qui vivait alors, et est morte maintenant. Non pas que j'aie reproduit sa vie terrestre, mais la figure du personnage de Strader dans mes « Mystères » a pour base la vie terrestre d'un homme qui m'intéressait au plus haut point, parce que de condition relativement modeste, il est d'abord devenu prêtre, puis a abandonné l'habit ecclésiastique et est devenu un savant officiel, d'esprit assez rationaliste. Toutes les luttes intérieures par lesquelles il a passé m'intéressaient. J'ai essayé de le saisir spirituellement. J'ai écrit les quatre « Mystères » en ayant cette vie terrestre devant les yeux. Après sa mort, en raison de l'intérêt que j'avais pris à sa personne, j'ai pu le suivre à travers la période qu'il a vécue dans la sphère de la Lune.

C'est là qu'il est encore aujourd'hui. A partir du moment où surgit cette personnalité, cette individualité, durant la vie après la mort dans la réalité intense que revêt cette vie, l'intérêt que l'on a pu prendre pour sa vie terrestre dans un pareil cas s'éteint complètement. On vit entièrement avec cette individualité après la mort, et chez moi cela s'est exprimé de façon telle que j'ai dû également, dans le quatrième « Drame-Mystère », faire mourir le personnage, parce qu'il ne m'était plus présent sous la forme d'un homme terrestre. Je ne donne cet exemple que pour appuyer cette affirmation : la vie après la mort est beaucoup plus intense, plus substantielle, vécue plus réellement que la vie terrestre, qui est comme un rêve.

Il nous faut être attentifs au fait que la vie de l'homme, après la mort, se déploie dans l'univers immense, dans le cosmos. Il est maintenant lui-même le cosmos. Il le ressent comme étant son propre corps, et il ressent aussi en lui, dans sa nature morale, ce qui pendant sa vie terrestre lui était extérieur. Prenons un exemple très ordinaire. Supposez que pendant la vie terrestre vous vous soyez laissé aller à l'émotion au point de frapper quelqu'un, ce qui premièrement lui cause une souffrance physique, et deuxièmement une douleur morale.

Après la mort, dans la sphère lunaire, et sous l'influence des individualités lunaires, vous ne vivez pas ce que vous avez ressenti pendant la vie terrestre où dans un mouvement d'irritation, et peut-être avec un certain contentement intime, vous avez frappé, où vous ne ressentiez pas la souffrance de l'autre – maintenant, vous éprouvez ce qu'il a ressenti. La souffrance physique, la douleur que l'autre a subies, c'est cela que vous ressentez dans la sphère de la Lune. Vous vivez intérieurement ce que vous avez fait ou pensé vous-même pendant la vie terrestre non pas comme vous l'avez ressenti, mais comme l'autre l'a éprouvé.

Ainsi, durant un temps qui est le tiers de son existence terrestre écoulée, l'homme revit tout ce qu'il a fait ou pensé sur la terre, sous forme de la réalité intense que lui montrent les êtres lunaires dont j'ai parlé, et en outre en suivant le courant de cette vie à rebours. Lorsque par exemple j'ai vécu à rebours avec lui la vie de Strader – c'est le nom que je lui donne dans les « Drames-Mystères », bien qu'il en ait porté un autre – il est mort en 1912, et il revécut tout d'abord ce qu'il avait vécu en dernier, puis ce qui avait précédé, et ainsi de suite à rebours. Lorsqu'il apparent maintenant à mon âme, il revit dans la sphère de la Lune à peu près ce qu'il a vécu en l'année 1875. Le temps écoulé entre 1912 et 1875, il l'a revécu depuis, et continuera ainsi jusqu'au jour de sa naissance.

Ainsi, durant le tiers de sa vie terrestre, l'homme la revit à rebours dans la sphère des entités lunaires qui furent autrefois des êtres terrestres. Cette période est le germe du karma qui se réalisera dans les vies terrestres suivantes. Dans cette période, on prend réellement connaissance intérieurement, par son propre sentiment et par la perception, de l'effet qu'ont eu nos propres actes sur les autres. Alors, mes chers amis, un vœu puissant s'élève en l'homme spirituel, on désire que ce qu'on vit maintenant dans la sphère de l'esprit parce qu'on l'a fait subir aux autres – on porte maintenant soi-même ce poids afin qu'une compensation se crée. A la fin de cette période lunaire se formule ce vœu, la décision de réaliser son destin en fonction des actes et des pensées terrestres.

Et si le vœu ainsi né de l'expérience rétrospective allant jusqu'à la naissance est libre de crainte, alors l'homme est mûr pour être accueilli dans la sphère suivante, la sphère de Mercure, et il y pénètre alors. Dans cette sphère de Mercure – c'est ce que nous aurons à étudier dans la prochaine conférence – l'homme se trouve en présence d'entités dans le domaine desquelles il pénètre, – qui n'ont jamais été des créatures terrestres, mais toujours des êtres suprasensibles – il apprend d'elles quelle forme il pourra donner à son destin. Nous aurons ainsi à le suivre à travers les sphères de Mercure et du Soleil, nous apprendrons ce qu'il vit entre la mort et une nouvelle naissance, quelle existence spirituelle il mène conformément à ce qu'il a connu parmi les êtres terrestres entre la naissance et la mort. Car l'homme vit sur terre la totalité de son existence entre la naissance et la mort, et dans le ciel entre la mort et une nouvelle naissance. C'est de cela qu'est fait l'ensemble de son existence.

De quelle manière ? C'est ce dont nous parlerons dans les prochaines conférences.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Paris, 24 mai 1924

Je me suis efforcé hier de montrer comment l'homme, en franchissant le porche de la mort, accède aux premières expériences du monde suprasensible par lesquelles il passe dans les premières décennies qui suivent sa mort. J'ai montré comment l'homme séjourne durant un certain laps de temps dans ce qu'on peut appeler la région lunaire, et comment, dans cette région lunaire, il entre en rapport avec des entités qui furent autrefois liées à la Terre. Elles n'y vivaient pas dans un corps physique, mais dans un corps éthérique et, sous cette forme, elles étaient les Instructeurs de l'humanité des origines, elles lui ont inspiré cette sagesse profonde autrefois présente sur Terre, et qui peu à peu s'éteignit. Ces entités ont quitté la Terre en même temps que la Lune s'en séparait ; elles poursuivent leur existence sur la Lune, et l'homme se trouve réuni à elles lorsqu'il a franchi le porche de la mort et qu'il doit avoir la vision qui a été caractérisée hier, vision d'une réalité beaucoup plus intense que tout ce qu'il vit en fait durant son existence terrestre.

J'ai déjà indiqué que l'homme, après avoir séjourné suffisamment longtemps dans la région lunaire, accède au passage dans celle de Mercure, où il rencontre des êtres qui le conduisent plus avant, dans une sphère de l'univers où résident de toutes autres entités que sur la Terre. Mais c'est une sphère à laquelle l'homme appartient entre la mort et une nouvelle naissance, tout comme dans sa vie terrestre il a appartenu à la Terre et à sa réalité.

Permettez-moi, mes chers amis, de poursuivre la petite esquisse ébauchée hier. Nous pouvons partir de ce fait que l'homme, lorsqu'il franchit le passage – ce qui en fait prend un temps très court – vit son existence dans les éléments : terre, eau, feu et air. Tout ce qui nous apparaît sur la Terre sous l'aspect de substances différenciées, les métaux, d'autres encore, tout cela disparaît au moment de la mort. Toutes les matières solides sont « terre », les matières liquides sont « eau », les matières gazeuses sont « air », et tout ce qui manifeste de la chaleur est « feu ». C'est dans cette quadruple différenciation que l'homme vit au moment de sa mort. Il passe ensuite dans la région que j'ai caractérisée comme étant celle de l'Intelligence cosmique, que des pensées traversent et animent, et où il ne séjourne que peu de jours. Puis il parvient dans la région lunaire, que j'ai décrite, et de là dans la région de Mercure.

Je répète encore une fois cette esquisse : la région des éléments, la région de l'Intelligence cosmique. Puis l'homme parvient dans la région des astres, tout d'abord dans la région de la Lune puis dans celle de Mercure.

Voyons maintenant à nous représenter clairement comment la vie de l'homme, dans la région lunaire tout d'abord, peut agir d'une façon déterminante sur son karma ultérieur. J'y ai déjà fait allusion hier... La chose se présente ainsi : Lorsque l'homme meurt, il a accompli durant sa vie terrestre des actes qui sont tantôt bons, tantôt mauvais. C'est avec la somme de tous ces actes qu'il se présente devant les entités que nous pouvons appeler les entités lunaires, et que j'ai décrites hier. Elles exercent un jugement sévère, un jugement cosmique sur la valeur de chaque action en regard de l'univers dans sa totalité, sur la valeur d'une bonne action, d'une action mauvaise et injuste pour l'ensemble du cosmos. Et il se trouve alors que l'homme est obligé d'abandonner dans la région lunaire tout ce par quoi il a nui au cosmos, tous les effets de ses mauvaises actions. Il abandonne ainsi une partie de lui-même.

Car il faut bien se représenter que l'homme, beaucoup plus qu'on ne le croit, constitue une unité avec tout ce qu'il fait, tout ce qu'il accomplit. En quelque sorte, l'être tout entier de l'homme noue une alliance avec la bonne et avec la mauvaise action. S'il nous faut laisser derrière nous ce que nous avons fait de mal, nous devons également laisser une partie de nous-mêmes. – En réalité, nous ne quittons la région lunaire qu'avec ce que nous avons accompli de bien pour l'univers. Par là, nous sommes en quelque sorte, lorsque nous la dépassons, un être mutilé, et nous le sommes d'autant plus que nous avons uni à notre être plus de mauvaises pensées. Nous devons laisser derrière nous autant de nous-mêmes que nous avons causés de dommages dans l'univers.

Si nous voulons étudier le cours ultérieur de l'existence que mène l'homme entre la mort et une nouvelle naissance, il nous faut prendre en considération ce qui suit : l'homme, tel qu'il est sur la Terre, est constitué par des éléments qui se distinguent nettement les uns des autres. La région de la tête est relativement la mieux formée, elle existe déjà dans sa forme générale dans l'embryon, avant la naissance, elle est donc relativement parfaite, tandis que le reste de la personne humaine est, dans la vie embryonnaire, moins parfaite. En un certain sens, cette différence se maintient pendant toute la vie terrestre. La région la plus achevée du corps humain, c'est celle de la tête, les autres le sont moins.

Or, il arrive justement ceci : ce qui reste de la tête de l'homme, après la mort, l'extrait spirituel de la tête disparaît le plus rapidement après la mort dans le monde spirituel, disparaît en quelque sorte presque entièrement lors du passage à travers la région lunaire. Naturellement, il faut que vous me compreniez bien : la matière physique de la tête tombe en poussière avec le cadavre, mais dans la tête, il n'y a pas que de la matière physique, nous avons aussi des forces qui forment et animent ce corps physique, des forces suprasensibles. Celles-ci franchissent le porche de la mort ; avec l'aide de la

connaissance imaginative on les voit aussi après la mort, quand on perçoit la forme spirituelle de l'homme ; seulement on voit que sur cette forme spirituelle la tête disparaît, s'efface de plus en plus. Ce qui reste en fait, ce qui peut être mutilé, c'est toute la région de la forme humaine qui se trouve en dehors de la tête. Avec cette région qui est donc plus ou moins complète à son entrée dans la sphère de Mercure quand l'homme était pour l'essentiel un être bon, mais qui y entre très mutilée quand il était mauvais, c'est avec ces forces qui entourent notre âme que nous poursuivons l'existence entre la mort et une nouvelle naissance. C'est en puisant à ces forces que nous devons donner forme à la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Les entités spirituelles qui séjournent dans la sphère de Mercure, qui n'ont jamais été des hommes, qui n'ont jamais revêtu la forme humaine et dans le voisinage desquelles nous arrivons, ont une tâche très importante. Car à tout ce qui se présente alors, à cet homme sans tête, pardonnez-moi l'expression – après que les souillures morales ont été abandonnées dans la région de la Lune, sont liées toutes les expériences de santé et de maladie que l'homme a vécues. C'est là une chose très importante et très significative, une chose qui surprend et frappe au plus haut point : l'homme dépose dans la région de la Lune ses taches morales, mais les effets spirituels des maladies dont il a été frappé, il ne peut en être débarrassé que dans la région de Mercure par ces entités qui n'ont jamais été des hommes. Tenir compte de ce fait est justement quelque chose d'extrêmement important : les résultats spirituels des maladies sont effacés en l'être humain au cours de son passage dans la sphère de Mercure.

Et c'est en observant cela que nous ressentons comment, dans le monde des astres, qui est le véritable monde des dieux, le physique et le moral interfèrent. Les souillures morales ne peuvent entrer dans le monde spirituel, elles restent pour ainsi dire dans la région de la Lune qui prend ainsi part à ce que vivent les hommes parce que ses habitants ont vécu parmi nous. Sur Mercure vivent des êtres qui n'ont jamais habité la Terre, ce sont ceux qui débarrassent l'homme de ses maladies, que l'ont voit alors comme s'écoulant dans les étendues cosmiques, dans le cosmos spirituel ; les résultats spirituels des maladies des hommes sont aspirés par le cosmos, s'y déversent et sont même absorbés avec une sorte de complaisance.

Quant à l'homme, durant cette expérience entre la vie et la mort, il ressent à ce moment la première impression qui soit en fait purement spirituelle, et qui pourtant se présente à lui avec le même degré de réalité que la Terre. De la même façon que nous ressentons ici sur terre le vent, l'éclair, l'eau qui coule, après avoir franchi le porche de la mort et être entrés dans la région de Mercure nous ressentons la disparition des effets spirituels des maladies, nous les voyons absorbés par les êtres spirituels, et notre impression est alors : maintenant, ô dieux, vous êtes à nouveau propices ! – Je mentionne ceci tout d'abord, nous le verrons demain de plus près -: on ressent intérieurement que les dieux accordent leur pardon pour le mal qui a été fait sur la terre quand les effets des maladies s'éloignent dans les étendues cosmiques.

C'est un fait très important de notre vie entre la mort et une nouvelle naissance. Et les réalités de cette nature ont été connues autrefois quand précisément ces entités qui furent les grands Instructeurs, puis sont devenus les habitants de la Lune, ont enseigné les hommes. On savait aussi que l'on ne peut apprendre la vérité sur la nature des maladies que lorsqu'elle nous parvient par l'intermédiaire des êtres de Mercure ; c'est pourquoi tout l'art de guérir, toute la science médicale, était le secret détenu dans certains Mystères, les Mystères de Mercure. Dans ces Mystères, les choses étaient vraiment ainsi que l'on n'avait pas en face de soi un homme, comme dans les universités actuelles, mais qu'effectivement des entités supérieures appartenant au monde des astres agissaient par le culte habituellement pratiqué dans ces Mystères.

Les dieux étaient eux-mêmes les instructeurs des hommes, et dans les temps passés la médecine était la sagesse apportée directement aux hommes par les entités mercurielles ; c'est pourquoi les hommes considéraient absolument cette médecine d'autrefois comme un don des dieux. Au fond, tout ce qui, en matière de médecine, est fécond aujourd'hui, ou bien provient de ces temps passés, est le prolongement de ce qu'on apprenait des dieux sur Mercure, ou bien doit être retrouvé par les méthodes qui incitent l'homme à renouer commerce avec les dieux, à pouvoir apprendre d'eux. L'ancienne sagesse est tarie, disparue ; une nouvelle sagesse, qui repose sur le contact avec les dieux, doit être trouvée. Telle est la tâche de l'anthroposophie dans les domaines les plus divers.

De la région de Mercure, l'homme parvient dans la région de Vénus. Ce que l'homme peut y apporter de lui-même est transformé par les êtres qui l'habitent qui sont encore plus éloignés des êtres terrestres que les entités sur Mercure, de façon telle que cela peut progresser dans le domaine spirituel. Mais cela n'est possible que parce qu'en pénétrant dans la région de Vénus, l'homme entre dans un élément nouveau. Pendant que nous vivons sur la Terre, il importe beaucoup que nous ayons des idées, des concepts, des représentations. Car que serait l'homme sur la Terre s'il n'avait pas des représentations et des idées ?

Des pensées qui le portent, qui ont une grande valeur, et parce que nous avons des pensées de valeur, nous sommes, nous autres humains, intelligents. Aujourd'hui en particulier, on attache une grande valeur à l'intelligence. Aujourd'hui, presque tous les hommes sont intelligents. Il n'en fut pas toujours ainsi, aujourd'hui il en est ainsi. Et toute la vie sur terre dépend de ce fait que les humains ont des pensées. C'est de ces pensées humaines qu'est née la technique grandiose, finalement tout naît avec

l'aide des pensées, tout ce que l'homme réalise sur terre de bon ou de mauvais. Les pensées exercent encore une action dans la région de la Lune ; car les êtres qui y séjournent jugent selon la manière dont les bonnes et les mauvaises actions sont nées des pensées.

Et les êtres dans la région de Mercure aussi jugent les maladies dont ils doivent débarrasser les hommes en fonction des pensées encore. Mais en un certain sens, c'est là que se trouve la frontière en-deçà de laquelle les pensées – et d'une façon générale tout ce qui rappelle encore l'intelligence humaine – ont de l'importance. Car lorsque venant de la région de Mercure on passe dans la région de Vénus, c'est là que règne ce dont dans la vie terrestre, nous connaissons le reflet sous le nom de l'amour. L'amour y succède en quelque sorte à la sagesse. Nous entrons dans la région de l'amour. C'est seulement dans la mesure où l'amour le guide que l'homme peut être mené plus avant et peut être transporté de la sphère de la sagesse jusqu'à l'existence solaire.

Voyez-vous, mes chers amis, une question aura en votre âme une certaine signification : Comment ressent-il en fait de telles choses, celui qui peut les vivre par la contemplation ? – Vous avez certainement lu les exercices intérieurs que j'ai indiqués dans le livre traduit en français sous le nom de « L'Initiation », et vous saurez que, par de tels exercices, l'homme parvient peu à peu à cette contemplation. Tout d'abord, lorsqu'on acquiert la conscience imaginative, on voit en esprit sa vie entière, jusqu'à la naissance, sous la forme d'un grand tableau.

Ce dont on fait naturellement l'expérience après la mort, on le vit par l'initiation à chaque instant de la vie. Mais cette expérience, lorsqu'elle atteint à l'inspiration, révèle quelque chose qui transparaît à travers ce tableau, à travers cette vie humaine. C'est là la chose importante. A vrai dire, on ne peut parler des liens entre tous ces secrets – et il en a toujours été ainsi qu'après avoir atteint un certain âge. On peut être initié à tout âge ; mais on n'acquiert par la vision personnelle une vue d'ensemble complète des secrets du cosmos qu'à un âge bien défini. Il en est ainsi pour la raison suivante

Lorsqu'on contemple à rebours le tableau de sa vie, il apparaît composé de périodes successives dont chacune est de sept années ; on revoit tout d'abord une période qui s'étend de la naissance jusqu'à la septième année environ, puis une deuxième qui va de la septième à la quatorzième année, puis une troisième de la quatorzième à la vingt et unième, et ensuite un ensemble qui s'étend de la vingt et unième à la quarante-deuxième année ; puis de la quarante-deuxième à la quarante-neuvième, puis une période de la quarante-neuvième à la cinquante-sixième année, et de la cinquante-sixième à la soixante-troisième année. On revit ces périodes l'une après l'autre. On voit dans cette première période, rétrospectivement, que tout est là d'un seul coup jusqu'au changement de dentition.

Comme à travers un brouillard, on voit à travers chacune de ces périodes les mystères de l'univers, les mystères du cosmos. Dans la première, de la naissance à la septième année, on voit les mystères de la Lune. Lorsqu'on est ainsi devant la vie de la première période, on y voit, comme le soleil filtre à travers un brouillard, les secrets de l'univers transparaissant à travers notre propre corps éthérique dont on a une vue d'ensemble. Ce que je vous ai dit aujourd'hui, mes chers amis, de l'abandon des souillures morales, des choses mauvaises, ce que je vous ai dit des habitants de la Lune, se trouve réellement dans le livre de vie au long de la première période.

Si l'on regarde sa propre enfance en s'aidant de l'Imagination, de l'Inspiration et de l'Intuition, on se dit. Cette vie a un, deux, trois, jusqu'à sept chapitres. Dans le premier, qui embrasse notre enfance, se trouvent les mystères de la Lune. Dans le deuxième, qui embrasse le temps entre le changement de dentition et la puberté, se trouvent les mystères de Mercure. C'est la période que les enfants passent à l'école, celle dans laquelle se révèlent les mystères de Mercure, et il est bien connu des médecins que c'est l'âge des maladies d'enfant. C'est l'âge le plus sain de la vie humaine, où la mortalité est relativement réduite quand on considère l'humanité dans son ensemble.

Durant cette période se révèlent ultérieurement les mystères de Mercure ; si quelqu'un – cela n'est guère possible, mais si cela pouvait être cependant – si quelqu'un pouvait déjà être initié à dix-huit ans, il pourrait contempler grâce à son initiation les mystères de la Lune, et ceux de Mercure. Lorsque étant parvenu à un âge plus avancé on contemple rétrospectivement les périodes qui suivent, celle qui va de la quatorzième à la vingt et unième année, on voit apparaître tout ce qui, dans le cosmos, fait partie des mystères de Vénus. Au moment où en l'homme apparaît la possibilité de l'amour physique, de la quatorzième à la vingt et unième année, les secrets de Vénus sont spirituellement inscrits dans le livre de vie.

La période suivante va de la vingt et unième à la quarante-deuxième année, elle exige un temps trois fois plus long, car là, quand nous la regardons à partir des périodes ultérieures, ce sont les entités et les secrets du Soleil qui se dévoilent à nous. Il faut avoir dépassé la quarante-deuxième année pour y porter le regard. Si l'on a pris de l'âge, si l'on peut tourner son regard vers la période de vie qui s'étend de quarante-deux à quarante-neuf ans, on voit se révéler les mystères de Mars.

Donc, pour accéder aux mystères de Mars, il faut avoir dépassé la quarante-neuvième année. On peut être initié ; mais pour pénétrer les secrets de Mars par sa propre vision, il faut pouvoir contempler rétrospectivement la vie qui s'est déroulée durant la période de la quarante-deuxième à la quarante-neuvième année. Lorsqu'on a dépassé la cinquante-sixième année, on peut porter son regard sur les secrets de Jupiter. Et – je suis autorisé à parler de ces choses – lorsqu'on a dépassé la soixante-troisième année, on reçoit du Conseil des dieux la permission de parler aussi des secrets de Saturne.

Vous le voyez, mes chers amis, durant cette vie entre la mort et une nouvelle naissance, nous nous élevons de plus en plus au-dessus des conditions qui nous entourent dans la vie terrestre, et nous accédons à d'autres. Après avoir parcouru la région de Vénus, ce que l'homme vit, c'est le monde des réalités de la région du Soleil. Et maintenant que je vous ai décrit comment on parvient à ces vérités par l'initiation, je puis poursuivre l'examen de ces conditions successives.

En nous adaptant au monde spirituel, nous nous approchons de plus en plus d'entités qui sont supérieures à l'homme. Dans la région de la Lune, nous nous trouvons encore tout à fait, pour l'essentiel, parmi des êtres qui ont vécu sur la Terre. Mais déjà, dans cette région de la Lune, des entités nous deviennent visibles qui, sur la Terre, nous conduisent d'incarnation en incarnation. Ce sont celles que j'ai désignées dans mes livres, conformément à un ancien usage chrétien, du terme d'Angeloï. Durant cette expérience d'initié dont j'ai parlé, lorsqu'on reporte le regard jusqu'à la première enfance, on voit en même temps ce qu'a été l'action du monde des Anges sur l'homme.

Pensez, mes chers amis, à la beauté de certaines conceptions qui vivent dans la sensibilité de certains êtres naïfs, et que confirme la sagesse initiatique supérieure ! Nous parlons de l'action efficace des Angeloï qui imprègne la première enfance de l'homme. Et en reportant le regard en arrière pour étudier la région de la Lune, nous voyons réellement notre enfance et en même temps la vie agissante du monde des Anges. Quand des forces plus vigoureuses interviennent en l'homme à l'âge de l'école, nous voyons agir les Archanges. Ces Archanges prennent de l'importance quand nous étudions l'existence sur Mercure. Nous sommes là dans le monde des Archangeloï. Et lorsque l'homme a atteint la puberté, il est à l'âge qui va de la quatorzième à la vingt-et-unième année environ.

Dans la vision rétrospective on voit alors transparaître, à travers le cours de la vie les secrets de Vénus. On apprend en même temps quelles entités sont préférentiellement liées à la vie sur Vénus ; ce sont les êtres de la Hiérarchie des Archaï, des Principautés. C'est alors qu'on apprend à connaître une vérité importante, quelque chose qui à nouveau frappe énormément quand on le connaît réellement. Le regard porte sur les entités qui sont liées à l'existence sur Vénus, qui apparaissent dans la vie humaine après la puberté. Et ces entités sont les Principautés, les Primordiaux qui sont liés à la genèse du monde lui-même. Ces entités, qui sont liées à la naissance du cosmos, sont encore agissantes, comme en un reflet, dans la formation de l'homme physique en liaison avec la suite des générations. Ainsi se révèle la grande correspondance entre le cosmos et la vie humaine.

Le regard porte alors aussi sur les secrets de la vie solaire. Cet être du Soleil, qu'est-il, somme toute, pour nos physiciens actuels ? Un ballon gazeux incandescent où brûlent des gaz qui répandent chaleur et lumière. – Pour la vision spirituelle, c'est là une représentation puérile, très puérile ; la vérité, c'est que les physiciens, s'ils équipaient une expédition en vue d'aller dans le soleil, seraient très surpris de trouver tout autre chose que ce qu'ils avaient imaginé. Il n'y a là aucun gaz. On ne serait pas dévoré par les flammes si l'on pouvait monter une expédition pour aller dans le soleil. Mais en y parvenant, on serait anéanti, détruit par une dispersion totale. Car en fait, qu'y a-til vraiment là où est le Soleil ?

Mes chers amis, quand vous marchez ici dans l'espace, il y a des chaises, il y a des gens auxquels vous pouvez vous heurter. Je vais dessiner schématiquement quelques-uns de ces objets, ils sont là, on peut s'y heurter. Et entre les objets, il y a des espaces vides, et là vous passez. Voilà ce qui distingue ce domaine où nous sommes : certaines parties de l'espace sont occupées par des chaises ou par vous, d'autres sont vides. Si j'enlève les chaises et que vous entriez à ce moment, il n'y a plus que l'espace vide. Or, dans le cosmos, l'espace vide est encore beaucoup plus étendu. Ici sur la terre, on ne connaît pas ce qu'on doit apprendre à connaître dans le cosmos, où l'espace peut se vider de lui-même, si bien que quelque part il n'y a plus d'espace du tout.

Dans ce qu'on appelle l'eau de Seltz, il y a de petites perles qui sont moins denses que l'eau, et que vous voyez ; l'eau, vous ne la voyez pas, mais vous voyez les perles. Quand vous regardez l'espace, vous ne voyez rien non plus. Mais là où est le soleil, il y a moins que de l'espace. Représentez-vous qu'il y ait ici l'espace cosmique vide, mais que dans cet espace vide il n'y ait rien, pas d'espace non plus, si bien qu'en réalité, si vous y entriez, vous seriez aspiré, anéanti. Il n'y a rien, il y a place pour tout ce qui est esprit. Il n'y a rien de physique, pas même de l'espace. Telle est l'existence solaire en réalité, et elle surprendrait beaucoup les physiciens.

C'est seulement au bord de cet espace que commence quelque chose qui est semblable à ce que les physiciens supposent. Là, dans la couronne du Soleil, il y a des gaz incandescents, mais dans cet espace vide il n'y a rien de physique, pas même de l'espace. Il n'y a que de l'esprit. C'est là que sont les trois sortes d'entités que nous appelons Exousiaï, Dynamis et Kyriotetes, présentes au sein de l'existence solaire. Nous entrons alors dans la région des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes, quand nous avons parcouru la région de Vénus au cours de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Et lorsqu'on porte son regard en arrière – il faut pour cela avoir dépassé la quarante-deuxième année – on voit en quelque sorte un reflet de la nature solaire. Parmi les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes, on vit la plus grande partie du temps entre la mort et une nouvelle naissance.

Eh bien, mes chers amis, quand l'être humain pénètre vraiment, entre la mort et une nouvelle naissance, dans cette région solaire, tout se présente différemment de ce que nous avons l'habitude de voir dans le monde physique terrestre. Dans celui-ci – nous avons de bonnes intentions, près de nous se trouve peut-être quelqu'un qui en a de très mauvaises ; nous nous efforçons d'accomplir de bonnes

actions, nous y réussissons plus ou moins, auprès de nous se trouve quelqu'un à qui, pour ainsi dire, tout réussit.

Nous voyons ainsi se dérouler la vie. Des années ou des décennies plus tard, nous revenons à ce qui s'est passé, et vis-à-vis du cours qu'ont pris les choses dans le domaine physique terrestre, on en arrive trop facilement à ce jugement : Ce n'est pas seulement la bonne intention, ce sont aussi les bonnes actions qui ont dans la vie terrestre de bonnes conséquences pour l'homme. Sur la Terre, par exemple, c'est l'être bon qui parait puni, le mauvais qui parait récompensé, l'être bon peut devenir malheureux, le méchant peut être heureux. Nous ne voyons aucune concordance entre ce qui vit dans le domaine moral et ce qui se réalise physiquement.

Par contre, tout ce qui est physique a des conséquences nécessaires ; la force magnétique attire nécessairement le fer, elle provoque cette conséquence nécessaire. Sur la Terre se réalisent tout d'abord seulement, pour la vie par laquelle nous passons entre la naissance et la mort, les choses qui ont entre elles un lien dans le physique. Or, mes chers amis, dans la région du Soleil il n'existe pas de tel lien physique. Il n'existe qu'un lien moral. Toute réalité morale y a le pouvoir de se réaliser, et de se réaliser de la manière qui convient. Le bien a pour effet des phénomènes qui sont une cause de bonheur, le mal provoque des phénomènes d'existence qui n'engendrent aucun bonheur pour l'homme. Le lien moral qui ici, sur la Terre, n'est qu'idéel, et ne peut être manifesté qu'idéellement, sous une forme extérieure insuffisante – la justice alors punit l'être mauvais – là-bas devient une réalité.

Dans la région du Soleil, toutes les bonnes intentions que l'homme a portées, ne serait-ce que dans la plus infime pensée, commencent à devenir des réalités sur lesquelles portent les regards des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes. C'est en fonction du bien que l'on porte en soi, qu'on a pu penser, ressentir et vivre, que les êtres de la région solaire nous considèrent. C'est pourquoi je ne puis vous donner de la région solaire une description théorique, mais seulement une description vivante. On ne peut pas bien donner une définition de la manière dont agit telle ou telle bonne action dans la région solaire ; il faut parler de telle manière que l'auditeur puisse voir clairement :

Si toi, l'homme, tu as eu dans la région terrestre une bonne pensée, tu auras durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, dans la région du Soleil, un lien avec les Exousiaï, les Dynamis et les Kyriotetes. Tu peux alors vivre spirituellement en compagnie de ces entités. Mais si tu as eu de mauvaises pensées, que tu as abandonnées en quelque sorte avec ton être propre dans la région de la Lune, tu seras un solitaire, délaissé des Exousiaï, des Dynamis et des Kyriotetes. Ainsi le bien devient réalité dans le monde du Soleil du fait que nous avons communauté de vie avec ces entités. Nous ne comprenons pas leur langage si nous n'avons pas eu de bonnes pensées ; nous ne pouvons pas paraître devant elles si nous n'avons pas accompli de bonnes actions. Tout est réalité, c'est-à-dire efficacité réelle du bien en nous dans la région du Soleil.

Voilà ce qu'aujourd'hui je voulais dire provisoirement de ces choses, dont nous poursuivrons demain l'étude.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Paris, 25 mai 1924

Nous avons parlé de la vie qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance, et nous avons vu à ce propos comment l'homme se trouve après la mort dans un monde extra-terrestre, le monde extra-terrestre qui ne nous apparaît sur la terre qu'à travers ses signes ; car les étoiles sont les signes d'un autre monde. Quand nous indiquons ces signes, cette indication peut être en même temps celle des mondes spirituels, des mondes que nous contemplons nous-mêmes dans l'existence entre la mort et une nouvelle naissance.

Nous avons vu que l'homme entre dans la sphère lunaire, dans la sphère de Mercure, dans la sphère de Vénus, et nous en sommes venus hier à considérer la sphère du Soleil. J'ai exposé en même temps la manière dont, par la connaissance initiatique, on peut accéder à une connaissance des mondes correspondants. Lorsqu'on a acquis la possibilité de jeter un regard dans les mondes spirituels, grâce aux méthodes qui sont décrites dans mes livres, on obtient tout d'abord une vision rétrospective de l'ensemble de sa vie terrestre. Elle apparaît là d'un seul coup, comme étalée en un vaste tableau, et on la revit par périodes qui ont toujours une durée d'environ sept ans.

C'est d'abord notre première enfance jusqu'au changement de dentition. Lorsque nous la pénétrons du regard, les mystères de la sphère lunaire s'éclairent à nos yeux. Quand nous pénétrons du regard ce que nous avons vécu entre la septième année, le changement de dentition, et la puberté, le rayonnement du mystère de la sphère de Mercure nous apparaît. De la quatorzième ou quinzième année jusqu'au début des années qui suivent la vingtième, quand la puberté s'est accomplie, s'écoule une période dont la vision rétrospective nous fait apercevoir les mystères de la sphère de Vénus.

Ayant un peu pris de l'âge, lorsque après la mort on revit la période de vie qui s'est écoulée entre la vingt et unième et la quarante-deuxième année, période de la maturité dans laquelle le déclin ne se fait pas encore sentir, la vision rétrospective fait apparaître à notre regard les mystères de la sphère solaire. Ces mystères consistent en ceci qu'on ne constate pas dans cette sphère l'existence d'effets naturels. Rien n'y existe de ce que nous percevons ici dans la nature terrestre comme étant des causes et des effets. Quand nous avons fini de traverser les sphères de la Lune, de Mercure et de Vénus et que nous pénétrons dans la sphère solaire, un temps s'écoule durant lequel nous n'avons plus autour de nous des effets naturels, mais seulement des effets moraux et psychiques.

Tout ce qui est bon a des résultats correspondants, de tout ce qui est mauvais l'homme a été depuis longtemps débarrassé dans la sphère de la Lune. La sphère du Soleil est uniquement bonté, bonté rayonnante et lumineuse. Le mal n'y a aucune place. Et nous devons vivre dans cette existence solaire, hommes que nous sommes, pendant un temps qui dure souvent des siècles, car entre la mort et une nouvelle naissance le temps en quelque sorte s'« étale » davantage. Durant que nous vivons dans cette sphère solaire, nous nous trouvons non seulement dans la compagnie des âmes qui, comme nous, ont quitté la vie terrestre, ont franchi le porche de la mort, et avec lesquelles nous étions liés par le karma ; nous entrons aussi dans le domaine des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes. Ce sont des entités qui vivent entièrement dans des effets spirituels, des êtres de nature purement spirituelle. Le monde moral que nous percevons autour de nous dans la sphère solaire appartient à ces entités comme le règne minéral, végétal et animal fait partie de l'entité Terre.

Si l'on veut comprendre ce qu'est la vie de l'âme humaine dans la sphère solaire, il faut se rendre compte que sur la Terre, l'homme se tient debout, enclos en quelque sorte dans l'espace limité par notre peau. Tout ce qui se trouve à l'intérieur de notre peau, nous disons que c'est nous. Tout ce qui se trouve à l'extérieur, nous l'appelons le monde. Et c'est à partir de ce qui se trouve à l'intérieur de notre peau que notre regard porte sur le monde. Dans la sphère solaire, il se produit exactement l'inverse. Nous sommes présents dans tout ce que nous nommons ici le monde ; la Lune est en nous, non en dehors de nous, Mercure est en nous, et la sphère solaire elle-même dans sa totalité est en nous, non en dehors de nous.

Et de même qu'ici, dans la vie terrestre, nous distinguons entre notre corps et notre tête, et nous rendons compte que la tête, organe de la connaissance, s'isole du reste du corps quand elle doit travailler, – de même que nous savons que la tête doit être d'une autre nature que le reste du corps, nous savons durant notre séjour dans la sphère solaire que nous portons en nous l'organisme du cosmos, qu'il fait partie de nous sous la forme de la nature lunaire, de la nature mercurielle, de la nature de Vénus, de la nature solaire. Mais nous avons encore en nous quelque chose de particulier, comme ici sur la Terre nous avons la tête. Ce quelque chose de particulier, c'est Mars, Jupiter, Saturne, c'est en quelque sorte notre tête au sein de l'existence solaire. Nous pouvons dire que durant cette existence solaire, la Lune, Mercure, Vénus deviennent nos membres, le Soleil lui-même est l'ensemble de notre système rythmique ; notre cœur et nos poumons, c'est durant la vie dans le Soleil la sphère solaire elle-même avec toutes ses entités.

Par contre, ce qui est ici notre organe de compréhension, la tête, c'est, dans la sphère solaire, ce que nous trouvons sous le nom de Mars, de Jupiter, de Saturne. De même qu'ici, nous pouvons parler avec la partie inférieure de notre tête, avec la bouche, nous pouvons vivre parce que nous portons en nous, dans notre corps cosmique, Mars, le Verbe universel, qui résonne à travers les étendues de l'espace. Et comme ici nous portons dans notre tête les pensées, ces petites pensées terrestres minuscules, nous portons en nous, en Jupiter, la sagesse universelle. Et comme nous avons ici des souvenirs, une mémoire, nous portons en nous durant l'existence solaire l'existence saturnienne qui nous donne la mémoire universelle. Et comme nous vivons ici dans notre peau et regardons au-dehors, nous vivons dans notre existence solaire comme je l'ai décrit, et regardons le monde extérieur : l'homme. L'homme est présent dans notre monde. Non pas naturellement celui dont parle l'anatomie terrestre, mais quelque chose qui est en soi aussi grandiose, aussi puissant, aussi majestueux que l'univers avec toutes ses étoiles.

Du point de vue terrestre, mes chers amis, les choses sont ainsi : nous avons en fait – et pour l'homme terrestre c'est une bonne chose qui lui évite de tomber dans la folie des grandeurs – une opinion beaucoup trop étroite de ce qui est enclos en l'homme. Au fond, si nous prenons l'ensemble des hommes sur la terre, ils sont les porteurs des Hiérarchies, qui déploient leur nature en l'être humain. Ce qui est en l'homme, et qui est bien plus grandiose que tout le monde des astres avec leurs périples et leurs phénomènes, c'est ce qui forme notre monde extérieur dans l'existence solaire.

Et avec les entités que j'ai nommées : les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes, avec les autres entités qui vivent sur la Lune, avec les êtres appartenant à la Hiérarchie des Angeloï, avec ceux qui vivent sur Vénus, les êtres de la Hiérarchie des Archaï, avec toutes les autres âmes humaines auxquelles nous sommes liés par le karma, dans cette contemplation du corps humain nous travaillons à préparer notre prochaine existence terrestre. Et ce travail qui s'accomplit durant l'existence solaire pour engendrer un homme à venir, une vie future sur la Terre, ce travail est quelque chose de beaucoup plus grandiose que tout ce que l'homme peut produire sur la Terre pour la civilisation.

Ce que finalement la civilisation terrestre nous offre, c'est une œuvre humaine. Mais l'homme lui-même n'est pas l'œuvre de l'homme seulement. Il est admis durant l'existence solaire à travailler à sa future vie sur terre, seulement le résultat en serait pitoyable s'il travaillait seul, avec d'autres âmes humaines, à cette œuvre merveilleuse qu'il est dans la vie sur Terre. Il faut que son travail s'accomplisse avec toutes les Hiérarchies supérieures. Car ce qui naît d'une mère humaine n'a certes pas son origine sur la Terre, qui n'en fournit que le champ d'action. Dans ce qui est l'apport de l'hérédité physique s'incarne une admirable création cosmique, formée au sein des mondes suprasensibles durant l'existence solaire.

Lorsqu'on appréhende de telles choses à l'aide du pouvoir de connaissance correspondant, on est poussé à élever son regard vers le Soleil et à se dire : déjà son rayonnement physique est beau, et belle cette chaleur solaire qui afflue vers nous, vers la Terre. Mais quand nous nous pénétrons de la connaissance de ce qu'est en réalité le Soleil, nous ressentons que là-haut, où le globe solaire parcourt l'univers, c'est là que se trouve le champ d'action où les générations futures sont modelées sous leur première forme ; c'est là que les Hiérarchies supérieures travaillent en union avec les âmes humaines qui étaient présentes sur terre dans la vie précédente, travaillent à former les hommes de l'avenir. Ce globe solaire est en fait l'embryon spirituel de la vie terrestre future que nous pressentons. Et c'est, au fond, la moitié du temps de notre existence solaire que nous passons ainsi, avec les dieux, occupés à former la substance de notre être terrestre futur.

Quand nous avons vécu la moitié de l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, et sommes parvenus à ce que j'ai appelé dans mes « Drames-Mystères », le « minuit suprême » alors commence un nouveau travail. Nous avons entendu que l'existence solaire est toute bonté. Si ce que je viens de vous décrire n'était élaboré qu'en puisant à la sagesse cosmique suprême, ce ne sont pas des hommes qui naîtraient sur la terre, mais des êtres angéliques, des êtres de bonté. Mais ces êtres de bonté céleste ne seraient pas libres, il n'y aurait en eux aucune liberté. Car conformément à leur nature, à l'existence solaire qui les aurait engendrés, ils ne pourraient faire que le bien. Ils n'auraient pas la possibilité de choisir entre le bien et le mal.

Durant la seconde moitié de l'existence solaire, une partie de ce qui est devenu réalité humaine, grâce au travail au sein de l'existence solaire, reçoit une forme nouvelle, et s'évapore en quelque sorte pour ne plus être qu'une image. Pour commencer, l'être humain prend forme en son organisme de telle sorte qu'il devrait devenir un être de pure bonté. Puis, dans la seconde moitié de l'existence solaire, une partie de cet être formé devient, non pas réalité, mais seulement une image, si bien que nous poursuivons notre route dans la sphère solaire en partie en tant que réalité spirituelle, en partie en tant qu'image. Ce qui est réalité spirituelle constitue le fondement de notre corps en vue de la future existence terrestre.

Ce qui est seulement image devient le fondement de notre tête. Et parce que c'est uniquement image, cette partie peut se remplir d'un matériau beaucoup plus dense, de la matière osseuse. Mais en même temps, dans cette partie qui est image, et non pas réalité spirituelle, s'incorpore un élément dans lequel nous reconnaissons ici-bas, sur la terre, l'écho, le reflet de cette image. Les besoins de notre estomac, de notre foie, etc., nous les vivons comme des nécessités naturelles. L'impulsion morale

présente en nous, nous la vivons ici sur Terre par l'esprit ; ce que nous vivons ainsi spirituellement, l'impulsion morale qui se fait entendre par la voix de notre conscience, se forme en tant que germe dans ce qui devient ici image, dans l'embryon solaire de l'être humain.

Mes chers amis, la Terre en évolution, l'évolution de l'humanité sur la Terre ont une histoire. La civilisation, la culture évoluent au long du cours de l'histoire. La vie solaire que nous traversons pendant une longue durée entre la mort et une nouvelle naissance a aussi une histoire. L'événement le plus important de l'histoire de la terre, c'est le Mystère du Golgotha, et nous distinguons dans le cours de cette histoire entre les faits qui précèdent et ceux qui suivent cet événement du Golgotha. De façon analogue, il faut distinguer aussi, dans la vie solaire que l'homme traverse entre la mort et une nouvelle naissance, entre ce qui s'y est passé avant que sur la Terre ait eu lieu le Mystère du Golgotha, et ce qui s'y est passé après. Seulement, voilà ce qu'il en est :

Lorsque nous considérons la vie de la Terre jusqu'à l'événement du Golgotha, nous constatons que l'entité du Christ n'est pas présente ; il y est attendu, mais il n'est pas encore là, il réside encore dans la sphère solaire. Dans les Mystères, les initiés connaissaient les méthodes et les voies qui leur permettaient de participer dans leurs lieux de Mystères à la vie solaire. Lorsqu'ils pouvaient accéder à une connaissance atteinte au-dehors du corps, ils parvenaient, en s'élevant au-dessus de la zone de l'expérience terrestre grâce à l'initiation, jusqu'au Christ ; car le Christ pouvait être trouvé dans le Soleil. Mais après ce qui s'est passé sur la Terre lors du Mystère du Golgotha, il ne se trouve plus dans le Soleil, il s'est uni à l'existence terrestre. Tout d'abord il est présent dans la vie solaire, ensuite il n'y est plus – à l'inverse exactement de la Terre, où le Christ tout d'abord n'est pas présent, et l'est ensuite.

Mais de même que Christ intervient de façon radicale dans la vie terrestre, il l'a fait dans la vie solaire. Tout comme sur Terre il nous faut lutter beaucoup pour approfondir en nous la vie de l'âme au point de vivre intérieurement le Christ, d'être intérieurement pleins de lui, d'être christifiés tout entiers, il est malaisé, pendant l'existence solaire, de contempler totalement l'entité humaine dans sa nature propre, comme je l'ai dit tout à l'heure. Et au moment de l'évolution en particulier, où sur la Terre régnait une certaine clairvoyance instinctive, il était malaisé de contempler après sa mort l'être humain dans l'existence solaire. Le fait justement que l'homme pouvait percevoir sur Terre quelque chose de spirituel en lui-même, lui rendait difficile de contempler le mystère de l'être humain devenu monde extérieur.

Avant le Mystère du Golgotha, c'était le Christ qui, dans la sphère solaire, donnait à l'homme la force de contempler sans réserve la nature humaine. Depuis le Mystère du Golgotha, il nous faut sur la Terre, hommes que nous sommes, passer par cet approfondissement intérieur que rend possible la contemplation du Mystère du Golgotha, la vie unie au Mystère du Golgotha, la participation à la vie du Christ. C'est par cette voie que nous pouvons, pendant l'existence terrestre et dans une conscience libre, rassembler les énergies que nous pouvons emporter au-delà de la mort et qui peuvent nous donner la force de contempler dans la sphère terrestre l'être humain.

Avant le Mystère du Golgotha, le Christ a donné aux hommes, durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, la force de contempler l'être humain durant l'existence solaire ; après le Mystère du Golgotha, il prépare l'homme durant la vie sur Terre à contempler dans la sphère solaire l'entité humaine dans sa plénitude. Nous ne connaissons complètement le christianisme que si, dans la vie sur Terre, nous élevons le regard vers l'existence solaire. Et comme nous l'avons vu, nous apprenons à connaître une première moitié de l'existence solaire où l'être humain, formé tout d'abord en tant que réalité, est toute bonté. Puis une image est créée, qui se projettera ultérieurement dans la vie humaine, libérant l'homme en lequel réside le germe de l'expérience morale.

Lorsque à l'aide de la science initiatique nous abordons ces tendances morales, ces forces guérisseuses qui naissent en l'homme, nous n'avons pas une vision juste par notre Imagination, notre Inspiration, notre Intuition, si elles ne sont pas fortifiées par ce qui peut nous venir de la sphère dans laquelle progressivement, l'homme glisse en quittant la région solaire : la sphère d'existence de Mars, de Jupiter, de Saturne. Si nous voulons évaluer dans son ensemble cette seconde moitié de la vie humaine entre la mort et une nouvelle naissance, il nous faut à nouveau porter un regard rétrospectif sur certaines périodes de sept années. Lorsque nous portons notre regard sur la période entre la quarante-deuxième et la quarante-neuvième année, ce sont les mystères de Mars dont le rayonnement nous parvient.

De la quarante-neuvième à la cinquante-sixième année de vie, ce sont les mystères de Jupiter ; et de la cinquante-sixième à la soixante-troisième année, ce sont les mystères de Saturne quant à la préparation de l'être humain en vue d'une nouvelle vie terrestre. Car là où l'homme parvient après avoir traversé le domaine solaire, dans l'existence martienne tout d'abord, puis dans l'existence jupitérienne, puis dans l'existence saturnienne, ce sont manifestement les entités des Hiérarchies supérieures qui agissent pour l'homme : les Trônes, les Chérubins, les Séraphins, et de telle sorte que les Trônes apparaissent avec la sphère de Mars, les Chérubins avec la sphère de Jupiter, les Séraphins avec la sphère de Saturne.

Lorsque nous traversons cette seconde moitié de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, les conditions sont, encore une fois, à un certain point de vue, à l'opposé des conditions de la vie sur Terre. Ici-bas, nous nous tenons debout sur la Terre et nous regardons au-dehors les étendues du monde

stellaire, nous apercevons ses merveilles et nous les laissons agir sur nous dans toute leur grandeur sublime.

Par contre, lorsque poursuivant notre vie au-delà de la sphère solaire, nous nous préparons à notre vie terrestre future, à travers les sphères de Mars, de Jupiter et de Saturne, nous nous trouvons plongés, où que porte notre regard, dans une vie de caractère religieux. Nous abaissons notre regard vers la Terre. Elle ne nous apparaît pas sous la forme physique que nous connaissons ici ; ce qui nous apparaît – je dirais volontiers : dans la direction de la Terre – c'est une vie spirituelle puissante que tissent les faits qui s'accomplissent sur Mars, sur Jupiter, sur Saturne, que tissent les actions des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. Mais maintenant ce n'est plus tout à fait comme auparavant, où nous sentions en nous tout ce qui était dans le monde. Nous sentions en nous les Exousiaï, les Kyriotetes, les Dynamis ; et maintenant qu'abaissant notre regard nous éprouvons ce que sont les actes des Séraphins, des Chérubins, des Trônes, nous les voyons tout d'abord extérieurs à nous ; nous voyons en-dessous de nous le ciel suprasensible, car le monde spirituel pur est pour nous au-dessus. Nous voyons le ciel suprasensible, notre regard plonge dans les sphères de Mars, de Jupiter, de Saturne, nous voyons vivre et œuvrer à leur manière les Trônes, les Chérubins et les Séraphins.

Mais quel est alors le spectacle qui s'offre à nous lorsque nous considérons ce travail ? Nous voyons les Séraphins, les Chérubins et les Trônes vivre eux-mêmes sous une forme suprasensible ce que sera l'accomplissement de notre karma dans notre vie terrestre ultérieure. Ce que nous devons vivre, nous hommes, du fait d'autres hommes, parce que nous avons d'une certaine façon engagé un karma avec eux, cela, nous l'éprouvons tout d'abord à travers les actes divins parmi les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Ceux-ci déterminent entre eux l'accomplissement de notre karma tel que nous le vivrons dans notre prochaine existence terrestre. Les dieux sont véritablement les créateurs de l'homme ; mais ils créent aussi notre karma. Ils vivent tout d'abord l'accomplissement de notre karma en une image céleste, et nous en recevons une impression profonde dont nous gardons l'empreinte au cours de notre existence ultérieure. Nous nous chargeons de notre karma, tel qu'il s'accomplira, parce que nous le voyons tout d'abord dans les actes divins des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. Nous vivons intérieurement, à cette vue, ce qui nous adviendra au cours de notre prochaine vie terrestre, accompli par les dieux.

Comme vous le voyez, grâce à la science initiatique, il est possible d'acquérir la connaissance du karma en suivant le cours de la vie humaine dans la deuxième moitié de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, et l'on peut déchiffrer ce qui s'accomplit dans les sphères de Mars, de Jupiter et de Saturne par l'action des Trônes, des Chérubins et des Séraphins. Celui qui a appris à revoir en esprit sa vie entre la quarante-deuxième et la quarante-neuvième année, voit s'offrir à lui la possibilité de pénétrer les mystères de Mars, de voir en quelque sorte ce qui se passe là principalement entre les Trônes, mais aussi, dans l'ensemble, entre les Trônes, les Séraphins et les Chérubins – lorsqu'il traverse cette sphère de Mars. Ici-bas, dans la vie terrestre, on ne peut pas juger de l'action du karma. Il faut, pour cela, s'aider du monde suprasensible. Et lorsqu'on veut faire des études relatives au karma, il faut précisément porter le regard sur cette partie de l'univers que l'homme traverse entre la mort et une nouvelle naissance dans les sphères de Mars, de Jupiter et de Saturne. Or, pour certains hommes, ce qui est déterminant pour la prochaine vie terrestre, c'est justement ce qui se passe dans la sphère de Mars.

Vous contemplez cette sphère de Mars, vous voyez ce qui s'y déroule. C'est avant tout ce que je voudrais appeler le « Verbe cosmique ». Tout y est parole. Les êtres de Mars ne sont que des êtres-paroles, si je puis me permettre cette expression. Représentez-vous l'homme terrestre : il est fait de chair et de sang, il vit, il parle, et de ce fait, il met l'air en mouvement. Au moment où les ondes de l'air frappent notre oreille, nous entendons ; les sons s'incarnent dans des ondes de l'air. Les entités de Mars sont ainsi formées d'ondes sonores, leur être tout entier n'est que paroles. On vit ce que sont ces entités en entendant en esprit. Lorsqu'on voit rétrospectivement la période de vie entre la quarante-deuxième et la quarante-neuvième année, lorsque cette sphère est celle qui agit le plus fortement sur l'homme entre la mort et une nouvelle naissance, lorsque c'est là avant tout que s'élabore son karma, ce qu'il vivra sur la Terre sera très fortement lié à la nature de Mars ; c'est à travers cette sphère de Mars qu'il regarde vers la Terre, et il se prépare une vie terrestre qui sera très étroitement liée à la vie de Mars.

Prenons un exemple : prenons un homme ayant vécu au temps où les Arabes, sous l'impulsion de Mahomet, quittaient l'Asie, et où leur flot belliqueux arrivait d'Afrique du Nord en Europe, menaçant l'Espagne, où ils établirent la domination mauresque et arabe. Prenons un homme qui, à l'époque précédant l'expansion de la domination arabe en Afrique, avait acquis les connaissances scientifiques propres à son temps. Cet homme a existé, il a reçu en Afrique du Nord – non pas entièrement, mais un peu à la manière que l'histoire nous apprend pour Saint-Augustin, – l'enseignement scientifique donné en Afrique du Nord.

Je ne pense pas ici à saint Augustin, mais à une autre personnalité qui, un peu plus tard, s'est assimilé la science nord-africaine de façon un peu différente, avec la coloration de l'esprit mauresque, arabe. Cette personnalité passa ensuite en Espagne, dans l'Espagne actuelle, où s'accomplit une sorte de conversion de ses croyances ; elle s'oriente alors davantage vers une conception plus chrétienne qui en elle se mêla aux conceptions arabes assimilées autrefois. En elle, pénétra quelque chose d'une sorte de science cabalistique, non pas encore ce qu'on appelle aujourd'hui la Cabale, mais déjà les germes de la

pensée cabalistique. Elle fut alors envahie par des doutes, par de nombreux doutes intimes, par une incertitude intérieure, et elle mourut aussi dans cette incertitude.

C'était une personnalité masculine, qui se réincarna relativement peu de temps après sous la forme féminine avant le milieu du Moyen Age. Tout ce que la vie précédente avait accumulé de doutes en elle imprégna profondément sa nature. Cette personnalité réapparut, ayant en partie dans des incarnations antérieures, en partie dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, préparé son destin surtout dans la sphère de Mars, alors que l'incarnation féminine, elle, passait à une incarnation masculine. Elle fut de ce fait étroitement liée à tout ce qui vit sur la Terre sous la forme d'une intelligence rationnelle aiguë – une intelligence rationnelle qui avait en grande partie un caractère logique et combatif. Cette personnalité dont je viens de caractériser deux incarnations fut alors Voltaire.

Vous voyez comment la vie terrestre se forme durant la phase entre la mort et une nouvelle naissance, par l'union de ce qu'est l'homme avec ce qui vit derrière les étoiles. Nous ne pouvons connaître dans son ensemble la marche historique de l'évolution terrestre que si nous portons le regard sur le rapport entre une vie humaine et celles qui l'ont précédée.

Par quelle voie se transmet donc ce qui est effet et cause dans des époques antérieures de l'évolution historique jusqu'à une époque récente ? – Les humains eux-mêmes les transmettent. Vous tous qui vous trouvez assis ici, vous avez apporté, de ce que vous avez vécu à des époques antérieures, ce que vous vivez à l'époque actuelle. Ce sont les humains eux-mêmes qui font l'histoire. Mais nous ne pouvons le comprendre que quand nous pouvons le contempler au lieu d'en bavarder seulement dans l'abstrait, quand nous pouvons porter un regard concret sur ce qui s'accomplit entre la mort et une nouvelle naissance.

Pour la compréhension de la vie terrestre de l'homme, il est d'une importance particulière d'étudier l'évolution karmique qui se déroule quand l'homme apporte de ses vies antérieures une condition particulière, quand il a créé dans la sphère de Saturne les impulsions essentielles de son karma. Les hommes qui se créent dans la sphère de Mars les impulsions fondamentales de leur karma deviennent tels que Voltaire. Par toutes leurs pensées, ils sont fortement liés à la vie de la Terre, ils la critiquent, ils la combattent, et ainsi de suite, et la conçoivent aussi de façon telle qu'ils la résument sous forme de sentences, comme Voltaire le fit avec un talent génial. La chose est toute différente quand le karma a été principalement formé sous les impulsions de Saturne.

Ces impulsions saturniennes exercent en fait un effet très particulier sur l'homme. La seule contemplation des mystères de Saturne, que l'on embrasse du regard quand on revoit rétrospectivement sa vie terrestre entre la cinquante-sixième et la soixante-troisième année, cette seule contemplation a quelque chose qui pèse sur l'âme, qui bouleverse ; qui d'une certaine façon est étranger à la vie terrestre. Et celui qui grâce à la science initiatique, au cours des années situées entre la cinquante-sixième et la soixante-troisième, voit se dévoiler les secrets de Saturne, fait une expérience d'un caractère dramatique qui va s'intensifiant, qui devient de plus en plus bouleversante, qui devient aussi de plus en plus difficile à supporter parce qu'elle s'attaque à la vie.

Mais il faudrait dire : toute la merveilleuse signification de l'être humain dans ses divers aspects, on ne peut la découvrir qu'en voyant se former son karma dans cette sphère. En voici également un exemple, je dois certes, à ce sujet, ajouter quelques paroles au préalable. Une question pourrait se poser pour vous tous, mes chers amis, qui serait tout à fait justifiée, et reposerait sur une affirmation que j'ai souvent formulée dans des livres et dans des conférences : il a existé dans les temps passés de grands initiés qui ont vécu parmi les hommes. Vous pouvez vous demander : Où se trouvent-ils à l'époque actuelle ? Et probablement, en regardant aujourd'hui autour de vous, vous ne pourrez pas dire de beaucoup d'hommes actifs à notre époque qu'ils ont le caractère d'initiés ; et, somme toute, il en est ainsi depuis longtemps. Il faut donc se poser la question : Que sont devenus les initiés dans leurs incarnations ultérieures ?

Celui qui, dans une incarnation antérieure, était en pleine conscience un initié, et paraissait tel aussi pour le monde extérieur, ne doit pas nécessairement l'être à nouveau dans l'incarnation suivante. Sa nature d'initié peut rester subconsciente. Car il faut en effet que l'homme utilise le corps qu'une époque peut lui fournir. Les corps actuels ne sont pas très adaptés à la science de l'esprit, ils sont un obstacle permanent parce qu'ils sont le produit d'un temps à tendances matérialistes ; et notre éducation en particulier nous crée dès l'enfance un obstacle.

Lorsqu'on grandit dans ce contexte et qu'on a été un initié dans le passé, on ne peut pas manifester à nouveau extérieurement ce qui a subsisté de l'initiation en vue de cette incarnation. On apprend à écrire, mais l'écriture actuelle ne permet pas d'exprimer ce qui était autrefois la science initiatique. Et de même pour toutes les conditions de la vie. C'est ainsi que les initiés des époques passées se présentent dans la vie comme des personnalités importantes, mais non pas initiées. Et plus d'une existence actuelle, ou appartenant à un passé tout proche, reporte à une initiation passée.

Voyez-vous, je voudrais vous donner un exemple, celui d'une personnalité qui fut réellement initiée dans des vies antérieures. C'était précisément une personnalité initiée aux Mystères d'Hybernie, aux Mystères d'Irlande, au premier siècle de l'ère chrétienne, alors que ces Mystères irlandais étaient déjà sur leur déclin, mais conservaient encore un savoir grandiose. Cette personnalité était initiée à un degré supérieur. Or, ces Mystères irlandais étaient d'une grande profondeur, non pas intellectuelle, mais

d'une profondeur humaine générale. L'une des impressions que l'on pouvait recevoir dans le culte était par exemple la suivante : après avoir été longuement préparé à percevoir le caractère trompeur des vérités terrestres, et la possibilité du doute, on était amené à vivre en images ce qui ne peut faire une forte impression que sous la forme d'images.

Le disciple était conduit devant deux statues. L'une se présentait toute comme de consistance élastique, mais intérieurement vide. Elle était par ailleurs d'une grandeur majestueuse, et produisait tout entière une impression puissante. Le disciple devait toucher cette statue. Ce contact lui causait intérieurement un frisson d'épouvante, car la statue donnait la sensation d'être vivante. On y enfonçait le doigt, on le retirait dans un frémissement, et la forme aussitôt se rétablissait. On avait l'impression d'une vie qui était présente là, et qui se reconstituait dès qu'elle était entamée, si peu que ce fût. Cette expérience était destinée à faire sentir tout ce qui, dans l'être humain, est de nature solaire.

L'autre statue était plutôt plastique ; on la touchait aussi, et l'empreinte subsistait. C'est seulement le jour suivant que l'on retrouvait la statue reconstituée durant la nuit. Des actes cultuels de cette nature provoquaient une métamorphose de la vie intérieure. Ainsi, cette personnalité qui vivait alors aussi une incarnation masculine, avait reçu dans ces Mystères une profonde impression. Il est compréhensible que lorsqu'on donne aujourd'hui des exemples d'incarnations passées, on rencontre facilement des incarnations masculines, parce qu'autrefois les hommes étaient presque seuls à jouer un rôle. L'incarnation féminine constituait un intermédiaire. Aujourd'hui, où la femme commence à jouer un grand rôle dans l'évolution historique, l'époque se prépare où l'on en viendra à parler beaucoup plus d'incarnations féminines.

Nous trouvons donc une personnalité sur laquelle le culte, les cérémonies initiatiques des Mystères Hybernéens avaient produit une impression énorme, touchant profondément son âme, et l'on peut dire que par ces expériences intérieures elle fut emplie de telles impressions que de toute son âme elle oublia la Terre. Après avoir traversé une incarnation féminine durant laquelle les impulsions initiatiques de son passé ne se manifestèrent que dans la disposition générale de son âme, elle réapparut sur la Terre en une personnalité importante du XIXe siècle, une personnalité qui avait vécu les conséquences de son karma élaboré dans la sphère de Saturne, dans cette sphère où l'on vit parmi des êtres qui, au fond, ne connaissent pas de présent.

C'est une chose bouleversante pour celui qui perçoit la sphère de Saturne par la clairvoyance, dans le sens que j'ai exposé, que de voir dans la sphère de Saturne des entités qui en réalité n'ont pas de présent, mais vivent entièrement tournées vers leur passé. Ce qu'elles font se déroule inconsciemment, et un acte qu'elles accomplissent ne vient à leur conscience que quand il est fait et inscrit dans le karma des mondes. Connaître ces êtres, qui traînent derrière eux leur passé comme une queue de comète spirituelle, est une chose bouleversante. Cette personnalité qui avait été autrefois initiée, et qui s'était élevée très au-dessus de l'existence terrestre, apporta son âme à ces entités qui ne prennent aucune part au temps présent, et élabora son karma parmi elles. Il en fut vraiment comme si tout ce qu'elle avait vécu dans son existence d'initié venait illuminer d'une manière grandiose et majestueuse la totalité du passé des vies terrestres humaines.

Ce fut comme une fécondation de tout ce passé grâce à ce qui avait été vécu dans les Mystères d'Hybernie. Lorsque cette personnalité réapparut sur la terre, le contraste qui s'établit du fait que l'âme devait maintenant évoluer sur Terre fit naître des impulsions d'avenir. Lorsque cette âme – directement sortant de la sphère de Saturne, le regard tout à fait tourné vers le passé éclairé par la lumière de l'initiation – descendit vers la Terre, elle prit une attitude orientée en sens inverse : fermement établie dans la vie terrestre, mais regardant vers l'avenir, manifestant des impulsions, des idées et des sensations de grande portée ! Cet initié d'Hybernie fut Victor Hugo. Nous ne voyons un homme sous son vrai jour qu'en le considérant aussi dans le contexte de son évolution entre la mort et une nouvelle naissance. Nous le voyons avec ses qualités morales, religieuses, éthiques quand nous le regardons ainsi. Une personnalité n'est pas appauvrie, mais enrichie, du fait qu'elle est éclairée dans tout son être par la lumière de l'esprit.

Comment, par de tels exemples qui sont puisés à l'histoire de l'humanité par la science de l'esprit, avec une entière exactitude, comment comprend-on la vie de l'homme, la collaboration de l'univers avec les hommes ? Comment par exemple un troisième cas peut-il aider à comprendre ce qui sinon resterait énigmatique pour un observateur impartial ? Comment comprend-on grâce aux rapports karmiques, dans des cas de ce genre, ce qui sinon paraît incompréhensible ?

Ici nous orientons notre regard vers une catégorie de Mystères complètement décadents. Des Mystères qui ont autrefois joué un grand rôle en Amérique, mais qui sont tombés en décadence, si bien que les représentations qui se sont formées du culte, et la pratique du culte elle-même, y devinrent tout à fait puériles, aimerait-on dire, à l'égard de la forme grandiose qu'elles avaient autrefois. Quelque chose de la force, de la force de suggestion de ces anciens Mystères se révèle même dans leur caractère de superstition, de sorcellerie, de magie, qu'ils avaient avant la découverte de l'Amérique. Une personnalité vécut au sein de ces Mystères, dont je veux vous parler, qui avait reçu non seulement des représentations, mais des impressions de ces forces provenant d'entités qui sont appelées là-bas Taotel, Quetzalcoatl, Tezcatlipoka.

Ce sont des entités qui font certes sur l'homme une forte impression, mais que j'aimerais qualifier d'impure. C'est souvent le caractère qu'ont les Mystères décadents : ils créent des impressions impures au point de vue moral. Je vois cette personnalité renaître plus tard en un homme dont le subconscient était fortement imprégné de la force suggestive qui peut émaner de pareils Mystères. Elle renaît en Eliphas Lévi, en qui, au moyen des concepts purement extérieurs que produisent l'abstraction et le rationalisme, revit simplement une substance mystérique en réalité décadente. C'est ainsi que tombe aussitôt la lumière sur un personnage sinon énigmatique, dont les ouvrages ont quelque chose d'une certaine grandeur, mais aussi un peu de ce qui rend l'âme humaine tout à fait incohérente, et même, en un certain sens, atone et stupide.

En tout point où se porte notre regard, la vie s'éclaire pour nous grâce aux rapports vers lesquels oriente l'anthroposophie, selon une voie concrète, et non pas abstraite. Mais pouvez-vous vous représenter, mes chers amis, que vous accueillez des descriptions authentiques de ce qui se passe au-delà du terrestre, sans que votre sensibilité en soit émue, sans que votre âme en reçoive chaleur et clarté ? La vie de l'homme entre la naissance et la mort n'apparaît-elle pas tout autre, ne la sent-on pas tout autrement lorsqu'on laisse vraiment agir sur son âme, avec toute sa force intérieure, ces descriptions de la vie suprasensible ? On contemple et on sait qu'on est descendu d'un monde qui doit être décrit, que nous apportons dans le monde physique ce qui a vécu parmi les dieux.

Comprendre cela théoriquement n'est pas l'essentiel. Mais sentir qu'on est un être humain descendu d'une sphère qui peut être décrite ainsi, cela signifie qu'en tant qu'être humain nous nous sentons responsable dans notre corps physique sensible sur la Terre, responsable d'avoir à être digne de ce qui est descendu avec nous. Lorsque la connaissance se transforme de la sorte en impulsion volontaire, en volonté d'être digne de la vie qu'a menée notre âme avant la descente par la naissance, alors ce qu'enseigne l'anthroposophie devient directement substance morale. Ce renforcement des impulsions morales est un aspect essentiel de l'anthroposophie. Je crois que ceci se dégagera aussi de la manière dont est exposé le contenu de ces trois conférences.

Regardons l'autre aspect, l'aspect de la mort qui clôt la vie physique terrestre. Là où vivait un être humain, la mort apporte le néant. Mais dès que nous décrivons ce qui peut être décrit du monde suprasensible, derrière ce néant s'élève le monde spirituel des dieux, et l'homme devient conscient qu'il possédera la force d'entreprendre, là où gît le néant de son corps physique, l'œuvre qui produira un nouveau corps physique. Voilà ce qui donne une puissante impulsion religieuse, une impulsion religieuse réelle. C'est ainsi, mes chers amis, que naît de l'anthroposophie une image de la vie universelle, de la vie humaine. C'est ainsi que par l'anthroposophie prennent de la force les idéaux moraux et religieux. C'est de ce contenu de l'anthroposophie que je voulais vous donner quelque chose dans les trois courtes conférences que j'ai pu faire devant vous.

Je voudrais les terminer en attirant votre attention sur ce que doit être, entre nous aussi, l'anthroposophie vivante, l'anthroposophie dans sa réalité essentielle, afin que, lorsque nous nous séparons dans l'espace, nous restions ensemble en esprit. Alors nos pensées se trouveront, et en réalité nous ne nous séparerons pas. La compréhension que nous acquérons par l'anthroposophie, par la contemplation du monde suprasensible, nous enseigne que les personnalités que l'anthroposophie a réunies peuvent toujours se trouver spirituellement. C'est pourquoi nous allons clore ces conférences privées en nous disant : Nous avons été, vous et moi, réunis un moment dans l'espace ; nous voulons fortement rester unis en esprit. Permettez-moi de clore ces considérations par ces paroles.

LE KARMA FORMATEUR
DE LA DESTINÉE HUMAINE

HUITIÈME CONFÉRENCE
Breslau, 7 juin 1924

La sagesse anthroposophique intervient au plus profond de la vie humaine parce qu'elle oriente le regard vers les secrets cosmiques les plus vastes, vers les secrets de l'univers entier, qui se trouvent certes rassemblés sous la forme d'un microcosme dans la nature humaine. Mais dans tout ce qui peut, par cette voie, s'éclairer pour nous, s'illuminer dans le cosmos, une chose vit, qui projette sa lumière non seulement dans la vie quotidienne, mais dans la vie de chaque heure ; qui du fait qu'elle étudie cette vie humaine en ce qui concerne sa destinée, son karma, éclaire ce qui touche le cœur de l'homme au plus près, lui est, comme je le disais, proche à chaque heure. Je voudrais donc, en partant de points de vue très différents, vous parler durant ces journées notamment du fondement anthroposophique des idées, des images spirituelles qui peuvent nous rendre proche ce qu'est le karma de l'homme.

Nous savons bien que dans cette vie humaine telle qu'elle se déroule entre la naissance et la mort, deux moments en quelque sorte jouent, qui se distinguent essentiellement de tous les autres instants de la vie. Le premier – naturellement, ce n'est pas un « Moment » au sens littéral du mot, mais vous le comprendrez c'est celui où l'homme, être d'esprit et d'âme, descend dans la vie terrestre, se revêt d'un corps physique, instrument de son activité dans le terrestre, et non seulement se revêt de ce corps physique, mais se transforme en quelque sorte en ce corps pour pouvoir agir sur la terre : c'est le début de l'existence terrestre, la naissance et la conception. L'autre moment, c'est celui où l'homme quitte la vie terrestre et, en franchissant le porche de la mort, retourne dans le monde spirituel.

Tenons-nous-en à ce dernier tout d'abord ; nous voyons que dans les premiers jours après la mort la forme physique humaine ne se conserve que jusqu'à un certain point. Mais nous nous demandons : Quel est le rapport de cette forme humaine physique qui se maintient avec la nature, avec le domaine de l'existence qui nous entoure dans les différents règnes naturels durant la vie sur terre ? Ces règnes naturels, la nature extérieure tout entière, sont-ils en état d'agir vis-à-vis de ces restes de l'entité humaine de façon à lui conserver sa forme ? Non, cela, la nature n'est pas en état de le faire.

La nature est uniquement capable de détruire cet ensemble humain physique édifié depuis son entrée dans la vie terrestre physique ; et avec la mort commence à se dissoudre la forme que l'être humain considère comme sa forme terrestre. Celui qui laisse agir assez profondément cette vérité toute évidente sur son âme aperçoit clairement avec quelle simplicité, dans la forme physique humaine déjà, se trouve la preuve qui infirme toute conception matérialiste. Car si le matérialisme voyait juste, on devrait pouvoir dire que la nature construit la forme humaine. Mais on ne peut pas le dire, car elle ne peut que la détruire. Et cette pensée peut engendrer une puissante impression. Elle en émane aussi, mais très souvent, elle ne peut pas être pensée comme il faudrait.

Elle vit dans le subconscient de l'homme, elle vit dans tout ce que nous ressentons devant l'énigme de la mort. Mais là, elle vit avec énergie. Et l'anthroposophie ne veut rien d'autre qu'amener de telles énigmes, qui se posent dans la vie à l'esprit non prévenu de l'homme, au degré de solution nécessaire justement pour lui permettre de se conduire comme il le faut dans la vie. C'est ainsi que pour commencer, elle doit simplement orienter l'esprit humain libre de préventions vers le moment de la mort.

Et de l'autre côté, vers le moment de la naissance. Mais pour se former de ce moment de la naissance une représentation correspondant à celle de la mort, il faut se consacrer un peu à une observation de soi-même impartiale, et qui doit porter sur l'activité pensante. Cette activité pensante, elle s'étend à tout ce qui se passe dans le monde terrestre, sensible, physique. Nous nous formons des pensées sur ce qui arrive dans le monde. Nous ne pourrions absolument pas être des humains si nous ne le faisions pas ; car par la formation de ces pensées, nous nous distinguons de tous les autres êtres qui nous entourent dans le domaine terrestre. Mais quand nous nous observons nous-mêmes impartialement, ces pensées nous apparaissent vraiment très éloignées de toutes les réalités qui nous entourent.

Qu'on se représente seulement de manière juste combien, intérieurement, nous devenons abstraits et froids quand nous nous adonnons à l'activité pensante, par comparaison à ce que nous sommes quand nous nous donnons de toute notre âme à la vie. Une sensibilité sans œillères ne devrait concevoir là-dessus aucun doute : tout d'abord, les pensées sont quelque chose de froid, d'abstrait, de sec, de prosaïque. Ce devrait être pour l'anthroposophe la première expérience méditative que de regarder de la manière juste la vie de nos pensées précisément. Alors, à cette vue, quelque chose lui apparaîtra qui sera pour lui très semblable au spectacle d'un cadavre.

Qu'est-ce donc qui caractérise le spectacle d'un cadavre ? Le voilà gisant devant nous. Nous nous disons : Dans cette forme, une âme humaine, un esprit humain a vécu ; cette âme, cet esprit s'en sont allés. Ce qu'est un cadavre humain gît là, comme la coquille de l'âme et de l'esprit, nous fournissant en même temps la preuve que tout ce qui est le monde extra-humain n'aurait jamais pu produire cette forme, qu'elle n'a pu naître que de la nature humaine elle-même la plus profonde, celle qu'anime un esprit, qu'elle est le vestige de quelque chose qui n'est plus là. La forme elle-même nous montre que le cadavre n'est pas une vérité, qu'il n'est qu'un reste d'une vérité, qu'il n'a de sens que quand l'âme et

l'esprit y vivent. Maintenant, sous la forme qui subsiste, il a perdu beaucoup de choses ; mais tel qu'il est, il montre justement que l'âme et l'esprit l'ont habité.

Nous pouvons ensuite porter le regard de notre âme sur la vie de la pensée. Elle nous apparaîtra aussi – certes d'un autre point de vue – comme si elle avait quelque chose d'un cadavre. L'activité pensante de l'homme apparaît, quand nous l'observons impartialement en nous-mêmes, pouvant en fait subsister aussi peu par elle-même que la forme humaine dans le cadavre qui n'a pas de sens ; et la pensée humaine, telle qu'elle conçoit la nature extérieure, n'a pas de sens, pas plus qu'un cadavre. Car la nature extérieure est toujours quelque chose qui peut bien être saisi par la pensée, mais ne peut jamais la produire. Sinon il ne pourrait pas exister de logique, qui voit, indépendamment de toutes les lois naturelles, ce qui est bien et ce qui est mal pensé. Si nous saisissons ici-bas, dans le monde terrestre, la pensée, et si nous perçons bien à jour sa nature, elle doit nous apparaître comme un cadavre, un cadavre psychique, de même qu'apparaît cadavre physique ce qui reste d'un être humain quand celui-ci a franchi le porche de la mort.

Nous ne comprenons la forme de l'être humain que si nous la concevons comme le reste de ce qu'un être doué de vie a laissé derrière lui en mourant. Imaginez qu'il n'existe qu'un seul être humain sur la terre, et qu'il meure, qu'un habitant de Mars survienne des hauteurs et examine ce cadavre : il ne le comprendrait pas du tout. Il pourrait étudier toutes les formes des minéraux, des plantes, des animaux, et ne comprendrait pourtant pas comment a pu naître cette forme morte. Car elle ne s'explique pas par elle-même, elle est sa propre contradiction – et elle est en contradiction avec tout le monde extra-humain, terrestre. Elle trahit par elle-même qu'elle a été abandonnée par quelque chose, car elle ne pourrait pas être comme elle est si elle était testée ainsi abandonnée à elle-même.

Il en est exactement de même pour nos pensées. Elles ne pourraient pas être ce qu'elles sont si elles n'étaient dues qu'à la nature extérieure. Elles sont un cadavre psychique, comparable au cadavre physique. Pour qu'un cadavre soit là, il faut que quelque chose soit mort. Ce qui est mort, c'est la forme d'activité pensante que nous avons eue avant de descendre dans le monde terrestre. Là vivait ce qui est mort dans la pensée abstraite. L'activité pensante de l'âme qui n'avait pas encore de corps a, avec la pensée que nous connaissons maintenant, le même rapport que l'homme doué d'âme et pénétré d'esprit, avec le cadavre. Et nous autres hommes incarnés dans un corps physique sommes devant le tombeau dans lequel a été enterré la vie de l'âme et de l'existence pré-terrestre. La pensée était vivante dans l'âme. L'âme est morte pour le monde spirituel. Nous ne portons pas la pensée vivante, nous portons en nous son cadavre.

Voilà ce qui se produit quand nous cheminons vers le côté de la vie terrestre opposé au côté de la mort, quand nous marchons vers la naissance. Nous nous disons : D'une certaine façon, l'esprit meurt en l'homme quand il naît ; ce qui est physique en lui meurt lors de la mort. Ainsi nous nous exprimons sur ces faits de façon plus juste qu'on le fait d'ordinaire de notre temps.

Lorsque tout d'abord nous cherchons la porte d'entrée vers l'anthroposophie en orientant le sentiment de notre âme vers la mort, et que nous devient compréhensible que l'activité pensante est un cadavre, comparée à ce qu'elle était avant la vie terrestre, notre regard élargi porte sur l'homme au-delà de la vie terrestre, et nous nous préparons alors ainsi à nous ouvrir à l'enseignement de l'anthroposophie, à la sagesse de l'anthroposophie. On ne trouve le chemin naturel de l'anthroposophie si difficile que parce qu'on ne porte pas le juste regard sur ce qui est, il est vrai, encore présent dans la vie terrestre, bien que n'étant qu'un cadavre. Aujourd'hui, on surestime la pensée, mais on ne la connaît pas en réalité, on ne la connaît que dans sa nature de cadavre psychique.

C'est seulement quand on dirige ses pensées comme j'ai essayé de le faire devant vous qu'on est orienté vigoureusement vers les deux côtés de la vie éternelle de l'âme humaine. Nous avons certes, conformément aux espoirs humains au fond, un mot seulement dans les langues modernes pour la demi-éternité qui commence maintenant, et ne cesse plus. Nous avons seulement le mot « immortalité », parce que ce qui intéresse surtout l'homme de notre époque, c'est ce qui arrive après la mort. Il est là maintenant, et tout ce qui l'intéresse dans la vie l'amène à savoir ce qui se passe après la mort.

Mais il y eut des temps dans l'évolution de l'humanité où une autre chose encore l'intéressait. Aujourd'hui, avec sa pensée que davantage l'égoïsme oriente, il se dit : Ce qui vient après la mort, cela m'intéresse, car je voudrais savoir si je vivrai après ; ce qu'il y avait avant la naissance ou avant la conception, cela ne m'intéresse pas. – Car il est là, l'être humain, et donc il ne réfléchit pas à la vie pré-terrestre comme à la vie post-mortem. Mais ces deux aspects : l'immortalité et « l'innatalité », font partie de l'âme éternelle. Les langues autrefois pratiquées dans les Mystères, plus proches des origines, et parlées par des hommes qui, conformément à leur époque, voyaient le monde suprasensible, avaient aussi un mot pour « innatalité ». Il nous faut en trouver un de haute lutte, en dirigeant nos pensées dans ce sens. Et par là nous sommes aussi conduits vers un ensemble de lois tout autres que celles de la nature actives en l'homme : vers la destinée humaine.

Pour commencer, cette destinée humaine se présente à l'âme par des rencontres en quelque sorte fortuites, elle se manifeste comme fortuitement. Nous accomplissons ceci ou cela, mus par telle ou telle impulsion, et en face de la vie ordinaire, nous devons nous dire : Il arrive dans des cas innombrables qu'à l'homme bon échoient des expériences pénibles, douloureuses, tragiques, tandis que par contre

celui qui n'a absolument pas de bonnes intentions reçoit en partage des expériences non pas mauvaises, mais bonnes. Dans la vie ordinaire, avec notre conscience habituelle, nous ne voyons pas, on le sait, le lien entre ce qui vient de notre âme et le destin qui nous frappe. Nous voyons le bien frappé par les coups les plus pénibles du sort, tandis que le mal est souvent acquitté par un sort relativement bon. Dans la vie de la nature, nous percevons avec quelle nécessité les effets suivent les causes ; nous ne le voyons pas dans le domaine spirituel où est insérée notre vie morale. Et pourtant, quand d'autre part nous portons sur la vie un regard impartial, nous voyons le destin se dérouler de façon telle que nous devons nous dire : il suit son cours comme si nous l'avions cherché nous-mêmes.

Il faut être vis-à-vis de soi très impartial. A un moment quelconque de la vie que l'on atteint dans cette incarnation, que l'on regarde ce qui a précédé. Disons par exemple, quelqu'un qui est âgé de cinquante ans remonte d'un regard sans prévention le cours de ces cinquante années jusqu'à son enfance, on voit alors comment on est allé sous une impulsion intérieure vers tout ce qui nous est arrivé. C'est une chose désagréable à observer ; mais en suivant les événements à rebours, on voit qu'on est obligé de se dire, à propos de ceux qui ont été déterminants : On s'est déplacé dans le temps vers ces événements comme on se déplace pour aller vers un point dans l'espace. Ce qui relève du destin émane déjà de nous-mêmes. C'est pourquoi il est tout à fait compréhensible que des êtres qui sont devenus pour nous un peu comme des pères – comme l'ami de Gœthe, Knebel, – se disent : Quant on regarde cette vie d'homme, elle apparaît tout à fait conforme à un plan.

Certes, ce plan n'est pas toujours tel qu'en y portant le regard, on se dise toujours : J'agirais encore de la même façon. Pourtant, quand on regarde un par un les actes accomplis, on voit toujours qu'on a ajouté le suivant au précédent, poussé par des forces intérieures, et c'est ainsi que tel ou tel événement est survenu dans notre vie. On en vient ainsi à admettre que par notre vie morale s'exprime un tout autre ensemble de lois que dans la vie de la nature. Par tout cela on peut éveiller en soi l'attitude d'âme dans laquelle on aborde l'investigateur spirituel qui, grâce à la contemplation du monde spirituel, sait décrire la formation du destin, comme le savant, en étudiant les phénomènes naturels, décrit les lois de la nature. Et c'est justement cette appréhension des lois spirituelles dans l'univers qui est la tâche de l'anthroposophie dans le présent.

Tout d'abord, quelques mots en guise d'introduction sur le sujet. Vous vous rappelez que dans « Science de l'occulte » par exemple, et dans d'autres contextes aussi, j'ai exposé comment la Lune, qui du haut du ciel nous envoie sa lumière, avait été autrefois unie à la Terre ; que le corps physique de la Lune s'est détaché, s'est séparé de la Terre à un moment bien déterminé. Elle s'unira à nouveau à la Terre dans l'avenir. Or, ce n'est pas seulement la Lune physique qui s'est séparée d'elle, mais aussi certains êtres qui habitaient la terre alors que la Lune physique lui était encore unie. En regardant les biens spirituels au sein de l'évolution humaine, nous nous apercevons de plus en plus que l'humanité actuelle est certes extrêmement intelligente – presque tous les hommes le sont aujourd'hui – mais dépourvue de sagesse. Des trésors de sagesse – exprimés non pas sous une forme intellectuelle, mais plutôt sous la forme poétique, imagée – étaient présents autrefois, au début de l'évolution de l'humanité, propagés parmi les hommes sur notre Terre par de grands maîtres, des Instructeurs, qui vivaient parmi les hommes.

Ces Instructeurs des origines n'habitaient pas un corps physique, ils s'incarnaient seulement dans un corps éthérique, et l'on avait commerce avec eux un peu autrement qu'aujourd'hui entre hommes physiques. Ces maîtres cheminaient sur la terre dans un corps éthérique. L'être humain dont ils devenaient les guides portait dans son âme le sentiment qu'ils lui étaient proches. Il sentait pénétrer en lui quelque chose comme une inspiration, comme des vérités, des conceptions aussi l'illuminant intérieurement. Les maîtres enseignaient en esprit. Mais à cette époque passée de l'évolution terrestre, on distinguait les hommes que l'on peut voir, de ceux que l'on ne peut pas voir. On n'exigeait pas de voir ces derniers car on possédait le don de recevoir d'eux des enseignements, même sans les voir. On entendait ces enseignements provenant de leur âme et l'on se disait : Si ces enseignements me parviennent, c'est qu'un grand Instructeur des hommes s'est approché de moi. Et l'on n'avait pas de ces maîtres une vision extérieure, on les rencontrait dans la contemplation spirituelle. On ne leur serrait pas la main physiquement, mais on se rencontrait pourtant et l'on ressentait quelque chose comme une poignée de main spirituelle.

Ces Instructeurs des origines ont donné à l'humanité les grands enseignements de la sagesse originelle dont un écho seulement s'est conservé même dans ces œuvres comme les Védas et la philosophie védique. Même ces grands textes de l'Orient n'en sont que des échos. Il a existé autrefois une sagesse originelle qui a disparu, afin que les hommes puissent par eux-mêmes, par leur volonté libre, s'élever à nouveau par leur travail jusqu'à l'esprit. La liberté de l'être humain n'aurait pas été possible si les grands Instructeurs s'étaient maintenus. C'est pourquoi, peu de temps relativement après que la Lune s'était séparée de la terre, ils la suivirent et établirent leur demeure sur cette colonie du monde qu'était la Lune. Ils en sont devenus les habitants les plus importants, depuis le temps où elle s'est séparée de la Terre, et ont laissé les hommes livrés à eux-mêmes.

Mais bien que depuis ce temps nous ne rencontrions plus ces grands Instructeurs des origines sur la Terre, nous les rencontrons quand nous allons de vie terrestre en vie terrestre, durant la vie après la mort, et même très vite après que nous avons franchi le porche de la mort. Il a été décrit comment

l'homme, après avoir traversé le porche de la mort, après avoir quitté son corps physique, fait l'expérience de son corps éthérique se dilatant, grandissant sans cesse, mais devenant aussi de plus en plus ténu, et disparaissant finalement dans l'univers. Dans ces quelques jours qui suivent la mort, après avoir dépouillé le corps éthérique, nous sentons que nous ne sommes plus sur la Terre, que nous vivons dans son entourage immédiat. Quelques jours après la mort, nous ne nous sentons pas vivant sur la Terre, nous avons le sentiment que ce corps terrestre s'est dilaté jusqu'à atteindre l'orbe que décrit la Lune autour de la Terre.

Nous nous sentons sur une Terre agrandie, et nous ne ressentons pas la Lune comme étant simplement un corps, nous sentons toute sa sphère ne formant qu'une réalité, son orbe n'en étant que le pourtour ; la Terre simplement comme agrandie jusqu'à la sphère lunaire, et spiritualisée. Nous sommes dans la sphère de la Lune, et dans cette sphère nous restons un temps assez long après la mort. Mais là, nous rencontrons à nouveau les entités spirituelles qui, au début de l'existence terrestre de l'homme furent les grands Instructeurs des origines. Les premières entités qu'après notre mort nous rencontrons dans le cosmos, ce sont ces premiers Instructeurs des hommes, c'est dans leur domaine que nous nous retrouvons. Et nous faisons alors une étrange expérience.

On pourrait se représenter facilement que l'existence post-mortelle, qui dure en fait un certain temps – j'aurai encore à parler de sa durée – a quelque peu le caractère d'une ombre comparée à la vie sur terre. Cette vie terrestre nous apparaît si forte, nous pouvons partout empoigner les objets, ils sont consistants ; l'être humain est dense, compact. Nous disons d'une chose qu'elle est réelle quand nous pouvons bien la saisir. Mais cette vie terrestre si forte nous apparaît en fait, quand nous avons passé le porche de la mort, comme un rêve. Car, en pénétrant de la façon qui a été décrite dans le domaine de la Lune, nous entrons dans un champ d'existence qui nous apparaît alors bien plus réel, bien plus imprégné de réalité ; et cela pour cette raison que les Instructeurs de l'humanité qui poursuivent leur existence dans la région lunaire nous imprègnent de leur propre existence, et nous font voir toute chose bien plus réelle que pour les hommes sur terre les objets dans le monde. Quelle expérience vivons-nous alors ?

Voyez-vous, la vie sur terre, nous ne la vivons en fait que sous une forme fragmentaire. Lorsque nous en remontons le cours avec notre conscience ordinaire, elle nous semble s'écouler d'un seul tenant. Mais comment avons-nous vécu ? Nous avons vécu un jour comme une ombre, un jour suivi d'une nuit. Mais de cela, la conscience ordinaire ne se souvient pas. Vient ensuite à nouveau un jour, puis une nuit, et ainsi de suite, et dans le souvenir nous ne rattachons entre eux que les jours. Il nous faut, par une mémoire rétrospective réelle, interrompre constamment le fil des jours par ce que nous avons vécu dans la nuit, toujours intercaler les nuits dans la suite des jours.

C'est ce que la conscience ordinaire ne fait pas, et pour une bonne raison : parce qu'elle est amoindrie pendant le sommeil. Lorsque nous nous trouvons sur la Lune parmi ces êtres qui furent autrefois les Instructeurs primordiaux de l'humanité, nous vivons précisément ce que nous avons traversé pendant les nuits ici sur la terre. C'est par là que s'établit la durée de cette forme d'existence dans la région lunaire. Celui qui ne dort pas comme un loir passe dans l'état de sommeil environ un tiers de sa vie terrestre. Et la vie dans la région lunaire dure exactement aussi longtemps : un tiers environ de la vie terrestre. Pour quelqu'un qui a vécu vingt ans, elle dure environ sept ans, pour celui qui a vécu soixante ans, elle dure vingt ans, et ainsi de suite. On vit là parmi ces entités, qui nous imprègnent de leur existence.

Mais pour comprendre ce qu'on est à ce moment, il faut pénétrer profondément dans ce que l'on devient quand on quitte son corps physique. L'initié sait ce qu'il faut en dire, et le mort aussi, car il quitte son corps physique en passant par la zone de l'espace. A l'instant où l'on a quitté le corps physique, on fusionne avec ce qui se trouve à l'extérieur de celui-ci. Si étant ici je quitte mon corps, la première chose dans laquelle je suis, c'est cette table, et ensuite tout ce qui m'entoure. Je suis toujours ce qui occupe l'espace dans le monde, et de plus en plus loin ; c'est seulement à l'intérieur de ma peau que je ne suis pas. Ce qui était jusqu'ici mon monde intérieur physique devient mon monde extérieur, et tout ce qui était autrefois le monde extérieur devient mon monde intérieur.

Ainsi la réalité morale devient-elle pour moi un monde extérieur. Représentons-nous qu'étant méchant, j'ai donné à quelqu'un une gifle, et qu'après ma mort je revive rétrospectivement ma vie jusqu'à la quarantième année : c'est là que je l'ai frappé, et il en a ressenti une impression morale terrible. Peut-être en ai-je ri à ce moment de ma vie. Mais maintenant, ce n'est pas cela que je ressens, je ressens ce qu'il a vécu, sa douleur physique, sa souffrance morale. Je suis tout entier en lui. En réalité, je l'ai déjà été chaque nuit, mais l'expérience est restée subconsciente, on l'ignore, elle reste une image. Maintenant, nous sommes imprégnés de la substance des grands Instructeurs qui vivent sur la Lune. Nous passons alors par cette expérience avec une intensité bien plus grande que sur la terre. Ce qui ici-bas est comme un rêve devient une réalité bien plus intense, et c'est cela que nous vivons. Ce caractère intense de réalité, celui-là aussi le ressent qui, grâce à sa conscience clairvoyante, continue d'être uni à un mort, celui qui peut s'élever jusqu'à l'inspiration, qui peut vivre dans la contemplation du suprasensible. On fait alors l'expérience intérieure de cette réalité que connaissent les hommes après la mort, et qui est bien plus intense qu'avant. Vivre ce que connaît un homme après la mort agit beaucoup plus intensément quand c'est vraiment vécu, que toute autre influence terrestre. En voici un exemple.

Quelques-uns parmi vous connaissent sans doute mes Drames-Mystères, et le personnage de Strader. Ce personnage est dessiné d'après la vie réelle. Il a existé à peu près une telle personnalité qui m'a extrêmement intéressé. J'ai suivi extérieurement le cours de sa vie telle que la présente – naturellement sous une forme poétique – le personnage de Strader. Vous savez que j'ai écrit quatre Drames-Mystères. Strader meurt dans le quatrième. Et ce quatrième drame, qui fut écrit en 1913, je l'ai vécu intérieurement de façon telle que je ne pouvais pas faire autrement que de faire mourir Strader. Pourquoi ? Eh bien, aussi longtemps que le modèle de Strader vivait ici dans le monde physique, mon regard était dirigé aussi sur ce modèle. Mais entre temps, ce modèle était mort.

Ceci m'a tellement intéressé que je l'ai suivi du regard au-delà de la mort. Et les impressions de sa vie après la mort furent si fortes qu'elles étouffèrent complètement l'intérêt pour la personne qu'il avait été durant sa vie terrestre. Non pas que la part que j'y prenais n'ait pas subsisté, mais elle n'était plus suffisante vis-à-vis des impressions puissantes éprouvées devant les expériences qu'il faisait après sa mort sur Terre. Je fus obligé de le faire mourir, parce que son modèle subsistait devant mes yeux tel qu'il continuait de vivre au-delà de la mort, et faisait une impression beaucoup plus forte que sa vie antécédente.

Voyez-vous, cela s'est manifesté aussi pratiquement. Des amis se sont trouvés qui ont deviné qui était le modèle de Strader, et qui, avec un certain élan noble dans le don de soi, ont pris la peine de faire des recherches dans les œuvres posthumes de ce modèle de Strader. Tout joyeux, ils m'apportèrent le fruit de leurs recherches. Je fus obligé – involontairement en quelque sorte – de me fâcher un peu, car cela ne m'intéressait pas du tout, A l'instant où surgissaient les impressions de la vie après la mort en face des vestiges de la vie terrestre, elles effaçaient tout ce que les amis m'apportaient après l'avoir puisé à la vie terrestre. Et c'est cela : ces impressions, engendrées par la substance des entités lunaires lorsqu'elle pénètre en l'homme, dominent tout ce que l'on peut vivre dans la vie terrestre, et rendent l'existence plus réelle. On ressent donc l'acte juste et compensateur dans une réalité plus intense. On ressent plus fortement que ce qu'on a fait soi-même ce que cela signifie pour celui à qui le mal a été fait.

C'est à partir de ces expériences vécues après la mort dans la sphère des grands Instructeurs primordiaux de l'humanité que se constitue le premier germe du karma. Nous prenons alors une résolution : il faut que soit compensé par nous-mêmes ce que nous avons fait. C'est là qu'apparaît pour la première fois que, dans la vie, des desseins ont un effet. Ici, dans le monde terrestre, un bien ne se réalise pas toujours par un bien, un mal par un mal. A l'instant où nous pénétrons dans le monde suprasensible, la résolution que nous prenons au sein d'un monde bien plus réel que celui de la terre, l'impulsion vit en nous : il faut que tu compenses ce qui t'apparais comme la face opposée de ce que tu as fait – à cet instant le dessein que nous concevons en nous-mêmes doit devenir la cause réelle de la compensation qui sera réalisée dans une vie ultérieure.

Je voudrais vous décrire comment le karma se forme peu à peu, et ce dont l'homme fait une vie nouvelle quand il réapparut après avoir traversé le temps entre la mort et une nouvelle naissance. La première phase que nous traversons est vécue justement de telle façon que nous prenons la décision de réaliser notre karma en collaborant avec les entités lunaires. C'est ainsi que je voudrais vous décrire concrètement les étapes par lesquelles l'homme rétablit l'équilibre dans son karma entre la mort et une nouvelle naissance.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Breslau, 8 juin 1924

Il a été exposé hier que l'homme vit l'existence entre la mort et une nouvelle naissance tout d'abord en préparant les forces de son karma dans ce qu'on peut appeler la sphère de la Lune ; et nous avons vu que dans cette sphère de la Lune il rencontre les entités qui furent autrefois avec lui des habitants de la Terre : les grands Instructeurs primordiaux de l'humanité. C'est la catégorie des entités que l'être humain rencontre immédiatement, pourrait-on dire, après sa mort, et avec elles celles que vous trouvez mentionnées dans « Science de l'Occulte » sous le nom d'Anges. Celles-ci n'ont certes jamais habité effectivement la Terre, elles n'ont donc jamais porté un corps physique, ni un corps éthérique comme celui de l'homme. Car les autres habitants de la Lune dont j'ai parlé ont bien porté un corps éthérique semblable à celui de l'homme – mais non pas un corps physique,

Les Anges sont les entités qui nous guident d'une vie terrestre à l'autre. Dans l'actuelle période de l'évolution cosmique de l'entité humaine, elles sont les guides d'une vie terrestre à l'autre, et nous dirigent à partir de la sphère de la Lune. Nous avons vu comment l'homme en vient, dans cette sphère de la Lune, à préparer en quelque sorte les tendances de son karma, et à s'ouvrir aux impulsions intérieures qui le conduisent ensuite à réaliser ce karma. Quant à ce que l'être humain emporte avec lui au-delà de la mort : les mauvaises actions, les actes qui ne peuvent être acceptés par les mondes spirituels, tout cela l'homme doit l'abandonner dans la sphère de la Lune ; si bien que, si je puis m'exprimer ainsi, le mauvais karma est laissé en arrière. Car à l'instant où il poursuit son chemin durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il serait tout à fait impossible que l'homme reste chargé des effets, des conséquences de ses mauvaises actions.

Quand il a dépassé cette sphère lunaire, il a encore élargi le champ de sa vie intérieure à un autre domaine du cosmos. Il pénètre dans ce qu'on peut appeler la sphère de Mercure. Tout d'abord, il ne se trouve plus avec des entités qui ont habité la terre avec lui, mais avec celles de la hiérarchie des Archanges, qu'il apprend à connaître. Naturellement, dans toutes ces régions, il vit en compagnie des âmes humaines qui ont, elles aussi, franchi le porche de la mort. Dans la sphère de la Lune, elles sont la troisième catégorie d'entités avec lesquelles il vit : les âmes humaines désincarnées qui ont comme lui franchi le porche de la mort. Nous verrons justement plus tard pourquoi, en réalité, les effets spirituels du mauvais côté de notre karma doivent être laissés en arrière dans la sphère de la Lune. Pour l'instant, nous allons nous limiter au fait.

Dans la sphère de Mercure où il pénètre, le processus se poursuit qui le purifie, qui l'assainit. En effet, lorsqu'il a en quelque sorte déposé dans la sphère de la Lune ce qui, de son être moral, était inutilisable pour le cosmos, il a encore en lui les contre-images spirituelles de ses insuffisances physiques, de ses faiblesses physiques. Il porte les tendances pathologiques et les résultats des maladies qu'il a traversées ici sur la terre. Vous serez surpris de savoir – mais les choses sont véritablement ainsi – que nous abandonnons tout d'abord, dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, nos faiblesses morales, et seulement plus tard, à savoir dans la sphère de Mercure, les faiblesses physiques.

C'est alors que l'homme est assaini, purifié dans son âme de tout ce qu'elle a vécu durant la vie sur la terre : des différents processus pathologiques. Dans la sphère de Mercure, l'âme de l'homme est complètement rétablie dans sa santé. Car il faut que vous y réfléchissiez : l'être humain est absolument une unité. Du point de vue occulte, on s'exprime tout à fait inexactement quand on dit : l'homme est composé d'un esprit, d'une âme et d'un corps. Il n'est pas constitué de ces trois composantes, quand on le considère il apparaît d'une part comme étant un corps, de l'autre comme étant un esprit, et entre les deux une âme ; mais en réalité tout cela forme une unité. Quand l'homme est très malade, l'âme aussi fait l'expérience de cette maladie, l'esprit aussi. Et quand il a, en mourant, dépouillé son corps physique, il porte encore dans son âme les effets de ce qu'il a vécu du fait de ses maladies.

Il est complètement débarrassé de ces effets dans la sphère de Mercure grâce à l'action de ces entités que nous désignons par le terme d'Archanges. Peu à peu, l'être humain devient donc tel, par sa traversée des sphères de la Lune et de Mercure, qu'il n'est plus affecté d'aucune insuffisance ni morale, ni physique. Dans cet état, il pénètre alors – entre-temps de nombreuses décennies se sont écoulées – dans la sphère de Vénus. Et dans celle-ci, ce qui, de lui, a passé à travers les sphères de la Lune et de Mercure, est élaboré de telle façon qu'après avoir traversé la sphère de Vénus, il peut entrer dans la sphère solaire. Et effectivement, nous passons une grande partie de notre vie entre la mort et une nouvelle naissance dans cette sphère du Soleil.

Par les données justement que je vous communique, vous verrez combien est en fait tout à fait justifié tout ce qui était institué dans ces anciens Mystères, issus dans le passé d'une sagesse clairvoyante instinctive, mais grandiose et puissante. Dans ces temps anciens par exemple, on n'a jamais étudié la médecine comme aujourd'hui, où l'on reste simplement dans le monde physique, où l'on étudie les symptômes pathologiques se manifestant dans l'homme physique, où l'on essaie de voir ce qui peut lui venir en aide en faisant des autopsies et en comparant les modifications subies par le

cadavre avec l'organisme normal, etc. A l'époque des anciens Mystères, on aurait considéré tout cela comme extrêmement puéril, car on savait très exactement guérir. Cela, on ne peut l'apprendre qu'en recevant les éclaircissements des entités de la sphère de Mercure, qui sont donnés en relation avec les processus cosmiques. La guérison est alors complète. Lorsque, pour cette raison, on porte le regard sur ce que d'un autre point de vue j'ai appelé dans « Science de l'Occulte » les oracles des Mystères de Mercure, on voit comment les choses se sont passées en réalité dans ces Mystères, qui pour l'essentiel étaient au service de l'art de guérir.

Voyez-vous, nous avons dû parler hier des grands Instructeurs primordiaux, qui avaient été autrefois, comme les humains, des habitants de la terre. Ils étaient présents partout où se trouvaient des hommes, car ils peuplaient la terre avec eux, formant une sorte de deuxième race humaine présente dans l'éthérique. Mais dans ces anciens temps, vers la conscience des hommes qui n'était certes qu'estompée, rêveuse, descendaient aussi d'autres entités qui, elles, n'habitaient pas la terre. Naturellement, ce que l'on a à dire sur ces choses est, pour l'homme tout entier acquis à la science matérialiste d'aujourd'hui, non seulement paradoxal, mais une absurdité totale. Pourtant cette « absurdité » est précisément la vérité. Les anciens sages des Mystères savaient que seules les entités suprasensibles habitant Mercure peuvent donner un enseignement sur les processus de guérison.

C'est pourquoi ces Mystères de Mercure étaient organisés de telle façon que, par un culte adapté, en réalité, les habitants de Mercure pouvaient descendre sur l'autel où se célébrait le culte de Mercure, et que les prêtres de ces Mystères pouvaient s'entretenir avec les entités spirituelles descendues vers eux grâce aux pratiques du culte. Ce qu'était à cette époque l'art de guérir était reçu tout à fait dans ce sens dans les Mystères de Mercure. On donnait, aux différentes entités – qui n'étaient même pas toujours les mêmes mais qui étaient ressenties comme telles – descendues sur les autels, le nom du dieu Mercure. On recevait l'antique enseignement médical en disant : C'est ce que le dieu Mercure a communiqué à ses prêtres-médecins. Et c'est ainsi que l'on guérissait.

Aujourd'hui encore, la science de l'esprit est basée sur le fait que, grâce à une préparation adaptée des initiés, les entités de notre cosmos descendent sur la terre. Ceux qui sont initiés à l'actuelle sagesse des mystères savent très bien que l'essentiel, c'est de mener un dialogue avec les entités cosmiques. Mais la conscience humaine générale est habitée aujourd'hui par l'inverse de ce qui était tout à fait présent dans le passé. Aujourd'hui, on dit : C'est un médecin, il a passé sa thèse à l'Université. – On ne disait pas cela autrefois. Dans le passé, l'homme était un médecin qui avait parlé avec le dieu Mercure. Dans les époques suivantes, tout cela est déjà en décadence ; il ne subsiste plus que les traditions de ce qui était issu autrefois, dans les Mystères, des dialogues entre les prêtres-médecins et le dieu Mercure.

Dans la sphère de Vénus, ce dont il s'agit, c'est qu'en effet ce qui reste de l'être humain débarrassé de ce qu'il a fait de mal et de ses états pathologiques, soit conduit vers la sphère solaire. Et, voyez-vous, pour comprendre cela, il faut que nous nous arrêtions sur une singularité de l'être humain total. Ici, sur la terre, il nous apparaît toujours comme un tout. Il faut qu'il ait été un grand criminel au point d'avoir été décapité, pour ne plus nous apparaître ensuite comme une totalité dans son corps physique. Mais s'il a commis des fautes et des crimes moins graves, et même s'il a été puni sévèrement, il nous apparaît toujours comme un tout. Or, ce n'est pas le cas pour la contre-image spirituelle-psychique que l'homme porte à travers les sphères de la Lune et de Mercure.

En réalité, lorsque étant âme et esprit il parvient dans le monde suprasensible après avoir franchi le porche de la mort et dépouillé les faiblesses du mal et celles des maladies, il n'est plus un homme complet en un certain sens. Car l'être humain est identique au mal en lui, le mal constitue une partie de son être propre. Si quelqu'un n'était qu'un malfaiteur invétéré, qu'il n'ait plus rien d'humain en lui, il lui faudrait laisser son être tout entier dans la sphère de la Lune, il ne pourrait pas aller au-delà : car nous laissons notre propre être dans cette sphère dans la mesure où il est mauvais. Nous ne sommes qu'un, identique à ce qui en nous est mauvais aux yeux du monde spirituel, si bien qu'en un certain sens nous parvenons dans la sphère de Vénus comme des êtres amputés. Or, dans cette sphère, c'est l'amour pur qui règne, l'amour au sens le plus spirituel du mot. Vénus est l'élément de l'amour pur, et c'est grâce à cet amour cosmique qu'est transporté de la sphère de Vénus dans celle du Soleil ce qui a subsisté de l'homme.

Dans la sphère du Soleil, l'homme a pour tâche de travailler réellement à la formation de son karma. Nos physiciens actuels seraient hautement étonnés s'ils parvenaient vraiment un jour sur le Soleil. Car tout ce qu'ici, sur la terre, on pourrait découvrir concernant le Soleil, est inexact. Le Soleil serait quelque chose comme une boule de gaz incandescent. C'est ce qu'il n'est pas, et j'aimerais partir d'une comparaison pour décrire sa nature, une comparaison un peu banale : Quand vous avez de l'eau de Seltz dans une bouteille, il faut, si vous voulez voir l'eau, être bien attentifs et regarder là où elle cesse à peu près, sinon vous ne la voyez pas. Et que voyez-vous en fait ? Vous ne voyez pas l'eau, mais les perles de gaz carbonique qui sont moins denses qu'elle. Vous voyez le moins dense, et non pas le plus dense. Et qu'en est-il du Soleil ? Quand vous regardez vers lui, si vous le voyez, ce n'est pas parce qu'il est dans l'espace vide une boule de gaz incandescent et condensé, mais parce que là où il est, la densité est particulièrement faible. Et maintenant, il vous faut faire un effort pour vous adapter à une représentation qui n'est pas précisément habituelle.



Lorsque vous regardez devant vous, votre regard porte dans l'espace. Je ne vais pas parler maintenant de la nature de l'espace. Ici, vous regardez dans l'eau ; la place des perles est vide, elles sont moins denses que l'eau. Là-haut où se trouve le Soleil, la densité est moindre que dans l'espace. Vous direz : Mais l'espace, ce n'est rien. – Mais en vérité, là où est le Soleil, il y a moins que rien ! A notre époque en particulier, les hommes terrestres pourraient savoir à partir de tout autres bases qu'il existe aussi quelque chose qui soit moins que rien. Quand j'ai cinq marks dans ma poche, j'ai cinq marks. Si je les dépense peu à peu, j'aurai finalement zéro. Mais si je fais des dettes, j'aurai encore moins que rien.

Voyez-vous, il en est ainsi : là où il n'y a que l'espace, il n'y a rien ; mais là où est le Soleil, il y a moins que rien. Il y a dans l'espace un trou, pas d'espace du tout, et dans ce vide dans l'espace, c'est là que vivent en réalité les entités spirituelles, les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes. Ils vivent dans ce vide – certes, leur existence s'étend en tous lieux ; ce sont les entités des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes que vous trouvez mentionnées dans « Science de l'Occulte ». Et c'est avec elles que l'homme vit la plus grande partie de son existence entre la mort et une nouvelle naissance. Il est en leur compagnie, en outre en celle des âmes humaines qui ont franchi avec lui le porche de la mort, et avec lesquelles il a un lien karmique, ainsi qu'avec d'autres êtres encore dont les humains peuvent à peine avoir une idée ; c'est par leur travail commun qu'est élaboré le karma de la prochaine existence terrestre.

Dans cette région solaire, les choses se présentent autrement que sur la terre. Pourquoi donc nos intelligents chercheurs – ils sont vraiment intelligents – se représentent-ils le Soleil sous la forme d'une boule de gaz incandescent ? Parce que poussés par un certain instinct matérialiste et illusionnaire, ils veulent pouvoir se représenter le Soleil comme un endroit où il se passe physiquement quelque chose. Mais dans le Soleil, il ne se passe rien de physique. Cela existe tout au plus dans la couronne, mais non pas dans l'espace solaire, qui est un monde spirituel pur, où ne règnent pas les lois naturelles. Les matérialistes voudraient qu'elles règnent aussi dans le Soleil ; mais là il n'y en a pas, elles sont exclues. Les lois qui seules règnent ici, ce sont celles qui engendrent à partir du bien les conséquences karmiques, qui, lorsque l'homme pénètre sur le Soleil en créature amputée, agissent par l'amour des êtres de Vénus pour restaurer ce qui est le résultat de son mauvais karma.

L'homme peut naturellement éprouver tout à fait du respect et de l'estime devant tout ce qui se fait ici sur terre, et souvent, quand on leur décrit la vie entre la mort et une nouvelle naissance, les hommes ont cette impression : Alors nous restons là si longtemps, et qu'y faisons-nous donc ? Oui, vis-à-vis de ce qui est accompli afin que nous disposions dans la prochaine existence terrestre des effets du karma, vis-à-vis de toutes ces puissances qui sont autour de nous et parmi nous pendant l'existence solaire, tout ce qui s'accomplit à un haut niveau de la civilisation sur terre, est encore peu de choses. Seulement, tout s'accomplit de façon purement spirituelle.

Voyez-vous, une partie du karma est déjà préparée dans la sphère de Vénus, et même dans la sphère de Mercure où il est déjà un peu élaboré. Dans les conférences qui vont suivre, nous ferons connaissance avec une personnalité célèbre dans l'histoire universelle, pour laquelle le karma de son existence au XIXe siècle fut en partie préparé dans la sphère de Mercure et dans celle de Vénus. Et ces êtres qui commencent à donner forme au karma de leur prochaine existence deviennent souvent des personnalités extrêmement importantes dans cette prochaine vie terrestre. Mais pour la plus grande majorité des hommes, la partie essentielle du karma qui se manifestera dans la vie terrestre est préparé dans la sphère du Soleil, celle où nous séjournons le plus longuement. J'aurai à étudier la chose plus en détail ; aujourd'hui, je vais pour commencer esquisser l'image du processus par lequel peu à peu les tendances du karma sont élaborées.

Il vous faut seulement vous représenter – pour éviter de vous trouver devant des contradictions dues aux descriptions que j'ai faites dans d'autres perspectives de la vie entre la mort et une nouvelle naissance – que l'être humain, lorsqu'il s'élève jusqu'à ces sphères, se trouve placé dans de tout autres conditions régnant dans l'univers. Lorsque, par exemple, on a pris pied dans la sphère du Soleil, et qu'on la quitte à nouveau pour pénétrer dans la sphère de Mars, on ne la laisse pas tout à fait derrière soi ; le Soleil continue d'agir sur ce lieu du cosmos éloigné de la Terre. Dans la sphère du Soleil, on n'a à faire qu'à ce qui, de l'être humain, a subsisté de son être moral et à ce qui, en lui, est resté sain ; le reste, il s'en est dépouillé, c'est ce qui était en lui une sorte de nature incomplète, et elle est complétée dans la

sphère du Soleil. Dans cette sphère, nous vivons tout d'abord une première moitié de notre existence ; et nous préparons là notamment ce qui peut conduire à former l'organisme total de notre prochain corps.

Dans la seconde moitié de l'existence solaire, nous nous consacrons avec les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes, en collaboration avec les âmes humaines avec lesquelles nous sommes liés karmiquement, à élaborer la substance morale qui se manifestera dans notre prochaine vie, à élaborer la forme morale du karma. Seulement, cette partie morale, et la part spirituelle du karma, par exemple les tendances particulières à ceci ou à cela, sont formées dans la sphère de Mars, dans laquelle nous pénétrons après le séjour dans la sphère du Soleil, puis dans la sphère de Jupiter et dans la sphère de Saturne. Et c'est précisément le fait singulier : après avoir traversé ces sphères, nous connaissons ce que sont en réalité les étoiles physiques.

Une étoile physique est une contradictio in adjecto*. (*Une contradiction dans les termes (N. d. T.). Car qu'est-ce au juste qu'une étoile ? Aujourd'hui, les physiciens se représentent quelque chose qui brûle là-haut, un gaz ou quelque chose d'analogue. Si vous vous approchiez du Soleil, vous seriez hautement étonnés de n'y rien trouver qui brûle, mais simplement un vide dans l'espace, si bien que vous seriez pulvérisés, changés en une poussière plus ténue que toute poussière imaginable sur la Terre. Rien d'autre ne serait présent que l'esprit. De même, les autres étoiles que nous voyons ne sont pas faites d'un gaz incandescent qui brûle ; il y a là tout autre chose.

Ce qui touche à la Terre que nous habitons, qui est faite de substances physiques et de forces physiques, c'est l'éther universel. Si cet éther universel nous devient visible, c'est que quand nous y plongeons le regard, notre champ visuel est limité ; il apparaît alors bleu dans ses limites. Mais croire encore maintenant que des substances physiques circulent dans le cosmos, comme les matérialistes le pensent, c'est une représentation puérile. Il n'y a là aucune substance physique qui circule ; là où se trouve une étoile, il y a tout autre chose. Lorsqu'on continue à avancer dans l'éthérique, on parvient peu à peu dans les sphères où vivent les dieux. Et maintenant, représentez-vous de façon très vivante un lien d'âme à âme entre deux êtres humains, un lien qui se manifeste jusque dans les corps.

Pour dire les choses sans fard, représentez-vous que vous êtes aimé par un être humain qui vous caresse, et dont vous sentez la caresse. Ce serait une puérilité de vous représenter qu'à l'endroit où passe le courant de ces caresses, quand vous ne regardez pas là, il y a une matière physique. Ce n'est pas du tout une matière qui vous effleure ; il se passe quelque chose, et l'essentiel, c'est une sensation psychique, celle d'une caresse. Il en va de même quand nous portons le regard vers les sphères éthériques. Dans leur amour, les dieux en quelque sorte caressent le monde. La comparaison est tout à fait juste : ils cajolent le monde, ils l'effleurent à certains endroits ; seulement cet effleurement dure longtemps, parce que les dieux sont durables. Et cette expression de l'amour dans l'éther, ce sont les étoiles. C'est ce qu'elles sont réellement, et non pas quelque chose de physique.

Et voir une étoile, c'est au point de vue cosmique la même chose que sentir un effleurement né de l'amour humain. En élevant notre regard vers les étoiles, nous éprouvons l'amour des entités spirituelles divines. Il faut que nous nous familiarisions avec cette idée : les étoiles sont les signes de la présence des dieux dans l'univers. Notre science physique aura beaucoup à apprendre si elle veut avancer de l'illusion vers la vérité. Les hommes ne parviendront pas à la connaissance de soi, ils n'apprendront pas à connaître leur propre nature avant d'avoir – en ce qui concerne l'univers extra-terrestre – transformé complètement cette science physique en une science spirituelle. Une science physique, cela n'a de sens que pour la Terre, car c'est seulement sur la Terre qu'il existe de la matière physique.

Ainsi, quand nous quittons la Terre en franchissant le porche de la mort, nous parvenons toujours davantage à une expérience spirituelle pure. Que tout d'abord, durant cette traversée à rebours d'un tiers de notre vie terrestre, notre existence ait un autre aspect que la vie physique, cela vient de la substantialité lunaire dont nous sommes imprégnés. Cet effet est de nature spirituelle. Et parmi les nombreuses choses qui ont à s'accomplir dans les sphères astrales, il y a précisément aussi l'élaboration du karma.

Je voudrais vous dire encore aujourd'hui, afin que les choses se confirment entre elles, comment celui qui passe aujourd'hui par l'expérience initiatique en vient à faire de telles observations, Depuis quelque temps, j'ai souvent exposé, même dans des conférences publiques, que par les méthodes que vous trouvez décrites dans « Comment obtenir des connaissances des mondes supérieurs ? » l'être humain qui parvient à une véritable connaissance suprasensible voit tout d'abord sa vie terrestre se dérouler à rebours, et l'embrasse du regard comme en un tableau.

Tout ce qui normalement se déroule successivement en l'être apparaît simultanément, formant un immense panorama de vie jusqu'à la naissance du Moi ; cependant, en un certain sens, les diverses périodes de la vie sont distinctes. On voit ce qu'on a vécu de la naissance au changement de dentition, on regarde en arrière et l'on voit d'un seul tenant ce qui va du changement de dentition à la puberté, puis à nouveau jusqu'au début des années de la vingtaine. Mais en poursuivant ces concentrations, en appliquant à soi-même les méthodes à utiliser pour la connaissance du monde spirituel, on en vient non seulement à voir ce que l'on regarde, on parvient, quand on embrasse du regard le tableau de vie et qu'on voit d'abord ce qui va de la naissance à la septième année, on parvient plus tard à voir disparaître cette vie : le regard traverse en quelque sorte notre propre vie.

Et à la place de ce qui correspondait à la première enfance, là où auparavant on voyait ce qui s'est déroulé de la naissance à la septième année, quand on entrait dans l'état de conscience vide, quand on accédait à l'inspiration, on voit la vie et l'activité de la sphère lunaire. Si bien que la science initiatique correspondant aujourd'hui à l'initiation normale permet de connaître les secrets de la sphère lunaire quand, grâce à la connaissance inspirée, on efface son propre tableau de vie, et que l'on voit briller ce qui remplace la phase de notre propre vie qui s'est déroulée entre la naissance et la septième année.

Si l'on porte son regard en arrière sur la période qui a été vécue de la septième à la quatorzième année, et qu'on l'efface grâce à la connaissance inspirée, le regard pénètre dans la sphère de Mercure. Tout est lié à l'être humain lui-même. Il est relié à l'univers tout entier. S'il apprend vraiment à se connaître lui-même, s'il s'y retrouve en lui-même, il apprend à connaître l'univers. Et maintenant, je vous prie de tenir compte d'une chose. On éprouve vraiment un grand respect devant l'ancienne science initiatique instinctive. Elle a donné aux choses leurs vrais noms, qui ont subsisté. Si aujourd'hui un petit nombre de choses recevaient un nom, on assisterait à un chaos. Car le mode de connaissance et le savoir actuels ne permettent pas de donner de véritables noms.

Mais quand nous regardons la vie d'un œil sans prévention, nous éprouvons de la déférence, du respect devant ce que l'ancienne science initiatique a accompli. D'instinct, elle savait encore ce qui peut être aujourd'hui constaté par toutes les statistiques possibles : à savoir que l'être humain passe par les maladies d'enfance tout au début de sa vie, qu'il est alors très fragile, qu'il meurt facilement, et qu'il est à nouveau tout aussi fragile après la puberté. La période de la vie où il se porte le mieux, ce sont les années de la septième à la quatorzième, à ce moment la mortalité est réduite. C'est dû à l'action de la sphère de Mercure. Les sages du passé le savaient, et aujourd'hui nous le discernons à nouveau quand, grâce à la science initiatique moderne, nous pénétrons dans les mystères de l'existence. On voudrait alors ployer le genou devant ce qui peut nous apparaître, issu des traditions les plus sacrées de l'humanité.

Ensuite, lorsqu'on porte un regard rétrospectif sur les expériences vécues entre la quatorzième et la vingt et unième années, et qu'elles s'effacent devant la connaissance inspirée, on pénètre dans les mystères de la sphère de Vénus. A nouveau, vous voyez là l'action merveilleuse de l'ancienne science initiatique. L'homme a atteint la puberté, l'amour survient. On entre ainsi dans la période de la vie où se dévoilent, devant le regard rétrospectif guidé par la science initiatique, les mystères de Vénus. Tout ce que l'on peut décrire comme je l'ai fait, est une partie de la véritable connaissance de soi, de la connaissance approfondie de soi – de l'homme qui naît par cette voie.

Lorsque ensuite on porte le regard sur les années qui vont de la vingt et unième à la quarante-deuxième, et qu'on efface l'expérience imaginative personnelle grâce à la connaissance inspirée, on aborde les mystères de la sphère du Soleil, et comme je l'ai déjà indiqué à différentes reprises dans des exposés précédents, l'être humain dont le regard rétrospectif porte sur cette période de la vie peut, grâce à une connaissance de soi approfondie, connaître intérieurement la nature solaire. Pour parvenir à cette connaissance, il nous faut pénétrer du regard une période de vie trois fois plus longue que pour les autres planètes de notre système. – Et prenons maintenant un cas concret, réel. Je vous disais : une personnalité historique aurait élaboré son karma surtout dans la sphère de Mercure et dans celle de Vénus – vous voyez maintenant comment on peut découvrir cela. On acquiert la possibilité de voir rétrospectivement la période de la vie qui se situe entre la septième et la quatorzième année, puis entre la quatorzième et la vingt et unième ; ensuite on l'efface par le moyen de l'inspiration, et le regard pénètre alors dans la sphère de Mercure et dans celle de Vénus. Grâce à ce qu'on voit alors, on perçoit comment, pour une telle individualité, dans un travail commun avec les autres entités des Hiérarchies supérieures et avec d'autres âmes humaines, son incarnation s'est préparée, une incarnation terrestre au XIXe siècle.



Pour les êtres qui ont dû travailler à leur karma dans la sphère de Mars en particulier, l'investigation est plus difficile. Car lorsque quelqu'un est initié avant la quarante-neuvième année, il ne peut pas porter un regard rétrospectif sur la période qui est alors concernée, celle de la quarante-deuxième à la quarante-neuvième année. Il faut avoir dépassé cette dernière pour pouvoir effacer ce qu'on était alors ; le regard peut alors ensuite pénétrer les secrets de la sphère de Mars. Si l'on est initié après la cinquante-sixième année, le regard rétrospectif peut encore porter sur une autre période, celle qui s'étend de la quarante-neuvième à la cinquante-sixième année, là où sont élaborés les karmas jupitériens. Vous voyez maintenant l'ensemble des enchaînements : c'est seulement quand le regard rétrospectif peut porter sur la phase de la vie entre la cinquante-sixième et la soixante-troisième année

qu'ils peuvent être embrassés du regard et que l'on peut en parler en puisant à une connaissance intérieure, car on peut alors voir la sphère extrêmement étrange de Saturne. Les karmas saturniens sont ceux par lesquels l'être humain est placé dans le monde de la façon la plus singulière.

Mais pour les percer à jour à l'aide de la science initiatique – certes, on peut déjà les comprendre par un enseignement – pour les contempler de par sa force personnelle et juger de l'ensemble, il faut avoir soi-même atteint la soixante-troisième année. Ce qui signifie ceci : Des êtres apparaissent dans le cadre d'une vie terrestre déterminée, par exemple un grand poète dont je vous parlerai ; et ce qu'il vit grâce à ses facultés, grâce à ses créations tout particulièrement, c'est le karma qui a pu être élaboré dans la sphère de Saturne.

Nous pouvons donc dire : Elevons notre regard vers notre système planétaire et son Soleil – et nous pouvons l'élever aussi vers les autres étoiles, car l'ensemble du ciel étoilé est absolument en relation avec l'être humain, nous en parlerons encore – élevons ainsi le regard, et parmi bien des choses nous voyons comment le karma humain prend forme à partir du cosmos. Cette Lune, cette Vénus, ce Jupiter ne sont vraiment pas seulement ce que nous en dit l'astronomie physique. Il nous faut voir en eux, dans leurs constellations, dans leurs rapports réciproques, dans leur éclat et dans toute leur existence les constructeurs de la destinée humaine, l'horloge du destin, celle sur laquelle nous pouvons lire notre destin. Elle nous apparaît vraiment du haut du ciel, dans les constellations. On l'a bien su aussi autrefois, par l'ancienne sagesse instinctive des Mystères, mais cette astrologie d'autrefois, qui était une science spirituelle pure, qui travaillait en s'appuyant sur les fondements spirituels de l'existence, s'est transmise à la postérité justement sous une forme dilettante et profane. Seule l'anthroposophie pourra rétablir ce qui fera discerner les enchaînements spirituels véritables montrant comment, par la grande horloge du destin, la vie humaine ici sur la terre prend une forme régie par des lois.

Regardons de ce point de vue un karma humain. Regardons un être humain en laissant agir sur nous son karma. Il en va vraiment ainsi que celui qui, grâce à l'anthroposophie, s'adapte à une saine conception du monde – saine par rapport à celle d'aujourd'hui qui ne l'est pas – non seulement acquiert sur le monde et sur l'être humain des concepts et des représentations différents, mais aussi d'autres sentiments, d'autres sensations. Car représentez-vous ceci : Lorsqu'on apprend à connaître les secrets de tout le ciel étoilé, lorsqu'on a sous les yeux une destinée humaine, le regard porte sur les secrets du cosmos. Aujourd'hui, les gens écrivent des biographies et n'ont pas la moindre idée de ce qu'en réalité ils profanent en les écrivant de cette manière. Dans les temps où le savoir était sacré, parce qu'il était considéré comme émanant des Mystères, on n'écrivait pas comme on le fait aujourd'hui en rédigeant des biographies. On le faisait en laissant vraiment deviner derrière l'action des secrets du monde des étoiles.

Lorsqu'on embrasse du regard une destinée humaine, on voit derrière l'action souveraine d'abord des entités supérieures de ce qui précède l'existence solaire, des Angeloï, des Archangeloï, des Archaï ; celle des entités supérieures de l'existence solaire : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes ; des entités qui élaborent tout le karma qui est avant tout le karma de Mars, les Trônes ; celle des entités qui élaborent le karma jupitérien, les Chérubins ; celle des entités qui, en travaillant avec les hommes, élaborent un karma saturnien, les Séraphins. Quand nous avons devant nous l'image de la destinée, d'un karma humain, nous contemplons les Hiérarchies agissantes. Ce karma humain est tout d'abord un arrière-plan, un rideau, comme un voile. Soulevons ce voile, et nous voyons travailler et agir et accomplir les Archaï, les Archangeloï, les Kyriotetes, les Dynamis, les Exousiaï, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes.

Toute destinée humaine est en vérité comme un texte écrit sur une feuille de papier. Imaginez-vous que quelqu'un vienne regarder ce qui est imprimé sur une feuille de papier et dise : Il y a des signes là-dessus, d'abord C – E – L, etc. sans comprendre davantage, sans être capable de combiner les lettres ensemble pour en faire des mots. Quelle opération extraordinaire que cette combinaison des lettres qui deviennent des mots ! Nous avons bien vingt-deux à vingt-huit lettres de l'alphabet – bon, trente à trente-quatre si nous les prenons toutes* (*L'alphabet français compte vingt-six lettres (N. d. T.). – : Mais le « Faust » de Gœthe tout entier n'est fait de rien d'autre que de ces trente-quatre lettres, et notre homme n'y voit rien d'autre. Si quelqu'un y voit autre chose parce qu'il sait construire, en combinant les lettres, cette merveille qu'est le « Faust » de Gœthe, un autre qui ne saurait absolument pas lire, un analphabète complet, pourrait se scandaliser et dire :

En voilà un qui veut lire tant de choses dans ce Faust, et qui commence : « J'ai maintenant, hélas… »** (**Début du premier monologue de Faust, 1er partie, vers 354 (N. d. T,), Mais c'est un fou ! Et pourtant, le « Faust » dans son entier est fait de ces lettres. Oui, voyez-vous, à la manière dont on considère ordinairement un karma d'homme, un karma humain isolé, on ne voit que des lettres. A l'instant où l'on commence à lire, on y voit les Angeloï, les Archangeloï, les Archaï, et les actes qu'ils ont accomplis les uns et les autres. Et cette vie humaine isolée, sa destinée, devient d'autant plus riche au moment où l'on dépasse le stade des trente-quatre lettres et où on y trouve le « Faust ». C'est une richesse considérable dont il s'accroît quand du point de vue purement terrestre, celui de l'ignorance, de l'analphabétisme devant le cosmos, on s'aperçoit que dans ce qui représente le destin, les lettres sont les signes des actes accomplis par les entités des Hiérarchies supérieures.

Le karma donnant forme à la destinée de l'homme est si grand, si noble, si majestueux pour celui qui sait le comprendre que par là simplement, par cette compréhension du rapport entre le karma et l'univers, et le cosmos spirituel, il s'adapte à un tout autre mode de sensations, de sentiments, qui n'est

pas seulement un savoir théorique. Et tout ce que l'on acquiert par l'anthroposophie, ce ne devraient pas seulement être des connaissances théoriques, cela devrait toujours agir progressivement sur la forme de nos pensées et de nos sentiments, en nous conduisant de plus en plus profondément, avec notre cœur, du sentiment du ver de terre à celui qu'on éprouve au sein du pays des esprits.

Nous autres hommes n'appartenons pas seulement à la terre, nous appartenons au pays des esprits. Dans ce qui apparaît sur la terre forme achevée dans les limites de notre peau, il faut contempler l'activité commune due au périple accompli entre la mort et une nouvelle naissance. A l'intérieur des limites de la peau humaine sont contenus sous une forme précise tous les secrets du cosmos. Pour l'homme, la connaissance de soi n'est nullement cette expression banale dont on parle si souvent, ni rien de sentimental. Pour l'homme, la connaissance de soi est connaissance de l'univers. C'est pourquoi, pour les amis à propos desquels s'en offrait l'occasion, j'ai souvent écrit dans un livre la parole qui dit :

Si tu veux te connaître toi-même,
Regarde vers les étendues cosmiques.
Si tu veux connaître le vaste univers.
Regarde en toi-même.

DIXIÈME CONFÉRENCE
Breslau, 9 juin 1924

Les vues que nous avons acquises hier sur les arrière-plans du karma peuvent être encore approfondies de manière essentielle. Nous avons vu que derrière ce que nous appelons une destinée humaine se trouvent des mondes en regard desquels ce que l'on perçoit ordinairement de la destinée de l'homme apparaît comme les lettres propres à une langue, comparé à ce que donnent les différentes combinaisons de ces lettres dans une œuvre, disons comme le « Faust » de Gœthe. Nous pouvons vraiment, derrière une destinée humaine, contempler la vie et l'activité des mondes supérieurs et de leurs entités.

Mais, comme je le disais, ces vues peuvent être encore approfondies. Nous l'avons déjà mentionné : lorsque l'être humain traverse ce que nous avons appelé la sphère de la Lune, il vit dans la compagnie des Instructeurs primordiaux de l'humanité, qui se trouvent dans cette sphère. Durant toute l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, il vit avec les âmes humaines qui ont, elles aussi, franchi le porche de la mort et continuent de vivre l'existence entre la mort et une nouvelle naissance ; et notamment avec les âmes auxquelles il est, de quelque façon, lié par le karma. Mais l'être humain vit déjà dans la sphère de la Lune avec les entités que nous appelons les Angeloï, les Archangeloï, les Archaï, et en traversant les sphères qui suivent, il vit avec des entités de plus en plus élevées. Il n'est pas tout à fait juste de délimiter les choses de façon à attribuer à chacune de ces sphères, très précisément, une Hiérarchie quelconque.

Il n'en est pas ainsi en réalité. Mais dans l'ensemble, nous pouvons dire pourtant que les Archaï, les Archangeloï, les Angeloï, sont en relation avec nous avant que nous pénétrions dans la sphère solaire, avant que nous nous adaptions à tout ce que nous avons à faire, entre la mort et une nouvelle naissance, avec les entités des Hiérarchies des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes puis, progressivement, en nous adaptant de façon encore indéterminée à la sphère des Trônes, des Chérubins, des Séraphins, en nous préparant à vivre sur Mars et sur Jupiter. Une Hiérarchie ne correspond pas exactement à un corps planétaire, à une sphère planétaire. Mais une autre chose est valable, et qui sera pour nous importante quand nous envisagerons de près les détails des enchaînements karmiques.

Il nous faut seulement acquérir une représentation bien déterminée, qui peut-être apparaît tout d'abord étrange quand on part des habitudes de pensée et de sentiment qui sont les nôtres sur la Terre. Quand nous sommes sur terre et que nous ressentons ce qu'est l'existence, nous pensons que le terrestre nous entoure directement : à la surface de la Terre, sous sa surface, un peu au-dessus, dans l'atmosphère, et par un sentiment défini, nous élevons le regard au-dessus de nous quand nous voulons nous orienter vers ce qu'on appelle le supra-terrestre. A notre sensibilité, le supraterrestre apparaît comme quelque chose qui se trouve au-dessus de nous.

Voici ce qui est étrange, et pourtant vrai : Lorsque nous sommes nous-mêmes dans les sphères vers lesquelles nous élevons le regard à partir de la terre parce qu'elles sont supra-terrestres, c'est exactement l'inverse qui se produit. Du haut des mondes supra-terrestres, nous abaissons le regard, et en un certain sens nous faisons ainsi pendant toute notre existence entre la mort et une nouvelle naissance. Vous demanderez : Ne vivons-nous pas suffisamment la réalité terrestre ici sur la terre, faut-il encore abaisser notre regard vers elle comme vers un ciel souterrain durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance ? – Pour comprendre cela, il faut envisager autre chose encore.

Ce que nous apercevons ici sur la terre, quand nous vivons dans un corps physique enfermé dans une peau, entre la naissance et la mort, ce que nous apercevons dans les étendues cosmiques est certes grandiose, majestueux, élève l'esprit, le cœur et la sensibilité, nous place parfois dans des situations tragiquement douloureuses – c'est une vie riche. Et présent ici sur terre, l'homme se dira facilement. En face de la majesté et de la grandeur de tout ce qu'il peut regarder, notamment du ciel étoilé, comme étant son monde extérieur, ce qui vit à l'intérieur de notre peau, ce que nous sommes ici, hommes physiques, entre la naissance et la mort, c'est de peu d'importance.

Mais il n'en est pas ainsi pour la vue que nous en avons entre la mort et une nouvelle naissance. A ce moment, tout ce qui est ici sur la terre le monde extérieur pour nous, c'est notre monde intérieur. Nous nous élargissons peu à peu aux dimensions des sphères de l'univers. Ce que nous ressentons comme étant nous-mêmes grandit de plus en plus. Et si nous exprimions dans le langage terrestre ce que nous ressentons alors, voici ce qu'il nous faudrait dire.

Sur la terre, nous disons « mon cœur », et nous entendons par là quelque chose qui se trouve enclos dans les limites de notre peau. Quand nous vivons entre la mort et une nouvelle naissance, nous ne disons pas « mon cœur », nous disons « mon soleil ». Car à un certain stade entre la mort et une nouvelle naissance, après avoir grandi aux dimensions de l'univers, le Soleil est en nous comme l'est notre cœur sur la terre, et de même les autres sphères planétaires dans leur réalité spirituelle que j'ai décrite. Par contre, tout ce qui est enclos dans la peau humaine devient monde extérieur pour nous. Vous ne devez pas vous représenter la chose sous l'aspect qu'elle offre quand l'anatomiste dissèque un

cadavre. Elle n'a pas cet aspect, elle est plus majestueuse et plus grande que l'ensemble de l'édifice universel constituant ce monde extérieur que de la terre nous embrassons du regard. Dans tout ce qui se présente aux sens physiques comme étant simplement le cœur, les poumons, le foie, etc. dans tout cela apparaît, du point de vue qui est le nôtre entre la mort et une nouvelle naissance, comme un monde grandiose et puissant, plus grand que le monde que notre regard embrasse ici, du point de vue terrestre.

Une autre chose singulière apparaît encore. Vous direz : Eh oui, mais chaque homme a cependant ce monde, et au-delà de la mort sont emportés autant de mondes qu'il y a d'hommes qui meurent. On devrait donc, en fait, voir après la mort autant de mondes que l'on aperçoit d'êtres humains. Mais voici en quoi réside le secret : premièrement, on perçoit tous les humains avec lesquels on est lié karmiquement de quelque façon comme une unité, comme un monde unitaire. Et à ceux-ci viennent se joindre les autres qui eux aussi, plus ou moins – encore que moins rigoureusement – forment une unité et, s'unissant à nous aussi, forment avec nous une unité. Car quand on quitte le monde physique-sensible pour entrer dans le monde spirituel, tout change. Certainement, bien des choses sont paradoxales aux yeux de celui qui n'est pas habitué à ressentir ce qui correspond à de telles représentations.

Mais il faut de temps en temps indiquer ce que sont les particularités du monde spirituel telles qu'elles se révèlent à la sagesse initiatique. Voyez-vous, ici, dans le monde physique sensible, on peut compter : un, deux, trois ; on peut même – mais pas maintenant justement – compter de l'argent ; mais dans le monde spirituel, compter ainsi n'a en fait pas de sens. Le nombre ne signifie rien de particulier, tout est plus ou moins unité, et la manière de distinguer les choses entre elles quand on les compte, quand il faut les isoler, n'existe pas dans le monde spirituel. Bien des choses dans le monde spirituel doivent être décrites tout autrement que dans le monde physique sensible.

Et ce qui ici, dans le physique, est en fait l'être intérieur de l'homme apparaît, du point de vue du monde spirituel, tout autre qu'ici. L'édifice qu'est l'homme apparaît grandiose et puissant, plus grandiose et plus puissant que l'édifice du ciel tel qu'on le voit de la terre. Et ce que nous élaborons en commun avec les Hiérarchies en vue de la vie terrestre future, celle qui fait suite à l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, il faut que cela s'adapte à l'édifice humain, que ce soit une âme et un esprit qui l'imprègnent et l'animent de vie. Car comment cette vie humaine se déroule-t-elle sur la terre ?

En venant au monde, à la vie terrestre, nous recevons de nos parents, en apparence, le corps physique dans sa totalité. Et la chose pourrait apparaître mais en réalité elle n'est pas ainsi – comme si nous descendions du monde suprasensible, étant âme et esprit venus de l'existence pré-terrestre, et que nous nous unissions extérieurement seulement avec ce que les parents nous ont préparé dans le monde physique, avec ce qui se forme dans le corps maternel. Mais voici ce qui en est en réalité : ce qui, dans notre corps physique, est constitué par de la substance physique, est constamment en voie de modification.

Cette substance disparaît constamment pour être renouvelée. Il vous suffit de penser à vos ongles et à vos cheveux. Vous vous coupez les ongles, et ils repoussent toujours. Mais ce n'est là que l'aspect extérieur des choses ; en réalité, l'homme « s'écaille » constamment vers l'extérieur et remplace constamment, à partir d'un centre intérieur, ce qu'il a dépouillé. Il repousse constamment la matière vers l'extérieur, il la rejette. Et au bout de sept ans, toute la substance physique qui était en nous a été rejetée et remplacée. Voyez-vous, il en est bien ainsi : J'ai déjà eu le plaisir de parler ici, à Breslau il y a sept ans. Et nos amis étaient assis également là devant moi.

Mais de cette matière physique qui se trouvait là sur les chaises, il ne reste plus rien : elle a disparu, tout est remplacé par une autre matière physique ; ce qui est demeuré, c'est l'individualité psychique et spirituelle. Certes, elle existait déjà avant de naître, elle était présente dans le monde pré-terrestre. Elle avait été présente aussi dans des vies précédentes, elle est fidèle en quelque sorte. Mais la substance du corps physique qui se trouvait sur les chaises il y a sept ans, elle a depuis longtemps disparu, emportée par tous les vents en d'autres lieux du monde.

Cet échange qui s'accomplit tous les sept ou huit ans commence à se faire dès la naissance. Nous ne recevons de nos parents qu'une substance et une forme qui durent jusqu'au changement de dentition.

La substance que nous modelons ensuite est l'œuvre de notre individualité. Le changement de dentition est quelque chose de très important. Des parents, nous recevons pour aller jusqu'au changement de dentition un modèle qui leur ressemble et en lequel résident les qualités héréditaires. D'après ce modèle, notre individualité psychique et spirituelle donne lentement sa forme à un second corps qui est présent du changement de dentition jusqu'à la puberté, et qui est ensuite rejeté ; alors, un troisième corps commence à se former. Les qualités dont nous héritons effectivement, celles qui subsistent, ont pour origine ce second corps auquel nous donnons forme d'après le modèle.

Ce que nous avons modelé d'après celui-ci, nous l'organisons conformément à l'art inconscient acquis dans la vie pré-terrestre, l'art de former l'organisme humain en puisant à ses secrets. Le premier corps, que nous gardons jusqu'au changement de dentition, ne nous sert à rien d'autre qu'à ressembler à nos parents, conformément à notre karma. Les véritables secrets, les secrets profonds et vastes d'après lesquels l'organisme humain est construit, merveilleuse image reflétant l'édifice extérieur du ciel – ces secrets, il nous faut apprendre à en connaître la nature intime durant la vie entre la mort et une nouvelle

naissance. Et c'est cela que nous devons apprendre à revivre après avoir passé la moitié de l'existence dans la sphère du Soleil. Il nous faut apprendre à nous adapter à la seconde moitié, qui nous donne l'occasion de former les impulsions de notre karma. Notre regard porte à nouveau sur une œuvre merveilleuse qui s'accomplit en commun avec les êtres des Hiérarchies supérieures dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Comme ici sur la terre nous avons à faire aux minéraux, aux plantes, aux animaux, à d'autres êtres humains, entre la mort et une nouvelle naissance nous avons à faire, non pas à des minéraux, mais à d'autres âmes humaines comme il a été décrit, et au lieu des minéraux, des plantes, des animaux, aux Archaï, aux Archangeloï, aux Angeloï, et avec eux nous donnons forme à notre karma. Et pendant tout ce temps, nous abaissons le regard vers le champ terrestre dans lequel doit se réaliser notre karma, nous le regardons avec nostalgie comme quelque chose vers quoi se tendent toutes les forces de notre sensibilité, toutes nos aspirations, de même qu'entre la naissance et la mort ici sur terre, nous regardons avec toute notre sensibilité les hauteurs célestes.

En nous élevant vers la sphère de Lune, vers celle de Mercure, vers celle de Vénus, nous nous adaptons aux entités de la Hiérarchie des Archaï, des Archangeloï, des Angeloï. Ce sont les êtres qui jugent ce que nous avons de bon et de mauvais, et aussi, dans le sens où je l'ai exposé dans les conférences précédentes, de ce qui nous mutile. Car le mal mutile notre âme et notre esprit. Ce sont-là les juges, nous sommes tout d'abord devant le jugement porté par le cosmos. En parvenant dans la sphère du Soleil, nous sommes parmi les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes, au sein des entités qui ne sont pas seulement des juges, mais qui travaillent à notre karma.

Ces entités : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes, sont de préférence des habitants du Soleil, et en même temps, naturellement, des habitants de l'univers entier. De par leur nature, elles appartiennent aux mondes spirituels. Mais entre ces mondes spirituels et les mondes physiques, sensibles, il faut des médiateurs, et ces médiateurs, ce sont les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Ils occupent dans le cosmos spirituel un rang élevé parce qu'ils sont les plus puissants ; non pas seulement en esprit, dans ce qu'ils vivent en esprit ; mais parce que ce qu'ils vivent en esprit, ils le réalisent dans le physique. Quand, entre la mort et une nouvelle naissance, nous envoyons un regard nostalgique vers la terre, nous contemplons en fait, conscients d'abaisser les yeux vers le champ terrestre, les étranges expériences que vivent entre eux les Séraphins, les Chérubins, les Trônes.

Nous regardons vers en-bas, nous voyons s'accomplir les actes vécus par les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, des actes qui nous bouleversent profondément. Nous apprenons peu à peu à comprendre ces actes qui se déroulent entre les Séraphins entre eux, les Chérubins entre eux, les Trônes entre eux, et d'autre part entre les Trônes et les Séraphins, les Trônes et les Chérubins, et ainsi de suite. Ils font là quelque chose, quelque chose de juste qui apporte une compensation et dont nous avons le sentiment que cela nous concerne, quand nous apprenons peu à peu à le comprendre.

Cela, c'est l'image qui se forme, dans l'activité de l'univers, avec ce que nous avons été dans notre vie terrestre précédente en bien et en mal. Le bien doit avoir de bonnes conséquences, le mal de mauvaises. Les Séraphins, les Chérubins, les Trônes donnent forme aux conséquences de ce que nous avons semé sur terre. Nos mauvaises actions ont des conséquences mauvaises dans le cosmos. Nous voyons les Séraphins, les Chérubins, les Trônes opérant une activité qui est la conséquence de nos mauvaises actions. Et nous apprenons peu à peu à reconnaître que dans l'évolution du monde ce qui s'accomplit entre les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, c'est la réalisation de notre karma perçu avant que nous puissions le vivre sur la terre. L'ébranlement est d'autant plus fort que nous nous disons, avec toute la force que nous pouvons avoir dans la vie spirituelle entre la mort et une nouvelle naissance : Ce que les Chérubins, les Séraphins, les Trônes vivent dans le champ de leur existence divine reçoit sa juste compensation que nous connaîtrons au cours de la prochaine vie terrestre.

Ainsi notre karma est-il vécu à l'avance, dans le monde supra-terrestre tout d'abord, par les Séraphins, les Chérubins, les Trônes. Oui, dans leur nature spirituelle, les dieux sont les créateurs de toute réalité terrestre. Et il faut que tout d'abord ils vivent tout eux-mêmes. Ils le vivent dans la sphère de l'esprit, et cela est ensuite réalisé dans la sphère du physique, du sensible. Le karma que nous vivons, lui aussi, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes le vivent à l'avance dans leur séjour divin, et c'est ce qui crée la totalité des forces qui donnent forme à notre karma. Nous vivons ainsi l'existence des sphères planétaires, nous vivons ce qui se passe sur Mercure, le jugement tout d'abord des Archaï, des Archangeloï, des Angeloï. A cela viennent se mêler aussi les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, qui vivent à l'avance notre karma.

Nous éprouvons ainsi en nous-mêmes la dette que par nos actions passées nous avons contractée envers l'univers, nous vivons par l'exemple des dieux ce qui devra s'accomplir dans notre vie. C'est une expérience complexe, mais elle fait partie de cette vie supra-terrestre qui est le fondement de notre vie terrestre. Ensuite, quand nous pressentons la richesse de cette vie entre la mort et une nouvelle naissance, et que nous ajoutons à cette substance le contenu de la vie terrestre, nous avons alors une représentation réelle et valable de ce qui, en réalité, s'accomplit dans le monde par l'homme, sur l'homme, en l'homme. C'est alors certes que pour la première fois notre connaissance de soi est de la façon juste approfondie, pénétrée d'âme et pénétrée d'esprit. On n'envisage la vie de l'être humain dans

sa vérité qu'en considérant ce qui se passe dans cette vie sur l'arrière-plan de ce qui s'accomplit dans le monde spirituel.

Nous voyons des êtres humains apparaître ici sur la terre. Ils naissent, deviennent des enfants, grandissent ; ils apparaissent avec tel ou tel destin, savourent, créent, travaillent, portant en eux telles ou telles facultés. La vie historique des hommes au cours des temps est constituée aussi par leurs facultés, par leurs actes, par leurs pensées et par ce qu'ils ressentent. Tous ces humains qui entrent ainsi dans la vie terrestre s'écoulant entre la naissance et la mort ont accompli des vies terrestres antérieures au cours desquelles ils ont vécu la réalité terrestre de façon un peu différente, et lui ont donné une autre empreinte. Les effets de leurs vies terrestres antérieures se font sentir dans toutes celles qui suivent. Mais nous ne pouvons comprendre cet ensemble de rapports que si nous portons aussi le regard sur les périodes de la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Nous parvenons alors à une juste compréhension de la vie historique. Car à ce moment tout devient pour nous tel que nous nous disons : Ce qui apparaît dans une époque du fait des hommes se rattache à une époque antérieure de la Terre. Mais comment ce qui a eu lieu dans ces époques antérieures se transmet-il à celles qui suivent ? – Les historiens ont pendant longtemps décrit les choses en notant simplement la succession des faits dans l'histoire. On ne pouvait alors pas comprendre comment les faits ultérieurs étaient la suite des précédents. Puis quelques hommes sont venus qui ont dit : Les idées sont actives dans l'histoire, et les idées se réalisent en effet. – Celui qui pense en s'en tenant à la réalité ne se représente rien quand on parle des idées qui doivent se réaliser, D'autres sont alors venus, les historiens matérialistes, qui ont dit : Les idées, c'est du bla-bla-bla ! Ce qui se réalise, ce sont les conditions économiques, c'est d'elles que tout provient. Ainsi s'instaura une conception de l'histoire matérialiste, mécaniste.

Tout cela n'est en fait que barboter à la surface des choses. En réalité, ce qui s'est passé dans des époques antérieures a été transmis aux suivantes par les hommes eux-mêmes. Ce qu'ils font eux-mêmes est la conséquence de ce qu'ils ont fait dans des vies précédentes. Il en va ainsi de tout ce qui est important, et de tout ce qui l'est peu, et qui arrive au cours de l'histoire. Ce sont les âmes humaines elles-mêmes qui introduisent le passé dans le présent. La conception que l'homme se fait de la vie est approfondie seulement quand on peut aussi voir en l'être humain le porteur du devenir historique. Mais on ne peut le considérer ainsi que lorsqu'on accède dans la vie humaine à ce qui s'accomplit entre la mort et une nouvelle naissance, dans les sphères planétaires, par les entités des Hiérarchies supérieures travaillant en commun avec les hommes.

Illustrons cela par un exemple. En un temps relativement ancien, à peu près justement celui qui était proche de la fondation du christianisme, un initié était incarné en Orient, aux Indes. Du fait que cette individualité, dans son incarnation terrestre aux Indes, avait de mauvais yeux – il faut bien tenir compte des détails quand on étudie les enchaînements karmiques – elle avait porté sur toutes choses un regard plus ou moins superficiel. Elle avait pris place au sein de la conception mystique hindoue ; puis elle traversa d'autres incarnations qui étaient moins importantes. Ensuite elle parcourut une vie entre la mort et une nouvelle naissance durant laquelle tout ce qui s'était déposé dans son âme pendant une vie d'expériences superficielles aux Indes fut élaboré dans la sphère de Mercure, en partie dans celle de Vénus, en partie dans celle de Mars, et prit une certaine forme à laquelle avaient contribué des entités des Hiérarchies supérieures. Or, il en est généralement ainsi, chez la plupart des humains, que le karma reçoit une forme caractéristique dans une sphère planétaire de préférence. Mais cette action commune engendra une individualité pour laquelle, à la forme des facultés intérieures, à la transformation karmique des facultés issues du mode d'expérience hindou, contribuèrent presque à égalité la sphère de Mercure, celle de Vénus et celle de Mars. Réincarnée au XIXe siècle, cette individualité devint Henri Heine.

Etudions un tel exemple puisé aux profondeurs de la vie spirituelle, et mis au jour par une investigation spirituelle particulièrement scrupuleuse. Le Philistin rigide et superficiel dirait : Mais tout l'arôme de la personnalité s'évapore ; je veux la connaître dans ses qualités élémentaires. – Que le Philistin rigide parle ainsi, cela relève de son droit, et même du droit du Philistin rigide qu'il est conformément à son karma. Mais ainsi il n'atteint la vérité que jusqu'à un certain degré. Lorsqu'on plonge plus profondément dans les faits, on amène au jour les infrastructures et les arrière-plans de la vérité, de la réalité.

Alors il faut dire : la vie, la vie aussi de l'individu, ne perd pas en signification, elle en est au contraire infiniment plus riche lorsqu'on l'étudie en s'appuyant sur de telles bases, lorsqu'on voit vraiment briller à travers cette vie problématique, fragmentaire, de Henri Heine au XIXe siècle ce qui fut autrefois une incarnation hindoue, et qui peut ensuite être vécu, sous les influences résultant d'une vie précédemment vécue sur Mercure, sur Vénus et sur Mars : – sur Mars, où se développe une certaine agressivité vis-à-vis de l'existence terrestre à venir, où donc ce qui a été acquis dans une vie antérieure, une faculté particulière, se transforme en un certain sens agressif ; – sur Mercure, où l'âme peut acquérir une faculté karmique particulièrement élaborée dans cette sphère : voltiger au-dessus des sensations et des concepts ; – et sur Vénus, où d'autre part un certain élément érotique spirituel a pu s'introduire dans les facultés de représentation.

En embrassant du regard une telle vie humaine, nous contemplons en même temps l'existence universelle, et ce que nous voyons ainsi n'est vraiment pas moins riche que ce que nous obtiendrions par une étude directe, dite élémentaire, qui n'est qu'une vue terre-à-terre. En fait, on voit comment ce qui appartient à l'histoire dans le passé se transmet à ce qui vient après, et que les médiateurs sont les mondes planétaires avec leurs entités. C'est ainsi qu'enfin l'histoire devient réalité, sinon elle reste lettre, elle reste faite de trente-deux lettres. Nous commençons ainsi à lire l'histoire en voyant, derrière les différentes destinées humaines, des mondes entiers d'actions divines, des mondes plus grandioses encore, plus puissants dans leur ampleur que le devenir historique de l'humanité, dans lesquels nous trouvons toujours insérées les destinées individuelles.

Prenons un autre exemple. Celui d'une individualité qui avait reçu une formation approfondie – pour l'époque – au temps où sur la terre l'Islam se propageait à travers l'Afrique du Nord et l'Espagne. Il y avait encore en Afrique du Nord des écoles qui ressemblaient à celle où avait été formé Saint Augustin ; mais c'était un peu plus tard, et l'école était tombée en décadence. Cette individualité apprit beaucoup de choses qui étaient particulières à ces écoles, et où l'on trouvait encore beaucoup d'enseignements issus des anciens Mystères, mais décadents. Cette individualité gagna l'Espagne et entra en relation avec l'école cabalistique – non pas ce qu'elle fut plus tard, mais l'école cabalistique juive ancienne ; elle acquit bien des choses relevant de la Cabale du passé, et devint un esprit doté d'un élément manichéen et cabalistique, dans une âme d'une grande agilité intérieure.

Cette individualité continua de se développer au cours d'une vie entre la mort et une nouvelle naissance, en particulier en collaborant avec les entités qui ont à faire avec l'existence sur Mars. Elle fut ainsi dotée sur Mars d'un certain sens agressif, mais en outre d'une souplesse dans l'usage de la langue, d'un véritable don de séduction par la parole, d'une grande facilité dans le maniement par le langage de toutes sortes de problèmes que son être intérieur portait, venant d'incarnations antérieures. Elle s'incarna alors au XVIIIe siècle, et fut Voltaire.

Voyez-vous, de savoir que l'existence de Voltaire nous reporte à des expériences analogues, même à celles que vécut saint Augustin dans sa jeunesse, analogues à des expériences ultérieures avec la Cabale, avec cet élément d'ironie présent aussi dans la Cabale des origines, de savoir que tout cela existe, d'en embrasser du regard les enchaînements, de porter par ailleurs les yeux sur les liens entre les deux vies terrestres et ce qui les séparait entre la mort et une nouvelle naissance : c'est ce qui fait du monde un tout, et conduit alors vers la réalité. Quand le regard porte sur les vies terrestres, deux de ces vies successives ne nous donnent d'abord rien de cohérent. On ne voit pas ce qui, dans la seconde, vient de la première. Et en outre, ce ne sont que des fragments. On ne voit pas ce qui s'est passé entre temps ; tandis que la réalité englobe la totalité. Et il en est bien ainsi qu'en fait, on n'aborde la réalité que si l'on étudie, non seulement la nature, mais aussi l'être humain en fonction de ses arrière-plans spirituels.

Dans cette perspective, il faut bien qu'à partir de maintenant un air nouveau souffle dans notre mouvement. Lorsque la Section allemande de la Société Théosophique fut fondée à Berlin en 1902, j'annonçai la première conférence que je voulais donner sous le titre « Exercices pratiques sur le karma ». La conférence fut bien annoncée, mais ne put être donnée pour cette simple raison que les circonstances étaient ce qu'elles étaient. Les différents anciens membres du mouvement théosophique se faisaient leur idée de ce que l'on peut dire et de ce qu'on ne peut pas dire, et cela avait engendré tout un milieu, toute une atmosphère. Les personnalités dirigeantes eussent été retournées si quelqu'un avait commencé à ce moment à parler d'exercices pratiques sur le karma. Le mouvement théosophique n'était tout simplement pas mûr pour cela. Il fallait d'abord bien le préparer.

Et en effet, la préparation a duré deux décennies, et davantage. Mais lors du Congrès de Noël, l'impulsion a afflué de dévoiler sans réserve non seulement ce qui peut être découvert dans les domaines naturels de l'esprit, mais de dévoiler aussi sans réserve ce qui peut être recherché dans les domaines humains de l'esprit. C'est pourquoi, à l'avenir, il sera parlé sans réserve, au sein de la Société Anthroposophique, de ce qui était dès le début notre intention, mais en vue de quoi cette Société Anthroposophique devait d'abord mûrir progressivement. C'est aussi là le courant ésotérique qui est entré dans la Société Anthroposophique grâce au Congrès de Noël. Ce Congrès de Noël ne fut vraiment pas un jeu, mais bien la prise en charge de nouvelles responsabilités issues du domaine de l'esprit pour le mouvement anthroposophique.

Voyez-vous, lorsqu'on peut contempler ce qui réside entre la mort et une nouvelle naissance, on peut apercevoir clairement, par là justement, combien le monde est divers et multiple. Car quand on dit d'une part : dans la sphère de Mars est éveillé en vue de la vie terrestre future un sens agressif, l'habileté de parole, le pouvoir de manier la langue – ce n'est là qu'un aspect ; au sein de la vie sur Mars d'autres aspects sont stimulés. Et, par exemple, il en va de même pour Jupiter. On vit la sphère de Jupiter et ses entités lorsque, muni de la vision initiatique, on voit rétrospectivement la période entre la quarante-neuvième et la cinquante-sixième année, et qu'on efface l'observation portant sur soi-même.

Devant le spectacle de ce qui se déroule sur Jupiter, on peut certes être un peu bouleversé. Car les êtres de Jupiter sont bien différents des humains. Prenons seulement une qualité humaine, en soi plus ou moins répandue : prenons la sagesse. Les hommes disent : Nous sommes sages. Mais qu'il est difficile à l'homme d'acquérir cette sagesse ! Si peu que ce soit, c'est quelque chose de difficile à acquérir. Il faut lutter beaucoup intérieurement pour obtenir dans un domaine ne serait-ce qu'un peu de

sagesse. Mais les êtres jupitériens n'ont pas besoin de lutter. Ils sont pourvus de la sagesse – je ne peux pas dire en naissant, car la naissance de ces êtres jupitériens n'est pas du tout ce qu'est sur la terre la naissance de l'homme dans l'embryon. Il faut vous représenter dans l'environnement de Jupiter quelque chose d'analogue aux formations nuageuses autour de la terre. Si vous vous représentez les corps humains prenant forme dans les nuages et volant ensuite vers la terre, ce serait à peu près la manière dont sur Jupiter les êtres nouveaux prennent forme dans une sorte de nuage, mais de façon telle que ces êtres qui descendraient ainsi en volant auraient pour qualité foncière la sagesse. Comme nous avons une circulation sanguine, eux ont la sagesse mais sans l'avoir méritée, sans l'avoir conquise, ils l'ont tout simplement.

C'est aussi pourquoi ils pensent tout autrement que les humains. C'est un spectacle certes bouleversant, il faut s'y habituer peu à peu. Et sur Jupiter, comme tout est sur la terre imprégné d'air, tout est imprégné et traversé de sagesse. La sagesse y est substance, elle afflue dans le vent et les orages, se déverse sur Jupiter, monte vers les hauteurs comme un brouillard. Mais dans ce brouillard qui est sagesse, ce sont toujours des êtres qui s'élèvent. Ce sont les Chérubins qui y vivent surtout, et qui dans ce contexte donnent forme au karma humain, en collaborant avec les hommes. Mais d'autres impulsions y vivent aussi. Il en est absolument ainsi : les expériences qu'un homme a traversées dans une vie terrestre précédente sont modelées karmiquement par les forces de la sagesse, d'une sagesse spontanée. Il revient ensuite sur la terre et porte l'empreinte de ce qui résulte des expériences vécues autrefois sur la terre, et auxquelles il a donné forme dans une sagesse toute naturelle, laquelle s'exprime de la manière la plus diverse. En voici également un exemple.

Il s'agit d'une individualité qui nous ramène dans la Grèce antique, dans une sorte d'atmosphère platonicienne, qui est aussi celle du travail du sculpteur. Cette individualité a vécu une incarnation importante de sculpteur, à cette époque où en Grèce s'épanouissait l'art plastique. Ce qu'elle vécut ainsi, elle l'a transporté dans des incarnations intermédiaires de moindre importance. C'est une individualité qui a surtout élaboré son karma, en vue de ce qui devait être provisoirement sa dernière incarnation terrestre, dans la sphère de la sagesse jupitérienne.

Une autre individualité nous ramène aux temps où les Européens ne peuplent pas encore l'Amérique, vers l'Amérique centrale, vers le Mexique. Elle y a vécu là dans le cadre des Mystères décadents de la population primitive du Mexique. Elle y a appris à connaître, au temps où les liens des disciples de ces mystères avec les entités spirituelles étaient encore vivants, les dieux mexicains qui vivaient là. Aujourd'hui, les érudits parlent à nouveau de ces dieux – c'est un karma particulier, mais qui n'est pas particulièrement heureux – Quetzalcoatl, Tetzkatlipoka et Taotel ; mais par leurs descriptions, on ne connaît guère plus que des noms. L'individualité dont je vous parle y menait une vie animée, bien que ces Mystères fussent décadents. Pour elle, ces dieux, Taotel, Quetzalcoatl, étaient quelque chose de vivant. Et c'étaient en effet des entités ensorcelantes, vivantes.

Là-bas, dans ces Mystères déclinants de Quetzalcoatl, elle s'imprégna d'un contenu magique, tout proche à cette époque déjà de la superstition, elle s'imprégna d'une entité comme Tetzkatlipoka – c'était une sorte de dieu-serpent avec lequel on se sentait lié par l'astralité – et ce lien prit pour elle une vie intense. Cette individualité, après avoir passé par la vie entre la mort et une nouvelle naissance, ne traversa pas d'autres incarnations, comme cette autre qui avait été homme en Grèce et avait vécu ensuite d'autres incarnations féminines. Elle fut homme au sein des Mystères mexicains, traversa, durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, la sphère jupitérienne de la sagesse, et vécut ensuite aux XVIIIe, XIXe siècles. L'individualité qui avait vécu en Grèce traversa aussi la sphère de Jupiter comme on peut le faire quand on a été sculpteur et qu'en même temps on a vécu à la manière des Grecs cette forme de représentations plastiques qui, à l'époque, était vraiment pleine de vie. Dans la sphère jupitérienne de la sagesse, là où cette sagesse est substance, elle métamorphosa cet élément plastique qui pouvait être vécu au contact de la forme humaine, en une faculté d'appréhension plastique de l'univers entier ; elle revint ensuite dans un corps humain avec cette hellénité portant l'empreinte de Jupiter, et naquit à nouveau en la personne de Gœthe.

L'autre individualité traversa aussi la sphère de Jupiter et métamorphosa aussi dans cette sphère ce que l'on pouvait apprendre dans les Mystères mexicains. Mais d'une vie terrestre vécue en Grèce et telle que je l'ai décrite, et d'une autre vie terrestre vécue au Mexique comme je l'ai décrite, il ne pouvait pas naître la même chose dans la sphère de Jupiter. Les deux personnalités traversèrent la sphère de Jupiter, mais il en est advenu ce qui devait naître conformément aux forces génératrices de formes issues de leurs vies précédentes. Celle qui avait passé par les Mystères mexicains revint sur terre après sa traversée de la sphère de Jupiter en la personne d'Eliphas Lévi.

Vous avez là une métamorphose étrange de pratiques magiques rituelles, de cultes magiques, en sagesse. C'est là justement un karma jupitérien de moindre valeur, bien que très riche d'esprit et plein de sagesse. On voit là comment agissent de concert ce que l'être humain a acquis dans une vie terrestre, et ce qu'il devient entre la mort et une nouvelle naissance. La vie ultérieure prend forme absolument en fonction de celle qui l'a précédée, mais ce qu'un homme a vécu dans une vie terrestre peut être dans le karma métamorphosé de la façon la plus variée, par le passage dans la même sphère. Lorsqu'on envisage la forme karmique de la vie humaine, on approfondit alors de façon juste ce qu'est cette vie

humaine. Alors elle s'enrichit et seulement alors elle apparaît dans toute sa réalité ; alors on connaît vraiment dans leur réalité l'homme et la vie humaine.

ONZIÈME CONFÉRENCE
Breslau, 10 juin 1924

Nous avons commencé à parler hier, dans la perspective du karma, du lien entre la vie humaine ici-bas sur la terre, entre la naissance et la mort, et l'autre vie de l'homme dans le monde suprasensible, entre la mort et une nouvelle naissance. Nous avons vu que le karma se constitue sous l'action de ce qui a été vécu, fait, pensé, ressenti par l'homme dans l'existence terrestre précédente et dans une série de vies terrestres successives, et de ce qui prend forme sur la base de l'expérience d'une vie terrestre à venir, par la collaboration de l'homme avec d'autres âmes humaines qui lui sont karmiquement liées, et avec les entités spirituelles des Hiérarchies supérieures. Nous avons vu que, par là, la vie de l'histoire humaine devient transparente. Nous voyons en quelque sorte chaque être humain – qu'il ait accompli des actions remarquables et laissant au monde son empreinte, ou qu'il ait agi dans des cercles restreints – sur l'arrière-plan d'une activité spirituelle globale.

Nous avons vu en particulier que l'étude de la destinée humaine, quand nous commençons à la comprendre, nous apparaît comme une expression extérieure, terrestre, d'un accomplissement puissant, universel, se déroulant aussi à l'arrière-plan dans le monde spirituel. Nous avons ainsi montré que c'est l'homme lui-même qui apporte et rend efficace, à une phase ultérieure de la terre, ce qui s'est passé dans une période antérieure. C'est grâce à l'homme donc que se forment les enchaînements entre les événements historiques, et je crois qu'une étude de l'histoire ainsi envisagée peut faire une impression édifiante. Oui, la manière dont nous ressentons notre propre karma, dont nous pouvons nous y adapter, est ressentie comme il convient quand tout d'abord – avant de nous consacrer à l'expérience vécue du karma isolé – nous voyons, à propos de personnalités dont la vie est plus ou moins bien connue en général, comment l'effet produit par une vie terrestre prend forme dans les vies qui lui font suite.

Nous avons vu par des exemples comment la nature spirituelle tout entière et les entités spirituelles agissent sur ce que l'homme, quand il a franchi le porche de la mort et continue à vivre dans le monde spirituel, apporte de lui-même dans ce monde spirituel. Nous avons fait certaines remarques sur l'action propre à la sphère de Jupiter. La sphère de Saturne exerce une action plus bouleversante encore dans sa singularité. Vous savez bien – je l'ai mentionné – que pour obtenir de façon autonome une vue d'ensemble de tous ces rapports, il faut, en partant d'une vie ayant dépassé la soixante-troisième année, reporter son regard sur la phase comprise entre la cinquante-sixième et la soixante-troisième année, afin de pouvoir juger, dans le cadre des liens d'ensemble qui constituent la vie et l'activité spirituelle de l'univers, de l'action que peut exercer la sphère de Saturne sur l'homme.

Car tout ce qui agit en liaison avec la sphère de Saturne est de telle nature qu'en fait, au sein de cette sphère, règne en toutes les entités une conscience forte et pénétrante du passé, et plus ou moins d'inconscience en ce qui concerne le présent. C'est ce qui fait une impression bouleversante. Les êtres saturniens agissent en réalité dans leurs actions actuelles, y compris celle des Séraphins, comme en puisant à l'inconscient, ils ne savent pour ainsi dire pas directement ce qu'il advient d'eux et par eux dans l'instant présent ; mais ils savent aussitôt, exactement et de façon pénétrante, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont pensé, ce qui est advenu d'eux quand cela s'est produit.

J'aimerais utiliser une image pour caractériser cette étrange manière d'être dans la sphère de Saturne. Représentez-vous que vous cheminez sur la terre, et que vous ne sauriez jamais, au moment présent, ce que vous faites, ce que vous pensez, ce qu'il advient de vous ou par vous ; mais vous vous rendez quelque part – prenons un fait simple. Là où vous allez, vous ne vous voyez pas, mais vous laissez des traces : supposons que là où vous vous trouviez immédiatement auparavant, il y ait un bonhomme de neige. Vous faites à nouveau un pas : encore un bonhomme de neige, puis un autre pas : encore un bonhomme de neige, et ainsi de suite. Il se forme de vous constamment une image plastique, et vous pouvez voir exactement ce que vous étiez. Au moment déjà où quelque chose arrive de votre fait, vous le voyez comme c'est, comme cela subsiste, et prend place dans l'éternité.

Et vous portez votre regard sur une perspective où tout est inscrit comme dans une chronique éternelle dans l'univers, tout ce qui est arrivé par vous. Telle est la conscience qu'ont d'eux-mêmes les êtres saturniens. Et tout ce qui est contemplé de cette façon, comme étant le devenir passé, par ces êtres saturniens, s'unit à nouveau au devenir passé de toutes les entités du système planétaire dans son ensemble, si bien qu'en quelque sorte la conscience des êtres saturniens est faite du regard rétrospectif qu'en tout instant ils portent sur l'ensemble de la mémoire – si je puis ainsi m'exprimer – du système planétaire vivant dans son ensemble, dans toutes ses entités. Dans le champ cosmique, universel, du souvenir des êtres saturniens, tout est inscrit.

Si par cette découverte de l'activité et de la nature de la sphère saturnienne l'observateur initié est déjà fortement bouleversé, c'est encore bien davantage le cas quand il voit comment ces êtres transportent dans une vie terrestre nouvelle les effets de leur vie précédente, après avoir dû laisser élaborer leur karma dans la sphère de Saturne en fonction de leurs expériences particulières. Et

effectivement, le spectacle de l'univers se trouve immensément enrichi d'un contenu puissant et majestueux lorsqu'on sait qu'il s'agit d'une personnalité appartenant à l'histoire universelle.

Lorsqu'on considère la vie de telles personnalités ici sur la terre, on est conduit – lorsqu'on l'observe en esprit, en lisant et pas seulement en épelant – vers les hauteurs de la vie et de l'essence de la sphère saturnienne. La vision du spirituel est considérablement enrichie quand on voit agir la sphère saturnienne. Elle en perçoit l'action se manifestant dans ce qui arrive sur terre, elle voit un reflet de ce qui se passe dans la sphère saturnienne. J'aimerais éclairer la chose par un exemple.

On peut diriger le regard sur une individualité humaine qui a passé par une existence dans le sud de l'Europe, au premier, deuxième siècle de l'ère chrétienne, alors que l'hellénisme agissait encore avec force dans l'évolution du christianisme ; cette personnalité était douée d'une âme réceptive, vigoureuse, fine, d'une coloration un peu intellectuelle vis-à-vis du christianisme teinté d'hellénisme, et fut transportée dans l'Empire romain où elle a vécu tout ce que l'on y pouvait vivre dans les siècles où le christianisme commençait à se répandre : les persécutions injustes contre les chrétiens, les violences des Césars romains, bref tout ce qui constituait en général le comportement des Césars romains envers des êtres plus délicats ; une âme qui vécut dans une profonde indignation ce qui peut être perçu là, et qui en fait passa par la mort dans une atmosphère de résignation en se disant :

Un monde dans lequel de telles choses sont possibles pourra-t-il vraiment engendrer un progrès ? Dans un certain doute sur la possibilité que s'établisse d'une manière générale dans le monde un équilibre entre le bien et le mal, cette âme s'éleva au-dessus du spectacle qu'offrait le césarisme romain, et à son regard spirituel, au regard de son âme, s'offrait d'une part le mal fait par les Césars, et de l'autre la nature adonnée au sacrifice des martyrs chrétiens. Cette âme contemplait dans un contraste rude et brutal le bien d'un côté, le mal de l'autre. C'est sous cette impression qu'elle franchit le porche de la mort, puis traversa ensuite des existences terrestres de moindre importance. Car ce qui avait, durant cette vie gréco-romaine, chargé cette âme de son poids, avait creusé en elle des sillons profonds. C'est ce qui fut ensuite élaboré au sein de la sphère saturnienne pour devenir le karma futur de cette individualité au moment où le XVIIIè siècle était proche.

La sphère de Saturne travaille dans la gravité et dans une activité pénétrante à la forme que prend le karma. Et justement ensuite, quand il s'agit d'appréhender l'âme humaine dans toute sa profondeur et de développer en puisant à ces sources profondes des forces très radicales, elle fournit ces forces vigoureuses ; car tout ce qui s'accomplit au sein de la sphère de Saturne est d'une grande force, d'une grande intensité spirituelle, si spirituelle que cela agit très profondément sur l'homme quand il descend vers une existence terrestre, et marque profondément son organisme physique. L'organisation physique qui prend naissance est habitée par l'enthousiasme qu'inspire une compensation à tout ce que l'âme a vécu dans une vie terrestre précédente.

Le regard porte avec force en arrière. Lorsque le karma est élaboré au sein de la sphère de Saturne, il porte sur des souvenirs, sur le passé et sur la forme que prend l'être. Puis, quand l'homme descend vers la sphère terrestre, apparaît en un certain sens l'image négative de ce qu'on a vécu là. Ce regard rétrospectif intense se métamorphose en une aspiration énergique vers des idéaux qui orientent vers l'avenir, vers le futur, de telle sorte que les êtres qui reçoivent un karma élaboré dans la sphère de Saturne s'enthousiasment pour l'avenir et veulent donc agir pour des idéaux tournés vers l'avenir, parce que dans la sphère de Saturne ils ont contemplé dans la vie spirituelle pure le passé avant toute chose.

L'individualité dont je parle ici apparut dans la seconde moitié du XVIIIè siècle en la personne de Friedrich Schiller. Et prenez maintenant toute la vie de Schiller, prenez-la dans la forme si intensément frappante – du point de vue esthétique un peu faible peut-être – des drames de jeunesse de Schiller, avec toute sa fougue, mais prenez aussi l'immense gravité, on aimerait dire aussi l'immense mélancolie qui habite l'âme de Schiller, et voyez notamment le caractère émouvant du destin du jeune Schiller tel que l'engendre la coloration foncière, mélancolique, de son âme ; voyez-le s'élever d'autre part à une sorte d'appréhension enthousiaste de l'hellénisme au moment où il fait la connaissance de Gœthe, – voyez tout cela au premier plan, et voyez derrière l'homme en qui est né le fondement de cette conception au premier, deuxième siècle de l'ère chrétienne, par l'expérience intérieure du christianisme hellénisé d'une part, par celle de l'indignation provoquée par les Césars romains d'autre part, et comment ensuite tout cela s'est approfondi pour engendrer un nouveau karma dont l'action est si empreinte de gravité, celle de Saturne. Selon son karma, Schiller est réellement un saturnien.

Ces choses ne sont pas vécues par l'âme de façon juste quand elle ne veut les entendre que comme une théorie. Elles ne sont bien saisies que quand la sensibilité tout entière s'y ouvre, quand tout d'abord on plonge avec sa sensibilité dans la nature et l'activité toute spirituelle du monde des astres – ici de la sphère de Saturne – et lorsque après avoir approfondi sa sensibilité afin de comprendre ce qu'est l'action d'une destinée terrestre, on la contemple.

Je vais donner un autre exemple où cette action est toute différente. On peut porter les yeux sur une individualité qui, dans une vie terrestre récente, avait même compté jusqu'à un certain degré parmi les initiés. Mais avant de parler de ce karma, il me faut formuler une question qu'en fait toute personne qui réfléchit à ce dont nous parlons maintenant doit se poser, et que certainement beaucoup d'entre vous se sont déjà posée.

Elle se pose lorsqu'on entend ce qui figure dans des études anthroposophiques : au cours de l'évolution terrestre, des hommes ont été initiés aux grands secrets de l'existence, initiés à la sagesse hindoue. Notre regard se porte avec un immense respect, avec une profonde estime, sur ces anciens initiés de l'évolution humaine. Lorsque ensuite nous parlons de réincarnation, de vies terrestres successives, la question peut surgir : Qu'en est-il de la réincarnation de ces initiés ? Elle peut aller plus loin et se formuler ainsi : Les initiés se seraient-ils complètement retirés du monde dans lequel nous vivons maintenant entre la naissance et la mort ?

Ce n'est absolument pas le cas. Mais il ne faut pas oublier que l'être humain, lorsque son individualité descend de l'existence pré-terrestre, spirituelle et psychique, vers une vie terrestre, est lié, par le corps physique déjà, à ce qu'une époque peut lui donner par l'éducation et par d'autres éléments analogues. Ces éléments, celui qui vient s'incarner sur la terre doit les accepter. Nous pouvons tout à fait porter le regard sur quelque individualité initiée, disons dans un très ancien passé, et dont le karma veut que plus tard, elle se réincarne au XVIIIè XIXè siècle. Mais au XVIIIè siècle, il n'existait nulle part dans notre civilisation des corps comme il y en avait dans ce lointain passé, des corps si souples, pouvant s'adapter si bien à l'individualité spirituelle de l'homme.

Croire que le corps humain est resté le même depuis des temps immémoriaux n'est que l'idée préconçue d'une science dégénérée. A l'ère du matérialisme, ce corps est effectivement dur, sans souplesse, sans plasticité, on ne peut le manier facilement. Les conditions qui régissent l'hérédité, qui sont d'autre part liées à la mentalité, à toute l'attitude des âmes, sont telles – l'individu n'y est pour rien, c'est le fait de toute la civilisation – que l'on ne peut faire pénétrer dans l'organisme physique une partie de ce que l'âme apporte du temps où elle était initiée, et que cet apport ne peut atteindre directement la conscience individuelle ; car on ne peut rattacher à la conscience extérieure, issue de l'époque, que ce qui a pu plonger entièrement dans le corps physique.

Il me faut certes dire quelque chose de bien paradoxal, mais vous devez l'accepter, parce que c'est tout de même une vérité. Voyez-vous, dans des temps fort reculés, les initiés étaient préservés de quelque chose qui passe aujourd'hui pour un grand bienfait de l'espèce humaine, mais qui à l'époque, si cela leur était advenu, n'aurait pas du tout été considéré par ces initiés comme un bienfait, et au contraire comme un grand obstacle sur la voie de l'initiation. On n'admettra pas aujourd'hui qu'un être humain, comme il arrivait à l'initié des temps préhistoriques, soit préservé d'apprendre à lire et à écrire comme on peut le faire aujourd'hui. Mais par la manière dont on apprend aujourd'hui à lire et à écrire, on perd beaucoup de choses : par la nécessité d'entrer dans le carcan que sont les formes des lettres avec lesquelles l'être humain n'a aucun lien.

Lorsque les Européens, ces « gens supérieurs » par rapport aux sauvages, ont montré aux Indiens d'Amérique les formes de leurs lettres quand ils prirent contact avec eux, ces Indiens ont éprouvé de l'angoisse, une peur silencieuse, et pour eux les lettres étaient des petits kobolds, des démons. C'est avec une chose aussi étrangère que toutes ces formes des lettres de notre écriture, en lesquelles gîtent de petits kobolds, c'est vers quelque chose d'aussi antinaturel que l'être humain est conduit à sa sixième, septième année. Quel rapport a donc, par Dieu, un A ou B dans la forme qu'étant enfant nous avons dû accepter, avec la vie humaine ? Aucun, pas le moindre !

Dans l'ancienne Egypte, on avait au moins une écriture figurative, dans laquelle l'image que l'on dessinait avait un lien avec la réalité. Aujourd'hui, on apprend l'alphabet, qui est tout à fait étranger à la vie. Nous désirons rectifier les fautes les plus graves à l'Ecole Waldorf, c'est pourquoi nous y avons introduit une autre manière d'apprendre à lire et à écrire. Mais ce qui est éliminé en l'homme, quand on apprend à lire et à écrire ainsi, ce qui a été tué on ne peut en juger si l'on n'aspire qu'à connaître la valeur matérielle des choses, à ne vivre qu'en accord avec la conscience ordinaire.

Voyez-vous, je n'ai pas été choqué, mais sans doute beaucoup de gens l'ont-ils été, à lire – dans mon « Autobiographie » où il est suffisamment fait allusion à la chose – qu'à quinze ans je ne savais pas encore bien mettre l'orthographe. Je dois beaucoup à cette insuffisance. J'ai été préservé de bien des choses dont on n'est pas préservé quand on sait mettre l'orthographe à quinze ans déjà. Par bien des choses qui ont pour origine la culture matérialiste de notre époque, on est exactement coupé de la vie spirituelle. C'est là une question bien plus grave qu'on ne le pense. J'y fais allusion pour que vous voyiez qu'en effet l'initié d'autrefois ne peut utiliser que l'éducation qui lui est proposée. Que peut-il faire d'autre que s'adapter au corps et à l'âme de son époque ? Il lui faut alors faire l'abandon de bien des choses dont le germe était implanté dans son âme.

Pourtant, le rapport karmique avec l'initiation d'autrefois peut se faire tout à fait jour dans les phénomènes de la vie qui peuvent se manifester à une époque déterminée, et aussi chez un être qui se présente extérieurement comme une créature terrestre ordinaire, et pas du tout comme un initié. Ce qui agit dans le karma, ce n'est vraiment pas ce qu'on tient dans la vie de l'homme comme étant le plus efficace. Par exemple, quand on a devant soi un homme dont la constitution spirituelle a une forme déterminée, on a très facilement tendance, quand on ne porte sur le karma que des jugements rationnels, à admettre que dans son incarnation précédente il avait une intelligence constituée de façon analogue. Mais il n'en est pas ainsi. Les éléments que le karma libère et qui restent actifs d'une incarnation à l'autre se situent dans des zones de l'âme bien plus profondes que la configuration de

l'intelligence. Je n'aurai besoin de vous citer qu'un seul exemple pour que vous voyiez que ce qui influence le karma provient de tout autres régions de l'âme que l'intelligence.

Ernst Haeckel fut une personnalité intéressante du XIXè siècle. Ce qui frappa le plus les gens en lui, ce fut sa conception du monde colorée de matérialisme, sa lutte contre les ultra-montains, la papauté romaine, l'Eglise catholique romaine. Il a déployé un tel enthousiasme dans ce combat que par les expressions qu'il employait, il fut parfois tout à fait séduisant, parfois aussi bien peu distingué. Mais quand on explore son karma, on constate que son incarnation terrestre la plus importante auparavant fut celle du pape Grégoire, le grand et puissant pape qui voulait justement fonder le pouvoir temporel, extérieur, de la papauté en face de l'empereur ; le pape Grégoire VII, c'est-à-dire Hildebrand, formé par la réforme ecclésiastique clunisienne, qui, du Xè au XIè siècle, mena le combat contre l'Empire jusqu'à ce qu'un des siens, ayant été fait pape, commença par se dresser contre le pouvoir temporel, contre l'Empire de cette époque.

L'enthousiasme dans la force employée pour imposer une conception du monde, l'enthousiasme dans la réalisation d'impulsions issues d'une conception du monde, voilà ce qui, venant de l'incarnation d'Hildebrand, fut actif dans celle de Haeckel. Ceci n'est qu'un exemple pour montrer qu'on ne doit absolument pas croire que l'appréciation extérieure d'une configuration psychologique quelconque permet de deviner une vie terrestre antérieure qui serait déterminante. Il faut, en ces choses, être prudent et ne s'arrêter qu'à celles qui, bien que n'étant parfois que des détails infimes que l'on peut constater, doivent être compris par la vision spirituelle, et qui ensuite font apparaître progressivement à l'arrière-plan ce qui eut lieu dans l'existence terrestre précédente.

Et voyez-vous, c'est surtout un karma saturnien qui exerce une action profonde. Je voudrais ici orienter votre regard vers une individualité qui fut réellement, dans une incarnation antérieure, un initié. Je parle dans ce cas en toute objectivité, et il m'en a coûté quelque peine pour parvenir à dégager la vérité que j'ai à exposer maintenant, parce que l'individualité ne m'était en fait pas du tout sympathique dans sa nouvelle incarnation, et ne me l'est pas devenue aujourd'hui. Il s'agit ici en effet de constater des faits objectifs ; et en fait, bien qu'on le paie par de la peine, on peut déceler le karma de personnalités qui ne vous étaient pas personnellement sympathiques avec une chance bien plus grande de tomber juste.

Je voudrais vous orienter vers une individualité qui fut vraiment, dans une vie terrestre antérieure, un initié, et en outre initié à une catégorie de Mystères, qui constituait quelque chose de grand et de puissant dans l'évolution de l'humanité : un initié aux Mystères d'Irlande, aux Mystères d'Hybernie, auxquels je fais allusion dans mon drame-mystère. Dans ces Mystères, en effet, il fallait passer par beaucoup d'expériences avant d'accéder à la forme de richesses que l'on devait recevoir précisément. Celui qui voulait devenir un initié devait tout d'abord vivre d'une part toutes les sortes de doutes qui pouvaient se lever dans l'âme humaine en face des grandes vérités ; l'élève était exactement dressé à pouvoir douter de tout aussi fortement qu'on peut le faire vis-à-vis des plus hautes vérités.

Et c'est seulement quand l'âme avait passé par les douleurs, par le tragique intérieur, par l'état de dépression, je dirais volontiers d'accablement sous un fardeau intérieur, par tous les doutes, que l'on était conduit, d'abord sous la forme imaginative, puis sous celle de la réalité spirituelle, à l'appréhension réelle de la vérité. Si bien que tout homme initié aux Mystères d'Hybernie avait appris, non seulement à croire en la vérité, mais aussi à ne pas y croire. C'est par là seulement que pouvait se révéler viable le caractère inébranlable de sa foi en la vérité.

Un autre sentiment encore était éveillé chez ceux qui recherchaient la sagesse initiatique de l'Hybernie. Ils étaient amenés à ressentir qu'en fait toute existence pouvait être, comme l'existence terrestre, une illusion, une non-réalité. L'être humain était amené non seulement à douter de la vérité, mais aussi à ressentir le néant de l'existence humaine, la non-existence dans l'existence de l'homme.

Ensuite, vis-à-vis des puissances éthériques toujours se renouvelant, et vis-à-vis des puissances physiques qui sont en voie de destruction, mais qui, en puisant au spirituel, à l'esprit, reprennent toujours une forme nouvelle, vis-à-vis de toutes les forces destructrices et d'autre part constructrices qui parcourent la vie, et après que sa sensibilité ait été amenée à l'atmosphère juste pour accéder tout à fait à l'imagination, il était conduit devant deux statues puissantes, imposantes. On l'incitait ensuite à appuyer sur l'une des statues : laquelle reprenait toujours sa forme, car elle était tout à fait élastique ; l'empreinte qui y avait été laissée disparaissait.

La statue gardait toujours sa forme, et elle lui apparaissait vivante. Ainsi, parce qu'il avait, sous cette impression immédiate reçue du contact, baigné dans une atmosphère solennelle, il était orienté vers la nature particulière du vivant. L'autre statue était construite de telle façon que lorsqu'on voulait appuyer sur elle, l'empreinte y restait, et qu'elle était déformée. C'est seulement quand on était conduit à nouveau devant elle le lendemain qu'elle avait repris sa forme. Devant les élèves passait ainsi la constitution interne du physique et de l'éthérique, donc quelque chose de la véritable contemplation de soi-même.

C'était là le premier degré. Puis les élèves étaient amenés devant d'autres images, et conduits toujours plus avant dans la compréhension active de leur constitution interne. En ces disciples d'Hybernie était effectivement présente, et avec force, ce qu'on appelle la réalité spirituelle. Lorsqu'ils avaient atteint certains degrés de l'initiation, ils ne tenaient plus beaucoup compte de la réalité physique

extérieure, mais ils savaient vivre dans la réalité spirituelle. Dans un des lieux de culte de l'Hybernie, il en fut en effet ainsi que – tandis que, là-bas en Asie, le Mystère du Golgotha se déroulait dans la réalité physique – les grands prêtres d'Hybernie donnèrent aux cérémonies cultuelles une forme extrême et telle que tandis que se déroulait physiquement le Mystère du Golgotha, il était au même moment célébré par un culte. C'est-à-dire qu'en Hybernie était vécu spirituellement un fait physique qui se déroulait en un tout autre point de la terre. Ceci doit précisément vous indiquer à quelle profondeur atteignaient en réalité ces Mystères d'Hybernie.

Or, il y eut une individualité qui fut initiée jusqu'à un certain degré et très tôt à ces Mystères d'Hybernie, et qui passa ultérieurement par une incarnation féminine ; mais l'incarnation en Hybernie eut sur l'âme une action très profonde. Puis cette individualité connut, dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, ce que l'on vit quand on passe par une élaboration du karma sur Saturne. Dans la perspective des événements universels, le regard rétrospectif portait sur toute l'importance des conquêtes de l'âme qui pouvaient être acquises dans une initiation hybernienne – non pas au stade le plus élevé, mais tout au moins jusqu'à un certain degré. Toute la signification de ce qu'on pouvait apprendre en Hybernie était vue dans son rapport avec toute l'action passée de l'entité humaine.

Au cours d'une grandiose vision rétrospective cosmique était élaboré le cheminement par lequel, née d'aspirations humaines, cette Hybernie s'était progressivement développée durant des siècles et des millénaires. Mais lorsque approchèrent les temps modernes, cette individualité justement devait disposer d'un corps humain et recevoir une éducation tels que l'élément le plus important devait en rester dissimulé, et pourtant d'autre part se manifester sous la forme adaptée à la civilisation du XIXè, siècle.

Et d'autre part, ce que par cette vision rétrospective l'âme apportait en descendant vers un corps physique qui n'était vraiment pas très adapté, en vue d'une éducation qui ne convenait pas du tout à ce qui avait été vécu dans l'initiation irlandaise, puis élaboré sur Saturne, cela se transforma en idéaux dont l'action portait vers l'avenir. Mais parce que tout cela devait plonger dans un corps qui n'était pas comme les corps, bien étranges, des anciens initiés d'Irlande, mais précisément comme celui d'un Français du XIXè siècle, beaucoup de choses disparurent à l'arrière-plan, et se métamorphosèrent cependant en images pleines d'élan, mais de caractère fantastique, et qui pourtant avaient quelque chose de pénétrant et de grandiose. Cette individualité fut alors Victor Hugo.

Vous voyez ainsi que, même là où deux vies terrestres sont aussi différentes que celle d'un initié irlandais et celle de Victor Hugo, l'action du karma se poursuit entre les deux. Car on ne doit pas chercher les effets du karma dans les ressemblances extérieures, il faut voir ce qui, dans les profondeurs de l'entité humaine, est porté par le karma d'une vie terrestre à l'autre. Aujourd'hui, en fait, la juste attitude intérieure, la juste coloration de l'âme est nécessaire pour pouvoir contempler le karma d'un individu, et même son propre karma. En réalité, toute étude du karma est profanée quand on la reçoit dans l'attitude intérieure engendrée par la culture de notre époque, par la civilisation, par l'école, etc.

Assimiler en son âme ce qu'apporte la contemplation du karma, cela devrait se faire en réalité dans une atmosphère sacrée, tout entière imprégnée de ferveur. Chaque fois que l'on aborde une vérité karmique, on devrait éprouver en son âme le sentiment qui naîtrait en celui qui soulève le voile d'Isis. Car au fond, c'est justement le karma qui dévoile, sous la forme la plus proche de l'être humain, ce qu'était Isis, dont la devise, la caractéristique extérieure était : « Je suis ce qui fut, ce qui est, ce qui sera ». C'est cela qui nous apparaît sous une forme qui doit toucher de près l'âme humaine lorsqu'on considère le karma de l'homme. Et en fait, c'est seulement alors, quand on envisage le karma dans le déroulement de l'histoire humaine, et qu'on s'est élevé à l'attitude intérieure sacrée qui est nécessaire en vue de l'étude du karma, c'est seulement alors que l'on peut dans la juste attitude intérieure de la façon juste, porter le regard sur ce qu'est peut-être son propre destin, voir comment ce destin prend forme dans le cadre du karma, comment il s'est formé à partir de vies terrestres antérieures, en collaboration avec ce que l'être humain a vécu dans les sphères planétaires entre la mort et une nouvelle naissance.

Avec tout son être, on contemple des mondes suprasensibles lorsqu'on lit le karma dans la juste atmosphère intérieure. Car l'étude du karma nous fait connaître un ensemble de lois qui sont à l'opposé des lois de la nature extérieure. Dans la nature, ce sont les enchaînements naturels qui agissent, et il faut pouvoir dépasser complètement le niveau des enchaînements naturels et élever le regard vers les relations spirituelles pour parvenir à saisir avec les yeux de l'âme les lois qui régissent l'action du karma. La meilleure préparation à cela, c'est naturellement l'étude du karma historique, dont la lumière porte loin, afin de recevoir de cette source l'éclairage qui doit être pour nous significatif dans l'expérience vécue de notre propre karma, dans l'étude de notre propre karma. En vous montrant à propos de personnalités caractéristiques les effets du karma dans l'histoire universelle, je voulais précisément préparer en vous l'atmosphère qui permettra de poursuivre d'autres études karmiques dans les prochains jours.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

Breslau, 11 juin 1924

Au cours de ces considérations, nous en viendrons peu à peu à étudier ce que le karma peut signifier dans une vie d'homme ; mais je porterai aussi constamment le regard sur certains enchaînements karmiques apparus du fait de personnalités connues dans l'histoire. Car les plus petits détails qui peuvent nous intéresser, qui doivent nous toucher de près dans notre propre karma, s'éclairent comme il nous est nécessaire quand nous considérons les vastes phénomènes karmiques apparaissant dans l'histoire. J'attirerai tout d'abord l'attention sur le fait qu'il n'est absolument pas nécessaire de disposer de résultats de la clairvoyance pour sentir que le karma existe.

Certes, pour embrasser du regard tous les enchaînements dus aux lois karmiques, de telles vues sont nécessaires, et bien des choses que j'ai exposées ici ces derniers jours ne peuvent naturellement être acquises que grâce à de telles vues. Mais ce qui ouvre la voie qui y conduit, c'est, dirais-je volontiers, le sentiment, le sentiment net du karma, sentiment qui peut intervenir dans chaque vie humaine lorsque cette vie ne fait pas que passer superficiellement sur les choses et fixer le regard uniquement sur les événements extérieurs et sensationnels, mais quand elle peut faire effort pour s'orienter vers une vue d'ensemble des expériences intimes de l'existence, de les pénétrer par le sentiment et par là acquérir une sorte de pressentiment de certaines relations karmiques dans la vie, qui montrent déjà par leur nature qu'elles ne peuvent pas être fondées sur une seule existence terrestre s'écoulant entre la naissance et la mort.

Voyons maintenant la façon dont nous pouvons entrer en contact les uns avec les autres dans la vie. C'est bien de notre rencontre avec des humains que dépend la plus grande partie de notre destinée. Nous rencontrons l'un, puis l'autre. Ce que nous vivons ensemble intervient dans notre destinée. Et c'est justement dans ce vécu commun, en telles ou telles circonstances, qu'il apparaîtra à l'observateur attentif que le karma n'est pas en contradiction avec le sentiment de liberté que nous portons en nous, le sentiment de ce qui, dans notre action, dépend de décisions libres.

Pour commencer, étant enfants nous prenons place dans l'existence à une époque de la vie où il ne peut être encore question de liberté, dans la mesure où il s'agit de l'impulsion terrestre. Et pourtant, combien de choses ne dépendent-elles pas de la manière dont nous sommes, enfants, placés dans la vie ! Les facultés qui se dégagent de notre être intérieur, les voies qui nous sont indiquées, sont d'une importance infinie pour notre destin dans toute notre existence terrestre. Certes, nous pourrons plus tard, en êtres autonomes, intervenir plus ou moins dans notre propre vie, mais nous ne pouvons le faire que là où l'enfance nous a placés. Et nous verrons bien, en examinant les choses de près, ce qui intervient en fonction du karma dans nos actes libres.

Prenons maintenant un cas : dans la vie, nous rencontrons des êtres humains. Une différence nette se manifeste entre une certaine sorte de rencontres, et une autre sorte. Il peut arriver qu'ayant rencontré dans cette vie un homme pour la première fois, nos ayons aussitôt le sentiment qu'un pont relie notre âme à la sienne. Et il peut tout à fait arriver que nous ayons à son égard un sentiment intense, mais que peut-être nous ne nous intéressions pas aussi fortement à des détails : à son aspect, à sa beauté ou à sa laideur, à son air aimable ou revêche. Ce qui nous attire vers cet homme monte de notre être intérieur, il nous inspire de la sympathie.

Oui, dans l'un ou l'autre cas il peut arriver que nous éprouvions de l'antipathie qui dépende seulement du fait que nous l'avons approché et que nous avons pris conscience de sa présence ; mais ce que nous ressentons à son égard ne dépend pas de l'impression qu'il nous fait par ses actes ou par les paroles qu'il nous adresse. De telles expériences apparaissent dans l'existence terrestre comme de grands points d'interrogation, comme les grands problèmes que la réalité nous pose. Puis, il en est ainsi que nous ne nous sentons pas du tout poussés à réfléchir après avoir fait sa connaissance, à nous demander : Comment est-il, que fait-il ? Tout ce qui nous attire vers lui constitue en quelque sorte une somme de sentiments, d'expériences intérieures, de contenus de l'âme vis-à-vis desquels nous n'avons pas du tout le besoin d'en chercher la justification dans son comportement.

Mais il existe des rencontres de nature différente, au cours desquelles ne se manifestent pas de telles impressions. Ces êtres commencent à nous intéresser sans que nous ressentions en fait que notre âme est profondément touchée par ce courant soit de sympathie, soit d'antipathie. Ces hommes nous intéressent. Nous nous sentons poussés à voir s'ils sont bons, méchants, bienveillants, malveillants, s'ils ont des capacités ou s'ils n'en ont pas. Et dans le temps qui suit une pareille prise de contact, il apparaît – disons quand nous rencontrons quelqu'un qui connaît aussi cette personne, et avec qui nous pouvons en parler que nous nous sentons poussés à nous en entretenir. Nous nous informons volontiers de ce qu'elle est, de sa position dans la vie, etc., nous nous intéressons aux aspects extérieurs de sa personne. Lorsqu'il s'agit de rencontres de la première catégorie, il peut même arriver qu'il nous soit tout à fait désagréable de rencontrer quelqu'un qui le connaisse aussi et qui commence aussitôt à bavarder sur son compte.

Nous ne voulons pas du tout en parler. Lorsqu'il se produit dans la vie quelque chose de ce genre – et les méthodes de la science de l'esprit tentent d'éclairer de tels secrets – il apparaît, quand monte en nous, en un certain sens, un sentiment inexplicable, soit de sympathie, soit de répulsion lors d'une rencontre, que nous avons été lié de quelque façon karmiquement dans le passé avec cet homme, et que ce que nous avions de commun avec lui nous a déjà, en fait, conduit à travers toute la vie par les voies qui font que nous le rencontrons à un moment donné. Et ce que nous avons eu de commun avec lui dans le passé, c'est ce qui modèle nos sentiments, nos impressions à son égard. Ces impressions, ces sentiments sont déterminants, et non pas le fait qu'il soit beau ou laid, qu'il soit bienveillant ou malveillant. Justement quand on ressent nettement et clairement un tel sentiment, on est amené à le trouver justifié par ce que l'investigation spirituelle a à dire sur un karma formé dans le passé, lorsqu'il arrive que cette investigation jette sa lumière dans une telle affaire. Et nous trouverons encore confirmé par bien des choses ce que je dis là.

Quand nous dormons, que nous avons quitté nos corps éthérique et physique et ne sommes présents qu'avec notre Moi et notre corps astral dans le monde spirituel, que nos corps physique et éthérique sont restés dans le lit, séparés de notre véritable entité spirituelle et psychique, c'est alors que les rêves surgissent dans la conscience ordinaire. Mais n'en est-il pas ainsi – interrogez-vous une fois en vous observant intensément vous-même – que lors de certaines rencontres, où montent en notre être intérieur les impressions et les sentiments, aussitôt nous faisons tous les rêves possibles concernant cette personne ? Nous pouvons rêver facilement de l'une ou de l'autre ; ceci montre que cette personne est en rapport avec notre être spirituel, avec notre âme, qui a traversé avec elle de nombreuses vies terrestres, que notre esprit et notre âme, que nous habitons seuls maintenant, notre Moi et notre corps astral, ont quelque chose à faire avec cet homme. Nous rencontrons d'autres hommes, un élément professionnel ou autre de ce genre nous met en contact avec eux. Ils nous intéressent de la façon que j'ai décrite.

Oui, il arrive même que nous ayons peut-être beaucoup à faire avec eux, la vie nous place à leurs côtés, mais nous ne pouvons pas rêver d'eux. Nous ne pouvons pas, les rêves ne se forment pas. Nous ne leur sommes liés que dans la présente vie terrestre, et le lien est pour commencer constitué par ce qui rattache l'âme et l'esprit au physique et à l'éthérique. Et parce que ce sont surtout le corps physique et le corps éthérique qui participent à cet intérêt que nous éprouvons pour leur aspect extérieur, pour leurs actes extérieurs, et que ces corps physique et éthérique restent dans le lit et que notre être spirituel et psychique est absent, nous ne pouvons pas rêver d'eux. C'est ce que nous montre d'autre part la science de l'esprit : certes le karma agit, mais de telle sorte qu'il se noue maintenant seulement ; durant l'expérience spirituelle qui suivra la mort on regardera rétrospectivement cette vie terrestre, et on pourra dire : c'est là que se sont noués les liens karmiques. On pénètre dans un karma en formation.

Nous avons vu comment ce karma est tissé, et durant combien de temps travaille à ce tissu du karma ce que nous vivons en commun avec les entités spirituelles supérieures entre la mort et une nouvelle naissance. Si vous réfléchissez à ce qui a été exposé concernant les lois du karma, vous devrez vous dire : des êtres humains sont conduits les uns vers les autres par la vie sur terre ; ce qui les conduit les uns vers les autres les lie aussi karmiquement. Ils traversent aussi en commun la vie entre la mort et une nouvelle naissance, c'est là justement qu'ils donnent forme, avec les entités supérieures, au karma de leur prochaine existence terrestre.

Qu'en résulte-t-il donc pour la vie sur terre de l'homme dans son ensemble ? Ce qui en résulte dans l'ensemble, c'est que les humains qui sont liés pour une vie sur terre aspireront aussi à se retrouver dans la prochaine, précisément parce que le karma se noue à ce moment. Ils fonderont à nouveau des enchaînements karmiques, ils passeront à nouveau la vie entre la mort et une nouvelle naissance – mais elle ne fera que les unir plus fortement – pour se mettre en quête d'une nouvelle vie terrestre commune. Et c'est alors qu'apparaît un fait étrange : au cours de l'évolution terrestre, en réalité, les humains vivent en groupes.

Et il en est vraiment ainsi. Voyons la chose schématiquement, elle se présente ainsi : le temps passe ; un certain groupe d'hommes qui à un moment quelconque est lié dans une vie par le karma, réapparaît sur la terre, après avoir traversé la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Un groupe, à nouveau uni par un lien karmique, réapparaît sur la terre, un troisième de même. Et comme les délais entre la mort et une nouvelle naissance sont de loin les plus longs, il s'ensuit qu'en fait, la plupart des hommes terrestres ne se rencontrent qu'entre la mort et une nouvelle naissance, que les êtres qui sont unis par un lien karmique particulier cheminent en groupe à travers l'évolution de l'humanité, et se retrouvent constamment sur la terre. Telle est aussi la règle. En règle générale, nous ne rencontrons pas sur la terre les êtres qui, dans le passé, étaient incarnés à une autre époque que la nôtre.

Voyez-vous, on apprend cela quand on s'attache vraiment, dans l'observation spirituelle, aux événements causés par les liens humains. Lorsqu'on réfléchit, en l'absence d'idées préconçues, à la vie, on en vient bien à voir se confirmer ces choses, formulées d'après l'observation spirituelle. Dans ma jeunesse, comme vous le savez, je me suis longtemps occupé de Gœthe. Cette activité spirituelle me tenant profondément à cœur, j'ai dû me demander souvent : Oui, qu'en eut-il été si j'avais été son contemporain ? Vue de l'extérieur, la chose devrait paraître charmante ! Lorsqu'on aime Gœthe, lorsque de grand cœur on se consacre à ce qu'il a fait, lorsqu'on passe une partie de sa vie à l'expliquer, à

l'interpréter, comment la pensée ne vous viendrait-elle pas que ç'aurait été délicieux de vivre à Weimar quand Gœthe y circulait, de l'avoir vu, et peut-être d'avoir pu lui parler ? Mais ce n'est là pourtant qu'une considération superficielle qui se corrige aussitôt quand on regarde les choses de plus près.

Tout au moins me disais-je : la pensée d'avoir vécu avec Gœthe aurait été en fait tout à fait insupportable. Car Gœthe m'est devenu particulièrement précieux du fait que tout était là de ce qu'il avait laissé, que cela a agi pendant un certain temps, qu'on pouvait le puiser aux profondeurs spirituelles du devenir universel. Et c'est ainsi : il n'eût pas du tout été supportable de vivre en même temps que Gœthe ! Seulement quand on envisage le rapport concret qu'on a avec lui parce qu'on est né après lui, et qu'on passe ensuite aux liens subtils de l'âme, en pareil cas justement où l'on entre en contact avec une personnalité dont on n'était pas le contemporain, là où les circonstances karmiques sont plus complexes, l'observation spirituelle montre ceci : si l'on avait vécu en même temps qu'une telle personnalité, elle eût fait sur l'âme l'effet d'un poison. – Je sais bien, ceci signifie beaucoup de chose – mais c'est ainsi. On n'aurait pas pu garder sa cohésion intérieure si l'on avait été le contemporain de cette personnalité.

Dans l'ensemble aussi, une telle réflexion aiguise le regard porté sur la vie humaine, sur la vérité intérieure et sur les enchaînements internes dans la vie humaine. On ne parle plus de façon confuse. On n'est pas du tout tenté de se laisser aller à cette exclamation qui n'est qu'une phrase : « Ah ! Si seulement j'avais vécu à cette époque ! » Le karma vous affermit dans les conditions de vie qui sont les vôtres quand on l'explique comme il le faut, il vous place aussi dans le lieu où se déroule votre existence terrestre. C'est par là déjà que se manifeste le caractère authentique de destin du karma. Il apparaît quand nous commençons à réfléchir : pourquoi sommes-nous arrivés justement sur la Terre à une époque déterminée ? Ce qui nous a amenés à cette époque, c'est le fait que nous avons préparé notre karma avec d'autres âmes, auxquelles nous sommes karmiquement liés, et l'avons préparé en vue de l'époque où nous descendons vers l'existence terrestre physique.

Tout ce que je viens d'exposer est conforme à la règle, mais dans l'esprit, tout est individuel. Les règles ont leur importance, mais non pas au point qu'on puisse les considérer comme des principes. Quelqu'un qui est à cheval sur les principes, qui considère que les règles ne doivent jamais avoir d'exceptions, celui-là ne pourra jamais entrer dans le monde spirituel. Car dans le monde spirituel, tout est autre que dans le monde physique. Même les choses les plus simples y sont différentes. Je voudrais vous donner ici un exemple.

Qu'est-ce qui pourrait être plus clair, pour un homme qui vit dans le monde physique, que cet axiome mathématique : Le tout est plus grand que chacune de ses parties ? Ou bien : La droite est le chemin le plus court d'un point à un autre. Il faudrait être vraiment fou pour nier que le tout est plus grand que chacune de ses parties. On appelle de telles formules des axiomes, parce qu'elles sont vraies par elles-mêmes et ne sont capables ni n'ont besoin d'être démontrées, comme on dit si bien. C'est ce qu'est aussi la phrase : La droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Mais ces deux affirmations sont sans valeur dans le monde spirituel, où même celle-ci est valable : Le tout est toujours plus petit que chacune de ses parties. Et nous la trouvons déjà en l'être humain confirmée et vérifiée. Si en effet vous considérez dans le monde spirituel la réalité spirituelle de votre homme physique, il est à peu près aussi grand, un peu plus même, mais à peu près aussi grand que vous l'êtes vous-même dans le monde physique.

Mais si vous regardez dans le monde spirituel vos poumons ou votre foie, vous les voyez gigantesques, et pourtant, ce sont les parties d'un tout qui est petit. Il nous faut là apprendre à penser autrement. Dans le monde spirituel, la droite n'est pas le plus court chemin entre deux points, elle est le plus long, parce que dans le monde spirituel, quand on va d'un point à un autre, on se déplace tout autrement. Dans le monde physique, l'ordre est rigide : ce chemin est long, celui-ci est plus long, celui-là est le plus court : c'est la droite. – Dans le monde spirituel, il n'en est pas ainsi ; se déplacer « tout droit » offre de telles difficultés que toute ligne courbe est plus courte que la droite. Cela n'a aucun sens de dire : la droite est le plus court chemin d'un point à un autre – parce qu'en effet elle est le plus long.

Il faut tout à fait se familiariser avec ce fait que dans le monde spirituel tout est autre que dans le monde physique. C'est pourquoi les humains, en exécutant fidèlement leurs exercices, ont tant de mal à entrer dans le monde spirituel : leur jugement est lié à des préjugés tels que : le tout est plus grand que ses parties, ou : la droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Voilà ce qu'il en est des axiomes. Mais il faut aussi se débarrasser de l'habitude liée à certaines vérités valables pour le monde physique, dès lors qu'on veut pénétrer dans le monde spirituel. Et c'est ainsi que dans le monde spirituel il ne peut y avoir de principes, mais que tout est individuel. Il faut apprendre à connaître les choses isolément. Ce terrible enchaînement logique des choses, cette répartition par règles générales, cela n'existe pas dans le monde spirituel. Et, naturellement, cette vérité aussi – bien qu'elle soit une vérité et valable dans les grands traits : les hommes traversent l'évolution de la vie terrestre par groupes – est aussi enfreinte. Et c'est justement quand elle l'est qu'on apprend à bien connaître son importance. En voici un exemple.

Veuillez m'excuser de la puiser à ma vie personnelle. Car comment connaître des exemples mieux que ceux qui se rapportent à sa propre vie ? On est dedans avec son individualité. En faisant le récit de ma vie, j'ai parlé d'un professeur de géométrie dont j'ai été l'élève, et auquel je fus très attaché, non seulement pendant que j'étais son élève, mais aussi après. Mon intérêt m'amena à faire des recherches

sur mon karma, sur les relations dans sa vie. J'avais justement une faiblesse, comme on dit, très marquée pour la géométrie. Dès l'âge de neuf ans, un livre de géométrie fit mon bonheur en quelque sorte ; je l'avais reçu des mains de mon professeur qui me considérait comme n'étant pas du tout mûr pour la chose. A neuf ans, je ressentais comme un bonheur extraordinaire de savoir que les trois angles d'un triangle valent 180 degrés. Puis, j'eus ce professeur, qui était vraiment une étrange personnalité.

J'avais environ douze ans à cette époque et il fut mon professeur pendant sept ans. Vraiment, c'était une personnalité intéressante, car il était en fait par toute sa personne géométrie, mais d'une manière tout à fait étrange : géométrie descriptive, constructive. Quand j'arrivai dans les classes supérieures où était enseignée ce qu'on appelle la géométrie analytique, il fallait apprendre cet enseignement d'autres personnes, parce que ce professeur n'y comprenait absolument rien. C'était un constructeur excellent. Il construisait tout, et cela faisait une grande impression. Et je faisais en fait des progrès importants en géométrie, parce que je l'aimais beaucoup. J'aimais beaucoup le cours qu'il donnait, en exposant à sa manière sa géométrie.

Plus tard – car il captivait mon intérêt – je m'aperçus que je ne pouvais faire autrement que de réfléchir sur les circonstances de sa vie. Or, quand on veut faire des recherches sur le karma, il en est vraiment ainsi qu'on ne peut le faire si l'on s'en tient aux circonstances frappantes de la vie. Si j'avais seulement arrêté mon regard sur le fait qu'il était un excellent professeur de géométrie, sur tout ce qu'il savait exposer, je ne serais certainement jamais parvenu à découvrir les rapports karmiques qui le concernaient. Mais ce qui me fit une profonde impression en même temps que l'ensemble de sa vie, c'est que ce professeur avait un pied bot, et une jambe plus courte que l'autre.

Voyez-vous, ce sont là des choses qui ordinairement sont en fait considérées comme étant en dehors de la vie. Ce qui intéresse profondément, ce sont les choses qui, si l'on s'y consacre, conduisent vers les enchaînements karmiques. Ce n'est pas toujours nécessairement une chose aussi frappante ; on peut faire cette expérience que l'on est conduit vers des enchaînements karmiques par l'habitude prise par quelqu'un, que l'on observe toujours, et qui finit par devenir une image. Une petite habitude peut prendre la forme d'une image et nous introduire dans le karma des vies antérieures de la personne concernée. C'est ainsi que je fus introduit dans certaines relations karmiques – dont je ne désire pas parler maintenant concernant un autre de mes professeurs que j'aimais énormément, par le fait que chaque fois qu'il se présentait devant nous, son premier geste était de tirer son mouchoir et de se moucher. Il n'a jamais commencé un cours autrement.

Ce geste justement, qui se répétait toujours, prit pour moi la forme d'une image qui, pour ainsi dire, conduisait par les voies du karma vers les vies terrestres antérieures de cet homme. Il en fut de même pour l'autre, celui qui avait un pied bot. Et voyez, c'est par ce pied bot qu'une lumière fut jetée sur toute la capacité spirituelle de cet homme. Les gens croient en effet ordinairement que construire des figures géométriques avec des lignes, c'est une faculté de la tête. Mais ce n'est pas exact, l'être humain ne vit pas la géométrie dans sa tête. Vous ne verriez pas ce qu'est un angle si vous ne marchiez pas. Vous savez ce que c'est qu'un angle parce que vous le vivez par les jambes. La tête ne fait rien d'autre que regarder les angles que tracent les bras ou les jambes, etc. Dans la géométrie, nous faisons effectivement l'expérience de la volonté qui agit dans nos membres.

Ce sont nos membres qui nous enseignent la géométrie. Nous l'ignorons uniquement parce que nous sommes devenus des êtres pleins d'abstractions, et nous croyons que c'est dans notre tête que nous élaborons la géométrie. La tête regarde comment nous marchons, dansons, etc. la géométrie, et elle dessine ensuite les formes géométriques. La tête regarde. Et cette relation, cette manière singulière de souligner la géométrie, me devint claire quand mon regard contempla l'être intérieur de cet homme obligé de marcher avec un pied bot et qui, du fait qu'il ressentait fortement ce pied bot, était devenu un si excellent géomètre, mais de façon unilatérale. Tels sont les enchaînements intimes dans la vie.

Mais comment ai-je pu poursuivre la recherche ? Parce que ce professeur prit place pour moi à côté d'un autre homme qui avait une jambe semblable, à savoir le poète anglais Lord Byron. Ces deux hommes, de même nature dans leurs personnes extérieures, m'apparurent côte à côte, et désormais se révélèrent bien des faits de la vie de Byron en rapport avec tout ce qui, venant d'un karma antérieur, s'était glissé dans sa nature morale, éthique, et qui s'exprimait aussi par la présence de ce pied bot. Quand on tient le karma par un pareil bout, il continue de se déployer. J'ai pu ainsi découvrir que ces deux hommes, à une certaine époque du Moyen Age, avaient vécu ensemble à l'est de l'Europe, qu'ils avaient ensemble passé par un destin commun. Je découvris le contenu de leur vie à cette époque.

Cette vie précédente de Byron ne ressemblait pas à celle du Byron du XIXè siècle ; la vie précédente de mon professeur ne ressemble pas à celle du XIXè Siècle, mais tous deux ont passé par une destinée commune, de nature très intime. Ils vivaient dans l'est de l'Europe, et eurent connaissance de cette légende significative qui raconte comment le joyau du palladium, qui autrefois était enfoui et vénéré à Troie parce qu'il était doté de la force magique qui assurait à la ville de Troie sa puissance – fut transporté à Rome en passant par l'Afrique, et resta longtemps à Rome, ensuite, quand l'empereur Constantin fonda Constantinople, il fit transporter à grand frais et en grande pompe la statuette, à laquelle devait être attachée la puissance de Troie tout d'abord, puis celle de Rome, et la fit enfouir à Constantinople, dont la puissance devait évincer celle de Rome.

La légende raconte, et c'est même juste jusqu'à un haut degré, que l'orgueil de l'empereur Constantin lui fit transporter le palladium de Rome à Constantinople, qu'il y fit dresser une lourde et puissante colonne à l'endroit où le palladium avait été enfoui, qu'il a ensuite choisi une sorte de statue d'Apollon et l'a fait ériger sur la colonne. Le transport de la colonne à Constantinople jusqu'à l'endroit où elle devait se dresser fut très difficile, puisqu'on fut obligé de construire pour ce faire une voie ferrée. La colonne, amenée autrefois d'Egypte à Rome, était si lourde que toute route sur laquelle on la faisait passer se défonçait, et que l'entreprise devenait dangereuse. Elle fut ensuite dressée, et le palladium bien caché dans sa base. Au sommet de la colonne, Constantin fit ériger la statue d'Apollon, en faisant répandre le bruit que la statue le représentait lui, Constantin.

Puis il fit venir d'Orient du bois de la croix du Christ, le fit dissimuler dans la statue d'airain, et fit faire avec des clous de la croix du Christ des rayons posés autour de la tête d'Apollon. Si bien que là-haut, selon lui, c'était Constantin qui se dressait, dans la lumière émanant des rayons qui étaient les clous pris à la croix même du Christ. Plus tard, une légende fut rattachée à ce palladium, et cette légende joua même un rôle dans le testament de Pierre le Grand : ce palladium serait un jour transporté par des hommes de l'est dans la capitale de l'est, et un jour la puissance des Slaves de l'est se fonderait aussi sur le pouvoir magique de ce palladium lorsqu'il serait enfoui plus à l'est ou au nord de Constantinople ; ainsi le pouvoir passerait aux mains des Slaves, tout comme à ce palladium avait été autrefois attachée la puissance de Troie, la puissance de Rome, la puissance de Constantinople. Ce sont des choses qui dissimulent aussi de profondes vérités, bien que sous la forme de la légende.

Mais finalement, celui qui perce à jour l'histoire du palladium discerne beaucoup de choses relevant du cheminement de l'histoire de l'Europe. Et ces deux hommes dont j'ai parlé, Byron et celui qui avait été son compagnon aux premiers temps du Moyen Age, entendirent parler de cette légende et projetèrent d'aller chercher le palladium et de l'apporter vers le nord, en Russie. Ils ne réussirent pas, l'entreprise échoua, comme elle le devait. Mais quelque chose cependant en subsista en eux. Dans les relations karmiques, quelque chose reste aux humains de la façon la plus étrange. Byron reprit plus tard la recherche du palladium d'une autre manière, en adhérant au mouvement de libération de la Grèce : il voulait aller chercher un palladium spirituel. C'était là l'impulsion à agir qui lui est restée depuis ce temps, et dont j'ai parlé. Et mon professeur faisait voir à toute personne qui pouvait l'étudier intimement qu'à quelque place où il se trouvât, et bien qu'il ait été un homme relativement insignifiant, il était doué d'un sens de la liberté indomptable, qui dans son être intérieur avait une relation profonde avec son insuffisance corporelle, comme chez son compagnon.

Et que s'était-il donc passé en fait ? Voyez-vous, les deux hommes s'étaient séparés et ne se retrouvèrent pas ; l'un est le célèbre poète Byron, l'autre, qui vécut un peu plus tard, un professeur de géométrie insignifiant. Ici, la règle dont j'ai parlé a été enfreinte. C'est ce que la vie me confirma d'étrange façon. Voyez-vous, ce professeur de géométrie que j'aimais tant, et que j'attendais chaque fois qu'il entrait pour donner son cours, ce professeur de géométrie ne me donna jamais, aussi longtemps que je fus son élève, l'occasion d'échanger avec lui ne fût-ce qu'un mot en particulier. Il vivait devant moi comme s'il eût été une personnalité sur laquelle seules des lectures m'auraient renseigné. Il n'était pas adapté à l'époque, il avait l'air d'être déplacé dans le temps.

Et l'affaire continua de la façon suivante : Venu dans la ville où il vivait, ayant pris sa retraite, pour y faire une conférence, je cherchai son adresse dans l'annuaire. Je pressentais tout de même qu'il devait être là, et je voulais simplement, en quelque sorte, une fois au moins après de longues années – trente ans avaient passé parler maintenant en particulier avec mon vieux maître, parce que je l'aimais. Il avait vieilli entre temps et vivait dans la ville des universitaires en retraite, à Graz. J'étais donc venu à Graz pour une conférence sur l'anthroposophie, je pris l'annuaire, fermement décidé à lui rendre visite ; mais les visiteurs se succédaient près de moi, je ne pus me libérer, et là encore, ne pus avoir d'entretien particulier avec lui. Il resta pour moi une personnalité figurant comme une ombre dans ma vie, malgré la grande affection que j'avais pour lui. Lors d'un nouveau voyage à Graz, je voulus encore lui rendre visite : mais il était mort. Les choses en restèrent là, je me trouvais devant une personnalité qui, bien qu'elle me fût si proche, gardait pour moi l'aspect de quelqu'un dont j'aurais lu l'histoire quelque part, celle d'une personnalité appartenant à un tout autre temps.

Voici ce qu'il en était : j'étais son contemporain, mais je n'avais aucun lien karmique avec lui. Il n'avait été mon contemporain dans aucune de ses incarnations antérieures. Manifestement, il était donc, dans sa dernière existence, en dehors du groupe karmique permanent dans lequel il aurait dû se trouver. Mais l'autre me montrait aussi qu'il n'avait pas de rapport différent avec ce groupe, qu'il s'était écarté de la suite des incarnations dans laquelle il s'était inséré, puisque précisément, dans cette vie terrestre, il n'avait plus de lien avec cette individualité à laquelle il avait été lié d'abord, si bien que Byron et lui ne s'étaient plus rencontrés. Je vous raconte tout cela pour que vous voyiez comment le karma agit, et comment, lorsqu'on se penche profondément sur la vie, et sur des expériences justement qui doivent être tout d'abord des énigmes – et la vie devient partout une énigme – on peut vraiment contempler l'activité mystérieuse et merveilleuse du karma. Mais tout comme on peut avoir des contemporains qui paraissent être des images parce qu'ils ont été écartés de leur succession karmique, on perçoit tout à fait d'autre part combien largement la plupart des hommes prennent place dans leur

temps par une forte nécessité intérieure. C'est justement ce qui apparaît souvent chez des personnalités historiques.

Je voudrais ici aussi vous donner un exemple. Garibaldi, le héros de la liberté italienne, est bien connu : sa vie fut étrange. Sa personnalité ne m'était pas plus sympathique que celle que j'ai mentionné hier et dont j'ai étudié le karma. C'est seulement au cours de l'investigation accomplie qu'il m'est devenu sympathique, car avant que j'aie entrepris ces recherches sur les circonstances de son karma, bien des choses m'étaient apparues chez lui artificielles, venant d'un phraseur, ce qu'il n'était pas du tout. En tout cas, cette personnalité apparaît, bien qu'ayant agi dans la vie avec tant de sens pratique, politiquement si radicale et pratique, d'autre part, quand on l'étudie, prenant place étrangement hors de la vie – comme si elle vivait dans un monde qui ne serait que pensé, comme planant au-dessus du sol. Garibaldi était un idéaliste autant qu'un homme de la pratique.

C'est ce que montre déjà sa vie extérieure. Il suffit, pour que cela se révèle, de ne regarder que quelques traits caractéristiques de sa vie. Comme le temps presse, je ne vous en mentionnerai que peu de choses. Il n'est pas courant, dans la première moitié du XIXè siècle où l'Adriatique était si peu sûre – Garibaldi est né en 1807 – de voir un jeune homme traverser avec tant de courage et de témérité l'Adriatique, d'y tomber dans les mains de pirates, de passer par les plus grandes aventures, de retrouver la liberté ; cela va encore, c'est arrivé à d'autres aussi. Mais ce qui n'arrive pas à tout un chacun, c'est de vivre dans des conditions où l'on est en dehors du monde, où on ne lit pas de journaux ; et lorsqu'il en vint à le faire, pour la première fois où il lut convenablement un journal, c'est pour y trouver sa propre condamnation à mort ! Voilà comment c'est arrivé : Revenu de quelque aventure en mer, il avait été, sans le savoir, accusé d'avoir participé à certains complots politiques. Il avait été condamné à mort par défaut, et il lut le fait dans le journal. Il semblait, de par sa destinée, être au-dessus de la vie.

Mais il y a dans sa vie d'autres traits encore plus étranges. Il arriva par exemple que pour prendre part à des combats dans le cadre de mouvements de libération en pays étranger, il voyageait en mer et, s'approchant de la côte, prit une longue-vue pour mieux voir la terre. Il vit alors une charmante jeune dame, et figurez-vous, s'en éprit à travers sa longue-vue ! Ce n'est tout de même pas une façon courante de tomber amoureux ! Les hommes qui sont en plein dans la vie ne tombent pas amoureux en utilisant une longue-vue. Mais lui, tombé amoureux sur-le-champ, navigua de toute son énergie dans la direction concernée. Quand il arriva sur la côte, la bien-aimée avait certes disparu, mais il y avait là un homme auquel il plut si bien que celui-ci l'invita à déjeuner, et figurez-vous, c'était le père de la dame dont il s'était épris à travers la longue-vue. Il put donc aussitôt prendre part au dîner, auquel la dame assistait aussi. Lui ne savait que l'italien, elle ne parlait que le portugais, mais ils se comprirent en parlant le langage du cœur : ils se fiancèrent.

Ce fut une vie commune qui exigeait de la femme un comportement héroïque. Elle l'a accompagné dans ses campagnes fort héroïquement. Ceci non plus n'arrive pas souvent qu'en l'absence de son mari qui se trouve à des lieues, la femme met son premier enfant au monde, est obligée de passer par de terribles aventures pour retrouver son mari sur le champ de bataille et s'attache l'enfant autour du cou à l'aide d'une corde, afin que la chaleur de sa poitrine le préserve du froid. Elle court un peu partout pour trouver son mari dont elle a entendu dire qu'il a été tué ; elle le retrouve pourtant vivant. Et ce fut cependant une union magnifique. Comme le savent ceux qui connaissent la biographie de Garibaldi, elle mourut avant lui. Et figurez-vous, dix ans après – ainsi va la vie – il se fiança et se maria à nouveau d'une façon tout à fait ordinaire, bourgeoise, comme cela se fait la plupart du temps dans les milieux bourgeois. Cette union, conclue correctement, ne dura qu'un jour, puis les époux se séparèrent. Il avait, voyez-vous, un lien avec la vie sur terre différent de celui des autres hommes. Cela m'intéressa de suivre le cheminement de cette vie.

En poursuivant ce fil, je fus à nouveau amené dans la région des Mystères irlandais. Garibaldi, lui aussi, était une âme qu'habitait une individualité ayant passé par les Mystères d'Hybernie, ayant accédé à un certain degré de l'initiation irlandaise : puis il partit vers l'est, et fut même actif, avec d'autres, dans la région du Rhin. Ce qui m'intéressait particulièrement du point de vue du karma dans la vie de Garibaldi, c'est qu'est présente en lui une personnalité dont la vie est difficilement explicable. Car il était en un certain sens la vérité elle-même. Or, de par son être profond, de par son attitude d'âme, il était républicain. Et pourtant, ce fut lui qui, en dépit de cet esprit républicain, fit de Victor-Emmanuel le roi d'Italie. Il favorise la royauté en la personne de Victor Emmanuel, ce qui tout d'abord parait incroyable.

Comment ce républicain en vient-il à faire de Victor Emmanuel un roi d'Italie ? Lisez cela dans les livres d'histoire. Sans Garibaldi, il n'y aurait jamais eu de royaume d'Italie. On peut continuer encore, et l'on constate qu'il était lié avec d'autres personnalités qui, en fait, en raison de son attitude intérieure, étaient bien loin de lui : Cavour, Mazzini. Des natures tout autres que la sienne : Mazzini l'idéaliste, qui n'intervient pas dans la vie pratique, Garibaldi, en tous lieux l'homme d'Etat, militaire et homme de la pratique, et pourtant aussi comme flottant au-dessus du sol terrestre, et Cavour, l'homme politique intelligent, malin. Comment ces hommes s'accordent-ils ensemble ? Voilà la question qui se posait. C'est là justement que quelque chose s'est révélé que je voudrais souligner comme étant une particularité du karma. Il apparut alors que ces trois autres hommes avaient été les disciples de Garibaldi quand il était un initié irlandais. Or, c'est précisément une particularité des Mystères irlandais qu'il s'y créait entre le

maître et le disciple un lien qui entraînait des nécessités dans la vie. Ils ne peuvent plus se séparer, tout au moins pas durant certaines incarnations.

Un lien karmique est noué, on ne peut plus se séparer. C'est alors que se produit le fait singulier : ces quatre hommes naissent aux environs de l'année 1807, l'un à Gênes, deux à Turin, le troisième à Nice, donc dans le même coin de terre, et à peu près aussi au même moment. Ils naissent ensemble dans la même région d'Italie. Ici apparaît que ceux qui forment un groupe se retrouvent, même à l'encontre de leurs inclinations. Si bien qu'un républicain aussi inflexible que Garibaldi s'est attaché Victor-Emmanuel, bien différent de lui, et que l'appartenance humaine signifie bien plus que ce qu'on appelle la conviction. Je cite cet exemple afin que vous voyiez ce que signifient les liens humains qui sont fondés sur le karma. L'un peut tenir ceci pour vrai, l'autre cela : l'appartenance karmique est un lien plus fort. Ce sont des appartenances de cet ordre qui agissent dans la vie, et non pas l'élément abstrait qui nous vient de l'intelligence. Comment des hommes sont liés dans la vie, comment d'autres peuvent traverser la vie comme des ombres quand ils sont écartés de leur karma, cela se révèle seulement quand nous suivons le karma dans des cas caractéristiques précisément.

C'est ce que je voulais vous dire aujourd'hui encore. Nous poursuivrons demain ces considérations.

TREIZIÈME CONFÉRENCE
Breslau, 12 juin 1924

Nous allons aujourd'hui dégager des phénomènes de la vie de l'âme qui peuvent nous faire approcher d'une observation de soi-même telle que le karma personnel, le destin personnel y apparaisse en quelque sorte par éclairs. Lorsque nous abordons la vie de notre âme dans une connaissance de soi plus ou moins superficielle, nous avons cependant l'impression suivante : dans cette vie de l'âme, seules sont claires et distinctes jusqu'à la lucidité complète les impressions sensorielles, et aussi les pensées que nous nous formons sur ces impressions. Avec celles-ci et les pensées qu'elles suscitent s'épuise en fait l'élément dans lequel notre conscience ordinaire est complètement éveillée.

Certes, outre cette vie des pensées et des impressions sensorielles, des perceptions sensorielles, nous avons aussi une vie affective. Mais songez seulement combien est flottante et indéterminée cette vie des sentiments, combien nous sommes en elle peu clairs et peu éveillés. Celui qui compare entre elles et sans idées préconçues les choses de la vie devra se dire que lorsqu'il aborde ses sentiments, il les voit, en les comparant aux pensées, bien imprécis. Certes, la vie affective nous est plus proche, nous touche personnellement de plus près que la vie des pensées, mais elle est, aussi bien par la manière dont elle se déroule que, dirais-je volontiers, par ce qu'on exige d'elle, imprécise. En matière de pensée, nous ne nous permettrons pas facilement de nous écarter des pensées d'autrui à notre guise, dès lors qu'il s'agit de former sur quelque chose des pensées qui doivent être vraies.

Nous porterons alors en nous cette impression : nos pensées, nos impressions sensorielles doivent être en accord avec celles des autres hommes. En ce qui concerne nos sentiments, nous n'avons pas cette impression. Nous nous arrogeons même tout à fait le droit de ressentir d'une certaine façon intime, personnelle. Et si nous comparons nos sentiments avec nos rêves, nous pouvons dire : les rêves montent de la vie nocturne, tandis que les sentiments viennent des profondeurs de l'âme durant le jour, mais ils sont en fait aussi indéterminés que les images de rêve. Si bien que nous pouvons dire : nous ne sommes éveillés que dans nos impressions sensorielles, dans nos pensées, tandis que dans nos sentiments, même durant la veille, nous sommes des rêveurs. Les sentiments font aussi de nous, dans la vie de veille ordinaire, des rêveurs.

Et quant à notre volonté ! Oui, qu'avons-nous dans notre conscience d'une chose dont nous disons : Je veux cela maintenant ! Lorsque je veux saisir quelque chose, j'ai tout d'abord une représentation : je veux prendre cet objet ; puis cette représentation glisse entièrement dans l'indéterminé, et dans ma conscience ordinaire, je ne sais rien de ce qui, du « je veux », passe dans mes nerfs, dans mes muscles, dans mes os. Quand je me représente ceci : je veux prendre la montre ! Que sais-je dans ma conscience ordinaire de ce qui s'empare de mon bras, et comment mon bras saisit ensuite l'objet ? Je ne vois ce qui se passe là que grâce à une impression sensorielle, grâce à une représentation. Ce qui se trouve entre ces deux impression, ma conscience ordinaire le « dort » tout comme elle dort dans la nuit sans percevoir ce que je vis dans le monde spirituel. Ni l'une, ni l'autre chose n'atteignent ma conscience. Si bien que nous pouvons dire : dans la vie de veille, nous avons en fait trois états de conscience complètement différents. Dans la pensée, nous sommes éveillés, tout à fait éveillés, dans le sentiment nous rêvons, et dans le vouloir nous dormons. Nous « dormons » toujours la véritable nature de la volonté, parce qu'elle repose complètement dans les profondeurs de notre subconscient.

Il y a certes quelque chose qui, durant la veille, monte constamment des profondeurs de notre âme : c'est le souvenir. Nous avons des pensées concernant le présent, qui fait sur nous une impression définie. Mais dans ce présent se fait constamment entendre le passé vécu dans cette vie terrestre sous la forme de pensées et de souvenirs, de pensées remémorées. Ces pensées remémorées, vous le savez, sont beaucoup plus pâles, beaucoup plus imprécises que les impressions laissées par le présent. Mais elles montent, elles se mêlent à ce qui est notre vie diurne ordinaire. Et quand nous laissons se déployer les souvenirs de tout ce que nous avons vécu dans la vie, nous voyons bien à cette emprise du souvenir que c'est la vie de notre âme telle qu'elle est qui monte en nous. Nous sentons que dans cette vie terrestre, nous sommes en vérité ce dont nous pouvons nous souvenir. Représentez-vous seulement ce qu'il advient d'un homme quand il ne peut pas se remémorer une époque quelconque de sa vie, quand le souvenir de cette époque lui échappe. On peut faire la connaissance de telles personnes, et je vais vous en donner un exemple.

Un homme occupant une position relativement importante disposait tout d'abord, aussi longtemps qu'il mena une vie normale, des souvenirs de tout ce qui avait été, de ce qu'il avait fait pendant qu'on l'élevait, de tout ce qu'il avait vécu étant étudiants puis pendant qu'il exerçait son métier. Mais figurez-vous qu'un jour, la mémoire en lui s'effaça. Il ne savait plus qui il était. La chose singulière – je vous rapporte un fait réel – c'est qu'en lui, l'intelligence n'était pas éteinte, ni la faculté de se représenter les choses présentes – mais le souvenir. Il ne sait plus rien de ce qu'il avait été enfant, jeune homme, homme, il ne peut se représenter que ce qui fait une impression sur lui dans le moment présent. Et

parce qu'il ne sait pas ce qu'il a été enfant, jeune homme, homme, il ne peut pas non plus rattacher sa vie présente à son passé ; cela lui devient impossible à l'instant où le souvenir s'efface.

Précisément quand on envisage un pareil cas, on voit facilement pourquoi on fait une chose à un moment quelconque. Non pas parce que le présent nous y pousse, mais parce que l'on a vécu ceci et cela dans le passé terrestre. Que croyez-vous que vous feriez, ou que vous ne feriez pas, si vous n'agissiez pas en vous appuyant sur vos souvenirs ! L'homme est, beaucoup plus qu'on ne croit, dépendant de ses souvenirs. Mais l'homme en question avait eu un jour le malheur de voir s'évanouir sa faculté de souvenir, et désormais il ne se conformait plus qu'à ce que ses impulsions lui inspiraient dans le présent, et non à ce que les souvenirs lui suggéraient. Il se vêtit, quitta sa famille, car il ne lui était lié que par les souvenirs, qui s'étaient effacés.

Des impulsions se manifestèrent en lui qui n'avaient rien à faire avec sa famille. Il avait encore une intelligence liée à l'instant ; c'est pourquoi il choisit un moment où sa famille n'était pas là – ç'eût été déraisonnable de tout faire quand les membres de la famille étaient présents. Il était parmi eux très malin et raisonnable ; seulement il avait perdu la mémoire. Il s'habilla, s'en alla à la gare, et prit un billet pour une station de chemin de fer éloignée. Ce que l'on peut élaborer par la pensée lui était tout à fait clair. Il monta dans le train et s'en fut. Mais constamment le souvenir en lui s'effaçait de ce qu'il avait vécu, et même le souvenir du billet de chemin de fer qu'il avait pris. En lui, seul le présent était là, les souvenirs étaient pathologiquement effacés.

Mais d'autre part, il était si bien adonné au présent qu'une fois arrivé à la dernière station, il sut où il était, car il pouvait regarder l'indicateur. Ce qui était devenu une habitude, et n'était plus seulement un souvenir : lire, cela lui était resté. Il descendit et prit un nouveau billet pour une autre station. Et il voyagea ainsi à travers le monde sans être lui-même présent à ce qu'il faisait. Puis un jour, la mémoire lui revint ; il ne savait seulement plus rien du premier billet qu'il avait acheté. La mémoire lui revint au moment où il se trouvait dans un asile pour vagabonds. Alors il revint à lui-même. Tout se trouvait effacé de ce qui s'était passé dans le train et dans les lieux qu'il avait traversés ; cela n'appartenait pas au présent. Mais représentez-vous comment un être peut alors être troublé, et perdre toute certitude par rapport à lui-même ! Déduisez-en le lien étroit entre ce que nous appelons notre moi et le trésor de nos souvenirs. Nous ne nous reconnaissons tout simplement pas nous-mêmes quand nous ne disposons plus de ce trésor.

Maintenant, que sont en nous les souvenirs ? Ils sont de nature psychique en nous ; mais certes ils ne sont pas seulement cela dans l'homme en sa totalité, ils sont encore présents sous une autre forme. En fait, ils ne sont de nature psychique qu'en l'être humain qui a atteint sa vingt et unième et sa vingt-deuxième année et qui continue de vivre. Auparavant, les souvenirs n'agissent pas seulement dans l'âme. Il nous faut absolument avoir nettement conscience de ce que j'ai dit ces derniers jours : qu'en fait, durant les sept premières années de notre existence terrestre, nous avons une substance physique corporelle héritée de nos parents.

Au moment du changement de dentition, ce ne sont pas seulement les premières dents, les dents de lait, qui sont rejetées, ce n'est là que le dernier acte du rejet ; c'est le premier corps tout entier qui est rejeté. Le deuxième, qui est le nôtre jusqu'à la puberté, nous le construisons déjà en puisant à notre être spirituel et psychique, à ce que nous avons apporté en descendant du monde spirituel vers l'existence physique terrestre. Mais de la naissance au changement de dentition, nous avons reçu quantité d'impressions venant de notre entourage. Nous étions adonnés à tout ce qui a pénétré en nous quand nous apprenions à parler. Songez à la nature grandiose de ce qui pénètre en nous avec le langage !

Celui qui observe cela sans idée préconçue donnera certainement raison à Jean-Paul, lequel a dit qu'il était parfaitement conscient d'avoir appris, dans les trois premières années de sa vie, bien plus que dans ses trois années d'études universitaires. On se représentera en toute clarté ce que cela signifie en réalité. Car même si les années d'université ont passé maintenant à cinq et à six – probablement non pas parce qu'on y apprend beaucoup, mais parce qu'on y apprend trop peu – ce qu'on apprend est encore quelque chose d'infiniment réduit par rapport à ce que l'on a acquis d'apports humains dans ses trois premières années, et dans celles qui suivent jusqu'au changement de dentition. A partir d'un certain moment, on en garde une sorte de souvenir imprécis. Mais songez seulement combien pâles et indistincts sont ces souvenirs de nos sept premières années de vie par rapport à ce qui viendra plus tard ! Essayez seulement de comparer : il en surgit parfois quelque chose comme des blocs erratiques de souvenirs, mais cela n'est pas très cohérent. Pourquoi non ? Eh bien, parce que ce que vous acquérez au cours des sept premières années a encore tout autre chose à faire que ce qui sera acquis plus tard. Ce que vous acquérez durant les sept premières années travaille intensément à modeler plastiquement votre cerveau, cela pénètre dans votre organisme.

Et il y a une grande différence entre le cerveau relativement peu modelé que nous possédons quand nous entrons dans l'existence terrestre et celui, bien élaboré, que nous possédons quand nous passons par le changement de dentition. Et du cerveau, cela gagne tout le reste du corps. En réalité, il y a quelque chose de grandiose dans le travail qu'accomplit durant les sept premières années cet artiste intérieur que nous apportons en descendant de la vie pré-terrestre vers notre corps physique. Voyez-vous, quand nous commençons à apprendre à lire – et pas seulement à épeler ce qui concerne le petit

enfant c'est merveilleux de voir l'enfant s'incarner à partir du premier jour de l'enfance, où tout est si indéterminé : l'expression du visage, le regard, les mines, le mouvement des bras, etc.

Nous voyons comment pénètrent les impressions que l'enfant reçoit, comment cela se spiritualise de façon grandiose ; cette imprégnation par l'esprit de l'enfant durant les sept premières années de vie appartient aux réalités les plus hautes que l'on puisse observer. Lorsque nous observons cette évolution de la physionomie enfantine ou des gestes de l'enfant de la naissance au changement de dentition, que nous l'observons en le lisant de façon à le déchiffrer, comme nous déchiffrons les lettres dans un livre, lorsque nous savons relier les unes aux autres les formes successives que prennent les gestes, le visage, comme nous rattachons ensemble les lettres de façon à lire un mot – c'est le cerveau à l'œuvre que nous contemplons ; il est d'autre part stimulé dans son travail par les impressions qui ne donneront que des souvenirs réduits, parce qu'à ce moment il doit façonner le cerveau et avec lui la physionomie.

Lorsque la vie continuant, on passe du changement de dentition à la puberté, ce qui travaille à former l'homme vient à se dissimuler plus ou moins. Le travail se poursuit toujours, il continue à imprégner, à développer, à modeler l'organisme jusqu'au début de la vingt et unième année ; mais à partir de la septième année la nature corporelle fait l'objet d'un travail moins intense et, de la puberté jusqu'au début de la vingt et unième année, encore moins. Quelque chose d'autre peut ici s'accomplir. Lorsque dans la sensibilité se développe un sens éclairant de telles observations, lorsqu'on laisse mûrir ce sens au spectacle merveilleux de la physionomie de l'enfant se révélant de mois en mois, d'année en année, notamment quand on sait voir ce qui se dévoile à travers les gestes de l'enfant, les mouvements admirablement spiritualisés se dégageant du frétillement des membres – lorsqu'on développe une vision subtile de tout cela, on peut l'approfondir et l'on est pourvu intérieurement, en quelque sorte, d'un organisme sensoriel psychique plus délicat.

On a alors la possibilité, chez un enfant passant de la septième à la quatorzième année, du changement de dentition à la puberté, chez lequel ne se développent plus la physionomie et les gestes de façon aussi voyante, mais sous une forme plus voilée – on a la possibilité, devant l'enfant, grâce à un sentiment intérieur qui est aussi sûr que l'œil de l'âme, de voir comment il continue à développer son corps, mais de façon moins visible. Et lorsqu'on a acquis un regard subtil qui suive ce développement du corps entre la septième et la quatorzième année, le sens se développe également qui permet de contempler la vie pré-terrestre, celle qui s'est écoulée entre la mort et une nouvelle naissance, avant la descente vers l'existence terrestre.

Voyez-vous, c'est à cela que nous devons parvenir à nouveau. Il nous faut parvenir à pouvoir dire devant l'enfant, dans les sept premières années de la vie : Etre humain, autour de toi il n'y a pas seulement la nature qui se dévoile dans ce qu'elle révèle aux sens. Dans tout ce qui apparaît là dans les perceptions sensorielles, dans la couleur, dans les formes, c'est l'esprit qui vit dans tout cela. C'est merveilleux de contempler l'esprit parlant à travers tout cela et ensuite de le percevoir, comme reflété dans un miroir, dans la manière où la physionomie de l'enfant prend une forme de plus en plus spirituelle.

Lorsqu'on vit tout cela en l'approfondissant vraiment intérieurement, en l'animant constamment dans son âme avec une certaine piété devant la vie, alors s'éclaire à la vue de l'enfant, entre la septième et la quatorzième année, grâce à cette piété devant la vie, l'action en l'homme, ici sur la terre, de son existence pré-terrestre, vécue entre la mort et une nouvelle naissance. Et l'on ressentira dans l'âme cette évolution corporelle extérieure de l'être humain, on ressentira que là, ce n'est plus l'environnement terrestre qui agit, mais le deuxième organisme physique s'activant à former l'homme, ce deuxième organisme que nous modelons nous-mêmes d'après le modèle du premier seul. Ce peut être une expérience grandiose dans la vie. Et c'est ce que l'humanité devra apprendre : à contempler l'homme lui-même. Alors la vie prendra la profondeur sans laquelle la civilisation ne pourra simplement plus progresser.

Car voyez-vous, notre civilisation est devenue entièrement abstraite, totalement abstraite ! Dans notre conscience ordinaire, nous ne pouvons plus rien faire d'autre que penser, et en fait uniquement penser ce qui nous est entonné. Nous ne sommes plus du tout capables d'observations aussi subtiles que celles que je viens de décrire. C'est pourquoi aussi les humains ne font aujourd'hui que passer les uns à côté des autres. L'homme apprend bien des choses sur les animaux, les plantes, les minéraux, mais des subtilités de l'évolution humaine, il n'apprend rien du tout. Toute cette vie de l'âme doit s'intérioriser, devenir intérieurement plus délicate, plus subtile ; alors nous verrons à nouveau un peu ce qu'est cette vie. Ensuite, en partant de l'évolution humaine elle-même, nous porterons le regard sur la vie pré-terrestre.

Vient ensuite ce qui se rattache à la puberté, les années entre la puberté et la vingt et unième, vingt-deuxième année. Oui, que nous révèle donc l'homme à ce moment ? Il révèle à la conscience ordinaire toute une transformation de sa vie par rapport à ce qui précédait ; mais en fait de façon grossière. Nous parlons de l'âge ingrat, de comportement grossier, et nous indiquons ainsi que nous avons pris conscience d'une transformation s'accomplissant dans la vie. L'être humain manifeste davantage son être intérieur. Si nous acquérons une sensibilité affinée vis-à-vis des deux premières périodes de la vie, ce que l'être humain manifeste après la puberté nous apparaîtra comme un deuxième homme, vraiment comme un deuxième homme, visible déjà à travers l'homme physique tel qu'il est devant nous. Et ce qui

jaillit dans les grossièretés, mais aussi dans bien des beautés, cela apparaît comme un deuxième homme semblable à un nuage. Partout aujourd'hui se pose la question de ce deuxième homme. Mais notre civilisation n'y donne pas de réponse.

Au tournant du XIXè et du XXè siècle, il s'est passé énormément de choses dans l'évolution spirituelle-physique de la terre. C'est ce que pressentaient déjà les Orientaux dans le passé quand ils parlaient du Kali Youga, de l'âge des ténèbres, qui devait se terminer à la fin du XIXè siècle, où un âge de lumière devait commencer. Il a bien commencé aussi, seulement on l'ignore, parce que les hommes, par leur sensibilité, en sont encore au XIXè siècle, et continuent par indolence à porter dans leurs cœurs et dans leurs âmes les mêmes représentations. Mais autour de nous déjà règne une lumineuse clarté. Et il nous suffit de tendre l'oreille pour entendre ce qui veut se révéler, venant du monde spirituel : nous pouvons l'entendre.

Et parce que le cœur des jeunes est particulièrement réceptif, en la sensibilité de la jeunesse monte au tournant du siècle une aspiration confuse à connaître mieux l'homme, à le connaître en profondeur. Celui qui est né à cette époque, aux environs du tournant du XIXè au XXè siècle, sent tout instinctivement qu'il faut en savoir bien plus sur l'homme que ce que peuvent lui dire les humains. On vit, on grandit, et l'on sent instinctivement qu'il faut en savoir bien plus de l'être humain, mais que personne ne vous dit ce qu'on désire savoir. On est en quête de l'homme, on fait tout ce qui est possible pour le chercher.

Quand on était enfant, ou jeune homme, on se sentait très mal à son aise auprès des gens âgés, parce qu'on voulait apprendre d'eux quelque chose, et qu'ils ne savaient rien de l'être humain. Car la civilisation moderne ne peut rien exprimer, elle ne sait rien dire de ce qu'est l'esprit de l'homme. On ne fait seulement pas la comparaison avec des époques antérieures. Celles-là savaient, avec une grande chaleur, dire aux jeunes beaucoup de choses sur l'être humain. Lorsque les représentations réelles étaient encore vivantes, les vieux savaient encore dire beaucoup de choses ; maintenant, on ne sait plus rien. Alors on veut courir quelque part pour apprendre ce qu'est l'homme. On est devenu « oiseau migrateur », on est devenu scout ; on s'éloignait des hommes qui n'avaient rien à vous dire, on voulait chercher quelque part ce qui pouvait vous apprendre quelque chose sur l'homme.

Le mouvement de jeunesse du XXè siècle, il a là son origine. Que veut donc ce mouvement de jeunesse finalement ? Oui, il faudrait saisir cet être semblable à un nuage qui apparaît après la puberté, qui vit en l'homme, c'est cela qu'il voudrait ! La jeunesse voudrait être éduquée de façon à saisir cet homme. Mais qui est-il ? Que représente-t-il en fait ? Qu'est-ce qui sort pour ainsi dire de ce corps humain que l'on a vu se former dans sa physionomie, dans ses gestes, dont on peut sentir aussi comment, dans la seconde période du changement de dentition jusqu'à la puberté, prend forme ce qui avait vécu avant l'existence sur terre ? Qu'est-ce qui apparaît maintenant, tout à fait étranger, qu'est-ce qui jaillit hors de l'homme quand maintenant, la puberté accomplie, il prend conscience de sa liberté, va vers les autres, recherche par une impulsion intérieure des contacts, une impulsion qui a fondé cette nature inexplicable pour lui, l'autre nature inexplicable, bien définie, dans son être intérieur ? Qu'est donc cet homme, ce deuxième homme qui apparaît alors ?

C'est celui qui a vécu la vie terrestre précédente, et qui maintenant, comme une ombre, prend place dans l'existence. L'humanité apprendra peu à peu à tenir compte du karma dans ce qui intervient brusquement de façon si étrange dans la vie de l'homme, aux alentours de la puberté. Au moment de la vie où l'être humain devient capable de produire son semblable, alors se lèvent en lui aussi des impulsions qu'il a manifestées dans des existences précédentes. Mais il faut qu'apparaissent justement dans la sensibilité humaine bien des choses afin que l'expérience nette que je viens de décrire puisse être faite.

Prenez la différence considérable qui existe pour la conscience ordinaire entre l'amour de soi-même et l'amour d'autrui. Bien, tous les hommes comprennent assez bien ce qu'est l'amour de soi, ils ont tous tant d'amour pour eux-mêmes ! C'est ce dont on ne peut douter. Ceux-là aussi qui croient ne pas s'aimer, s'aiment précisément. Ils sont peu nombreux – et il faut alors examiner tout d'abord leur karma de près – ceux qui disent qu'ils ne s'aiment pas. Quant à l'amour d'autrui, c'est déjà un peu plus difficile. Il peut être certes tout à fait authentique, mais il est souvent obscurci par l'amour de soi qui s'y mêle. On aime l'autre parce qu'il fait ceci ou cela pour vous, parce qu'il est près de vous – pour de nombreuses raisons qui sont étroitement liées à l'amour de soi.

Mais on peut, dans la vie, apprendre à aimer d'un amour désintéressé. Il existe aussi. On peut apprendre à chasser peu à peu de l'amour, l'amour de soi-même. Alors on apprend justement à vivre dans l'autre, à se donner réellement à l'autre. Or, voyez-vous, c'est dans ce don de soi à l'autre, dans cet amour désintéressé que l'on peut éduquer le sentiment dont on doit être muni lorsqu'on veut pressentir ce que furent les vies terrestres précédentes. Car supposez que vous soyez né, disons en 1881 ; vous vivez maintenant, vous avez vécu autrefois une vie terrestre, vous étiez né disons en 737, et mort en 799. La personnalité B est maintenant présente au XIXè, XXè siècles ; autrefois, la personnalité que vous étiez vous-même était présente au VIIIè siècle. Les deux sont liées par la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Mais si vous voulez avoir une idée de celui qui a vécu autrefois, au VIIIè siècle, il est en vous, et il est pour vous au même degré un autre, il vous est devenu étranger comme l'est maintenant pour vous un autre, un deuxième homme.

Vous devez pouvoir adopter vis-à-vis de votre incarnation précédente la même attitude que vis-à-vis d'un autre homme, sinon vous ne pourrez pas pressentir ce que fut votre incarnation précédente. Vous ne parviendrez pas non plus à concevoir objectivement ce qu'est le deuxième homme semblable à un nuage qui apparaît au moment de la puberté. Mais quand l'amour désintéressé devient force de connaissance, quand l'amour de soi devient si objectif qu'on peut s'observer soi-même comme on observe un autre, il ouvre le chemin par lequel on peut au moins pressentir, en portant le regard en arrière, les vies terrestres précédentes. Cela doit d'autre part s'unir à une observation de l'homme telle que je l'ai caractérisée, grâce à laquelle vous apparaît la nature particulière de l'homme.

Pour l'essentiel, le besoin de l'humanité devient nettement perceptible, depuis la fin du Kali Youga, de comprendre le karma, les vies terrestres successives. Seulement on ne l'exprime pas ainsi, parce qu'on ne le sent pas distinctement. Mais imaginez par exemple qu'un membre de bonne foi du mouvement de jeunesse actuel se réveille une fois le matin, de façon telle que tout ce qui a été vécu par lui pendant la nuit soit présent à sa conscience pendant un quart d'heure, et qu'à ce moment on lui pose la question suivante : Quel est au juste le contenu de ce que tu veux ? Ce jeune homme dirait : Je veux enfin comprendre l'homme dans sa totalité, celui qui a passé par des vies terrestres successives. Je veux savoir ce qui, en moi, vient de ces phases antérieures d'existence. Vous ne savez rien de tout cela. Vous ne m'en parlez pas.

Aujourd'hui, le besoin ardent est présent dans les sensibilités de percer à jour, de connaître le karma. C'est pourquoi aussi nous sommes au temps où doit être stimulée une étude de l'histoire telle que je vous l'ai exposée par quelques exemples, une étude qui, poursuivie avec un grand sérieux, avec intensité, conduise à regarder sa propre vie à la lumière des vies terrestres successives et du karma. C'est pourquoi, dans les présentes conférences, j'expose telles considérations historiques en les orientant progressivement vers l'observation par tout être humain de son propre karma.

Tel est le thème de ces conférences. Quand nous en serons à la dernière, nous aurons progressé suffisamment dans notre étude pour avoir une représentation nette des possibilités de pressentir en soi-même son karma. Mais on ne peut pas le faire sans avoir tout d'abord vu ce qu'est la structure d'ensemble de l'histoire universelle. Laissez-moi donc aussi clore cette étude, qui devait tout d'abord éclairer l'être intérieur de l'homme, par la lumière qu'elle projette sur la nature d'un mouvement actuel plein d'espoir, laissez-moi terminer en brossant à nouveau devant vous un tableau de l'histoire du monde.

Les considérations historiques devront à l'avenir se rattacher à l'homme dans sa totalité, devront rendre perceptible comment, d'une époque terrestre à l'autre, l'être humain apporte lui-même ce qui vit dans les impulsions de l'histoire, dans le devenir historique. Regardons l'époque où a vécu en Europe Charlemagne, qui a régné de 768 à 814, évoquez un instant en votre âme ce que vous savez de l'action historique de Charlemagne. On a appris sur lui tant de choses à l'école que les représentations doivent abonder dans les âmes des honorables auditeurs ! Or, en même temps que ce Charlemagne et que tout ce qui maintenant s'élève dans les âmes des honorables auditeurs, vivait en Orient une personnalité très importante : Hârûn-al-Rashid. Il avait grandi entièrement dans la culture rassemblée à l'époque par le mahométisme, et la volonté s'enflammait en lui de cultiver cette civilisation orientale dans un centre. Des activités considérables se déroulèrent à cette cour, car elle était pour ainsi dire le confluent de toutes les aspirations en physique, en astronomie, en alchimie, en chimie, en géographie, en visant à atteindre le degré de connaissance le plus élevé.

Les aspirations en matière d'art, de littérature, d'histoire, de pédagogie, tout confluait à la cour de Hârûn-al-Rashid. Tout ce que l'on peut rencontrer dans cette cour était plus digne d'admiration que ce qui était produit, notamment en matière de spiritualité, à la cour de Charlemagne. Et bien des faits lors des campagnes de Charlemagne ne sont pas non plus exactement ce qui peut ravir le cœur à l'époque présente. En même temps que Hârûn-al-Rashid vivait à sa cour une autre personnalité qui, à cette époque, était seulement un sage possédant d'amples connaissances, mais qui, dans une incarnation, longtemps auparavant, avait été un initié. Je vous ai déjà dit comment ce qui a été une initiation dans une incarnation peut passer à l'arrière-plan dans une vie ultérieure. L'académie qui fut fondée en Orient était vraiment une institution grandiose. Or, cette autre personnalité était en quelque sorte un organisateur : savoir, art, poésie, architecture, sculpture sous la forme de l'époque, les sciences, tout était organisé par cet homme à la cour d'Hârûn-al-Rashid.

Les deux âmes, Hârûn-al-Rashid et le sage, franchirent le porche de la mort et poursuivirent leur évolution. Nous savons que c'était là le temps où l'arabisme se répandait en Europe. Cette expansion prit fin. Mais aussi bien Hârûn-al-Rashid lui-même que le sage restèrent attachés à cette œuvre. Tandis que le premier suivait en quelque sorte le cheminement de l'arabisme à travers l'Afrique du nord, puis l'Espagne et au-delà l'ouest de l'Europe, qu'il évoluait durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance de telle sorte que son regard restait fixé sur l'évolution suivie par l'arabisme, l'autre, son sage conseiller, suivait des yeux ce qui, venant de l'Orient, cheminait au nord de la Mer Noire jusqu'en Europe centrale.

C'est déjà une chose bien singulière que l'on puisse suivre la vie de l'être humain entre la mort et une nouvelle naissance, suivre avec lui ce sur quoi porte particulièrement le regard qu'il abaisse vers la terre. Certes, ce qu'il voit là, comme je vous l'ai exposé, ce sont les effets de l'action des Séraphins, des

Chérubins, des Trônes, mais ceci est lié à ce qui s'accomplit encore sur la terre. Comme ici-bas on élève le regard vers le ciel, on l'abaisse vers la terre durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Et alors qu'extérieurement, la vie physique était achevée depuis longtemps, les deux hommes poursuivaient encore leur œuvre. Extérieurement, ils assimilaient de tout autres contenus. Hârûn-al-Rashid devint le fondateur de la nouvelle conception du monde : Lord Baco de Verulam.

A celui qui peut observer les choses sans parti-pris, apparaît vraiment dans tout ce que Bacon a imposé au monde la nouvelle édition de tout ce qui a été mis en œuvre autrefois en Orient, là où l'on était étranger au christianisme. Extérieurement, Bacon était chrétien, mais intérieurement, dans ce qu'il voulait faire, il ne l'était pas. L'autre, son sage conseiller, suivit la route qui passait au nord de la Mer Noire vers l'Europe centrale. Ce fut lui qui, sous une tout autre forme que Bacon, apporta l'arabisme en Europe, mais à cette époque nouvelle un arabisme complètement transformé : Amos Comenius.

Voyez-vous, c'est ainsi qu'agissent ensemble deux êtres à l'aurore de la vie spirituelle moderne. On comprend ainsi seulement le devenir historique, quand on voit que d'une part, le christianisme est oublié, que la culture scientifique prend un caractère plus extérieur, mais qu'elle est, d'autre part, d'autant plus intériorisée. Dans son incarnation, venant de l'Orient, Amos Comenius agit en adoptant justement la vie approfondie de l'Europe du Centre, et en y joignant ce qui vient de l'Occident. Ainsi conflue en Europe du Centre ce qui vient des deux côtés ; mais il s'y trouve beaucoup d'éléments orientaux.

On n'apprend pas à comprendre en profondeur le devenir intérieur de la race humaine en le considérant seulement à l'aide d'un livre qu'on ouvre, et en « bûchant » pour savoir qui est Lord Bacon et ensuite qui est Amos Comenius ; on l'apprend en observant comment les différentes époques évoluent grâce aux humains eux-mêmes et en voyant les impulsions venues du passé apportées dans le présent. Essayez de voir clairement ce qui se passe là. Le christianisme s'est répandu, il a en quelque sorte gagné les contrées de l'Europe septentrionale et de l'Europe du Centre. Quelque chose alors s'introduit là du fait d'hommes comme Baco de Verulam, Hârûn-al-Rashid réapparu, comme Amos Comenius, le sage conseiller réapparu, quelque chose qui n'est pas directement du christianisme, mais qui se mêle à tout cela, et agit comme le font les courants spirituels dans les développements universels. C'est seulement par là que l'on comprend ce qui se passe en vérité, et dans quel ensemble de relations l'être humain se trouve placé dans le monde.

Lorsque au-delà d'Hârûn-al-Rashid nous remontons à un descendant direct de Mahomet, il faut se représenter clairement ce qui, avec le mahométisme, s'est introduit dans la vie spirituelle de l'Orient. Suivons le chemin du christianisme ; il nous révèle qu'il donne à la Trinité un sens très profond. En considérant l'esprit dans toute la vie de la nature, cet esprit qui nous place tout d'abord en tant qu'hommes physiques dans le monde, cet esprit qui est celui des lois de la nature, l'Etre du Père, nous pouvons nous demander : Mais que serions-nous, si seul le Père agissait en nous ? – Nous traverserions la vie entière, de la naissance à la mort, soumis à la même nécessité qui agit dans le monde autour de nous. Mais à un âge déterminé, nous devenons des hommes libres, et par là nous ne perdons pas notre humanité, nous nous éveillons à une forme supérieure de l'être humain.

Ce qui agit en nous, dès lors que nous devenons des hommes libres, quand nous nous libérons entièrement de la nature : c'est l'Etre solaire, le Christ, la deuxième forme de la Trinité. Mais ce qui nous donne l'impulsion par laquelle non seulement nous reconnaissons que nous vivons dans un corps, – quand il a accompli son évolution – mais par laquelle nous nous éveillons à nouveau, nous sommes réveillés en tant qu'esprits, c'est l'impulsion de ce qu'on appelle le Saint-Esprit vivant en nous. Nous ne pouvons connaître l'être humain dans sa totalité qu'en percevant l'action de ces trois éléments de la Trinité ; là nous les voyons dans le concret. En face de cette vision concrète, le mahométisme dresse l'abstraction : Il n'y a pas d'autre être divin que Dieu le Père, le dieu unique. Le Père est tout. Il n'y a pas à connaître une triple forme de divinité. Mahomet lui-même et ses successeurs ont élevé cette protestation du Dieu-Père.

A une époque où ne peut être cultivée au titre de la plus haute faculté humaine que l'abstraction, ce qui est réduit à la pensée, sec, prosaïque, en une telle époque on a de plus en plus identifié le dieu abstrait, le seul qu'on connaissait, avec la pensée, et l'homme faisait de la vie de sa pensée un dieu ; il la divinisait parce qu'on avait oublié que l'activité pensante a une orientation altruiste, et qu'on divinise toujours cette pensée humaine, cet intellect humain. Chez les successeurs de Mahomet, cette façon abstraite de penser l'univers était une tendance grandiose.

L'un de ces successeurs se nommait Mu'âwiyya. Je souhaiterais que vous lisiez son histoire. Vous trouveriez chez lui une étrange configuration spirituelle, en quelque sorte le début d'une catégorie d'hommes que l'on peut appeler de véritables « abstracteurs », des hommes qui veulent voir tout dans le monde conformément à quelques principes simples. Mu'âwiyya revint à notre époque et fut Woodrow Wilson. La nature abstraite du mahométisme vivait en lui, la conception que l'on pourrait donner forme à un monde en partant de quatorze points froids, abstraits, vides de contenu.

En vérité, aucune illusion apparue dans l'histoire ne fut plus grande que celle-là, et en vérité on n'a donné l'humanité presque entière – dans le piège d'aucune illusion mieux que dans celui-là. On n'a pas voulu comprendre, alors que dès avant la guerre j'avais attiré l'attention, dans mes conférences d'Helsingfors, sur l'incapacité de Woodrow Wilson, dont à l'époque la gloire ne faisait que commencer à

briller, on n'a pas voulu comprendre, bien qu'en tous lieux et constamment, là où je pouvais parler, j'aie indiqué que le malheur qui monte à l'horizon est lié à l'idolâtrie dont le monde fait preuve vis-à-vis de Woodrow Wilson.

Maintenant, après qu'est née notre impulsion de Noël, le temps est venu où l'on pourra parler ouvertement de ces choses ; où aussi l'étude de l'histoire pourra être orientée vers ces choses qui sont des impulsions directement agissantes. Car l'ésotérisme doit imprégner tout notre mouvement anthroposophique, si bien que se dévoile ce qui est caché sous le voile de l'évolution physique extérieure. L'humanité ne sera à nouveau capable d'affronter les phénomènes dans le monde, capable de faire ce qui est à faire, que si elle entre dans l'étude du karma et que l'être humain, isolément, se voit lui-même, et voit aussi l'histoire universelle à la lumière du karma.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE
Breslau, 13 juin 1924

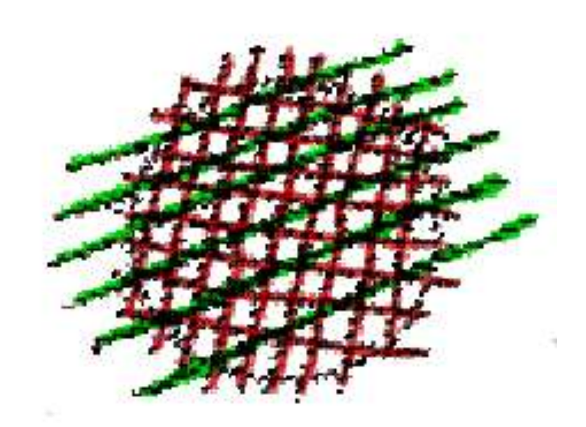
Nous nous approchons toujours davantage d'une compréhension des éléments de la vie de personnalités isolées qui peuvent éveiller un pressentiment de la valeur du karma dans la vie personnelle. Aujourd'hui, j'aurai pour tâche, afin d'atteindre progressivement ce but au cours de ces conférences, d'esquisser d'une part comment la science initiatique peut examiner le karma même, en partant tout d'abord de l'expérience intérieure qu'elle en fait, et comment ensuite l'homme, sans posséder cette science initiatique, mais s'il a un certain sens intime lui permettant d'observer la vie, peut avoir un pressentiment de l'action souveraine du karma. Rappelons-nous ici ce que j'ai dit des souvenirs et des masses de pensées qui affluent des profondeurs de l'âme, soit appelés par elle, soit aussi surgissant librement, et qui nous offrent de notre actuelle vie terrestre une image qui est certes une ombre, qui est plus ou moins abstraite, mais qui cependant la reflète.

Nous avons pu orienter ces jours-ci notre attention sur ce que l'homme perd quand il perd la mémoire. Il peut alors toujours agir en être intelligent, raisonnable, mais ses actes ne s'inscrivent pas dans le contexte de sa vie entière ; il agit comme si, à l'instant où son action commence, il n'avait aucun souvenir remontant au-delà de cet instant ; comme s'il était certes venu au monde en être achevé, raisonnable, mais comme si sa vie, auparavant, ne s'était pas du tout écoulée sur la terre. Nous voyons par là que pour l'expérience que fait la conscience ordinaire actuelle, le Moi est ancré, fondé dans la mémoire, Alors il ne se retrouve plus lui-même sur cette voie du souvenir au cours de cette vie terrestre.

Mais comment nous vient le souvenir ? Comparons-le un peu à la réalité pleinement vécue d'où il nous parvient ensuite. Nous sommes dans la vie, nous la traversons dans les joies et dans les douleurs, et dans nos expériences nous nous trouvons liés à l'ensemble de notre existence. Que l'on compare seulement cette fusion intense avec sa propre existence, avec le souvenir ténu que nous gardons dans l'âme. Il vous faut seulement prendre un événement vraiment important de votre vie, la mort de quelque ami qui vous était particulièrement cher, ou la mort de votre père, de votre mère, à un moment où le fait, en raison de votre attitude intérieure, a été vécu intensément.

Comparons toute l'intensité de cette expérience vécue et le moment où elle le fut avec les souvenirs estompés qui nous reviennent dix ans plus tard ! Et pourtant, ces souvenirs ténus, il faut que nous les ayons pour ressentir la continuité, la fermeté intérieure, la réalité de notre Moi. Mais ne voyez-vous pas ainsi que le Moi, qui sans les souvenirs ne peut être adapté à la vie terrestre dans la conscience ordinaire, comment le Moi en réalité se vit lui-même comme une ombre, et comment il est ancré dans ce qui, au fond sombre chaque nuit dans l'inconscience ? Dans notre conscience terrestre ordinaire, au fond, nous ne vivons pas très intensément notre Moi. Ce Moi véritable de la vie qui n'est pas celle du présent, et dont nous savons certes qu'il est en liaison avec notre Moi actuel, prend de plus en plus le caractère de la pensée. Cette expérience intérieure présente est intense, mais non pas ce qui a déjà pris la forme du souvenir. Si bien que nous pouvons dire : (*voir dessin*)

Si ceci est notre âme qui comprend, notre esprit, qui sont en contact vivant avec tout ce qui afflue vers nous de l'extérieur, du monde extérieur, nous vivons derrière ce Moi comme une ombre, ce qui nous en reste dans le souvenir. Et c'est justement l'aspect caractéristique de ce souvenir, que de plus en plus les sentiments, et aussi les impulsions volontaires, se trouvent éliminés par le souvenir. Nous pouvons avoir été présents et avoir éprouvé un sentiment intense, comme je le disais, à la mort d'une personne qui nous était infiniment chère : l'image du souvenir qui en subsiste, ce souvenir est assourdi, de plus en plus estompé dans le sentiment. Mais alors, combien peu vivant est en nous ce que nous avons autrefois entrepris, poussé par une impulsion volontaire, sous l'effet d'une impression extérieure ! Le sentiment et la volonté s'effacent ; ce qui reste en règle générale, c'est l'image immobile du souvenir, l'ombre de ce qui a été vécu. Et ce n'est pas possible autrement sur la terre : il ne nous reste que l'ombre de l'expérience. Nous ne sommes plus, dans le souvenir, ce que nous avons été dans l'expérience au moment de la vivre.



Cependant nous pouvons nous trouver en face d'elle dans une autre attitude que celle que nous avons dans la vie habituelle. Nous pouvons, à propos de nos expériences, nous poser de nouvelles questions. Certes, la vie prend alors – quand nous la regardons rétrospectivement – un visage très étrange. Demandons-nous une fois : Que sommes-nous donc au fait dans l'instant présent, que sommes-nous avec notre savoir, avec la qualité de notre sentiment, avec l'énergie de notre volonté ? En remontant avec ces questions nouvelles jusqu'à nos expériences, nous constatons que nous serions peu de chose si nous n'avions pas atteint un certain âge, si nous n'avions pas passé par les expériences précédentes. Reportons-nous justement à des expériences de jeunesse en les rattachant, comme le fait la mémoire, au présent : comme elles ont été joyeuses !

Lorsque dans la vie, nous regardons souvent le passé, nous pouvons dire, en ce qui concerne le présent, des choses d'une très grande importance. La facilité avec laquelle nous adaptons notre âme, et peut-être notre personne physique plus ou moins bien à la vie, et dont nous la conduisons à travers l'existence, nous la devons en fait à ce que dans la jeunesse, nous n'avons pas passé par des dépressions, mais avons pu vivre dans la joie, que nous avons été conduits dans la joie vers bien des choses. Ces impressions heureuses ce sont elles qui nous laissent ultérieurement vivre dans une certaine joie, bien qu'elles aient glissé vers des zones plus profondes.

Demandons-nous maintenant, combien de cet approfondissement de la vie, de notre âme, combien est dû à nos douleurs, à nos souffrances : Qu'est-ce donc qui pénètre en réalité dans l'âme quand nous nous posons ces questions en considérant notre vie ? La réponse à cette question, ce n'est pas l'intelligence qui doit nous la donner, mais la sensibilité. Et la sensibilité répond : Je dois être reconnaissant à tout ce qui est survenu dans ma vie, car en vérité, celui que je suis et avec lequel je m'identifie plus ou moins, je ne le suis devenu que par cela. Je ne puis savoir si sinon je ne serais pas moins que je ne suis ; mais parce que les grandes et les petites joies et les souffrances m'ont fait ce que je suis, je ne puis être que reconnaissant envers cette vie.

La réponse à la question caractérisée doit être faite dans un sentiment de reconnaissance. Et le fait signifie beaucoup pour la vie de cette reconnaissance vis-à-vis de l'existence terrestre venant remplir l'âme de l'homme. Elle apparaît à certains moments où la vie de l'âme s'approfondit, non pas dans l'émotion, mais quand d'une âme pure on porte un jugement sur la vie. Que plus d'une chose apportée par la vie soit déplorée, en bien des cas ce qu'expriment de tels regrets est une véritable erreur. Car si ce que l'on déplore n'avait pas eu lieu dans la vie, on ne serait pas ce que l'on est. En fin de compte, le sentiment que l'on peut avoir devant la vie se réduit pourtant à cette reconnaissance. Elle peut être présente aussi quand on n'est pas tout à fait d'accord avec la vie, quand on aurait aimé recevoir d'elle davantage.

Mais l'on peut être aussi reconnaissant vis-à-vis de quelqu'un qui vous donne un petit gâteau quand on en attendait un gros. Qu'on en ait attendu un gros ne doit pas amoindrir notre reconnaissance. Et l'on peut bien dire : Quels que soient les dons que, selon notre opinion, la vie nous a refusés, – et cette opinion peut aussi parfois être fausse – la vie nous a, en tous cas, apporté quelque chose. Et devant ce qu'elle nous a apporté, nous devons cultiver un sentiment de reconnaissance. Mais lorsqu'en toute gravité on cultive ce sentiment, – il suffit de réfléchir pour bien le comprendre – il faut être reconnaissant aussi vis-à-vis d'autre chose. Celui qui n'a jamais cultivé la reconnaissance envers la vie sera, par elle, conduit à reconnaître et à transformer les souvenirs en un don plein d'amour aux dispensateurs spirituels et invisibles de la vie.

C'est être conduit de sa personnalité au suprasensible par la voie la plus belle, que d'être conduit par la reconnaissance envers la vie. Cette reconnaissance est aussi un chemin qui mène au suprasensible, et elle aboutit à la vénération et à l'amour de l'esprit humain dispensateur de vie. La reconnaissance enfante l'amour. Lorsque cet amour naît de la reconnaissance envers la vie, il fait s'ouvrir le cœur aux puissances spirituelles qui imprègnent la vie. Et comme la vie a commencé à notre naissance, et que nous ne pouvons absolument pas être reconnaissants dès la naissance, qu'apparemment nous entrons dans la vie déjà dotés de certaines qualités, il est hors de doute que la reconnaissance envers la vie nous conduit aussi au-delà de celle-ci vers l'existence prénatale. Pour admettre pleinement ce que je dis là, il faut certes examiner la vie.

Mais qu'on examine, lorsqu'on cultive la reconnaissance engendrée par une observation sans préjugés de la vie, qu'on examine si vraiment l'amour qui comprend l'esprit ne naît pas de cette reconnaissance ; on constatera qu'il en est bien ainsi. La question posée ici, seule la vie réelle peut y répondre. Mais cette vie réelle répond comme je viens de le dire. Lorsque nous abordons de cette manière nos expériences vécues, que nous cultivons la reconnaissance, l'amour envers les puissances spirituelles dispensatrices de vie, nous éprouvons dans le regard ainsi porté sur nos expériences un tout autre sentiment que quand nous le portons sur nos souvenirs. Devant les souvenirs, il nous faut dire : nous vivons les choses pleinement, intensément, réellement ; le souvenir n'est qu'une simple ombre de ce que nous avons vécu, ce vécu n'est plus qu'une ombre pâlie. Les souvenirs doivent leur existence à nos expériences ; mais maintenant nous abordons quelque chose qui est plus puissant que notre Moi ordinaire.

Car notre œil ne porte pas seulement sur des souvenirs pareils à des ombres quand il porte sur les expériences par lesquelles nous avons passé. Nous avons sous notre regard quelque chose de puissant, quelque chose qui n'est pas l'ombre de notre Moi s'écoulant à travers le temps, mais le créateur de ce Moi terrestre qui suit le courant du temps. Au-dehors, partout sont les événements auxquels nous devons notre existence, et il nous faut, quand nous les regardons, les considérer comme les puissants créateurs de notre Moi terrestre. Nous sommes donc, avec notre Moi présent, celui de l'instant, dans une position médiane ; vers le passé, quand nous plongeons le regard en notre âme, nous trouvons les images-ombres de notre vécu ; devant nous, la destinée active, les expériences successives qu'elle apporte, et qui ont avec force formé, modelé notre Moi.

Pour ressentir cette puissance de la force qui modèle le destin, il faut alors passer de l'activité pensante au sentiment, car la reconnaissance et l'amour, on ne peut les vivre que dans le sentiment. Dans ce sentiment d'amour se révèle tout d'abord le pressentiment du destin à l'œuvre. Et c'est ainsi que cela commence : on pressent le destin à l'œuvre, on ressent puissamment, après avoir passé par la reconnaissance et l'amour, le flot des événements qui nous ont faits. Quelqu'un peut avoir une position dans la vie à quarante ans. Il est quelque chose. Disons, pour prendre un exemple extrême, qu'il est devenu un poète célèbre – il y en a eu ; je pourrais dire aussi : un physiologue, un physicien célèbre, et j'aurais ici un exemple tout proche, mais je veux en imaginer un et il regarde rétrospectivement sa vie jusqu'à sa dix-huitième année. Il prend les événements de sa quarantième à sa dix-huitième année, et là il rencontre le moment où il a échoué au baccalauréat. Il en a beaucoup souffert à l'époque. Mais il lui a fallu organiser sa vie autrement : il n'avait pas assez d'argent pour recommencer l'année ou pour s'en aller dans le monde sans son baccalauréat.

Tout était déjà prêt : s'il avait réussi, il serait devenu un inspecteur des finances sérieux, il aurait beaucoup travaillé et n'aurait pas trouvé le temps de cultiver les facultés et les forces présentes au fond de son âme. Certes, on peut dire : quand ces forces de l'imagination sont là, elles sont si puissantes qu'elles franchissent dans tous les cas les obstacles que leur oppose l'activité de l'administration financière. On peut dire cela dans l'abstrait, on le dit aussi toujours ; mais ce n'est pas vrai. En réalité, plus d'un poète doit justement son tempérament particulier, ce qu'il est devenu, à la circonstance qu'il lui est advenu ce que je viens d'exposer. Il sera reconnaissant – s'il attache quelque prix au fait d'être devenu un poète célèbre – à ceux qui l'ont refusé à l'examen et qui n'ont pas mis obstacle à sa carrière en lui attribuant la mention « excellent » pour chacune des matières de l'examen. Nous pouvons ainsi tout à fait, quelle qu'ai été la vie – si nous la prenons avec réalisme et sans sentimentalité – cultiver cette reconnaissance, et dire : Nous sommes forgés par l'action du destin qui marche avec nous, et contre nous. Mais il nous faut pourtant passer par ces sentiments pour voir vivre et agir sous nos yeux la destinée.

Je voudrais ici exposer sous quelle forme se présentent ces expériences aux yeux de celui qui possède la science initiatique, et dont par conséquent le regard atteint le monde spirituel.

Il dirige son regard, affiné par la connaissance imaginative, inspirée dont il dispose – ce que cela signifie, vous pouvez le lire dans le livre « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ? » – sur une de ces expériences. Celui qui a densifié et fortifié sa faculté de connaissance peut la diriger avec une intensité particulière sur une des expériences qu'il fait dans le présent. Lorsqu'on a des connaissances acquises grâce à l'initiation, on n'est pas moins frappé par l'expérience, on l'est davantage que lorsqu'on n'en dispose pas. Celui qui possède la connaissance initiatique passe par les expériences avec une bien plus grande sérénité que celui qui ne l'a pas – mais on ne peut en déduire qu'il en est moins intensément touché. Il l'est bien plus que l'autre.

Mais il a conquis, vis-à-vis des événements pénibles de la vie, les forces qui lui permettent de les considérer avec sérénité de l'extérieur ; dans les profondeurs de son être, il en ressent la signification plus pleinement que l'autre. C'est pourquoi les expériences, lorsqu'elles sont présentes au regard de celui qui est doué de l'imagination et de l'inspiration, prennent une coloration intense et forte ; et il peut, parce qu'il a exercé ces facultés – il a pratiqué dans ce but des exercices dans cette vie et dans la précédente – il peut donner à ces événements la forme d'images en reproduisant pleinement le contenu, les transformer lui-même en Imaginations.

En quoi consiste cette transformation ? En ceci que des événements, des expériences vécues, on n'a pas seulement gardé ce que l'on voit avec les yeux, mais que sont présents l'esprit en profondeur, les

relations spirituelles, qu'une image est là que l'on continue à porter en soi quand l'expérience elle-même est passée ; l'image est tout de suite là. L'expérience est vécue intensément en effet, et grâce à la faculté de l'imagination, les relations spirituelles apparaissent ; l'âme est intensément touchée, et il est alors possible de porter le regard dans le spirituel et de conserver l'expérience.

Lorsqu'une nuit est passée, l'expérience qui a été plus intensément vécue du fait que le corps astral et le Moi ont quitté le corps physique, est emportée dans le monde spirituel. Ce que l'on a vécu dans le monde physique, avec son corps physique et son corps éthérique, peut être vécu dans le monde spirituel avec le Moi et le corps astral seuls ; puis, au réveil, on le ramène dans son corps physique. Mais non pas selon la manière dont procède la conscience ordinaire, qui doit s'appuyer sur le souvenir, lequel s'estompe progressivement, on le ramène de telle façon qu'on en imprègne tout son être comme d'un fantôme, qu'on le porte en soi dans toute son apparence concrète, dans toute son intensité, qu'on est, comme baignant dans sa lueur comme si l'on avait devant soi la véritable réalité d'un autre homme présent devant soi. Puis deux ou trois jours et nuits passent à nouveau.

Il se produit alors ceci : Ce que l'on a d'abord emporté dans le monde spirituel avec son Moi et son corps astral, ce qu'on a ensuite ramené et qui vit et vibre avec force, intensément, dans le corps physique, cela parle – c'est ce qui apparaît maintenant – et se tient derrière les expériences sous la forme du destin à l'œuvre. Les expériences ne sont pas seules présentes, elles sont maintenant parcourues entièrement par ce qu'elles ont produit dans les vies précédentes, par l'action qu'elles exerceront dans les vies terrestres suivantes. Comme nous avons présents derrière nous, sous la forme d'une image-ombre, les souvenirs, celui qui dispose de la science initiatique a présentes devant lui les expériences, directement devant lui. Mais elles sont transparentes comme du verre, et derrière elles se tient, comme une puissante mémoire cosmique, le karma en devenir, la mémoire objective. On perçoit alors que l'être humain a non seulement en lui les souvenirs estompés de sa vie terrestre, mais qu'autour de lui son karma est gravé dans l'éther cosmique, dans la chronique de l'Akasha. En l'homme est le souvenir atténué ; au-dehors est présent le souvenir cosmique de notre destin à travers les vies terrestres, bien qu'il reste inconscient, hors du champ de la conscience ordinaire.

Nous pouvons représenter schématiquement notre périple à travers le monde, en le dessinant ainsi :



Nous cheminons sur le sol terrestre, portant en nous les souvenirs ténus comme des ombres. Si nous nous représentions un être humain avec en lui ces souvenirs estompés, il nous faudrait nous les représenter comme un petit nuage dans la région de la tête – là où la tête est de plus en plus proche du corps – nuage qui devient progressivement plus ténu à mesure qu'il s'approche du corps. Cheminant ainsi à travers le monde, l'être humain est entouré comme d'une nuée éthérique dans laquelle sont gravées toutes les expériences, mais aussi tout ce qui, de la vie terrestre précédente, est inscrit en lui. Nous avons une mémoire intérieure, et nous avons le souvenir du monde en dehors de nous. Tout homme est entouré de cette aura.

Non seulement la vie terrestre actuelle est inscrite sous la forme de souvenirs en nous, autour de nous aussi les vies terrestres de l'homme sont gravées. Il n'est pas toujours facile de déchiffrer cette mémoire, mais elle est là. La déchiffrer est difficile, et les cas dont je vous ai parlé ces derniers jours n'ont pas été faciles à amener à la connaissance. Mais tout est là. L'homme n'a pas seulement une mémoire en lui-même, il a aussi une mémoire aurique autour de lui. Il n'est pas possible de puiser à cette mémoire en un seul instant – quand on s'approche de ce qu'on a vécu dans la vie terrestre. Cette mémoire-là a besoin de plusieurs jours. Il faut que collabore à cette résurgence le rythme du réveil et de l'endormissement, comme je l'ai décrit.

On ne peut jamais dire qu'une expérience est présente, qu'on doit se remémorer comment elle a pris forme dans les vies terrestres antérieures. Il faut observer cette expérience clairement sous la forme imaginative et en l'imprégnant de l'Inspiration ; ensuite, il faut attendre jusqu'à ce qu'elle se dévoile. Vis-à-vis du monde spirituel, on ne doit jamais se livrer à des spéculations, jamais combiner quelque chose lorsqu'on fait des recherches, il faut seulement accomplir les préparatifs grâce auxquels quelque

chose venu du monde spirituel peut se révéler. Celui qui croit pouvoir contraindre le monde spirituel à lui faire des révélations se méprend tout à fait, et n'en tirera que des erreurs. Il faut se préparer à recevoir ce que l'on peut espérer par une grâce plus ou moins grande du monde spirituel.

Voyez-vous, c'est là le chemin de connaissance qui, avec la science initiatique, peut dévoiler le karma. Par ce chemin est dévoilé que tout homme porte autour de lui le karma comme une sorte d'aura. Mais de ce que l'homme porte ainsi sur lui-même, on peut acquérir un pressentiment sur cette voie de la reconnaissance que j'ai décrite. On peut avoir un pressentiment de ce manteau karmique de l'aura dans lequel on est enveloppé. Seulement cela ne peut se faire en quelques jours, comme pour la connaissance initiatique ; la chose apparaîtra grâce à une observation de soi-même intime pratiquée par l'homme, peu à peu, portant souvent sur des événements situés loin dans le passé et sur lesquels nous portons précisément le regard.

Mais quand un certain événement du passé de notre vie terrestre est mûr pour être apprécié par nous de telle sorte que nous voyons s'y refléter les forces qui préparaient des vies terrestres antérieures, nous en avons bien un pressentiment. Malheureusement, aujourd'hui, dans la vie de l'âme humaine apparaît assez rarement ce qui la creuse à une assez grande profondeur pour aller jusqu'à cette conception de l'expérience personnelle que l'on approche seulement dans ce sentiment de reconnaissance. Aujourd'hui, les hommes prennent la vie de façon trop superficielle. On traverse la vie en coup de vent, on ne s'arrête pas pour sentir ce que sont les expériences. Il en est bien ainsi : Lorsqu'on a grandi avec un certain sentiment de la signification cosmique de la vie humaine, il peut, à notre époque, paraître bien étrange parfois combien peu les hommes sont en réalité ce qu'ils représentent, avec quelle force ils sont souvent emportés par la vie sans être durant cette vie une individualité forte.

Je voudrais ici aussi établir un lien avec des cas isolés concrets. Voyez-vous, une fois je fus frappé dans la vie par un professeur d'histoire, un homme très intelligent, qui donnait aussi cette impression à ses élèves ; on pouvait dire que quand il voulait, il exposait l'histoire à ses élèves avec un certain enthousiasme intérieur qui se marquait dans les accents de son discours, si bien que quand le moment était venu, il pouvait enthousiasmer ses élèves. Il y avait quelque chose d'étrange dans ce professeur d'histoire. Je le voyais capable de faire vraiment naître cet enthousiasme chez ses élèves.

Puis, là où il se trouvait, la vie s'empara de lui ; il devint négligent, il n'apportait plus ce même enthousiasme dont ses exposés étaient marqués autrefois. Il se mit à lire dans des livres dont il pensait que ses élèves ne les connaissaient pas, et ne les rencontreraient pas non plus. Mais un jour, un des élèves se mit en quête, vérifia dans quel livre se trouvait ce que le professeur avait lu. Alors tous les élèves achetèrent le livre, en apprirent le contenu par cœur, et devinrent d'« excellents élèves ». Le professeur devint finalement si superficiel qu'il n'était plus du tout à ce qu'il exposait aux élèves dans la classe. Cette métamorphose s'accomplit en un temps relativement court, et on ne pouvait que s'étonner à voir combien peu il était à son affaire, après avoir, très peu de temps auparavant, suscité l'enthousiasme. Quelques années passèrent encore, et ce même professeur d'histoire, de qui j'avais entendu dire par un grand nombre d'élèves, avec le véritable enthousiasme de la jeunesse : Voilà un homme qui adore l'histoire, avec celui-là on peut apprendre quelque chose ! – ce même homme termina fort étrangement sa vie dans la débauche la plus vulgaire. En peu d'années, son existence avait si bien sombré qu'il dut aller habiter à l'extérieur de la ville dans laquelle il enseignait : il était si peu estimé qu'il ne pouvait plus y demeurer.

Un tournant ainsi pris par le destin vous apparaît pourtant comme une grande énigme, et c'est devant de tels infléchissements que l'on commence, si l'on conçoit la vie avec assez de profondeur, à poser les questions du karma. Car d'autres hommes en grand nombre – comment dire ? – continuent d'aller leur petit train-train en restant comme ils sont, et sans passer par des retournements aussi complets. Lorsqu'on vit dans la connaissance réelle de l'esprit, des destinées comme celle que je viens de vous raconter deviennent de grands problèmes. D'un côté nous sommes conduits par la connaissance spirituelle vers de grands problèmes qui hier nous ont montré Woodrow Wilson au terme d'une succession d'incarnations ; mais d'autre part, dans la vie qui se déroule immédiatement autour de nous, nous sommes aussi conduits par la pensée vers les grandes questions que pose la destinée.

Lorsqu'on considère cela d'un regard sans parti-pris, on découvre bien que cela ne peut pas provenir de l'existence dans laquelle on se trouve ! Et bien d'autres cas nombreux se trouvent encore qui, dans une vie terrestre, ne passent pas par de pareils tournants ; il faut alors, avec toute la force que l'on peut déployer dans l'investigation, intervenir dans l'aspiration à comprendre de telles questions posées par la destinée. D'autres cas viennent encore s'y joindre, et je vais vous en donner encore un exemple. Ceux-là justement me parurent toujours – pour donner à ma conception du karma la coloration nécessaire – avoir été placés sur ma route par mon propre karma.

J'avais fait la connaissance d'une autre personnalité, un professeur aussi, qui était encore plus admiré que le précédent, il était extrêmement admiré par les élèves. Ceux-ci se le représentaient ainsi : C'est le plus grand sage qui existe actuellement dans le monde. Voilà l'impression qu'il faisait sur ses élèves, non pas sur tous, par exemple pas sur moi, mais c'est une affaire personnelle qui n'est pas caractéristique mais sur de nombreux élèves. Or il se produisit quelque chose de tout à fait étrange. Tandis qu'on aurait pu croire, à la manière dont était fondé le lien de ce monsieur avec ses élèves – il

était à son affaire avec un enthousiasme entier, avec chaque fibre de son âme, si bien qu'apparemment l'enseignement le satisfaisait – on découvrit tout à coup qu'il était extrêmement heureux de n'avoir plus à enseigner, ayant été nommé directeur dans une école bien plus modeste que celle dans laquelle il avait enseigné auparavant. Il était content de pouvoir faire le travail du directeur, qui était bien plus banal que l'enseignement. Et la chose la plus frappante, c'est que ce même homme, qui pouvait parler avec enthousiasme d'Homère et d'Eschyle, qui expliquait de façon merveilleuse la géographie à ses élèves, ce même homme se trouva finalement enrôlé dans la politique de parti la plus banale. C'était exactement incompréhensible !

Je prends cet exemple en tant que tel, car je pourrais en ajouter encore une quantité aux deux que j'ai mentionnés. Il s'agirait des personnalités de l'époque présente appartenant à des cercles très répandus, dont on a en vérité le sentiment suivant : ceux-là ont été peu atteints par la vie dans leur Moi. Des personnalités peu touchées individuellement par la vie, que la vie a saisies de l'extérieur. Si elle les saisit quand ils sont encore proches de leurs examens, de leur formation universitaire, celle où ils ont été des auditeurs enthousiastes, alors ils seront enthousiasmés par la vie. Si la vie les saisit avec des banalités, ils s'y adaptent, et sont aussi satisfaits ; rien ne saisit leur âme en profondeur.

Si les choses se faisaient conformément à l'intelligence, à la compréhension, oui, combien de gens ne seraient-ils pas anthroposophes ! Car des millions et des millions d'hommes sont aujourd'hui assez intelligents pour comprendre l'anthroposophie. Ce qui de notre temps empêche qu'on s'en approche, c'est que l'âme prend la vie superficiellement, qu'elle ne l'approche pas du tout, qu'elle la laisse s'écouler avec ses profondeurs, ses surfaces et ses banalités. On entre dans une vie comme dans une autre, on peut être pendant un temps un petit pédagogue réformateur, être ensuite assis toute la journée au café et jouer au billard, et ne pas s'arrêter un instant de le faire. Ce sont de ces choses qui arrivent dans notre vie.

Voyez-vous, c'est là que surgit la grande question : Comment cela se produit-il ? Pour de nombreuses âmes, il apparaît de quelle étrange façon cela s'est produit. Nombre de telles personnalités comme celles que j'ai décrites dans les deux exemples cités, nous ramènent aux premiers siècles du christianisme, où elles ont eu leurs existences terrestres déterminantes, aux siècles où le christianisme avait pris, dans le sud et aussi déjà un peu au centre de l'Europe, la forme qu'il a bien souvent gardée plus tard pour l'homme ; où s'était éteinte cette sagesse mystérique dont j'ai montré dans mon livre « Le Christianisme fait mystique » que le christianisme est né d'elle, de l'expérience cosmique du Christ, du fait de savoir que le Christ est venu du Soleil, qui est une réalité spirituelle dans le cosmos, qu'il est venu sur Terre pour être ce qu'il est devenu pour elle.

Ce savoir, qui à partir de la terre s'étend à la spiritualité cosmique, ce savoir existait chez les chrétiens déterminants au premier siècle ; il s'éteignit au quatrième, au cinquième, au sixième, au septième siècle de l'ère chrétienne. Il s'éteignit si bien qu'aujourd'hui on en est venu – mais cela avait déjà commencé autrefois – au point que le plus grand reproche que l'on fasse à l'anthroposophie, au sujet de sa compréhension du Christ, consiste à dire qu'elle le conçoit comme un être cosmique, comme un être solaire. Vous rencontrez tout cela chez nos adversaires : il est fait à l'anthroposophie un grand péché de sa conception cosmologique du Christ. On dit : C'est le christianisme gnostique d'autrefois réchauffé. Or, les gens ne savent pas du tout ce que c'est que le christianisme gnostique.

Car en dehors du peu de chose dont on puisse tirer quelque connaissance, comme la Pistis Sophia, la gnose n'a été connue des générations suivantes que par les écrits de ses adversaires. En fait, on ne la connaît pas du tout, on ne la connaît que par les écrits de ses adversaires. Réfléchissez un peu à cette question : Si rien d'autre ne subsistait de l'anthroposophie que les livres de mes adversaires d'aujourd'hui, si tout était détruit en dehors de ces livres de mes adversaires, comment les générations futures parleraient-elles de l'anthroposophie ? – C'est ce que bien des gens, et bien des critiques, voudraient faire : traiter les livres anthroposophiques, qui sont certes nombreux, comme on a fait des écrits gnostiques. Il n'y aurait plus alors que les œuvres des adversaires, ce serait la première chose que l'on verrait : rien que les livres des adversaires !

Ce serait hautement intéressant. En ce qui concerne la gnose, les hommes qui se livraient à la recherche extérieure ne purent rien trouver d'autre que les livres des adversaires. La phrase : « C'est un réchauffé de l'ancienne gnose » est un simple non-sens. Car personne ne peut dire cela s'il ne connaît pas la gnose par ses œuvres, et celles-ci ont disparu ! On ne peut la connaître par les livres qui sont pour la plupart dus à des adversaires ; mais il n'en a pas été transmis d'autres aux générations suivantes. En tout cas, ceci montre aussi que l'on est accusé d'un péché majeur lorsqu'on établit un lien entre le Christ et l'esprit du cosmos. Une véritable compréhension des Evangiles fait pourtant de chaque page, de chaque phrase, une indication montrant l'élément cosmique en le Christ.

Mais cela a été progressivement éliminé. Et c'est à l'époque où cette élimination fut la plus active que se sont pour la plupart incarnés les hommes qui, lorsqu'ils reviennent aujourd'hui ne peuvent trouver le lien avec la vie parce que dans leur incarnation précédente, où ils étaient déjà avisés et intelligents, il leur était impossible de connaître, par la formation que leur donnait leur époque, le lien de la terre avec la vie de l'esprit dans le cosmos. Parce qu'ils parcouraient ainsi la vie, en trébuchant en quelque sorte, comme si la terre était entièrement réduite à elle-même et qu'il n'y eût au-dehors rien d'autre à voir que des étoiles physiques, ils se tournent, comme en trébuchant, dans leur nouvelle incarnation, vers la vie réelle agissant sur eux.

C'est ainsi que le regard porte sur la destinée des hommes. On s'aperçoit que la culture de l'époque a exercé cette influence sur un très grand nombre d'hommes, qu'elle les a rendus superficiels et qu'ils apparaissent déjà dans cette vie avec cette tendance à la superficialité, comme je vous l'ai décrit. Car c'est le sentiment que vous éprouvez devant ces hommes qui, dans une incarnation antérieure, ont perdu le lien avec les puissances spirituelles dans le cosmos : dans l'incarnation suivante, qui est déterminée par la précédente, ils ne peuvent trouver le lien avec la vie terrestre. Mais toutes les pensées rattachées au cosmos ne doivent pas apporter dans notre vie de simples considérations : elles doivent y apporter de la volonté, des actes. Et pourtant il nous faut réfléchir à ceci : Qu'adviendra-t-il à l'avenir si, à la non-compréhension de l'esprit dans le cosmos, s'ajoute encore l'incompréhension de la vie terrestre, le cheminement à travers les banalités comme à travers les profondeurs de la vie ? – C'est là que l'étude du karma prend un caractère de véritable gravité. Elle ne peut vivre parmi nous qu'avec cette gravité majeure.

Je désirais aujourd'hui vous donner une étude du karma davantage sous l'aspect du sentiment.

QUINZIÈME CONFÉRENCE
Breslau, 14 juin 1924

Par maintes considérations qui sont en rapport avec la formation du destin de l'homme, la formation du karma, vous avez pu voir qu'en réalité cette vie humaine est incomplètement étudiée quand on n'englobe pas la vie du sommeil dans l'observation de soi. Seulement, cette vie du sommeil reste en fait en dehors du champ de la conscience. Lorsque l'être humain se concentre ordinairement sur lui-même, dans le champ de la conscience dont il dispose dans la vie de notre époque, et qu'il regarde le passé, il ne voit en fait que les journées ; comme elles se déroulent dans l'inconscient, les nuits lui échappent. Chez les gens qui dorment normalement – nous ne sommes pas des loirs – c'est donc un tiers de la vie qui nous échappe. Mais ce tiers est précisément d'une importance considérable pour l'étude du suprasensible, de la part que prend l'homme au monde spirituel. Nous allons maintenant, à l'aide de quelques traits, représenter schématiquement ce que je veux dire ici.

Lorsque quelqu'un a atteint un âge déterminé, il regarde tout d'abord le premier jour dont il se souvient et en sautant ce qui sépare deux journées, il rattache la seconde à la première, puis la troisième et ainsi de suite, en allant aussi loin que sa mémoire le porte. Des nuits qui se placent dans les intervalles, il ne tient aucun compte. Lorsqu'il se souvient, il ne dit pas : mais il y a toujours un temps entre deux jours ; il faudrait pourtant qu'il le fasse. Dans la vie d'aujourd'hui, l'être humain ne pratique pas une vision rétrospective bien exacte. Pourtant, s'il y parvenait, il trouverait, précisément par ce qui n'y figure pas, par ce qui lui manque, une indication, une orientation allant vers le karma. Et c'est précisément l'observation du sommeil qui donne des indications significatives sur le karma individuel. Il faut seulement diriger réellement son attention sur la nature différente des deux moments de la vie : celui du réveil, celui de l'endormissement.

Cette différence, on peut la sentir avec sa conscience ordinaire ; mais seule la science initiatique peut jeter la lumière sur les différences qui peuvent être ainsi ressenties. Ces deux moments du réveil et de l'endormissement se révèlent particulièrement différents chez les êtres un peu malades ou maladifs, lesquels ont remarqué plus facilement que les gens bien portants que le moment de l'endormissement a, tout au moins souvent, une légère coloration de plaisir. Le moment du réveil, celui où l'homme se sent revenu à lui-même, s'accompagne de quelque chose comme d'un léger sentiment de malaise. Le moment du réveil n'est en fait accompagné de joie que si l'homme porte aussitôt son attention sur le monde extérieur et que ce monde extérieur parle un langage plus vigoureux que ce qui monte alors en lui. Le réveil est en effet comme le demi-jour pour beaucoup de gens ; l'endormissement aussi.

Mais, quand il s'endort, l'homme a le sentiment que les événements de la journée vécus par lui, il les emporte avec lui sous une forme de plus en plus nébuleuse, et qu'en quelque sorte il s'en dégage ; ils lui pèsent de moins en moins. Le moment du réveil lui donne comme un sentiment de poids, le sentiment de monter comme de certaines profondeurs dont on emporte quelque chose pour la journée, dont on se débarrasse seulement dans la journée, et c'est cela qui donne à ce retour en soi, au réveil, quelque chose de pénible. Nous ressentons un goût de malaise, qui peut aller jusqu'à la sensation désagréable d'une tête embrumée.

Certes, l'être humain ne discerne ordinairement pas ces expériences qu'il peut faire sur lui-même, mais ce sont celles précisément qui donnent, sur beaucoup d'éléments dans l'ensemble de la vie humaine, des indications très nettes. Que se passe-t-il donc là en l'homme ? D'un certain point de vue nous décrivons très justement, très exactement, ce qui se passe au moment où l'on s'endort : le corps physique et le corps éthérique restent dans le lit, le Moi et le corps astral pénètrent dans le monde spirituel ; ils regagnent au matin, au réveil, le corps physique et le corps éthérique. Mais comment cela s'effectue-t-il ? Pour progresser dans l'étude du karma précisément, nous allons nous représenter clairement intérieurement comment cela s'effectue en réalité, en donnant, avec un certain droit, une description tout d'abord un peu abstraite.



Voyez-vous, on peut représenter schématiquement de la façon suivante ce dégagement du Moi et du corps astral hors des corps physique et éthérique. Supposons que ceci soit l'être humain. Si cela est le corps physique et le corps éthérique, le soir quand on s'endort, le Moi et le corps astral se dégagent en les quittant par la tête. Et nous dessinons très schématiquement comment ils grandissent progressivement, mais en décrivant une sorte de cercle. Et le matin, au réveil, le Moi et le corps astral regagnent vraiment le corps physique par les membres, par les doigts, par les orteils. L'affaire est ainsi : c'est en fait un cercle qui est décrit, et ce cercle qui est décrit, il faut le prendre dans un sens plus littéral qu'on ne le pense.

Car en réalité, lorsqu'en homme normal nous nous réveillons le matin, la conscience clairvoyante ne perçoit pas tout de suite l'image d'un corps astral complet, d'un Moi complet ayant pénétré dans le corps physique et dans le corps astral ; ils y pénètrent lentement entre le matin et le milieu du jour, et l'après-midi. C'est lentement que le Moi et le corps astral regagnent le corps physique. Vous direz : oui, mais alors la chose doit être tout à fait singulière ; il faudrait que nous ressentions progressivement notre Moi et notre corps astral gagnant les pointes des doigts et des orteils en direction de la tête.

C'est ainsi qu'est la chose pour une vision clairvoyante extrêmement précise, mais l'être humain ne le ressent pas de cette façon. Car l'effet produit par ces éléments constitutifs supérieurs est justement différent de celui des choses physiques. Voyez-vous, quand une locomotive tire un wagon, elle agit toujours dans la même direction au lieu où elle se trouve. Et si les rails ont trente mètres de long, elle tire d'abord pendant le premier mètre, puis pendant le deuxième, etc., et au quinzième mètre il ne se passe rien si la locomotive ne s'y trouve pas encore. Mais il n'en est pas ainsi pour les réalités spirituelles, elles agissent aussi en un autre lieu que celui où elles se trouvent. Si bien qu'en fait la journée de veille, la journée vécue à l'état de veille est employée à ce que nous introduisions lentement, en commençant par les pointes des doigts et des orteils, notre Moi et notre corps astral dans nos corps physique et éthérique ; mais ils y exercent une action dès le début, à partir du réveil, si bien qu'on a intérieurement ce sentiment d'être tout empli par eux.

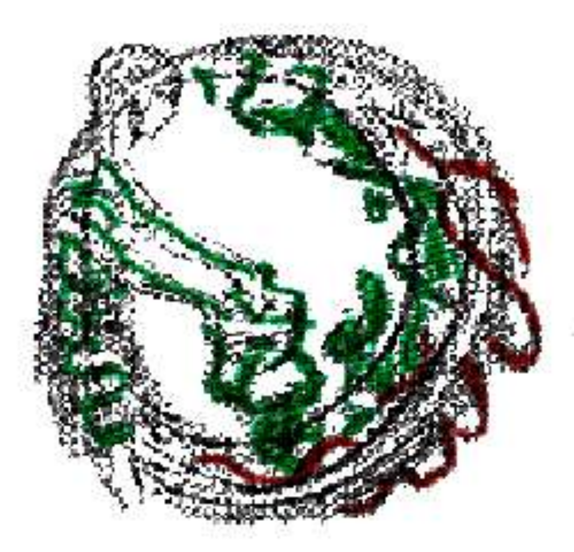
Ce qui apparaît au regard clairvoyant, c'est que là aussi il s'accomplit un phénomène de véritable circulation à travers la journée ; le complément s'en effectue durant la nuit. Mais ce même phénomène circulatoire s'accomplit aussi car il ne dépend pas très fortement de l'heure quand vous faites une petite sieste : là aussi, le phénomène est circulaire. Il vous faudrait en fait vous représenter d'une manière juste que le Moi et le corps astral se dégagent à nouveau, et que ce dégagement s'accomplit en fonction de votre besoin de dormir. Le sommeil en effet sait déjà quand le dormeur se réveillera. Le sommeil est un prophète, et tout s'accomplit à la vitesse même avec laquelle il se déroule.

Vous n'en savez rien, mais le sommeil, lui, le sait ; le corps astral, en toute circonstance, le sait. Il le sait même quand, par quelque inconvénient, vous dormez moins longtemps que vous ne le désiriez ; même si vous vous êtes dit avant de dormir que vous dormiriez seulement une demi-heure, et que vous dormez trois heures au lieu d'une demi-heure ; le corps astral, dans le sommeil, sait très exactement combien de temps vous dormirez. C'est un prophète très précis, parce que les circonstances intérieures, spirituelles, sont tout autres que ce qu'on vit dans les conditions extérieures.

Vous remarquerez déjà par là qu'une chose est de s'endormir, une autre de s'éveiller. Car, quand on vient de s'éveiller, on était dans le monde spirituel ; quand on s'endort, on vient du monde physique et on pénètre dans le monde spirituel. On connaît alors le courant qu'en quelque sorte on suit dans le monde spirituel entre l'endormissement et le réveil, on le vit aussi. Seulement la conscience ordinaire n'est pas faite pour savoir ce que l'on vit, cela est vécu dans l'inconscient. Pourtant on vit les choses, et même on les vit d'une façon analogue à ce qu'on vit dans la journée, mais seulement d'une façon bien plus marquante, bien plus intense. Voici en effet ce qui se passe.

Lorsque vous observez de jour cette vie de l'âme éveillée, vous y trouvez tout d'abord les expériences des pensées que suscitent les diverses impressions de la vie. Elles sont là. Mais il s'y mêle toujours des souvenirs de la vie déjà écoulée. Essayez donc une fois d'examiner ce qui, dans toutes les situations de la

vie se constitue par le mélange des souvenirs immédiats et de ce qui monte de l'intérieur. En particulier, on peut s'en faire une belle image quand on devient très attentif au fait que la vie, à différents instants, est une vraie bouillie composée d'un mélange de souvenirs et d'impressions du moment. Ce sont donc deux éléments tout à fait différents de la vie intérieure : les pensées qui montent, et celles qui, en quelque sorte, descendent dans les sens. Durant le sommeil aussi, deux courants semblablement différents sont présents dans la vie intérieure. En effet, dans le sommeil se prolonge ce qui est présent surtout au moment où l'on s'endort, mais cela nous échappe le matin au réveil parce que afflue constamment à sa rencontre, en direction de la tête, ce que nous vivons au moment du réveil.



Ces deux courants vont à la rencontre l'un de l'autre. L'un des deux, dont on ressent particulièrement la qualité au moment de s'endormir, c'est celui qui a été mentionné, que l'on traverse consciemment, avec force, dans les premières décennies après la mort, quand on revit son existence, mais en sens contraire, comme je vous le disais tout cru : si vous donnez une gifle à quelqu'un, vous faites l'expérience après la mort non pas de la fureur éprouvée dans la vie terrestre consciente, quand vous avez donné la gifle, satisfait peut-être de donner libre cours à votre colère, – vous ressentez ce que l'autre a vécu en recevant cette gifle, la douleur physique et aussi sa souffrance morale. Si vous prolongiez consciemment la vie sous la forme fugitive de l'endormissement, quand déjà elle s'obscurcit, vous ne la vivriez qu'en image, et non pas dans sa réalité. Si l'on s'adaptait en pleine et claire conscience alors de ce passage, on ferait l'expérience de l'opposé de la vie de jour, mais sous forme d'images. Durant les premières décennies après la mort, on le vit dans sa réalité.

La façon dont j'ai décrit cela correspond à peu près à la vie de jour, à l'état de veille, lorsqu'on est seulement adonné avec ses pensées à la vie extérieure. Mais il y a aussi l'autre courant. Et cet autre courant a quelque chose de gigantesque. On le vit au réveil, comme je l'ai exposé. Il a seulement quelque chose de pesant que l'on introduit dans la journée et qu'on ne surmonte que progressivement ; alors on en est libéré. Lorsque la vision initiatique le discerne entièrement ; il apparaît que dans ce deuxième courant tout le karma humain est présent. Le passé karmique tout entier se déroule devant l'être humain pendant chaque sommeil.

Tandis qu'il a surtout, dans ce qu'il peut vivre en s'endormant, un petit avant-goût de son karma en devenir, celui qui se forme en vue de l'avenir, lorsqu'il s'éveille dans le sentiment que j'ai décrit, il a une sensation légère, très ténue certes, du karma qu'il porte. Du moment du réveil, il faut dire : il comporte une légère allusion à tout ce que l'homme porte, venu de sa vie terrestre antérieure. Ceci est certes capté par le rayonnement du corps astral et du Moi pénétrant et se répandant en l'homme à partir des pointes des doigts et des orteils. Et il en est cependant ainsi qu'un karma très pesant, un karma qui est porté difficilement, a cette particularité qu'il vous envoie en quelque sorte dans la tête le rayonnement de toutes les substances malsaines déposées, tandis qu'un bon karma fait rayonner vers le haut les bonnes substances déposées.

C'est là que sont en contact les éléments naturels et les éléments spirituels. Ce qui est bon dans le karma humain fait rayonner le matin vers la tête les éléments sains de l'organisme et la libère ; du bon karma il n'est pas envoyé de vapeurs malsaines. Du mauvais karma, des restes de tout ce que nous avons accompli de mal, toutes sortes de dépôts malsains dans l'organisme humain sont envoyés comme une sorte de vapeurs dans la tête. On la ressent alors bourdonnante et lourde de ce mauvais karma. On peut déjà, par les états ressentis précisément le matin, percevoir jusque dans le physique la présence et l'activité du karma. Et il se forme en effet dans l'action alternante de la veille et du sommeil. Le karma en devenir, qui se compose de ce que nous avons accompli chaque jour jusqu'à la fin de la vie, signifie pour la nuit la même chose que les pensées élaborées à l'instant pour la journée ; de même, ce courant gigantesque qui afflue vers nous, que nous rencontrons quand nous dormons du soir jusqu'au matin, ce sont les souvenirs cosmiques de notre karma passé.

Comme nous avons à l'état de veille nos souvenirs personnels, nous avons, quand la conscience s'étend au-delà de leur champ, de l'endormissement au réveil, nos souvenirs cosmiques. Ce qui vient alors à notre rencontre, ce sont les souvenirs des différentes vies terrestres que nous avons traversées.

C'est peu après s'être endormi que celui qui sait appréhender, grâce à la sagesse initiatique, grâce à ce qu'il comprend par l'initiation, ce qui afflue vers lui, qu'il voit venir à sa rencontre la dernière vie terrestre, puis ensuite les précédentes qui deviennent indistinctes parce qu'autrefois, l'homme lui-même a vécu dans l'univers dans une conscience imprécise, rêveuse, végétale. Si bien que le sommeil est réellement la fenêtre par laquelle l'homme peut porter le regard sur son karma. Il s'adapte à lui, et grâce à ses actes et à ses pensées, qui forment le contenu de sa vie de veille, il continue de donner forme pendant le sommeil précisément au tissu de son karma. C'est le premier travail accompli en vue du karma : pendant le sommeil. Nous avons déjà étudié un second travail, celui qui s'accomplit pendant les premières décennies qui suivent la mort.

Nous acquerrons une compréhension plus sérieuse de la vie en ayant présente à l'âme, de cette façon, la signification du sommeil, parce que de l'endormissement jusqu'au réveil nous travaillons à donner forme à notre karma, et parce que c'est là que notre karma de la vie terrestre passée trouve le point d'appui grâce auquel il peut intervenir dans notre vie diurne. La nuit étant son point de départ, il intervient progressivement dans la vie de jour, et nous emportons jusque dans le jour quelque chose de bien déterminé. Celui qui peut prendre vraiment conscience de la façon dont il passe un jour par un événement particulièrement important, et qui dispose d'une faculté intime et subtile d'observation de soi-même, celui-là sentira facilement, s'il vit cet événement important l'après-midi, que déjà le matin une inquiétude était présente en lui de se trouver entrainé vers cet événement.

La plupart de ceux qui peuvent ressentir cela auront en fait le sentiment que dès le matin ils se sont précipités vers l'événement qui a dans leur vie une importance. Il donnait déjà leur coloration aux heures qui l'ont précédé, même s'il s'agit d'un événement tout à fait inattendu, faisant vraiment partie de leur destin. Les jours où nous avons à passer par des choses importantes de notre vie, nous nous réveillons autrement que dans les jours qui se déroulent selon le train-train habituel. On ne l'observe seulement pas. Les gens simples qui vivaient autrefois à la campagne de la vie des paysans – cela devient toujours plus rare aujourd'hui avaient connaissance de ces choses, et c'est pourquoi ils ne voulaient pas être brutalement arrachés au sommeil ; car quand on est arraché au sommeil et qu'on entre sans transition dans la vie diurne, on est aussi arraché soudainement à de pareilles expériences intimes.

C'est pourquoi le paysan dit qu'on ne devrait jamais, quand on s'éveille, regarder tout de suite par la fenêtre, mais s'en écarter au contraire, afin d'être encore dans l'obscurité et de pouvoir encore observer ce qui monte du sommeil. Le paysan ne veut pas regarder tout de suite par la fenêtre, il n'aime pas non plus être éveillé par quelque chose qui lui donne un choc ; il aime s'éveiller à peu près avec la nature, aux sons de la cloche de l'église qui le réveille chaque jour à la même heure, si bien que déjà pendant le sommeil il peut s'y préparer. Puis le jour vient, la cloche de l'église fait entendre lentement ses sonorités et il a le matin des pressentiments de son destin, des événements relevant du destin, non pas de ceux que provoque sa volonté libre.

C'est cela qu'il aime, et il détestera – même si l'homme cultivé l'aime – être tiré du sommeil par un réveil, car cet appareil nous écarte entièrement, avec une sûreté mortelle, de tout ce qui est spirituel, avec bien plus de force naturellement que la fenêtre sur laquelle on jette précisément un regard en s'éveillant. Mais l'évolution de notre civilisation moderne s'en est tenue entièrement, quant aux conditions de vie, au matérialisme, et continue de le faire. Il y a beaucoup de choses dans la vie moderne qui rendent absolument impossible à l'homme d'observer réellement l'esprit agissant et vivant dans le monde. Plus l'homme observe cet élément imprécis, on dirait volontiers à demi-mystique, dont le rayonnement, venu du sommeil, peut pénétrer dans sa vie, et plus il en vient à devenir attentif à son karma.

Et maintenant, vous comprendrez pourquoi j'ai pu dire : on rêve facilement des gens qu'on rencontre dans la vie, et vis-à-vis desquels la sympathie et l'antipathie montent de l'être intérieur, tout à fait indépendamment de l'impression extérieure qu'ils font. Que fait-on donc là ? Ce sont des êtres avec lesquels on s'est rencontré déjà dans des vies terrestres antérieures. On a fait – disons le 14 juin 1924 après-midi une expérience : on a rencontré un homme qui peut vous être antipathique. On emporte ensuite cette expérience, qui a fait monter en nous des sentiments, en entrant dans le sommeil. Mais c'est là que se trouve le karma ; il est présent là, tel qu'il était dans l'avant-dernière et dans la dernière incarnation.

On se trouve en présence de tout ce qu'on a vécu avec cet homme qui vient de se présenter, et qui, dans la journée, nous a seulement remémoré quelque chose. On le rencontre en personne, en esprit. Ce n'est pas un prodige qu'on rêve tout d'abord de lui ; on ne peut rien faire d'autre avec sa conscience ordinaire. Mais si l'on rencontre quelqu'un pour la première fois – son nez, ses yeux peuvent être beaux ou laids, nous intéresser beaucoup : on s'endort, et on ne le trouve nulle part, parce que dans la vie terrestre précédente, on ne l'a pas rencontré. Rien de surprenant à ce qu'on ne puisse pas rêver de lui ! Vous voyez comment de tels faits deviennent transparents quand on observe en esprit avec objectivité.

La formation du karma qui s'accomplit entre le sommeil et la veille peut suivre un cours vraiment normal ; l'être humain sentira alors que son destin prend forme par l'accomplissement de ce dont il s'est chargé dans des vies terrestres antérieures. Ou bien encore, il ressentira la valeur karmique ultérieure

des choses qu'il pense ou qu'il fait dans la vie terrestre actuelle. En règle générale, cela se manifestera dans ce qu'il pense ou fait. Mais il peut encore se produire autre chose.

Voyez-vous, on peut avoir accompli dans une vie terrestre quelque chose, acte ou pensée, qui pèse lourd. Supposons qu'un être humain vivant aujourd'hui sur la terre ait accompli dans une vie terrestre antérieure un acte de grands poids. Le résultat karmique de cet acte ne vit pas dans le corps physique que l'on reçoit des parents, ni dans le corps éthérique, reçu d'eux également, cela vit dans le corps astral et dans le Moi, dans ce qui, durant la nuit, est en dehors des corps physique et éthérique. Mais supposons que ce qui pèse karmiquement sur l'être ait une telle force que cela ne peut pas attendre jusqu'à l'âge où le corps astral peut s'affaiblir, parce que dans le grand âge les muscles et les os sont déjà fragiles.

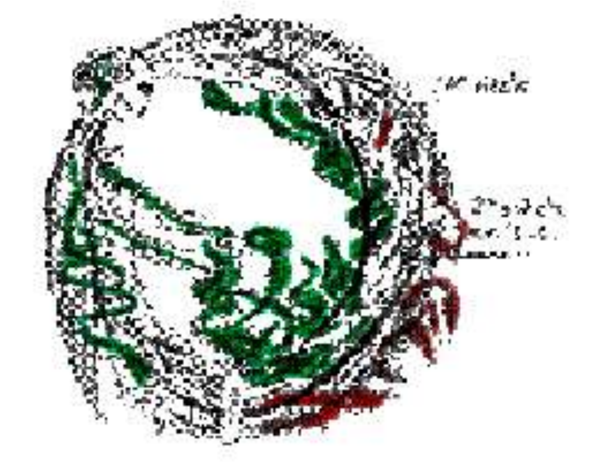
Supposons cela, n'est-ce pas, la durée de vie normale d'un homme étant soixante-dix ans – l'âge des patriarches. Au cours de ces soixante-dix ans, durée normale de la vie de l'homme sur terre, le corps astral et le Moi parcourent aussi une évolution. Chez l'enfant, le corps astral est tel qu'il peut agir avec force, avec vigueur, sur l'ensemble de l'organisme éthérique et physique ; chez l'enfant, il peut en quelque sorte marteler les muscles et les os. L'âge venu, il ne peut plus le faire, le corps astral s'est relativement affaibli. Le Moi devient plus fort, mais il se retire dans le corps astral qui est plus faible, et ainsi il agit avec moins de force ; ceci cependant dépend notamment du corps astral, qui avec l'âge n'est plus vraiment capable de marteler les muscles et les os.

Pensez maintenant que quelqu'un vit actuellement, disons au XXè siècle, qui aurait vécu autrefois au XIVè, au XIè siècle. Et qu'ayant vécu au XIè siècle, il ait commis un acte de grand poids, un acte laissant une très forte impression dans le corps astral ; ce résultat en est maintenant dans le corps astral. Si la personne revient au XXè siècle, cela veut se manifester en partant du corps astral. Oui, lorsque ce qui provient de l'expérience faite au XIè siècle est d'un si grand poids qu'elle ne peut pas se contenter d'un corps astral vieilli, affaibli, à peine capable de mouvoir ses jambes pour accomplir de grandes actions, il faut que soit utilisé un corps astral chez un être jeune. Et si l'événement était si important qu'il domine de son éclat tous les autres faits de la vie, il faut que beaucoup de choses soient concentrées dans un corps astral jeune. Qu'est-ce que cela signifie ? Rien d'autre que ceci : la personne n'aura qu'une vie de courte durée dans l'incarnation qui s'effectue au XXè siècle. Vous voyez ici comment, par la façon dont les résultats des pensées et des actes accomplis autrefois sont ancrés dans le corps astral, se trouve déterminée la durée de la vie. Ces pensées et ces actes sont ancrés dans le corps astral.

Mais poursuivons. Regardez un tel corps astral, qui est exactement gonflé par des actions importantes accomplies dans une vie terrestre antérieure, notamment par des actions mauvaises ; celles-ci gonflent le corps astral, de telle sorte qu'il heurte trop fortement le corps physique et le corps éthérique. Ces chocs ne sont pas sains. Seul un certain rapport normal entre le corps astral et les corps physique et éthérique est sain. Ces chocs vigoureux, qui peuvent être causés par exemple par un mauvais karma, martèlent les organes, les usent, y provoquent des maladies. Nous avons maintenant le deuxième élément. Un acte ou une pensée accomplis au XIè siècle peuvent gonfler le corps astral, et par là provoquer la mort prématurément. En outre, ce gonflement rend l'homme malade ; il contracte une maladie grave et en meurt. C'est parler ici du point de vue physique. Car quand nous voyons ce qui se passe dans le corps physique de l'homme, nous disons : L'homme est malade, la maladie aboutit à la mort, il meurt ; il tombe malade à vingt-cinq ans et meurt à trente des suites de sa maladie.

Est-ce là parler aussi du point de vue de l'esprit ? Est-ce là parler dans le sens de la science initiatique ? Non. Là, il faut dire le contraire. L'expérience de grand poids, ce qu'a fait ou ce qu'a pensé l'homme, c'est la mort dans la vie terrestre suivante ; l'acte commis au XIè siècle devient la mort au XXè. Et la mort s'est fait précéder de la maladie. On tombe malade afin de pouvoir mourir au bon moment. La conséquence de la mort ultérieure déterminée karmiquement est, comme vous le voyez maintenant, la maladie prévue. Parler ainsi, c'est parler selon l'esprit. En fait, quand on s'élève du monde physique vers le monde spirituel, tout se retourne et prend un cours inversé, et nous voyons comment, par cette voie, la maladie est amenée par le karma. C'est là l'aspect karmique de la maladie. Cet aspect karmique peut être d'une extrême importance pour l'établissement du diagnostic. Il n'est pas nécessaire de s'en entretenir tout de suite avec le patient, mais cela peut être important. Si vous songez que ce qui réside dans le karma est exactement localisé, vous en viendrez à comprendre cela.

Voyez-vous, lorsque dans une incarnation directement précédente, disons au XIè siècle, le fait important dans les actes ou dans la pensée était présent, on rencontre en s'endormant ce fait plus tôt que ce qui vient d'une incarnation antérieure, disons par exemple du deuxième siècle pré-chrétien. On rencontre peu à peu ce que l'on a vécu dans la vie terrestre précédente. Mais voyez-vous (le conférencier montre le dessin), lorsqu'on entre ici, ce que l'on rencontre ici, c'est ce qui a fait le chemin d'ici jusque-là ; ce qui a eu lieu auparavant n'a fait le chemin que d'ici jusque-là. Le karma vient à notre rencontre ; ceci indique que ce qui est ici en haut vient de ce qui est en bas, que ce qui est en bas vient peut-être du cœur ; mais ce qui est tout en bas dans l'organisme, qui a été vécu dans l'incarnation précédente, vient de la tête. On peut donc dire du karma, quand on discerne à quelle distance dans le passé se trouvent les événements déterminants, on peut dire des maladies qui surviennent : le mal qui atteint les jambes a son origine dans une vie terrestre relativement proche ; celui qui atteint la tête, dans des vies terrestres relativement éloignées. Si bien qu'on peut donc déjà juger d'après le karma aussi, ce qui se passe du spirituel dans le physique.



Mais ce qui est essentiel, c'est ce qui en résulte dans la perspective thérapeutique. Où faudra-t-il aller chercher les remèdes pour ce qui est malade dans la tête, et où pour ce qui est malade dans les jambes ? Pour le pathologique dans la tête, il faut chercher les remèdes dans ce qui se trouve aussi retardé que possible dans l'évolution de la nature, – dans ce qui, par conséquent, rappelle des processus naturels du passé, disons par exemple dans les champignons, qui sous leur forme de végétal actuel, imparfaite, répètent en quelque sorte une formation végétale antérieure, ou dans les algues et les lichens, ou, chez les plantes parfaites, dans les racines, qui sont ce qui subsiste d'une période très antérieure.

Ce qui est pathologique dans le bas-ventre, et localisé plutôt vers la périphérie, il faudra le guérir avec ce qui est apparu plus tard dans l'évolution naturelle : avec les fleurs, avec les plantes à fleurs, ou aussi en puisant dans le règne minéral à ce qui est apparu plus tard. Tout ce qui, en l'homme, est apparu tardivement, il faut aussi le soigner avec ce qui, dans la nature, est apparu tardivement, et ceci est valable jusque dans les détails. L'être humain vivait au sein de l'évolution terrestre quand la Terre en était encore à la phase de la Lune et du Soleil, il n'avait pas les yeux actuels, il n'avait aucun organe sensoriel, bien que les organes des sens aient été présents dès l'ancienne évolution saturnienne sous la forme d'une première prédisposition.

C'est relativement tard qu'ils se sont développés pour devenir ce qu'ils sont maintenant, reflétant intérieurement le monde extérieur, ce fut au moment où par exemple la silice est apparue sur la terre sous sa forme actuelle. Dans l'évolution de la nature, la silice appartient, naturellement sous sa forme première, à un lointain passé, mais dans sa forme naturelle actuelle, c'est un produit tardif ; la géologie mélange tout et ignore les rapports entre les choses. C'est pourquoi l'acide silicique agit sur tout ce qui est système neuro-sensoriel, sur les sens notamment à travers l'organisme humain tout entier quand on l'utilise judicieusement comme médicament. Les sens sous leur forme actuelle se sont formés très tardivement, à l'époque où les minéraux dans lesquels se trouve de l'acide silicique sont également apparus sous leur forme actuelle. Selon notre karma, nous étions dans notre première incarnation, celle qui peut être encore nommée « incarnation » alors que par tout notre corps nous étions davantage unis à la nature, nous étions parmi des formes différentes de la vie végétale et animale, formes qui ont aujourd'hui des descendants.

Les champignons et les racines des végétaux n'ont pas l'aspect qu'ils avaient autrefois, mais d'une certaine façon, ce qui est présent aujourd'hui dans les champignons, les lichens, les algues, dans les racines des plantes est analogue à ce que nous avons traversé dans notre première incarnation déterminante. Dans tout ce qui est présent aujourd'hui dans les fleurs et les plantes à fleurs, et dans les minéraux ayant atteint le même niveau de développement… (lacune dans le texte). Je vous mentionne ceci uniquement pour que vous voyiez comment une étude juste du karma conduit par une voie parallèle à l'évolution de la nature.

Et en partant des rapports entre la nature et l'homme, on peut déjà discerner par le karma comment il faut soigner. Tout dans la vie doit être finalement élargi de façon à confluer peu à peu avec la science spirituelle. Car toute autre méthode est un tâtonnement dans la vie, est comme une vie menée dans des ténèbres spirituelles, et c'est ce qui a conduit l'humanité dans la situation actuelle. Si elle veut s'en sortir, il faut que par son travail elle accède à la clarté ; c'est-à-dire que le physique doit grandir pour devenir spirituel. Et l'on ne parvient, objectivement aimerais-je dire, au spirituel par rien aussi bien que justement par les représentations qu'on se fait du karma.

Lorsqu'on se représente comment la formation du karma agit à partir du sommeil, comment, au moment où l'on s'endort, elle poursuit son activité à travers le sommeil, comment la formation normale du karma pousse l'homme à des actions, puis englobe à nouveau ces actions dans le tissu du karma, et comment l'homme vit là le karma ordinaire de la vie, ou bien quand on considère comment la vie doit être contractée, comment l'homme doit mourir plus tôt, et qu'ainsi le karma doit gonfler le corps astral, qu'il est obligé de mettre fortement à contribution en raison d'actes antérieurs, ce qui contribue à rendre l'homme malade : il apparaît partout que le karma agit. Supposons qu'un homme ait un accident et tombe malade. Eventuellement, cet accident, qui peut être déterminé karmiquement mais ne doit pas nécessairement l'être – agit dans la suite du déroulement karmique à travers les vies terrestres qui suivent.

Une maladie peut aussi être un début de karma. On constatera alors d'autre part que ces maladies qui sont un début de karma rendent l'entrée dans le sommeil désagréable, et notamment l'entravent. Mais si des maladies sont un début de karma, elles ont en fait quelque chose de consolant. Et c'est ce qu'il faut se dire absolument à propos de bien des maladies : celles qui rendent le réveil désagréable orientent vers des expériences passées, précédentes ; celles qui sont un karma en devenir et qui se manifestent par un endormissement désagréable, qui nous empêchent de nous endormir, sont le début d'un bon karma. Car ainsi est compensé ce que l'on subit du fait d'une pareille maladie.

Maintenant on souffre, et ensuite on a la compensation de cette souffrance, l'expérience qui élève et qui rend joyeux. Là encore, bien des choses dans la vie se présentent à l'observation spirituelle autrement que vis-à-vis de l'observation physique. Pour l'expérience physique, il est parfois très douloureux de ne pas pouvoir s'endormir ; une observation juste du spirituel peut nous consoler. Et si l'on ne place pas la vie physique du moment au-dessus de la vie spirituelle, on peut dire en réalité : Dieu soit loué que j'aie souvent tant de mal à m'endormir, car cela me montre que dans la vie terrestre à venir, je ferai beaucoup d'expériences qui m'élèveront et que de ma vie terrestre actuelle beaucoup de choses pénétreront dans la suivante. – L'insomnie peut parfois consoler, et si elle n'était pas, vue de l'esprit, quelque chose de bon karmiquement, elle nuirait bien davantage à l'homme.

Bien des gens vous racontent toutes sortes d'histoires sur leurs insomnies, si bien que du, point de vue médical extérieur on pourrait formuler ce jugement : Mais comment cet homme vit-il encore ? Un sommeil normal est nécessaire à une vie normale. Mais les gens vous racontent combien de temps ils passent à ne pas dormir. Il faut alors s'étonner qu'ils vivent encore, car ils devraient être morts en réalité, et pourtant ils vivent. C'est que là agit comme une compensation cet élément spirituel frais que maintient le Moi. Lorsqu'on sait un peu regarder la vie dans son ensemble, on voit que le sommeil vraiment calme est parfois supportable après de rudes combats et de rudes travaux accomplis dans la vie ; mais rester étendu complètement au calme sans dormir, et passer en quelque sorte la nuit calmement en étant parfaitement lucide, c'est pourtant ce qu'il y a de plus agréable, justement parce que c'est dépendant de notre volonté, et que là justement l'être humain s'adapte de plus en plus aux réalités éternelles. Il faut seulement que la chose soit remise en notre volonté.

Cela ne doit pas, tout au moins pour l'essentiel, dépendre seulement de l'état physiologique. Il existe bien un réconfort karmique pour l'endormissement pénible et l'insomnie, car ils orientent en réalité vers le karma futur, vers l'avenir en ce qui concerne certaines choses.

SEIZIÈME CONFÉRENCE
Breslau, 15 juin 1924

Comparons une fois ce qui s'offre à nous dans les expériences immédiates concernant notre rapport avec la vie entre la naissance et la mort, avec ce que l'être humain doit ressentir à propos des liens entre son comportement psychique-moral, sa pensée et ses actions, et le résultat de ce comportement psychique-moral. C'est de telles considérations justement que nous sommes partis ces dernières soirées, et nous ferons également aboutir nos exposés à des considérations de cette nature. Quand nous portons sur nous-mêmes un regard sans prévention, et que nous regardons d'une part comment nos actes moraux naissent de nos intentions, de toute l'attitude de notre âme, nous voyons qu'il nous faut qualifier une partie de nos actes de moralement bons – ceux qui peuvent s'insérer dans le processus universel ; et les autres de moralement mauvais, de moralement imparfaits ceux qui ne peuvent pas prendre place psychiquement dans le processus universel.

Mais tout ce qui advient du fait de l'homme ne peut pas avoir seulement une signification pour l'instant – c'est ce que se dit en fait chacun à lui-même – de même que dans la nature toute chose ne se réduit pas seulement à la signification qu'elle a dans l'instant, mais que tout a un effet, des conséquences, que tout devient la cause de quelque chose d'autre, ou bien est l'effet de quelque chose d'autre. La vie humaine n'aurait pas de place dans la marche des événements universels si ce qu'elle porte en elle n'était pas aussi une cause ou un effet. Mais tandis que nous pouvons, dans l'observation de la nature, être parfaitement satisfaits de voir une chose naître d'une cause, nous ne pouvons absolument pas l'être en considérant le lien entre notre expérience vécue morale, psychique, avec la marche du monde.

Nous voyons que dans le fait physique aucun lien immédiat n'apparaît entre ce que doit devenir notre attitude morale, psychique, et ce qui se passe réellement dans le cours de la vie physique. Et de même, nous voyons, quand nous laissons agir sur nous ce qui se passe dans un vaste milieu humain, que l'être qui, considéré dans son âme, apparaît moral, bon, est frappé par le malheur, par le mal dans le monde, tandis que celui qui apparaît dans son âme faible, mauvais, sans valeur, peut être concerné par des événements qui ne sont nullement une sorte de punition, ou quelque chose d'analogue, de ce qui vit en son âme.

Bref, nous ne trouvons, quand nous regardons l'ensemble de la nature, aucun lien entre ce que l'homme vit de par son destin, et l'essence, la nature de sa volonté ; et ce serait, dirions-nous volontiers, une illusion née de l'absence de responsabilité que l'homme veuille s'imaginer le cours de sa vie, tel que le destin le détermine, comme un effet de sa volonté morale. Le méchant peut être heureux, l'être bon peut être malheureux. Dans ces deux phrases se trouve rassemblé ce qui rend la vie terrestre tout d'abord incompréhensible pour l'être humain évolué. Et nous verrons que par là l'homme, tel qu'il est placé dans le monde, n'est pas en situation de réaliser les conséquences de ses actes : la moralité reste dans la vie terrestre attitude intérieure, coloration de l'âme, elle ne peut pas se manifester directement dans la réalité physique extérieure.

Certes, il reste que la coloration intérieure peut apparaître comme un effet réel de l'attitude morale. Nous pouvons, bien qu'un malheur nous frappe qui forme un contraste cru avec ce que nous avons en fait accompli, être intérieurement satisfaits de notre bon comportement ; cependant, cet effet reste intérieur, reste le fait de l'âme. L'homme est obligé de s'avouer que dans le champ de la vie physique il n'est pas capable de réaliser extérieurement le monde physique, ce qu'il porte dans son être moral, dans son âme.

Lorsque, comme nous l'avons fait ces derniers jours, nous étudions le karma, nous considérons comment les vies terrestres passées ont leur prolongement dans celles qui suivent, nous accédons intérieurement au lien d'ensemble du présent avec le passé dans le domaine de l'âme, de la vie morale. Ce qui signifie en peu de mots : l'être humain est doté ici, dans la vie terrestre physique, d'une organisation par laquelle les conséquences psychiques de son comportement moral sont refoulées vers son âme et ne se manifestent pas dans une vie terrestre.

Dans cette vie-ci, l'être humain est incapable de réaliser les éléments moraux qu'il porte en lui. Il est impuissant, sa nature corporelle extérieure, physique, sa substantialité éthérique le rendent impuissant. Dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il est puissant dans la même mesure où dans la vie physique il est impuissant. Mais si ici-bas, dans la vie physique, son corps physique et son corps éthérique lui sont une entrave, s'ils lui enlèvent son pouvoir, il faut que dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance il y ait quelque chose qui lui donne le pouvoir de le réaliser physiquement aussi là-bas, et dans une vie terrestre ultérieure. Ici, avec notre corps physique et notre corps éthérique, nous sommes parmi les règnes de la nature. D'être obligés de puiser à ce domaine de la nature pour notre corps physique et notre corps éthérique nous rend impuissants.

Après la mort, avec ce qui de nous en franchit le passage, avec notre propre être psychique et spirituel, nous retrouvons un pouvoir, parce qu'entre la mort et une nouvelle naissance nous sommes

unis aux entités des Hiérarchies supérieures comme ici sur la terre nous sommes liés aux règnes de la nature. Les entités des Hiérarchies supérieures se répartissent en effet en trois règnes : le règne en quelque sorte inférieur : Archées, Archanges, Anges – le règne médian : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes – le règne supérieur : Trônes, Chérubins, Séraphins. Nous avons, au cours de ces conférences, exposé comment, entre la mort et une nouvelle naissance, l'être humain vit avec les entités astrales, et par là avec ces hiérarchies supérieures. Mais pour que notre être psychique-moral puisse se manifester dans la vie terrestre, il faut que s'accomplisse ce qui suit.

Il faut tout d'abord, en vérité, que nous conservions dans notre âme l'effet de la coloration de nos pensées, de la coloration de nos sentiments, de notre volonté, il nous faut attendre jusqu'à ce que, dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, les Hiérarchies supérieures nous viennent en aide. Alors, ce que nous portons en notre âme est transmis à travers le monde spirituel, réapparut dans une nouvelle vie terrestre, et sous la forme sous laquelle il doit réapparaître. Que serions-nous donc, si nous pouvions réaliser immédiatement dans la vie terrestre la substance morale, psychique, que nous portons en nous ? Nous ne serions pas des êtres terrestres ! Imaginez que vous portiez en vous un contenu psychique-moral dont vous pourriez prévoir à bon droit qu'il serait la source d'une situation universelle heureuse, et que vous puissiez le réaliser.

Que seriez-vous alors ? Un magicien, mais pas un homme de la vie sur terre ! Car l'effet immédiat d'une force psychique et spirituelle est pour l'essentiel de nature magique. Dans l'existence entre la naissance et la mort, dans le cycle actuel de l'univers, l'être humain n'est pas un magicien, mais il l'est avec les êtres des Hiérarchies supérieures pendant qu'il agit entre la mort et une nouvelle naissance, puis poursuit cette action lorsqu'il quitte ce domaine entre la mort et une nouvelle naissance pour descendre vers la vie terrestre. L'évolution karmique de l'homme à travers ces deux formes de vie si différentes, celle qui se déroule sur la terre et celle de l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, veut que cette dernière soit le domaine où l'homme exerce une action magique.

Lorsque nous considérons l'homme physique tel qu'il se présente à nous dans la vie extérieure, nous le voyons – c'est ce que j'ai exposé à la fin du livre « Von Seelenrätseln » – constitué d'un homme neuro-sensoriel, d'un homme rythmique et d'un homme métabolique, d'un homme-membres. Le système des échanges et les membres, en effet, sont liés entre eux ; quand nous employons nos membres, les échanges sont stimulés, il faut qu'ils s'accomplissent, il faut qu'en l'homme des forces soient dépensées. Le métabolisme doit se dérouler ; il le doit aussi dans le domaine de l'expérience intérieure. Les deux choses sont apparentées. Lorsque nous considérons tout d'abord le système des échanges, tel qu'il se manifeste dans le corps physique, nous sommes tentés de voir en lui un système de fonctions inférieures de l'être humain terrestre. Il y a en effet des gens qui se disent idéalistes parce qu'ils ont pris l'habitude de considérer avec mépris le système des échanges, des membres. C'est l'ensemble de fonctions de nature inférieure, celui que l'homme bien élevé, idéaliste, préférerait ne pas avoir. Seulement, sans lui, on ne peut pas vivre sur terre ; c'est celui qui représente l'homme terrestre dans son imperfection.

Voici ce qu'il en est : En ce qui concerne la forme physique humaine, le système métabolisme-membres est certes inférieur, et dans la vie terrestre il a peu à voir avec ce qui est spécifiquement humain, mais dès cette vie, il est lié aux entités de la plus haute Hiérarchie, avec les Trônes, les Chérubins, les Séraphins. Quand nous allons et venons dans le monde ou quand nous travaillons de nos mains, l'activité des Trônes, des Chérubins, des Séraphins est présente dans ces fonctions mystérieuses qui s'accomplissent là. Ces entités restent pour l'homme une aide lorsqu'il poursuit sa vie après la mort, avant une nouvelle naissance, elles restent des aides. C'est être tout à fait dans l'erreur que de croire le psychisme, les contenus moraux, issus de la tête. D'un point de vue supérieur, la tête, en réalité, n'est absolument pas un organe tellement important. C'est en fait plus ou moins un miroir qui reflète le monde extérieur, et si nous n'avions qu'elle, nous ne saurions rien de plus que ce qui concerne le monde extérieur, qu'elle reflète simplement. Ce qui est vécu dans la tête n'est que le reflet du monde extérieur. Les impulsions morales, les impulsions de l'âme en nous ne viennent pas de la tête, elles viennent de cette région où se trouve le système des échanges et des membres, mais non pas de sa nature physique : de ce qui est en lui âme et esprit, là où vivent les Trônes, les Chérubins, les Séraphins.

Il nous faut donc nous représenter ce qui suit pour avoir dans ce domaine une vue adéquate de l'être humain (le conférencier dessine) : ce troisième élément de l'entité humaine, le système métabolisme-membres, est tout d'abord apparemment imparfait, on dirait volontiers indigne de l'homme dans sa nature physique et éthérique. Mais il y a quelque chose d'autre, ou plutôt ce système est présent dans autre chose : c'est en lui que vivent les Trônes – je dessine schématiquement bien sûr –, qu'agissent les Chérubins, que flamboient les Séraphins. Lorsque l'homme franchit le porche de la mort, tout ce qui est à la base du système métabolisme-membres tombe, il reste avec l'entité de son Moi dans le domaine où il était déjà durant la vie, celui des Trônes, des Chérubins, des Séraphins ; puis il continue de vivre dans le sein des Chérubins, des Séraphins ; ensuite il se sépare d'eux, mais ils continuent de développer – j'en ai parlé aussi ces jours derniers – ce qui existait en germe dans l'être psychique-moral. Sur terre l'homme, je le disais déjà, élève son regard vers le ciel, pressentant ainsi ce qui est pour lui la réalité supérieure, le spirituel, le suprasensible. C'est ce qu'il fait aussi longtemps qu'il est sur la Terre. Dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il abaisse son regard et voit ce que les Chérubins, les

Séraphins, les Trônes font, par leurs actes, de son comportement psychique-moral. Lorsqu'il redescend vers la Terre, il voit s'en réaliser les conséquences ; les Chérubins, les Séraphins, les Trônes contribuent par leur activité à réaliser le spirituel. Nous voyons ainsi, ayant été rendus attentifs, comment l'être humain fait passer magiquement, de sa vie terrestre actuelle dans les suivantes, les effets de ses actes.

Après avoir ainsi porté le regard sur le système métabolisme-membres, regardons maintenant celui qui forme avec lui une polarité : le système neuro-sensoriel, qui certes est présent dans l'homme tout entier, mais dont la base se trouve principalement dans la tête, regardons la tête de l'homme. L'être humain ne connaît en fait par elle qu'une image reflétée du monde extérieur actuel. Ses pensées, ses représentations, comme je vous le disais, les seules dans lesquelles il soit lucide, ne sont en fait, à cause de la tête, que des reflets de l'extérieur. Mais quand on accède à la science initiatique, et tout d'abord à la connaissance imaginative, on parvient, comme vous le savez, à sa métamorphose en connaissance inspirée, puis, en passant par la connaissance intuitive, aux vies terrestres antérieures. Le regard pénètre alors dans les vies terrestres antérieures, dont on contemple la forme spirituelle. Dans le monde spirituel aussi, la connaissance est quelque chose de tout à fait réel.

Et celui qui fait l'expérience de la vision des vies terrestres passées avec la véritable connaissance initiatique, se voit présent non seulement dans le moment actuel, le 15 juin 1924, mais se perçoit lui-même dans le cours des vies terrestres passées ; non seulement son regard y plonge, mais il se voit, il a de son propre être tout entier une vision rétrospective. Ce n'est pas une vue abstraite, un résultat, de la connaissance, c'est une métamorphose orientée vers le passé, une fusion, une identification avec ce que l'on a été. L'être intérieur devient très vivant, très mobile et très animé lorsqu'on retourne ainsi vers ses vies terrestres passées. Mais du fait que l'on retourne vers le passé, on acquiert la possibilité de modifier le point de vue de conception du monde.

D'où part donc le point de vue de la conception du monde extérieure que l'on a ordinairement ? – Il est dans la tête. Cette tête qui a pour fondement l'organisation-tête physique, cette tête que vous avez eue dans vos vies terrestres passées et déjà dans la précédente, vous ne pouvez pas en faire le point de vue de la conception du monde quand vous avez accompli ce parcours vers les vies terrestres antérieures ; vous ne pouvez pas, car il a disparu depuis longtemps, il n'est plus là. La seule chose que vous puissiez prendre comme point de départ de la conception du monde, c'est l'esprit qui vivait dans la tête. L'initiation consiste donc en ceci qu'en retournant à sa vie terrestre passée, l'être humain se spiritualise. Et en fait, toute clairvoyance au meilleur sens du mot est un retour aux vies terrestres antérieures.

Etre initié signifie ne pas rester dans la vie terrestre actuelle, c'est regarder le monde avec les yeux de l'être que l'on était dans la vie terrestre précédente. Tandis que dans le cours ordinaire du monde on est dans la vie terrestre un être si imparfait que l'on ne voit que le monde physique extérieur, ce que l'on était dans ces vies antérieures est entre temps déjà devenu clairvoyant. Et en règle générale il en va ainsi, que lorsqu'on parvient à la vie terrestre passée la plus proche, on fait cette découverte : celui que l'on était là est déjà devenu un être beaucoup plus parfait.

Oui, d'où vient donc que ce que l'on pourrait être selon la vie terrestre précédente n'est pas là ? D'ou cela vient-il ? Voyez-vous, si l'être humain ne se composait que d'une tête qui passe d'une vie terrestre à l'autre, on serait parfait dans la vie terrestre suivante par rapport à la précédente, comme je l'ai indiqué.

Mais on n'a pas seulement la tête, on a les autres systèmes qui s'y rattachent. Et du fait que l'on a dans le système métabolisme-membres le principe magique de l'homme qui agit à son tour dans le karma, la tête est transportée d'une vie terrestre dans l'autre. Le karma est donc directement actif dans la forme donnée à la tête. Et en commençant à développer dans ce champ une conception de l'homme exempte de préjugés, on apprendra peu à peu à lire dans la physionomie de la tête beaucoup d'éléments du karma. Et aussi : regarder cette tête de l'homme comme on le fait avec sa conscience actuelle aujourd'hui, c'est exactement comme si l'on prenait le « Faust » de Gœthe et que l'on commence à dire : « J-a-i b-i-e-n h-é-l-a-s », parce qu'on ne sait qu'épeler, et non pas lire. On ne peut plus dire cela seulement. Mais quand on a appris à lire, on comprend ces signes étranges qui sont là, on sait lire.

Je vous le disais déjà : ceci a pour conséquence ce petit fait : c'est qu'au lieu de ne percevoir dans tous les livres que trente lettres différentes environ, on a dans un livre le « Faust » de Gœthe, dans un autre la « Logique » de Hegel, dans un troisième la Bible, et ainsi de suite. Qu'on puisse avoir tout cela, cela vient tout simplement de ce qu'on a appris à lire. On peut de même apprendre à lire dans le milieu vivant qui nous entoure. Et s'élever de la faculté d'épeler la forme de la tête humaine, à la possibilité de la lire nous conduit à pénétrer les secrets du karma de l'homme concerné. Si bien qu'à propos de ce qui est visible, réellement visible à l'extérieur dans la forme de la tête, on peut dire : tout homme a sa propre tête, pas un seul n'a exactement la même forme de tête que l'autre.

Bien que les humains se ressemblent souvent, ils sont, dans leur karma, dissemblables. Dans la forme de la tête devient visible pour le regard physique-sensible le passé de l'être humain ; dans le système métabolisme-membres son karma futur ; il est là, caché spirituellement, invisible. Si bien que quand nous parlons de l'homme spirituel, nous pouvons dire : l'être humain est constitué de telle sorte que d'une part il rend visible son karma passé, et que d'autre part il porte en lui, invisible, son karma futur.

C'est ainsi que nous pouvons nous élever à une étude intérieure spirituelle de l'homme. Lorsque nous considérons l'homme des échanges, l'homme-membres, nous voyons en lui un élément inférieur, le physique et l'éthérique ; mais dans le système métabolisme-membres vivent les entités de la Hiérarchie la plus élevée. Si nous passons à la tête, elle est certes du point de vue physique-sensible ce que l'homme a de plus parfait, parce qu'il porte en lui, extérieurement visible, l'esprit dont l'action provient de vies terrestres antérieures – c'est aussi ce qu'on apprécie ordinairement le plus – mais qui ne l'est pas du point de vue spirituel. Car tandis que les Trônes, les Chérubins, les Séraphins vivent dans le système métabolisme-membres, dans le système tête vivent les Archées, les Archanges, les Anges.

Ce sont eux qui pour l'essentiel se trouvent derrière toutes les expériences que nous faisons avec notre tête dans le monde physique-sensible. Ils vivent en nous, dans notre système-tête ; ils agissent à l'arrière-plan de notre conscience, ils rencontrent les effets produits par le monde simplement physique et sensible, ils les reflètent, et c'est seulement alors que nous prenons conscience de ces images-reflets. Ce dont nous prenons conscience dans le système-tête n'est que l'apparence des actions des Archées, des Archanges, des Anges en nous (le conférencier dessine). Pour continuer le schéma, il me faut dire : dans le système-tête de l'homme, à l'autre pôle, agissent les Archées, les Archanges, les Anges. – Je me sers toujours, pour les êtres spirituels qui pourraient aussi bien être nommés autrement, des expressions de l'ancienne conception du monde chrétienne, qui avait encore un contenu spirituel.

Entre le système neuro-sensoriel qui est surtout ancré dans la tête, et le système métabolisme-membres, l'homme porte le système rythmique, celui qui englobe ce qui se passe entre les poumons et le cœur, et dans lequel vit la Hiérarchie des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes.

C'est donc aussi, au moment où se terminent ici les considérations sur le karma, que s'ouvre à nouveau une compréhension de l'homme : il est en quelque sorte ouvert vers l'avant aux trois règnes de la nature, présents ici sur la terre, il est ouvert vers l'arrière aux règnes spirituels des Hiérarchies avec leurs degrés successifs. Et comme ici-bas sur la terre son corps physique le reçoit et l'empêche de réaliser magiquement sa vie psychique-morale, après la mort le monde des Hiérarchies le reçoit et lui fait réaliser, en vue des prochaines vies terrestres, magiquement, ce qu'il ne peut pas réaliser magiquement dans le cadre d'une vie terrestre.

En progressant d'une vie terrestre à l'autre, s'il se développait régulièrement, l'être humain parviendrait dans tous les cas, avec le système-tête provenant de la vie terrestre précédente, à la clairvoyance ; les Archées, les Archanges, les Anges le porteraient jusqu'à la clairvoyance. C'est pourquoi, lorsqu'il comprend vraiment le spirituel, l'être humain doit, dans un esprit cosmique en quelque sorte, placer dans sa vie terrestre précédente – bien qu'il ait, dans le monde extérieur, progressé jusqu'à sa vie terrestre actuelle – ce que l'on peut appeler la clairvoyance – ce mot ne signifiant rien qui évoque la superstition, le charlatanisme.

Lorsque donc quelqu'un vit, disons au XXè siècle, il se sert du corps – et pour connaître il lui faut se servir de la tête – que le XXè siècle peut lui donner. Il ne peut pas être clairvoyant. Mais supposons qu'il soit transporté dans une vie antérieure, par exemple au Xè ou au XIè siècle, et que grâce aux exercices qui développent l'âme maintenant, à cette époque du XXè, siècle, il se reporte à ce qu'il était autrefois : il n'est pas alors celui qu'il était autrefois, mais il a obtenu par sa propre force spirituelle d'être au XXè siècle celui qu'il était autrefois ; il est donc une personnalité clairvoyante.

Ceci peut parfaitement, pour la connaissance initiatique au sein de la vie dans le monde physique, donner la clairvoyance. Mais lorsqu'on regarde la vie humaine, il apparaît en fait réellement à la connaissance clairvoyante que dans les impulsions profondes de la nature humaine, dans les profondeurs de l'âme, ce qui a existé dans une vie antérieure réapparaît sous une autre forme. Dans cette perspective, on fait bien des expériences, et voici ce dont il s'agit ; si l'on veut aborder sérieusement des choses comme l'action du karma, il faut donner aux expériences terrestres une forme psychique et spirituelle plus approfondie qu'on ne le fait d'ordinaire.

Je vais éclairer ce que je viens de dire par un exemple. Vous savez déjà par la manière dont j'ai présenté de tels exemples qu'ils sont effectivement puisés à une investigation spirituelle animée du sens de la responsabilité. En voici un exemple.

Une individualité vivant peu de temps avant la fondation du christianisme dans l'Orient européen-asiatique, avait pour tâche – une tâche qui ne la satisfaisait guère – d'exercer la surveillance principale sur un certain nombre d'esclaves qui étaient la propriété d'un homme. La vision suprasensible conduit à cette situation où une âme humaine, à cette époque, incarnée dans le corps d'un surveillant d'esclaves, devait exécuter tout ce que décidait leur maître, qui était dur. Les esclaves avaient à faire directement au surveillant, et des rapports entre celui-ci et eux s'établirent, inspirés par une impulsion morale. Mais l'âme du surveillant est en fait habitée par des sentiments ambigus. Il lui est contraire d'exécuter les mesures souvent dures, cruelles, dont l'ordre lui est donné par son maître.

Il le fait pourtant, parce qu'il est accoutumé à ce rapport, parce que l'on trouve naturel à cette époque de se comporter ainsi. Réfléchissez seulement : les humains sont-ils aujourd'hui toujours comme ils voudraient être ? – Ils ne réfléchissent pas pour savoir s'ils sont comme ils devraient être. Par là ils s'abusent sur le décalage entre ce qu'ils sont et ce qu'ils voudraient être. Cette âme n'était donc pas ce qu'elle aurait dû être, mais au fond d'elle-même elle ressentait une pitié profonde, un amour profond pour les malheureux esclaves à qui elle devait faire subir des cruautés. Mais pour des raisons liées, dirais-je volontiers, aux habitudes sociales, elle leur infligea beaucoup de choses très pénibles. Elle

devint par là coresponsable, alors que naturellement était responsable au premier chef leur maître et propriétaire.

Les deux individualités revinrent au milieu du Moyen Age, formant cette fois un couple. Le maître des esclaves revint dans une incarnation masculine, le surveillant dans une incarnation féminine. Cet homme qui se réincarnait au milieu du Moyen Age, l'ancien maître des esclaves, occupait dans une sorte de communauté villageoise une position qui n'était pas précisément agréable. En un certain sens, il était une sorte de fonctionnaire de police. Il lui fallait régler tout ce qui arrivait dans la commune, et sa situation était en fait extrêmement pénible. Quand on recherche pourquoi, on découvre que ces villageois étaient en grande partie les esclaves qu'il avait autrefois possédés, et qu'il avait fait maltraiter par son surveillant. Karmiquement parlant, la chose apparaissait maintenant sous cette forme : le maître des esclaves était certes un fonctionnaire supérieur, mais aussi un geôlier sur qui tout retombait, et retombait aussi sur sa femme. En même temps, du fait que cette femme devait subir tout ce que les esclaves devenus villageois faisaient retomber sur le mari, le karma entre l'épouse, qui avait été le surveillant, et le maître des esclaves, vint à se régler. Le lien qui les unissait se dénoua ; mais les liens entre le surveillant – réapparu dans une incarnation féminine – et la commune, le village, n'étaient pas encore dénoués. Ils se retrouvèrent donc ensuite, au XIXè siècle. L'ancien surveillant, dont le rapport avec son maître d'autrefois avait été mis en ordre, apparut dans le grand pédagogue Pestalozzi, et ceux qui avaient été les esclaves furent les êtres auxquels il dispensa ses bienfaits de pédagogue.

Oui, il en est bien ainsi. Ce sont de ces choses qu'il faut envisager non seulement avec la sèche intelligence, il faut les envisager avec le cœur, avec le sentiment et avec l'amour, mais de telle façon que le sentiment, le cœur et l'amour deviennent aussi clairs et lucides que l'est habituellement l'intelligence seule, et qu'ainsi une véritable connaissance puisse se développer. L'intelligence ne peut développer que les images de la nature extérieure, et quand on croit qu'on parvient à autre chose qu'à l'image de la nature, on se trompe. Cette autre chose, vous ne pouvez l'avoir que quand le cœur, le sentiment et l'amour deviennent forces de connaissance. C'est en remontant le cours de l'évolution karmique comme il a été indiqué, c'est seulement ainsi que l'on parvient à atteindre par son travail une vue de la manière dont le karma agit. Mais alors il faut précisément que l'âme tout entière y participe. C'est pourquoi il faut que le contenu de tels exposés sur le karma saisisse l'être humain dans sa totalité.

Voyez-vous, il faut bien en venir à ce que la vie de l'âme s'unisse intimement au mouvement anthroposophique. Il y a peu de temps, j'ai été vraiment, une fois, profondément ému. J'avais exposé à Dornach ce que je viens de vous dire maintenant sur Pestalozzi, et je me suis ensuite trouvé dans la situation de rendre visite à une administration bâloise, en compagnie d'un autre membre du Comité directeur de Dornach. Il y avait dans le salon d'attente un tableau, le tableau connu, que mon compagnon avait déjà vu souvent : celui où l'on voit comment Pestalozzi se comporte avec les enfants. Cet ami, membre du Comité directeur ésotérique de Dornach, en fut profondément ému, et me dit :

Quand on regarde ce tableau, image de l'être profond de Pestalozzi, on voit que la situation ne peut pas s'être établie autrement que par le cheminement que décrit l'anthroposophie. – Voyez-vous, ce sont justement de ces choses qui devraient se produire souvent, et qui pourraient vraiment faire pénétrer dans l'expérience immédiate les lumières de l'anthroposophie. C'est pourquoi les exposés sur le karma que j'ai pu, à ma grande satisfaction, faire parmi vous, n'exigent pas seulement d'être compris avec l'intellect ; tout ce qui a été exposé durant ces huit jours fait appel non seulement à votre intellect, mais aussi à votre cœur, à votre sensibilité tout entière. Et c'est seulement quand vous rassemblerez ce que j'ai dit des incarnations de personnages historiques, de l'étude du karma individuel, des interférences du sommeil et de la veille sur l'évolution du karma, quand vous laisserez tout cela agir sur votre cœur et votre sensibilité, que naîtra de cette étude une compréhension d'ensemble pour les effets du karma sur des individualités humaines.

Cette influence de ce qu'aujourd'hui on n'appréhende si volontiers qu'avec l'intellect, c'est la seule chose qui puisse aider notre civilisation en décadence à se redresser. Que dit l'Oriental aujourd'hui de l'occidental ? L'Oriental n'a aujourd'hui aucune spiritualité que nous puissions simplement adopter ; mais il en a une qui dans les temps passés pénétrait profondément dans le monde spirituel. Il n'en a plus que des traces, pourtant son âme est encore habitée par le sentiment de ce qu'avait l'Orient autrefois : une existence unie à l'esprit qui vit en toutes choses. C'est ce que possède celui qui n'est pas entièrement capté par le matérialisme. Un de ces Orientaux, qui avait encore un sentiment pour l'essentiel justement de la spiritualité vivant dans la sagesse orientale, disait en voyant la civilisation occidentale : Qu'est-ce qui est donc propre à cette civilisation ? – Ce qui lui est propre, c'est qu'elle n'a qu'une façade et pas de fondations. La façade se dresse à même le sol, les fondations manquent. – Et cet Oriental poursuit : Oui, l'occidental, dans tout ce qui fait partie de sa civilisation, dans presque tout, part du Moi, du Moi circonscrit dans une unique vie terrestre, de ce qui agit de façon telle que comme on le perçoit, ce n'est pas une réalité. Ce n'est une réalité que lorsqu'il se dépasse lui-même et conduit aux vies terrestres successives.

Avoir pris place dans le champ des vies terrestres successives, c'est cela que l'Oriental considère comme les fondations ; en rester au Moi limité à la naissance et à la mort, c'est ce qu'il considère comme la façade. N'avons-nous pas vu que s'il plonge le regard dans le spirituel, l'homme pourra le porter dans

le passé ? Pour regarder à nouveau l'évolution karmique au sens magique, il faut qu'il prenne appui sur le point de vue des vies terrestres successives. Alors le Moi s'élargit, il cessera d'être égoïste. L'Oriental dit que l'Européen ne peut trouver que le Moi inscrit dans les limites de la naissance et de la mort ; c'est ce qu'il appelle l'égoïsme des Européens.

C'est pourquoi il dit : L'Européen, et d'une manière générale la civilisation occidentale, a une façade, mais pas de fondations ; et si les choses continuent ainsi, si la civilisation occidentale en reste au Moi qui vit entre la naissance et la mort, il pourrait arriver un jour que, la façade n'ayant pas de fondations, les pierres qui la constituent se délitent. En l'âme de nombreux Orientaux, et parce qu'ils vivent beaucoup en des Imaginations, cette image est née des pierres de la façade qui se délitent parce qu'il n'y a pas de fondations. C'est précisément la compréhension de ces choses que nous avons étudiées en ces journées qui restitue les fondations, qui permet d'aller au-delà de la façade. Fixer le regard sur le karma qui conduit de vie terrestre en vie terrestre amène l'homme à se dégager de son activité limitée, celle qui ne s'inscrit que dans une seule existence terrestre.

Je voulais aujourd'hui évoquer devant votre âme cette perspective de la tâche culturelle de l'anthroposophie, aujourd'hui où je dois faire cette dernière conférence. Si celle-ci continue d'agir en vos âmes, et les ouvre à bien des choses, ces âmes contribueront à créer la pierre de fondation d'une authentique façade, d'une façade réelle et de bon aloi de la civilisation occidentale. Lorsqu'il parle comme je viens de vous l'exposer, l'Oriental a toujours besoin d'un commentaire. Je n'ai en fait rien à ajouter à ce qu'il a dit. Ces choses ont été souvent exprimées par des Orientaux. En prononçant une telle phrase, l'Oriental veut dire : L'Occident s'est trop éloigné de l'esprit, il ne peut plus trouver les fondations ; il faut que l'Orient y ajoute ce qu'il a gardé des temps passés pour que la civilisation terrestre ne périsse pas.

C'est d'aspirations comme l'anthroposophie en est une qu'il dépendra que ce sort terrible ne frappe pas la civilisation occidentale, que lui prédisent tous les Orientaux avisés. Il faut que la bonne volonté soit là de pénétrer dans le monde spirituel pour que les cœurs humains, les sensibilités humaines s'ouvrent à l'esprit. Une communauté humaine qui se réunit en vue d'un tel travail spirituel, comme vous l'avez fait aujourd'hui, n'a saisi la chose dans le bon sens que si la tâche s'en dégage pour elle de travailler, avec l'aide de la volonté mise à la disposition de l'âme, de travailler pour l'humanité à vivre à nouveau intérieurement le spirituel.

Ce qui m'importait dans ces conférences, c'était d'orienter vers l'expérience du spirituel vécue par le cœur, puis vers ce qui englobe la moralité. C'est pourquoi j'ai voulu employer comme je l'ai fait les heures durant lesquelles nous avons pu être réunis à nouveau. Mais l'anthroposophie doit prendre le spirituel au sérieux à tout instant, et pas seulement à toute heure. C'est pourquoi elle doit aussi réaliser la phrase : Quand nous sommes ensemble dans l'espace, nous sommes réunis physiquement, mais parce que nous pénétrons l'esprit du regard, nous savons que nous restons aussi réunis quand nous nous séparons physiquement. Parce que je sais que quelques-uns d'entre vous doivent repartir après cette conférence, je vous dis aujourd'hui :

Saluons-nous en prenant congé, puisque nous nous séparons, en disant : Nous voulons être de vrais anthroposophes en restant unis dans nos âmes, même quand nous sommes séparés dans l'espace, unis dans l'esprit que rend vivant pour nous notre conception du monde. – Maintenant que nous partons, saluons nos amis de la branche de Breslau en leur disant : Nous aussi, nous penserons à ce que nous avons pu élaborer en commun avec vous pour notre âme et pour les âmes des autres hommes. Nous voulons nous sentir unis à vous même quand nous aurons quitté ce local, et nous portons ce désir que nos amis de Breslau, eux aussi, pensent à ceux qui, pour leur profonde satisfaction, ont pu séjourner parmi eux durant ce temps.

RUDOLF STEINER

LE
KARMA

CONSIDERATIONS ESOTERIQUES

VI

I5 conférences faites
du 25 janvier au 27 août 1924
en différentes villes



Éditions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1986

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Ésoterische Betrachtungen
karmischer Zusammenhänge
Sechster Band

Bibliographie N° 240 (3e édition)

Traduction autorisée par la
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse
Schüler SA, Bienne
ISBN 2-88189-010-5

TABLE DES MATIERES

CONSIDÉRATIONS KARMIQUES
DANS LE DEVENIR HISTORIQUE
DE L'HUMANITÉ

Cinquième conférence, Stuttgart 9 avril 1924

Hârûn-al-Rashid et son conseiller : Baco de Verulam et Comenius. Garibaldi, initié des Mystères irlandais et homme politique visionnaire au XIXè siècle. Lord Byron et le professeur de géométrie. Le Palladium. Marx et Engels. Mû'awiyya, Wilson.

Sixième conférence, Stuttgart 1er juin 1924

L'état de veille et le sommeil de l'homme. La vision rétrospective de la vie après la mort et les images négatives des événements terrestres. Les Instructeurs primordiaux. D'expérience vécue du cosmos et le premier germe du karma. La vie en commun avec les âmes des défunts et les Hiérarchies. Le travail sur le karma avec les entités du système planétaire. Exemples concrets : Schiller, Gœthe, Heine, Eliphas Lévi.

LE KARMA DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE ET LE CONTENU DU MOUVEMENT ANTHROPOSOPHIQUE

Septième conférence, Arnheim 18 juillet 1924

La prédestination au mouvement anthroposophique. L'action commune antérieure dans le spirituel. La pratique d'un culte suprasensible en puissantes Imaginations, prélude à l'enseignement michaélique sur la terre. Le courant michaélique et le nouveau christianisme. Les deux groupes : les âmes lasses du Christ et les âmes assoiffées du Christ. La confrontation entre les platoniciens et les aristotéliciens.

Huitième conférence, Arnheim 19 juillet 1924

Quelques éléments de l'évolution des entités spirituelles liées à l'humanité. L'ère michaélique. Intellectualité céleste et pensée personnelle. L'intelligence échappée au soleil. Arabisme et science de la nature. Hârûn-al-Raschid et Baco de Verulam. L'Ecole de Chartres et la scolastique. Les préparatifs dans le monde spirituel en vue de la spiritualisation de l'intelligence tombée sur la terre. La résistance des puissances démoniaques ahrimaniennes.

Neuvième conférence, Arnheim 20 juillet 1924

L'école suprasensible de Michaël du XVè au XVIIIè siècle. La contre-école ahrimanienne. L'intelligence devenue serpent sur la terre doit être conquise et spiritualisée par Michaël. C'est ce but que doit servir dans la vigilance l'esprit anthroposophique.

L'APPROFONDISSEMENT DU CHRISTIANISME
PAR LES FORCES SOLAIRES DE MICHAËL

Dixième conférence, Torquay 12 août 1924

Paroles de salutation. Du Congrès de Noël, impulsion spirituelle vivante. Compréhension approfondie des impulsions dans l'histoire par la doctrine des vies terrestres répétées. Impulsions déterminantes de notre époque : le christianisme et la science non encore imprégnée par le christianisme. Bacon, Darwin. L'aube de l'ère michaélique et la fin du Kali Youga. Réalités dans la Société. Des Sections et des Classes.

Onzième conférence, Torquay 14 août 1924

Charlemagne, Hârûn-al-Rashid. La cour de Hârûn, lieu où se cultivait une puissante civilisation spirituelle-cosmique. Le sage conseiller de Hârûn-al-Rashid. Rencontre spirituelle entre Hârûn et son conseiller avec Aristote et Alexandre dans le monde suprasensible à l'époque du huitième Concile œcuménique de 869. Appréhension de l'impulsion michaélique tendant vers un christianisme approfondi par Aristote et Alexandre dans la perspective de la nouvelle ère michaélique. Hârûn-al-Rashid et son conseiller agissent à travers le mahométisme.

Douzième conférence, Torquay 21 août 1924

A travers Michaël, des forces solaires cosmiques pénètrent dans les corps physique et éthérique de l'homme. L'intelligence cosmique, autrefois régie par Michaël, lui a échappé. Elle afflue dans les âmes humaines, tout d'abord sous la forme de l'intelligence personnelle. Il faut que Michaël la retrouve dans les cœurs des hommes. A Tintagel, où se dressait autrefois le château d'Arthur, on peut encore aujourd'hui contempler dans l'œuvre de la nature l'action du soleil dans la matière terrestre. C'était là l'essence de la piété païenne. Le groupe des Douze chevaliers d'Arthur luttaient pour la civilisation extérieure. Le courant du Graal contraste avec le courant d'Arthur, il ne cherche plus que dans les cœurs humains l'essence spirituelle du soleil. L'Ecole de Chartres se situait entre le courant d'Arthur et celui du Graal. La rencontre des maîtres de Chartres quittant la terre avec les aristotéliciens descendant vers la terre. L'Ecole de Michaël dans le monde spirituel.

LE KARMA DANS L'INDIVIDU
ET DANS L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

Treizième conférence, Londres 24 août 1924

La perception du karma était une réalité de la conscience pour les hommes des temps passés. Extinction de la conscience du karma qui devient érudition, par exemple dans l'ancienne Egypte. Passage de la vision astrale au réveil et à l'endormissement. On peut, grâce à la nouvelle science initiatique, revenir à la faculté de connaissance perdue.

Quatorzième conférence, Londres 24 août 1924

Difficultés de l'investigation karmique. Le karma dans l'histoire. Byron, Voltaire, Swedenborg. Laurence Oliphant. Génies de Mars et génies de Mercure. La vie de la volonté en l'homme et le cosmos.

Quinzième conférence, Londres 27 août 1924

L'épanouissement progressif du christianisme en liaison avec le mouvement anthroposophique. Tintagel et les Mystères irlandais. Le christianisme pré-chrétien : le Christ héros solaire – le courant arthurien. Le christianisme chrétien : il part de la Palestine et par l'événement du Golgotha s'empare du sang et des cœurs humains – le courant du Graal. Rencontre des deux courants en Europe – le courant michaélique.

LA SIGNIFICATION DES CORPS CÉLESTES ENTOURANT LA TERRE POUR LA VIE DE L'HOMME

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Berne, 25 janvier 1924

L'homme doit sa vie terrestre présente – nous savons en effet qu'il passe par des vies terrestres successives – en partie au monde extérieur, et en outre au monde extérieur au sens large du terme ; non seulement à ce qui l'entoure directement sur la terre dans les différents règnes de la nature, mais aussi à ce qui lui parvient des astres, des lointains du cosmos. Mais ce n'est là qu'une partie du monde auquel l'homme doit sa vie terrestre actuelle ; il la doit surtout à l'autre partie, dont il n'apporte toutefois dans cette vie qu'intérieurement les résultats, les effets : il la doit à ses vies terrestres antérieures elles-mêmes. Comme vous le savez, d'après la littérature anthroposophique, nous voyons tout d'abord en l'être humain quatre éléments constitutifs.

Chaque fois que l'homme entre dans le sommeil, il se sépare de son corps physique et de son corps éthérique, il s'en sépare en gardant son corps astral et son Moi. Ce sont seulement notre corps physique et notre corps éthérique qui doivent leur nature tout entière au monde extérieur, qui est visible autour de nous – ou aussi invisible dans sa nature de monde éthérique. Par contre, ce que l'homme porte en lui, dans son corps astral et dans son Moi, il le doit dans la présente existence terrestre au passé, il le doit aux expériences que lui a offertes le monde dans des vies antérieures. Or, il y a aussi dans le monde physique extérieur deux portes – commençons par ces considérations cosmiques, nous terminerons par d'autres concernant vraiment l'homme – il y a, disais-je, dans le monde physique deux portes que la vie humaine dans sa totalité peut franchir pour dépasser ce monde physique.

Pour nous autres habitants de la terre, ces deux portes sont d'une part la Lune, d'autre part le Soleil. Voyez-vous, mes chers amis, il est de fait que la science extérieure moderne ne sait vraiment que fort peu de choses des corps célestes extra-terrestres. Elle connaît le physique, que l'on peut déterminer par les calculs ou observer à l'aide d'instruments. Imaginez seulement ce qu'un habitant de Mars, par exemple, saurait de la terre s'il en acquérait la connaissance de la même façon que les terriens acquièrent celles qu'ils ont de Mars ou même d'autres étoiles. De la terre, il ne saurait que ceci : c'est un corps faiblement lumineux qui renvoie dans l'espace intersidéral la lumière du Soleil. Il échafauderait peut-être toutes sortes d'hypothèses sur la présence ou l'absence d'êtres sur la terre – comme justement l'homme le fait pour Mars, etc. Mais l'habitant de la terre sait naturellement de la terre elle-même qu'il l'habite en compagnie d'êtres qui sont ses semblables, et d'autres qui appartiennent à d'autres règnes. Or, celui qui peut puiser ses connaissances aux destinées spirituelles intérieures de l'humanité terrestre, à des profondeurs spirituelles, acquiert une connaissance profonde de ce que les autres corps célestes, par exemple la Lune et le Soleil, signifient exactement au sein de ce monde.

Evoquons devant notre âme ce que l'on peut dire sur la signification physique-psychique-spirituelle de la vie lunaire. Il me faut ici vous rappeler bien des choses que vous pouvez lire dans « Science de l'occulte » et dans différents cycles qui sont imprimés. Nous savons par là que l'existence lunaire fut autrefois unie à celle de la terre. C'est ce que la science extérieure elle-même admet aujourd'hui, tout au moins dans la personne de ses représentants les plus importants : dans sa totalité, le corps physique formé par la Lune dans le monde s'est séparé un jour de la terre et a choisi dans l'espace cosmique un emplacement qui lui fût propre.

Mais la science de l'esprit nous montre que non seulement la Lune physique s'est séparée de la terre, mais avec la Lune d'autres entités qui ont autrefois avec l'homme habité la terre, et qui certes étaient de nature beaucoup plus spirituelle que l'homme actuellement dans son corps physique ; mais qui cependant avaient avec l'être humain un commerce intense, bien que selon un mode différent de ce qu'est aujourd'hui le commerce entre humains. Celui qui étudie le passé de la terre, bien que tout d'abord peut-être de l'extérieur, avec les fruits qu'il a portés pour l'esprit, éprouve une grande vénération devant les différentes civilisations qui existèrent sur la terre. Certes, aussi intelligents au sens moderne du mot que nous nous apparaissons à nous-mêmes, nos ancêtres – c'est-à-dire nous-mêmes dans des vies terrestres précédentes – ne l'étaient certes pas.

Mais ces ancêtres en savaient plus que nous. Or le savoir ne vient pas que de l'intelligence ; celle-ci nous vient de l'intellect, et l'intellect n'est justement qu'une des facultés de l'homme, même si actuellement elle est, de toutes, celle que la science apprécie le plus. Mais finalement, quand nous regardons aujourd'hui le monde tel qu'il a évolué sous le rapport de la morale, des formes sociales, notamment dans ce XXè siècle béni, nous n'avons pas lieu d'être particulièrement fiers de notre culture intellectuelle, qui n'est apparue qu'au cours des temps. Et comme nous le disions, quand en suivant l'histoire extérieure nous remontons dans le temps et percevons ce qui provient, disons par exemple de l'ancien Orient, nous pouvons nous sentir envahis par une grande vénération.

Nous pourrions même donner en exemple bien des productions de ceux que l'on appelle les peuples sauvages ; mais restons-en à ce qu'a produit l'Orient hindou, l'Orient perse, voyons tout ce qu'il y a de merveilleux là-derrière, dans la poésie du passé, dans la poésie des Védas, dans l'ancienne philosophie, la philosophie Védanta, la philosophie du Yoga. Lorsqu'on laisse agir tout cela sur soi non pas superficiellement, mais dans toute la profondeur qui y est contenue, on ressent une vénération toujours

accrue devant ce que les temps passés ont produit, non pas par la voie de l'intelligence ordinaire, mais certainement par une autre. Ils l'ont cependant produit. La science de l'esprit nous montre qu'en fait, ce qui a été conservé grâce aux documents extérieurs n'est que le reste d'une merveilleuse sagesse originelle de l'humanité, qui certes s'est beaucoup plus manifestée par la poésie, par l'art, que notre savoir actuel, mais qui pourtant était une merveilleuse sagesse originelle.

Les hommes l'avaient reçue par l'intermédiaire d'êtres qui étaient très supérieurs au niveau de notre propre évolution humaine sur la terre. Penser, penser intelligemment, cela se fait grâce au corps physique. Ces entités n'avaient pas de corps physique ; c'est la raison pour laquelle elles ont transmis leur savoir primordial plutôt par la voie de la poésie et de l'art. Mais ces entités ne sont pas restées sur la terre, elles habitent pour la plupart effectivement le corps de la Lune. Ce que la science actuelle peut constater n'est que l'aspect extérieur de la Lune. Celle-ci est le porteur de hautes entités spirituelles qui eurent autrefois pour tâche d'inspirer à l'humanité terrestre cette sagesse des origines, qui se sont ensuite retirées et avaient en quelque sorte à fonder cette colonie lunaire dans l'univers.

Ce que je dois déjà dire ainsi de ces entités, qui donc sont en fait aujourd'hui les habitants de la Lune, nous montre que notre propre passé humain leur est lié. Dans des vies terrestres antérieures, nous avons été leurs compagnons terrestres. Et notre lien avec elles se révèle aussitôt que nous allons au-delà de ce que la connaissance extérieure et la vie extérieure peuvent donner à l'homme. Car quand nous observons tout ce qui en nous est déterminant, cependant ne dépend pas de notre intellect, mais est en quelque sorte lié à notre être le plus profond au-delà de cet intellect, nous constatons qu'aujourd'hui encore, ces entités lunaires, bien qu'elles n'aient plus leur demeure sur terre, sont liées à notre existence intérieure.

Car avant d'être descendus sur la terre, d'avoir reçu de nos ancêtres un corps physique, nous étions (ou bien sommes) dans un monde spirituel où se déroule notre existence pré-terrestre. Et dans le cadre de celle-ci, nous avons encore beaucoup à faire avec ces anciens compagnons de notre vie sur terre. Nous descendons pour ainsi dire des mondes spirituels vers l'existence terrestre en passant la sphère de la Lune, en traversant l'existence lunaire. Et comme autrefois sur la terre même ces entités lunaires étaient déterminantes pour nous autres hommes, elles le sont aujourd'hui pour les hommes terrestres du fait qu'elles impriment au corps astral et au Moi de l'homme ce qui se transmet ensuite au corps physique quand il devient un être terrestre.

N'est-ce pas, on ne peut pas décider d'être un talent, d'être un génie. On ne peut même pas décider d'être d'emblée un être bon. Pourtant il existe des talents, il existe des génies, il existe des hommes qui, une fois nés, sont bons. C'est là quelque chose que l'intellect ne peut pas faire, quelque chose qui est lié à notre être le plus profond, et dont par la naissance nous apportons une bonne partie en passant de l'existence pré-terrestre à l'existence sur terre. Insuffler au Moi et au corps astral ce qui parcourra ensuite le sang, les nerfs en se manifestant par le talent, par les dons, par la volonté du bien ou du mal, voilà la tâche des êtres lunaires au moment de l'existence pré-terrestre où l'homme passe la sphère de la Lune.

Cette vie lunaire est active non seulement quand, se promenant au clair de Lune, les amoureux baignent dans l'atmosphère poétique bien connue, elle l'est aussi dans tout ce qui monte des profondeurs de l'être humain et fait en réalité de lui en-dessous de son intelligence ce qu'il est vraiment dans la vie terrestre. Ces êtres lunaires sont encore aujourd'hui liés à notre passé du fait que ce sont eux qui, durant l'existence pré-terrestre en quelque sorte, nous modèlent en fonction de nos vies terrestres antérieures afin que nous puissions, dans la vie terrestre, apparaître sous une forme précise.

Regardons donc en arrière dans notre vie, là où, quittant en quelque sorte le champ terrestre, elle pénètre dans ce qui est proprement spirituel, dans ce domaine spirituel en fonction duquel nous sommes déterminés dans nos plus intimes facultés, dans notre tempérament et même dans notre caractère le plus intime ; regardons en arrière, et nous trouvons dans la Lune l'une des portes qui conduit du monde physique dans le monde spirituel. C'est la porte par laquelle le passé pénètre dans notre vie humaine, et c'est celle qui nous donne en vérité l'individualité, qui fait de nous un être individuel déterminé.

L'autre porte, c'est le Soleil. Mais ce n'est pas au Soleil que nous devons notre vie individuelle. Non seulement le Soleil brille de la même façon pour les bons et pour les méchants, il luit aussi pour les génies et pour les sots de la même façon. Tout d'abord, le Soleil ne connaît dans la vie terrestre rien de ce qui est directement lié à l'individualité. Il y a seulement une chose qui soit liée à l'individualité terrestre en fonction du Soleil. Et cela n'a pu se produire que parce qu'à un moment déterminé de l'évolution terrestre une haute entité solaire, le Christ, n'est pas resté sur le Soleil justement, mais en est descendu pour gagner la terre, est devenu homme terrestre en revêtant un corps humain, et a ainsi uni son propre destin cosmique au sort terrestre de l'humanité. En devenant, d'être solaire qu'il était, un être terrestre, le Christ a eu contact avec les individualités humaines isolées. Les autres êtres solaires, qui sont restés sur le Soleil, n'ont accès qu'à l'humanité en général, et non aux individualités isolément.

Le Christ a gardé de cela quelque chose, une chose qui est pour notre humanité terrestre une bénédiction infinie : c'est que son action ne connaît aucune différence entre les humains. Il n'est pas le Christ de telle ou telle nation, ni le Christ de telle ou telle classe sociale, il est le Christ pour tous les hommes sans distinction de classe, de race, de nation, etc. Il n'est même pas le Christ des individualités, dès lors que par son action il porte intérieurement aide de la même façon au génie et à l'insensé.

L'impulsion du Christ a accès à l'individualité de l'homme, et c'est elle justement qui doit agir au plus profond de l'être pour que son action soit efficace. Ce ne sont pas les forces de l'intelligence, mais celles de l'âme et du cœur les plus profondes, qui doivent s'ouvrir à l'impulsion du Christ ; or quand elle est accueillie, elle agit non pas dans le sens de l'individuel, mais entièrement dans le sens de ce qui est généralement humain. Cette action généralement humaine est propre au Christ parce qu'il est un être solaire.

Mais voyez-vous, en nous reportant en arrière, et dans ce retour en arrière nous sentant liés à l'existence lunaire, nous savons que nous portons en nous quelque chose dont nous ne sommes pas redevables au présent, qui est un fragment de passé non seulement terrestre, mais cosmique. Nous autres hommes le rattachons justement à notre existence terrestre actuelle, au présent, ce fragment de passé. On ne réfléchit ordinairement pas à tout ce qui y est contenu. Nous ne serions pas grand-chose en tant qu'hommes si nous n'avions pas ce passé en nous.

Ce que nous acquérons directement quand nous descendons de l'existence pré-terrestre vers le domaine terrestre, a même en fait quelque chose d'automatique, le caractère automatique de notre corps physique et de notre corps éthérique. Ce qui fait de nous de manière déterminée tel ou tel homme, est intimement lié à notre passé, et par là à l'existence lunaire. Et de même que par notre existence lunaire nous sommes liés au passé, nous sommes liés à l'avenir par notre existence solaire. En ce qui concerne notamment les êtres qui se sont retirés sur la Lune, nous étions mûrs pour la Lune dans les temps passés ; nous ne serons mûrs pour le Soleil, qui aujourd'hui ne donne que l'impulsion vers ce qui est généralement humain, que dans un lointain avenir, quand une longue évolution se sera accomplie.

Aujourd'hui, le Soleil ne peut atteindre que notre personne extérieure. Il ne pourra atteindre notre individualité, notre être intérieur, que dans des temps à venir. Nous ne serons mûrs pour l'existence solaire que quand la terre ne sera plus la terre, quand elle aura passé par une tout autre métamorphose. L'être humain est très fier de son intelligence ; mais l'intelligence, telle qu'elle est justement à notre époque, c'est un authentique produit de la terre, car elle est en fait liée au cerveau, et le cerveau est ce qu'il y a de plus physique en l'homme, bien qu'on ne le croie pas d'ordinaire.

Le Soleil nous arrache en permanence à cette dépendance du terrestre, car en fait il n'agit pas sur notre cerveau. S'il le faisait, nous ferions jaillir de notre cerveau des pensées beaucoup plus intelligentes. En réalité, le Soleil agit sur notre cœur, si nous considérons le physique. Et ce qui émane du cœur, mes chers amis, c'est une action du Soleil. Le cerveau rend les gens égoïstes ; le cœur les libère de l'égoïsme, les élève jusqu'à ce qui est généralement humain. Si bien que grâce au Soleil, nous sommes plus que nous ne pouvons être de par nous-mêmes dans l'existence terrestre actuelle. Je voudrais seulement dire ceci : le Christ, quand nous allons vraiment à lui, nous donne plus que ce que nous pouvons être aujourd'hui, parce qu'il est un être solaire.

Le Soleil est réellement pour nous au ciel comme un être de l'avenir, tandis que la Lune est pour nous au ciel un être du passé. Il est l'autre porte ouvrant sur le monde spirituel, il est la porte ouvrant vers l'avenir.

Car de même qu'en quelque sorte nous sommes poussés vers l'existence terrestre par les êtres et les forces lunaires, nous sommes poussés hors de celle-ci dans la mort par les forces solaires. Ces forces solaires sont liées en nous avec ce que nous ne dominons pas encore, avec ce que, pour ainsi dire, les dieux nous ont donné afin que nous ne dépérissions pas dans la vie terrestre, mais que nous nous dépassions nous-mêmes. Ainsi la Lune et le Soleil sont-ils les deux portes qui conduisent l'une hors de l'univers, vers la vie terrestre, l'autre hors de cette vie terrestre vers la vie spirituelle. La Lune est habitée par des entités auxquelles nous étions liés autrefois de la façon que j'ai décrite. Le Soleil est peuplé d'entités avec lesquelles, à l'exception du Christ, nous ne serons liés que dans l'avenir de notre existence cosmique. Le Christ nous conduira vers ses anciens compagnons dans le Soleil. Mais c'est là en tous points, pour l'homme, le monde de l'avenir.

Et ce qui venant du Soleil, monde de l'avenir, agit à partir du spirituel, agit tout aussi efficacement sur notre corps physique et notre corps éthérique que ce qui, venant de la Lune, agit à partir du spirituel. Observons par exemple notre tempérament. Il recèle des forces qui interviennent tout à fait dans notre corps physique, et notamment dans notre corps éthérique : cela règle en nous l'action commune du Soleil et de la Lune. Celui dont le tempérament est fortement marqué par la mélancolie est très influencé par l'élément lunaire. Celui dont le tempérament révèle un trait sanguin marqué est sous une forte influence de l'élément solaire. Celui en lequel le lunaire et le solaire se font équilibre, se neutralisent, devient un flegmatique.

Là où le physique intervient en nous et transparaît dans le psychique, comme dans le tempérament, l'élément solaire et l'élément lunaire jouent dans l'être tout entier que nous portons en nous. Mais l'homme n'aperçoit cet élément solaire-lunaire que là tout d'abord où il lui apparaît sous sa forme extérieure, où la Lune s'annonce en quelque sorte par le disque extérieur qu'elle montre, et de même le Soleil. Il y a pourtant là des effets qui dépassent de beaucoup le physique, et il faut tout à fait parler d'une substance spirituelle de la Lune et du Soleil. C'est une chose que nous pouvons vraiment admettre facilement.

Pour voir cela plus distinctement, vous n'avez tout d'abord qu'à regarder un corps humain. Ce corps humain ne contient plus aujourd'hui les mêmes substances qu'il y a par exemple dix ans. Vous expulsez

constamment les substances extérieures et vous les remplacez par d'autres. Ce qui reste, c'est la forme spirituelle, la « Gestalt » de l'homme : ce sont les forces intérieures. Si vous étiez assis ici il y a dix ans – la chair et le sang, les substances matérielles que vous portiez, ne sont plus à nouveau présentes sur votre siège : l'élément physique est pris dans un courant permanent allant de l'intérieur vers l'extérieur, et s'élimine constamment. On n'y songe pas toujours, pourtant on le sait aujourd'hui, au moins en ce qui concerne la terre.

Mais on ignore que dans l'univers, c'est le cas également, car les hommes pensent : la Lune qui brille aujourd'hui était aussi celle dont la lueur brillait pour César ou Alcibiade, ou pour Bouddha. Spirituellement oui, mais non pas quant à la matière physique ! Les physiciens, les astrophysiciens calculent quand le Soleil s'éparpillera dans l'espace cosmique. Ils savent en tout cas qu'il s'en ira en poussière, et calculent le délai en millions d'années. On obtiendrait le même chiffre si on faisait ce calcul pour l'homme. Ces calculs sont justes à coup sûrs, il n'y a rien à y objecter – seulement ils ne sont pas vrais. Ils sont tout à fait justes, et pourtant ils sont comme ce qui suit : si vous examinez aujourd'hui un cœur humain, puis cinq jours après encore, puis encore cinq jours plus tard, vous pouvez, en vous basant sur les petites modifications observées, calculer comment ce cœur était trois cents ans plus tôt, et comment il sera dans trois cents ans.

Vous obtenez bien un nombre quand vous établissez de tels calculs : seulement, il y a trois cents ans, le cœur n'était pas là, et dans trois cents ans, il ne sera pas là non plus. De même, on peut calculer en géologie l'aspect qu'avait la terre il y a vingt millions d'années, et les gens font ce calcul, et calculent aussi quel aspect elle aura dans vingt millions d'années. Les calculs sont justes, c'est absolument sûr, seulement ils ne sont pas réels ! Car dans l'espace universel, et même pour les délais les plus courts, les choses ne sont pas différentes de ce qu'elles sont pour l'homme. Bien que les substances minérales durent sensiblement plus longtemps que les formes qu'elles prennent dans des corps vivants, pour elles aussi le physique pur, la substance physique, est quelque chose qui passe. Et la Lune qui se trouve au ciel aujourd'hui n'est plus, dans sa composition physique, la même que celle qui brillait au-dessus de César, ou d'Alcibiade, ou de l'empereur Auguste ; car la Lune a échangé sa matière contre une autre, tout comme le fait un corps physique humain. Ce qui subsiste au-dehors est également et vraiment le spirituel, comme l'est pour l'homme ce qui subsiste de la naissance à la mort, qui n'est pas la matière physique.

Si bien que l'on considère en réalité le monde de la manière juste dans l'optique qui nous fait dire de l'homme : Ce qui subsiste entre la naissance et la mort, c'est son âme. Ce qui subsiste au-dehors dans les corps célestes, ce sont les entités, et elles forment une multiplicité. En l'homme il s'agit d'une unité, de l'âme ; dans le monde extérieur d'une multiplicité. Et quand nous parlons de la Lune et du Soleil, nous devrions en fait avoir conscience que si nous voulons parler de la vérité, il nous faut parler de l'existence d'entités lunaires et d'entités solaires : les premières sont celles qui sont liées à notre passé ; les entités solaires, celles qui seront liées à notre avenir. Mais dont l'action s'exerce dans notre existence actuelle.

Et ce qu'elles provoquent directement en l'homme, c'est ce que nous appelons son karma : l'ensemble de l'édifice et l'évolution de sa destinée. Ce qui détermine cette destinée, c'est l'interpénétration du passé et de l'avenir, ce que tissent ensemble les forces de la Lune et les forces du Soleil, les entités lunaires et les entités solaires.

On ne parvient en réalité à une base réelle permettant d'étudier le karma humain, la destinée humaine, que lorsqu'on peut situer l'homme de cette façon dans la totalité de l'univers.

Avec la meilleure bonne volonté, nous ne pouvons jamais faire que le passé ne soit pas ce qu'il a été. C'est pourquoi les forces de la Lune, agissant sur notre être, intervenant en nous, ont quelque chose d'une nécessité immuable, et tout ce qui nous vient de la Lune a ce caractère. Tout ce qui vient du Soleil et oriente vers l'avenir a quelque chose sur quoi a prise notre volonté, oui notre liberté. Si bien que l'on pourrait dire aussi : lorsque l'homme verra réellement à nouveau un élément divin dans le cosmos, que non seulement il parlera sentimentalement et confusément du divin dans le monde, lorsqu'il parlera de façon précise de ce divin se révélant dans les différentes parties de l'univers, dans les corps célestes, un langage particulier, aimerais-je dire, s'offrira à lui dès lors que s'appuyant sur une véritable connaissance de l'homme qui lui vienne du cœur, il élèvera son regard vers les astres.

Que signifierait, un homme étant présent devant nous avec ses mains, ses bras, sa tête, sa poitrine, ses jambes et ses pieds, qu'à la question posée à propos de ses doigts : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » nous répondions : c'est quelque chose d'humain ! Et en montrant ses pieds : c'est quelque chose d'humain ! Son nez : c'est humain ! Si nous ne faisons aucune distinction, mais désignons tout du terme général d'« humain », nous commençons à nager dans l'imprécision. Et nous nageons de même dans l'imprécision quand nous ne faisons que fixer les yeux sur l'univers, sur le Soleil, la Lune et les étoiles, et ne parlons que du divin en général.

Il nous faut revenir à une vision précise du divin, et nous le faisons quand par exemple nous discernons le rapport profond de la Lune avec notre existence passée, et même avec le passé de toute la terre. Nous pouvons alors élever les yeux vers la Lune et dire : o fille cosmique de la nécessité, je sens en regardant en moi-même ce sur quoi je ne peux exercer aucune volonté – je me sens intimement uni à toi, fille divine du cosmos. A ce moment, notre connaissance de la Lune devient sentiment. Car tout ce qui nous devient sensible de par une nécessité interne est pour nous apparenté à la Lune.

Quand nous ressentons vraiment de la même façon l'existence solaire, ne nous contentant pas de calculer ou de la percevoir à travers des instruments, nous la sentons apparentée à tout ce qui vit en nous librement, à ce qui, par nous-mêmes, peut s'accomplir en vue de l'avenir. Et comme chaque nouveau matin avec sa vie solaire nous appelle à agir en homme, la nuit nous accueille avec nos rêves, qui nous montrent ce que nous fûmes, ce qui en nous vit et vibre et nous est lié dans le passé. La nuit sur laquelle règne la Lune nous révèle notre passé ; chaque matin nouveau avec ses rayons de Soleil nous oriente vers ce qui peut naître de notre liberté. – Ainsi, dans la totalité de notre existence universelle, notre humanité est liée à l'existence solaire, et l'invoquant, nous pouvons ressentir ceci : o toi fils cosmique de la liberté, je te sens apparenté en moi à tout ce qui donne à mon être propre la liberté et la faculté de décision en vue de l'avenir !

Avec de tels sentiments, nous retrouverions le lien avec la sagesse instinctive de l'humanité originelle. Car ce qui, sous forme poétique, rayonne merveilleusement jusqu'à nous, venant des civilisations antiques, on ne le comprend que quand on ressent aussi en soi-même aujourd'hui encore : le regard levé vers la Lune l'est vers la nécessité qu'impose le passé, le regard levé vers le Soleil l'est vers la liberté de l'avenir. Ainsi agissent entremêlées dans notre destin, dans son œuvre de tisserand, la nécessité et la liberté. Dans le langage humain de la terre, nous parlons de nécessité et de liberté. Dans le langage du ciel, du cosmos, nous parlons de l'existence lunaire, de l'existence solaire.

Recherchons maintenant l'élément lunaire et l'élément solaire dans l'activité de notre destin. Nous rencontrons un être humain dans la vie. Ordinairement, nous nous contentons de l'avoir rencontré, car nous n'observons pas grand-chose dans la vie, nous la prenons la plupart du temps sans y penser. Mais quand on jette un regard profond sur une vie humaine isolée, on discerne que lorsque deux êtres humains se rencontrent, leurs cheminements ont réellement été orientés de singulière façon. Deux êtres humains qui se rencontrent l'un à 25 ans, l'autre à 20 ans, peuvent se remémorer ce qu'ils ont vécu jusque-là, et il leur apparaîtra très distinctement que pour celui qui a vingt ans, tous les faits de sa vie, provenant d'une tout autre origine l'ont poussé à l'endroit où justement il a rencontré l'autre, qui peut de même avoir une vue globale de ses vingt-cinq années ayant son point de départ dans un tout autre endroit.

Et combien de choses dans la formation de notre destin ne dépendent elles pas du fait que des êtres humains qui ont leur point de départ dans deux coins du monde différents, se rencontrent comme s'ils étaient conduits par une véritable nécessité d'airain visant en tous points le lieu où ils se rencontrent. On n'envisage pas du tout avec le regard de l'âme la réalité merveilleuse qui peut se dévoiler ainsi ! Quand on ne la considéré pas de cette façon, la vie humaine apparaît pauvre, et infiniment riche quand on l'envisage ainsi. Il faut déjà faire attention au fait qu'en face d'un homme rencontré tout à fait par hasard en apparence, on doit se dire, en observant la manière dont on se comporte envers lui : on l'a cherché, cherché depuis que l'on se trouve dans l'existence terrestre ; on pourrait dire aussi : auparavant – mais je ne veux pas m'occuper maintenant de ce point.

Il suffit de réfléchir qu'on ne l'aurait pas rencontré si, dans sa vie terrestre passée, en un point ou en l'autre, on avait fait un petit pas vers la gauche ou vers la droite, si l'on n'était pas allé là où on est allé. Comme je le disais, nous ne nous arrêterons pas à ces considérations ; mais c'est de la part de l'homme beaucoup d'orgueil que de croire que ce qu'il n'observe pas n'existe pas. Cela existe tout de même ! Et si l'on commence à observer, la chose se dévoile bien. Il y a une différence très importante entre remarquer ce qui se passe avant que deux êtres se rencontrent, et remarquer ce qui se passe à partir du moment où ils se rencontrent. Car avant, avant de s'être trouvés dans la vie terrestre, ils agissaient l'un sur l'autre, mais sans savoir qu'ils existaient. Ensuite, après s'être rencontrés, ils agissent l'un sur l'autre en se connaissant. Et ici commence à nouveau quelque chose d'extrêmement important.

Naturellement, nous rencontrons aussi dans la vie beaucoup de gens vers lesquels, en quelque sorte, nous ne nous dirigions pas. Je ne veux pas dire que nous rencontrons beaucoup d'êtres dont nous nous disons qu'il eût été plus habile de ne pas les rencontrer ; je ne veux pas dire cela. Mais nous rencontrons beaucoup de gens dont nous ne pouvons pas nous dire ce que je viens d'exposer maintenant, à savoir que nous nous sommes absolument dirigés vers eux.

Lorsqu'on regarde l'ensemble de ce que je viens de dire à la lumière de la science de l'esprit, il apparait que tout ce qui se passe entre deux êtres avant qu'ils fassent connaissance dans la vie, est déterminé par l'élément lunaire, et que tout ce qui se passe entre eux après qu'ils ont fait connaissance est déterminé par l'élément solaire. C'est pourquoi ce qui se passe avant qu'ils se connaissent ne peut être vu que dans la perspective d'une nécessité d'airain ; et ce qui se passe après, dans la lumière de la liberté, dans la lumière d'un comportement réciproque libre. Il en est effectivement ainsi que, lorsque nous faisons la connaissance d'un être humain, notre âme, dans la zone du subconscient, regarde en arrière et en avant : en arrière en direction de la Lune spirituelle, en avant en direction du Soleil spirituel. Et c'est en liaison avec cela que se tisse en fait notre karma, notre destinée.

Aujourd'hui, très peu d'hommes seulement sont sensibles à de telles choses. Mais c'est justement à cause de cela que tant de choses fermentent à notre époque, parce que les facultés de ressentir ces choses commencent à se développer. Elles sont déjà là en beaucoup d'êtres, seulement ces êtres n'en savent rien, et ils attribuent ce qu'ils ressentent à tout autre chose. En réalité, ces facultés de sensibilité veulent se manifester chez les humains, et de telle sorte qu'ils observent, quand ils font connaissance, combien ils doivent à la nécessité d'airain de l'élément lunaire, et ce qui leur incombera dans la lumière du clair Soleil, dans la lumière de la liberté. Ressentir de cette façon la destinée, c'est même le destin cosmique de l'humanité actuelle, et celui de l'avenir. Car lorsqu'on rencontre un être humain, on peut distinguer deux sortes de comportement à son égard. L'appréciation qu'on porte sur l'un dénote que tout ce qui nous anime dans les rapports que nous avons avec lui est issu de la volonté ; l'appréciation, le jugement qu'on porte sur un autre montre que tout ce qui émane de nous dans ce jugement est plus ou moins issu de l'intelligence ou du sens esthétique.

Songez un peu aux subtiles différences qui apparaissent dans la connaissance de l'homme en fonction de ces choses, et qui se manifestent dès la jeunesse, dès l'enfance : nous aimons peut-être un homme, ou nous le détestons. Si les choses ne vont pas aussi loin, nous avons pour lui de la sympathie ou de l'antipathie ; mais rien n'est profond, nous passons à côté de lui et le laissons passer à côté de nous. On ne saurait nier que disons, la plupart des maîtres que nous avons connus à l'école, nous les voyons selon ce qu'expriment ces paroles : nous passons à côté d'eux, ils passent à côté de nous.

C'est un bonheur pour un homme que de faire une fois une expérience différente. Mais il existe une autre sorte de rapport, et déjà dès l'enfance. C'est lorsque nous sommes saisis intérieurement, lorsque nous disons : cet homme fait quelque chose, il faut que nous le fassions aussi ! Alors nous ne le jugeons pas tel que nous ne pouvons que le laisser passer à côté de nous. De par le lien entre lui et nous, cela se fait de soi-même : nous voyons en lui le héros choisi sur les traces duquel nous gravissons les chemins qui mènent à l'Olympe. Bref, il y a des êtres qui n'agissent que sur l'intelligence, sur la sympathie et l'antipathie que guide l'intelligence, et tout au plus sur la sympathie et l'antipathie esthétiques ; d'autres agissent sur notre volonté.

Ou bien, si nous observons davantage l'autre côté de la vie : ne savez-vous donc pas tous, mes chers amis, que nous rencontrons dans la vie des êtres qui même, dans certains cas, peuvent nous devenir très proches, et il nous est impossible de rêver d'eux ? Nous ne rêvons pas d'eux ! Et d'autres, nous ne les rencontrons qu'une seule fois : nous n'arrivons pas à nous en détacher, nous rêvons d'eux constamment. Et s'il ne nous est pas accordé d'entrer en rapport plus intime avec eux dans cette vie, il nous faut simplement réserver cela pour d'autres vies terrestres. Mais ce lien avec l'être humain nous touche vraiment plus profondément lorsqu'à peine avons-nous fait sa connaissance que nous rêvons de lui, au lieu de ne pas pouvoir du tout rêver de lui après avoir fait sa connaissance.

Car il existe aussi une manière de rêver éveillé. Ce rêve éveillé, certes, se déroule pour la plupart des gens, aujourd'hui, dans une assez grande imprécision. Mais vous le savez bien : il y a aussi des initiés qui ressentent la vie encore tout autrement ! S'ils rencontrent un être qui agit sur leur volonté, cette action porte aussi sur le langage intérieur. Cet être ne parle pas seulement quand il est en face de nous, il parle aussi par notre bouche. Si l'on est initié aux secrets de l'existence universelle, le rapport entre les hommes apparaît de la manière suivante comme étant double : on rencontre des gens que l'on écoute. Puis on les quitte : on n'a plus besoin alors de les écouter quand on est suffisamment éloigné d'eux. – Mais on rencontre d'autres personnes que l'on écoute ; puis on peut les quitter, et elles parlent encore à travers notre propre être intérieur : elles sont là, elles parlent !

Eh bien, pour l'initié la chose se passe comme je viens de vous la décrire : il porte effectivement en lui, y compris le timbre de leur voix, les êtres qui agissent de cette façon sur lui. Pour les autres, les non-initiés, cela se passe davantage au niveau du sentiment, de la sensibilité, mais c'est cependant présent dans le subconscient, très fortement. On peut dire ceci : Quelqu'un rencontre un homme, s'en va chez d'autres qui le connaissent aussi, et suivant sa manière de s'exprimer, il dit : c'est un type magnifique ! Peut-être quelques autres disent-ils aussi : oui, il est magnifique ! C'est-à-dire qu'il l'a observé et qu'il émet sur lui un jugement avec son intelligence.

Mais nous ne nous comportons pas ainsi envers chacun, en trouvant qu'il est un type magnifique, ou bien un pauvre type ou tout autre chose de ce genre ; il y a effectivement des hommes qui déterminent directement notre volonté soit à obéir, soit à résister, cette volonté qui, comme je vous l'ai souvent exposé, mène en nous une sorte de vie endormie alors que par ailleurs nous sommes éveillés. Chez les non-initiés, ils ne parlent pas, mais ils vivent dans la volonté. Quelle différence y a-t-il ici en fait ?

Voyez-vous, quand on aborde des êtres qui ne vivent pas dans notre volonté, auprès desquels nous ne nous sentons pas incités à travailler en suivant leur trace, ou à leur résister, mais que nous nous contentons de juger, c'est que nous n'avons avec eux qu'un lien karmique ténu, que nous avons eu peu à faire avec eux dans la vie terrestre précédente. Les êtres qui pénètrent dans notre volonté, dont la pensée nous accompagne de telle sorte que leur forme s'imprime aussitôt en nous, que nous en gardons le souvenir, que nous rêvons d'eux encore éveillés, ce sont ceux avec lesquels nous avons eu beaucoup à faire dans des vies terrestres passées. Ce sont ceux avec lesquels nous avons un lien cosmique pour ainsi dire, qui passe par la porte de la Lune, tandis que dans la vie présente, à tout ce qui ne vit pas en nous avec la nécessité de l'existence lunaire, nous sommes liés par l'existence solaire.

C'est ainsi que se tisse notre destin. Et nous pouvons dire : l'homme est en effet un être polaire. Il a d'une part la vie de la tête, isolée, et qui a en effet une grande autonomie. Cette vie de la tête se dégage en fait constamment de tout ce qui, en l'homme, est existence cosmique, et physiquement déjà : le cerveau pèse en moyenne 1.500 grammes. Avec un tel poids, il devrait en fait écraser tous les vaisseaux sanguins qui se trouvent en-dessous. Songez un peu, un poids de 1.500 grammes sur les artères si délicates ! Mais non. Et pourquoi non ? Eh bien, parce qu'il repose dans le liquide céphalo-rachidien. Et si vous avez étudié un peu la physique, vous savez que tout corps perd dans l'eau une fraction de son poids égale au poids de l'eau qu'il déplace – c'est ce qu'on appelle le principe d'Archimède. En réalité le poids est d'environ 20 grammes, le reste n'apparaît pas parce que le cerveau nage dans le liquide céphalo-rachidien. Si bien qu'en vérité, dans notre corps, le cerveau n'est attiré vers en bas que par une force correspondant à 20 grammes, et absolument pas à 1.500 grammes. Le cerveau est isolé, il a une existence à part, et pour beaucoup d'autres choses encore.

Il est réellement placé de telle façon que quand nous nous déplaçons dans le monde, il ressemble à un être humain assis dans sa voiture. L'homme lui-même ne se déplace pas dans la voiture, c'est l'auto qui se déplace, et lui est immobile. Il en est bien ainsi, et le cerveau, porteur de notre intelligence, mène une existence solitaire. C'est pourquoi l'intelligence est en fait si indépendante de notre individualité. Aucun de nous ne possède une intelligence qui lui soit propre. Si c'était le cas, nous aurions beaucoup de mal à nous comprendre ! Nous ne pouvons nous comprendre que parce que nous avons la même intelligence – bien que la ressemblance soit plus ou moins grande, il y a des différences de degré. L'intelligence a quelque chose de général.

C'est pourquoi les hommes se comprennent grâce à elle, qui est indépendante de nos qualités particulières. Et la réalité directement présente dans la destinée humaine, et donc aussi une rencontre entre deux êtres humains, agit sur l'intelligence et sur les impulsions de la sensibilité qui se rattachent à celle-ci. Nous parlons alors du « type magnifique », en lequel rien ne nous intéresse par ailleurs, sinon qu'il agit sur notre intelligence ; tout ce qui en nous n'est pas karmique agit sur notre intelligence ; tout ce qui est en nous karmique, qui nous lie en tant qu'hommes conformément à ce que nous avons vécu avec les individualités humaines qui se présentent à nous dans les corps, cela agit sur notre volonté, à travers les profondeurs du domaine de la volonté humaine. Et il en est ainsi : avant que nous nous trouvions face à face avec un être avec lequel nous sommes karmiquement liés dans la vie, la volonté agit. En effet, la volonté n'est pas toujours éclairée par l'intelligence. Songez donc à toutes les ombres qui agissent en elle !

Le plus obscur, c'est ce que porte le karma qui amène deux êtres à se rencontrer de sorte qu'à la manière dont leur volonté est saisie, ils remarquent l'action du karma. Au moment où ils font connaissance de visu, l'intelligence commence à agir. Et ce qui est tissé par l'intelligence peut certes devenir à nouveau la base d'un karma futur. On peut déjà dire : dans l'essentiel – mais non entièrement – le karma a exercé son action concernant deux hommes qui sont liés karmiquement, quand la rencontre a eu lieu. Ce qu'ils font encore dans le prolongement de l'inconscient, c'est seulement cela qui agit dans le sens du karma. Mais beaucoup, beaucoup de choses sont insérées dans la destinée qui justement n'agissent que sur l'intelligence, ses sympathies et ses antipathies. C'est là que le passé et l'avenir, l'existence lunaire et l'existence solaire s'articulent l'une avec l'autre. Le fil du karma qui est lié au passé forme un tissu commun avec le fil qui se prolonge vers l'avenir.

Nous pouvons plonger très exactement le regard dans l'existence universelle. Car lorsque nous regardons au-dehors quand le matin le Soleil se lève, quand la nuit nous observons la Lune, nous avons dans cette œuvre commune, dans cette réciprocité que nous pressentons, tout d'abord une image de l'interférence dans notre propre être de la nécessité et de la liberté dans la destinée. Et si nous avons une idée réelle de cette action commune de la nécessité et de la liberté dans la destinée humaine, et que munis de cette connaissance nous portons le regard en arrière, le Soleil et la Lune commencent à nous dévoiler leur propre spiritualité. Alors nous ne parlons plus seulement comme le physicien naïf qui dit, quand il regarde la Lune : elle renvoie la lumière du Soleil – nous parlons, en percevant ce rayonnement reflété par la lumière de la Lune, qui est la même chose que la lumière du Soleil, de l'activité et de l'animation du destin cosmique.

Nous apprenons alors à connaître par notre propre destinée humaine le destin cosmique. Alors seulement nous unissons vraiment notre destinée humaine au destin cosmique. C'est ainsi que l'homme doit à nouveau pénétrer dans le sentiment d'être dans le cosmos. De même que le doigt de l'homme n'est ce qu'il est qu'aussi longtemps qu'il est lié au corps humain si on le coupe, ce n'est plus un doigt, il ne l'est qu'aussi longtemps qu'il est lié au corps humain – de même l'homme n'a d'existence que parce qu'il est un fragment du cosmos. Seulement l'homme est orgueilleux, et le doigt serait probablement plus modeste s'il était conscient comme l'est l'être humain.

Mais peut-être ne serait-il plus modeste s'il pouvait constamment se détacher et se promener sur l'être humain – il lui faudrait seulement, pour rester un doigt, rester dans la sphère de l'homme ! Et il faut que l'homme, qui est en fait un être terrestre, reste dans la sphère de la terre pour être un humain. Il est tout autre chose, il est dans son être éternel lorsqu'il se trouve hors de la sphère terrestre dans l'existence prénatale, dans l'existence post-terrestre. Mais nous n'apprenons à connaître celles-ci que quand nous nous connaissons en tant que membre de l'univers. Et cela nous ne pouvons le faire en

imaginant simplement notre lien avec l'univers ; nous ne le pouvons que quand nous apprenons, comme cela s'est fait à nouveau aujourd'hui, à nous lier progressivement par le sentiment aux différentes réalités concrètes de l'univers.

Nous ressentons alors que notre destinée est réellement une image du monde stellaire, du Soleil et de la Lune. Nous apprenons à porter le regard dans l'univers et à lire notre vie humaine dans la vie du grand univers. Puis à nouveau nous apprenons à porter le regard dans notre propre âme et à comprendre le monde d'après elle. Car personne ne comprend la Lune s'il ne comprend pas ce qu'est la nécessité dans la destinée humaine ; personne ne comprend le Soleil s'il ne comprend pas ce qu'est la liberté dans l'être humain. C'est ainsi que sont liées la nécessité et la liberté.

Afin que cette conception véritablement ésotérique puisse ainsi pénétrer dans nos cœurs, dans notre sensibilité, et puisse vivre plus efficacement encore dans le monde, nous avons tenté d'en donner les impulsions au Congrès de Noël au Gœthéanum. Et j'espère que ce qui s'est déroulé lors de ce Congrès de Noël pénétrera toujours plus dans la conscience de nos amis, de nos chers membres. Et dans ce sens, je voudrais attirer particulièrement l'attention sur cette Feuille pour les membres qui peut maintenant parvenir entre les mains de tout membre ; elle est intitulée « Ce qui se passe dans la Société anthroposophique » et parait chaque semaine depuis notre Congrès de Noël. Grâce à cette Feuille d'informations et à beaucoup d'autres choses qui se développent dans la Société anthroposophique, celle-ci doit à l'avenir participer à cette vie animée qui peut venir de l'anthroposophie.

L'isolement de nos branches devrait un peu cesser. C'est seulement par là que la Société anthroposophique devient un tout : du fait que celui qui appartient à une branche anthroposophique en Nouvelle-Zélande sait ce qui se passe dans une branche anthroposophique à Berne ou à Vienne, que celui qui est dans une branche anthroposophique à Berne sait ce qui se passe en Nouvelle-Zélande ou à New-York ou à Vienne. Il existera une possibilité pour cela. Et parmi les nombreuses choses que nous créons, ou tout au moins parmi les multiples choses que nous voulons créer en liaison avec ce Congrès de Noël, il y aura justement ceci : cette Feuille d'informations sera effectivement un organe de transmission pour tout ce qui se fera d'anthroposophie dans le monde. Il sera seulement nécessaire de comprendre cette Feuille d'informations, et l'on saura aussi ce qu'il convient de faire pour qu'elle soit bonne.

Pendant que je parle ici, on distribue à Dornach en ce moment le troisième numéro de cette Feuille d'informations, dans lequel j'ai exposé comment chaque membre individuellement peut contribuer à ce qu'elle soit réellement une image reflétant l'activité anthroposophique dans le mouvement anthroposophique. C'est seulement parce que je crois que pour cela, il est nécessaire que vraiment l'on cultive mieux l'anthroposophie dans la Société anthroposophique que ce n'a été fait jusqu'ici – je ne veux pas dire quant à la matière, mais mieux quant à l'intensité, à l'enthousiasme et à l'amour – c'est pourquoi j'ai décidé, alors que selon les usages en vigueur dans le monde j'aurais abondamment le droit de prendre ma retraite – à l'âge où on le fait – c'est seulement parce que je pense ainsi que je me suis décidé à recommencer.

Après avoir dès 1912 laissé à d'autres le soin de diriger personnellement la Société anthroposophique, je me suis décidé à recommencer et à m'imaginer que je suis jeune à nouveau et que je pourrais tout à fait agir. Et j'aimerais, mes chers amis, que l'on comprenne réellement dans ce sens qu'un certain intérêt plus vivant pour une vie plus animée dans la Société anthroposophique apparaisse. C'est de cela vous pouvez le lire dans le « Gœthéanum » et dans la Feuille d'informations, ceux d'entre vous qui n'étiez pas à Dornach – de ce qui s'est accompli au Congrès de Noël, que j'aimerais qu'une parole spirituelle puisse parvenir vraiment à chaque membre individuellement. Par là, on parviendra à ce qu'à nouveau une vie ésotérique réelle gagne la Société. C'est dans ce but qu'a été fondée à Noël l'Université de Science spirituelle : pour qu'à nouveau une vie ésotérique puisse pénétrer dans notre Société anthroposophique. Cela pourra venir.

Les paroles que j'ai prononcées à votre intention aujourd'hui, mes chers amis, j'ai voulu les prononcer pour qu'en même temps elles expriment ceci : Que puisse à nouveau pénétrer parmi nous une vie ésotérique de la manière qui vous sera exprimée de plus en plus, et qui pourra être réalisée grâce à ce qui, à l'avenir, pourra émaner de Dornach, le lieu où se trouve la Société universelle, fondée à Noël. Que puissent les chers membres de cette branche bernoise contribuer beaucoup à ce que nous voudrions si volontiers faire à Dornach pour le mouvement anthroposophique, selon les forces que nous avons.

DEUXIÈME CONFÉRENCE
Berne, 16 avril 1924

Il a déjà été exprimé ici, dans le cercle de nos amis anthroposophes de Berne, comment le Congrès de Noël au Gœthéanum était destiné à introduire un caractère nouveau dans le mouvement anthroposophique. La conscience de ce nouveau caractère ne saurait être soulignée trop souvent. Car il s'agit certes de ceci : avant ce Congrès de Noël – dans la pratique tout au moins, bien que peut-être pas partout – on concevait la Société anthroposophique comme une sorte de société administrant ce qui forme le contenu et l'impulsion vitale de l'anthroposophie. Les choses sont pour l'essentiel apparues ainsi depuis que la Société anthroposophique s'est rendue indépendante de la Société théosophique.

L'évolution de cette Société anthroposophique ne s'est pas poursuivie comme elle aurait pu le faire sous cette condition que je n'aurais assuré moi-même aucune fonction directrice ou analogue, mais que j'aurais occupé une position de parfaite liberté au sein de la Société. Cependant, on a en fait pris rarement note de ce qui aurait pu se développer sous cette condition. C'est ainsi qu'environ à partir de l'année 1919 – après les années de guerre où il fut difficile de diriger la Société anthroposophique – toutes sortes d'aspirations se firent jour en son sein, aspirations issues de telles ou telles ambitions dans le cercle des membres, et qui au fond ont exercé une action préjudiciable à la cause anthroposophique, préjudiciable dans le sens que par là justement l'hostilité du monde extérieur s'est particulièrement manifestée. Il est tout à fait naturel, mes chers amis, que lorsque de telles aspirations apparaissent au sein d'une Société qui repose sur une base occulte, on soit finalement obligé – de par la réalité ésotérique – de laisser ces choses se faire. Car imaginez qu'à tout ce qui voulait se constituer là, j'aie mis obstacle d'emblée, la plupart des personnes concernées diraient aujourd'hui : oui, si seulement ceci ou cela s'était réalisé, les choses auraient évolué favorablement ! Or, on peut bien le dire, la position du mouvement anthroposophique dans le monde devint de plus en plus difficile.

Je ne mentionnerai pas les détails, mais travaillerai davantage à dégager les aspects positifs ; je veux dire seulement qu'il est justement nécessaire, en face de tout ce qui est apparu de négatif dans la Société, de faire une place à ces aspects positifs. Une fondation positive – comme je l'ai souvent mentionné avant le Congrès de Noël au Gœthéanum – comme le mouvement anthroposophique, qui est en fait un courant spirituel dirigé par des puissances et par des forces spirituelles, issues du monde suprasensible, et qui ne font que se manifester ici dans le monde physique, ne devait pas être confondue avec la Société anthroposophique, qui est justement une société gérant – dans la mesure où elle le peut – et cultivant l'impulsion anthroposophique.

Or, depuis le Congrès de Noël au Gœthéanum, tout cela a complètement changé. Et c'est seulement dans la perspective de ce changement qu'avait un sens le fait d'en assurer moi-même la présidence, avec un comité formant un organisme unitaire et avec lequel on peut et on doit travailler très intensément pour le mouvement anthroposophique. La condition à remplir est celle-ci : désormais le mouvement anthroposophique ne doit faire qu'un avec la Société anthroposophique. Ce qui n'était donc pas vrai avant le Congrès de Noël a totalement changé depuis. Il faut que désormais la Société anthroposophique fasse corps avec le mouvement anthroposophique tel qu'il se présente dans le monde. Par là il est devenu nécessaire que l'impulsion ésotérique qui passe à travers tout le mouvement anthroposophique apparaisse aussi réellement dans l'ensemble de la constitution de la Société anthroposophique. C'est pourquoi, depuis ce Congres de Noël à Dornach, il faut absolument que soit reconnu que cette institution du Comité directeur de Dornach est elle-même une réalité ésotérique, qu'un courant vraiment ésotérique passe à travers la Société, et que le fait d'avoir institué le Comité directeur soit considéré comme un acte ésotérique. C'est sous cette condition que ce Comité a été constitué.

Il faut en outre retenir que désormais, la Société anthroposophique n'est pas seulement une institution gérant l'anthroposophie, mais que l'anthroposophie elle-même doit se réaliser dans tout ce qui se passe dans la Société anthroposophique. L'activité elle-même doit être anthroposophique. C'est là, semble-t-il, quelque chose qui ne pénètre dans la conscience que très difficilement. Il faudrait pourtant que peu à peu, cette transformation fondamentale s'accomplisse dans la conscience de nos amis.

Il a tout d'abord été tenté, dans la Feuille pour les membres adjointe au Gœthéanum, d'apporter à la Société ce qui peut lui donner une substance cohérente, ce qui peut pour ainsi dire y introduire un courant de pensée cohérent qui puisse, à travers le mouvement, servir le spirituel qui afflue ; ce qui rend possible un courant de pensée cohérent, en particulier par la formulation hebdomadaire de principes directeurs qui doivent pour ainsi dire être le germe donnant la base de ce qui se fera dans les branches. Il est vraiment singulier qu'on méconnaisse encore ce qu'est le mouvement anthroposophique.

J'ai reçu il y a quelque temps une lettre d'un jeune membre de la Société anthroposophique. Cette lettre traitait de l'insertion – pour ici, pour la Suisse, cela n'a pas d'importance, je cite le fait comme exemple de l'insertion dans la Société anthroposophique de la Communauté pour le renouveau chrétien. Or, à un certain moment, étant ici à Dornach, j'ai souligné comment doit être conçu le rapport de cette

Communauté des chrétiens avec la Société anthroposophique. J'ai souligné à l'époque que je ne puis en aucune façon, dans la Société anthroposophique, être considéré comme le fondateur de la Communauté des chrétiens, mais que cette Communauté des chrétiens a été constituée par moi – j'ai employé à ce moment l'expression « en tant que personne privée » – à côté de la Société anthroposophique.

La lettre se réfère à cette expression de « personne privée » après avoir dit qu'un renouveau religieux ne peut s'accomplir grâce à un être humain, mais seulement et uniquement du fait qu'une impulsion spirituelle venue des sphères supérieures pénètre à nouveau les impulsions terrestres : on ne peut espérer un renouveau religieux que de l'action des puissances divines et spirituelles elles-mêmes. Ce qui est tout à fait juste. Mais ici on oublie peut-être une chose – et il est nécessaire que cela soit complètement compris dans la Société anthroposophique. Ce qui doit être compris, c'est ceci : que le mouvement anthroposophique en tant que tel – et en lui résident aussi les sources du mouvement de renouveau chrétien – ne doit certes pas son origine à une impulsion simplement humaine, mais que justement il est ce qui a pris place dans le monde sous l'influence et grâce à l'impulsion de puissances spirituelles divines.

C'est seulement en considérant l'anthroposophie elle-même comme une réalité instituée par l'esprit et parcourant ésotériquement la civilisation que l'on pourra alors, quand autre chose naîtra des sources de l'anthroposophie, avoir une opinion juste, et qu'une objection comme celle que présente cette lettre ne sera pas possible. Il faut que soit présente la conscience que dorénavant, la Société anthroposophique est dirigée ésotériquement à partir du Gœthéanum.

A ceci se relie le fait qu'un courant complètement nouveau passe à travers tout ce qui est maintenant considéré comme appartenant au mouvement anthroposophique. C'est pourquoi, mes chers amis, vous remarquerez aussi que depuis ce temps, il est parlé tout autrement qu'auparavant. A l'avenir, rien d'autre n'importera, sinon la présence, dans toutes les mesures prises dans le mouvement anthroposophique, identique à la Société anthroposophique, d'une responsabilité vis-à-vis des puissances spirituelles. Mais il faut que cela soit compris comme il faut. Et ce qu'il faut notamment comprendre, c'est que déjà le titre « Société Anthroposophique Universelle » ne doit pas être employé lors d'une manifestation quelconque sans qu'on se soit d'abord entendu avec le Comité directeur de Dornach ; que ne soit pas utilisé ensuite quelque chose qui a été inauguré à Dornach sans qu'on se soit mis dans le rapport convenable avec le Comité directeur de Dornach.

Je suis obligé de mentionner cela, parce qu'il arrive constamment que, par exemple, des conférences soient faites sous la dénomination de Société Anthroposophique Universelle sans que l'autorisation en ait été demandée à Dornach. On se sert de choses qui sont de nature ésotérique, comme des formules par exemple, sans fonder ce comportement sur un accord avec le Comité directeur, ce qui est absolument nécessaire ; car nous avons à faire à des réalités, et non à de quelconques mesures administratives ou à des formalités. Il faut donc, pour toutes ces choses et d'autres analogues, requérir un accord ou adresser une demande au secrétaire du Comité directeur de Dornach. En l'absence de cet accord, la manifestation prévue est considérée comme n'ayant pas son origine dans le mouvement anthroposophique. Ce qui devrait apparaître d'une façon quelconque.

Les choses sont maintenant telles que tout élément bureaucratique, quel qu'il soit, toute forme strictement administrative doivent à l'avenir disparaître de la Société anthroposophique. Le lien existant au sein de la Société est purement humain, ne concerne que l'humain. Il m'est peut-être permis de mentionner ici que la chose apparaît déjà en ceci : dorénavant, les douze mille cartes bleues qui vont être établies seront signées de ma main. On m'a conseillé de faire un tampon qui y serait apposé. Je ne le ferai pas. Ce n'est qu'une mesure de peu d'importance, mais la chose est quand même différente quand je laisse mon regard se poser sur le nom d'un membre, et qu'ainsi un lien, quoiqu'abstrait, mais cependant personnel, s'établit. Bien qu'il s'agisse d'une affaire extérieure, elle doit montrer que nous rechercherons à l'avenir à établir des rapports personnels, humains.

C'est pourquoi par exemple, récemment à Prague, lorsqu'il nous fut demandé si la Société nationale de Bohème pouvait devenir membre de la Société anthroposophique, il a été décidé que cela n'était pas possible : seuls des individus peuvent devenir membres de la Société anthroposophique, et peuvent ensuite se rassembler pour former des groupes. Mais ils deviennent membres en tant qu'individus et possèdent une carte individuelle. Les personnes morales, qui ne sont donc pas des hommes, ne peuvent en avoir. De même, les statuts n'établissent rien, ils décrivent simplement ce que le Comité directeur de Dornach, qui doit être compris dans un sens ésotérique, veut, de sa propre initiative, faire pour le mouvement anthroposophique. Toutes ces choses doivent, à l'avenir, être prises très profondément au sérieux ; c'est seulement ainsi qu'il sera possible de créer dans la Société anthroposophique ce dont l'absence aurait signifié pour moi l'impossibilité de prendre en charge sa direction.

Grâce au Congrès de Noël, toute notre activité, tout notre travail doivent en toutes choses recevoir un élan nouveau. C'est pourquoi, à l'avenir, il sera parlé en puisant entièrement à l'esprit, il sera parlé de façon telle que des choses comme celles qui se sont passées ces derniers temps ne pourront plus se produire. Voyez-vous, une grande partie de l'hostilité à notre égard est née du fait que bien des choses au sein de la Société avaient le caractère d'une provocation. Certes, à cette hostilité s'ajoutent toutes sortes de choses de mauvais aloi, mais à l'avenir on ne pourra plus observer vis-à-vis de l'hostilité la même attitude qu'autrefois.

Car les cycles sont à la disposition de chacun, on les trouve au Philosophisch-Anthroposophischer Verlag. Nous ne permettrons pas qu'on fasse de la publicité pour eux en librairie, mais ils seront accessibles à tous. Cela suffit déjà à réduire à néant l'affirmation selon laquelle la Société anthroposophique serait une société secrète, détenant des écrits secrets. Mais à l'avenir, bien des choses passeront dans le mouvement anthroposophique à propos desquelles on ne peut avoir aucun lien avec un monde extérieur hostile quelconque. Une grande partie de ce qui, à l'avenir, affluera dans l'enseignement de la Société anthroposophique sera d'une nature qui provoquera une hostilité toute spontanée de la part de ceux qui sont à l'extérieur, mais une hostilité dont on ne se souciera pas parce qu'elle est toute naturelle.

C'est dans cet esprit que je voudrais vous parler notamment du fait que la compréhension de l'évolution historique de l'humanité apparaît sous un tout autre jour lorsqu'on procède avec sérieux à l'étude des rapports karmiques dans le devenir du monde.

Voyez-vous, lors de la toute première assemblée qui se tint à Berlin pour la fondation de la Section allemande de la Société théosophique à cette époque, je choisis un certain titre pour une conférence que je voulais y faire. Ce titre était : Exercices pratiques sur le karma. Je voulais à ce moment introduire ce qui doit se faire maintenant. Je veux prendre très au sérieux l'étude du karma.

A l'époque, il y avait dans la Section allemande de la Société théosophique certains membres âgés qui furent pris littéralement de tremblements à l'idée que j'avais l'intention de commencer un travail ésotérique. Et en effet, l'atmosphère n'y était pas favorable. On pouvait constater combien peu les âmes y étaient préparées. Sous la forme que je voulais lui donner alors, le thème Exercices pratiques sur le karma ne put absolument pas être mis en valeur. Les circonstances rendirent nécessaire qu'il soit en fait traité d'une façon beaucoup plus exotérique que ne le comportait mon intention. Mais maintenant qu'un travail préparatoire de deux décennies a été accompli, il faut enfin entreprendre une étude véritablement ésotérique. C'est ainsi que put avoir lieu à Dornach le Congrès de Noël, qui introduisit l'ésotérisme dans la Société, et l'on peut maintenant se rattacher à ce moment où l'intention naquit d'introduire ce caractère ésotérique dans la Société.

Comment apparaît en réalité l'évolution historique de l'humanité lorsque nous portons le regard sur les vies terrestres successives telles qu'elles se révèlent à l'homme ? Songez donc, mes chers amis, lorsqu'une personnalité apparaît qui assume quelque fonction de direction, de guide dans l'évolution, il nous faut dire : cette personnalité porte en elle une individualité, une âme qui fut souvent présente dans la vie terrestre, et qui y apporte les impulsions provenant de vies terrestres précédentes. Nous la comprenons en réalité seulement quand nous la comprenons en fonction de sa vie terrestre antérieure. Nous voyons en même temps par là que ce qui agissait dans les époques passées de l'histoire universelle est apporté par les humains eux-mêmes.

Ce qui vit aujourd'hui dans la civilisation est né des hommes d'un ample présent. Mais ces hommes sont les mêmes âmes qui étaient présentes dans des périodes antérieures, ont assimilé ce qu'apportaient les civilisations précédentes, et l'apportent eux-mêmes dans le présent. Il en va de façon analogue pour les autres époques. Si bien que l'on ne peut comprendre le courant continu des impulsions civilisatrices que si l'on peut percevoir ce qui a été apporté par les âmes d'une époque dans une autre. C'est cela qui constitue une histoire concrète en face de celle qui est abstraite, dans le cadre de laquelle on ne parle que d'idées agissant dans l'histoire universelle ou de volonté morale, d'impulsions morales générales qui transportent les choses d'une époque dans une autre.

Les porteurs de ce qui provient d'autres périodes de culture, ce sont les âmes humaines elles-mêmes, car elles se réincarnent constamment. C'est seulement alors, lorsqu'on considère tout d'abord la manière dont s'est faite l'histoire, et comment les hommes eux-mêmes qui ont vécu des existences répétées en ont transporté le contenu d'une époque dans l'autre, que l'on comprend comment on est soi-même devenu, comment on a apporté ce qui est le fondement du destin du corps, du destin favorable ou défavorable. C'est seulement alors que se dévoilent les secrets, les grandes énigmes du devenir historique.

J'aimerais maintenant montrer aujourd'hui, à l'aide de trois exemples, comment le karma agit à travers des personnalités concrètes : l'un de ces exemples nous conduira plutôt vers le grand théâtre de l'histoire, les deux autres concerneront davantage des réincarnations individuelles.

Voyez-vous, dans notre civilisation moderne, il y a beaucoup de choses qui en fait ne sont pas complètement en accord avec le christianisme, avec l'évolution chrétienne : la science moderne avec tous les éléments qui pénètrent jusque dans l'école primaire, de telle sorte que les humains qui ignorent tout de la science ont une activité pensante marquée par son esprit. En fait, ces impulsions ne sont pas chrétiennes. D'où proviennent-elles ?

Vous savez tous qu'environ un demi-millénaire après la fondation du christianisme s'est répandu l'arabisme inspiré par Mahomet. Lorsqu'on suit tout d'abord son cheminement, on voit Mahomet fonder une doctrine qui, en un certain sens, s'est opposée au christianisme. Dans quelle mesure s'y est-elle opposée ? – Voyez-vous, un élément inhérent au christianisme, c'est qu'en son noyau central vivent les trois formes de la divinité : le Père, le Fils et l'Esprit. Ceci nous ramène aux Mystères du passé qui faisaient franchir aux humains, dans leur évolution ascendante, quatre degrés préparatoires, puis trois degrés supérieurs. Lorsque l'être humain atteint le cinquième, il apparaît comme le représentant de

l’Esprit, au sixième comme le représentant du Christ, au septième, le degré suprême, comme le représentant du Père. Je ne voulais que mentionner cela.

Cette Trinité apporte la possibilité d’une impulsion vers la liberté dans l’évolution du christianisme. Lorsque le regard s’élève vers Dieu le Père, on trouve en lui cette spiritualité qui vit dans toutes les forces de l’univers émanant de la lune vers l’existence terrestre. Or, au sein de cette existence terrestre, les forces qui émanent de la Lune sont celles qui ont à voir avec les impulsions de la germination physique, donc, chez l’homme, de la formation physique. Naturellement, il faut toujours être au clair sur ce point : cette formation de l’homme physique a un aspect spirituel. Nous descendons de l’existence pré-terrestre, nous nous unissons à un corps physique. Et tout ce qui se passe là, et qui, à partir de la naissance, fait prendre place à l’homme dans la vie terrestre, c’est une création de Dieu le Père, c’est une création destinée à la terre par les forces de la Lune.

Du fait que l’homme, durant la vie terrestre, est soumis aux forces lunaires, il est également soumis lorsqu’il prend place dans l’évolution terrestre, à des impulsions bien déterminées. C’est pourquoi aussi une religion lunaire, une religion expressément du Père – comme le fut la religion de l’antiquité hébraïque – est entièrement orientée de façon à ne donner de la valeur en l’homme qu’à ce qui en lui vient des forces de Dieu le Père, des forces lunaires. Mais lorsque le christianisme fut fondé, d’antiques vérités mystériques étaient encore présentes dans l’entourage du Christ, qui reportaient par exemple à des institutions bien déterminées datant de la période de civilisation post-atlantéenne la plus reculée, à des institutions qui paraîtraient tout à fait grotesques à l’homme d’aujourd’hui, mais étaient cependant fondées dans la nature humaine.

Voyez-vous, quand durant la première civilisation post-atlantéenne, celle que nous avons appelée la période proto-hindoue, l’être humain atteignait l’âge de 30 ans, il passait dans la vie terrestre par une transformation radicale, par une métamorphose. Une transformation si radicale que pour l’exprimer en termes actuels, modernes, on dirait qu’il pourrait arriver ceci : cet homme qui avait passé la trentième année en rencontrait un autre bien connu de lui, avec lequel il était peut-être lié d’amitié, et qui n’avait pas encore 30 ans. Celui-ci lui adresse la parole, il veut le saluer. Celui-là, qui a passé 30 ans, ne comprend pas ce qu’il veut : avec la trentième année, il a oublié tout ce qu’il a vécu sur la terre !

Et l’impulsion qui dans la vie continuait d’agir en lui, lui était donnée par les Mystères. Ainsi en était-il dans les temps les plus reculés de l’évolution, après la catastrophe atlantéenne. Pour apprendre ce qu’il avait vécu auparavant, il lui fallait tout d’abord s’informer, et il l’apprenait de la petite communauté présente autour de lui. A 30 ans, l’âme était si profondément transformée qu’il était devenu un homme tout nouveau. Il commençait une nouvelle existence, comme il l’avait fait au moment de sa naissance. A cette époque, une chose lui était très claire : jusqu’à la trentième année les forces de la jeunesse agissaient ; ensuite, il fallait que les Mystères, porteurs d’impulsions réelles, fassent en sorte qu’il continue à mener dans son âme une existence d’homme. C’est ce que faisaient les Mystères, parce qu’ils détenaient les secrets du Fils.

Le Christ vivait déjà en un temps où les secrets du Fils tels que je viens de les esquisser s’étaient évanouis complètement et n’étaient plus connus que de petits cercles. Cependant, par l’expérience qu’il vécut dans sa trentième année, le Christ put se révéler comme étant celui qui, le dernier, avait reçu l’impulsion du Fils, et même l’avait reçue directement du cosmos, comme on doit la recevoir pour être après 30 ans dépendant des forces du Soleil, comme on l’avait été auparavant de celles de la Lune. Le Christ a fait comprendre aux hommes que l’entité du Fils en lui était cette entité solaire qu’on attendait autrefois dans les Mystères, mais comme une chose qui n’était pas présente sur la terre.

Ainsi l’humanité a-t-elle été guidée à porter son regard sur le Christ – comme on avait, dans les anciens Mystères, contemplé les secrets de la force solaire – pour dire : Maintenant le secret du soleil a pénétré en l’homme. Mais cela a été complètement extirpé dans les premiers siècles chrétiens. La sagesse stellaire, la sagesse cosmique a été extirpée, et il s’est formé peu à peu du Mystère du Golgotha une conception matérialiste qui ne connaît le Christ que comme l’être qui certes a vécu en Jésus, mais qui par ailleurs veut tout ignorer de ce qui le concerna.

Dans les premiers siècles chrétiens, ceux qui le savaient pouvaient dire : A côté de Dieu le Père, il y a Dieu le Fils ou le Dieu Christ. Dieu le Père régit ce qui en l’homme est implanté par la nécessité, parce que c’est né avec lui et agit en lui comme les forces de la nature. C’est ainsi que la religion hébraïque s’est constituée. Le christianisme place à côté de cela la force du Fils, le Créateur qui pénètre dans son âme pendant le cours de la vie humaine, qui le libère et le fait renaître à lui-même afin qu’il puisse devenir dans l’existence terrestre quelque chose qui n’ait pas été déterminé avant la naissance par les forces lunaires. Telle était l’impulsion essentielle du christianisme durant les premiers siècles.

Contre cette impulsion, le mahométisme s’est dressé avec ce principe qui a une grande influence : il n’existe pas de dieu en dehors de celui que Mahomet doit proclamer. – C’est un retour en arrière vers les temps pré-chrétiens, sous une forme seulement un peu renouvelée parce qu’elle est apparue un demi-millénaire après la fondation du christianisme. Ainsi a-t-on fait du dieu de la nature, de Dieu le Père, le dieu unique, qui n’est pas le dieu de la liberté, qui n’est pas un dieu qui conduise les hommes vers la liberté. Ce qui favorise au sein de l’arabisme, ce champ dans lequel se répand le mahométisme, un renouveau des anciennes cultures. Et en effet, dans différents centres de civilisations de l’Orient s’accomplit un renouveau de cultures très anciennes, excluant le christianisme, et qui se répand en

même temps que les campagnes militaires que l'arabisme mène d'est en ouest, en Afrique, encerclant, dirais-je, le christianisme dans un courant de rénovation d'anciennes cultures.

Un foyer brillant de cet arabisme exista en Asie à la cour d'Hârûn-al-Raschid au temps où Charlemagne régnait en Europe. Mais tandis que ce dernier put à peine faire mieux que d'apprendre à lire et à écrire, et à développer les formes primitives de la culture, une civilisation grandiose animait la cour d'Hârûn-al-Rashid. Hârûn n'était peut-être pas un très bon esprit, mais c'était un esprit d'envergure, pénétrant, génial, un esprit universel au meilleur sens du mot. Il rassemblait à la cour tous les sages qui étaient porteurs des connaissances que l'on pouvait avoir à l'époque : poètes, philosophes, médecins, théologiens, architectes, tout cela vivait, réuni par son grand esprit, à la cour de Hârûn-al-Rashid.

Or, à cette cour de Hârûn-al-Rashid vivait un esprit important, tout à fait éminent, qui – non à l'époque dans l'incarnation présente à cette cour, mais dans une incarnation précédente – avait été un véritable initié. Vous vous demanderez : Mais un initié, en passant par une suite d'incarnations, ne reste donc pas un initié ? – On peut avoir été dans une époque antérieure un initié profond, mais il faut, à une époque ultérieure, utiliser le corps, subir l'éducation qui sont le produit de cette époque. Il faut alors conserver dans son subconscient les forces qui proviennent de l'incarnation précédente. Il faut ensuite que se développe en l'être ce qui est conforme à la civilisation dans laquelle on vit. C'est ainsi que vivent des hommes qui, extérieurement, semblent être comme le produit de leur civilisation ; mais à travers leur manière de vivre, on perçoit en eux des impulsions plus profondes : ils étaient autrefois initiés, cela ne s'est pas perdu, et dans leur subconscient ils agissent aussi en conséquence ; mais ils ne peuvent pas faire autrement que s'adapter à ce que la vie culturelle leur accorde.

Telle était la personnalité dont la tradition dit qu'elle a, à la cour de Hârûn-al-Rashid, mis au point une organisation grandiose pour toutes les sciences, n'étant à l'époque justement qu'un des plus grands sages de son temps, dont l'esprit était doué d'un talent d'organisateur d'une telle envergure que beaucoup de ce qui a agi à la cour de Hârûn-al-Rashid est venu de lui.

Puis l'arabisme se répandit durant des siècles. Nous connaissons les guerres que l'Europe dut faire pour le maintenir dans ses limites. Mais cela ne réglait pas tout : les âmes qui ont agi dans le champ de l'arabisme passent par le porche de la mort, continuent d'évoluer à travers le monde spirituel, et d'une certaine façon, en restent à leur manière d'agir. Ainsi en est-il des deux individualités de Hârûn-al-Rashid et du sage conseiller qui vivait à sa cour.

Suivons tout d'abord le premier. Il franchit le porche de la mort, continue d'évoluer à travers le monde spirituel. L'arabisme est refoulé dans sa forme extérieure ; le christianisme implante en Europe du Centre et en Europe occidentale le caractère exotérique qu'il a progressivement adopté. Mais autant il est peu possible d'agir en Europe dans le sens du mahométisme, de l'arabisme sous sa forme ancienne, autant il devient possible aux âmes de ceux qui avaient vécu à la cour de Hârûn-al-Rashid au sein de cette brillante civilisation et en avaient reçu l'impulsion, de continuer justement à agir dans le sens de cette impulsion.

Nous voyons alors Hârûn-al-Rashid lui-même se réincarner dans la personnalité célèbre de Baco de Verulam, cet esprit anglais éminent sous l'influence duquel se trouve toute la pensée scientifique moderne, et avec elle beaucoup de ce qui vit maintenant dans les hommes. A partir de Londres, de l'Angleterre, Hârûn-al-Rashid ne pouvait pas répandre une culture, une civilisation sous une forme strictement arabe, cette âme devait utiliser la forme que l'Occident rendait possible. Mais le caractère fondamental, la démarche foncière de ce que Baco de Verulam a répandu sur le mode de pensée européen, c'est l'ancien arabisme sous une forme nouvelle. Et c'est ainsi que l'arabisme vit justement dans le mode de pensée scientifique d'aujourd'hui, parce que Baco de Verulam est Hârûn-al-Rashid réincarné.

Le sage qui avait vécu à sa cour franchit également le porche de la mort, mais il suivit un autre chemin. Il ne pouvait pas plonger dans un courant spirituel aussi matérialiste, ce que Baco pouvait faire, il lui fallait rester au sein d'un courant plus spiritualisé. C'est ainsi qu'à l'époque où Baco de Verulam était actif, un autre esprit – celui-ci en Europe du Centre – fut actif, dont l'âme rencontra en quelque sorte ce qui émanait de Hârûn-al-Rashid réincarné. Nous voyons pour ainsi dire le courant de Bacon se déverser d'Angleterre en direction de l'Europe du Centre, d'ouest en est.

Du fait que l'âme a, dirais-je volontiers, rapporté d'Espagne et de France cette manière de voir de l'arabisme, on peut déjà comprendre qu'elle s'emplit d'un contenu différent de celui de l'âme qui franchit le porche de la mort, durant son périple à travers le monde spirituel fixe son regard sur l'Europe du Centre et de l'est, et tenait dans cette Europe du Centre dans la personne d'Amos Comenius. Ce qu'il a vécu à la cour d'Hârûn-al-Rashid en puisant à la sagesse orientale, il le renouvelle en étant au XVIIè siècle la personnalité qui adopta énergiquement cette idée : à travers l'évolution de l'humanité passe un élément spirituel, un élément spirituel structuré. On dit souvent familièrement que Comenius croyait au « règne millénaire ». Voilà une banalité.

En vérité, cela signifie que Comenius croyait à l'existence de périodes dans l'histoire de l'humanité, qu'il a admis une évolution spirituelle structurée de l'histoire universelle, et structurée par le monde spirituel. Il veut montrer qu'une réalité spirituelle parcourt de ses ondes et anime la nature tout entière : il écrit une Pansophia, une sagesse omniprésente. L'action d'Amos Comenius est marquée d'un trait

spirituel profond. Et en même temps, il est un rénovateur de la pédagogie. On sait qu'il vise à la rendre concrète – mais autrement que le matérialisme, concrète en étant imprégnée d'esprit. Je ne puis ici en faire un exposé détaillé, je peux seulement indiquer que l'arabisme sous sa forme occidentale et l'arabisme sous sa forme orientale proviennent de ces deux impulsions spirituelles confluant en Europe du Centre.

Nous ne comprenons bien des choses qui vivent dans la civilisation de l'Europe du Centre que quand nous voyons ainsi des esprits ayant vécu à la cour d'Hârûn-al-Rashid rapporter eux-mêmes d'Asie en Europe – sous la forme nouvelle qu'il put prendre ce qui vient de l'arabisme. Nous voyons ainsi comment l'individualité humaine agit à travers les incarnations. Ceci peut ensuite, comme je l'ai dit à différentes occasions, être appliqué à notre propre incarnation. Mais il faut tout d'abord disposer d'exemples concrets.

Voyons d'abord un de ces exemples – qui probablement éveille l'intérêt avant tout dans ce pays* (*La Suisse), observons le poète suisse Conrad Ferdinand Meyer. Quand, au-delà de ses œuvres poétiques, nous fixons notre regard sur sa personnalité, elle peut bien éveiller un grand intérêt. C'est une étrange personnalité, ce Conrad Ferdinand Meyer. Chez lui, il en allait toujours ainsi : lorsqu'il composait ses poèmes progressant en rythmes merveilleux, on voit, quand on peut observer ces choses, que son âme avait à tout moment un penchant à quitter son corps.

Ce qui vit dans les merveilleuses formes des poèmes, et aussi de la prose poétique de Conrad Ferdinand Meyer, est bien une pure substance d'âme. Il a aussi, à plusieurs reprises, souffert dans sa vie d'un sort qui, lorsque cette séparation entre l'âme-esprit et le corporel-physique était trop marquée, lui valait des ombres dans la vie terrestre. Ce lien relâché de l'âme-esprit avec le corps physique – on le remarque lorsqu'on s'occupe des créations poétiques ou de la personnalité de Conrad Ferdinand Meyer. Cette individualité qui durant l'incarnation sous ce nom n'avait qu'un lien relâché avec le corps physique, il faut – c'est ce qu'on se dit tout d'abord – il faut que dans des vies antérieures elle ait vécu des expériences bien particulières.

Mais les investigations concernant des vies antérieures ne sont vraiment pas toujours aisées. Il faut passer par les déceptions les plus diverses, les refus les plus variés devant ce que l'on voudrait pénétrer par l'esprit. Ce que je dis ici des réincarnations n'est pas du tout destiné à satisfaire un appétit de sensationnel, mais à éclairer toujours plus profondément le devenir historique.

Lorsqu'on suit sa vie du regard, en partant justement de ce lien relâché entre l'âme-esprit et le corps physique, on est conduit vers une incarnation lointaine au VIè siècle après J-C., vers une individualité en laquelle on ne voit tout d'abord pas bien clair avec l'aide de l'intuition spirituelle grâce à laquelle on suit ces cheminements. Et en fait, on est à nouveau détourné de cette individualité qui vivait en Italie, et s'était adaptée là à la forme du christianisme qui se répandait. On ne parvient pas vraiment à l'aborder, et l'on est rejeté à nouveau vers l'incarnation de Conrad Ferdinand Meyer si bien qu'en fait, dans cette investigation d'une incarnation antérieure, alors qu'on croit déjà aborder l'incarnation du VIè siècle, on doit revenir à celui qui fut plus tard Conrad Ferdinand Meyer ; et alors, on ne comprend pas clairement le lien entre ces deux incarnations, jusqu'à ce qu'on découvre la solution de l'énigme. On s'aperçoit qu'en Conrad Ferdinand Meyer vit une pensée qui vous égare, une pensée qui a pris aussi une forme artistique, une pensée qui a passé dans la nouvelle intitulée Le Saint, qui traite de Thomas Becket l'évêque-chancelier de Canterbury au XIIè siècle, à la cour du roi Henry d'Angleterre.

Mais alors, lorsqu'on suit les enchaînements de pensées et de sentiments qui vivaient en Conrad Ferdinand Meyer tandis qu'il écrivait cette nouvelle, on pénètre vraiment dans la manière dont il œuvrait. On est en quelque sorte conduit d'un obscurcissement de la conscience vers la clarté, puis on fait retour. On se dit finalement : c'est une affaire bien particulière que cette pensée dans le récit de Conrad Ferdinand Meyer, elle ne s'explique pas d'emblée, il faut qu'elle soit profondément enracinée. On s'aperçoit alors qu'elle émane d'une impulsion active dans une vie terrestre passée, alors que l'individualité vivait en Italie, dans une cour de faible importance, et où elle a joué un grand rôle dans le cadre de l'évolution du christianisme : cette individualité a alors vécu quelque chose de particulier.

On s'aperçoit peu à peu qu'elle avait été, accompagnée d'une mission chrétienne, envoyée d'Italie en Angleterre. Cette mission a, à l'époque, fondé l'archevêché de Canterbury. L'individualité qui devait être plus tard Conrad Ferdinand Meyer avait été d'une part profondément touchée par un art répandu en Italie aux IVè et Vè siècles, et qui prit ensuite une forme plus élaborée, celle des mosaïques italiennes. C'est dans ce domaine qu'œuvrait l'individualité de Conrad Ferdinand Meyer. Imprégnée de l'impulsion du christianisme de l'époque, elle partit avec une mission chrétienne en Angleterre. Après avoir participé à la fondation de l'archevêché de Canterbury, elle fut assassinée par un chef anglo-saxon dans d'étranges circonstances.

Ce fait engendra dans l'âme une impulsion. Et lorsque cette âme revint au monde en la personne de Conrad Ferdinand Meyer, elle portait dans son subconscient l'empreinte du sort qu'elle avait alors subi. Le fait d'avoir été assassiné en Angleterre – il a quelque chose à voir avec l'archevêché de Canterbury ! De même qu'émerge parfois une impulsion dans le souvenir quand un mot retentit, cette impulsion « j'ai eu à faire une fois avec Canterbury » continua d'agir, et c'est ce qui poussa l'âme de Conrad Ferdinand Meyer à décrire – non pas sa destinée, cela restant dans le subconscient – mais le sort

semblable de Thomas Becket, du chancelier d'Henry d'Angleterre, et qui était en même temps archevêque de Canterbury.

Cette anomalie psychique singulière de Conrad Ferdinand Meyer provoqua aussi le glissement qui fit que son propre destin se confondit avec l'autre, dont l'écrivain avait été informé par l'histoire. A l'époque de la Guerre de Trente ans, où une si grande confusion régnait en Europe du Centre, cette individualité vint à nouveau au monde, cette fois sous la forme féminine. Et c'est en cette personnalité féminine que le chaos régnant à cette époque exerça une influence profonde sur l'individualité. Cette femme épousa une personnalité en fait sans éducation, un sabreur qui devant la situation en Allemagne s'enfuit en Suisse dans le canton des Grisons.

C'est ainsi que le couple – la femme sensible aux impressions certes chaotiques, mais puissantes, de cette époque, l'homme plus terre à terre – séjourna dans le pays des Grisons. C'est là que fut reçu au milieu des événements qui, à l'époque, agitaient le monde, ce qui cherche à émerger dans Jürg Jenatsch. Les pensées et les sensations revivent donc chez Conrad Ferdinand Meyer, nées de ce qu'il a vécu de cette façon. La difficulté, c'est qu'il ouvrait son âme à ces impressions, mais qu'il devait les amener à se métamorphoser parce qu'il vivait dans le monde de telle façon qu'en réalité son être spirituel s'ouvrait toujours à des impulsions qui n'avaient pour effet une union avec son corps, avec son physique, que par un lien distendu.

Vous voyez ici quelque chose par quoi l'on peut montrer comment les impulsions du passé viennent agir d'une très singulière façon sur le penser, le sentiment, la sensibilité et la création artistique d'une personnalité. La vérité ne se dégage ici certainement pas grâce à des spéculations, à la réflexion qui suit une démarche intellectuelle quelconque, mais vraiment uniquement dans la contemplation spirituelle.

Les personnalités qui attirent le regard durant une de leurs vies terrestres sont ensuite d'un intérêt tout particulier en ce qui concerne leurs existences répétées. Voyez-vous, il y a là une personnalité qui est particulièrement attachante pour les gens d'ici, et qui permet de bien plonger le regard dans la manière dont les âmes passent à travers les existences terrestres. Lorsqu'on apprend à connaître vraiment ces choses, elles prennent un autre aspect que celui que l'on suppose. Nous avons là une âme que je pus rencontrer tout d'abord exerçant une sorte de fonction sacerdotale au sein de Mystères antiques. Une sorte de mission sacerdotale ; non pas un prêtre occupant le premier rang, mais un prêtre qui, par sa position au sein des Mystères, pouvait donner aux âmes une formation de haut niveau. Une personnalité noble, pleine de bonté dans cette incarnation passée, telle qu'elle avait grandie grâce aux Mystères.

A cette personnalité échut le sort d'être au service d'un marchand d'esclaves au premier siècle avant la fondation du christianisme, donc environ cent ans avant la naissance du Christ, et ce du fait des mœurs de l'époque ; d'être, sous les ordres d'une personnalité assez cruelle, chef d'une troupe d'esclaves qui devaient travailler durement et qui ne pouvaient être traités autrement qu'en fonction des mœurs de l'époque. Cette personnalité, il ne faudrait pas la méconnaître, la mal comprendre. Il faut concevoir les rapports humains dans les anciennes cultures autrement que dans la nôtre.

Il faut tout à fait comprendre qu'une personnalité aussi noble que celle dont je parle ait pu se réincarner environ cent ans avant la fondation du christianisme en la personne d'une sorte de chef appartenant à une grande troupe d'esclaves. Elle ne pouvait guère agir selon ses propres impulsions, ce fut là ce qui pesait sur son destin. Mais en même temps elle avait noué un lien singulier avec les âmes qui habitaient les esclaves condamnés à travailler durement. Cette personnalité obéissait en effet à l'autre, qui était cruelle – nous dirions aujourd'hui : à son chef. Mais en pareil cas, dans de telles situations, il naît des antipathies et des sympathies. Et lorsqu'ensuite cette personnalité qui avait parfois obéi, le cœur saignant, aux ordres reçus, passa par le porche de la mort, elle se trouva rencontrer les âmes qui lui vouaient une certaine haine. Ce sentiment se manifesta dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance et créa des liens psychiques et spirituels qui agirent comme impulsions en préparant la prochaine vie terrestre.

Naturellement, entre tous les humains qui ont à faire les uns avec les autres, il se forme des liens karmiques. En vertu du destin aussi, cette individualité dont je parle ici, une sorte de meneur d'esclaves liée karmiquement avec son chef, aux ordres duquel elle devait obéir, se rendit aussi d'une certaine manière coupable – j'aimerais dire : coupable-innocente – de tout ce que provoquait la cruauté du chef. Elle le suivait, non pas sous l'effet d'une impulsion propre, mais à cause des mœurs et de la situation d'ensemble, et c'est ainsi qu'un lien karmique les unissait. La préparation qui s'ensuivit dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance amena cette personnalité, qui avait été meneur d'esclaves, à revenir au monde au IXè siècle après J-C. sous la forme féminine.

Elle devint l'épouse de ce chef cruel et vécut dans cette alliance plus d'une chose qui était une compensation karmique à ce que j'ai appelé une sorte de culpabilité innocente devant les cruautés commises. Mais ce qui est vécu approfondit l'âme : bien des éléments présents dans l'ancienne incarnation de prêtre réapparurent, mais avec un caractère profondément tragique. La situation au IXè siècle amena des relations entre ce couple et de nombreuses personnes qui étaient les âmes réincarnées de ceux qui avaient vécu avec eux étant esclaves. En règle générale, les âmes humaines renaissent ensemble à la même époque. Et il en résulta à nouveau sur terre un lien dans la vie.

Les âmes qui autrefois avaient été surveillées par le meneur d'esclaves vivaient maintenant. en un même lieu, formant une commune plus ou moins importante, dont l'huissier, dirait-on – mais un huissier dans un sens élevé – était l'homme cruel. Et comme il avait à faire avec tous les habitants, il ne faisait que de pénibles expériences dans la commune, dont il n'était pas le responsable, mais pour laquelle il devait s'occuper de beaucoup de choses. La femme participait toujours à ces expériences. Nous voyons donc un groupe de gens se lier avec ces deux personnalités. Mais le karma qui avait lié ensemble les deux personnalités, le chef et le meneur d'esclaves, ce lien karmique s'était accompli. L'individualité qui avait été autrefois prêtre n'avait plus de lien avec le chef ; mais elle resta liée aux autres, parce que bien des choses étaient arrivées à ces âmes dont cette individualité avait été l'instrument dans l'incarnation située environ cent ans avant le Christ. Etant femme, elle accomplit bien des actes qui étaient des bienfaits pour la commune, certes avec une grande bonté d'âme, pourtant conciliable avec le caractère infiniment tragique de ce qu'elle vivait.

Toutes ces expériences communes qui nouaient des liens karmiques se poursuivirent, et lors d'une nouvelle traversée de la vie entre la mort et une nouvelle naissance après le IXè siècle, en allant vers notre époque, de nouvelles impulsions se formèrent qui engendrèrent de nouveaux liens entre ces êtres humains. Et ils revinrent au monde ensemble, non plus en formant une collectivité extérieure ; cependant ceux qui avaient été autrefois les esclaves, puis avaient formé une communauté, naquirent au moins à nouveau à la même époque, la possibilité étant ainsi donnée d'être à nouveau en rapport avec l'individualité, née à nouveau en même temps, qui avait été prêtre dans les anciens Mystères, puis meneur d'esclaves environ cent ans avant le Christ, et femme au IXè siècle après. Cette individualité revint en la personne de Pestalozzi. Les êtres qui naquirent à peu près en même temps pour que le karma s'accomplisse, ces âmes qui avaient avec lui le rapport que je viens de décrire, devinrent ses élèves, les enfants auxquels Pestalozzi, pour accomplir son karma, apporta tant d'immenses bienfaits.

Eh bien, mes chers amis, il en est vraiment ainsi : Quand on considère la vie, et qu'on voit derrière la vie telle qu'elle se présente les âmes agissant d'incarnation en incarnation – certes, on en est bouleversé, on est surpris, car elle est toujours différente de ce que l'intelligence voudrait voir. Pourtant, son contenu apparait infiniment approfondi quand on l'envisage dans un tel ensemble. Et je pense que l'homme gagne déjà quelque chose à considérer de tels enchaînements. Lorsqu'ils se dégagent – et parfois avec de réelles difficultés – des arrière-plans spirituels, et quand on indique, comme j'ai pu seulement l'esquisser aujourd'hui, ce qui se révèle dans l'existence, alors certes il apparaît comment le karma agit à travers les vies humaines. Lorsqu'on entend exposer une telle étude, la vie apparaît avec des arrière-plans sérieux, et l'on peut comprendre une telle manière d'envisager les choses lorsqu'on saisit du regard, vraiment sans idées préconçues, ce qui s'offre dans la vie extérieure.

L'anthroposophie n'est pas là pour développer simplement des théories sur les vies terrestres successives et proposer toutes sortes de schémas, mais pour montrer ce que sont les arrière-plans spirituels très concrets de la vie. Si nous dévoilons ces choses, les humains en viendront à voir le monde tout autrement. Si cela peut se faire, nous aurons à montrer comment cela peut agir aussi sur les actions des hommes. Sachant cela, il vous apparaîtra que de telles considérations pratiques sur le karma sont l'apport dont notre civilisation a besoin pour son approfondissement. Je voulais seulement aujourd'hui présenter à votre sensibilité ces exemples pratiques. Regardez de plus près les personnalités qui sont connues, et vous verrez se confirmer plus d'un élément parmi ceux dont je vous ai parlé.

TROISIEME CONFERENCE
Zürich, 28 janvier 1924
(D'après une rédaction incomplète)

Lorsque, humains que nous sommes, nous considérons le monde autour de nous, nous rencontrons un environnement humain tout d'abord fait de tout ce qui est sur la terre : les êtres des différents règnes terrestres : règne minéral, règne végétal, règne animal ; nous trouvons le règne humain, auquel nous appartenons nous-mêmes, et nous trouvons tout ce qui s'ajoute à ces règnes, ce qui naît d'eux : montagnes, fleuves, nuages. Si nous dirigeons ensuite notre regard vers les lointains de l'univers, nous le trouvons parsemé d'astres, d'étoiles fixes, de planètes, et grâce à l'étude de l'anthroposophie, il nous devient clair aussi que ces différentes étoiles, comme notre terre, ont leurs habitants.

L'homme trouve cependant dans cet espace autour de lui, lorsqu'il dirige son regard aussi bien sur son environnement terrestre qu'au loin, vers les lointains de l'univers, des êtres qui n'ont à faire qu'avec une partie de son être. Nous savons en effet, grâce à l'étude de l'anthroposophie, que nous sommes constitués d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un Moi. Nous savons que dans le sommeil, notre Moi et notre corps astral se séparent du corps physique et du corps éthérique. Mais tout ce que nous voyons de nos yeux, ce que nous percevons dans le monde par nos sens, n'est en rapport qu'avec notre corps physique et notre corps éthérique, et n'en a tout d'abord aucun avec notre corps astral et notre Moi.

Deux astres seulement font ici exception : le Soleil et la Lune. Ils sont habités par des êtres spirituels et psychiques tout comme la terre l'est par l'homme. Les autres étoiles dans le vaste univers sont également habitées par des êtres spirituels et psychiques, mais l'homme n'a tout d'abord avec cette réalité d'esprit et d'âme des lointaines étoiles qu'un lien très indirect durant la vie entre la naissance et la mort. Seuls les deux astres déjà nommés font ici exception. Ils sont en quelque sorte, pour nous autres humains, les deux portes par lesquelles, pendant la vie physique sur terre déjà, nous sommes liés au monde spirituel. Et ces deux astres eux-mêmes, le Soleil et la Lune, sont en rapport avec nous de façon telle que le Soleil est en rapport avec notre Moi, la Lune avec notre corps astral. Nous aborderons de plus près la compréhension de ce que je viens de dire si nous nous reportons un peu à ce qui est exposé dans les livres et dans différents cycles.

Par ces textes, vous avez appris que la Lune, qui accompagne la terre, mais chemine librement à travers l'espace cosmique, lui fut autrefois liée, qu'elle ne formait avec elle qu'un corps unique, qu'à un certain moment elle s'en est détachée, a pris le large dans l'espace cosmique et y forme maintenant une sorte de colonie de la terre. Mais il n'en est pas seulement ainsi pour l'apparence physique de la Lune dont la lueur descend vers nous, c'est aussi le cas pour les êtres qui l'habitent. Vous savez aussi qu'autrefois, la terre fut habitée non seulement par des hommes, mais par une sorte d'entités supérieures qui étaient les grands Instructeurs de l'humanité. Ces entités ne vivaient pas, comme les hommes actuellement, dans un corps physique, mais seulement dans un corps éthérique subtil.

Cependant, un commerce existait entre les humains et ces entités, et subsista jusqu'à l'époque de l'Atlantide. Ce commerce consistait, pour les humains de ces temps très reculés de la terre, à faire en un certain sens régner le calme dans leur âme, à ne pas percevoir ce qui se trouvait dans leur environnement physique, mais à se maintenir dans un calme parfait de l'âme, de la sensibilité. Alors, il semblait à ces hommes d'un passé reculé – à nous-mêmes, car durant nos vies précédentes nous étions tous sur la terre – que ces entités parlaient en eux-mêmes, et ils ressentaient cela comme une inspiration. Ces entités évoluées ne communiquaient pas aux humains ce qu'elles avaient à leur faire connaître comme nous le faisons entre nous, elles le faisaient à la manière que je vous ai indiquée. Et de tout cela, les hommes tiraient les œuvres d'une merveilleuse sagesse primordiale.

L'homme moderne est au fond terriblement orgueilleux, il se croit doté d'une intelligence sans limites. Et comparé aux hommes d'un lointain passé, il l'est aussi, mais l'intelligence seule ne mène pas à la sagesse, ne conduit pas au savoir. Elle est issue de l'entendement, et l'entendement n'est pas le seul outil qui mène au savoir. Les hommes y étaient conduits dans les temps primordiaux par des forces plus profondes de l'âme, et ils ne l'exprimaient pas non plus à l'aide de formules rationnelles, ni même conformes à notre grammaire prudhommesque – car toute grammaire est prudhommesque – mais dans des œuvres à demi poétiques.

Ces sages des temps passés lointains, qui enseignaient l'humanité grâce à l'inspiration qui leur venait d'entités évoluées, s'exprimaient dans des œuvres qui étaient à demi poétiques, et représentaient en descriptions imagées, infiniment belles, ce que des documents extérieurs ont conservé jusqu'à nos jours. Prenons la littérature védantique des Hindous, la philosophie Yoga, la philosophie Védanta, les tout premiers documents perses et égyptiens, tout cela, nous l'admirons, et c'est être fou que de ne pas le faire. Plus on vit avec ces choses, plus on s'adonne à elles, et plus on se dit : oui, aujourd'hui nous sommes intelligents, et ces hommes du passé ne l'étaient pas, pourtant le savoir qu'ils ont exprimé sous une forme poétique si belle, est profond, il nous fait accéder aux profondeurs des secrets du monde.

Et les documents extérieurs que nous admirons tant, qui nous bouleversent quand nous avons le cœur à la bonne place, ne sont que les derniers restes de ce qui était autrefois communiqué oralement par la tradition, et dont seule la science spirituelle peut saisir jusqu'à la racine l'ancienne, la merveilleuse sagesse. Mais maintenant, les humains ont en quelque sorte dépassé cette sagesse première. Sinon ils n'auraient pas atteint la majorité, ils ne seraient pas parvenus à un savoir librement, de par leur propre force.

Dans cette situation, les grands Instructeurs n'avaient plus de tâche à remplir sur la terre, et ils la quittèrent. Ils s'en séparèrent comme le fit la substance physique de la Lune, qui gagna les lointains de l'univers. Aujourd'hui, ils forment une sorte de colonie sur la Lune, et celui qui, en possession de la science initiatique, observe la Lune, la trouve peuplée de ces sages entités qui furent autrefois les compagnons des hommes. On parvient encore à approfondir leur sagesse lorsqu'en développant à un niveau plus élevé encore ce que j'ai décrit dans Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs, on est capable d'entendre leur langage.

On apprend alors quelque chose de tout à fait particulier : on apprend d'elles qu'aujourd'hui, bien qu'elles ne séjournent plus sur la terre, elles ont une tâche significative qui la concerne. Il est difficile d'exprimer à l'aide de mots terrestres, qui ne sont pas faits pour cela, ce qu'est la tâche, importante pour l'humanité, de ces entités lunaires. Elles tiennent en quelque sorte les livres du passé de l'humanité tout entier, de chaque être humain. Non pas des livres comme nous en avons dans nos bibliothèques, mais pourtant quelque chose que nous pouvons appeler des livres, dans lesquels se trouve inscrit pour chaque être humain ce qu'il a vécu dans ses vies terrestres successives. Apprendre à connaître la Lune, c'est apprendre à connaître le passé de l'humanité. Lorsque nous descendons des étendues cosmiques vers la terre, du séjour prénatal dans lequel nous nous trouvons entre la mort et une nouvelle naissance, nous traversons la sphère lunaire, et nous sommes intérieurement touchés par ce qui figure de notre passé dans les grands livres des entités lunaires.

Ce passé qui est le nôtre est imprimé à notre corps astral avant que nous parvenions sur la terre. Dans le corps astral que nous apportons, nous trouvons donc ce que les entités lunaires y ont gravé, mais dans les conditions ordinaires, cela ne pénètre pas dans notre tête, qui n'est pas un organe tellement important pour la plupart des choses pendant l'existence terrestre. Elle l'est pour les concepts et les idées matériels, extérieurs. Ce qui est gravé par les entités lunaires dans l'être humain à la dernière phase de sa descente de l'univers vers la terre l'est même – on peut le croire ou non – dans la partie de notre être que nous appelons le côté spirituel de notre système métabolique et des membres, et repose entièrement dans le subconscient – mais est présent là, passe dans la croissance, dans la santé, et notamment dans ce que j'aimerais appeler l'aptitude à guérir d'un être humain lorsqu'il tombe malade sur la terre.

C'est naturellement une affaire importante que d'apprendre ce qu'est la maladie, mais c'en est une encore beaucoup plus importante d'apprendre comment on guérit. La connaissance du suprasensible est déjà une aide essentielle dans l'identification de la maladie ; mais ce qui l'est surtout, c'est la connaissance de ce qui a été de cette façon gravé dans la croissance, dans les forces de la nutrition, dans les forces de la respiration, et dont l'origine est la chronique de l'Akasha des êtres lunaires. C'est de cela que provient la résistance plus ou moins grande que l'être humain oppose à la guérison d'une maladie quelconque. L'un guérit plus facilement, l'autre plus difficilement. Cela dépend entièrement de ces signes gravés en fonction du karma, de la précédente existence terrestre.

Voyez-vous, lorsque nous regardons ce qu'est pour nous autres hommes terrestres la Lune au-dehors avec ses habitants, nous en venons à dire : elle est intimement liée à tout ce qui est notre passé, lequel s'étend jusqu'à nos vies terrestres précédentes. Comprendre vraiment l'existence lunaire telle qu'elle se déroule dans les étendues de l'univers, cela signifie sentir, éprouver ce qu'est le passé de l'homme. Or, le destin de l'homme se compose de ce que nous apportons de notre vie terrestre précédente, donc de notre passé, et de ce que nous pouvons apprendre actuellement durant notre vie. La destinée continue de prendre forme en vue de l'avenir et des vies futures à partir de ce qui peut être appris dans le présent, et aussi de notre passé. Vue dans la perspective cosmique, la Lune avec ses entités nous apparaît donc comme ce qui implante notre passé dans notre destin.

Vous voyez par là combien la connaissance actuelle sait peu de choses de ce que sont en réalité les corps célestes. La connaissance physique de la Lune, à laquelle nous sommes habitués aujourd'hui, n'est au fond pas du tout une connaissance. Celui qui donne aujourd'hui de la Lune une description de ses caractères physiques s'imagine que les monts qu'il trouve dessinés sur les cartes de la Lune ont toujours existé. C'est une naïveté que de croire cela. Les être lunaires ont toujours été là, la réalité spirituelle et psychique de la Lune était là, mais non pas la matière physique. Vous pourrez le comprendre clairement en regardant l'être humain lui-même. Dans le cours de sa vie terrestre, il échange constamment ses composantes physiques contre d'autres.

Au bout de sept à huit ans, nous n'avons plus rien de la matière que nous portions en nous. Tout a été remplacé. Ce qui nous est resté, c'est l'esprit et l'âme, et il en va de même pour les corps célestes. Vous pouvez regarder la Lune aujourd'hui. La matière qui la constitue, bien qu'elle soit plus durable que celle de l'homme, est devenue tout autre au cours des temps ; seuls l'esprit et l'âme subsistent. Lorsqu'on envisage ces choses, on acquiert une tout autre vue de l'univers que celle qu'on puise à la

connaissance de la matière aujourd'hui. Cette connaissance est certes extrêmement intelligente, subtile, compréhensive, et surtout elle sait compter, elle compte toujours à coup sûr. Les calculs sont toujours justes, mais ils ne sont pas vrais. Voyez-vous, quelqu'un calculera aujourd'hui la structure du cœur. Il l'observe aujourd'hui, puis il l'observe à nouveau dans un mois : elle s'est modifiée, pas beaucoup ; après un autre mois encore un peu.

Puis il calcule de combien le cœur s'est modifié en un an. Il n'a besoin que de faire une multiplication, et il a le chiffre valable pour dix ans. Il peut calculer comment était le cœur il y a trois cents ans, et comment il sera dans trois cents ans, et à coup sûr, le calcul sera juste. Seulement, il y a trois cents ans, le cœur n'était pas là, et dans trois cents ans il ne sera plus là. Ainsi procède-t-on pour bien d'autres choses. Les calculs sont toujours justes, mais ils ne concordent pas avec la réalité. Il en va de même pour la substance extérieure des corps célestes. Elle change, mais l'esprit et le psychique subsistent.

Et pour la Lune, cette substance spirituelle et psychique, c'est ce que les grands Etres qui enregistrent notre vie passée insèrent dans le tissu de notre destin, ce qui est lié à une partie de cette trame du destin humain. Ainsi, la Lune est effectivement l'une des portes qui orientent l'être humain vers le monde spirituel, auquel est puisée la trame de son destin par des entités qui furent autrefois nos sages compagnons sur la terre, à l'époque où d'instinct, les humains eux-mêmes tissaient leur destin. Maintenant, ceci s'accomplit entièrement dans le subconscient. Nous en parlerons à nouveau plus loin.

Il existe encore une autre porte qui conduit dans le monde spirituel : c'est le Soleil. Lorsqu'on apprend à connaître le Soleil par la science initiatique, on ne rencontre pas des êtres qui sont liés à notre terre elle-même comme les entités lunaires ; on ne rencontre pas dans le Soleil des entités qui ont autrefois habité la terre. On rencontre celles que vous trouvez mentionnées dans Science de l'occulte : les Angeloï et les entités supérieures des Hiérarchies. Quand je dis : « dans le Soleil », il faut naturellement vous représenter celles-ci dans toute la sphère du Soleil, qui est le lieu où résident les Angeloï, les Anges, ces entités dont une est toujours liée à un être humain individuel.

Nous autres hommes sommes liés à ces individus supérieurs, et c'est par l'existence solaire que nous leur sommes liés. Les Angeloï sont en quelque sorte les modèles cosmiques de l'homme, car un jour celui-ci atteindra le rang des Angeloï. Sur le Soleil vivent les entités dont nous approchons la nature. Vous en déduirez que, de même que notre passé est en rapport avec la Lune, notre avenir est en rapport avec l'existence solaire. La Lune et le Soleil représentent un monde fait de notre passé et de notre avenir, et quand nous voyons d'une part que les êtres lunaires tiennent les comptes de notre passé, qu'en quelque sorte nos vies terrestres passées sont inscrites dans leurs livres, la science initiatique nous montre clairement que nous devons élever le regard vers les Angeloï, vers les Anges, quand nous nous préoccupons de notre avenir.

Nous faisons en permanence quelque chose ; sinon tous les hommes, du moins la plupart d'entre eux doivent faire quelque chose. Comme ce que nous avons fait dans le passé exerce une action sur notre vie présente, ce que nous accomplissons dans le présent doit en exercer une sur l'avenir. Mais cela ne peut se faire que parce que les Angeloï dirigent le regard de leur âme sur ce que l'homme accomplit dans le présent, et l'amènent à agir sur l'avenir. C'est un très bon sentiment qui naît lorsqu'on compte avec cette vocation des Angeloï. Nous accomplissons en effet bien des choses qui doivent porter fruit à l'avenir. Mais l'humanité actuelle est devenue bien insouciante sur ce point. Il faudrait qu'elle tienne compte de ces choses, et quand un homme fait quelque chose, il doit penser à son Ange, par exemple ainsi : « Que l'esprit qui me protège reçoive mon acte comme une racine, et qu'il en fasse naître des fruits. »

Plus un homme rattachera de telles paroles imagées, concrètes, adressées à son Ange à propos d'actes qui doivent porter des fruits dans l'avenir, et plus nombreux seront ces fruits dans le futur. – Ainsi donc, comme les êtres lunaires conservent notre destin passé, les êtres solaires insèrent en permanence dans l'avenir un nouveau destin. En vérité, ce n'est pas seulement la lumière physique extérieure qui est envoyée sur la terre par le Soleil, et pas seulement la lumière extérieure de la Lune : quand nous orientons notre regard spirituel vers le Soleil et vers la Lune, nous savons que celle-ci a un rapport avec notre corps astral. Ce rapport est à l'origine de tout ce qui, de notre passé, est inséré dans notre destin.

Le Soleil a un rapport avec notre Moi, et grâce aux entités qui sont pour nous un modèle à suivre dans notre avenir cosmique, le Soleil est en rapport avec notre destin futur. C'est ainsi que dans le Soleil et dans la Lune, qui ont entre eux un rapport dans le domaine de la lumière, ces échanges d'influences de l'un à l'autre tissent les images célestes de notre destin. La science initiatique nous offre ici une explication. Lorsque celui qui est réellement parvenu au niveau nécessaire – je l'ai décrit dans le livre Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs observe la pleine Lune, il ne voit pas seulement ce que la conscience humaine distingue, il voit avant tout, dans la lumière qui en émane, son destin passé, le contenu de son existence terrestre passée.

Et lorsqu'il a suffisamment affiné son regard spirituel, et qu'il le porte là où est la nouvelle Lune, que l'on ne voit pas avec les yeux physiques, alors, l'obscurité, l'ombre qui venant de la nouvelle Lune obscure s'offre à son regard, devient le grand avertissement émanant de son destin, qui lui dit comment il doit se comporter vis-à-vis des faits de son passé pour les compenser au cours de son évolution karmique. L'homme peut avoir un rapport semblable avec le Soleil. Ici aussi il peut pressentir les

décisions futures de son destin, sinon dans le détail, du moins dans l'ensemble. Lorsque maintenant, nous détournant du cosmos, nous regardons l'homme lui-même, nous trouvons certes que la destinée humaine est vraiment, et de façon merveilleuse, tissée à partir de deux éléments.

Lorsque deux êtres humains se rencontrent, l'un étant, disons, dans sa vingt-cinquième année, l'autre dans sa trentième, le cas peut se produire – pas toujours – que, l'un ou l'autre portant son regard en arrière sur sa vie terrestre, il lui devient tout à fait clair qu'ils ont parcouru leur chemin comme s'ils se cherchaient l'un l'autre. Ne pas prêter attention à ces choses est simplement de l'insouciance. L'enfant déjà s'engage sur son chemin dans la direction qui doit le conduire là où il rencontre l'autre, et l'autre a aussi emprunté cette voie, et tout ce qui conduit au point de rencontre s'est accompli dans le subconscient.

Mais qu'est-ce qui a donc agi dans le subconscient ? Si l'un est A et l'autre B, A est descendu à travers la sphère lunaire avant d'entrer dans la vie terrestre. Les êtres lunaires ont gravé dans les livres, et aussi dans son corps astral, ce qu'il avait de commun avec B dans sa vie terrestre passée, et ces inscriptions dans la chronique lunaire de l'Akasha ont orienté son chemin, et pour B aussi. A partir du moment où les deux hommes se rencontrent, le subconscient cesse d'avoir seul une signification, car ces hommes se voient maintenant. Ils font une impression l'un sur l'autre, ils éprouvent de la sympathie ou de l'antipathie. Ce qui agit, ce n'est plus le passé conservé, c'est le présent. Les Angeloï interviennent et continuent à guider l'homme. L'existence solaire exerce son efficacité, si bien que vraiment le Soleil et la Lune tissent ensemble le destin dans l'être intérieur de l'homme. Ceci, au fond, est perceptible très nettement lorsqu'on porte sur la vie humaine un regard suffisamment réfléchi.

Prenez par exemple deux êtres qui se rencontrent. L'impression qu'ils se font l'un à l'autre peut être de nature très différente. Il y a de ces rencontres où l'un ouvre sa volonté, sa sensibilité tout entière à l'autre. Cette ouverture à l'autre dans la sensibilité reste à un haut degré hors d'atteinte de l'impression personnelle. Les gens qui ne font rien de plus que comprendre n'ont pas beaucoup le sens de ce qui se passe là dans les êtres, car voir quelle attitude un homme adopte devant un autre est réellement une des choses les plus merveilleuses. Il arrive que A accueille vraiment B dans sa volonté de telle façon qu'il dit : Je voudrais faire moi-même ce que fait B : cela me plaît comme cela lui plaît à lui aussi. Mais B est laid, et on ne peut pas comprendre que B plaise tellement à A. Voyez-vous, ce qui attire A vers B n'est pas dû à l'intelligence, ni aux impressions sensorielles, mais aux forces profondes de l'âme : à la volonté, et à ce qui, venant de la volonté, passe dans la sensibilité.

L'autre peut bien être laid, cette laideur ne lui est échue que pour la vie terrestre présente. Ce qui lie les deux hommes a sa source dans ce qu'ils ont vécu ensemble durant la vie terrestre précédente. A les voir de l'extérieur, on pense que ces deux hommes n'ont absolument pas de points communs ; mais ce qui fait que leurs volontés s'unissent, c'est quelque chose qui réside dans leur subconscient. Cela se révèle souvent dès l'enfance. N'est-on pas, étant enfant, très désireux d'être « comme lui », de vouloir « comme lui », de sentir « comme lui » ? C'est qu'alors il y a là un lien karmique.

C'est là l'une des façons dont s'accomplit la rencontre entre les hommes, et si on y prêtait bien attention – ce qu'on fera un jour dans un avenir qui n'est pas tellement lointain, lorsqu'on considérera davantage l'être intérieur de l'homme – on pourrait dans ces cas, à la façon dont vibre une volonté, reconnaître qu'on a déjà vécu avec des hommes des vies terrestres passées ; et les forces subconscientes de l'âme révèlent un peu quelque chose de ce qu'on a vécu avec un être dans la vie terrestre précédente.

L'autre cas est celui dans lequel on rencontre un être humain sans qu'un rapport semblable s'instaure entre les volontés, mais un autre dans lequel l'impression esthétique ou l'intelligence sont le facteur déterminant. Combien souvent n'arrive-t-il pas qu'un A fasse la connaissance d'un B et parle de lui sans prendre le ton de l'enthousiasme ou de la répulsion avec lesquels on parle d'un homme auquel on était lié karmiquement dans le passé ? On peut peut-être complimenter un homme avec lequel on n'était pas lié karmiquement, on le trouve gentil, c'est un type magnifique, mais il n'est pas accueilli dans la volonté, seulement par l'intelligence, par le sens esthétique.

C'est là le deuxième mode de rencontre entre humains. Si l'influence que deux hommes exercent l'un sur l'autre agit jusque dans la volonté, dans la sensibilité, dans le caractère, alors c'est qu'on est en présence d'un lien karmique, que les deux hommes sont conduits l'un vers l'autre par des expériences communes vécues dans la vie terrestre précédente. Si d'un homme émane une impulsion qui n'atteint que l'intelligence, que le sens esthétique, et que cet homme ne fait que nous plaire ou nous déplaire, alors c'est qu'il n'y a là rien qui soit l'œuvre de la Lune, mais seulement une action du Soleil dans le présent, et qui ne trouvera un prolongement que dans l'avenir. Si bien donc qu'en observant l'homme d'un regard réfléchi, on peut en venir à ressentir où se trouvent des relations karmiques.

Vous voyez alors que ce que je vous ai exposé relève d'une connaissance du monde que l'on peut acquérir par l'anthroposophie, et de même que l'on n'a absolument pas besoin d'être soi-même un artiste pour sentir la beauté d'un tableau, on n'a pas besoin d'être soi-même un initié pour comprendre les choses. On peut les comprendre parce que les idées concordent entre elles. Il y a des gens qui disent : que nous importe le monde spirituel tout entier, on ne peut le comprendre que quand on s'y trouve. – Cela, les gens le disent parce qu'ils sont habitués aujourd'hui à ne qualifier de preuve que ce qui est démontré pour les sens. Ces gens-là sont comme les insensés qui disent : Il faut que tout ce qui est dans le monde soit soutenu, sinon les choses tombent.

Quelqu'un pourrait venir dire : la terre, la Lune, le Soleil sont au-dehors, dans l'espace cosmique, mais il leur faut cependant un soutien pour éviter qu'ils ne tombent. Cet homme ne sait pas que les corps célestes n'ont pas besoin d'appui parce qu'ils se soutiennent réciproquement. L'anthroposophie a pour tâche de comprendre les choses de cette façon. Dans son champ, les idées n'ont pas besoin de soutien extérieur, palpable, elles se soutiennent réciproquement. Lisez pour commencer un seul livre anthroposophique, il pourra arriver, parce que vous êtes habitués à trouver partout des démonstrations évidentes, que vous le laissiez de côté parce que rien n'y sera démontré. Mais continuez la lecture, et vous constaterez que les idées se soutiennent réciproquement, et se font équilibre comme les corps célestes. On peut comprendre les choses, même quand on n'est pas initié, seulement grâce à la science initiatique les choses prennent une plus grande consistance.

Elles sont vécues autrement. C'est pourquoi celui qui a progressé assez peut parler sous une autre forme encore de cette trame du destin de l'homme que tissent le passé, le présent et l'avenir. Celui qui a atteint un certain degré de l'initiation a des expériences beaucoup plus concrètes. Vous avez devant vous un homme qui vous parle, vous rapporte quelque chose, et vous l'écoutez. Comme on entend les sons extérieurs, l'initié peut entendre le langage intérieur, le langage spirituel, qui n'est pas moins distinct que le langage humain.

Avec une netteté totale, comme quand les êtres vous parlent, celui avec lequel l'initié était karmiquement lié dans le passé et qu'il rencontre dans l'existence actuelle lui parle. Il entend un langage intérieur. Vous direz : mais alors l'initié porte toute une gerbe d'êtres humains en lui-même, dont l'un lui parle plus distinctement et l'autre moins. C'est aussi le cas. Mais c'est également la preuve saisissable de la manière dont l'on a vécu l'existence terrestre précédente. Je disais : les grands registrateurs, les êtres lunaires consignent ce que fut le destin ; mais dans l'instant où l'initié rencontre un être humain avec lequel il a été lié par le karma dans la vie précédente, il est éclairé, comme on l'est par la pleine Lune, par ce qui fut gravé par l'autre, par celui auquel il était karmiquement lié.

Ce que nous faisons et pensons présentement ne nous parle pas, mais après un certain temps, après un temps qui n'est pas tellement long, ce que nous avons fait et qui est enregistré sur la Lune, parle et prend vie. Les images de l'Akasha sont des images vivantes : lorsqu'on rencontre le contenu d'une vie terrestre passée, on apprend à se connaître soi-même et à connaître un autre. Ce qu'on a vécu en commun avec lui durant la vie terrestre précédente reprend vie, c'est pourquoi ce n'est pas un prodige que l'on entende ce qui revit ainsi comme un langage venu de l'intérieur de l'autre. On est intimement uni avec celui avec qui l'on était lié dans la vie terrestre précédente. Voici ce que sera la voie suivie par les humains vers l'avenir : ils devront tout d'abord acquérir un sentiment affiné pour cela, afin que leur volonté soit vécue lors de la rencontre d'un autre homme, de sorte qu'ils ressentent ce qu'est un homme. Dans un espace de temps éloigné d'environ sept à neuf mille ans, les humains entendront sur la terre le langage intérieur de tous ceux avec lesquels ils sont liés par le karma.

Si l'on rencontre un être avec lequel on n'est pas lié par le karma, qu'on le rencontre pour la première fois, la chose se révèle aussi d'une autre façon lorsqu'on a reçu l'initiation. Naturellement, un initié peut se rencontrer dans la vie avec des êtres avec lesquels il n'a aucun lien karmique. Cependant, le rapport qu'il aura avec eux sera différent de celui que perçoit la conscience ordinaire. Doué d'une certaine finesse, il perçoit des éléments nouveaux dans l'homme cosmique.

Devant un homme que l'on rencontre pour la première fois dans le cosmos, l'initié a vis-à-vis de lui une tâche : il a aussitôt le devoir de se lier avec l'esprit tutélaire de la sphère des Angeloï qui protège particulièrement cet homme. Non seulement il doit connaître cet homme, il doit aussi apprendre à connaître son esprit tutélaire. L'Ange de cet homme lui parle aussi très distinctement dans son propre être, et lorsqu'un initié se trouve en présence de différentes personnes avec lesquelles il n'est pas lié par le karma, il l'entend en lui-même parler un langage fort et distinct. Il perçoit les paroles de l'Ange en son for intérieur. Ceci donne un caractère particulier à son commerce avec les hommes.

Il adopte lui-même ce que l'Ange veut dire à l'autre dont il fait la connaissance ; il se transforme en son Ange. Ainsi ce qui peut être dit aux humains devient plus intime pour une autre raison que celle qui vaut pour la conscience ordinaire. C'est pourquoi aussi l'initié est, pour chaque être qu'il rencontre pour la première fois dans le cosmos, un autre au fond, il est pour chacun un peu de son Ange. C'est là-dessus que repose la faculté de transformation des êtres qui, pourvus de la force de l'initiation, se trouvent en présence des autres. Aujourd'hui, les gens n'ont véritablement qu'une très faible faculté de perception de telles choses. Mais les siècles ne sont pas tellement éloignés où cette faculté était beaucoup plus grande. Il pouvait alors arriver qu'un homme plein de sagesse se trouve en présence d'un groupe d'autres humains et que chacun d'eux fasse de lui une description différente.

Un esprit sans finesse dira : voilà une personnalité intéressante qui a été décrite par vingt personnes, et différemment par chacune, c'est donc qu'aucune ne l'a bien vue. Mais peut-être les vingt l'ont-elles bien vue. Elle est apparue autre aux yeux de chacune parce qu'elle s'est mise en rapport avec l'Ange de chacune d'elles. Voyez-vous, sous ce rapport, un abîme sépare réellement ce qui est actuellement courant et usité entre les humains, de ce qui était courant et usité dans un passé récent. On apprend beaucoup aujourd'hui, mais on apprend tout autrement qu'autrefois. La formation spirituelle, dans un passé relativement peu éloigné encore, indiquait comment ceux qui, prêtres ou instructeurs, avaient à guider les autres hommes, pouvaient obtenir la faculté de se lier avec l'Ange d'un autre être. Les

hommes ont perdu jusqu'au souvenir de cela. L'enseignement donné sur les Anges était une science destinée à ceux qui voulaient devenir les guides de l'humanité, afin qu'ils développent la faculté de se métamorphoser.

Autre chose encore : Vous serez extrêmement frappés de voir – j'en ai déjà parlé dans Le christianisme et les Mystères antiques – de voir comment sont les biographies des initiés qui ont été conservées : elles se ressemblent ! Essayez seulement de les étudier, l'une est semblable à l'autre, car les grands initiés ont, en ce qui concerne leur vie de l'âme, vécu des biographies semblables. Mais ce ne sont pas celles qui sont écrites par des humains, celles-là ne sont pas semblables. Si tous ceux qui, disons, ont connu Zarathoustra, avaient écrit une caractéristique de sa personne, chacun l'aurait écrite autrement, parce que Zarathoustra se transformait suivant l'être devant lequel il se trouvait. Ce que le monde devrait connaître des initiés, c'est une biographie inspirée par des esprits supérieurs.

On peut donc dire : celui qui se trouve en présence d'un être humain avec lequel il est lié par le karma, et qui, avec la force de l'initiation, perçoit le passé de cet être comme si c'était le sien propre, il apprend à le connaître à travers l'être spirituel et psychique des entités lunaires.

Celui qui, avec la force de l'initiation, se trouve pour la première fois devant un homme, reçoit une tâche : celle de s'unir à son Ange. Il apprend à connaître beaucoup de choses dans le monde extérieur. Certes les Anges parlent en l'être intérieur, et nous sommes un monde extérieur. En réalité, on ne peut pas connaître profondément d'autres hommes à l'aide de forces spirituelles sans connaître une armée d'Anges. Il est absolument impossible d'acquérir une véritable connaissance de l'homme sans avoir la connaissance des Anges. Exactement comme je vous disais que le sentiment affiné ordinaire, quand il est en contact avec des hommes qui ne sont pas liés par le karma, apprend à connaître le monde environnant, l'initié apprend vraiment à connaître le monde extérieur véritable, le monde des Anges. Il trouve en eux des médiateurs entre lui et les Hiérarchies supérieures.

On peut encore être rendu attentif d'une autre façon au lien karmique qu'on a avec un être humain. Dans la vie, on rencontre un homme, puis un autre. On peut le rencontrer, avoir beaucoup à faire avec lui, travailler avec lui, etc. mais sans pouvoir rêver de lui. On ne peut pas rêver de lui parce qu'il est lié non pas avec notre corps astral, mais seulement avec notre Moi.

On rencontre d'autres personnes, on ne les a vues que superficiellement, mais elles vous poursuivent jusque dans vos rêves, et même jusque dans vos rêves éveillés. On en a une représentation modelée intérieurement qui n'a rien à voir avec l'aspect extérieur de cet homme, et qui prend forme parce qu'on est lié à lui par le karma. On rencontre un être auquel on était lié par le karma, et l'on est aussitôt contraint de se former une image de lui. Si l'on est peintre, il pourrait arriver qu'on fasse un portrait de lui, un portrait qu'un esprit sans finesse trouvera très peu ressemblant, alors que l'initié a trouvé une incarnation précédente de l'homme qu'il a peint. On apprend vraiment à connaître l'autre, avec lequel on était lié karmiquement, dans les profondeurs de son être, encore que dans l'inconscient.

A travers les êtres avec lesquels on n'avait pas de liens karmiques, que l'on rencontre dans la vie pour la première fois, on apprend à connaître l'humanité en général. Les gens ont aussi un comportement en conséquence. Si vous vous trouvez à un thé ou à quelque réunion de ce genre avec d'autres, essayez donc d'écouter la vie : lorsqu'un homme en a rencontré un autre avec lequel il est lié par le karma, il ne dit pas grand-chose de lui à d'autres, mais il dit quelque chose d'important, de significatif. Il indique quelque chose de significatif, surtout si vis-à-vis de ces choses il est encore inconscient. Remarquez ce qui se passe dans la vie : vous vous trouvez à un thé, et vous entrez en conversation avec quelqu'un à qui vous n'êtes pas lié par le karma. Il ne vous intéresse qu'extérieurement, il vous parle comme s'il était le représentant de toute la compagnie réunie pour le thé.

C'est une assemblée divertissante, on y entend parler des affaires du monde, de gens qui sont de grands hommes politiques, – vous n'entendez que ce seul homme, et vous vous faites d'après lui une opinion de toute la compagnie qui est peut-être fausse. L'autre aspect du monde, on apprend à le connaître par les hommes avec lesquels on n'est pas lié par le karma. Un voyageur, passant une fois à minuit dans la gare de Königsberg, s'y fit servir un café ; il fut traité très grossièrement par le garçon qu'il avait interpellé, qui avait des cheveux roux et était mal réveillé. Là-dessus, le voyageur écrivit dans son journal : les habitants de Königsberg ont des cheveux roux, sont mal réveillés et grossiers. – Le voyageur s'était fait des habitants de Königsberg à minuit une opinion d'après ce garçon de café, avec lequel il n'avait pas de lien karmique.

Voyez-vous, c'est à l'aide de telles considérations que l'on acquiert ce qui a de la valeur dans la vie, qu'on approche les hommes, qu'on apprend à se lier avec eux d'une autre manière. Mais on n'apprend pas seulement à connaître la vie humaine, et c'est précisément ce que l'anthroposophie a d'essentiel : elle intervient réellement dans la vie, on apprend aussi à sentir, à éprouver et à connaître la vie cosmique. Le Soleil et la Lune perdent leur aspect abstrait, ils deviennent une réalité vers laquelle on porte le regard dans le cosmos et qui est dans l'univers la grande réalité correspondant à la petite destinée humaine ici sur la terre.

Ainsi sont unies dans notre vie l'action du Soleil et celle de la Lune. Tout ce qui brille à nos yeux, venant de la Lune, est en rapport avec notre passé cosmique, et le Soleil est en liaison avec notre avenir cosmique.

C'est sur ce côté si important pour la vie de l'anthroposophie, ce côté qui nous révèle les valeurs dans la vie, que notre Congrès de Noël, qui a donné un nouveau fondement à la Société anthroposophique, voulait attirer l'attention. Il devait y être dit, et il y a été dit, qu'à nouveau l'ésotérisme, au véritable sens du mot, doit vivre parmi nous. C'est pourquoi cette Assemblée de Noël ne doit pas être une festivité, par exemple, où se seraient rencontrés un certain nombre d'anthroposophes, elle doit perdurer dans son action et dans ses impulsions. La publication nouvelle d'une Feuille d'informations est prévue – elle est déjà là et les trois premiers numéros ont paru.

Tout d'abord une Feuille d'informations sur ce qui se passe dans l'ensemble de la Société anthroposophique. Elle doit devenir de cette façon quelque chose comme un organisme spirituel vivant. Ce qu'on m'a constamment représenté durant mes voyages, c'est ce que les gens à La Haye par exemple m'ont dit : mais nous ne savons pas ce qui se passe chez les gens de Vienne, et nous sommes pourtant membres d'une Société anthroposophique ! Combien de gens ici pourrais-je interroger, qui me diraient par exemple ce qui se passe dans la branche anthroposophique de Leipzig ou de Hambourg ? Il faudra que cela se réalise à l'avenir. Les choses doivent aller assez loin pour que le membre de la branche de Nouvelle-Zélande ait vraiment une idée de ce qui se passe à Vienne.

Les membres feront bien de communiquer à la rédaction de la Feuille d'informations ce qu'ils vivent à l'intérieur et à l'extérieur de la Société anthroposophique. Ces choses seront préparées, et on lira toujours ce qui se passe dans la Société anthroposophique. Je me propose de donner à l'avenir dans chaque numéro de courts aphorismes qui résument brièvement des éléments importants de la vie, si bien qu'on pourra les utiliser dans les branches ou à d'autres occasions.

Grâce à tout cela, une vie réelle, animée de pulsations, doit pénétrer dans la Société anthroposophique. C'est ce que voulait notre Assemblée de Noël, et chacun de nos membres devrait en prendre conscience. Et c'est seulement parce qu'il doit en être ainsi, et qu'en réalité il faut qu'il en soit ainsi, si l'anthroposophie doit avoir comme il convient un passé et un avenir, que j'ai entrepris, après m'être tenu en retrait des années durant, de me charger de l'administration et de la présidence même, avec un Comité directeur dont je sais qu'il produira au Gœthéanum un travail fécond.

Je n'aurais vraiment pas, à mon âge, entrepris de faire à nouveau, comme on le fait lorsqu'on est tout jeune, de tout reprendre à neuf, si la nécessité absolue ne s'en était pas présentée. Je voudrais en même temps en appeler à chaque membre de la Société anthroposophique pour qu'il aide à ce que cette Assemblée de Noël dépose dans le cœur de nos membres la Pierre de fondation de la vie anthroposophique et ne cesse pas de vraiment continuer toujours et toujours à être un germe de vie se développant, afin qu'ainsi une vie toujours plus animée pénètre dans la Société anthroposophique. Alors cette Société Anthroposophique aura aussi une action efficace dans le monde.

QUATRIÈME CONFÉRENCE
Stuttgart, 6 février 1924

Permettez-moi de commencer par un exposé d'anthroposophie, pour ensuite terminer par quelques mots sur ce que devait être le sens du Congrès de Noël.

Par les exposés anthroposophiques, vous connaissez l'importance pour la vie et l'existence de l'homme des corps célestes qui entourent la terre. Je voudrais vous parler aujourd'hui d'un chapitre particulier relevant de ce domaine. Lorsque durant notre vie sur terre nous laissons notre regard cheminer sur tout ce qui nous entoure ici-bas, et aussi sur ce qui nous entoure dans le cosmos, nous ne voyons en fait avec nos sens physiques, même quand ils s'orientent vers les étoiles, que ce qui est en rapport avec la partie de notre entité humaine que nous abandonnons à la mort. Nous savons en effet, par les différents enseignements que donne l'anthroposophie, que le corps physique humain puise ses forces, et aussi les substances qui le composent, à ce qui nous entoure sur la terre.

Nous savons en outre qu'en dehors du corps physique, nous portons en nous un corps éthérique, et que, comme le corps physique tire de la terre ses forces et les substances qui le composent, ce corps éthérique tire ses composantes et ses forces des vastes étendues de l'univers extra-terrestre, du monde éthérique. Et c'est ce monde éthérique aussi qui, dans les lointains espaces, entoure la terre, c'est en lui que les étoiles ont leur place, c'est de lui que la lumière venue de l'espace cosmique afflue vers la terre. Ainsi devons-nous à ce que nous pouvons contempler et voir se manifester, soit dans notre environnement, soit dans l'univers, autour de nous, notre existence physique et éthérique. Mais au sein de cet environnement éthérique qui nous enveloppe dans l'univers, nous voyons tout d'abord deux corps célestes que nous pouvons exactement qualifier de portes s'ouvrant sur le monde spirituel. Nous voyons les deux corps célestes, la Lune et le Soleil. A ces deux astres, à la Lune et au Soleil, fut de tous temps attribuée, par tous ceux à qui leur faculté de compréhension permettait de plonger très loin dans l'édifice de l'univers, l'importance la plus grande qui puisse se concevoir pour la vie, pour l'existence humaine.

Quand nous étudions l'homme dans l'esprit de l'anthroposophie, nous pouvons savoir qu'outre le corps physique et le corps éthérique, en lui sont présentes la nature astrale et l'entité du Moi. Mais lorsque notre regard porte sur cette entité de l'astral et du Moi, nous ne trouvons dans toutes les étendues que nous pouvons observer à l'aide des sens extérieurs même, comme il a été dit, quand notre regard parcourt le monde des étoiles – rien qui soit tout d'abord, pour l'observation extérieure, analogue à l'être astral et au Moi de l'homme. Nous ne trouvons justement que ce qui est semblable à son être physique et éthérique. Dans ce vaste univers visible et se manifestant à nos sens, à notre intelligence, rien ne nous propose des composantes ou des forces destinées au corps astral, à l'entité du Moi. Mais cependant, nous avons dans la Lune et dans le Soleil quelque chose qui se présente comme des portes ouvrant sur le monde dont notre corps astral et notre Moi sont originaires.

Vous avez bien suivi comment, dans Science de l'Occulte et dans d'autres œuvres écrites, un moment a été indiqué où la Lune physique s'est séparée de la terre. Il a été mentionné que la Lune physique formait autrefois avec la terre un corps unique dans l'univers, et que cette Lune physique s'est séparée de la terre. Mais cette séparation physique, éthérique aussi, n'est pas seulement ce qui doit nous occuper à propos de l'existence lunaire et de la vie humaine ; avec la séparation de la Lune, nous sommes également en présence d'un fait spirituel de grande importance. Et c'est sur ce fait spirituel que nous allons diriger notre attention.

J'ai souvent mentionné aussi que dans un passé terrestre très lointain, l'être humain possédait ce que l'on appelle une sagesse primordiale. Aujourd'hui, nous sommes fiers de notre intelligence, de ce que nous appelons le savoir procuré par l'intelligence et par l'observation. Eh oui, certes, ce que nous savons aujourd'hui de cette manière, l'humanité d'autrefois ne le savait pas, il fallait tout d'abord que la terre accomplisse une certaine évolution, et l'homme avec elle.

Ce n'est que grâce à cette évolution qu'il put se servir suffisamment de son corps physique, qui, affiné, avait donné le système nerveux, pour acquérir un savoir procuré par l'intelligence. L'antique savoir de l'humanité lui venait instinctivement, et se manifestait aussi autrement que, la plupart du temps, le savoir actuel. Ce que l'humanité, dans un passé très reculé, savait des secrets de l'univers, prenait forme en de Puissantes épopées Poétiques. Et dans ce qui en est conservé par la tradition, dans ce qu'on peut suivre aujourd'hui dans les documents, il n'y a en fait qu'un dernier écho de cette sagesse originelle grandiose, puissante, que l'humanité a un jour possédée sur la terre. Mais nous pouvons aujourd'hui être plongés dans un grand étonnement quand nous laissons agir sur nous quelque chose comme les Védas orientaux ou la philosophie Védanta.

Nous admirons les strophes magnifiques de la Bhagavad Gita, nous en mesurons en tous points la grandeur. Il faut cependant que nous soyons conscients de ceci : ce sont les derniers vestiges de quelque chose de beaucoup plus grand, de beaucoup plus puissant, qui fut offert autrefois à l'humanité. Et cette grandeur, cette puissance qui existaient autrefois, l'humanité les devait au fait qu'à cette époque, elle

vivait en communauté avec des entités d'un niveau plus élevé que l'actuelle humanité, et naturellement aussi que l'humanité de cette époque ; des êtres qui n'étaient pas pourvus d'un corps physique semblable au corps humain actuel, qui ne cheminaient sur la terre que dans un corps éthérique, mais qui cependant partageaient la vie des autres humains.

Ces êtres ne possédant pas de corps physique, ils ne pouvaient naturellement pas s'entretenir avec les hommes comme nous en avons l'habitude aujourd'hui, l'un parlant à l'autre. Mais dans certains états de conscience, les hommes de ce passé lointain – et finalement nous l'étions tous nous-mêmes dans nos vies antérieures – nous donc, je puis le dire, sentions, durant ce passé lointain de l'évolution terrestre et dans des états de conscience particuliers, que surgissaient intérieurement des sensations, des pensées dont on savait qu'elles ne provenaient pas de l'homme lui-même qui les portait en lui, pas plus que ne proviennent de nous-mêmes aujourd'hui les paroles communiquées par un autre.

Par une voie spirituelle était inspiré aux hommes, pourrait-on dire, par ces êtres humains supérieurs, éthériques, le savoir infiniment supérieur, bien plus grandiose, que ces derniers possédaient. Nous avions donc, durant nos vies antérieures, commerce avec des êtres qui n'étaient pas de nature physique. Or ces êtres ne sont plus présents aujourd'hui. Depuis bien longtemps, ils ne sont plus là, dans le champ de la vie terrestre. Ils se sont écartés du commerce avec les hommes, et l'humanité ne dispose plus que des vestiges de ce qu'autrefois, elle avait appris sur les secrets de l'univers de ces entités d'une époque lointaine, de pauvres vestiges qu'elle a conservés dans différents documents. Et en fait, on peut dire que ces maigres vestiges, elle ne les comprend plus guère.

Où ces entités des origines se sont-elles retirées ? Voyez-vous, précisément comme la Lune physique s'est séparée de la terre, elles se sont retirées, en même temps que le corps physique de la Lune, dans les lointains de l'univers. J'ai déjà parlé de quelque chose d'analogue. Nous allons aujourd'hui apprendre à en connaître davantage, si bien que – quand nous dirigeons notre regard sur ce corps céleste de la Lune nous pouvons dire ceci : il est habité par des êtres qui furent autrefois les compagnons de l'humanité sur la terre, et qui se sont retirés sur cette colonie lunaire. Tout d'abord, ces êtres n'ont apparemment aucun rapport avec l'homme extérieur qui vit sur la terre dans un corps physique ; ils en ont un cependant. Et c'est précisément de ce rapport que nous allons parler. Que ces êtres aient un lien de quelque façon avec le passé humain, nous pouvons déjà le déduire du fait que dans le passé, ils étaient les compagnons de l'humanité sur la terre. Et ils sont restés liés au passé de l'homme.

Lorsque nous considérons l'homme et la façon dont il accomplit sa vie sur la terre, dans son corps physique, nous constatons que dans cette vie s'insère ce que nous appelons le destin. Ce destin, que l'on a pris l'habitude de désigner du terme oriental de karma, il apparaît comme quelque chose de bien mystérieux dans la vie de l'homme. Mais on n'envisage pas toujours ce caractère très mystérieux dans toutes ses implications, qui sont importantes. Songez un peu : à un certain âge, deux hommes se rencontrent. Ils ne s'étaient jamais vus auparavant. A partir de l'instant où ils se rencontrent, quelque chose entre dans leur vie qui est lié à ce qu'ils ont de commun. Ils se reconnaissent pour ainsi dire, et ils savent qu'ils auront beaucoup à faire l'un avec l'autre.

Mais quand de tels hommes portent un regard rétrospectif sur la vie qu'ils ont menée sur terre depuis leur enfance, alors, s'ils considèrent avec assez de liberté d'esprit tout ce qu'ils ont fait sur la terre jusqu'au moment où ils se sont rencontrés, tout cela leur apparaît comme absolument orienté selon une direction qui leur montre qu'en fait, depuis leur enfance, chaque pas a été prévu comme s'il devait suivre le chemin qui les conduirait au lieu où ils devaient se rencontrer. On porte le regard en arrière à partir du moment où on a rencontré l'autre avec lequel on a maintenant un lien, on porte son regard en arrière – et la vie terrestre auparavant se présente souvent de façon telle que l'on peut se dire : mon point de départ se situe dans une lointaine enfance, mais j'ai fait chaque pas de façon telle que mon chemin devait me conduire finalement là où j'ai rencontré l'autre.

Tout ce que j'ai fait si judicieusement, tout cela s'est passé tout à fait dans l'inconscient ; ce qui a été fait consciemment n'est survenu qu'après notre rencontre, et le comportement inconscient vient s'unir merveilleusement au comportement conscient pour ne faire qu'un avec lui. Et il y a dans le travail du destin une grande différence entre ce que nous avons préparé dans l'inconscience sur notre chemin terrestre pour rencontrer l'autre, et ce que nous accomplissons après l'avoir rencontré. Il est là devant nous, nous le voyons, nous comprenons ce qu'il dit, nous conformons nos actes à ce qu'il exprime, à la manière dont il se comporte envers nous dans la vie extérieure, nous menons avec lui une vie en commun qui est accessible à nos sens, à notre intelligence. Mais nous verrons comment, à cette vie en commun accessible maintenant à nos sens et à notre intelligence vient se mêler inconsciemment aussi le chemin que nous avons suivi jusqu'au moment de notre rencontre. Nous pouvons demander : qu'est-ce qui agit et vit dans toutes ces orientations, dans toutes ces forces en vertu desquelles nous avons cheminé vers lui ?

Il se peut aussi que nous allions vers un événement quelconque. Il faut considérer ici tout ce qui relève du destin. Nous constaterons qu'il existe une grande différence dans la manière de vivre une sorte d'expériences, et celle de vivre l'autre sorte. Nous pouvons en effet nous comporter de deux façons en face d'un être humain. Selon la première, nous éprouvons aussitôt l'impression – ou nous l'éprouvons après avoir fait connaissance avec une personne, ou avec l'événement – l'impression que nous

accueillons dans notre volonté. Nous apprenons à connaître la personne ; ce qu'elle est, ce qu'elle fait en commun avec nous est de telle nature que nous le ressentons en nous-mêmes dans notre volonté.

Nous voulons avant tout penser comme elle pense, ressentir comme elle ressent, vouloir comme elle veut. Oui, nous sentons : cette personne commence à agir en nous. Nous la sentons présente en nous. Elle éveille dans notre être quelque chose qui vient d'elle, mais qui cependant vit dans notre volonté, et qui, issu de la volonté, imprègne notre sensibilité. Et même, nous apprenons ainsi à mieux nous connaître nous-mêmes, tandis que nous ressentons dans notre volonté et dans le sentiment profondément lié à la volonté : cet être est là en réalité non seulement pour agir sur nous de l'extérieur quand nous le regardons, mais il met en mouvement en nous quelque chose qui est présent en nous-mêmes. C'est là l'une des façons selon laquelle nous nous comportons dans la vie en face d'un être, conformément au destin.

L'autre façon, c'est celle où en faisant connaissance avec un homme, nous sommes moins émus intérieurement, où nous le regardons davantage de l'extérieur, où nous émettons sur lui un jugement d'après l'impression qu'il nous fait, transmise par l'intelligence, ou d'après l'impression esthétique qu'il nous laisse. Pesez la grande différence entre ces deux manières de faire connaissance avec autrui. Représentez-vous seulement : vous faites connaissance avec l'un ou avec l'autre, puis vous vous rendez dans un autre lieu, et vous êtes tenté de parler de cette prise de contact, c'est-à-dire de cet autre dont vous avez fait la connaissance. La manière dont alors on parle peut-être sensiblement différente suivant les personnes rencontrées. Un jour nous parlons de façon telle que chacun remarque que nous sommes bien à ce que nous disons, que nous exprimons quelque chose qui vient de nous-mêmes quand nous parlons de l'autre – et nous disons des choses que nos interlocuteurs ne comprennent pas du tout.

Nous disons de l'autre de belles choses, pourtant il est laid, et il y a autour de nous des gens qui ne peuvent absolument pas comprendre que nous parlions ainsi, parce que l'homme dont nous parlons leur donne l'impression de la laideur. Ils ne comprennent pas que nous parlions avec enthousiasme d'un homme qu'ils tiennent pour laid. Mais cette impression esthétique de laideur extérieure qu'il fait aux autres, ne nous concerne absolument pas, nous n'exprimons pas ce qui rend l'impression qu'il fait de l'extérieur. Nous parlons de ce qu'il a ému et remué en nous, de ce qui vient de nous, et ce que nous disons de cet homme n'a pas besoin d'être en accord avec l'impression que les autres ont ressentie.

Devant d'autres personnes, il en ira autrement. Nous percevrons très bien s'ils sont beaux ou laids. Nous parlons alors de façon telle qu'on voit que c'est l'impression reçue par l'intelligence, l'impression transmise par les sens, l'impression esthétique qui sont déterminantes. Nous parlons de façon telle que nous disons peut-être : c'est un être magnifique ! Vous le savez, il y a dans la vie des connaissances engagées de façon telle qu'il ne nous vient absolument pas à l'idée de parler d'une personne en des termes aussi superficiels. Nous parlons aussi de façon à ce que les autres comprennent aussitôt quand ils connaissent cette personne ou quand ils apprennent à la connaître.

Ces deux façons de décrire la rencontre avec des gens, et d'une manière générale de la considérer, existent tout bonnement. Seulement, par la première se révèle que ce qui a été en nous ému et remué lors de notre rencontre, c'est la vie que nous avons partagée dans une existence précédente. Que quelque chose nous reporte à des incarnations antérieures durant lesquelles nous avons partagé la vie de cet être, c'est ce qui apparaît dans la sensibilité par la façon dont se forme l'opinion que nous avons de lui. Et dans la seconde, nous formulons un jugement extérieur, nous jugeons d'une façon que les autres peuvent comprendre, parce que nous n'avons pas été liés à cet être, que peut-être nous le rencontrons pour la première fois dans cette vie terrestre.

Mais lorsqu'on examine à l'aide de la connaissance spirituelle ce qui est à la base de ces réalités du destin qui, dans le premier cas, apparaissent de façon si caractéristique, on trouve qu'avant qu'il descende vers l'existence terrestre physique, à l'être de l'homme est implanté dans son corps astral ce qui est son karma commun avec d'autres êtres ; ceci lui est implanté en vue de son actuelle existence terrestre par les compagnons qui ont vécu autrefois sur la terre avec les hommes, comme je vous l'ai décrit précédemment, et qui se sont ensuite retirés sur la Lune.

Ce sont les entités dont nous traversons la sphère avant de descendre vers la terre, les entités qui, depuis le temps où elles ont quitté la terre et la compagnie des humains, s'occupent de consigner le destin que les hommes vivent en commun. Et c'est ainsi que nous pouvons rétrospectivement voir ce qui est en nous, ce qui bouillonne quand nous avons avec un homme une rencontre de la première catégorie, que ce qui est présent en nous, nous le trouvons aussi consigné dans les grands livres du destin que rédigent les êtres lunaires possédant la connaissance des vies terrestres humaines. Ce sont des livres tenus en esprit, et qui contiennent tout ce que nous avons vécu en commun, avec d'autres. Quand nous passons par la sphère de la Lune, nous lisons ensemble dans ces livres, et nous orientons notre chemin en fonction de ce que nous y avons lu peut-être pendant vingt-cinq à trente ans – jusqu'à ce que nous trouvions dans l'existence terrestre celui dont il était inscrit dans les livres de la Lune, avant que nous descendions sur la terre, que nous avons vécu avec lui telle ou telle expérience dans des vies terrestres passées.

C'est de cette façon merveilleuse que s'établissent les rapports secrets dans l'univers. Et il nous faut, avec un sentiment approfondi, approfondi par l'anthroposophie, élever le regard vers l'existence lunaire, et considérer, non seulement ce qu'une science physique nous dit de la Lune, mais ce que la

science spirituelle peut nous dire des réalités de l'esprit et de l'âme, de la substance spirituelle de la Lune. Si seulement on réfléchissait au fait que partout des symboles se trouvent qui permettent de comprendre cette sphère cosmique ! Il existe aujourd'hui un savoir concernant les symboles terrestres dont on ne tient pas compte dans la vie ; pourtant ce savoir existe bien.

Dans nos rangs aussi il a été souvent souligné que l'être humain renouvelle simplement la matière de son corps physique tous les sept ou huit ans. Vous le savez, il rejette vers l'extérieur cette matière physique par la peau, il se coupe les ongles, les cheveux. Tout cela nous indique, et il en est bien ainsi, qu'à partir du centre de son être, l'homme repousse la matière, qu'une nouvelle remplace constamment. La partie de votre ongle que vous coupez était, il y a sept ou huit ans, une substance au sein de votre organisme, vous l'avez repoussée vers l'extérieur, et elle disparaît. La matière physique est renouvelée pour ceux qui, il y a dix ans, étaient déjà assis ici, les choses sont telles qu'ils n'ont pas le droit de s'imaginer que les mêmes muscles et les mêmes substances qui les composaient sont à nouveau sur ces chaises aujourd'hui. Rien de tout cela ne s'y trouve ; mais leur être spirituel et psychique est là, il est là de nouveau. Il en va de même quand nous élevons notre regard vers les corps célestes.

L'observateur physique ne veut voir que la matière physique et parle comme si la Lune qui est là-haut était la même que celle qui autrefois s'est séparée de la terre par sa substance physique. C'est tout autant un non-sens que de croire que ces muscles, ces particules physiques qui se trouvaient il y a dix ans sur ces chaises, s'y trouvent encore aujourd'hui. Certes, pour les corps célestes, ce renouvellement des substances est plus lent, cependant il se fait. La Lune physique dont parle la physique n'est pas une chose dont on puisse parler comme on le fait ordinairement. Ce qui est resté, ce sont les entités spirituelles-psychiques qui habitaient la terre en même temps que les hommes. Ce qui représente l'existence lunaire sur laquelle elles vivent, la substance physique, a été remplacée. Les entités psycho-spirituelles qui en réalité constituent l'existence lunaire – de même que votre existence spirituelle et psychique constitue aujourd'hui le lien avec votre être d'il y a dix ans, ces êtres d'esprit et d'âme, ce sont ceux qui, en quelque sorte, enregistrent notre passé.

Ce que l'on peut décrire ainsi peut être encore approfondi quand on essaie de le dépeindre à l'aide de la science initiatique. Jusqu'ici, je l'ai présenté en attirant votre attention sur ce qui commence à s'agiter en nous quand nous faisons des rencontres de la première catégorie, et qui est ce que les entités lunaires nous ont laissé lire dans leurs livres avant que nous descendions sur la terre. L'initié perçoit de tout autre manière encore ce qui se présente à lui dans la vie de cette façon. Lui aussi fait des rencontres dans la vie : mais tandis que pour la conscience ordinaire seule la sensation intérieure est présente que l'on accueille l'autre dans sa volonté, qu'on ne le juge pas en fonction de l'impression extérieure, ce qu'il se passe pour l'initié, c'est que deviennent visibles pour lui les vies terrestres des personnalités qui se présentent à lui.

Non seulement l'homme physique avec sa nature spirituelle et psychique, lui devient visible mais en quelque sorte, derrière lui, l'ombre de vies terrestres antérieures, peut-être de plusieurs vies terrestres. On fait la connaissance d'un être humain de façon telle que se présente à vous, dans la contemplation de l'esprit et de l'âme, toute une série d'êtres humains. On entre en contact avec une personne, et en même temps avec toute une série d'autres qui sont aussi réelles, aussi concrètes que l'être qu'on a physiquement devant soi. Dans les civilisations où l'on pressentait encore quelque chose de cette nature, on l'a même représenté en peinture. Pensez qu'il existe des tableaux anciens sur lesquels vous avez une forme humaine, puis derrière elle, un peu plus haut, une deuxième, et derrière celle-ci, encore un peu plus haut, une troisième.

C'est là ce qu'on voulait fixer par la peinture de l'impression qu'a l'initié d'un contact avec un être qui se présente à lui de façon telle qu'il offre à sa vue non seulement ce qu'il est dans la vie terrestre actuelle, mais aussi ce qu'il apporte des vies terrestres passées. Si bien qu'apparaît, clairement visible pour la conscience de l'initié, ce qui n'est pour la conscience ordinaire qu'une sorte de sentiment, d'impression. Au sens de la science de l'esprit, on est autorisé à dire que la chose se présente ainsi : ce qui, dans un être humain, lui est lié karmiquement et lui apparaît visiblement, se manifeste par un sentiment obscur quand il n'y a pas eu initiation, et que seule la conscience ordinaire est présente.

Ce qui, de notre passé, agit dans notre destin, et le tisse, nous pouvons l'appeler : ce qui est en nous lunaire. Notre regard porte sur nos vies terrestres : c'est la nature lunaire qui agit en nous. Elle agit de telle façon qu'en nous trouvant devant des êtres humains, nous sommes toujours devant une pluralité d'êtres si ces hommes avaient avec nous un lien karmique. Pour l'initié, avoir un contact de cette sorte, c'est en quelque sorte faire connaissance avec plusieurs personnes, tout au moins avec plusieurs vies humaines en lui. Car ce contact avec les vies antérieures est pour le moins aussi vivant que celui que nous avons avec l'existence actuelle de l'autre.

Considérons maintenant l'autre sorte d'entrée en relation, où nous jugeons l'homme plutôt d'après l'impression extérieure, d'après ce que notre intelligence nous dit à son sujet, d'après ce que nos sens nous disent, et que chacun comprend aussitôt, d'après l'impression esthétique, etc. Ici, lorsqu'on étudie la chose avec les moyens de la science de l'esprit, rien ne nous ramène au passé, il n'y a pas là d'êtres qui nous guident sur la voie de ce contact dans la vie terrestre jusqu'à la sphère de la Lune ; dans cette sphère de la Lune, rien non plus n'a été gravé dans le corps astral de l'homme. Ce sont précisément

d'autres forces qui agissent, les forces spirituelles et psychiques qui sont en rapport avec l'existence solaire.

Celles-ci agissent en provoquant le deuxième mode de prise de contact et tissent le destin à partir d'un autre point. Pour l'observation spirituelle, il en est ainsi, aimerais-je dire : comme nous ressentons la nuit pleine de mystères, nous allons vers l'être avec lequel nous avons accompli bien des choses durant nos vies terrestres passées. Puis nous nous trouvons en face de cet homme : maintenant nous nous orientons plutôt d'après l'impression qu'il fait naître en nous, et c'est maintenant comme si la clarté du jour, comme si le Soleil prenait la place de la nuit mystérieuse. Spirituellement aussi il en est ainsi : à ceux qui étaient liés karmiquement depuis longtemps déjà, ce n'est pas seulement le passé qui apparaît, mais aussi le présent et l'avenir. Le destin continue d'être tissé. Une réalité spirituelle solaire se présente à l'homme.

Mais pour ceux-là aussi qui n'ont rien accompli ensemble dans les vies terrestres passées, pour ceux-là cette réalité spirituelle solaire est présente dans l'activité qui tisse les destins dans le présent et dans l'avenir. Et à nouveau : celui qui observe la chose avec l'aide de la compréhension initiatique apprend à connaître un homme qu'il n'avait pas connu de près dans des vies antérieures, mais avec lequel il entre en contact pour la première fois, et non pas en apercevant derrière lui l'ombre des vies terrestres. En se présentant devant lui, il aperçoit derrière lui des entités des Hiérarchies supérieures, des entités telles que l'homme n'atteint pas encore à leur niveau. Ce sont des Angeloï, des Archangeloï qui apparaissent maintenant derrière l'être rencontré. Dans le champ de la compréhension initiatique, se trouver devant un homme avec lequel on a déjà vécu, ou devant un autre que l'on rencontre pour la première fois, comporte une grande différence. Si l'on a été souvent avec lui, ses vies terrestres passées apparaissent derrière lui.

Si l'on n'a pas été en contact avec lui, à l'arrière-plan apparaissent des entités des Hiérarchies immédiatement supérieures, à savoir celles qui descendent vers nous avec les rayons du Soleil, avec la rayonnante lumière solaire. Et de même que les êtres lunaires insèrent dans notre corps astral le karma passé, cette troupe des êtres solaires insère dans l'organisation de notre Moi – dans l'organisation subconsciente de l'entité du Moi humain – ce qui se déroule après notre rencontre avec un autre homme ici sur la terre : la base du karma futur. Le présent, en effet, devient constamment avenir. Ce qui est maintenant le présent était à l'instant précédant l'avenir. Si bien qu'en fait notre évolution s'écoule du passé vers l'avenir.

Ce que nous voyons ainsi, chez l'homme, progresser du passé vers l'avenir, nous en percevons la contre-image dans le cosmos quand nous observons la Lune cheminant dans le ciel et dans son sillage, ou la précédant, le Soleil. Le passé et l'avenir ont dans le cours de la vie humaine, dans le destin mystérieusement tissé, le même rapport que le Soleil et la Lune parcourant le ciel. Comme en rencontrant un homme, on se dit, avec l'aide de la science initiatique et dans un sentiment de profonde émotion : ce que tu contemples derrière lui, ce que les êtres lunaires ont gravé dans son corps astral, cela t'appartient aussi bien qu'à lui, cela te lie à lui. De même on se dit avec l'aide de la science initiatique, lorsqu'on rencontre un être humain pour la première fois dans le monde : derrière lui se tiennent des Anges, des Archanges. Chacun d'eux en quelque sorte montre de son doigt l'avenir. De nombreuses possibilités se présentent alors, les possibilités d'une vie à venir conforme au destin.

Voyez-vous, lorsqu'on dirige ainsi son regard vers les lointains de l'univers, la Lune et le Soleil vous apparaissent comme les deux portes conduisant dans le monde spirituel. Et l'on se dit : ce qui se trouve dans l'environnement physique de la terre vit dans l'instant dans mon corps physique, ce qui se trouve dans les immenses sphères éthériques, là où sont les étoiles, cela vit dans mon corps éthérique. Mais quand je lève les yeux vers la Lune, vers le Soleil, mon regard porte sur quelque chose qui n'est ni dans mon corps physique, ni dans ce qui vit dans mon corps éthérique, mais sur ce qui vit dans mon corps astral et imprègne mon Moi de sa force.

Nous sommes, par l'existence lunaire, conduits hors du monde physique et du monde éthérique dans le monde spirituel. Et d'autre part, quand on lève les yeux vers le Soleil, on se dit : par la substance d'esprit et d'âme qui appartient au Soleil, je suis conduit par une porte qui s'ouvre sur un monde de même nature que l'entité de mon Moi ; pas seulement un monde de même valeur que mon corps physique et mon corps astral, mais qui est de même valeur que mon entité du Moi, grâce à laquelle j'apparais dans le monde en être conscient, avec tout ce qui nous apparaît inscrit dans notre destin comme une nécessité, à laquelle nous obéissons parce que nous avons telle ou telle prédisposition physique, tel ou tel tempérament, tel ou tel caractère. Tout cela n'est que l'expression de notre karma. Dans toutes les nécessités du corps auxquelles nous obéissons, dans tout ce qu'exprime le poète par ces paroles : « Il te faut être ainsi, tu ne peux pas te fuir. * » (*Gœthe : Paroles orphiques.), dans tout cela vit le passé humain de l'existence lunaire. Et dans toute la liberté qui vit en nous, et grâce à laquelle nous intervenons – nous le voulons en pleine conscience – agit l'existence solaire.

C'est ainsi qu'au regard de l'esprit confluent la vie naturelle et la vie morale. Devant ce regard de l'esprit ne se présente pas d'une part la nature avec ses nécessités rigides, et d'autre part l'esprit et l'âme qui ne sauraient nouer aucun lien avec elle, constituant un ordre moral universel extérieur à elle – non, nous ne trouvons pas cette opposition ; nous avons la possibilité de trouver simultanément dans les phénomènes naturels la substance morale qui vit en nous. Certes, il faut pour cela dépasser l'aspect

ordinaire des phénomènes naturels pour atteindre ce qui se présente à nous dans la substance spirituelle du Soleil et de la Lune.

Voyez-vous, une telle manière de voir éveille la possibilité de dépasser l'existence naturelle de l'être humain pour s'élever à son existence spirituelle et psychique. Le regard que nous dirigeons au-dehors sur la nature – même si nous ne le perçons pas à jour avec la conscience ordinaire – porte sur ce qui dans notre environnement terrestre et aussi dans l'univers, nous apporte la maladie. Ceci est partout dans notre environnement. En soi, notre organisme est sain, car il est né d'un Moi sain, d'un corps astral sain et en réalité aussi d'un élément éthérique sain. Ce qui ici sur terre peut nous rendre malade, c'est uniquement quelque chose qui vient de l'extérieur et que l'homme n'est pas apte à métamorphoser pleinement en conformité avec son être intérieur.

Vous pouvez observer cela sur les phénomènes les plus simples. Supposez seulement que vous vous trouvez quelque part dans un lieu chaud, ou bien froid ; vous absorbez la chaleur ou le froid, qui ne vous traversent pas comme ils le feraient d'un morceau de bois ou d'une pierre. Vous n'avez pas trouvé place dans un espace chaud ou un espace froid, comme un morceau de bois ou une pierre, et vous ne vous réchauffez pas, ou ne vous refroidissez pas comme le bois ou la pierre, vous modifiez, vous élaborez la chaleur extérieure. Celle-ci ne fait que vous stimuler ; la chaleur que vous portez en vous, c'est vous-même qui la produisez dans votre organisation.

Si vous ne pouvez pas le faire, si vous vous comportez dans votre environnement comme un morceau de bois ou une pierre, et que votre environnement vous traite comme un morceau de bois ou une pierre, un élément extérieur pénètre en vous sans que vous puissiez le métamorphoser : alors vous prenez froid. L'être humain ne peut pas absorber en lui ce qui environne la terre sans le transformer, ce n'est pas possible. C'est rêver scientifiquement que de le croire. L'être humain transforme la nourriture tout autant que ce qui se trouve dans son environnement. S'il ne peut pas le faire, la maladie intervient : c'est là la cause physique de la maladie. Mais la maladie relève aussi du destin, elle intervient dans la vie de l'homme comme un élément du destin.

Voyez-vous, si nous sommes tout d'abord dans cette vie terrestre comme nous le sommes depuis une année quelconque du XIXè ou du XXè siècle jusqu'au 6 février 1924, si nous nous trouvons dans cette vie humaine et nous bornons à la considérer, nous pouvons en effet dire : si nous voulons tomber malade dans le cours de cette vie du fait de ce qui nous entoure, il nous faut laisser agir fortement sur nous cet environnement. Il nous faut subir l'influence au moins de la chaleur ou du froid ou de quelque atmosphère nuisible. Il faut qu'une influence vigoureuse vienne agir sur nous du dehors et engendre la maladie. Quand on se borne à regarder une baie de belladone, on ne s'empoisonne pas avec. On n'est pas davantage empoisonné par une atmosphère nocive quand on en est suffisamment éloigné, on ne tombe pas malade. Bref, quand on en reste à l'impression sur l'âme, on ne se rend pas malade. Il faut pour cela une influence plus vigoureuse.

Mais supposez maintenant ce qui suit. Il existe aujourd'hui un grand nombre de gens qui vivent totalement en matérialistes, et qui ne veulent recevoir de leur entourage que des impressions matérielles. Vous vous refuserez – et même en ce qui concerne certaines fonctions de votre corps – à être matérialistes : vous mangez l'esprit dans les plantes, l'esprit dans les animaux, vous le mangez aussi ; car si vous étiez de braves matérialistes vis-à-vis aussi des aliments, vous ne mangeriez que des pierres, que la substance inerte, morte. Mais votre être psychique n'accueille que des idées, des concepts de ce qui est sans vie. Cet élément spirituel et psychique qui s'unit à l'âme humaine devient alors une force créant la maladie dans une vie terrestre suivante.

Les impressions exercent une influence, elles se transforment et peuvent alors devenir des forces agissant physiquement. Ce qui inscrit la maladie dans notre destin, nous l'apportons de vies antérieures dans l'existence présente ; nous devenons réceptifs à la maladie parce que nous avons éprouvé dans des existences passées des impressions qui ne conviennent pas à l'homme. Maintenant, dans cette vie terrestre actuelle, ces impressions agissent comme de vigoureux agents physiques de la maladie. Tout ce qui, dans une vie, n'est qu'idée, impression, réalité psychique interne, se transforme durant le temps qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance en une force qui agit physiquement, et nous portons en nous beaucoup de forces actives physiquement qui n'étaient, dans des vies antérieures, qu'une réalité psychologique.

Par cette manière de voir, nous devons considérer la maladie aussi comme conforme au destin, nous ne devons pas tomber dans la superstition selon laquelle on peut guérir des maladies avec des moyens spirituels. Il faut pour le faire des moyens physiques, de même nature que la réalité physique. Mais si nous considérons en le comprenant pleinement le fait que ce qui dans le présent agit physiquement est dû à ce qui agissait dans l'âme durant les vies terrestres passées, nous pouvons dire ceci : ce que nous traînerions de pathologique avec nous dans notre prochaine vie terrestre, nous le guérissons en détournant nos pensées de ce qui est imparfait en l'homme et les dirigeons vers ce qui est en lui parfait. Si par exemple nous avons la certitude qu'une maladie quelconque est en rapport avec une vie de l'âme imprégnée de matérialisme dans une existence précédente, nous pouvons être sûrs que cette maladie, nous pouvons l'éliminer en la traitant à l'aide de conceptions et d'idées spirituelles. Tout ce qui agit dans l'anthroposophie le fait de telle sorte que cela ne reste pas simple théorie, mais est en liaison directe avec la vie, qu'il en naît pour la vie des impressions, des sentiments.

Et que devient en vérité ce ciel étoilé, l'environnement de la terre pour nous, lorsque nous sommes capables de les considérer à la lumière qui émane de l'anthroposophie si nous la cultivons de la manière juste ? Quelle parenté apparaît pour nous entre le Soleil et la Lune lorsque nous les regardons de cette manière, en voyant en eux les images cosmiques extérieures de notre parenté avec le cosmos et le monde : Nous voyons le passé et l'avenir tissant notre destin en nous ; nous regardons au-dehors, nous contemplons le Soleil et la Lune, en eux nous voyons nous apparaître le destin de l'univers extérieurement manifesté. Nous sentons en notre passé quelque chose qui prend place à côté du présent et de l'avenir comme la Lune prend place auprès du Soleil dans l'univers. Notre vénération, notre don sans réserve, notre faculté de sacrifice à l'univers s'intensifient lorsque nous savons élargir à l'existence universelle notre propre existence pour contempler dans le détail la parenté de ce qui vit en nous avec ce qui agit dans l'univers.

Voyez-vous, que l'être humain en vienne à faire corps avec le monde, c'est aussi l'une des tâches que l'anthroposophie se propose dans son activité. Et j'espère que nous, qui sommes rassemblés en si grand nombre dans ces branches justement, nous nous unissons toujours plus intimement, par de telles considérations, à cette tâche de l'anthroposophie précisément par laquelle non seulement les pensées de l'homme, mais aussi sa sensibilité, son cœur sont approfondis. C'est pour que ceci puisse s'accomplir toujours mieux, toujours plus intensément, que le Congrès de Noël a eu lieu justement.

Ce Congrès de Noël a montré que si la Société anthroposophique doit déployer à l'avenir de la manière juste son efficacité, il faut qu'elle quitte les voies qu'elle a empruntées au cours des dernières dix années ; il faut qu'au-delà de l'activité d'une société extérieure, elle atteigne à la réalité spirituelle intérieure. Il faut qu'elle revête dans son ensemble un caractère ésotérique. L'Université de science spirituelle qui existera à l'avenir à Dornach doit porter une sorte de caractère ésotérique, et avec elle toute l'institution de la Société. C'est par là que celle-ci maintiendra la vie spirituelle dont elle a besoin. Elle n'a pas le droit de se perdre dans les réalités extériorisées, et c'est cette extériorisation, qui l'a menacée au cours des dernières dix années.

Qu'avons-nous donc vécu durant ces dix années, et déjà auparavant ? Prenez comme exemple ce seul fait qu'une opposition très efficace, et qui maintenant précisément se déploie avec grande efficacité à pour origine ceci : elle peut dire qu'il existe des cycles, reproduisant le contenu de conférences qui ne sont pas accessibles au public. N'est-ce pas, on a souhaité qu'existent de tels cycles, de telles reproductions de conférences. Combien n'a-t-il fallu se plier jusqu'ici à de tels désirs, bien qu'on ait fort bien su que par là précisément on préparait à nos adversaires ce dont ils avaient besoin par-dessus tout. Nous vivons en un temps où de telles choses sont impossibles.

C'est pourquoi, lors du Congrès de Noël, il a fallu donner à la Société un caractère pleinement public. Ce qui n'est pas en contradiction avec le fait que d'autre part, elle n'en devient que plus ésotérique. Mais il faut qu'elle soit dirigée avec une conscience plus intense, qu'en quelque sorte elle soit conduite selon l'anthroposophie. C'est pourquoi, au Congrès de Noël, en ce qui concerne ce qu'on pourrait appeler des statuts, il a été procédé tout autrement qu'à l'habitude lorsqu'on établit des statuts. Dans ce cas, on dit ordinairement qu'on adhère à tels ou tels principes. Et autrefois, nous avons eu de tels principes dans la Société théosophique. Premier principe : formation d'une fraternité générale englobant toute l'humanité. Deuxième principe : faire preuve d'unité en matière de religion, etc. J'ai déjà souvent indiqué que c'est ici précisément que doit prendre place la réalité que la Société anthroposophique seule peut instituer.

Cette réalité est effectivement apparue au Congrès de Noël. On n'a pas parlé de principes, on a dit : quelque chose vit à Dornach, il y a là quelque chose de vivant. Et celui qui considère que ce qui vit à Dornach est justifié vient se joindre à la Société. Ce ne sont pas des principes abstraits qu'on avance, mais quelque chose de vivant, une réalité qui est présente. La vie de la Société n'est pas exprimée sous forme d'abstractions dans ces statuts qui en fait n'en sont pas, on décrit seulement ce qui existe à Dornach et ce qu'on veut y faire. Les principes sont une description, et non des statuts. J'ai indiqué que la Société doit avoir un Comité directeur agissant, qui voit dans son activité, dans son initiative, la réalité qui le constitue, qui le forme. C'est ainsi qu'il a été tenté d'exprimer déjà dans le « Statut », à la place des abstractions, ce qui est purement, directement humain. C'est uniquement ainsi que peut vivre une Société qui doit devenir l'organe par lequel peut passer l'esprit qui afflue dans le monde.

J'aimerais, voyez-vous, dire ceci : Ce Comité directeur qui a été formé à Dornach repose sur une sorte de jugement hypothétique. Si la Société veut accepter ce qu'il fait, alors il sera le Comité directeur ; si elle ne veut pas, alors il ne sera rien. Mais on pourra aussi le considérer seulement comme le centre d'une activité vivante. Par ces mots, je ne puis qu'esquisser – car je le disais, je ne voudrais prononcer que quelques mots, tout le reste sera exprimé distinctement dans la « Feuille pour les membres » – qu'en réalité, par le Congrès de Noël, il a été tenté d'introduire dans la Société un esprit nouveau.

Mais il est souhaitable que l'on comprenne de quelle nature est cet esprit nouveau : un esprit vivant en face de l'esprit d'abstraction, un esprit qui voudrait parler non pas à la tête, mais au cœur. C'est pourquoi ce Congrès de Noël est en vérité, pour la cause anthroposophique, soit rien, soit tout. Il ne sera rien s'il n'a pas de prolongement, s'il a été une solennité à propos de laquelle on a ressenti quelque plaisir ; après quoi on oublie le tout, et l'on reprend le vieux train-train. Alors il n'a pas de contenu, aucun rayonnement ne revient vers lui. Son contenu, il le reçoit de la vie qui anime les différents

domaines de la Société, il ne devient une réalité que par ce qui se fait grâce à lui, par ce qui s'accomplit constamment dans la vie de la Société anthroposophique grâce à lui. Le Congrès de Noël ne deviendra réel que grâce à ce qu'il sera par la suite. Lever les yeux vers le Congrès de Noël détermine déjà une certaine responsabilité dans l'âme en vue de le rendre réel, sinon il se retirera de l'existence terrestre et suivra la direction qu'ont prise les entités lunaires dont j'ai parlé aujourd'hui. Bien entendu, en un certain sens, il fut présent dans le monde. Mais son efficacité pour la vie dépendra de la suite qui lui sera donnée.

Voyez-vous, nous avons exprimé cela très distinctement. La Pierre de Fondation spirituelle de la Société anthroposophique a été déposée dans le cœur de chaque participant. Du point de vue de la forme, nous y avons mis fin, mais en réalité ce Congrès de Noël ne devrait jamais être achevé, il devrait perdurer dans la vie de la Société anthroposophique. C'est pourquoi j'aimerais vous prier de prendre tout à fait au sérieux ce qu'apporte la « Feuille pour les membres », la réalité qui se présentera à vous vraiment peu à peu, et pas seulement dans les mots. N'est-ce pas, tout ne peut pas être réglé à la légère, constamment on vient dire : Comment faire ceci et cela ? – Naturellement, tout ne peut pas être fait en un jour. Une de nos prochaines institutions, ce sera la « Feuille pour les membres » dans laquelle vous trouverez chaque semaine des principes directeurs – pour le dire abstraitement – sous forme de thèses.

Chaque semaine, des phrases courtes traiteront de vérités anthroposophiques concernant l'être humain – la vie humaine, la religion, l'art, etc. – ce qui se passe dans la Société anthroposophique. Et l'on aura l'occasion de dire dans les différentes branches anthroposophiques : on nous envoie de Dornach telle ou telle pensée à titre de ligne directrice : à côté d'autres sujets, parlons donc dans les branches avant tout, chaque semaine, des pensées qui nous viennent de Dornach et sont exprimées dans la « Feuille pour les membres ».

C'est ainsi que se créera une unité entre les différents domaines de la vie anthroposophique dans la Société. De cette façon, beaucoup de choses naîtront qui parcourront vraiment la Société anthroposophique comme un sang, pas seulement pour que l'on parle d'unité, mais pour que quelque chose lui soit apporté qui puisse la parcourir de son flux comme un sang spirituel unique. C'est cela que l'on a voulu indiquer lors du Congrès de Noël. On pouvait le sentir à l'époque, on le verra à l'avenir.

Cela est particulièrement nécessaire ici, en Allemagne. En effet, on y est placé au sein de la vie anthroposophique tout autrement qu'ailleurs. Ailleurs, l'opposition n'est pas aussi développée qu'ici. On peut constater que lorsqu'elle se manifeste ailleurs, elle a très souvent pris son origine ici, bien qu'une certaine sorte d'opposition soit partout présente, en particulier autour de Dornach même. Mais d'autre part, c'est une forme toute particulière d'opposition que celle devant laquelle on se trouve en Allemagne, je dirais volontiers l'opposition très vigoureuse qui travaille en pleine conscience, systématiquement, bien organisée.

Ce fut certes une décision grave que de renverser complètement les choses dans la Société anthroposophique. Car c'est effectivement ce qui s'est passé. Lorsque la Société fut fondée en 1912/1913, – il vous suffit d'y penser : je n'étais doté au sein de la Société d'aucune fonction, je n'étais même pas membre. Depuis sa fondation, je n'étais pas devenu membre de la Société anthroposophique, je l'ai souvent souligné, on n'a seulement pas bien entendu ce que cela signifiait ; je voulais être pour la Société anthroposophique un Instructeur seulement, celui qui conduit vers les sources de la vie anthroposophique, etc. Et il fallait tout d'abord que soit faite la tentative afin qu'on aperçoive ce qui, par cette voie, pouvait arriver.

Eh bien voyez-vous, les choses en viennent à ce point que dans un âge où ordinairement on prend sa retraite, je dois recommencer, car en effet, je considère ce qui s'est passé à Dornach avec le Congrès de Noël comme un commencement, comme un véritable commencement de vie. Et j'aimerais que l'on ressente que nous nous trouvons devant un commencement. Et si on le ressent vraiment, il peut, ce commencement – car il porte en lui bien des choses – il peut donner des résultats. Comme je le disais, c'est seulement par nécessité que je suis devenu membre, et même le président de cette Société anthroposophique, et j'aimerais bien que l'on perçoive toute la gravité de ce qui est lié au Congrès de Noël.

Peut-être, si on la perçoit, sera-t-il possible, grâce à cette tentative, que par une collaboration de tous les lieux avec ce qui doit émaner de Dornach, une vie anthroposophique authentique coule à travers la Société anthroposophique. C'est dans cette attitude d'esprit – et c'est l'attitude d'esprit qui importera avant tout dans la Société anthroposophique – que je voudrais répondre très cordialement aux paroles d'accueil qu'a prononcées depuis le Congrès de Noël le Dr. Kolisko, maintenant où je me retrouve parmi vous pour la première fois. Je voudrais y répondre par un salut aussi cordial, et qu'ainsi le salut dise au salut, le cœur dise au cœur :

Nous voulons collaborer avec l'esprit qu'apportait le Congrès de Noël, afin que l'impulsion active du Congrès de Noël ne prenne jamais fin parmi les anthroposophes qui s'efforcent de discerner vraiment les conditions de la vie anthroposophique ; afin que grâce à cette aspiration des anthroposophes le Congrès de Dornach prenne de plus en plus un contenu réel ; que ce Congrès de Dornach, grâce à ce que les anthroposophes feront de lui partout dans le monde, ne cesse en réalité jamais ; que l'esprit qu'on a tenté d'invoquer là-bas, que cet esprit soit toujours présent grâce à la bonne volonté, grâce au don de

soi, grâce à la compréhension pénétrante des membres vis-à-vis de l'anthroposophie et de la vie anthroposophique.

C'est ainsi que nous voulons collaborer, que nous voulons aussi considérer vraiment le Congrès de Dornach comme une chose justifiée, comme une chose sérieuse ; non pas le regarder comme quelque chose qui peut nous être indifférent, mais au contraire comme une chose qui nous touche profondément le cœur, la sensibilité, la conscience même. Alors nous aurons eu vraiment, dans le Congrès de Noël, non pas seulement une semaine de fête, mais quelque chose qui agit dans le monde, qui domine le destin des hommes. Et tout ce qui agit dans le monde et domine le destin des hommes peut être l'impulsion juste pour le travail anthroposophique, pour l'activité anthroposophique, pour la vie anthroposophique.

CONSIDÉRATIONS KARMIQUES DANS LE DEVENIR HISTORIQUE DE L'HUMANITÉ

CINQUIÈME CONFÉRENCE
Stuttgart, 9 avril 1924

La vérité des vies terrestres successives a été un jour exprimée dans le cadre de la vie spirituelle allemande, sous une forme extraordinairement pénétrante. Et au sein du mouvement anthroposophique, l'existence de cette adhésion totale à l'idée des vies terrestres successives formulée par Lessing a été citée. Nous disposons d'une œuvre de cet écrivain, d'un produit de son extrême maturité : le traité sur l'éducation du genre humain, à la fin duquel on trouve formulée cette adhésion. En phrases magistrales, l'auteur montre comment le devenir historique de l'humanité n'est compréhensible que par le fait que l'individualité humaine passe par des vies terrestres répétées et ainsi apporte avec elle à une certaine époque ce qui a pu être vécu et accompli dans une période précédente de l'évolution. Il suffit d'envisager deux faits orientés dans ce sens.

On pense que l'on peut faire état de toutes sortes d'influences intellectuelles ou matérielles possibles pour expliquer comment I'« après » est né de l' « avant » dans le cours de l'histoire. On barbote alors très vigoureusement, pour ainsi dire, dans les abstractions. Le fait réel, c'est que les mêmes individualités qui vivaient, disons à la fin du XIXè et au début du XXè siècle, avaient vécu à des périodes antérieures, qu'elles ont assimilé à ce moment ce qui se passait dans leur environnement, ce qui pouvait être vécu avec les hommes de leur entourage ; elles ont ensuite porté cela en traversant le porche de la mort jusque dans le monde spirituel, dans lequel on vit entre la mort et une nouvelle naissance, l'ont emporté avec elles en descendant vers une nouvelle vie terrestre, et sont ainsi elles-mêmes les porteurs de ce qui s'accomplit d'une époque à l'autre.

Les individualités humaines emportent à chaque époque le passé vers l'avenir. C'est là un fait qui peut déjà emplir la sensibilité d'une certaine ferveur religieuse lorsqu'on le prend tout à fait au sérieux. Et l'autre fait est celui-ci : nous tous qui sommes assis ici, n'avons besoin que de porter notre regard sur nous-mêmes pour nous dire : nous avons vécu de nombreuses fois sur la terre, et ce que nous sommes aujourd'hui est le résultat de nos vies terrestres précédentes. Ainsi, lorsqu'on embrasse du regard l'histoire tout entière et qu'on le ramène à son propre vécu, la réalité des vies terrestres successives peut réellement éveiller dans l'âme un lien religieux profond fondé sur la connaissance. C'est quelque chose de ce genre que Lessing doit avoir senti lorsqu'il disait : faut-il donc que cette vérité des vies terrestres répétées soit une folie parce que les hommes l'ont découverte dans ce passé lointain où leurs âmes n'étaient pas encore déformées, faussées par l'enseignement ? – Lessing termine alors par la phrase monumentale exprimant ce qui lui apparut lorsqu'il eut pris conscience des deux faits que je viens de mentionner : « L'éternité tout entière n'est-elle pas mienne ? »

Le fil de l'évolution spirituelle qui à ce moment, et en le rattachant à L'Education du genre humain de Lessing, aurait pu être inséré dans l'évolution spirituelle allemande, fut interrompu. Et le XIXè siècle aurait sans doute considéré le fait de le poursuivre encore comme quelque chose de pas tout à fait sensé.

Mes chers amis, lorsqu'il y a maintenant plus de deux décennies, nous avons entrepris à Berlin, au sein de la Société théosophique, le travail anthroposophique, lorsqu'eut lieu l'assemblée de fondation de ce qui fut appelé à l'époque la Section allemande de la Société théosophique, l'une des premières conférences fut annoncée par mes soins sous le titre : Exercices pratiques sur le karma. A ce moment, il s'agissait d'introduire l'idée du karma directement, avec un tel impetus dans le mouvement anthroposophique, qu'elle aurait pu devenir un des grands leitmotive à partir desquels le mouvement anthroposophique se serait développé. Mais lorsque je parlai à quelques personnes, aux célébrités de l'époque, venues de l'ancienne Société théosophique, de ce que j'entendais en fait par ce titre, je fus pris à parti de tous côtés.

On déclara que cela ne pouvait absolument pas se faire. Et en effet – non pas que je veuille dire par là que ces personnes avaient raison – d'une manière générale le temps n'était pas venu d'exposer dans un cercle relativement étendu, et de façon pénétrante, des vérités ésotériques. Et si l'on commence à parler non pas en formules abstraites générales, mais concrètement, de l'évolution du karma et de sa signification pour l'histoire de l'humanité, on ne peut pas le faire sans faire réellement appel à des représentations ésotériques concrètes. C'est pourquoi, en un certain sens, tout ce qui a été développé en matière d'anthroposophie au sein de la Société anthroposophique, fut une préparation devenue nécessaire, parce qu'à cette époque, au sein de cette société, la maturité n'était pas encore atteinte.

Mais il faut qu'une fois le moment vienne où l'on peut commencer à parler des vérités karmiques sous l'aspect ésotérique et concret, et de leur lien avec l'évolution historique de l'humanité. Si aujourd'hui on voulait tarder encore, quelque chose ferait défaut au mouvement anthroposophique. C'est pourquoi il était dans les intentions du Congrès de Noël au Gœthéanum de ne plus tenir secret ce qui peut être étudié par une véritable investigation spirituelle des aspects intimes du devenir historique de l'humanité.

Et à l'avenir, dans cette direction, on prêtera désormais l'oreille au sein du mouvement anthroposophique à ce que veulent les esprits, et non pas à ce que les humains, par une certaine circonspection anxieuse, tiennent pour prématuré ou pour non opportun. C'est précisément sous ce

rapport que le Congrès de Noël au Gœthéanum n'est pas seulement qualitativement une chose importante pour la Société anthroposophique, mais aussi ce qui, par l'intensification de l'activité anthroposophique, doit être un commencement. C'est de ce point de vue, qui doit devenir un point de vue du mouvement anthroposophique, que je voudrais vous faire l'exposé anthroposophique d'aujourd'hui.

Mes chers amis, notre regard porte sur ce qui se passe en gros dans l'histoire. Nous observons que dans tel ou tel domaine, certaines personnalités donnent le ton. Nous devons percevoir comment une personnalité ayant pris place dans l'histoire, et qui a, dans un passé immédiat, non éloigné, inauguré ce qui a engendré l'influence sous laquelle nous vivons aujourd'hui, ne peut être comprise – et comment par là les faits historiques aussi peuvent être compris que si l'investigation anthroposophique entreprend d'examiner les vies terrestres de ces personnalités historiques.

Il en résulte autre chose encore : à savoir qu'en regardant les personnalités dont l'histoire nous rapporte la vie, nous percevons des faits relevant du destin de l'homme à travers les différentes vies terrestres répétées ; et la lumière qui par là vient éclairer le karma, éclaire aussi notre destinée personnelle. Et ceci est extrêmement important. Car les considérations sur le karma ne doivent pas être entreprises par goût du sensationnel, mais uniquement pour éclairer plus profondément les rapports entre les humains et les expériences vécues par les âmes. Nous voyons par exemple se répandre une attitude intérieure générale, bien définie, colorée par le matérialisme, nous la voyons se prolonger encore d'une certaine façon au XXè siècle et finalement contribuer à tout ce que la culture et la civilisation ont aujourd'hui de chaotique et de troublant.

Et parce que nous voyons comment, après que se soit écoulé le premier tiers du XIXè siècle, ce qui intervient en particulier au sein de la vie spirituelle allemande se distingue radicalement de ce qui était auparavant le ton fondamental, le caractère fondamental de cette vie spirituelle, nous demandons d'où cela provient. Nous voyons apparaître dans les deux derniers tiers du XIXè siècle des personnalités dont les individualités doivent nous intéresser, et nous nous voyons contraints de suivre ces individualités en remontant le cours de leurs vies terrestres antérieures.

Le regard de celui qui est capable d'entreprendre de telles investigations est tout d'abord guidé, au-delà du caractère général de notre époque, non pas vers des vies antérieures chrétiennes de ces personnalités, mais vers des vies antérieures non chrétiennes. On est ainsi conduit – le délai que nous pouvons indiquer comme s'étendant entre des vies terrestres successives étant alors concordant – à remonter jusqu'au mouvement spirituel très ample qui est apparu un demi-millénaire après la fondation du christianisme, à remonter jusqu'au mahométisme, à l'arabisme.

Le christianisme s'est tout d'abord répandu en partant de l'Asie, englobant un peu, dirais-je volontiers, la civilisation nord-africaine, puis gagnant l'Europe occidentale par l'Espagne ; il s'est ensuite répandu en Europe orientale, en Europe du Centre, mais cette expansion a été en quelque sorte limitée sur son flanc par l'arabisme qui d'une part, portant en lui l'impulsion du mahométisme, a progressé à travers l'Asie mineure, et de l'autre côté à travers l'Afrique vers l'Italie et l'Espagne. Vous pouvez voir dans l'histoire extérieure comment la civilisation européenne se heurta à l'arabisme dans les différentes guerres qui les opposèrent. Ici encore, il s'agit de demander : oui, quels sont les fait réels, concrets, quels éléments ayant trait à l'évolution de l'âme humaine sont-ils à la base de ces faits ?

Etudions donc vraiment de tels faits concrets. Par exemple, à la même époque où, dans des conditions de civilisation très primitives, dirait-on volontiers, Charlemagne était en Europe occidentale à la pointe des événements, nous voyons se développer en Asie, et avec éclat, la cour de Hârûn-al-Rashid. A cette cour sont effectivement rassemblés les plus grands esprits de l'époque ; ils ont nourri profondément leur âme de tout ce que pouvait produire la sagesse orientale, et ils y ont également joint ce qui venait de l'hellénisme.

Hârûn-al-Rashid cultivait à sa cour une vie spirituelle qui englobait l'architecture, l'astronomie dans l'esprit de l'époque, une géographie vivante comme on la concevait alors, les mathématiques, la poésie, la chimie, la médecine, et pour toutes ces disciplines il avait rassemblé à sa cour, en fait, les plus éminents représentants de son temps. Il était à leur égard un protecteur énergique, une personnalité qui avait établi un terrain sûr pour édifier un centre culturel tout à fait digne d'admiration, dirais-je volontiers, tel qu'il exista au VIIIè et au IXè siècle. Et nous voyons par exemple, qu'à cette cour de Hârûn-al-Rashid a vécu une étrange personnalité, dont durant cette vie terrestre passée à la cour de Hârûn-al-Rashid, on n'avait peut-être pas le sentiment qu'elle avait été initiée.

Mais les initiés savaient que, dans une vie terrestre antérieure, elle avait été parmi les hommes les plus hautement initiés. Ainsi vécut dans une vie terrestre ultérieure où il ne paraissait nullement, à l'extérieur, être un initié, un homme qui, dans une vie terrestre antérieure l'avait été. Les autres avaient au moins connaissance de ce qu'était la vie initiatique de l'Antiquité. La personnalité dont il s'agit était, nous dirions aujourd'hui en employant un mot peu glorieux, un « organisateur » de toute cette vie scientifique et artistique à la cour de Hârûn-al-Rashid.

Nous savons que l'arabisme, sous l'impulsion donnée par le mahométisme, connut une extension qui gagna l'Afrique, puis l'Europe méridionale et, passant par l'Espagne, l'Europe en général. Nous sommes au courant des guerres, des conflits culturels extérieurs qui se déroulèrent. Mais l'élan d'ensemble est stoppé. On parle ordinairement, il est vrai, de la bataille livrée par Charles Martel près

de Tours et de Poitiers. Seulement, l'arabisme était animé d'une force d'impulsion spirituelle considérable. Et le fait étrange, c'est que lorsqu'il eut été repoussé en quelque sorte extérieurement, en tant que puissance politique et militaire, les âmes de ceux qui avaient agi sur son terrain de façon prédominante, ayant franchi le porche de la mort, se sont intensément préoccupées dans le monde spirituel de la forme qu'elles pourraient donner à l'influence de l'arabisme en Europe.

Dans ce qui vit à travers le monde spirituel, mes chers amis, il ne s'agit pas de la forme extérieure que prennent les choses. Les conditions extérieures peuvent être peu semblables dans les deux incarnations successives d'une individualité. Ce qui importe bien davantage, c'est la vie très intime de l'être. Voilà ce qu'à notre époque on a du mal à comprendre. Car à notre époque, où l'on peut déjà reprocher à quelqu'un de ne pas condamner Haeckel, quand on écrit sur son compte, et puis que ce quelqu'un continue à écrire sur Haeckel autrement que précédemment, d'une façon qui apparaît aux âmes bornées comme le contraire de ce qui a précédé, où l'on manifeste cette forme d'incompréhension, on ne comprendra guère que des individualités humaines puissent se comporter différemment dans des vies terrestres successives, et être pourtant animées des mêmes impulsions.

C'est pourquoi ces grandes âmes incarnées dans l'arabisme ont évolué entre la mort et une nouvelle naissance de façon telle qu'elles sont restées liées à l'impulsion qui avait cheminé d'est en ouest, qu'elles sont, dans le monde spirituel, restées liées à leurs actes. Dans le monde extérieur, la civilisation continue à évoluer, comme on dit. De toutes autres formes apparaissent que celles de l'arabisme. Mais les âmes qui avaient été grandes au sein de cet arabisme apparurent à nouveau, et sans qu'elles aient apporté ses formes extérieures, elles le ramenèrent sous la forme de ses impulsions intérieures à une époque très ultérieure. Elles apparurent en porteurs de la civilisation beaucoup plus tard, dans le langage, dans les habitudes de pensée et de sentiment, dans les impulsions volontaires de cette époque ultérieure. Dans leurs âmes, l'arabisme continuait d'agir. Et nous voyons ainsi que le courant spirituel qui précisément devint prédominant dans les deux derniers tiers du XIXè siècle était profondément sous l'influence de tels esprits issus de l'arabisme.

Suivons du regard l'âme de Hârûn-al-Rashid. A la fin de sa vie, elle franchit le porche de la mort. Elle continue d'évoluer entre la mort et une nouvelle naissance. Elle réapparaît dans le cadre de toutes autres formes de civilisation à l'époque moderne. Car cette individualité de Hârûn-al-Rashid est la même qui apparaît, au sein de la vie spirituelle anglaise occidentale, en la personne de Lord Bacon de Verulam. Et nous avons à considérer cette ample forme d'esprit de Lord Bacon de Verulam comme la résurrection de ce que Hârûn-al-Rashid a produit sous une forme orientale aux VIIIè, IXè siècles. Et nous savons que Bacon de Verulam a exercé l'influence la plus profonde, la plus intense, et jusqu'à nos jours, sur la vie spirituelle européenne.

En fait, depuis Lord Bacon, on pense, en matière d'investigation scientifique, d'esprit scientifique, comme il pensait. Ceci n'est certainement pas exact toujours et dans tous les détails, mais ce l'est en grand pour l'esprit du temps en général. Si l'on regarde le caractère brillant et l'action extérieure en un certain sens de Hârûn-al-Rashid, si l'on regarde, après avoir appris par l'investigation intérieure qu'en la personne de Lord Bacon de Verulam est réapparu Hârûn-al-Rashid, si l'on regarde le déroulement extérieur de la vie de Lord Bacon, on constatera, certes non pas dans les formes extérieures, mais dans le sens intérieur de ces deux vies, ce qu'elles ont absolument de concordant, d'analogue.

J'ai parlé d'une personnalité ayant vécu à la cour de Hârûn-al-Rashid, et qui, dans une vie terrestre précédant cette existence à la cour de Hârûn-al-Rashid, avait été un initié. Je dois mentionner entre parenthèses qu'effectivement, mes chers amis, il est tout à fait possible qu'un initié du passé réapparaisse dans une vie ultérieure sans paraître extérieurement un initié. Ne devez-vous pas vous demander, mes chers amis, alors que constamment j'ai rapporté qu'il y a eu en assez grand nombre d'anciens initiés, des Instructeurs et des prêtres dans les Mystères : Où sont-ils allés ? Pourquoi ne vivent-ils pas parmi nous à l'époque présente ? Oui, voyez-vous, mes chers amis, une individualité dont l'être spirituel et psychique fut autrefois très lumineux, ne peut, dans une vie terrestre ultérieure, s'exprimer qu'au moyen du corps que cette vie peut lui donner à une époque plus tardive, et en fonction de l'éducation qui lui a été donnée. Or, l'éducation est déjà depuis assez longtemps d'une nature telle que dans la manière dont aujourd'hui – ou depuis longtemps déjà – un homme se manifeste, ne peut transparaître ce qui a vécu autrefois dans ces âmes qui étaient initiées. Il leur faut accepter de toutes autres formes de vie, et seul celui qui peut observer en profondeur la vie de l'homme en vient à voir que des êtres en la personne desquels on ne voit pas l'initié, ont cependant vécu une telle vie d'initié.

Un des exemples les plus éclairants sous ce rapport est celui du héros de la liberté, de Garibaldi. Ce fut une vie singulière que la sienne, dont il suffit de suivre du regard l'impétuosité pour percevoir que cette personnalité atteignait à un niveau très supérieur à celui des conditions de la vie terrestre sous son aspect immédiat. D'ancien initié qu'il fut dans une vie terrestre antérieure, Garibaldi est devenu un visionnaire de la politique – car c'est ainsi qu'il faut le caractériser. Il fut un initié qui, dans une vie terrestre précédente, avait assimilé des impulsions volontaires qu'il amène à réalisation dans l'existence, comme il était possible à son époque à un homme né en 1807. Mais il faut regarder de près les singularités de sa vie terrestre. Le point de départ fut tout d'abord pour moi ceci : je vis que Garibaldi suivait au XIXè siècle la voie de sa destinée avec trois autres hommes, et que cette vie en commun, la manière particulière dont il agissait avec eux, n'étaient guère vraiment compréhensibles.

De par sa mentalité profonde, Garibaldi était un républicain authentique, et pourtant il s'est refusé à tout ce qui aurait instauré l'unité de l'Italie sous le drapeau républicain. Malgré cet authentique esprit républicain, il insista pour que soit créé un royaume, et en outre sous Victor-Emmanuel. Et alors, si l'on aborde par l'investigation occulte cette question énigmatique : comment Garibaldi a-t-il pu faire de ce Victor-Emmanuel un roi d'Italie ? – car c'est lui qui en a fait le roi d'Italie – le regard porte aussi sur deux autres personnalités, sur Cavour et sur Mazzini. C'est étrange : Garibaldi est né en 1807, les autres à peu d'années de distance. Garibaldi est né à Nice, Mazzini, on le sait, à Gênes, Cavour à Turin, Victor-Emmanuel non loin de là. Ils naissent en quelque sorte dans les limites d'un cercle réduit sur la terre.

Lorsqu'on entreprend des recherches sur le karma, on a besoin partout de quelque chose de concret, dirais-je volontiers, qui serve de point de départ. De l'intelligence de quelqu'un, ou de sa formation scientifique, on ne peut pas faire grand-chose. On ne peut même pas partir du fait que quelqu'un a écrit trente romans dans sa vie pour explorer ses vies terrestres antérieures. Une chose beaucoup plus importante pour cette investigation, c'est par exemple la claudication, ou le fait de ciller des yeux.

Ce sont précisément les petits détails – en apparence – de la vie, qui conduisent l'occultiste sur les sentiers nécessaires où l'on peut, à partir d'une existence terrestre, faire la lumière sur des vies précédentes. Ce qui fut déterminant pour l'investigation occulte dans ce domaine, ce fut de saisir comment, au XIXè siècle, Garibaldi s'est adapté à la vie avec les trois autres. Une autre chose encore fut déterminante, mes chers amis, dans cette orientation. Observé extérieurement, Garibaldi apparaît comme un réaliste, comme quelqu'un qui prend solidement appui sur ses pieds, agit uniquement en fonction de la pratique, etc. Mais par endroits, certaines phases de sa vie, de caractère plus intime, montrent déjà qu'en réalité, il dépasse un peu trop le niveau de ce qui peut être vécu sur terre.

On peut déjà indiquer dans ce sens qu'étant jeune homme, et dans des conditions dangereuses, il navigue sur l'Adriatique, est capturé à plusieurs reprises, mais retrouve toujours la liberté, non sans aventures. On peut ensuite mentionner qu'il n'arrive pas à tout le monde ce qui lui est arrivé, à savoir qu'un jour il voit son nom imprimé et lit dans le journal l'annonce de sa condamnation à mort. Il lit son nom pour la première fois en même temps que sa condamnation à mort, condamnation que lui avait valu la part prise à une conjuration. Mais il ne fut pas exécuté, car on n'a encore jamais pendu quelqu'un qu'on n'a pas arrêté, et Garibaldi ne fut pas arrêté. Il s'enfuit en Amérique et y mena une vie aventureuse, mais toujours en faisant preuve d'une grande intensité intérieure et de force.

A quel point Garibaldi était peu adapté aux conditions de la vie terrestre ordinaire, c'est ce que montre par exemple la manière dont il se maria pour la première fois, mariage qui fut, des décennies durant, extrêmement heureux. Mais comment fit-il la connaissance de la dame qu'il devait épouser ? Par un cheminement très étrange. Il était sur le bateau, assez loin encore de la terre, braquant sa longue-vue dans cette direction ; il aperçut alors une dame – dont il tomba aussitôt amoureux en la regardant à travers la longue-vue. Or, il n'arrive pas tous les jours que les humains tombent amoureux de cette façon, il faut, pour le faire, dépasser sensiblement le niveau des conditions terrestres ordinaires. Et que se passe-t-il ?

Il met aussitôt le cap sur la terre, rencontre un homme auquel il est si sympathique que celui-ci l'emmène chez lui. Le voilà à déjeuner chez cet homme qui est le père de la dame aperçue à travers la longue-vue ! Un petit obstacle se présente : lui ne parle que l'italien, elle seulement le portugais. Sans connaître sa langue, il lui fait comprendre qu'ils doivent s'unir pour la vie, et bien qu'elle ne sache pas l'italien, elle le comprend. Et cette union devient des plus heureuses, mais aussi des plus intéressantes. La jeune femme a participé à toutes les expériences qu'il a faites en Amérique, et il suffit de mentionner qu'une fois, la nouvelle s'étant répandue qu'il était tombé sur le champ de bataille au cours des combats pour la liberté, Madame Garibaldi s'en alla à sa recherche, sillonnant tous les champs de bataille, ce que l'on raconte aussi de bien des figures de femmes légendaires.

Elle soulevait chaque cadavre pour en voir le visage, jusqu'à ce qu'elle ait appris que Garibaldi était encore vivant. Et durant cette entreprise, elle avait mis au monde son premier enfant qui serait mort de froid si, continuant son périple, elle ne se l'était pas attaché autour du cou, le réchauffant sur sa propre poitrine. Tout cela sort du cadre de la vie bourgeoise ordinaire, et cette union n'était pas non plus bourgeoise au sens habituel du mot. Lorsque plus tard Madame Garibaldi mourut, quelque temps après Garibaldi épousa une autre dame, et cette fois tout à fait dans les conditions qui, dans la vie bourgeoise, régissent une telle rencontre. Mais voyez ! Ce mariage, qui n'avait pas été fait avec l'aide d'une longue-vue, ne dura qu'un jour. On peut rapporter de tels traits, et d'autres semblables de la vie de Garibaldi, qui montrent que vraiment, il y avait dans cette existence quelque chose de très étrange.

Il m'apparut alors que cette personnalité, dans une vie terrestre passée, mais déjà à l'époque pré-chrétienne, avait été un initié irlandais, qui était venu d'Irlande en Alsace chargé d'une mission, et avait eu pour disciples les individualités qui plus tard vinrent au monde en même temps que lui et sur le même territoire. Or, dans les différents Mystères initiatiques, il existait une loi selon laquelle certains disciples devaient être liés à leur maître de façon telle que celui-ci ne pouvait pas les abandonner lorsqu'ils se rencontraient à nouveau dans une vie ultérieure, et dans des conditions bien définies. Ce fut le cas avant tout pour l'individualité de Victor-Emmanuel, que Garibaldi devait ressentir comme lui étant liée parce que dans une vie d'initié antérieure, il avait été son maître. Les théories n'ont plus de valeur ici. Dans une vie ultérieure, il ne s'agit pas d'entreprendre extérieurement quelque chose, mais

d'obéir, encore qu'inconsciemment, à cette loi interne qui réunit les hommes en fonction d'impulsions animant la vie intérieure de l'évolution historique.

On peut voir précisément dans tout le déroulement de cette vie comment réapparaît chez un ancien initié ce qu'il a assimilé dans une vie terrestre précédente sans pourtant, extérieurement, se manifester comme un initié, parce que la nature corporelle présente en un temps, parce que l'éducation de ce moment ne lui donnent pas la possibilité d'apparaître comme initié. Il en fut de même pour la personnalité qui vivait à la cour de Hârûn-al-Rashid et qui, après avoir franchi le porche de la mort, prit un chemin différent de celui de Hârûn-al-Rashid lui-même. Cette personnalité était intérieurement en affinité profonde, avait un lien profond avec tous les secrets initiatiques qu'elle avait puisés à la sagesse orientale.

Elle ne put suivre la voie de Hârûn-al-Rashid, davantage orienté vers une existence brillante, et prit un autre chemin. Elle fut ainsi conduite à se réincarner plus tard, et de telle sorte que les deux individualités se rencontrèrent dans les courants de civilisation inaugurés en Europe sous l'influence de Hârûn-al-Rashid et de son conseiller. L'âme de ce conseiller réapparut en la personne d'Amos Comenius, qui lui non plus ne put réaliser extérieurement le principe initiatique, mais qui, par toute la manière dont il se situa dans la vie pédagogique, dans le courant éducatif de l'époque, qui fut aussi celle de Bacon de Verulam, montre qu'en lui vivait quelque chose de profond, riche de signification.

Nous voyons ainsi Amos Comenius se réincarner sous l'effet d'une exigence plus intérieure, après avoir vécu à la cour de Hârûn-al-Rashid ; nous voyons Hârûn-al-Rashid lui-même se réincarner ; nous contemplons des personnalités et nous voyons en elles confluer des civilisations, des cultures. Lorsqu'on étudie la vie spirituelle européenne se développant notamment au XVIè et au XVIIè siècle, on trouve partout l'arabisme sous des formes modernes. En tout ce qu'Amos Comenius a marqué de son influence, on remarque encore l'intensité intérieure profonde de l'Orient.

Ce que je vous dis ainsi n'est pas une construction abstraite. Car en vérité, ces choses ne sont pas le fruit de spéculations ; elles ne peuvent être trouvées que lorsqu'on s'unit du fond de l'être aux entités spirituelles en cause, et quand grâce à une investigation inspirée on cherche la vie qui mène d'une existence terrestre à l'autre. C'est ainsi, mes chers amis, que beaucoup d'éléments de l'arabisme ont été apportés à l'époque moderne à travers des incarnations répétées. Il s'agit uniquement de ne pas mal comprendre le sens d'une telle investigation.

Je vous disais qu'il ne s'agit pas de suivre du regard ce que l'on tient ordinairement pour important dans la vie matérielle. Cela ne donne pas grand-chose, et je vais vous en donner ici un exemple. J'avais un maître – dont j'ai parlé aussi dans mon autobiographie – qui était un excellent professeur de géométrie. A un certain âge, il commença à m'intéresser profondément. Il avait quelque chose de singulier, un don exclusif génial et d'autres singularités, et à cause du lien qu'avait son âme avec la géométrie, on ne pouvait trouver le chemin de son incarnation précédente. Mais cet excellent géomètre avait une particularité visible : un pied bot. Or, il se révèle souvent, dans de semblables investigations qui conduisent d'une vie terrestre à une autre, qu'effectivement tout ce qui concerne dans une vie terrestre l'évolution des jambes est en rapport dans une autre avec le développement de la tête. Il se produit là une étrange métamorphose des forces intérieures qui à un moment constituent le système des membres, et à un autre celui de la tête.

Je pris pour point de départ cette affection de la jambe, ce pied bot du professeur de géométrie. Et voyez ce qui se passa au cours de l'investigation occulte. Le regard qui était fixé sur cette infirmité me mit en rapport avec une autre personnalité, affligée elle aussi d'un pied bot, à savoir Lord Byron. Je sus alors que cela avait à voir avec les vies terrestres répétées. Et il y avait dans la tête des deux hommes, dans une vie antérieure, quelque chose qui les avait amenés à se livrer à une activité commune, bien que dans leur dernière incarnation, du point de vue de l'activité terrestre, ils aient été non pas vraiment contemporains, mais presque. Je remarquerai expressément que je ne m'arrête pas ici aux incarnations féminines, parce que dans le passé, c'est surtout l'existence masculine qui a compté dans l'histoire. L'existence féminine ne commence que maintenant à agir.

A l'avenir, il sera tout particulièrement intéressant de tenir compte des incarnations féminines justement. Mais pour beaucoup de personnalités, la situation est telle que pour bien des choses, on laisse de côté les incarnations féminines intervenues par intervalles. Vous ne devez pas en déduire qu'il n'y ait pas eu d'incarnations féminines ; mais je n'envisage que les points d'appui qui tout d'abord ramènent aux vies terrestres masculines précédentes. Par ces deux personnalités qui m'étaient apparues liées, je fus conduit vers une époque durant laquelle, soit au Xè, soit au XIè siècle après J-C. – il ne m'a pas été possible de le déterminer exactement – elles avaient vécu à l'est de l'Europe, dans les régions faisant partie aujourd'hui de la Russie. C'étaient alors deux camarades.

Et à cette époque, quelques personnalités avaient connaissance de la légende qui raconte les pérégrinations du palladium dans le monde. Vous avez peut-être connaissance de ce qu'est ce palladium : un objet précieux dont on disait que beaucoup de choses en dépendaient dans la civilisation humaine : ce palladium se trouvait tout d'abord à Troie, puis à Rome, Constantin le Grand le fit transporter en grande pompe à Constantinople, fit ériger au-dessus, pour sa propre glorification, une colonne au sommet de laquelle il a même fait placer une statue d'Apollon. Il fixa à la colonne une couronne d'étoiles à l'intérieur de laquelle se trouvaient des morceaux de bois provenant de la croix du

Christ. Bref : tout pour sa propre gloire. La légende rapportait qu'un jour, ce palladium serait transporté dans le nord, et qu'alors la civilisation ayant son siège à Constantinople serait transférée vers le nord. Voilà ce que les deux hommes entendirent.

Pris d'enthousiasme, ils voulurent s'emparer du palladium à Constantinople, mais ne purent y parvenir. Ils entreprirent pourtant beaucoup de choses en vue de transporter ce trésor dans le nord. On voit en effet, et particulièrement chez l'un des deux, qui se réincarna en Occident, que l'enthousiasme qui, au XIXè siècle, animait Byron pour la liberté, est une conséquence karmique du désir ardent qu'il avait de conquérir le palladium. Vous pourriez suivre cette configuration spirituelle particulière en tout ce que mon professeur de géométrie précisément manifestait sous une forme intériorisée : un esprit de liberté dans le domaine de la science – pour celui qui pouvait le vivre intérieurement.

C'est ainsi que les chemins partent de caractéristiques apparemment secondaires, dont on peut suivre la trace, du pied bot, pour revenir à des vies terrestres antérieures des personnalités concernées. D'une façon générale, lorsqu'on veut parler de karmas historiques, il faut avoir un sens pour les configurations internes de la vie.

Je voudrais citer encore un exemple. Dans la région qu'on appellerait aujourd'hui le nord-est de la France séjournait aux VIIIè, IXè siècles, une personnalité qu'on qualifierait, dans l'esprit de l'époque, d'une sorte de propriétaire terrien fortuné. Mais c'était un aventurier qui se livrait dans les contrées avoisinantes à des entreprises guerrières. On aurait du mal à l'admettre aujourd'hui, mais à l'époque ces choses arrivaient : il quitta sa maison et son bien et se mit à guerroyer dans le voisinage avec plus ou moins de bonheur. Un jour, il revint, et trouva qu'un autre était entré en possession de son bien ; un autre qui avait tant de pouvoir sur les hommes et sur les armes qu'il put maintenir le précédent propriétaire à distance. Et comme celui-ci ne pouvait que demeurer sur place, il devint le serf de ce nouveau propriétaire, ou plus exactement ce qu'on appela plus tard un serf.

Un rapport étrange s'établit entre ces deux hommes. Le premier possesseur dut en quelque sorte accepter un renversement des positions. Le domaine où il avait autrefois résidé était la propriété d'un autre, et lui était maintenant dans la situation qui avait été celle de l'autre autrefois. Il tint alors dans les forêts avoisinantes, avec des compagnons, toutes sortes d'assemblées nocturnes, dirions-nous aujourd'hui, intérieurement plein de rancœur contre son voleur et contre les circonstances qui rendaient cela possible. Il est intéressant de porter le regard sur ce qui, à ce moment, fut dit sous l'effet de cette profonde rancœur.

J'ai pu continuer de suivre la voie de ces deux hommes qui avaient franchi le porche de la mort au IXè siècle et sont réapparus au XIXè. L'un, celui qui avait été d'abord propriétaire et à qui son bien avait été volé, c'est Karl Marx, le fondateur du socialisme au XIXè siècle. Si différentes que soient les circonstances extérieures, on n'aboutit à rien par des spéculations. Mais lorsqu'on suit certains fils souterrain, on retrouve dans ce propriétaire terrien spolié du IXè siècle l'âme du Karl Marx du XIXè siècle. Celui qui l'avait chassé, et lui avait fait tant de mal, c'est son ami Friedrich Engels. Il ne s'agit pas ici de choses sensationnelles, il s'agit de comprendre la vie et l'histoire en s'appuyant sur les rapports entre les vies terrestres.

Un des prédécesseurs de Hârûn-al-Rashid, un des premiers successeurs du prophète Mahomet, fut Mû'awiyya, qui vécut au VIIè siècle après J-C. Une étrange personnalité, ayant un besoin ardent de conquérir l'Occident, mais qui ne réalisa que peu de choses ; qui ressentait une soif intérieure de l'Occident, mais ne put la satisfaire, et éprouva encore cette tendance après avoir franchi le porche de la mort.

En cette personnalité, tout était élan vers l'Occident, réalisation de l'arabisme – jusqu'à ce que, après la vie entre la mort et une nouvelle naissance, cet élan vers l'Occident ait abouti. Cette individualité de l'un des premiers successeurs du Prophète réapparut à son tour dans un personnage qui fut prédominant dans la situation du XXè siècle. A l'époque où l'on ne parlait pas encore sous l'influence du Congrès du Gœthéanum (de Noël), j'ai mentionné certaines choses qui étaient fondées dans ce qui peut être dit sur les vies terrestres successives d'une certaine personnalité. On a mal compris ce que j'ai dit à ce moment. Car finalement, la force de conviction avec laquelle ces paroles étaient prononcées résidait dans l'observation des rapports karmiques établis à travers plusieurs vies terrestres. Car Mû'awiyya est réapparu de notre temps, et en la personne de Woodrow Wilson il a marqué les formes extérieures de la civilisation d'une empreinte très forte, celle de l'arabisme abstrait.

Et nous voyons en Woodrow Wilson une individualité qui avec la plus grande vigueur, et en particulier dans les célèbres Quatorze Points, a manifesté ce qu'était l'arabisme à notre époque. Le malheur que Woodrow Wilson a engendré à notre époque, on l'étudiera de la meilleure façon en comparant jusqu'aux formes des phrases de ces Quatorze Points avec certaines formules du Coran. Alors vous trouverez compréhensibles bien des choses, alors vous verrez quels rapports étranges vous découvrez après avoir appris quelles relations existent entre les choses.

Aujourd'hui, mes chers amis, il en est ainsi : l'étude de l'histoire ne peut apporter aux hommes un aliment satisfaisant que si nous prenons au sérieux les manifestations concrètes des vies terrestres successives, l'étude du karma et des relations internes entre les différentes vies terrestres des êtres humains. Après que deux décennies durant, la Société anthroposophique ait été préparée à ce qui doit advenir sous l'influence du Congrès de Noël, il est permis aujourd'hui d'exposer toujours mieux ce qui avait été tout d'abord annoncé en 1902 lors de la fondation de la Section allemande de la Société

théosophique sous le titre « Exercices pratiques sur le karma ». Ces exercices pratiques sur le karma doivent constituer une part de notre vie anthroposophique, non pas sous une forme sensationnelle, mais de façon telle qu'ils deviennent la base d'impulsions vraiment grandes, vraiment fortes, celles qui doivent vivre au sein de la Société anthroposophique.

Considérez aussi ce qui doit être formulé de cette façon comme une émanation du fait qu'une réalité ésotérique doit affluer à travers le mouvement anthroposophique. Mais soyons aussi au clair sur le profond sérieux avec lequel de telles choses doivent être envisagées. Si elles sont étudiées avec ce sérieux, nous continuons le travail qui fut entrepris lorsque Lessing, à la fin de son Education du genre humain, parla des vies terrestres répétées. Car l'être humain doit apprendre par une étude intime, profonde, de l'être humain et de sa destinée, que ceci est absolument vrai : Grâce à la science de l'esprit, on plonge le regard dans la véritable nature de l'homme, dans ce qu'à tout moment, lorsqu'il se connaît lui-même, il peut prononcer : « L'éternité tout entière n'est-elle pas mienne ? » Mais il faut discerner la structure de cette éternité dans les faits concrets, dans l'étude du karma, dans les enchaînements établis par la destinée dans le cours de la vie humaine et de l'histoire.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Stuttgart, 1er juin 1924

Mes meilleurs remerciements vont aux paroles de M. Unger. Vous me croirez si je vous dis que je suis très heureux de pouvoir parler à nouveau parmi les amis de Stuttgart. La dernière fois où j'ai pu parler ici, à l'occasion de notre congrès à L'Ecole Waldorf, j'ai étudié devant vous certains éléments se rapportant aux relations de nature karmique au sein de l'humanité et dans son évolution. Je voudrais aujourd'hui, dans le prolongement de cette conférence partir de choses qui vous sont plus ou moins connues, pour ensuite passer à d'autres non connues.

Nous savons bien que l'être humain, lorsqu'il franchit le porche de la mort, doit tout d'abord passer par le phénomène de dispersion de son corps éthérique : dans le cosmos, après s'être, à l'instant de la mort, dépouillé lui-même de son corps physique. Ce n'est pas cette première étape après la mort, le dépouillement ou à proprement parler la dispersion du corps éthérique dans le cosmos, que nous allons considérer aujourd'hui, mais ce qui en résulte ensuite. Cette vie terrestre de l'homme traverse en effet deux états nettement distincts l'un de l'autre : l'état de veille et le sommeil.

Vous savez par les différentes études anthroposophiques que l'état de veille s'établit quand les quatre éléments constitutifs essentiels pour l'homme d'aujourd'hui – le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et le Moi – forment un tout, se stimulent et se soutiennent réciproquement ; mais que le sommeil s'instaure lorsque le corps physique et le corps éthérique restent dans le lit, menant en quelque sorte provisoirement la vie d'un végétal, tandis que le corps astral et l'organisation du Moi, indépendants dans le monde spirituel, en vivent séparés. Mais vous savez aussi par l'expérience ordinaire de la vie, que l'être humain, lorsqu'il explore sa vie à l'aide de la faculté du souvenir, en réalité falsifie en un certain sens ce souvenir. Car lorsque nous remontons avec notre conscience ordinaire le cours de notre vie terrestre, ce regard rétrospectif nous offre comme un courant permanent, une continuité ; un événement fait suite à l'autre, et la plupart du temps nous ne prenons pas garde au fait que nous n'avons absolument pas à faire à un pareil courant continu de souvenirs, mais que son Cours est constamment interrompu par les nuits ; si bien que nous devrions en fait voir le souvenir ainsi : jour, nuit, jour, nuit ; en quelque sorte toujours une zone claire, suivie d'une zone sombre, celle-ci à nouveau suivie d'une claire, etc.

Pour une très grande part, et à l'exception de rêves qui apparaissent, montant du sommeil nocturne, la partie de notre vie terrestre que nous passons dans le sommeil reste inconsciente : c'est en règle générale un tiers de toute la vie terrestre, quand l'homme n'est pas précisément un loir. On peut parfaitement faire la somme du temps consacré au sommeil – même quand on fait entrer en ligne de compte le temps plus long que l'enfant passe à dormir : on obtient environ un tiers du temps total vécu sur la terre.

Nous pouvons nous demander tout d'abord : Que font donc l'organisation du Moi et le corps astral pendant ce temps du sommeil ? Ils se trouvent en effet dans le monde spirituel. Mais ils ne perçoivent rien dans ce monde spirituel, ils restent, comme nous le disions et à l'exception des rêves, inconscients. Tel qu'il est maintenant constitué sur la terre avec sa conscience ordinaire, l'être humain serait d'une façon ou d'une autre plongé dans la confusion s'il percevait constamment pendant le sommeil : ou bien, d'un côté, sa conscience apparaîtrait dans la journée comme frappée d'impuissance, il circulerait dans une sorte de paralysie de la conscience s'il est un être orienté plutôt vers la nature ahrimanienne – ou bien il aurait une conscience confuse, dans laquelle les pensées s'enchevêtreraient, s'il est un être orienté plutôt vers la nature luciférienne.

D'une façon générale, l'homme est préservé par ce que l'on appelle le « Gardien du Seuil » de percevoir durant la nuit le monde spirituel qui l'entoure. Seulement, lorsqu'il a franchi le porche de la mort et vécu les premiers jours qui suivent, pendant lesquels il a dépouillé son corps éthérique, il entre dans un domaine de l'existence où le temps s'écoule à rebours, commence le jour de la mort pour passer au précédent, etc. et où nous revivons encore une fois notre existence, mais en allant cette fois de la mort à la naissance. Or, ce ne sont pas les journées que nous vivons ainsi, mais les nuits.

C'est pourquoi aussi cette période d'une vue rétrospective de notre existence dure environ un tiers de celle-ci. Chez un être qui meurt à l'âge de 60 ans, ce périple à rebours dure environ 20 ans, il est donc trois fois plus court que la vie terrestre. Nous parcourons alors cette vie entre la mort et une nouvelle naissance de telle sorte que notre regard porte sur les nuits dans lesquelles, inconsciemment certes, nous avons fait naître des images qui, d'une certaine façon, sont les reflets négatifs de la vie.

Si l'être humain n'en était pas préservé par le « Gardien du Seuil », il vivrait chaque nuit – d'une façon qui lui serait insupportable, avec les conséquences que je viens de décrire – de façon telle qu'ayant fait du mal à quelqu'un, il lui faudrait se mettre intérieurement à sa place, plonger dans ce que celui-ci a ressenti et vécu par le mal qu'il lui a causé. Pendant son sommeil, l'homme plonge vraiment dans l'être auquel il a fait telle ou telle chose. Mais nous ne le ressentons pas pour la raison indiquée. Après la mort, cependant, durant le temps qui a été mentionné, nous le ressentons, et très intensément. Nous

revivons notre vie terrestre à rebours et passons en toutes choses par des expériences de compensation de ce que nous avons fait, ou négligé. Qu'est-ce qui est à l'origine de ces expériences de compensation ?

Pour pouvoir répondre à cette question, il faut faire appel à une expérience cosmique. Vous vous souvenez sans doute que j'ai souvent exposé comment, au cours de l'évolution terrestre, la Lune, qui était à l'origine un membre de l'évolution terrestre, s'est séparée de la terre. J'ai décrit ici la chose récemment : la Lune a quitté la terre pour mener une existence autonome. Mais j'ai également indiqué que quelque temps après cette séparation de la Lune physique de la terre, les très anciens Instructeurs de l'humanité l'ont suivie, ceux qui, aussi longtemps qu'ils étaient sur terre, n'étaient pas incarnés dans un corps physique, mais seulement dans un corps éthérique.

C'est pourquoi ils exerçaient sur les hommes une influence inspiratrice, créatrice d'images. Et les merveilleux enseignements qui, plutôt sous un vêtement poétique, sont contenus dans les légendes des peuples, ont leur source dans une sagesse originelle grandiose, majestueuse, que les premiers Instructeurs de l'humanité enseignaient sur la terre. En raison de leur nature, ces Instructeurs des premiers âges purent se retirer sur la Lune, où depuis lors ils vivent.

Lorsque l'être humain passe par le porche de la mort, il vit effectivement ce qu'est le cosmos, et de telle façon qu'avec sa vie il s'élargit de plus en plus. Tout d'abord il grandit en pénétrant dans la sphère de la Lune. Mais c'est alors qu'il entre en contact avec ces grands Instructeurs primordiaux, qui en quelque sorte maintiennent un état instinctivement naïf, un état d'innocence de la race humaine. Avant que les hommes aient eu la possibilité de faire le mal, ces Instructeurs étaient présents sur la terre. C'est pourquoi ce sont eux qui recueillent ce qui est inscrit dans la chronique de l'Akasha durant les nuits que nous passons sur la terre ; ils l'imprègnent de leur propre nature et dans le premier tiers du cheminement rétrospectif à travers la vie après la mort, ils nous le font vivre avec plus d'intensité que les événements ici-bas sur la terre.

Celui dont le regard peut atteindre ce qu'un défunt vit pendant les premières décennies après sa mort sait que les expériences terrestres sont très fortes, qu'elles nous heurtent et nous poussent ; ce qui est vécu là de par le pouvoir magique des maîtres qui ont établi leur séjour sur la Lune, agit avec beaucoup plus de force, colore avec plus d'intensité les expériences vécues sur la terre. Et cela, nous le vivons réellement. Disons par exemple : vous avez donné une gifle à quelqu'un ; quand vous la revivez, vous ressentez non pas la satisfaction, la colère ou la rancune qui ont provoqué la gifle ; vous pénétrez dans l'être de l'autre, vous ressentez ce qu'il a souffert, et ce qui a ébranlé sa sensibilité. Vous ressentez exactement ce qu'il a vécu. Participer aux événements que vit un mort a déjà quelque chose, on ne peut pas dire de bouleversant, mais bien qui vous touche intensément.

Voyez-vous, je vais vous donner ici un exemple. La plupart d'entre vous se souviendront que parmi les personnages de mes Drames-mystères, j'ai campé la figure de Strader. Cette figure de Strader, comme la plupart des personnages des Mystères, est empruntée à la réalité. Il a existé une personnalité qui a vécu presque exactement comme le Strader dépeint dans mes mystères. Vous pouvez bien penser que j'éprouvais pour cette personnalité, telle qu'elle a vécu physiquement, un grand intérêt. Or elle est morte en 1912. A partir de là mon intérêt s'est attaché à ce qu'elle a vécu après la mort. Tout ce que cette personnalité qui était devenue finalement un écrivain, un théologien rationaliste, avait vécu sur la terre, apparut sous une forme beaucoup plus intense, tandis qu'il vivait lui-même l'effet produit par ses livres, par sa théologie rationaliste. Après avoir pendant quelque temps vécu ce qu'il ressentait lui-même, il ne me fut plus possible de continuer à peindre le personnage dans les drames-mystères : il meurt donc dans la pièce, parce que l'intérêt pour sa vie terrestre s'était évanoui, effacé par celui que je portais à ce qu'il ressentait après sa mort.

Un événement accessoire intervint encore : quelques amis prirent un vif intérêt aux œuvres posthumes de l'homme qui avait été le modèle de Strader, s'y consacrèrent et voulurent me les communiquer. Je n'y pris aucun intérêt. Je fus obligé de ne pas en tenir compte, de faire la sourde oreille, pour la simple raison que l'intérêt qu'on porte à un mort est beaucoup plus passionné et efface tout le reste. Je veux simplement ici indiquer que durant ce cheminement à rebours à travers la vie, l'être humain ressent bien plus fortement, bien plus intensément ce qu'il a vécu sur la terre. Vis-à-vis d'une pareille expérience, la vie terrestre est presque un rêve. Mais c'est précisément une expérience négative, celle des effets dans l'être d'autrui de ce que nous avons fait, ou négligé. C'est pourquoi cela ne peut pas être dépeint seulement comme une chose effrayante. Il faut cependant que l'homme perçoive lesquels de ses actes, de ses pensées, de ses sentiments, ont été légitimes, lesquels ne le furent pas.

Vous pouvez alors penser que c'est là que se forme le premier germe du karma. Car quand l'homme perçoit comment les choses se passent entre la mort et une nouvelle naissance, il en juge autrement que nous. Peut-être ai-je déjà mentionné qu'un jour, il y a de nombreuses années, j'ai fait la connaissance d'une dame qui avait écouté un entretien portant en sa présence sur les vies terrestres successives. Elle dit alors qu'après avoir fait une expérience, elle ne voudrait pas vivre d'autres existences terrestres, et a violemment fulminé contre la possibilité de revenir constamment. J'ai été contraint de lui dire : Oui, il est possible que vous en jugiez ainsi sur terre ; ce n'est pas cela qui importe, ce qui compte, c'est le jugement entre la mort et une nouvelle naissance. Durant sa présence ici, elle a admis cela, mais étant partie en voyage, elle m'a écrit une carte disant qu'elle n'acceptait pas l'idée des vies terrestres successives.

Lorsqu'il fait après la mort cette expérience intense, l'être humain prend la décision que l'on peut exprimer à peu près dans les termes suivants : En raison de ceci et de cela, tu es devenu un être imparfait, une créature de moindre valeur ; il faut que tu compenses cela ! C'est ce qui engendre le projet karmique. Et dans le monde spirituel, dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, les projets sont des réalités. Tout comme ici-bas la brûlure que vous vous faites en mettant un doigt dans la flamme est une réalité, dans le monde spirituel, si vous concevez un projet, celui que vous avez conçu est une réalité, il se réalise. Vous l'avez conçu dans la certitude !

Tout cela, l'homme le vit dans la sphère de la Lune. Passant ensuite par les sphères suivantes, celle de Mercure et celle de Vénus, il parvient peu à peu au point où il va pénétrer dans la sphère du Soleil. Les sphères de Mercure et de Vénus sont pour lui la transition qui l'amène jusqu'à la sphère du Soleil. Or, on ne peut y pénétrer chargé de tout le fardeau du mal qui a pesé sur l'âme tandis que l'on traversait la sphère de la Lune. Il est donc prévu dans le cosmos qu'en quittant celle-ci, on y abandonne le mal. Il nous attend là jusqu'au moment où nous traversons à nouveau la sphère de la Lune. Mais en abandonnant le mal, nous abandonnons aussi une bonne partie de nous-mêmes, car l'homme ne fait qu'un avec ses actes. Si j'ai commis quelque mauvaise action ici sur la terre, ma valeur est amoindrie ; et en traversant la sphère de la Lune j'abandonne une partie de moi-même. Un homme qui serait un malfaiteur invétéré, comme il n'en existe pas, qui n'aurait jamais fait une bonne action, resterait tout entier dans la sphère de la Lune. Bien sûr, cela n'arrive jamais ; les gens continuent leur route.

On pénètre alors en être plus ou moins complet dans la sphère de Mercure tout d'abord. Là encore on fait, entre la mort et une nouvelle naissance, une expérience particulière ; c'est quelque chose qui prépare déjà à l'entrée dans le domaine du Soleil. Voyez-vous, ici dans la vie terrestre physique, on tombe malade d'une façon ou d'une autre. Mais il faut arriver dans la sphère du Soleil avec une âme et un esprit parfaitement sains. C'est pourquoi on est libéré dans la sphère de Mercure de tout ce que l'âme porte encore de pathologique. C'est pourquoi aussi la véritable médecine ne peut être apprise que lorsqu'on perçoit comment, dans la sphère de Mercure, les défunts sont débarrassés de leurs maladies. On peut ainsi voir ce que l'on a à faire sur la terre pour guérir les humains de leurs maladies.

C'est pourquoi, au temps où existaient les Mystères et la clairvoyance instinctive, la médecine était considérée comme un enseignement révélé par les Mystères après l'avoir reçu de la sphère de Mercure. Car voyez-vous : Qu'est-ce qu'un dieu pour les hommes d'aujourd'hui ? Un dieu, c'est un être que l'on ne peut jamais voir sur la terre. Mais pour les hommes d'un lointain passé, dotés d'une clairvoyance instinctive, ce n'était pas cela. Mercure avait ses Mystères. Il existait des Mystères de Mercure, vous pouvez le lire dans La Science de l'Occulte. Et le premier de tous les grands-prêtres des Mystères de Mercure fut Mercure lui-même. Ceci s'effectuait de la façon suivante : un homme venait au monde dont l'esprit, par l'effet d'une force surhumaine, était libéré pour chercher par une autre voie une possibilité de s'incarner. Son corps était là, et le dieu Mercure utilisait ce corps pour s'incarner sur la terre, c'est-à-dire pour se manifester dans les Mystères. Dans les Mystères, les dieux étaient bien les Instructeurs, ainsi tous les dieux de la Grèce, qui étaient tous présents sur la terre. Et ce dieu Mercure a enseigné aux hommes la médecine, dont Hippocrate a conservé une tradition ultérieure.

Puis l'être humain parvient dans la sphère de Vénus. Il perçoit alors entièrement combien il est imparfait ; mais cet état d'imperfection est précisément préparé dans la sphère de Vénus en vue de l'existence sur le Soleil, où l'on séjourne le plus longtemps. On y séjourne deux fois, mais nous ne parlerons que d'un seul séjour. Dans ce domaine solaire, on se trouve tout d'abord parmi les âmes avec lesquelles on a karmiquement quelque chose en commun, et qui sont maintenant dans le monde spirituel, qui sont des défunts comme nous le sommes nous-mêmes ; mais on se trouve aussi parmi les entités des Hiérarchies supérieures, avec les Anges, les Archanges, les Archées, les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes, etc. Que se passe-t-il alors ?

L'être humain, qui prend conscience de ce qu'il a d'imparfait, élabore avec les entités des Hiérarchies supérieures le modèle, l'archétype de sa future vie terrestre, et de telle sorte que dans la première moitié de son existence solaire, il élabore davantage le modèle de sa corporéité physique, et dans la seconde plutôt le modèle de sa nature terrestre morale. Ce travail accompli durant l'existence solaire est en fait non pas aussi uniforme qu'il y parait lorsqu'il faut le décrire, il est infiniment plus riche, plus grandiose, plus puissant que tout ce que l'homme peut vivre sur la terre. Sur terre, l'être humain ne ressent pas seulement ce qui est directement dans sa peau, mais aussi ce qui se trouve autour de lui. Pendant l'existence solaire, il en va exactement à l'inverse : l'homme vit alors tout ce qui se trouve dans le cosmos. Comme nous disons ici : Ceci est mon estomac, nous disons alors : voici ma Vénus ; comme nous disons ici. Ceci est mon cœur – nous disons.

Ceci est mon Soleil. Les êtres de l'univers deviennent nos organes. Nous-mêmes devenons comme l'univers, et l'être humain qui est ici sur la terre – mais vu en esprit est seulement constitué de la substance terrestre qui est alors notre monde. Et ce monde intérieur de l'homme est en vérité bien plus vaste, bien plus grandiose que n'est ici sur la terre le cosmos en dehors de l'homme. Ce que l'homme recèle en lui-même, tout cela lui reste sur terre inconscient. Mais c'est quelque chose de beaucoup plus vaste que ce qu'il voit ici sur la terre. Et tout ce qu'il porte en lui ici sur la terre lui devient perceptible pendant l'existence solaire. C'est en puisant à ce qui est là son monde qu'il élabore la forme que prendra son être physique et moral dans sa prochaine existence terrestre.

Le travail se fait aussi en vue du karma. Après avoir appris comment nous avons à travailler durant les premières décennies après la mort, nous voyons comment s'accomplit ce qui constitue ce karma. Je dirais volontiers ceci : la dernière main y est mise lorsqu'en traversant pour la deuxième fois la sphère de la Lune, nous y retrouvons ce qui en nous était mauvais et venons ajouter à notre projet, à l'élaboration du modèle, la force de nous précipiter sur la terre, dans une nouvelle existence, dans ce karma.

Or, pour voir plus exactement encore comment le karma est en fait élaboré, il nous faut tenir compte de ce qui suit. Que sont en réalité les étoiles ? Les savants physiciens en parlent comme s'il s'agissait de boules de gaz incandescentes, ou de quelque chose de ce genre. Mais ce n'est pas du tout le cas. Imaginez-vous par exemple que vous vous trouvez sur Vénus. La terre vous apparaîtrait alors comme Vénus vous apparaît maintenant, et vous décririez la terre comme vous décrivez maintenant Vénus. Vous négligeriez qu'ici sur terre, sur le théâtre où vivent les hommes, il y a tant et tant d'âmes humaines.

Et de même, là où brille toute autre étoile, il y a des âmes. Il y a des âmes sur la Lune : celles des grands Instructeurs primordiaux, auxquelles se mêlent quelque peu les âmes des Angeloï. Sur Mercure : les âmes des Archangeloï, avec lesquelles on vit lorsqu'on traverse leur sphère – le dieu Mercure est un être archangélique. Puis, sur Vénus, les Archées. Pendant la phase solaire – Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes : c'est avec eux notamment que l'on donne forme à son karma. La lumière qui rayonne des étoiles, il faut la considérer comme le signe extérieur des colonies d'esprits qui sont dans le cosmos. Nous devons savoir que dans la direction où nous voyons une étoile, il se trouve une colonie d'esprits.

Après avoir passé par l'existence solaire, l'être humain parvient dans la sphère de Mars, dans la sphère de Jupiter, dans la sphère de Saturne. Il a donc déjà entrepris de travailler à son karma dans la sphère du Soleil. Mais en outre – afin qu'ensuite il retrouve ce qu'il a laissé de mauvais en traversant la sphère de la Lune – il a besoin des esprits qui vivent dans ces sphères planétaires, des esprits qui vivent sur Mars, de ceux qui vivent sur Jupiter, de ceux qui vivent sur Saturne. Et notamment quand il s'agit d'élaborer des destinées humaines bien caractéristiques, c'est dans la sphère de Mars, dans la sphère de Jupiter, dans la sphère de Saturne que sont définitivement élaborés les liens karmiques. Certes, ce travail du karma peut encore se poursuivre quand l'homme revient dans la sphère de Vénus, et aussi dans la sphère de Mercure. Entre la mort et une nouvelle naissance, il travaille à son karma avec les entités du système planétaire. Et suivre ce travail du regard est du plus haut intérêt.

Aujourd'hui, le temps est venu – comme je le disais déjà ici une fois – où l'on doit parler sans voiles, ouvertement, librement, de bien des réalités spirituelles. Le Congrès de Noël au Gœthéanum a eu lieu pour inaugurer ce courant ésotérique qui présentement doit passer par toute la Société anthroposophique. C'est pourquoi, lorsque j'ai parlé parmi vous la dernière fois, j'ai déjà entrepris d'expliquer toutes sortes de relations karmiques. On ne doit pas croire que l'on porte grossièrement la main en quelque sorte dans la vie humaine lorsqu'on s'efforce, vis-à-vis de phénomènes humains intéressants précisément, de parler des enchaînements karmiques. C'est ainsi que le monde devient transparent, lumineux, et de ce fait vraiment pas plus pauvre, mais plus riche, plus grandiose.

Je voudrais donc, aujourd'hui, vous parler d'une individualité qui, dotée d'un esprit extrêmement ouvert, s'était incarnée environ au IIè siècle après J-C. dans l'actuelle Italie, donc dans la Rome de cette époque. Elle y a participé aux sacrifices volontaires des martyrs qu'ont connus tous ceux qui voulurent progressivement s'affirmer comme chrétiens, elle a aussi subi les cruelles injustices, les dépravations, la perversité que l'Empire romain offrait à l'époque en abondance. Le bien et le mal s'étaient déversés sur la sensibilité de cette individualité.

Et avec les moyens de l'investigation spirituelle, grâce à laquelle on peut identifier cela, on trouve cette individualité comme entraînée dans les orages de la vie qui, à cette époque, dans la seconde moitié du IIè siècle après le Christ, pouvaient être vécus dans l'Empire romain au moment où se répandit le christianisme. Et lorsqu'on porte le regard spirituel sur cette individualité de la manière que je l'ai exposée la dernière fois pour d'autres, en explorant leurs vies successives, on rencontre, chez celle-ci justement, quelque chose de profondément bouleversant.

Chez cette individualité précisément, qui atteignit un grand âge, on constate qu'après avoir perçu, dans le christianisme qui levait, un si haut esprit de sacrifice, mais aussi infiniment de mal dans la Rome d'autrefois, elle en vint à formuler un jugement et une question : où est donc la mesure ? N'y a-t-il dans le monde que du très bon et du très mauvais ? – On peut suivre distinctement avec la conscience imaginative et inspirée cette individualité qui, au XIè siècle après J-C. naquit à nouveau en la personne d'une femme. Les expériences liées à la personnalité féminine effacèrent d'une part le caractère abrupt, anguleux, qu'avait pris cette personnalité pendant sa vie à Rome, à un âge avancé, et qui fit place à la douceur, à l'observation intérieurement réfléchie du bien et du mal.

Puis cette personnalité revint au XVIIIè siècle en la personne du poète allemand Friedrich Schiller. Essayez maintenant de pénétrer le sens de la vie de Schiller tel qu'il apparaît : tout d'abord dans une conception équilibrée de la vie ; voyez comment ensuite il a besoin de Gœthe pour se débarrasser de ce que lui avait valu la conviction qu'il n'y a que du bien, qu'il n'y a que du mal. Lisez ses drames, et vous les comprendrez si vous portez de cette façon le regard sur sa vie terrestre précédente. Mais à quoi faut-il attribuer cela ?

Au fait que Schiller, en lequel était encore vivant ce qu'il avait subi durant sa vie romaine, et après avoir déjà passé par une incarnation féminine au Moyen Âge, avait élaboré son karma, entre la mort et une nouvelle naissance, dans la sphère de Saturne en particulier. Pour apprendre à connaître dans sa nature, dans ce qu'elle a de particulier la sphère de Saturne, la science initiatique acquise à un âge avancé est nécessaire. Car voyez-vous, vous pouvez poser la question suivante : comment apprend-on d'une manière générale ce qui vit là sur les étoiles, etc. ?

Je vous ai déjà décrit comment l'homme, lorsqu'il accède à la conscience imaginative, contemple en un grand tableau sa vie entière ; mais il la voit répartie en périodes. Si l'on accède à l'inspiration et qu'on revienne à l'état de la conscience vide, de façon à pouvoir effacer ce tableau, une lumière émane de chaque période. Au lieu de contempler sa propre existence entre la naissance et la septième année, on aperçoit à cet endroit ce qui se passe sur la lune. Dans la seconde période de la vie brille en quelque sorte à travers tout ce qui s'est passé entre le changement de dentition et la puberté la vie sur Mercure.

La période de la vie scolaire dans ce tableau, vue rétrospectivement, nous conduit précisément à l'existence sur Mercure. Songez avec quelle richesse spirituelle en réalité, à l'époque de la sagesse instinctive sur la terre, à chaque planète était attribuée une fonction ! Les statistiques nous apprennent que la phase durant laquelle l'être humain jouit de la meilleure santé n'est pas celle qui va de la naissance au changement de dentition, ni celle qui suit la puberté, mais bien la période scolaire, parce que c'est le temps où l'influence de Mercure est prépondérante en l'homme, et sur la terre aussi. Dans la période suivante, entre la puberté et la 21è, 22è année environ, on perçoit ce qui se passe sur Vénus, et les êtres qui y sont liés. C'est à nouveau un témoignage de richesse spirituelle que l'attribution de la planète Vénus à la sphère de la sexualité. – Entre la 21è et la 42è année l'existence solaire ; entre la 42è et la 49è année l'existence sur Mars ; entre la 49è et la 56è année l'existence sur Jupiter et entre la 56è et la 63è année l'existence sur Saturne.

Et en fait, en tant qu'initié, on ne peut voir toutes les relations dans lesquelles Saturne est impliqué, pour la vie entre la mort et une nouvelle naissance, que lorsqu'on a dépassé la soixante-troisième année. Auparavant, on peut avoir connaissance de cette existence de manières très diverses ; mais on ne peut voir l'ensemble des relations par soi-même que lorsqu'on a dépassé la 63è année. Vous comprendrez maintenant pourquoi je ne parle que maintenant de ce qui est lié à l'existence saturnienne.

C'est donc dans cette sphère de Saturne que Schiller élabora tout particulièrement son karma. Contempler cette existence sur Saturne de la manière que je viens d'esquisser, cela donne certes une impression dont j'aimerais dire qu'elle est au plus haut point bouleversante, parce que tellement différente de ce qu'on peut vivre sur terre. Sur Saturne, dans la conscience des êtres qui y résident, seul le passé est là, il ne s'y trouve rien du présent. Mais le passé est là sous une forme grandiose. Voyez-vous, si je dois comparer cela avec quelque chose qui pourrait se passer sur terre cela n'arrive naturellement pas, mais on peut en envisager l'hypothèse – il me faudrait dire : Imaginez-vous que vous n'auriez aucune idée de votre aspect extérieur, que vous sauriez seulement que vous existez.

Vous agissez, vous faites quelque chose : cela, vous ne le voyez que quand c'est passé. Imaginez que vous marchez : vous ne voyez pas vos propres pas, ni vos mouvements ; mais immédiatement après, ces mouvements se transforment en un bonhomme de neige, et tout cela vous suit, et quand vous vous retournez, vous voyez ce que vous avez fait. Telle est la vie de ces esprits particuliers sur Saturne. Vous ne percevez jamais ce que vous faites de par votre propre décision immédiate, présente, vous ne le voyez que quand c'est passé. Voilà qui est difficile à se représenter pour la conscience ordinaire, mais c'est ainsi.

Dans cette sphère de l'existence se trouvent aussi les individualités qui, comme celle de Schiller, donnent forme à leur karma. De telles individualités sont alors dotées d'une merveilleuse faculté de regarder le passé. Si bien que l'âme de Schiller, avant de naître en 1759, a séjourné dans le monde spirituel en jetant un regard rétrospectif grandiose sur tout ce qui, dans le passé, était en relation avec son karma. Au moment où l'on aborde la terre, cette contemplation du passé se transforme en la faculté enthousiaste de concevoir des idéaux d'avenir.

Prenons une autre existence, qui se situa une fois, au cours d'une vie terrestre, en Grèce, et qui eut alors beaucoup de contacts avec l'art plastique grec, mais aussi avec la philosophie platonicienne ; elle valut à un jeune homme de cultiver avec un enthousiasme considérable l'art plastique, qui peut être aussi contemplé spirituellement – et ce qui est ainsi vu en esprit de cette nature artiste grandiose peut être traduit par des œuvres d'art : après avoir passé par d'autres incarnations, on peut suivre cette individualité élaborant son karma dans la sphère de Jupiter. Les êtres qui résident sur Jupiter ont une autre nature que les entités saturniennes. Ils ne sont pas non plus comme les hommes terrestres par exemple.

Lorsqu'un homme sur terre veut acquérir la sagesse, il lui faut passer par une évolution intérieure, lutter, combattre intérieurement, franchir des obstacles ; bref, à travers des périodes consacrées à son développement, l'homme terrestre s'élève jusqu'à une sagesse de modeste ampleur. Chez les êtres jupitériens, il en va différemment ; ils ne naissent pas à la manière des hommes terrestres, ils prennent forme en puisant au cosmos, en puisant aux réalités éthériques et astrales du cosmos, comme on voit un nuage prendre forme. Ils ne meurent pas, ils s'interpénètrent réciproquement, c'est pourquoi ils ont de la place.

Mais ils sont en quelque sorte de la sagesse réalisée. Ils naissent dotés de sagesse et ne peuvent être autrement que sages. Tout comme nous avons une circulation sanguine, ils ont, eux, de la sagesse. C'est là leur nature, ces êtres jupitériens sont ainsi faits. Le karma peut à nouveau prendre forme parmi eux. L'individualité qui eut dans la Grèce antique une de ses vies terrestres les plus importantes traversa la sphère du Jupiter, y fut en contact avec tout ce qui est sagesse jupitérienne, y donna forme à son karma et naquit à nouveau au XVIIIè siècle en la personne de Gœthe, d'où chez lui cette merveilleuse conjonction de l'hellénisme et de la sagesse.

Je ne crois pas, quand nous étudions ainsi l'histoire, en comprenant ce qui se passe sur la terre à la lumière des Mystères et des secrets du cosmos, je ne crois pas que l'histoire terrestre perde de sa valeur. Des professeurs à l'esprit sec pourront venir et dire : Mais c'est beaucoup plus vivant de prendre l'homme Gœthe comme il s'est manifesté que de le faire accéder à une sphère supérieure ! – Dans des temps meilleurs de l'évolution humaine, alors qu'il existait encore une clairvoyance instinctive, les hommes parlaient aussi ouvertement de la façon dont, à travers les actes humains, l'existence humaine, le ciel se manifestait sur la terre. Il nous faut y revenir, il nous faut sortir de cette conception abstraite qui nous fait croire que nous sommes des vers de terre dont le regard, en s'élevant, ne voit que ce que les astronomes et les astrophysiciens disent des étoiles. Il faudra que soit entièrement compris le combat qui, au sein de notre civilisation, de notre culture, se livre entre les hommes qui luttent pour l'esprit, pour comprendre le cosmos dans la structure spirituelle de ses lois, et ceux qui ne veulent rien en savoir.

Qui sur la terre se borne à étudier non seulement les sciences de la nature, mais aussi ce que les gens à l'Université appellent la science de l'esprit : on étudie alors des documents, donc aussi ce qui n'est que physique, que sensible. Une décision interviendra bien au cours de l'évolution terrestre. Ou bien notre décadence spirituelle se poursuivra, et une maladie dont je parle depuis des années, dont j'ai aussi parlé dans des conférences publiques, une maladie se répandra de plus en plus – on n'en parle pas encore beaucoup dans les livres de médecine, mais d'autant plus dans la vie : la dementia professorales ou bien l'être humain devra accepter de s'ouvrir avec enthousiasme aux connaissances des réalités suprasensibles. Grâce auxquelles il pénètre les rapports entre le cosmos et la vie humaine.

Je voudrais vous exposer encore un troisième exemple, un peu plus complexe. On a alors à faire à une individualité qui était incarnée autrefois en Inde, alors que l'Inde était déjà décadente, et qui, au cours de cette vie terrestre, a appris tout ce qu'elle pouvait acquérir, alors qu'elle était dotée d'une très mauvaise vue. Ce sont là des détails dont il faut tenir compte. Et ce sont la plupart du temps les détails – j'ai attiré votre attention là-dessus la dernière fois – grâce auxquels le regard pénètre les enchaînements. Cette individualité a aussi traversé ensuite différentes autres existences, mais qui furent moins déterminantes que les germes déposés en elle par le fait justement qu'en Inde, avec le regard superficiel que lui valait sa mauvaise vue, elle a vu les fleurs de lotus plutôt dans un brouillard, mais tout en aspirant à les voir, que dans une clarté distincte, et qu'elle a appris à connaître la vie en général comme on peut le faire d'un regard qui ne s'y arrête pas, qui ne pèse par sur les choses.

Cette individualité a ensuite donné forme à son karma d'une façon compliquée. Tout d'abord fut élaboré tout ce qui faisait d'elle un coq de combat dans le domaine spirituel. Puis elle a beaucoup travaillé à son karma dans la sphère de Mercure, elle y a acquis un esprit primesautier, un don satirique. Et imaginez à l'arrière-plan un monde non européen : l'individualité tend à renaître en Europe, mais elle passe par la sphère de Mars : combat ; par la sphère de Mercure : pensée et sensibilité critiques et tranchantes. Après avoir ensuite développé des qualités particulières dans la sphère de Vénus – c'est un karma particulièrement compliqué – et avoir comme ignoré du regard le physique, mais s'être très vigoureusement pénétrée de spiritualité, cette personnalité renaît au XIXè siècle en la personne de Henri Heine. Essayez maintenant de bien approfondir la compréhension que l'on acquiert pour chaque strophe de Henri Heine jusque dans la langue, jusque dans la forme, jusque dans les mots, lorsqu'on sait ceci : tout cela est en fait le fruit de la sphère de Mercure, de Vénus, de Mars, tout en réalité vient du cosmos.

C'est dans le cosmos en effet que le karma est formé, qu'il prend forme ; sur la terre, nous le vivons. Et lorsqu'on porte un regard rétrospectif sur ce tableau de la vie : on contemple la sphère de la Lune, la sphère de Mercure de la puberté à la 2lè, 22è année la sphère de Vénus ; de la 2lè à la 42è année la sphère du Soleil, puis la sphère de Mars, puis celle de Jupiter, celle de Saturne – je ne peux pas étudier les années suivantes, où l'on voit aussi quelque chose, mais je ne puis pas en parler – on aperçoit que ces sphères ont quelque chose à voir avec le karma. La conscience ordinaire ignore que tout cela est présent en l'homme : la sphère de Mercure, la sphère de la Lune, etc. Pourtant, le karma est constitué par ce qui est ainsi présent en l'homme ; c'est ainsi que l'être est poussé à manifester son karma.

Si donc dans l'au-delà Henri Heine a donné forme à son karma grâce aux êtres qui habitent Vénus, Mercure, Mars, ce sont ces mêmes êtres de Vénus, de Mercure, de Mars qui agissent à travers sa nature corporelle terrestre, afin de l'aider à accomplir ce karma. C'est ainsi que l'homme – par son karma précisément – plonge par toute sa nature dans le cosmos, et manifeste ici sur la terre ce qu'est le cosmos. Naturellement l'un d'une façon, l'autre d'une autre.

Il faut observer ces choses d'un esprit libre et large. Lorsque je vous dis : ce que Gœthe a reçu en germe dans la Grèce antique, il l'a transformé dans la sphère de Jupiter en une sagesse instinctive, c'est que cela apparaît dans tout ce qu'il a créé, grâce aux êtres qui sont là actifs, chez un autre, les choses se

font autrement. Ainsi, une certaine individualité vivait alors que la culture mexicaine était entrée dans une grande décadence, les traces et aussi le culte des Mystères étant encore pratiqués. Cette individualité prenait part intensément à tout ce qu'avait de magique, de décadent, cette période des Mystères au Mexique ; elle savait très exactement ce qu'il en était de la nature vivante de Quetzalcoatl, de Tezcatlipoca, de Taotl.

A l'ordinaire, les histoires de la civilisation courante n'en donnent guère plus que les noms. Mais de tous ces dieux : Quetzalkoatl, Tetzkatlipoka, Taotl les hommes avaient des représentations très vivantes, ils avaient des liens avec des entités supraterrestres. C'est ce que comprenait l'individualité dont je parle, qui naquit à nouveau relativement vite, sans incarnation intermédiaire, et vécut au XIXè siècle, en la personne, orientée vers le magique, vers l'occulte, d'Eliphas Lévi, après avoir passé par la sphère de Jupiter entre la mort et une nouvelle naissance. Dans l'ancien Mexique, il avait acquis des éléments magiques appartenant au passé. Cela fut transformé dans la sphère de Jupiter de façon telle que cette nature singulière, cette sagesse primitive – une sagesse de rang inférieur est devenue ce que l'on trouve dans les livres d'Eliphas Lévi.

Ce qui chez Gœthe, dans la sphère de Jupiter, a engendré ce feu olympien adouci, cette sagesse supérieure en raison de sa vie terrestre précédente, produit chez Eliphas Lévi un bavardage évoquant quelque peu le charlatan et s'exprimant par toutes sortes de formules magiques. Les vies terrestres sont le critère qui révèle ce que les étoiles font de notre karma. Les étoiles – c'est-à-dire les êtres qui sont présents là où les étoiles indiquent qu'ils séjournent donnent la forme du karma à ce qui, ici sur terre, en oriente la tendance.

Voyez-vous, c'est de cette façon qu'il est tenté maintenant d'approfondir de plus en plus l'anthroposophie. Et il faudra bien accepter que bien des choses rendent un son contradictoire, déconcertant. Mais ce qui est contradictoire et déconcertant, c'est précisément la vérité. Car la vie humaine a des racines plus profondes et plus complexes qu'on ne le pense ordinairement. Pour la comprendre, il ne faut pas rester sur la terre avec ses pensées, mais prendre son élan vers les lointains du cosmos. Et comme sur terre on n'oublie que trop facilement l'esprit pour ne regarder que la matière, c'est l'inverse qui est le cas dès qu'à l'aide d'un peu de connaissance imaginative on parvient dans le ciel étoilé.

On oublie alors à coup sûr la matière et l'on contemple peu à peu les esprits, comme finalement l'ont fait dans les temps anciens, primitifs, les pauvres bergers, comme c'était le cas encore au Moyen Âge, où l'on n'a pas seulement dessiné sur la sphère céleste des signes extérieurs, mais des personnages, parce qu'en fait on contemplait ces personnages grâce à la connaissance imaginative. Comme je l'ai dit souvent, l'anthroposophie approfondit la sensibilité. Car pensez-y : lorsqu'on essaie d'user de la connaissance que j'ai décrite, le regard porte sur la destinée d'un homme. Que ne voit-on pas alors ! On commence en vérité à contempler avec une crainte sacrée le destin de tout homme.

Car qu'est-ce qui est à l'œuvre dans le destin de chaque homme ? La sagesse des astres qui englobe tout ! Une sagesse des astres qui englobe tout ! Par aucune voie on ne contemple d'un regard si bouleversant, atteignant si profondément l'âme, l'action des dieux dans l'univers que quand on la perçoit dans le destin de l'homme, dans cette justice universelle totale dont les vibrations sont éternelles, cette réalité vibrant derrière l'être humain, et qui est l'action, l'agir et la pensée des dieux. Voilà ce qu'aujourd'hui je voulais vous dire sur le karma.

LE KARMA DE LA
SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE
ET LE CONTENU DU
MOUVEMENT ANTHROPOSOPHIQUE

SEPTIÈME CONFÉRENCE
Arnheim, 18 juillet 1924

Du fait de mon arrivée tardive, je n'ai pu hier, comme j'aurais aimé le faire, prononcer les paroles que j'aurais voulu formuler et qui doivent correspondre à ce qu'est devenue la Société anthroposophique depuis le Congrès de Noël au Gœthéanum. Je voudrais aussi – nos amis ayant eu connaissance de l'essentiel par la « Feuille pour les membres » – ne parler que brièvement de ce Congrès de Noël tel qu'il fut conçu, de son élément le plus important, puis poursuivre par des considérations qui sont en rapport plutôt intérieurement avec ce qu'il doit signifier pour la Société anthroposophique.

Ce Congrès devait en effet être un renouveau, on aimerait dire une fondation de la Société anthroposophique. Jusqu'à ce Congrès, j'ai toujours pu faire une distinction entre le mouvement anthroposophique et la Société anthroposophique. Cette dernière devait être en quelque sorte la projection sur terre de ce qui existait dans un certain courant de la vie spirituelle, dans les mondes spirituels. Ce qui est enseigné ici sur terre, ce qui est communiqué comme étant la sagesse anthroposophique, devait justement être le reflet de ce qui, conformément à la phase actuelle de l'évolution humaine, afflue des mondes spirituels. Ainsi la Société anthroposophique devait-elle être, somme toute, chargée de gérer le savoir anthroposophique. Qui passait à travers le mouvement anthroposophique.

Au cours des temps, ceci n'est pas apparu comme pouvant être lié à une véritable, à une authentique culture de l'anthroposophie. C'est pourquoi la nécessité s'imposa, que moi-même qui jusque là sans aucun lien officiel avec la Société anthroposophique – étais celui qui enseignait l'anthroposophie, j'ai dû, en commun avec le Comité directeur de Dornach, assumer la direction de la Société anthroposophique. Or, de ce fait, le mouvement anthroposophique et la Société anthroposophique sont devenus un, et depuis ce Congrès de Noël, c'est justement la situation opposée qui doit prévaloir. On ne doit plus distinguer le mouvement anthroposophique de la Société anthroposophique, les deux doivent ne faire qu'un. Et ceux qui sont à mes côtés dans le Comité directeur au Gœthéanum doivent être considérés comme une sorte de Comité directeur ésotérique. De sorte que ce qui advient par ce Comité directeur peut être caractérisé ainsi : pratiquer l'anthroposophie, alors qu'auparavant pouvait être seulement géré ce qui était enseigné en matière d'anthroposophie.

Mais cela signifie en même temps que toute la Société anthroposophique doit être placée peu à peu sur une autre base, une base qui permette à l'ésotérisme d'affluer directement à travers elle, et c'est dans l'attitude d'esprit correspondante, apportée par ceux qui veulent être anthroposophes, que devra consister ce qui, à l'avenir, sera l'essence véritable de la Société anthroposophique. On aura donc à distinguer entre la Société anthroposophique universelle d'une part, qui sera pleinement publique, si bien que les cycles, comme il a été annoncé à ce moment-là, à Noël, et avec les clauses correspondantes qui constituent une sorte de limitation idéelle, spirituelle – seront à la disposition de chacun ; et d'autre part l'École fondée au sein de cette Société anthroposophique depuis lors, et qui comportera progressivement trois classes. Jusqu'à présent, seule la première classe a pu être fondée. Celui qui veut devenir membre de cette École doit pouvoir faire face à d'autres obligations que ceux qui sont seulement membres de la Société anthroposophique. Celui qui s'intéresse à l'anthroposophie et qui en accepte l'enseignement peut devenir membre de la Société. Il ne s'engage à rien d'autre qu'à se conduire comme tout honnête homme le fait de lui-même pour des motifs d'ordre moral.

Ainsi sont radicalement éliminées bien des choses qui, ces dernières années, ont nui à la Société anthroposophique, et qui préparent des moments difficiles à plus d'un membre, du fait que certaines fondations sont nées, reposant sur ce qu'on appelle la bonne volonté, mais n'ont pu cependant devenir ce qu'on en disait ; et qui, en fait, ont fait dévier le mouvement anthroposophique vers des courants annexes. A l'avenir, le mouvement anthroposophique sera, sous une forme humaine, ce qui coule à travers la Société anthroposophique.

Mieux nous comprendrons cela, et plus le mouvement anthroposophique pourra s'épanouir. Et je puis le dire : du fait qu'à Noël passé cette impulsion a régné parmi ceux qui étaient réunis au Gœthéanum, il est devenu possible d'introduire dans le mouvement anthroposophique un ton tout différent. Et à ma profonde satisfaction, je puis remarquer que, dans les différents endroits où j'ai pu me trouver jusqu'ici, ce ton a été partout chaleureusement accueilli. Oui, on peut le dire : ce qui a été entrepris à Noël est, dans une certaine mesure, une gageure.

Car une certaine éventualité se présentait : à savoir que peut-être – du fait que la direction de la Société anthroposophique avait été directement reliée à qui représentait la sagesse spirituelle – les puissances qui, dans le monde spirituel, dirigent le mouvement anthroposophique, s'en retirent. Il est permis de dire que non seulement tel n'a pas été le cas, mais que le contraire s'est produit. Avec une grâce, une bienveillance accrues, ces puissances spirituelles viennent à la rencontre de ce qui coule à travers le mouvement anthroposophique. En un certain sens, un engagement a été pris vis-à-vis du monde spirituel. Cette promesse sera tenue avec une fidélité à toute épreuve et l'on verra qu'à l'avenir les choses s'accompliront selon la promesse faite au monde spirituel.

De sorte que non seulement le mouvement anthroposophique, mais la Société anthroposophique, elles aussi, doivent assumer une responsabilité vis-à-vis du Comité directeur. Par contre, il faut demander à ceux qui veulent devenir membres de l'École de se conduire dans la vie en représentants véritables du mouvement anthroposophique, et d'agir en accord avec le Comité directeur ésotérique du Gœthéanum à Dornach. Il est dit par là que celui qui veut être membre de cette École doit s'efforcer de représenter l'anthroposophie par sa propre personnalité.

La conséquence en est naturellement que la direction de cette École, au cas où l'un des membres ne se comporterait pas en représentant du mouvement anthroposophique, doit se réserver le droit de l'exclure de l'École. Ne dites pas que c'est là porter atteinte à la liberté humaine. Il y a pour ainsi dire un lien de contrat libre entre les membres et la direction de cette École. Elle aussi doit être libre de pouvoir dire à un membre ce qu'elle a à lui dire. C'est pourquoi, si elle estime ne pouvoir le lui dire verbalement, elle doit pouvoir le lui notifier.

C'est dans la conception totale du courant ésotérique qui désormais passera par le mouvement anthroposophique que résidera l'élément favorable du développement fécond de la cause anthroposophique. Et l'on veillera à ce que rien de bureaucratique, ni aucun élément administratif extérieur n'atteigne la Société anthroposophique, mais que tout repose uniquement sur les soins à apporter aux rapports humains au sein de la Société. Bien sûr, le Comité directeur au Gœthéanum aura aussi à gérer toutes sortes de choses, mais ce ne sera pas là l'essentiel. L'essentiel sera que ce Comité fasse telle ou telle chose de sa propre initiative. Et ce qu'il fait, ce qu'il a déjà commencé à faire de multiples façons, c'est cela qui sera le contenu de la Société anthroposophique.

Voici les quelques mots que je voulais dire tout d'abord, avant de poursuivre aussitôt en vous parlant de quelque chose qui peut être dit maintenant et qui est de nature à devenir le contenu du mouvement anthroposophique. Je voudrais en effet formuler quelque chose qui est en rapport avec le karma de la Société anthroposophique.

Si nous considérons aujourd'hui comment la Société anthroposophique, incarnation du mouvement anthroposophique, se situe dans le monde, nous voyons d'abord qu'un certain nombre d'êtres se rassemblent dans cette Société anthroposophique. Celui dont le regard est attentif remarque dans le monde d'autres êtres – et il s'en trouve partout – qui de par leur karma possèdent aussi les conditions propres à l'approche de la Société anthroposophique. Mais ils rencontrent d'abord des obstacles, et ainsi ne trouvent pas vraiment le chemin qui mène à celle-ci ; ils le trouveront dans cette incarnation ou dans la suivante. Mais il nous faut considérer ceci : les êtres qui de par leur karma s'approchent du mouvement anthroposophique, ceux-là y sont prédestinés.

Ainsi donc, tout ce qui se passe ici-bas sur terre s'est préparé dans le monde spirituel. Rien ne se passe ici, dans le monde physique, qui n'ait passé par une préparation dans le monde spirituel. Et cela précisément est significatif : ce qui se passe ici sur terre, cette convergence d'un certain nombre de personnalités vers la Société anthroposophique, s'est préparé dans la première moitié du XIXè siècle par le rassemblement dans le domaine spirituel, avant la descente dans le monde physique sensible, des âmes humaines qui sont aujourd'hui incarnées et convergent en grand nombre.

A cette époque a été célébré une sorte de culte dans le monde spirituel par un certain nombre d'âmes agissant ensemble – un culte qui était une préparation en vue de répondre aux aspirations des âmes qui, dans leur corps physique maintenant, affluent vers la Société anthroposophique. Et celui qui a le don de reconnaître ces âmes dans leur corps discerne comment, durant la première moitié du XIXè siècle, elles ont œuvré avec lui alors qu'apparaissaient dans les mondes suprasensibles de puissantes Imaginations cosmiques, lesquelles représentent ce que je pourrais appeler le nouveau christianisme. Là étaient réunies – comme aujourd'hui dans les corps physiques sur la terre – les âmes de ceux qui voulaient, en partant de ce que j'aimerais appeler la substantialité et les forces du cosmos, concentrer dans la réalité ce qui, donné en images puissantes, avait une signification cosmique, et qui était le prélude à l'enseignement, à l'action anthroposophique qui doivent se réaliser sur terre.

J'aimerais dire ceci : la très grande majorité des anthroposophes ici réunis pourraient, s'ils percevaient cet état de fait, se dire : oui, nous nous connaissons, nous étions ensemble dans les mondes spirituels, et nous avons participé ensemble, au cours d'un culte suprasensible, à de puissantes Imaginations cosmiques.

Mais toutes ces âmes qui s'étaient rassemblées dans la première moitié du XIXè siècle pour élaborer ensemble ce qui devait devenir sur terre le mouvement anthroposophique, préparaient au fond ce que j'ai toujours appelé le courant michaélique, lequel est apparu durant le dernier tiers du XIXè siècle, et constitue l'intervention de l'esprit la plus importante dans le récent courant d'évolution de l'humanité. Courant de Michaël : préparer à Michaël la voie pour son action terrestre et céleste, telle était la tâche de ces âmes qui étaient réunies là.

Elles avaient été incitées à se réunir par ce qui était advenu d'elles durant une période très, très longue durant des siècles, et pour beaucoup d'entre elles, durant des millénaires -. Et parmi ces âmes, on peut distinguer essentiellement deux groupes. L'un est celui des âmes qui, dans les premiers siècles après l'avènement du christianisme, ont fait l'expérience du christianisme qui, à cette époque, était répandu dans le sud, et en partie aussi dans l'Europe du Centre. Cette forme du christianisme offrait au regard de ses fidèles un Christ considéré comme le grand envoyé céleste descendu du soleil sur la terre

pour continuer d'agir parmi les hommes. Avec plus ou moins de compréhension, les chrétiens de ces premiers siècles voyaient en Lui « la grande divinité solaire. »

Mais dans ces premiers siècles de l'ère chrétienne, ce qui était autrefois la clairvoyance instinctive de l'humanité avait disparu. On ne voyait plus dans le soleil le grand royaume spirituel au centre duquel a jadis vécu le Christ. A la place de l'ancienne clairvoyance instinctive rendant perceptible la descente du Christ sur la terre, s'instaura durant ces premiers siècles ce qui n'était plus qu'une simple tradition, une tradition enseignant que le Christ est descendu sur terre, venant du soleil, et qu'il s'y est uni au corps physique de Jésus de Nazareth. La masse de ces chrétiens n'avait plus que la représentation d'une entité, du Christ Jésus ayant vécu un jour en Palestine, au sujet de la nature et de l'essence duquel on commença, dans les conciles, à se quereller pour savoir s'il était dieu, ou bien dieu et homme à la fois, ou quelque chose d'analogue. De plus en plus, la masse des gens ne disposait plus que de ce qui était dicté par Rome.

Mais dans cette multitude de chrétiens, quelques-uns vivaient qui furent de plus en plus considérés comme hérétiques. Ils avaient encore le souvenir vivant, traditionnel, du Christ entité solaire, d'un être complètement étranger à la terre, un être solaire précisément, qui était descendu sur terre dans ce monde physique sensible. Ces âmes, au cours des siècles et jusqu'au VIIè et VIIIè siècles après Jésus-Christ, furent de plus en plus amenées à se dire : Le christianisme d'aujourd'hui, à vrai dire, n'est plus en mesure de comprendre le Christ. Ces âmes hérétiques devinrent, pourrait-on dire, « lasses du christianisme ».

Et il y eut simplement des âmes qui franchirent le seuil de la mort durant les premiers siècles chrétiens, jusqu'au VIIè, VIIIè siècles et qui s'étaient « lassées du christianisme ». Pour celles-ci – peu importe qu'elles aient eu une incarnation intermédiaire ou non – fut déterminante l'incarnation qu'elles eurent aux premiers siècles chrétiens. A partir du VIIè, VIIIè siècles, elles se préparèrent dans le monde spirituel à la grande, puissante action à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, lorsque je disais qu'une sorte de culte suprasensible eut lieu dans la première moitié du XIXè Siècle. Ces âmes prirent part à ce culte, et elles forment l'un des groupes d'âmes qui sont venues à la Société anthroposophique.

Les autres sont celles qui vécurent leur dernière incarnation déterminante dans les derniers siècles avant le Christ – non dans les premiers siècles chrétiens – et qui avaient encore la faculté, dans les Mystères du paganisme pré-chrétien, de porter un regard clairvoyant sur le monde spirituel. C'étaient de ces âmes qui, dans les anciens Mystères, avaient eu connaissance de la manière dont le Christ devait un jour descendre sur terre. Ces âmes ne passèrent pas sur terre les premiers temps de l'évolution chrétienne, elles étaient alors dans le suprasensible : elles n'arrivèrent que plus tard, après le VIIè siècle après Jésus-Christ, à une incarnation déterminante.

Ce sont ces âmes qui, du point de vue du suprasensible, ont contemplé l'entrée du Christ dans la civilisation terrestre. Elles étaient dans une attente passionnée du christianisme. Mais elles étaient en même temps celles qui, avec une vigoureuse activité, voulaient œuvrer pour apporter dans le monde un christianisme authentiquement cosmique et spirituel.

Ce second groupe s'unit aux autres âmes lors du culte suprasensible qui eut lieu dans la première moitié du XIXè, siècle. Ainsi eut lieu la grande cérémonie cosmique, spirituelle, qui dura plusieurs décennies, et qui constitua un événement spirituel dans ce monde directement contigu au monde physique. Les âmes qui alors descendirent étaient celles qui, soit « lasses du christianisme », soit dans l'attente passionnée du christianisme, avaient œuvré ensemble dans le monde spirituel pour préparer la prochaine incarnation terrestre. Puis elles s'incarnèrent à la fin du XIXè siècle, préparées, alors qu'elles descendaient sur terre, à rejoindre la Société anthroposophique.

Tout cela a été précisément préparé durant des siècles. Ici sur terre s'était instauré peu à peu un christianisme qui considérait les Évangiles comme ne parlant que d'un être – Jésus de Nazareth – qui de quelque hauteur abstraite devait annoncer le Christ. On n'avait plus aucune notion d'un monde stellaire expression du spirituel et ayant un rapport avec ce monde spirituel ; et de ce fait, on ne pouvait pas comprendre ce que signifiait : le Christ, héros solaire, est descendu en Jésus pour partager le sort des hommes. Pour ceux qui, de nos jours, considèrent l'histoire telle qu'elle est habituellement relatée, les faits essentiels sont précisément absents.

Surtout, il n'y a pas de véritable compréhension pour ces âmes « hérétiques » qui descendent sur terre vers le XXè siècle, soit étant « lasses du christianisme », soit étant « ayant soif du christianisme », et qui la plupart du temps ne se connaissent pas entre elles. Vers le VIIè, VIIIè siècle disparurent peu à peu les traditions sur le Christ encore vivantes parmi les hérétiques en passe de devenir « las du christianisme ». Elles ne subsistèrent que dans de Petits cercles qui continuèrent à les cultiver jusqu'au milieu du Moyen Âge, jusqu'au XIIè siècle. Il y avait là de Petits cercles d'instructeurs bénis des dieux, pourrais-je dire, qui avaient encore gardé quelque chose des connaissances du passé sur le christianisme spirituel, sur le christianisme cosmique. Parmi eux, certains reçurent ce message des temps anciens, qui éveilla en eux comme une inspiration, de sorte qu'au fond d'eux-mêmes, ils pouvaient encore percevoir un reflet, faible ou fort, de ce qu'aux premiers siècles chrétiens il était possible de contempler – encore sous l'influence d'une puissante Imagination de la descente du dieu solaire vers le Mystère du Golgotha.

Ainsi, il y avait donc surtout deux courants. D'une part, celui qui est directement issu des mouvements hérétiques des premiers siècles chrétiens. Ces âmes étaient encore stimulées par ce qui vivait dans l'ancien platonisme grec. Elles l'étaient de telle sorte que, lorsque sous l'influence des communications provenant du passé l'âme s'ouvrait intérieurement, elles pouvaient toujours, comme sous l'effet d'une inspiration il est vrai faible, mais cependant présente, contempler la descente du Christ et son action sur la terre. C'était le courant platonicien. L'autre courant avait été choisi en vue d'un autre but. En faisaient partie notamment des âmes qui avaient eu leur dernière incarnation déterminante dans les temps pré-chrétiens et qui voyaient dans le christianisme quelque chose à venir.

C'était le courant qui devait préparer l'intellect en vue de la période que j'ai toujours mentionnée comme devant commencer dans la première moitié du XVè siècle. C'est alors que devait se lever l'ère de l'âme de conscience, durant laquelle l'intellect humain devait être formé. Ceci était préparé par les aristotéliciens, par contraste avec les platoniciens mais dans un contraste harmonieux. Et ceux qui perpétuèrent l'enseignement d'Aristote jusqu'au XIIè siècle avaient vécu leur incarnation déterminante dans les temps anciens du paganisme, en Grèce notamment. Puis vint – au milieu du Moyen Âge, aux XIIè et XIIIè siècles – la grande, la magnifique, pourrais-je dire, confrontation entre les platoniciens et les aristotéliciens. Parmi eux se trouvaient aussi les guides qui, formant les deux groupes d'âmes que j'ai caractérisés, firent progresser le mouvement anthroposophique.

Vers le XIIè siècle se forma, comme répondant à une nécessité intérieure, une certaine école dans laquelle revivait notamment l'écho de l'ancienne voyance Platonicienne. Ce fut la grande, la merveilleuse école de Chartres. Elle avait de grands représentants qui possédaient encore des informations sur les secrets du christianisme primitif ; des représentants dans le cœur et l'âme desquels brillait ce qui leur faisait percevoir les rapports spirituels au sein desquels le christianisme se trouvait placé. Dans cette École de Chartres, en France, là où se dresse la magnifique cathédrale réalisée avec tant de grandeur dans les détails, se rassembla, se concentra ce qui était peu de temps auparavant, très répandu dans de petits cercles.

Si nous voulons nommer un de ceux à l'enseignement duquel l'École de Chartres put se rattacher, cette école particulièrement florissante à la fin du XIè, et du XIIè siècles, il faut parler de Pierre de Compostelle qui, puisant aux vues inspirées qui habitaient sa propre âme, son propre cœur, renouvela l'ancien christianisme spirituel. A ses côtés, nous voyons toute une série de merveilleuses figures qui enseignèrent à Chartres. Durant ce XIIè siècle, des accents bien singuliers résonnaient dans cette école de Chartres, touchant le christianisme. Nous avons là par exemple Bernard de Chartres, Bernard Sylvestris, Jean de Salisbury, il y avait notamment le grand Alain de Lille.

De puissants Instructeurs ! Comme si Platon lui-même, interprétant le christianisme, avait agi parmi ces esprits, ainsi parlait-on dans l'École de Chartres, enseignant la substance spirituelle du christianisme. Peut-être les écrits qui émanent d'eux paraissent-ils à ceux de nos contemporains qui les lisent bien abstraits ; mais cela n'est dû qu'à la coloration abstraite des âmes d'aujourd'hui. Car les œuvres de ces grandes personnalités décrivent le monde spirituel en le marquant vraiment de l'empreinte du Christ. Et je voudrais maintenant, mes chers amis, évoquer devant vos âmes la façon dont Bernard Sylvestris, Alain de Lille particulièrement, enseignaient leurs élèves initiés. Aussi paradoxal que cela puisse paraître à l'homme d'aujourd'hui – voilà ce qui était offert autrefois à l'élève de Chartres.

On y enseignait que le christianisme passerait par un renouvellement, que quand le Kali Youga, le temps des ténèbres, serait passé et qu'une ère nouvelle aurait commencé, il pourrait être à nouveau compris dans sa substance spirituelle. Or, ce temps s'est pour nous achevé en l'année 1899 ; c'est pourquoi un tournant est pris aujourd'hui, le tournant qui devait s'accomplir à la fin du Kali-Youga, d'où l'impulsion puissante qui s'est manifestée deux décennies auparavant par l'intervention de Michaël. Au XIIè siècle, dans cette École de Chartres, Bernard Sylvestris et Alain de Lille en particulier en firent prophétiquement l'annonce.

Mais ces personnalités n'enseignaient pas selon le mode aristotélicien, elles n'enseignaient pas avec l'intellect. Elles le faisaient entièrement au moyen de puissantes images qu'elles déployaient devant leurs auditeurs, des images qui rendaient perceptible ce qu'était le contenu spirituel du christianisme. Cependant certains de ces enseignements étaient prophétiques. Et c'est l'un d'eux que je voudrais partiellement évoquer devant vos âmes.

Alain de Lille dit donc devant un petit cercle de ses élèves initiés : aujourd'hui, nous considérons le monde de façon telle que nous reconnaissons à la terre une position centrale, que nous jugeons de toutes choses depuis la terre. Si cette seule conception terrestre qui inspire nos images, nos Imaginations, devait féconder les siècles à venir, alors l'humanité ne pourrait aller de l'avant. Nous devons nouer une alliance avec les aristotéliciens ; ils introduisent dans l'humanité l'intellect qui doit être spiritualisé et doit rayonner de manière spirituelle nouvelle, au XXè siècle, parmi les hommes.

Si nous considérons à présent la terre comme le centre du cosmos, et les planètes tournant autour d'elle, si nous décrivons le ciel étoilé – comme il se présente à l'œil physique tout d'abord, comme s'il tournait autour de la terre, quelqu'un viendra dire : plaçons donc dans l'espace le soleil au centre du système des mondes ! Mais alors, quand viendra l'homme qui placera le soleil au centre de l'univers, la façon d'envisager le monde se videra de sa substance. Les hommes ne pourront plus que calculer l'orbite

des planètes, ne pourront plus qu'indiquer l'emplacement des corps célestes. Quand ils en parleront, ils le feront en termes de gaz ou de corps physiques qui brûlent et luisent en brûlant ; ils ne connaîtront plus de la voûte étoilée que son aspect mathématique, mécanique.

Mais cette morne conception du monde qui va se répandre ainsi, elle a quelque chose de valable – quelque chose de piètre – mais quelque chose pourtant : nous, nous regardons l'univers à partir de la terre ; celui qui viendra, c'est à partir du soleil qu'il le fera, il regardera l'univers à partir du soleil. Il sera comme quelqu'un qui se contente d'indiquer la direction, la direction vers un chemin d'une signification grandiose, passant par des événements merveilleux, des entités merveilleuses. Mais il n'indique la direction qu'abstraitement ; ainsi était-il fait allusion à la conception du monde copernicienne, à son absence de contenu, à son abstraction, une direction cependant ; car il faut tout d'abord que disparaisse ce que nous représentons par nos imaginations, disait Alain de Lille.

Cela doit disparaître, et l'image du monde doit en quelque sorte devenir tout à fait abstraite, n'être plus quasiment qu'une borne kilométrique sur un chemin jalonné de magnifiques monuments. Car dans le monde spirituel, il s'en trouvera un qui fera usage de cette borne, qui pour renouveler le monde n'aura rien d'autre qu'une direction, afin de pouvoir, avec l'aide de l'intellect, fonder la nouvelle spiritualité, et qui ne disposera de rien d'autre que de cette borne. Celui-là, ainsi qu'Alain de Lille le disait, ce sera Saint Michel. Pour lui, le champ doit être libre ; il doit jeter sur le chemin de nouvelles semences. Et pour cela, il ne faut rien d'autre qu'une ligne, une ligne mathématique.

Quelque chose comme un enchantement passait à travers l'École de Chartres lorsqu'Alain de Lille donnait à un petit nombre d'élèves cet enseignement. Mais c'était comme si le monde éthérique alentour était saisi par la houle de ce puissant enseignement michaélique.

Ainsi se répandit sur l'ouest de l'Europe et jusqu'au sud de l'Italie ce qui donnait au monde son atmosphère spirituelle. Il y en eut plus d'un qui la perçut, dans l'âme duquel s'élevait comme une puissante Imagination, et dont le regard pouvait encore atteindre le monde spirituel.

Mais dans l'évolution du monde, il en est ainsi que ceux qui sont initiés aux grands mystères de l'existence, comme justement, jusqu'à un certain degré, Alain de Lille et Bernard Sylvestris, savaient qu'en tel ou tel cas, on ne peut agir que dans des limites étroites. Un homme tel qu'Alain de Lille se disait : nous autres platoniciens, devons franchir le seuil de la mort ; dans l'immédiat, nous ne pouvons vivre que dans le monde spirituel. Nous devons diriger nos regards du monde spirituel vers en-bas, et laisser le monde physique à d'autres, à ceux qui développent l'intellect à la manière des aristotéliciens. C'est lui qui doit dorénavant être cultivé. A un âge avancé, Alain de Lille revêtit encore l'habit des moines cisterciens, il devint Cistercien. Et il y avait beaucoup d'enseignements semblables dans l'Ordre des Cisterciens. Mais précisément, ceux d'entre eux qui possédaient les vues les plus profondes se disaient : désormais, c'est seulement à partir du monde spirituel que nous pouvons agir, nous devons laisser le champ libre aux aristotéliciens.

Ces aristotéliciens devinrent essentiellement des Dominicains. Et c'est ainsi qu'il leur revint de diriger au XIIIè siècle la spiritualité européenne. Mais quelque chose, aimerais-je dire, avait encore subsisté qui intervint de façon significative dans la vie spirituelle de l'Europe, précisément grâce à des esprits. Tels que Pierre de Compostelle, Alain de Lille, Bernard de Chartres, Jean de Salisbury, et un certain poète qui écrivit sur les sept arts libéraux un poème important inspiré par l'École de Chartres. Ce qui se passait à l'École de Chartres était si efficace que cette influence gagna jusqu'à l'Université d'Orléans par exemple, où durant la seconde moitié du XIIè siècle se répandirent sous la forme d'un enseignement bien des choses qui en grandes, en puissantes images, comme en lettres d'argent, coulaient de la bouche de Bernard Sylvestris, d'Alain de Lille, à l'intention des élèves de Chartres.

J'aimerais dire que l'atmosphère spirituelle en était à ce point imprégnée qu'un jour un homme, un Italien revenant d'Espagne où il était diplomate, retournant dans son pays, apprit en chemin, alors qu'il se hâtait vers son pays natal, que les Guelfes avaient été chassés ; il eut de plus une légère insolation et arrivé près de Florence, son corps éthérique se dégagea et perçut ce qui en quelque sorte flottait encore dans l'éthérique, émanant de l'École de Chartres. De ce souffle éthérique l'effleurant, il reçut comme une intuition, une intuition comme elle survenait chez beaucoup d'êtres dans les premiers siècles pré-chrétiens.

Il vit d'abord le monde physique déployé devant ses yeux tel qu'il environne l'homme, et gouverné non pas, comme on le dit plus tard, par les lois naturelles, mais par la grande auxiliaire du divin Démiurge, Natura, qui dans les premiers siècles chrétiens succéda à Proserpine. En ce temps-là, il n'existait pas de lois naturelles abstraites ; les initiés contemplaient sous forme d'êtres, d'entités, la puissance divine omniprésente agissant dans la nature. Dans les Mystères grecs on représentait Proserpine comme la puissance qui régit la nature, partageant son temps entre le monde d'en-haut et le monde d'en-bas. La déesse Natura lui succéda dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Après que la personnalité qui, grâce à l'insolation et à ce qui lui était parvenu de ce qu'on cultivait à l'École de Chartres, avait pu contempler la vie et l'activité de la déesse Natura, et laissé agir sur elle cette intuition, elle contempla l'action des éléments, de la terre, de l'eau, de l'air, du feu, comme on l'avait perçue dans les anciens Mystères : l'activité puissante des éléments. Puis elle perçut les secrets de l'âme humaine, vit les sept puissances dont on savait qu'elles sont les grands Instructeurs célestes de l'espèce humaine. Cela, on le savait dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

A cette époque, on ne parlait pas de théories abstraites comme on le fait aujourd'hui, où l'on enseigne en utilisant les concepts et les idées. On parlait de l'enseignement reçu du monde spirituel grâce aux déesses Dialectique, Rhétorique, Grammaire, Arithmétique, Géométrie, Astrologie ou Astronomie et Musique. On ne se les représentait pas sous une forme abstraite, comme il advint plus tard ; on les voyait devant soi, je ne dirai pas sous une forme corporelle, mais sous celle d'une âme. On se laissait instruire par ces figures célestes. Plus tard, elles n'apparurent plus aux humains comme des déesses vivantes : Dialectique, Rhétorique, etc, au cours d'une vision solitaire, mais sous des formes abstraites celles d'enseignements abstraits, théoriques.

La personnalité dont je parle a encore laissé agir sur elle tout cela. Elle fut ensuite introduite dans le monde planétaire, lequel révèle les secrets de l'âme humaine. Et dans ce monde stellaire, après avoir traversé le grand océan des mondes, elle fut conduite par Ovide, qui après avoir franchi la porte de la mort, était devenu le guide des âmes dans le monde spirituel. Cette personnalité, Brunetto Latini, devint l'instructeur de Dante. Et ce que Dante apprit d'elle, il l'a ensuite rédigé sous une forme poétique dans la Divine Comédie.

Le grand poème de la Divine Comédie est donc un dernier reflet de la sagesse platonicienne qui continuait à vivre en certains lieux, ce qui, émanant de la bouche de Bernard Sylvestris à l'École de Chartres au XIIè siècle, était encore enseigné par des hommes qu'avaient stimulés les anciens enseignements, si bien que les Mystères du christianisme se découvrirent a eux comme en des Inspirations particulières, qu'ils purent alors transmettre par la parole à leurs élèves.

Ce qu'Alain de Lille put introduire dans l'Ordre des Cisterciens fut ensuite transmis aux Dominicains, qui cultivaient notamment l'intellect à la suite d'Aristote. Mais il y eut un temps d'arrêt : l'École de Chartres florissait au XIIè siècle, et c'est au XIIIè que commença dans l'Ordre des Dominicains l'action puissante en faveur de la scolastique dans l'esprit d'Aristote. Ceux des grands maîtres de l'École de Chartres qui, franchissant la porte de la mort, s'élevèrent dans le monde spirituel, y séjournèrent encore un temps avec les Dominicains qui descendaient vers la naissance, et qui fondèrent ici-bas l'aristotélisme.

C'est pourquoi il nous faut envisager une phase intermédiaire où comme en un grand concile céleste les derniers grands maîtres de Chartres, après avoir franchi la porte de la mort, étaient rassemblés avec ceux qui, devenus Dominicains, devaient cultiver l'aristotélisme, et avant que ces derniers soient descendus. C'est alors que fut conclu le grand « pacte céleste ». Ceux qui étaient montés dans le monde spirituel sous la conduite d'Alain de Lille dirent aux aristotéliciens qui descendaient : notre temps sur la terre n'est pas venu, nous avons d'abord à agir ici à partir du monde spirituel. Nous ne pouvons pas, dans un avenir proche, descendre sur terre pour quelque incarnation que ce soit. Votre tâche, c'est maintenant de cultiver l'intellect à l'époque où s'ouvre l'ère de l'âme de conscience.

Alors les grands scolastiques descendirent et accomplirent ce qui avait été convenu avec les derniers grands platoniciens de l'École de Chartres. Bien des choses importantes se passèrent là. L'un de ceux qui étaient descendus parmi les premiers reçut un message d'un autre qui s'était attardé auprès d'Alain de Lille dans le monde spirituel, c'est-à-dire auprès de l'individualité spirituelle qui avait été Alain de Lille. Celui qui était descendu plus tard collabora avec le plus âgé, et c'est ainsi que commença sur terre la préparation de l'ère intellectuelle, qui prit son départ dans l'Ordre des Dominicains.

Celui-là justement qui était resté un peu plus longtemps auprès d'Alain de Lille dans le monde spirituel prit d'abord l'habit des Cisterciens, et ne l'échangea que plus tard contre celui des Dominicains. Ainsi agissaient désormais sur terre ceux qui avaient été autrefois sous l'influence de ce qui était apparu avec Aristote, tandis qu'en-haut « veillaient » en quelque sorte, mais en liaison avec les aristotéliciens, les platoniciens qui avaient appartenu à l'École de Chartres. Le monde spirituel et le monde physique allaient la main dans la main. Ce fut comme si les aristotéliciens et les platoniciens se donnaient la main durant le XIIIè, le XIVè, le XVè siècle. Ensuite, beaucoup de ceux qui étaient descendus pour introduire l'aristotélisme en Europe rejoignirent les autres dans l'au-delà.

L'évolution ultérieure s'accomplit de façon telle que, aussi bien ceux qui avaient dirigé l'École de Chartres que ceux qui avaient dans l'Ordre des Dominicains des positions dirigeantes, se mirent à la tête de ceux qui, dans la première moitié du XIXè siècle, préparèrent ce qui devait devenir le courant anthroposophique, en participant à ce puissant culte suprasensible se déployant dans les images dont j'ai parlé. Tout d'abord ceux qui avaient plus ou moins œuvré en tant qu'Aristotéliciens durent redescendre ; car sous l'influence de l'intellectualisme, le temps n'était pas encore venu qui permette d'approfondir à nouveau la spiritualité.

Mais il existait une convention inviolable qui garde sa valeur. Et selon cette convention doit émaner de ce qu'est le mouvement anthroposophique quelque chose qui trouvera son accomplissement avant la fin de ce siècle. Car un destin plane sur la Société anthroposophique : beaucoup de ceux qui sont aujourd'hui dans la Société anthroposophique devront redescendre sur terre avant la fin du XXè siècle, mais unis à ceux-là qui étaient soit des dirigeants dans l'École de Chartres, soit des élèves. Si bien que, avant que ce XXè siècle se soit écoulé, les Platoniciens de Chartres et les Aristotéliciens qui les suivirent devront agir ensemble si la civilisation ne doit pas tomber complètement en décadence.

La Société anthroposophique doit à l'avenir, s'ouvrir en pleine conscience à ceci : comprendre quelque chose de son karma. Car beaucoup de choses reposent dans le sein de l'évolution spirituelle de

l'humanité qui, en particulier aujourd'hui, ne peuvent apparaître à la surface de l'existence. Bien des choses se manifestent aujourd'hui extérieurement ; mais si l'on peut, dans ce que nous percevons extérieurement, en reconnaître les symptômes, la signification intérieure, alors se dévoilera plus d'un élément de ce qui agit spirituellement au cours des siècles. Peut-être puis-je en esquisser quelques points. Et pourquoi ne pourrait-on pas le faire, maintenant qu'un courant ésotérique doit passer à travers la Société anthroposophique ? Je voudrais indiquer ce qui doit vous montrer comment un regard porté autour de nous vous fera discerner bien des enchaînements.

Que j'aie dû moi-même, en préparant le mouvement anthroposophique, passer par le cheminement d'un destin particulier, c'est apparu dans une relation très singulière avec l'Ordre des Cisterciens, lequel est justement en rapport avec Alain de Lille. Je précise, pour ceux qui aiment bien créer des légendes, qu'en ce qui concerne ma propre individualité, je n'ai rien à voir avec Alain de Lille. Je voudrais seulement éviter que ce que j'expose ésotériquement donne lieu à des légendes. Il s'agit de choses qui doivent être décrites en puisant à l'ésotérisme. D'une façon tout à fait singulière, mon destin a pu me laisser entrevoir, à travers les événements extérieurs, ce que des enchaînements comme ceux que je viens de vous exposer ont pu m'apprendre.

Peut-être certains d'entre vous connaissent-ils les articles du « Gœthéanum » constituant mon Autobiographie. Il m'a fallu raconter comment, dans ma jeunesse, j'ai fréquenté non pas un lycée, mais un collège moderne, et que j'ai acquis la formation donnée dans les lycées plus tard seulement. Je dois moi-même considérer ce fait comme une étrange circonstance de mon karma. Car dans la ville où j'ai passé ma jeunesse, le lycée n'était qu'à quelques pas du collège moderne, et il s'en est fallu d'un cheveu que j'entre non pas à ce collège, mais au lycée. Mais si j'y étais alors entré, je serais devenu prêtre cistercien, cela est hors de doute. Car c'était là un lycée où n'enseignaient que des Cisterciens. J'étais profondément attiré vers tous ces pères qui étaient également, pour la plupart, des hommes exceptionnellement érudits.

J'ai lu beaucoup de leurs écrits, qui me touchaient profondément ; je les aimais. Et en somme, si j'ai seulement côtoyé l'Ordre, c'est parce que je ne suis pas allé au lycée. Le karma me conduisit par une voie différente, mais cet Ordre des Cisterciens ne s'écarta pas de ma route, et cela, je l'ai également rapporté. J'étais une nature toujours sociable, et je raconte également dans mon Autobiographie que plus tard, j'ai pu fréquenter presque tous les théologiens dans la maison de Marie-Eugénie delle Grazie. Ils étaient presque tous Cisterciens. La perspective s'offrit alors à moi de revenir à cet Ordre. Personnellement, j'en étais très proche : la perspective prit forme d'entrer dans la vie spirituelle jusqu'à l'École de Chartres en passant par le courant des Cisterciens.

Car Alain de Lille était un Cistercien. Et c'est singulier : lorsque plus tard j'écrivis le premier de mes drames-mystères, La Porte de l'initiation, je ne pus, pour des motifs d'ordre esthétique, faire autrement que de mettre les femmes sur scène dans un costume composé d'une longue tunique et de ce qu'on appelait une stola. Si alors vous vous représentez ce costume : une tunique blanc-jaune à laquelle s'ajoutent une stola noire et une ceinture noire – vous avez l'habit des Cisterciens. Je ne pensais à ce moment qu'à des nécessités d'ordre esthétique ; mais ce costume était très proche de l'habit des Cisterciens. Vous avez là une indication sur les rapports qui apparaissent à celui qui peut déceler dans les symptômes du monde extérieur leur signification spirituelle, intérieure.

Nous avons commencé, à Noël, à dévoiler de plus en plus ces liaisons internes. Il faut qu'elles apparaissent au grand jour, car l'humanité attend de connaître la réalité intérieure, après n'avoir appris, durant de nombreux siècles, que ce qui est extérieur, et que maintenant la civilisation se trouve aujourd'hui dans une situation épouvantable. Parmi tout ce qui doit arriver, il faut mettre l'accent d'une part sur l'École de Chartres et son action, voir comment les initiés de cette école sont passés par la porte de la mort, ont rencontré dans le monde spirituel les âmes de ceux qui portèrent plus tard l'habit des Dominicains pour répandre l'aristotélisme avec son intellectualité afin de préparer avec vigueur l'époque de l'âme de conscience. Ainsi avons-nous, continuant d'agir dans la Société anthroposophique, l'aristotélisme, mais aujourd'hui sous une forme spiritualisée, et attendant une spiritualisation plus grande encore.

Ensuite viendront, à la fin du siècle, ceux dont plus d'un est aujourd'hui présent – unis avec les personnalités qui furent les maîtres de l'École de Chartres. Le mouvement anthroposophique tend vers ce but : réunir en lui les deux courants : l'aristotélisme dans les âmes qui, dans l'ancien monde païen, étaient principalement dans l'attente du christianisme, qui vécurent dans l'ardente attente du christianisme jusqu'à ce qu'elles puissent, étant Dominicains, annoncer le christianisme en se servant de l'intellectualité.

Elles seront unies à ceux qui ont pu vivre le christianisme sur le plan physique, et dont les instructeurs les plus éminents étaient réunis dans l'École de Chartres. Depuis lors, ces derniers n'avaient pas eu d'incarnation, bien que, dans mes contacts avec l'Ordre des Cisterciens, j'aie pu rencontrer bien des « incorporations » de certains ayant appartenu à l'École de Chartres. Car dans l'Ordre des Cisterciens, on rencontrait bien des personnalités qui n'étaient pas une réincarnation d'un élève de Chartres, mais qui avaient des moments dans la vie où, durant des heures, durant des jours, elles étaient dans l'enthousiasme, animées par une telle individualité ayant appartenu à l'École de Chartres.

Des incorporations, non des réincarnations. Et des choses merveilleuses furent écrites dont on peut se demander : Qui en est l'auteur ? L'auteur n'était pas le « père » qui était Cistercien à l'époque, et portait l'habit jaune pâle avec la stola noire et la ceinture noire ; il est dans ce cas telle personnalité qui, pour des heures ou des jours, ou des semaines, a habité l'âme d'un tel frère de l'Ordre. De cela bien des choses ont eu un prolongement plus tard dans tel ou tel article, telle ou telle œuvre peu connus de la littérature. J'ai eu moi-même une conversation étrange que j'ai racontée aussi dans mon Autobiographie, avec un membre de l'Ordre des Cisterciens, un homme extraordinairement érudit.

Nous avions quitté une compagnie et parlions du problème du Christ. Je lui exposais sur ce sujet mes idées, qui pour l'essentiel étaient les mêmes que celles que j'ai toujours exprimées. Pendant que je parlais, il était inquiet et dit : « Nous pouvons peut-être en venir à de telles idées, mais nous ne nous permettrons pas de les penser. » De manière analogue il parla d'autres problèmes de la christologie. Alors – le moment est très vivement présent à mon âme – nous nous sommes arrêtés, à Vienne, là où le Schottenring et le Burgring se rejoignent : d'un côté on a la Hofburg, de l'autre l'Hôtel de France et l'église votive, et cet homme me dit : « Je voudrais que vous veniez avec moi, je vais vous montrer un livre de ma bibliothèque ; il s'y trouve quelque chose d'étrange qui rejoint ce que vous venez juste de me dire. »

Je le suivis. Il me remit un livre sur les Druses. Par le lien entre notre conversation et le contenu de ce livre, j'appris que cet homme profondément érudit était, d'une manière tout à fait singulière, comme absent de lui-même tandis que, parlant de christologie, j'en venais à parler des vies successives, et que, lorsqu'il revint à lui, il ne pouvait se souvenir que d'une chose : il avait un livre sur les Druses dans lequel se trouve quelque chose sur les vies successives. Il savait cela uniquement par ce livre. Il était si érudit qu'on disait de lui – il était conseiller impérial auprès de l'Université de Vienne que « Monsieur le Conseiller N. N. connaît le monde entier et de plus trois villages », tant il était savant ; mais quand il était dans son corps, il ne savait rien sinon que dans un livre sur les Druses il se trouvait ; quelque chose sur les vies successives. Voilà la différence entre ce que les hommes ont dans leur subconscient et ce qui, du monde spirituel, afflue à travers les âmes humaines.

La chose singulière, c'est que je fis une conférence à Vienne. Cette même personnalité était présente. Elle fit, après la conférence, une remarque qu'on ne pouvait comprendre qu'en admettant qu'à ce moment-là, il comprenait pleinement un homme du présent et le rapport que cet homme pouvait avoir avec son incarnation précédente. Et ce qu'il disait là sur le rapport entre deux vies terrestres, c'était juste, ce n'était pas faux. Mais il le disait sans le comprendre.

Je veux par là vous indiquer comment des mouvements spirituels ont leur prolongement dans le présent. Mais ce qui, aujourd'hui, n'est visible que comme à travers de petites fenêtres, doit à l'avenir, par l'union des Instructeurs de l'École de Chartres et des guides de la scolastique, ne faire qu'un, lorsque le renouvellement spirituel interviendra à la fin du XXè siècle. Mais pour qu'il se produise, il faut que les hommes du XXè siècle soient vigilants. Comme tout aujourd'hui dépend de la volonté libre, pour que cela se produise – c'est-à-dire que les deux partis puissent descendre sur terre au XXè siècle pour renouveler spirituellement la culture – il faut que la Société anthroposophique sache cultiver l'anthroposophie dans le sens juste et dans l'abnégation. Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui, et montrer de quelle manière le courant anthroposophique est étroitement lié au profond mystère de l'époque, qui a commencé quand apparut le Christ lors du Mystère du Golgotha, et qui s'est développé comme je viens de vous le dépeindre. Nous poursuivrons dans la deuxième conférence.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Arnheim, 19 juillet 1924

Je me suis permis d'exposer hier aux amis qui étaient ici différentes choses relatives au karma de la Société anthroposophique. Je voudrais aujourd'hui commenter ce qui y a trait, et je le ferai de telle façon que cet exposé soit aussi compréhensible par lui-même.

Tout ce qui devra être accompli dans le moment présent de l'évolution de l'humanité pour préparer des événements spirituels d'un avenir soit proche, soit lointain, est en rapport avec ce que, parmi nos amis anthroposophes, j'ai souvent appelé l'événement michaélique ; et aujourd'hui, je voudrais précisément m'entretenir de quelques faits relatifs à cet événement, et qui sont liés au mouvement anthroposophique.

Lorsque nous parlons d'un phénomène tel que l'événement michaélique, il nous faut absolument considérer que le monde a été en quelque sorte construit « par étapes ». Quand nous observons l'évolution du monde à l'aide des seules force dont l'homme dispose aujourd'hui sur la terre, entre la naissance et la mort, nous voyons comment l'humanité a évolué, comment d'anciens peuples sont issus de peuples plus anciens encore, comment ensuite, peu à peu, après ce qui s'est accompli en Orient grâce aux peuplades indiennes, chinoises, arabes et chaldéo-égyptiennes, s'est constituée la population gréco-latine, puis comment, de cette époque gréco-latine est né le Moyen Âge, et comment enfin notre temps présent avec tous ses désordres, mais aussi avec ce qu'il a apporté de grand sur le plan de la technique, en est résulté. Mais aussi bien « en-dessous », pourrais-je dire, qu'« au-dessus » de cette surface que nous embrassons du regard dans la progression des peuples, nous voyons s'accomplir des évolutions par lesquelles ne passent pas les hommes, mais que traversent des entités spirituelles, celles qui se trouvent dans une certaine relation avec l'évolution de l'humanité.

Le règne des Angeloï, des Anges au sens chrétien, a immédiatement à faire avec l'évolution de l'homme individuel. Ce règne englobe les entités qui guident l'individu dans la mesure où il a besoin d'une telle direction, d'un tel guide, d'une vie terrestre à l'autre ; ils sont les protecteurs de l'homme partout où il a besoin de cette protection. Ils sont donc directement liés à l'évolution de l'humanité, bien que restant suprasensibles et imperceptibles aux yeux terrestres.

Mais tout près, dans le royaume spirituel avoisinant, les entités que nous désignons par la Hiérarchie des Archangeloï, des Archanges, déploient leur activité. Ces Archangeloï ont à faire avec beaucoup de choses qui jouent également un rôle dans l'évolution de l'humanité – non point avec l'homme pris individuellement – mais avec des ensembles d'hommes. C'est le cas par exemple, comme je l'ai souvent évoqué dans des conférences anthroposophiques, pour l'évolution des peuples, qui est régie par les Archanges. Mais il se trouve aussi que certaines périodes de l'évolution terrestre surtout reçoivent l'impulsion déterminante d'entités archangéliques toutes particulières. Par exemple, dans les trois siècles qui ont précédé le dernier tiers du XIXè siècle, donc au XIXè, XVIIIè, XVIIè siècle et dans une partie du XVIè, nous avons à nous représenter le monde civilisé, pour l'essentiel, sous la régence de cette entité archangélique désignée par les chrétiens qui sont informés de ces choses, du nom de Gabriel. De sorte que cette période fut l'ère de Gabriel.

Cette ère de Gabriel a pour l'ensemble de l'évolution nouvelle une grande importance. Car au fond, depuis le Mystère du Golgotha, il en était ainsi que certes les hommes sur terre ressentaient ceci : la grande entité solaire, le Christ est, par le Mystère du Golgotha, descendue du soleil sur la terre, a revêtu un corps en Jésus, s'est liée au destin de la terre. Mais du fait que l'être christique restait ainsi lié à la terre – à travers toute la suite des régences archangéliques depuis le Mystère du Golgotha jusqu'au règne de Gabriel l'impulsion christique ne put pas encore, en fait saisir le physique intérieur et l'éthérique de l'humanité.

Ceci ne devint possible que sous l'impulsion gabriélique, qui débuta environ trois siècles avant le dernier tiers du XIXè. De sorte que c'est seulement depuis lors qu'une humanité existe qui peut être intérieurement pénétrée de l'impulsion christique – même si ce n'est pas fait jusqu'à présent – au moins à travers les forces de l'hérédité. Car Gabriel régit au sein de l'humanité tout ce qui est forces physiques héréditaires. C'est lui notamment l'esprit suprasensible lié à la succession des générations ; il est, pourrais-je dire, le grand et vaste esprit protecteur des mères, dans la mesure où elles mettent des enfants au monde. Gabriel a à faire avec les naissances, il a à faire avec le développement embryonnaire de l'être humain. Les forces gabriéliques sont présentes en tout élément spirituel qui est à l'origine de la reproduction physique ; de sorte que pour ainsi dire, c'est seulement depuis cette dernière régence de Gabriel que la reproduction physique sur terre est entrée en liaison avec l'impulsion christique.

Ensuite a commencé, depuis la fin des années soixante-dix, la régence de Michaël, tout autre que celle de Gabriel. Alors que durant les trois siècles précédents il fallait chercher la régence archangélique dans les impulsions spirituelles animant le physique, on doit, dans la régence qui depuis s'étend sur l'humanité, discerner la présence de l'Archange qui a éminemment à faire avec les qualités spirituelles,

avec la raison de l'homme, donc avec tout ce qui concerne l'évolution raisonnée, spirituelle, de l'humanité, avec la culture spirituelle.

Et pour l'étude de l'ensemble que forme l'humanité terrestre, il est de la plus haute importance qu'à la régence de Gabriel qui, aimerais-je dire, agit spirituellement sur ce qui est le plus physique, succède toujours la régence de Michaël, qui, en fait, a à faire avec tout ce qu'on appelle le spirituel dans la culture. Si donc nous voulons rechercher la divinité archangélique qui veille sur la reproduction physique, alors nous élevons notre regard vers l'Archange Gabriel ; si nous voulons lever les yeux vers l'esprit qui, à l'ère actuelle de la civilisation, est en rapport avec le développement des sciences, avec le déploiement des arts, etc., alors nous élevons notre regard vers l'entité archangélique que désigne, selon l'usage chrétien, le nom de Michaël.

Pour les civilisations qui, au cours des temps, sont toujours les plus déterminantes, se succèdent sept règnes archangéliques ; la régence michaélique étant donc précédée de six autres. Et si, partant de Gabriel, nous remontons plus avant dans la succession de ces régences, nous arrivons alors à une époque où Michaël a de nouveau fait agir son influence sur la terre. De sorte que chaque régence d'Archange est une répétition de la même régence dans le passé, et que l'évolution des Archanges eux-mêmes s'accomplit simultanément par cette progression. Après un certain temps, après environ deux millénaires, le même Archange accède toujours à la souveraineté dans la civilisation déterminante.

Mais ces régences qui durent environ trois siècles, et un peu plus, sont fondamentalement différentes les unes des autres ; pas toujours aussi nettement différentes qu'une régence michaélique l'est d'une régence de Gabriel, mais néanmoins essentiellement différentes les unes des autres. Et ici nous pouvons dire : chaque fois que Gabriel règne, il se prépare pour la suite une époque durant laquelle les peuples se séparent, se différencient, deviennent plus nationalistes. Vous pouvez demander : comment se fait-il que dans le temps présent, alors que l'ère de Michaël a commencé, un élément nationaliste aussi fort apparaisse sur terre ? Oui – spirituellement, cela s'est préparé longtemps auparavant, puis continue d'agir, puis décroît ; les suites douloureuses en sont encore longtemps perceptibles – et parfois pires qu'à l'époque directement concernée.

Car c'est peu à peu seulement que l'impulsion michaélique gagne ce que, pour une grande part, la régence de Gabriel a laissé derrière elle. Mais toujours, au début d'une ère michaélique, commence à se manifester dans l'humanité sur terre une aspiration à surmonter les différences entre les peuples, et à répandre parmi ceux qui, à ce moment, habitent la terre, ce qui, à une certaine époque, s'est manifesté par la culture la plus haute, par le contenu spirituel le plus élevé. La régence michaélique se caractérise toujours par la prédominance d'un principe cosmopolite, par l'extension d'un niveau spirituel très élevé sur terre parmi les peuples – quelle que soit leur langue – qui ont accès à ce niveau spirituel. C'est pourquoi, parmi les sept Archanges qui donnent leurs impulsions à l'évolution de l'humanité, Michaël est toujours celui qui dispense à cette humanité l'impulsion du cosmopolitisme – et en même temps celle qui tend à répandre parmi les hommes l'acquis le plus précieux d'une époque.

Si maintenant, remontant le cours de l'évolution humaine, nous nous demandons : quelle est l'époque michaélique la plus proche qui ait précédé la nôtre ? – nous arrivons à celle qui a trouvé son achèvement dans l'action cosmopolite des campagnes d'Alexandre en direction de l'Asie, fondées sur la vie spirituelle la plus riche de la Grèce d'alors. Nous voyons là comment, fondé sur l'évolution précédente de la civilisation, se manifeste un désir impérieux de transmettre la culture spirituelle à laquelle atteignit la Grèce – cette petite Grèce – aux peuples orientaux, et jusqu'en Égypte, de la répandre sous une forme cosmopolite parmi tous les peuples qui y étaient accessibles. Il se produit ceci de prodigieusement significatif que, issue de cette époque michaélique, se déploie au-delà des frontières ce qui a été conquis pour l'humanité par l'hellénisme. Et lorsque fleurit la ville d'Alexandrie au nord de l'Afrique, cet épanouissement est dans un certain sens le couronnement de l'époque michaélique d'alors.

C'était l'époque michaélique précédant la nôtre. Six autres Archanges accèdent ensuite à la souveraineté. Et au dernier tiers du XIXè siècle, à la fin des années soixante-dix, commence une nouvelle ère michaélique. Mais jamais dans toute l'évolution terrestre il n'y eut entre deux ères michaéliques successives une différence aussi grande qu'entre celle du temps d'Alexandre et celle dans laquelle nous vivons à présent, donc depuis la fin des années soixante-dix du siècle dernier. C'est qu'entre ces deux ères se place l'événement qui a donné son sens véritable à l'évolution terrestre : le Mystère du Golgotha !

Il nous faut à présent réfléchir à ce que Michaël a réellement à gérer dans toute l'étendue du cosmos spirituel : il assume la gestion de ce qui est certes spirituel, mais culmine ensuite dans la compréhension intellectuelle de l'homme. Michaël n'est pas l'esprit qui cultive l'intellectualité ; mais toute la spiritualité qu'il dispense sous forme d'idées, sous forme de pensées – une forme de pensées et d'idées qui peut saisir le spirituel – veut paraître lumineux à l'humanité. Michaël veut que l'homme soit un être libre, à même de comprendre à travers ses conceptions, ses idées, ce qui lui est révélé depuis les mondes spirituels.

Examinons cette époque michaélique telle qu'elle était au temps d'Alexandre. J'ai bien souvent dit : à notre époque, les hommes sont très, très intelligents, ce qui veut dire qu'ils ont des concepts, des idées, des représentations ; ils sont intellectuels, ils possèdent une intellectualité qu'ils ont

personnellement acquise. Mais du temps d'Alexandre ils étaient également intelligents. Seulement, si on leur avait, à ce moment, demandé : d'où tenez-vous vos concepts, vos idées ? Ils n'auraient pas pu dire : nous les avons acquis par nous-mêmes. Au contraire, ils recevaient des révélations spirituelles, et en même temps qu'elles, les idées. De sorte qu'on ne considérait pas les idées comme formées par soi-même, mais comme ce qui est révélé aux hommes avec la spiritualité.

Et cette intellectualité céleste en opposition à l'intellectualité terrestre actuelle – était alors, du temps d'Alexandre, placée sous la gestion de Michaël. De tous les Archanges qui peuplent le soleil, il était le plus grand. Il était l'esprit qui, depuis le soleil, envoyait non seulement les rayons solaires physiques, éthériques, mais qui, à travers ces rayons physiques-éthériques, envoyait sur la terre l'intellectualité inspiratrice. Car en ces temps, les hommes savaient que la force d'intelligence qu'ils déploient sur terre est un don du ciel, un don du soleil, envoyé par le soleil ici-bas. Et l'esprit qui accomplit directement cela, qui envoie sur terre l'intellectualité par la voie de l'esprit, c'est Michaël ! – Ceci existait aussi dans les anciens Mystères solaires, c'était un merveilleux enseignement initiatique disant que Michaël demeure sur le soleil, qu'il y gère l'intelligence cosmique, et que cette intelligence cosmique inspirant les hommes est un don de Michaël.

Mais alors vint l'époque durant laquelle devait être préparé de plus en plus chez les humains le don de développer l'intellect par la force propre à l'âme ; non plus seulement de recevoir la révélation de l'intelligence cosmique, mais de devenir intelligent par sa propre force. Ceci fut alors préparé par l'aristotélisme, par cette conception du monde philosophique particulière qui apparaît au déclin de l'hellénisme, qui par la suite a donné l'impulsion des campagnes d'Alexandre vers l'Asie et l'Afrique.

L'aristotélisme portait en lui, je pourrais dire le détachement, l'émergence de l'intelligence terrestre hors de l'intelligence cosmique. Ce qu'on a appelé plus tard la logique d'Aristote mit à nu le squelette des pensées, qui dans tous les siècles suivants devint intelligence humaine. Et il vous faut maintenant considérer que cette fondation de l'intelligence terrestre humaine est, pour ainsi dire, l'acte ultime de l'impulsion michaélique, qui marqua de l'empreinte de la culture grecque par les campagnes d'Alexandre les peuples prédisposés au cosmopolitisme. C'est là une action unitaire.

Puis, à l'époque de Michaël succéda celle d'Oriphiel. Le Mystère du Golgotha s'accomplit. L'Archange Oriphiel devint régent. Les âmes humaines qui avaient participé consciemment, sous le règne de Michaël, au temps d'Alexandre, aux faits dont je viens de parler, ces âmes se trouvaient, au début de l'ère chrétienne, groupées dans le soleil autour de l'entité archangélique de Michaël qui avait alors cédé sa régence sur terre à Oriphiel, mais qui, dans la sphère du soleil, assistait, avec les âmes humaines qui devaient le servir, au départ du Christ quittant le soleil.

Et cela aussi est l'un des événements que nous devons envisager : dans les âmes humaines qui sont liées au mouvement anthroposophique, ce spectacle est présent : nous sommes unis à Michaël sur le soleil ; le Christ qui jusqu'alors envoyait du soleil ses impulsions sur la terre, il le quitte pour se lier à l'évolution terrestre ! – Oui, songez donc à cet événement cosmique-supraterrestre important, à ce spectacle particulier que percevaient les âmes humaines qui, alors, en serviteurs angéliques, se pressèrent autour de Michaël lorsqu'il eut terminé sa régence sur la terre et qui, en quelque sorte, au sein de la région solaire, assistèrent au départ du Christ quittant le soleil pour unir son destin au sort de l'humanité terrestre « il s'en va ! » – telle était la grande expérience intérieure.

Vraiment, ce n'est pas seulement sur terre qu'aux âmes humaines des directions sont données ; elles les reçoivent aussi durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Il en fut ainsi tout particulièrement pour ceux qui ont vécu l'époque d'Alexandre. Une grande, une puissante impulsion émana de ce moment cosmique de l'histoire du monde où ces âmes virent le Christ s'éloigner du soleil. Et pour elles le fait était clair : maintenant l'intelligence cosmique passe peu à peu du soleil sur la terre. Et Michaël et ceux qui l'entouraient virent en quelque sorte comment, peu à peu, l'intelligence qui auparavant affluait du cosmos, plongeait vers la terre.

Michaël et les siens – soit qu'ils aient séjourné en haut dans le monde spirituel, soit qu'ils aient été incarnés pour une brève existence sur terre – virent comment parvenaient dans le domaine terrestre même les rayons de la vie intelligente, au VIIIè siècle de l'ère chrétienne ; ils savaient que là, en-bas, l'intelligence allait continuer à se développer. Et l'on put remarquer les premiers penseurs faisant leur apparition sur terre. Les autres, qui auparavant s'étaient manifestés comme de grandes entités, étaient les détenteurs de pensées inspirées. C'est à partir du VIIIè siècle de l'ère chrétienne seulement qu'apparurent des hommes qui pensaient par eux-mêmes. Et au sein du chœur des Archanges, dans la région solaire, retentit, venant de l'être de Michaël, la puissante parole : « Ce qui était la force de mon royaume, ce qui d'ici fut géré par moi, n'est plus ici ; c'est en-bas, sur la terre, que cela doit continuer à affluer, à ondoyer, à flotter. »

Tel était, à partir du VIIIè siècle, l'aspect de la terre vue du soleil. Le grand secret, c'était aussi que les forces qui sont essentiellement celles de Michaël sont descendues du ciel sur la terre. C'était aussi le grand secret qui, dans des écoles du genre de celle dont j'ai parlé hier, par exemple la grande École de Chartres, était communiqué à quelques initiés. On aimerait dire ceci : avant, lorsqu'on voulait savoir ce qu'est l'intelligence, on devait élever son regard à travers les Mystères jusqu'au soleil. Maintenant, l'intelligence n'était pas encore tellement visible sur la terre, mais on sut peu à peu que des hommes pensant par eux-mêmes, ayant une intelligence personnelle, se développaient sur terre. L'un de ceux

qui, dans la civilisation européenne, purent faire – j'aimerais dire : briller les premières étincelles de la pensée personnelle dans leur âme, ce fut Scot Erigène, dont j'ai déjà souvent parlé. Quelques-uns l'avaient déjà précédé, dotés d'une pensée individuelle, une pensée qui n'était plus seulement inspirée, révélée d'en-haut. Et cette pensée individuelle se répandait de plus en plus

Mais il y avait dans l'évolution terrestre une possibilité de la mettre au service d'une tâche particulière. Car pensez donc : cette pensée personnelle était la somme des impulsions descendues du ciel sur la terre. Michaël était appelé à laisser tout d'abord cette intelligence terrestre poursuivre son évolution. Il ne lui était pas encore lié ; il ne devait en venir là qu'en l'année 1879. En bas, sur terre, cette pensée terrestre se développa d'abord de telle manière que Michaël ne pouvait en assumer la régence. Il ne pouvait encore donner d'impulsions aux êtres humains qui pensaient par eux-mêmes parce que sa régence, son temps n'étaient pas encore venus.

Ceci, qui était présent comme un profond secret dans l'évolution de l'humanité, était connu dans un très petit nombre de Mystères orientaux. Et ainsi, dans ces quelques Mystères orientaux, quelques élèves purent être initiés à ce grand secret par des hommes prédisposés, formés à une spiritualité profonde. Et par une circonstance d'une nature difficilement accessible au raisonnement terrestre ordinaire, il advint que ce secret bien connu dans certains Mystères orientaux parvint jusqu'à cette Cour royale dont j'ai parlé au Gœthéanum et en d'autres lieux.

C'est précisément au VIIIè et au début du IXè siècle que cette cour domina en Asie, sous le gouvernement de Hârûn-al-Rashid. Hârûn-al-Rashid était issu de la culture arabe, de la culture marquée de mahométisme. Le secret dont je viens de parler était parvenu jusqu'à ses conseillers initiés ou tout au moins informés jusqu'à un certain point. Et c'est précisément parce que cette Cour de Bagdad, dont Hârûn-al-Rashid était le souverain, avait eu vent de ce secret, qu'elle était aussi brillante. Tout ce qui existait en Orient sur le plan de la sagesse, de l'art, de la religiosité profonde, se concentra – toutefois nuancé d'une coloration musulmane à la cour de Hârûn-al-Rashid.

Tandis qu'en Europe, à la cour de Charlemagne, qui était le contemporain de Hârûn-al-Rashid, des hommes s'occupaient à rassembler les premiers rudiments de grammaire, alors que tout était encore à demi barbare, Bagdad était la résidence, la brillante pépinière de la vie spirituelle de l'Orient et de l'Asie Mineure. Hârûn-al-Rashid groupait autour de lui ceux qui connaissaient les grandes traditions des Mystères orientaux. Et il avait notamment auprès de lui un conseiller qui, dans des temps reculés, avait été initié, mais sur l'impulsivité spirituelle duquel des incarnations antérieures agissaient encore. Il devint l'organisateur de tout ce qui était cultivé à la cour de Hârûn-al-Rashid, à savoir la géométrie, la chimie et la physique, la musique, l'architecture, et d'autres arts, en particulier un brillant art poétique. Dans cette assistance de sages de grand renom, un certain sentiment était plus ou moins conscient : l'intelligence terrestre descendue du ciel sur la terre doit être mise au service de la forme de pensée musulmane !

Songez alors : Depuis le temps de Mahomet, depuis le temps des premiers califes, l'arabisme avait été transplanté de l'Asie par l'Afrique du nord jusqu'en Europe. Là il se répandit par les guerres. Mais, avec ceux qui, au moyen de la guerre, l'apportèrent jusqu'en Espagne – la France fut touchée, et spirituellement parlant tout l'ouest de l'Europe – avec ceux-là vinrent des personnalités éminentes. Et les campagnes des rois Francs contre les Maures, contre l'arabisme, sont bien connues de vous tous. Mais ce n'est là que l'aspect extérieur qui apparaît dans l'histoire ; ce qui est beaucoup plus important, c'est toujours le cheminement des courants spirituels au sein de l'évolution humaine.

Puis, Hârûn-al-Rashid aussi bien que son éminent conseiller passèrent par la porte de la mort. Mais après qu'ils eurent passé par la mort, et pendant qu'ils étaient entre la mort et une nouvelle naissance, ils poursuivirent de façon singulière leur but : introduire dans le monde européen le mode de pensée arabe avec l'aide de l'intelligence qui se répandait en Europe. Ainsi voyons-nous, après que Hârûn-al-Rashid eut franchi la porte de la mort, comment depuis l'Asie, en passant par Bagdad, par l'Afrique, l'Espagne, l'ouest de l'Europe jusqu'en Angleterre, tandis qu'elle traversait les mondes stellaires, les mondes spirituels, son âme maintenait sous son regard l'Asie Mineure, la Grèce, Rome, jusqu'à l'Espagne, la France et l'Angleterre. Dans cette vie entre la mort et une nouvelle naissance, son attention était fixée en permanence sur le sud et l'ouest de l'Europe.

Puis Hârûn-al-Rashid réapparut dans une incarnation suivante en la personne de Lord Bacon, Baco de Verulam. Bacon lui-même est Hârûn-al-Rashid qui, dans l'intervalle entre la mort et une nouvelle naissance, a agi comme je viens de vous l'exposer. L'autre, son sage conseiller, choisit un autre chemin qui depuis Bagdad passait par la Mer Noire et la Russie jusqu'en Europe du Centre. Ces deux individualités empruntèrent des voies différentes ; Hârûn-al-Rashid jusqu'à son prochain but terrestre, où il devient Lord Bacon, Baco de Verulam ; son sage conseiller, durant sa traversée de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, ne détourna pas le regard de ce qui recevait de plus en plus l'influence et l'empreinte de l'est, et il réapparut en la personne du grand pédagogue auteur de la Pansophia : Amos Comenius. Et c'est du travail commun de ces individualités autrefois actives à la cour de Bagdad que naît alors en Europe ce qui s'est développé sous la forme d'un arabisme vieilli – plus ou moins en marge du christianisme – mais sous l'influence, aimerais-je dire, de l'intelligence tombée du soleil et ayant réchappé à Michaël.

L'action physique extérieure par le moyen de guerres fut repoussée par les rois francs et les autres Européens. Nous voyons comment ces campagnes guerrières des Arabes, qui déferlèrent initialement avec une si grande force, et le déploiement de la culture musulmane, sont brisés, et ne peuvent continuer à s'étendre ; nous voyons le mahométisme disparaître de l'Europe occidentale. Mais tandis qu'il perdait ce qui reposait sur les formes extérieures, sur la culture extérieure, le nouvel arabisme donne les sciences modernes de la nature, et ce qu'Amos Comenius fonde dans un esprit pédagogique. Ainsi se répandit au XVIIè siècle l'intelligence terrestre, « occupée » en quelque sorte par l'arabisme.

Nous avons ainsi orienté l'attention vers le terrain dans lequel nous avons à semer le grain anthroposophique. Il faut vraiment bien l'observer sous sa forme spirituelle intériorisée.

Mais tandis que venait d'Asie ce prolongement spirituel de la brillante cour de Bagdad, le christianisme se développait et se répandait en Europe ; mais de telle façon que l'aristotélisme, dans son extension, rencontrait les pires difficultés. Alors que grâce aux grandes actions d'Alexandre et sous la forme des sciences de la nature, l'aristotélisme avait été implanté en Asie, grâce aussi à tout ce qui issu de l'hellénisme, s'était développé avec Puissance, et fut ensuite « occupé » par l'arabisme, tout d'abord, dans le cadre de la culture chrétienne naissante, il ne put s'étendre en Europe que sous la forme d'une « légère-infusion ». Il s'unit alors au platonisme dont la racine plongeait vraiment dans les anciens Mystères grecs, et s'y unit de la manière que j'ai décrite dans la première conférence.

Nous voyons d'abord l'aristotélisme se répandre discrètement en Europe, alors que le platonisme pénètre partout dans les écoles, dont l'une des plus importantes fut bien, au XIIè siècle, cette École de Chartre dans laquelle furent actifs les grands esprits que j'ai nommés hier : Bernard Sylvestris, Bernard de Chartres, Jean de Salisbury, mais essentiellement Alain de Lille. Dans cette École de Chartres, on parlait encore autrement qu'on ne le faisait dans ce qui se répandit sous la forme d'un écho de l'arabisme. Un christianisme authentique vivait dans l'École de Chartres, dans la lumière des anciens Mystères, dans la mesure où on pouvait encore en percevoir la sagesse.

Il se produisit alors une chose importante : les grands maîtres de Chartres, qui étaient très éloignés de l'arabisme, et qui par leur platonisme plongeaient profondément dans les secrets du christianisme, passèrent par la porte de la mort. Alors, au début du XIIIè siècle, durant un temps très court, se tint une sorte de grand concile céleste. Lorsque les meilleurs d'entre les maîtres, et en premier Alain de Lille, furent morts, et se trouvèrent de l'autre côté, dans le monde spirituel, ils se rassemblèrent pour un acte cosmique important avec ceux qui, étant encore dans le monde spirituel, s'apprêtaient à descendre sur terre et à y présenter l'aristotélisme sous une forme nouvelle.

Et parmi ceux qui devaient descendre sur terre, il y avait précisément les êtres qui justement, du plus profond de l'âme, avec une intense et vigoureuse force intérieure, avaient pris part à l'activité de l'impulsion michaélique à l'époque d'Alexandre. Nous pouvons nous représenter – et cela correspond à la vérité qu'à ce tournant du XIIè au XIIIè siècle des âmes venant de centres initiatiques chrétiens comme l'École de Chartres en était un, et qui venaient d'entrer dans le monde spirituel, rencontrèrent d'autres âmes qui s'apprêtaient à descendre, et qui dans le domaine spirituel avaient gardé non pas le platonisme, mais l'aristotélisme, l'efficacité intérieure de l'intelligence qui provenait encore de l'ancienne époque michaélique. Ils étaient là aussi, ceux qui disaient : nous entourions Michaël, lorsqu'avec lui nous avons observé comment le courant de l'intelligence se déversait du ciel sur la terre ; nous étions aussi unis à lui lors de la grande action cosmopolite qui s'est accomplie encore du temps où Michaël gérait l'intelligence alors que celle-ci était gérée selon le cosmos.

C'est alors que les maîtres de Chartres transmirent la gestion spirituelle des affaires terrestres aux aristotéliciens. Donc à ceux qui devaient à présent descendre sur terre et qui, précisément, étaient aptes à assumer la gestion de la vie intelligente, de l'intelligence personnelle sur la terre, les maîtres de Chartres, les platoniciens qui en fait ne pouvaient être placés que sous l'influence émanant de l'intelligence gérée « depuis le ciel », les maîtres de Chartres transmirent la gestion de la vie spirituelle sur terre.

C'est notamment dans l'Ordre des Dominicains qu'entrèrent ces esprits dans les âmes desquels il y avait un écho de l'impulsion michaélique de la précédente ère de Michaël. Et la scolastique, issue principalement de l'Ordre des Dominicains, apparut ; cette scolastique qui, par la suite, lutta avec acharnement et magnifiquement pour résoudre la question : Qu'en est-il de la pensée intelligente ? Telle était, en effet, la grande question qui, ensuite, au XIIIè siècle, profondément enfouie dans les âmes des fondateurs de la scolastique, devint une question brûlante : Qu'advient-il de la régence de Michaël ?

Il y avait là des hommes, – ceux qu'on appela plus tard les nominalistes – qui disaient : les concepts et les idées ne sont que de simples mots qui n'ont aucune réalité. Ils étaient influencés par Ahriman, car en fait, ils voulaient bannir de la terre toute régence michaélique. En prétendant que les idées n'étaient que des mots, et non une réalité, on voulait en vérité empêcher la régence michaélique d'exercer son action sur la terre. Les esprits ahrimaniens dirent alors à ceux qui leur prêtaient l'oreille : l'intelligence cosmique a échappé aux mains de Michaël, elle se trouve là sur terre, nous ne voulons pas qu'il reprenne le pouvoir sur l'intelligence ! Mais ce qui créa justement l'important concile céleste, ce fut un plan conçu en commun par les platoniciens et les aristotéliciens, sur la façon dont les impulsions michaéliques devaient continuer à être élaborées. Aux nominalistes s'opposèrent les réalistes dominicains qui disaient : les idées, les pensées sont une réalité qui vit dans les choses, et non point de simples mots.

Lorsqu'on comprend cela, on en vient parfois à se remémorer de telles choses de bien singulière et admirable façon. Dans mes dernières années à Vienne, je fis entre autres la connaissance d'un prêtre de l'Ordre, Vincenz Knauer, auteur de l'ouvrage de philosophie dont j'ai souvent recommandé la lecture aux anthroposophes : Hauptprobleme der Philosophie (Problèmes majeurs de la philosophie). Il était, au XIXè siècle encore, mêlé à cette querelle entre les nominalistes et les réalistes – il tentait de montrer clairement aux hommes combien il était absurde de parler de nominalisme, et pour ce faire, il avait choisi un très bon exemple, qu'on retrouve également dans ses livres.

Je me souviens avec grand plaisir qu'une fois j'arpentais avec lui, à Vienne, la Innere-Währinger-Strasse – nous parlions des nominalistes et des réalistes – et qu'alors, avec tout son enthousiasme prudent, qui avait quelque chose de très singulier – j'aimerais dire : quelque chose d'une philosophie sincère, alors que les autres philosophes avaient plus ou moins perdu leur sincérité – il dit : je fais toujours comprendre à mes élèves que les idées qui vivent dans les choses ont une réalité, et dans ce but j'oriente leur regard vers un agneau et un loup. En parlant de ces deux créatures, les nominalistes diraient : l'agneau est fait de muscles, d'os, de matière. La forme, l'idée de l'agneau qui s'est concrétisée dans la chair de l'agneau, ce n'est qu'un nom. « Agneau » est un nom, l'idée n'en est pas une réalité. Il en va de même pour le loup : lui non plus n'est pas, en tant qu'idée, une réalité, mais seulement un nom.

Mais, disait le bon Knauer, on peut facilement réfuter le nominalisme, il suffit d'expliquer : donnez à manger à un loup, auquel vous aurez retiré toute autre nourriture, uniquement de la viande d'agneau, pendant un certain temps : si l'« idée » agneau n'a pas de réalité, n'est rien, n'est qu'un nom, et si la matière est tout dans l'agneau alors le loup devrait peu à peu devenir agneau. Mais il ne le devient pas ! Au contraire, il est toujours une réalité « loup » ! Dans ce qu'est pour nous l'agneau, l'idée agneau a pour ainsi dire attiré la matière et lui a donné une forme, et il en est de même du loup : l'idée loup a attiré la matière qui est dans le loup et lui a donné forme.

Au fond, c'est là la querelle à propos de laquelle les nominalistes et les réalistes s'opposaient : il s'agissait de la réalité que l'on pouvait saisir par l'intelligence. C'est ainsi qu'en temps voulu les Dominicains durent préparer la prochaine régence de Michaël. Les platoniciens, par exemple les maîtres de Chartres, restèrent dans le monde spirituel selon la décision prise au concile céleste qui eut lieu au commencement du XIIIè siècle, et n'eurent pas d'incarnations déterminantes ; les aristotéliciens, eux, durent alors travailler aux affaires terrestres relevant de l'intelligence. Et c'est de la scolastique – qui à l'époque présente est déformée, caricaturée, a été ahrimanisée par Rome qu'émana alors toute l'aspiration de l'intelligence moderne, dans la mesure où elle n'avait pas été « occupée » par l'arabisme.

Nous voyons ainsi à ce moment, en Europe du Centre et de l'ouest, cheminer les deux courants : d'une part celui auquel sont liés Bacon et Amos Comenius, et d'autre part le courant de la scolastique, c'est-à-dire l'introduction dans l'évolution spirituelle de la civilisation de ce qui était et est l'aristotélisme chrétien, qui avait à préparer la nouvelle ère de Michaël. Lorsque, durant la régence des Archanges précédents, les scolastiques voulaient élever leur regard vers le domaine spirituel, ils se disaient : C'est là que se trouve Michaël, dont il faut que nous attendions la régence. Il faut préparer ce qu'il doit reprendre au moment opportun sur terre après que, selon le décret divin de l'évolution cosmique, cette réalité ait échappé au ciel. Ainsi se développa un courant qui fut ensuite détourné par le catholicisme ultramontain vers une voie latérale fausse, un courant qui resta isolé et qui a prolongé ce qui avait été fondé au XIIIè siècle.

Un courant vit donc le jour qui travaillait directement à la gestion de l'intelligence terrestre sur la base de l'aristotélisme. Dans ce courant vivait aussi ce que j'ai mentionné hier en rapport avec un homme qui était resté un peu plus longtemps auprès d'Alain de Lille dans le monde spirituel, et descendit sur terre en la personne d'un jeune Dominicain ; il apportait à un autre plus âgé, incarné sur terre avant lui, un message d'Alain de Lille. Dans la vie spirituelle européenne se manifestait alors une volonté intense d'appréhender vigoureusement les pensées. Alors, au-dessus de la vie terrestre, se dégagea également ce qui, par la suite, au début du XIXè siècle, déboucha sur une grande, sur une vaste manifestation dans le monde spirituel, où ce qui devait plus tard devenir l'anthroposophie sur la terre se déroulait en puissantes Imaginations.

Durant la première moitié du XIXè siècle, un peu déjà à la fin du XVIIIè, tous ceux qui furent platoniciens sous la conduite des maîtres de Chartres qui se trouvaient à présent entre la mort et une nouvelle naissance, et de même ceux qui fondèrent l'aristotélisme en Europe et qui, eux aussi, avaient depuis longtemps franchi la porte de la mort, se rassemblèrent dans les régions célestes pour célébrer un culte suprasensible au cours duquel fut représenté, en de puissantes et réelles imaginations, ce qui devait être à nouveau fondé sous une forme spirituelle dans le nouveau christianisme, au XXè siècle, après le début de la nouvelle ère michaélique, au dernier tiers du XIXè siècle. De cela, bien des choses transpirèrent. En haut, dans le monde spirituel, s'opérait la préparation, en Imaginations cosmiques grandioses, de la création intelligente, mais tout à fait spirituelle, qui devait ensuite apparaître sous la forme de l'anthroposophie. Ce qui en transpira alors fit une certaine impression sur Gœthe.

J'aimerais dire : cela se révéla à lui sous la forme d'images miniaturisées. Les grandes, les puissantes images qui se déroulaient là-haut, Gœthe ne les connut point ; il se servit de ces images miniaturisées dans son Conte du Serpent Vert et du Beau Lys. Une merveilleuse vision ! Nous avons là tous les courants que j'ai décrits, se succédant de manière à aboutir aux puissantes Imaginations qui se

déroulaient en haut dans le monde spirituel sous la direction d'Alain de Lille et des autres ; nous sommes devant un fait grandiose : certains éléments en transpirèrent et purent enthousiasmer Gœthe en lui inspirant au tournant du XVIIIè au XIXè siècle son Conte du Serpent Vert et du Beau Lys.

Ce fut là, pour ainsi dire, une première manifestation de ce qui, tout d'abord, se déroula en puissantes imaginations dans le monde spirituel au début du XIXè siècle, et même déjà à la fin du XVIIIè. Vous ne serez donc pas surpris de constater qu'en raison de ce culte suprasensible qui eut lieu dans la première moitié du XIXè siècle, mon premier drame-mystère La Porte de l'initiation, qui d'une certaine manière voulait redonner sous la forme du drame ce qui se passait là au début du XIXè siècle, devint par sa structure extérieure un peu semblable à ce que Gœthe a représenté dans son Conte du Serpent Vert et du beau Lys. Car du plan imaginatif où dans les premiers temps l'anthroposophie a vécu dans les régions suprasensibles, elle devait descendre vers le domaine terrestre.

Car à ce moment, il se passa quelque chose dans les régions supra-terrestres. Les âmes qui avaient été moins en contact avec le christianisme, qui avaient vécu sur terre au moment où avait lieu le Mystère du Golgotha, et auparavant, se joignirent aux âmes très nombreuses qui, aux époques les plus différentes, avaient perçu le christianisme. Ces deux groupes d'âmes se réunirent dans les régions supra-terrestres pour préparer l'anthroposophie. Il y avait là les individualités que j'ai décrites, qui étaient dans l'entourage d'Alain de Lille, et celles qui, dans le courant dominicain, ont fondé l'aristotélisme en Europe, réunies également avec le grand maître de Dante, Brunetto Latini.

Et dans cette grande réunion d'âmes se trouvait un grand nombre de celles qui, aujourd'hui, à nouveau descendues sur la terre, se rassemblent dans la Société anthroposophique. Ceux qui aujourd'hui éprouvent le besoin intense de s'unir à la Société anthroposophique, étaient ensemble au début du XIXè siècle dans les régions suprasensibles, pour célébrer en Imaginations le vaste culte dont je vous ai parlé.

Ceci est également lié au karma du mouvement anthroposophique. C'est quelque chose qu'on arrive à saisir lorsqu'on considère celui-ci non pas dans l'optique rationaliste, dans sa forme terrestre extérieure seulement, mais quand on étudie les fils qui s'élèvent vers les régions spirituelles. On voit alors comment, en quelque sorte, ce mouvement anthroposophique descend. Oui, à la fin du XVIIIè et au début du XIXè siècle, nous avons le courant anthroposophique « Céleste », aimerais-je dire : quelque chose en filtra que Gœthe reproduit en images-miniatures dans le Conte du Serpent Vert et du beau Lys. Ensuite la descente se produit lorsqu'au dernier tiers du XIXè siècle Michaël, descendant maintenant du soleil sur la terre, veut saisir l'intelligence terrestre des hommes.

Depuis le Mystère du Golgotha, le Christ était uni à l'humanité terrestre. Celle-ci ne put tout d'abord le saisir extérieurement. La régence michaélique a géré la dernière phase de l'intelligence cosmique au temps d'Alexandre. Au VIIIè siècle après J-C., celle-ci était complètement tombée dans le champ terrestre. Ceux qui étaient alliés à Michaël ont alors entrepris, selon les accords passés avec les platoniciens, de préparer cette intelligence cosmique de telle sorte que dans le réalisme scolastique, Michaël puisse à nouveau s'unir avec elle, lorsqu'à la fin des années soixante-dix du XIXè, il inaugure sa régence dans la civilisation poursuivant son cours.

C'est pourquoi il importe maintenant que la Société anthroposophique prenne conscience de sa tâche extérieure, cette tâche qui consiste à faire en sorte que la pensée humaine ne puisse être contestée à Michaël. Là il n'est pas question d'être fataliste. On ne peut que dire : les hommes doivent collaborer avec les dieux. Michaël enthousiasme les hommes avec sa nature même, pour qu'apparaisse sur terre une spiritualité qui puisse se mesurer à l'intelligence personnelle, afin que l'on puisse penser et être en même temps un homme spiritualisé ; car c'est là d'abord le sens du règne michaélique. C'est là l'enjeu du combat au sein du mouvement anthroposophique.

Alors ceux qui œuvrent aujourd'hui pour le mouvement anthroposophique réapparaîtront déjà à la fin du XXè siècle, et seront unis sur la terre à ceux qui furent les maîtres de Chartres. Car telle est la convention passée au concile céleste du XIIIè siècle : ils réapparaîtront ensemble, les aristotéliciens et les platoniciens, et ils travailleront de telle manière que le mouvement anthroposophique soit de plus en plus florissant au XXè, siècle, pour qu'à la fin du siècle, par l'association des platoniciens et des aristotéliciens, l'anthroposophie atteigne un certain apogée dans la civilisation terrestre. Si le travail se fait comme Michaël l'a préparé, prévu, l'Europe et la civilisation moderne échapperont à la décadence. Mais absolument pas d'une autre manière ! Ce relèvement de l'humanité échappant à la décadence est lié à la compréhension de Michaël.

Par cet exposé, mes chers amis, je vous ai amenés à comprendre le secret de Michaël qui, dans le temps présent, règne sur l'humanité qui pense et aspire à la sagesse spirituelle. Qu'ainsi – par l'anthroposophie – doit être introduit dans l'évolution spirituelle de la terre quelque chose qui paraît à beaucoup contradictoire, vous pouvez le comprendre, car toutes sortes de puissances démoniaques, ahrimaniennes, font en sorte que les hommes soient possédés par elle. De sorte que dans certains corps humains ces puissances exultaient déjà parce que Michaël ne serait plus à même de recevoir son intelligence cosmique tombée sur terre. Et cette jubilation était particulièrement forte au milieu du XIXè siècle, Ahriman pensait alors déjà que Michaël ne retrouverait plus son intelligence autrefois cosmique, qui avait trouvé le chemin du ciel sur la terre. L'enjeu est quelque chose de grand, quelque

chose de gigantesque ! C'est pourquoi il n'est pas surprenant que ceux qui sont au cœur de ce combat doivent éprouver des impressions étranges.

On n'a en fait jamais parlé d'un mouvement spirituel d'aussi singulière façon que du mouvement anthroposophique. Et précisément, à la manière curieuse dont on en parle, vous voyez que les esprits les plus éclairés du temps présent ne peuvent pas comprendre son caractère spirituel ni son lien avec le Mystère du Golgotha. Car quelqu'un vous dit-il par exemple qu'il a vu un homme qui soit à la fois blanc et noir ? Je ne pense pas que vous considéreriez comme sensé celui qui vous dirait cela. Mais aujourd'hui, les gens ont le droit d'écrire sur le mouvement anthroposophique des choses analogues.

Ainsi par exemple, dans son livre La grande énigme, Maurice Maeterlinck s'autorise à développer à mon sujet, en ma qualité de porteur du mouvement anthroposophique, une logique toute semblable à celle de quelqu'un qui dirait qu'il a vu un homme à la fois noir et blanc, européen et maure. On peut être l'un, mais pas les deux à la fois. Maeterlinck dit toutefois : « Ce que nous lisons dans les Védas, dit Rudolf Steiner, l'un des plus érudits, mais aussi l'un des plus confus parmi les occultistes contemporains… » Si quelqu'un disait qu'il a vu un homme à la fois européen et maure, on le déclarerait fou, Maeterlinck, lui, s'autorise à juxtaposer ces termes : « l'un des plus érudit et un des plus confus… »

Il dit ensuite : « Rudolf Steiner, lorsqu'il ne se fourvoie pas dans des visions peut-être vraisemblables, mais invérifiables, de la préhistoire, et ne se livre pas à des divagations astrales en parlant de la vie sur d'autres étoiles, est un esprit pénétrant et clair, il a particulièrement bien éclairé le sens de ce tribunal – il s'agit du passage menant vers Osiris et celui de cette identification de l'âme avec Dieu. Donc cela signifie : quand il ne parle pas d'anthroposophie, c'est un esprit clair et précis. Voilà ce que peut dire Maeterlinck. Il peut dire encore davantage, des choses tout à fait singulières, car il trouve qu'il est possible de dire ce qui suit : « Steiner a utilisé ses méthodes intuitives, qui sont une sorte de psychométrie transcendantale, pour reconstituer l'histoire des Atlantes, et nous révéler ce qui se passe sur le soleil, sur la lune et dans d'autres mondes.

Il nous décrit les métamorphoses successives des entités qui deviennent hommes, et il le fait avec une telle assurance, que l'on se demande, après l'avoir suivi avec intérêt dans son introduction où se révèle un esprit très pondéré, logique et vaste, s'il ne devient pas subitement fou, ou si l'on n'a pas à faire à un charlatan ou à un authentique visionnaire. Songez à présent ce que cela signifie : Maeterlinck prétend que lorsque j'écris des livres, les introductions sont telles qu'il se doit de dire : j'ai à faire à un esprit « très pondéré, logique et vaste ». Mais quand il continue la lecture, alors il ne sait pas si je ne suis pas devenu subitement fou, ou si je suis un charlatan ou un visionnaire véritable. Mais voilà, je n'ai pas écrit que les livres. Pour chaque livre j'écris toujours d'abord une introduction. Donc, j'ai écrit un livre, Maeterlinck lit l'introduction : je suis alors pour lui un esprit « très pondéré, logique et vaste » ; il continue sa lecture et me trouve alors tel qu'il peut dire : « Je ne sais pas si Steiner est subitement devenu fou ou s'il faut le considérer comme un charlatan ou un visionnaire. »

Puis j'écris un second livre. Lorsque Maeterlinck en lit d'abord l'introduction il me considère à nouveau comme un esprit « pondéré, logique et vaste », puis il poursuit sa lecture et là il me trouve à nouveau ou fou, ou visionnaire, ou charlatan. Et ainsi de suite. Songez que des gens arrivent à dire : lorsque je lis tes livres en commençant par le début, tu me parais très intelligent, logique et un esprit vaste et puis tu deviens subitement fou ! Vraiment, les gens sont curieux qui, lorsqu'ils se mettent à écrire, sont tout d'abord logiques, puis en continuant deviennent subitement fous – qui peuvent en commençant un autre ouvrage être à nouveau logiques au début, puis redeviennent fous et poursuivent à ce rythme. Des « rythmes », il en existe dans le monde.

Par cet exemple, vous pouvez voir comment les esprits les plus éclairés des temps présents accueillent ce qui doit être entrepris pour que l'intelligence cosmique déchue, qui, à bon droit selon l'ordre universel, est arrivée au VIIIè siècle sur terre, puisse être recouvrée par l'humanité terrestre. Toute la tradition concernant Michaël doit être révisée. Michaël foulant le dragon à ses pieds, c'est à bon droit que l'on contemple cette image, ce tableau qui nous montre Michaël, représentant l'esprit cosmique, combattant les puissances ahrimaniennes qu'il a sous les pieds.

Plus qu'aucun autre, ce combat se déroule dans le cœur des hommes. C'est là, dans ce cœur humain, qu'il est ancré depuis le dernier tiers du XIXè siècle. Et ce que les cœurs humains feront au cours du XXè siècle de cette situation de Michaël sera déterminant. En effet, au cours de ce XXè siècle – lorsqu'un siècle se sera écoulé depuis la fin du Kali-Youga, l'humanité se trouvera ou bien devant le tombeau de toute civilisation, ou bien à l'aube d'une ère nouvelle, une ère où les âmes des hommes qui auront su unir dans leurs cœurs l'intelligence à la spiritualité, feront en sorte que le combat dans lequel Michaël est engagé se solde par la victoire de l'impulsion michaélique.

NEUVIÈME CONFÉRENCE
Arnheim, 20 juillet 1924

De ce que j'ai exposé hier sur la régence de Michaël dans le contexte spirituel, cosmique, vous avez pu voir que Michaël occupe une position particulière parmi les entités spirituelles que nous comptons au nombre des Archanges, selon une dénomination usitée dans le passé, et par les communautés chrétiennes déjà. Et de plus, pour ce qui, durant ces journées, nous sera important, il apparaîtra significatif que dans les siècles précédant la fondation du christianisme, Michaël envoie encore sur la terre, à partir du soleil, de la région solaire, ses impulsions, ses impulsions cosmopolites si je puis ainsi m'exprimer ; qu'ensuite ces impulsions se perdent, que l'intelligence cosmique échappe en quelque sorte à Michaël et atteint le domaine terrestre au VIIIè siècle après J. C. Si bien que nous trouvons alors, dans le cours de l'évolution, des hommes possédant une pensée personnelle ; cette pensée personnelle est cultivée et développée dans la lutte menée en vue d'une prochaine régence michaélique, et de la manière que j'ai décrite hier : par la collaboration harmonieuse des sages de l'École de Chartres avec ceux qui étaient liés précisément à l'ancienne régence de Michaël et sont prédestinés à cultiver l'intelligence autrefois cosmique, désormais terrestre ; jusqu'à ce qu'au XIXè siècle la possibilité se présente qu'au sein tout d'abord du monde spirituel et par ce culte en Imaginations que je vous ai décrit, soit préparé ce qui, par la suite, sera voulu par le mouvement anthroposophique.

Depuis le dernier tiers du XIXè siècle, mais particulièrement à notre époque, nous nous trouvons au début de la nouvelle régence de Michaël, par laquelle doit être préparé ce qui doit encore intervenir durant ce siècle : à savoir qu'avant son terme, un grand nombre d'hommes – ceux-là justement qui atteindront à une véritable compréhension de l'anthroposophie traverseront rapidement la période entre la mort et une nouvelle naissance et seront à nouveau unis sur la terre sous la direction des deux groupes d'entités spirituelles – des maîtres de Chartres et de ceux qui sont restés directement unis à la régence de Michaël pour donner alors la dernière impulsion sacrée, si je puis parler ainsi, animant l'évolution future de la vie spirituelle sur la terre.

Pour ceux qui veulent y participer, l'anthroposophie ne pourra revêtir une signification réelle que si, avec une certaine ardeur intérieure et sacrée, ils prennent conscience de pouvoir prendre place dans son champ, qui peut être caractérisé comme cela a été fait hier. Ainsi naîtra un enthousiasme intérieur, mais aussi de la force. Ainsi saura-t-on que l'on doit travailler à devenir toujours mieux les continuateurs de ce qui a vécu autrefois dans les anciens Mystères.

Mais une telle conscience doit être approfondie dans toutes les perspectives ; et elle peut l'être. Car dans le sens de ce qui a été exposé hier, notre regard se reporte à une époque où dans le royaume spirituel du soleil, Michaël était uni à nombre d'entités supraterrestres, où du haut de ce domaine solaire, il a envoyé sur la terre des signes tels qu'ils purent enflammer les hommes à participer d'une part aux exploits d'Alexandre, et d'autre part à cultiver la philosophie d'Aristote ; ils purent ainsi, en quelque sorte, provoquer la dernière phase de l'intelligence inspirée agissant sur la terre ; ensuite, avec les âmes humaines qui avaient en quelque sorte accompli cela en son nom, Michaël, avec ses cohortes spirituelles et les nombreuses âmes groupées autour de ces guides humains, a observé du soleil le Mystère du Golgotha.

Et l'on peut déjà se pénétrer de quelque chose qui agit dans l'âme lorsqu'on se représente le moment où Michaël, entouré d'Anges, d'Archanges et d'âmes humaines, voit le Christ quitter le soleil pour prendre demeure dans le corps d'un homme, et par les expériences qu'il fait dans ce corps humain sur la terre, se lier à l'évolution future de l'humanité sur terre. C'était en même temps pour Michaël le signe que désormais, l'intelligence céleste jusqu'ici gardée par lui devait, telle une pluie sacrée, se déverser sur la terre, et peu à peu déserter le soleil. Et au VIIIè siècle après J-C. la situation était telle que ceux qui entouraient Michaël virent que la substance dont il avait la garde jusque-là se trouvait désormais sur la terre.

Ce dont il s'agit alors, c'est qu'en plein accord avec la régence michaélique s'accomplisse tout ce que les maîtres de Chartres, mais aussi tout ce que les âmes élues appartenant à l'Ordre des Dominicains réalisent sur terre : si bien que, bref, l'évolution fut amorcée qui a pu inaugurer depuis le début du XVè siècle le développement de l'âme de conscience, évolution dans laquelle nous nous trouvons encore. Car environ au premier tiers de la phase d'évolution précédente, c'est-à-dire au premier tiers de l'époque où fut développée l'âme de cœur et de raison, nous avons en effet, grâce à l'alexandrinisme, la diffusion de l'intelligence supraterrestre en Asie, en Afrique et dans une partie de l'Europe.

Une époque particulière commence alors, une période qui nous montre que Michaël, l'esprit archangélique le plus éminent du soleil, sait que sa gérance de l'intelligence cosmique sur le soleil a pris fin ; il sait aussi que les situations sont préparées qui permettront de poursuivre sur la terre le développement futur de cette intelligence. Cette époque commence au XVIè, XVIIè siècle environ. Michaël est alors en quelque sorte libéré de ses obligations antérieures dans le cosmos. Les évolutions sur terre sont dirigées de la façon que j'ai décrite hier par Gabriel.

Michaël se trouve maintenant dans une situation particulière. Même quand un Archange n'est pas précisément le régent des affaires terrestres, il fait en sorte que ses impulsions imprègnent l'activité des autres. C'est en permanence qu'affluent les impulsions des sept Archanges qui se succèdent. Lorsque donc, par exemple, Gabriel a été, au cours de périodes d'évolution précédentes, l'esprit régnant, l'évolution terrestre recevait essentiellement ce qu'il avait à diriger ; mais les autres Archanges œuvraient de concert avec lui. Par contre, au moment où Gabriel exerçait sa souveraineté, Michaël se trouvait dans la situation particulière de ne pouvoir participer aux affaires terrestres.

C'est là, pour un Archange dirigeant, une situation bien particulière que de voir cesser pour ainsi dire l'activité qu'il a exercée durant de longs espaces de temps. C'est ainsi que Michaël en vint à dire aux siens : il est nécessaire que, pour le temps durant lequel nous ne pouvons envoyer aucune impulsion sur terre – c'est le temps qui se terminera à peu près en 1879 – nous cherchions une tâche particulière, une tâche concernant le domaine solaire. Aux âmes que leur karma a conduites vers le mouvement anthroposophique, il faut que s'offre la possibilité de contempler, dans la région solaire, ce que Michaël et les siens firent durant le temps qui était sur terre celui de la régence de Gabriel.

C'était là une situation qui en quelque sorte sortait complètement du champ habituel de l'œuvre régulièrement accomplie par les dieux et par les hommes. Les âmes liées à Michaël – les âmes humaines dirigeantes de l'époque d'Alexandre, celles de la grande époque dominicaine et celles qui, moins importantes, s'étaient groupées autour d'elles, et un grand nombre d'hommes aspirant à se développer en se liant aux esprits dirigeants – se sentirent comme arrachés au cadre traditionnel de leurs liens avec le monde spirituel. Les âmes humaines qui étaient prédestinées à devenir anthroposophes vécurent alors dans le suprasensible quelque chose qui auparavant, n'avait jamais été vécu par des âmes humaines, dans les régions supraterrestres, entre la mort et une nouvelle naissance.

Dans le passé, ce qui était vécu par les âmes humaines en union avec les entités spirituelles dirigeantes, c'était l'élaboration du karma de leur future existence terrestre. Mais aucun karma n'avait été élaboré autrefois comme l'était maintenant celui des êtres prédestinés par la situation donnée à devenir des anthroposophes. Autrefois, entre la mort et une nouvelle naissance, on ne travaillait jamais dans la région solaire comme cela pouvait se faire désormais sous la régence de Michaël dégagé des affaires terrestres.

Il advint quelque chose qui fut alors, dans les régions suprasensibles, un événement ; quelque chose qui aujourd'hui repose au plus profond du cœur de la plupart des anthroposophes, bien qu'inconsciemment, comme dans le sommeil, dans le rêve. Et l'anthroposophe est dans le vrai quand, portant la main à son cœur, il se dit : là repose un secret dont je ne suis peut-être pas conscient, et qui est le reflet des actes accomplis par Michaël aux XVIè, XVIIè, XVIIIè, siècles dans les régions supraterrestres, où avant de descendre vers la terre j'ai travaillé sous la direction de Michaël, car il pouvait accomplir un travail particulier, ayant en quelque sorte été dégagé de ses tâches permanentes.

Michaël alors rassembla ses troupes, réunit les entités suprasensibles de la région des Angeloï et des Archangeloï qui étaient siennes ; il rassembla aussi les âmes humaines qui avaient noué un lien avec lui. C'est ainsi que se forma comme une école suprasensible de puissante envergure. De même qu'au début du XIIIè, siècle une sorte de concile céleste fut organisé par les platoniciens et les aristotéliciens qui pouvaient agir ensemble, maintenant, du XVè au XVIIIè siècle et sous la direction immédiate de Michaël, une formation suprasensible eut lieu, en vue de laquelle l'ordre universel avait choisi pour instructeur Michaël lui-même.

Le culte suprasensible se déroulant en puissantes Imaginations dans la première moitié du XIXè siècle, dont je vous ai parlé, fut précédé par une formation dont les âmes portent en elles, inconsciemment, les fruits. Ces fruits ne se manifestent que par le besoin ardent qu'elles éprouvent de se lier à l'anthroposophie. Ce besoin qui les pousse, c'est le résultat de cette formation. Et l'on peut dire ceci : autrefois, à la fin du XVè siècle, Michaël rassembla les cohortes divines et humaines dans la région solaire et leur parla ; durant de longs espaces de temps, il parla à peu près en ces termes :

Depuis que la race humaine peuple la terre sous la forme humaine, il a existé sur cette terre des Mystères : Mystères solaires, Mystères de Mercure, Mystères de Vénus, de Mars, de Jupiter, de Saturne. Les dieux ont déposé leurs secrets dans ces Mystères, et des hommes aptes à les recevoir y ont été initiés. Si bien que sur la terre on pouvait savoir ce qui se passe sur Saturne, sur Jupiter, sur Mars, etc. et comment ce qui s'y passe agit sur l'évolution humaine sur la terre. Des initiés qui dans les Mystères avaient commerce avec les dieux, il en a toujours existé. Ces initiés se sont ouverts par une ancienne clairvoyance instinctive à ce que des impulsions leur apportaient dans les Mystères. Ceci – disait Michaël aux siens – a disparu de la terre, quelques rares traditions mises à part.

Les impulsions ne peuvent plus pénétrer dans la terre. C'est uniquement dans la zone inférieure, dans la zone de la reproduction, que Gabriel a encore le pouvoir de faire pénétrer dans l'évolution de l'humanité les influences de la lune. Les antiques traditions ont plus ou moins disparu de la surface de la terre, et avec elles la possibilité de cultiver les impulsions pénétrant dans le subconscient et par cette voie dans les différentes parties de l'organisme humain. Nous pouvons porter notre regard sur tout ce qui, comme un don du ciel, a été offert aux hommes dans les Mystères, notre regard embrasse ce merveilleux tableau, nous suivons des yeux le cours du temps : et nous trouvons là les centres de Mystères, nous voyons la sagesse céleste y affluer, des humains y être initiés, nous voyons, du domaine

solaire sacré, l'intelligence cosmique descendre vers les hommes, si bas que les grands Instructeurs de l'humanité avaient bien des idées, des pensées, des concepts spirituels – mais que l'inspiration leur en venait du lieu solaire sacré.

Cela a disparu de la terre. Nous le voyons, quand nous nous reportons à d'anciennes époques de la terre, nous le voyons disparaître peu à peu de l'évolution au temps d'Alexandre et dans ce qui en subsista, et en bas, nous voyons l'intelligence devenue terrestre se répandre peu à peu parmi les hommes. Mais nous avons ce spectacle qui nous est resté : nous contemplons les secrets auxquels furent initiés autrefois les initiés des Mystères. Soyons bien conscients de cela ! Rendons-en conscientes les entités spirituelles qui ne paraissent jamais autour de moi dans un corps terrestre, et ne vivent que d'une vie éthérique. Amenons-le aussi à la conscience des âmes qui ne furent jamais présentes sur la terre dans des corps terrestres, mais qui sont maintenant là et appartiennent à la communauté michaélique, amenons-le à la conscience de ces âmes humaines. Esquissons la grande doctrine initiatique qui autrefois affluait par l'ancienne voie sur la terre à travers les Mystères esquissons-la pour les âmes de ceux qui étaient liés avec Michaël par l'intelligence.

Alors on « étudiait » – si je puis me servir d'une expression quasiment banale dans un pareil contexte – on étudiait l'ancienne sagesse initiatique. Il existait donc une grande, une vaste école céleste, au sein de laquelle Michaël enseignait ce qu'il ne pouvait plus gérer lui-même désormais. C'était une entreprise considérable, quelque chose qui inquiéta très fort les démons ahrimaniens sur la terre, aux XVè, XVIè XVIIè siècles et jusqu'au XVIIIè, qui les irrita terriblement, si bien qu'il se passa quelque chose d'étrange, quelque chose qui provoqua à ce moment un antagonisme, une polarité entre les actes célestes et les actes terrestres : en haut, dans le monde spirituel, il y eut une École de haut niveau qui, entre la mort et une nouvelle naissance, dans les âmes prédestinées et sur un mode nouveau, rassembla dans le suprasensible l'ancienne sagesse initiatique, qui fit accéder à la conscience intelligente, à l'âme de conscience ce qui, autrefois, dans le passé, appartenait à l'âme de cœur et de raison, à l'âme de sensibilité, etc., la sagesse appartenant aux hommes.

De la manière dont on peut parler comme en paroles intérieures qui sous bien des rapports sont dures, Michaël exposa aux siens l'ensemble des rapports dans l'univers, les rapports cosmiques, les rapports anthroposophiques. Ces âmes reçurent un enseignement qui leur dévoilait les secrets de l'univers. Les esprits ahrimaniens agissaient en bas sur la terre. Et il est nécessaire d'indiquer ici, ouvertement, un secret puisé à la vérité ; qui certes, considéré extérieurement, paraîtra déplacé eu égard à la civilisation actuelle, mais qui cependant est un secret divin que les anthroposophes doivent connaître pour pouvoir guider comme il se doit – comme je l'ai indiqué – la civilisation jusqu'à la fin du XXè siècle.

Tandis que Michaël, dans les hauteurs, enseignait les siens, fut fondée une sorte d'école ahrimanienne immédiatement sous la surface de la terre. C'est pourquoi l'on peut dire que l'École de Michaël est dans le supraterrestre ; et directement dans la région sur laquelle nous nous tenons – car sous la terre aussi l'esprit est actif et agissant – fut fondée la contre école ahrimanienne. Et si à ce moment précisément Michaël ne pouvait faire affluer aucune impulsion pour apporter du ciel l'inspiration à l'intelligence, si tout d'abord, sur la terre, l'intelligence était abandonnée à elle-même, les troupes ahrimaniennes s'efforçaient d'autant mieux d'envoyer vers l'évolution que suivait l'intelligence humaine leurs impulsions venues des profondeurs. Ainsi peut se présenter aux yeux un tableau puissant.

Qu'on se représente : la surface de la terre, en haut Michaël enseignant ses cohortes, leur dévoilant par la puissance du Verbe universel ce qu'était l'ancienne sagesse initiatique ; en face, l'école ahrimanienne dans les profondeurs de la terre. Se développant sur la terre, l'intelligence tombée du ciel ; Michaël enseignant, momentanément isolé dans le ciel – aucun courant ne descendant des hauteurs – et les puissances ahrimaniennes n'en envoyant que plus intensément leurs impulsions vers le haut.

De fait, il y a toujours eu des âmes incarnées sur la terre et qui, durant les siècles mentionnés, ont senti ce que cette situation avait de très inquiétant. Celui qui connaît l'histoire spirituelle, celle de l'Europe notamment à cette époque, distingue partout ce fait étrange : çà et là, des hommes simples sont là qui ressentent le caractère inquiétant de cette situation : l'humanité privée de la régence michaélique, et ces impulsions montant, accompagnées de vapeurs spirituelles démoniaques, et voulant s'emparer de l'intelligence.

Il est étrange de voir combien les révélations de la sagesse vivante doivent être étroitement liées à l'homme pour que les fruits qu'elles portent soient bons. C'est là le secret de vérité dont il faut parler ici. Car celui qui a pour tâche de faire connaître la sagesse michaélique sent en un certain sens qu'il est bien à sa place lorsqu'il lutte pour trouver l'expression, la formulation correspondant à la sagesse de Michaël. Il se sent même encore bien à sa place lorsque de ses mains il doit rédiger ce qu'est cette sagesse de Michaël ; car alors ce qui, venant du spirituel, est lié à l'homme, doit pour ainsi dire se couler dans la forme écrite, dans ce qu'il fait.

Mais bien qu'il faille le supporter, bien que cela fasse partie de notre époque, on ressent un sentiment inquiétant lorsqu'il faut voir reproduit mécaniquement, imprimé, ce qu'est la sagesse michaélique, que l'on exprime encore volontiers par écrit, en vue de la communiquer à des lecteurs. Ce

sentiment d'inquiétude que fait naître le livre imprimé est tout à fait ressenti par celui qui, du fait qu'il a à communiquer cette sagesse, se trouve au cœur de la vie spirituelle.

A la fin de la conférence d'hier, quelqu'un est venu me demander si la lettre ne serait pas la dernière émanation de la vie spirituelle – c'est un point sur lequel Swedenborg a déjà attiré l'attention. Et elle l'est ! Elle l'est aussi longtemps que par un courant continu elle afflue du spirituel. Elle devient puissance spirituelle ahrimanienne lorsqu'elle est fixée mécaniquement, fixée en quelque sorte par une force venant de la face opposée du monde, quand elle apparaît imprimée. Car le fait singulier, c'est que l'art de l'imprimerie avec tout ce qui l'accompagnait, a été en Europe aux XVè, XVIè, XVIIè, XVIIIè siècles le produit de cette école ahrimanienne fondée pour devenir la contre-école faisant face à l'École de Michaël.

L'art de l'imprimerie est le terrain dont peuvent jaillir les Puissances démoniaques qui sont précisément faites pour combattre la régence de Michaël. Lorsqu'on est anthroposophe, il faut percer à jour les réalités de la vie dans leur vraie signification. On doit voir dans l'art de l'imprimerie certes une puissance spirituelle, mais précisément celle qu'Ahriman dresse contre Michaël. D'où cet avertissement permanent de Michaël à ceux qu'il enseignait autrefois dans son école : Quand vous reviendrez sur la terre pour accomplir ce qui est ici déposé en germe, rassemblez les hommes autour de vous, proclamez ce qui est le plus important par la parole, et ne considérez pas comme la chose la plus importante le livre imprimé, ce qui agit « Littérairement ». C'est pourquoi la forme intime d'action d'homme à homme est ce qui va éminemment dans le sens de l'action de Michaël.

Et lorsqu'au lieu d'agir par le moyen des livres nous nous réunissons et que nous nous ouvrons humainement, personnellement, aux impulsions les plus importantes et – parce qu'il faut que cela soit ainsi, parce que si nous ne nous emparions pas aussi de son art, Ahriman prendrait sur nous un puissant empire – que nous utilisons aussi l'autre voie pour avoir ce avec quoi compte l'esprit ahrimanien de l'époque : nous n'éliminons pas le livre imprimé, mais nous le plaçons dans le juste rapport avec ce qui agit directement d'homme à homme, nous inaugurons ce qui, pour commencer, doit couler sous la forme d'impondérables à travers la Société anthroposophique : le courant michaélique. Car il ne serait pas juste de dire, par exemple, en partant de ce que je viens d'exposer : alors détruisons les livres anthroposophiques ! En le faisant, nous livrerions justement l'art de l'imprimerie aux ennemis les plus puissants de la sagesse michaélique, nous rendrions impossible la poursuite de notre travail anthroposophique, qui doit précisément s'accomplir jusqu'à la fin du siècle.

Mais il nous faut rendre cet art de l'imprimerie plus noble par l'attitude intérieure de piété vis-à-vis de ce qui vit dans la sagesse michaélique ! Car à quoi vise Ahriman face à Michaël avec son art de l'imprimerie ? A conquérir l'intelligence – nous en voyons partout les signes – à faire cette conquête de l'intelligence qui s'accomplit particulièrement partout où les circonstances sont favorables. En quoi consiste l'activité essentielle des esprits ahrimaniens luttant pour mettre obstacle à l'ère michaélique en vue ? Cette activité efficace consiste à « posséder » les hommes en quelque sorte, à intervenir dans les consciences humaines, à une époque où elles sont justement embrumées. C'est ainsi qu'en 1914, beaucoup d'hommes qui ont été mêlés au déclenchement de la terrible guerre avaient des consciences obscurcies. Et ce sont les cohortes d'Ahriman qui à travers les humains, en passant par ces consciences embrumées, ont fait la guerre.

Ce n'est pas à l'aide de documents tirés des archives que l'on dévoilera les causes de cette guerre mondiale ; il faut plonger le regard dans l'histoire, voir qu'il y avait là une personnalité déterminante, et là encore une autre, puis une autre encore, dont les consciences étaient obnubilées. L'occasion était là pour Ahriman de « posséder » les hommes. Et lorsqu'on veut savoir combien facilement il peut arriver à notre époque que les humains soient possédés par Ahriman, il suffit de penser à ce qui s'est passé lorsque les Européens arrivèrent en Amérique avec les livres imprimés qu'ils avaient apportés, alors que dans l'est de l'Amérique du Nord il y avait encore des Indiens.

Lorsque ceux-ci virent dans les mains des Européens ces étranges signes écrits, ils les considérèrent comme de petits démons. Ils voyaient juste ; ils étaient terriblement effrayés en voyant tous ces petits démons a, b, etc. dans les lettres imprimées. Car dans ces lettres reproduites de la façon la plus différente, il y a pour l'homme d'aujourd'hui quelque chose de fascinant, et seule la bonne attitude michaélique, qui peut discerner l'élément humain dans la formulation de la sagesse, peut permettre de triompher de cette fascination.

Mais sur cette voie, il peut se passer des choses graves, et voici ce que je voudrais vous dire à ce sujet. Il existe bien certains secrets de la conception du monde que l'on ne comprend entièrement qu'après avoir atteint un âge assez avancé. Lorsqu'on est entré en possession de la science initiatique, les différentes périodes de la vie permettent de percevoir les différents secrets de l'existence. Entre la vingt et unième et la quarante-deuxième année par exemple, on peut contempler les conditions régnant sur le soleil – pas avant. Entre la quarante-deuxième et la quarante-neuvième année, le regard peut porter sur les secrets de Mars ; entre la quarante-neuvième et la cinquante-sixième sur les secrets de Jupiter.

Mais si l'on veut contempler l'ensemble des secrets de l'univers, il faut avoir dépassé la soixante-troisième année. C'est pourquoi certaines choses que je communique maintenant ouvertement, je n'aurais pas pu les formuler avant d'avoir atteint cet âge. Car si l'on veut discerner ce qui se rapporte justement aux secrets de Michaël, ce qui agit à partir du domaine spirituel du soleil, il faut, à partir de la

terre, élever le regard vers les secrets de l'univers à travers la sagesse de Saturne. Il faut ensuite ressentir dans le monde spirituel le crépuscule qui émane d'Oriphiel, régent de Saturne, il faut pouvoir y vivre ; Oriphiel fut l'Archange directeur à l'époque du Mystère du Golgotha, et le sera à nouveau quand l'ère de Michaël sera révolue.

Ensuite, des vérités bouleversantes concernant notre temps se dévoilent, des vérités profondément bouleversantes ! Car l'extension sur la terre de l'imprimerie qu'a provoquée la contre-école ahrimanienne s'opposant à l'École de Michaël a entraîné la grande importance prise par I'« art littéraire ». Qui donc était homme de lettres avant l'invention de l'imprimerie ? Les auteurs ne pouvaient en fait diffuser leurs œuvres que dans un cercle très réduit, parmi des gens qui d'ailleurs étaient préparés à les lire. Par combien de mains un livre passait-il avant que l'imprimerie se soit répandue ?

Ce qu'il en était en réalité, on peut l'évaluer correctement en réfléchissant à ce qui suit : la civilisation chinoise connaissait déjà une sorte de succédané de l'imprimerie qui avait été porté à une haute perfection. C'était déjà une sorte d'art d'imprimer fondée aussi en un temps où il y avait dans les hauteurs une régence michaélique, et en-bas une contre régence ahrimanienne. Mais il n'en sortit rien de particulier, parce qu'Ahriman, à cette époque, n'était pas encore puissant. Il ne put entreprendre aucune tentative particulière pour enlever vraiment à Michaël son pouvoir sur l'intelligence. Cette tentative fut renouvelée à l'époque d'Alexandre, mais sans succès.

Mais à l'époque moderne, I'« ahrimanisme » a pris une signification importante grâce à l'art d'imprimer. Le métier d'écrivain est devenu en quelque sorte populaire. Et une chose est devenue possible, une chose qui est également merveilleuse, brillante, éblouissante, qui doit être certes accueillie par les forces de l'âme en parfait équilibre, et qui cependant doit apparaître dans sa véritable signification. Des premières tentatives sont faites, et dans la région de Michaël on peut les caractériser en disant : Ahriman est devenu écrivain. Dans les cercles autour de Michaël cela représente aujourd'hui un événement important. Ahriman écrivain ! Non seulement des êtres humains sont possédés par lui, comme je l'ai indiqué en parlant du déclenchement de la guerre, mais Ahriman, en se manifestant par le canal d'âmes humaines sur la terre, fait lui-même œuvre d'écrivain.

On ne s'étonnera pas de voir qu'il est un brillant écrivain ; car Ahriman est un grand esprit, vaste et puissant. Il est seulement cet esprit qui n'est pas fait pour promouvoir le progrès de l'humanité sur la terre comme le conçoivent les dieux favorables, mais pour l'entraver. Dans son domaine propre, il est une puissance non seulement tout à fait utilisable, mais bienfaisante ; car les entités qui, à un niveau de l'évolution du monde sont bienfaisantes, sont à un autre extrêmement nuisibles. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de supposer, quand on veut caractériser les œuvres d'Ahriman, qu'il faut les critiquer particulièrement. Et même, quand on est bien conscient de ce qui se passe, on peut les admirer. Mais il faut précisément identifier le caractère ahrimanien.

C'est ce que Michaël nous enseigne à faire quand on veut bien l'écouter. Car l'École de Michaël a continué d'agir, et aujourd'hui encore, on peut en trouver l'accès. Elle enseigne alors comment Ahriman écrivain a tout d'abord fait de premières tentatives, des tentatives d'un caractère profondément bouleversant, tragique, et qui naturellement ont été réalisées par un homme : L'Antéchrist de Nietzsche, Ecce homo, son autobiographie, et toutes les notes contenues dans La volonté de puissance – les pages les plus brillantes de la littérature moderne, avec leur contenu si souvent diabolique ! C'est Ahriman qui les a écrites, exerçant ainsi son pouvoir sur ce qui peut être sur terre soumis à sa puissance, grâce à l'imprimerie et en utilisant les lettres.

Ahriman a déjà commencé à se manifester comme homme de lettres, et il poursuivra ce travail. Et il est nécessaire que sur terre, à l'avenir, on soit vigilant, afin de ne pas considérer comme d'égale valeur tout ce qu'on trouve dans la littérature. Des livres seront publiés, mais il faut que quelques hommes sachent qu'un être est en train de se former pour devenir dans un proche avenir un des plus brillants écrivains : Ahriman ! Des mains humaines écriront des livres, mais l'écrivain, ce sera Ahriman. Comme autrefois les Évangélistes ont rédigé les œuvres des entités suprasensibles qui les enthousiasmaient, les œuvres d'Ahriman seront rédigées par des hommes.

Il y aura en outre, dans la suite de l'histoire de l'évolution humaine, deux choses. D'abord l'effort accompli pour propager dans la région terrestre, autant qu'il sera possible, ce qui a été autrefois enseigné par Michaël aux âmes prédestinées, de cultiver avec piété dans la Société anthroposophique ces connaissances et de les enseigner à ceux qui apparaîtront dans les incarnations suivantes, jusqu'à ce que survienne la fin du XXè siècle. A ce moment nombre de ceux qui entendent aujourd'hui ces choses pour la première fois descendront à nouveau sur la terre, et ce sera bientôt.

Mais entre temps, beaucoup de choses auront paru sur terre, des œuvres nombreuses qui auront été écrites par Ahriman. – L'une des tâches des anthroposophes consistera à cultiver fidèlement la sagesse michaélique, à rester d'un cœur courageux aux côtés de la sagesse michaélique ; et à voir que la première imprégnation de l'intelligence terrestre par l'épée spirituelle de Michaël conduira à ce que cette épée spirituelle michaélique soit maniée par les cœurs dans lesquels la sagesse de Michaël est entrée ; ainsi apparaîtra sous une forme nouvelle l'image de Michaël enthousiasmant les anthroposophes : Michaël dans le cœur des hommes, et sous ses pieds la littérature ahrimanienne.

La peinture visible ne sera plus nécessaire, qui à l'époque des Dominicains a souvent fixé cette image : en-haut les Dominicains, les scolastiques debout avec leurs livres, en bas la sagesse païenne représentée par Averroës, Avicenne, etc. qui sont écrasés sous leurs pieds – on voit ces tableaux partout où on a voulu figurer par l'image la scolastique chrétienne combattant le paganisme – mais c'est en esprit qu'il faudra voir cette image : soumission à Michaël pénétrant dans le monde et saisissant sur terre l'intelligence, et la vigilance – afin de pouvoir la dominer – vis-à-vis de la production brillante, éblouissante et efficace à travers tout le XXè siècle d'Ahriman devenu écrivain.

Il écrira ses œuvres aux endroits les plus étranges, elles seront là, et il formera ses élèves. Il parait déjà à notre époque ce qui d'abord forme les âmes inconsciemment, afin qu'elles s'incarnent rapidement de nouveau et que devenues écrivains, elles se fassent les instruments d'Ahriman. Il écrira dans tous les domaines : en philosophie, en poésie, il écrira des drames et des épopées ; il écrira sur la médecine, sur le droit, sur la sociologie ! Ahriman écrira de tout !

Telle est la situation vers laquelle va l'humanité en vue de la fin du siècle. Et ceux qui sont jeunes aujourd'hui encore verront bien des choses, verront Ahriman se manifester comme écrivain. Dans tous les domaines la vigilance sera nécessaire, et un enthousiasme sacré pour la sagesse de Michaël.

Mes chers amis, si nous pouvons nous imprégner de tout cela, nous pourrons être à même de nous sentir occupant dans la vie spirituelle la place qu'évoquent ces indications, et nous serons, au sein de la civilisation actuelle, de véritables anthroposophes.

Peut-être alors sentirons-nous de mieux en mieux qu'un élan nouveau a été donné par le Congrès de Noël au Gœthéanum, qu'au fond, c'est maintenant seulement qu'est proposé à la Société anthroposophique ce qui, comme dans un « miroir universel » lui renvoie sa propre image, et où l'individu, avec son karma qui le conduit à la Société anthroposophique, peut voir lui-même son image.

Voilà ce que je voulais tout d'abord, par ces conférences, déposer dans vos cœurs. Car c'est avant tout aux cœurs qu'il faut parler. Les cœurs doivent devenir les aides de Michaël dans la conquête de l'intelligence tombée du ciel sur la terre. Comme le vieux serpent a dû être foulé aux pieds par Michaël, il faut que l'intelligence devenue serpent soit reconquise, et spiritualisée. Et partout où elle apparaît en adversaire – non pas spiritualisée, mais ahrimanisée dans le spirituel, il faut qu'elle soit identifiée par la vigilance de l'esprit anthroposophique formée par la disposition d'esprit michaélique.

L’APPROFONDISSEMENT
DU CHRISTIANISME
PAR LES FORCES SOLAIRES
DE MICHAËL

DIXIÈME CONFÉRENCE
Torquay, 12 août 1924

Depuis le Congrès de Noël au Gœthéanum, c'est la première fois que je puis à nouveau parler au milieu de vous. Et avant d'entreprendre d'autres exposés, il faut que soit formulé ce qui est lié à l'impulsion qui, grâce au dernier Congrès de Noël au Gœthéanum, a pénétré dans le mouvement anthroposophique. Lors de ce Congrès, nous avons eu la joie de pouvoir saluer à Dornach un groupe de membres de la Société nationale anglaise, et surtout notre vieil et fidèle ami Mr Collison, son président. Et je voudrais à nouveau lui offrir ici le salut que je lui ai exprimé à Dornach en sa qualité de représentant de la Société nationale anglaise.

L'impulsion qui, grâce au Congrès de Noël, a pénétré dans la Société anthroposophique, doit en effet représenter quelque chose de très profond ; si bien que certaines choses qui ont été, avant ce Congrès, caractérisées par telle ou telle parole, il faut qu'elles le soient maintenant dans un sens opposé. Sur cette Société pèse, intérieurement aussi au sens occulte du terme, le poids de temps difficiles, notamment du fait que durant l'après-guerre et de différents côtés, les entreprises les plus diverses ont été tentées dans son sein ; et il est devenu nécessaire d'inaugurer pour elle une sorte de renouveau. Ce renouveau fut pour moi-même – et je suis autorisé à le mentionner ici – lié à quelque chose d'extrêmement important.

Quelque temps avant Noël, une question s'est posée à moi, longtemps après qu'ait existé l'intention de refondez la Société d'une certaine façon à Noël ou tout au moins de lui donner une forme nouvelle. La nécessité m'apparut de me décider à faire ce que, pour de bonnes raisons, j'avais refusé lorsque la Société anthroposophique s'était séparée de la Société théosophique. Je partais de cette idée que si je me retirais de toute activité administrative, de toute direction de la Société, pour me limiter à l'enseignement, certaines choses pourraient prendre forme plus facilement que si l'instructeur exerçait en même temps des fonctions administratives.

Mais la situation qui était ainsi prévue dans les années 1912, 1913, alors que la Société anthroposophique se séparait de la Société théosophique, cette situation ne se produisit pas. Les conditions préalables ne se trouvèrent pas remplies au sein de la Société anthroposophique. Il me devint donc nécessaire d'examiner très sérieusement la question : devais-je assumer la charge de président de la Société anthroposophique, ou non ? J'admis alors que c'était nécessaire.

J'aimerais ici souligner très vigoureusement, et aussi au milieu de nos amis anglais, quelque chose qui est lié à cette décision d'assumer la charge de la présidence, et il est absolument nécessaire de le souligner. Vis-à-vis de l'ensemble du mouvement, c'était là prendre un risque absolu, car on était par là placer devant une éventualité bien définie. Le mouvement anthroposophique repose certes sur le fait que de véritables révélations concernant le contenu de la connaissance spirituelle affluent du monde spirituel. Lorsqu'on veut accomplir l'œuvre qui est celle du mouvement anthroposophique, on ne peut pas seulement se consacrer aux tâches humaines. Il faut être ouvert à ce qui vient des mondes spirituels.

Les lois des mondes spirituels sont tout à fait définies, on ne peut les transgresser. Il faut s'y conformer rigoureusement. Et il est difficile de concilier ce qu'exige à notre époque une fonction extérieure, fût-ce celle de président de la Société anthroposophique, avec le devoir occulte à remplir vis-à-vis des révélations du monde spirituel. De sorte qu'il fallait à ce moment évoquer devant son âme la question suivante : Les puissances spirituelles qui jusque-là avaient comblé de leur grâce, ce qui pouvait émaner d'elles, la Société anthroposophique, lui dispenseraient-elles encore cette bénédiction ?

Vous pouvez certainement peser toute la signification d'une telle éventualité. Il fallait regarder en face une possibilité : les puissances spirituelles auraient dit : cela ne se peut, une fonction extérieure ne peut être acceptée. Je puis vraiment dire aujourd'hui, sous le regard de toutes les puissances spirituelles qui sont liées au mouvement anthroposophique, que les liens qui existent entre les mondes spirituels et les révélations qui doivent affluer par le canal du mouvement anthroposophique, sont restés plus intimes, plus décisifs, plus nourris que ce n'était le cas auparavant ; qu'effectivement, des deux éventualités qui pouvaient se produire, celle qui était aussi favorable que possible au développement du mouvement anthroposophique s'est réellement réalisée.

On est autorisé à dire ceci : les puissances spirituelles d'où nous viennent nos révélations nous regardent constamment avec bienveillance, depuis la fondation de la Société anthroposophique au Gœthéanum – et avec une plus grande bienveillance encore que ce n'était le cas autrefois. De sorte que dans cette perspective, et depuis longtemps déjà, un fardeau qui pesait sur la Société anthroposophique a pu disparaître.

Avant ce Congrès de Noël au Gœthéanum, j'ai dû souligner souvent qu'il faut distinguer entre le mouvement anthroposophique, qui représente sur terre le reflet d'un courant spirituel, et la Société anthroposophique, qui est effectivement une société dotée d'une administration extérieure, où les détenteurs des fonctions correspondantes sont choisis ou déterminés d'une autre façon. Depuis Noël, il faut dire le contraire. Le mouvement anthroposophique n'est plus distinct de la Société anthroposophique. Les deux ne font qu'un : du fait que je suis moi-même devenu le président de la Société, le mouvement anthroposophique ne fait plus qu'un avec elle.

Ce qui fut ainsi rendu nécessaire, c'est qu'à Noël soit institué à Dornach non pas un Comité directeur qui le soit au sens extérieur, exotérique du terme, mais un Comité directeur qui doit être considéré comme ésotérique, qui ne soit responsable de ce qu'il fait que vis-à-vis des puissances spirituelles, qui n'ait pas été élu, mais formé. Tout ce qui se passe habituellement dans des assemblées de fondation s'est déroulé à Noël sous une autre forme. Et ce Comité directeur est ce que j'aimerais appeler un Comité d'initiative, un Comité directeur qui voit ses tâches dans le travail qu'il accomplit.

C'est pourquoi aussi, au Congrès de Noël, des statuts n'ont pas été élaborés suivant le mode usuel ; il a simplement été précisé quels rapports doivent exister entre les humains, entre le Comité directeur et les autres membres, entre les membres entre eux, etc. Les intentions du Comité directeur sont exprimées dans ce qui est, non pas des statuts, mais en a simplement revêtu la forme, mais est en fait la description de ce que l'on veut faire. Tout s'est passé autrement qu'à l'ordinaire dans des sociétés.

L'essentiel, c'est précisément que désormais un courant ésotérique ait pénétré dans l'ensemble de la Société anthroposophique. Le mouvement tout entier, dont désormais le courant passe à travers la Société, doit avoir un caractère ésotérique. Cela, il faut le prendre très au sérieux. Ce qui sera déterminant pour le Comité directeur au Gœthéanum, ce seront seulement les impulsions de l'activité purement humaine qui auront leur origine dans le monde spirituel. Non pas le paragraphe 1, le paragraphe 2, etc., ce qui sera encouragé, ce sera la véritable vie spirituelle, sans réserve, sans que l'on se propose quoi que ce soit d'autre. Voyez-vous, je puis mentionner ici une chose apparemment tout à fait insignifiante. Les cartes de membres ont été et continueront d'être renouvelées.

Nous avons maintenant dans le monde douze mille membres ; il faut donc que soient distribuées douze mille cartes de membres, qui doivent être toutes signées par moi. Naturellement, plus d'un a trouvé que l'on pourrait faire faire un tampon pour apposer cette signature. Mais dorénavant, tout dans le mouvement anthroposophique doit avoir un caractère directement individuel, humain. Et je dois y veiller aussi, même pour un pareil détail. Il faut que chaque carte de membre passe sous mes yeux, que je lise le nom, que je la signe de ma main : c'est ainsi qu'un lien humain réel, certes réduit, se crée avec chacun des membres. Ce serait naturellement plus simple de faire apposer un tampon par quelqu'un sur les douze mille cartes, mais ceci ne doit pas se faire. C'est ainsi que tout d'abord, et j'aimerais dire symboliquement, se trouve exprimé qu'à l'avenir, ce qui seul importera, ce seront les réalités humaines qui animeront la Société.

Si l'on est ainsi compréhensif vis-à-vis du Comité directeur au Gœthéanum, on verra – bien sûr les choses iront lentement, il faut avoir de la patience, mes chers amis ; mais même si elles vont lentement peu à peu toutes les intentions élaborées à Noël se réaliseront. Il faut seulement être compréhensif vis-à-vis du Comité directeur, il ne peut pas faire le cinquième pas avant le deuxième, ni même le deuxième avant le premier, et même si jusqu'à présent il n'a fait que la moitié d'un pas, tout ira, le temps viendra bien où il en arrivera aussi au cinquième. Car pour que les choses soient conduites humainement, on ne peut pas en rester à l'abstraction, il faut entrer partout dans le concret. C'est ainsi que le mouvement anthroposophique prendra vraiment un caractère nouveau.

Il sera ésotérique selon l'esprit, il ne cherchera plus l'ésotérisme dans les détails extérieurs. Certaines vérités seront ésotériques, qui ne pourront être communiquées qu'au sein du mouvement ; car seul celui qui participe de façon vivante à tout ce qui se passe dans la Société pourra élaborer dans son cœur de telles vérités. Mais on n'interdira plus les cycles au monde extérieur, comme cela s'est fait jusqu'à présent. Ils ne seront certes pas vendus en librairie, mais celui qui voudra les avoir pourra les acquérir. Nous tracerons seulement, comme il a déjà été indiqué, une frontière spirituelle : nous dirons que nous ne pouvons admettre aucune objection, aucune critique, sauf des personnes qui se tiennent sur le même terrain que celui des cycles. Que les gens racontent à l'avenir ce qu'ils veulent, – dans le champ de l'occulte, on travaille dans le positif, non dans le négatif. Il faut que peu à peu ces choses soient comprises. Si elles le sont, un air tout nouveau pénétrera dans le mouvement anthroposophique.

On comprendra alors que le Comité directeur se sent responsable devant le monde spirituel uniquement ; mais on se sentira aussi, au sein de la Société tout entière, lié à ce Comité directeur. Peut-être cet air nouveau permettra-t-il d'obtenir ce qui doit être atteint au moyen du mouvement anthroposophique s'il doit devenir ce que j'exposerai encore ici, au cours de ces conférences, en puisant à la substance de la vie spirituelle. J'aimerais que cette brève indication soit considérée comme une introduction aux conférences que j'ai à faire ici devant vous, et j'aborderai les exposés proprement dits quand elle aura été traduite. * (*ici Rudolf Steiner s'interrompit, et l'on traduisit en anglais. Dans ce volume, ces interruptions sont régulièrement signalées par un espace plus important dans le texte).

A travers les siècles, l'humanité en est venue à diriger de moins en moins son regard sur le monde spirituel. Nous parlons à bon droit de l'ère matérialiste que les derniers siècles ont instaurée, nous disons que cette ère matérialiste a marqué non seulement l'activité pensante de l'homme, mais aussi la volonté humaine, l'action humaine, et que la vie tout entière est peu à peu entrée dans le signe du matérialisme. Nous prenons conscience, au sein de la Société anthroposophique, que celle-ci peut éveiller des forces qui libéreront les hommes de cette subordination à la matière, à ce qui nie le spirituel.

Mais pour que le mouvement anthroposophique devienne au sein de l'évolution humaine tout entière l'impulsion nécessaire, il faut que soient pris entièrement au sérieux tous les enseignements, tous les trésors de sagesse qui ont passé à travers le mouvement anthroposophique. Il faut par exemple

que l'on envisage très sérieusement ceci : comment l'être humain vit-il présentement dans le monde ? Il pénètre dans la vie par la naissance, marqué des signes héréditaires provenant des parents et des grands-parents ; il se laisse éduquer selon les conceptions qui sont en usage à l'époque présente, et à un certain moment de sa vie il est conscient de s'éveiller à la vie extérieure. Il considère sans doute alors aussi les manières de voir, les pensées, les actions, les impulsions qu'il trouve dans son entourage. Il essaie de se comprendre en sa qualité de membre d'une nation, de membre de l'humanité actuelle, etc.

Dans le mouvement anthroposophique, nous nous ouvrons à cette vérité lumineuse, flamboyante : assis comme nous le sommes ici, nous voyons dans cette vie se répéter des vies terrestres antérieures. Nous apportons dans l'existence présente les fruits de ces vies antérieures. Le sentiment que nous devrions avoir de nous-mêmes en réalité devrait nous amener non seulement à regarder ce que nous sommes au sein de notre nation actuelle, au sein de l'humanité actuelle ; nous devrions nous sentir abordant cette vie en tâtonnant, après avoir traversé une série d'existences terrestres, et d'autres vies entre la mort et une nouvelle naissance, ayant alors travaillé sur notre être propre, sur notre Moi, sur notre individualité, pour faire de nous ce que nous sommes aujourd'hui.

Mais comme la conscience journalière de l'homme est en fait éloignée de prendre tout à fait au sérieux ces paroles ! Oui, j'ai traversé des existences terrestres antérieures, et je compte avec elles – Mais on ne pourra pas en venir là si l'on ne place pas toute étude de la vie dans la perspective du karma, de la formation du destin qui s'accomplit de vie terrestre en vie terrestre. Et avant toutes choses, c'est l'histoire de l'humanité qui doit être placée dans cet éclairage. Il nous faut alors nous dire : à tel ou tel moment, une personnalité déterminante est apparue qui a accompli des choses importantes dans l'humanité. Est-ce que nous la comprenons bien quand nous ne la considérons que depuis sa naissance à une date déterminée, parcourant ensuite son existence, en ne voyant d'elle que les circonstances qu'elle a connues au cours de cette vie terrestre ?

Ne faut-il pas plutôt, si nous voulons prendre au sérieux les enseignements qui affluent à travers le mouvement anthroposophique, nous dire : notre regard porte sur une personnalité qui dans son existence actuelle ou dans la précédente vie terrestre, révèle que se répètent des existences terrestres antérieures, et nous ne pouvons pas la comprendre si nous ne concevons pas qu'elle se présente à nous avec les résultats de ses vies terrestres passées.

Mais si nous prenons au sérieux cette conception, ce point de vue, il faut que nous envisagions une tout autre manière de voir l'histoire que celle qui est en usage actuellement. Aujourd'hui, on dépeint les faits qui se sont déroulés aux diverses époques de l'évolution historique. On en vient à considérer un homme d'État, un peintre, ou quelque personnalité importante. On raconte ce qu'elle a fait sur la terre depuis sa naissance. Mais on n'envisage pas sérieusement de la concevoir ainsi : cette personnalité est là ; ses vies antérieures projettent leur lumière jusque sur sa nature actuelle. On ne comprendra l'histoire que lorsqu'on saura que ce qui se passe à une certaine époque, les êtres humains l'ont eux-mêmes apporté des temps passés.

Les hommes qui vivent aujourd'hui ou qui vivaient il y a des siècles ont vécu auparavant, et de ce passé, ils apportent dans le présent ce qu'ils ont pensé et vécu. C'est sur ces rapports qu'il faut fixer le regard. Comment par exemple peut-on comprendre ce qui se passe à notre époque de bouleversant ? Nous avons d'une part, depuis près de deux millénaires, ce qu'a fondé le Mystère du Golgotha ; l'impulsion du Christ règne et vibre à travers la civilisation moderne dans les pays européens, occidentaux. Mais en cette même vie que l'impulsion christique réchauffe de la chaleur du cœur et éclaire de la lumière de l'esprit, réside un autre élément. Nous avons là aussi tout ce que nos enfants reçoivent à l'école primaire, et qui vient de la science moderne, la culture moderne que nous avalons chaque matin quand nous lisons le journal en buvant notre café.

Car prenez la conception moderne de l'homme. Tout ce que la science introduit dans la vie publique, beaucoup de ce que l'art accomplit, de ce que d'autres branches de la vie mettent en œuvre, prenez tout cela : on ne peut pas dire que ce soit imprégné de l'impulsion du Christ. Cela suit une autre voie. Il y a même beaucoup de gens qui veillent de près à ne pas laisser pénétrer l'impulsion du Christ dans l'anatomie, dans la physiologie, dans la biologie, dans l'histoire, et à tenir tout cela à l'écart. D'où vient cela ? Aussi longtemps que nous disons : il y a là une personnalité qui agit en scientifique ; elle a reçu telle éducation, elle a grandi, elle s'est livrée à telle ou telle recherche. Aussi longtemps que nous disons : voilà un homme d'État, il a reçu telle ou telle éducation, dans les mesures politiques qu'il a prises il appliquait une conception libérale, ou conservatrice – aussi longtemps nous ne comprendrons pas comment, à travers cette même civilisation actuelle peut passer d'une part l'impulsion chrétienne, et de l'autre quelque chose qui n'a absolument rien à voir avec le christianisme

D'où cela vient-il ? Nous ne le comprendrons que si nous dirigeons notre regard vers les vies terrestres successives des personnalités en cause. Alors nous comprendrons comment les êtres humains apportent avec eux dans des époques ultérieures les pensées, les impulsions volontaires acquises dans des vies terrestres antérieures, dans des civilisations passées.

Nous voyons apparaître dans le contexte déterminant à notre époque certaines personnalités. Prenons par exemple une telle personnalité devenue très déterminante pour la vie extérieure, et notamment pour tout ce qui est sous l'influence de la science : Lord Bacon, Baco de Verulam, dont nous connaissons la vie. Nous l'observons au sein de la civilisation chrétienne. Dans ses œuvres écrites, rien

ne rappelle les impulsions chrétiennes. Il pourrait être aussi bien issu d'une civilisation non chrétienne. Ce qu'il dit du christianisme parait très superficiel à côté de ce qu'est la véritable impulsion de son cœur. Nous remarquons cette particularité de son caractère aussi bien chez le savant que chez le philosophe et chez l'homme d'État.

Ou bien considérons une personnalité comme Darwin, qui était un bon chrétien – mais en quoi son christianisme a-t-il quelque chose à voir avec ce qu'il a pensé de l'origine des animaux et de l'homme ? Absolument rien. Ce qui vit là, c'est un tout autre trait, une toute autre impulsion que l'impulsion chrétienne. Nous ne nous y retrouvons pas si nous ne nous demandons pas : qu'en était-il des vies terrestres antérieures, disons de Baco de Verulam ou de Darwin ? Qu'apportaient-ils de ces vies antérieures en s'engageant dans l'actuelle vie terrestre ? Si la Société anthroposophique doit prendre son sens véritable, il faut que cette question concernant les vies terrestres successives soit désormais posée autrement que dans l'abstrait. De savoir que nous vivons à plusieurs reprises sur la terre, que telle ou telle réalité venant d'une vie terrestre passe dans la suivante voilà certes de bien belles considérations, mais elles sont relativement inefficaces, car elles ne constituent qu'une adhésion générale, une croyance.

La chose ne devient sérieuse que quand nous regardons l'homme concret, et que nous comprenons sa vie concrètement à une époque ultérieure en fonction d'une vie concrète à des époques antérieures. Ce sont de telles considérations que nous voulons maintenant entreprendre, et tout d'abord envisager un élément historique en vue de prendre tout à fait au sérieux les considérations karmiques, et de discerner la marche de l'évolution humaine selon les civilisations, et tout ce que fait l'humanité, de façon à percevoir comment les hommes apportent dans une époque ce qu'ils ont acquis précédemment, dans les temps passés.

Nous voyons donc apparaître Bacon de Verulam, disons, en un certain temps ; nous voyons Darwin apparaître plus tard, et nous constatons qu'ils ont quelque chose de commun. Quand on est superficiel, on étudie comment Bacon et Darwin en sont venus à leurs conceptions. Si l'on veut creuser davantage les choses, on constate qu'ils introduisent dans la civilisation chrétienne quelque chose que tout d'abord on ne peut pas concevoir comme étant issu de cette civilisation chrétienne.

Et en se reportant en arrière, on doit en venir à cette question : Bacon et Darwin n'ont-ils pas vécu une existence terrestre passée ? De ces existences passées, ils ont apporté ce qui se présente à nos yeux dans les vies terrestres ultérieures. Nous ne comprenons leur histoire que si nous la concevons comme individuelle. Car l'histoire se dévoile quand on prend le karma au sérieux, elle apparaît dans les actions humaines, dans les courants de la vie humaine comme issue d'un lointain passé se prolongeant jusque dans le présent et dans l'avenir. Désormais, nous ne parlerons plus de ces choses avec réticence ; il faut que soit dit comment les choses se passent dans la vie spirituelle, et que le monde de l'histoire extérieure et de la nature nous apparaisse révélant les faits spirituels affluant à l'arrière-plan.

En tous cas, l'homme prendra tout d'abord le fait de poser et de traiter des questions comme celles que j'ai esquissées ici, plus légèrement qu'il ne faut les concevoir vis-à-vis des mondes spirituels et physiques dans lesquels nous vivons. Car voyez-vous, la manière dont on pense les choses de la vie ordinaire, dont on décide des choses de la vie ordinaire, on ne peut l'appliquer aux décisions que l'on prend vis-à-vis de ces choses-là. Et avant de nous occuper de répondre aux questions : Qui était Bacon dans sa vie précédente ? Qui était Darwin dans sa vie précédente ? Et pour vous faire connaître les réalités profondes sous-jacentes à de telles questions, je puis aujourd'hui, à la fin de la première étude consacrée à ces choses, ajouter une sorte de remarque personnelle, faite cependant dans un esprit tout à fait objectif.

En ce moment, les numéros successifs du « Gœthéanum » publient le récit, rédigé par moi, du chemin qu'a suivi ma vie. Mais dans un périodique destiné aussi au monde extérieur, on ne peut pas décrire tout ce qui serait à considérer, et naturellement il est çà et là nécessaire d'ajouter un complément à l'intention de ceux qui veulent sérieusement, dans le cadre de notre mouvement, trouver la voie qui les conduise dans le monde spirituel.

Je voudrais donc aujourd'hui, avant d'aborder dans la prochaine conférence la réponse à des questions comme celles qui viennent d'être posées, faire cette remarque personnelle, individuelle. Voyez-vous, pour celui qui, comme moi, a grandi et vécu dans les années soixante du siècle précédent, c'était vivre en ce temps que j'ai souvent caractérisé comme étant celui où intervient dans la civilisation humaine la régence de Michaël remplaçant celle de Gabriel, qui avait duré trois siècles et demi. La régence de Michaël, c'est-à-dire l'afflux de l'impulsion solaire michaélique dans toute la civilisation de l'humanité en marche, s'instaura à la fin des années soixante-dix du siècle précédent.

Lorsqu'à l'époque qui suivit immédiatement l'intervention de l'influence michaélique, donc dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, où la régence de Michaël a commencé à faire sentir son action, lorsqu'on vivait avec des compagnons de jeunesse avec lesquels on avait à développer l'âme de cœur ou de raison – vous le savez, on la développe entre la vingt-huitième et la trente-cinquième année – on vivait, lorsqu'on développait vraiment cette âme de cœur et de raison, en dehors du monde physique. Lorsque l'homme, en se percevant lui-même, vit consciemment dans l'âme de cœur et de raison, il vit en dehors du monde physique. L'homme est pour nous constitué d'un corps physique, d'un corps éthérique et d'un corps de sensations.

Avec son corps physique, il est nettement inséré dans le monde physique. Avec le corps éthérique, il vit encore dans le monde extérieur, avec le corps de sensations il vit également et intensément dans le monde extérieur ; par l'âme de sensibilité, il y est encore présent. Mais il peut vivre tout à fait hors du monde extérieur lorsqu'il vit très consciemment dans l'âme de cœur et de raison – avant l'éveil de l'âme de conscience qui se fait à la trente-cinquième année – donc quand il vit en pleine conscience dans l'âme de cœur et de raison. On peut alors pénétrer tout à fait dans le domaine de l'âme. C'est pourquoi, dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix du siècle précédent, l'occasion était donnée à celui qui y était prédisposé de vivre avec son âme de cœur et de raison plus ou moins en dehors du monde physique. Ce que cela signifie, c'est qu'ainsi, en vivant avec l'âme de cœur et de raison en dehors du monde physique, on pouvait vivre dans la sphère dans laquelle justement Michaël pénétrait en entrant dans la vie terrestre.

Car voyez-vous, dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, bien des choses se déroulaient que les hommes admiraient, dans le cadre desquelles ils étaient éduqués et s'éduquaient eux-mêmes. Bien on parle beaucoup des nouveaux hommes de lettres de cette époque, en paroles pompeuses justement. Prenez tout ce qu'ont fourni les périodiques, ce que l'art a produit, ce qui est apparu dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix du siècle passé : 1879, 1880, 1890, etc. Or durant ces années précisément, il se passa encore autre chose.

Derrière un voile ténu se trouvait le monde contigu à notre monde physique. C'est ce qu'il y avait de singulier dans le temps qui précéda la fin du Kali-Youga – qui, on le sait, se termina avec le XIXè siècle – un autre monde était présent, visible comme à travers un voile ténu que la conscience ordinaire ne pouvait cependant pas franchir : il se déroula là quelque chose qui doit de plus en plus apparaître dans le monde physique et s'y révéler avec ses effets. Il y avait en effet quelque chose de mystérieux autour de cette fin du XIXè siècle. De puissants événements se déroulaient derrière un voile, et tous se situaient autour de l'être spirituel que nous désignons du nom de Michaël.

Il y avait là des adeptes éminents de Michaël, des âmes humaines qui à ce moment n'étaient pas présentes dans un corps physique, et se trouvaient entre la mort et une nouvelle naissance, mais aussi des puissances démoniaques qui, sous les influences ahrimaniennes, se dressaient contre ce qui devait pénétrer dans le monde grâce à Michaël. Voyez-vous, si je puis faire ici une remarque personnelle, ce sera celle-ci : en grandissant, je n'eus en fait jamais de difficultés à comprendre le monde spirituel. Ce qu'il m'offrait pénétrait en mon âme, prenait la forme d'idées, pouvait donner des pensées. Ce qui était si facile aux autres hommes, m'était à moi difficile. Je pouvais appréhender rapidement des rapports scientifiques, par contre, les faits isolés ne pouvaient me rester en mémoire, n'y pénétraient même pas.

Je pouvais comprendre facilement la théorie des ondulations, les conceptions des mathématiciens, des physiciens, des chimistes ; mais par contre une pierre, il ne me fallait pas, comme bien d'autres, la regarder une fois, deux fois, pour la reconnaître ensuite – mais bien trente et quarante fois. Les faits du monde physique extérieur m'opposaient une résistance lorsqu'il fallait les fixer, les saisir. Je ne pouvais pas entrer facilement dans ce monde physique sensible. Par là je devais me tenir dans ce monde derrière le voile avec toute mon âme de cœur et de raison, dans ce domaine de Michaël, et devais participer à tout ce qui se passait là.

Alors se présentèrent les grandes exigences : prendre enfin au sérieux la vie spirituelle, poser des questions d'une pareille dimension. La vie extérieure ne s'y prêtait pas. La vie extérieure continuait d'écrire sur le mode bourgeois la biographie de Darwin et de Bacon. Mais là, derrière les coulisses, derrière ce voile ténu, dans le domaine de Michaël, c'est là qu'étaient posées les grandes questions de la vie. Et l'on apprenait à connaître une chose surtout : la grande différence entre se poser ces questions dans son cœur – et les formuler avec des mots.

L'homme d'aujourd'hui pense : de ce que l'on sait, on peut parler en usant de mots. Tout ce que l'homme d'aujourd'hui apprend, on l'exprime aussi vite que possible par des mots. Les questions qui précisément dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, se posaient dans le domaine de Michaël, continuaient d'agir quand elles pesaient sur un être humain, elles continuèrent d'agir au XXè siècle. Et quand on était déjà, que l'on vivait depuis des décennies sous l'influence de ces questions et qu'on voulait les formuler, il en était toujours comme si les ennemis de Michaël intervenaient et vous paralysaient la langue, parce que l'on ne devait pas parler de certaines choses. Et voyez-vous, au sein du mouvement anthroposophique aussi, beaucoup de choses durent être portées encore qui restèrent en quelque sorte le secret de Michaël.

A ces choses appartenaient avant tout les vérités qui se rapportent à ces rapports historiques. Depuis quelque temps, on peut en parler sans réserve. Depuis des mois, les possibilités sont là – et justement pour moi aussi – d'en parler sans réticence. C'est pourquoi il arrive, il est arrivé, et il arrivera ici aussi que l'on parle désormais sans réserve des rapports entre les vies terrestres. Car ceci est lié à la communication des secrets de Michaël qui se sont déroulés de la manière que j'ai décrite. C'est là une des réalités concrètes dont j'ai parlé précédemment dans l'abstrait. Dans la première partie, je parlais d'une éventualité en disant que le monde spirituel aurait pu se fermer.

Mais il ne s'est pas fermé. En réalité, par tout ce qu'il m'a été possible de donner, notamment depuis le Congrès de Noël de la Société anthroposophique, par la manière dont il m'a été accordé depuis ce temps d'accomplir un travail occulte – ce ne sont certes pas des faits nouveaux, dans l'occulte on ne

peut pas communiquer immédiatement, dès aujourd'hui, les choses que l'on a découvertes hier, qui ont été vécues comme je vous l'ai décrit – il s'y est ajouté ceci, c'est que les démons qui auparavant empêchaient que les choses soient dites, sont réduits au silence.

Voilà ce qui souligne un tel tournant, et je vous raconte cela afin que vous le compreniez avec le sérieux nécessaire lorsqu'à l'avenir il sera parlé concrètement des vies terrestres successives de personnalités, importantes ou non. On ne peut prendre ces choses à la légère, on ne peut que les prendre avec le respect nécessaire. Voilà ce à quoi je voulais faire allusion : ce sera complété dans la suite des prochaines conférences, et d'autres choses apparaîtront alors. Mais avant de parler des incarnations antérieures de Darwin et d'autres, je voulais d'abord attirer votre attention sur l'atmosphère spirituelle, sur la lumière spirituelle dans laquelle on doit voir ces choses.

Nous continuerons d'en parler la prochaine fois, lors de notre prochaine réunion de membres*. (*La traduction fut alors donnée, ainsi que la réponse aux questions concernant les Sections). J'ai encore à dire que nous avons inséré dans le mouvement anthroposophique un mouvement ésotérique au sens étroit du mot, ce mouvement ésotérique étant réparti en différentes sections. Au premier plan se trouve la Section générale dont le contenu est un ésotérisme destiné à toutes les âmes humaines. Nous avons ensuite la Section pédagogique – des informations seront encore données – et la Section médicale. Nous avons deux Sections artistiques, une pour les arts plastiques, une pour les arts de la musique et de la parole. Nous avons une Section des sciences de la nature, et une Section de mathématiques et d'astronomie. J'aurai encore à faire sur ces choses des communications lors d'une occasion favorable.

La Section générale, la Classe, est tout d'abord représentée devant le monde par sa première classe ; des leçons de Classe sont données à Dornach depuis un certain temps, d'autres ont été données par moi en différents lieux, par exemple Prague, Breslau, Paris. Cette leçon de Classe doit aussi figurer parmi les Choses dont nous avons à parler ici ; une de ces leçons est prévue pour mardi prochain ici. Il est pour cela nécessaire que les amis qui sont en situation de devenir membres de cette Classe, et du mouvement ésotérique en général, y soient admis. J'aurai à parler des conditions rigoureuses à remplir lors de la première leçon de Classe. Tout d'abord, du fait que seuls doivent demander leur admission les amis qui appartiennent au mouvement anthroposophique depuis au moins deux ans. Les exceptions ne pourront être que rares. En outre, la direction de l'École au Gœthéanum se réserve d'accorder la qualité de membre, ou de la refuser.

Ce qu'il faut dire d'emblée, c'est qu'à l'avenir toute personne s'intéressant et aspirant à un lien avec les mondes spirituels, pourra s'approcher de la Société anthroposophique. Ceci ne comporte pour ainsi dire aucun autre engagement que celui que peut prendre toute personne convenable. Par contre, l'École qui doit ouvrir la voie vers le monde spirituel lui-même doit comporter de sérieuses exigences. Celui qui veut en être membre doit aussi être un véritable représentant de la chose anthroposophique. N'appelez pas cela une atteinte à la liberté humaine ! La liberté doit être là des deux côtés. Celui qui devient membre de l'École est tout d'abord un homme libre, mais la direction de l'École doit être libre, elle aussi. Elle doit pouvoir librement décider des personnes à qui elle proposera les biens spirituels que dispense l'École. C'est pour ainsi dire un contrat spirituel qui est conclu entre la direction de l'École et ses membres individuellement.

C'est pourquoi l'École doit également se réserver le droit, le cas échéant, de décider qu'une personne devenue membre de l'École, et qui n'agit pas en harmonie avec ce que les impulsions de l'École veulent donner, ne se comporte pas dans la vie en représentant de l'École, ne peut plus en être membre, ou ne peut plus l'être pendant un certain temps. Que ces choses doivent être considérées avec rigueur peut vous apparaître dans le fait qu'avant qu'une leçon de Classe puisse être tenue devant vous – ce qui se produira mardi prochain pour la première fois, et sera poursuivi – au cours de l'activité de l'École il a déjà été nécessaire d'en exclure plus de seize, dix-sept membres. Les choses qui se rapportent à la vie occulte doivent être comprises dans leur pleine réalité. Lorsque donc quelqu'un est d'avis qu'il peut réellement, en représentant de la cause anthroposophique, requérir son admission à l'École, qu'il en fasse la demande. La condition extérieure à remplir est l'appartenance depuis au moins deux ans à la Société anthroposophique. A l'avenir, on aura la carte rose de membre de la Société anthroposophique, et la carte bleue de membre de l'École.

Je prie donc les amis qui veulent en devenir membres et qui, comme je le disais déjà, n'ont pas encore reçu leur carte, bien qu'ayant déjà écrit, mais dont la lettre n'a pas reçu réponse, et de ce fait n'ayant pas reçu leur carte, de s'annoncer auprès du Dr Wachsmuth ce soir ou au moins dans les prochains jours, et de préférence aussi tôt que possible. Nous aurons ainsi une liste de ceux qui se proposent, et ceux qui auront pu être admis à l'École recevront leur carte bleue pour la première leçon de Classe qui, comme il a été dit, est prévue pour mardi prochain.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Torquay, le 14 août 1924

J'ai formulé cette question : comment, pour mainte personnalité historique ou non, mais dont l'activité peut éveiller notre intérêt, comment trouvons-nous dans les vies terrestres antérieures l'explication d'une vie ultérieure ? Maintenant, je voudrais aujourd'hui, pour commencer et pour poser les bases de considérations futures, mentionner certaines relations entre des vies terrestres successives de différentes personnalités. Tout d'abord, je vais vous exposer aujourd'hui le résultat d'une certaine investigation spirituelle pour précisément, sur la base de ce qui sera tout d'abord un récit, édifier une sorte de connaissance de la manière dont on parvient à englober du regard les vies terrestres successives de personnalités. Nous allons prendre justement des personnalités caractéristiques, comme le sont celles dont j'ai cité les noms la dernière fois.

Ces personnalités nous rendent tout d'abords attentifs à l'émergence dans notre civilisation actuelle de différentes impulsions spirituelles. Durant près de deux millénaires – c'est ce que je disais déjà dans la précédente étude – le christianisme gagna l'Occident et une grande partie de ses colonies, le christianisme qui, plus qu'on ne le croit, a pénétré dans toutes les civilisations. Et c'est ainsi que, pour bien des choses dont on ne voit pas tout de suite qu'en elles vivent des impulsions chrétiennes, on les trouve, lorsqu'on les étudie de près, imprégnées entièrement d'impulsions véritablement chrétiennes. Mais il n'est pas niable – cela aussi, je l'ai esquissé – que quelque chose a pénétré dans notre civilisation qui ne révèle pas de lien direct avec le christianisme.

Certaines manières de voir, et aussi certaines façons de vivre, ont pris place dans notre civilisation, sans révéler un lien direct avec le christianisme. Celui qui veut alors, pour des raisons intérieures profondes, comprendre le devenir historique de notre vie spirituelle, et qui, pour le comprendre, veut recourir à l'investigation spirituelle, se trouve entraîné vers un phénomène auquel on prête beaucoup trop peu attention lorsqu'on parle du devenir de la civilisation occidentale. Il se voit entraîné à diriger son regard vers un phénomène historique qui se produisit parallèlement à l'apparition et à l'activité de Charlemagne en Occident.

Il se voit conduit à porter le regard sur cette cour orientale à laquelle présidait, on peut bien dire avec un éclat vraiment oriental, Hârûn-al-Rashid, le contemporain de Charlemagne. Tout ce qu'a accompli ce dernier en Occident parait bien faible et bien terne au regard de la splendeur et de la majesté de ce qui, à la même époque, fut créé par Hârûn-al-Rashid. Il faut seulement envisager la vie spirituelle qui afflua à cette cour d'Asie mineure. Il nous faut songer comment, en des temps anciens, la culture grecque fut apportée en Asie, grâce aux campagnes d'Alexandre, sous une forme dont on n'a plus aujourd'hui qu'une faible idée.

Tout ce qui vivait sur ce fondement de la culture grecque, Alexandre le Grand l'a apporté en Asie sous une forme géniale. Et en de nombreux centres d'enseignement de l'Orient, grâce aux institutions qu'Alexandre le Grand avait transportées en Asie, une conception du monde et de la vie était devenue courante qui conservait fidèlement bien des choses anciennes, et rejeta beaucoup de ce qui vient ensuite submerger le passé en Occident.

Surtout, grâce à Alexandre le Grand, une mystique rationnelle, saine, scientifique, avait pénétré en Asie, si bien que ceux qui adhéraient plutôt à la conception philosophique ainsi introduite en Asie, voyaient répandue partout dans le monde l'intelligence cosmique, Tout dans le monde est pénétré d'intelligence cosmique. En Asie, un être humain ne disait pas : je conçois quelque chose, je suis un être intelligent – on se disait au contraire : Tout ce qui est pensé, ce sont les dieux qui le pensent, c'est surtout le Dieu unique qui jouait déjà un rôle dans l'aristotélisme. Ce qui constitue l'intelligence humaine individuelle, c'est une goutte de l'intelligence universelle qui se manifeste en pénétrant dans l'être d'un individu ; si bien que l'individu se sentait, dirais-je volontiers, comme plongeant avec sa tête et son cœur dans l'intelligence universelle. Telle était l'ambiance.

C'était là aussi l'ambiance à la cour Hârûn-al-Rashid. Elle régnait encore au VIIIè et au IXè siècle après J-C. Là aussi étaient arrivés les érudits grecs qui avaient dû prendre la fuite parce que la philosophie grecque avait été éliminée d'Europe. Une grande part de la sagesse orientale avait subsisté. Tout ce qui était possible à l'époque en matière d'astronomie fortement imprégnée de mystique, d'architecture puissante imprégnée de plasticité intérieure, d'autres arts, de poésie aussi, et en matière d'autres sciences et de manifestations pratiques de la vie, tout cela affluait à la cour de Hârûn-al-Rashid ; car cet homme qui aimait la splendeur, mais qui était aussi, en un certain sens, un organisateur extrêmement doué, avait rassemblé à sa cour les hommes qui à l'époque en savaient le plus, qui avaient gardé beaucoup de l'antique sagesse mystérique, qui n'étaient plus exactement des initiés, mais avaient gardé beaucoup de choses de l'ancienne sagesse des Mystères, et en gardaient en eux la vie.

Il y avait là en particulier une personnalité, un très sage conseiller de Hârûn-al-Rashid, dont nous allons nous occuper d'un peu plus près. Son nom ne fait rien à l'affaire, il n'a pas été retenu particulièrement par la postérité. Seulement c'était une personnalité très sage. Pour la comprendre, il

faut regarder quelque chose que ceux-là précisément qui connaissent la science spirituelle pourraient admirer. Voyez-vous, mes chers amis, vous pouvez tous poser une question. Vous pouvez dire : la science spirituelle, l'anthroposophie, nous raconte qu'autrefois, il a existé des initiés. Il y en avait à tel et tel endroit. Ces initiés possédaient un savoir considérable, une sagesse immense.

Mais puisque les hommes reviennent à la vie dans des existences terrestres successives, comment se fait-il qu'aujourd'hui, par exemple, on ne constate pas la présence d'anciens initiés ? – Voilà une question que vous êtes justifiés à poser. Mais celui qui connaît les conditions de la vie terrestre sait aussi qu'une individualité humaine qui, conformément à son karma, doit quitter l'existence pré-terrestre à une certaine époque, est bien obligée de prendre en charge les caractéristiques héréditaires que l'on peut trouver à ce moment, et tout ce qu'offrent les possibilités éducatives.

La chose alors peut se présenter de telle sorte pour une individualité qu'ayant été dans le passé un initié, elle doive à une certaine époque conserver dans son subconscient ce qu'elle savait étant initiée, et que la conscience, la conscience de jour, révèle aussi dans la vie une nature de valeur, mais ne soit pas directement une manifestation de ce que détenait dans une vie antérieure l'âme de cette personnalité initiée. C'est à une telle personnalité que je pense en parlant du sage conseiller de Hârûn-al-Rashid.

Dans les anciens Mystères, de très anciens Mystères, il avait été un initié, Né à nouveau, il vivait en tant que tel à la cour de Hârûn-al-Rashid, en initié dont les richesses initiatiques d'autrefois se manifestaient sous la forme d'un don génial d'organisateur, d'un don grandiose lui permettant de gérer le travail d'autres savants qui vivaient à la cour de Hârûn-al-Rashid ; il ne faisait cependant pas directement l'impression d'être un initié. Aux yeux de Hârûn-al-Rashid, cet homme sage avait une grande valeur. Il lui avait confié l'organisation concernant tout ce qui, en matière de science et d'art, brillait à la cour. Il était heureux d'avoir un tel homme à ses côtés, et se sentait en quelque sorte son ami.

Ce sont ces deux personnalités, Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller, que nous allons maintenant envisager, en considérant qu'au VIIIè et au IXè siècle après J-C., en Europe, dans le champ de la culture chrétienne, on avait justement entrepris, je dirais volontiers que les personnes les plus haut placées faisaient justement leurs premiers pas dans l'apprentissage de l'écriture, que Charlemagne lui-même faisait ses premiers essais, et que le moine Eginhard faisait les premières tentatives pour dégager du langage une grammaire.

Alors qu'en Europe tout était très primitif, là-bas en Asie, en ce souverain que Charlemagne admirait énormément, en Hârûn-al-Rashid s'incarnait une culture spirituelle puissante, éblouissante, mais qui ne savait rien du Christ, qui ne voulait rien savoir non plus du christianisme, une culture en laquelle vivaient les meilleurs éléments du mahométisme, les meilleurs éléments de l'arabisme, dans lequel aussi vivaient d'anciennes formes de l'aristotélisme, ces formes qui ne s'étaient pas du tout répandues en Europe ; car là s'était plutôt répandue la logique, la dialectique de l'aristotélisme, que les Pères de l'Église, et plus tard les scolastiques avaient élaborée.

Là-bas, en Asie, on avait plutôt pratiqué, grâce à tout ce qu'avait accomplit Alexandre le Grand, les connaissances scientifiques et mystiques intérieures provenant d'Aristote. Et tout cela, on l'avait élaboré sous l'influence de l'intelligence extrêmement puissante, mais considérée comme révélée, comme inspirée, de l'arabisme. A la cour de Hârûn-al-Rashid, on connaissait l'existence du christianisme, mais on le considérait, tel qu'il était à l'époque, comme primitif devant l'éclat spirituel considérable que l'on pouvait soi-même cultiver.

Prenons donc ces deux personnalité, Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller, comme point de départ, et continuons de suivre le fil de l'histoire. Après avoir été actives de la façon que je viens de décrire, ces deux individualités passèrent par le seuil de la mort, emportant vers les hauteurs une forte impulsion à veiller à ce que la manière de sentir, la conception du monde, l'orientation d'esprit qui avaient été cultivées à cette cour, continuent de se répandre dans le monde. Évoquons devant notre âme avec autant de calme et de gravité que possible ce qui se passa alors. Nous voyons partir d'Asie deux individualités : le sage conseiller et Hârûn-al-Rashid, son souverain.

Durant un temps, ils suivent le même chemin. Ce que leurs âmes ont acquis, ils le doivent à l'alexandrinisme, à l'aristotélisme. Mais ils ont aussi assimilé ce qui, ultérieurement, avait été produit par une métamorphose de l'aristotélisme, de l'alexandrinisme. On ne comprend qu'une bien petite part du monde lorsqu'on ne peut pas envisager ce qui se passe dans le monde spirituel, tandis qu'ici-bas s'accomplissent les événements ordinaires du monde physique. A l'époque de Charlemagne, de Hârûn-al-Rashid, succéda autre chose, que l'histoire enseigne. Mais tandis que se passait tout ce qu'elle raconte en Asie, en Europe, au IXè et au Xè siècle et au-delà au Moyen Âge, au-dessus de cette vie physique, dans le monde spirituel, se déroulaient d'autres événements considérables.

Et l'on ne doit pas oublier que, lorsque la vie physique se déroule ici-bas, et la vie spirituelle là-haut, que des âmes qui ne vivent pas sur la terre, mais séjournent entre la mort et une nouvelle naissance, constamment des influences parviennent dans la vie terrestre. Si bien donc que nous pouvons dire : ce que les âmes qui à une époque ne vivent pas sur la terre, mais se trouvent dans le monde spirituel, ressentent et accomplissent, cela aussi est important. La vie humaine ne peut apparaître dans toute sa clarté, notamment en ce qui concerne son déroulement historique, que si l'on porte le regard sur ce qui se passe en quelque sorte derrière les coulisses de l'histoire extérieure, dans le monde spirituel.

Oui, les impressions que les âmes emportent en franchissant le porche de la mort se distinguent souvent très fortement de celles qu'elles ont reçues ici dans la vie terrestre. Et pour celui qui dans l'étude de la vie spirituelle n'a pas l'objectivité nécessaire, un homme terrestre qui, ayant passé par le seuil de la mort, se présente au regard de l'observateur spirituel, n'est pas facilement reconnaissable. Mais il existe en effet des moyens spirituels grâce auxquels on peut suivre non seulement la vie spirituelle qui fait directement suite à la vie terrestre. J'en ai déjà parlé dans d'autres conférences faites durant la matinée.

Dans celles-ci, je continuerai de parler du cours ultérieur de la vie entre la mort et une nouvelle naissance ; on verra alors ce que sont les moyens qui permettent de suivre dans leur cheminement ceux que nous appelons les morts. C'est avec ces moyens en effet, que l'on peut suivre des vies comme celles de Hârûn-al-Rashid et de son sage conseiller. Dans le cas de ces deux personnalités justement, il est extrêmement important, pour préparer la compréhension d'événements ultérieurs de la civilisation européenne, de tenir compte avant tout du lien intime dans la manière de penser, dans la façon d'agir qui étaient celles de Hârûn-al-Rashid et de son sage conseiller. Tous deux emportèrent au-delà de la mort une inclination extrêmement forte, une aspiration très puissante à rencontrer à nouveau, à vraiment rencontrer Alexandre et Aristote, ces deux individualités qui les avaient précédés de plusieurs siècles dans la vie terrestre. Et cette nouvelle rencontre se produisit, et qu'elle ait eu lieu est en fait d'une extrême importance.

Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller poursuivirent donc un temps leur périple dans le monde suprasensible, portant principalement leur regard sur ce qui se passait dans la civilisation qui gagnait l'Occident, sur ce qui s'accomplissait en Grèce et dans quelques contrées situées au nord de l'actuelle Mer Noire. Je dirais volontiers : ils abaissaient leur regard sur cette civilisation, et parmi les événements sur lesquels ce regard tombait, se trouvait aussi celui dont j'ai parlé souvent dans des conférences anthroposophiques et dans un autre contexte : cet événement qui se manifesta en l'année 869 sous la forme du huitième Concile œcuménique de Constantinople.

Ce huitième Concile œcuménique de Constantinople a pour la civilisation de l'Occident une grande importance ; car c'est là que la trichotomie, qui voit l'homme constitué d'un corps, d'une âme et d'un esprit, fut déclarée doctrine hérétique, hérésie, et qu'un vrai chrétien ne pouvait dire l'homme que composé de deux entités, un corps et une âme, cette âme étant dotée de quelques qualités spirituelles. C'est pourquoi la tendance de la civilisation occidentale chrétienne à la spiritualité était si peu sensible : la connaissance de l'esprit avait été décrétée une hérésie au huitième Concile œcuménique de 869.

Ce fut un événement important, décisifs. On peut dire qu'à ce moment, l'esprit avait été éliminé, et que l'être humain ne devait être constitué que d'un corps et d'une âme. On n'arrête pas assez le regard sur un événement aussi décisif, aussi significatif. Le fait bouleversant pour celui qui observe la vie spirituelle, et notamment pour celui qui la vit intérieurement, c'est que précisément alors qu'ici sur la terre, cette élimination de l'esprit avait lieu en 869, en haut dans le monde spirituel se produisit la rencontre de Hârûn-al-Rashid et de son conseiller avec Alexandre le Grand et Aristote, c'est-à-dire avec leurs âmes.

Il vous faut maintenant envisager ce qui suit, et vous habituer à entendre parler désormais dans le contexte anthroposophique des événements suprasensibles avec le même naturel que des événements du monde physique. Il vous faut envisager ceci : la vie d'Alexandre le Grand, la vie d'Aristote dans les incarnations où ils portèrent ces noms furent telles qu'elles signifièrent un certain achèvement, qu'en quelque sorte l'impulsion qui animait les anciennes cultures et qui s'était épanouie d'une part en Grèce, avait été modelée par Aristote en concepts qui, longtemps, dominèrent l'Occident et la civilisation humaine en général sous forme d'idées. Il faut songer qu'Alexandre le Grand, le contemporain, l'élève et l'ami d'Aristote, a propagé avec une force considérable l'impulsion qu'avait donnée Aristote, la répandant dans une grande partie du monde connu de son temps ; et que cette impulsion continua d'agir en Asie jusqu'à l'époque de Hârûn-al-Rashid en Asie, ayant à Alexandrie un foyer brillant, et influençant de façon décisive par des canaux nombreux et invisibles toute la culture orientale. C'est cela qui constituait une sorte d'achèvement.

Les impulsions les plus variées de l'antique spiritualité avaient conflué dans l'alexandrinisme et l'aristotélisme. Puis le christianisme intervint. Le Mystère du Golgotha s'accomplit, à un moment où les individualités, les âmes d'Alexandre et d'Aristote n'étaient pas sur terre, mais dans le monde spirituel, intimement unies à ce que l'on appelle le règne de Michaël, règne qui à cette époque avait pris fin sur la terre, l'esprit du temps dominant étant alors Oriphiel. Plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis le Mystère du Golgotha. Ce qu'Alexandre et Aristote avaient fondé sur la terre, ce à quoi ils avaient consacré tout leur être, l'un par la pensée, l'autre à l'aide des forces amples et intenses du souverain, tout cela avait agi sur la terre. Tout cela, les deux le virent dans le monde spirituel durant les siècles qui suivirent, et pendant lesquels s'accomplit le Mystère du Golgotha ; et ils voyaient aussi tout ce qui fut fait pour que se répande l'enseignement concernant ce Mystère du Golgotha. Durant tous ces siècles ils virent leur œuvre se propager par l'action aussi de génies comme Hârûn-al-Rashid et son conseiller.

Mais pour ce qu'étaient ces deux individualités elles-mêmes – Alexandre et Aristote – une exigence était présente, le besoin de quelque chose de nouveau, d'une toute nouvelle entreprise, non pas de poursuivre ce qui était présent sur la terre, mais de commencer tout autre chose. Ce qui d'ailleurs

entraîne naturellement aussi une manière de prolongement. Ce qui est ancien n'est pas éliminé, mais une nouvelle et puissante impulsion, l'introduction d'une façon particulière du christianisme dans la civilisation terrestre, voilà ce dont Alexandre et Aristote s'étaient pénétrés. Leur karma les ayant fait descendre dans la vie terrestre avant que l'événement de la rencontre avec Hârûn-al-Rashid ait eu lieu, ils vécurent en fait une existence ignorée, inconnue, à laquelle la mort mit fin de bonne heure ; ils vécurent certes dans une région d'Europe qui avait pour l'anthroposophie de l'importance, mais précisément ne portant le regard que peu de temps, comme par une fenêtre, sur la civilisation occidentale, accueillant des impressions, des impulsions, mais n'en apportant aucune qui fût significative. Cela, ils devaient le réserver pour plus tard.

Puis ils retournèrent dans le monde spirituel, où ils se trouvaient quand eut lieu sur terre en 869 cet événement, ce huitième Concile œcuménique. C'est justement à ce moment que se fit la rencontre entre Aristote et Alexandre d'une part, Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller d'autre part. Ce fut une confrontation d'envergure dans les mondes spirituels, car il faut se représenter que les confrontations dans le monde suprasensible ne sont pas simplement des discussions, des échanges de mots. Lorsqu'on voit sur terre les gens assis et discutant, les paroles fusant de tous côtés sans trop faire souffrir, ce n'est là même pas un reflet, une ombre de ce qui se passe quand dans les mondes spirituels, de grandes décisions sont prises.

A ce moment, d'une part Aristote et Alexandre se manifestèrent en disant : ce qui a été fondé autrefois doit être dirigé au sens strict du mot vers le courant dominé par Michaël. Car on savait bien que la régence michaélique reprendrait dans le monde au XIXè Siècle. Comprenons-nous bien sur ce point, mes chers amis ! L'évolution du monde se déroule de telle façon que toujours, trois à trois siècles et demi durant, un des Archanges est le principal régent de la civilisation terrestre. L'époque où Alexandre le Grand avait transporté la culture aristotélicienne en Asie et en Afrique, où cette expansion de la culture avait eu lieu dans un vigoureux esprit d'internationalisme, avait été une régence michaélique, c'est-à-dire que la vie spirituelle était dirigée par le pouvoir de Michaël.

A l'époque d'Alexandre, Michaël était le régent sur la terre. Puis cette régence michaélique fit place à la régence d'Oriphiel. Viennent ensuite la régence d'Anaël, celle de Zachariel, durant chaque fois trois à quatre siècles, la régence de Raphaël, puis de Samaël, atteignant l'époque du XIVè siècle. Du XVè au XVIIIè siècles se place la régence de Gabriel, et au XIXè, dans son dernier tiers, s'instaure à nouveau la régence de Michaël. Ce sont sept Archanges qui se succèdent ainsi. Après la régence michaélique du temps d'Alexandre, six autres Archanges se succédèrent, puis à la fin du XIXè siècle revint la régence de Michaël, qui domine notre temps. Si nous comprenons bien la vie spirituelle, nous nous trouvons directement dominés par l'impulsion de la régence de Michaël.

Dans ce siècle où eut lieu la rencontre avec Hârûn-al-Rashid, Alexandre et Aristote voyaient la régence michaélique passée, durant laquelle ils avaient œuvré, ils voyaient le Mystère du Golgotha, qu'ils avaient vécu unis à la communauté michaélique, non pas sur la terre, mais dans la sphère du soleil, car la régence de Michaël avait pris fin. Michaël et les siens, dont faisaient également partie Alexandre et Aristote, ne vécurent pas le Mystère du Golgotha vu de la terre. Ils ne virent pas le Christ parvenir sur terre, ils le virent quitter le soleil. Et tout ce qu'ils vécurent alors donna naissance en eux à cette impulsion : il faut absolument travailler afin que la nouvelle régence michaélique, à laquelle Alexandre et Aristote voulaient rester fidèles par toutes les fibres de leur âme, il faut que la nouvelle régence michaélique apporte un christianisme non seulement profondément fondé, mais aussi intense.

Cette régence devait commencer en 1879 et durer trois à quatre cents ans. Nous vivons maintenant cette époque, et les anthroposophes surtout devraient comprendre ce que cela signifie : vivre au temps de cette régence michaélique. De cela ni Hârûn-al-Rashid – ni, malgré un peu moins d'opposition, son sage conseiller qui n'en voulait pas non plus – ne voulaient entendre parler. Ils voulaient avant tout que dominent le monde les impulsions qui avaient pris fortement racine dans le mahométisme. Parmi ceux qui se trouvèrent face à face dans ce combat spirituel du IXè siècle après J-C. se dressaient vigoureusement d'une part Hârûn-al-Rashid et son conseiller, et de l'autre Aristote et Alexandre, c'est-à-dire les individualités qui avaient vécu en eux.

Le combat spirituel qui se déroula alors eut des prolongements dans la civilisation européenne, il en a encore aujourd'hui. Car ce qui se passe là-haut agit sur le milieu terrestre. Et c'est précisément la résistance qu'offrirent à cette époque Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller à Aristote et à Alexandre que leur impulsion prit de la force d'une certaine façon, si bien que cette rencontre fut à l'origine de deux courants : l'un est celui de l'arabisme, l'autre celui qui, grâce aux impulsions données par la régence michaélique, orienta l'aristotélisme et l'alexandrinisme vers le christianisme.

Tous les deux, aussi bien Hârûn-al-Rashid que son sage conseiller, poursuivirent leur route après cette rencontre en direction de l'ouest, observant constamment ce qui se passait dans la vie terrestre. L'un prenait part dans le domaine suprasensible, et avec intensité, à tout ce qui se passait dans le nord de l'Afrique, au sud de l'Europe, en Espagne et en France. A peu près au même moment, l'autre avait parcouru tout ce qui se déroulait dans la vie spirituelle orientale près de la Mer Noire, et de là à travers l'Europe jusqu'en Hollande et aussi en direction de l'Angleterre. Et les deux personnalités abordèrent au même moment la civilisation européenne et naquirent à nouveau.

Une telle renaissance n'implique pas nécessairement une ressemblance extérieure. En règle générale, on fait complètement fausse route quand on croit que l'homme doté d'une certaine spiritualité revient sur terre avec la même. Lorsqu'on veut parler de renaissances et de vies terrestres répétées selon la réalité, il faut plonger le regard plus profondément dans les impulsions foncières de l'âme humaine. On a par exemple un pape, le célèbre Grégoire VII, tout d'abord moine en Europe du Centre sous le nom de Hildebrand, ce pape vigoureux, actif dans le champ du catholicisme le plus ardent, et qui a particulièrement contribué à la grandeur de la papauté au Moyen Âge. Il naquit à nouveau au XIXè siècle en la personne de Ernst Haeckel, qui combattit la papauté. Haeckel est la réincarnation de l'abbé Hildebrand, de Grégoire VII.

Je veux ici simplement montrer que ce que l'être humain transporte d'une vie terrestre dans l'autre, ce n'est pas le caractère extérieur d'une attitude d'esprit, mais les impulsions internes de l'âme. Les deux hommes, Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller, furent tout d'abord prêts, alors que les combats menés par les Arabes gagnaient l'Espagne par l'Afrique, à participer en les protégeant à ces campagnes. Par la suite, le mahométisme en tant que phénomène extérieur disparut, mais ces deux esprits, dans leur périple entre la mort et une nouvelle naissance, emportèrent à travers la vie spirituelle sa nature psychique interne du passé vers l'avenir.

Né à nouveau, Hârûn-al-Rashid devint Baco de Verulam. Son sage conseiller tenait également, presque au même moment, en la personne du pédagogue Amos Comenius. Examinez ce qui d'une part provient de Baco de Verulam, qui ne fut chrétien qu'extérieurement, qui introduit tout à fait dans la science européenne le caractère abstrait de l'arabisme, et examinez ce qu'Amos Comenius a introduit dans la pédagogie, le caractère extérieur, matériel, visible, de l'enseignement et toute la façon dont la matière de cet enseignement devait être traitée. Il y a là un élément qui n'a absolument rien à faire avec le christianisme. Bien qu'Amos Comenius ait œuvré parmi les Frères Moraves, etc., son action immédiate est éclairée d'une part par son attitude vis-à-vis de toute l'évolution humaine dans une vie précédente, attitude qui était aussi celle de la civilisation qui florissait à la cour de Hârûn-al-Rashid. Et d'autre part prenez chaque ligne de Bacon, de Lord Bacon, prenez tout ce qui agit dans ce qu'on appelle la manière concrète d'Amos Comenius : vous avez là une énigme, vous ne vous y retrouvez pas. Qu'on prenne seulement ce Lord Bacon.

Il est dominé par une véritable fureur dans la lutte qu'il mène contre l'aristotélisme. Une véritable fureur en toutes choses, et dont on voit qu'elle atteint jusqu'aux profondeurs de l'âme. L'investigateur spirituel, qui perce les choses à jour en esprit et les éclaire, fixe son regard sur Baco de Verulam, sur Amos Comenius, remonte le cours de la vie jusque dans le monde suprasensible où l'homme vit entre la mort et une nouvelle naissance. On a les œuvres de Baco de Verulam sous les yeux, on a les écrits d'Amos Comenius sous les yeux, et on constate dans le ton, dans toutes choses une rébellion contre l'aristotélisme. Comment cela s'explique-t-il ?

Il faut alors réfléchir à ceci : lorsque Bacon descendit vers la vie terrestre, lorsqu'Amos Comenius descendit vers sa vie terrestre, le temps était déjà passé où Alexandre et aussi Aristote s'étaient réincarnés au sein de la civilisation médiévale, où de leur côté ils avaient déjà accompli ce qu'il y avait à faire pour l'aristotélisme, où déjà un aristotélisme était présent, différent de celui que Bacon, et aussi Hârûn-al-Rashid, puisque ce sont les mêmes personnalités, avaient cultivé de leur côté.

Représentez-vous maintenant la situation. Prenez cette interview, si je puis m'exprimer ainsi, qui eut lieu en 869, songez comment, sous cette influence se sont développées dans son âme des impulsions qui maintenant rencontrent ce qui s'est déjà partiellement réalisé sur la terre, parce qu'Alexandre et Aristote y ont déjà été présents, et parce que ce qu'ils voulaient réaliser ne l'a pas été en liaison avec les hommes terrestres qu'ils furent dans les temps pré-chrétiens. Si vous réfléchissez à cela, vous comprendrez bien les impulsions qui naquirent en leurs âmes lors de cette rencontre. Le fait que maintenant, Bacon et Amos Comenius pouvaient voir ce qu'étaient devenus l'aristotélisme et l'alexandrinisme, vous permet de comprendre pourquoi un certain ton domine leurs œuvres, notamment celles de Bacon, mais aussi celles d'Amos Comenius.

Voyez-vous, mes chers amis, une véritable étude de l'histoire conduit de la terre vers le ciel. Il faut y englober les événements qui ne peuvent se manifester que dans le suprasensible. Si vous voulez comprendre Baco de Verulam, si vous voulez comprendre Amos Comenius, il vous faut les suivre jusqu'à ce qu'ils furent autrefois sur la terre, il vous faut donc remonter le cours de l'aristotélisme répandu par les scolastiques jusqu'à cette interview qui eut lieu vers l'an 869, à l'époque du Concile œcuménique, remonter jusque là où Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller cultivaient l'aristotélisme et l'alexandrinisme tels qu'ils pouvaient être cultivés à l'époque. Ce qui se passe dans la vie terrestre ne devient compréhensible que par cette action du monde suprasensible sur le monde physique, sensible. C'est cela que je voudrais montrer pour vous indiquer comment en réalité remonter le cours des vies terrestres successives permet seul de comprendre ce qui se manifeste sur terre en de telles personnalités.

L'heure est trop avancée pour continuer aujourd'hui déjà cet exposé, et j'indiquerai seulement en quelques mots ce qui doit parachever et clore ces considérations. Lorsque nous continuons d'étudier le cours de la civilisation humaine comme nous venons justement de le faire, nous trouvons que précisément grâce à des individualités comme celle de Hârûn-al-Rashid et de celui qui devint plus tard

Amos Comenius, quelque chose s'est introduit dans l'évolution chrétienne qui ne veut pas s'adapter au christianisme et incline fortement vers l'arabisme. Nous avons ainsi à l'époque présente, d'une part, dirais-je, le cheminement rectiligne, dirais-je, du christianisme, et d'autre part émergeant, en particulier dans le domaine des sciences abstraites, l'arabisme.

Ce dont je voudrais que vous ressentiez particulièrement l'importance, c'est ceci : lorsque nous suivons ces deux courants du regard, nous nous trouvons poussés, en poursuivant l'étude des réalités spirituelles, à élever notre regard vers toutes sortes de choses qui se sont passées aussi dans le suprasensible, comme par exemple la rencontre entre Aristote et Alexandre d'une part, Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller d'autre part. De la même façon, il s'est passé beaucoup de choses qui ont engendré une impulsion provoquant d'une part l'expansion du véritable christianisme, et d'autre part des obstacles, des résistances s'opposant à ce vrai christianisme. Mais du fait que dans le monde spirituel l'évolution michaélique a pris le cours que j'ai indiqué, une forte orientation, une perspective s'ouvre vers l'avenir : c'est justement sous le signe de l'impulsion michaélique que le christianisme revêtira sa véritable forme.

Car sous le signe de l'impulsion michaélique, des confrontations avec d'autres courants ont eu également lieu dans le suprasensible. Je voudrais maintenant dire simplement ceci : bien des personnalités sont réunies dans la Société anthroposophique. Ces personnalités ont aussi leur karma, qui reporte à des temps passés, et qui se manifeste des façons les plus différentes quand nous remontons tout d'abord à la vie qui s'est accomplie dans la période pré-terrestre, puis que de là nous remontons à des vies terrestres antérieures. Parmi les êtres qui s'approchent avec sincérité du mouvement anthroposophique, on ne peut en trouver qu'un petit nombre qui dans leur karma n'ont pas pris part à des événements comme ceux que j'ai décrits. D'une façon ou d'une autre, ceux qui ont sincèrement ressenti le vif besoin d'entrer dans la Société anthroposophique, sont liés à ce qui a eu lieu comme par exemple les rencontres d'Aristote et d'Alexandre avec Hârûn-al-Rashid et son sage conseiller. Quelque chose de cette nature a déterminé le karma de façon que se manifeste dans la vie terrestre présente le besoin de recevoir le spirituel comme il est précisément cultivé dans le mouvement anthroposophique.

A ceci, autre chose encore est lié, à savoir qu'en raison des formes particulières que prend la régence de Michaël, les personnalités qui maintenant, en raison de leur karma et de leur lien avec la régence michaélique, entrent dans le mouvement anthroposophique, réapparaîtront au tournant des XXè et XXIè siècles non sans que soient enfreintes certaines lois régissant la réincarnation – donc après un nombre d'années inférieur à un siècle – afin de pouvoir amener à son plein développement ce qu'elles peuvent faire maintenant dans l'anthroposophie pour servir la régence michaélique. Par l'intérêt que l'on peut avoir pour de telles choses comme celles qui ont été exposées aujourd'hui, et quand cet intérêt est assez intense, s'exprime le fort besoin intérieur d'être réellement anthroposophe. Et justement, du fait que l'on comprend ces choses, on s'ouvre intérieurement à l'impulsion qui amènera à revenir sur la terre dans un délai inférieur à un siècle, afin de réaliser pleinement ce que veut l'anthroposophie.

Réfléchissez-y, mes chers amis, ressentez les quelques paroles destinées à vous orienter, que j'ai ainsi jointes à notre étude d'aujourd'hui. Éventuellement, vous trouverez justement dans ces quelques mots une substance qui pourra vous faire prendre place comme il convient dans le mouvement anthroposophique, qui vous donnera de la juste manière l'orientation grâce à laquelle vous pourrez ressentir que votre appartenance à ce mouvement est profondément liée à votre karma.

DOUZIÈME CONFÉRENCE
Torquay, 21 août 1924

Puisque cette heure nous est aujourd'hui encore donnée, je voudrais compléter quelque peu ce qui a déjà été exposé hier et parler de certains détails qui, par là, paraîtront plus compréhensibles aujourd'hui : en partie dans les heures de la matinée, en partie dans les dernières réunions de membres, les éléments qui pouvaient y préparer ont déjà été effleurés. Il va s'agir de parler ce soir de certaines choses qui sont en rapport avec le karma de la Société anthroposophique. Je continuerai l'exposé de ces thèmes dans les prochains jours à Londres. Des conférences que j'ai faites ici, il ressort que nous devons avoir de notre époque cette conception : la direction spirituelle de l'humanité, de l'humanité civilisée, est animée par l'impulsion de l'entité que nous désignons du nom chrétien de Michaël. Cette régence particulière, si nous voulons l'appeler ainsi, de la vie spirituelle, a donc commencé dans les années soixante-dix du siècle précédent.

Elle avait été précédée, comme je l'ai déjà dit, par la régence de Gabriel. Je voudrais maintenant faire remarquer certaines choses qui sont en rapport avec cette régence de Michaël telle qu'elle est aujourd'hui. Lorsqu'il guide, au sein de la vie terrestre, ses impulsions en suivant l'évolution de l'humanité, Michaël est toujours l'esprit qui fait affluer dans l'évolution humaine les forces solaires, les forces spirituelles du soleil. A ceci est lié le fait que l'être humain, comme vous avez pu l'entendre dans les conférences publiques, reçoit dans son corps physique et dans son corps astral ces forces solaires durant la vie de veille. L'actuelle régence michaélique, qui a commencé il y a peu de temps et durera trois à quatre siècles, a ce caractère que les forces cosmiques solaires pénètrent définitivement dans le corps physique et dans le corps éthérique de l'homme. Il nous faut ici, avant toutes choses, nous poser la question suivante : quelles forces, quelles impulsions représentent ces forces solaires cosmiques ?

Michaël est avant tout esprit solaire. C'est pourquoi il est aussi l'esprit qui, à notre époque, a notamment pour tâche d'approfondir substantiellement dans sa vérité le christianisme. On peut dire exactement que le Christ a son origine sur le soleil. L'être solaire du Christ – j'ai souvent décrit cela – a vécu sur la terre dans le corps de Jésus, et depuis il vit, en commun avec le monde humain, d'une vie suprasensible. Mais il faut que l'humanité mûrisse peu à peu pour ouvrir entièrement son âme à la totalité du mystère qui est lié au Christ. Il faudra qu'une partie essentielle de cet approfondissement se produise durant notre époque michaélique.

Or, les forces solaires, lorsqu'elles agissent sur la terre, l'ont toujours fait en liaison avec une onde d'impulsions dont le courant se déverse dans la civilisation terrestre et que nous pouvons caractériser en la qualifiant d'intellectuelle. Car tout ce que l'être humain a en lui d'intellectuel, tout ce que le monde d'une manière générale a d'intellectuel – notre monde étant ici à considérer – a sa source dans le soleil. Le soleil est la source de tout ce qui est intellectuel. Lorsqu'on énonce cette vérité, on peut peut-être même percevoir chez nos contemporains une certaine résistance colorant le sentiment, car il est tout à fait juste de ne pas faire grand cas de la forme actuelle de l'intellect.

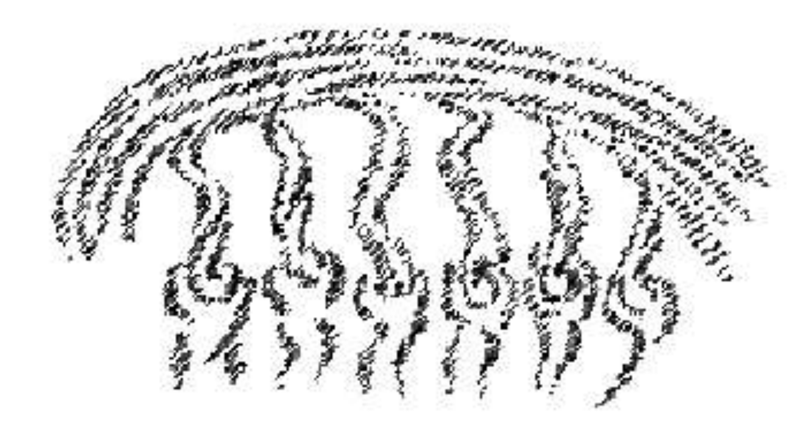
Et celui-là précisément, qui a connaissance de la vie spirituelle peut certes ne pas faire grand cas de l'actuelle intellectualité. Elle est abstraite, logique ; elle emplit l'être humain de concepts et d'idées qui sont comme des ombres, qui sont très éloignés de la réalité pleine de vie, qui sont froids et secs et terre à terre comparés à la vie chaude et lumineuse qui traverse de ses pulsations le monde et l'homme.

Mais l'intelligence est telle aujourd'hui seulement ; notre intelligence aujourd'hui, dans la conscience générale de l'humanité, n'en est qu'à son commencement, de même que nous n'en sommes encore qu'au début de l'ère michaélique. Cette intelligence deviendra quelque chose de tout à fait différent. Et si l'on veut se représenter ce qu'elle peut encore devenir de tout autre au cours de l'évolution, il faut songer que Thomas d'Aquin, dans la philosophie chrétienne du Moyen Âge, donnait encore aux êtres qui habitent les astres le nom d'intelligences. N'est-ce pas, en présence de l'actuelle conception matérialiste, nous avons dû dire que les étoiles sont des colonies d'entités spirituelles. Ce qui est ressenti comme étrange par l'homme d'aujourd'hui, parce qu'il ne pense absolument pas que lorsqu'il élève son regard vers les étoiles, il l'élève vers des êtres qui ont quelque chose à voir avec sa propre vie, et qui habitent les étoiles comme nous-mêmes habitons la terre.

Au Moyen Âge, au XIIIè siècle, Thomas d'Aquin désigne ainsi les êtres qui habitent les astres, bien qu'à propos d'une étoile il parle encore davantage d'un seul être, comme on pourrait parler d'un seul être à propos de l'humanité terrestre si on l'observait à partir d'une étoile étrangère. Donc, bien qu'il ne parle pas toujours d'êtres différents ou de beaucoup d'êtres qui, comme nous le savons, habitent les astres – si bien que nous avons à dire des étoiles que ce sont des colonies dans le cosmos – donc bien qu'il parle aussi d'un unique être astral, il parle cependant des Intelligences des astres. Cet enseignant chrétien, membre de l'Église au Moyen Âge, au XIIIè siècle, se trouve donc encore dans le champ de la tradition qui était déjà à ce moment sur le point de s'éteindre, en déclin, en décadence, mais qui indique encore distinctement que tout ce que nous englobons dans la dénomination d'intelligence fut autrefois quelque chose de différent de ce que c'est aujourd'hui.

Lorsque nous remontons jusqu'à un très lointain passé de l'évolution humaine – j'en ai déjà parlé hier – nous voyons que l'homme n'était pas encore un être qui engendrait lui-même les pensées, qui pensait les choses par sa propre force. Car cette faculté intérieure de l'âme, cette activité intérieure qui forme les pensées n'est en fait développée complètement que depuis le XVè siècle, depuis l'intervention de l'âme de conscience dans l'évolution de l'humanité. Et lorsque nous remontons jusqu'aux temps pré-chrétiens, dans le passé, nous trouvons partout que les humains n'avaient pas encore du tout conscience de penser eux-mêmes ; ils ne ressentaient pas qu'ils avaient des pensées, ils éprouvaient que les pensées leur étaient révélées par les choses. L'intelligence est partout répandue dans le cosmos.

L'intelligence est dans les choses. Et comme on perçoit les couleurs, on perçoit aussi le contenu intelligent, les pensées que contiennent les choses. Le monde est plein d'intelligence. La réalité de l'intelligence est partout. Au cours de l'époque moderne l'homme s'est en quelque sorte approprié cette intelligence. On aimerait dire ceci : l'intelligence est quelque chose qui est répandu dans le vaste univers, et dont l'être humain, à l'époque moderne, a partout reçu une goutte. Voilà ce qu'est l'homme. Mais chez l'être humain du passé, il en était ainsi qu'à chaque instant où il pensait, il était conscient que les pensées lui étaient inspirées, révélées. Il n'attribuait de l'intelligence qu'à l'univers, et non pas à lui-même.



Or, en tous temps, le gérant de cette intelligence cosmique qui, venant du soleil, répand ses rayons sur l'univers entier comme le fait la lumière, était l'esprit qui est désigné du nom de Michaël. Et aux temps chrétiens récents, il se produisit ce fait important qu'après le Mystère du Golgotha, la gérance de l'intelligence échappa, peu à peu aux mains de Michaël, et qu'il la perdit. Michaël a géré l'intelligence cosmique depuis que la terre existe. Et lorsqu'un homme sentait en lui des pensées, c'est-à-dire un contenu intelligent, à l'époque d'Alexandre et d'Aristote encore il considérait ces pensées non pas comme un contenu qui lui était propre, mais comme les pensées à lui révélées par la puissance de Michaël, bien qu'à cette époque païenne on ait donné à cette entité un autre nom. Mais ce contenu de la pensée échappa peu à peu à Michaël.

Et lorsque nous portons le regard sur le monde spirituel, nous voyons s'effectuer cette descente de l'intelligence du soleil sur la terre, descente qui s'accomplit jusqu'aux environ du VIIIè siècle après J-C. Au IXè siècle après J-C, les hommes commencent déjà, je dirais volontiers en précurseurs de ceux qui viendront ensuite, à développer une intelligence personnelle, l'intelligence établit son centre dans l'âme humaine. Et Michaël et les siens abaissent leur regard du soleil vers la terre et peuvent dire : ce que durant des éons nous avons géré nous a échappé, est perdu pour nous, s'est déversé en bas et se trouve maintenant dans les âmes des hommes sur la terre.

Voyez-vous, mes chers amis, c'était l'atmosphère qui régnait au sein de la communauté michaélique sur le soleil. A l'époque d'Alexandre et des siècles auparavant, la précédente régence de Michaël avait eu lieu sur la terre. Mais à l'époque du Mystère du Golgotha, Michaël était avec les siens dans le soleil. Et l'on ne voyait pas seulement le Christ quitter le soleil au temps du Mystère du Golgotha, les disciples de Michaël ne virent pas, comme les habitants de la terre, le Christ s'en approcher, ils le virent quitter le soleil ; et ils virent en même temps la maîtrise de l'intelligence leur échapper progressivement. Nous avons donc, au cours de la période récente de l'évolution, ce phénomène : à partir du Mystère du Golgotha, l'évolution se poursuit ainsi : si l'on a ici la ligne spirituelle-céleste, et ici la ligne terrestre (voir dessin : rouge et jaune), le Christ descend sur la terre et continue d'évoluer avec elle, l'essence de l'intelligence descend peu à peu vers la terre jusqu'au VIIIè et au IXè, siècle (vert).

Les hommes commencent alors, dans ce qu'ils nomment science, dans ce qu'ils développent dans leurs pensées, à s'attribuer à eux-mêmes une intelligence individuelle, personnelle. Michaël voit parmi les hommes ce qu'il a géré durant des éons. Et l'atmosphère au sein de la communauté michaélique est celle-ci : lors de notre prochaine régence – qui devrait commencer justement au dernier tiers du XIXè siècle – lorsqu'à nouveau nous imprégnerons la terre de nos impulsions, il nous faut retrouver là-bas l'intelligence qui est tombée du ciel sur la terre, pour gérer dans les cœurs, dans les âmes des hommes, ce qu'à travers des éons nous avons géré à partir du soleil, du cosmos.



C’est ainsi qu’en ce temps s’accomplit une préparation pour que la communauté michaélique retrouve dans les cœurs des humains ce qui a été perdu, ce qui, en quelque sorte sous l’influence du Mystère du Golgotha a accompli un parcours, un assez long parcours, du ciel vers la terre. Comment ensuite Michaël et les siens aspirèrent à reconquérir l’intelligence échappée de leurs mains sur le soleil dans les cœurs des hommes à partir de cette époque michaélique, de la fin des années soixante-dix du siècle précédent, c’est ce que je voudrais vous décrire un peu. Michaël, qui aspirait à descendre du soleil sur la terre pour ceux qui contemplent la réalité spirituelle dans le cosmos, Michaël veut, à l’avenir, s’établir dans le cœur, dans les âmes des hommes sur terre.

Et ceci doit commencer à notre époque, doit être une orientation du christianisme vers des vérités plus profondes, le Christ devant trouver son explication, son intervention dans l’humanité en tant qu’être solaire grâce à cet esprit solaire – Michaël – qui a toujours géré la faculté de compréhension, c’est-à-dire l’intelligence, qui ne peut plus la gérer maintenant dans le cosmos, mais veut à l’avenir la gérer à travers les cœurs humains. Lorsqu’aujourd’hui on voit se révéler de quelque façon l’intelligence et que l’on veut se mettre en quête de son origine, on s’adresse à une tête humaine, parce que précisément l’intelligence est en quelque sorte descendue du ciel sur la terre, est active dans l’âme humaine et se manifeste intérieurement par la tête de l’homme.

Lorsqu’autrefois on aspirait à l’intelligence, on recherchait l’essence intelligente qui se révèle dans le cosmos, il n’en était pas toujours ainsi. Et dans le passé, l’homme n’aspirait pas à conquérir l’intelligence par un développement de sa tête, il y aspirait en recherchant l’inspiration par les forces du cosmos. J’aimerais dire ceci : un exemple de la façon dont l’intelligence cosmique peut être recherchée – comme elle ne l’est plus aujourd’hui, mais comme elle le fut autrefois – on en trouve un lorsqu’on se trouve comme il nous fut donné de le faire dimanche dernier à Tintagel – à l’endroit où se dressait autrefois le château d’Arthur, où le roi Arthur exerçait avec ses douze compagnons sa souveraineté, cette souveraineté étrange, et si importante pour le monde européen.

Avec ce que rapportent les documents historiques sur Arthur et sa Table ronde, on ne se fera pas facilement une idée de ce que furent effectivement les tâches de ce qu’on appelle la Table ronde d’Arthur. Mais on s’en forme une lorsque l’œil spirituel ouvert, on se tient là où autrefois le château se dressait, et qu’on regarde la portion de mer que l’œil embrasse, cette portion de mer qui est en quelque sorte divisée en deux parties par un monticule. On peut alors, en relativement peu de temps, observer un jeu merveilleux entre la lumière et l’air, mais aussi entre les esprits des éléments qui vivent dans la lumière et dans l’air.

On peut alors contempler les entités spirituelles qui tantôt affluent vers la terre avec les rayons du soleil, tantôt se reflètent en une pluie scintillante et fluide et captent ces reflets ; ce qui est soumis aux forces de la pesanteur terrestre et dans l’air se manifeste à travers les esprits de l’air plus denses. On peut contempler aussi, quand la pluie disparaît et que les rayons du soleil traversent l’air purifié, comment un tout autre jeu des éléments se produit. Là, on perçoit l’action du soleil dans les substances terrestres. Lorsqu’on contemple cela, de préférence en un tel lieu, on ressent une « piété païenne » – on ne peut pas être bien « chrétiennement pieux », la piété païenne est autre chose que la piété chrétienne. Être « païennement pieux », c’est s’abandonner avec son cœur et sa sensibilité aux êtres spirituels présents dans les phénomènes naturels, à la multiplicité des entités spirituelles présentes dans l’action de la nature.



Or, en général, nos institutions sociales ne permettent pas à l’homme d’aujourd’hui de saisir et de fixer ces effets manifestés dans le jeu des forces de la nature. Pénétrer profondément dans ces choses n’est possible qu’à la connaissance initiatique. Mais voyez-vous, à toute chose qui doit être conquise en esprit, est toujours liée une condition fondamentale. Je vous disais ce matin en commentant ce premier exemple, ce qui doit être fait pour la connaissance des phénomènes extérieurs : il faut qu’en outre agisse

le karma de deux êtres humains en voie d'harmonisation. Pour que puisse affluer vers la mission, vers les tâches du roi Arthur et des siens ce qui se révèle de façon si merveilleuse en esprit dans la mer, il fallait que quelque chose de particulier soit présent. Il en est tout à fait aujourd'hui comme si le jeu qui se poursuit dans l'atmosphère au-dessus des vagues écumantes, frisottantes, qu'illumine et fait étinceler le soleil, comme si aujourd'hui encore la nature déployait partout au-dessus de cette mer, devant ces montagnes, son jeu magique.

Mais pour le saisir et le fixer, il fallait qu'il soit perçu par plus d'un homme. Il fallait un groupe d'êtres humains dont l'un se sente comme un centre, et dont les douze compagnons soient constamment formés de façon telle que par leur tempérament, par leur sensibilité, par tout leur comportement, ils constituent une unité de douze que l'on puisse grouper comme les constellations du Zodiaque autour du soleil. Si bien justement que la Table ronde était ainsi composée que le roi Arthur occupait le siège au centre, et qu'autour de lui les Douze, lorsqu'ils étaient rassemblés en un conseil, avaient au-dessus d'eux comme emblème, comme signe, les constellations du Zodiaque afin de montrer sous quelle influence cosmique ils se trouvaient. C'est de ce lieu que partit pour ainsi dire la civilisation européenne.

C'est là que le roi Arthur et ses Douze recevaient les forces qu'ils puisaient dans le soleil, pour accomplir à travers le reste de l'Europe leurs importantes campagnes et combattre les anciennes et sauvages puissances démoniaques qui habitaient encore à l'époque une grande partie de la population européenne, et l'en débarrasser. C'est pour la civilisation extérieure que luttaient ces douze compagnons du roi Arthur, qui les dirigeait.

Demandons-nous maintenant : comment se sentaient les Douze ? Quel sentiment avaient-ils d'eux-mêmes ? Nous ne comprenons ce qu'il y avait là qu'en revenant à ce que je viens d'exposer. Ces hommes ne sentaient pas en eux la présence de l'intelligence. Ils ne disaient pas : J'élabore mes pensées, mes pensées intelligentes, – ils ressentaient que l'intelligence leur était révélée, et ils en recherchaient les révélations à travers un groupe comme celui que j'ai décrit, à douze ou à treize. Ainsi ils aspiraient en eux l'intelligence dont ils avaient besoin pour donner forme aux impulsions civilisatrices.

Et ils se sentaient aussi sous le pouvoir que l'on peut désigner du nom chrétien-hébraïque de Michaël. Et même – toute la configuration du château d'Arthur le montre – la troupe des Douze est même, dans le sens le plus éminent du terme, sous la direction du roi Arthur, une troupe michaélique comme au temps où Michaël gérait encore l'intelligence cosmique. Oui, cette troupe est même celle qui a conservé le plus longtemps à Michaël la souveraineté sur l'intelligence cosmique. Et l'on aimerait dire : lorsqu'on regarde aujourd'hui les ruines du château d'Arthur, on sent aujourd'hui encore dans la chronique de l'Akasha tomber les pierres de ce qui fut autrefois les portes puissantes du château et en même temps qu'elles tombent on ressent comme une image terrestre de la chute de l'intelligence cosmique glissant des mains de Michaël vers la sensibilité des hommes.

A côté du courant michaélique arthurien naît alors en polarité un contre-courant à un autre lieu, en un lieu où s'est réfugié plutôt le christianisme intérieur, naît le courant du Graal. Le lien existe entre eux que vous trouvez esquissé dans la légende de Perceval. On trouve le courant du Graal, dans lequel aussi nous trouvons les Douze groupés autour d'un seul ; mais de façon telle que l'on ne compte plus sur l'intelligence, sur les pensées de nature intelligente se révélant, venues du ciel sur la terre, mais que maintenant ce qui descend se comporte vis-à-vis des pensées terrestres comme le fou pur – Perceval. C'est cela qui maintenant descend du ciel, et l'on ne compte plus sur l'intelligence que dans le champ terrestre.

C'est dans le nord, de ce côté-ci, que se tient le château d'Arthur, où l'on pense encore à l'intelligence cosmique, où l'on veut encore introduire l'intelligence du cosmos dans la civilisation terrestre. Et il y a là le château du Graal, qui s'oppose à lui, où l'on ne puise plus au ciel l'intelligence, où l'on compte pleinement avec ce qui est sage pour les hommes et qui est insensé devant Dieu, avec ce qui est sage devant Dieu et insensé devant les hommes. C'est du château situé plutôt dans le sud qu'afflue ce qui veut se déverser dans l'intelligence en excluant l'intelligence.

Et nous avons ainsi dans ces temps passés qui remontent encore jusqu'à l'époque où là-bas, en Asie, le Mystère du Golgotha eut lieu, nous avons – si nous nous replaçons comme il convient dans ce qui s'est passé, d'une part un effort intense pour maintenir la souveraineté cosmique de Michaël sur l'intelligence par le principe arthurien, et d'autre part, en Espagne, dans le principe du Graal, l'aspiration à escompter que dans l'avenir il faudra trouver l'intelligence sur la terre, l'intelligence qui n'afflue plus venant du ciel. Toute la légende du Graal respire l'esprit de ce que je viens de formuler.

Nous trouvons donc, en plaçant en quelque sorte ces deux courants côte à côte, le grand problème qui se posa à l'époque, je dirais volontiers par ce qui apparaissait historiquement aux hommes : les effets du principe arthurien et les effets du principe du Graal. Le problème était posé : Comment non seulement un homme comme Perceval, mais aussi comment Michaël lui-même trouvera-t-il le chemin de ses protecteurs arthuriens, qui veulent maintenir sa souveraineté cosmique, vers ses protecteurs du Graal, qui veulent lui frayer la voie vers les cœurs, vers la sensibilité des hommes, afin qu'il puisse atteindre en eux l'intelligence ? C'est ainsi que nous apparaît le grand problème de notre époque : grâce à la régence de Michaël, le christianisme doit être compris dans un sens plus profond. Il se dresse dans toute sa force devant nous, ce problème, gravé par les deux éléments du contraste : par le château dont les ruines sont visibles à Tintagel, et par cet autre que les humains ne voient pas si aisément parce qu'il est en tous points dissimulé par la forêt d'esprits qui s'étend à soixante milles autour de lui.

C'est entre ces deux bourgs que se dresse la grande question : comment Michaël donnera-t-il l'impulsion nouvelle nécessaire pour que soit saisie la vérité du christianisme ? Or, on ne peut pas dire que les chevaliers du roi Arthur n'ont pas combattu pour le Christ et dans l'esprit de son impulsion. Seulement, ce qui vivait en eux c'est qu'ils cherchaient encore le Christ dans le soleil, et qu'ils ne voulaient pas cesser de le faire. C'est par là qu'ils se ressentaient apportant le ciel sur la terre, menant leurs combats michaéliques pour le Christ agissant à travers les rayons du soleil. Dans un autre esprit, à l'intérieur du courant du Graal, l'impulsion du Christ agissait pleinement consciente d'être descendue sur la terre, de devoir être portée par les cœurs des hommes, et pour ainsi dire d'unir l'élément le plus spirituel du soleil à l'évolution terrestre des humains.

J'ai pu, ces derniers jours, vous parler de ces individualités, de ces personnalités qui, au XIIè siècle, ont été actives dans l'École de Chartres, portées par une haute spiritualité. J'ai attiré votre attention sur des maîtres de cette École de Chartres comme Bernardus Sylvestris, Bernard de Chartres lui-même, Alain de Lille ; quelques autres encore ont enseigné là et rassemblé autour d'eux un grand nombre d'élèves. Lorsqu'on prend tout ce que je vous ai déjà caractérisé, ce qui était propre à ces grands maîtres de Chartres, on peut dire ceci : Ils avaient encore en eux quelque chose des anciennes traditions d'une nature qui était un être vivant, non pas de la nature abstraite, qui était matérielle. Et c'est pourquoi aussi planait encore au-dessus de l'École de Chartres, dirais-je volontiers, quelque chose de ce christianisme solaire dont les héros de la Table ronde, en chevaliers de Michaël, tentaient de faire passer les impulsions dans le monde.

Cette École de Chartres, elle est de bien étrange façon placée, dirais-je volontiers, entre le principe nordique d'Arthur et le principe du Christ au sud. Et les impulsions suprasensibles invisibles agissent comme les ombres du château d'Arthur et du château du Graal, non pas tellement par le contenu de l'enseignement, mais bien plutôt sur le ton tout entier, sur l'attitude, sur l'atmosphère régnant – nous dirions aujourd'hui dans les salles de conférences de Chartres parmi les élèves enthousiastes. C'était le temps où notamment ces maîtres de Chartres présentaient le christianisme sous une forme qui voyait partout dans le Christ apparu en Jésus de Nazareth une haute entité solaire.

Si bien que simultanément, dirais-je, lorsqu'on parlait du Christ, on voyait l'impulsion continuant d'agir au sein de l'évolution terrestre selon l'esprit du Graal, et aussi l'impulsion solaire affluant d'en haut dans le Christ. Ce ton fondamental de l'enseignement donné à Chartres, et qui s'offrait à la contemplation spirituelle, on ne le trouve pas dans les documents littéraires dus aux maîtres isolément. Pour celui qui les lit aujourd'hui, ils prennent presque l'allure de nomenclatures. Mais celui qui les lit en les comprenant en esprit perçoit justement dans ces courtes phrases insérées entre les noms, les terminologies et les définitions si abondants les vues profondes, les vues spirituelles qu'avaient encore ces maîtres de Chartres.

Vers la fin du XIIè, siècle, ces maîtres de Chartres franchirent le porche de la mort et pénétrèrent dans le monde spirituel. Ils y rencontrèrent l'autre courant, qui se rattachait à l'ancienne époque michaélique, mais qui tenait pleinement compte du christianisme. Dans le monde spirituel, ils rencontrèrent tout ce que les aristotéliciens avaient fait pour préparer le christianisme autrefois grâce à la campagne entreprise par Alexandre le Grand en Asie ; et ils rencontrèrent aussi Aristote et Alexandre eux-mêmes, qui se trouvaient dans le monde spirituel. Ce que ces deux êtres portaient en eux ne pouvait pas se trouver sur la terre à cette époque, parce que cela tenait compte d'un renoncement à l'ancien christianisme lié à la nature, tel que le reflet s'en trouvait encore dans l'enseignement de Chartres où agissait encore quelque chose comme, dirais-je volontiers, le christianisme païen, le christianisme pré-chrétien, présent aussi à la Table ronde d'Arthur.

A ce moment, tandis que les maîtres de Chartres étaient actifs, les aristotéliciens, ceux qui avaient fondé et favorisé l'alexandrinisme, ne pouvaient être sur la terre. Leur temps ne vint qu'un peu plus tard, à partir du XIIIè siècle seulement. Mais entre temps il se passa quelque chose de très important. Ceux qui étaient les maîtres de Chartres et tous ceux qui leur étaient liés rencontrèrent, après avoir franchi le porche de la mort et accédé au monde spirituel, ceux qui se préparaient à descendre dans le monde physique, et qui conformément à leur karma aspiraient à ce moment à rejoindre l'ordre des Dominicains. Ils rencontrèrent donc ces âmes se préparant à descendre. Et pour employer les mots ordinaires d'aujourd'hui, je dirai qu'au tournant du XIIè au XIIIè siècle, au début du XIIIè siècle, il y eut une sorte de conférence entre les âmes qui venaient d'arriver et celles qui allaient descendre.

C'est au cours de cet entretien que s'établit le grand équilibre, l'action du christianisme solaire, telle qu'elle se révèle par exemple dans le principe du Graal et aussi dans les enseignements de Chartres, devant s'unir à ce qu'étaient l'aristotélisme et l'alexandrinisme. Et les Alexandrins descendirent, fondèrent la scolastique, spirituellement importante et que l'on n'apprécie pas du tout suffisamment aujourd'hui, au sein de laquelle on lutta pour ce qui ne pouvait être tout d'abord conquis que grâce à une attitude radicale et extrême : la compréhension de l'immortalité individuelle de l'homme au sens chrétien, cette immortalité personnelle que les maîtres de Chartres n'avaient pas aussi rigoureusement défendue. Car ils avaient encore en eux quelque chose qui leur faisait dire : lorsqu'elle franchit le porche de la mort, l'âme retourne dans le sein du divin. Ils parlaient beaucoup moins de l'immortalité personnelle, individuelle, que les instructeurs dominicains, les scolastiques.

Bien des choses importantes se passèrent alors. Par exemple, lorsqu'un des maîtres de la scolastique était descendu du monde spirituel pour diffuser l'aristotélisme dans l'esprit du christianisme, il n'était

pas encore possible lors de cette descente – le karma le voulait ainsi – de relier pleinement à l'âme ce qui était le contenu profond du principe du Graal. C'est là la raison pour laquelle la conception du Graal de Wolfram von Eschenbach n'apparut que relativement tard. Un autre, qui descendit un peu plus tard, apporta les éléments nécessaires, et au sein de l'ordre des Dominicains un jeune moine et un plus âgé discutèrent à propos de la liaison complète entre l'aristotélisme et ce qui était plutôt un christianisme naturel, tel qu'il vivait au sein du cercle du roi Arthur.

Puis les individualités qui étaient les maîtres dominicains remontèrent aussi dans le monde spirituel. Alors s'établit ce grand équilibre sous la direction de Michaël lui même, dont le regard s'abaissait désormais sur l'intelligence se trouvant sur la terre, et qui maintenant rassemblait les siens : des entités spirituelles du monde suprasensible, une grande somme d'êtres élémentaires et de très nombreuses âmes humaines désincarnées que leur élan intérieur poussait vers un renouvellement du christianisme. Ceci ne pouvait pas encore avoir lieu dans le monde physique, parce que les temps n'étaient pas encore accomplis.

Mais une grande et puissante institution de sagesse fut fondée dans le suprasensible sous la direction de Michaël lui-même, où toutes les âmes se trouvèrent réunies qui étaient encore teintées de paganisme, mais aspiraient au christianisme, les âmes aussi qui dans les premiers siècles chrétiens avaient déjà vécu sur la terre, portant dans leur cœur le christianisme sous la forme qu'il avait alors. Une troupe michaélique se forma qui, dans les régions suprasensibles, dans le monde spirituel, reçut les enseignements des maîtres michaéliques de l'ancienne époque alexandrine, des maîtres michaéliques du temps de la tradition du Graal, et aussi des maîtres michaéliques liés à des impulsions comme celle du roi Arthur.

Toutes les âmes portant une coloration chrétienne se sentirent attirées vers cette communauté michaélique, où d'un côté un enseignement important était donné sur les anciens Mystères, sur toutes les anciennes impulsions de nature spirituelle, mais où l'on évoquait aussi l'avenir, le dernier tiers du XIXè siècle où Michaël devait œuvrer à nouveau sur la terre et où devaient être apportés sur la terre tous les enseignements qui, dans une école céleste, dirais-je volontiers, avaient été développés sous la direction de Michaël aux XVè, XVIè siècles. Et si vous recherchez les âmes qui à cette époque se groupèrent autour de l'école de Michaël lui-même, se préparant a leur prochain séjour terrestre, vous trouverez précisément parmi elles de nombreuses âmes qui aujourd'hui ressentent le besoin de rejoindre le mouvement anthroposophique.

Le karma les a conduites de telle façon qu'à l'époque elles se sont groupées autour de Michaël, durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, pour apporter à nouveau sur la terre un christianisme cosmique. Mais que le karma ait uni un grand nombre d'âmes qui sont entrées sincèrement dans le mouvement anthroposophique avec de tels antécédents, avec de tels préalables, c'est ce qui fait du mouvement anthroposophique le mouvement michaélique proprement dit, le mouvement renouvelant véritablement le christianisme. Ceci est dans le karma du mouvement anthroposophique, et c'est aussi dans le karma de beaucoup de ceux qui se sont approchés sincèrement du mouvement.

La tâche particulière du mouvement anthroposophique, c'est d'apporter au monde cette impulsion michaélique – car il faut qu'elle pénètre dans la civilisation au cours des siècles si celle-ci ne doit pas périr – qui peut être de cette manière saisie concrètement, dont on retrouve la trace sur terre en de nombreux monuments, et qui apparaît aussi de façon frappante lorsqu'on perçoit autour du château d'Arthur détruit les jeux merveilleux des éléments naturels.

Voilà ce que, avec cette conférence d'aujourd'hui dont il nous est encore fait don, je voulais inscrire tout d'abord dans vos cœurs.

LE KARMA DANS L'INDIVIDU ET DANS L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Londres, 24 août 1924

Il m'est tout d'abord très agréable de remercier chaleureusement des paroles aimables que le président de la Société anthroposophique anglaise, Mr. Collison, vient de prononcer. Vous pouvez être toujours convaincus que c'est pour moi une joie que de me retrouver à nouveau parmi vous et d'aider ici au développement de certains éléments de notre travail anthroposophique. En cet instant, on peut se trouver, avec ce travail anthroposophique, sous deux impressions : en premier celle qui est due au fait que nous revenons précisément de Torquay, où nous avons pu, durant un temps, vivre dans des descriptions du monde spirituel qui se situaient sous le signe que j'ai caractérisé avant-hier : des deux manifestations d'été qui sont nées de l'impulsion de notre ami Dunlop, et de notre amie Mrs. Merry, il émane pour nous une ambiance occulte, aimerais-je dire ; dans toute l'atmosphère des manifestations, dans cet environnement que crée la nature élémentaire avec son action élémentaire et spirituelle aussi – ou tout au moins la proximité d'une telle nature – on ressentait une certaine impulsion intérieure à demeurer dans le champ de ce qui était décrit dans le cadre des impulsions qui sont tout à fait liées au lieu.

La deuxième impression venait du fait que pour la première fois il m'est accordé de parler parmi vous, mes chers amis, depuis qu'eut lieu ce Congrès de Noël si important au Gœthéanum. Ce Congrès de Noël certes – car c'était dans vos intentions – a été commenté, pesé par la pensée, éprouvé dans le sentiment ici, dans cette branche de nos amis anglais. Il est juste, mes chers amis, que l'impulsion pleine et entière de ce Congrès de Noël, d'une part, pour autant que cela soit a paru dans les différents lieux où j'ai pu en parler après, que cette impulsion pleine et entière ici davantage, là moins – est comprise, qu'elle commence à vivre, mais aussi qu'elle déconcerte parfois les cœurs de nos amis anthroposophes. Cette impulsion de Noël était devenue nécessaire : l'évolution de la Société anthroposophique, depuis qu'elle s'était rendue indépendante, qu'elle s'était détachée de la Société théosophique et avait cessé de lui être unie comme autrefois, n'avait pas pris la forme dont j'avais pensé, notamment en 1913, qu'elle la revêtirait.

Et puis, bien des choses sont nées de la Société anthroposophique qui n'étaient pas animées de la force vitale organique, intérieure de ce que représente spirituellement le mouvement anthroposophique. Tout cela, je l'ai exposé pendant le Congrès de Noël, et je ne veux ici que le rappeler. C'était en un certain sens une entreprise audacieuse que d'en venir, dans les semaines qui précédèrent le Congrès, à la décision d'assurer moi-même la présidence de la Société anthroposophique telle qu'elle a été fondée par le Gœthéanum. Car jusqu'ici, je ne voulais apparaître au sein du mouvement anthroposophique qu'à l'arrière-plan, en qualité d'instructeur, et n'avais accepté aucune fonction officielle.

Il est bien difficile à toutes les obligations morales qui, dans le monde spirituel sont imposées à l'enseignant, à toutes les responsabilités vis-à-vis du monde spirituel, d'ajouter à notre époque l'administration extérieure de la Société, qui a de fait pour tâche de gérer les richesses spirituelles, le patrimoine de sagesse de l'anthroposophie. Cependant, il le fallait. Mais c'était une entreprise audacieuse dans la mesure où l'on se trouvait devant une éventualité : de ce fait, bien des choses pouvaient se perdre qui appartiennent aux courants spirituels qui aujourd'hui veulent affluer vers le monde des hommes, et que le mouvement anthroposophique a pour tâche de recevoir.

Or, il est permis de dire que la situation a pris tout à fait cette forme : non seulement, environ depuis le Congrès de Noël, les révélations venues du monde spirituel n'ont pas été endiguées, mais au contraire même le monde spirituel voit avec une bien plus grande bienveillance ce qui s'accomplit dans la Société anthroposophique grâce au mouvement anthroposophique, et que les dons, depuis ce Congrès de Noël, affluent en fait du monde spirituel en bien plus grande abondance ; si bien donc que dans cette perspective ésotérique aussi nous pouvons, avec une entière satisfaction, jeter un regard en arrière sur le Congrès de Noël. Ce qu'expriment les mots : la signification ésotérique du mouvement anthroposophique, cela, mes chers amis, doit devenir toujours plus vrai, toujours plus réel.

Le courant qui passe à travers le mouvement anthroposophique doit prendre un caractère toujours plus ésotérique. Ceci ne sera bien compris que lorsqu'on comprendra la tâche pleinement ésotérique du Comité directeur au Gœthéanum, lorsqu'on comprendra ce que j'ai voulu dire au Congrès de Noël en exprimant qu'il doit être un Comité d'initiative, qu'il doit faire siennes les tâches que donne au mouvement anthroposophique le monde spirituel, qu'il doit les accepter, les orienter vers le monde, et n'a pas le droit d'être un simple comité d'administration. Or, mes chers amis, on a vu que les cœurs ont reçu avec une grande réceptivité la substance ésotérique qui depuis le Congrès de Noël passe aussi à travers les conférences. Et il est possible d'espérer qu'à l'avenir ce sera le cas aussi, bien que peut-être la situation soit telle, en raison de l'esprit conservateur de l'Angleterre, qu'on remarque une légère inclination à maintenir les rapports comme autrefois, sans y adjoindre ce qui doit émaner du Gœthéanum, tout à fait par la volonté du mouvement anthroposophique même.

Mais peut-être quelque chose d'un élément progressiste s'introduira-t-il peu à peu dans ce conservatisme. Et nous sommes autorisés à espérer que ce qui est peut-être déjà là aujourd'hui, mais

n’est pas encore remarqué, n’est pas du tout remarqué, passera sans avoir été remarqué, et qu’on en perdra l’habitude avant d’avoir su que c’était là. Je sais combien on est attaché à ce qui s’est installé dans le passé. Mais il faut absolument élever ce que l’on ressent, mes chers amis, jusqu’à la conscience que le mouvement anthroposophique est dans son ensemble, vis-à-vis de toutes choses dans le monde, quelque chose de neuf, et qu’il est extrêmement difficile, qu’il est même impossible, dans beaucoup de domaines de cultiver cet élément neuf dans les formes du passé. Naturellement, il est d’autre part difficile à l’homme de trouver pour un contenu nouveau une forme nouvelle.

Eh bien, mes chers amis, en partant de ce point, je voudrais attirer votre attention sur ceci : au fond le mouvement anthroposophique tel qu’il veut prendre forme maintenant, prendre forme notamment dans ses courants spirituels, est une sorte de retour aux intentions du début. Ce qu’il y avait dans ces intentions, ce n’est pas seulement ce qui s’est passé à l’époque à Berlin, quand la Section allemande de la Société théosophique a été fondée, alors que pendant cette fondation, un cycle de conférences a été prononcé par moi, et qui portait le titre « Anthroposophie », si bien que pour ainsi dire, le mouvement anthroposophique était présent lors de la fondation de la Section allemande de la Société théosophique ; et ce qui s’est passé au sein de la Société théosophique de notre fait, ce ne fut jamais autre chose que de l’anthroposophie.

Ce n’est pas seulement cela qui était présent ; il y avait encore ceci : chez moi, l’intention était déjà ferme à l’époque d’introduire dans le mouvement anthroposophique un caractère ésotérique. C’est pourquoi la première conférence que j’ai faite dans le cadre de ce qui devait être dit dans la Section allemande de la theosophical Society portait le titre « Exercices pratiques sur le karma ». Mais les personnalités qui à l’époque étaient présentes lors de cette fondation, s’effrayèrent beaucoup en entendant ce titre, et je pourrais encore aujourd’hui décrire très concrètement les ondes astrales, des frissons et des tremblements que révélait notamment la personne des vieux messieurs qui, issus du mouvement théosophique, entendirent à ce moment que je voulais parler des aspects pratiques du karma.

Et l’on m’adressa des paroles comme celles-ci : voulez-vous donc mettre au tombeau en un jour notre travail de décennies ! – car les gens croyaient en effet avoir accompli un travail durant des décennies. En permanence, des réunions particulières, des councils eurent lieu dans lesquels on me fit comprendre que les choses ne pourraient aller ainsi. Et je ressentais alors non seulement l’impression astrale et celle du Moi, l’impression des ondes des frissons et des tremblements, je ressentais aussi le frissonnement de la « chair de poule » astrale des vieux messieurs. Il devenait tout à fait impossible de maintenir mon programme, c’eût été une entreprise vaine. C’est ainsi que le mouvement théosophique en Allemagne prit un courant plutôt théorique, comme le fait aussi la Theosophical Society dans son ensemble, et l’ésotérisme proprement dit dut attendre.

Peut-être était-ce bien ainsi. Car il se passa alors trois fois sept années durant lesquelles bien des choses purent devenir familières dans l’inconscient et dans le subconscient, qui ne voulaient pas vraiment pénétrer dans la conscience. Et c’est aussi ce qui s’est accompli. Ainsi, maintenant, peut commencer justement pour le début de la vie de l’impulsion de Noël gœthéaniste, sous cette forme ésotérique, ce qui n’était pas possible à l’époque, l’adaptation peut commencer par la recherche sur le terrain karmique des impulsions occultes de l’évolution du monde, du cosmos et de l’humanité. On s’enquiert du karma de l’humanité, du karma de l’individu, etc., et les réponses sont données lorsqu’elles peuvent l’être aujourd’hui à partir du monde spirituel.

C’est ainsi que pourront devenir perceptibles les impulsions qui veulent avec force, venant du monde suprasensible, pénétrer dans le monde humain de notre temps. C’est pourquoi, après que cette introduction aura été traduite, nous commencerons donc par un exposé répondant à cette orientation. Comment le karma est aujourd’hui ancré en l’individu et en l’évolution humaine, et comment on peut, grâce à cette connaissance, commenter certains faits karmiques, c’est ce qui apparaîtra à notre âme quand nous aurons fait précéder ce commentaire d’une introduction sur l’évolution de la conscience humaine à partir d’états dans lesquels, dans la vie ordinaire encore, les hommes avaient une perception directe, élémentaire, du karma, pour passer à d’autres états de conscience auxquels ils parvinrent plus tard et dans lesquels la vue claire et directe du karma leur échappait.

Car il en est ainsi aujourd'hui que dans la conscience dont il est doté maintenant, dans la conscience diurne, éveillée, l'homme ne sait rien de son karma. Le monde dans lequel il vit de son réveil à son endormissement, l'empêche de connaître spontanément, élémentairement, son karma. Mais l'humanité n'a pas toujours vécu dans cet état de conscience, celui que l'on appelle normal aujourd'hui ; elle vivait autrefois, durant l'évolution post-atlantéenne encore, et dans la vie quotidienne, dans d'autres états de conscience. Aujourd'hui, pour la conscience normale, nous vivons dans trois états que j'ai souvent caractérisés : premièrement la conscience éveillée, deuxièmement la conscience de rêve, où des fragments des expériences de la journée surgissent comme des réminiscences à la conscience, mais où interviennent aussi bien des influx du monde spirituel ; et enfin, troisièmement, l'état de plein sommeil, dans lequel l'âme humaine ne connaît que l'apathie, le crépuscule, les ténèbres, et où la conscience sombre pour ainsi dire dans l'inconscience.

Conscience éveillée
Conscience de rêve
Conscience du sommeil

Il n'en fut pas toujours ainsi pour l'humanité. Il y eut des temps dans l'évolution humaine où la conscience quotidienne suivait un tout autre cheminement. Et lorsque nous remontons très, très loin dans le passé qui suivit immédiatement la catastrophe atlantéenne, quand les terres émergèrent aux endroits où auparavant il n'y avait que la mer, où la mer monta aux endroits où précédemment il y avait le sol, où la terre dut traverser une période de glaciation – si nous prenons ce temps qui suivit immédiatement la catastrophe post-atlantéenne, dans laquelle sombrèrent de vastes et anciennes cultures, si donc nous portons le regard en un temps qui se situe environ huit à dix mille ans derrière nous, – nous rencontrons certes une humanité qui connaissait trois états de conscience différents.

L'humanité qui survécut à la catastrophe atlantéenne avait aussi trois états de conscience, mais qui étaient essentiellement d'une autre nature. Cette conscience quotidienne terre à terre de l'homme d'aujourd'hui, du réveil à l'endormissement, où il voit tout autre homme avec des contours précis, où il voit aussi les autres êtres et les phénomènes de la nature dotés de contours précis, cet état de la conscience de veille n'existait certes pas dans ces temps anciens ; on voyait l'être humain sans contours précis, s'élargissant de tous côtés dans le spirituel, dans la réalité aurique, et dans cette nature aurique on percevait son âme. On voyait aussi les animaux pourvus d'auras puissantes.

Dans cette aura on discernait les processus internes, la digestion, la respiration. On voyait les plantes comme s'élevant vers les hauteurs dans une sorte de nuée qui constamment enveloppait la terre. Pour cette conscience, tout était plongé dans une lumière astrale scintillant faiblement. Et l'on peut bien dire que pour cette humanité ancienne, qui vécut après la catastrophe atlantéenne, cet état de conscience diurne était celui d'une vision astrale déclinante du monde physique.

Je dis déclinante, c'est-à-dire dont la luminosité allait s'affaiblissant progressivement ; car en effet, avant la catastrophe atlantéenne cette contemplation dans une lumière astrale était beaucoup plus forte, beaucoup plus intense qu'aujourd'hui. Mais l'entrée, l'éveil à cet état de conscience, cette entrée-éveil à cet état de conscience de la vision astrale déclinante était autre que pour l'homme d'aujourd'hui la sortie de l'état de sommeil, où des rêves chaotiques se présentent à l'âme avant que l'homme aborde la journée. Lorsque les humains de ces temps passés s'éveillaient, il leur semblait que dans leur conscience persistait non seulement un monde de rêve, mais un monde réel dans lequel ils étaient plongés, dont ils connaissaient aussi l'existence, et dont ils sortaient à ce moment ; un monde dans lequel ils avaient commerce avec des entités spirituelles appartenant aux Hiérarchies supérieures, et avec des êtres spirituels de nature élémentaire.

Ce réveil était réellement comme lorsqu'aujourd'hui l'homme passe d'un lieu dans lequel il a vécu beaucoup de choses en un autre où dans le champ de nouvelles expériences il se souvient de tout ce qu'il a vécu. Lorsqu'on abordait la journée dans ces temps passés, on avait de nouvelles expériences diurnes, mais on avait aussi les souvenirs décrits : on avait séjourné en un autre lieu où l'on était seulement en compagnie d'autres êtres, non pas directement avec les hommes physiques qui sinon vous entouraient avec les animaux et les plantes, où l'on était entouré des âmes humaines désincarnées qui vivent entre la mort et une nouvelle naissance, où l'on se trouvait avec des êtres qui ne vivent jamais sur la terre en état d'incarnation.

Après avoir quitté une certaine catégorie d'habitants de l'univers, on se sentait placé dans un autre monde, dans le monde des expériences physiques entre la naissance et la mort. Mais l'on sentait aussi distinctement le souvenir du monde spirituel, de ce monde que l'homme parcourt entre la mort et une nouvelle naissance. On peut dire alors : dans la contemplation astrale déclinante pénétrait la vision du monde spirituel. Si bien qu'en fait, cet état de conscience où, comme aujourd'hui, l'être humain se trouve parmi des entités purement physiques, n'existait pas à cette époque.

Les humains avaient, non seulement dans une sorte de rêve, mais dans une représentation très concrète de la réalité, cette sensation qu'en abordant la conscience diurne, ils voient des arbres, des animaux, des montagnes et des rochers et des nuages, mais c'est le même monde dans lequel vivent aussi ces êtres spirituels et ces âmes humaines qui ne sont pas incarnées sur la terre, qui vivent dans le monde spirituel où l'on vit entre la mort et une nouvelle naissance. Ils avaient alors, ces humains, cette

représentation concrète : dans chaque arbre, dans chaque rocher remarquable, dans la profondeur des montagnes et vers les hauteurs des nuages, ces êtres se meuvent lorsque l'homme se réveille, ils se glissent et disparaissent dans les choses, dans les créatures de la nature physique extérieure.

On s'en allait dans la forêt, on voyait un arbre particulier. On savait alors à ce temps que dans cet arbre, un être nocturne a disparu avec lequel on avait voisiné, et l'on voyait distinctement, comme aujourd'hui l'initié peut encore le voir : les entités spirituelles disparaissent dans les séjours physiques comme dans leurs maisons. Il n'est alors pas surprenant que tout cela ait passé dans les mythes et que les hommes aient parlé d'esprits des arbres, d'esprits des sources, d'esprits des nuages et des montagnes. Ils voyaient se glisser pour y disparaître dans les montagnes, dans les vagues, dans les nuages, dans les plantes et dans les arbres, tout ce qui se trouvait avec eux durant la nuit.

C'était l'aube dans l'âme qui à cette époque voyait le monde spirituel disparaître dans le monde sensible, physique. Des esprits supérieurs, sublimes, on disait en paroles dignes : ils ont leur lieu de repos dans ces séjours physiques. Des êtres élémentaires inférieurs qui vivent souvent parmi les animaux à une période de leur évolution, on disait : ils s'y cachent. La chose était exprimée sur le ton de la taquinerie. Mais ce que l'on exprimait d'un côté avec grandeur, de l'autre dans l'impuissance et en taquinant, correspondait exactement au sentiment que l'on avait de cette aube dans l'âme. Mais représentez-vous, mes chers amis : un homme se trouvait, durant la dernière phase de son sommeil, dans ce monde spirituel, et le matin il s'en rend compte ; c'est seulement au réveil qu'il s'aperçoit très nettement qu'il s'y trouvait. Pourquoi cela ?

Pourquoi ne voyait-il en fait qu'au moment du réveil, quand les esprits disparaissaient, ce monde spirituel, suprasensible, dans lequel il vivait entre la mort et une nouvelle naissance ? Pour cette raison que – pendant cet état donc, pendant que dans la dernière phase de son sommeil il percevait le monde spirituel – l'homme vivait encore dans un troisième état de conscience. Dans un état de conscience qui faisait surgir par magie devant son âme un tout autre monde encore. Et de fait, tandis que l'être humain se trouvant sur la terre contemplait dans son sommeil le monde spirituel, son regard portait sur l'évolution de son karma.

Ce troisième état de conscience des humains qui vécurent immédiatement après la catastrophe atlantéenne était donc la contemplation du karma ; celle-ci était pour eux, à cette époque, une réalité tout simplement.

Conscience éveillée :
vision astrale déclinante.

Conscience de rêve :
contemplation du monde spirituel.

Conscience du sommeil :
contemplation du karma.

Et comme aujourd'hui s'alternent les trois états de conscience : conscience éveillée, conscience de rêve, conscience du sommeil dans la vie quotidienne, autrefois s'alternaient pour l'homme les états de la vision astrale déclinante, de la vision du monde spirituel, et de la contemplation de l'évolution du karma. Oui, mes chers amis, il en est ainsi que dans ces temps anciens la contemplation du karma était simplement une réalité dans la conscience des hommes, et que pour cette raison, on peut dire : il y avait une fois une sorte de conscience dans l'humanité grâce à laquelle le regard percevait simplement la réalité du karma. Puis l'évolution se poursuivit de la façon suivante : tout d'abord ce sommeil, mais qui n'en était pas un, car pendant qu'on dormait le regard se reportait sur le karma – tout d'abord cette vision du karma cessa.

Elle s'obscurcit. Et des faits réels du karma, il ne subsista que les connaissances des initiés aux Mystères. Alors ce qui était autrefois contemplé et devenait une expérience du karma, devint un savoir. Ce qui donc était une antique expérience, mes chers amis, devint ultérieurement de l'érudition. Cela s'était affaibli, assourdi dans le champ de la conscience du passé, et il ne resta aux hommes – ce fut environ à l'époque que l'on nous décrit en parlant de l'ancienne Chaldée, de Babylone ou de l'Égypte ancienne – que la faculté de voir le monde spirituel. Si bien qu'en ce temps, donc dans les millénaires qui précédèrent l'évolution chrétienne, on vivait dans un état de conscience pour lequel la vision du monde suprasensible était encore tout à fait naturelle, mais où l'on ne donnait plus du karma qu'un enseignement.

Et pour cette raison, il est compréhensible qu'à cette époque précisément qui précéda l'évolution chrétienne, parce qu'on possédait encore une conscience intense du monde spirituel, du monde dans lequel l'homme vit entre la mort et une nouvelle naissance, et parce que la conscience du karma était obscurcie, assourdie, il est compréhensible que dans l'humanité en général on perdit tout à fait la conscience du karma ; qui n'était plus présente quand l'évolution chrétienne commença, et qu'alors le lien avec le monde spirituel de l'être humain désincarné fut souligné avec une force particulière. Cela, nous le ressentons avec une intensité toute particulière dans ce qui nous apparaît comme étant l'ancienne vision égyptienne : une conscience extraordinairement forte du monde spirituel, une

conscience purifiée et affinée du monde dans lequel l'homme pénètre en franchissant le porche de la mort, quand il devient Osiris, mais n'a plus aucune conscience des vies terrestres successives.

Puis vint peu à peu l'époque qui a atteint aujourd'hui son point culminant dans l'évolution humaine, et qui en fait est propre à l'humanité d'aujourd'hui. La vision astrale s'est abaissée jusqu'à devenir notre conscience sèche et prosaïque, celle que nous avons dans la vie normale entre le réveil et l'endormissement, où nous ne voyons par exemple que l'insignifiante personne humaine, faite de chair, d'os et de vaisseaux et enfermée dans la peau, ce qui, tel que peut le voir la conscience diurne d'aujourd'hui, est la partie de l'être humain la moins importante.

Il est bien compréhensible que chez beaucoup d'êtres la tendance existe à revêtir cette personne insignifiante de toutes sortes de vêtures extérieures que l'on dit belles, afin qu'elle représente tout de même quelque chose, tandis qu'au tréfonds du subconscient on a le sentiment qu'en fait elle est insignifiante et qu'elle a sa place sous le vêtement lumineux et chaud de l'aura, de l'astralité, de l'être du Moi. Et lorsqu'on a tout d'abord ressenti cette transition de la vision de l'homme avec son aura à celle de l'homme actuel, insignifiant, on a essayé d'imiter dans les vêtements l'aspect de ce qui en l'homme fait partie de l'aura ; si bien que les anciennes modes – si je puis employer ce mot – sont en un certain sens des reflets de la nature aurique. Quant aux nouvelles modes, je puis vous donner l'assurance qu'elles ne le sont absolument pas.

La conscience du monde suprasensible a pris cette forme que l'être humain la rêve dans des songes chaotiques. Et la conscience du karma, il la dort complètement. Il l'aurait si la partie de la conscience qui est dépourvue de rêves entre l'endormissement et le réveil lui devenait subitement consciente. Alors la conscience du karma serait là. Ainsi s'est accomplie au cours de l'évolution humaine depuis le temps que j'ai caractérisé, au cours de dix mille ans environ, cette transformation : l'être humain « ignore en veillant » le spirituel dans le monde physique – car nous « ignorons en veillant » aussi le spirituel, nous ne faisons pas que I'« ignorer en dormant » – il ignore en rêvant le monde spirituel proprement dit, et il « ignore en dormant » le karma. C'est là quelque chose qui est devenu nécessaire à la montée de la conscience de la liberté, comme je l'ai souvent exposé. Mais il faut que l'humanité se dégage à nouveau de son état actuel.

On peut dire que ce qui était un état de conscience naturel, certes sous une forme très nébuleuse, – le fait de savoir qu'il existe un monde suprasensible et un karma – s'est progressivement affaibli, obscurci, et que ce qui, du monde suprasensible, devait parvenir à l'homme, est devenu l'enseignement des Mystères, tandis qu'à notre époque moderne et matérialiste, il s'est complètement perdu. Mais dans le champ de cette époque matérialiste, la possibilité doit apparaître à nouveau de construire un pont aussi bien vers la conscience du monde suprasensible que vers la conscience du karma.

Ce qui signifie en d'autres termes, si l'on se représente comment, à l'aube qui se levait dans l'âme en des temps reculés, ces entités dans la compagnie desquelles on se trouvait de l'endormissement au réveil, disparaissaient dans les arbres, les nuages, les montagnes et les rochers, et que l'homme pouvait alors se dire pendant la journée, lorsqu'il marchait vers un tel arbre, vers un rocher, vers une source : un être spirituel est ensorcelé là-dedans, un être en compagnie duquel je suis dans ma conscience de sommeil – il faut que l'homme, s'assimilant tout d'abord la nouvelle science initiatique, parvienne, avec la conscience de veille, reconnaissant en quelque sorte l'esprit à la vue de chaque rocher, de chaque arbre, de chaque nuage, de chaque étoile, du soleil et de la lune, à y percevoir les êtres spirituels les plus différents.

C'est dans cette voie que nous devons nous engager aujourd'hui, et nous préparer à ce que pour l'humanité moderne sorte de l'arbre et de la source l'essence spirituelle qui y est cachée, comme pour les hommes du passé, au réveil, l'essence spirituelle auprès de laquelle l'être humain séjournait pendant la nuit disparaissait dans l'arbre et dans le rocher. Et cela peut se faire. Cela peut se faire si l'homme se débarrasse simplement du point de vue préconçu auquel il s'est habitué, auquel il s'est adapté, que dès le Jardin d'enfants aujourd'hui les enfants apprennent à adopter, si l'homme se débarrasse de l'attitude paralysante qui lui fait croire qu'avec l'intelligence courante on ne peut pas plonger le regard dans le monde spirituel. Quand l'initié vient et décrit les choses qui sont dans le monde spirituel et les phénomènes qui s'y passent, et bien qu'aujourd'hui l'homme ne puisse pas encore le contempler avec sa conscience ordinaire : s'il emploie une intelligence libre de préjugés, celle-ci peut être éclairée par ce qui lui est communiqué du monde spirituel.

Et en toutes circonstances c'est là le bon premier pas à faire pour chacun. Bien des choses s'opposent à cela. Voyez-vous, après l'une des conférences que j'ai faites l'an dernier sur la perception du monde spirituel, un commentaire bienveillant parut dans un journal que le public n'était pas sans apprécier – ce qu'on peut appeler « bienveillant » et « apprécier » par rapport à l'opposition violente qui se dresse aujourd'hui contre l'anthroposophie. Or, dans cette conférence, j'avais aussi attiré l'attention sur le fait qu'on n'a pas besoin de devenir tout de suite clairvoyant pour vraiment savoir ce qu'est le monde spirituel, mais que l'on peut tout à fait comprendre les choses avec une intelligence saine quand le clairvoyant les expose. J'avais fermement souligné la chose. Et l'homme qui en fit un commentaire tout à fait bienveillant écrivit la phrase suivante : Il disait : Steiner veut employer l'intelligence saine à connaître le monde suprasensible. Aussi longtemps que cette intelligence reste saine – disait l'homme

elle ne sait rien d'un monde spirituel, et aussitôt qu'elle en sait quelque chose, elle n'est certainement plus saine !

Je n'ai peut-être jamais entendu formuler avec une pareille sincérité intérieure ce qu'en fait tout homme qui aujourd'hui, s'appuyant sur « la saine intelligence », refuse la connaissance du monde suprasensible et parle des limites de la connaissance au sens courant, devrait affirmer s'il est honnête, intérieurement honnête ; car ou bien il faut renoncer à la conception actuelle, ou bien il faut parler ainsi ; toute autre attitude n'est pas intérieurement sincère. L'initié d'aujourd'hui sait en effet bien dire comment, en chaque étoile, la conscience qui connaît libère un être spirituel, et que d'autres êtres spirituels sont libérés dans les plantes. Ils nous apparaissent alors, si l'on n'en reste pas à la perception sensorielle extérieure.

Et chaque fois que l'on se rend dans la nature, quand par exemple on perçoit, sortant de leurs gîtes de pierre, les êtres élémentaires semblables à des kobolds, ceux qui se dissimulent partout où la nature commence à prendre un caractère élémentaire – quand on se familiarise et se lie d'amitié avec ces êtres élémentaires, on voit bientôt derrière eux, notamment derrière les êtres élémentaires du monde minéral, des entités supérieures qui finalement conduisent jusqu'à la première Hiérarchie, jusqu'aux Séraphins, aux Chérubins et aux Trônes.

Et lorsque les exercices que j'ai indiqués dans le livre Comment acquérir des connaissances sur les mondes spirituels ? sont pratiqués, lorsqu'on fait ces exercices avec esprit de suite, avec une grande énergie intérieure, avec esprit de sacrifice et don de soi, il en est en réalité ainsi que si l'on acquiert le courage intérieur suffisant, on découvre tout d'abord que dans des éboulis dans la montagne, tout un monde d'êtres élémentaires est caché dans une pierre. Ils en sortent, ils en surgissent de tous côtés, ils grandissent et révèlent qu'en fait, ils ne sont qu'enroulés, comprimés dans les parties du monde élémentaire.

Il y a de ces êtres dans les terrains minéraux, notamment là où la terre en vient à « verdoyer », où elle fait une impression de fraîcheur au point de prendre une odeur de terre, un arôme que les plantes ont aussi. Lorsqu'on pénètre dans ce monde des êtres élémentaires, les choses sont ainsi qu'ils peuvent bien vous effrayer, vous angoisser. Et ils sont, ces êtres qui surgissent, d'une incroyable subtilité. Lorsque les gnomes apparaissent ainsi, sortant des choses et des faits naturels, il faut être assez modeste pour se dire : Te voilà là, pauvre sot, combien ce monde élémentaire, lui, est subtil !

Et parce que trop de gens ne veulent pas se dire cela, parce qu'ils ne veulent même pas dire qu'un petit enfant qui vient de naître, lorsqu'on perçoit son être intérieur, est beaucoup plus intelligent que celui qui a beaucoup appris, c'est pour cela que ces êtres élémentaires se dérobent au regard des hommes. Mais lorsqu'on peut s'adapter à eux, l'horizon s'élargit en quelque sorte, et le premier plan qu'ouvrent ces gnomes, qui vous taquinent avec leur subtilité et leur intelligence, vous conduit vers un arrière-plan qui atteint jusqu'à la première Hiérarchie, jusqu'aux Séraphins, aux Chérubins et aux Trônes. Et si l'on affermit sa conscience à l'aide de ce que l'humanité a acquis grâce aux sciences justement, au siècle dernier, on peut alors bien plus sûrement, avec l'aide des exercices indiqués, pénétrer ensuite dans un monde supérieur. Et si l'on acquiert ainsi, à la vue de la nature, grâce à une pénétration pleine d'amour de la nature, une conscience qui ne soit pas contaminée par ce qu'est aujourd'hui le savoir reconnu et qui s'impose, on accède progressivement, dans la connaissance initiatique, au degré que l'humanité a perdu.

Celui qui finalement en vient aujourd'hui à voir lui apparaître, sortant des arbres, les esprits des arbres qui disparaissaient au matin, à l'aube de l'éveil de l'âme, et qui le soir, dans le crépuscule de l'âme, en jaillissaient à nouveau, celui-là peut aborder l'homme dans une attitude correspondante et contempler, se détachant de l'homme actuel, les formes qu'il a revêtues dans des vies terrestres antérieures, avec l'évolution du karma. Car pour l'être humain, cette vision débouche sur le karma.

Pour le monde minéral, où apparaissent tout d'abord les gnomes à l'intelligence taquine, la vision débouche sur la contemplation des Séraphins, des Chérubins et des Trônes.

Pour les plantes, elle débouche sur la contemplation des Exousiaï, des Dynamis et des Kyriotetes.

Pour les animaux, elle débouche, lorsqu'on voit se dégager leur être spirituel, sur les Archées, les Archanges et les Anges.

Pour l'homme, elle débouche sur le karma.

Derrière les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, et derrière tous les autres êtres des Hiérarchies supérieures, derrière tous les êtres élémentaires qui sortant des minéraux vous choquent par leur subtilité, qui sortant des plantes vous choquent peut-être – ou peut-être pas – par leur suave insistance, derrière ce qui apparaît sortant des animaux, de leur sauvagerie, parfois avec véhémence, avec une ardeur brûlante, mais aussi avec ce qui fait frissonner, derrière tout cela qui apparaît au premier plan, on voit paraître alors, formidable et grandiose, le karma. Car en fait, pour l'homme, derrière tous les secrets de l'univers se cache le mystère du karma.

Notre sensibilité étant ainsi préparée comme il convient, nous pourrons, dans les prochaines conférences que je puis faire encore en ce lieu devant vous, passer à l'étude de faits karmiques particuliers.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Londres, 24 août 1924

Lorsqu'on laisse le regard suivre l'évolution historique de l'humanité, on voit se succéder les événements au cours des temps, et l'on s'est habitué à l'époque moderne à envisager simplement les phénomènes historiques qui apparaissent de façon telle qu'on recherche dans les périodes ultérieures les effets de périodes antérieures, et même qu'on parle d'enchaînements de cause à effet dans l'histoire, comme on le fait dans le cadre du monde physique.

Mais à considérer la vie de l'histoire de cette façon, on en viendra à devoir s'avouer que presque tout y reste inexplicable. Vous ne réussirez pas bien, par exemple, à déduire la Guerre mondiale des événements du début du XIXè siècle jusqu'en 1914, comme si elle en était l'effet. Vous ne réussirez pas à déduire simplement la Révolution française qui éclata à la fin du XVIIIè siècle de ce qui s'était passé avant. On se livre à bien des constructions en matière d'histoire, mais on ne va pas très loin avec, et l'on sent finalement que ce sont des combinaisons artificielles.

Ce qui se passe dans la vie historique des humains ne devient explicable que lorsqu'on observe les personnages historiques qui ont joué un rôle significatif dans la naissance des événements en se référant à leurs vies terrestres successives. Et c'est seulement quand on s'est ainsi consacré durant un temps à l'étude du karma de telles personnalités à travers les vies terrestres répétées que l'on acquiert l'attitude d'âme permettant de voir ce qu'est son propre karma. Nous allons donc aujourd'hui considérer un peu le karma historique, des personnalités historiques qui ont accompli tel ou tel acte qui nous soit connu, et déduire ces faits connus de nous de ce qui était pour ainsi dire inscrit dans leur karma de par leur vie terrestre précédente.

Nous en viendrons ainsi à concevoir que les choses qui se passent au cours d'une période de l'histoire sont dues à ce que les humains apportent d'époques précédentes. Et si en toute gravité nous nous représentons de façon très précise et très concrète ce qui, se rapportant au karma et aux vies terrestres successives, n'est envisagé qu'en théorie, nous nous dirons en effet : Nous tous qui sommes assis ici, nous avons souvent séjourné sur la terre et nous apportons en cette existence actuelle les résultats de vies antérieures.

C'est seulement si nous prenons cela tout à fait au sérieux que nous pouvons dire : nous connaissons cette conception du karma. Cependant, apprendre grâce à elle, on ne le peut qu'en faisant des idées acquises sur le karma une grande question concernant la vie de l'histoire. Alors, on ne se dit plus : Ce qui s'est passé en 1914 est la conséquence de ce qui a eu lieu en 1910, ce qui s'est passé en 1910 est la conséquence de ce qui a eu lieu en 1900, etc. – On cherche au contraire à comprendre comment les personnalités qui apparaissent dans la vie apportent elles-mêmes, venant d'époques passées, ce qui est à considérer. C'est seulement par cette voie que peut naître une authentique étude de l'histoire : lorsqu'on regarde les arrière-plans des destinées humaines en les comparants aux événements de premier plan qui sont extérieurement perceptibles. L'histoire offre tant de faits énigmatiques. Mais bien des énigmes s'éclairent lorsqu'on tente de les expliquer de la façon que je viens de dire.

Voyez-vous, mes chers amis, souvent des personnages apparaissent dans l'histoire, on dirait volontiers à la manière de météores. On est surpris de les voir faire leur apparition à une certaine époque. Lorsqu'on examine l'éducation qu'ils ont reçue, elle ne peut pas expliquer pourquoi ils apparaissent ainsi. Seuls les enchaînements karmiques apportent de la clarté.

Je vais mentionner quelques-unes de ces personnalités à propos desquelles on pose volontiers deux sortes de questions, dès lors qu'il s'agit de personnes proches de l'époque présente, c'est-à-dire qui ont vécu dans des temps écoulés il n'y a pas très longtemps. On se demande alors volontiers : Comment fut leur vie terrestre précédente ? Qu'ont-elles apporté de cette vie précédente qui les a fait devenir ce qu'elles sont ?

Et lorsque d'autre part on a à faire à des personnalités du passé qui ont été actives dans des périodes très éloignées de l'évolution historique, on voudrait bien savoir quand elles ont réapparu, et ce qu'elles furent alors. Si justement une existence passée leur a valu la célébrité dans l'histoire, on se demande : sous quelle forme sont-elles revenues ? On veut connaître les vies qui ont suivi cette existence historique ; peut-être est-ce à nouveau une vie célèbre, soit historiquement parlant, soit autrement – on aimerait justement connaître les enchaînements.

Or, de tels enchaînements sont extraordinairement difficiles à explorer, et c'est pourquoi je voudrais tout d'abord vous donner une idée du fait qu'il faut, lorsqu'on veut explorer les enchaînements karmiques, considérer l'homme dans sa totalité, et non pas seulement ce qui nous apparaît souvent comme particulièrement parlant et caractéristique.

Je voudrais citer un exemple qui tout d'abord paraîtra d'ordre personnel. J'ai eu autrefois un professeur de géométrie que j'aimais beaucoup. Il ne lui était pas difficile de susciter mon affection, car quand j'étais garçonnet, j'aimais beaucoup la géométrie. Mais ce maître avait vraiment beaucoup de traits singuliers. Il était spécialement doué en géométrie, et ce don fascinait, bien qu'il ait très

facilement laissé aux gens qui ne peuvent pas recevoir des autres de profondes impressions, celle d'un être sec et prosaïque. Mais bien qu'il ait été sec et prosaïque, on pouvait se sentir, par ce qui émanait de lui, sinon animé d'un élan lyrique, au moins profondément touché par un élément artistique.

Or, j'éprouvais toujours un besoin très intense de découvrir le secret de cette personnalité justement. Et j'ai tenté d'utiliser les moyens de l'investigation occulte qui en pareil cas peuvent conduire au but. J'en ai déjà parlé à Torquay, et je voudrais seulement ici redire ceci : lorsqu'on progresse dans le développement des forces occultes de l'âme tel que je l'ai décrit il y a un an lors d'une conférence de branche, et que l'on parvient au vide de la conscience, qui s'emplit alors de ce qui résonne, venant du monde spirituel, et que l'on y joint ce que j'ai exposé ce matin, on peut déjà parvenir à recevoir des impressions, des intuitions qui sont aussi précises qu'une vérité mathématique, et qui, à partir de certains phénomènes dans la vie présente d'un homme, nous reportent à une vie précédente.

Or, en raison des excellentes intentions, dirais-je, et de la manière dont ce maître maniait la géométrie, j'avais toujours éprouvé un grand intérêt pour sa personne. Cet intérêt subsista, et sa personnalité ne quitta pas mon esprit, même lorsqu'ayant atteint un âge avancé, il mourut. Seulement, après que j'eus quitté l'école dans laquelle il travaillait, le destin ne me remit plus en sa présence. Mais en esprit, réelle, cette personnalité resta jusqu'à sa mort, et après sa mort encore, très distinctement présente à mon regard, avec tous les détails de son activité. Une possibilité me fut alors donnée de tirer de la vie actuelle de cette personnalité l'intuition de ce qu'avait été la précédente ou sa vie déterminante précédente, du fait qu'elle avait un pied bot, donc une jambe plus courte que l'autre.

Lorsqu'on songe qu'en passant d'une vie terrestre à l'autre ce qui était dans la première l'organisation de la tête devient organisation des pieds, et que ce qui était auparavant organisation des pieds, des membres, devient organisation de la tête – ceci est connu depuis mes conférences antérieures – on comprendra qu'un tel élément corporel extérieur ait une certaine signification dans la vie d'un homme, dans la mesure où cette vie englobe les existences terrestres successives. Je pus remonter le cheminement de cette personnalité de professeur en partant du pied bot. Et bien que n'étant pas célèbre – mais cependant une personnalité qui, dans le cercle où elle était active, faisait sur moi, et aussi sur d'autres, une grande impression, et eut aussi sur la vie de beaucoup d'hommes, effectivement, une très forte influence – je pus discerner que l'observation de cette personnalité ramenait dans la région de l'évolution historique où il fallait aussi chercher Lord Byron.

Or, Lord Byron avait aussi un pied bot. Et cette particularité – apparemment extérieure, mais ce qui est dans une vie extérieur, corporel, concerne dans une autre vie l'esprit et l'âme – ces particularités me conduisirent à discerner que les deux personnalités qui ne vivaient pas au même moment – mon professeur de géométrie avec son pied bot vécut plus tard que Byron avec le sien – avaient été liées dans une vie antérieure. Donc ces deux : l'un un poète génial, l'autre un géomètre génial, l'un parvenant à la célébrité, l'autre ne faisant que sur certains êtres une impression intime, mais qui fut déterminante pour plusieurs, s'étaient trouvés ensemble durant la vie terrestre précédente au Moyen Âge.

Tous deux avaient entendu parler de la légende du Palladium, qui avait été autrefois le trésor de la ville de Troie, le joyau sacré emporté par Enée, considéré ensuite comme le joyau de Rome, auquel était lié le bonheur de Rome, et qui avait ensuite été transporté par l'empereur Constantin à Constantinople. La chance historiquement liée à Constantinople dépendait de ce Palladium. Et la légende, embrassant prophétiquement l'avenir, racontait ensuite que celui qui ferait la conquête du Palladium détiendrait à l'avenir la souveraineté sur le monde.

Je n'ai pas lieu de m'étendre ici sur les mérites et sur le contenu de cette légende. Je veux simplement dire que ces deux hommes qui étaient autrefois incarnés dans l'actuelle Russie entreprirent ensemble dans l'enthousiasme le voyage de Constantinople, sans pouvoir conquérir le palladium, mais qu'ils gardèrent au cœur leur enthousiasme. On pouvait alors voir réellement comment Byron, participant en Grèce au combat pour la liberté, voulut d'une autre façon conquérir le Palladium.

Et lorsqu'on examine la vie de Lord Byron, on trouve bien combien de choses, en cette géniale personnalité de poète, dépendaient de l'impulsion enthousiaste qu'il avait reçue dans une vie précédente. Et d'autre part, quand mon regard se porte à nouveau sur mon professeur de géométrie, avec toutes les qualités de modestie qu'il avait, il me semblait qu'il devait à cette entreprise d'autrefois les traits de caractère charmants et sympathiques qu'il pouvait manifester, bien qu'il n'ait participé qu'à titre de second à l'entreprise. S'il y avait pris une part tout à fait équivalente à celle de Lord Byron, alors il serait devenu dans l'existence suivante son contemporain. Je mentionne cet exemple afin que vous voyiez que lorsqu'on veut explorer des enchaînements karmiques, il faut considérer l'homme tout entier, et les défauts corporels aussi.

Lorsqu'on constate que dans une vie terrestre déterminée une personnalité quelconque porte une signature spirituelle remarquable, qu'elle a été disons un grand peintre, on n'est pas autorisé à en déduire abstraitement que dans la vie précédente elle a été aussi un grand peintre. Ce qui apparaît à la surface de l'âme, ce ne sont que les vagues que dessine le karma. Son cours se déroule beaucoup plus profondément, et il a à faire avec le corps, l'âme et l'esprit de l'homme. Et il faut avoir un regard qui porte sur l'ensemble de la vie terrestre.

Parfois, dans les particularités qui y apparaissent, ce qui oriente vers les relations karmiques, c'est la manière dont quelqu'un remue les doigts, beaucoup plus que les possibilités d'action déterminantes

qu'il a dans la vie. J'ai déjà fait cette expérience que chez une personnalité je découvris des rapports karmiques intimes grâce à un détail accessoire. Je fus profondément impressionné par elle, qui avait souvent à enseigner, par le fait que chaque fois qu'elle devait enseigner, elle commençait par tirer son mouchoir et par se moucher. Cet homme ne commençait jamais autrement son enseignement, c'était une singularité profondément ancrée. Dans l'impression marquante que j'en reçus, on pouvait distinguer une intention de remonter à des choses importantes, significatives, dans sa vie terrestre précédente. Ce sont des signes qu'il faut trouver, quelque chose qui souvent, en l'être, dénote une trace importante : on trouve alors le chemin qui conduit aux vies terrestres antérieures.

Après avoir en quelque sorte évoqué ceci devant votre âme, je voudrais vous rendre attentifs à l'intérêt que présente la question du karma dans l'histoire. Ne prenez que certains cas concrets, par exemple celui-ci : Swedenborg se manifeste au XVIIIè siècle de façon tout à fait étrange. L'an dernier, j'ai parlé à Penmaenmawr, d'un tout autre point de vue, d'une particularité spirituelle de Swedenborg, mais sans parler de son karma. Swedenborg est une personnalité étrange.

Jusqu'à l'âge de 40 ans, il est un érudit extrêmement important, si important qu'il rédige de nombreuses œuvres de science pure, dont les savants reconnaissent toute la valeur ; si important que maintenant encore l'Académie des sciences de Suède est occupée à publier les nombreux volumes non édités qui figurent dans ses œuvres – des ouvrages de science pure. C'est Arrhenius par exemple qui est occupé à publier ces œuvres scientifiques très précises, et il faut bien dire que pour qu'Arrhenius s'y intéresse, il doit y avoir là quelque chose qui n'est pas du tout du domaine de la spiritualité !

Personne donc ne peut dire de Swedenborg que jusqu'à sa quarantième année, ses facultés de connaissance se soient appliquées à quoi que ce soit de spirituel. Et puis, le voilà tout à coup qui – comme disent les scientifiques – commence à devenir fou, se met soudainement à donner de grandes, de vastes descriptions du monde spirituel tel qu'il l'a vu. Ceci survient dans cette vie de Swedenborg comme quelque chose de tout nouveau, à la manière d'une comète. Et on se demande : alors, qu'en est-il dans une vie terrestre antérieure pour que cela se manifeste ainsi ?

D'autre part, voilà une personnalité comme Voltaire – je vais en citer maintenant certaines qui peuvent nous poser des questions – Voltaire qui apparaît, je dirais volontiers en personnalité incommensurable. On ne sait tout d'abord pas du tout comment cet homme qui d'un côté est un railleur, de l'autre un être frotté de toutes les pommades piétistes, se détache de son époque, et par ailleurs a eu sur elle une influence aussi considérable. Et quelle ironie dans ce destin ! Ce Voltaire prend une grande influence sur le roi de Prusse, et ce lien de Voltaire avec le roi de Prusse détermine dans la destinée de la vie spirituelle européenne des choses si importantes ! On en vient à la question : qu'y a-t-il là en réalité dans les profondeurs, dans les arrière-plans de l'évolution historique ?

Un autre cas peut être proposé aussi, à l'époque actuelle précisément, où se manifestent, se dégageant des arrière-plans de l'existence, bien des éléments très menaçants : étudions une personnalité comme celle d'Ignace de Loyola le fondateur de la Société de Jésus, de l'Ordre des Jésuites, qui est mort au XVIè siècle. Lorsqu'on prend la destinée étrange de l'Ordre des Jésuites, il faut bien en venir à poser la question : de quelle façon a vécu, et au cas où il serait revenu, vit dans le cours de l'évolution historique Ignace de Loyola, après qu'il eut franchi la porte de la mort ? Vous avez là de ces questions qui, si l'on peut y répondre, sont certainement propres à éclairer l'arrière-plan historique de bien des faits.

Le regard intuitif a conduit par exemple vers une âme qui, vivant peu de temps après Saint Augustin, fut formée dans des écoles nord-africaines, comme saint Augustin lui-même. Cette personnalité, dont je mentionne qu'elle a vécu à peu près au Vè siècle de l'ère chrétienne, put prendre connaissance en Afrique, dans ces écoles par lesquelles passa aussi saint Augustin, de tout ce que produisait la science manichéenne, et qui provenait d'une sagesse profondément orientale, mais transformée à une époque ultérieure.

Ultérieurement, cette personnalité parvint en Espagne et y assimila ce qu'on pourrait appeler la doctrine cabalistique des débuts, cette doctrine de la Cabale grâce à laquelle on embrasse du regard de vastes ensembles de relations dans l'ordre du monde ; si bien que cette personnalité put être dotée en Afrique, puis en Espagne, d'un regard extraordinairement large, mais en même temps d'une connaissance en partie déjà décadente, en partie seulement s'épanouissant, qui donc en un certain sens approfondissait l'âme, et en même temps la laissait privée de clarté.

Ensuite, après avoir franchi la porte de la mort, non sans avoir auparavant pas mal voyagé, cette personnalité, en un point déterminé du déroulement de son karma entre la mort et une nouvelle naissance, se trouva en contact avec un génie particulier, avec une entité spirituelle particulière qui fait partie du monde de Mars. Voyez-vous, il en est ainsi que dans le temps qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance, en compagnie d'autres âmes humaines avec lesquelles il est karmiquement lié, l'être humain édifie la structure spirituelle du karma qui sera le sien dans les vies terrestres suivantes.

Mais les autres âmes humaines ne sont pas seules à participer à l'édification de ce karma, il y a aussi des entités appartenant aux différentes Hiérarchies spirituelles à qui incombent des tâches précisément en raison de ce que l'âme concernée apporte de ses vies terrestres antérieures. L'âme dont je parle ici, du fait de ce que, dans des vies antérieures, et notamment dans celle qui était déterminante et que je viens d'esquisser, elle avait assimilé, fait, pensé, ressenti, fut amenée, dans le travail d'édification

karmique de son existence suivante, à approcher une entité spirituelle qui appartenait aux mondes de Mars.

Elle avait alors été dotée premièrement d'un esprit d'agressivité, mais d'autre part d'une extraordinaire éloquence, car tout ce qui est introduit dans une langue est puisé au cosmos et préparé par des entités de Mars, et inséré par elles dans le karma des hommes. L'habileté de parole, l'art du langage qui se manifestent dans le karma d'un être, humain proviennent toujours du fait que la personnalité concernée en est venue, en fonction de ses expériences karmiques, à s'approcher des entités de Mars.

Cette personnalité dont j'ai parlé, cette individualité ayant maintenant approché une entité martienne particulière – laquelle commença à m'intéresser au plus haut point dès lors que je fus en contact avec elle, en rapport avec cette âme humaine – cette individualité réapparut au XVIIIè siècle en la personne de Voltaire. Si bien que Voltaire portait en lui tout ce que je vous ai dépeint des hommes de l'Afrique du Nord et de l'Espagne, issu d'une vie terrestre antérieure, et le portait élaboré de façon telle que son karma prit forme avec l'aide de cet être martien, de ce génie martien particulier.

Si vous prenez la grande éloquence de Voltaire, si vous prenez son inconsistance en bien des choses, si vous prenez non pas tellement le contenu de ce qu'il a écrit, mais plutôt son attitude tout entière et la manière dont il agissait, vous comprendrez en tous points qu'il est devenu tel sous les influences karmiques que je vous décrivais à l'instant. Et lorsqu'on voit comment il apporte de ses vies antérieures son agressivité, son éloquence, son besoin de railler tant de choses, son manque de sincérité en partie voilé, mais en même temps aussi un grand enthousiasme pour la pleine vérité, lorsqu'on met cela en rapport d'un côté avec ses vies terrestres antérieures, de l'autre avec cette entité martienne, on commence à être intéressé aussi bien par Voltaire, mais plus encore, d'un point de vue occulte, par cette entité martienne.

Partir en quête de cette entité martienne devint pour moi, à un moment déterminé, une tâche précise. Grâce à elle, les événements terrestres suivants se trouvèrent mis en lumière. Dans l'histoire, nous sommes frappés par le personnage étrange d'Ignace de Loyola, le fondateur de la Société de Jésus ; Ignace de Loyola, qui est tout d'abord homme de guerre, qu'une maladie réduit à l'impuissance, et qui, durant cette grave maladie, se livre à toutes sortes d'exercices intérieurs grâce auxquels il est doté d'une vigueur spirituelle intérieure et peut se fixer la tâche de sauver le vieux christianisme catholique des atteintes du protestantisme en expansion.

Cet Ignace de Loyola, qui réussit à fonder en lui-même, avec l'aide des forces que lui valait justement sa jambe blessée – et c'est là ce qui est intéressant – qui transpose dans la pratique religieuse avec force des exercices de volonté occultes, qui au fond, d'imposante façon – l'opinion qu'on peut en avoir n'entre absolument pas en ligne de compte – qui d'imposante façon veut porter sur terre, grâce à un entraînement de la volonté, la cause de Jésus, et fonde l'Ordre des Jésuites. Qui s'attache à étudier la vie d'Ignace de Loyola en vient alors à éprouver une certaine admiration pour cette vie étrange. Et lorsqu'on la suit du regard intuitif occulte, on saisit une chose importante.

C'est grâce à Ignace de Loyola qu'est créé cet Ordre des Jésuites, qui fait plonger le christianisme au plus profond de la vie terrestre, matérielle, mais qui le fait avec une grande vigueur spirituelle. Cet Ordre des Jésuites a une règle qui est pour l'homme moderne un objet de répugnance, mais qui lui confère sous bien des rapports son efficacité la plus grande. Outre les vœux monacaux ordinaires, outre les exercices, outre tout ce que doivent subir les futurs Jésuites pour devenir prêtres, la règle leur impose de se soumettre sans condition aux ordres du pape à Rome.

Quoi que celui-ci exige, l'Ordre ne pose pas de question quant à ce qu'on doit en penser, on exécute parce qu'on est convaincu qu'à travers le pape romain des réalités supérieures se manifestent, et que l'on a à exécuter l'ordre de cette puissance supérieure dans une obéissance absolue au pape. Bien que la chose soit inquiétante, il y a là, dans le champ du jésuitisme, une abnégation qui par ailleurs entraîne une immense intensification de la force ; car tout ce que fait un homme pour servir en y appliquant tous ses efforts, toute son ardeur et sans être poussé par l'émotion, confère une force puissante. Cette force se meut en quelque sorte dans le brouillard inférieur de ce qui est matériel, mais c'est une force spirituelle. C'est précisément quelque chose de tout à fait singulier.

Et lorsqu'on suit du regard ces phénomènes étranges, frappants, grandioses, on découvre que ce même génie de Mars dont j'ai parlé, sur lequel se fonde la vie de Voltaire, est le même génie qui, usant d'influences suprasensibles, a accompagné la vie d'Ignace de Loyola à partir du moment où ce dernier a franchi le porche de la mort. En permanence, l'âme d'Ignace de Loyola était sous l'influence de ce génie de Mars. Immédiatement après qu'Ignace de Loyola eut franchi le porche de la mort, il en alla pour lui tout autrement que pour les autres humains. Les autres, se dépouillant de leur corps éthérique non pas immédiatement après la mort, mais peu de jours plus tard, ont une courte vision rétrospective de leur vie terrestre avant de s'engager dans le périple à travers le monde des âmes. Ignace de Loyola eut une longue vision rétrospective. Par cette sorte particulière d'exercices qui ont atteint jusqu'au tréfonds de son âme, un lien particulièrement intense s'y forma avec le génie de Mars, parce qu'une activité, une affinité, une affinité élective unissait ce génie de Mars à ce qui se passait dans l'âme de ce guerrier malade, de ce guerrier qu'une affection du pied avait jeté sur son lit, et d'un combattant avait fait un homme qui ne pouvait pas se servir de sa jambe.

Tout cela eut justement une influence extrêmement puissante, et on s'en rend compte quand on dirige son regard sur l'homme tout entier. C'est ce qui créa un lien entre Ignace de Loyola et ce génie de Mars, que j'avais toutefois appris à connaître par une autre voie. Et ce qui se forma grâce à ce lien permit que pour Ignace de Loyola cette importante vision rétrospective ne prit pas fin, alors que sinon elle ne dure que quelques jours après la mort ; elle continuait toujours. Ignace de Loyola persista donc dans cette vision rétrospective de sa vie terrestre et put ainsi prendre en charge, dans la vision rétrospective, un lien avec tous ceux qui le suivaient dans l'Ordre des Jésuites. Dans la vision rétrospective de sa vie, il restait lié à son Ordre. C'est dans cette vision rétrospective d'Ignace de Loyola lui-même que se développèrent les forces qui donnèrent à l'Ordre sa cohésion, ces forces si anormales qu'elles déterminèrent aussi les destinées anormales de l'Ordre : persister dans une obéissance absolue au pape bien que celui-ci eût dissous l'Ordre, et malgré les nombreuses persécutions ! Et tout ce que les Jésuites eux-mêmes accomplissaient dans le monde, tout cela était provoqué par les rapports singuliers que je viens de décrire.

Or, cet exemple montre encore autre chose, quelque chose qui répand une étincelante lumière sur certains enchaînements de l'histoire. Voyez-vous, après avoir vécu, Ignace de Loyola est en fait toujours resté à proximité de la terre, car on est proche de la terre dans cette vision rétrospective. Cependant, quand elle s'élargit, elle ne peut s'étendre à de nombreux siècles, car elle est déjà, lorsqu'elle s'est étendue sur de longs espaces de temps, quelque chose de tout à fait anormal – mais dans l'ensemble cohérent du monde, il se produit toujours des situations anormales. Et c'est ainsi que relativement peu de temps après sa vie terrestre, Ignace de Loyola réapparut dans l'âme d'Emmanuel Swedenborg.

C'est quelque chose d'extraordinairement frappant, mais en même temps d'extraordinairement éclairant. Car prenez la lumière historique étincelante qui se répand : l'Ordre des Jésuites se maintint ; mais celui qui en avait assuré la cohésion jusqu'à un certain moment était devenu quelqu'un de tout autre, apparu sous la forme de l'individualité d'Emmanuel Swedenborg, de telle sorte que la spiritualisation de l'Ordre par Emmanuel Swedenborg est orientée par de tout autres impulsions que celles de son fondateur d'autrefois.

Dans le cours de l'histoire, on voit en effet les fondateurs d'une institution quelconque, les personnalités qui étaient profondément liées à celle-ci, se séparer de ces mouvements quand on suit du regard le cours du karma, et les guider vers de tout autres forces. On apprend ainsi que parler de l'actuel Ordre des Jésuites en le rapportant à Ignace de Loyola, cela n'a aucun sens pour l'histoire. C'est l'histoire extérieure qui fait cela. La connaissance intérieure ne peut le faire parce qu'on voit les individualités se séparer de leurs mouvements.

C'est ainsi qu'en s'en tenant au cours extérieur des choses, on rattache bien des phénomènes historiques à tel ou tel fondateur ; mais lorsqu'on connaît la vie terrestre ultérieure de ce fondateur, on sait que depuis longtemps, il s'est séparé de l'institution qu'il a fondée historiquement parlant, et l'histoire tout entière, pour bien des choses telles qu'elles y sont présentées, perd simplement son sens lorsqu'on veut vraiment toucher les faits occultes qui sont à l'arrière-plan dans l'évolution karmique. C'est là une chose. L'autre est ceci : l'âme d'Ignace de Loyola, de Swedenborg, entra dans un organisme qui avait conquis dans la vie précédente l'extraordinaire santé de sa tête grâce à la maladie de la jambe d'Ignace de Loyola. C'est pourquoi, tout d'abord, cette âme qui était toujours restée à proximité de la terre, ne put plonger dans le corps terrestre qui était donné à Emmanuel Swedenborg.

Ce corps resta tel que jusqu'après 40 ans, Swedenborg avait un corps extraordinairement sain avec un cerveau sain, un corps éthérique extrêmement sain avec une organisation saine, un corps astral sain ; mais ayant, avec cette organisation, développé l'extrême érudition qui était celle de son temps, entrant après 40 ans, après le développement du Moi, dans l'évolution du Soi-Esprit, il parvint sous une influence qui avait été seulement quelque peu refoulée dans les quarante premières années de sa vie ; il se trouva sous l'influence de ce même génie de Mars dont j'ai déjà parlé ; et ce génie de Mars, avec tout ce qu'il sait spirituellement de l'univers, parle. Car c'était lui qui parlait maintenant par la bouche d'Emmanuel Swedenborg.

C'est ainsi qu'apparaît en Emmanuel Swedenborg le peintre brillant, grandiose, génial, du pays des esprits – bien qu'en images qui sont discutables, la grande volonté spirituelle d'Ignace de Loyola s'étant ainsi métamorphosée. Il en va toujours ainsi : si l'on est en quête des relations karmiques concrètes, il apparaît en règle générale quelque chose de frappant. Les spéculations aventureuses auxquelles on se livre très souvent sur les vies terrestres répétées sont en effet des « inventions ». Explorés avec une précision réelle, les faits donnent la plupart du temps quelque chose d'extrêmement frappant ; car tout ce qui en réalité progresse de vie terrestre en vie terrestre, toute l'évolution karmique, est au fond très dissimulé sous ce que l'homme vit entre la naissance et la mort.

Je voulais vous présenter cet exemple en une personnalité que l'on peut bien connaître, afin que vous puissiez voir à quel point peut être dissimulé le courant karmique qui passe d'une vie terrestre à une autre. C'est seulement lorsqu'on explore ce courant caché qu'apparaissent cependant en réalité les véritables explications. Examinez un peu la vie d'Emmanuel Swedenborg, vous y trouverez partout, l'une après l'autre, des situations explicables dès lors que vous connaissez les enchaînements dont je vous ai parlé.

Au début de ce siècle, j'ai séjourné plusieurs fois à Londres. Lors d'un de ces séjours, je reçus une certaine orientation, sous la forme littéraire extérieure tout d'abord, sur une personnalité extraordinairement importante. Et comme à l'époque, durant les séjours, des temps libres étaient prévus dans le voyage, plus longs que maintenant, je me fis donner à la Bibliothèque théosophique les livres écrits par cette personnalité : Laurence Oliphant. Laurence Oliphant est effectivement une personnalité extrêmement intéressante, une personnalité qui apparaît aussitôt comme ayant une grande importance dès que l'on étudie ses livres. Ces livres, qui traitent de ce qui est de nature analogue dans les différentes religions, des religions spirituelles, etc., ces livres témoignent tous de la connaissance très poussée que possédait Laurence Oliphant du lien de l'être humain avec les secrets de l'univers dans les différents processus, corporels et psychiques, qui se déroulent en lui.

Et lorsqu'on lit les œuvres d'Oliphant, on éprouve en fait cette impression : ici, grâce à de profonds instincts cosmiques, l'homme est décrit dans sa vie terrestre. Et par ailleurs, les processus de la vie humaine terrestre qui sont en rapport avec la naissance, la vie embryonnaire, l'hérédité, etc., sont décrits de façon telle que dans l'éclairage où ils apparaissent chez Laurence Oliphant, ils révèlent de quelle façon merveilleuse l'homme, le microcosme, plonge par ses racines dans le macrocosme.

L'étude d'Oliphant me conduisit bientôt à voir apparaître devant moi la personne du défunt Laurence Oliphant, bien peu cependant sous une forme telle qu'il pouvait me sembler avoir devant moi l'individualité vivant maintenant après la mort ; mais de ces écrits traitant de ce que je qualifierais volontiers de physiologie cosmique, d'anatomie cosmique, de leur contenu s'animant de vie, se spiritualisant, émergeait une forme qui n'était pas immédiatement claire, et qui était présente dans les occasions les plus différentes. On pouvait faire des recherches occultes dans tel domaine ou dans tel autre : cette forme que je ne pouvais s faire autrement que de mettre en relation avec ce qui m'était apparu lors de la lecture des œuvres de Laurence Oliphant, cette forme était souvent là ; elle était là, elle se tenait là.

Tout d'abord, j'étais souvent dans l'impossibilité de me rendre compte de ce qu'elle voulait, de ce que signifiaient ses manifestations. Mais par toute la manière dont se présentait cette forme dont je savais exactement qu'elle était l'individualité de Laurence Oliphant, il apparaissait qu'elle avait longtemps vécu durant le temps entre la mort et une nouvelle naissance, à savoir la naissance de Laurence Oliphant, temps vraisemblablement interrompu une seule fois par une vie terrestre qui n'avait pas été très importante pour l'autre monde. De sorte qu'il pouvait se cacher beaucoup de choses dans cette personnalité de Laurence Oliphant. Bref, cette apparition de Laurence Oliphant évoquait toujours une question karmique importante.

Or, durant ces investigations portant sur le karma, une entité spirituelle était apparue, participant à l'élaboration du karma humain comme celle dont je viens de vous parler à propos de Voltaire et d'Ignace de Loyola : un génie de Mars. On peut apprendre à connaître de tels génies des façons les plus diverses. Ils sont présents notamment là où il importe d'entreprendre des recherches s'orientant dans le sens de l'investigation spirituelle de ce qui tout d'abord est donné physiquement à l'homme dans le monde terrestre. J'ai toujours été porté à ce genre de choses.

Déjà ma Philosophie de la liberté, qui est traduite ici sous le titre Philosophy of Spiritual activity, conduit à des considérations d'ordre cosmique sur la vie de la volonté humaine. Je me suis toujours senti proche de telles choses. Et les questions qui sont maintenant posées dans le champ des tâches du mouvement anthroposophique conduisent certes, même si cela ne règle pas tout, même si ce ne peut en être qu'une partie, aux investigations karmiques. Et encore une fois, les investigations karmiques conduisent à de ces génies comme ce génie de Mars dont j'ai parlé. Ces génies se présentent aussi à celui qui entreprend des recherches comme celles auxquelles j'ai fait allusion en parlant du livre qui va prochainement paraître, dont nous avons ensemble, la doctoresse Wegman et moi-même, élaboré le contenu, de nature médicale, et dont la première partie est composée.

Lorsqu'on est de cette façon en quête de la connaissance initiatique de la nature, on approche de façon analogue des génies de Mercure, qui se présentent notamment parce que les génies de Mercure jouent dans le karma de l'homme un rôle singulier. Lorsque l'être humain traverse la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il est tout d'abord purifié dans son être moral sous l'influence des entités lunaires. Grâce aux génies de Mercure, ses maladies sont transformées en qualités spirituelles. Si bien que grâce à ces génies, les maladies que l'être humain a subies dans la vie sont, dans la sphère de Mercure, transformées en énergies, en qualités spirituelles. Ce sont là des relations d'une extrême importance.

Mais cet ensemble de relations conduit ensuite précisément dans une direction qui est de quelque façon liée au pathologique, celle de l'examen des questions karmiques. Les investigations dont je viens de parler maintenant à Torquay m'ont conduit à connaître de plus près un esprit comme Brunetto Latini, le maître de Dante. Lorsqu'on pénètre dans ces mondes spirituels de la façon qui a été décrite, on peut aussi se trouver en face d'individualités revêtant la forme dans laquelle elles ont vécu à une époque déterminée.

C'est ainsi que peut vous apparaître sous une forme intéressante, au XIIIè siècle de l'ère chrétienne, Brunetto Latini, le grand maître de Dante, qui possédait encore une connaissance de la nature dans le champ de laquelle cette nature était perçue non pas sous la forme d'abstractions comme les lois

naturelles d'aujourd'hui, mais sous l'influence vivante d'entités spirituelles vivantes. Brunetto Latini, revenant d'Espagne où il occupait le poste d'ambassadeur, apprit sur le chemin de sa ville natale, Florence, toutes sortes de nouvelles pénibles, irritantes, et en outre fut frappé d'une légère insolation. Et précisément dans cet état, sous l'influence aussi de cet énervement pathologique, son regard pénétra dans l'atelier de la nature, dans l'activité du cosmos, dans les relations entre l'homme et le monde planétaire qui sont grandioses et qui, dirais-je volontiers, telles des ombres, parsèment cette œuvre puissante qu'est la « Commedia » de Dante.

Lorsqu'on suit du regard ce Brunetto Latini, on voit qu'à un moment décisif, alors que la connaissance va l'écraser, où il semble que, s'écartant d'une véritable connaissance, il va s'égarer dans les erreurs, il semble qu'à ce moment Ovide devienne son guide, Ovide, l'ancien écrivain romain qui a écrit les Métamorphoses dans lesquelles, certes avec la sobriété romaine, la froideur latine, il s'est assimilé les vues grandioses de l'ancien hellénisme. Et c'est cet Ovide, l'individualité d'Ovide qui apparaît, liée à Brunetto Latini. Lorsqu'on a saisi intérieurement ce lien, on voit alors vraiment apparaître, à l'époque pré-dantesque, Brunetto Latini en compagnie d'Ovide. Ovide est là aussi. Et c'est précisément en liaison avec les recherches scientifiques, médicales, que cet Ovide se révéla être Laurence Oliphant.

Après cette longue vie, entre l'ancienne époque d'Ovide, n'ayant pas de contact avec le christianisme, n'apparaissant qu'une fois sur la terre dans une incarnation insignifiante pour le monde extérieur, une incarnation féminine, Ovide réapparaît, le contenu de son âme étant métamorphosé à l'époque moderne, dans le personnage de Laurence Oliphant. Ce n'est pas seulement Brunetto Latini, d'autres personnalités aussi appartenant à l'évolution spirituelle du Moyen Âge font constamment apparaître qu'Ovide avait été leur guide. Tout d'abord, ceci parait être une tradition qui se perpétue, n'est-ce pas ? En réalité, mes chers amis, le véritable Ovide fut dans le monde spirituel le guide de beaucoup d'initiés, lui qui réapparut en qualité de Laurence Oliphant, avec sa vision grandiose de l'anatomie cosmique, de la physiologie cosmique. Ce rapport entre Laurence Oliphant et Ovide révèle un des exemples les plus éclatants et les plus révélateurs, aimerais-je dire, un exemple d'une portée considérable.

C'est de ces choses que je continuerai à parler dans la prochaine conférence.

QUINZIÈME CONFÉRENCE
Londres, 27 août 1924

En portant un regard rétrospectif sur l'évolution de l'humanité depuis le Mystère du Golgotha, nous ressentons l'impression que le christianisme, l'impulsion du Christ, n'a pu prendre vie au sein de la civilisation européenne, de la civilisation américaine, qu'en luttant contre certaines résistances et en liaison avec d'autres courants spirituels. Et l'épanouissement, l'évolution progressive du christianisme offre certes les faits les plus étranges. Aujourd'hui, je voudrais dépeindre cette évolution du christianisme – que j'esquisserai en quelques traits – en la rattachant à ce qui doit vivre au sein de la Société anthroposophique, et non seulement doit vivre, mais peut vivre, parce que les êtres humains qui se sentent attirés vers l'anthroposophie par un besoin intérieur sincère, ressentent ce besoin au plus profond de leur âme.

Si nous prenons tout à fait au sérieux la réalité des vies terrestres successives, nous devons nous dire : tout ce qui représente un pareil besoin intérieur – le besoin de se dégager des manières de voir, des habitudes de pensée de la population dans laquelle nous sommes placés par la vie, par l'éducation, par les conditions sociales, et d'aller au moins vers un courant de conceptions du monde qui engage plus ou moins l'âme – un besoin ainsi ressenti doit être fondé dans le karma, doit être fondé dans des vies terrestres antérieures.

Or, il peut se révéler, précisément lorsqu'on envisage la question du karma par rapport aux personnalités qui se rassemblent dans le mouvement anthroposophique, que ces personnalités, sans exception en fait, ont vécu avant leur actuelle vie terrestre une autre vie terrestre déterminante après le Mystère du Golgotha, qu'ainsi elles ont déjà pris place en quelque sorte dans la période de l'évolution humaine suivant le Mystère du Golgotha, qu'elles sont donc présentes pour la seconde fois depuis ce Mystère du Golgotha. Alors surgit la grande question : comment la vie terrestre précédente a-t-elle agi sur ces personnalités qui maintenant, de par leur karma, ressentent le besoin ardent d'aller vers le mouvement anthroposophique, comment la vie terrestre précédente, compte tenu du Mystère du Golgotha, a-t-elle agi sur elles ?

Extérieurement, exotériquement déjà, il apparaît que même des hommes très profondément liés à l'évolution positive du christianisme, comme saint Augustin, ont fait des déclarations de cet ordre : le christianisme n'existe pas seulement depuis le Christ, avant le Christ il y avait des chrétiens, seulement on ne leur donnait pas ce nom. Ainsi parle saint Augustin. Or, celui qui pénètre profondément dans les mystères spirituels de l'humanité, qui peut les étudier avec l'aide de la science initiatique, doit confirmer dans son sens le plus profond une façon de voir comme celle qui se manifeste chez saint Augustin. Il en est bien ainsi.

A ceci près qu'un besoin profond naît alors d'apprendre à connaître comment ce qui, grâce au Mystère du Golgotha, est devenu sur terre l'impulsion christique historique, a vécu auparavant. Je puis aujourd'hui, à titre d'introduction, dirais-je volontiers, esquisser cette forme passée du christianisme en partant d'impressions qui furent reçues dans le voisinage du lieu où fut donné notre cours d'été à Torquay, à l'endroit d'où était parti le courant spirituel du roi Arthur, à Tintagel. Il nous a en effet été possible de contempler les impressions qui aujourd'hui encore, à l'endroit où se tenait autrefois le château de la Table Ronde du roi Arthur, prouvent être reçues aujourd'hui encore là-bas, et notamment de la nature grandiose qui entoure ce château.

Ce qui apparait en effet, c'est qu'à l'endroit où ne se trouvent plus que les ruines de l'ancien château d'Arthur, on contemple comme en pensée, à travers les siècles et depuis que le courant du roi Arthur est parti de là, les pierres qui se sont délitées l'une après l'autre, si bien que maintenant, il n'y a plus grand-chose à distinguer des anciens châteaux qui étaient habités là par Arthur et par les siens. Mais lorsque de l'emplacement où se dressait le château, on porte le regard spirituel vers la mer qui s'offre là, déferlant et moirée de couleurs, lorsqu'on regarde au loin – ici une élévation de terre, là la mer – on a l'impression que là-bas l'être humain est apte à s'ouvrir à l'être élémentaire de la nature et du cosmos dans un sens particulièrement profond.

Et si l'on se reporte en arrière grâce au regard occulte, on se représente le temps, qui est éloigné de peu de millénaires, où le courant d'Arthur a pris naissance, et l'on voit que les hommes qui vivaient au château du roi Arthur avaient choisi ce point – comme c'est le cas pour tous ces lieux occultes – parce que pour les impulsions dont ils avaient besoin, pour la tâche qu'ils s'étaient tracée, pour tout ce qu'ils devaient faire dans le monde, ce qui se déroulait là devant eux dans la nature leur était nécessaire. Et c'est bien – je ne peux pas dire aujourd'hui s'il en est toujours ainsi, mais dans les moments où je l'ai vu, la chose se présentait ainsi – un jeu dont la beauté ravit que celui des vagues s'élevant des profondeurs, et dont les merveilleuses ondulations sont déjà l'un des jeux de la nature les plus grandioses ; c'est le va-et-vient des vagues rejetées par les parois rocheuses et déferlant ensuite à nouveau, qui fait surgir d'en bas et se déployer les esprits élémentaires, descendant des hauteurs, la lumière du soleil qui se reflète de

la façon la plus variée dans les ondes de l'air, c'est là, dirai-je volontiers, un moment durant lequel on peut cultiver ce que j'aimerais appeler une piété païenne.

Ce jeu conjoint des éléments venant d'en haut, des éléments venant d'en bas révèle toute la force du soleil et la déploie devant les hommes de telle façon qu'ils peuvent la recevoir. Et celui qui peut s'ouvrir à ce que combinent dans leur jeu les êtres élémentaires nés de la lumière en haut, les êtres élémentaires nés de la pesanteur en-bas, celui qui peut s'ouvrir à cela absorbe la force solaire, l'impulsion solaire. C'est autre chose que d'être pieux comme un chrétien. Être pieux à la manière païenne, c'est s'abandonner aux dieux de la nature qui partout, dans l'essence et l'agir de la nature, jouent et œuvrent et s'activent et tissent.

Et toute cette action et cette activité de la nature, ceux qui étaient auprès et autour du roi Arthur s'y sont manifestement ouverts. Et la substance significative, c'est celle que purent assimiler les hommes qui, dans les premiers siècles après le Mystère du Golgotha, se trouvaient autour du roi Arthur. Je voudrais aujourd'hui, mes chers amis, développer devant vous ce qu'était cette vie spirituelle particulière en des lieux comme cette Table Ronde du roi Arthur. Il me faut partir pour cela d'un phénomène que vous connaissez tous. Lorsque l'être humain meurt, il laisse derrière lui tout d'abord son corps physique, et il porte encore quelques jours son corps éthérique. Après quelques jours, il dépouille ce corps éthérique, et continue de vivre dans son corps astral et dans son Moi.

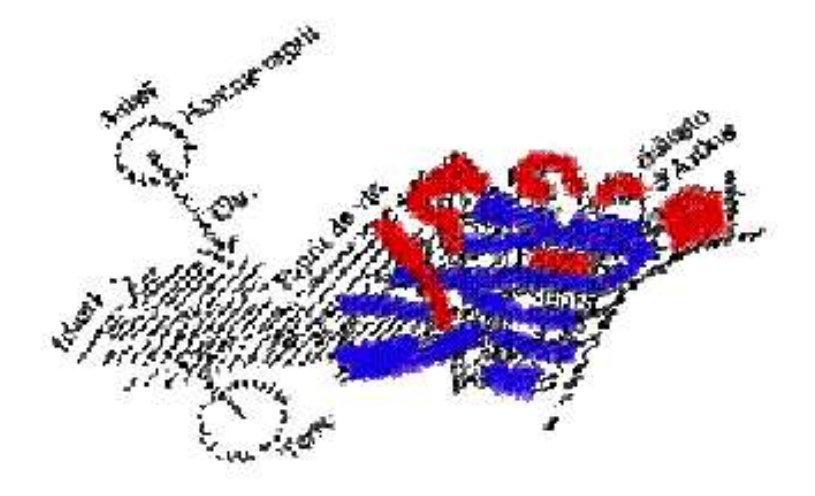
Ce qui s'accomplit là en l'homme qui a franchi le porche de la mort se présente au regard clairvoyant comme la dissolution éthérique de l'être après la mort. Il grandit de plus en plus, mais devient de moins en moins nettement visible. Il s'unit au tissu du cosmos. Mais au cours de l'histoire du monde, un phénomène étrange, en polarité avec celui-ci, se produisit en liaison avec le Mystère du Golgotha. Que se passa-t-il à ce moment, quand s'accomplit le Mystère du Golgotha ? Jusque-là, le Christ était un être solaire, il appartenait au soleil. Avant le Mystère du Golgotha, les chevaliers de la Table Ronde se tenaient en haut, sur leurs hauteurs rocheuses, et leur regard allait au jeu des esprits nés du soleil et des esprits nés de la terre ; et ils ressentaient que ce qui jouait dans cette force pénétrait leur cœur, mais pénétrait avant tout leur corps éthérique.

C'est ainsi qu'ils s'ouvraient à l'impulsion du Christ qui à cette époque affluait, venant du soleil, et vivait en tout ce que fait naître le courant solaire. Donc, avant le Mystère du Golgotha, les chevaliers de la Table Ronde accueillaient en leur être propre l'esprit solaire, c'est-à-dire le Christ pré-chrétien. Ensuite, ils envoyaient leurs émissaires dans toute l'Europe pour qu'ils combattent la nature sauvage des corps astrals de la population européenne, pour la purifier, la civiliser, car telle était leur tâche. Et nous voyons justement des hommes comme ces chevaliers de la Table Ronde du roi Arthur qui partaient de ce point occidental de l'actuelle Angleterre, nous les voyons porter à travers toute l'humanité européenne de l'époque ce qu'ils recevaient du soleil, purifier, épurer les astralités de la population européenne en ces temps très sauvages, au moins dans l'Europe du Centre et du nord.

Mais ensuite survint le Mystère du Golgotha. Que se passa-t-il en Asie ? C'est là-bas en Asie qu'il arriva dans l'histoire du monde ceci : la haute entité solaire que l'on désigna par la suite du nom de Christ quitta le soleil. Ce fut pour le Christ une sorte de mort. Il s'éloigna du soleil comme nous autres humains, en mourant, nous éloignons de la terre. Le Christ donc s'éloigna du soleil comme un homme qui, en mourant, s'éloigne de la terre. Et comme en l'homme qui meurt en quittant la terre, le corps éthérique est visible pour l'observateur occulte, après avoir été dépouillé au bout de trois jours, tandis que le corps physique était abandonné, le Christ abandonna dans le soleil l'élément que vous trouvez décrit dans Théosophie comme étant l'Homme-Esprit, la septième composante de l'entité humaine. Le Christ « mourut au soleil », il mourut cosmiquement en descendant du soleil vers la terre.

A partir du moment du Golgotha fut visible sur la terre ce qui était son Esprit de Vie. Après la mort, nous abandonnons l'éther de vie, le corps éthérique, le corps vital ; après cette mort cosmique, le Christ abandonna sur le soleil l'Homme-Esprit, et dans l'environnement de la terre l'Esprit de Vie. Si bien qu'à partir du Mystère du Golgotha la terre fut baignée de l'Esprit de Vie du Christ comme d'un souffle spirituel. Or, pour la vie spirituelle, les relations de lieux physiques sont tout autres que pour la vie physique. Cet Esprit de Vie, il était avant tout perceptible dans les Mystères irlandais, dans les Mystères d'Hibernie, et le devint surtout pour les chevaliers de la Table Ronde. Si bien que depuis ce lieu, jusqu'au Mystère du Golgotha, l'impulsion du Christ venait du soleil en réalité – c'est du soleil que les impulsions étaient reçues. Par la suite, la force des chevaliers d'Arthur diminua aussi. Mais ils se tenaient vivants au sein de l'Esprit de Vie, qui par sa configuration cosmique baignait la terre de son souffle, ils y vivaient constamment, et en lui se jouait constamment ce jeu de la lumière et de l'air entre les êtres élémentaires d'en haut et les êtres élémentaires d'en bas.

Représentez-vous cela : lorsqu'on regarde en haut le récif sur lequel se trouve le château d'Arthur, on contemple, affluant des hauteurs le jeu du soleil dans la lumière et dans l'air, et d'en bas les êtres élémentaires de la terre : en haut des êtres élémentaires, en bas des êtres élémentaires, le soleil et la terre dans de vivants échanges alternants.



Mais durant les siècles qui suivirent le Mystère du Golgotha, tout se passait au sein de l'Esprit de Vie du Christ. Si bien que la réalité spirituelle du Mystère du Golgotha jouait en même temps comme dans une lumière spirituelle, mais parmi des réalités naturelles, dans ce jeu de la mer et des rochers et de l'air et de la lumière émanant de ce lieu. Comprenez-moi bien, mes chers amis. A cette époque on regardait au loin vers la mer, et lorsqu'on avait pratiqué ces exercices que faisaient les Douze autour du roi Arthur, et qui se rattachaient aux Mystères du Zodiaque, – au Ier, aux IIè, IIIè, IVè, Vè siècles après J-C. – non seulement on voyait le jeu de la nature ; mais il en était comme si l'on pouvait commencer à lire, exactement comme en ayant devant soi un livre qu'on peut ou bien fixer du regard, ou bien lire : là brille une petite flamme, se ride une vague, se reflète le soleil dans quelque récif, là la mer s'élève et frappe le rocher – tout cela est configuré, tout est une réalité qui afflue et coule, s'arrondit en cercle, est un signe, une vérité que l'on peut déchiffrer. En la déchiffrant, on lisait le fait spirituel du Mystère du Golgotha, parce que tout cela était animé par l'Esprit de Vie du Christ.

Là-bas, en Asie, le Mystère du Golgotha s'était déroulé, avait saisi les âmes et les cœurs des humains, avait imprégné profondément de sa vie les âmes et les cœurs des humains. Il faut seulement une fois regarder ceux qui furent les premiers chrétiens et la transformation qu'ils ont vécue dans leurs âmes, et l'on trouvera ceci : A la même époque où se passait ici à l'ouest ce que je viens de décrire, le véritable Christ, le Christ qui était descendu des hauteurs, qui avait abandonné son Homme-Esprit en haut sur le soleil, et avait son Esprit de Vie dans l'atmosphère de la terre, le Christ, en apportant son Moi avec son Soi-Esprit sur la terre, pénétra d'est en ouest à travers la Grèce, l'Afrique du nord, l'Italie, l'Espagne jusqu'en Europe, gagnant les cœurs des hommes à la même époque où ici il pénétrait à travers la nature. Si bien que nous voyons ceci : ici, œuvrait d'ouest en est, lisible au sein de la nature pour celui qui peut lire, l'histoire du Mystère du Golgotha, qui était en quelque sorte la science de la nature destinée aux hauts grades de la Table ronde ; d'est en ouest un courant – non pas circulant dans le vent et les vagues, ni dans l'air et l'eau, ni par les monts et à travers les rayons du soleil, mais un courant passant par le sang des hommes, par les cœurs des hommes, s'emparant du sang des hommes – de Palestine à travers la Grèce jusqu'en Italie et en Espagne.

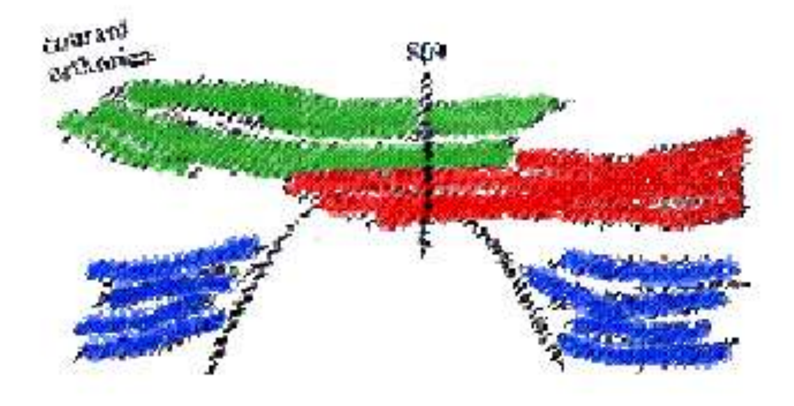
Si bien que nous pouvons dire : d'un côté cela passe par la nature, de l'autre par le sang, par les cœurs des hommes. Ces deux courants vont à la rencontre l'un de l'autre : l'un, qui joue encore dans la nature, qui est encore aujourd'hui celui de tout le courant païen, porte le Christ pré-chrétien, le Christ des païens, le Christ être solaire que faisaient connaître des hommes comme les chevaliers de la Table ronde, mais aussi beaucoup d'autres avant le Mystère du Golgotha. A l'époque du Mystère du Golgotha ce courant porte le Christ pré-chrétien à travers le monde. Et une grande partie de celui-ci est bien issue du courant désigné sous le nom de courant de la Table ronde du roi Arthur.

Aujourd'hui encore, on peut discerner qu'il y a là un christianisme païen, un christianisme qui ne se rattache pas à l'événement historique du Golgotha. Venant d'en bas à sa rencontre, le christianisme qui lui se rattache au Mystère du Golgotha, qui parcourt le sang des hommes, passe à travers les cœurs et les âmes des hommes. Deux courants allant à la rencontre l'un de l'autre : le courant pré-chrétien du Christ, je dirais volontiers comme éthérisé – le courant chrétien du Christ. Le premier connu plus tard comme étant le courant d'Arthur ; l'autre connu comme étant le courant du Graal. Les deux se rencontrèrent ultérieurement. Et de plus ils se rencontrèrent en Europe et surtout dans le monde spirituel.

Quel nom pouvons-nous donner à ce mouvement ? Le Christ descendu sur terre par le Mystère du Golgotha a pénétré dans les cœurs des hommes. Animant les cœurs des hommes mêmes il alla d'est en ouest, de Palestine en Grèce, et en Espagne en passant par l'Italie. Le christianisme du Graal s'est répandu à travers le sang, à travers les cœurs des hommes. Le Christ entreprenait son périple d'est en ouest. A sa rencontre venait de l'ouest l'image éthérique de l'esprit du Christ, fruit du Mystère du Golgotha, mais portant encore en elle le Christ avec le Mystère du soleil. Quelque chose de grandiose, de merveilleux se passe derrière les coulisses de l'histoire du monde. Venant de l'ouest le christianisme païen, le christianisme d'Arthur, apparaissant aussi sous un autre nom et sous une autre forme ; venant de l'est le Christ dans les cœurs des hommes.

La rencontre : le Christ, le Christ véritable venu sur la terre devant son image venant à sa rencontre de l'ouest vers l'est. La rencontre a lieu en 869. Jusqu'à cette date nous avons nettement distincts l'un de l'autre un courant passant par l'Europe du Centre et le nord, et qui portait vraiment, qu'on l'ait appelé Baldour ou de quelque autre nom, le Christ héros solaire en lui. Et c'est sous la bannière du Christ héros solaire que les chevaliers d'Arthur répandirent leur culture. L'autre courant, enraciné intérieurement dans le cœur, et qui devint plus tard le courant du Graal, est davantage visible dans le sud ; venant de l'est, il porte le véritable Christ, le Christ réel. Celui qui vient de l'ouest lui offre en quelque sorte une image cosmique. La rencontre du Christ avec lui-même, du Christ frère de l'homme avec le Christ héros solaire, qui n'est présent qu'en image, cette rencontre, cette fusion du Christ avec sa propre image a lieu au IXè siècle.

Je vous ai ainsi décrit l'aspect intérieur du cours du temps dans les premiers siècles après le Mystère du Golgotha, dans ces premiers siècles où certes, comme je l'ai déjà mentionné, des âmes étaient présentes qui sont apparues à nouveau et qui ont apporté, issu de leurs vies terrestres antérieures, le besoin de cheminer sincèrement vers le mouvement anthroposophique. Lorsque nous portons le regard sur cet important courant d'Arthur allant d'ouest en est, il nous apparaît comme celui qui introduit l'impulsion solaire dans la civilisation terrestre. Par là ondoie et œuvre au sein de ce courant d'Arthur ce que dans la terminologie chrétienne on peut appeler le courant de Michaël, ce courant de Michaël dans la vie spirituelle de l'humanité dans lequel nous pénétrons à nouveau depuis la fin des années 70 du siècle précédent. Après que la puissance que l'on peut désigner du nom chrétien de Gabriel eut régné trois à quatre siècles durant et dirigé la civilisation européenne, elle fut relayée à la fin des années 70 du siècle précédent – par la régence de Michaël, qui durera à son tour trois à quatre siècles, continuera de vivre et d'œuvrer dans la vie spirituelle des hommes, et sous laquelle nous nous trouvons actuellement.



Nous trouvons ce courant de Michaël quand, dans le temps qui précédait de près le Mystère du Golgotha, nous regardons le courant d'Arthur venant de l'ouest anglais, et suscité à l'origine par les Mystères d'Hybernie. Nous en voyons une forme plus ancienne lorsque nous portons le regard sur ce qui, des siècles avant le Mystère du Golgotha et venant du nord de la Grèce, de la Macédoine, s'est accompli grâce à ce courant international, cosmopolite, qui est lié au nom d'Alexandre le Grand et se trouvait sous l'influence de la conception du monde que l'on connaît sous le nom d'aristotélisme. Ce qui s'est passé avant l'ère chrétienne, grâce à Aristote et à Alexandre se trouvait à l'époque sous la régence michaélique comme nous le sommes à nouveau aujourd'hui, et à cette époque était présente sur terre, tout comme aujourd'hui dans la vie spirituelle, l'impulsion michaélique. Chaque fois qu'une impulsion michaélique est présente au sein de l'humanité terrestre, on est à l'époque où ce qui a été fondé dans un centre culturel, dans un centre spirituel, se répand par tous les peuples de la terre, dans toutes les contrées où cela est possible.

C'est ce qui eut lieu avant l'ère chrétienne grâce aux campagnes d'Alexandre. Ce qui avait été acquis au sein de la culture grecque fut répandu parmi les hommes là où c'était possible. Et si l'on avait demandé à Aristote et à Alexandre : d'où vous vient ce qui est en vos cœurs l'impulsion à répandre la vie spirituelle de votre temps ? – ils auraient répondu en prononçant un autre nom, mais en désignant cependant l'être : de l'impulsion de Michaël, de celui qui agit en serviteur du Christ à partir du soleil. Car des différents Archanges qui dominent successivement la civilisation, Michaël, qui régna à l'époque d'Alexandre, et règne à nouveau à la nôtre, appartient au soleil. Celui qui succéda à l'ère d'Alexandre, Oriphiel, appartient à Saturne. Celui qui a succédé à Oriphiel, Anaël, appartient à Vénus.

L'Archange qui a dominé aux IVè et Vè siècles la civilisation européenne, Zachariel, appartient à la sphère de Jupiter. Puis vint Raphaël, de la sphère de Mercure, à l'époque où en particulier fleurit une sorte de pensée médicale sous-tendant ce qui animait la civilisation européenne. Puis vint Samaël au XIIè siècle. Samaël appartient à Mars. Ensuite vint Gabriel, qui appartient à la sphère de la Lune. Et enfin, depuis les années 70 du siècle précédent, Michaël est à nouveau apparu, qui appartient à la sphère solaire. C'est ainsi que se succèdent rythmiquement les régences de la vie spirituelle de la terre, assurées par ces sept entités de la Hiérarchie des Archangeloï. Lorsque donc nous regardons en arrière – où se situait la dernière régence de Michaël ? A l'époque d'Alexandre. Elle se situait là où ce qui s'est

déroulé sous l'aspect de la civilisation grecque fut transporté en Asie, transporté en Afrique, et se concentra dans la cité, spirituellement puissante, d'Alexandrie, avec ses remarquables héros spirituels.

Pour la vision occulte, c'est là un singulier spectacle. Si l'on remonte en arrière jusqu'à ces quelques siècles avant le Mystère du Golgotha : on voit allant de la Macédoine vers l'est – donc à nouveau d'ouest en est, mais plus avant vers l'est – le courant que l'on contemple à nouveau des âmes anglo-irlandaises, de l'ouest vers l'est. Pendant le règne d'Alexandre, Michaël règne sur la terre. Pendant le règne d'Arthur et sous la régence de Michaël, qui à ce moment agit à partir du soleil, est apporté du soleil ce que je vous ai exposé. Mais qu'advint-il plus tard, après le Mystère du Golgotha, de la diffusion de cette spiritualité qu'Alexandre le Grand avait répandue en Asie lors de ses campagnes, qu'advint-il de l'aristotélisme ? Nous voyons alors quelle est, au moment où Charlemagne fonde à sa manière en Europe une sorte de culture chrétienne, quelle est au Proche-Orient, en Asie mineure, l'action de Hârûn-al-Rashid.

Nous voyons réunies à sa cour toute la sagesse orientale, la spiritualité présente dans l'architecture, dans l'art, dans la science, dans la religion, les lettres, la poésie, partout. Et nous voyons aux côtés de Hârûn-al-Rashid un conseiller qui certes, tandis qu'il est auprès de lui, n'est pas initié à tout cela, mais avait été un initié dans le passé, dans des vies terrestres antérieures. Et nous voyons sous leur influence, celle de Hârûn-al-Rashid et celle de son conseiller, se modifier complètement l'aristotélisme transporté en Asie, ce qu'Aristote avait encore montré aux hommes en puisant à une ancienne sagesse de la nature, qu'il avait pu enseigner ; nous voyons ce que fut l'alexandrinisme, l'aristotélisme, pénétré et imprégné d'arabisme, de mahométisme, à la cour de Hârûn-al-Rashid.

Et nous voyons ensuite transmis à l'évolution chrétienne ce qui venait de l'arabisme, de Hârûn-al-Rashid. A nouveau est introduit, à la suite du christianisme, lui est transmis par la Grèce, mais surtout par l'Afrique du nord, par l'Italie, jusqu'en Espagne, une sorte d'arabisme. Cependant Hârûn-al-Rashid et son conseiller ont franchi le porche de la mort auparavant. De la vie qu'ils mènent dans les hauteurs au-dessus de la terre, entre la mort et une nouvelle naissance, ils suivent du regard les campagnes des Mahométans, des Maures, vers l'Espagne, ils suivent du monde spirituel ce qu'ils avaient eux-mêmes cultivé et que leurs successeurs répandent. Hârûn-al-Rashid en prenant plutôt sous son regard la Grèce, l'Italie, l'Espagne ; son conseiller en portant son regard sur ce qui, venant de l'Orient, gagne l'Europe du Centre à travers les contrées au nord de la Mer Noire, à travers la Russie.

Une question se pose à nous : qu'est-il advenu d'Alexandre, d'Aristote eux-mêmes ? Ils étaient profondément liés à la régence michaélique, mais non pas sur terre à l'époque où s'accomplissait le Mystère du Golgotha. Il nous faut maintenant nous représenter intensément les deux images qui se font pendant. Sur la terre les hommes, les contemporains du Mystère du Golgotha. Le Christ se fait homme, passe par le Mystère du Golgotha, et vit à partir de là dans la sphère de la terre. Qu'en est-il sur le soleil ? Là se trouvent les âmes qui autrefois étaient unies à Michaël et vivaient dans sa sphère.

Ce sont celles qui voient du soleil le Christ s'en séparer. Sur la terre se trouvent ceux qui contemplent son arrivée ; sur le soleil ceux qui le voient partir et descendre vers la terre. Tel est le contraste dans les situations. Et c'est ce que vivent surtout ceux qui, dans la vie terrestre, ont participé à la régence michaélique de l'époque d'Alexandre. Ils vivent en quelque sorte l'événement christique en sens inverse : le Christ partant du soleil. Ils continuent de vivre – je ne mentionnerai pas maintenant des incarnations non déterminantes – et ils vivent dans le monde spirituel l'époque qui fut importante pour le monde terrestre, le IXè siècle, autour de l'année 869. Car c'est alors qu'a lieu ce que j'ai esquissé : la rencontre du Christ avec son image, avec son Esprit de Vie, avec ce qui subsistait encore du Christ païen, du Christ pré-chrétien.

Mais il se produit aussi la rencontre entre les individualités qui vivaient en Alexandre le Grand et en Aristote avec les individualités qui vivaient en Hârûn-al-Rashid et en son conseiller : l'aristotélisme arabisé venu d'Asie et s'épanouissant en Hârûn-al-Rashid et en son conseiller après la mort, et Alexandre et Aristote après la mort. Mais l'un était l'aristotélisme et l'alexandrinisme ayant assimilé le mahométisme, l'autre était le véritable aristotélisme, et non pas les doctrines apparues par la suite et ayant passé par des hommes. Aristote et Alexandre avaient vu le Mystère du Golgotha du haut du soleil.

C'est alors qu'eut lieu la grande confrontation, le concile céleste en quelque sorte, entre l'aristotélisme arabisé et l'aristotélisme christianisé, mais christianisé dans le monde spirituel. Ainsi, on peut dire : ici dans le monde spirituel qui touche directement notre monde physique terrestre, se rencontrèrent Alexandre et Aristote, Hârûn-al-Rashid et son conseiller confrontant leurs vues sur le cheminement futur de la christianisation de l'Europe, indiquant ce qui devait venir à la fin du XIXè siècle, au XXè, quand la régence de Michaël pourrait à nouveau s'établir sur la terre.

Et tout cela se fit, s'accomplit comme sous le rayonnement de cet événement que fut la rencontre du Christ avec son image. Tout cela se trouvait sous cette impression. La vie spirituelle des hommes fut intensément projetée dans le monde spirituel qui touche immédiatement le monde physique terrestre, elle fut, pourrait-on dire, dessinée comme par un fil. En bas sur la terre même se rassemblèrent à Constantinople, en vue du 8ème concile œcuménique, les Pères de l'Église qui conçurent ce dogme : l'être humain est constitué non pas d'un corps, d'une âme et d'un esprit, mais seulement d'un corps et d'une âme dotée de quelques qualités spirituelles. La trichotomie – c'est ainsi qu'on appelait cette conception d'un homme constitué d'un corps, d'une âme et d'un esprit – la trichotomie fut éliminée. Celui qui en Europe y croyait encore était un hérétique.

Les Pères chrétiens, en Europe, évitaient en toutes circonstances de parler de la trichotomie, du corps, de l'âme et de l'esprit, ils ne parlaient plus que du corps et de l'âme. Cet événement déterminant qui eut lieu en l'année 869 dans les mondes suprasensibles, comme je vous l'ai décrit, projeta ses ombres dans le monde. L'ère sombre du Kali Youga fut marquée d'une impulsion particulière d'obscurcissement, tandis qu'au-dessus se passait ce que je viens de vous décrire. Tel fut le cours réel des événements : dans le monde physique le Concile de Constantinople, où l'esprit fut éliminé ; dans le monde directement contigu au monde physique un Concile céleste qui se déroulait au moment même où le Christ lui-même rencontrait son image.

Sur un point on était au clair : Il faut attendre que la nouvelle régence de Michaël puisse commencer sur la terre. Cependant, il se trouvait toujours des Instructeurs qui, bien qu'en quelque sorte décadents, savaient quelque chose de ce qui se passait vraiment derrière les coulisses de l'existence ; il se trouvait constamment des maîtres qui savaient – même quand parfois ils le dépeignaient en images pas très exactes ce qu'est le contenu spirituel du monde, ce qu'est le fondement du monde spirituel immédiatement contigu au monde physique. Et ces maîtres trouvaient parfois des oreilles pour les écouter.

Et ces oreilles appartenaient à des hommes qui entendaient parler du christianisme de façon telle que certes ils ne percevaient ça et là qu'un mot bredouillé, mais que cependant ils entendaient un peu de ce qui doit venir au XXè siècle après qu'aura recommencé la régence michaélique. Ces hommes, mes chers amis, en vos propres âmes se trouvent les âmes qui étaient incarnées à leur époque et qui avaient écouté des âmes qui parlaient de la régence michaélique à venir, qui parlaient de la régence michaélique à venir sous l'influence des impulsions émanant de ce concile céleste dont il a été parlé.

De ce qui était ainsi vécu dans une vie antérieure, dans les premiers siècles chrétiens – pas exactement au IXè siècle, mais auparavant et plus tard, mais surtout auparavant – naquit le besoin ensuite, quand la régence de Michaël interviendrait à la fin du XIXè siècle, au début du XXè, de diriger inconsciemment le regard vers les lieux où maintenant, sous l'influence de la régence michaélique, la vie spirituelle est réellement cultivée à nouveau. Ce besoin s'implanta dans les âmes de ceux qui entendaient parler d'un enseignement contenant quelque chose des secrets dont nous avons parlé aujourd'hui.

C'est ainsi que s'enracine karmiquement dans les âmes le besoin de s'approcher du christianisme qui devait être répandu sous la forme anthroposophique à la fin du XIXè siècle, au début du XXè, sous l'influence de Michaël. Et ce que ces âmes ont vécu à l'époque trouve maintenant dans la réincarnation son expression dans le fait que certaines trouvent accès au mouvement anthroposophique. Des enseignements qui se rattachaient à une sorte de fusion de l'ancien christianisme cosmique, pré-chrétien, avec la doctrine chrétienne intérieure, des enseignements qui se rattachaient à la vie et à l'activité spirituelles dans la nature, et qui pourtant pouvaient se rattacher au Mystère du Golgotha, furent donnés en permanence, donnés sur terre à l'époque où les âmes qui se sentent maintenant poussées vers l'anthroposophie avaient à nouveau franchi le porche de la mort et vivaient entre la mort et une nouvelle naissance, quelques-unes descendant aussi vers la terre, et se réincarnant.

Nous voyons comment perdurèrent sur la terre les anciennes doctrines qui voyaient encore le christianisme sous son aspect cosmique, les anciennes doctrines qui perpétuaient les traditions des anciens Mystères ; nous les voyons perpétuées par des écoles européennes importantes, comme par exemple notamment l'École de Chartres au XIIè siècle, où enseignaient des maîtres aussi remarquables que Bernardus Sylvestris, Alain de Lille et d'autres grands instructeurs. Nous voyons de telles doctrines vivre et agir par exemple en Brunetto Latini, mentionné dimanche dernier. Ce grand maître de Dante portait en lui de tels enseignements. Nous voyons de la sorte se perpétuer ce qui était encore un lien entre le christianisme cosmique et le christianisme purement humain et terrestre, qui sur la terre prédominait de plus en plus.

C'était là l'image, le pendant auquel correspondait sur terre le Concile de Constantinople : de la manière dont je vous ai parlé, une liaison permanente s'est établie entre ce qui se passait dans les mondes spirituels, dans le monde immédiatement contigu à notre monde physique, et dans notre monde physique. Une liaison permanente avait lieu. C'est ainsi que les plus remarquables maîtres de Chartres précisément se sentaient inspirés par le véritable Alexandre et par le véritable Aristote, mais aussi, éminemment, par Platon et par le néoplatonisme, par tout ce qui à l'époque, se rattachait à la mystique répandue au Moyen Âge.

Et il se passa quelque chose de très important. Les hommes qui se groupaient de préférence autour de Michaël, qui donc étaient incarnés à l'époque d'Alexandre, vivaient maintenant dans le monde

spirituel. Leur regard portait en bas sur ce qu'était l'évolution chrétienne promue par les maîtres de Chartres. Mais ils attendirent jusqu'à ce que les derniers de ces maîtres qui enseignaient encore un christianisme cosmique, arrivent dans le monde spirituel. Et à un certain moment, un moment situé à la fin du XIIè siècle, au début du XIIIè, en quelque sorte se rencontrèrent dans la sphère supraterrestre, dans le voisinage immédiat de la terre, les maîtres de Chartres plutôt platoniciens avec ceux qui participaient au concile céleste de 869.

Alors eut lieu une sorte d'entretien si je puis m'exprimer aussi familièrement pour parler d'une chose aussi noble – entre les maîtres de Chartres qui accédaient au monde spirituel et devaient y vivre désormais l'évolution, et ces autres qui devaient immédiatement descendre, et parmi lesquels se trouvaient les individualités directes d'Alexandre et d'Aristote eux-mêmes, qui immédiatement après s'incarnèrent dans l'Ordre des Dominicains. Et sur terre eut lieu ce qui est aujourd'hui si méconnu et serait digne qu'on en reconnaisse la profonde importance, eut lieu dans ce qui apparut sur terre : la scolastique, la préparation à tout ce qui, par la suite devait s'accomplir à l'ère michaélique suivante.

Et ceux qui appartenaient à la sphère de Michaël, qui vivaient durant l'ancienne époque d'Alexandre et n'avaient pas participé aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ou alors dans des incarnations non déterminantes, ceux-là, pour bien s'adapter au christianisme, pour vivre entièrement au sein du christianisme, s'incarnèrent dans l'Ordre des Dominicains ou dans d'autres Ordres chrétiens, mais principalement dans l'Ordre des Dominicains. Puis ils passèrent par le porche de la mort et pénétrèrent dans le monde spirituel, où ils continuèrent d'œuvrer. C'est alors qu'eut lieu au XVè siècle – durant jusqu'au XVIè, les conditions de temps sont tout autres pour le monde spirituel – et dans le suprasensible, ce puissant enseignement provenant de Michaël lui-même et donné aux siens.

Une école suprasensible, spirituelle, fut alors fondée en quelque sorte, une école où l'instructeur était Michaël lui-même, une école à laquelle participaient les êtres humains ouverts à cet enseignement, qui avaient été inspirés notamment lors de la précédente ère michaélique, et inspirés ensuite par l'adaptation intérieure au christianisme que j'ai décrite. Toutes les âmes désincarnées qui appartenaient à Michaël prirent part à cette grande École suprasensible qui exista aux XIVè, XVè, XVIè siècles. Toutes les entités appartenant à la Hiérarchie des Angeloï, des Archangeloï, des Archaï et au courant de Michaël y prirent part. De nombreux êtres élémentaires y prirent part.

Il s'y pratiqua un regard rétrospectif important sur tous les anciens Mystères. Une connaissance exacte de la nature des Mystères du passé y fut répandue. On reportait son regard sur les Mystères solaires, sur les Mystères des anciennes planètes. Mais la perspective s'ouvrait aussi sur l'avenir, sur ce qui devait commencer à la nouvelle ère michaélique qui, ayant débuté vers la fin du XIXè siècle, est la régence actuelle. Tout cela habitait les âmes, et c'étaient à nouveau les âmes qui, en notre ère michaélique, se sentent entraînées vers le mouvement anthroposophique. Entre temps avait lieu sur la terre ce que j'aimerais appeler le dernier assaut. Hârûn-al-Rashid se réincarna, fonda dans cette incarnation nouvelle l'impulsion du matérialisme, réapparaissant en Baco de Verulam.

L'universalité de Baco de Verulam a son origine en Hârûn-al-Rashid, mais aussi l'intellectualité et le matérialisme qui vivent en lui. Bacon réapparaît, il est Hârûn-al-Rashid réincarné. Son conseiller, qui a suivi une autre voie, apparaît à la même époque en la personne d'Amos Comenius. Nous voyons ainsi, tandis que le christianisme traverse dans le suprasensible, aux XIVè, XVè, XVIè siècles, etc. l'évolution la plus essentielle dans l'éclairage de l'aristotélisme, nous voyons le matérialisme fondé spirituellement : fondé dans la science par Bacon, Hârûn-al-Rashid réincarné, fondé en pédagogie par Amos Comenius, son conseiller réincarné, tous deux agissant de concert.

Et lorsqu'ils passèrent le porche de la mort, Amos Comenius et Bacon provoquèrent dans le monde spirituel des choses étranges. Lorsque Baco de Verulam franchit le porche de la mort, il apparut, comme provenant de son corps éthérique à cause de la nature particulière de son activité pensante, celle qu'il avait adoptée dans cette incarnation de Bacon, il apparut que tout un monde d'idoles, d'idoles démoniaques émanaient de lui, emplissaient le monde spirituel dont j'ai parlé, celui dans lequel se produisaient les conséquences de ce Concile des âmes parmi les individualités que Michaël enseignait. Dans ce monde se répandaient des idoles.

Il en est bien comme le montre mon premier drame-mystère : ce qui se passe sur la terre entraîne de puissants effets dans le monde spirituel. La mentalité terrestre de Bacon produisit dans le monde spirituel un effet tumultueux causé par tout un monde d'idoles qui l'envahissaient. Et ce qu'Amos Comenius avait fondé sur la terre, en fait une sorte de pédagogie matérialiste, donna forme en quelque sorte à la base, au monde, à la sphère, à l'atmosphère universelle correspondant à ce qu'étaient les idoles de Bacon. Je dirais volontiers ceci : Bacon fournit les idoles, et les autres règnes qui leur correspondaient, c'est Amos Comenius qui les fournit avec ce qui avait eu lieu sur la terre.

Car comme nous autres humains avons autour de nous le règne minéral, le règne végétal, ces idoles de Bacon avaient maintenant autour d'elles les autres règnes dont elles avaient besoin. Maintenant, les individualités qui étaient autrefois sur la terre sous la direction d'Alexandre et d'Aristote avaient à se consacrer à la lutte contre tout cela, contre ces idoles démoniaques. C'est ce qui se produisit jusqu'au moment où la Révolution française eut lieu sur la terre. Les idoles qui n'avaient pas pu être combattues, les « démons idoliques » qui pour ainsi dire avaient échappé dans le combat, descendirent sur la terre et

inspirèrent le matérialisme du XIXè siècle avec tout ce qui le suivit. Ils furent les inspirateurs du matérialisme du XIXè siècle !

Les âmes qui étaient restées en arrière, qui avaient joui de l'enseignement de Michaël assisté par les individualités d'Aristote et d'Alexandre, revinrent sur la terre à la fin du XIXè siècle, au début du XXè, portant en – elles les impulsions que j'ai décrites. Et l'on reconnaît beaucoup de ces âmes en ceux qui s'approchent du mouvement anthroposophique. C'est là le karma de ceux qui abordent le mouvement anthroposophique honnêtement, dans la sincérité intérieure.

C'est quelque chose de bouleversant, que de décrire ainsi comment tout cela réside à l'arrière-plan de tout ce qui se déroule extérieurement à l'époque présente. Mais c'est quelque chose qui, sous l'influence du Congrès de Noël du Gœthéanum, doit être déposé dans les âmes, dans les cœurs de ceux qui portent le nom d'anthroposophes.

C'est quelque chose qui devrait vivre dans les cœurs, dans les âmes de ceux qui se donnent le nom d'anthroposophes. C'est ce qui nous donne la force de continuer à agir ; car ceux qui sont aujourd'hui des anthroposophes, qui le sont au vrai sens du mot, honnêtement, ceux-là seront poussés avec force par le besoin de revenir bientôt sur la terre. Et dans le cadre de la prophétie michaélique on prévoit que de nombreuses âmes d'anthroposophes reviendront sur la terre à la fin du XXè siècle, pour amener à son point culminant ce qui, aujourd'hui, doit être fondé avec force : le mouvement anthroposophique.

Voilà ce qui devrait en fait animer les anthroposophes : je suis ici. L'impulsion anthroposophique est en moi. Je reconnais en elle l'impulsion de Michaël. J'attends, en me fortifiant en vue de cette attente par un juste travail anthroposophique actuellement, et je mets à profit le court intervalle qui est précisément accordé aux âmes des anthroposophes au XXè siècle, entre la mort et une nouvelle naissance, pour revenir à la fin du XXè siècle et poursuivre le mouvement avec une force spirituelle accrue. Je me prépare pour cette ère nouvelle, pour le passage du XXè siècle au XXIè siècle – c'est ce que se dit une véritable âme d'anthroposophe – car sur la terre, les forces de destruction sont nombreuses.

Toute vie culturelle, toute vie de la civilisation doit glisser à la décadence si la spiritualité de l'impulsion michaélique ne s'empare pas des hommes, si les hommes ne sont pas à nouveau capable s d'élever vers les hauteurs la civilisation qui veut aujourd'hui rouler sur la pente. S'il se trouve de ces âmes d'anthroposophes sincères, qui veulent de cette façon introduire la spiritualité dans la vie terrestre, alors il y aura une remontée. S'il ne s'en trouve pas, la décadence se poursuivra. La guerre mondiale avec tout ce qui l'accompagne d'affreux ne sera que le commencement de choses plus affreuses encore. Car aujourd'hui l'humanité se trouve devant une grande éventualité : ou bien voir rouler à l'abîme ce qu'est la civilisation, ou la faire s'élever par la spiritualité, poursuivre dans le sens de ce qui réside dans l'impulsion michaélique, qui précède l'impulsion du Christ.

C'est cela, mes chers amis, que j'avais à développer durant ce temps de présence, dont j'aimerais qu'il continue d'agir dans vos âmes. Car comme je l'ai dit souvent quand je devais, après une réunion satisfaisante et qui donnait de la joie, mettre fin à ce qui avait pu être débattu et travaillé au cours de cette réunion : quand ils sont réunis dans la vie physique, les anthroposophes sont ensemble, ils prennent cela comme étant leur karma ; mais ils restent unis aussi quand ils sont séparés dans l'espace physique. Ainsi voulons-nous rester unis sous ces signes qui peuvent se révéler à nous, à notre œil spirituel, à notre oreille spirituelle, quand en toute gravité nous accueillons ce que j'aurais volontiers laissé affluer quand j'ai été compris grâce à ce que j'ai pu, dans ces trois heures, développer devant vous, mes chers amis anthroposophes.